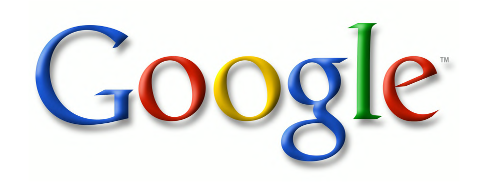


ALFRED DELVAU



COLLECTION

DES ROMANS

DE CHEVALERIE

Mis en prose française moderne

TOME DEUXIÈME

PARIS
LIBRAIRIE BACHELIN-DEFLORENNE
3, quai Malaquais, 3

M DCCC LXIX

COLLECTION

DES

ROMANS DE CHEVALERIE

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ JULES BONAVENTURE
55, *quai des Grands-Augustins.*

ALFRED DELVAU

COLLECTION
DES ROMANS
DE CHEVALERIE

MIS EN PROSE FRANÇAISE MODERNE

AVEC ILLUSTRATIONS

TOME DEUXIÈME



PARIS
LIBRAIRIE BACHELIN-DEFLORENNE
3, QUAI MALAQUAIS, 3

1869

TABLE DES MATIÈRES DU TOME DEUXIÈME



LANCELOT DU LAC

CHAPITRE PREMIER

Comment, après la mort d'Aramon, roi de la Petite-Bretagne, le roi Claudas, de la Terre-Déserte, mena guerre contre le roi Ban de Benoic et contre le roi Boort de Gauves, qu'il déshérita de leurs terres.

En la marche de Gaule et de la Petite-Bretagne, il y avait anciennement deux rois, frères germains, qui avaient à femmes deux sœurs germaines. L'un avait nom le roi Ban de Benoic, et l'autre le roi Boort de Gauves.

Le roi Ban était vieil homme, et sa femme, bonne dame, belle à merveille et aimée de tous et de toutes, n'avait jamais eu enfants de lui, fors un seul que l'on nommait communément Lancelot, bien que par son droit il se nommât Galaad.

Le roi Ban avait un sien voisin qui confinait à lui par le Berry, alors appelé Terre-Déserte.

Ce voisin avait nom Claudas, sire de Bourges et du pays environnant. C'était un très-bon chevalier, mais traître en diable. Homme lige du roi de la Gaule, qui fut depuis la France, il régnait sur une terre qui avait été dépeuplée par Uter Pan-

dragon et par Aramon, dit Hoel, roi de la Petite-Bretagne.

Voici comment cette terre avait été dépeuplée.

Aramon avait, comme suzerain, les États de Gauves, de Benoic et d'Aquitaine, et toute la terre jusqu'à la marche d'Auvergne, d'Allemagne et d'Écosse, ainsi que le royaume de Bourges.

Claudas ne l'avait point reconnu comme tel et avait préféré reconnaître pour seigneur le roi de Gaule, qui, en ce temps-là, payait tribut à Rome.

Quand Aramon avait vu que Claudas lui ôtait la suzeraineté pour la transporter aux Romains, il lui avait déclaré la guerre, et, pour être mieux aidé en cette occurrence, il avait appelé à lui Uter Pandragon, sire de la Grande-Bretagne, lequel avait passé incontinent la mer.

Claudas, de son côté, avait appelé à son aide le roi de Gaule qui, malheureusement pour lui, était mort avant tout engagement d'hostilités. Lors, Pandragon et Aramon lui avaient couru sus, l'avaient déconfit, lui avaient ravi sa terre et l'avaient chassé hors du pays.

Mieux encore : Pandragon et Hoel avaient fait des ravages tels, qu'il n'était pas resté pierre sur pierre de toutes les forteresses qu'il y pouvait avoir. La cité de Bourges seule avait été gardée du feu, de par le commandement d'Uter Pandragon qui se remembra à temps qu'il y avait été nourri et élevé.

Puis, Uter Pandragon et Aramon étant morts à leur tour, le roi Artus était devenu seigneur direct de la Petite-Bretagne et du pays de Bourges qu'il avait conquis pour Aramon.

Ce fut alors que Claudas reprit les armes pour recouvrer ses États, aidé qu'il fut à propos par Iraconse, Romain de très-grand renom, qu'on appelait plus volontiers Ponce Antoine. Iraconse lui donna tout le pouvoir de Gaule et des contrées au-dessous. Puis ils s'avancèrent sur le roi Ban, à qui ils prirent Benoic, sa cité et toute sa terre, fors un sien châtel qui avait nom Trible, lequel était chef de sa terre et ne redoutait rien, sinon la famine ou la trahison.

CHAPITRE II

Comment le roi Claudas assiégea le château de Trible, où s'était réfugié le roi Ban de Benoic, et comment ils parlementèrent ensemble.

Claudas mit le siége devant le château de Trible, pensant en avoir aisément raison d'une façon ou d'une autre, par le fer ou par le feu, par la famine ou par la trahison; ce qui obligea le roi Ban à envoyer vers le roi Artus pour demander aide et protection. Mais le roi Artus avait déjà suffisamment à faire de son côté, et il ne put venir au secours du roi Ban, pas plus que le frère de celui-ci, Boort de Gauves, malade et empêché.

Le siége du château dura un assez longtemps. Claudas ne pouvait arriver à son but, qui était d'entrer dans la place et d'y mettre tout à saccagement. Lors, il résolut d'avoir un entretien avec le roi Ban, qu'il fit prévenir à cet effet.

Ban se rendit à son camp, en compagnie de son sénéchal, et quand il fut arrivé, l'autre lui dit :

— Je n'ai pas de haine contre vous, seigneur; je vous demande seulement de me saisir de ce château et ensuite d'être mon homme; je vous laisserai tranquille possesseur du reste.

— Je ne puis vous accorder cela, répondit le roi Ban, car je me parjurerais envers monseigneur Artus, de qui je suis l'homme lige.

— Cela n'empêche rien. Envoyez prier le roi Artus de vous secourir d'ici à quarante jours. S'il ne l'a pas fait à l'époque fixée, vous serez dégagé envers lui et pourrez devenir mien. Je vous laisserai votre terre et l'accroîtrai même de plusieurs fiefs...

— Je vous remercie de cette proposition, et j'y veux réfléchir, dit le roi Ban. Demain matin, je vous dirai ce que j'entends faire.

Ban s'éloigna, laissant là son sénéchal, que Claudas s'empressa de prendre à part.

— Sénéchal, lui dit-il, je sais bien que le roi Ban est chétif et malheureux, et qu'il n'aura jamais du roi Artus ni secours ni rien... Il sera perdu par folle attente, et, à cause de cela, il me poigne de vous voir entraîné dans sa perte, vous dont j'ai ouï dire un si grand bien... Venez-vous-en avec moi : je vous aimerai loyalement et vous donnerai cette terre aussitôt que je l'aurai conquise. Tandis que si vous vous y refusez, il vous en reviendra mal, j'ai juré sur les saints que nul ne sortira de ce château que pour aller à la mort ou à la prison...

Claudas parla encore. Il parla tant et si bien que le sénéchal lui promit son concours, sans pour cela s'engager à trahir et vendre le corps de son seigneur légitime.

En effet, aussitôt que le sénéchal fut revenu à Trible, derrière le roi Ban, il raconta à celui-ci la conversation qu'il venait d'avoir avec Claudas, et il l'engagea vivement à se rendre lui-même auprès du roi Artus pour lui demander son aide, lui assurant qu'en son absence le château de Trible serait bien gardé.

Ban remercia son sénéchal et alla incontinent trouver la reine sa femme.

— Dame! lui dit-il, je vais aller vers monseigneur Artus pour lui crier merci et lui demander secours. Appareillez-vous donc, ma mie, car vous viendrez avec moi, ainsi que mon fils et un écuyer pour nous servir...

— Quand dois-je être prête, Sire? demanda la reine.

— Nous partirons cette nuit même... N'oubliez pas, dame, de prendre avec vous tout le trésor que vous pourrez avoir céans, tant de joyaux que de vaisselle, attendu que je ne suis pas le moins du monde rassuré sur le sort de ce château et sur les intentions du roi Claudas.

La reine promit d'être prête à l'heure dite, et, de fait, elle était appareillée avant lui-même, tant elle avait mis de diligence à obéir à son mari.

Ban choisit alors de tous ses varlets celui en qui il avait le plus de fiance et lui demanda de ne lais-



ser chômer de rien son roussin, ce que ce fidèle serviteur lui promit. Puis il manda son sénéchal et lui dit :

— Je vais vers monseigneur Artus : c'est vous qui garderez en mon absence le château de Trible. Demain, vous direz au roi Claudas que j'ai envoyé, mais vous lui cacherez que je suis parti... Vous m'entendez bien, n'est-ce pas ?

— Sire, n'ayez nulle crainte là-dessus, répondit le traître sénéchal.

Cela fait, et les selles mises, le roi Ban sortit de Trible par un petit pont jeté sur une rivière que ne surveillaient pas précisément les assiégeants, et qui aboutissait à une petite chaussée de deux lieues de longueur, bordée de marais profonds.

CHAPITRE III

Comment le roi Ban de Benoic, accompagné de sa femme et de Lancelot son fils, chemina vers le roi Artus pour lui demander secours.

Par cette chaussée, donc, s'en alla le roi Ban, emmenant avec lui sa femme et son enfant ; la première montée sur un palefroi, le second contenu en un berceau, sur un roussin que surveillait l'écuyer.

Un garçon marchait devant, portant son heaume et sa lance et conduisant un sommier, bien chargé de joyaux, de vaisselle et de deniers. Son écuyer portait son écu.

Quant à lui, monté sur un palefroi maintes fois éprouvé, il avait des chausses de fer, son haubert, son épée, sa chappe à pluie et le reste du vêtement.

Cette petite troupe quitta bientôt la chaussée et les marais et entra dans la forêt prochaine. Au bout d'une demi-lieue, ils se trouvèrent dans une belle et grande lande fleurie, où, pour sa part, le roi Ban avait été maintes fois. Au bout de cette lande, et au pied d'une éminence du haut de laquelle on pouvait voir tout le pays, était un lac clair et luisant dans les ténèbres, car il faisait encore un peu nuit.

Ban s'arrêta là, déclarant qu'il n'irait pas plus loin avant que le jour ne fût tout à fait venu, et, en attendant, pour jeter un regard d'adieu sur son château, qu'il préférait à tous les châteaux du monde, il monta sur l'éminence dont nous venons de parler, laissant la reine et sa compagnie devant le lac.

Ce lac, qui était grand, s'appelait le lac Diane, du temps des païens, c'est-à-dire du temps de Virgile, le bon philosophe, qui tenait cette folle et mécréante dame pour une déesse. Diane aimait le déduit des bois ; tous les jours elle allait chasser en cette île dont elle était autrefois la reine, et, à cause de cela, les mécréants l'appelaient la déesse des Bois.

Cette forêt, où se trouvait en ce moment le roi Ban de Benoic, surpassait en beauté toutes les forêts de Gaule et de la Petite-Bretagne, quoiqu'elle fût petite forêt, puisqu'elle n'avait que dix lieues anglaises de long sur six ou sept de large. Elle avait nom Boisenval.

Nous laisserons le roi rêver à son aise dans la direction du châtel qu'il aimait tant, pour revenir à son sénéchal, qui était en passe de le trahir.

CHAPITRE IV

Comment, après que le roi Ban fut parti de son château de Trible, le sénéchal à qui il en avait baillé la garde le livra aux mains du roi Claudas.

Quand le roi Ban eut quitté son château de Trible, le sénéchal s'occupa de ses affaires avec Claudas.

Il le rejoignit hors de la ville et lui dit :

— Je vous apporte bonnes nouvelles, et personne n'a plus de bonheur si vous tenez votre promesse. Vous pouvez prendre le château sans défense.

— Comment! fit Claudas, où est donc le roi Ban ?

— Il a déguerpi avec madame la reine et un seul écuyer, répondit le sénéchal.

— Rendez-moi donc le château, reprit Claudas, et dimanche prochain, jour de mi-août, devant tous mes barons, je vous revêtirai de cette terre et vous serez mon seigneur.

Le sénéchal fut très-joyeux et ajouta :

— Sire, je m'en irai et laisserai les portes ouvertes. Je dirai que nous avons bonnes trêves, et ils se reposeront volontiers, car ils ont eu grande fatigue. Quand vous et vos gens serez dedans, tenez-vous tous cois jusqu'après la prise du maître château.

Ainsi parla le traître, et il laissa Claudas pour rentrer au châtel.

A l'intérieur, il rencontra un chevalier très-preux, nommé Banin, filleul du roi Ban, qui faisait le guet toutes les nuits, armé de toutes armes.

Ce dernier, en voyant venir le sénéchal du dehors, lui demanda quel besoin l'avait éloigné à pareille heure.

— Je viens, fit le traître, de conclure une trêve acceptée par monseigneur le roi et le vôtre.

Banin pâlit affreusement, car il avait grand'peur de trahison; il répondit :

— Ce n'est pas à cette heure qu'on va prendre trêve avec un ennemi mortel, si l'on veut agir loyalement.

— Comment! repartit le sénéchal, me tenez-vous pour déloyal?

— Dieu vous garde de déloyauté, dit Banin.

Il se tut à temps, et en eût dit davantage s'il eût osé. Mais le sénéchal était tout-puissant et l'eût fait occire sur l'heure.

Le sénéchal dit aux gardes qu'ils avaient, Dieu merci, trêve; il les envoya coucher, ce qu'ils firent volontiers.

Quant à Banin, il alla faire le guet dans une tourelle pour observer les étrangers.

Là il vit venir jusqu'à vingt chevaliers, les heaumes lacés, et après eux, vingt autres, et puis encore, jusqu'à deux cents hommes.

Il soupçonna bien que la ville était trahie, il dévala des murs en criant : Trahi! trahi! par le château.

Il ignorait encore que la porte fût ouverte. A son cri, le château s'éveilla, on courut aux armes.

Claudas et ses chevaliers gardaient la première porte. Banin les voyant, se précipita sur le premier, le traversa de son glaive et le rua mort.

Les gens de Claudas le poursuivirent; Banin s'enfuit à un autre château; mais avant d'arriver, on l'a abattu deux ou trois fois.

Il passa enfin sur les murs par des marches secrètes jusqu'à l'huis de la grande tour, et leva après lui un petit pont tournant. Trois sergents gardaient la tour, d'autres étaient endormis!

Les gens de Claudas, qui le croyaient prendre, s'en retournèrent au petit château après l'avoir en vain cherché. Les gens de garde avaient été pris sans armes; aussi jamais on n'entendit de pareils cris, le tonnerre lui-même n'eût pas été plus tonnant.

Le sénéchal sortit hors, feignant de se défendre; Banin, qui était en haut, commença à l'interpeller :

— Holà! fils de pute cria-t-il, c'est ainsi que vous nous avez pourchassés et avez trahi notre seigneur lige qui, de néant, vous avait élevé bien haut, vous lui avez ôté tout espoir de reprendre sa terre : puissiez-vous arriver au même châtiment que Judas, qui trahit celui qui était venu sur terre pour le sauver avec les autres pécheurs! Car, bien avez fait les mêmes œuvres que Judas.

Banin vit prendre le petit château et les autres forteresses, sauf la tour où il était.

Claudas fut hors de lui de ne pas savoir lequel de ses hommes avait mis le feu à la ville, dont les maisons et les richesses furent détruites.

Banin et ses trois sergents se défendirent bien dans leur tour et tuèrent une masse de gens à Claudas.

Le cinquième jour, Claudas fit dresser un pierrier devant cette tour, qu'ils eussent défendue encore s'ils eussent eu à manger. Banin montra un tel courage, que Claudas, qui l'avait vu et entendu nommer, lui affirma qu'il le tiendrait pour plus cher que lui-même s'il voulait être son chevalier.

Après la privation de viandes, les gens de la tour tinrent encore trois jours, pressés par une faim noire. La troisième nuit, ils prirent un chat-huant, seul oiseau qui restât, les coups du pierrier ayant effrayé les autres. Cette capture les combla de joie.

Un jour, Claudas appela Banin et lui dit :

— Rends-toi, tu ne peux tenir ainsi longtemps. Je te donnerai armes, chevaux et argent jusqu'à l'endroit où tu voudras aller. Si tu voulais demeurer avec moi, je t'aimerais plus que chevalier qui soit au monde, à cause de la vaillance dont tu as fait montre...

Claudas le pria tant et tant que, finalement, il lui dit un jour :

— Sire Claudas! sire Claudas! sachez que si je me rends jamais, ce ne sera ni à vous ni à autre comme traître!

Le siége continua et la faim aussi. Chaque jour Banin et ses compagnons étaient de plus en plus affaiblis, et chaque jour Claudas lui faisait faire des offres qu'il refusait obstinément.

Cependant, Banin finit par comprendre qu'une plus longue résistance était impossible; non pas à cause de lui, qui aurait résisté jusqu'à la mort, mais à cause de ses compagnons, qui en avaient assez et qui déclaraient vouloir se rendre.

Claudas le trouva donc plus favorablement disposé.

— Sire, dit Banin, j'ai pris conseil de mes compagnons... Nous ne pouvons pas garder plus longtemps cette tour et nous vous la rendons, convaincus que nous ne la pourrions rendre à un plus digne...

Claudas avait vaincu! Il fit apporter les saints Evangiles et jura dessus tout ce qu'on voulut. Puis, quand il eut juré, il fit entrer sa garnison.

Mais Banin n'avait pas dit son dernier mot à l'endroit du sénéchal, qu'il tuait le jour même en combat singulier. Cela fait, il prenait congé de ses compagnons et du roi Claudas, très-fâché de ce départ.

CHAPITRE V

Comment le roi Ban mourut de douleur quand il vit son château de Trible en proie aux flammes.

Nous reviendrons au roi Ban, qui regardait toujours, appuyé sur le tertre, dans la direction de son bon château de Trible, que tant il aimait.

Le jour commençait à blanchir. Il regarda avec plus d'attention encore et aperçut bientôt une grande fumée qui sortait des murs, et, peu après, d'épaisses et ardentes flammes qui envahissaient tout. C'était un incendie complet. En peu d'heures, églises et clochers, maisons et palais furent dévorés. Le feu volait d'un lieu à l'autre. L'air était rouge et embrasé. La terre en reluisait comme un miroir.

Quand le roi Ban vit ainsi brûler et s'abîmer son château tant aimé, toute son espérance! il demeura d'abord anéanti, comme si l'incendie l'avait atteint et brûlé lui-même. Il songea à sa femme, jeune et bonne dame; à son fils, doux enfantelet, et à lui-même, pauvre vieillard, à cette heure déshérité.

La douleur qu'il en ressentit fut si grande, que le cœur lui serra au ventre et que les larmes lui coulèrent épaisses et âpres le long des joues. Il se pâma et tomba de cheval par terre si durement, que pour un peu il se fût brisé le cou. Le sang lui sortit de la bouche, du nez et des oreilles.

Il revint cependant de sa pamoison. Lors, regardant piteusement le ciel, il dit :

— Ah! cher Dieu, je vous rends grâce de ce que vous me permettez de finir ma vie en pauvreté comme vous avez fini la vôtre, vous pauvre et souffreteux entre tous. Je vous crie merci, cher Dieu, beau père des hommes, car je me sens à ma fin! Pardonnez-moi donc mes péchés, ô mon Dieu! et faites que mon âme s'en aille en la compagnie de celles qui sont en la perdurable clarté de votre joyeuse maison! Bon père pitoyable et tendre aux affligés et aux abattus, prenez pitié de ma femme Hélène, femme pieuse et chrétienne! Gardez de mal et de chagrin mon pauvre petit fils, qui va être ainsi orphelin!

Quand le roi Ban eut dit ces paroles, il regarda vers le ciel, se frappa la poitrine, pleura ses péchés devant le regard de Notre-Seigneur, et, arrachant trois brins d'herbe au nom de la Sainte Trinité, il les porta dévotement sur ses lèvres tremblantes. Peu à peu, ses yeux se voilèrent, ses lèvres se contractèrent, et les veines de sa poitrine se rompant, le cœur lui partit du ventre.

Au bruit de la chute de son corps sur la terre sèche, son cheval se cabra, hennit, et, finalement, s'en alla au galop rejoindre en contre-bas les autres chevaux de la compagnie du roi Ban de Benoïc.

CHAPITRE VI

Comment, après la mort du roi Ban de Benoïc, la Dame du Lac emporta son fils Lancelot.

Quand la reine Hélène aperçut le cheval du roi, son seigneur et maître, qui lui revenait ainsi à vide, elle cria au varlet de l'arrêter; puis, elle monta au haut du tertre, où elle trouva le roi gisant, mort.

Sa douleur fut immense et lamentable. Elle arracha ses cheveux, si longs et si beaux, déchira ses habits, égratigna son visage, tellement que le sang lui en coulait à contre-val des joues.

Quant à ses cris, ils furent entendus de partout, de la montagne et du val.

Tout à coup, au milieu de son désespoir, elle se rappela qu'elle avait laissé son enfantelet au milieu des chevaux, autour du lac. Elle redouta un malheur plus grand encore, s'il était possible, que celui auquel elle était déjà condamnée. Après avoir perdu son mari, elle eut peur de perdre son fils!

Lors, comme une forcenée, elle courut là où elle avait laissé le jeune Lancelot.

A mesure qu'elle approchait, sa peur redoublait. Elle arriva enfin. Son fils était déjà hors de son berceau : une demoiselle le tenait tout nu, tout rose et tout souriant en son giron, et elle le pressait tout doucement entre ses deux mamelles, en lui baisant les yeux et la bouche, car c'était le plus bel enfant du monde.

— Madame, dit la reine à la demoiselle inconnue, laissez là cet enfant, car il aura toujours assez de deuil et de misère!... Il a perdu aujourd'hui son père et sa fortune... Peut-être perdra-t-il demain sa mère, qui est moi...

La demoiselle, entendant parler ainsi la reine, à distance, ne répondit pas un seul mot. Mais, voyant qu'Hélène approchait insensiblement et qu'elle tendait les bras vers elle, comme pour lui reprendre l'enfant qu'elle tenait en son giron, elle se leva, le tenant toujours, s'en alla droit au lac, joignit les pieds et se lança dedans.

A ce spectacle, la reine Hélène poussa un cri étouffé et tomba pâmée sur le sol. Quand elle revint à elle, Lancelot et la demoiselle inconnue avaient disparu.

— Mon enfant est perdu! murmura-t-elle avec

une angoisse profonde. Je n'ai plus qu'à mourir!...

Et, en effet, elle se dirigea incontinent vers le lac, et elle se disposait à s'y précipiter, lorsque son varlet s'y opposa énergiquement, en la retenant par ses vêtements.

Au même moment, une abbesse passa, suivie de trois nonnains, d'un chapelain et de deux écuyers. Elle s'approcha charitablement de la reine éplorée, la réconforta par sa parole et lui conseilla de la suivre au moustier voisin.

— J'y consens, répondit mélancoliquement Hélène. Etant plus près de Dieu, je serai ainsi plus près de mon enfant et de mon époux!...

Et la reine Hélène suivit l'abbesse au moustier voisin où était déjà la veuve du roi Boort, frère du roi Ban de Benoic, qui s'y était retirée après avoir confié ses enfants au chevalier Farien.

CHAPITRE VII

Ce qu'était la Dame du Lac et comment Merlin, engendré d'un diable, devint amoureux d'elle.

En la marche d'Ecosse et d'Irlande, il y eut jadis une demoiselle fille d'un vavasseur qui n'était pas de grande richesse. Après la mort de son père, la demoiselle, qui était en âge de se marier, en fut pressée par sa mère, à qui elle répondit que jamais elle n'aurait homme qu'elle vît, et que, aussitôt qu'elle le verrait, si on l'y forçait, elle mourrait ou deviendrait folle. Sa mère, alors, lui demanda si elle entendait toujours s'abstenir d'homme et de commerce charnel. Elle répondit que non, et que, tout au contraire, elle aurait volontiers compagnie d'un homme qu'elle aimerait beaucoup, pourvu qu'elle ne le vît point. Alors vint un diable qui se présenta au lit de la demoiselle par une nuit obscure, et la pria doucement d'amour, lui promettant de ne pas se faire voir à elle. Elle lui demanda qui il était; il lui répondit qu'il était étranger et qu'il était venu vers elle parce qu'il savait qu'elle ne se souciait pas de voir l'homme à qui elle s'accorderait. La demoiselle le tâta et sentit qu'il avait le corps bien fait, car les diables se forment parfois un corps de l'air, et si bien qu'il semble formé de chair et d'os. Quand elle eut compris en le tâtant de corps, de bras et de mains qu'il était à sa convenance, elle se prit à l'aimer, et, se donnant toute à lui, elle fit entièrement à sa volonté.

Quand elle eut mené cette vie l'espace de cinq mois, elle engraissa et, finalement, accoucha d'un enfant, ce qui émerveilla tout le monde, parce qu'on ne savait rien du père et parce qu'elle ne voulait rien dire là-dessus.

Cet enfant fut un fils qui eut nom Merlin, selon la recommandation expresse et formelle du diable à la demoiselle. Aussi ne fut-il jamais baptisé, comme bien on pense.

Quand cet enfant eut atteint douze ans, il fut mené à Uter Pandragon; puis, après la mort du duc de Tintaguel, il s'en alla par les forêts profondes rêver et agir à sa guise.

Ce Merlin ressemblait à son père; comme lui, il était décevant et déloyal, et savait tout ce qu'un cœur humain peut savoir de perversité.

Or, il y avait en la marche de la Petite-Bretagne une demoiselle de très-grande beauté qui avait nom Viviane. Merlin l'aima et s'en fit aimer. Non tout de suite, car elle était sage et courtoise, mais au bout d'un certain temps, après de nombreuses allées et venues de jour et de nuit. Après s'être bien défendue, elle céda et lui promit qu'elle ferait tout ce qui lui plairait, à la condition qu'il lui enseignerait auparavant une partie de la science mystérieuse et cabalistique qu'il tenait de son père.

Merlin, qui l'aimait tant, que mortel cœur ne saurait aimer davantage, lui promit de lui apprendre tout ce qu'elle lui demanderait.

— Je veux, dit-elle, que vous m'enseigniez le moyen à employer pour fermer, par paroles magiques, un lieu quelconque, et si bien, que nul n'y pût entrer ou sortir sans ma volonté... Je voudrais également connaître le moyen d'endormir qui je voudrais, sans qu'il pût s'éveiller sans ma permission...

— Pourquoi voulez-vous savoir cela? demanda Merlin.

— Parce que, répondit Viviane, si mon père savait que vous êtes en ma compagnie amoureuse, il me tuerait, et que, de cette façon, je le pourrais endormir à mon aise pour prendre avec vous tout le déduit que je voudrais...

Merlin y consentit, et lui apprit les conjurations à faire pour cela. Si bien que lorsqu'il voulut venir au fait et au prendre avec elle, elle prononça les paroles qu'il lui avait indiquées lui-même, et l'endormit de façon à l'empêcher d'avoir tout commerce charnel avec elle.

Cela dura assez longtemps. Merlin venait toujours vers elle, l'eau du désir à la bouche, et toujours il s'en retournait sans avoir obtenu rien d'elle. Elle ne le décevait ainsi que parce qu'il était mortel. S'il eût été diable, elle ne l'eût pu décevoir, car un diable ne peut dormir.

Enfin, un jour, après avoir tiré de lui tous les secrets qu'elle pouvait, elle le laissa tout endormi en un caveau, au milieu de la périlleuse forêt d'Arnantes, qui marchait à la mer de Cornouailles et à la mer de Soreloys.

Merlin demeura là, et le lieu où il gisait fut si bien scellé en dedans et en dehors à force de grands conjurements, que jamais depuis il ne fut vu par homme vivant qui nouvelles en pût dire.

Cette Viviane, c'était la demoiselle qui venait d'emporter le jeune Lancelot, fils du roi Ban de Benoic et de la reine Hélène.

—

CHAPITRE VIII

Comment la Dame du Lac bailla à Lancelot un maître pour l'instruire comme il appartient à un fils de roi.

Quand Lancelot eut ainsi passé trois années en la garde de la Demoiselle du Lac, il devint si beau, que c'était merveille véritable de le voir et contempler. Il était sage, habile et entendu plus que tout autre enfant de son âge, ce qui décida la Demoiselle du Lac à lui bailler un maître qui l'enseignât et lui montrât comment il devait se tenir en manières de gentilhomme, quoique personne ne sut, à vrai dire, qui il était, hormis la bonne Dame et une sienne pucelle.

Son maître, donc, lui donna un arc et lui indiqua le moyen de s'en servir contre les petits oiseaux de la forêt. L'arc était d'humble taille, comme lui; mais, à mesure que l'âge et les forces lui poussèrent, on lui mit en main un arc plus fort et des sagettes plus lourdes, afin qu'il pût tirer les lièvres et autres menues bêtes de la forêt.

Aussitôt qu'il put monter à cheval, on lui en confia un bien attourné de frein, de selle et d'autres choses, avec lequel il chevaucha aux environs du lac, toujours escorté d'une nombreuse et belle compagnie de varlets grands et petits.

Il apprit, aussi facilement que le reste, à jouer aux échecs, aux tables et aux autres jeux dont il voyait jouer; si bien que lorsqu'il fut en âge de bachelerie, on n'avait plus rien à lui enseigner : il savait tout ce qu'on pouvait savoir pour être un gentilhomme accompli.

C'était donc le plus bel enfant du monde, le mieux taillé de corps et de membres. Il avait une admirable charnure, ni brune ni blanche, mais entremêlée de l'une et de l'autre couleurs, ce qu'on pourrait appeler claire-brune.

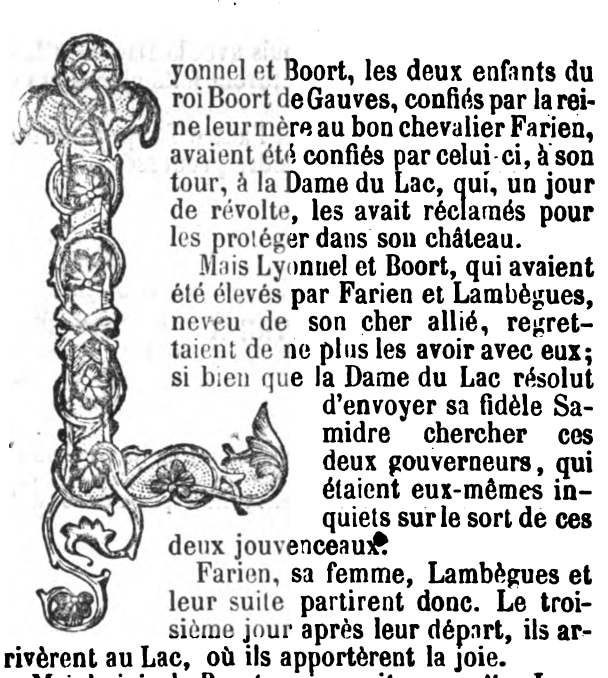
Son visage était enluminé d'une couleur vermeille naturelle, qui faisait le meilleur effet au milieu de la blondeur fauve de sa peau. Il avait la bouche bien fendue et les dents petites, serrées et blanches. Le menton, très-heureusement découpé, était orné d'une fossette fort agréable. Le nez était un peu long, avec une légère éminence au milieu, de façon à l'accentuer comme le doit être cette partie du visage. Les yeux étaient verts et riants, que la joie rendait doux comme velours et que la colère rendait étincelants comme des charbons allumés. Il semblait, en outre, que sur les pommettes des joues fissent saillie, pour ainsi dire, quelques gouttelettes de sang, par surabondance de santé. En outre aussi, le souffle qui lui sortait d'entre les lèvres et d'entre les dents était chaud et parfumé comme un fruit.

Quant à ses cheveux, ils avaient d'abord été blonds, déliés et luisants comme des blés. Mais, en avançant en âge et en force, ils finirent par abandonner leur blondeur naturelle et par devenir tout saurets.

C'est ainsi que ce fils de la reine Hélène et du bon roi Ban de Benoic atteignit sa dix-huitième année.

CHAPITRE IX

Comment Farien, sa femme et son neveu Lambègues partirent pour aller voir Lyonnel et Boort, qui étaient au Lac, et comment Farien mourut.



Lyonnel et Boort, les deux enfants du roi Boort de Gauves, confiés par la reine leur mère au bon chevalier Farien, avaient été confiés par celui-ci, à son tour, à la Dame du Lac, qui, un jour de révolte, les avait réclamés pour les protéger dans son château.

Mais Lyonnel et Boort, qui avaient été élevés par Farien et Lambègues, neveu de son cher allié, regrettaient de ne plus les avoir avec eux; si bien que la Dame du Lac résolut d'envoyer sa fidèle Samidre chercher ces deux gouverneurs, qui étaient eux-mêmes inquiets sur le sort de ces deux jouvenceaux.

Farien, sa femme, Lambègues et leur suite partirent donc. Le troisième jour après leur départ, ils arrivèrent au Lac, où ils apportèrent la joie.

Mais la joie de Boort, qui voyait son maître Lambègues, dépassa celle que reçut Lyonnel à la vue de Farien.

Car il était courroucé contre lui d'avoir tant retardé son voyage.

— Je ne vous sais pas grand gré d'être venu ici, Farien, lui dit-il. Boort, au contraire, reçoit de son maître les consolations à ses ennuis. Si vous n'eussiez pas été plus désiré par ma dame que par moi, vous seriez ailleurs, et je me passerais bien désormais de votre égide.

Farien fut très-fâché de ces paroles. Néanmoins, il répondit courtoisement :

— Sire, je ne dois pas m'étonner de ce que vous me dites, car vous êtes jeune. Si vous aviez l'âge de Lambègues mon neveu, il ne vous tarderait pas de vous repentir. Maintes gens savent la peine que j'ai eue à sauver votre terre; sans Dieu et moi,



que de gentilshommes eussent été sacrifiés pour vous!...

— Vous l'avez bien sauvée en laissant la vie à Claudas, répondit Lyonnel.

— Je l'ai garanti, reprit Farien, comme je le devais, et comme je le ferais encore aujourd'hui en pareil cas.

Le chevalier qui les avait suivis dit à Lyonnel, en se mettant entre eux deux :

— Ne dites pas telles paroles de votre maître, Lyonnel, car, par la sainte croix, je l'ai pour le plus loyal chevalier qui ait porté écu!...

L'écuyer de Farien et de Lambègues en dit tant, que la demoiselle l'admira.

Lancelot revint bientôt et fit grande fête aux deux maîtres et à leurs compagnons.

Lambègues raconta à Farien l'opinion qu'il avait sur Lancelot, qu'il pensait fils du roi de Benoic, bien que personne ne le lui eût dit; ce qui fit que Farien examina beaucoup Lancelot et le prisa à son gré.

Les trois cousins demeurèrent longuement ensemble. Et tant et tant, que le bon Farien mourut, ce dont il fut fait grand deuil, car on l'estimait de très-haute prud'homie.

Sa femme demeura depuis avec la Dame du Lac, gardant ses deux fils, qui furent faits chevaliers de la main de Lyonnel.

L'un avait nom Agius et l'autre Tarquin, et tous deux firent depuis de grandes prouesses.

CHAPITRE X

Comment les deux reines menèrent sainte vie au moustier royal; et comment celle de Gauves vit en songe ses deux enfants et Lancelot, et comment elle trépassa de ce siècle.



Hélène, veuve du roi Ban, et sa sœur, veuve du roi Boort de Gauves, séjournèrent si longtemps au moustier royal, qu'elles furent très-débilitées, tant par vieillesse que par jeûnes et larmes.

La reine de Gauves avait appris la perte de ses deux enfants sauvés par une demoiselle de la fureur de Claudas, qui les voulait occire.

Mais comme elle ne savait où ils étaient, elle vivait pleine de tristesse.

Et sa sœur aussi en avait grande douleur en son cœur.

Bientôt, la veuve du roi Boort s'affaiblit et diminua, sans pourtant négliger de se lever aux matines; car elle était de bonne vie et de sainte religion.

Et pourtant, sa vie n'atteignit pas celle que la reine de Benoic menait.

Car elle avait sous sa chemise la haire toujours hérissée.

Dès son entrée en religion, elle avait cessé de manger de la chair. Deux fois par nuit elle se levait; avant matines et après, sans lumière, car elle ne voulait pas être aperçue.

Elle ne mangeait jamais qu'au réfectoire et ne dormait qu'au dortoir, et elle ne fut jamais si bien chaussée qu'elle ne sentît toujours la dure terre.

Elle tenait ordre et silence dans le cloître et dehors.

Elle ne parlait pas sans le congé de son abbesse, si ce n'était quand elle se complaignait à Notre-Seigneur.

Maints jours, elle ne mangeait que des herbes. Quelquefois même ne mangeait pas du tout.

Souvent, quand elle était étourdie de chanter, de veiller et de jeûner, elle se reposait, mais c'était à genoux.

Une telle vie mena la dame de Benoic jusqu'au trépas.

Dieu, notre créateur, lui montra bien que ses services lui plaisaient; car elle était en bon point, bien colorée et de si grande beauté, que tout homme étranger n'eût pas supposé qu'elle eût supporté la septième partie de ses pratiques de religion.

Sa sœur, la reine de Gauves, était de pauvre complexion et sujette à maladies.

Tantôt on le croyait en danger de mort; tantôt elle ne pouvait aller à matines.

Quand elle sut que ses enfants étaient perdus et qu'on n'en pouvait savoir la trace, elle empira de jour en jour. Elle ne se levait jamais sans prier Notre-Seigneur de lui donner des nouvelles de ses deux enfants avant qu'elle ne trépassât de ce siècle.

Un jour qu'elle était en ses oraisons, il advint qu'elle se trouva tout endormie.

Et lors, son esprit lui fut ravi, et s'en alla fort loin en peu de temps.

Elle se vit dans un bel endroit, au-devant d'un jardin entouré de maisons grandes et belles.

Elle regarda, et vit sortir de ces maisons plusieurs enfants, parmi lesquels trois semblaient être seigneurs sur tous les autres.

L'un des trois, le plus beau et le plus grand, se tenait au milieu.

Les deux autres étaient accompagnés de deux hommes. Elle les voyait, et les reconnaissait bien pour Farien et Lambègues.

Farien était encore vivant à ce moment.

Elle pensa que ses deux enfants étaient ceux-là. Mais elle ne comprit pas qui pouvait être le troisième et les autres.

Un autre homme, qu'elle ne connaissait pas, la vint prendre par la main et la reconduisit en son abbaye, très-désolée de n'avoir pas reconnu au vrai les trois enfants.

A son réveil, elle se plaignit de ce chagrin qu'elle avait eu en vision.

Et elle regarda en sa main droite et y vit trois noms écrits, Lyonnel, Boort et Lancelot, ce dont elle fut si joyeuse, qu'elle se mit à pleurer d'aise.

Elle envoya quérir sa sœur et lui raconta sa vision.

— Sachez, belle sœur, lui dit-elle, que votre fils est trop beau.

Lors, elle détailla tout ce qu'elle avait vu, à la grande satisfaction de la reine de Benoic.

La reine de Gauves dit alors à sa sœur :

— Or, je vois bien que Notre-Seigneur veut que je parte de cette vie, car tous mes désirs sont accomplis!

A cette cause, elle se disposa et confessa, et, peu après, son âme fut séparée de son corps.

Et on lui rendit les honneurs qui appartiennent aux reines.

CHAPITRE XI

Comment le roi Artus, le jour de Pâques, assembla tous ses barons, et tint grande cour en la cité de Karaheu; et comment Banin, filleul du roi Ban, gagna le prix des bagues ce jour-là.

A l'entrée d'avril, le jour de Pâques, le roi Artus se trouvait à Karaheu, une sienne bonne ville; il avait coutume de mener ce jour-là plus grande vie que les autres jours.

Cinq fois l'an il tenait cour plénière, la couronne en tête.

C'était à Pâques;

A l'Ascension;

A la Pentecôte;

A la fête de la Toussaint;

Et à Noël.

La fête de Pâques était de toutes la plus honorée, parce que ce jour-là Notre-Seigneur nous racheta des prisons de l'enfer, et répara notre vie par sa résurrection.

Pour cette cause, la solennité de Pâques était la plus grande de l'an, en la maison du roi Artus.

La Pentecôte était la plus gaie, parce que, lorsque Notre-Seigneur fut monté au ciel, après la Pâque, au jour de l'Ascension, les disciples demeurèrent affligés, comme s'ils eussent perdu leur maître et Seigneur; ils attendirent la promesse qu'il avait faite. Le jour de la Pentecôte, il leur envoya le Saint-Esprit, qui les réconforta et remplaça spirituellement celui qu'ils avaient eu en chair, et ainsi leur joie fut augmentée.

Donc, ce jour de Pâques, le roi Artus avait dîné avec une société nombreuse de ses barons, et de jeunes écuyers et bacheliers eurent l'idée de se divertir.

Ils commencèrent à jouer, les uns aux tables et aux échecs: les autres dansaient, chantaient ou regardaient les dames et demoiselles.

Une partie des autres, tant étrangers que de la maison du roi, prirent leurs écus à leur col et allèrent dehors jouer aux bagues.

Après ce jeu, on dressa le but, comme c'était la coutume en ce temps.

On vit là maints chevaliers de grande prouesse. Aucun de ceux de la maison du roi Artus ne l'atteignit, parce qu'ils n'en avaient pas l'usage.

Un chevalier gagna tous les prix. Il s'appelait Banin, et était filleul du roi Ban de Benoic.

Ce Banin était de petite taille, et fort et léger à merveilles.

Il avait longtemps guerroyé le roi Claudas, et l'avait souvent endommagé dans ses biens.

Il était parti, lui quatrième, de son pays, avec des bacheliers, jeunes comme lui, pour voir la cour du roi Artus, où tout arrivait, pauvres comme riches.

En ce temps, aucun homme n'était tenu pour preux, qu'il n'eût été en la maison du roi Artus.

Quand Banin eut ainsi vaincu partout à la bague, il fut très-envié par les chevaliers, car, à cette époque, plus qu'à aucune autre, les prouesses étaient en faveur.

Celui qui, parmi les étrangers, avait eu le prix, servait le roi à la Table Ronde, et, comme Banin le devait, il alla s'asseoir au souper près du roi, de façon à être vu et reconnu de tout le monde.

Lorsqu'il eut servi à la Table Ronde, messire Gauvain et Keux le sénéchal le menèrent devant le roi, et le firent seoir.

Le roi le regarda complaisamment, car il adorait les bons chevaliers, et il commença à lui adresser la parole.

Mais Banin était si confus d'être si près du roi, qui n'admettait auprès de lui aucun gentilhomme quand il avait couronne en tête, qu'il avait les yeux fichés en terre sans répondre.

Le roi, qui voulait le distraire de son état, lui dit courtoisement :

— Sire chevalier, ne soyez pas si timide à table, car aux armes vous ne l'avez pas été. Sachez que maint chevalier vous estime pour votre valeur et prouesse.

Banin leva un peu la tête, et prit un peu de vergogne et de pourpre au visage, ce qui lui alla bien.

Le roi lui demanda son nom et de quelle terre il était.

— Sire, je suis du royaume de Benoic.

— De Benoic! fit le roi.

Il réfléchit sur ce nom et continua :

— Est-ce du Benoic que tenait le roi Ban? Le connaissez-vous?

— Certes, oui, répondit Banin: il était mon parrain.

Le roi aperçut le visage de Banin, baigné de larmes, et, partageant son émotion, il se mit aussi à pleurer abondamment.

Monseigneur Gauvain et Keux le sénéchal, à qui on fit observer ce spectacle, vinrent prier le roi de quitter cette pensée.

Mais le roi n'écouta pas, et Gauvain et le sénéchal restèrent longtemps sans oser le distraire de la mélancolie où il s'abandonnait.

Keux enfin trouva un moyen : il alla quérir un cor, et, sans avertir personne, donna un fort coup de trompe dans la salle. Tout le monde, avec le roi, fit un bond de surprise.

Lors, monseigneur Gauvain s'adressant au roi :

— Sire, lui dit-il, on commence à s'étonner de votre tristesse et de votre préoccupation, le jour où vous devez festoyer tous ceux qui viennent à votre cour. On blâmerait un enfant d'agir ainsi, et d'autant plus un homme aussi sage que l'on vous sait.

— Beau doux neveu, répondit le roi, j'ai eu tort et raison : tort, pour mes barons, à qui je dois faire bon accueil; raison, en songeant au roi Ban de Benoic, qui mourut en venant à mon aide; ce dont j'ai honte pour ma couronne, car je ne l'ai pas vengé...

— Il convient d'y penser en temps et lieu, Sire, repartit Gauvain, mais pas constamment. Au moment donné, joignez au souvenir l'action et le travail.

Le roi comprit fort bien ce bon conseil; il se tut, s'essuya les yeux, et s'efforça de donner le branle au repas et à la gaîté.

Mais le cœur n'y était plus; après souper, il appela Banin, et lui demanda des nouvelles de la femme du roi Ban de Benoic et de son fils.

Banin répondit :

— Sa femme est nonne voilée; quant à son fils, on le croit mort.

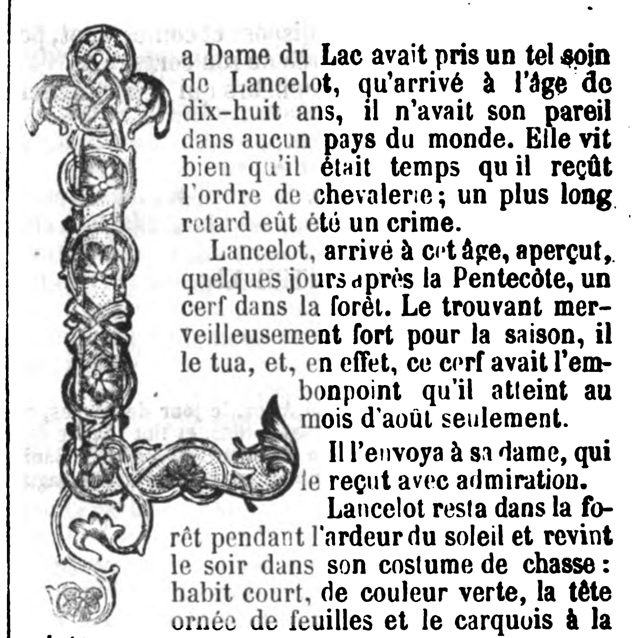
A la suite de cette accointance, le roi Artus donna à Banin des joyaux et des richesses, car il le pouvait.

Quant à la reine, elle le retint cette nuit-là parmi ses chevaliers à cause de sa prouesse, ce qu'elle faisait pour ceux qui gagnaient les bagues aux grandes fêtes.

Banin fit, cette année-là, tant de prouesses, qu'il fut des cinquante chevaliers de l'aventure dont nous parlerons lorsque l'occasion s'en présentera.

CHAPITRE XII

Comment la Dame du Lac mena Lancelot au roi Artus pour le faire chevalier, après lui avoir donné des armes blanches, et comment, escorté de quarante chevaliers, il rejoignit le roi Artus, deux jours avant la Saint-Jean.



La Dame du Lac avait pris un tel soin de Lancelot, qu'arrivé à l'âge de dix-huit ans, il n'avait son pareil dans aucun pays du monde. Elle vit bien qu'il était temps qu'il reçût l'ordre de chevalerie; un plus long retard eût été un crime.

Lancelot, arrivé à cet âge, aperçut, quelques jours après la Pentecôte, un cerf dans la forêt. Le trouvant merveilleusement fort pour la saison, il le tua, et, en effet, ce cerf avait l'embonpoint qu'il atteint au mois d'août seulement.

Il l'envoya à sa dame, qui le reçut avec admiration.

Lancelot resta dans la forêt pendant l'ardeur du soleil et revint le soir dans son costume de chasse : habit court, de couleur verte, la tête ornée de feuilles et le carquois à la ceinture.

Quand sa dame l'aperçut, l'émotion lui monta du cœur aux yeux; elle se leva, entra dans une grande salle et resta pensive, appuyée sur le dos d'un siége.

Lancelot la rejoignit. Elle s'enfuit dans une chambre, au grand étonnement de tout le monde. Lancelot continua à la poursuivre, et, finalement, il la retrouva étendue sur un lit et poussant de tendres soupirs sans lever les yeux sur lui.

Cet abord le surprit, car elle avait coutume de le baiser chaque fois qu'il revenait de n'importe où.

— Qu'avez-vous, madame? et quelle offense vous a-t-on faite? lui demanda-t-il. Ne me le cachez pas, car, moi vivant, personne n'osera vous fâcher!

Ces mots la firent pleurer davantage encore; elle ne put articuler une parole.

Pourtant, à la fin :

— Pour Dieu! fils de roi, dit-elle, quittez ce lieu, ou le cœur va me faillir.

— Dame, répondit-il, je sors, puisque je vous ennuie.

Et il reprit son arc et alla seller son roussin au milieu de la cour.

Mais, s'imaginant bien l'avoir courroucé, la Dame accourut au moment où Lancelot se préparait à monter à cheval en homme très-en colère.

Lors, elle prit la bride du cheval et dit :

— Sire, où voulez-vous aller?
— Ma Dame, jusqu'à la forêt.
— Descendez; vous n'irez pas.

Lancelot se laissa emmener dans une chambre, et la Dame, lui prenant la main, le conjura, par la foi qu'il lui devait, de dire où il voulait aller.

— Dame, répondit Lancelot, je vous ai vue si fâchée, sans deviner pourquoi et en quoi vous l'étiez... Comme il m'était pénible de rester dans cette situation, j'allais poursuivre ma carrière. Je serais peut-être allé jusque chez le roi Artus, où quelque gentilhomme, après m'avoir éprouvé, m'eût fait chevalier; car on dit que tous les gentilshommes sont à la cour du roi Artus.

— Vous voulez donc être chevalier, fils de roi? demanda la Dame.

— Certes, la chose du monde que je désire le plus est l'ordre de chevalerie.

— Vous êtes bien résolu, reprit-elle; mais vous ne seriez pas tant pressé, si vous connaissiez les devoirs pesants de la chevalerie.

— Celui qui tarde à devenir chevalier a peur et n'est qu'un misérable, répondit Lancelot, car chacun doit toujours élever son rang et ses vertus... Dites-moi néanmoins, en passant, quel est ce fardeau qui vous apparaît dans la chevalerie.

— Je vais, fit la Dame, vous dire ce que j'en pense, et retenez bien ces paroles en votre cœur.

— Je les retiendrai, ma Dame.

— Si vous voulez être chevalier, dit alors la Dame, il faut d'abord soumettre votre volonté tout entière à la raison et à la droiture. Les chevaliers n'ont pas été créés pour rien. Les premiers étaient tous de même lignage, puisque nous descendons tous d'un père et d'une mère. Mais, lorsque la convoitise des forts et la faiblesse des petits donna lieu à établir des garants et défenseurs d'outrages, on choisit les beaux, les grands, les forts, les preux et les hardis, ceux qui débordaient de bonté, de cœur et de force. La chevalerie leur fut donnée pour en user, et ce fut pour eux un lourd fardeau, comme vous allez entendre.

Ici Lancelot fit un mouvement d'attention plus soutenue. La Dame du Lac reprit:

— Au commencement de la chevalerie, il fut ordonné à celui qui voulait être chevalier et le pouvait par droit d'élection d'être courtois sans dureté, débonnaire sans faiblesse, secourable envers les souffrants, généreux et toujours prêt à faire l'aumône; de châtier voleurs et meurtriers, de juger droit sans amour et sans haine. Un chevalier doit préférer la mort à la honte. Il est surtout destiné à défendre la sainte Eglise, car elle ne doit pas rendre le mal pour le mal. L'histoire dit qu'au commencement, personne, sauf les chevaliers, n'avait le droit de monter à cheval. Ils furent ainsi nommés chevaliers, et leurs armes leur furent aussi données dans un but raisonnable. Sachez que l'écu pendu au col du chevalier et le protége par devant représente le rôle que doit prendre le chevalier vis-à-vis de l'Eglise contre les mécréants, et, si la sainte Eglise est assaillie, le chevalier doit la soutenir comme un fils soutient sa mère injuriée.

Le haubert que revêt le chevalier signifie la défense dont l'Eglise doit être entourée à toute heure, de façon à n'en laisser approcher aucun malfaiteur.

Le heaume qui surmonte le chef du chevalier, et paraît avant toutes les autres pièces d'armures, indique que le chevalier doit ainsi se montrer le premier contre les fauteurs de la sainte Eglise.

Le glaive qui atteint avant qu'on puisse le détourner signifie peur de mort, car le chevalier doit répandre sa renommée si loin, que les malfaiteurs sont tenus à l'écart de la sainte Eglise.

L'épée qui est ceinte n'est pas sans raison tranchante des deux côtés; l'épée est de toutes les armes la plus honorée et la plus noble; elle a aussi le plus de dignité. On peut s'en servir de deux façons: de la pointe et des deux côtés.

Le cheval veut dire le peuple, au-dessus duquel est placé le chevalier.

Le chevalier est seigneur du peuple et sergent de Dieu. Le chevalier doit avoir en soi deux cœurs: l'un dur et serré, et l'autre mou comme la cire; le premier pour les félons et l'autre pour les bonnes gens.

Dieu enseigne dans l'Evangile que ce que l'on fait aux souffreteux on le fait à lui-même.

Celui qui reçoit l'ordre de chevalerie doit posséder toutes ces qualités; s'il ne les a, il est indigne d'élection; car il jure à Dieu d'être tel que lui a ordonné de demeurer toujours celui qui l'a fait chevalier; et s'il est parjure, il perd tout ce qui l'attendait d'honneur en ce monde et dans l'autre.

Voici une partie des points nécessaires en brave chevalerie; il y en a d'autres; mais, sans pousser plus loin, dites-moi ce qu'il vous en plaît, ou d'y aller ou de rester.

— Dame, demanda le jouvenceau, depuis l'établissement de la chevalerie, fut-il jamais chevalier qui eût en soi toutes ces bontés?

— Certainement, répondit la Dame, et la sainte Ecriture nous en est témoin, bien avant que Notre-Seigneur Jésus Christ souffrit la mort. Tels furent Josué, Judas Machabée, et Simon son frère, et le roi David, et maints autres célèbres en prud'homie. Depuis ceux-là, il y en eut d'autres qui furent vaillants de toutes braves vaillances. L'un fut Joseph d'Arimathie, le gentil chevalier qui dépendit Jésus-Christ de la sainte croix et le coucha au sépulcre. Le roi Perlès de Listernoys, qui était d'un plus haut lignage, et son frère Alain-le-Gros, furent de même les soutiens de l'honneur de chevalerie devant leur siècle et devant Dieu.

— Dame, répondit Lancelot, puisque tant de chevaliers furent pleins de toutes les prouesses que vous avez dites, celui qui reculerait à les imiter ferait preuve de couardise, quoique je ne blâme aucunement ceux qui n'osent se présenter: cela dépend de ce que l'on a au cœur. J'ai bonne envie de le devenir, et Dieu me permettra sans doute de rencontrer un preux pour me conférer ce haut ordre. De Dieu je tiendrai les bonnes vertus, et de moi le cœur, la peine et le travail!

— En vérité, répliqua la Dame, votre volonté sera accomplie: vous serez chevalier, et sans aucun retard; c'est à cause de cela que je pleurais tout à l'heure, car j'ai mis en vous l'amour d'une mère pour son enfant, et je ne sais pas me fati-

guer de vous voir. Mais j'aime mieux souffrir que perdre votre amitié... Si vous saviez de quelles gens vous sortez, vous ne douteriez pas de votre prud'homie. Par ainsi, mon doux ami, vous serez armé chevalier de la main du plus brave qui soit, le roi Artus. Nous partirons cette semaine et arriverons à lui le vendredi avant la Saint-Jean ou d'aujourd'hui en huit jours. Dieu, qui naquit de la Vierge pour racheter son peuple, Dieu et monseigneur saint Jean vous donneront la grâce de dépasser en bonté de chevalerie tous les chevaliers connus.

La Dame du Lac lui ayant ainsi fait cette promesse, Lancelot en bondit de joie.

— Gardez ce secret, ajouta-t-elle, et je vous équiperai si bien, que tout le monde vous enviera!...

La Dame du Lac avait déjà préparé tout ce qu'il fallait, à savoir :

Un haubert blanc, fort et léger;

Un heaume argenté et un écu blanc comme neige, à boucles d'argent très-riches, car elle voulait qu'il fût tout en blanc;

Une épée longue, forte, légère et bien tranchante, qui fut essayée depuis en maint endroit;

Une lance dont la hampe était blanchie, grosse et raide, à fer tranchant et aigu;

Un cheval grand et fort, bien dressé et d'une entière blancheur;

De plus, un surtout et un manteau de satin blanc fourré d'hermine.

On le voit, rien ne fut oublié par la Dame du Lac, et Lancelot monta à cheval le mardi matin, huit jours avant la Saint-Jean.

De son côté, la Dame prit le chemin de la cour du roi Artus, escortée de quarante cavaliers en robes blanches sur des chevaux blancs.

Cinq chevaliers et l'ami de la dame, un preux et beau gentilhomme, conduisaient les trois enfants, Lyonnel, Boort et Lancelot.

Ils arrivèrent promptement à la mer, où un vaisseau les prit et les débarqua en Grande-Bretagne, un dimanche soir, au port de Flondehueg, d'où ils atteignirent l'hôtel du roi Artus.

On leur dit là qu'il était à Kamalot. Ils reprirent leur chemin et arrivèrent le jeudi soir à un château nommé La Noenort, à vingt-deux lieues anglaises de Kamalot.

La Dame du Lac se mit en marche de grand matin, pour éviter la grande chaleur, et elle traversa la forêt, qui s'étendait jusqu'à deux lieues avant Kamalot.

Elle allait pensive et triste, car son cœur souffrait de ce que Lancelot allait la quitter, et tour à tour elle soupirait et pleurait tendrement.

CHAPITRE XIII

Comment un chevalier blessé, lequel avait une épée fichée en la tête et deux tronçons de lance passés à travers le corps, s'en vint à la cour du roi Artus.

Le roi Artus séjournait donc à Kamalot précisément à ce moment-là, et il y devait tenir sa cour ledit jour de la Saint-Jean.

Le vendredi, aussitôt qu'il put voir le jour, le roi se leva, car il voulait aller au bois pour chasser. Après avoir entendu la messe, il monta à cheval et sortit de la ville par la porte Gallèche, ayant avec lui une partie de ses compagnons.

Parmi ces derniers étaient :

Messire Gauvain, qui avait le visage bandé par suite d'une blessure qu'il avait reçue trois semaines auparavant, en présence d'Artus, de la main de Gassenin d'Estrangor;

Messire Yvain, le fils du roi Urien;

Keux, le sénéchal;

Hector, fils de Des Mares;

Lucan, le bouteiller;

Bedoires, le connétable;

Et autres chevaliers de la maison du roi Artus.

Comme cette noble compagnie approchait de la forêt, il en sortit une litière portée par deux palefrois, qui vint droit à Artus, et dans laquelle se trouvait un chevalier armé de toutes armes, fors de l'écu et du heaume.

Ce gentilhomme était horriblement blessé, car il avait en plein corps deux tronçons de lance dont les fers lui ressortaient au joint de l'épaule, et, en outre, sa tête était traversée d'un tronçon d'épée qui devait le faire grandement souffrir.

— Où est le roi? demanda-t-il d'une voix dolente.

On le lui montra et il fit arrêter sa litière pour le saluer. Artus lui-même s'arrêta pour le contempler et l'entendre.

— Sire, dit le chevalier blessé, je vous salue comme le meilleur roi du monde et comme le meilleur conseilleur des déconseillés.

— Beau sire, répondit Artus, soyez le bien venu, et que Dieu vous donne aide et santé; car il me paraît que vous en avez besoin.

— Je viens précisément vers vous, Sire, pour que vous me donniez l'aide et le secours dont j'ai besoin.

— De quelle chose me demandez-vous secours?

— Je vous requiers, Sire, de me faire débarrasser de cette épée et de ces tronçons de lances qui me navrent le corps et la tête.

— Bien volontiers ! dit Artus.

Et tout aussitôt il se mit en devoir de lui rendre lui-même ce service. Mais l'autre l'en empêcha en lui criant :

— Ah ! Sire, ce n'est pas ainsi que vous me déferrerez !

— Comment donc?

— Il convient que celui qui me déferrera me jure les saints qu'il me vengera, de tout son pouvoir, sur tous ceux qui diront qu'ils aiment mieux celui qui m'a fait ce mal que moi-même...

Le roi, à ce mot, fit un pas en arrière et répondit au chevalier :

— Vous me demandez là chose trop grave, car celui qui vous a blessé peut avoir tant d'amis au monde que ni un, ni deux, ni trois chevaliers ne pourraient suffire à cette tâche... Tout ce qu'il m'est permis de faire pour vous obliger, c'est de vous venger de celui qui vous a mis en ce mauvais état...

— Pas n'est besoin de votre aide pour cela, Sire, car je me suis moi-même vengé de lui en lui coupant la tête.

— Mais alors vous vous êtes suffisamment vengé, à ce qui me semble !...

— Il ne me suffit pas, à moi, Sire...

— Que puis-je alors faire pour vous?

— Donnez-moi asile en votre maison, Sire, jusqu'à ce que j'aie rencontré le preux qui me doit déferrer..... Dieu me regardera sans doute en pitié...

— Volontiers ! dit le roi.

Et, en effet, il donna incontinent des ordres pour que ce chevalier blessé fut conduit à Kamalot, en la maîtresse salle.

Puis, la chasse continua.

CHAPITRE XIV

Comment la Dame du Lac amena Lancelot devant le roi Artus et le pria de l'armer chevalier.

Vers la vesprée, comme le roi et sa compagnie sortaient de la forêt, la Dame du Lac leur apparut avec sa suite ordinaire, en belles robes blanches sur de beaux chevaux blancs.

Jamais Artus n'avait vu gens de si bonne apparence.

— Demoiselle ! dit-il, soyez la bienvenue !

— Grand merci, Sire, comme au meilleur roi de tous les terriens, répondit la Dame du Lac, tenant toujours auprès d'elle le jeune Lancelot. Roi Artus, ajouta-t-elle, je suis venue vers vous pour vous requérir d'un don qui ne vous coûtera ni dommage, ni honte, ni mal.

— Dites seulement, répliqua le roi.

— Sire, je vous requiers donc de vouloir bien faire ce mien varlet chevalier de telles armes et de tels harnois qu'il vous demandera...

— Demoiselle, répondit Artus, vous me requérez là ma honte, car je ne fais un homme chevalier que de mes armes et je donne harnois à chacun. Si vous me le laissez, je le ferai chevalier et l'habillerai très-richement.

— Sire, je ne veux pas qu'il ait d'autres armes que celles qu'il a, ou alors je le mènerais ailleurs...

Le roi hésitait. Messire Yvain le pria de consentir : il consentit.

La Dame du Lac le remercia vivement, et, après avoir baillé à Lancelot son harnois et quatre écuyers pour le servir, elle prit congé.

— Dame, dit Artus, restez avec nous, je vous prie.

— Je ne peux, Sire.

— Puisque vous ne pouvez demeurer, dites-moi au moins qui vous êtes.

— A un si prud'homme que vous, Sire, on ne doit rien céler... Par ainsi, je vous donnerai mon nom, qui est celui de Dame du Lac. Et maintenant Sire, adieu !

Elle partit et Lancelot la convoya pendant un peu de temps, ce dont elle profita pour lui dire :

— Beau-fils de roi, séparons-nous maintenant... Vous n'êtes pas l'enfant de ma chair, mais de la chair d'une autre plus heureuse que moi... Votre père est un des meilleurs chevaliers et votre mère une des meilleures dames du monde... Vous saurez leurs noms plus tard, quand il le faudra. En attendant, conduisez-vous comme je vous ai toujours indiqué. Soyez toujours aussi vertueux de cœur comme vous l'êtes de corps, car vous avez plus de beauté que Dieu en a jamais mise à enfant vivant, et il serait dommage vraiment que votre vaillance n'égalât pas votre grâce, et que vous ne fussiez pas aussi preux que vous êtes beau... Vous requerrez demain le roi de vous faire chevalier... Quand vous le serez, ne couchez pas plus d'une nuit en sa maison, mais allez aussitôt courir les aventures. Si le roi vous demande qui vous êtes et qui je suis, répondez pleinement que vous ne savez rien, sinon que je vous ai nourri et élevé... Pour vous prouver de quel lignage vous êtes, je vous ai fait servir par ces deux fils de roi qui ont été avec vous : ils sont vos cousins germains. Je les ai aimés et élevés pour l'amour de vous, et toujours, à cette cause, je les aimerai et protégerai...

Lancelot fut tout joyeux d'apprendre que Lyonnel et Boort étaient ses cousins.

La Dame du Lac le baisa tendrement, et lui dit adieu avec des sanglots qui lui crèvaient le cœur, car elle aimait beaucoup ce jouvenceau.

Celui-ci, à son tour, la baisa tendrement, le cœur ému, et baisa aussi Lyonnel et Boort. Puis il s'arracha à leurs embrassements et rejoignit le roi Artus, qui le confia aussitôt à la garde de messire Yvain.

CHAPITRE XV



Comment messire Yvain, à qui le roi Artus avait recommandé Lancelot, alla demander au roi de le faire chevalier, et comment Lancelot aperçut le chevalier blessé.

Dès que messire Yvain fut arrivé en son hôtel, il fit habiller Lancelot le plus richement qu'il put et l'emmena sur son cheval harnaché de blanc.

Lors, hommes et femmes saillirent aux fenêtres, disant que jamais on n'avait vu un si beau chevalier.

A la cour, quand il descendit de son destrier, le bruit de son arrivée se répandit dans les appartements.

Dames et demoiselles vinrent à sa rencontre et messire Yvain, lui prenant la main, le mena dans la grande salle.

Là, le roi et la reine le reçurent, et, lui prenant les mains, le firent asseoir.

Le roi le regarda beaucoup; son aspect lui avait semblé agréable : de près, il était encore plus beau.

Quand la reine lui demanda son nom et celui de ses parents, tout son cœur s'enfuit vers elle; il ne put lui répondre et elle dut lui renouveler sa question.

— Je ne sais, madame, répondit Lancelot en soupirant.

La reine s'aperçut de son trouble, mais elle ne songea pas à s'en croire la cause, quoiqu'elle en soupçonnât quelque chose, car elle se tut, ne voulant pas l'augmenter.

Elle se tut et se retira, et, en se retirant, elle dit à Yvain en secret :

— En vérité, ce jeune varlet a été bien mal enseigné... Savez-vous, messire Yvain, qui il est?..

— Du tout, répond Yvain, si ce n'est qu'il est de Gaule... Il en a l'accent... Il faut croire qu'il lui a été défendu de dire son origine...

— Cela peut bien être, fit la reine en se retirant, non sans jeter un dernier coup d'œil sur Lancelot, qui n'avait rien entendu de ce dialogue.

Plus tard, Yvain le conduisit aux vespres, et de là aux jardins où le roi, la reine et grand nombre de chevaliers faisaient la promenade.

Au retour, ils traversèrent une salle où gisait le chevalier enferré de deux tronçons et d'une épée, et dont les plaies infectes forçaient les chevaliers à boucher leur nez.

Lancelot demanda à Yvain pourquoi les chevaliers faisaient ce geste de dégoût, et Yvain le lui expliqua.

— Il attend le secours de Dieu, ajouta-t-il, s'il lui plaît de lui en envoyer. Il reste là jusqu'à ce qu'on le déferre en lui jurant qu'il vaut mieux que celui qui l'a mis en pareil état.

— Sire, dit Lancelot, je le verrais bien volontiers.

— Allons-y donc, répondit Yvain.

Lors, tous deux allèrent vers le chevalier, à qui Lancelot demanda comment il se trouvait et qui l'avait blessé.

— Celui qui m'a blessé est mort, dit le chevalier.

— Et pourquoi ne faites-vous pas retirer ces tronçons? reprit Lancelot.

— Parce que, répondit le chevalier, personne ici n'est assez hardi pour l'entreprendre...

— Je vous assure, dit Lancelot, que je vous déferrerai bien. Il ne faut pas tant de force pour jeter hors ces tronçons.

Le blessé répliqua :

— Je voudrais vous voir employer toutes les formes à cette opération.

— Quelles formes ? demanda Lancelot.

— Ce ne sont pas, fit messire Yvain, ni deux, ni trois chevaliers, même vingt, qui pourront les remplir...

Et il expliqua à Lancelot ce dont il s'agissait.

Ce dernier comprit peu à peu, et Yvain l'emmena en lui disant :

— Venez, vous ne devez pas encore penser à si grandes choses.

— Pourquoi? répondit Lancelot.

— Parce qu'il y a céans assez de gentilshommes qui ne veulent pas s'en mêler. Comment le feriez-vous, vous qui n'êtes pas encore chevalier.

— Comment! s'écria alors le chevalier blessé, il n'est pas encore chevalier ?

— Non, répliqua Yvain, mais demain matin il le sera; il en a déjà vêtu la robe, comme vous pouvez voir.

CHAPITRE XVI

Comment Lancelot du Lac, après avoir été armé chevalier, songea à aller déferrer le chevalier blessé.

Lancelot n'avait rien ajouté à ce qu'Yvain avait répondu au chevalier blessé, et il s'était retiré pensif après l'avoir recommandé à Dieu.

Tous deux, Yvain et lui, avaient rejoint la noble compagnie au moment où elle se mettait à table.

Après souper, Lancelot se rendit au moustier, et passa la nuit à veiller. Il dormit après, jusqu'à la grand'messe, où messire Yvain le mena avec le roi, car aux jours de grandes fêtes, le roi entendait la messe.

Alors on apporta les armes de tous ceux qui devaient être chevaliers, et le roi leur donna l'accolade; mais il ne leur ceignit l'épée qu'au retour du moustier.

Tous s'y rendirent et après la messe en revinrent.

Alors, Lancelot quitta Yvain et s'en alla à la salle dire au chevalier blessé qu'il venait le déferrer.

— Cela me plaît, répondit ce chevalier, puisque les formes sont remplies.

Et il les rappela à Lancelot, qui, se dirigeant vers la fenêtre et étendant les bras vers le moustier, jura au chevalier qu'il châtierait de son pouvoir tous ceux qui préféreraient à lui-même celui qui l'avait blessé.

Le chevalier, satisfait, dit à Lancelot.

— Beau sire, maintenant vous me pouvez déferrer.

Lancelot tira lestement l'épée engagée, puis les tronçons, sans faire souffrir le chevalier.

Pendant ce temps, un écuyer qui avait été témoin de cette action courut l'annoncer au roi, qui ceignait les épées aux chevaliers nouveaux.

Messire Yvain rejoignit Lancelot, à qui le chevalier disait :

— Beau chevalier, Dieu te fasse prud'homme! Je serais hors de danger si j'avais céans un médecin... Messire, ajouta-t-il en apercevant Yvain, je vous prie de quérir un médecin, afin que je guérisse complétement.

Yvain y consentit, et emmena Lancelot, qu'il conduisit au roi, instruit déjà de tout ce qui s'était passé.

— Comment, dit le roi à Yvain, votre pupille a déferré le chevalier blessé ?... pourquoi avez-vous souffert cela, puisqu'il y va de la vie de Lancelot?...

— Sire, répondit Yvain, je n'étais pas là, et je le regrette, car j'aimerais mieux perdre un bras, et qu'il ne l'eût pas fait.

— Certes, reprit le roi, vous avez bien raison. Mais ce qui est fait est fait !

Le bruit de cette action hardie arriva jusqu'aux oreilles et jusqu'au cœur de la reine, qui crut comprendre que Lancelot ne l'avait entreprise que pour lui plaire, ce dont elle fut marrie et contente tout à la fois; marrie parce qu'elle prévoyait des dangers pour ce fier et beau jouvenceau, et parce qu'elle supposait que le roi en aurait déplaisir, ayant oublié de lui ceindre l'épée; contente, parce que cette hardiesse prouvait la folie de son amour pour elle, et que, quoique reine, elle était femme.

Elle ne laissa rien paraître, néanmoins, de sa double émotion, et rejoignit le roi Artus dans la grande salle où les tables étaient dressées, et où bientôt vinrent s'asseoir, dépouillés de leurs armes, les nouveaux chevaliers en l'honneur de qui se donnait cette fête.

CHAPITRE XVII

Comment la dame de Noehault envoya demander au roi Artus un secours contre le roi de Northumberland, qui lui faisait la guerre; et comment Lancelot reçut du roi Artus congé d'y aller.

Artus était encore à table quand la porte du salon donna passage à un chevalier armé de toutes pièces, sauf le heaume, la ventaille abattue sur les épaules.

Ce chevalier alla droit au roi, le salua et lui dit :

— Roi Artus, je te salue, toi et toute ta compagnie, de par ma dame de Noehault à qui je suis. Ma dame m'envoie à toi, parce que le roi de Northumberland la guerroie, et tient assiégé son château déjà fort abîmé. Ma dame est prête à succomber, car on lui a demandé de mettre un chevalier ou plusieurs contre pareil nombre pour défendre sa querelle. Donc ma dame te mande, comme à son sire lige, que tu la secoures comme ta femme et sujette, et que tu lui envoies un chevalier qui puisse soutenir son droit.

Le roi répondit qu'il le ferait très-volontiers.

Comme on commençait à enlever les nappes, Lancelot, qui était assis près de messire Yvain, s'en vint devant le roi, s'agenouilla et lui dit simplement :

— Sire, vous m'avez fait chevalier, merci à vous; je vous demande pour don de m'octroyer porter le secours que ce chevalier vous demande.

— Bel ami, répondit le roi Artus, vous ne savez ce que vous demandez... Vous êtes trop jeune et vous ignorez le poids de chevalerie. Le roi de Northumberland a à foison de bons chevaliers, et il choisira le meilleur pour combattre... Votre âge est trop tendre pour pareille entreprise...

— Sire, reprit Lancelot, c'est ma première demande, et derechef je vous prie de m'envoyer à son secours; si vous m'éconduisez, je pourrai en valoir moins...

Lors, messire Gauvain et messire Yvain dirent au roi :

— Sire, octroyez-lui ce qu'il demande, car nous croyons qu'il s'en tirera, et vous ne pouvez honnêtement l'éconduire.

— Je lui accorde donc cela, dit le roi. Sire Lancelot, faites secours à madame de Noehault, et que Dieu vous conduise de façon que vous en ayez la récompense et moi l'honneur!...

— Sire, grand merci, répondit Lancelot en s'inclinant et en se laissant incontinent emmener par messire Yvain pour travailler à son équipement.

Le chevalier qui était venu demander le secours prit congé du roi en disant :

— Sire, je pars; puisque vous avez confié la bataille à votre nouveau chevalier, tâchez qu'il soit à la hauteur de sa mission.

— Il me l'a demandé, répondit le roi; j'y eusse

bien envoyé un des meilleurs chevaliers de ma maison, mais il fera la besogne, néanmoins.

— Sire, Dieu vous garde! fit le chevalier.

— Allez, reprit le roi, que Dieu vous conduise! Saluez pour moi votre dame et dites-lui que si elle craint qu'un seul chevalier ne lui suffise pas, je lui enverrai celui qu'elle voudra.

— Grand merci, fit le chevalier.

Et il se rendit chez messire Yvain où Lancelot finissait de s'armer pour partir.

— Par Dieu! disait Lancelot, je crois que j'oublie d'aller dire adieu à madame la reine...

Messire Yvain reconnut ce congé nécessaire et s'en alla avec Lancelot jusqu'à la chambre de la reine.

En apercevant cette gente princesse, le jeune homme s'agenouilla et la regarda avec adoration pendant quelques instants, sans sonner mot.

Lors Yvain dit à la reine :

— Dame, voici le damoisel que le roi a fait chevalier hier; il vient prendre congé de vous.

— Comment! fit la reine, pourquoi ce départ?

— Pour aller secourir la dame de Noehault, répondit Yvain.

— N'avait-il pas assez de soins auprès du chevalier qu'il a déferré? reprit la reine.

— Le roi l'a voulu ainsi, sur les instances de ce jeune varlet, fit Yvain; voyez comme il est hardi et entreprenant!

— Mon Dieu, pensèrent les dames et demoiselles de la cour, comme il est beau et bien taillé! Quel dommage, s'il lui arrivait malheur!...

La reine prit Lancelot par la main et lui dit:

— Beau doux ami, relevez-vous, car je ne sais pas qui vous êtes, et il se peut que vous soyez plus noble que moi.

— Hélas! fit Lancelot en soupirant, pardonnez-moi la folle chose que j'ai faite... J'ai failli partir de céans sans prendre congé de vous, madame!...

— Doux ami, répondit la reine, vous êtes un jeune homme et vous méritez tous les pardons...

— Merci, dame, reprit Lancelot. Ah! que je serais aise d'être votre chevalier partout où je me rendrai!...

— Soyez-le, je le veux, fit la reine; adieu, mon doux et bel ami!

Lancelot répondit en son cœur :

— Je le serai quand il vous plaira.

La reine le prit alors par la main, et son adorable contact le transporta de bonheur. Il donna adieu aux dames et demoiselles avant de se retirer.

Yvain termina l'armement des gantelets et du heaume. Au moment de ceindre l'épée de Lancelot, il se souvint que le roi ne la lui avait pas ceinte.

— Par mon chef, dit-il, vous n'êtes pas chevalier!

— Et pourquoi? répondit Lancelot.

— Parce que monseigneur le roi ne vous l'a pas ceinte. Allons à lui, et il vous la ceindra.

— Mes écuyers, fit Lancelot, emportent déjà mon épée; je vais courir la chercher, car je tiens à ce que ce soit celle-là!...

— Allez et revenez, reprit Yvain, je vous accompagnerai chez le roi.

— Non, non, ajouta Lancelot, je reviens à l'instant.

Et il partit sans revenir chez Yvain, parce qu'il n'avait pas envie d'être armé chevalier par le roi, mais bien par un autre dont il attendait meilleure destinée.

Yvain, voyant qu'il ne revenait pas, s'en alla trouver le roi et lui raconta sa déception.

— Vous m'ébahissez grandement, fit Artus.

— Je crois, reprit messire Gauvain, que ce jouvenceau est de haute noblesse et de grand courage; il aura été offensé de n'avoir pas eu l'épée ceinte par le roi avant tous les autres...

— C'est mon opinion aussi, fit la reine.

CHAPITRE XVIII

Comment le nouveau chevalier aux blanches armes gagna la bataille pour la dame de Noehault.

C'est ainsi que Lancelot courut après le chevalier qui était venu demander des secours, et dont l'équipage marchait en tête. Il l'atteignit à l'entrée d'une forêt, à l'heure de nones, par une chaleur excessive.

Lors, ôtant son heaume qu'il donna à l'un de ses écuyers, il tomba dans une rêverie profonde.

Le chevalier qui le précédait prit un sentier étroit, à droite de la route. Une branche entraînée par sa marche revint frapper Lancelot au visage et le blessa.

Cet incident interrompit le cours de ses pensées, et il s'aperçut qu'on changeait de route.

— Pourquoi donc nous menez-vous par ici? dit-il au chevalier. Est-ce que la route est dangereuse? Répondez, ou, par mon chef, je vais combattre avec vous!

Et il apprêta son épée; mais le chevalier se mit à rire et lui répondit :

— Il est bien inutile de nous disputer, car ce serait mal faire la besogne de ma dame; j'ai voulu seulement éviter un des plus cruels chevaliers du monde, qui garde une demoiselle et combat avec tous ceux qui la veulent voir.

— Eh bien! fit Lancelot, je veux précisément la contempler.

— Vous ne le ferez pas, reprit le chevalier, car ce serait une folie.

Lancelot descendit de cheval, sans répondre, et s'en fut droit au pavillon, où il avisa un chevalier assis dans une chaire.

Et comme il voulait entrer, le chevalier lui dit :

— Arrêtez-vous!

— Ne voulez-vous donc pas, répondit Lancelot, que j'entre; je désire voir une demoiselle qui habite céans.

— Elle n'est pas abandonnée, fit le chevalier, aux regards de tous ceux qui la veulent voir; pa-

tientez jusqu'à son réveil, et je vous la montrerai, car je n'aurais guère d'honneur à vous contredire.

— Et pourquoi, reprit Lancelot, auriez-vous si peu d'honneur à cela?

— Parce que vous êtes trop jeune, et que je suis plus grand et plus fort que vous, répondit le chevalier.

— Peu m'importe la raison, fit Lancelot; mais puisque vous me promettez sa vue, je reviendrai.

Au retour, Lancelot trouva le pavillon vide; il alla vers l'écuyer qui avait ses armes et jura de ne pas aller plus loin avant d'avoir vu la demoiselle.

— Sire, lui dit le chevalier, ne devez-vous pas secourir ma dame?

— C'est vrai, répondit Lancelot, allez devant et dites-lui que j'arrive.

Le chevalier, le recommandant à Dieu, continua son chemin avec ses écuyers.

Vers l'heure de vêpres, Lancelot vit arriver un chevalier désarmé à qui il demanda ce qu'il faisait et où il allait.

— Je vais à mes affaires, dit ce chevalier, mais je sais que vous cherchez un grand chevalier qui garde une demoiselle. J'ai appris cela d'un chevalier qui va à la dame de Noehault. Je puis vous mener au grand chevalier; mais avant, je sais auprès d'ici une demoiselle que deux chevaliers tiennent en prison sur le lac. Elle ne peut être délivrée que par deux chevaliers, et si vous voulez être l'un je serai l'autre.

— Volontiers, répondit Lancelot, mais sur votre promesse de me mener demain là où est le grand chevalier.

— Je vous le promets, fit le chevalier, à condition que vous me laisserez la demoiselle si vous l'enlevez.

Lancelot accepta et commença à s'armer. Tous deux arrivèrent près de la rivière, où ils aperçurent deux chevaliers et une demoiselle.

En les voyant, Lancelot oublia écu et épée, et se jeta comme un fou sur l'un des chevaliers qui lui traversa l'épaule de son glaive.

Mais il se reprit et coucha par terre son ennemi; son compagnon en fit autant de l'autre, et ils emmenèrent la demoiselle dans un pavillon voisin. Lancelot la céda à son compagnon, et ils s'acheminèrent du côté où était le grand chevalier.

Lancelot l'aborda comme il avait fait déjà et lui demanda de voir la demoiselle.

— Vous ne la verrez pas sans combattre, répondit le chevalier.

— Je combattrai donc, fit Lancelot, pour la voir, et dépêchez-vous de vous armer, car j'ai affaire ailleurs.

Le grand chevalier se mit à rire et lui dit:

— Je ne veux point m'armer, dans votre intérêt.

Et il sauta sur un cheval, une lance à la main et prit carrière; Lancelot en fit autant.

Ils vinrent alors l'un contre l'autre, et la lance du chevalier se brisa en morceaux sur l'écu de Lancelot. Ce dernier profita de l'occasion et le piqua au côté gauche en le faisant rouler à terre.

— Verrai-je la dame? dit-il au chevalier.

— Je vous la laisse, répondit ce dernier, en toute propriété.

Lancelot prit la demoiselle, et, la remettant au chevalier qui l'avait amené:

— Tenez, lui dit-il, cela vous fera deux demoiselles. Je vous prie de les mener à la cour du roi Artus et de les présenter à la reine, de la part du nouveau chevalier qui va au secours de la dame de Noehault. Dites à la reine de me faire chevalier et de m'envoyer une épée, afin que je sois toujours son chevalier, quoique le roi ne m'ait point ceint hier.

— Où vous retrouverai-je? dit le chevalier.

— A Noehault, répondit Lancelot.

Le chevalier partit et trouva la reine, qui lui remit une fort brillante épée. Sans s'arrêter, il prit congé et rejoignit Lancelot avant son arrivée à Noehault. Il lui remit l'épée, que Lancelot ceignit lui-même, offrant l'autre au chevalier.

La dame de Noehault, avertie par le récit élogieux de son chevalier, vint au-devant de Lancelot, accompagnée de plusieurs chevaliers, et lui fit grand accueil.

A sa vue, Lancelot n'admira pas sa grande beauté, bien qu'elle fût l'une des plus belles dames du monde; mais toutes les beautés ne pouvaient tenir en son cœur à la fois. Il la salua et dit:

— Le roi Artus m'envoie vers vous, madame, pour donner un combat, et je suis prêt quand il vous plaira.

— Sire, répondit la dame, béni soit le roi Artus et bienvenu soyez-vous! Je vous reçois avec reconnaissance.

Elle regarda Lancelot, dont le haubert était crevé à l'endroit de l'épaule. La blessure même n'était pas fermée, par sa négligence.

— Vous êtes blessé? lui dit-elle.

— Je ne sens aucune plaie, répondit-il, qui m'empêche de vous servir quand il vous sera agréable.

La dame le fit désarmer et trouva la plaie profonde.

— En vérité, dit-elle, vous ne pouvez combattre avant d'être guéri. J'aurai bien encore un délai pour cette rencontre.

— J'ai besoin d'être ailleurs, répondit-il, et il me faut hâter.

Cependant elle le fit coucher dans sa chambre et l'y retint quinze jours jusqu'à parfaite guérison.

CHAPITRE XIX

Comment le sénéchal du roi Artus, apprenant que la dame de Noehault n'était pas encore délivrée, s'en alla auprès d'elle pour savoir à quoi s'en tenir.



On apprit à la cour d'Artus que la dame de Noehault n'était pas encore délivrée.

Lors, le sénéchal, messire Keux, dit au roi :

— Pensez-vous, Sire, qu'un si jeune homme que celui que vous savez puisse mener à bonne fin une telle besogne?...

— J'ai grand'crainte, en effet, répondit Artus, qu'il n'ait entrepris chose au-dessus de ses forces...

— Envoyez-moi donc, Sire, car il faut un homme de poids en telles affaires.

Le roi y consentit, et messire Keux, après avoir mené bonne route, arriva à Noehault et fit signifier à la dame sa venue. On lui fit grande réception ; il se présenta en disant :

— Dame, le roi m'envoie pour donner votre combat; il m'eût déjà fait partir, moi ou quelqu'autre gentilhomme, si le chevalier nouveau ne l'eût réclamé. Mais, en apprenant que rien encore n'était résolu, il m'a envoyé.

— Sire, fit la dame, grand merci au roi et à son envoyé. Il n'a pas tenu au chevalier de ne pas faire sa besogne. Mais à son arrivée, il était blessé, et quoiqu'il le voulût, je l'ai forcé à se guérir avant. Maintenant, il la fera.

— Il faut, répondit Keux, que ce soit moi, car la honte m'atteindrait ainsi que mon roi.

La dame était désappointée ; car elle voulait être délivrée par le nouveau chevalier. Elle ne savait que répondre au sénéchal, qui avait grand pouvoir sur le roi et pouvait l'aider ou lui nuire.

Lancelot n'était pas loin; il s'approcha et dit :

— Sire, j'eusse donné déjà la bataille, sans la volonté de madame ; je suis prêt à combattre et je l'adjure de ne confier qu'à moi sa défense.

— Ce ne peut être, beau sire, répondit Keux, puisque je suis arrivé.

— Certes, fit Lancelot, ce serait fâcheux que madame fût sans défense et qu'elle n'appartînt au meilleur de nous deux.

— Je veux bien, répliqua Keux : le vainqueur de nous deux fera ladite bataille.

— Je m'y refuse, fit la dame; je veux satisfaire chacun de vous, car je puis prendre autant de chevaliers qu'il me plaira. Je demanderai donc au roi de Northumberland de combattre avec deux chevaliers.

Et elle les apaisa ainsi :

Le lendemain, le roi, ses gens, la dame de Noehault et ses chevaliers, se rendirent dans une plaine pour voir donner le combat.

Après les saluts, les quatre chevaliers se retirèrent en arrière deux par deux et s'élancèrent à la rencontre.

Messire Keux et son adversaire se prirent si rudement, qu'il ne leur resta rien de leur lance ; mais ils restèrent à cheval.

Le chevalier de Northumberland lui releva ensuite l'écu si fortement, que Keux fut blessé à la tempe.

Lancelot pressa son ennemi, lui fit lâcher les rênes et l'envoya dans la poussière tout étourdi, et ayant brisé son glaive, il alla à Keux et le pria de lui céder son combattant. Mais Keux n'entendit pas et continua à ferrailler.

Lancelot donc descendit de cheval et commença un combat corps à corps avec son adversaire ; tous deux se criblèrent de coups sur les écus, les heaumes et les bras. Enfin, ce dernier rompit au point que les assistants le crurent vaincu.

De leur côté, Keux et son chevalier eurent leurs chevaux tués Lancelot dit alors à Keux.

— Prenez ma place et me cédez la vôtre; car je ne puis rester ici toute la journée.

— Laissez-moi mon adversaire, répondit Keux en colère, et combattez le vôtre.

Lancelot retourna à sa partie et finit par affaiblir son homme, qui ne put tenir sa défense.

Keux y mit tant de fureur, qu'il réduisit aussi le sien.

Alors le roi de Northumberland, voyant qu'il ne pouvait plus compter sur la défense de ses chevaliers, dit à la dame qu'il lui demandait la paix, et la lui jura, lui donnant des otages pour gage.

La dame alla aux chevaliers de sa cause et leur dit de cesser le combat, que la paix était faite, qu'elle les remerciait.

Keux retourna chez Artus, et conta ce qui s'était passé, avec force remercîments de la part de la dame de Noehault.

Lancelot resta avec la dame, qui le retint autant qu'elle put. Il partit enfin un lundi de grand matin ; la dame l'accompagna avec une troupe de chevaliers, et en route elle lui offrit toutes ses terres.

Après avoir fait une lieue, Lancelot la laissa retourner. Il resta avec le chevalier qui lui avait apporté l'épée. Celui-ci lui raconta qu'il avait été chargé de l'éprouver avec les deux chevaliers et la Dame du Lac.

— Et le grand chevalier, dit Lancelot, qui était-il?

— Sire, répondit le gentilhomme, c'était un chevalier de grande prouesse, nommé Estrangors, qui s'était offert à ma dame pour faire la susdite bataille. Celle-ci lui avait dit que s'il était meilleur chevalier que l'envoyé d'Artus, elle lui donnerait son amour et le mènerait à sa bataille. Il désirait l'amour de ma dame par-dessus tout, et pour ce, dédaignait de jouter avec vous en armes. S'il

vous eût vaincu, il eût fait la bataille. Voilà la vérité. Pardonnez-moi ces feintes.

— Je n'y vois aucune fourberie, fit Lancelot.

— Sire, reprit le chevalier, je vous remercie et reste votre serviteur en tous lieux.

Et tous deux se recommandant mutuellement à Dieu, se séparèrent l'un de l'autre.

CHAPITRE XX

Comment Lancelot, après avoir quitté la dame de Noehault, combattit avec un chevalier qui l'avait mouillé.

Bientôt Lancelot quitta ses écuyers, voulant aller seul et conquérir, sans être connu, honneur et gloire.

Il entra dans une grande forêt qu'il arpenta tout le jour sans rencontrer aventure sérieuse.

Il se réfugia, pendant la nuit, dans une maison de religion où on lui fit grand honneur.

Cette maison avait nom le Sépulcre-de-Lucan.

Ce Lucan était fils de Joseph d'Arimathie, duquel partit le grand lignage qui illustra depuis la Grande-Bretagne.

Car cette famille y apporta le Graal et convertit les mécréants à la foi de Notre-Seigneur.

Le corps de ce Lucan reposait dans cette maison de religion.

Lancelot, en la quittant, chevaucha longtemps jusqu'à la vue d'une rivière, où il but, car il avait grand'soif; puis il s'assit et se mit à penser.

Et, ainsi qu'il pensait, vint un chevalier armé de toutes armes, qui se mit à l'eau et mouilla Lancelot, dont la rêverie s'arrêta. Ce dernier interpella ainsi l'inconnu :

— Vous m'avez mouillé et causé plus grand ennui encore, car vous avez interrompu ma rêverie.

— En vérité, répondit l'autre, cela m'est égal; bien plus, vous allez laisser ce cheval, car madame la reine m'a donné ce gué à garder, afin qu'on ne le traverse.

— De quelle reine parlez-vous? fit Lancelot.

— Je dis la femme du roi Artus, reprit le chevalier.

Lancelot remonta alors la rivière en s'éloignant.

Mais le chevalier le rejoint, et, prenant la bride du destrier, dit :

— Arrêtez-vous, et laissez ce cheval!

— Et pourquoi? répondit Lancelot.

— Parce que vous êtes entré au gué!

Lancelot ôta alors un pied hors de l'étrier, et dit :

— Ceci est-il loyal et véritable?

— Cela est ma volonté et mon ordre! répondit le chevalier.

— Par mon chef, fit Lancelot, vous ne l'emmènerez pas.

Et il mit la main à l'épée et la tira à demi du fourreau.

Le chevalier alors se retira en disant :

— Certes, vous tirez à tort votre épée!

Et prenant champ, il mit la lance sous l'aisselle, pointe en arrêt, et laissa courir sur Lancelot, couvert de son écu.

Le chevalier du gué se rua si fort, qu'il brisa sa lance en éclats, et Lancelot le reçut si vigoureusement, qu'il fut jeté à terre.

— Tenez, lui dit Lancelot en lui menant son cheval, excusez-moi de vous avoir jeté à terre; je l'ai fait en me défendant.

Le chevalier resta très-contristé de sa situation et se demanda quel était son adversaire.

Il fit à Lancelot la demande de son nom; mais celui-ci refusa de le donner et remonta la rivière en amont.

Mais le chevalier lui prit la bride et dit :

— Je veux savoir qui vous êtes, avant que vous ne m'échappiez!

— Certes, vous ne le saurez pas aujourd'hui! répondit Lancelot.

— Vous combattrez donc avec moi! fit l'autre.

— Pas davantage, reprit Lancelot, car vous avez trop bonne sauvegarde, puisque ma dame vous garantit. Un chevalier ne doit pas ainsi causer ennui ou honte aux chevaliers errants pour l'honneur de si haute dame.

— Je ne combats point pour elle, continua le chevalier, car je ne lui appartiens pas; c'est raison de combattre avec moi ou me dire votre nom.

— Si vous me jurez, dit Lancelot, que vous n'êtes pas à elle, je ferai l'une des deux choses.

Le chevalier jura.

— Maintenant, dit Lancelot, vous aurez la bataille, si vous voulez, car vous ne saurez pas qui je suis.

— Je ne demande pas mieux, répondit le chevalier.

Et ils commencèrent la mêlée entre eux et se blessèrent; mais, à la fin, le chevalier ne put continuer, et demanda de cesser le combat.

Lancelot lui répondit qu'il ne pouvait pas encore se retirer.

— Et pourquoi? fit le chevalier. Nous n'avons pas querelle ensemble; s'il y en a, je vous l'abandonne.

— Il y a si bien querelle, répondit Lancelot, que vous me mouillâtes.

— Je réparerai cette offense à votre vouloir, repartit le chevalier.

— Je vous en tiens quitte, reprit Lancelot.

— Grand merci, dit l'autre chevalier, qui s'appelait Alibon.

Ils se séparèrent alors; Alibon s'en vint à la cour du roi Artus, où il était bien connu, et dit à la reine :

— Dame, je viens de loin pour savoir de vous quel est un chevalier aux blanches armes, au cheval blanc et à l'écu blanc.

— Pourquoi cette question? répondit la reine.

Le chevalier lui raconta ce qui s'était passé et ajouta :

— Je suis sûr qu'il m'eût laissé son cheval si je lui eusse dit que tel était votre ordre.

— Il eût fait folie, répondit la reine, de vous donner son cheval contre un mensonge, car je ne vous ai point baillé le gué à garder.

— Il fit plus encore, reprit le chevalier: après m'avoir battu, il me rendit mon cheval. C'est, pour ne pas mentir, un chevalier de merveilleux courage. Mais, je vous prie, dites-moi qui il est?

— Par Dieu! fit la reine, je ne sais ni son nom ni d'où il est. Monseigneur le roi l'a fait chevalier à la Saint-Jean; il a déjà surpassé en faits d'armes tous les chevaliers d'ici et d'ailleurs : mais, pour Dieu! dites-moi s'il est sain et sauf.

— Oui, madame, repartit le chevalier.

Toute la cour sut en un instant ces nouvelles, et le roi s'en réjouit avec ceux qui les entendirent.

CHAPITRE XXI

Comment Lancelot du Lac conquit vaillamment, par force et prouesse, le château de la Douloureuse Garde, que nul autre ne pouvait conquérir.

Après avoir quitté Alibon, lequel était fils d'un nommé Vavasseur, Lancelot erra quelques jours sans trouver aventure de quelque intérêt.

Un matin, dès son lever, il chevaucha, et, vers tierce, il rencontra une très-belle demoiselle sur un beau palefroi blanc, laquelle faisait un merveilleux deuil.

Et il lui demanda ce qu'elle avait.

— J'ai, dit-elle, un mien ami, mort en un château ci-derrière nous, et il était un des plus beaux chevaliers du monde.

— Demoiselle, dit Lancelot, pourquoi est-il mort?

— Ce sont les mauvais sorts qui y sont, et maudit soit qui les y a jetés, car jamais chevalier errant n'y est entré sans y mourir, répondit-elle.

— Dites-moi, demanda Lancelot, quelle est l'aventure?

— Pour la savoir, il faut y aller, répondit-elle, et voici la route.

La demoiselle continua son chemin et ses pleurs, et Lancelot s'avança jusqu'à la porte du castel.

Il vit un château très-fort, assis sur un rocher plus élevé que le trait d'une arbalète; d'un côté, sortait un grand ruisseau gonflé de quarante fontaines.

La porte du château ne s'ouvrait jamais; le château avait nom la Douloureuse Garde.

Car tout chevalier errant y mourait de blessures ou de poison.

Il y avait double muraille, et, à chacune, une porte gardée par dix chevaliers.

Il fallait lutter contre vingt chevaliers se remplaçant un à un pour le combat.

On ne pouvait donc passer outre sans les occire l'un après l'autre jusqu'au dernier.

Au-dessus de la seconde porte, il y avait un chevalier de cuivre sur un cheval armé pour le combat; il avait en main une grande hache : il était arrivé là par enchantements.

Tant qu'il serait là, le château était imprenable; mais il devait tomber sitôt que celui qui pouvait prendre le château aurait passé le premier mur.

Alors les enchantements du château seraient clairement dévoilés.

Le vainqueur ne pouvait en venir à bout sans rester quarante jours enfermé pour détruire tous les enchantements.

Quand le blanc chevalier arriva devant la porte, il vit venir à lui une demoiselle, si bien enveloppée, qu'il ne distingua pas son visage.

Il la salua, et elle lui rendit son salut.

— Demoiselle, lui dit-il, ne me sauriez-vous enseigner les ordonnances de céans?

Elle les lui dénombra toutes et s'en alla. Un homme parut incontinent, qui lui demanda ce qu'il cherchait.

— Je voudrais entrer là, répondit Lancelot.

— Vous avez là mauvaise intention, fit le garde.

—Non pas, répliqua Lancelot, mais, pour Dieu, hâtez-vous! car il est déjà nuit.

Le garde sonna un cor, et vint un chevalier armé qui dit à Lancelot :

— Allons un peu plus loin, car il n'y a pas de place ici où nous puissions combattre aisément.

Lancelot répondit que cela le contentait.

Ils firent quelques pas, et, laissant courir leurs chevaux, ils se rencontrèrent si rudement, que le chevalier du dedans brisa sa lance.

Le blanc chevalier le rejeta à terre tout enferré et le tua incontinent.

Un second vint, qui reçut pareil accueil et se brisa le bras gauche en tombant.

Le troisième et les suivants, jusqu'au sixième, furent occis ou promirent de se rendre en prison.

Il était alors si tard, que ceux du château pouvaient à peine voir. Toutefois, ils louèrent le chevalier blanc et tinrent le guichet fermé.

La demoiselle qui avait parlé à Lancelot revint à lui et lui dit :

— Sire, venez-vous-en; car, pour aujourd'hui, ne combattez plus.

—Demoiselle, répondit-il, il y en a encore assez à vaincre.

— Il est vrai, fit-elle, mais il n'en viendra plus aujourd'hui, car le guichet est fermé. Le matin, vous y pourrez venir à votre aise.

— Cela m'ennuie, répliqua Lancelot, qu'il n'en vienne plus, car j'eusse eu cela de moins à faire demain.

—Venez-vous-en avec moi, reprit la demoiselle, là où je vous hébergerai très-bien.



Lancelot dit à ceux qu'il avait conquis de le suivre; il leur rendit leurs chevaux.

La demoiselle emmena le chevalier blanc dans un très-bon gîte, au milieu du bois, ce dont il avait grand besoin.

Elle le laissa admirer trois écus richement ornés, et reparut bientôt le visage nu et découvert.

Lancelot la reconnut et lui dit qu'elle était la bienvenue.

Elle lui raconta que la Dame du Lac l'envoyait vers lui.

— Demain, vous saurez votre nom, ajouta-t-elle, et celui de votre père, dans ce château dont vous serez maître avant vêpres sonnées. Pendez à votre col ces trois écus, qui vous donneront la force de trois chevaliers; vous verrez là d'étranges choses.

Après avoir dîné ensemble, ils passèrent la nuit.

Et, quand le matin arriva, après la messe, la demoiselle le fit armer, le mena devant la porte, puis lui dit :

— Il faut d'abord vaincre dix chevaliers à cette porte et dix à l'autre; ce que vous avez fait hier ne compte pas, car il faut tout terminer avant la nuit. Et, ne restât-il qu'un seul chevalier à vaincre, vous n'auriez rien fait.

Le chevalier blanc vit, incontinent, venir à lui un chevalier qui lui présenta le combat.

Successivement, il démonta les gardes du château, à la grande admiration de ceux qui regardaient et à la grande rage du seigneur, qui vit ce spectacle du haut des murailles et ne put prendre part à la mêlée que le dernier, suivant l'usage.

Lancelot les mena honteusement, et après qu'il en eut tué ou grièvement blessé plusieurs, les autres se rendirent à merci et promirent d'aller en prison.

Il arriva sur le tertre, et il vit les six chevaliers de l'autre porte tous embusqués au guichet.

Là, il s'arrêta; la damoiselle vint lui délacer son heaume, qu'elle remplaça par un neuf, et lui donna le troisième écu.

Un écuyer lui présenta une épée à bonne garde et tranchante à merveille.

Lancelot traversa la porte en brandissant son épée, et la demoiselle lui dit de regarder en haut.

Il vit alors le chevalier de cuivre, grand et merveilleux.

Aussitôt qu'il l'eut regardé, il s'écroula et atteignit en le tuant un des chevaliers de la porte.

Mais le blanc chevalier, ne s'étonnant de rien, courut aux gardiens, les dérouta par des coups précipités et les dispersa comme des moutons.

La porte fut ouverte par une demoiselle; les gonds jetèrent un cri effroyable. Alors, Lancelot demanda à ceux qui l'entouraient s'il y avait encore quelque chose à faire.

Et les bourgeois lui dirent qu'il devait combattre encore le seigneur de céans, mais en ôtant son heaume.

— Eh! mais, fit Lancelot, je suis tout appareillé, où pourrai-je le rencontrer?

— Sire, répondirent-ils, il vous manquera de trouver le seigneur, car il court faisant grand deuil, au point de s'occire avant peu.

Ceux du château menèrent Lancelot dans un cimetière dont les créneaux étaient ornés des têtes de chevaliers de la maison d'Artus.

Au milieu du cimetière, il y avait une tombe richement ornée avec cette inscription :

« Cette tombe ne sera jamais soulevée par main d'homme, sinon par celui qui conquerra le château, et son nom est écrit ci-dessous. »

Maintes gens, voire le seigneur du château, avaient essayé de savoir ce nom pour faire occire le chevalier.

Lorsque Lancelot vit la tombe, qui était de cuivre et que quatre chevaliers ordinaires n'eussent pas remuée, il la prit par un bout, la renversa et put lire son nom.

La demoiselle, qui avait vu le nom aussi bien que lui, lui demanda s'il l'avait lu.

— Je l'ai lu comme vous, peut-être?

Elle le lui répéta à l'oreille. Lancelot la pria de ne le dire à personne.

On le mena à un riche palais où on lui fit une fête splendide.

Le chevalier avait conquis la Douloureuse Garde.

La demoiselle le soigna. On respecta la fuite du seigneur qui devait enseigner le secret du dedans. Et on craignit de ne pouvoir garder quarante jours le chevalier, pour détruire les enchantements de jour et de nuit.

De sorte que la ville fut à la fois joyeuse et triste. Le nouveau seigneur reçut des bourgeois les honneurs qui lui étaient dus.

CHAPITRE XXII

Comment le roi Artus, apprenant que la Douloureuse Garde était conquise par le chevalier aux blanches armes, envoya messire Gauvain pour en savoir la vérité.

Quand le chevalier blanc eut conquis la Douloureuse Garde et levé la tombe, un varlet gentilhomme, frère d'un chevalier de la maison du roi Artus, ayant nom Ayglius-des-Vaulx, pensa que si ces nouvelles étaient portées à la cour, elles seraient volontiers apprises.

Il monta donc à cheval et arriva bientôt à Kallion, où le roi était.

Le varlet s'adressa au roi et lui dit :

— Roi Artus, je t'apporte les nouvelles les plus surprenantes qu'on ait entendues en ton palais.

— Dis-les donc, répondit le roi, car étant si étranges, elles sont bonnes à savoir.

— Je vous dis que la Douloureuse Garde est conquise, fit le varlet, et un chevalier y a traversé les deux portes par force d'armes.

— Ce ne peut être, reprit le roi.

— Pardon, répondit le varlet, je l'ai vu entrer et occire les chevaliers.

— Varlet, ne me le dis pas si cela est faux.

— Si je mens, Sire, pendez-moi.



Ayglius entra à ce moment, et voyant aux genoux du roi son frère, il lui dit :

— Beau frère, quel besoin t'amène ici à la cour.

Le varlet se lèva et lui raconta les nouvelles.

— Comment! dit le roi à Ayglius, c'est votre frère ?

— Oui, Sire, c'est mon frère.

Artus demanda au varlet quelles armes avait le chevalier. Celui-ci répondit qu'il avait blanches armes et blanc cheval.

Messire Gauvain annonça que c'était le chevalier nouveau et qu'il fallait y aller à dix chevaliers pour le voir.

Le roi choisit les dix élus :

Le premier, messire Gauvain;

Le second, messire Yvain ;

Le troisième, Gallegantin-le-Gallois;

Le quatrième, Gallesconde;

Le cinquième, Hector;

Le sixième, Karados-Court-Bras;

Le septième, Yvain-le-Bâtard ;

Le huitième, Gassouin-d'Estrangos;

Le neuvième, Gallantin-le-Gai ;

Et le dixième, Ayglius-des-Vaulx.

Messire Gauvain partit de Kallion en cette compagnie et coucha le soir même chez un ermite qui avait été de la maison du roi Artus.

L'ermite leur fit bon accueil, et après manger demanda à Gauvain :

— Sire, où allez-vous?

— Nous allons, répondit Gauvain, à la Douloureuse Garde.

— Hélas! qu'y chercher? fit l'ermite.

— On nous a dit qu'un chevalier y était entré à force d'armes.

— Cela ne peut être, reprit l'ermite.

— Cela est si bien, répondit le varlet, que je l'ai vu entrer.

— Sachez bien, dit l'ermite, que, du monde entier, il ne doit y entrer que le fils d'un roi qui mourut de chagrin.

Le lendemain matin, après la messe, ils partirent et errèrent trois jours; le quatrième, ils trouvèrent un homme qui chevauchait sur un mulet couvert d'une chape bleue.

Messire Gauvain le salua et lui demanda qui il était.

— Je suis, dit-il, un clerc; pourquoi le demandez-vous ?

— Savez-vous, fit Gauvain, le chemin de la Douloureuse G rde?

— Fort bien, répondit le clerc.

— Prenez-nous donc en votre compagnie, reprit Gauvain.

Et, après s'être fait connaître, ils cheminèrent ensemble jusqu'à la première porte du château.

Ils entrèrent, et, près de la seconde, qui était fermée, un homme gardait; Gauvain lui demande le passage, s'annonçant comme neveu du roi Artus, et ses compagnons comme chevaliers de la Table Ronde.

Le garde les pria de revenir le matin et d'aller loger au bourg.

Le chevalier blanc, ayant su cette arrivée, défendit de les laisser entrer le lendemain et jours suivants.

Un autre matin, messire Gauvain se présenta, et sur la foi qu'il savait lire et ses compagnons aussi, le garde leur ouvrit la porte du cimetière.

Les dix chevaliers virent alors sur chaque tombe un nom de chevalier de la maison du roi Artus.

Parmi eux, une tombe portait :

« Ci-gît le corps et la tête du chevalier blanc. »

Tous eurent grand deuil de ces pertes, et une demoiselle leur confirma ces nouvelles muettes en disant que le chevalier portait de blanches armes.

Ayglius-des-Vaulx voulut avertir le roi Artus de toutes ces choses; il envoya son frère, et le roi, en entendant son récit, résolut d'aller à la Douloureuse Garde avec sa femme et ses demoiselles.

En route, le roi Artus s'arrêta à une rivière, où il se reposa, abrité par un pavillon de soie tenu par quatre chevaliers.

Un chevalier étranger se présenta dans l'eau et demanda au roi qui il était.

— Je suis le roi Artus, sire chevalier.

Le cavalier poussa sa monture pour frapper le roi, en disant :

— Je vous cherchais!

L'eau était si profonde, que le cheval dut nager. Les quatre chevaliers se jetèrent sur le cavalier, le désarmèrent et l'eussent noyé sans les prières du roi.

C'était le sire de la Douloureuse Garde, dont le chagrin était tel qu'il avait résolu d'occire le roi Artus, cause de sa ruine.

Il avoua son crime et reconnut ce qu'on lui avait dit comme vrai, à savoir que le roi Artus ne serait pas occis par autre homme ayant tant de vertus et fait tant de bien en sa vie.

Le roi passa la nuit au bord de l'eau, et le lendemain s'avança vers le château, dont toutes les portes étaient closes.

Un guetteur lui répondit d'attendre après qu'il se fut nommé, ainsi que la reine, et revint lui dire qu'il allât se reposer en attendant.

Le roi demeura trois jours auprès des fontaines du château sans pouvoir y entrer.

CHAPITRE XXIII

Comment messire Gauvain fut mis en prison et comment le roi et la reine, ayant passé la première porte, virent les tombes où les noms de Gauvain et autres chevaliers étaient écrits.



Gauvain et ses amis pleurèrent la mort de leurs connaissances jusqu'à vêpres.

Ils rencontrèrent alors Vavasseur, qui leur demanda qui ils étaient, et le sujet de leurs larmes.

Et ils le lui dirent.

Alors Vavasseur leur apprit que la pl ce était mauvaise tant que le sire du château était en grande colère; que les inscriptions étaient autant de mensonges, et qu'en le sui-

vant à un château fort près de là, ils verraient vivants ceux qu'on avait indiqués comme morts.

Messire Gauvain jura qu'il n'y avait pas d'endroit si éloigné qu'il ne voulût connaître pour rencontrer des gens de si haute prud'homie.

Vavasseur prit les devants avec un écuyer, et, environ à une portée d'arbalète de la Douloureuse Garde, envoya celui-ci au galop en avant.

On aperçut alors un château entouré d'eau et bâti sur une roche fort élevée.

Un grand bateau les reçut, et, après avoir ramé quelque temps, ils abordèrent.

Leur guide les mena dans une pièce pour se désarmer, et ensuite ils visitèrent la forteresse, qui était très-en état.

Ils furent alors assaillis par plus de quarante chevaliers; les portes étaient fermées, et ils ne pouvaient fuir.

Gauvain leur défendit de résister; mais Gallegantin-le-Gallois en prit un et le terrassa, lui arrachant l'épée des mains. Gauvain le fit entourer et lui lia les mains derrière le dos.

Gassouin-d'Estrangos trouvait que Gallegantin se défendait avec raison, voulant mieux mourir que d'être pris par une si vilaine trahison.

On les emmena plus loin; Yvain-le-Bâtard voulut occire Vavasseur, qui les avait amenés; il l'apostropha ainsi :

— Ah! ah! fils de pute, traître, vous nous deviez héberger, sur votre parole, et vous nous avez trahis!

— Je ne vous ai rien promis, répondit Vavasseur, que l'on ne vous tienne, car vous serez hébergés dans l'une des plus fortes maisons qui soit en Bretagne. Vous serez mis avec vos compagnons, comme je l'ai dit.

Gallegantin, ne voulant pas mourir en prison, réfléchit qu'il pouvait se défendre pendant qu'il était encore en vie.

Il avisa Vavasseur près de la cheminée, et il lui détacha un tel coup de pied, qu'il l'envoya nager dans les brasiers. Il l'eût achevé, si ses mains n'eussent pas été liées.

Les autres chevaliers se lancèrent sur Gallegantin la hache levée, et, n'eût été le sire du lieu, il y passait.

On les jeta en prison, dans un souterrain aux portes de fer et aux murs revêtus de carreaux joints avec plomb et fer.

Il y avait dans cette prison :

Le roi de Ydre,
Guyvre de Lamballe,
Yvain de Leonnel,
Kadouin de Kabernoutin,
Kachedin-le-Petit,
Keux d'Estraus,
Griflet le fils,
Dodiniau-le-Sauvage,
Agloux,
Le duc Gaulas,
Mados de La Porte,

Et Lohols, le fils du roi Artus, issu de la demoiselle Lysanuos avant le mariage du roi et de la reine. Ce dernier mourut dans la prison.

Gauvain et ses amis furent contents de trouver là ceux qu'on croyait morts depuis longtemps, et ceux-ci, n'espérant jamais revoir leurs amis, étaient heureux de cette rencontre, mais malheureux de ce qu'ils venaient en prisonniers.

CHAPITRE XXIV

Comment une demoiselle de l'hôtel de la Dame du Lac fit savoir au blanc chevalier que messire Gauvain et ses compagnons étaient emprisonnés par l'ancien seigneur de la Douloureuse Garde.

Ce ne fut que longtemps après la prise de la Douloureuse Garde que le chevalier blanc apprit le sort de Gauvain et de ses compagnons.

Un jour, après dîner, un varlet entra en pleurant. La demoiselle qui partageait le repas du chevalier lui en demanda la cause, et il répondit qu'une demoiselle tout en larmes se dirigeait vers les plus hautes roches.

— Elle regrette, dit-il, les frères Gauvain et son ami, monseigneur Yvain.

Le chevalier, se rappelant ce qu'il devait à ces preux, se leva de table et jura qu'avant tout repos il saurait où ils étaient.

Armé, il rejoignit avec peine la demoiselle en pleurs à l'entrée de la forêt.

Il en apprit que Gauvain, dixième de ses compagnons, avait été pris par le seigneur de la Douloureuse Garde; qu'elle était à la Dame du Lac, et n'osait entrer au château lui parler, parce qu'on le lui avait dit mort.

— Ma Dame du Lac m'a prié de vous dire que ne soyez pas amoureux, pour ne pas devenir paresseux.

— C'est bien, fit le chevalier blanc; dites-moi, belle et douce amie, où est le sire Gauvain.

Lors, retournant tous deux, elle le conduisit au petit bocage, sur l'île où était la prison.

— Nous nous embarquerons ici, dit-elle.

Quelques instants après, ils virent arriver dans un bateau quinze chevaliers armés, prenant le chemin de la Douloureuse Garde.

Lancelot prit l'écu à trois bandes et laissa courir sur eux.

A sa vue, ils prirent la fuite, précédés du sire du château, et Lancelot les pressa tant, qu'avant d'être embarqués il en tua quatre.

Le reste s'échappa en l'île à la nage.

Le sire de la Douloureuse Garde se sauva; il avait nom Brandus.

Lancelot revint triste au château qu'il avait conquis. On l'attendait pour ouvrir au roi Artus, qui, depuis quatre jours, insistait pour entrer.

En le voyant arriver, le portier du château et les autres gens appelèrent par la vallée le roi Artus, qui était entré dans de longues rêveries au bord d'un ruisseau.

Lancelot s'avança vers le cortége, et dit à la reine :

— Désirez-vous entrer, madame?... suivez-moi.

— Volontiers, répondit la reine.

Elle marcha derrière Lancelot, qui se fit ouvrir; mais derrière lui, la porte se referma sur la reine, qui se plaignit à Keux, le sénéchal, de cette déception.

La porte, en se fermant, rendit un si grand cri, que le roi sortit de sa préoccupation.

La reine, fort courroucée, revint au roi. Keux interpella Lancelot, qui prévit quelque enchantement et fit ouvrir de force. Puis il partit seul au dehors.

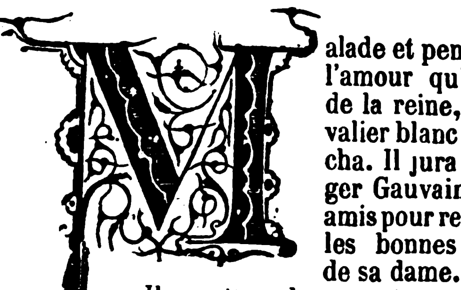
Artus, la reine et sa suite entrèrent dans la première enceinte, et, voyant close la seconde, furent au cimetière, où le clerc commença à lire les inscriptions jusqu'à la tombe de Gauvain, où on voyait inscrit :

« Ci-gît messire Gauvain. Voyez ici sa tête. Celle « de messire Yvain est dans une autre tombe, de « même que celles des dix chevaliers venus ici en« semble. »

Le roi, la reine et les autres firent un merveilleux deuil en lisant ces mots; personne ne voulut prendre de nourriture le reste de la journée.

CHAPITRE XXV

Comment le blanc chevalier battit l'ex-seigneur de la Douloureuse Garde, qui tenait en prison messire Gauvain et ses compagnons.



Malade et pensif pour l'amour qu'il avait de la reine, le chevalier blanc chevaucha. Il jura de venger Gauvain et ses amis pour recouvrer les bonnes grâces de sa dame.

Il se mit au bocage et y resta jusqu'à vêpres, où apparut un vieil ermite sur un grand âne. Ce saint homme avait pris l'habit, après la perte de douze fils en un an.

Lancelot lui demanda d'où il venait, et il répondit qu'il sortait du château de l'île, où il avait été appelé pour deux chevaliers malades. Il avait son calice à la main.

— L'un est Gallegantin-le-Gallois, et l'autre Lohols, le fils du roi Artus; tous deux bordent la mort, l'un par blessures graves, l'autre par douloureuse prison; les autres se portent bien... Mais qui donc êtes-vous?

— Je suis chevalier errant, fit Lancelot, et voudrais bien les délivrer.

— Je peux vous donner un avis, reprit l'ermite. Deux écuyers causaient, quand je sortis du château, d'une surprise que doit faire au roi Artus le sire de la Douloureuse Garde, son mortel ennemi. A minuit, il doit partir pour cette expédition.

— Je vous quitte, fit Lancelot, afin d'avertir le roi Artus.

Mais Lancelot se cacha aux environs, et, après l'heure arrivée, il vit les chevaliers passer l'eau.

Il se laissa en arrière et les suivit de loin. Lorsqu'ils quittèrent le château de la Douloureuse Garde, il laissa courir sur eux, et, d'estoc, de taille, à gauche, à droite, porta de tels coups, qu'ils se crurent trahis.

Les gens du roi Artus ne tardèrent pas à arriver. A ce moment, Lancelot avisa le plus richement équipé des chevaliers, et lui donna sur le heaume un tel coup, que ce dernier fut renversé et se reprit aux crins de son cheval.

Lancelot acheva de le faire tomber, et, lui mettant l'épée au col, il le força à se rendre.

— Je vous promets de tenir prison où il vous plaira, dit le vaincu, excepté en ce château, car je ne puis y entrer que mort, et vos compagnons seront perdus pour ce.

Et il rendit son épée à Lancelot.

— Sire, continua-t-il, où me mettrez-vous en prison?

— Je vous mettrai, répondit Lancelot, chez un ermite qui demeure en cette forêt, et vous-même m'y mènerez tout droit.

Le blanc chevalier le fit monter derrière lui, et il monta avec difficulté, car il était fortement blessé.

CHAPITRE XXVI

Comment le chevalier blanc emmena son prisonnier à l'ermitage, et comment ce dernier rendit Gauvain et ses compagnons, qui retrouvèrent le roi Artus et la reine.

Ayant en croupe son prisonnier, Lancelot se dirigea vers l'ermitage.

Il fut suivi de Keux le sénéchal, qui présumait assister à l'enlèvement d'une proie appartenant au roi Artus.

Lorsqu'il fut assez près pour être entendu, Keux ordonna à Lancelot de s'arrêter, et l'interrogea sur lui et son prisonnier.

Lancelot lui répondit d'une façon évasive, jusqu'à exciter la colère du brave sénéchal; il fut même obligé de le menacer de lui couper une main assez téméraire pour oser vouloir s'emparer de la victoire vivante qu'il portait en croupe.

Des injures et des menaces, on en arriva à disputer le prisonnier par le



sort des armes, et maître Keux fut débouté de sa demande.

Survinrent alors le roi Artus et ses gens, qui relevèrent le sénéchal tout affolé et pâmé, et l'emportèrent.

Le blanc chevalier poursuivit sa route et arriva à l'ermitage.

Là, après avoir fait jurer dans la chapelle à son prisonnier d'exécuter fidèlement ses ordres, Lancelot fit quérir le sénéchal du château de l'île par l'ermite; il fit délivrer Gauvain et les autres, comme s'ils changeaient de maître seulement, et, baissant son heaume, il se fit suivre par eux sans qu'ils le connussent.

Ayant laissé ses compagnons à l'ermitage, le blanc chevalier se rendit vitement à la Douloureuse Garde, où le roi et la reine n'avaient pu pénétrer encore, et où il les fit entrer. Il revint aussitôt retrouver Gauvain et les autres, leur annonçant qu'ils devaient la liberté à la reine et au roi, dont ils auraient la compagnie le lendemain seulement.

Le roi Artus et la reine vivaient de la meilleure chère à la Douloureuse Garde. Ils avaient découvert dans la tourelle les deux pucelles envoyées par la Dame du Lac, et dont l'une avait apporté les écus au chevalier blanc.

La jalousie de la reine s'éveilla bien un peu, et la conversation et les questions qu'elle leur tint en donna la preuve.

Au milieu de ces distractions, on vit arriver au château une troupe de chevaliers, messire Gauvain en tête.

Le roi Artus donna l'accolade à son neveu et le félicita de son inespérée délivrance; puis il lui demanda le nom de son libérateur.

— Je ne le sais pas, répondit Gauvain ; ce chevalier porte un écu à trois bandes; il nous a dit de vous remercier vous et madame, comme vous devant notre sauvegarde :

— C'est bien, dit la reine, je ne doute pas que ce ne soit notre chevalier.

CHAPITRE XXVII

Comment Lancelot, après avoir occis un gentilhomme qui disait moins aimer le chevalier blessé que celui qui l'avait blessé, fut assailli par quarante chevaliers et mis en la prison de la dame de Mallehault.

Tant chevaucha le chevalier blanc à travers la forêt, que le jour commença à s'en aller. Il rencontra un vavasseur, accompagné d'un sien écuyer qui portait un chevreau pris dans la forêt.

— Sire, lui dit ce vavasseur en le saluant, il est temps de songer à vous héberger... Si cela vous plaît, je vous logerai bien.

— Volontiers, répondit Lancelot en le remerciant.

Ils allèrent donc. En chemin, les rejoignit une demoiselle connue de monseigneur Yvain. De trois qu'ils étaient, cela fit quatre. Ils arrivèrent ainsi à la maison du vavasseur, où ils furent soigneusement hébergés.

Au matin, Lancelot reprit son chemin avec la demoiselle, et vers la troisième heure, ils étaient à l'entrée d'une chaussée qui avait bien une lieue de long, et qui était bordée de marais profonds. A l'entrée de cette chaussée se tenait un chevalier armé de toutes armes, qui demanda à Lancelot d'où il était.

— Je suis chevalier de la maison du roi Artus, répondit-il.

— Alors, vous ne passerez pas céans.

— Pourquoi donc cela ?

— Parce que ceux de la maison du roi Artus m'ont fait dommage dans ma parenté...

— Quel dommage ?

— N'avez-vous pas ouï parler d'un chevalier blessé de deux tronçons de lance qui ne voulait être déferré que dans certaines formes?

— Si vraiment !

— Eh bien! ce chevalier a occis un mien cousin germain que j'aimais beaucoup... Comme j'ai appris qu'il avait été déferré par quelqu'un de la maison du roi Artus, lequel avait promis de faire sa volonté, je me suis placé en ce lieu pour venger la mort de mon cousin. Celui que j'attends ainsi apprendra qu'il s'est engagé à beaucoup en s'engageant à parfaire cette entreprise.

— Je suis celui que vous cherchez, dit Lancelot en se reculant un peu pour prendre du champ.

L'inconnu en fit autant et revint briser sa lance sur le chevalier blanc, qui le jeta raidement à terre. Mais, jeune et léger, il ne tarda pas à se relever et à mettre l'épée à la main. Ce que voyant, Lancelot descendit de cheval, ôta son écu de son cou, tira son épée, et tous deux se coururent sus.

Ils s'entre-donnèrent l'un et l'autre de grands coups sur les heaumes, les firent enfoncer sur leurs têtes, et faussèrent leurs hauberts en plusieurs endroits. Tellement, qu'on ne savait guère lequel des deux resterait sur place.

Ce fut le chevalier inconnu. Lancelot lui rompit une des attaches de son heaume, le lui arracha violemment de la tête, et le jetant le plus loin qu'il put, lui dit :

— Il vous convient à présent, ce me semble, d'avouer que vous aimez mieux le chevalier que j'ai déferré que celui qui l'avait blessé ?...

— Il ne me convient guère, répondit l'autre, qui ne s'avouait pas encore pour vaincu.

— Il vous convient beaucoup, au contraire, ou vous mourrez ! reprit Lancelot en levant son épée et en le frappant au bras gauche, qui tenait l'écu; puis sur la tête, qui était nue.

Le bras fut coupé et la tête fendue jusqu'aux dents.

Lancelot, fâché de ce résultat auquel il ne pouvait rien, rejoignit son cheval que tenait la pucelle, monta dessus, et tous deux se remirent en route.

Ils approchaient d'une grande cité nommée le Pin-de-Mallehault, où entrèrent bientôt les deux écuyers du chevalier précédemment défait par Lancelot, l'un portant son heaume et l'autre son écu.

Le chevalier blanc et sa compagne chevauchaient,

sans prendre garde, lorsqu'ils entendirent une grande clameur, et incontinent, vinrent sur eux chevaliers et sergents, au nombre d'environ quarante, ayant tous la lance en arrêt.

Lancelot étonné, mais résigné à tout, joua de son épée le mieux qu'il put. Quelques hommes furent blessés et quelques chevaux tués. Toutefois, le nombre des assaillants était trop grand : Lancelot jugea prudent de se réfugier sous le perron d'une forte maison qui se trouvait tout près, et où il se défendit avec plus d'avantage qu'auparavant.

Il en était là, lorsque parut la dame de la ville, qui lui cria de se rendre à elle.

— Dame, lui demanda-t-il, pourquoi me rendre ? A quoi ai-je donc forfait?...

— Ce que vous avez fait ? Vous avez occis le fils de mon sénéchal.

— Dame, je n'en puis mais !

— Rendez-vous à moi, je vous le conseille...

Il n'y avait guère moyen de faire autrement. Lancelot tendit son épée à la dame de Mallehault, qui le mena aussitôt dans la prison de son château.

C'était une geôle de pierre tuilée, laquelle avait deux toises en carrure, et était haute jusqu'à la couverture de la salle. Chaque carrure avait deux verrières si claires que celui qui était dedans pouvait voir tous ceux qui entraient en cette geôle.

La pucelle qui avait vu emmener le chevalier blanc s'en alla de son côté, triste et dolente, le croyant mort, et, n'osant retourner vers la Dame du Lac, entra dans la première maison de religion qu'elle rencontra sur son chemin.

Ici se tait un instant l'histoire de cette pucelle et du chevalier blanc, pour reparler du roi Artus.

CHAPITRE XXVIII

Comment les gens du roi Artus et ceux de Gallehault se rencontrèrent, et comment ces derniers finirent par avoir avantage sur les premiers, au grand chagrin et dommage de monseigneur Gauvain.

Or, il advint un jour que le roi Artus séjournait à Kamalot, que la dame des Marches de Sélices l'envoya prévenir que Gallehault, le fils du géant, était entré en sa terre et la ravageait, avec une armée de deux cent mille hommes.

Lors, Artus se dépêcha de réunir des gens pour aller châtier Gallehault, et se rendit au château de la dame des Marches de Sélices, à la tête d environ sept mille chevaliers, sans plus.

Gallehault, apprenant cela, manda ses hommes, à savoir les trente rois qu'il avait conquis et les autres.

— Seigneurs, leur dit-il, le roi Artus est venu pour secourir la dame de Sélices, dont nous tenons le château assiégé. Son armée est d'un nombre inférieur à la mienne ; à cette cause, je voudrais que mes hommes seulement s'assemblassent contre les siens.

— Sire, répondit le roi des cent chevaliers, si cela vous plaît, j'irai demain au matin vers lui et verrai son armée.

— C'est bien dit, répliqua Gallehault.

Au matin du lendemain, en effet, le roi des cent chevaliers s'en vint voir l'armée du roi Artus, laquelle campait à sept lieues anglaises du Pin-de-Mallehault. Quand il eut bien examiné cette armée, et jugé qu'elle se composait tout au plus de sept mille combattants, il s'en revint vers Gallehault, auquel il dit :

— Sire, j'ai nombré cette armée : elle se compose d'environ dix mille hommes.

— Prenez donc dix mille chevaliers, répondit Gallehault, et allez !

Le roi des cent chevaliers obéit, et lorsque ses dix mille hommes furent harnachés, il les emmena à la rencontre de l'armée du roi Artus.

Ce dernier avait été prévenu à temps de cette arrivée, et il avait envoyé son neveu Gauvain avec ses chevaliers pour couper le passage aux ennemis. La bataille eut lieu sur les bords d'une rivière. Les gens du roi Artus firent merveille, comme de preux chevaliers qu'ils étaient. Et semblablement les gens de Gallehault, ce qui ne les empêcha pas d'être déconfits et mis en déroute.

Quant le roi des cent chevaliers vit ses gens en déconfiture, il en fut très-chagrin, car c'était un rude et vaillant homme qui n'aimait pas les défaites et n'y était pas habitué. Il pria Gallehault de lui envoyer d'autres chevaliers pour remplacer ceux qui venaient d'être déconfits, et Gallehault lui en envoya trente mille.

Cela changea la face des choses. Les hommes de monseigneur Gauvain ne purent longtemps résister, eux qui étaient travaillés et blessés, à ces recrues fraîches et vigoureuses. Ils rompirent en désordre, ralliés de temps en temps par le bon chevalier Gauvain qui, quoique brisé d'angoisse et de douleur, luttait vaillamment jusqu'au bout, pour l'honneur du roi Artus et pour le sien propre. Mais, finalement, lui-même dut renoncer à la bataille, qui cessa avec le jour, et il tomba pâmé de dessus son cheval ; tellement qu'on le crut mort, ou à peu près, et qu'on le transporta à son hôtel, où le roi et la reine le vinrent visiter, effrayés de son état.

CHAPITRE XXIX

Comment le chevalier blanc, toujours en prison, apprenant par la rumeur l'état du roi Artus, s'engagea sur sa parole, envers la dame de Mallehault, à revenir en sa geôle après les affaires.

Cette bataille avait eu lieu à quelques pas d'un

château qui appartenait à une noble et sage dame veuve, laquelle avait enfant et était beaucoup aimée de tous ceux qui la connaissaient ; si bien que les gens de sa terre avaient pris l'habitude de répondre à ceux qui lui demandaient qui elle était, qu'elle était la reine des autres dames.

Cette dame avait, dans une geôle grande et claire, un prisonnier qui entendit les gens du château s'entretenir des affaires de la journée en allant et venant autour de lui.

Lors, ce prisonnier fit appeler le principal chevalier de la dame qui le retenait en prison, lequel s'empressa de venir.

— Vous m'avez fait quérir, sire, me voici, dit-il.

— Grand merci, seigneur, de cet empressement auquel je n'avais pas le moindre droit...

— Tous ceux qui souffrent ont droit à l'intérêt et à la pitié, même de la part de leurs ennemis... Je vous ai cru malade des suites de vos blessures; c'est pour cela que je suis accouru.

— Les blessures que j'ai reçues se sont refermées aisément, seigneur; ce n'est donc pas d'elles que je vous veux entretenir, mais d'une autre plus récente et plus douloureuse.

— Qu'entendez-vous par là, sire chevalier ?

— Vous le saurez plus tard... Présentement, j'ai une grâce à vous demander...

— Quelle est-elle, sire chevalier ?

— Il s'agirait pour moi de parler à la dame de céans.

— Je vais lui faire part de votre désir, sire chevalier, et je reviendrai vitement vous transmettre sa réponse.

— Je vous en saurai grand gré, seigneur...

Le vieux chevalier sortit de la geôle et se rendit incontinent auprès de sa dame et maîtresse.

— Dame, lui dit-il en s'inclinant respectueusement devant elle pour lui baiser la main, j'ai à vous prier de m'octroyer un don.

— Vous me demandez si rarement, que j'aurais mauvaise grâce à vous refuser; ce don vous est octroyé. De quoi s'agit-il ?

— Votre prisonnier demande à vous entretenir sans retard.

— Amenez-le-moi, répondit la dame.

Le vieux chevalier alla chercher le prisonnier en sa geôle, l'introduisit auprès de sa dame et se retira discrètement, pour ne pas troubler cette confidence par sa présence.

— Madame, dit le prisonnier de sa voix la plus douce, est-il vrai qu'il y ait eu bataille entre les gens de Gallehault et ceux du roi Artus.

— Très-vrai, chevalier.

— Est-il vrai que monseigneur Gauvain, neveu du roi, ait été gravement blessé ?

— On le dit, chevalier.

— Alors, madame, au nom de Dieu, permettez-moi d'aller combattre et venger ceux de mes compagnons qui sont morts !...

— Vous oubliez que vous êtes mon prisonnier.

— Je ne l'oublie pas, madame... Je l'oublie si peu, que je m'engage, sur ma foi et ma loyale parole, à revenir céans à la fin de la bataille qui recommencera sans doute demain.

— Sur votre foi, chevalier ?

— Oui, dame.

— Mais j'ignore qui vous êtes, et il m'est difficile de laisser ainsi aller un homme qui a tué le fils de mon sénéchal.

— Vous le saurez plus tard, madame... Présentement, je vous supplie d'avoir fiance en moi.

— J'ai fiance, répondit la dame.

CHAPITRE XXX

Comment le chevalier à l'écu vermeil sortit de la geôle, monté sur un cheval, et vainquit les gens de Gallehault.

Dès l'aube, le prisonnier sortit de la geôle et de la cité, monté sur son cheval, avec son écu vermeil et les armes qu'il avait lorsqu'il avait été pris par la reine des autres dames, et se dirigea vers l'armée du roi Artus, campée sur l'un des bords de la rivière.

Là était une loge, tendue richement, où se tenaient le roi et la reine, ainsi que d'autres dames et demoiselles, pour assister aux diverses phases de la journée. Là aussi, à côté d'Artus, se tenait messire Gauvain, qui s'y était fait porter, quoique malade et n'en pouvant plus.

Bientôt le chevalier à l'écu vermeil s'arrêta sur la rive du gué et s'appuya tout songeur sur sa lance.

Un garçon de l'armée de Gallehault poussa l'audace jusqu'à lui ôter du cou son écu vermeil et le passer au sien. Il ne sortit pas de sa rêverie. Lors, un second garçon, enhardi par cette impunité, et s'imaginant avoir affaire à un fol ou à un couard, prit un peu de boue et la lui jeta à travers la lumière du heaume, sur le nez, en lui disant :

— A quoi pensez-vous donc, chevalier failli ?

L'humidité de cette motte de boue entra dans les yeux du chevalier à l'écu vermeil, qui alors, plein de colère, poussa son cheval en avant, à la rencontre des gens de Gallehault, qui recommencèrent la bataille de la veille. Ceux du roi Artus ne restèrent pas en arrière; tout au contraire, excités qu'ils étaient par l'exemple de ce chevalier à l'écu vermeil, ils firent des prodiges et culbutèrent leurs ennemis.

Le garçon qui avait eu l'audace d'enlever du cou du chevalier cet écu vermeil qui le faisait si bien reconnaître revint en grande hâte le lui rapporter, en lui disant :

— Tenez, sire, il est plus digne de vous appartenir que je ne croyais... Je vous supplie de me pardonner...

Le chevalier reprit son écu, sans répondre autre chose, et s'escrima de son mieux, d'estoc et de taille, contre les gens de Gallehault, qui, finalement, furent contraints de lâcher pied devant ceux du roi Artus.

La bataille dura longtemps et fut longtemps âpre et sanglante; à ce point que, pour s'en tirer avec plus d'honneur que de honte, Gallehault fit entendre au roi Artus, par un messager, qu'il lui accorderait volontiers une trêve d'un an.

Artus consentit, car, malgré la vaillance de ses hommes, il avait peur de perdre sa terre et son honneur.

En conséquence, les deux armées cessèrent la boucherie et se retirèrent chacune de son côté.

Quand on chercha le chevalier aux armes vermeilles pour le remercier du précieux concours qu'il avait donné, on ne le trouva pas.

CHAPITRE XXXI

Comment, après que Lancelot eut vaincu les chevaliers de Gallehault, il s'en retourna en la prison de la dame de Mallehault.

Il faisait nuit lorsque Lancelot quitta le lieu de la bataille pour revenir en la geôle de la dame de Mallehault, ainsi qu'il s'y était précédemment engagé.

Il se désarma sans être aperçu, entra dans la geôle et se coucha sans manger.

Peu de temps après, lui vinrent les chevaliers que la dame de Mallehault avait envoyés à l'assemblée, pour aider les gens du roi Artus. Lors, elle leur demanda des nouvelles sur ce qui s'était passé de part et d'autre, et ils lui répondirent que le chevalier à l'écu vermeil avait tout vaincu.

En entendant ce récit, la dame de Mallehault se mit à regarder du coin de l'œil une pucelle qui était sa cousine germaine et dame principale de sa maison. Ce regard voulait dire qu'elle souhaitait d'être seule avec elle et qu'il lui tardait grandement que les chevaliers s'en allassent de céans.

Enfin, ces chevaliers s'en allèrent, et aussitôt qu'ils eurent montré les talons, la dame de Mallehault alla vers sa cousine et lui dit :

— Ce pourrait bien être notre chevalier, n'est-ce pas ?

— Peut-être est-ce lui, en effet, répondit la pucelle. Mais le meilleur, pour nous en assurer, est d'aller vers lui.

— J'y songeais, reprit la dame. Allons-y; mais que nul ne le sache, hormis nous deux...

— Volontiers, dit la pucelle.

Et, tout aussitôt, elle éloigna de la maison tous les indiscrets qui pouvaient y être encore à cette heure-là, de façon à ce qu'elles fussent toutes deux bien seules. Puis, prenant une poignée de chandelles, elle se dirigea avec sa cousine vers l'écurie.

Là, leurs soupçons commencèrent à se confirmer, car le cheval était blessé en plusieurs places et il gisait devant la mangeoire, sans pouvoir y manger.

— Par ma foi ! s'écria la dame de Mallehault, voilà bien le cheval d'un vaillant homme! Qu'en dites-vous, cousine?

— Ma dame, répondit la pucelle, il m'est avis qu'il a eu, en effet, plus de peine que de repos, cet animal... Il me semble aussi que ce n'est pas celui-là qu'il emmena de céans en partant pour l'assemblée. .

— Sachez, mignonne, qu'il en a usé de plus d'un. Allons voir ses armes, maintenant.

— Allons, dit la pucelle; nous verrons, en effet, comment elles se trouvent du voyage de leur maître.

Elles sortirent de l'écurie et se dirigèrent vers la salle où Lancelot s'était désarmé. Le haubert était faussé et plein de trous. L'écu était fendu et écartelé par suite de coups d'épées. Le heaume était embarré et le nazel, tout détranché, pendait contre val.

Lors, la dame de Mallehault dit à sa cousine :

— Que vous semble de ces armes, ma mie?

— Il me semble, ma dame, répondit la pucelle, que celui qui les a portées n'est pas toujours oisif...

— Vous pouvez bien dire, ma mie, qu'elles ont été portées par le plus prud'homme qui soit au monde!...

— Dame, cela peut bien être.

— Or, maintenant, reprit la dame de Mallehault, nous allons aller voir le chevalier lui-même, pour nous confirmer tout à fait dans nos conjectures...

— Allons, fit la pucelle.

Elles s'en vinrent donc à la porte de la geôle, qu'elles trouvèrent ouverte. La dame de Mallehault prit les chandelles des mains de sa cousine, et, passant la tête par l'entre-bâillement de la porte, elle regarda dans l'intérieur de la geôle avec une avide curiosité.

Lancelot gisait tout nu en son lit, ou presque nu, car la couverture lui cachait seulement la poitrine, et ses bras étaient rejetés çà et là, à cause de la fatigue et de la chaleur. Il dormait péniblement. Sa belle figure était égratignée en plusieurs endroits, notamment au front. Il avait, en outre, les épaules détranchées et les poings enflés et sanglants.

Les deux dames entrèrent dans la geôle sur la pointe du pied, comme deux mouches, de peur de réveiller le dormeur, qui était si agréable à voir ainsi.

La dame de Mallehault rendit les chandelles à sa cousine en la priant de l'éclairer, et elle s'avança jusque vers le front de Lancelot.

— Que voulez-vous faire, madame? demanda la jeune pucelle.

— Quoi? Je ne serai jamais si à point que maintenant pour le baiser, répondit la dame de Mallehault.

— Assez, dame, assez! Ne faites pas telle folie!... reprit la pucelle effarouchée.

— Ce n'est pas là folie, c'est plaisir, ma mie...

— S'il savait ce que vous faites là, il vous en priserait moins... Et chacun vous ferait honte!...

— Quelle honte peut-il donc y avoir à baiser un si vaillant homme?

— Si cela lui plaisait, bien; mais il dort et ne sait rien de ce que vous voulez tenter à son endroit... Et puis, le connaissez-vous bien? Il peut être très-preux de corps et ne l'être pas du tout du cœur...

Tant dit la jeune pucelle à sa dame, qu'elle la décida à partir sans plus en faire.

Quand elles furent en leur chambre, la dame de Mallehault commença à pleurer et à parler du chevalier aux armes vermeilles.

La pucelle, s'apercevant, à ne s'y pas méprendre, de l'amour de sa cousine pour ce gentilhomme, essaya de l'en détourner par paroles.

— Chère dame, lui dit-elle, je crois que le chevalier pense à autre chose que ce que vous supposez...

—Je suppose bien, mignonne, répondit la dame, car Dieu ne l'a pas fait si vaillant et si beau pour rien : il doit être en dedans ce qu'il est en dehors et avoir des pensées dignes de son tendre et pitoyable visage.

Les deux dames se couchèrent là-dessus, la dame de Mallehault rêvant au jeune chevalier blessé, et sa cousine rêvant à toute autre chose.

CHAPITRE XXXII

Comment la dame de Mallehault mit à rançon le chevalier qu'elle tenait en prison et le laissa aller quand elle vit qu'elle ne pouvait savoir son nom.



n jour, la dame de Mallehault fit sortir le jeune chevalier de sa geôle, pour s'entretenir avec lui. Quand il fut devant elle, il alla s'asseoir à ses pieds, et elle, qui le voulait honorer, le releva et le fit placer à ses côtés.

— Sire chevalier, lui dit-elle, je vous ai tenu en prison sans trop vous faire sentir la tristesse d'un tel lieu, contrairement au vouloir de mon sénéchal et de toute ma parenté, qui demandait votre mort... Vous devez m'en savoir bon gré...

— Dame, répondit le jeune jouvenceau, je vous en sais un tel gré, que je me déclare présentement votre chevalier en tous besoins...

— Grand merci, sire chevalier... Maintenant, je vous prierai de vouloir bien me dire qui vous êtes et à quoi vous prétendez.

— Je suis fâché d'avoir à vous refuser cela, ma Dame, mais il n'est personne à qui je doive le dire...

— Vous me le direz, cependant!

— Dame, faites de moi ce que vous jugerez bon de faire... Mais vous me couperiez la tête que je ne vous en sonnerais mot...

— J'en suis fâchée à mon tour pour vous, sire chevalier, mais puisque vous vous obstinez si fort à me céler précisément ce que je vous demande, je vous déclare que vous ne sortirez pas de ma prison avant un an d'ici... Quant à votre nom, je le saurai, car j'irai en tel lieu où je l'apprendrai, malgré vous...

— Où cela, dame? demanda le chevalier.

— A la cour du roi Artus.

— Dame, je n'en puis mais!

Sur ce, la dame de Mallehault le renvoya en sa prison d'un air courroucé. Et de fait, elle ne l'était pas autant qu'elle voulait le paraître, car elle sentait croître de jour en jour son amour pour lui.

Au bout de quelque temps, elle le fit revenir devant elle.

— Chevalier, lui dit-elle, vous avez refusé l'autre jour de me dire votre nom... Mais j'en ai assez appris sur vous pour vous déclarer que je vous rendrai volontiers à la liberté, si vous me voulez payer rançon...

— Grand merci, ma Dame... Dites-moi donc, s'il vous plaît, quelle peut être cette rançon?...

— Je vous en nommerai trois, et si vous n'en acceptez pas une des trois, vous ne sortirez pas de céans...

— Dame, daignez me dire votre vouloir...

— Premièrement, si vous dites votre nom, vous serez quitte... Secondement, à défaut de cela, dites-moi qui vous aimez d'amour... Troisièmement enfin, si vous ne me voulez dire ni l'une ni l'autre, dites-moi si vous croyez jamais faire autant d'armes que vous en fîtes l'autre jour dans la bataille entre les gens du roi Artus et ceux de Gallehault, le fils du géant...

En entendant cela, le jeune chevalier commença à soupirer durement, et il répondit :

— Dame, vous me haïssez bien, je le vois, car vous ne me voulez faire rançon que honteusement.

— Je vous assure qu'aussitôt l'une de ces trois rançons acquittées, vous vous en pourrez aller.

Le chevalier commença à pleurer tendrement et dit :

— Puisque je vois bien que je ne puis sortir de céans que par honte, je préfère encore la mienne à celle d'autrui... Pourtant, sachez bien que je compte encore plus faire d'armes que je n'en fis jamais, s'il m'est commandé... Maintenant, dame, que je vous ai dit ce que vous vouliez, souffrez que je m'en aille...

— Vous vous en irez quand il vous plaira, répondit la dame de Mallehault... Toutefois, par gratitude des soins que vous avez reçus céans, je vous prierai de m'accorder une grâce...

— Laquelle, dame?...

— C'est de demeurer avec moi jusqu'à l'expiration des trêves entre le roi Artus et Gallehault... Je vous appareillerai alors d'un bon cheval et d'armes telles que vous les voudrez porter.

— Dame, je ferai votre vouloir.

— Je vais vous dire ce que vous ferez jusque-là... Vous resterez en votre geôle où vous serez fourni de tout ce que vous désirerez, et où j'irai souventes fois vous tenir compagnie... Maintenant, pour en finir, dites-moi quelles armes vous choisissez, afin que je les fasse préparer ?

— Dame, je les souhaiterais toutes noires.

— Vous les aurez.

Le jeune chevalier s'en retourna en sa geôle, et la dame de Mallehault s'empressa de lui faire appareiller un écu tout noir, un cheval de même couleur, ainsi qu'une cotte d'armes et des couvertures.

CHAPITRE XXXIII

Comment, les trêves étant expirées, le chevalier aux armes noires apprit l'engagement et les blessures graves de messire Gauvain, et comment il alla se mêler à l'armée du roi Artus.



r, les trêves étaient expirées. La bataille venait de reprendre entre les gens de Gallehault et les gens du roi Artus.

Bataille âpre et sanglante, qui laissa bien des chevaliers sur l'herbe. Les uns et les autres montrèrent une vaillance extrême, et, parmi ceux-là, messire Gauvain, le neveu du roi Artus, lequel, quoique blessé, combattit vaillamment jusqu'au bout, au grand émerveillement de ses compagnons et même des gens de Gallehault. Par trois fois, messire Yvain le remonta sur son cheval, d'où il était tombé, non de peur, mais de fatigue et de douleur. Messire Yvain lui-même fit des prodiges, aidé de Galhus de Karaheu. Il en eût fait davantage s'il n'eût eu à veiller sur le neveu du roi, le pauvre Gauvain, à qui le sang sortait par la bouche comme d'une fontaine. On le ramena à sa tente, où il chut pâmé et dans un état désespéré.

Ce fut la nouvelle qu'on se passa de bouche en bouche, et qui arriva ainsi aux oreilles de la dame de Mallehault et de Lancelot, son prisonnier.

— Ah! Gauvain! Gauvain! s'écria la première d'une voix dolente. Jamais plus vaillant homme n'a vécu! Jamais plus gentilhomme ne mourra!...

— Si cette nouvelle est vraie, se dit Lancelot dans sa geôle, si monseigneur Gauvain est blessé à mort, jamais on ne réparera sa perte!

Lors il demanda à parler à la dame de Mallehault, qui consentit à le voir et à l'entendre.

— Dame, lui demanda-t-il, est-il vrai que messire Gauvain soit mort?...

— Non, répondit-elle, mais il ne vaut guère mieux, paraît-il, puisqu'il est blessé mortellement, ayant trois côtes brisées... S'il meurt, hélas! ce sera un deuil général, et toute joie particulière devra cesser...

— Dame, dit Lancelot, pourquoi m'avez-vous trahi?... Vous deviez me faire savoir exactement le jour où les trêves expireraient... Vous ne l'avez pas fait, je n'ai pu prendre part à la bataille, comme je le souhaitais tant...

— Nous avons déjà perdu assez de chevaliers; point n'était besoin d'en perdre un encore tel que vous semblez être... Toutefois, si vous tenez si fort à prendre part à l'assemblée, vous le pouvez encore, car elle reprend dans trois jours... Votre cheval et vos armes sont appareillés ainsi qu'il a été convenu...

Lancelot remercia la dame de Mallehault et retourna en sa geôle, pour n'en partir que le troisième jour.

CHAPITRE XXXIV

Comment la dame de Mallehault alla à la cour du roi Artus et attira l'attention de la reine sur le chevalier aux armes noires.



urant ce temps, la dame de Mallehault se hâtait d'aller rejoindre la cour du roi Artus, voulant y être avant que son chevalier prisonnier n'y vînt. La reine lui fit grand accueil, ce qui lui fit plaisir, et elle y trouva messire Gauvain en moins mauvais état qu'on ne l'eût cru d'abord, ce qui ne lui fit pas un plaisir moindre.

Le troisième jour, au matin, au moment où les gens du roi Artus allaient en venir de nouveau aux mains avec les gens de Gallehault, Lancelot s'en vint en la place même où, un an auparavant, un garçon lui avait ôté l'écu du cou.

Il commença par regarder vers la Bretèche pour tâcher d'y apercevoir les dames qui y étaient. Là, précisément, se trouvaient la reine, la dame de Mallehault et messire Gauvain, toujours blessé.

— Quel est donc ce chevalier? demanda la reine en désignant Lancelot, mélancoliquement appuyé sur sa lance, immobile le long de la rivière.

Les dames qui étaient là, dans la compagnie de la reine, suivirent la direction de son doigt et aperçurent, comme elle, le chevalier aux armes noires.

— Vous souvient-il, madame, dit à la reine mes-

sire Gauvain, qui avait aperçu Lancelot immobile à sa place, vous souvient-il qu'il y a un an, comme je venais d'être blessé, un chevalier passa sur cette rivière, isolé des autres, et reconnaissable à ses armes vermeilles?... Celui-ci a des armes noires, et cependant, je ne sais pourquoi, j'ai pressentiment que c'est lui...

— Beau neveu, répondit la reine, cela pourrait bien être; mais, pourquoi le dites-vous?

— Je le dis, madame, parce que je voudrais de tout mon cœur que ce fût le même, car je n'ai jamais vu de plus preux chevalier que celui-là...

Ils continuèrent à deviser, la reine et lui, du chevalier aux armes vermeilles de l'année précédente, et, pendant ce temps, les gens du roi Artus et ceux de Gallehault se rapprochèrent pour entamer le conflit.

Quant à Lancelot, il était resté tout pensif, à la même place, sur le bord de la rivière, regardant toujours dans la direction de la Bretèche.

— Dame, dit la dame de Mallehault à la reine en lui désignant Lancelot, mandez donc à ce chevalier qu'il combatte pour l'amour de vous et qu'il vous montre ce qu'il sait faire...

— Belle dame, répondit la reine, j'ai autre chose à faire, vraiment, que de m'occuper de ce chevalier...

— Et quoi donc, madame?

— Monseigneur Artus est sur le point de perdre terre et honneur, dit la reine, et, en outre, mon beau neveu Gauvain est mortellement blessé, à ce que m'ont dit les mires que nous avons consultés... Vous comprenez que je n'ai pas le cœur à la joie... Par ainsi, vous et les autres dames, faites donc ce que vous me conseillez de faire à l'endroit de ce chevalier...

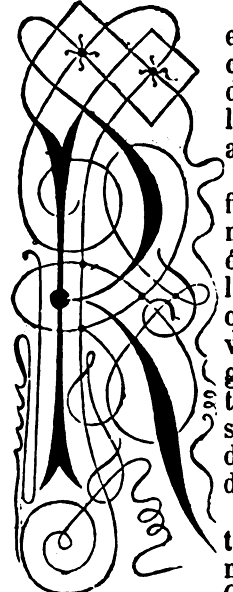
Lors, la dame de Mallehault appela une demoiselle et lui dit, en lui montrant Lancelot :

— Vous voyez ce chevalier qui est là-bas? Vous irez vers lui et lui direz que toutes les dames et demoiselles de la cour le saluent, fors madame la reine; qu'en outre, elles le prient, par courtoisie et amour de chevalerie, qu'il fasse devant elles de merveilleuses prouesses d'armes... Et vous lui remettrez ces deux lances de la part de monseigneur Gauvain...

La demoiselle partit incontinent, suivie de l'écuyer qui portait les deux lances.

CHAPITRE XXXV

Comment Lancelot, étant sous les yeux de la reine, sent croître son courage et sa taille, et fait de merveilleuses prouesses.



empli le message auprès de Lancelot, la messagère de la dame de Mallehault prit congé de lui, laissant là l'écuyer qui l'avait accompagnée.

Presque tous les yeux étaient fixés sur le chevalier aux armes noires, qui, en comprenant qu'il était ainsi le point de mire de l'attention de si belles dames que celles de la reine et de si vaillants chevaliers que monseigneur Gauvain, se redressa de toute sa hauteur sur ses étriers; si bien qu'il sembla au neveu d'Artus qu'il venait de croître d'un demi-pied.

— Dame, dit-il avec admiration à la reine, voilà bien le meilleur chevalier du monde!... On serait longtemps à lui trouver son pareil...

Lancelot s'était lancé avec impétuosité à la rencontre d'un groupe de chevaliers, suivi du varlet porteur des deux lances de messire Gauvain, lesquelles il eut bientôt l'occasion de rompre sur les hauberts de ses adversaires.

Lorsque ces lances furent brisées, il s'en revint à son point de départ, à l'endroit même où il s'était d'abord placé, et il tourna son visage du côté de la Bretèche, c'est-à-dire du côté de la reine.

— C'est décidément le meilleur chevalier du monde! dit Gauvain à la reine. Et je crois, madame, que vous avez eu tort de le mépriser tout à l'heure, en refusant d'envoyer vers lui en votre nom propre...

— D'autant plus, ajouta la dame de Mallehault, qu'il nous prouve bien, présentement, qu'il ne fera plus rien pour nous...

— Vous voyez si j'avais raison, dit messire Gauvain.

— Beau neveu, que voulez-vous donc que je fasse?... demanda la reine.

— Dame, répondit Gauvain, c'est un grand et précieux trésor qu'un tel chevalier... Un seul prud'homme fait plus, souvent, par sa vaillance, que toute une armée... Et celui-ci pourra donner un fier appui à monseigneur Artus... Par ainsi, dame, je vous conseille fort de lui mander, en votre nom propre, ce que lui ont mandé tout à l'heure

les dames de votre compagnie... Et vous verrez alors les belles joutes qu'il fera en votre honneur!...

— Faites ce qu'il vous plaira, beau neveu, dit la reine, cela me plait ainsi...

Peu après, Lancelot vit venir à lui trois écuyers menant trois chevaux aux armes de messire Gauvain et portant trois lances.

— De la part de monseigneur Gauvain et de madame la reine, dirent ces hommes au chevalier, en lui rapportant leur message.

— Vous direz à madame la reine et à monseigneur Gauvain, répondit Lancelot, que je leur donne grand merci, et que je vais faire à leur plaisir...

Et, cela dit, il se rua en pleine mêlée, semant l'épouvante et la mort sur son passage.

Quand vint le soir, son bras était lassé, et les écuyers qui lui avaient été donnés étaient hors de combat. Et les gens du roi Gallehault étaient dix fois plus nombreux que ceux du roi Artus.

Lors, il se retira discrètement du champ de bataille, et s'en alla par un petit chemin, entre les prés, croyant n'être pas vu.

CHAPITRE XXXVI

Comment Lancelot, par sa prouesse, fit que le roi Gallehault cria merci au roi Artus, au moment où celui-ci s'y attendait le moins.

Tout est perdu pour le roi Artus, pensait Lancelot en se retirant tristement par ce sentier solitaire.

Il se croyait bien seul. Mais Gallehault l'avait suivi à distance, et il piqua si bien son cheval qu'il arriva vers lui au moment où il s'y attendait le moins.

— Que Dieu vous conduise, chevalier! lui cria-t-il en le saluant courtoisement.

Lancelot le regarda de travers et lui rendit à grand'peine son salut.

— Bel ami, lui demanda Gallehault, qui êtes-vous?

— Un chevalier, comme vous pouvez voir, répondit Lancelot.

— Certes, reprit Gallehault, et le meilleur chevalier du monde, que je voudrais honorer comme il convient... C'est même pour cela que je vous ai suivi, afin de vous prier de vous laisser héberger cette nuit par moi...

— Qui êtes-vous donc, vous qui me voulez héberger? demanda Lancelot.

— J'ai nom Gallehault et suis le sire des gens contre lesquels vous avez aujourd'hui si bien garanti le royaume de Logres que j'eusse conquis sans vous...

— Comment! s'écria Lancelot, vous êtes ennemi de monseigneur le roi Artus et vous me priez d'accepter votre hospitalité?

— Ah! sire chevalier, je ferai volontiers pour vous ce que je ne ferais pas pour lui... Car vous êtes le plus chevalereux homme que j'aie jamais rencontré, et je suis tant émerveillé que je ne puis m'en taire... Revenez donc avec moi, et, demain au jour, nous irons faire notre paix avec le roi Artus, mais seulement à cause de vous...

— A cette condition, oui, répondit Lancelot. Mais, pour mieux agir, agissons sur-le-champ... Ne remettons pas à demain ce qui peut être fait immédiament.

— Volontiers! répondit Gallehault.

Et ils revinrent ensemble par le même chemin.

Le roi Artus ne se doutait guère de cette heureuse issue à cette assemblée. Il était triste, parce qu'il croyait sa terre perdue, et perdu aussi son honneur. Messire Gauvain n'était pas moins triste que lui.

Quant à la reine, elle ne comprenait pas pourquoi le chevalier aux armes noires avait disparu.

Gallehault chevaucha jusqu'au premier garde-étendard et demanda à parler au roi Artus.

Le roi se rendit auprès de lui, et Gallehault, se jetant à ses pieds, lui fit une entière soumission.

— Retournez, dit le roi, à vos troupes et les renvoyez en arrière!...

Ce que fit à l'instant Gallehault.

Au moment où il venait de donner ces ordres-là, Lancelot s'approcha de lui, le pria, au cas où il retournerait à la cour, de ne dire à personne où il se trouvait :

— Je vous le promets, compagnon! répondit Gallehault, dont l'intention, en effet, était de rejoindre la cour du roi Artus, avec qui il avait de graves conseils à tenir.

Après avoir licencié ses troupes, donc, sauf ses gens particuliers, il appela deux des principaux rois de sa compagnie et leur confia Lancelot pour qu'ils en usassent avec lui comme s'il était lui-même. Puis, montant à cheval, il se dirigea vers le roi Artus et la reine, qui s'avancèrent à sa rencontre et l'emmenèrent à la Bretèche, où Gauvain gisait fort malade.

Dès que ce dernier aperçut Gallehault, il lui fit mille amitiés et compliments sur sa vaillance et sa prud'homie connues et admirées par tous.

Gallehault l'interrogea sur sa position...

— J'ai été près de la mort, répondit Gauvain; mais en voyant l'amitié que la reine et le roi vous portent, je sens la guérison prochaine.

Toute la journée se passa à deviser d'amitié et de sympathie; mais on ne dit pas un mot du chevalier noir.

Prétextant des affaires très-pressées, Gallehault demanda au roi son congé, et il retourna auprès de Lancelot, auquel il raconta ce qui s'était passé à la cour.

Lors, Lancelot le pria de lui accorder un don.

— Lequel? demanda Gallehault.



—L'accointance du roi Artus, répondit Lancelot, qui n'osait nommer la reine.

— Le roi, fit Gallehault, est un vrai gentilhomme, et je regrette de ne l'avoir pas connu plus tôt... Quant à madame la reine elle est si vaillante et si belle que je ne vis jamais femme plus adorable.....

Le chevalier soupira fortement en entendant parler ainsi de la reine, et Gallehault détourna la conversation en voyant les larmes inonder les yeux du bel amoureux.

Après s'être fortement embrassés, Gallehault et le chevalier se sonhaitèrent bon repos. Le chevalier, conduit par les deux rois, reposa dans une chambre où ils couchaient aussi.

Mais le sommeil du chevalier fut bien troublé; il passa la nuit à soupirer, à se retourner tant et tant, que ceux de la chambre, dès le matin, en avertirent Gallehault.

Celui-ci prit le chevalier à part et lui dit :

— Beau doux compagnon, pourquoi vous détruire ainsi ? D'où vient ce deuil ? Confiez-le-moi, je vous aiderai autant que le pourra un mortel.

Et le bon Gallehault commença à pleurer. Mais le chevalier noir lui jura qu'il n'avait pas de cause sérieuse à son chagrin.

Après cela, tous deux entendirent la messe. Au moment où le prêtre sépara en trois le corps de Notre-Seigneur, Gallehault prit la main du chevalier Noir et lui dit.

— Ne croyez-vous pas que ceci est le corps de notre Sauveur ?

— Vraiment si, je le crois sur mon âme, répondit le chevalier.

— Eh bien ! fit Gallehault, aussi bien ces choses sont saintes et vraies, aussi je mets ma volonté et mon pouvoir à faire toutes choses qui vous pourront aider et plaire.

— Je vous comprends et vous remercie, répondit le chevalier noir. J'en userai à l'occasion.

— — J'y compte, reprit Gallehault. Et maintenant, au revoir, mon doux ami.

CHAPITRE XXXVII

Comment Gallehault, en causant du chevalier noir devant la reine, donna à celle-ci une furieuse démangeaison de le voir.

Gallehault reprit sa route vers la cour du roi Artus.

Une après-dînée, comme il devisait avec la reine et le roi au chevet du bon Gauvain, celui-ci lui demanda quel était le chevalier qui avait décidé la paix.

— Je ne sais vraiment pas, répondit Gallehault, et ne puis rien en dire.

— Par Dieu ! dit la reine, ce fut le chevalier noir... Et vous devriez bien nous le présenter...

— Je ne puis, répondit Gallehault, vous montrer ce que j'ignore.

— Taisez-vous ! répliqua la reine, il a demeuré avec vous, et il portait, l'autre jour, vos armes...

Le roi se mit aussi avec la reine pour extraire du cerveau de Gallehault le nom du chevalier inconnu ; mais on cessa de le pousser, sur l'observation de Gauvain que Gallehault était trop prud'homme pour refuser une chose qu'il pourrait faire.

— Il a dû vous paraître bien brave, ce chevalier au noir écu ? dit Gallehault au roi.

— Certes, il est plus fort que je n'aurais imaginé, et je désire beaucoup avoir avec lui accointance de chevalerie. Je donnerais bien la moitié de mon bien, sauf celle de madame la reine.

— Pour moi, s'écria le malade Gauvain, je voudrais être la plus belle dame du monde pour qu'il m'aimât tous les jours de sa vie.

— Et vous, madame, demanda Gallehault à la reine, comment récompenseriez-vous un pareil chevalier, s'il était vôtre à toujours ?...

— Par Dieu ! répliqua la reine, messire Gauvain vient d'indiquer ce que dame peut octroyer...

Messire Gauvain et tous les assistants se mirent à rire.

Quelques instants après, la reine émit le dessein de visiter les prés de la Bretèche, et, prenant le bras de Gallehault, elle lui dit, sans avoir l'air de rien :

— Gallehault, je vous aime beaucoup, et, si vous voulez reconnaître mon amitié, il vous faut me faire voir le chevalier...

— Je ne l'ai plus revu, répondit Gallehault, depuis ma paix avec le roi; mais je vais tout mettre en œuvre pour que vous lui parliez.

— Faites, je vous en prie, que je le voie le plus tôt possible, fit la reine. S'il est chez vous, envoyez-le chercher de suite.

Gallehault obéit et retourna à sa tente, où le chevalier noir était demeuré pensif.

— Je suis, lui dit Gallehault, encore tout ému de ce qu'on m'a dit à la cour. Le roi n'a d'amitié que pour vous, et la reine brûle du désir de vous voir, bien qu'on m'a prié de faire approcher mes troupes, qui sont trop éloignées de celles du roi... Que répondre aux avances du roi et de la reine? Dites, beau doux ami...

— Je ne sais, répondit Lancelot; ce sera ce que vous voudrez, puisque je suis à votre garde désormais.

— Certes, fit Gallehault, il me semble que voir la reine ne peut empirer votre chagrin.

— Eh bien ! repartit Lancelot, allons ! Mais que vous et moi, seuls, sachions cette rencontre; dites que vous m'avez envoyé chercher.

— Laissez-moi arranger le reste, répliqua Gallehault.

Et il partit, laissant à son sénéchal le soin de remplir ses ordres.

CHAPITRE XXXVIII

Comment Gallehault amena le beau Lancelot devant la reine et éloigna d'eux les indiscrets.

Gallehault se rendait au pavillon du roi, lorsque la reine l'aperçut et courut à sa rencontre.

— Comment avez-vous exploité la besogne? lui demanda-t-elle.

— Dame, répondit-il, j'en ai tant fait, que je crains que l'amour de votre prière ne me ravisse la chose que j'aime le mieux.

— Seigneur, vous ne perdrez rien pour moi, que je ne vous le rende au double. Mais que pouvez-vous donc y perdre?

— Celui-là même que vous demandez.

— Certes, je ne pourrais pas vous le rendre; mais, grâce à Dieu et à moi, vous ne le perdrez pas. Toutefois, dites-moi quand il viendra.

— Bientôt, je pense, car je l'ai envoyé quérir.

La reine fut joyeuse de cette nouvelle; joyeuse surtout d'apprendre qu'elle allait bientôt parler à celui vers lequel volaient toutes ses pensées et tous ses désirs.

Gallehault reprit :

— Si vous voulez, madame, nous irons après souper en ce verger qui est là, en aval, et nous y deviserons comme il convient...

— Volontiers, répondit la reine.

Après souper, en effet, elle appela la dame de Mallehault et la dame de Cardueil, une sienne pucelle, et toutes trois s'en allèrent droit au verger indiqué par Gallehault.

Quand ce dernier les aperçut, il ordonna à un de ses écuyers d'aller quérir son sénéchal, lequel, prévenu par lui, amena le chevalier qui avait été son compagnon.

Tous deux étaient de grande beauté. A mesure qu'ils s'approchaient, la dame de Mallehault reconnaissait dans le chevalier celui qu'elle avait eu maint jour en sa possession comme prisonnier. Comme elle ne voulait pas qu'il la reconnût, elle passa outre très-rapidement.

Le sénéchal et son compagnon saluèrent les dames.

— Lequel vous semble-t-il que ce soit, madame? demanda Gallehault à la reine d'une voix basse.

— Certes, ils sont beaux chevaliers tous deux, répondit-elle. Mais je ne vois corps où il puisse y avoir autant de prouesse que le chevalier noir en avait...

— Sachez, madame, que l'un d'eux est précisément ce chevalier noir...

La reine tressaillit, le sachant si près d'elle. Il tressaillit lui-même beaucoup et trembla de tous ses membres, tellement, qu'il ne la put saluer une seconde fois.

— Qui est-ce donc? murmura la reine.

Gallehault, se tournant vers son sénéchal, lui dit :

— Sénéchal, faites compagnie à ces dames, s'il vous plaît.

CHAPITRE XXXIX

Comment Lancelot et la reine Genièvre devisèrent de choses et d'autres, et surtout de choses amoureuses.

Quand le sénéchal se fut éloigné avec les dames, la reine prit le beau chevalier par la main et le fit asseoir tout contre elle. Puis, après lui avoir fait beaucoup de beaux semblants, elle lui dit en riant :

— Savez-vous, sire, que Gallehault et moi nous avons ardemment désiré de vous voir, et que cependant je ne sais pas encore si je vois réellement celui que je voulais connaître?... Gallehault m'a bien dit que c'est vous; mais enfin, je désirerais le savoir de votre propre bouche, si c'était votre plaisir.

Le chevalier, sans oser lever les yeux sur la reine, lui dit :

— Je ne sais pas.

Tout en s'émerveillant de ce que pouvait éprouver le chevalier, la reine cependant se douta d'une partie de ce qu'il avait.

Pour Gallehault, qui le vit si timide et si honteux, supposant qu'il devait être seul à seul pour s'expliquer, il alla trouver le sire Gauvain, invita les dames qui s'étaient levées à son approche à se rasseoir, et engagea une conversation générale.

Alors la reine dit au chevalier :

— Pourquoi donc vous célez-vous ainsi de moi? A coup sûr, il n'y a aucune raison pour que vous agissiez ainsi. N'êtes-vous pas celui qui, au tournoi, portait des armes noires et qui est demeuré vainqueur de l'assemblée?

— Non, madame.

— N'êtes-vous pas celui qui, le lendemain, porta les armes à Gallehault?

— Oui, madame.

— Par conséquent, c'est vous qui avez vaincu l'assemblée.

— Je ne suis pas celui-là, madame.

En entendant ces réponses contradictoires, la reine s'aperçut bien que, par modestie, le cheva-



lier ne voulait pas se faire connaître pour le vainqueur, et elle l'en estima d'autant plus.

— Or çà, reprit-elle, dites-moi qui vous a fait chevalier.

— Vous-même, madame.

— Moi?

— Oui.

— Et quand?

— Ne vous souvenez-vous pas, madame, d'un varlet qui vint un vendredi à Kamalot pour annoncer l'arrivée d'un chevalier blessé de deux coups de lance, et que l'on apporta dans la ville le dimanche suivant?

— Je m'en souviens parfaitement..... Grand Dieu! est-ce que ce serait vous que la Dame du Lac amena à la cour? Vous étiez vêtu d'une robe blanche?

— Oui, madame.

— Et pourquoi dites-vous donc que je vous ai fait chevalier?

— Je dis vrai, parce que la coutume est telle, que nul ne peut être chevalier sans ceindre l'épée, et que la personne de qui on tient l'épée vous fait chevalier. Or, je la tiens de vous, car le roi ne me la donna jamais, et c'est à cause de cela que je dis que vous me fîtes chevalier.

— Et, en partant de la cour, demanda la reine toute joyeuse de ces paroles, où êtes-vous allé?

— Je partis pour secourir la dame de Noehault.

— Et, durant cette expédition, ne m'avez-vous rien envoyé?

— Si, deux jeunes demoiselles.

— C'est vrai. Et, quand vous avez quitté Noehault, n'avez-vous pas rencontré quelque chevalier qui se réclamât de moi?

— Oui, madame; il y en eut un qui me dit de descendre de mon cheval, le voulant avoir, parce que, me dit-il, il était à vous. Mais, quand je lui demandai de quelle part il me donnait cet ordre, et qu'il m'eut répondu que l'ordre ne venait que de lui, alors je remontai sur mon cheval que je lui refusai, et je le combattis avec force. Je n'ignore pas qu'en cette occasion, je vous ai fait outrage; mais je vous en demande pardon.

— Vous ne m'avez fait aucun outrage en agissant ainsi, et, au contraire, j'ai su fort mauvais gré à ce chevalier de s'être autorisé de mon nom... Ah! ajouta-t-elle, je sais bien qui vous êtes : vous vous nommez Lancelot du Lac!

Le chevalier ne dit rien.

— Pour Dieu! continua Genièvre, ce serait en vain que vous le nieriez, car il y a longtemps que sire Gauvain a apporté de vos nouvelles à la cour. Mais, dites-moi, pourquoi, avant-hier, avez-vous fait tant de prouesses?

A ces mots, Lancelot commença à soupirer.

— Parlez sincèrement, ajouta Genièvre, car je ne puis douter que vous n'ayez combattu ainsi pour quelque dame ou quelque demoiselle; qui est-elle? Par la foi que vous me devez, dites-le-moi.

— Ah! madame, je vois bien qu'il faut vous le dire : c'est... vous!

— Moi?

— Oui, madame.

— Mais c'est pour la demoiselle qui vous porta les trois lances que vous avez combattu, car je m'étais mise hors de cause.

— Madame, j'ai fait pour elle ce que je devais, et pour vous tout ce qu'il m'a été possible de faire...

— Combien de temps y a-t-il que vous m'aimez ainsi? reprit bientôt la reine.

— Depuis le jour que je fus tenu pour chevalier, quoique cependant je ne l'étais pas.

— Parlez sincèrement : d'où vous est venu cet amour que vous avez mis en moi?

— Si votre bouche n'a point menti, madame, c'est vous-même qui m'avez fait votre ami.

— Mon ami? et comment?

— Souvenez-vous que, quand je pris congé du roi, je vins devant vous pour vous recommander à Dieu et vous assurer que je serais votre chevalier en tous lieux; qu'alors vous me dîtes que vous vouliez que je fusse votre chevalier et votre ami, et qu'après ces paroles je vous fis mes adieux, et que vous me dîtes : *Adieu, mon doux et bel ami!* Ce mot est ce qui me rendra brave et célèbre, si je dois le devenir; et, depuis que je l'ai entendu, il s'est réveillé dans ma mémoire, à tous les grands dangers auxquels j'ai été exposé. Ce mot m'a rendu fort contre mes ennemis! ce mot m'a servi de soulagement dans toutes mes détresses; ce mot m'a fait riche au milieu de ma pauvreté...

— Par ma foi, interrompit la reine, ce mot a produit bien de l'effet, et Dieu en soit loué. Quant à moi, j'étais loin d'y attacher le sens que vous lui prêtez; je l'ai dit souvent à maint prud'homme sans savoir même ce que je disais. Mais la coutume des chevaliers est de faire de pareils faux semblants aux dames, quoique au fond, ils n'attachent aucune importance à ce qu'ils disent.

La reine, en parlant ainsi, voulait se donner le plaisir de mettre le chevalier mal à l'aise, car, en fait, elle voyait bien qu'il n'en aimait pas d'autre qu'elle. Mais elle se délectait à voir l'angoisse où elle l'avait mis.

Cependant l'émotion du chevalier devint telle, que la reine, craignant qu'il ne se trouvât mal et ne tombât, appela le roi Gallehault, qui accourut aussitôt.

— Ah! madame, dit celui-ci en voyant l'état où était son compagnon, mais il n'en peut plus, et vous pourriez bien nous l'enlever, si cela continue; ce qui serait pour nous un grand dommage.

— Et pour moi également, ajouta la reine.

— Eh bien! reprit Gallehault, savez-vous pour qui il a accompli tant de faits d'armes?

— Oh! mon Dieu non, répondit la reine; à moins qu'il ne soit vrai, comme il vient de me le dire, que c'est pour moi.

Et alors elle lui raconta tout l'entretien qu'elle venait d'avoir avec Lancelot.

— Ayez donc pitié de lui, madame, dit alors Gallehault. Vous savez maintenant qu'il a fait pour vous plus qu'aucun chevalier ait jamais fait pour une dame; apprenez, en outre, que la paix qui a été conclue entre votre époux et moi n'aurait pu se faire sans son entremise.

— Certes, dit la reine, il a fait plus que je ne mérite; mais que voulez-vous que je lui accorde?

il ne me demande rien; voyez comme il est triste et mélancolique.

— Hélas! madame, il n'ose pas demander; quand on aime vraiment, on est toujours timide. Je vous en prie, dans votre intérêt propre, attachez-le à vous, car vous ne pourrez jamais faire la conquête d'un plus riche trésor.

— Je le sais bien, dit la reine; aussi ferai-je tout ce que vous me commandez.

— Grand merci, dit Gallehault, je vous prie donc de lui donner votre amour, de le retenir pour jamais comme votre chevalier, et de devenir sa loyale dame, pendant toute votre vie; par ce don, vous le ferez plus riche que si vous lui donniez tous les biens du monde. Par ainsi, baisez-le donc devant moi pour commencement de vos vraies amours.

— Du baiser, répondit-elle, je ne vois guère ni lieu ni temps... Mais ne doutez pas que je ne voulusse faire aussi volontiers que lui... Ah! si ces dames n'étaient pas là, présentes et pouvant nous remarquer, je n'hésiterais pas une minute... Pourtant, s'il l'exige, je le baiserai volontiers.

Le chevalier, joyeux d'entendre une si agréable parole, ne put répondre rien, sinon :

— Ah! dame, grand merci!...

Gallehault reprit :

— Dame, vous ne pouvez douter de son vouloir, car il est tout vôtre, sachez-le bien... Baisez-le donc à votre aise et plaisir : nul ne s'en apercevra... Nous ferons tous trois comme si nous prenions conseil et devisions de choses sérieuses.

— Ah! dit la reine, pourquoi me ferais-je tant prier de chose que je désire plus que lui!...

Lors, ils se retirèrent à part et firent semblant de prendre conseil l'un de l'autre. Le chevalier était ému au possible; ses jambes tremblaient et se dérobaient sous lui; son cœur battait à se rompre.

La reine, voyant qu'il n'osait plus rien faire ni dire, le prit par le menton et le baisa assez longuement, en présence de Gallehault.

Lequel baiser fut saisi au vol par la dame de Mallehault, qui peut-être en aurait voulu sa part.

— Beau doux ami, dit Genièvre, vous avez tant fait que je suis vôtre, ce dont j'ai grande joie... Gardez célée cette chose, car je suis une des dames du monde dont on dit le plus grand bien et pour laquelle on a le plus grand respect... Or, si ma renommée empirait, ce ne pourrait être que par vous, et nous n'aurions alors qu'amours laides et que vilenies... Gallehault, ajouta la reine, je vous ferai la même prière à l'endroit de mon honneur et de ma bonne renommée... Je vous sais un gré infini de la joie que vous m'avez procurée : tâchez donc de ne la pas gâter.

— Dame, répondit Gallehault, n'ayez nulle crainte... Et, puisque j'ai fait votre volonté, je vous prierai maintenant de faire la mienne...

— Dites hardiment tout ce qu'il vous plaira, répliqua la reine; vous ne sauriez me commander chose que je ne fasse volontiers.

— Eh bien! dame, je vous prie de consentir à ce que je sois son compagnon à toujours...

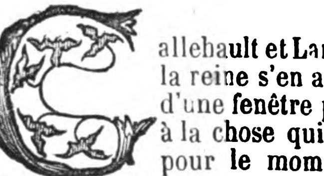
— De grand cœur, Gallehault, de grand cœur. Vous êtes à lui et il est à vous... Et savez-vous maintenant, Gallehault, à qui je viens de vous donner là en vous donnant à lui?... Je vous ai donné à Lancelot du Lac, le fils du roi Ban de Benoïc!...

Si Gallehault fut joyeux de cette découverte, il ne faut pas le demander, car Lancelot du Lac, quoique jouvenceau, avait déjà la plus grande et la plus belle renommée de vaillance.

Ainsi fut faite la première accointance de la reine et de Lancelot.

CHAPITRE XL

Comment la dame de Mallehault, ayant deviné l'amour de la reine et du beau Lancelot, voulut être de la partie avec Gallehault, et en fut en effet.



Gallehault et Lancelot s'étant retirés, la reine s'en alla dans l'embrasure d'une fenêtre pour rêver à son aise à la chose qui lui plaisait le plus pour le moment, c'est-à-dire aux célestes béatitudes qu'elle retirerait infailliblement de son amoureux commerce avec le beau Lancelot du Lac.

Elle y était à peine depuis quelques minutes, lorsqu'elle y fut rejointe et troublée par la dame de Mallehault, qui lui dit à voix basse mais significative :

— Pourquoi la compagnie de quatre ne serait-elle pas la meilleure?...

La reine comprit parfaitement ces paroles, mais feignit de n'avoir rien entendu. Cependant, après quelques instants de silence, elle appela la dame et lui dit :

— Pourquoi m'avez-vous parlé ainsi tout à l'heure?

— Pardonnez-moi, répondit la dame, je n'en dirai pas davantage, à présent; car je me suis sans doute plus avancée qu'il ne convient, et lorsqu'on se rend trop familière avec sa dame, on risque d'encourir sa haine.

— Ma haine? ah! vous ne pourriez jamais rien dire qui puisse la faire naître. Je vous sais si sage et si courtoise, que je vous prie de parler. Dites hardiment, car je le veux... je vous en prie.

— Je parlerai donc, madame : je voulais vous dire combien la compagnie de quatre est bonne. Je me suis aperçue de la connaissance que vous avez faite du chevalier qui vous a parlé, et je n'ignore pas que c'est la personne qui vous aime le plus au monde, et que vous n'avez pas tort de l'aimer, car vous ne pourriez mieux employer votre tendresse.

— Comment le connaissez-vous? demanda la reine.

— Il y a eu un temps, madame, où j'aurais pu

vous le refuser comme vous pourriez me le refuser présentement, car je l'ai tenu un an et demi en prison. C'est lui qui a vaincu successivement les assemblées, une fois avec des armes rouges et hier avec des armes noires, armes que je lui avais données...

— Mais, dites-moi, interrompit la reine, quelle compagnie vaut mieux de quatre ou de trois? car une chose est mieux célée par trois que par quatre personnes.

— Oh! je crois que vous êtes dans l'erreur. Il est vrai que le chevalier vous aime; mais il n'est pas moins certain que lui et Gallehault sont étroitement unis, qu'ils seront forcés, pour s'aider l'un l'autre, de s'éloigner d'ici, et qu'enfin vous demeurerez toute seule. Si vous vouliez m'accepter pour la quatrième personne, au moins vous ne porteriez pas seule tout le poids de l'absence; nous nous assisterions, nous nous consolerions ensemble, comme les deux chevaliers, de leur côté, pourront se consoler entre eux, et vous en seriez plus tranquille et plus à l'aise.

Cet arrangement sourit à la reine, qui, à son tour, mit tout en œuvre pour faire une autre paire d'amants de Gallehault et de madame de Mallehault, projet dans lequel elle obtint un prompt succès.

CHAPITRE XLI

Comment messire Gauvain se mit en quête pour trouver le bon chevalier qui portait les armes noires en la dernière assemblée, et rencontra un ermite qui lui donna l'hospitalité.

Gallehault et Lancelot étaient certes très-bien à la cour du roi Artus, à cause de la belle dame Mallehault et de la belle reine Genièvre. Mais Gallehault avait trop affaire en son pays, et il dut prendre congé, accompagné de son ami Lancelot.

Nous les laisserons aller pour suivre le bon chevalier Gauvain, lequel, une fois guéri de ses blessures, résolut d'aller en quête du chevalier aux armes noires.

Il partit, et, pendant quelque temps, chevaucha sans rencontrer d'aventures, et encore moins sans rencontrer le vaillant chevalier qu'il cherchait.

Un jour, il avisa un ermite auquel il demanda son chemin.

— Où allez-vous d'abord? demanda l'ermite.

— Je vais en quête du vaillant chevalier aux armes noires, lequel a nom Lancelot du Lac, répondit messire Gauvain.

— Et comment vous nommez-vous?

— Je ne cèle jamais mon nom, ni à vous ni à personne... Je m'appelle Gauvain et suis le neveu du roi Artus.

— Alors, soyez le bienvenu. Le chevalier que vous cherchez doit être en Soreloys avec Gallehault.

— Où est cette terre?

— Elle est à la fin du royaume de Norgalles, devers le soleil couchant.

— Je vous remercie.

Lors, après cela, ils commencèrent à parler de la guerre du duc de Lambenic et du roi de Norgalles, qui devait précisément, le lendemain matin, assiéger avec toute son armée le château de Boezerp.

Messire Gauvain s'en alla coucher, car il était tard, et sa nuit faite, il se disposa à partir. Mais auparavant, l'ermite le pria d'entendre la messe.

La messe dite, Gauvain prit congé de son hôte, qui le reconduisit le plus loin qu'il put, en lui donnant un clerc pour le mener au delà.

Le clerc marchait devant. Il mena messire Gauvain par la forêt de Bréquelande, et bientôt après ils aperçurent le château de Boezerp.

— Allez-vous-en maintenant, dit le bon chevalier au clerc de l'ermite, vous m'avez assez convoyé. Je vous remercie et vous prie de remercier de nouveau votre maître pour moi.

Le clerc partit, non sans se retourner plusieurs fois pour voir ce que deviendrait son compagnon.

Messire Gauvain s'en alla droit au château, et regardant devant lui, en aval de la prairie, il aperçut une assemblée de chevaliers qui s'escrimaient contre les gens du roi de Norgalles, et qui n'avaient pas du meilleur.

Là, au milieu du pré, était un chevalier regardant la mêlée, sans bouger de place.

Messire Gauvain s'avança, assez irrésolu sur ce qu'il devait faire.

CHAPITRE XLII

Comment messire Gauvain et Girflet vainquirent en la bataille du roi de Norgalles, en donnant secours au duc de Lambenic devant le château de Boezerp.

Pendant que messire Gauvain se tâtait pour savoir quel parti il devait prendre, le clerc qui l'avait accompagné, au lieu de s'en retourner à l'ermitage, s'était empressé de gagner le château par un chemin de traverse, où il rencontrait précisément le fils du duc, lequel s'en revenait pour changer de heaume.

— Ah! sire, retournez, retournez, lui dit-il; je vous dirai comment vos ennemis seront déconfits.

— Comment cela?

— Voyez-vous là-bas ce chevalier? C'est le meilleur du monde... Si vous le pouvez avoir, vous gagnerez tout.

— Comment se nomme-t-il?

— C'est messire Gauvain, le neveu du roi Artus.

— Lequel est-ce? demanda le fils du duc; car j'en vois deux.

— C'est celui au blanc écu.

— Très-bien !... J'en vais faire mon profit..... Tenez seulement ceci caché pour tout le monde.

Le clerc promit, et le fils du duc s'en alla vers messire Gauvain, qu'il salua et qui lui rendit son salut.

— Chevalier, dit le fils du duc, je vous prie de nous aider en cette occurrence, car nous avons le droit pour nous et nous combattons contre le roi de Norgalles, qui nous veut enlever notre héritage.

— Volontiers, répondit messire Gauvain. Mais si vous voulez que je m'en mêle, allez prier ce chevalier que je vois seul, là-bas, de s'en mêler aussi...

Le fils du duc alla vers le second chevalier que lui désignait messire Gauvain et le pria comme il venait de prier ce dernier.

— Avez-vous prié l'autre? demanda cet inconnu.

— Oui.

— Et savez-vous quel il est?

— Je ne le sais que par ouï-dire, car je ne l'ai jamais vu. Il se nomme, paraît-il, messire Gauvain; mais il ne faut le dire à personne.

— Messire Gauvain? s'écria l'autre en riant. Ce n'est pas possible, dit-il; c'est quelqu'autre qui se fait appeler ainsi? Si c'est messire Gauvain que vous avez vraiment là pour appui, vous n'en avez pas besoin d'autre; celui-là suffira.

— C'est la réponse qu'il faut lui porter?

— Oui, si cela vous plaît.

— Lui dirai-je votre nom?

— Si c'est messire Gauvain lui-même, il le connaît... Si ce n'est pas lui, comme je le crois, il est inutile que je lui donne ainsi mon nom...

— Mais si c'est lui?

— Alors, dites-lui que j'ai nom Girflet, et que je combattrai volontiers à ses côtés...

Le fils du duc rapporta cette réponse à Gauvain, qui, tout joyeux, s'en vint embrasser Girflet, qui le reconnut avec non moins de joie, et alors tous deux se jetèrent en pleine mêlée.

Cela décida du succès de la bataille en faveur du duc de Lambenic. Les gens du roi de Norgalles furent déconfits.

— Partons, maintenant, dit Gauvain à Girflet.

CHAPITRE XLIII

Comment, après la mêlée, Gauvain et Girflet s'en allèrent secrètement, et comment, chemin faisant, ils rencontrèrent d'aimables pucelles.

Messire Gauvain et Girflet partirent donc le plus vite qu'ils purent et chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent à l'entrée d'une forêt, au moment où la lune commençait à luire.

Girflet regarda devant lui, puis ayant aperçu des demoiselles, dit à messire Gauvain :

— Ne voyez-vous point ce que je vois?

— Je vois, dit messire Gauvain, des demoiselles assises sous un arbre.

— Sire, dit Girflet, voici une bonne rencontre !..

Alors, ils s'avancèrent vers les demoiselles, dont la plus jeune se leva et leur dit :

— Soyez les bienvenus et demeurez longtemps ici, chevaliers.

Ce à quoi messire Gauvain et Girflet répondirent :

— Dieu nous envoie une bonne fortune !

— C'est à nous, au contraire, qu'il l'envoie! répliqua la pucelle.

— Et comment saviez-vous que nous devions venir en cet endroit? demanda Gauvain.

— Nous le savions dès hier au soir, répondit-elle.

Ces paroles échangées, ils descendirent près d'elle, après avoir retiré leurs heaumes. Monseigneur Gauvain prit la plus belle; Girflet, celle qui restait; puis, délivrés de leurs armes, assis sur la terre, tous deux se mirent à prier d'amour ces aimables pucelles.

Celle de monseigneur Gauvain lui répondit :

— Ah! sire, votre amour serait bien mal employé avec moi, car vous êtes trop prud'homme, et moi je suis pucelle trop peu belle... Daignez attendre, et je vous en donnerai une cent fois plus gente que moi, et la plus belle que vous ayez jamais vue !...

Messire Gauvain lui répondit qu'il n'en pouvait exister de plus belle qu'elle-même.

— Ah! je vous jure, fit-elle, que celle-là est cent fois plus belle que moi, et quand vous la verrez, vous regretterez de m'avoir désirée un instant...

— Et qui est-elle? demanda messire Gauvain.

— En vérité, répondit la pucelle, vous n'en saurez rien tant que vous ne la tiendrez pas entre vos bras... Je promets de vous la faire obtenir avant trois jours, si vous m'osez suivre; mais, si vous ne me laissez pas tranquille, il ne se passera pas de jour que vous ne vous en repentiez.

Messire Gauvain, en vue du bonheur promis, se résigna à ne pas toucher au bonheur présent.

Tout au contraire, Girflet fit tant et tant auprès de son aimable compagne, qu'elle lui donna son amour, ce dont elle n'eut pas lieu de s'en repentir, car Girflet y répondit d'une telle manière, que jamais on n'avait vu de pareils amoureux.

La demoiselle de messire Gauvain l'ayant prié de la suivre, il répondit qu'il était tout prêt, et, appelant Girflet, il lui demanda s'il s'en venait avec lui.

Girflet répondit :

— J'irai où cette demoiselle me voudra mener...

— Sire, ajouta celle-ci, allez-vous-en, car Girflet ne vous suivra pas...

— En serait-il ainsi, Girflet?

— Oui, j'irai où la demoiselle me voudra mener, non ailleurs !...

— Allez donc! s'écria messire Gauvain, et adieu!

Moi, je suivrai celle-ci où il lui plaira de me conduire.

CHAPITRE XLIV

Comment messire Gauvain et sa conductrice couchèrent dans un pavillon merveilleusement beau et agréable.

Donc, messire Gauvain et sa conductrice quittérent Girflet et sa mie, et chevauchèrent toute la nuit, tant et tant, qu'ils aperçurent dans la forêt un grand feu vers lequel ils se dirigèrent.

Là étaient une dame et deux écuyers armés en sergents.

Les écuyers, en apercevant la demoiselle, la saluèrent, et après lui avoir souhaité la bienvenue, lui demandèrent quel était ce chevalier qui l'accompagnait.

Elle, ayant répondu que ce chevalier était celui du monde qu'elle aimait le mieux, ils firent une grande révérence à messire Gauvain, l'aidèrent à descendre, prirent son cheval pour le mettre à l'écurie, délacèrent son heaume et lui retirèrent son écu, qu'ils pendirent à un arbre.

Ensuite ils le désarmèrent, car la demoiselle l'avait commandé.

Une autre demoiselle, qui se trouvait là, lui mit au col un riche et grand manteau, et fit porter ses armes dans un pavillon où messire Gauvain et celle qu'il avait d'abord rencontrée la suivirent.

Dans ce pavillon, un des plus beaux lits qui se soient jamais vus attira les yeux de messire Gauvain.

Une table était dressée.

Quand messire Gauvain et sa demoiselle eurent mangé à leur souhait, ils s'allèrent promener dans le bois, où ils ne demeurèrent pas longtemps.

Au retour, Gauvain demanda à sa compagne pour qui un si beau lieu avait été fait.

— Pour vous, répondit-elle, et nul de céans ne sait qui vous êtes, excepté moi et celle qui vous aime plus que tout au monde, et qui m'a envoyée pour vous faire cet honneur... Sachez qu'elle vous croit plus difficile à prendre que vous ne l'êtes. Elle pense qu'il n'est dame ou demoiselle sur terre dont vous désiriez faire votre amie, à moins qu'elle ne soit de haute lignée et de grande beauté. Et, si je lui racontais ce que vous m'avez voulu faire, elle ne me le pardonnerait pas. Par ainsi, gardez-vous bien de le lui dire, tant par courtoisie que pour éviter qu'il ne nous en arrive quelque dommage.

— Ne craignez rien, fit messire Gauvain; mais dites-moi où s'en vont Girflet et sa demoiselle.

— Volontiers, dit-elle. Cette demoiselle a longtemps aimé un chevalier qui maintenant en aime une autre. Il lui a enlevé tous ses joyaux, et principalement un chapeau d'une grande valeur, qu'il a donnés à sa nouvelle maîtresse. La pauvre demoiselle est allée trouver le chevalier pour lui demander ses joyaux, qu'il a refusé de lui rendre. La mie du chevalier avait le chapeau sur la tête, et la dépouillée a dit qu'au premier lieu où elle la rencontrerait, elle le lui ferait bien rendre, ainsi que ses autres joyaux. Le chevalier lui ayant demandé qui l'aiderait dans cette entreprise : « Un meilleur chevalier que vous, a-t-elle répondu, qui me conduira là où vous serez, et de vous et de votre mie fera ce qu'il me plaira. Ah! pute! dit le chevalier, d'ici à un mois vous me trouverez ici. » Et voilà pourquoi la demoiselle emmène Girflet... Comme nous traversions cette forêt, hier, nous rencontrâmes une demoiselle qui nous demanda ce que nous cherchions, à quoi nous répondîmes que l'une de nous cherchait messire Gauvain, et l'autre un chevalier de la maison du roi Artus. Elle nous apprit que sur la lisière de la forêt de Lombes, nous trouverions messire Gauvain et Girflet, venant par le chemin de Maneselles; ajoutant, pour enseignes, que monseigneur Gauvain portait un écu blanc, et Girflet un écu de sinople à fesse d'or très-large.

Ainsi devisant, ils arrivèrent au pavillon où le beau lit était préparé.

La demoiselle fit déchausser messire Gauvain, le fit coucher dans le grand lit, se tint près de lui jusqu'à ce qu'il fût endormi; puis, avec l'autre pucelle, s'alla coucher dans un lit voisin.

Au matin, messire Gauvain se leva et revêtit ses armes.

La première demoiselle appela les écuyers, et leur dit d'apprêter leurs harnois et de se préparer à partir; puis, appelant l'autre demoiselle, elle lui adressa ces paroles :

— Allez dire à ma dame que je me suis acquittée de la mission dont elle m'avait chargée, et que, d'ici à trois jours, je lui amènerai qui elle sait; mais n'en parlez à personne qu'à elle.

CHAPITRE XLV

Comment messire Gauvain, se trouvant chez une pauvre dame dont le mari était accusé de trahison, prit fait et cause pour ce bonhomme.

Et Gauvain et sa conductrice reprirent leur route, celle-ci disant à celui-là :

— Sire, je vous conduirai le plus secrètement qu'il me sera possible, et nous coucherons aujourd'hui dans l'hôtel d'une mienne tante, qui nous recevra de son mieux. Demain, je pense vous mener en l'un des plus merveilleux endroits qu'il vous ait été donné de voir jusques à ce jour.

Ils marchèrent, et de telle sorte qu'ils arrivèrent a la vesprée chez la bonne dame, qui les reçut avec une grande joie et les fit manger du meilleur qui était chez elle.

Vers la fin du repas, entrèrent deux varlets, dont l'un était le fils et l'autre le neveu de la dame, chez laquelle se trouvait messire Gauvain.

— Eh bien! quelles nouvelles? demanda-t-elle.

— Mauvaises, mère, répondit l'un.

— Mauvaises, tante, répondit l'autre.

— Comment cela? s'écria la bonne dame.

— Madame, dit le fils, mon père vous mande que vous ne le verrez plus et que vous ayez à prier pour son âme, car le duc a ordonné sa mort pour demain.

La pauvre dame, à ces fâcheuses paroles, sortit de table toute déconfortée.

Messire Gauvain la suivit pour lui demander ce que cela voulait dire. Elle lui répondit :

— Sire, mon seigneur a été pendant longtemps aimé et estimé du duc de Lambenic, dont il gouvernait la terre... Le malheur a voulu que, pendant la dernière guerre qui vient d'avoir lieu entre le duc et le roi de Norgalles, à l'entrée de cette forêt, le fils du premier fût tué par les gens du second... Mon seigneur et mari, qui se trouvait céans, en fut très-chagrin, comme il devait être; ce qui n'empêcha pas le sénéchal de l'accuser de trahison. Le duc a fait arrêter mon seigneur et mari; il veut qu'il en soit fait justice, à moins qu'il ne se défende contre cette accusation... Hélas! le pauvre seigneur est bien vieux; il n'a plus la force de porter les armes!... S'il ne se trouve quelqu'un qui se veuille battre en son lieu et place contre le sénéchal, il est perdu!... Oui, sire chevalier, les choses en sont à ce point que, si demain, mon seigneur et mari n'a pas trouvé un homme pour prendre sa défense, il sera pendu comme traître!...

Messire Gauvain regarda la demoiselle qui l'avait amené céans : elle pleurait amèrement.

Alors il dit au varlet :

— Retourne vers ton père, et, pour le rassurer, dis-lui qu'un chevalier consent à prendre sa partie...

CHAPITRE XLVI

Comment la dame Manassès, après avoir donné un vieil écu à messire Gauvain, alla prévenir le duc de Lambenic que son mari avait trouvé un chevalier pour combattre le sénéchal.

Comme on le devine aisément, le fils et le neveu, qui étaient venus là tout éplorés, s'en retournèrent grandement heureux vers le brave homme, qu'on avait chambré jusqu'au moment indiqué pour sa pendaison. Ils étaient venus lentement : ils s'en retournèrent vitement, car ils avaient du réconfort à donner à leur oncle et père; lequel, en effet, apprit avec joie que quelqu'un se chargeait de le défendre.

Quelques instants après leur départ, messire Gauvain dit à la dame :

— Dame, je partirai quand il en sera temps... En attendant, procurez-moi, je vous prie, un autre écu que celui qui est mien, parce que je ne veux pas être reconnu...

— Je vais chercher et faire chercher, répondit la dame.

Mais ses recherches ne furent pas heureuses. Tout ce qu'elle put trouver fut un très-vieil écu que messire Gauvain prit, néanmoins, et essaya.

— Il est solide, dit-il, et c'est l'important. Je n'en veux point d'autre...

Lors, la bonne dame lui dit :

— Maintenant, sire, si tel était votre bon plaisir, j'irais vers le duc pour lui faire savoir que mon cher seigneur et mari a trouvé un généreux et vaillant chevalier qui consent à combattre en son lieu et place, et à prouver son innocence?...

— J'y consens volontiers, répondit messire Gauvain, pourvu que vous céliez mon nom et mon état à tout le monde...

— Il sera fait selon votre désir, sire chevalier, répliqua la dame.

Et, tout aussitôt, prenant congé, elle partit, emmenant avec elle trois de ses sergents.

Quand elle arriva au château où était chambré son seigneur et mari, elle eut froid au cœur, dans l'appréhension que son sort n'eût déjà été accompli. Par bonheur, on lui apprit le contraire, et on lui permit de voir le vieux Manassès, qui s'écria :

— Mon Dieu! soyez-nous en aide, car je ne suis pas coupable, ainsi que vous devez le savoir, vous qui lisez dans les consciences!...

— Dieu vous entendra, lui répliqua sa femme, et il ne permettra pas que je sois veuve!...

Puis elle alla trouver le duc, et, une fois devant lui, elle se prosterna et dit :

— Monseigneur, Manassès est innocent du crime de trahison dont l'accuse le sénéchal... Et, comme son grand âge ne lui permet pas de prouver lui-

même par les armes cette innocence dont je me porte volontiers garant, ce sera un chevalier étranger qui la prouvera de cette façon pour lui...

— Je suis aise d'apprendre que Manassès n'est pas abandonné de ses amis, répondit le duc de Lambenic. Mais ce chevalier est-il prêt?...

— Tout prêt, monseigneur; quand vous l'exigerez, il paraîtra devant vous.

— C'est bien, dit le duc.

Et il envoya aussitôt quérir le sénéchal pour savoir si, lui aussi, il était prêt.

— Tout prêt, monseigneur, répondit le traître avec assurance. Et, ajouta-t-il, pourrais-je savoir où sera livrée la bataille?

— Hors la ville, répondit le duc, dans une grande plaine nouvellement enclose et destinée à renforcer le château.

— Et, demanda encore le sénéchal, où est présentement le chevalier contre lequel je dois combattre?...

— Au château même, lui répondit-on.

Cette réponse était prudente, car si le sénéchal eût su que son adversaire était dans la maison de la dame Manassès, il ne se fût fait aucun scrupule de l'envoyer tuer.

CHAPITRE XLVII

Comment messire Gauvain, en arrivant pour combattre le sénéchal, eut son cheval blessé d'un coup de flèche, et comment le frère dudit sénéchal fut pendu à cause de cela.

Messire Gauvain, prévenu par la dame, se mit en route dès le lendemain matin et chevaucha jusqu'à Lanteverne, où l'attendait le sénéchal.

Là, il demanda à ouïr la messe, et il entra dans le moustier dans ce dessein.

En sortant, et au moment où il remettait le pied dans l'étrier, une flèche, partie on ne sait d'où, et très-certainement dirigée contre lui, glissa sur son haubert et vint percer le flanc de son cheval.

Quoique irrité et chagrin à bon droit de cette lâche agression, il n'en continua pas moins sa route jusqu'auprès du duc, qui, en remarquant combien son cheval saignait, lui demanda qui l'avait ainsi maltraité.

— Sire, répondit Gauvain en mettant pied à terre, je croyais pouvoir venir ici sans crainte, car il est de coutume en mon pays que le chevalier qui va se battre doit être sûr de tout le monde, excepté de son adversaire... Or, on a tué mon cheval sous votre conduite, puisque je venais me battre devant vous... Eh! sachez, Sire, qu'il en en sera parlé ailleurs comme faire se doit, et que si quelqu'un est blâmé, ce sera vous, et non personne autre, puisque je venais ici sur votre parole et votre sauvegarde!...

— J'ignore qui a fait le coup, répondit le duc, très-honteux; je l'ignore présentement, mais je l'apprendrai, et alors je le punirai et le ferai pendre par la gorge comme un vil trahisseur!... Je vous jure, sire chevalier, ajouta-t-il, que tout cela me pèse lourdement sur le cœur et que, pour beaucoup, je voudrais que cela ne fût pas arrivé...

Comme le duc finissait de parler d'un air courroucé, plusieurs de ses gens lui vinrent assurer que c'était le frère du sénéchal, lequel était varlet, qui avait fait le coup.

— Eh bien! dit-il, il ne le fera pas deux fois!...

Et, incontinent, il le fit prendre et pendre sans autre forme de procès.

Ensuite il fit apporter les Saints Livres, jura le premier, la main étendue dessus, et fit prêter serment au sénéchal ainsi qu'à tous ceux qui étaient avec lui.

Puis il commanda qu'on amenât le meilleur cheval qu'il y eût en son hôtel, et le donna à messire Gauvain en remplacement de celui qui venait d'être si traîtreusement blessé.

Messire Gauvain remercia, monta sur ce nouveau destrier, l'essaya, le trouva assez bon, et, cela fait, il vint prêter le serment exigé.

— Je jure, dit le sénéchal en étendant la main sur les Saints Livres, je jure que le vavasseur a été traître envers son seigneur, qui est le mien!...

Messire Gauvain étendit également la main sur les Saintes Ecritures et dit d'une voix haute et ferme :

— Je jure devant Dieu, mon créateur, que le sénéchal est un méchant homme et que son serment est faux!...

Cela fait, messire Gauvain et son adversaire, tous deux à cheval et armés, allèrent se placer à l'endroit désigné pour le combat. On les fit entrer par une grande porte qui se referma sur eux, de façon à ce qu'ils fussent bien seuls dans la plaine, et tout le monde se rangea, pour les voir, sur les talus des fossés profonds qui la bordaient.

CHAPITRE XLVIII

Comment le combat eut lieu entre messire Gauvain et le sénéchal du duc, et comment le neveu du roi Artus eut l'avantage.

Pendant que la foule se massait sur les fossés, pour mieux voir ce qui allait se passer, la femme du vavasseur et sa nièce priaient Dieu dans la chapelle pour le succès de monseigneur Gauvain.

Une fois en présence, les deux chevaliers laissèrent courir leurs chevaux l'un contre l'autre et s'entre-donnèrent de si grands coups sur leurs écus, que les gardes de leurs lances volèrent en éclats. Mais ni l'un ni l'autre ne tombèrent. Au contraire, tous deux passant outre et mettant la main à l'épée, ils se donnèrent des coups plus furieux encore que les précédents, afin de se mutuellement endommager.

Bientôt, messire Gauvain, étonné de trouver une si grande résistance chez le sénéchal, lui cria d'une voix forte :

— Sénéchal ! sénéchal ! vois quel dommage ce sera pour toi de mourir entaché du vil péché de trahison !... Renonce à ton accusation, afin de ne perdre ni ton âme ni ton corps; je prierai le seigneur du château de te les accorder tous les deux, et, de la sorte, tu ne perdras ni la vie ni l'honneur.

L'envie fait commettre bien des méchantes actions. Le sénéchal était trop coupable pour ne pas être arrogant. Il répliqua aussitôt :

— Proclame-toi vaincu vitement, je te le conseille à mon tour, beau donneur de conseils !... car il n'est si bon ni si hardi chevalier, se trouvant en ta place, que je ne tienne pour défunt ou mécréant !... Sache que tu combats contre moi pour la plus déloyale chose que jamais femme ait enfantée !...

— Certes, repartit messire Gauvain, la trahison dont tu as fait preuve envers moi me donne le droit de te combattre et de te dire parjure... Dieu ait pitié de ton âme, alors !...

Le sénéchal ne sonna plus mot; mais perçant son cheval de ses éperons, il s'en vint sur messire Gauvain, l'épée haute, et il lui porta sur le heaume un si rude coup, que le neveu du roi Artus en tressaillit...

Lors, voyant cela, ce dernier courut hardiment sur le sénéchal et lui porta, avec âpreté, tant de coups d'épée, que tous ceux qui regardaient s'en ébahirent.

La bataille continua ainsi pendant un long temps; les deux adversaires frappant d'estoc et de taille, en amont et en aval sur leurs heaumes et sur leurs hauberts, qu'ils dépecèrent en tant d'endroits, que leur sang coula comme rivière.

Monseigneur Gauvain et le sénéchal, las et travaillés outre mesure, commencèrent à penser que la bataille avait duré trop longtemps à cheval. Ils perdaient tant de sang, qu'ils pouvaient à peine se défendre, et que la force de l'un et de l'autre décroissait grandement.

La plupart des spectateurs désiraient ardemment que messire Gauvain fût victorieux, car ils tenaient le vavasseur pour un prud'homme, et le sénéchal pour un perfide.

Le bruit que le chevalier pourrait bien, malgré le bon droit du vavasseur, n'avoir pas l'avantage dans ce combat à mort, parvint jusqu'à la demoiselle qui l'avait amené et qui était restée avec sa tante dans la chapelle à prier Dieu pour lui. Lors, elle en conçut une grande douleur et monta en un lieu élevé, pour voir par ses yeux comment le chevalier se maintenait.

Là, elle s'aperçut, comme tout le monde, qu'il avait beaucoup perdu de sang, et n'y pouvant tenir, elle tomba à terre, roide et pâmée :

A cet aspect, messire Gauvain reprit cœur, et, levant le bras, asséna un violent coup d'épée qui entr'ouvrit le heaume, puis la tête du sénéchal, dont le sang jaillit incontinent, avec la vie, par cette horrible blessure.

Le sénéchal tomba naturellement du haut de son cheval, et messire Gauvain descendit du sien pour parfaire son œuvre, c'est-à-dire pour couper la tête de son ennemi mort et la déposer aux pieds du duc.

— Sire, lui dit-il, j'ai fait mon devoir ; faites maintenant le vôtre, en faisant du corps de ce traître ce qu'il convient de faire...

Le duc le remercia. Quant au vavasseur et à sa famille, il les trouva tous agenouillés devant lui et s'offrant à faire désormais tout ce qu'il lui plairait de leur commander.

Puis il songea à faire panser ses plaies, dont quelques-unes étaient assez graves, et, quand elles furent pansées suffisamment, il songea à repartir pour atteindre l'agréable but de son voyage.

CHAPITRE XLIX

Comment, après avoir vaincu le sénéchal qui avait injustement accusé le vieux vavasseur, messire Gauvain reprit sa route avec sa demoiselle, et comment, dans la forêt de Blaves, ils rencontrèrent le vaillant Sagremor, chevalier de la Table Ronde.



ien conjoui et honoré de tous et de toutes, messive Gauvain se remit donc en route le surlendemain au matin, ayant avec lui la noble demoiselle qui l'avait jusques-là conduit et qui le devait mener à sa béatitude. Le duc de Lambenic le convoya pendant un assez long temps avec ses gentilshommes et ses médecins, en le priant de les conserver avec lui s'il en avait besoin.

Mais Gauvain lui répondit en le remerciant :

— Je n'en ferai rien, Sire, car si j'ai bon nombre de plaies sur le corps, je ne pense pas en avoir une seule qui soit mortelle. Telle est mon opinion et celle de vos propres médecins.

Les mires du duc de Lambernic, consultés par lui, répondirent qu'en effet, messire Gauvain n'avait sur lui aucune blessure dangereuse.

— Alors, prenons congé l'un de l'autre, reprit le duc, et que Dieu vous garde, chevalier !...

— Que Dieu vous garde pareillement, Sire, répondit Gauvain.

Et il s'éloigna avec sa demoiselle.

Vers le midi, ils entrèrent dans la forêt de Blaves, la plus sauvage forêt du monde, laquelle appartenait au roi de Norgalles. Il n'y avait dans toute cette forêt qu'une seule maison, et la prochaine en était à environ dix lieues dans tous les sens.

Quand ils eurent chevauché là-dedans pendant un certain temps, ils vinrent en une lande où ils aperçurent un chevalier qui se défendait contre huit autres.

— Oh! oh! dit-il, voilà un gentilhomme bien vaillant !... Un peu d'aide ne lui ferait nul mal, je pense...

— Vous dites bien, répondit la pucelle; mais comme ce sont là des chevaliers au roi de Norgalles, et que je ne veux pas être reconnue d'eux, je vais me dissimuler sous cet ombrage, de façon à assister à cette joute qui m'intéresse...

— Elle ne m'intéresse pas moins que vous, demoiselle : un seul homme contre huit !

— Il est vrai que celui-là en vaut plusieurs par les coups qu'il porte! s'écria la pucelle avec admiration en ne quittant pas des yeux le combat qui avait lieu dans la lande.

Lors, messire Gauvain heurta de ses éperons les flancs de son cheval et s'en vint prendre part à la fête. Lorsqu'il fut au milieu, il reconnut Sagremor dans le chevalier assailli, et n'en fut que plus aise de l'avoir secouru.

Sagremor, de son côté, se voyant soutenu, reprit aussitôt courage, et, lâchant la lance, prit l'épée pour en avoir plus tôt fini. Si bien que, sur les huit assaillants, trois furent tués à n'en pouvoir revenir, deux autres blessés assez gravement, et les trois autres, pris de peur, s'enfuirent au plus vite.

Lors, messire Gauvain prenant Sagremor par la main, lui dit :

— Allons-nous-en, chevalier, car nous en avons assez fait l'un et l'autre, vous surtout, Sagremor.

Sagremor, étonné d'être reconnu, s'écria :

— Quel nom avez-vous donc, vous qui savez si bien le mien ?

— Gauvain je suis, répondit le neveu du roi Artus.

— Ah! vous êtes le bienvenu, alors! s'écria Sagremor, joyeux.

Ils s'embrassèrent l'un et l'autre avec tendresse.

— Depuis quand êtes-vous en ce pays ? demanda Gauvain.

— J'y suis venu pour vous y rencontrer, sur des enseignes que j'avais eues de vous çà et là...

— Eh bien! vous m'avez trouvé...

Tout en devisant ainsi, ils arrivèrent à l'endroit où se tenait la pucelle, compagne de voyage de messire Gauvain.

— Qu'est-elle donc ? demanda Sagremor en l'apercevant.

— C'est, répondit Gauvain, une pucelle qui vous a donné son amour pour vous avoir vu si bien vous défendre!... Et sachez qu'elle est belle à merveille...

— Bien soit-elle venue alors! répliqua Sagremor, en saluant la demoiselle.

— Demoiselle, dit Gauvain, n'est-ce pas que vous avez donné votre amour à ce vaillant homme ?

— Certes oui, et le cœur, répondit la pucelle en riant.

— Désenveloppez-vous, je vous prie, demoiselle, dit Sagremor, car je vous veux voir à mon aise...

— Pourquoi me voir ainsi? Ne m'avez-vous pas aussi donné votre amour comme je vous ai donné le mien ?...

— Pas encore, en effet, répliqua Sagremor; pas avant que je vous aie vue... Car chevalier ne donne jamais son amour avant de savoir à qui et en quel lieu...

— Chevalier, repartit la demoiselle sans se fâcher, je vous tiens pour plus vaillant que vous ne me tenez pour belle... Je vous ai donné mon amour de très-loin ; vous ne voulez me donner le vôtre que de très-près : à votre aise... Je vais donc me

désenvelopper, à la condition que si vous me trouvez à votre goût vous me le direz, et que, d'un autre côté, lorsque vous aurez ôté votre heaume, je vous dirai si vous me plaisez... quittes à quittes!..

Sagremor se mit à rire, et la pucelle se désenveloppa.

— Ah ! s'écria-t-il, je veux bien être votre ami !...

— Chevalier, répliqua la pucelle, il n'y a pas huit jours, un aussi prud'homme que vous m'a priée d'amour. Mais il aura mieux bientôt, ajouta-t-elle en regardant finement messire Gauvain.

— Si j'étais laid et camus, par hasard ?... dit Sagremor.

— Otez votre heaume, et nous verrons bien...

Sagremor ôta son heaume, et la pucelle s'aperçut que, loin d'être camus et laid, il était très-bien fait de membres et de visage.

— Que vous en semble, demoiselle ? lui demanda messire Gauvain.

— Il est encore mieux et plus désirable qu'auparavant, répondit la pucelle toute joyeuse d'être si bien tombée.

Sagremor, qui n'était pas moins joyeux, l'accola et baisa tendrement devant messire Gauvain, et elle, de son coté, lui rendit doucement ses caresses.

— Demoiselle, dit Gauvain à la pucelle, vous avez fait là un heureux choix d'amour, car l'ami que vous baisez si tendrement à l'heure présente n'est autre que Sagremor, chevalier de la maison du roi Artus et compagnon de la Table Ronde !...

Sur ce, Sagremor et sa mie s'entre-regardèrent et s'entr'accolèrent de nouveau avec grand plaisir.

C'est ainsi qu'ils s'en allèrent chevauchant à travers la forêt.

CHAPITRE L

Comment la pucelle qui conduisait messire Gauvain, et qui s'était enamourée de Sagremor, les conduisit l'un et l'autre au château où était le roi de Norgalles.

Tous trois, après avoir chevauché dans la forêt à la clarté de la lune, arrivèrent finalement devant une petite rivière sur laquelle était jetée une planche.

La demoiselle passa d'abord, puis elle convia ses deux compagnons à la suivre ; ce qu'ils firent incontinent, et monseigneur Gauvain se trouva devant une belle maison de grand pourpris et de joyeuse ornementation.

— Quelle maison est-ce là ? demanda-t-il à la mie de Sagremor.

— Je vous le dirai quand nous serons dedans, répondit la pucelle.

Ils arrivèrent plus près encore de cette belle maison, qu'ils contournèrent, cherchant une brèche pour s'y introduire. Cette brèche trouvée, la pucelle descendit de cheval, entra par-dessus le mur et revint ouvrir une poterne par laquelle entrèrent les deux chevaliers. Là, ils quittèrent leurs chevaux, et elle les mena en la grande salle d'en haut, où il n'y avait rien ni personne.

Or, le pauvre Sagremor n'avait pas mangé depuis deux jours, et ce jeûne, joint à la fatigue du précédent combat, commençait à lui peser sur le cœur. Il se sentait défaillir à chaque pas.

— Comment Sagremor aura-t-il à manger? demanda messire Gauvain à la pucelle.

— Au nom de Dieu, répondit-il, qu'il patiente encore un peu : il en aura assez tout à l'heure.....

Et, le prenant par la main, elle le conduisit doucement dans une chambre où étaient des plats abondants qui avaient l'air d'attendre des mangeurs. Sagremor se réconforta du mieux qu'il put.

Pendant qu'il mangeait, la pucelle revint vers messire Gauvain, à qui elle dit :

— Sire, laissez-moi Sagremor; j'en aurai soin, je vous le promets... Et vous, venez voir votre amie, qui est la plus merveilleuse pucelle que vous ayez vue et admirée de votre vie...

— Vous m'avez promis de me dire à qui était cette maison et vers qui vous me conduisiez?... dit messire Gauvain. Je crois que le moment est venu de tenir cette promesse, n'est-il pas vrai ?...

— Il est vrai, et je vais la tenir, reprit la pucelle. Cette maison est au roi de Norgalles, et la merveilleuse demoiselle qui vous attend est sa fille... Sachez que, de tous les hommes vivants au monde, elle ne désire et n'appelle que vous... Allez donc ! Seulement, songez qu'un pareil trésor ne se trouve pas à la portée de la main du premier larron venu : cette belle princesse est bien gardée...

— Je m'en doute, répondit tranquillement messire Gauvain.

Lors, prenant plein son poing de chandelles ardentes, la mie de Sagremor mena messire Gauvain en une écurie, où il avisa dix des plus beaux palefrois du monde.

De cette écurie, il entra dans une chambre où étaient une vingtaine des plus rares oiseaux.

De cette chambre, la demoiselle le mena dans une autre, où il avisa vingt des plus beaux destriers qu'il eût jamais vus.

— A qui sont ces chevaux ? demanda-t-il.

— Ils sont, répondit la pucelle, à vingt chevaliers qui dorment dans la chambre voisine, avec leurs armes, et tout prêts à se lever, à cause des affaires qui ont lieu entre le roi de Norgalles et le duc de Lambenic... Or, venez, et je vous les montrerai tous les vingt...

— Allons, dit messire Gauvain, qui avait déjà l'eau à la bouche.

La pucelle éteignit les chandelles qu'elle tenait en main et poussa Gauvain sur le seuil d'une autre chambre fortement éclairée.



— Là sont les chevaliers, lui dit-elle, et après est la chambre où repose, dans l'attente de votre vaillante personne, la plus merveilleuse princesse qui ait jamais attendu homme vivant...

— Je vous remercie, demoiselle, répliqua messire Gauvain, qui ne tenait plus en place.

— Je vous laisse donc et retourne vers Sagremor. Il n'est pas juste que vous soyez seuls à cueillir les appétissantes fleurs de l'amour et de la béatitude...

CHAPITRE LI

Comment messire Gauvain, par le conseil de l'amie de Sagremor, s'en alla trouver en son lit la fille du roi de Norgalles, et comment il fut reçu de cette gente pucelle.



ne fois la noble pucelle partie, Gauvain pénétra dans la chambre, l'épée au poing, le heaume en tête et l'oreille au guet, pour s'assurer si quelqu'un parlait ou remuait. Tout était silencieux. Au milieu de cette chambre brûlait un cierge énorme, qui éclairait cinq lits occupés par cinq chevaliers en chausses et en hauberts, dont les heaumes et les écus pendaient à la tête de chaque lit.

Gauvain ne recula point. Tout au contraire, il s'avança, mais avec la plus grande précaution, passa derrière le cierge et atteignit ainsi une chambre ouverte où il entra sans plus de façon, en ayant soin d'en fermer la porte derrière lui.

Il avait bien fait d'avancer, et il fut tout d'abord récompensé de sa hardiesse par la vue d'une merveilleuse pucelle qui dormait d'un profond sommeil sur un lit somptueux éclairé par les reflets de quatre flambeaux placés au milieu de la chambre.

Le corps presque nu de cette divine personne s'étalait souple et rebondi sur une peau d'hermine, cent fois moins blanche et moins douce que la sienne. Quoique à peu près prévenu, messire Gauvain fut ébloui et faillit en perdre la vue et l'esprit.

Toutefois, retrouvant vitement l'une et l'autre, il ôta plus vitement encore son heaume, et, se penchant sur la belle dormeuse comme sur une fleur épanouie qui se fait parfumée pour être mieux cueillie, il couvrit son divin corps de baisers aussi nombreux que brûlants.

— Sainte Vierge ! Qui est là ? demanda la gente pucelle avec un cri de colombe effarouchée.

— Silence, ma douce amie, silence ! C'est la chose que vous aimez le mieux au monde !...

— Mais qui donc, encore une fois, qui donc ? reprit la belle princesse en tremblant comme une feuille au souffle du zéphir. Quel est votre nom ? De grâce, dites-le moi et ne me causez pas plus longtemps une telle frayeur, car je suis pucelle !...

— Douce et belle amie, je suis Gauvain, neveu du roi Artus.

— Allumez, dit-elle, et ce verrai-je bien...

Monseigneur Gauvain alluma un des cierges, et, à sa lueur, elle lui regarda le visage, puis un anneau qu'il avait à son doigt, et commença alors à se rassurer et à sourire.

— Soyez le bienvenu, mon doux ami ! lui dit-elle en se redressant tout d'une pièce sur son séant, et en le baisant et en l'accolant tendrement.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que messire Gauvain l'accola et la baisa tout aussi doucement, ne voulant pas être en reste avec une si gente et si aimable personne.

— Otez cette robe, qui est trop froide, reprit la divine pucelle, et allumez deux cierges, car maintenant j'ai ce que j'ai toujours désiré.

Ainsi fit Gauvain. Il se désarma de tout en tout et se glissa vitement aux côtés de sa mie, qui le reçut avec la plus grande joie, et tous deux aussitôt, sans contredit, firent leur mutuelle volonté à leur mutuelle satisfaction.

Peu après, monseigneur Gauvain raconta à sa compagne comment il était venu céans et sans que les chevaliers se réveillassent ; et, une fois ce racontage terminé, il en recommença un autre, qui ne lui fut pas moins agréable et qui ne se termina pas aussi tôt, car il ne put s'endormir qu'à minuit, et encore à grand'peine.

Quand messire Gauvain fut endormi, la gente demoiselle, quoique jeune et tendre aussi, ne tarda pas elle-même à s'endormir à la douceur de son ami couché bouche à bouche entre ses bras.

CHAPITRE LII

Comment, pendant que messire Gauvain était tendrement endormi entre les bras de la gente pucelle sa mie, le roi de Norgalles survint avec ses deux chambellans, auxquels il commanda de le tuer.

Dans la chambre voisine de celle où s'était passé cet amoureux déduit, se tenaient le père et la mère de la gente pucelle si tendrement accolée en ce moment par monseigneur Gauvain, lesquels père et mère n'étaient autres que le roi et la reine de Norgalles.

Comme ils traversaient la chambre de leur fille, il prit fantaisie au roi de regarder dans le lit de cette dernière.

— Ah ! s'écria-t-il en apercevant l'aimable tableau que vous savez, elle que j'avais toujours si précieusement gardée !...

Ses chambellans lui demandèrent à qui il en avait.

— Cela ne vous importe pas, leur répondit le roi de Norgalles, allez vous coucher.

Ils y allèrent incontinent.

Lors, le roi alla à la reine, qui n'avait rien vu, et lui raconta la chose; ce qui chagrina violemment cette princesse.

Comme elle se disposait à pleurer et à sangloter tout haut, son mari l'arrêta court en lui disant :

— Çà, taisez-vous, ma dame... Point n'est besoin de prévenir les curieux et les indifférents... Taisez-vous et regardez-moi faire... Je vais châtier ce larron d'honneur de façon à ce qu'il ne recommence jamais plus...

La pauvre reine se tut et le roi rappela ses deux chambellans, qui revinrent aussitôt.

— Je vous ai élevés tous deux, leur dit-il, et vous me devez bien quelque chose...

— Certes, oui, répondirent-ils avec louable empressement ; notre vie est à vous, Sire, disposez-en !...

— Si vous consentez à faire ce que je vais vous commander, vous deviendrez mes seigneurs...

— Encore une fois, Sire, commandez : il n'est rien que nous ne fassions pour vous...

Lors, le roi leur raconta ce qu'il venait de voir. Puis il ajouta :

— J'ai pensé à la manière dont je me déferais de ce traître larronneur, de manière à ce que nul autre que nous trois ne le sache... L'un va prendre un maillet gros et pesant, et l'autre une épée tranchante que vous lui appuierez avec force sur le cœur, par-dessous la couverture, afin qu'il n'ait pas le temps de la sentir. Quand il sera touché de l'épée, vous le frapperez du maillet, et de la sorte il mourra sans même s'en apercevoir, et ma honte avec lui...

Ainsi dit, ainsi fait. L'un des chambellans prit l'épée du roi, l'autre un gros maillet de fer pesant, et tous deux s'en vinrent vers le lit où reposaient les deux amoureux dans le gracieux abandon de la jeunesse.

— Ils sont bien beaux tous deux, c'est dommage ! murmura le premier chambellan en introduisant son épée sous la couverture.

— Elle est bien belle et il a été bien heureux ! murmura le second chambellan en levant le bras droit armé du formidable maillet, prêt à frapper.

Messire Gauvain, durant son sommeil, avait jeté son bras dehors, de sorte que l'acier de l'épée, en touchant la chair, y occasionna une impression de froid qui le réveilla.

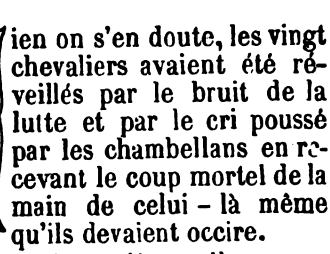
— Oh ! oh ! dit-il en saisissant l'épée du chambellan et en en frappant adroitement celui qui allait le frapper du maillet de fer, lequel reçut le coup en pleine poitrine. — Un de mort ! dit-il en se ruant sur l'autre, dont il fracassa incontinent la cervelle.

Puis, cette double opération faite, il poussa les deux cadavres dehors, ferma la porte de la chambre et revint vers sa mie, qui l'aida à se r'habiller et à s'armer.



CHAPITRE LIII

Comment, après avoir occis les deux chambellans du roi de Norgalles qui le voulaient tuer, messire Gauvain, aidé de sa mie, regagna la cour où il monta à cheval.



Bien on s'en doute, les vingt chevaliers avaient été réveillés par le bruit de la lutte et par le cri poussé par les chambellans en recevant le coup mortel de la main de celui-là même qu'ils devaient occire.

— Demoiselle ! crièrent-ils en venant frapper à la porte close, demoiselle, ouvrez cette porte !..

— Vous n'y mettrez jamais les pieds ! répondit sévèrement la gente princesse, tout en continuant à harnacher son doux ami.

— Nous allons entrer tout à l'heure malgré vous, reprirent les chevaliers, et alors nous dépècerons sous vos yeux le traitre qui vous a outragée...

— Personne ne m'a outragée que vous-mêmes, répliqua la princesse en collant ses lèvres amoureuses sur les lèvres ardentes de son amant, armé maintenant.

Il se fit une minute de silence, mais d'un silence plus inquiétant que le bruit.

— Mon beau doux ami, dit la princesse en s'arrachant à regret des bras de son amant, il faut nous séparer pour pouvoir nous réunir plus tard... Les chevaliers de mon père viennent d'abandonner cette porte pour revenir nous surprendre par une autre issue... Mais cette issue sera leur perte et leur tombeau. Ils ne peuvent entrer par là que un à un... Engagez-vous donc dans ce passage avant qu'ils ne s'y engagent eux-mêmes... Et vous en aurez facilement raison !... Mais, au nom du ciel que vous m'avez fait connaître, au nom de notre mutuel et sincère amour, mon beau doux ami, partez vitement, si vous ne voulez pas me voir mourir d'angoisses et de douleur...

Le vaillant Gauvain, non moins amoureux que vaillant, prit un suprême et dernier baiser sur les belles lèvres rouges et parfumées comme miel qui lui disaient de partir, et s'élança, l'épée en avant, dans le passage que lui avait indiqué la fille du roi de Norgalles.

Il n'y avait pas fait deux pas qu'il rencontrait sous la pointe de son fer une poitrine humaine, puis deux, puis trois, puis quatre, puis dix... Les autres chevaliers, en voyant tomber ainsi leurs compagnons, reculèrent prudemment et laissèrent passer messire Gauvain, qui les traversa comme un éclair...

Une fois dans cette salle, le neveu de roi Artus s'orienta rapidement et regagna la tour où il pensait retrouver Sagremor.

Sagremor y était en effet, avec sa mie, tous deux montés sur deux excellents chevaux, et tenant en laisse un troisième destrier, à lui destiné.

On entendait les cris des gens du roi de Norgalles qui se rapprochaient de plus en plus...

— Fuyons ! fuyons ! dit la mie de Sagremor.

— Pourquoi fuir si vitement ? répliqua messire Gauvain, qui, une fois à cheval, n'eût pas été fâché de s'escrimer encore un peu contre ses ennemis.

— Si nous n'étions que nous deux, messire, à la bonne heure, je vous aiderais volontiers ! fit observer Sagremor en montrant sa mie.

— C'est juste ! dit Gauvain.

Et tous trois partirent au galop de leurs chevaux, comme trois ombres.

Quand les trois voyageurs furent à une bonne distance du château du roi de Norgalles, ils s'arrêtèrent pour laisser souffler leurs chevaux et pour souffler eux-mêmes.

Puis la demoiselle dit à Sagremor :

— Vous me conduirez, s'il vous plaît, là où je veux aller, et monseigneur Gauvain ira à son affaire.

— Belle douce amie, dit messire Gauvain, nous vous conduirons tous deux, car je ne voudrais en aucune manière qu'il vous arrivât mal ou ennui sans moi.

— Sire, grand merci, reprit la demoiselle, mais j'ai assez de Sagremor pour me conduire là où je veux aller pour éviter les poursuites de ceux qui nous cherchent.

— Et où irez-vous donc ?

— Sire, droit chez mon père, et, de là, chez votre frère Agravain...

— Que Dieu vous conduise alors !

— Et vous, sire, où allez-vous ?

— En la terre de Soreloys, rejoindre le vaillant Lancelot du Lac, qui doit y être en compagnie du roi Gallehault.

— Que Dieu vous garde à votre tour, sire !...

Sagremor et Gauvain s'embrassèrent comme de bons et loyaux chevaliers qu'ils étaient.

Puis, le neveu du roi Artus, au moment de prendre congé, dit à l'oreille de Sagremor, en lui désignant de l'œil la gente demoiselle qui l'accompagnait :

— Elle vous permettra, j'espère, de nous rejoindre bientôt en la cour du roi Artus?

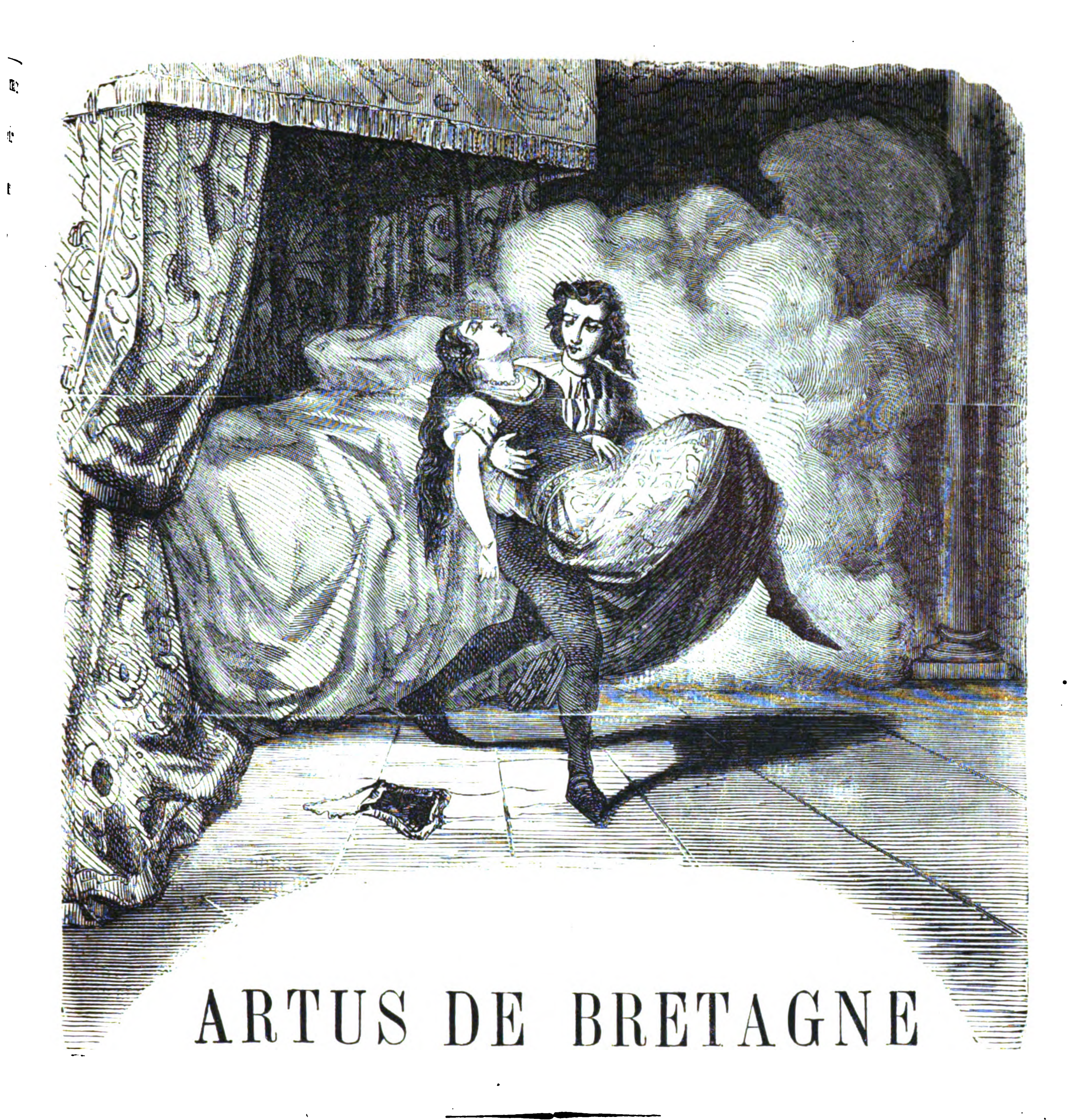
Sagremor sourit, regarda tendrement sa mie, et ne répondit pas.

Monseigneur Gauvain poussa un soupir et murmura :

— Les longues amours font les courtes gloires, quelquefois, ami Sagremor!...

Et les trois compagnons se séparèrent incontinent.

Sagremor et sa mie s'en allèrent d'une part, et, de l'autre, s'en alla monseigneur Gauvain, suivi d'un seul varlet.



ARTUS DE BRETAGNE

CHAPITRE PREMIER

Comment naquit et fut élevé le jeune Artus, fils du noble duc Jean et de la noble duchesse, issue de Lancastre, sa femme.

Après la mort du roi Artus, qui exhaussa toute noblesse et chevalerie, comme firent messeigneurs Gauvain, Tristan de Léonois, et maints autres preux chevaliers, la Bretagne eut un duc extrait du noble lignage de Lancelot du Lac.

Ce duc, nommé Jean, fort d'avoir et d'amis, fort de vaillance et de vertu, prit à femme une haute et notable dame, de bonne et sainte vie, fille du comte de Lancastre, en Angleterre.

Tous deux, le noble duc et la noble duchesse, s'aimèrent toute leur vie de bonne amour, en accomplissant l'œuvre de mariage ainsi que Dieu l'a ordonné ; si bien qu'un jour il plut au ciel de leur envoyer un bel enfant mâle, lequel, en la remembrance du grand roi Artus, le mari de la dame Genièvre, fut nommé de ce nom.

Cet enfant, l'un des plus beaux qui fût en chrétienté, fut aimé beaucoup du noble duc et de la noble duchesse, qui firent tous leurs efforts pour accroître son honneur et sa chevance.

Quand il eut dix ans, on lui donna un maître intelligent et dévoué, sage et hardi, vigoureux de corps et d'esprit, appelé Gouvernau. Il apprit au jeune Artus le jeu des échecs et le jeu des tables, puis, plus tard, le jeu d'escrime et autres jeux pro-

pris à développer en lui toutes les forces corporelles et intellectuelles; si bien que, de jour en jour, l'enfant devenu adolescent, devint le garçonnet le plus hardi, le plus doux, le plus gracieux, le plus adroit qui fût au monde; si bien aussi qu'à plusieurs reprises le roi de France le voulut avoir pour le faire commercer avec ses enfants, ce qui chagrinait la duchesse, sa mère, qui le voyait avec peine s'éloigner de son giron.

Mais les enfants ne raisonnent pas comme les mères. Le jeune Artus se sentait né pour aller et venir, et non pour rester en place, sous l'œil maternel. Il aimait à se rendre à la cour du roi de France, et ce n'était qu'avec le plus profond regret qu'il en revenait. Aussi, à la longue, le séjour quotidien auprès de la duchesse lui pesa. Il devint tout pensif et tout mélancolieux, à ce point qu'un jour le sage Gouvernau lui demanda ce qu'il avait sur le cœur pour être en ce pitoyable état.

— Pardieu! maître, répondit le jeune Artus, le repos me fatigue et l'immobilité m'ennuie... Je me sentirais mieux d'aller en la forêt la plus voisine pour courre le cerf et chasser le sanglier!

— Certes, sire, répondit Gouvernau, il me plairait assez de vous voir chasser les fauves en pleine forêt, et il plaira sans doute aussi au noble duc votre père... Demandez-lui donc congé d'aller chasser et il vous l'accordera sans doute aucun.

Gouvernau ne se trompait pas. Le duc, interrogé, donna son acquiescement à son fils. Par ainsi, dès le lendemain, veneurs, chiens, rets et chevaux, furent prêts, et le jeune Artus put partir, monté sur un grand coursier, habillé de soie et d'or, et suivi du fidèle Gouvernau.

CHAPITRE II

Comment Artus trouva en la forêt une noble dame égarée avec une belle fille nommée Jeannette, dont il devint amoureux.

En chevauchant à travers la forêt, où il était venu pour chasser, Artus ne tarda pas à voir passer devant lui, à travers les halliers, un merveilleux cerf garni d'andouillers superbes, que venaient de faire lever les lévriers de monseigneur Olivier. Lors, Artus, piquant son cheval, se lança à la poursuite de l'animal, suivi seulement de Gouvernau qui ne voulait pas le laisser seul s'égarer en cette forêt profonde.

La poursuite fut longue et acharnée. Artus et Gouvernau cessèrent bientôt d'entendre le son des cors et les aboiements des chiens. Ils en prirent volontiers leur parti et continuèrent à chevaucher à l'aventure, tout en s'orientant, cependant, de manière à retrouver d'un moment à l'autre la droite voie.

Au bout d'une heure, ils arrivèrent près d'une logette faite de ramures d'arbres entrelacées, à la porte de laquelle se tenaient deux femmes, l'une âgée d'environ quatorze printemps, l'autre âgée de trente-trois hivers. Artus les salua courtoisement, bien qu'elles fussent chichement vêtues, et son salut fit rougir la plus jeune.

— Ma demoiselle, dit-il en prenant cette dernière par la main et en la faisant asseoir à côté de lui sur la mousse, dites-moi, je vous prie, votre nom?

— Monseigneur, on m'appelle Jeannette, répondit la pucelle en continuant à rougir et en devenant ainsi plus belle.

— Jeannette, ma mie, en quel pays êtes-vous donc née pour être aussi jolie?...

— Monseigneur, je ne suis pas née en ce pays...

— Ma fille dit vrai, reprit à son tour la plus âgée des deux étrangères : elle n'est pas née en ce pays, mais bien au royaume de la terre déserte, dans un château qu'on appelait La Tour...

— Et de qui est-elle fille? demanda Artus qui devinait une infortune à plaindre dans ces deux femmes.

— Elle est fille d'un chevalier noble et puissant, monseigneur, lequel aimait son prochain et en était fort aimé. A soulager les malades, à secourir les pauvres, à protéger les faibles, il dissipa tout son avoir et tout le mien, à moi sa femme... Quand il mourut, ses créanciers me coururent sus, et me prirent tout ce qui me restait encore, si bien que je fus forcée de m'enfuir avec ma fille que voilà, et de me réfugier au fond de cette forêt, redoutant moins les bêtes féroces que les hommes, qui sont plus féroces encore et plus bêtes... J'aimais mieux être pauvre femme mendiante en étrangère terre, que là où j'avais été haute dame, et où je ne pouvais plus rien être, ainsi ruinée...

Lors, la dame commença à pleurer, et, tout en pleurant, elle dit à Artus :

— Je partis de nuit comme une larronneuse, et j'amenai céans cette enfant que voici, laquelle était faite pour demeurer dans de hautes et riches salles, et pour coucher en de beaux lits bien encourtinés, et non pour séjourner sur la terre humide, dans une logette couverte de ramures, ainsi que séjournent les bêtes fauves de cette forêt... Si je regrette la chevance d'autrefois, ce n'est pas pour moi, résignée, c'est pour ma pauvre mignonne...

— Eh! dame, reprit Artus, pourquoi ne vous êtes-vous pas adressé à vos amis, en ce besoin extrême?

— Sire, répondit amèrement la dame, les pauvres gens n'ont pas d'amis, surtout parmi les riches gens... La parenté manque et manquera toujours entre les riches et les pauvres...

La dame, ayant dit cela, recommença à pleurer, plus fort cette fois, et la belle Jeannette se mit à pleurer, en voyant la douleur de sa mère, devant laquelle, en effet, elle ne pouvait pas rester insensible.

Artus fut attendri. Il alla alors vers la jeune éplorée, la prit doucement dans ses bras, et lui dit, pour essayer de tarir la source des larmes qui tombaient de ses chers yeux, comme autant de perles :

— Ma mie, mettez votre cœur en paix!... S'il plaît à Dieu, votre mauvais sort changera, et je vous ferai plus de bien que vous n'en avez eu depuis que vous êtes au monde... Je veux être désormais votre bon ami, et vous ôter pour toujours de votre pauvreté... Je m'engage à cela comme pour-



rait s'y engager votre propre frère... Acceptez sans crainte, ma mie!

Sur ces entrefaites survint Pierre, maître forestier, sergent et bon prud'homme, chargé de recevoir les revenus du bois. Il était en peine de son maître, qui s'était éloigné de la chasse, et bien qu'il le sût accompagné de Gouvernau, il avait eu peur qu'il ne lui arrivât malencontre, et, pour cela, s'était mis à sa poursuite, inquiet comme un loyal serviteur qu'il était.

— Pierre, lui demanda Artus en l'apercevant, n'as-tu pas reçu d'argent, à la dernière Madeleine, pour le revenu de la forêt?..

— Oui, sire, répondit le forestier, j'ai reçu cinq cents livres.

— Je t'ordonne alors de bailler à cette dame et à cette gente pucelle, sa fille, l'étang où tu as fait ta demeurance jusqu'à l'heure présente, là où viennent boire les daims et les cerfs. Tu les y conduiras et les y honoreras comme ma mère et ma sœur, et tu leur donneras robes et vivres qu'elles te réclameront pour leur nécessité. Tu veilleras sur elles et sur les chevances dont je viens de leur faire don avec tout le dévoûment que tu nous a montré jusqu'ici à mon noble père et à moi... Si j'apprenais à quelque jour trahison ou fausseté de ta part à leur endroit, je te ferais pendre par le cou à la plus haute ramure de cette forêt, pour servir de leçon aux malavisés...

— Monseigneur, répondit Pierre, il sera fait ainsi que vous l'ordonnez, et j'espère que vous m'en saurez gré, par la façon dont je m'y prendrai.

Sur ces paroles, Artus prit congé des deux dames, et s'en alla avec Gouvernau retrouver la chasse qui venait précisément de finir. Ils arrivèrent l'un et autre à une petite vallée où monseigneur Olivier était avec ses veneurs, lesquels appareillaient trois cerfs abattus dans la journée.

Artus, tout joyeux, commanda qu'on portât l'un de ces animaux à l'étang où était la demeurance de Pierre le forestier. Il envoya ensuite le second à un abbé voisin. Quant au troisième cerf, il le fit porter au duc, son père, qui en eut grande joie.

CHAPITRE III

Comment Artus, au bout de huit jours, revint avec Gouvernau à l'étang de la forêt, pour revoir sa mie Jeannette, et de l'heureuse matinée qu'ils passèrent là.



uit jours après cette aventure, Artus, n'y tenant plus, se leva de grand matin et alla trouver le vertueux Gouvernau, auquel il dit :

— Ami, montons à cheval, je vous prie, et allons voir notre demoiselle à l'étang de Pierre, sans autre compagnie, moi que vous, vous que moi...

— Volontiers, répondit Gouvernau en souriant.

Lors, Artus prit un épervier et Gouvernau un gerfaut, et tous deux partirent. Deux heures après, ils étaient en pleine forêt, et gagnaient vitement l'étang où demeuraient maintenant les deux dames, qu'ils trouvèrent vêtues et appareillées noblement, car Pierre le forestier les avait largement pourvues, l'une et l'autre, de tout ce qui devait appartenir à de telles dames. Non-seulement elles avaient eu robes à foison ponr orner leur corps, mais encore, aussi à foison, bons vins et bonnes viandes pour se réconforter.

Jeannette, surtout, fleur délicate que la misère commençait à pâlir, Jeannette avait reçu de ce réconfort un attrait nouveau. Sa santé lui était vite revenue, et, avec la santé, la joie sur les joues et sur le cœur. Elle était déjà bien belle; mais, cette fois, Artus fut émerveillé de la trouver plus belle encore.

Il la prit alors par la main, doucement, bien doucement, en la regardant de ses yeux les plus tendres, et tous deux allèrent s'asseoir sur le gazon voisin, à quelques pas de Gouvernau et de la dame de La Tour.

La matinée était belle, claire et souriante. La rosée scintillait en diamants à la pointe de toutes les herbes. Les oiselets chantaient par la forêt leurs plus douces chansons. L'aubépine et l'églantier embaumaient l'air, déjà chargé des âpres et fortifiantes senteurs des chênes. C'était, en un mot, comme une fête donnée par la nature en l'honneur de ces deux beaux jeunes adolescents, qui ne connaissaient de la vie que son aurore et son printemps, c'est-à-dire les jeux et les ris, les caresses et les chansons.

Artus et Jeannette s'entr'aimaient à leur insu, et de la façon la plus innocente et la plus chaste, de bon cœur et de loyal cœur, sans penser à mal ni l'un ni l'autre, comme s'ent'raiment les oiseaux et les fleurs.

— Demoiselle Jeannette, demanda en riant Artus, n'avez-vous point d'ami?...

Jeannette fut quelques instants sans répondre, en ayant l'air de réfléchir un peu. Puis, regardant tendrement son jeune camarade, elle lui répondit en souriant :

— Par la foi que je vous dois, monseigneur, oui, j'ai un ami, qui est bel et gracieux comme pas un...

— Ah! fit Artus, étonné et dépiteux. Et, où est-il? Comment est-il appelé? lui demanda-t-il vivement.

— Oh! pour cette fois, répondit Jeannette toujours souriante, vous souffririez de le savoir, et je ne vous le dirai pas, à moins que vous n'insistiez beaucoup...

Artus insista.

— Je veux bien vous apprendre alors, reprit Jeannette, que si le roi Artus fut bon chevalier, et prud'homme de grande vertu, mon ami deviendra meilleur encore, et tout aussi célèbre, à cause de sa vaillance et de son grand cœur qui le pousse à protéger les faibles et à réparer envers les pauvres les injustices du sort...

— Demoiselle, demanda Artus, par la foi que vous me devez, je vous serais reconnaissant de me montrer cet heureux que vous avez distingué entre tous... Je vous promets qu'il me sera cher et que je l'aimerai pour l'amour de vous...

— Monseigneur, répondit la pucelle, je vous re-

mercie de vos bonnes paroles à son endroit... Quant à vous le montrer, je ne puis, bien que vous le connaissiez fort, mais je vous le montrerai plus tard, quand il en sera temps... Qu'il vous suffise de savoir, pour l'instant, que c'est le plus accompli, le plus vaillant et le meilleur des gentilshommes, et que je l'aime de toute la puissance de mon cœur....

C'est ainsi que ces deux beaux enfants s'entreparlèrent pendant quelques heures, qui passèrent comme un éclair. Artus trouvait un grand charme à parler à Jeannette, et Jeannette un grand plaisir à l'écouter. Mais les bonheurs humains durent peu : il fallut se séparer.

Artus prit congé de la dame étrangère et de sa fille, et s'en alla, tout rêveur, suivi de Gouvernau.

— Maître, lui dit-il, tout en chevauchant à travers la forêt, vous avez vu quelle était la douceur de notre demoiselle, la franchise de son cœur et la vivacité de son esprit!... Quelles gentilles manières!... Quelle noble contenance!... Quelles reparties malicieuses!... Vous avez vu ses yeux souriants, ses lèvres roses sur lesquelles les paroles coulent comme miel parfumé, son corsage plein de trésors que chacun de ses mouvements trahissait si agréablement... Ah! maître, comment ne l'aimerais-je pas grandement!...

— Monseigneur, répondit Gouvernau d'un ton très sérieux, tout ce que vous me dites y est; mais, pour Dieu! gardez votre honneur... Vous êtes homme noble, riche d'avoir et d'amis, et Jeannettte n'est qu'une pauvre demoiselle, très gentille assurément, mais très pauvre aussi... Ne lui demandez donc jamais rien autre qu'une douce et loyale amitié... Exiger d'elle davantage, ce serait exiger trop... ce serait lui ravir ce que vous ne pourriez jamais lui rendre... et, à cause de cela, vous seriez plus blâmé qu'un autre, de naissance inférieure à la vôtre...

— Maître, reprit Artus, à Dieu ne plaise que j'aille exiger d'elle ce qu'elle ne peut me donner sans déshonneur!... Mais je veux et j'entends l'aimer et la servir loyalement, tout ainsi qu'une mienne sœur, sans lui faire la moindre vilenie...

Tout en devisant ainsi, Artus et Gouvernau arrivèrent à la cour du duc de Bretagne, au moment même où l'on se mettait à table.

CHAPITRE IV

Comment la duchesse de Bretagne, s'étant aperçue de l'amour d'Artus pour une inconnue, envoya le sénéchal Olivier demander la main de Péronne d'Autriche.

Artus était amoureux pour tout de bon. Il ne put résister à l'envie de retourner chaque jour avec empressement et régularité vers l'étang de la forêt, à l'endroit où vivaient les deux dames, Jeannette et sa mère. Si bien même, qu'un jour, il oublia de rentrer à la cour du duc à l'heure accoutumée, ce qui donna fort à penser à son père, et surtout à sa mère. La duchesse était femme : elle devina que ces absences réitérées avaient pour unique cause une amourette quelconque, et, de peur de voir le cœur de son enfant pris dans quelque traquenard féminin, elle jugea prudent de donner l'éveil au duc Jean, son mari.

— Sire, lui dit-elle un matin, il faut prendre garde! Chaque jour notre fils va s'ébattre nous ne savons où, et j'ai peur qu'il ne donne son cœur à quelque personne dont nous ayons vilenie... Il est grand et fort, maintenant, c'est-à-dire en âge d'être marié, à ce qu'il me paraît...

— Dame, répondit le duc, vous avez bien dit, et, ce que vous voulez, je le veux comme vous... Mais, dites-moi, quelle fille pourrons-nous lui donner?...

— Monseigneur, nous demanderons pour lui la belle Péronne d'Autriche, dont la mère sera très fière et très heureuse de cette alliance.

— Mais, dame, j'ai ouï dire que la belle Péronne ne s'est pas toujours sagement comportée et a eu compagnie avec un chevalier, ce dont elle a été très blâmée et vitupérée... Je ne voudrais pas, dans ma famille, admettre une personne à ce point tarée, quelque avantage d'argent qui m'en dût revenir...

— Hé! sire, ne croyez point cela!... Péronne est une excellente pucelle, et c'est péché que d'en dire du mal...

— Du moment que vous vous faites ainsi sa répondante, chère dame, je n'ai plus rien à objecter... Artus épousera Péronne, si toutefois Péronne consent à épouser Artus...

Incontinent, le duc Jean fit appeler le sénéchal Olivier et lui commanda de se rendre en Autriche, avec dix chevaliers, pour aller demander la main de demoiselle Péronne pour son fils Artus.

Olivier n'hésita point un seul instant. Il prit avec lui dix chevaliers, et il s'en alla avec eux à la cour de madame de Lucques, où ils arrivèrent le mardi après la Madeleine.

Madame de Lucques les reçut très bien, entourée de ses barons, et leur demanda pourquoi ils étaient venus vers elle.

— Dame, répondit le sénéchal, monseigneur et madame de Bretagne nous ont envoyés céans pour vous dire qu'ils avaient appris monts et merveilles de demoiselle Péronne, votre fille, et qu'ils seraient très heureux de la voir pour femme à leur fils Artus...

— Grand merci au duc de Bretagne, dit la dame de Lucques; puisqu'il lui plaît de s'accointer à nous, il nous plaît aussi, et c'est avec grande joie que je donne ma fille Péronne à son fils Artus, si toutefois Péronne y consent...

— Dame, dit Olivier, je vous remercie à mon tour au nom du noble duc Jean, mon maître, et de la noble duchesse, sa femme... Mais il ne suffit pas que vous consentiez, il faut encore que demoiselle Péronne y consente, ainsi que vous venez de le dire vous-même...

— Interrogez-la donc, alors...

— Demoiselle, vous accordez-vous à ce mariage? demanda le sénéchal en s'adressant directement à Péronne.

— Sire, répondit Péronne, je ferai volontiers la volonté de ma mère...

C'était un acquiescement formel. Le sénéchal et ses chevaliers prirent congé de la dame de Lucques et de ses barons, et il fut convenu qu'on se retrouverait à Nantes aux huitaines de la mi-août.



CHAPITRE V.

Comment Artus apprit le résultat de la démarche d'Olivier auprès de la dame de Lucques, mère de Péronne, et comment il alla s'en consoler auprès de Jeannette.

Olivier revint en Bretagne, à la cour du duc Jean, et entra dans la salle de réception au moment où Artus et Gouvernau jouaient aux échecs.

Le duc et la duchesse, qui se trouvaient aussi là, s'empressèrent auprès du sénéchal pour savoir de lui les détails de son entrevue avec la dame de Lucques, comtesse de Flandres, et la demoiselle Péronne, sa fille. Olivier les leur donna, en ajoutant que toutes deux, la mère et la fille, seraient à Nantes à la mi-août, la mère prête à donner sa fille à Artus, et la fille prête à se donner également.

A ce récit, Artus, étonné qu'on eût ainsi disposé de lui sans son consentement, quitta le jeu, et se leva.

— Qu'est-ce donc, monseigneur, dit-il au duc son père, vous voulez me marier?...

— Certes, oui, répondit le duc Jean. Je vous veux marier à la gente pucelle qui a nom Péronne, et qui est fille à la dame de Lucques, comtesse de Flandres.

— Quoi! cette pucelle mal pucelle, qui s'est méfaite avec un chevalier?... Me tenez-vous donc pour un porcher que vous me voulez donner à femme cette Péronne-là... Ah! sur mon honneur, je ne la prendrai jamais!... On raconte trop de vilaines choses sur elle!...

— Beau fils, reprit la duchesse, ne croyez nul mal de la demoiselle... C'est péché de dire ce qu'on ne doit pas dire, de croire ce qu'on ne doit pas croire... Péronne est une honnête pucelle, nous vous le garantissons, et vous l'épouserez, à moins que vous ne teniez à nous courroucer...

— Madame ma mère, répondit Artus, puisque vous voulez que j'épouse, j'épouserai; seulement, si demoiselle Péronne est telle qu'on la fait, je ne l'aimerai jamais, je vous en réponds.

Lors, saluant respectueusement son père et sa mère, Artus monta à cheval, et s'en alla, suivi de Gouvernau, droit à l'étang de la forêt, où les attendait la belle Jeannette.

— Qu'avez-vous donc, mon ami? demanda cette gente fille, en remarquant la pâleur de colère dont était encore revêtu le visage du jeune Artus. Qui vous a si fort courroucé, vous si bon d'ordinaire?... Dites-moi cela, bien vite...

— Ma mie, répondit Artus, mon courroux ne peut venir et ne vient en effet que d'une chose: monseigneur mon père veut me marier. Comprenez-vous mon chagrin? Comprenez-vous combien cela me navre, surtout lorsque je songe à vous, que j'aime si fraternellement... Que diriez-vous, Jeannette, si on voulait vous marier avec quelqu'un que vous ne sauriez aimer?...

— Ne vous courroucez pas ainsi, mon ami, reprit Jeannette de sa plus douce voix... Certes, je serais marrie et navrée de n'épouser point l'homme que j'ai choisi pour amant... Mais je n'ai pas cela à redouter, puisqu'il m'aime et ne veut épouser que moi...

— Qui est-il, cet heureux dont vous me parlez sans cesse et que vous ne me montrez jamais?...

— Sire, le moment n'est pas venu encore de vous le dire... Mais, pour vous faire patienter, je puis bien vous avouer que mon ami portera, le jour de ses noces avec moi, la robe que vous porterez, vous, le jour de vos noces avec votre épousée...

— Mon Dieu! s'écria Artus, chagriné, je crois deviner, et je m'en afflige... Vous m'avez dit que votre ami était aussi gentilhomme que moi, qu'il avait même avoir et mêmes amis... Cette ressemblance ne peut s'appliquer qu'au comte de Blois, le frère puîné de madame ma mère... Jeannette, c'est mon oncle que vous aimez!... Mon oncle, ou son fils Hector, mon cousin...

— Je n'ai pas à vous en dire davantage, sire Artus, répondit doucement Jeannette. Ne vous hâtez pas de croire, mais bien plutôt d'espérer... Et devisons, s'il vous plaît, d'autre chose...

CHAPITRE VI.

Comment Artus et Hector son cousin, avec plusieurs autres, furent faits chevaliers, et comment le duc Jean fiança son fils à Péronne, la fille de la dame de Lucques.

Quelque temps après, madame de Lucques et sa fille Péronne arrivèrent à Nantes, où elles étaient si impatiemment attendues, non par Artus, mais par le duc Jean et par la duchesse, ses père et mère.

— Soyez la bienvenue, ma fille! s'écria la duchesse en allant avec empressement vers Péronne et en l'embrassant à plusieurs reprises, tant elle la trouvait belle et avenante.

Puis, appelant Artus, qui se tenait éloigné de cette cérémonie et qui souffrait de voir sa mère baiser avec tant de plaisir apparent cette pucelle qui n'était plus pucelle, du moins à ce qu'on prétendait.

— Beau fils, lui dit-elle, regardez et admirez cette enfant comme elle mérite d'être regardée et admirée: elle est vôtre, désormais!

Artus s'inclina sans répondre: ce n'était ni le lieu, ni le moment. Il attendit pour cela que Péronne se fût éloignée. Lors, il dit:

— Monseigneur, et vous madame, vous me faites prendre cette demoiselle, et je ne sais vraiment quelle renommée elle a eue... Je vous demande pardon de vous dire cela, à vous, mon père, et à vous, dame de Lucques, qui est la mère à demoiselle Péronne... Mais des bruits mauvais ont couru sur son compte, et je ne me soucie guère de prendre une

femme soupçonnée à tort ou à raison... Vous êtes donc témoins que je la prends contre mon cœur, à cause de ces soupçons-là; mais, toutefois, je la prends pour m'éviter le courroux du noble duc mon père et de la noble duchesse, ma mère...

Cette déclaration n'arrêta pas le duc Jean dans sa résolution, pas plus que la duchesse, sa femme. Les fiançailles furent faites incontinent par l'archevêque de Nantes, appelé à cet effet, et il fut décidé que le mariage aurait lieu le lendemain.

Les fêtes commencèrent aussitôt. Au palais, des danses de toutes sortes; dans les rues, des joutes, des lances brisées.

Artus alla vers Hector, son cousin, et lui dit :

— Hector, mon cousin, votre père est pauvre et je suis riche du mien. Si vous voulez bien être armé chevalier avec moi, aujourd'hui même, et être désormais mon compagnon, je vous donnerai plus de terre que ne pourrait jamais vous en donner monseigneur votre père...

Hector accepta et fut fait chevalier, avec Artus, ainsi que plusieurs gentilshommes, le tout en grand triomphe. A l'issue de la cérémonie, il y eut un tournoi auquel assista toute la noblesse de la Bretagne, par amitié pour les nouveaux chevaliers.

Aussitôt qu'il put s'échapper sans éveiller l'attention, Artus le fit avec empressement. Lui, Gouvernau et Hector s'en allèrent à la forêt, vers l'étang où vivait la gente pucelle Jeannette, laquelle leur fit grand'fête, ainsi qu'on pense bien.

— Sire, quel est ce gentilhomme? demanda-t-elle à Artus en lui désignant Hector.

— Ma mie, répondit Artus, c'est le fils du comte de Blois, mon cousin germain Hector.

— Qu'il soit le bienvenu! dit Jeannette. Mais qu'avez-vous donc, cher sire? ajouta-t-elle en remarquant l'air marmiteux de son ami.

— Par Dieu! ma mie, j'ai fait aujourd'hui une douloureuse journée, car on m'a fiancé malgré moi à une femme que je ne voudrais pas épouser, et je me repens beaucoup d'avoir consenti...

— Pourquoi vous courroucer ainsi, cher sire?... Vous vous êtes, cejourd'hui, fiancé à femme que vous n'aimez pas... Moi, tout au contraire, je me suis fiancée à homme que j'aime beaucoup...

— Eh! ma douce sœur, dites-moi, je vous en prie encore, quel est l'heureux chevalier que vous avez jugé digne de votre amour?... Montrez-le-moi, montrez-le-moi... que je le connaisse et que je l'aime...

— Je ne puis le faire encore, cher sire... Vous ne le saurez que d'ici trois jours... Soyez certain, en tous cas, qu'il vous ressemble singulièrement en tout, de corps et de façon, de gentillesse et d'avoir, de courage et d'amis...

— Vous m'étonnez et me confondez, Jeannette... Nul homme ne peut ressembler à ce point à un autre homme... J'ai cru d'abord que vous disiez cela pour moi; mais aujourd'hui que vous venez de m'avouer que vous vous êtes fiancée à un autre, je suis forcé d'abandonner cette espérance qui me flattait si doucement et me réjouissait le cœur... Comment, en effet, cela pourrait-il être moi, puisque vous épouserez demain celui que vous aimez en même temps que j'épouserai celle que je n'aime pas?...

Les deux jeunes gens devisèrent ainsi l'un et l'autre pendant quelque temps encore. Puis enfin, il fallut se séparer, parce qu'en ce monde les plus douces heures sont les plus vite écoulées. Artus prit congé de Jeannette et s'en revint avec Hector et Gouvernau.

Tout en chevauchant, Hector dit à son cousin :

— Par ma foi, cousin Artus, nous venons de voir là une bien belle fille, gracieuse au possible, et d'un maintien dont nul autre n'approche!... J'en suis encore comme ébloui!...

— Ce sentiment est aussi le mien, répondit Artus. Mais c'est par malheur une pauvre pucelle, qui n'a rien que ce que je lui ai donné... Hélas! toute pauvre qu'elle est, je l'aimerais encore mieux toute nue que celle que j'ai aujourd'hui après tant d'autres... J'aime cette enfant plus que je n'aimerais ma sœur, et tout aussi chastement : je l'aime en mon cœur... Quant à l'autre, il n'en faut pas parler... Aussitôt que je serai marié avec elle, je demanderai à monseigneur mon père et à madame ma mère la permission de m'éloigner, d'aller en quête d'aventures qui me feront oublier cette passe désagréable où je ne m'engage qu'à regret...

— Je vous accompagnerai, dit Gouvernau.

— Je vous accompagnerai aussi, dit Hector. Là où vous irez, j'irai, et je ne vous ferai jamais défaut qu'à l'heure de ma mort.

— J'accepte, Hector, j'accepte avec grand bonheur, reprit Artus... Mais, jusqu'au moment de notre départ, gardez tous deux, je vous prie, le plus profond secret sur cette affaire...

Hector et Gouvernau promirent, et tous trois se mirent à chevaucher dans la direction de Nantes, où les attendaient de nouvelles fêtes.

CHAPITRE VII

Comment Péronne raconta au sénéchal Ancel la façon dont elle avait cessé d'être pucelle et l'impossibilité où elle était, conséquemment, d'épouser Artus; et comment, après l'avoir rassurée, Ancel décida la dame de Lucques à faire les préparatifs du voyage à Nantes.

C'est ici l'occasion de raconter l'histoire de Péronne, et de dire si les soupçons mauvais conçus à propos de sa conduite étaient ou n'étaient pas fondés.

Madame de Lucques, comtesse de Flandres, ancienne amie de la duchesse de Bretagne, avait vu se développer en grâce et en beauté, en force et en vaillance, le jeune fils du duc Jean. Elle savait en outre combien il devait être un jour riche d'avoir, et, à toutes ces causes, elle avait résolu de marier Péronne à Artus. En conséquence de ce, elle avait donné des instructions particulières et secrètes à Ancel, son grand-sénéchal, pour se rendre à la cour de Nantes sans s'y découvrir à personne, et pour y faire insinuer à la duchesse, mère d'Artus, de demander sa fille Péronne, qu'elle désirait vivement voir mariée.

Ancel était un fourbe adroit, un intrigant habile, une langue dorée. Il partit pour la Bretagne, vit la duchesse, parla d'or, si bien que cette dernière envoya bientôt dix gentilshommes à la cour de la dame de Lucques, pour lui demander la main de Péronne, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

La dame de Lucques fut bien heureuse, d'abord, de ce résultat. Mais bientôt elle eut lieu d'être embarrassée et chagrine.

Voici comme.

Ancel n'avait pas gagné seulement la confiance de la mère; il avait encore gagné celle de la fille. Pressée par les circonstances, Péronne lui ouvrit son cœur, avec des tressaillements et des rougeurs sans nombre.

— Ah! messire Ancel, je suis perdue! Je suis perdue!... lui dit-elle.

— Perdue? Pourquoi cela, noble pucelle?

— Pucelle! Hélas! je ne le suis plus..... et vous connaissez bien l'auteur de mon désespoir... puisque c'est votre neveu, le gentil varlet Aymar... Jamais nul ne fut plus adroit à la lutte, à la course, à l'exercice des armes... Jamais nul ne fut plus accort avec les dames, plus coint avec les demoiselles, pour baller, pincer de la harpe, et les amuser dans tous leurs jeux généralement quelconques... Aymar, nourri dans le palais, page de madame ma mère, se distingua toujours sur tous ses compagnons pour accomplir mes ordres... Il me disait souvent en soupirant : « Si j'acquiers un jour illustre renommée, mon seul bonheur, ma seule récompense sera d'oser me dire votre chevalier... »

— Et vous, demoiselle Péronne, que lui répondiez-vous? demanda le sénéchal, qui savait d'avance la réponse de la jeune fille, mais qui était bien aise de prolonger sa honte et son supplice. Que lui répondiez-vous?

— Moi, je lui disais bonnement : Aymar, bonne éducation vous avez reçue, prouesse est dans votre sang, force et honneur vous mèneront à haut renom... Il était bien respectueux dans sa tendresse, Aymar, bien respectueux, et jamais sans doute je n'aurais eu à me courroucer contre lui, si le sort ne s'en était mêlé... Hélas! sénéchal, vous vous rappelez cet horrible incendie qui faillit ravager tout le palais...

— Je m'en souviens à merveille, demoiselle Péronne...

— C'était pendant la nuit... Les flammes s'élançaient avec violence sur l'appartement de ma mère et le mien... Des cris redoublés s'élèvent de toutes parts; déjà des tourbillons de fumée et d'étincelles pénètrent dans ma chambre; ma porte s'embrase; je m'éveille éperdue, et de toutes parts je ne vois que des flammes et la mort... Un homme en chemise brave le péril, achève de briser les ais embrasés, s'élance vers mon lit, me prend entre ses bras et m'enlève aux flammes qui m'entouraient... Il franchit comme un épervier la porte en feu; en un instant il m'éloigne de tout danger..... Déjà je n'aperçois plus que de loin la sombre lueur du feu qui dévore le faîte du palais, et je me sens porter avec rapidité vers l'autre aile, par un souterrain... La crainte de tomber me faisait serrer le cou de mon libérateur. C'était Aymar... « Ah! ma princesse, s'écria-t-il d'une voix entrecoupée, les Dieux sont trop justes pour vous laisser périr!... » Partagée entre la crainte du péril et celle de me trouver entre ses bras : « Ah! généreux Aymar, m'écriai-je, je te dois la vie!... » Il poursuit sa route en me serrant plus étroitement que jamais : l'obscurité redouble dans le souterrain; il heurte contre des caparaçons de peaux de tigres et des panaches destinés pour des traîneaux; il chancelle, nous tombons tous deux, et je reste dans ses bras sans connaissance... L'instant d'après, je me sens blessée, et je pousse un cri; je crois sentir une rose brûlante qui me ferme les lèvres, je m'évanouis de nouveau... Aymar veut me relever; les tresses de soie, les plumes entrelacées nous font retomber encore, et ce n'est qu'après de longs efforts qu'Aymar parvient enfin à nous dégager... Il me soulève... Ah! messire Ancel, comme son cœur palpitait!...... Nous arrivons enfin à la sortie du souterrain; Aymar me porte dans un salon, me pose sur un lit, et se dérobe promptement à la vue de quelques dames du palais, qui accouraient en ce même salon après s'être sauvées de l'incendie. Elles n'avaient fait qu'entrevoir Aymar; sa beauté, ses longs cheveux blonds, son vêtement blanc, quelques plumes dont les agrafes s'étaient prises dans sa chemise, tout leur fit croire que c'était un ange du ciel qui m'avait sauvée et portée sur ce lit. Ces femmes m'entourent : que leur aurais-je pu dire? Aymar me paraissait à moi-même être un ange... je n'eus pas le courage de les dissuader. On crie miracle; ma mère arrive, bénit le secours céleste qui me rend à sa tendresse; l'archevêque ordonne bien vite un *Te Deum*... Le lendemain, Aymar parut devant moi. Il avait les yeux baissés, et je ne pus le voir sans rougir et sans le trouver digne du nom qu'on lui donnait. J'avoue même que je ne pus m'empêcher de le revoir encore plusieurs fois sous la même forme; j'en cherchai moi-même les occasions; je les trouvai..... Ah! messire Ancel, vous connaissez maintenant la cause de mes larmes... Vous jugez combien il m'est difficile d'épouser la fille du duc Jean...

Ancel consola la pauvrette, en l'assurant que le mal n'était pas aussi grand qu'elle se l'imaginait, et que, d'ailleurs, fût-il plus grand encore, il le réparerait. Ancel, on le voit, ne doutait de rien, sinon de l'honnêteté et de la vertu à l'existence desquelles il ne croyait guère.

Les paroles ont leur charme. Péronne avait beau n'être plus pucelle, elle n'en était pas moins naïve, et, en entendant le sénéchal l'assurer que tout irait pour le mieux, elle ne demanda pas mieux de le croire, et ses larmes coulèrent moins abondantes.

Mais ce n'était là que la moitié du rôle d'Ancel. Après avoir prévenu la dame de Lucques, qui fut bien chagrine en son cœur pour sa chère et belle Péronne, il la décida à faire ses préparatifs de départ comme si rien n'était.

—

CHAPITRE VIII

Comment Ancel, une fois à Nantes avec la dame de Lucques et Péronne, chercha une jeune fille à substituer à cette dernière dans le lit d'Artus, et comment il réussit auprès de Jeannette.



Voilà où en étaient les choses le lendemain des fiançailles d'Artus et de Péronne, fiançailles que nous avons racontées dans un précédent chapitre.

Ancel s'était mis en quête d'une pucelle gente et bien faite, destinée à remplacer Péronne pendant la nuit de ses noces avec Artus, qu'il fallait tromper sur la qualité de la marchandise amoureuse qu'on lui livrait. Mais jusque-là Ancel n'avait pas trouvé.

Le matin du jour fixé pour le mariage, il s'était aventuré jusqu'au milieu de la forêt, sans trop savoir où il allait ni ce qu'il ferait. Il supposait seulement que le phénix qu'il cherchait si vainement dans la cité de Nantes, il le trouverait plus facilement dans les bourgs environnants, dans la forêt, par exemple.

Il ne s'était pas trompé. Après avoir chevauché pendant longtemps au hasard, il était arrivé à l'étang au bord duquel était l'asile de Pierre le forestier, habité, comme on sait, par la dame de La Tour et la belle pucelle Jeannette.

Ancel avait vieilli sous le harnois. Il connaissait la vie et les hommes : c'est dire qu'il connaissait aussi les femmes. Il reconnaissait aisément celles qui avaient bronché, malgré qu'elles fussent confites en vertu et emmitouflées dans leur fierté. De même aussi reconnaissait-il celles dont le corps et l'âme étaient purs comme l'eau des sources.

Jeannette était de ce nombre. C'était Jeannette qu'il lui fallait.

Incontinent il tourna bride, alla à Nantes, fit atteler un chariot, monta dedans et revint en grande hâte vers l'étang où se trouvaient toujours Jeannette et sa mère.

Lors il descendit, alla droit à la dame de La Tour, et, la tirant à part, il lui dit :

— Madame, je suis venu vers vous de la part de madame de Lucques, qui vous salue comme votre amie et votre protectrice... En signe d'amitié, elle m'a chargé de vous remettre ces cinq cents livres que voici, et de vous promettre autant de terre qu'il vous plaira raisonnablement d'en posséder. En outre, pour vous complaire, elle entend marier votre fille Jeannette en bon lignage; tout cela à une condition...

— Laquelle? demanda la mère.

— Vous aurez la bonté d'envoyer aujourd'hui votre fille à Nantes, au palais du duc, où elle couchera avec le jeune Artus jusqu'à minuit, parce que Péronne, sa femme, n'est pas en point suffisant pour accomplir avec lui le devoir amoureux, et qu'il est indispensable que quelqu'une l'accomplisse pour elle... Madame la duchesse de Lucques a jeté les yeux sur votre fille pour ce délicat office, et elle espère beaucoup en votre amitié, qu'elle est disposée, du reste, à récompenser largement, comme vous venez d'en avoir la preuve...

— Je remercie madame de Lucques de ses bontés, répondit la mère de Jeannette, mais elle me les fait payer trop cher pour que je les accepte... Quelque façon qu'elle emploie pour me demander cet office, c'est mon déshonneur qu'elle demande, puisqu'elle veut que je lui vende ma chère Jeannette... Reportez-lui donc ses deniers, je vous prie, et que Dieu la garde!...

— Madame ma mère, dit Jeannette en intervenant, vous vous courroucez à tort, à ce qu'il me semble, car la dame de Lucques est trop haute dame pour exiger de vous une vilaine action... Elle a, paraît-il, une fille qui a aimé, qui aime encore ailleurs, et qui, à cette cause, ne peut accomplir convenablement le devoir conjugal. Elle vous demande à vous, qu'elle sait en possession de fille sage, vierge de corps et d'esprit, de vouloir bien lui prêter cette fille... Il s'agit de sauver l'honneur d'un noble nom : à cause de cela, madame ma mère, il n'y a pas à hésiter... Je ferai la volonté de madame de Lucques. Sire chevalier, remportez vos deniers, car en les acceptant ce serait vendre mon corps, et je le veux donner pour l'amour de madame de Lucques... Elle m'en récompensera d'une autre façon, et quand il lui plaira.

— Fais ce que tu voudras, ma fille, répondit la mère. Mais ce que tu fais là est folie, à mon avis. Mieux vaut sage fille pauvre, que folle fille riche... C'est contre ma volonté que tu vas là, contre ma volonté et contre mon honneur...

Tout était dit entre la mère et la fille. L'une voulait, l'autre ne voulait pas. Mais elles étaient femmes toutes deux : ce fut celle qui voulait qui l'emporta sur l'autre. Jeannette monta sur le chariot d'Ancel, et tous deux revinrent à Nantes d une façon discrète.

CHAPITRE IX

Comment Jeannette fut substituée à Péronne dans le lit nuptial, et comment elle s'acquitta de son devoir de pucelle avec Artus, qui fut agréablement étonné.

Quand madame de Lucques vit Jeannette, elle fut ravie : elle était sauvée, et sa fille Péronne aussi.

Elle embrassa l'innocente pucelle, la combla de caresses et de promesses, et, quand l'heure du coucher eut sonné, elle la fit déshabiller et coucher dans le lit nuptial, aux lieu et place de la pauvre Péronne.

Les courtines étaient tirées au droit de la clarté des cierges, et l'on n'y voyait goutte dans le lit; on devinait seulement qu'il y avait une femme là, et une jolie femme, mais c'était tout.

Artus vint, suivi de son père, le duc Jean.

— Mon fils, dit ce dernier, vous donnerez aujourd'hui, selon la coutume, la terre et la cité de Xaintes en douaire à la femme avec laquelle vous allez coucher... Vous l'en mettrez en saisine par cette charte et cet anneau fait d'une émeraude précieuse.

— Je n'y manquerai pas, mon père, répondit Artus.

Le duc Jean se retira. La dame de Lucques, qui veillait avec anxiété à toute cette scène, s'approcha alors vitement de son gendre, et lui dit :

— Mon ami, je vous supplie de parler le moins possible à ma fille Péronne; car elle est toute honteuse de l'honneur que vous lui faites, et vous n'obtiendrez rien d'elle, que des caresses.

— Bien volontiers, dame, répondit Artus; je ne lui sonnerai mot.

La dame de Lucques se retira comme s'était retiré le duc Jean, et Artus resta seul avec celle qu'il croyait être Péronne.

Il s'approcha d'elle et voulut l'accoler, selon ses droits de mari, et pour obéir à son devoir.

— Monseigneur, dit Jeannette en déguisant sa voix et en le repoussant, avant toute chose, je veux savoir quel douaire vous me donnerez et assignerez... Après cela, je ferai tout à votre commandement...

Artus avait sous la main la charte et l'anneau que venait de lui bailler son père : il les bailla à son tour à sa compagne, en lui disant :

— Péronne, ma mie, vous avez là un douaire de dix mille livres, et un anneau de cent livres... Conservez-les en souvenir de mon père et de moi...

Jeannette passa à son doigt l'émeraude que lui tendait Artus, mit sous son chevet la charte qui lui constituait un douaire, et, pour toute réponse, baisa tendrement son amant sur la bouche.

Lors, Artus oublia qu'il avait dans ses bras une fille qui avait été dans les bras d'un autre; il ne voulut savoir qu'une chose, c'est que cette fille était admirablement faite, et il s'en convainquit à son aise. Jamais caresses plus ardentes ne furent échangées, jamais déduit plus amoureux ne fut pris. Artus fut étonné, et très agréablement étonné des plaisirs qu'il rencontra en cette nuit charmante.

— On m'avait trompé! murmura-t-il, enivré. Cette rose a tous ses parfums et toutes ses épines... Nulle main profane n'a essayé de la cueillir...

Les caresses furent longues et savoureuses, si longues et si savoureuses même, que fatigué, non rassassié, l'heureux Artus s'endormit en songeant au Paradis.

Ce déduit amoureux, loin de produire le même effet sur Jeannette, l'avait au contraire tenue en éveil. Elle n'était ni fatiguée ni rassasiée : elle attendait toujours. Quand elle vit qu'Artus était sérieusement endormi, elle le baisa sur la bouche et se leva doucement pour remplir jusqu'au bout la mission qu'elle s'était imposée.

Péronne et sa mère l'attendaient dans une chambre voisine.

— Je vous remercie, ma fille, dit la dame de Lucques en l'embrassant.

— Je vous remercie, ma sœur, dit Péronne en l'embrassant aussi.

— Pourquoi donc me remercier ainsi? demanda Jeannette, qui sentait encore sur ses lèvres roses la trace brûlante des baisers de son amant. C'est moi qui vous remercie, au contraire, pour le bonheur que vous m'avez procuré...

Les trois femmes s'embrassèrent de nouveau, et Ancel, qui était prévenu, reconduisit Jeannette à l'étang de la forêt pour que rien ne fût soupçonné.

Quant à Péronne, elle entra à pas de biche dans la chambre nuptiale, se glissa plus doucement encore auprès d'Artus, toujours endormi, et, à son tour, elle s'endormit jusqu'au jour.

Elle dormait de si bon cœur, même, que son jeune mari, un peu revenu de l'amour qu'il avait eu pour elle durant la nuit, ne jugea pas à propos de la réveiller, et, tout au contraire, se retira sans bruit pour aller trouver Gouvernau et quelques amis.

CHAPITRE X

Comment Artus, réveillé de bon matin, ayant Péronne à ses côtés, alla à l'étang de la forêt pour saluer Jeannette, qu'il trouva endormie; et comment celle-ci lui montra l'anneau et la charte qu'il croyait avoir donnés à Péronne.

On s'étonna de voir Artus debout si matin.

— Bonjour, seigneurs, leur dit-il; je veux aller voir ma mie Jeannette... Vous plaît-il de m'accompagner?...

— Certes, oui, répondit Gouvernau.

— Certes, oui, répondit Hector.

— Certes, oui, répondirent deux ou trois autres chevaliers.

On partit, et au bout de deux heures on était à l'étang, dans le logis de Pierre le forestier.

Jeannette s'était jetée sur son lit, toute vêtue, et sommeillait, recouverte seulement d'un manteau vert. Quand elle entendit la voix d'Artus, qui l'appelait, elle tressaillit et se réveilla, toute rougisante.

— Qu'est-ce donc? lui demanda son ami. Quelle chère menez-vous, pour être couchée si matin non dévêtue?...

— C'est que je reviens de chez mon seigneur et amant, répondit Jeannette en baissant les yeux.

— Pourquoi donc ne vous a-t-il pas retenue de ses bras et de ses baisers? reprit Artus, que le dépit commençait sérieusement à poindre.

— Il dormait, sire, répondit Jeannette en souriant.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas réveillé, ma mie?...

— Parce qu'il était fatigué, cher sire, et que je ne voulais pas qu'il gâtât son bonheur et le mien par une complaisance forcée...

— Vous l'aimez beaucoup, à ce que je vois, Jeannette!...

— Certes, oui, et plus que tout au monde...

— C'est celui que vous deviez épouser?...

— Lui-même, cher sire, a couché cette nuit avec moi...

—Quel avantage en avez-vous retiré, Jeannette?..

— Un douaire magnifique, cher sire!... Car il m'a bel et bien donné vingt mille livres de rente...

— Vingt mille livres!... C'est une somme, oui-dà!... Il faut qu'il soit homme de riche avoir pour douairer ainsi sa mie... Ma femme Péronne n'en a pas davantage...

— Sire, je ne sais laquelle l'emporte, de votre femme Péronne ou de moi, mais je suis en saisine d'une charte en bonne forme et d'un anneau en belle émeraude...

— Pouvez-vous me montrer cette charte et cet anneau? demanda Artus, de plus en plus surpris.

— Bien volontiers, répondit Jeannette.

Lors elle prit un coffret qui était à son chevet, l'ouvrit et en tira la charte et l'anneau, qu'elle bailla incontinent à Artus.

— Mais c'est la charte et l'anneau que j'ai donnés cette nuit à Péronne, avant le déduit amoureux! s'écria-t-il, stupéfait. Par la foi que vous me devez, ma douce amie, dites-moi où vous avez pris cet anneau...

— C'est vous-même, cher sire, qui me l'avez baillé de votre main en la mienne...

— Où?... Quand?... demanda Artus, abasourdi.

— Ce fut en votre propre lit, sire, répondit Jeannette, avant de faire votre volonté et plaisir de mon corps... Je l'avais exigé ainsi...

— Cela est vrai!... Cela est vrai!... Mais, dites-moi, comment êtes-vous donc arrivée en mon lit, dans mes bras?...

— Je vais vous l'expliquer, cher sire... Péronne, votre femme, n'était pas pucelle : elle avait forfait à l'honneur, avec un chevalier de la cour de sa mère... Il s'agissait de vous tromper là-dessus... C'était assez difficile... On vint me trouver; on me proposa de l'argent si je voulais consentir à passer la nuit, couchée avec vous, jusqu'à l'aube... Je refusai l'argent et j'acceptai la nuit. Les bonheurs payés sont de mauvais bonheurs. La comtesse de Lucques et son complice Ancel arrangèrent tout... Je fus introduite dans votre lit en place de Péronne, qui en était indigne, et, à l'aube, quand je vous jugeai endormi, je me retirai pour lui céder ma place, qu'elle pouvait remplir désormais... Puis je revins ici, et je me jetai tout éveillée sur mon lit, en rêvant aux délices qu'il m'avait été donné de goûter durant les courtes heures de cette courte nuit...

Artus, émerveillé, attira Jeannette sur son sein et l'accola tendrement.

— Jeannette, ma mie, lui dit-il, je suis tout joyeux de cette affaire, car vous me resterez, et celle qui m'a trahi s'en ira avec ses complices. Tenez vous prêtes, votre mère et vous, à venir à la cour, bien appareillées toutes deux, à ma réquisition...

— Bien volontiers, cher sire, répondit modestement Jeannette.

— Adieu, ma mie, reprit Artus en prenant congé. A cette heure que je sais que c'était vous, je regrette bien de m'être endormi si vite... C'est une injure que je réparerai, je vous le promets.....

— Je ne me plains pas, monseigneur...

CHAPITRE XI

Comment la trahison d'Ancel fut dénoncée au duc Jean par son fils Artus, et comment elle fut punie.

Au moment où Artus se retirait, suivi d'Hector et de ses amis, Ancel, le sénéchal, survint avec deux mules chargées de présents qu'il avait l'intention d'offrir à Jeannette et à sa mère, en échange de l'anneau et de la charte donnés dans la nuit par Artus, lequel anneau et laquelle charte étaient des témoins accusateurs contre Péronne.

Mais en apercevant le fils du duc de Bretagne, Ancel comprit qu'il avait fait un pas de clerc, et il s'empressa de retourner d'où il était venu, afin de prévenir la comtesse de Flandres et sa fille Péronne.

Artus et ses compagnons se mirent à sa poursuite et ne purent le joindre qu'à Nantes, dans le palais même du duc Jean

— Monseigneur mon père, dit Artus, je viens vous dénoncer une trahison commise à l'endroit de notre honneur commun par ce fourbe qui a nom Ancel et qui est le sénéchal de madame de Lucques.

— Ancel est un traître et un félon, dit à son tour Gouvernau, et je vous supplie, monseigneur le duc, de vouloir bien m'autoriser à combattre à outrance contre lui... Voici mon gage! J'attends celui du sénéchal...

— Voilà bien des rumeurs et bien des colères, répondit le duc Jean; et jusqu'à présent je n'en connais pas la cause...

— Faites venir Péronne, monseigneur mon père; faites venir Péronne et sa mère : vous comprendrez mieux lorsque l'explication de cette félonie tombera de leurs lèvres.

Le duc Jean envoya quérir sur-le-champ les deux dames, qui se rendirent à son appel, Péronne un peu troublée, sa mère pleine d'assurance.

— Madame, dit Artus en s'adressant à sa femme, pourriez-vous représenter à monseigneur mon père, qui les demande, l'anneau et la charte que je vous ai remis cette nuit, et me dire à quel moment de la nuit je vous les ai remis?

Devant une question aussi nettement formulée, il n'y avait pour Péronne, coupable, qu'un parti à prendre, qui était de s'évanouir : elle s'évanouit, et ses femmes l'emportèrent pour lui donner leurs soins.

— Cette réponse est suffisamment éloquente, à ce qu'il me semble, reprit Artus. Aussi monseigneur mon père, comme j'ai grand'honte d'avoir uni mon nom et ma vie au nom et à la vie de la dame Péronne, qui, avant de me connaître, avait déjà connu homme vivant, je vous requiers d'invalider ce mariage... L'archevêque de Bretagne l'a consacré, c'est par lui qu'il sera dissous...

— Ce mariage a été fait en bonne forme, dit alors la dame de Lucques, et je soutiendrai jusqu'au bout sa validité... La trahison ne vient point



de nous ; elle vient, au contraire, de sire Artus, qui ment ainsi aux traditions de courtoisie de ses pères...

— Madame de Lucques dit vrai ! s'écria Ancel avec une indignation simulée. Le mariage est valable... S'il y a là-dessous quelque chose qui cloche, cela doit être attribué à d'autres qu'à nous... L'anneau et la charte que monseigneur Artus avait donnés à sa femme Péronne lui ont été enlevés pendant qu'elle dormait sans défiance à ses côtés, et celle qui a commis cette trahison s'appelle Jeannette... Je m'offre de le prouver et de le soutenir en champ-clos... Gouvernau m'a provoqué : j'accepte son gage et lui envoie le mien... Car c'est lui qui a introduit Jeannette dans la chambre nuptiale ; c'est lui qui a poussé cette enfant à mal faire... Par ainsi, je soutiendrai envers et contre tous l'honneur de Péronne et la validité de son mariage...

Artus et Hector, indignés d'un tel langage, demandèrent aussitôt leurs armes et supplièrent le duc Jean de leur faire ouvrir le champ.

Mais Gouvernau les arrêta pour leur dire :

— Il ne convient pas à de si hauts hommes et à de si nobles princes comme vous êtes tous deux, de se commettre avec un traître comme le sénéchal Ancel... Je réclame le droit de mon défi en prime instance, et du gage jeté et relevé...

Le duc Jean accorda ce que demandait si justement le vaillant Gouvernau. La lice fut aussitôt préparée, et, sur-le-champ aussi, les tenants se disposèrent pour le combat...

Ancel espérait beaucoup en sa force, en son adresse, en son désespoir; mais il avait affaire à forte partie. Le brave Gouvernau ne fut pas long à le terrasser. Le genou sur sa poitrine, la pointe de l'épée sur sa gorge, il le força d'avouer sa trahison. Quand Ancel eut avoué, Gouvernau lui enfonça son épée et lui fit rendre l'âme.

L'archevêque de Bretagne prononça alors la nullité du mariage d'Artus et de Péronne. Le corps du sénéchal, qui venait d'expirer, fut attaché à la potence élevée au bout de la lice. Justice était faite, au contentement général !

A l'issue du combat de Gouvernau et de messire Ancel, la dame de Lucques ne jugea pas à propos de faire un plus long séjour à la cour du duc Jean : elle partit, emmenant avec elle sa fille Péronne.

Quand elles se furent éloignées un bon bout de chemin, la mère dit à la fille :

— Nous ne pourrons jamais nous laver de la honte que tu nous a faite !... jamais !... Nous n'avons plus désormais à espérer le moindre honneur, le moindre... Petits et gros, riches et pauvres auront le droit de nous montrer du doigt et de nous conspuer comme créatures viles !...

— C'est vrai, ma mère, répondit mélancoliquement Péronne, qui n'y pouvait mais.

Lors, commença la dame de Lucques si fort à pleurer, à se lamenter, à se plaindre, que sa fille en conçut plus avant encore dans son cœur un chagrin mortel; si bien, qu'à peine arrivée, elle rendait sa pauvre âme à Dieu, qui, moins cruel que les hommes, pardonnait à cette infortunée pécheresse.

Quant à Jeannette, la duchesse de Bretagne la retint auprès d'elle avec bonté, et le duc Jean lui conserva son douaire, afin qu'elle pût vivre honorablement à la cour de Nantes, où elle ne tarda pas à se faire aimer de tout le monde, à cause de son maintien modeste et de son esprit enjoué.

CHAPITRE XII.

Comment, au bout de quelque temps, Artus prit congé de son père, de sa mère et de Jeannette, pour courir les aventures avec Hector, Gouvernau et Jacquet, son écuyer.



uelque temps après, Hector rappela à Artus qu'il avait déjà projeté d'aller en étranger pays, à la recherche d'aventures, et Artus, remerciant Hector, s'empressa d'aller trouver le duc Jean et la duchesse sa mère.

— Monseigneur, lui dit-il respectueusement, en entrant dans sa chambre, et en mettant genou en terre et chaperon au poing, je viens vous demander congé d'aller hors du pays, en quête d'aventures et de fortune..... J'en demande autant à madame ma mère, et je serai très heureux d'obtenir votre consentement à tous deux.

Le duc et la duchesse refusèrent d'abord. Artus insista. Il fallut lui céder.

— Partez donc, cher fils, puisque les ailes vous sont poussées et que vous avez soif de voir et de connaître... Et qui voulez-vous mener avec vous, cher fils ?...

— Monseigneur, je n'emmènerai qu'Hector, Gouvernau, et Jacquet, mon écuyer.

— Bien... Prenez aussi avec vous, cher fils, tout l'or et tout l'argent qui vous sera nécessaire. Madame la duchesse et moi, nous vous y autorisons de grand cœur, en regrettant de ne pouvoir vous retenir plus longtemps auprès de nous, qui sommes vieux, et qui n'avons que vous d'héritier de notre nom et de notre duché... Allez donc, et que Dieu vous garde !...

Artus baisa la main de sa mère et se jeta dans les bras de son père, en les remerciant l'un et l'autre de leurs bontés. Puis il se retira, suivi de Gouvernau qui lui demanda alors à voix basse :

— Combien de temps resterons-nous hors du duché de Bretagne, cher sire ?...

— Cinq années pleines, répondit Artus. C'est le moins qu'il nous faut pour voir et avoir...

Gouvernau sortit, et bientôt la nouvelle du départ d'Artus se répandit de tous les côtés. Jeannette l'apprit une des premières ; une des premières, elle accourut auprès du duc pour s'assurer de ce malheur.

Le duc et la duchesse pleuraient silencieusement, navrés par ce départ qui leur enlevait pour cinq ans, pour toujours peut-être, leur fils bien-aimé.

Devant un tel spectacle, qui lui en apprenait plus long que toutes les paroles du monde, tout son sang tressaillit et elle chut toute pâmée entre les bras de la duchesse. Quand elle revint à elle, elle se mit à pleurer, ce qui la soulagea un peu, et ensuite elle murmura :



— Artus! Artus! doux ami, me laisseras-tu? Me laisseras-tu donc, Artus, mon doux ami?...

En cet instant Artus entra pour prendre un congé définitif de son père et de sa mère.

En le voyant, Jeannette lui courut sus, les bras étendus, et lui dit, toute haletante :

— Artus! Artus! doux ami, auras-tu bien le cœur de délaisser ainsi ceux qui t'aiment! Et monseigneur le duc, ton père? Et madame la duchesse, ta mère? Et moi aussi, moi, une orpheline désormais?...

Cette douleur vraie toucha Artus plus encore que ne l'avait touché le deuil de son père et celui de sa mère.

— Dame, lui dit-il en se détournant d'elle pour lui dérober la vue de son émotion, dame, que Dieu vous protége!... Je ne vous oublierai pas, croyez-m'en bien, et, à mon retour, je vous ferai plus riche et plus honorée que vous ne l'avez jamais été... Adieu, Jeannette; priez Dieu pour votre ami!...

Puis, pour ne pas céder à cette émotion qui lui montait comme un flot et menaçait de le submerger, il s'inclina et alla rejoindre Hector, Gouvernau et Jacquet, qui l'attendaient, avec les sommiers, lesquels étaient chargés et prêts à voyager...

CHAPITRE XIII

Comment Artus et ses compagnons, après avoir chevauché longtemps, arrivèrent en la terre de Danemarck; comment ils défirent douze chevaliers discourtois qui voulaient mettre à mal une pucelle et sa mère.

Tant chevauchèrent Artus, Hector, Gouvernau et Jacquet, de ci, de là, par monts, par vaux, par bois, par plaines, qu'ils arrivèrent enfin en la terre de Danemarck, et entrèrent dans une longue bruyère au bout de laquelle ils trouvèrent un étang et une grande chaussée.

Cette chaussée avait une lieue et demie de longueur. Elle était commode à suivre pour les chevaux : ils la suivirent. Elle aboutissait à une vallée : ils descendirent dans cette vallée, au fond de laquelle ils aperçurent une maison close de murs fort élevés et dont les portes étaient ouvertes. Ils entrèrent et appelèrent : il n'y avait personne, ni homme, ni femme, ni varlet. Etonnés, ils appelèrent plus fort : rien ne leur répondit. Seulement, ils crurent entendre une voix gémissante, une voix de femme qui se réclamait de la vierge Marie.

Lors, pressentant un danger pour quelque créature humaine, Artus se dirigea vitement du côté où s'entendaient ces gémissements, et il arriva dans une chambre où un spectacle étrange l'attendait. Une femme, les cheveux coupés, les vêtement souillés, le corps meurtri de coups, gisait tout de son long par terre. Et, à quelques pas d'elle, il y avait une table mise, sur laquelle se voyaient force vins et force venaisons.

— Dame, qu'avez-vous? demanda Artus, en relevant courtoisement cette infortunée. Qui vous a mise en ce piteux état?...

— Ah! gentil sire! s'écria-t-elle avec une sorte d'épouvante, ne me faites pas plus de mal que je n'en ai déjà, je vous en supplie... Car j'en ai trop, en vérité, beaucoup trop!...

— Rassurez-vous! je ne viens pas pour vous malfaire, mais, au contraire, pour vous secourir. Dites-moi donc, encore une fois, qui vous a mise en ce pitoyable état?...

— Gentil sire, ce sont douze chevaliers qui m'ont ainsi atournée et meffaite... J'ai peur qu'ils n'aient tué monseigneur et emmené ma fille pour la honnir... Secourez ma fille! secourez monseigneur, cela vaut mieux que de me secourir...

Artus obéit, se promettant de revenir, et il alla çà et là dans la maison, fouillant, explorant, si bien qu'il trouva le seigneur en question, attaché à une poutre, et blessé assez grièvement à la tête et à l'épaule. Il le délia, appela Hector et Gouvernau pour qu'ils l'aidassent à soigner cet homme, et en attendant, il l'interrogea avec intérêt.

— Je ne sais rien autre chose, répondit-il, sinon qu'ils ont tué mon écuyer, qu'ils ont emmené ma fille et ma femme pour les honnir, et que, quant à moi, ils m'ont battu comme enclume et ne se sont retirés qu'en me laissant pour mort...

— Par Dieu! dit Artus, l'outrage est grand, et nous le vengerons du mieux que nous pourrons... J'ignore, comme vous, ce qu'est devenue votre fille... Mais, quant à votre femme, elle vit encore... quoique dans un bien misérable état... Maintenant que vous voilà délié, et remis sur vos jambes, vous allez aller la rejoindre dans le retrait où je l'ai découverte... Réconfortez-vous l'un et l'autre... Je vais aller à la quête de votre demoiselle et, s'il plaît à Dieu, je vous la ramènerai en bonne santé de corps et d'âme...

— Dieu vous entende, cher sire!... soupira le seigneur en allant rejoindre sa dame.

Pendant ce temps, Artus et ses compagnons remontèrent à cheval et gagnèrent la forêt prochaine, où il leur semblait que devaient s'être réfugiés les discourtois chevaliers de la matinée.

Ils ne se trompaient pas. Les ravisseurs étaient réunis dans un épais fourré, et ils s'apprêtaient à honnir une demoiselle qui se débattait dans leurs bras comme un oiseau dans les rets de l'oiseleur, et qui criait de toutes ses forces, en invoquant tous les saints et toutes les saintes du paradis pour la conservation de son pucelage.

— Mauvais chevaliers! cria Artus, en se précipitant l'épée à la main au milieu de ses discourtois ravisseurs. Mauvais chevaliers, ne touchez pas à cette enfant, ou il vous en cuira durement!... Je veux vous ramener, la corde au cou, à la maison de son père, afin qu'il tire de votre méfait la justice qu'il mérite...

Les ravisseurs ne tinrent aucun compte de cette défense. Seulement, comme ils voulaient sans doute outrager à leur aise cette gente pucelle, et que la présence d'Artus et de ses compagnons les gênait, ils se mirent en mesure de se débarrasser au plus tôt de cette présence. Celui qui paraissait être leur chef s'avança roidement, la lance en avant, à la



rencontre d'Artus, si roidement même que sa lance vint se briser sur le haubert du fils du duc Jean. Sa lance rompue, il voulut se servir de son épée; mais Artus ne lui en donna pas le temps, et, d'un coup violent, l'envoya rendre ses comptes au grand Juge. Puis, après celui-là, un autre, puis un autre, puis un autre encore; de sorte qu'au bout d'un quart d'heure, aidé naturellement d'Hector, de Gouvernau et de Jacquet, il avait mis hors de combat neuf de ces déloyaux et discourtois chevaliers; quant aux trois autres, ils avaient jugé prudent d'enfiler la venelle, pour échapper à ces rudes compagnons qui leur faisaient l'effet de diables d'enfer.

Artus ne les poursuivit pas. Il lui importait peu en effet qu'ils allassent se faire pendre ailleurs. Ce qui lui importait beaucoup plus, c'était de porter immédiatement aide à la gente pucelle si heureusement délivrée. Il alla vers elle, la délia, la rassura par de bonnes paroles, la fit monter sur le cheval de l'un des chevaliers morts, et la ramena à son père et à sa mère, qui, tous deux, en la revoyant saine et sauve, s'agenouillèrent dévotement devant le vaillant prince breton, et le remercièrent avec l'effusion de leurs cœurs reconnaissants. Artus voulait repartir incontinent, avec ses compagnons; mais il fut supplié de rester au moins jusqu'au lendemain, et il resta. Le lendemain, vers le milieu du jour, il prit congé de son hôte et de son hôtesse, qui pleuraient à chaudes larmes; il embrassa la jeune fille qu'il avait sauvée d'un outrage pire que la mort, et qui, en son cœur, lui en avait une reconnaissance infinie; puis, il partit.

— Que Dieu vous bénisse, monseigneur! dirent l'hôte et l'hôtesse, sur le seuil de leur maison.

— Que Dieu vous accorde le bonheur que vous méritez si bien, monseigneur! murmura la jeune fille avec un soupir, et en le regardant partir avec regret.

CHAPITRE XIV

Comment, en se rendant à un tournoi, Artus et ses compagnons eurent affaire à trente larrons, et de l'hospitalité qu'ils reçurent d'un vieil homme et d'une jeune dame.

Les quatre compagnons chevauchèrent ainsi pendant toute la journée, et pendant les journées suivantes; bientôt ils entrèrent dans le pays de Vienne, où ils rencontrèrent un messager, porteur d'une javeline et d'un écu.

Cet homme hâtait le pas. Artus le salua.

— Monseigneur, dit le varlet, Dieu vous donne bonne aventure!...

— A qui êtes-vous, mon ami?...

— Sire, je suis à monseigneur de Beaujeu.

— Quelles nouvelles pourriez-vous me donner, mon ami?...

— Sire, vous ne savez rien si vous ne savez pas qu'un tournoi doit avoir lieu, le jeudi après la Sainte-Croix, entre monseigneur de Beaujeu et le maréchal de Mirepoix...

— Je l'ignorais, en effet... Et, dites-moi, quel homme est-ce que le sire de Beaujeu?...

— Sire, c'est un noble homme... Le comte de Forest est son oncle... Le comte de Montbéliard est son cousin... Voilà pour sa parenté... Quant à son caractère, on n'en peut trouver de plus doux et de plus débonnaire...

— Et le maréchal de Mirepoix?...

— C'est le contraire de monseigneur de Beaujeu, car il est cruel et ondoyant, fier et fantasque... Mais, malgré cela, bon et hardi chevalier, si fort et si courageux même qu'il ne redoute pas contre lui quatre vaillants chevaliers... Aussi monseigneur de Beaujeu m'envoie-t-il quérir monseigneur de la Lande, vaillant parmi les vaillants...

— A combien d'ici loge ce seigneur?

— Sire, monseigneur de la Lande ne loge pas à plus de deux lieues d'ici... Comme la nuit approche, permettez-moi de faire diligence; si maintenant vous voulez passer la nuitée à l'abri, il y a tout près d'ici un château, appelé le château de la Rochebise, où vous recevrez certainement l'hospitalité la plus grande de la part du seigneur qui l'habite, un riche homme, fort âgé. Tâchez de ne pas vous fourvoyer dans la forêt que vous avez à traverser pour arriver à ce château... Que Dieu vous garde, sire!...

— Allez votre chemin, mon ami, et bonne aventure!...

Le messager de monseigneur de Beaujeu prit congé d'Artus et de ses compagnons, qui, sans plus tarder, se mirent à chevaucher vers la forêt qu'il leur fallait traverser pour arriver au château de la Rochebise.

Malheureusement la forêt était vaste, profonde et obscure. Ils avancèrent et s'égarèrent.

Jacquet, l'écuyer d'Artus, chevauchait en avant avec les sommiers. Au détour d'un sentier, une trentaine de larronneurs, les hôtes habituels de cette forêt, se précipitèrent sur les sommiers, qui contenaient toute la richesse présente de nos quatre voyageurs. Jacquet était un brave garçon, fort attaché à son maître. Il se défendit rudement et, pour commencer, il mit deux de ces robeurs complétement hors de combat. Puis, survinrent Artus, Hector et Gouvernau, qui frappèrent à qui mieux mieux, faisant voler les bras et les têtes du revers de leurs épées. Ils firent tant et si bien, à eux quatre, que des trente ribauds, il n'en resta pas un seul.

Artus, alors, jugeant qu'ils pouvaient avoir un repaire dans les environs, ordonna une battue qui n'amena d'autre découverte que celle d'un homme que ces robeurs avaient dépouillé et attaché à un chêne. Artus le délia, et, comme il avait perdu tout son avoir, de par la subtilité malfaisante des larronneurs, il lui fit donner tout le butin qu'il venait de conquérir, aidé d'Hector, de Gouvernau et de Jacquet.

Cela fait, les quatre vaillants compagnons reprirent leur chemin, et, au bout de quelque temps, ils arrivèrent à la porte d'une maison isolée. Ils frappèrent: un varlet tout déchaux vint savoir ce qu'on voulait.

— Mon ami, répondit Gouvernau, c'est un chevalier qui veut céans héberger...

— Sire, reprit le varlet, prenez patience... Je vais aller parler au seigneur qui est là, couché, car il est vieux et mal portant, et jamais, à cette heure, il n'est debout, ni personne après lui dans sa maison...

— Allez, mon ami, nous attendrons, répondit Gouvernau. Seulement faites le plus vitement qu'il vous sera possible.

Le varlet disparut et alla trouver son vieux seigneur en sa chambre haute :

— Sire, lui dit-il, les gens qui viennent de heurter ainsi sont trois chevaliers et l'écuyer de l'un d'eux; ils vont au tournoi et désirent loger céans... Dois-je leur ouvrir la porte?

— Ouvre-leur vitement, répondit le vieil homme, et quand tu leur auras ouvert et qu'ils seront installés céans, tu viendras me dire quels gens ils sont.

Le varlet alla en grande hâte déverrouiller et déferrer la porte, et donna accès à chacun des nouveaux arrivants, en les examinant avec la plus grande attention, afin de rendre un compte exact de leurs physionomies à son maître.

Artus fut le premier introduit. Le varlet le dévisagea du mieux qu'il put, et il resta émerveillé de son fier maintien et de la beauté de ses traits.

Hector lui causa la même admiration.

Gouvernau, quoique plus âgé, n'en était pas moins un fort bel homme, grand, fort et hardi, comme il convenait à un chevalier.

Quant à Jacquet, c'était un écuyer, il n'y avait pas, par conséquent, à s'en occuper.

Une fois Artus et sa suite entrés, le varlet reverrouilla la porte, et remonta en la chambre haute, rendre ses comptes à son seigneur.

— Sire, lui dit-il, ce sont gens de grand lieu, par leur air et bonne mine... Ils ont riches sommiers et somptueux harnais!...

— Tôt, tôt, répondit alors le vieil homme, appareillez l'hôtel, et veillez à ce qu'ils soient servis richement, comme il convient à des seigneurs de leur rang.

CHAPITRE XV

Comment Hector tomba amoureux de la jeune hôtesse et des reproches qui lui furent faits à cet égard par Gouvernau. Comment à ce sujet, il y eut dispute, que termina l'intervention d'Artus.

Comme le varlet sortait de la chambre pour aller exécuter les ordres de son maître, celui-ci se tourna vers la dame qui était couchée à ses côtés, et il lui dit :

— Dame, levez-vous, je vous prie, par raison de votre honneur et gentillesse... Levez-vous et allez tenir compagnie à ces chevaliers qui viennent d'arriver... Ce sont nobles gens, paraît-il, et comme l'âge me retient au lit, dont votre beauté vous chasse au contraire, il faut leur montrer clair visage et non visage marmiteux... Le vôtre fera merveille, j'en suis certain, chère dame... Allez donc, et ne revenez auprès de moi que lorsque les devoirs de l'hospitalité auront été observés à leur égard!...

La dame obéit sans murmurer. Elle se leva, s'habilla de plus riches habits, mais sans perdre un temps trop long à son arrangement, et, lorsqu'elle fut prête, elle se rendit dans la salle où attendaient, à la lueur des torches, les trois chevaliers.

— Soyez les bienvenus céans! leur dit-elle de sa plus douce voix et de son plus doux sourire.

— Dame, répondit Artus en allant avec empressement vers elle et en l'amenant s'asseoir entre Hector et lui; dame, nous vous remercions de tout notre cœur d'avoir consenti à nous recevoir en votre logis... Mais nous sommes chagrins de penser que nous avons troublé vos songes et dérangé votre sommeil... Et nous vous demandons humblement pardon de vous avoir enlevée ainsi, vous si jeune et si aimable, à la compagnie de votre seigneur...

— Sire, reprit la dame, cela a plu ainsi à monseigneur, et je suis venue bien volontiers à sa place, afin de vous honorer et tenir compagnie le plus honnêtement qu'il sera possible; car, quant à lui, vieil homme, la chose n'est pas possible. Son intention seule y est : les forces lui manquent. Aussi m'a-t-il priée de l'excuser auprès de vous.

— Nous le remercions de nouveau, et doublement, répondit Hector, devenu tout d'un coup sensible à la beauté de la dame, à sa grâce, à sa douceur, à son sourire.

Pendant qu'ils devisaient ainsi, le temps de souper était arrivé. Aussitôt, les tables furent dressées, les nappes furent mises, les mains furent lavées, et chacun s'assit, Artus et la dame ensemble, et Hector en face.

Artus était jeune, il avait grand'faim, surtout après les aventures de la journée, et il mangea avec l'appétit d'une conscience sans peur et sans reproche.

Gouvernau n'était plus jeune; mais il était encore vert, et son appétit égalait son courage : il mangea avec le même appétit qu'Artus.

Quant à Hector, il ne but ni ne mangea. Il ne regardait qu'une chose, son hôtesse. Il ne pouvait détacher d'elle ses yeux ni son appétit. C'était un morceau friand, et, à chaque instant, l'eau de la concupiscence lui venait à la bouche.

Cette attention persistante ne tarda pas à être remarquée, de la dame d'abord, qui en fut troublée, puis d'Artus et de Gouvernau, qui en furent courroucés contre Hector.

— Artus, dit Gouvernau à son élève, trouvez-vous bon et digne d'amitié, ce que vous voyez en ce moment?...

— Non, certes! répondit Artus. J'ai vu ce soir beaucoup de choses que je voudrais bien n'avoir pas vues.

— Hector! Hector! dit Gouvernau.

Les choses n'en allèrent pas plus loin pour l'instant. On soupa, et, le souper fini, on alla se coucher dans les lits préparés. Artus et Gouvernau souhaitèrent une bonne nuit à leur hôtesse, et Hector ne se décida qu'à grand'peine à la laisser aller.

Le lendemain, les trois chevaliers remercièrent leur hôtesse de son hospitalité cordiale, et, après l'avoir recommandée à Dieu, ils prirent congé d'elle, et s'en allèrent leur chemin par la forêt.

La matinée était claire et belle, douce et chaude comme mois de mai. Nos chevaliers chevauchèrent

pendant quelque temps assez joyeusement, mis en cette gaîté par la bonne senteur de la forêt qu'ils traversaient.

Cependant, au bout d'un peu de chemin, les joyeux devis s'arrêtèrent et Gouvernau dit d'une voix grave à Hector, qui songeait toujours à sa belle hôtesse :

— Sire Hector, votre volonté fut-elle accomplie hier au soir, au souper, et après le souper, touchant notre charmante hôtesse ?...

— Hélas ! non, répondit étourdiment Hector, et je le regrette fort... car j'aurais eu grande joie, certes, à la tenir entre mes bras, bouche à bouche et cœur à cœur... Tandis que je l'ai laissée regagner son lit où l'attendait un vieux mari...

— Vous le regrettez ?... répéta Gouvernau. Vous avouez cela !... Vous osez dire que vous auriez eu grande joie à tenir entre vos bras notre belle hôtesse ! Mais vous oubliez donc, sire chevalier, que cette hôtesse était en possession d'un mari qui, de son lit, avait ordonné d'appareiller dignement et richement sa maison pour mieux nous faire fête !... Vous oubliez, vous qui avez été armé chevalier en même temps que mon cher Artus, que le premier commandement du code de chevalerie est la courtoisie et l'honnêteté !... Voilà un langage bien étrange, en vérité, et c'est la première fois que j'entends un compagnon de preux hommes regretter de n'avoir pas manqué aux lois de l'hospitalité...

— Voilà bien du bruit pour rien, messire Gouvernau, répondit Hector. A vous entendre, les jeunes hommes comme nous ne pourraient plus essayer de plaire aux dames et de s'en faire aimer, sous prétexte qu'elles sont en possession de mari... Votre langage est bien plus étrange encore que le mien, et il me semble que vous vous échauffez là à contre-temps et à contre-poil... Notre hôtesse était jeune, belle, avenante, et, rien que d'en parler en ce moment, l'eau m'en vient à la bouche avec les baisers !... Pour un peu, je retournerais sur mes pas, afin de lui dire avec mes lèvres ce que j'ai essayé hier au soir de lui dire avec mes yeux... Quel déduit charmant je prendrais avec elle !... Ah ! Gouvernau ! Ah ! Hector ! que je vous en veux d'avoir sitôt pris congé d'elle !...

Le caractère droit et loyal, jusqu'à l'excès, du bon Gouvernau, ne put lui permettre d'en entendre davantage. Son blâme, jusque-là, avait été bénignement manifesté, à cause de la jeunesse de celui auquel il s'adressait, à cause aussi des amicales relations qui existaient entre ces trois compagnons de route et qu'il ne voulait pas voir rompre, même durant un instant. Et puis, il avait espéré qu'Hector viendrait de lui-même à résipiscence, et reconnaîtrait de lui-même l'étourderie de sa conduite de la veille. Voyant qu'il n'en était rien, tout au contraire, Gouvernau ne fut pas maître d'un mouvement d'indignation, et, s'adressant de nouveau à Hector, il dit :

— Sire chevalier, qu'étaient, à votre sens, les douze chevaliers qui avaient mis à mal un prud'homme et sa femme, et qui s'apprêtaient à honnir la fille, après avoir honni la mère ?... Croyez-vous que nous ayons bien fait de les châtier ainsi que nous l'avons fait ?...

— Certes, oui, répondit Hector. C'etaient de misérables larrons d'honneur, et le châtiment que nous leur avons infligé n'était que mérité...

— Eh bien, sire, ce que ces discourtois chevaliers ont fait, vous vouliez le faire, vous. Tout autant qu'eux, sire, vous êtes coupable, puisque vous avez projeté de mettre à mal la femme de notre hôte !...

— Sire Gouvernau, reprit Hector conrroucé, vous allez loin dans l'application de votre blâme, et il ne me plaît guères de me laisser ainsi morigéner par mon égal en chevalerie.

— Qu'il vous plaise ou non, jeune fol, c'est ainsi !... Pourquoi donc ne vous dirais-je pas, à vous mon compagnon dont la conduite peut colorer vilainement la nôtre, pourquoi donc ne vous dirais-je pas que vous avez fauté ?... Si vous voyagiez à votre à part, cela me regarderait moins... Mais, encore un coup, vous êtes avec nous, au même titre, au même rang, et vous n'avez pas le droit d'en déchoir, parce qu'alors vous nous éclaboussez de votre faute et nous rendez responsables de votre crime...

— Vous aimez à discourir dans le désert et à vous battre contre des moulins, vaillant Gouvernau !... Puisque vous me morigénez, je vous morigénerai à mon tour...

— Et de quelle façon, sire Hector ?

— De la façon la plus naturelle du monde, sire Gouvernau.

— Montrez, que nous jugions !

— Voilà ma réponse.

Et. tout en disant cela, Hector tira son épée, prit un peu champ avec son cheval, et revint après sur Gouvernau.

Cette démonstration n'étonna pas ce vaillant et prud'homme. Il tenait son épée aussi fièrement que sa tête, et n'était jamais le dernier à la tirer, quand une occasion se présentait de le faire.

Hector le trouva donc prêt. Leurs deux épées se heurtèrent.

Avant qu'Artus, qui jusque-là avait marché en avant, eût pu revenir sur ses pas et s opposer à ce combat, une blessure avait été faite par Gouvernau à Hector.

— Gouvernau ! Gouvernau ! s'écria Artus avec un chagrin doublé de colère. Gouvernau ! Que faites-vous là ? Vous me tuez mon ami, mon compagnon, mon cousin !... Ah ! Gouvernau, quelle malerage vous travaille donc !... Pourquoi ne vous servez-vous pas aussi de votre épée contre moi ?...

En entendant ces reproches immérités, Gouvernau devint triste et décontenancé. Il crut qu'il avait eu tort, bien qu'il sentît au fond de sa conscience qu'il avait raison, et, pour échapper au trouble qui l'envahissait et à la douleur qui le poignait, il donna de l'éperon dans le ventre de son cheval, et disparut bientôt dans les profondeurs de la forêt.

— Me voilà bien loti à présent, s'écria Artus, partagé entre le désir de courir après Gouvernau pour le ramener, et le désir de rester auprès d'Hector pour le soigner. Me voilà bien loti à présent ! Gouvernau parti ! Hector blessé !...

— Ma blessure n'est rien, cousin, répondit Hector, et d'ailleurs, eût-elle été plus grave, que j'eusse mérité de la recevoir. J'ai été un peu fol avec messire Gouvernau, de même que j'avais été un peu hardi hier au soir avec notre belle hôtesse...

• — Voilà de bons et loyaux sentiments, cousin Hector, reprit Artus, et je regrette bien que vous ne les ayez pas manifestés plus tôt... Cela nous aurait évité, à vous une blessure, à moi le chagrin d'être séparé de mon bon Gouvernau!...

— Ah! cousin Artus, répliqua Hector en riant, s'il n'y avait jamais d'erreurs, jamais de fautes, jamais de crimes, à quoi servirait le pardon céleste, cette merveilleuse chose?... Mais, cousin, pendant que nous devisons ainsi, perdant notre temps et nos paroles, sire Gouvernau prend de l'avance sur nous et, si nous tardons encore, nous ne le rejoindrons jamais...

— Bien pensé, cousin Hector! En avant alors!...

Artus et Hector fit prendre le galop à leurs chevaux, qui ne demandaient pas mieux eux-mêmes de retrouver le cheval monté par Gouvernau. Quelque temps après, un hennissement se fit entendre; auquel répondirent les hennissements des chevaux d'Hector et d'Artus. Gouvernau était retrouvé!

— Ah! cruel Gouvernau! vous nous fuyiez! s'écria Artus d'un ton de reproche. Nous nous étions pourtant bien juré de ne nous laisser jamais séparer que par la mort... Venez çà, je vous prie!... Venez!... Hector s'amende!... Il a reconnu de lui-même sa faute, et il vient vous en renouveler l'aveu qu'il m'en a fait.

— Artus dit vrai, messire Gouvernau, répliqua Hector. Mon repentir est sincère : je m'humilie volontiers!...

— Bien! bien! ne parlons plus de ces misères! répondit le bon Gouvernau. Embrassons-nous, et continuons notre route!...

Les deux adversaires s'embrassèrent en effet, à la grande joie d'Artus; et bientôt tous trois reprirent leur chemin, toujours accompagnés de Jacquet et des sommiers.

CHAPITRE XVI

Comment Artus, Hector et Gouvernau arrivèrent au château du sire de la Lande, lequel leur donna l'hospitalité et leur raconta l'histoire de ses amours avec la dame de Roussillon, ainsi que la cause du tournoi qui devait avoir lieu à Vienne.

Le messager de monseigneur de Beaujeu ne les avait pas trompés de beaucoup sur la distance où ils étaient du château de monseigneur de la Lande, et ce n'était pas de sa faute, vraiment, s'ils s'étaient égarés et attardés dans cette forêt.

Ils l'aperçurent bientôt, au sortir du bois, à quelques pas devant eux. Ils y allèrent délibérément, assurés de rencontrer là l'accueil qu'ils avaient rencontré partout sur leur chemin.

Monseigneur de la Lande, en effet, reçut très courtoisement Artus et ses compagnons. Il donna immédiatement les ordres nécessaires pour qu'ils fussent convenablement hébergés, eux et leur suite.

Puis il demanda à Artus où il comptait aller.

— Je compte aller à Vienne où l'on m'a dit qu'avait lieu une fête, un tournoi, et où doivent se rendre de nobles et hautes personnes, répondit Artus.

— Il y aura là, en effet un grand tournoi, reprit le sire de la Lande, et la chose vaut la peine que des chevaliers de votre apparence s'y rendent. Ces fêtes-là instruisent en vaillance, même les plus vaillants.

— Et à quelle occasion, sire, cette fête?

— Je puis vous en dire ce que j'en sais, répondit le sire de la Lande, après avoir dévisagé le fils du duc Jean et s'être assuré qu'il avait affaire à un gentilhomme de race. Monseigneur de Beaujeu m'a toujours affectionné, et c'est à lui que je dois d'avoir eu une enfance heureuse et protégée. J'eus occasion d'aller en ma jeunesse hors de mon pays... je vins en la terre de Mirepoix, autour de laquelle vivaient deux nobles barons, amis de monseigneur de Beaujeu, lesquels me firent fête et honneur... L'un d'eux avait une femme aussi belle que noble... la dame de Roussillon. Un jour, à sa fête, célébrée en grand appareil, elle se para d'atours si riches et si avenants que je fus plus émerveillé que jamais de sa beauté... Jamais elle ne m'avait paru plus désirable... A partir de ce jour-là, je la plaçai si avant dans mon cœur, dont elle occupait depuis longtemps la plus grande et la meilleure place, que j'en perdis le boire et le manger... Je maigris, je me décolorai, je m'affaiblis au point de faire mal et pitié à ceux qui me voyaient... J'aurais voulu cacher cet état à tous les yeux; mais cela ne fut pas possible... Chacun me vit diminuer et m'en aller en dépérissement, et la dame de Roussillon le vit comme tout le monde... Un matin, levé de bonne heure, je vins en une chambre où je croyais ne rencontrer personne, et où j'aperçus la dame de Roussillon, occupée à coudre auprès de la fenêtre... Je m'approchai d'elle en frémissant; elle me donna le bonjour d'un air amical et me souhaita une meilleure santé... A quelques mots mélancolieux que je lui répondis en la remerciant de ses bons souhaits, elle cessa tout-à-coup de coudre, se leva vivement et vint m'accoler avec cette tendresse et cette douceur que toutes les femmes savent si bien montrer quand elles veulent faire venir sur la bouche des hommes les pensées qu'ils ont dans le cœur...

Il y eut ici une suspension de récit de quelques minutes. Le sire de la Lande était ému en racontant cette histoire amoureuse à laquelle étaient attachés ses plus doux souvenirs.

— Sire, reprit-il en s'adressant à Artus, si je vous raconte ainsi mes faiblesses, ne les tenez pas en mépris; car jeunesse fait faire beaucoup de choses!...

— Je n'ai de mépris que pour les vilenies et les méchancetés, répondit Artus... Ainsi, notre hôte, continuez donc, je vous en prie, ce récit qui m'intéresse si fort.

Le sire de la Lande reprit :

— Ainsi accolée à moi, sa poitrine contre ma poitrine, son haleine dans mon haleine, la dame de Roussillon semblait attendre une confession... Je la lui fis... « Il est bien vrai, lui dis-je, que j'ai mis mon cœur en vous plus qu'en tout le monde... Je vous aime d'une si profonde et si entière amour, qu'il n'y a plus en moi nulle place pour d'autres af-



fections... Je n'aime que vous..., je ne cherche à aimer que vous... je n'aimerai jamais que vous... » Ce disant, je me sentis défaillir, et je fus forcé de m'asseoir... Elle vint s'asseoir auprès de moi pour m'accoler de nouveau, et mêler de nouveau sa fraîche haleine à mon souffle ardent... « Ayez pitié de moi! » murmurai-je en joignant les mains. . « Et monseigneur? » dit-elle en me regardant entre les deux yeux. « Oui, oui, repris-je; je sais bien, je vois bien que je vais à la trahison envers lui, qui m'aime et m'honore sur tous autres!... Oui, je sens bien que mon amour pour vous me mène à mal et à misère... Aussi aimerais-je mieux mourir que vivre comme je vis!... » La dame de Roussillon réfléchit pendant quelques instants qui me parurent longs comme des heures; puis, me prenant la main et me conduisant à la fenêtre, laquelle donnait sur un grand bois, elle me dit : « Voyez-vous ce chêne, là-bas, éloigné des autres?... Trouvez-vous là d'ici un an, à pareil jour, et je vous promets qu'alors vous me posséderez toute et ferez de moi à votre complète volonté... » Je tressaillis d'aise et lui répondit : « Oh! bien chère dame, merci!... J'y serai, j'y serai à ce rendez-vous qui doit sonner l'heure de ma félicité!... Mais, jusqu'à ce moment ineffable, dont je vais compter les minutes, je veux m'éloigner de vous... Vivre près de vous jusqu'à ce moment-là me semblerait malaisé; ce serait un supplice de Tantale, plein de charmes et plein de misères... J'ai soif de votre amour, j'ai faim de votre cœur, mais si je consens à ne me désaltérer, à ne me repaître que dans un an, il ne faut pas que je reste chaque jour exposé aux tentations de la soif et de la faim : j'en mourrais devant vos yeux!... » Elle consentit à mon départ... Quant à monseigneur, il voulut me retenir, et, comme j'insistais vivement pour partir, il fut sur le point de laisser là sa terre pour venir avec moi là où je comptais aller... Mais je parvins à lui échapper et à m'éloigner du pays où m'attendait tant de bonheur à mon retour...

Ici encore, le sire de la Lande fit un temps d'arrêt, pour se reposer et reposer aussi ses hôtes qu'il ne voulait pas trop fatiguer.

Bientôt il reprit :

— Au bout d'un an je revins... C'était le jour, c'était l'heure qu'elle m'avait désignés... J'allai me placer sous le gros chêne qu'elle m'avait montré, et j'attendis... Elle parut à la fenêtre où nous avions si tendrement devisé ensemble, une année auparavant, et où elle était en cet instant en train de deviser avec son mari... En m'apercevant sous mon chêne, elle se mit à rire aux éclats, ce dont son seigneur, étonné, lui demanda la cause. « Ce n'est rien! » répondit-elle. « On ne rit pas sans raison comme une corneille, » répliqua le mari, dont la curiosité était éveillée. « Eh bien! répondit la dame, dites-moi, je vous prie, où vous croyez qu'est en ce moment messire Guy de la Lande?... » Monseigneur dit : « Je n'en sais rien, et j'en suis bien marri... car si je savais où il est, j'irais volontiers le voir... » « Sire, il n'est pas loin d'ici, repartit la dame. Mais avant de vous dire où il est, je dois vous dire pourquoi il y est. Apprenez donc que Guy de la Lande m'aimait d'amour et avait osé me le dire... Pour échapper à sa poursuite et me délivrer de ses ardeurs, je l'ai remis à un an, comptant bien qu'au bout de ce temps il serait guéri, et lui promettant de m'abandonner alors à lui complétement... L'année expire aujourd'hui... il est revenu de ses pérégrinations, mal guéri, à ce qu'il paraît, puisque le voilà sous le chêne où il a été convenu qu'il m'attendrait... Ainsi sont punis les faux et les musards qui convoitent l'honneur d'autrui sans en avoir le droit... » « Dame, dit alors monseigneur, par la foi que vous me devez, je vous prie d'aller vous vêtir le plus richement et le plus accortement qu'il vous sera possible, comme si vous aviez à vous présenter au roi... Quand vous serez prête, vous reviendrez céans... » La dame de Roussillon s'inclina et disparut pendant une demi-heure environ... J'étais toujours sous mon chêne, attendant, plein de fièvre et d'espoir...

— Cette dame de Roussillon ne savait pas aimer!... murmura Hector à l'oreille de Gouvernau. Refuser l'amour d'un homme, bien! Mais dénoncer son amant à son mari, c'est une faute de cœur!...

— Et le devoir?... se contenta de répondre Gouvernau.

Guy de la Lande continuait :

— La dame de Roussillon revint auprès de son mari, parée comme le jour de sa fête. « Dame, lui dit-il, au nom de ce que vous me devez, je vous commande d'aller à l'instant même au rendez-vous que vous avez donné à Guy, et de faire tout ce qu'il exigera de vous : il en a le droit, puisque vous le lui avez promis. Quand il aura fait de vous tout ce qui lui aura plu, vous reviendrez, mais seulement alors. » « Ah! sire, s'écria la dame de Roussillon, pour rien au monde je ne ferai cela!... Il ne convenait pas déjà que vous sussiez les paroles d'amour que Guy de la Lande m'avait dites; il conviendrait encore moins que je m'abandonnasse à lui... Ce serait vilaine chose devant Dieu et devant les hommes... » « Dame, je prends le péché sur moi, répondit le sire, et je vous jure, sur ma loyauté, que, loin que votre mérite en soit diminué, vous m'en deviendrez plus chère et mieux aimée... J'ai résolu que cela se ferait, et cela se fera... » « J'obéis, sire, dit la dame; là où vous voyez honneur, je ne vois que honte; mais, cette honte, c'est vous qui l'aurez voulue : elle retombera sur votre tête!... » Lors, saluant son mari, elle le quitta pour venir vers moi, dans le bois où je l'attendais.... Si je fus joyeux, si mon cœur déborda de contentement, il ne faut point le demander... J'allai vers elle, je l'embrassai à plusieurs reprises avec une tendresse accumulée depuis un an en moi-même. Puis je lui dis : « Chère dame aimée, vous étiez là bien attendue, vous êtes à cette heure bien arrivée... » Je voulus l'entraîner dans le plus épais du bois : elle s'y opposa, en me disant : « Sire Guy de la Lande, que Dieu vous garde de toute mauvaise pensée!... Monseigneur vous salue doucement comme son bon ami.... » « Comment, madame; où est donc monseigneur? Comment sait-il que vous êtes venue céans à mon intention? » « Je ne sais qu'une chose, sire, c'est que c'est lui qui m'a commandé de m'appareiller ainsi que vous voyez, et de venir au rendez-vous que je vous ai donné il y a un an, pour que vous fassiez de moi tout ce qu'il vous plaira de faire... Aucun ennui ne pourra vous advenir de ceci d'autre que de vous-même, puisque son amitié pour vous vous autorise

à agir comme vous voudrez... » Cette confession me toucha au plus haut point et je sentis toute la délicatesse et toute l'excellence des sentiments de monseigneur pour moi. Je rougis de ma folie, et, prenant la main de la dame de Rousillon, je la conduisis aussitôt vers son mari, en la priant de m'aider à faire ma paix avec lui... J'étais guéri de cet amour ardent qui s'était alimenté de tant de choses pendant six années!... Monseigneur m'embrassa. Je me jetai à ses genoux en criant merci : il me releva aussitôt et m'embrassa de nouveau comme eût fait mon père... Voilà, sires chevaliers, la première partie de mon histoire...

— Nous ne voyons pas poindre encore le tournoi et la cause de ce tournoi! fit observer Hector, toujours en s'adressant à Gourvernau.

— Cette aventure fit du bruit, reprit Guy de la Lande. Elle était, en somme, à l'avantage de trois personnes... Madame de Roussillon, elle surtout, était sortie blanche comme un lis de cette affaire amoureuse où j'avais été sur le point de jouer un rôle déloyal. Tout le monde la respecte et l'aime, excepté les gens qui ne respectent rien et n'aiment personne. L'autre jour, dans une fête, monseigneur de Beaujeu menait danser madame de Roussillon... Le maréchal de Mirepoix était là... Il ricana et dit très haut que monseigneur de Beaujeu tenait à succéder, comme amant aimé, à Guy de la Lande... La dispute s'échauffa, comme bien vous pensez, et, à la suite de mauvaises paroles dites brutalement à monseigneur de Beaujeu par le maréchal de Mirepoix, il fut convenu qu'un tournoi aurait lieu à Vienne mardi prochain. Monseigneur m'a envoyé quérir... je vais m'y rendre et je serais aise que vous pussiez y venir avec moi, afin de faire partie des tenants de monseigneur de Beaujeu.

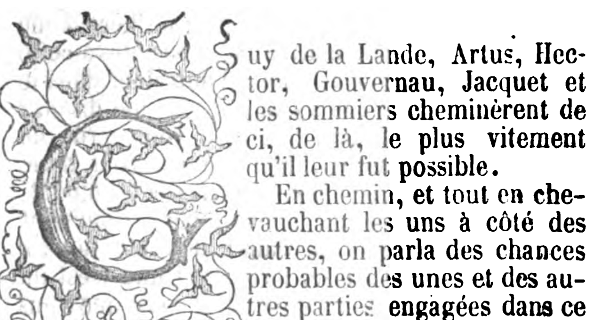
— Bien volontiers, répondit Artus. Et, ajouta-t-il aussitôt, la dame de Roussillon sera-t-elle en ce tournoi?...

— Oui, par ma foi, et, avec elle, un grand nombre de comtesses et de hautes dames.

Le départ fut à l'instant même résolu et effectué.

CHAPITRE XVII

Comment Artus, Hector et Gouvernau partirent avec le sire de la Lande pour le tournoi qui devait avoir lieu en Viennois entre le sire de Beaujeu et le maréchal de Mirepoix.



Guy de la Lande, Artus, Hector, Gouvernau, Jacquet et les sommiers cheminèrent de ci, de là, le plus vitement qu'il leur fut possible.

En chemin, et tout en chevauchant les uns à côté des autres, on parla des chances probables des unes et des autres parties engagées dans ce tournoi.

— Le maréchal de Mirepoix espère être le roi de la compagnie! dit Guy de la Lande. Mais quoiqu'il soit bon chevalier de sa main, il à affaire à des vaillants qui lui feront changer d'avis.

— Convenons, répondit Artus, que celui d'entre nous qui fera le mieux sera déclaré roi des chevaliers, des comtes et des barons présents, qu'il les pourra conduire où bon lui semblera...

— C'est convenu! dit le sire de la Lande.

Les quatre chevaliers chevauchèrent ainsi jusqu'à Lyon sur le Rhône. Ils traversèrent le pont et la ville et aperçurent force pavillons tendus de tous côtés.

Quand monseigneur de Beaujeu, les comtes de Forest et de Nevers apprirent par un messager l'arrivée de Guy de la Lande avec plusieurs chevaliers de haute vaillance et de haut lignage, ils allèrent à leur rencontre.

Le sire de Beaujeu, séduit par la grande beauté et la fière façon d'Artus, le salua courtoisement, lui prit la main et se mit à sa disposition.

— Soyez le bienvenu en la terre de Viennois, lui dit-il, et considérez mon hôtel comme vôtre.

— Je vous remercie, sire, répondit Artus.

Cela dit, et les présentations faites, les nouveaux arrivants allèrent se désarmer et se reposer sous les tentes.

Tout en se désarmant, Artus regardait de temps en temps au dehors du pavillon qu'il occupait avec Hector. Les panonceaux et les bannières ventelaient et ondulaient dans la plaine. Des chevaliers s'exerçaient sur leurs destriers, et essayaient ensemble leurs lances, leurs hauberts et leurs écus qui reluisaient gaîment au soleil.

Ce spectacle intéressait beaucoup le courageux fils du duc Jean. Le cœur lui riait.

— Ami, dit-il à Hector, ne vaut-il pas mieux être ici que de croupir auprès de nos mères?...

— Par ma foi, oui, cousin! répondit Hector.

Ils continuèrent à deviser ainsi jusqu'à l'heure du souper, qui les réunit avec leurs autres compagnons.

Le comte de Nevers s'assit le premier. Artus se plaça à côté du comte de Forest, qui avait Hector de l'autre côté, et le souper fut incontinent servi. Les hôtes étaient illustres : les mets furent choisis.

Après le souper, on joua à divers jeux pendant une heure ou deux, et, après, on alla se coucher.

Le lendemain, à l'aube, un chevalier demanda à parler au seigneur de Beaujeu, à qui il dit :

— Sire, monseigneur le maréchal de Mirepoix m'envoie vous demander à quelle heure il vous plaira de commencer le tournoi?... Monseigneur de Mirepoix est prêt.

— Nous sommes prêts aussi, répondit le sire de Beaujeu. Puisqu'il nous laisse le choix de l'heure, nous demandons à ce que cela ait lieu à l'instant même... Mais, chevalier, vous ne m'avez pas dit combien de gens fournit à ce tournoi votre maître?...

— Le maréchal de Mirepoix, mon maître, sire, amène avec lui neuf cents combattants...

— Neuf cents! s'écria le comte de Forest. Nous n'en avons pas même cinq cents de notre côté!...

— Ne vous mettez pas en peine de cela, dit Artus. Dieu et moi nous vous viendrons en aide... Moi, et mes deux compagnons aussi...

Le messager du maréchal de Mirepoix se retira alors, émerveillé de la beauté et de la fierté des trois chevaliers amenés au sire de la Lande, et il alla

rendre compte de sa mission à ceux qui l'avaient envoyé.

CHAPITRE XVIII

Comment Artus et ses compagnons prirent part au tournoi, et comment le fils du duc Jean mit à mal le maréchal de Mirepoix, au grand ébahissement des dames.



Une heure après les trompettes sonnèrent clairement de part et d'autre, et le tournoi commença, en présence du roi de Malogres, des comtesses et des hautes dames du Viennois.

Le sire de Beaujeu et ses tenants, au nombre de cinq cents chevaliers, s'avancèrent, la lance en avant, à la rencontre du maréchal de Mirepoix et de ses tenants, au nombre de neuf cents chevaliers. Cela fit bientôt une fière mêlée, d'où sortit grande poussière et d'où s'éleva grande clameur. Les lances se brisèrent, les heaumes se bossuèrent, les hauberts se démaillèrent, à grande foison.

C'était un spectacle plein d'intérêt pour ceux qui le regardaient. Les chevaliers qui combattaient là étaient des chevaliers d'élite, et, en outre, il y avait une différence de nombre assez grande entre les deux partis pour que cela fût plus intéressant encore à contempler.

En outre aussi, tous les regards étaient attirés vers ce chevalier inconnu et ses deux compagnons, amenés par le sire de la Lande, dont le messager du maréchal de Mirepoix avait rapporté tant de merveilles, et qui, en effet, se conduisait en cette occurrence de manière à justifier toutes les espérances du sire de Beaujeu.

Artus avait déjà renversé trois ou quatre chevaliers du bout de sa lance, sans être touché une seule fois par aucun. Puis, sa lance s'étant brisée, il avait tiré son épée de son fourreau et, poignant son cheval de ses éperons, il s'était élancé à la rencontre du maréchal de Mirepoix, qui, de son côté, mettait à mal beaucoup de chevaliers du parti du sire de Beaujeu.

Artus savait quelles étaient les prétentions du maréchal, prétentions orgueilleuses, manifestées arrogamment. Le maréchal de Mirepoix avait dit qu'il serait couronné roi de chevalerie à l'issue du tournoi, à la grand'honte du sire de Beaujeu et de ses chevaliers. Et Artus voulait donner tort à la confiance que le maréchal avait en lui. Il voyait les rangs des tenants du sire de Beaujeu s'éclaircir, grâce à l'incontestable vaillance de ce rude homme : il voulut s'opposer à ce qu'il allât plus loin et décidât le succès de la journée en sa faveur.

Lors donc, poussant son cheval du côté où le maréchal de Mirepoix faisait ses ravages, Artus s'attaqua à lui avec une impétuosité sans égale.

Tous les regards, d'abord éparpillés çà et là, sur les groupes les plus remuants, se concentrèrent alors sur Artus et sur le maréchal de Mirepoix. Celui-ci fit quelques voltes gracieuses, calmes, dédaigneuses, qui semblaient montrer au chevalier inconnu le peu de cas qu'il faisait de lui. Mais bientôt, devant la furie des attaques d'Artus, il comprit qu'il avait affaire à un rude homme et il se défendit sérieusement.

Artus, à son tour, jugea quel vaillant homme il avait pour adversaire et cela lui réjouit le cœur. Il manœuvra son épée tant et si bien qu'il finit par en asséner un coup décisif à son adversaire. Le coup fut si violent même, que ni la targe ni le jacerain ne purent garantir le maréchal de Mirepoix, qui tomba sur l'arène, blessé, vaincu.

La victoire appartenait au parti du sire de Beaujeu.

Dames et demoiselles étaient ébahies de la courageuse façon dont Artus était resté maître du champ-clos. Le roi le complimenta; le dauphin lui offrit son amitié; les dames lui offrirent toutes leurs plus irrésistibles sourires.

— Quel chevalier pourrait faire ce qu'il a fait?... disait la comtesse de Forest.

— Vous dites vrai! ajoutait la comtesse de Foix. Je l'ai vu désarçonner le maréchal avec une dextérité incroyable. Quelle vaillance! C'est décidément le meilleur chevalier du monde... Le meilleur et le plus beau!... On le dit doux comme un agneau..... cela donne envie de le conduire en laisse... Qui veut s'en charger?...

— Madame de Foix, disait la dame de Roussillon, je voudrais qu'il fût votre chevalier!

— Madame de Roussillon, disait la sœur du maréchal de Mirepoix, dont elle avait la médisance, vous faites ce vœu afin de pouvoir parler à ce beau chevalier tout à votre aise, pendant que dormirait madame de Foix... Il serait à elle et à vous!...

— Ah! madame!... Honnie soit celle qui se souhaite et convoite ce qui est à autrui!... Je ne suis pas de celles qui enferment des chevaliers dans leur chambre de nuit sans la permission de leur seigneur... Je n'en cache aucun sous ma couverture... Si vous l'avez fait, ce n'est pas une raison pour que d'autres vous imitent... Je suis certaine que vous êtes parfois dans l'ombre quand je suis en plein soleil, et que vous avez compagnie lorsque je suis seule...

Lors vinrent Artus, Hector, Gouvernau, et le sire de la Lande.

— Artus, dit ce dernier en prenant la main de la dame de Roussillon et en la présentant au fils du duc Jean, je vous avais promis que je vous montrerais madame de Roussillon, la voici.

— Je demande l'honneur d'être votre chevalier, madame! s'écria Artus en s'inclinant respectueusement devant cette beauté.

— J'accepte volontiers, sire, répondit la dame en rougissant, et l'honneur sera bien certainement pour moi...

Toutes les dames et demoiselles s'approchèrent avec curiosité du héros de ce tournoi, et chacune d'elles, de sa voix la plus melliflue, le pria de vouloir bien se désarmer devant elles.

Artus fit quelques façons. Elles insistèrent avec

cette félinerie d'accent que savent prendre les femmes, et Artus céda.

Quand il fut désarmé, et qu'il apparut dans son costume de dessous, gracieux quoique membré, élégant quoique fort, ce fut un cri général d'admiration. Le lion s'était changé en mouton!

— Heureuse celle dont il est le chevalier! se dirent entre elles toutes les dames. Plût à Dieu qu'il fût le chevalier de monseigneur; il serait le mien aussi... Ah! je n'imiterais pas la dame de Roussillon : je ne dénoncerais pas cet amant-là à mon mari!... Ah! le beau, le vaillant, l'intrépide, l'infatigable chevalier!...

Ainsi parlaient-elles.

On apporta une aiguière d'eau tiède et un bassin d'argent afin qu'Artus pût laver son cou et son visage couverts de sueur.

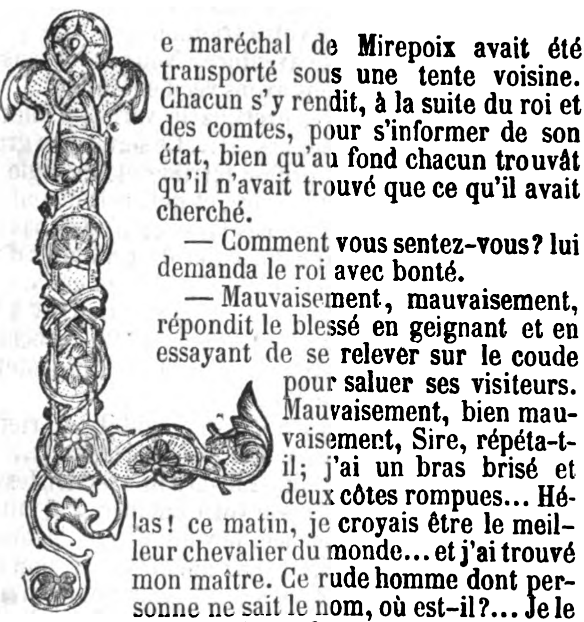
Quand il eut fini, la dame de Roussillon lui mit au cou un manteau d'écarlate vermeille, lequel venait de la comtesse de Nevers. Les autres dames essayèrent de le retenir, mais sans pouvoir y parvenir. Artus remonta sur son cheval, et ses compagnons sur les leurs, et ensemble ils rejoignirent la chevalerie des deux côtés.

— Soyez le bienvenu, sire, dit le roi en saluant Artus. Vous êtes la fleur de la chevalerie française, le meilleur et le plus vaillant homme du monde... Je vous prie de vouloir bien demeurer avec moi : nous serons une paire de loyaux compagnons, je vous le promets...

Artus s'excusa de son mieux et refusa net. Il avait à ccurir d'autres aventures.

CHAPITRE XIX

Comment Artus fut couronné roi de chevalerie, sur la demande même du maréchal de Mirepoix, et comment, malgré les offres bienveillantes du roi de Malogres, il prit congé et s'en alla courir les aventures.



Le maréchal de Mirepoix avait été transporté sous une tente voisine. Chacun s'y rendit, à la suite du roi et des comtes, pour s'informer de son état, bien qu'au fond chacun trouvât qu'il n'avait trouvé que ce qu'il avait cherché.

— Comment vous sentez-vous? lui demanda le roi avec bonté.

— Mauvaisement, mauvaisement, répondit le blessé en geignant et en essayant de se relever sur le coude pour saluer ses visiteurs. Mauvaisement, bien mauvaisement, Sire, répéta-t-il; j'ai un bras brisé et deux côtes rompues... Hélas! ce matin, je croyais être le meilleur chevalier du monde... et j'ai trouvé mon maître. Ce rude homme dont personne ne sait le nom, où est-il?... Je le voudrais voir pour le fêter de mes compliments et de mon admiration...

Le sire de Beaujeu prit la main d'Artus, qui se tenait modestement à l'écart, et l'amena vers le maréchal.

— Sire, murmura ce dernier, soyez le bienvenu céans!... Je vous remercie d'avoir abattu ma superbe... Où avais-je donc les yeux, ce matin, de vouloir jouter avec un chevalier tel que vous?... J'en ai été cruellement puni... Pardonnez-moi donc, vaillant sire, la folie que j'ai eue d'oser me mesurer avec vous...

— Ah! sire, répondit Artus, saisi de pitié, c'est à moi au contraire de vous crier merci, puisque vous êtes blessé par ma main... Sur mon âme et ma place de paradis, je suis bien marri de votre souffrance, et je vous adjure de me la pardonner...

— Oh! certes, et de grand cœur, vaillant sire! s'écria le maréchal de Mirepoix. Je m'humilie devant vous comme devant le meilleur chevalier du tournoi...

Le roi alors, prenant la parole, dit au blessé

— Consentez-vous à ce que votre adversaire que voici soit couronné comme le meilleur chevalier du tournoi, ainsi que vous venez de l'avouer vous-même?...

— Certes, oui, et de grand cœur, répondit le maréchal de Mirepoix.

— Ainsi fais-je! dit le sire de Beaujeu.

— Ainsi faisons-nous! dirent tous les barons présents. Car ce chevalier est le plus digne de cet honneur que quiconque soit au monde...

Lors vinrent les comtesses et les autres nobles dames qui toutes furent d'accord pour qu'Artus fût couronné roi de chevalerie.

La couronne fut apportée et le roi de Malogres la plaça solennellement sur la tête d'Artus, et, tout aussitôt, les seigneurs présents jurèrent foi et hommage au fils du duc Jean, en lui promettant de le secourir de leur avoir et de leurs personnes en tous lieux et contre tous ennemis quelconques.

Puis, à l'issue de ce couronnement, il y eut fête en l'honneur du roi des chevaliers dont toutes les dames se disputaient les regards et les sourires. Ah! à ce moment, la dame de Roussillon, songeant à son histoire amoureuse avec le sire de la Lande, se disait en soupirant que si, au lieu de Guy, son amant eût été ce chevalier inconnu si plein de vaillance, d'esprit et de beauté, elle n'eût certes pas prévenu son mari, et se fût bien gardée de le renvoyer à un an pour s'abandonner à lui!...

Malgré cette fête, malgré les attentions enthousiastes dont il était l'objet, Artus de Bretagne songea à prendre congé du roi de Malogres, des comtes, des barons, et des dames qui composaient la noblesse du Viennois. Chacun essaya de le retenir de nouveau, les dames surtout, qui étaient bien dolentes de ce départ; mais ce fut en vain.

— Cher sire et ami, lui dit le roi, je vous supplie, une fois encore, de vous en venir avec moi... Je vous promets, comme roi, d'être avec vous bon compagnon et loyal ami... Je vous aimerai et assisterai de tout mon pouvoir... Je vous donnerai terre aussi grande que vous la voudrez posséder... Nous vivrons ensemble et nous mourrons ensemble, puisque nous sommes de la même jeunesse l'un et l'autre...

Artus sourit et répondit :

— Grand merci, mon cher seigneur! Plût à Dieu



tout puissant que je pusse rester avec vous! J'y aurais certes joie et profits de toute sorte... Mais il faut que je m'en aille en mes aventures... Je n'ai déjà que trop demeuré : il convient que je parte, sans retard aucun!...

Quand on vit que la résolution d'Artus était irrévocablement prise, on n'insista plus pour le faire rester. Seulement il y eut un chagrin général de ce départ, et quelques dames ne purent retenir leurs larmes en songeant à l'appétissante proie amoureuse qui leur échappait...

Les barons proposèrent alors au roi de s'en aller courir les aventures avec ce vaillant chevalier et de l'accompagner partout où il lui plairait d'aller. Artus s'opposa à ce projet, tout en remerciant vivement les barons de l'avoir proposé.

— Puisque vous ne voulez pas de moi, dit le roi à Artus, vous voudrez peut-être bien de mon écuyer Beaudoin... C'est un homme loyal et devoué, qui mourrait pour éviter une égratignure à son maître... Il est, en outre, très précieux, car il connaît la vertu de toutes les herbes et leur emploi dans toutes les maladies...

— Sire, répondit Artus, j'accepte volontiers votre écuyer, et ce don vaut mieux pour moi que deux mille livres. Vous ne pouviez me faire un présent qui me fût plus agréable... Je vous remercie donc, Sire, et prie Dieu qu'il vous rende en félicités ce que vous me donnez en bienveillance!...

— Dieu vous garde! dit le roi en accolant amicalement Artus.

— Dieu vous garde, Sire! dit Artus en s'inclinant et en prenant définitivement congé de toutes les personnes présentes.

CHAPITRE XX

Comment, après avoir chevauché pendant quelques semaines, Artus et ses compagnons rencontrèrent un varlet qui leur parla du château de la Porte-Noire et des périls qu'il y avait là.

Tout aussitôt Artus, Hector, Gouvernau, Beaudoin et Jacquet s'éloignèrent au trot de leurs chevaux. Beaudoin et Jacquet cheminaient devant; Artus, Hector et Gouvernau cheminaient derrière, devisant de choses et d'autres, de la valeur du sire de Beaujeu, des blessures du maréchal de Mirepoix, des sourires des dames, des grands honneurs qu'on leur avait faits, des grands déduits qu'ils auraient eus en restant plus longtemps.

Ils chevauchèrent de cette manière durant trois semaines, sans trouver aventure dont il faille parler.

Un jour, ils arrivèrent en un lieu assez sauvage, où ils rencontrèrent un varlet qui s'arrêta pour leur demander où ils allaient ainsi.

— Je vais droit devant moi, selon mon habitude, répondit Artus. Mais pourquoi nous faites-vous cette question, l'ami?...

— Parce qu'il y a des routes qu'il faut prendre et des routes qu'il ne faut pas prendre, sire chevalier, dit le varlet. Ainsi, en prenant à gauche, vous suivez le bon chemin, tandis qu'en prenant à droite vous suivez un sentier mortel...

— Pourquoi mortel?

— Nul n'y va qu'il n'y meure.

— Pourquoi n'en revient-on pas?

— Je ne sais, sire chevalier. On prétend seulement qu'il y a, au bout de ce chemin, un château périlleux d'où nul ne peut sortir vivant une fois qu'il a eu l'imprudence d'y entrer. Aussi l'appelle-t-on le château de la Porte-Noire... Nombre de chevaliers y ont péri déjà... Mais on présume qu'il en viendra un qui entrera et sortira vivant de ce château, après plusieurs épreuves et aventures merveilleuses.

— Mon ami, demanda Artus, peut-on aller à ce château par ailleurs que par ici?...

— Oui, sire, répondit le varlet, par ce grand chemin que vous voyez à gauche et qui conduit en Inde. Lorsque vous vous serez engagé dedans, vous apercevrez la Blanche-Tour... Vous tournerez un peu et vous vous trouverez en la cité Dargence... C'est là!... Seulement, je vous en préviens une dernière fois, sire chevalier, nul n'y va sans y rencontrer la mort... N'y allez donc pas si vous voulez vivre!...

— Je vous remercie, l'ami, dit Artus :

Se tournant alors vers Hector et Gouvernau, il ajouta :

— Il faut nous séparer ici, mes amis. Hector et vous, Gouvernau, vous allez prendre ce dernier chemin qui conduit en Inde, et vous essaierez de vous approcher par là de la Porte-Noire... Quant à moi, je vais prendre le sentier de droite que voici, et j'irai avec Beaudoin tenter l'entrée de ce château mystérieux. Jacquet vous accompagnera.... Séparons-nous céans...

— A Dieu ne plaise que je vous abandonne ainsi! s'écria Gouvernau. Si vous devez succomber dans cette entreprise, je succomberai avec vous... J'ai partagé la gloire de votre triomphe, je veux partager le péril de cette aventure. Nous mourrons ensemble, puisque nous avons vécu ensemble...

— Ah! sire, sire, exclama le varlet, n'allez pas là; pour Dieu, n'allez pas là!... Ce serait une grande folie!... Il y a un griffon terrible et un aigle d'or qui gardent la Porte-Noire, et qui, certainement vous dévoreront!... N'allez pas là, sire, n'allez pas là!..

Quand Artus entendit parler de griffon et d'aigle d'or, il se rappela une vision qu'il avait eue quelque temps auparavant et dont il n'avait rien dit à personne, la trouvant trop étrange. Cette coïncidence le frappa, et, plus que jamais, il voulut tenter l'aventure de la Porte-Noire.

— J'irai, j'y veux aller, répondit-il, et rien ne m'arrêtera dans l'exécution de ma volonté!...

— Monseigneur, dit Gouvernau avec tristesse, je vous ai élevé, j'ai dressé votre enfance, j'ai fait épanouir votre adolescence, je vous ai servi loyalement jusqu'ici, et voilà que vous me délaissez, moi qui ai quitté mon pays et mes amis pour vous suivre!... C'est dureté et injustice que vous me faites là, monseigneur!... Comment retournerai-je vers votre père, si vous mourez en cette besogne épineuse?

Quel visage lui porterai-je?... Ah! pour tout l'or du monde, je n'y retournerai jamais!... Jamais, je vous le dis!...

— N'en parlons plus, répliqua Artus d'un ton ferme, car je veux qu'il en soit fait ainsi que je viens de dire.

Gourvernau se tut, résigné, et Artus s'en alla, suivi de Beaudoin.

CHAPITRE XXI

Comment Artus alla, avec son écuyer Beaudoin, vers le château périlleux, et comment il se débarrassa des obstacles qui lui interdisaient l'entrée.

Pendant trois jours, Artus chevaucha dans le sentier que le varlet lui avait recommandé de ne pas prendre, parce qu'il conduisait à la Porte-Noire, et pendant trois jours il ne rencontra pas âme vivante.

Heureusement qu'il avait emporté avec lui des provisions à son usage et à l'usage des chevaux, car, sans cela, il eût été fort en peine. Nulle créature humaine, nulle maison! Une lande déserte, des montagnes arides! Le quatrième jour, il aperçut devant lui une rivière hideuse, tant à cause de la vermine puante qui grouillait dans ses eaux, que du fracas qu'elle faisait en se brisant contre les rochers qui la bordaient. A force de chercher, il découvrit, à sa gauche, une voie, puis un pont qui conduisait précisément à la Porte-Noire. Il s'avança courageusement, suivant sa coutume, et se trouva en présence de douze chevaliers armés jusqu'aux dents, qui défendaient ce pont, six à un bout et six à l'autre. Puis, derrière eux, à l'entrée du château, venaient douze hommes d'armes portant haches et massues, arcs et arbalètes.

— Ami, dit Artus à Beaudoin, il est à cette heure métier de bien faire... Attendez-moi à quelques pas d'ici.

Les six premiers, en apercevant Artus et ses intentions d'avancer, lui coururent sus avec impétuosité, s'imaginant sans doute en avoir facilement raison. Ils se trompaient. Artus reçut leur choc avec sangfroid, et, du bout de sa lance, il en désarçonna deux, qui s'en allèrent choir dans la rivière. Puis, après ces deux-là, deux autres. Sa lance ne besognait pas assez vite: il se servit de son épée, qu'il maniait si redoutablement, et alors, les épaules furent fendues, les crânes entamés, les bras détachés, les lames brisées, les hauberts démaillés. Ceux qui, une fois à terre, pantelants, haletants, essayaient de se relever sur leurs tronçons pour arrêter le cheval d'Artus et le faire choir comme eux, étaient repris en sous-œuvre par l'écuyer Beaudouin, qui les jetait dans la rivière pour servir de pâture à la vermine hideuse qui y grouillait.

Après les douze hommes d'armes chargés de défendre le pont, ce fut le tour des douze hommes d'armes chargés de défendre l'entrée du château de la Porte-Noire. Ils eurent le même sort, pour la même raison : Artus voulait entrer, et ils ne voulaient pas le laisser entrer!

La lutte échauffait le vaillant fils du duc Jean. Plus il besognait, plus il voulait besogner. Plus il rencontrait d'obstacles, et plus il prenait goût à les renverser. Son audace et sa valeur croissaient avec le danger. C'est ainsi qu'il put entrer dans la première cour du château.

Mais tout n'était pas fait : il restait encore beaucoup à faire. Tous les hommes d'armes n'étaient pas morts. Il en restait encore quelques-uns, qui, à vrai dire, n'osaient plus bouger, émerveillés du fier courage d'Artus.

L'un d'eux, un sergent, aussi grand et aussi fort qu'un géant, furieux de voir ses gens ainsi débandés et mis à mal, s'avança alors vers Artus, le prit à deux mains par les flancs, l'enleva comme une paille de dessus son cheval et voulut le jeter par terre. Mais il s'y prit si mal, en s'y prenant violemment, qu'il tomba avec lui. Ce que voyant, un archer jugea le moment opportun pour se débarrasser du redoutable chevalier. En conséquence de ce, il prit une hache, et en asséna un coup formidable sur les deux ennemis renversés, croyant tuer Artus et épargner le géant.

Ce fut le contraire qui arriva. Artus se trouvait dessous, le géant se trouvait dessus : ce fut le géant qui reçut le coup de hache, lequel lui décolla proprement la tête.

— L'ami, dit alors Artus à l'homme d'armes qui venait de faire cette heureuse besogne, tu m'as délivré de trop grande peine en me délivrant d'entre les mains de ce grand diable de géant, pour que je n'essaye pas de t'en récompenser!...

Et, en disant cela, le fils du duc Jean lui enleva la hache avec laquelle il venait de décoller la tête de son sergent, et s'en servit incontinent contre lui avec un tel bonheur, qu'il lui en déchira l'épaule jusqu'à l'échine.

L'homme d'armes tomba mort sans avoir eu le temps de s'y reconnaître.

La hache était une bonne arme : Artus continua à s'en servir, toujours avec le même bonheur, sur les gens qui formaient encore obstacle à son entrée dans l'intérieur du château de la Porte-Noire. Si bien qu'au bout d'une heure il n'en restait plus un seul, ni vivant ni mort, Beaudoin ayant eu le soin de les jeter à l'eau à mesure qu'ils étaient abattus par son maître.

Avant d'aller plus loin, Artus dit à son écuyer, qui s'apprêtait à le suivre :

— Ami, demeurez ici, et gardez bien notre harnois et mon destrier jusqu'à mon retour... Vous ne viendrez à moi que si je vous appelle...

Beaudoin s'inclina respectueusement, sans sonner mot, quoique au fond il fût navré des périls auxquels son maître allait s'exposer avec tant de gaîté de cœur.

Artus s'avança à pied vers le château.

—

CHAPITRE XXII

Comment Artus entra dans le palais de la fée Proserpine, et des choses merveilleuses dont il y fut témoin.

Il y avait des degrés : Artus les monta, et, au bout de quelques instants, il se trouva devant un immense palais d'un aspect merveilleux et d'une richesse incomparable. Les fenêtres étaient hautes et garnies de verrières claires et de couleurs gaies.

Il entra dans une salle, au hasard; une salle où tout était prodigué, l'or, les peintures, les parfums, les tentures. Toutes les histoires humaines y étaient figurées ingénieusement; toutes, depuis la première heure de la création jusqu'au moment présent. Des escarboucles, et plusieurs autres pierres précieuses, jetaient là, jour et nuit, la plus vive clarté qui eût jamais éclairé. Le plafond était teinté d'azur, et l'on y voyait reluire en argent la lune, et, en or, le soleil et les étoiles. On y respirait un air chargé de douces et odorantes vapeurs. C'était, en un mot, la plus riche et la plus belle salle du monde : la chambre à coucher de Proserpine la fée !...

Autour de cette chambre étaient quatre lits fort riches, formés de bois odoriférants et encourtinés d'étoffes fort belles.

Au milieu se trouvait un autre lit, plus riche et plus beau cent fois que les précédents. Le jaspe, les pierreries, l'or, l'argent, la soie, le velours, y étaient à foison. Les draps étaient de soie et les couvertures d'hermine. Le tout encourtiné de santal vert, gironné d'or et d'argent. Tout autour de cette couche régnait une série de marchepieds en broguerain orné de broderies et de festons; aux quatre coins, il y avait quatre vases élégants dans lesquels brûlaient des parfums exquis; au chevet, enfin, était une image peinte, haute d'environ huit pieds, en or fin, sur laquelle était représentée la fée Proserpine, un arc d'ivoire d'une main et une sagette d'argent de l'autre.

Artus examina avec attention cette image, et il lut les lettres suivantes qui y étaient écrites visiblement :

« Celui qui se couchera dans ce lit mourra,
s'il n'est pas le chevalier à qui ce lit est destiné. »

Artus se délecta à regarder cette image et surtout le lit au chevet duquel elle était placée. Il lui semblait que ce ne pouvait être là que celui d'une fée ou d'une princesse, et il se prit à désirer d'y être couché, non pour y mourir, non pour y dormir, mais pour y rêver d'amoureuses aventures.

La velléité qu'il en eut fut même si forte, que, sans trop se préoccuper de l'inscription et des menaces qu'elle renfermait, il s'approcha du lit.

Au même moment le palais trembla jusque dans ses fondements. Des voix mystérieuses retentirent aux quatre coins de la salle et le vent fit crier les portes et les fenêtres d'une formidable façon. On eût dit que s'avançait vers Artus une armée de dix mille hommes, avec des cliquetis d'armes et des clameurs de colère. C'était le bruit sinistre, indéfinissable, mystérieux, de la mer qui monte sur les grèves.

Artus ne se sentit pas un seul instant atteint par la peur; mais, malgré lui, à son insu, ses jambes gambillèrent, il défaillit et chercha à s'appuyer sur le lit de la fée Proserpine.

Lors une voix cria : « Voilà la fin! »

Et un lion parut, qui vint droit sur Artus, en battant ses flancs nerveux de sa puissante queue, et en passant sur ses lèvres noires sa large langue rouge de sang et en appétit de viande fraîche. Artus se mit en défense, l'écu en avant. Mais, au moment où il s'y attendait le moins, le lion se redressa sur ses pattes de derrière, et, de celles de devant, tomba lourdement sur les épaules du prince breton, qui, fort heureusement, eut le temps de lui bouter son épée à travers le corps.

Artus, fatigué et blessé à l'épaule, se rapprochait de nouveau du lit pour s'y reposer, lorsqu'un bruit de cor se fit entendre, et un second lion parut.

Cette fois, le vaillant chevalier mit un peu plus de temps et eut un peu plus de mal. Il eut beau se préserver de son écu et manier vigoureusement son épée, il ne parvint pas tout d'abord à tuer ce second lion. Tout au contraire, cet animal bondit sur lui, brisa son haubert, son écu, son heaume, de quelques revers de sa griffe puissante, et, finalement, mit à nu la chair jusqu'à l'os. Pour un peu, il lui eût arraché l'âme du corps.

Mais ce vaillant chevalier ne pouvait être ainsi vaincu par une bête fauve, lui qui s'était tiré de périls plus grands encore que celui-là. Au moment où l'animal ouvrait sa gueule énorme, dans l'intention bien évidente d'assouvir enfin sa férocité, Artus lui bouta son épée dedans, et le lion se rejeta en arrière en poussant un rugissement formidable.

— Voici la fin ! cria la voix.

Artus était de plus en plus fatigué, et son sang commençait à jaillir çà et là, par petits jets roides, des plaies que lui avaient faites les griffes d'acier des deux lions abattus par lui. Pour la troisième fois, il voulut se rapprocher du lit de Proserpine.

Il enjambait, heureux d'avance de toucher enfin au port, c'est-à-dire au repos, lorsque le bruit du cor se fit entendre de nouveau, et un géant prodigieux parut, l'œil en feu, la bouche écumante, le geste féroce. Il avait à venger sur Artus la mort de ses deux lions.

Ce géant, avec son air farouche et sa hache terrible, qu'il brandissait comme une plume, semblait ne devoir faire qu'une bouchée du vaillant Artus. Mais Artus ne voulait pas se laisser avaler ainsi, sans protester énergiquement. Il protesta donc, mais cela lui coûta cher.

Le géant lui avait déjà entamé le corps à plusieurs endroits, du tranchant de sa formidable hache. Furieux de voir que le chevalier, malgré les blessures qu'il lui faisait, restait toujours fièrement campé, l'épée à la main, il résolut alors de lui por-

ter un coup décisif. En conséquence, il fit tournoyer deux ou trois fois sa hache, comme pour lui donner plus d'élan, plus de vol, et la lança...

Artus, qui ne perdait pas de vue un seul des mouvements de son ennemi, esquiva ce coup mortel en abaissant la tête.

La hache alla se ficher dans le bois de cèdre qui formait le plancher, en sifflant et en brandillant d'une façon significative.

Lors le géant courut et se baissa vivement pour la ramasser. Mais plus vitement encore Artus, profitant de cet avantage, lui bailla un rude coup d'épée entre la nuque et l'épaule, lequel envoya la tête du géant rouler à quelques pas de là, dans la salle.

Quant au colosse ainsi privé de son chef, il chancela, essayant de se retenir dans le vide; mais, ne trouvant sous ses mains tremblantes, aucun point d'appui solide, il tomba tout de son long par terre, avec le bruit que fait un vieux chêne abattu par la cognée vigoureuse d'un jeune bûcheron.

— Voici la fin! cria pour la troisième fois la voix mystérieuse.

Il était temps que la lutte cessât. Artus n'en pouvait décidément plus. Le sang lui partait avec abondance des blessures terribles qu'il avait reçues. Plus que jamais, le lit savoureux de la fée Proserpine l'appelait : il s'y traîna pour s'y reposer, dût-il y mourir.

Au moment où sa main tremblante y touchait, l'image qui était au chevet du lit se remua : la sagette d'argent partit de l'arc d'or et alla se loger sur le milieu d'une fenêtre avec un bruit horrible.

Tout aussitôt une fumée épaisse envahit la salle; des crevasses béantes se firent çà et là dans le plancher et sur les murs; il y eut des craquements sinistres, des éclairs, du tonnerre, un vacarme tel, qu'on eût dit que tous les diables d'enfer étaient déchaînés et qu'ils avaient choisi ce château pour y mener leur danse satanique. Puis le palais se mit à tourner avec rapidité, comme une roue mise en mouvement par une main invisible.

Beaudoin, qui, du dehors, assistait à ce spectacle, en fut navré. Il comprit qu'Artus s'était aventuré dans une besogne au-dessus des forces humaines, et que le varlet qu'ils avaient rencontré quatre jours auparavant avait dit vrai en parlant des périls de mort qu'on rencontrait dans le château de la Porte-Noire.

— Ah! monseigneur Artus! murmura-t-il, le cœur sautant de chagrin. Ah! monseigneur Artus, le plus beau, le plus vaillant des chevaliers, vous voilà mort!... Vous n'avez pas voulu me laisser vous accompagner dans ce château udit, et me voilà seul, vivant, moi pauvre écuyer inutile, tandis que vous êtes mort, vous le preux sans peur et sans reproche!... Ah! monseigneur Artus! monseigneur Artus! vous avez été bien cruel d'aventurer ainsi follement votre glorieuse vie.

CHAPITRE XXIII

Comment Artus se coucha, le tumulte apaisé, dans le lit qui le tentait si fort, et y dormit jusqu'à minuit, et comment, à cette heure-là, lui apparut la fée Proserpine.

Bientôt le palais enchanté cessa de tourner, les éclairs cessèrent de briller, le tonnerre cessa de gronder : tout reprit son calme dans la salle où se trouvait Artus.

Malgré le tumulte effroyable dont il avait été le témoin et le provocateur, le fils du duc Jean ne s'était pas un seul instant éloigné du lit merveilleux qui le tentait si fort et dont l'accès était si bien défendu par des puissances inconnues. Une fois le silence rétabli, il fit un suprême effort et se traîna, à demi-mort par suite de ses nombreuses blessures, vers cette couche si appétissante, sur laquelle il s'étendit tout de son long, avec la volupté d'un homme fatigué.

Cette fois, aucune manifestation n'eut lieu. Aucun géant, aucune bête féroce ne parut. Seule, la voix mystérieuse cria encore :

— Voici la fin! voici la fin! voici la fin!

C'était bien la fin, en effet. D'ailleurs, rien n'eût pu réveiller Artus du sommeil qui venait de s'emparer violemment de lui. Un sommeil réparateur et souverain, pendant lequel se fermaient une à une toutes ses plaies, et se réparaient une à une toutes les avaries amenées par les luttes successives et acharnées qu'il avait si courageusement soutenues. Ce lit merveilleux guérissait le mal qu'il avait fait, et ce n'était que justice.

Une musique douce comme un murmure d'oiseaux amoureux, résonnait dans la salle et voltigeait autour d'Artus endormi, comme pour mieux le bercer. Des parfums exquis venait ajouter encore au charme que le chevalier devait éprouver à se sentir ainsi étendu sur un lit si délicat après tant de violents assauts. Aussi tout un cortége de rêves heureux menait une ronde voluptueuse devant ses yeux ouverts en dedans, et sa poitrine se soulevait de temps en temps sous une impression de plaisir que trahissait encore le sourire de sa bouche mi-close.

Artus dormit ainsi jusqu'à minuit.

A minuit, il se réveilla. Les cierges brûlaient plus vifs, les parfums odoraient plus exquis, la musique sonnait plus harmonieuse. Artus ouvrit grands ses yeux et il aperçut devant lui la plus belle figure de femme qui fût jamais, laquelle ressemblait beaucoup à l'image qui était au chevet du lit sur lequel il était en ce moment couché.

C'était en effet Proserpine la fée.

— Artus, lui dit-elle, tu as rompu le charme et vaincu le mystère. Les plus hautes destinées et les plus hauts bonheurs t'attendent... Mais tu auras à traverser encore mainte aventure périlleuse, et, pour en sortir avec gloire, il te faut des armes infaillibles. Prends cet écu, blanc comme neige, qui

aveuglera tous ceux qui le regarderont... Prends aussi cette épée-fée qui s'appelle Clérence, et à laquelle aucune armure ne saurait résister. Adieu, gentil chevalier, vaillant homme si digne d'être aimé!...

Cela dit, Proserpine s'en alla sans qu'Artus eût eu le temps de lui répondre pour la remercier, sans qu'il eût pu voir par quel endroit de la salle elle était sortie.

Lors, il se rendormit tout aussitôt, en rêvant à cette gracieuse apparition, et jusqu'au matin, cela fut ainsi sans désemparer. Quoique absente, la fée Proserpine était toujours devant les yeux du vaillant fils du duc Jean.

CHAPITRE XXIV

Comment, au point du jour, Artus fut mené dans un verger où il rencontra la belle Florence, et comment ils se promirent de s'aimer toujours l'un l'autre.

Artus fut réveillé, quand vint le jour, par un noble étranger qui était le serviteur visible de la reine-fée invisible.

— Sire chevalier, dit cet étranger d'un ton de bonté et de grâce auquel Artus se laissa facilement prendre, vous plaît-il de venir entendre la messe avec moi?...

— Volontiers, répondit Artus en se levant et en suivant l'inconnu.

Ils se rendirent tous deux à une chapelle dependante du château, où la messe fut dite par des prêtres invisibles, ce qui étonna beaucoup Artus, qui commença à croire qu'il avait rêvé.

— Maître, demanda-t-il à l'inconnu qui le conduisait en un verger plein d'arbres rares et d'allées ombreuses; maître, j'ai peur d'avoir rêvé... Tirez-moi de souci, je vous prie... J'ai vu cette nuit, à l'heure de minuit, une noble et belle dame, portant couronne en tête et sceptre en main, qui m'a parlé d'un écu blanc et d'une épée-fée... L'ai-je rêvé?...

— Sire, répondit l'inconnu en souriant, vous êtes bien le chevalier prédit et annoncé! Vous avez réussi là où tant de chevaliers ont échoué... C'est affaire à vous! De brillantes destinées vous attendent...

— Qui me remettra l'épée? Qui me remettra l'écu?... demanda Artus.

— Madame Florence, une reine amie de madame Proserpine, à laquelle elle ne le cède pas en beauté...

— Où la rencontrerai-je?...

— Dans ce pavillon que vous voyez là-bas, au bout du verger. Allez-y.

Artus prit incontinent congé du maître et se dirigea en toute hâte vers ce pavillon mystérieux dont l'aspect le fit tressaillir, à cause du griffon et de l'aigle d'or qui le surmontaient.

Il s'avança, monta quelques degrés de marbre rose qui semblait frissonner sous son pied, comme aurait fait une chair humaine, et, soulevant une courtine de soie, filigranée d'or, qui fermait ce pavillon, il entra résolûment et se trouva en présence d'une gente pucelle ayant couronne et sceptre, tout comme la fée Proserpine.

C'était la reine Florence, fille du roi Emendus et filleule de Proserpine.

— Je vous attendais, beau chevalier, dit-elle à Artus de son plus irrésistible sourire.

Artus se sentit alors le cœur tout remué, et il y avait bien de quoi.

Front blanc et uni; cheveux couleur d'or fin retroussés capricieusement sur le sommet et sur les côtés de la tête; sourcils menus et tirant sur le brun; joues roses et pleines; nez longuet à narines transparentes; bouche vermeille et souriante; taille souple comme un osier; tétins blancs comme des colombes au bec rose; bras potelés; mains mignardes; pieds imperceptibles; telle était Florence.

Elle était vêtue d'une chlamydule verte, si étroitement serrée à la hauteur de la gorge, que celle-ci en saillissait agréablement de quelques doigts en avant. Elle avait une chape fourrée, de sandal violet, semée de fleurettes d'or et d'azur, et ses petits pieds, nus et roses comme les degrés du pavillon, étaient emprisonnés dans des cothurnes de soie blanche, du meilleur effet.

— Je vous ai vue déjà, n'est-ce pas, noble dame?.. murmura Artus enthousiasmé et étonné de la ressemblance de cette gente pucelle avec d'autres visages connus.

— Oui, beau chevalier, répondit Florence, toujours en souriant. Vous m'avez vue deux fois...

— La première fois?...

— Il y a longtemps.

— La seconde fois?...

— Cette nuit même...

— Vous êtes donc la fée Proserpine, dans le lit de laquelle je me suis couché cette nuit?...

— Je suis sa filleule... Ma mère, la femme du roi Emendus, est venue me mettre au monde dans le palais même de la fée Proserpine, qui protégeait depuis longtemps ma famille... Madame Proserpine a voulu me douer et me servir de marraine... C'est pour cela que je lui ressemble tant... J'étais condamnée à rester ici jusqu'au jour où me viendrait délivrer le plus vaillant chevalier du monde... Beaucoup de chevaliers ont tenté l'aventure : tous ont péri, sans pouvoir même dépasser le pont qui conduit au château de la Porte-Noire... C'était à vous, beau sire, qu'était réservé ce périlleux honneur... Cher sire, prenez donc cet écu qui doit vous préserver et cette épée qui doit vous rendre sans cesse vainqueur... Vous les avez bien gagnés l'un et l'autre...

Artus regarda dans la direction indiquée par la main de Florence, et il aperçut, en effet, un merveilleux écu d'une blancheur éclatante et une non moins merveilleuse épée qui reluisait si claire, si claire, que l'œil en était ébloui, à cause de quoi on la nommait Clérence. Il s'en saisit joyeusement et remercia la filleule de Proserpine d'avoir été la première à lui causer cette joie.

— Maintenant, cher sire, reprit Florence, ne voulez-vous pas me dire de quel pays vous êtes?...



— Bien volontiers, noble pucelle!... Apprenez donc que je suis du royaume de France, et l'unique fils du duc de Bretagne. Artus est mon nom.

— C'est bien, cher sire... Ne pourriez-vous aussi me dire, par la foi que vous me devez, quelle est la personne du monde que vous aimez le mieux!... Est-elle en votre pays, ou ailleurs, celle dont vous voudriez avoir l'amour et l'accointance?... Dites-moi la vérité sur ce point, je vous en prie, vaillant sire!..

— Madame, répondit Artus, pardonnez-moi si, au contraire, je vous la cèle à ce sujet... Car si je vous nommais la personne que j'aime le plus au monde, celle de qui je serais le plus joyeux d'avoir l'amour, vous me tiendriez pour fol et musard... Elle ne daignerait descendre où je suis... Je me tairai donc, s'il vous plaît... Mieux vaut souffrir en silence que de dire folie malséante...

— Il faut tout dire et tout oser, cher sire, reprit la reine. Ce qui vient au cœur doit venir aux lèvres. Aimez-vous dame ou demoiselle, répondez-moi?...

— Oui, madame, et bien chèrement! plus que cœur d'homme ne peut aimer!...

— Sait-elle que vous l'aimez?

— Nenni...

— Pourquoi ne lui en avez-vous jamais parlé?...

— Non, vraiment; jamais!...

— Vous ne l'aimez pas, alors! Quand on aime dame ou demoiselle, il faut qu'elle le sache, et, pour qu'elle le sache, il faut le lui dire... Vous ne l'aimez point, vous dis-je! car la bouche a grand'peine à céler les angoisses du cœur. Le désir du cœur boute la parole hors de la bouche, comme fait le vent de la fumée... Et si elle, de son côté, vous aimait, sans vous le dire, comment feriez-vous l'un et l'autre pour accointer voluptueusement vos lèvres et vos cœurs? Autant vaudraient deux souches en un foyer, se consumant en silence, que deux amoureux qui meurent sans oser se parler de l'amour qui les ferait vivre!... Artus, avez-vous amour en moi, répondez?...

— Par ma foi, dame, oui, plus qu'en tout le monde!...

— Et voudriez-vous bien que je vous aimasse?...

— Ah! ma douce dame, jamais je n'aurai eu une si grande joie!...

— Nous disons là l'un et l'autre la même folie, mon doux ami!... Voyez comme je suis inconséquente!... Je suis heureuse d'être aimée de vous, comme vous êtes heureux d'être aimé de moi... et cependant, cela me déconforte au lieu de me réconforter... parce que je songe aux périls que cet amour mutuel va vous créer... Il faudra que vous me protégiez contre ce danger et contre cet autre... L'empereur de l'Inde me veut pour femme, et il m'a déjà demandée à mon père, le roi Emendus, sans m'avoir vue autrement qu'en image. Tous deux vous courront sus, et vous mettront en danger de mort, malgré votre épée-fée!...

— Ma douce dame, si je suis vraiment aimé de vous, il n'est ni empereur, ni roi que je ne vainque...

— Auriez-vous donc tant de cœur et de hardiesse d'oser vous mesurer avec l'empereur, le roi et leurs gens?

— Pour l'amour de vous, Florence, je ferai tout! J'irai jusqu'à la mort pour mériter le bonheur de vous posséder...

— Tenez, cher sire, laissez là cette folie... Nous ne devons pas nous aimer... Mais à cause de ce que vous avez fait, à cause aussi de ce que vous voulez faire, je vous veux récompenser. En conséquence, je vous donne ce château de la Porte-Noire, au nom de ma marraine, et au mien propre, avec jouissance des vingt mille livres de rente qui en dépendent...

— Dame, je n'ai nulle cure de vos richesses et n'ai d'autre souci que de votre amour. Avec votre amour, je serai plus riche que tous les rois du monde, plus heureux que tous les empereurs de la terre...

— En est-il vraiment ainsi, Artus!...

— Oui, madame, sans mentir.

— Par la foi que je vous dois, ami cher, soyez donc riche à votre souhait... car je vous donne mon amour de grand cœur, comme vous me donnez le vôtre... Aimons-nous d'abord... Advienne après qui pourra!...

— Je vous remercie de cette bonne parole, ma douce dame: ayez fiance en moi comme j'ai fiance en vous. Je vous serai loyal et fidèle jusques au mourir!...

— Mon doux ami, j'en suis assurée et bien assurée: aussi pouvez-vous compter sur la pareille de ma part... Maintenant, avant de vous quitter, laissez-moi vous faire quelques recommandations relativement au tournoi qui aura lieu demain. Le roi d'Hircanie y sera... C'est mon cousin germain... Je désire qu'il soit désormais votre compagnon, et que vous l'aimiez comme votre frère... D'ici là, je l'aurai prévenu en votre honneur et profit. Mon sénéchal et mes chevaliers vous accompagneront...

Au moment où Florence disait ces paroles, la fée Proserpine survint sans qu'on l'eût entendue venir. Elle ressemblait si bien à sa filleule, qu'Artus croyait que c'était celle-ci qui avait changé de place. Mais Proserpine parla, et il fut bien forcé de convenir avec lui-même que c'était une autre personne, le moule de la première, pour ainsi dire.

— Ami Artus, dit la fée en souriant, vous avez maintenant ce que vous voulez, n'est-ce pas? Vous êtes en paix et en joie? Ma belle filleule vous aime: aimez-la loyalement et de bon cœur. Allez où le devoir vous appelle, ami Artus... Florence sera là, et sa présence vous réconfortera, si vous avez besoin d'être réconforté...

Lors, ayant dit cela, Proserpine disparut comme elle était venue, laissant seulement, comme témoignage de son passage, une traînée de parfums exquis.

Une fois seuls, Florence et Artus s'accolèrent tendrement, et ne se séparèrent qu'à l'arrivée de maître Etienne, l'inconnu qui avait introduit Artus dans le verger et qui lui avait indiqué le pavillon de la reine Florence.

— Maître, lui dit cette dernière, voici Artus de Bretagne, le loyal et vaillant chevalier. Je vous le baille à garder. Vous le conduirez au roi d'Hircanie, mon cousin germain, et le lui recommanderez de ma part. Je le lui envoie pour qu'il lui fasse honneur.

— Il sera fait ainsi, madame, répondit maître Etienne en s'inclinant.

— Ami, reprit Florence en s'adressant de nou-

veau à Artus, n'oubliez pas, demain, que vous êtes à une noble et riche dame... Donnez, donnez largement aux chevaliers, soit destriers, soit armures; donnez! Faites-vous aimer de tous! Il n'est rien si doux que de donner; c'est ainsi qu'on se fait pardonner ses méfaits... C'est ainsi qu'on se pourvoit d'amis dévoués!... Adieu et à demain, Artus!...

CHAPITRE XXV

Comment Artus eut l'honneur du tournoi que faisait faire l'empereur de l'Inde et le roi Emendus pour l'amour de la belle Florence, que l'empereur voulait avoir à femme.

Etienne conduisit Artus hors du château de la Porte-Noire, et dès les premiers pas qu'ils firent dans la forêt avoisinante, ils rencontrèrent Beaudoin, Jacquet, Hector et Gouvernau qui attendaient avec angoisse, les deux premiers leur maître, les deux derniers leur compagnon.

Lors, ils se mirent en route à travers la forêt, au bout de laquelle ils aperçurent des tentes et des pavillons. La tente du roi Emendus était la première. Puis venait celle du roi de Valfondée, d'où sortit fort à propos le roi d'Hircanie.

— Sire, dit maître Etienne en allant vers ce prince et en le tirant à part, madame Florence se fie fort en vous, et elle vous envoie Artus, son chevalier, que voici, afin que vous l'aidiez de tout votre pouvoir au tournoi de demain.

—Volontiers, répondit le roi d'Hircanie en allant, avec la plus grande courtoisie, prendre les mains d'Artus. Sire chevalier, ajouta-t-il, par la foi que je dois à Dieu, je vous promets bonne compagnie et loyale amitié!

Artus et le roi d'Hircanie se mirent à deviser de choses et d'autres, tant et si bien que la nuit vint et qu'il fallut songer à aller se coucher.

Lors, chacun rentra dans sa tente, et maître Etienne délivra à Gouvernau quarante destriers, à seule fin de les remettre, de la part d'Artus, aux chevaliers qui n'en avaient point.

La nuit se passa ainsi. Quand l'aube vint, chacun se leva pour aller ouïr la messe. La messe dite, on mangea la soupe au vin, pour se donner du réconfort au ventre, et l'on songea à s'armer pour le tournoi.

La distribution de destriers faite au nom d'Artus par Hector, Beaudoin et Gouvernau, avait produit le meilleur effet. Les chevaliers qui avaient été l'objet de cette libéralité l'avaient clamée partout, et déjà le bruit se faisait autour du nom d'Artus, le vaillant preux.

Ce dernier vint se placer, tout armé, là où le tournoi devait avoir lieu. Quand il aperçut le roi d'Hircanie, qui arrivait à la tête de cinq cents de ses gens, à bannière déployée, il alla vers lui pour le saluer.

Lors, ce prince, lui rendant courtoisement son salut, lui dit d'une voix claire qui alla jusqu'à la reine Florence, laquelle assistait, avec son père, au tournoi :

— Sire, votre prouesse est connue de tous, je suis heureux de le dire... Le tournoi n'aura pas chevalier de votre vaillance et de votre vertu... Aussi je me mets, ainsi que vos gens, sous votre garde et protection...

D'autre part, les chevaliers à qui Gouvernau et Beaudoin avaient remis en son nom des armes et des destriers, vinrent le remercier et lui dire :

— Sire, nous sommes en votre route cette journée-ci et les autres, si vous voulez... Disposez de nous!...

Puis vinrent, à bannière déployée, cinq cents chevaliers de la maison de la reine Florence, à la tête desquels se trouvaient messire Ancel et messire Milles de Valfondée. Tous s'en vinrent, comme les précédents, s'incliner devant Artus et le prendre à seigneur en ce tournoi.

Quand le fils du duc Jean se vit l'objet de tant de déférence et de tant d'honneur, quand il entendit les murmures flatteurs qui l'accueillaient de tous côtés, le cœur lui en crût de moitié. Il se sentit de force, en ce moment-là, à sortir vainqueur des plus grands périls.

Bientôt aussi vint le comte de l'Ile-Perdue, avec quinze cents chevaliers, et l'empereur d'Inde, avec le même nombre de barons.

Les deux parties étaient en présence. Le signal de la bataille commença.

— En avant, seigneurs barons! cria le roi Emendus.

La matinée était belle et claire; le soleil resplendissait merveilleusement sur les bassines, et faisait reluire d'autant l'or, l'argent, l'azur, et les couleurs des bannières et des pennons.

La mêlée devint de plus en plus grande, de plus en plus formidable. Beaucoup de chevaliers, et des meilleurs, furent renversés sur l'arène, et l'on vit leurs destriers, tout brandissants, qui s'en allaient par les champs, traînant avec soi leurs rênes.

Malgré le bruit des lances et des épées, malgré les cris des abattus et des navrés, la belle Florence trouvait encore moyen de sourire.

Pour elle, en effet, il n'y avait dans toute cette foule qu'un seul chevalier dont la mort ou la vie l'intéressaient : c'était le vaillant Artus de Bretagne.

Or, jusque-là, Artus n'avait pas reçu la moindre égratignure. On le distinguait entre tous, à cause de sa fière prestance et de son écu blanc qui aveuglait tous ceux qui le regardaient de trop près et pendant trop longtemps. On le distinguait surtout à cause de l'impétuosité de son choc et la grâce suprême de son attaque. Il semblait qu'il fût né pour la bataille, comme d'autres sont nés pour le repos; c'était son élément naturel : il se trouvait aussi joyeusement là-dedans que le poisson dans l'eau.

Florence était ravie.

— Monseigneur mon père, dit-elle au roi Emendus, voyez, voyez la fleur de chevalerie, de prouesse et de hardiesse! Voyez l'honneur en son siége royal et en sa majesté! Voyez le dieu d'armes en sa propre figure!... N'est-ce pas qu'il est vaillant? N'est-ce pas qu'il est beau?... Oh! ma marraine, protégez mon ami!...

— Florence, qu'est-ce que vous me dites? demanda le roi Emendus. De qui me parlez-vous donc avec cet enthousiasme?

— Je vous dis, monseigneur mon père, répéta Florence, de regarder et d'admirer comme moi la fleur de chevalerie, de noblesse et de courtoisie, qui, de lointain pays, est venu ici pour combattre vos ennemis, pour garder votre honneur, votre pays et vos gens!...

— Encore une fois, ma fille, de qui me parlez-vous là?... Est-ce du roi d'Hircanie, votre cousin germain. Est-ce du comte de l'Ile-Perdue? Est-ce...

— Je ne puis vous parler que du seul vaillant homme qui soit au monde, monseigneur mon père! dit vivement Florence en interrompant le roi Emendus dans son énumération. Il n'y a qu'Artus de Bretagne qui m'intéresse dans cette foule de nobles seigneurs, comtes, barons, empereurs et rois!...

— Qu'est-ce donc que cet Artus de Bretagne, dont vous m'entretenez avec cette chaleur et dont le nom soulève si vitement votre gorgerette?...

— C'est le plus vaillant prince de la terre, mon ami, mon seigneur, mon maître, le seul qui soit digne de m'avoir à femme...

— Mais vous oubliez, ma fille, que l'empereur d'Inde est venu céans avec l'intention de vous épouser, et que nul autre que lui ne le peut faire?...

— Je n'oublie rien, monseigneur mon père. Je sais dans quelle intention ce prince est venu... Sur la vue de mon image, il s'est affolé l'entendement de ma personne, et il vous a demandé ma main, que vous n'avez pas su lui refuser... Mais moi, je la lui ai refusée... Je ne pouvais appartenir qu'au chevalier assez vaillant pour tenter l'entreprise périlleuse du château de la Porte-Noire... Artus l'a tentée, après cinquante autres... Mais lui seul a réussi!... Lui seul m'a délivrée! Lui seule est accepté par moi et par ma marraine, la fée Proserpine, qui lui a fait don de l'écu merveilleux et de l'épée merveilleuse, à l'aide desquels il est désormais invincible... Voyez, voyez comme il s'acquitte vaillamment de son devoir de chevalier! Tout tombe sous ses coups, et quand il est menacé, cent chevaliers se précipitent au devant pour lui faire un rempart de leurs corps... Il sortira victorieux de ce tournoi, c'est moi qui vous le promets, monseigneur mon père... Il vous aura délivré des ennemis qui vous menaçaient, et vous n'aurez aucune raison pour l'empêcher de me prendre à femme et de m'emmener avec lui dans son pays...

L'enthousiasme est contagieux. Le roi Emendus ne pouvait rester froid à côté de ce brasier ardent d'amour : il admira bientôt sans réserve le valeureux chevalier qu'admirait sa fille, et, comme elle, il battit des mains et du cœur à son triomphe.

L'empereur d'Inde, irrité des ravages que faisait le vaillant Artus parmi ses gens, dont les rangs s'éclaircissaient de minute en minute, choisit un moment où l'amant de Florence était un peu à l'écart pour fondre impétueusement sur lui.

Mais Artus, qui n'attendait lui-même que le moment de lutter seul à seul avec l'empereur, enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval et courut sus à son rival, l'épée au poing. Il lui en asséna un coup sur le bassinet avec une telle force, qu'il le fit embrancher et incliner sur le cou de son cheval, si étourdi qu'il ne sut s'il était nuit ou jour. Ce que voyant, Artus, pour l'achever, reboutant son épée au fourreau, le prit par le milieu du corps, et le jeta si roidement contre terre que peu s'en fallut qu'il ne lui crevât le cœur ou le ventre.

— Eh bien! monseigneur mon père, s'écria Florence, suis-je enfin délivrée de l'empereur, et le vaillant Artus ne m'a-t-il pas bien gagnée?...

— Sans doute, répondit le roi Emendus; mais comment avez-vous fait, dites-moi, pour reconnaître que c'était Artus et non autre que vous aimiez?

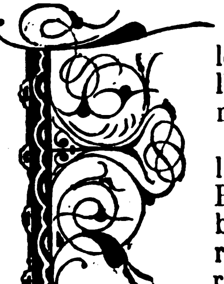
— Monseigneur mon père, je suis comme cette rose que je tiens présentement en main, à seule fin d'en faire hommage à mon bel ami... Elle est close d'abord, et sauvegardée par une cuirassse verte comme l'espérance. Elle s'ignore encore; mais, peu à peu, son parfum lui apprend sa valeur et son rôle; elle élargit sa prison, où elle commence à se sentir trop à l'étroit; elle cherche l'air au dehors; elle a besoin de s'étendre, elle a besoin de s'épanouir; elle s'épanouit enfin. Ainsi de l'amour, monseigneur mon père : d'abord en bouton, ensuite rose ouverte, répandant ses parfums, trahissant ses ardeurs... C'est la rosée, c'est le soleil qui fait éclore les roses; c'est l'amour qui fait épanouir les cœurs. Artus a été mon soleil, ma rosée, mon dieu!...

— C'est bien, ma fille, vous épouserez Artus aussitôt qu'il sera clairement prouvé que l'empereur, son rival, est mort.

— C'est tout comme, allez, monseigneur! Je l'ai vu tomber sous les coups de Clérence, la redoutable épée d'Artus... il ne s'en relèvera pas!..

CHAPITRE XXVI

Comment Artus et Florence furent fiancés et épousés, à leur grand contentement et au contentement de tout le monde.



lorence ne s'était pas trompée : l'empereur d'Inde était blessé à mort. Il ne put se relever.

Lors les trompettes sonnèrent la victoire, et le nom d'Artus de Bretagne vola de bouche en bouche et de cœur en cœur. Florence n'avait jamais été si heureuse!

Le roi Emendus, qui, à tout prendre, préférait ce gendre-là à l'autre, fit assembler immédiatement ses barons, et, en leur présence, il dit à Artus, à haute et intelligible voix :

— Artus, venez çà, que je vous parle!

Le fils du duc Jean s'approcha.

— Florence, ajouta le roi, venez aussi, ma belle fille.

Florence fit comme Artus, mais avec une rougeur que son amant n'avait pas, en sa qualité de hardi gars.

— Ma belle fille, reprit Emendus, je vous donne en mariage au vaillant sire Artus de Bretagne..... S'il vous plaît, il me plaît aussi... Dites-en donc votre pleine et entière volonté : elle sera religieusement exécutée comme prière d'évangile.

— Monseigneur, répondit Florence, Artus me plaît mieux et plus avant au cœur que tous les empereurs de la terre. Non-seulement je ne le refuse point pour amant et pour mari, mais encore je vous supplie de me l'accorder comme tel...

— Sire, dit Emendus à Artus, en tirant un anneau de son doigt et en le lui présentant ; sire chevalier, je vous octroye ma fille Florence, avec tous les honneurs et avantages attachés à ce don précieux... Je ne me réserve seulement qu'une chose, à savoir de rester roi du Sorolois toute ma vie durant... Moi mort, vous me succéderez tout naturellement, mais pas avant..... Cependant, dès cette heure, considérez mon royaume comme vôtre, et entremettez-vous dans toutes les besognes qui concernent sa régie, afin qu'au jour dit vous soyez, par votre travail et votre bonne vie, un prud'homme aussi remarquable que vous êtes aujourd'hui vaillant homme...

Quand Emendus eut dit, Artus s'inclina, prit l'anneau qu'on lui présentait, et, après cela, s'agenouilla en signe de remercîment.

Puis, se relevant aussitôt, il alla vers la belle Florence, qui le regardait faire avec des yeux humides de tendresse, et la baisa doucement, comme pour consacrer devant tous leur union.

Cette cérémonie accomplie, la fête commença grande et gaie, et l'on fit savoir partout, à tous ceux à qui il appartenait, le mariage de la belle Florence, fille du roi Emendus, avec le vaillant Artus, fils du duc de Bretagne.

Puis on appareilla les tables pour dîner plantureusement, ce qui ne contribua pas peu à mettre les esprits en joie. Artus était la cause de ces prandions agréables, on en sut un gré infini à Artus. On fit plus, on voulut le voir pour le remercier de sa vaillance, de sa noblesse, de sa beauté, de sa bonté, de sa courtoisie.

Le roi Emendus, alors, réjoui d'avoir un pareil gendre, commanda qu'on le vêtit de robes royales, ce qui fût exécuté aussitôt. On lui mit une cotte d'écarlate et un surcot doublé de menu-vair, et par-dessus, un autre surcot de paille rayée, fourré de gamites, avec un manteau de samil violet. Ainsi vêtu, Artus paraissait plus bel encore, et ce fut un cri d'admiration générale, de la part des hommes aussi bien que de la part des femmes, lorsqu'il parut et salua le roi son beau-père.

— Florence, dit dame Marguerite Dargence, vous êtes la plus heureuse créature de la terre !...

— Oui, je suis bien heureuse, en effet, murmura langoureusement la fille d'Emendus en regardant tendrement son amant, qui souriait du plus attrayant sourire.

— Sire, voici Clérence, votre fidèle épée ! dit un baron à Artus, en la lui présentant toute nue, comme au valeureux champion du royaume.

CHAPITRE XXVII

Comment Artus demanda congé au roi Emendus d'aller en Bretagne voir le duc Jean son père, et du chagrin que la belle Florence éprouva de ce départ.



Huit jours après les fêtes données par le roi Emendus à l'occasion de sa fille Florence avec Artus, celui-ci songea à aller en Bretagne pour donner de ses nouvelles à son père et à sa mère, qu'il n'avait pas vus depuis si longtemps.

—Monseigneur, dit-il à Emendus, en partant de Nantes, en Bretagne, où sont monseigneur mon père et madame ma mère, je leur ai promis qu'au bout de cinq ans, à la Toussaint, si je n'étais ni mort ni pris, je serais devers eux pour les embrasser et leur donner le récit de mes aventures... Ils m'aiment assez pour n'avoir plus joie ni repos si je dépasse cette époque sans leur être apparu... J'avais d'abord songé à leur envoyer un messager ; mais j'ai renoncé à le faire : ils n'auraient pas cru un mot du message, et auraient supposé de navrantes aventures... Il est donc de toute nécessité que je parte... J'attends de votre bonté mon congé... Si vous me l'accordez, monseigneur, je m'engage à revenir hâtivement auprès de vous...

— Je n'ai rien à répondre à cela, dit Emendus, sinon que désormais je ne chausserai plus éperon pour la besogne du royaume, laquelle est vôtre, ainsi qu'il a été convenu entre nous deux. Faites-en votre profit...

— Monseigneur, reprit Artus, tenez pour certain que je demeurerai en Bretagne le moins de temps que je pourrai, car je voudrais déjà être revenu céans... En attendant mon retour, permettez-moi de vous indiquer le roi d'Hircanie, que je mets en mon lieu et place, et qui est très digne de veiller aux besognes du royaume, dont, à cette heure, vous ne voulez plus avoir nulle cure... J'emmènerai seulement avec moi mon cousin Hector, Philippe duc de Sabarie, maître Etienne et Brisebarre...

— Menez-en autant qu'il le faut pour la dignité de votre état et du mien, répondit Emendus, je ne m'oppose à rien. Les gens vaillants comme vous sont sages d'ordinaire. Vous savez ce que vous faites : allez donc, et que Dieu vous garde !...

Prendre congé du roi Emendus n'était pas malaisé, comme on voit. Ce qui l'était davantage, c'était de prendre congé de Florence.

Artus vint en la chambre où se tenait sa mie, et il la trouva pleurant toutes ses larmes, parce qu'elle savait déjà la nouvelle navrante du départ de son amant. Elle était assise sur son lit, et Marguerite

Dargence lui essuyait de temps en temps les yeux pour qu'elle ne mouillât pas ces riches attifets de reine.

— Ma mie, ne pleurez plus ainsi, vous me grevez le cœur! lui dit Artus en l'embrassant. Pourquoi vous dolenter ainsi ?

— Pourquoi? Parce qu'il n'y a qu'un tout petit temps que je vous possède et que vous me possédez, et que vous voulez déjà me laisser sans compagnie! Voilà pourquoi je suis si dolente... N'y a-t-il donc pas là vraiment de quoi?...

— Vous m'affligez en vain, ma douce amie... Il faut que je parte, et je vais partir, mais pour revenir au plus tôt à vos pieds... Il me tarde même d'être parti, afin d'être revenu plus vite... Ce voyage m'afflige autant que vous, mon cher cœur! C'est une absence aussi bien pour moi que pour vous!... Si je consens à m'y condamner, ainsi que vous, c'est pour l'amour que je dois à monseigneur mon père et à madame ma mère, que je n'ai pas vus depuis cinq ans... S'ils ne me voyaient pas revenir auprès d'eux à la Toussaint prochaine, ainsi que je m'y suis engagé d'honneur envers eux, ils me croiraient mort ou prisonnier, et leur douleur en serait trop grande, car je suis leur fils unique, et, avant de descendre au tombeau, il leur sera doux de me jeter un dernier regard et une dernière caresse... Par ainsi, ma mie, mon âme, mon amour, octroyez-moi le congé que je sollicite de vous : il m'est indispensable pour la sûreté de ma conscience...

— Partez donc, Artus, puisque vous voulez partir!... Partez, mon doux ami, et me revenez au plus vite... j'ai soif de votre vue... j'ai faim de votre amour... Je vais mourir si vous tardez trop... Si votre sire de père et votre dame de mère voulaient trop vous retenir, amenez-les avec vous... dites-leur de venir en Sorolois voir leur fille Florence.

— Je leur dirai cela, ma douce amie, et ils seront réjouis de l'entendre! répliqua Artus en accolant et en baisant tendrement sa femme, qui, pendant quelques instants, cessa de pleurer, pour reprendre de plus belle après son départ.

Il fallut se séparer! Artus prit une dernière fois congé du roi Emendus et de la belle Florence, et il monta à cheval, suivi d'Hector, de Gouvernau, de Philippe, de Brisebarre et de quarante chevaliers richement armés.

CHAPITRE XXVIII

Comment Artus et ses compagnons arrivèrent en une prairie, près de Lyon, où se trouvaient le roi de Malogres et plusieurs comtes qui avaient tenu là un grand tournoi; et de la réception qui leur fut faite.

Artus et ses compagnons chevauchèrent silencieusement pendant un quart d'heure. Mais, quand ils furent hors de la ville, le temps était si gai, quoiqu'on fût à la fin de l'automne, les oiseaux chantaient si joyeusement sur les ramures des arbres défeuillés, qu'invinciblement chacun se laissa gagner par cet exemple. On aurait dit une fraîche matinée du mois d'août.

Lors, maître Etienne, qui était jeune et avait le cœur sain, commença une chanson douce et amoureuse que chacun répéta après lui. Artus lui-même, quoique mélancolisé par son absence de sa mie Florence, ne put s'empêcher de mêler sa voix à celles de ses compagnons.

Ce fut ainsi que se passa la première et la seconde journée.

Bientôt à force de chevaucher de ci, de là, par plaines et monts, par forêts et par vallées, ils arrivèrent à quatre lieues environ de Lyon, sur le Rhône.

Artus envoya Beaudoin en avant, pour prendre les logis.

Comme ce brave écuyer approchait de la prairie qui se trouve entre Lyon et Vienne, il aperçut une grande quantité de pavillons, parmi lesquels celui du roi de Malogres, son maître, qui l'avait jadis donné à Artus.

Précisément, ce jour-là, le jeune roi de Malogres avait dîné avec toute la chevalerie des environs, le comte de Foix, le comte de Forest, le comte de Nevers, le maréchal de Mirepoix, le sire de Beaujeu et le Dauphin, et il devait repartir dès le lendemain.

Beaudoin s'avança vers le pavillon du roi de Malogres, devant lequel devisaient le sire de la Lande et dix autres chevaliers.

A mesure qu'il approchait, les chevaliers le considéraient avec plus d'attention, et, pour quelques-uns, il semblait avoir un visage déjà connu, à ce point que le sire de la Lande s'écria :

— Vraiment, il m'est avis que c'est là Beaudoin, l'ancien écuyer de monseigneur le roi de Malogres!..

— Vous ne vous trompez pas, monseigneur, c'est lui-même! répondit Beaudouin en riant et en s'avançant pour serrer les mains qui se tendaient cordialement vers lui.

On fit fête au fidèle écuyer, on lui demanda cent nouvelles à la fois, et, finalement, on le conduisit auprès du roi, devant lequel il s'agenouilla humblement.

— Beaudoin, mon ami, dit le roi, je suis heureux de te revoir, très heureux; mais je t'avais donné à un vaillant chevalier, à ce qu'il me semble. Où est-il donc, que te voilà là?...

— Monseigneur, je le précède d'une heure ou deux seulement... Il m'a envoyé vers Lyon pour prendre les logis nécessaires à ses compagnons et à sa suite...

— Ces logis sont tout trouvés, dit le roi Alexandre, ami du roi de Malogres, lequel aimait déjà Artus, sur le récit qu'on lui avait fait de ses merveilleuses prouesses. Ces logis sont tout trouvés!... Nos pavillons seront les leurs... Ils seront nos hôtes... Or tôt, tôt! faites monter les comtes et me baillez mon cheval... Je veux aller au-devant de ce glorieux preux et de ses vaillants compagnons!...

Quand le sire de la Lande entendit les bonnes nouvelles que Baudoin donnait d'Artus, il courut tout joyeux les annoncer à la dame de la Lande, à la dame de Roussillon et à toutes les autres dames qui l'avaient couronné roi de chevalerie, lors du tournoi du sire de Beaujeu et du maréchal de Mirepoix. Lesquelles dames, fières de leur chevalier qui s'était ainsi illustré, voulurent à leur tour se rendre au devant de lui, pour le féliciter.

Qui fut heureux de ces marques nombreuses d'estime et d'amitié? Ce fut Artus, certes!

— Sire, lui vint dire en toute hâte Beaudoin, voici le roi Alexandre, le roi de Malogres, le comte de Foix, le comte de Forest, le comte de Nevers, le sire de Beaujeu, le sire de la Lande, le maréchal de Mirepoix, le Dauphin, et toutes leurs dames. Ils ont voulu venir au devant de vous, avec mille chevaux... Et veut, le roi Alexandre, que vous preniez son hôtel comme vôtre, ainsi que vos vaillants compagnons...

— Ah! Dieu! je te rends grâce! murmura Artus attendri..

Puis il pressa l'allure de son cheval dans la direction où venaient les personnes annoncées par Beaudoin, et, aussitôt qu'il aperçut les comteses et les autres nobles dames, il mit pied à terre. Le roi Alexandre, le roi de Malogres et les comtes en firent autant, et chacun vint l'accoler avec force démonstrations d'amitié et d'admiration.

Jamais homme n'avait reçu un aussi éclatant témoignage d'honneur.

Les dames voulaient aussi descendre de leurs palefrois; mais Artus ne le souffrit pas. La dame de Roussillon, seule, sauta avec vivacité, et accourut vers lui les bras étendus.

Lors le roi Alexandre, prenant la main d'Artus dans les siennes, lui demanda quels étaient ses compagnons et comme ils se nommaient.

— Celui-ci, répondit Artus, est souverain clerc et chevalier très précieux: il se nomme maître Etienne. Celui ci est Philippe, duc de Sabarie, très redouté chevalier. Cet autre est Hector, fils du comte de Blois, et mon cousin. Cet autre est Gouvernau, mon ami, mon maître en chevalerie...

Le roi Alexandre, entendant cela, quitta la main d'Artus pour aller prendre, à tour de rôle, celles de chacun des chevaliers nommés par le fils du duc Jean.

— Messeigneurs, leur dit-il courtoisement, soyez les bienvenus en ce pays! Nous vous fêterons comme il convient de faire envers de si nobles chevaliers que vous êtes. Vous augmentez la joie que nous éprouvions déjà à la vue du valeureux Artus de Bretagne.

On se mit en marche pour retourner vers les tentes de la prairie. Le roi Alexandre, par honneur pour eux, voulut que les seigneurs auxquels il venait de parler, passassent les premiers, en avant de tous les autres. Mais ils s'y opposèrent en lui disant:

— Ah! sire, pardonnez-nous de vous refuser, mais nous sommes à notre seigneur Artus, et nous ne pouvons aller que derrière lui, non devant.

Il fallut en passer par-là. On regagna les tentes à pied. Le roi Alexandre marchait à côté du duc Philippe; Artus à côté du comte de Nevers; Hector à côté du comte de Foix; Gouvernau à côté du comte de Forest; et les autres seigneurs marchaient à la suite, devisant entre eux, avec enthousiasme, de la réception qu'on leur faisait à cause du valeureux Artus.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent en l'endroit de la prairie du Rhône où étaient les tentes et les pavillons, et où l'on avait dressé les tables chargées de venaison et de vins généreux.

—

CHAPITRE XXIX

Comment Artus et ses compagnons, après le dîner, jouèrent à différents jeux avec les dames, sur l'herbe de la prairie.



On dîna avec appétit. Les mets et les vins étaient délicieux, et nos voyageurs avaient pris beaucoup d'exercice en chemin.

Après ce plantureux repas, on se leva, les tables furent ôtées, et les dames remirent à Artus un grand nombre de chapeaux de fines étoffes et de riches fleurs pour être données par lui à qui bon lui semblerait. Artus en fit présent au roi Alexandre, au duc Philippe, aux comtes et aux barons ses voisins.

Quand sa distribution fut terminée, les dames revinrent vers lui, avec le sire de la Lande, et le prièrent, comme roi des chevaliers, de s'en venir jouer sur l'herbe avec elles, lui et ceux qu'il voudrait choisir.

La proposition était trop plaisante pour qu'Artus la repoussât. C'était un honneur de plus qu'on lui faisait-là.

— Ah! ma douce Florence, murmura-t-il, si vous étiez là, quelle joie vous auriez!...

Lors, il prit avec lui le roi Alexandre, maître Etienne, le duc Philippe, et tous les comtes et hauts barons, et tous allèrent s'asseoir, en compagnie des dames, sur les endroits les plus verdoyants encore de la prairie.

Pendant que les devis s'entamaient çà et là, dans la plupart des groupes, le roi Alexandre dit à maître Etienne:

— Gentil maître, pourquoi ne jouez-vous donc pas avec ces dames?... Ne sont-elles donc pas bien avenantes, bien gentilles et bien nobles?...

— Sur mon âme, oui certes, monseigneur, répondit Etienne, elles sont très avenantes, et très plaisantes. Mais des jeux qu'elles jouent je n'en sais aucun...

— De quel jeu voudriez-vous donc jouer, mon maître, dites-moi?... reprit Alexandre.

— Vraiment, il vous trompe, dit à son tour le duc Philippe, car il sait de beaux jeux pour lesquels il n'a pas son pareil au monde... Demandez-lui d'en user...

— Ah! gentil maître! je vous y prends! reprit le roi. Vous savez maint et maint jeu, des plus beaux et des plus merveilleux, et vous n'en voulez pas user devant nous?... C'est manque de courtoisie, à ce qu'il me semble!... Par la foi que vous devez à Artus, votre valeureux seigneur, montrez-nous votre science en ces amusements...

— Maître Etienne, dit Artus, je vous en prie à mon tour, par la foi que vous devez aux dames!...

— Puisque cela vous plaît, monseigneur, répondit Etienne, j'y consens volontiers.

Etienne se retira alors un instant, pour se recueillir; puis, tout aussitôt, à son commandement, surgit une fontaine d'une beauté merveilleuse, autour de laquelle se placèrent une foule de buissonnets émaillés de violettes et de roses odorantes au possible, et dans lesquels chantaient des nichées d'oiseaux de toute forme et de tout plumage.

Les dames accoururent, émerveillées; elles trempèrent leurs belles mains dans l'onde transparente de cette fontaine enchantée; elles cueillirent des fleurs pour les respirer de plus près; elles écoutèrent la suave mélodie des oiselets, et chacune de ces choses leur tira des cris d'admiration et d'enthousiasme.

Les chevaliers présents n'en étaient pas moins ébahis qu'elles. Ils le furent bien davantage encore quand maître Etienne fit surgir tout-à-coup, devant le roi Alexandre, deux cents valets en corps, vêtus de cottes d'écarlate vermeille, mi-partie de vert, lesquels se mirent à sonner le plus harmonieusement du monde dans leurs deux cents trompes de cristal.

Ce fut au tour des dames d'être ébahies de ce qu'elles voyaient faire pour les chevaliers, comme ceux-ci l'avaient été de ce qu'ils avaient vu faire pour les dames. Elles s'approchèrent toutes, pour mieux voir. Quand elles eurent formé un cercle suffisant autour de maître Etienne, ce savant clerc fit apparaître à leurs regards un jouvenceau de la plus belle venue, vêtu de camelin fourré de sandal vert. Auprès de lui était une aubépine en fleurs, flairant bon, et sur la dernière branche de cette aubépine, la plus verte et la plus fleurie, chantait de sa voix la plus claire un rossignolet du plus admirable plumage. Si doux, si gracieux, si menu, si délicat était-il, cet oiseau couleur du temps, qu'il ne paraissait pas appartenir aux forêts terrestres, mais bien plutôt aux bois du Paradis. Il chantait des chansons qui tombaient dans les oreilles de ceux qui écoutaient, comme seraient tombées, dans un bassin de cristal, les perles égrenées d'un chapelet; et, pour chanter plus suavement encore, il relevait fièrement sa petite tête emplumée et emplissait sa gorge de la musique qu'il semblait avoir bue avec l'air et respirée avec les parfums de l'aubépin.

Les dames battirent des mains devant cette plaisante merveille, et chacune d'elles eût bièn souhaité de posséder ce rossignol miraculeux dans une cage formée de fils d'or et de soie.

Alexandre et Artus se levèrent et s'approchèrent, comme tout le monde, pour voir de plus près. La maréchale de Mirepoix les suivit, et, aussitôt qu'elle fut devant l'aubépin et qu'elle eût aperçu le rossignolet chanteur, elle jeta vitement la main dessus pour le prendre...

Mais elle n'y put parvenir.

— Gente dame, lui dit le jouvenceau qui était le gardien de l'aubépin et du rossignol, vous ne pouvez avoir mon oiseau, qu'à la condition de ne vous être jamais méfaite en état de mariage, vous et les dames qui sont ici... Autrement vous étendriez en vain vos belles mains vers lui : il s'envolerait et vous vous piqueriez aux épines de l'aubépin...

En entendant cette parole, le roi Alexandre sourit, et il demanda, ainsi que tous les comtes et hauts barons présents, que la maréchale tentât l'aventure, et, qu'avec elle, la tentassent aussi les autres dames présentes.

Mais l'aventure ne plaisait pas, paraît-il, à madame la maréchale, car elle essaya de s'esquiver tout doucement sans être aperçue. Par malheur, sa velléité de fuite fut devinée et empêchée.

— Dame, lui cria le beau jouvenceau vêtu de camelin, vous avez été la première à vouloir mettre la main sur mon oiseau... Revenez, et approchez-vous, s'il vous plaît...

Le roi Alexandre s'empara courtoisement des mains de la maréchale et l'amena vers l'aubépin afin qu'elle les étendît dessus, ce qu'elle fit, mais à une distance de plus d'une toise.

— Madame la maréchale, lui dit la dame de Roussillon, vous ne devez pas craindre plus que nous de vous approcher de cet aubépin qui flaire si bon, et de ce rossignolet qui chante si bien.

Il fallait se résigner. La maréchale s'approcha, et se piqua aux épines du buisson fleuri, sans pouvoir atteindre l'oiseau.

— Ah! le vilain rossignol! murmura-t-elle en se retirant incontinent, toute rouge de dépit.

Après elle vinrent les autres dames comtesses et baronnes; toutes se piquèrent comme s'était piquée la maréchale, sans pouvoir mettre la main sur le rossignol.

— Ah! le vilain aubépin! murmurèrent-elles, en rougissant aussi.

La dame de Roussillon s'approcha à son tour, étendit la main, et l'oiseau merveilleux vint en voletant se poser sur son poing, comme eût fait un faucon bien dressé.

Ses compagnes étaient furieuses, et plus elles montraient de dépit d'avoir échoué là où avait réussi la dame de Roussillon, plus les comtes et les barons, leurs maris, riaient et s'ébaudissaient.

Maître Etienne mit fin au courroux de ces dames, en faisant aussitôt disparaître et le jouvenceau, et le buisson, et le rossignolet.

Chacun était émerveillé; chacun s'extasiait sur ces miraculeuses choses qui étaient venues là, sans qu'on sût d'où ni comment, au simple commandement de maître Etienne.

— Sur ma foi, vaillant Artus, s'écria le roi Alexandre, je voudrais qu'il m'en coutât la moitié de ma terre, et que maître Etienne fût mon compagnon comme il est le vôtre, et qu'il m'aimât autant qu'il vous aime!

— Maître Etienne m'aime, en effet, répondit Artus, et j'en suis heureux. C'est à lui que je dois d'avoir vaincu des princes et un empereur... C'est à lui que je dois d'avoir été fiancé à la femme que j'épouserai à mon retour de Bretagne...

— Par saint Jean! reprit le roi, je me trouverai au jour des épousailles, sire Artus.

— Oui, oui, trouvons nous-y! s'écria joyeusement le Dauphin.

— Y viendrez-vous, sire? demanda le roi Alexandre.

— Par mon serment, oui, j'irai! répondit le dauphin.

— Eh bien, sire, je vous promets que j'irai avec cinq cents hommes...

— Moi avec cent de mes gens...

— Moi avec deux cents! dit le comte de Forest!

— Moi avec le même nombre! dit le comte de Nevers.

— Moi aussi! dit le sire de Beaujeu.

— Moi aussi! dit le maréchal de Mirepoix.

— Moi aussi! dit le comte de Foix.

Rendez-vous fut pris pour la mi-carême.

— Moi, seigneurs, dit à son tour Artus en re-



merciant, je vais quérir monseigneur mon père et madame ma mère, pour qu'ils assistent à mes épousailles; ce sera un honneur et une joie pour eux de se rencontrer ce jour-là avec vous!...

Quand les dames entendirent cela, elles demandèrent à être aussi de la fête.

— Puisque madame la duchesse de Bretagne y va, nous pouvons bien y aller aussi!...

Cette aimable demande fut octroyée, comme elle devait l'être, et Artus remercia beaucoup les dames, et beaucoup les seigneurs leurs maris, des bonnes et plaisantes dispositions où ils étaient envers lui.

Puis la fête continua jusqu'à la nuit, pour reprendre le lendemain et le surlendemain encore. On voulait à toute force retenir le bel ami de la belle Florence.

Mais le devoir ordonnait à Artus de partir : il partit dès le matin du quatrième jour, au grand chagrin des comtesses et des seigneurs.

Maître Etienne aussi fut regretté, à cause de ses ressources en magie.

CHAPITRE XXX

Comment Artus et ses compagnons arrivèrent à Blois, où ils furent reçus avec force démonstrations de joie par le comte, père d'Hector.

Non-seulement le roi Alexandre, mais encore tous les barons convoyèrent Artus et ses compagnons pendant un assez long temps; ils ne consentirent à s'en retourner que sur les instances réitérées du vaillant fils du duc Jean, et qu'après avoir reçu de lui l'assurance qu'il reviendrait au plus tôt avec monseigneur son père et madame sa mère.

Cette assurance donnée, ils se décidèrent à rebrousser chemin, ainsi que les y invitait Artus.

Une fois quitté par eux, Artus reprit sa marche vers la Bretagne, dont il était encore assez éloigné et où il voulait arriver à l'époque fixée, c'est-à-dire à la Toussaint.

Aucune aventure ne signala ce voyage. Tous les chevaliers qui accompagnaient Artus, et Artus lui-même, étaient joyeux et bien portants, et ils chevauchaient très allègrement par monts et par vaux, par plaines et par bois, devisant entre eux de choses et d'autres, de la vaillance du fils du duc Jean et de la beauté des dames.

Vers la fin du deuxième jour, comme ils approchaient du pays blaisois, ils aperçurent à l'horizon un nuage de poussière qui de minute en minute se rapprocha d'eux et devint même bientôt assez distinct pour leur permettre de compter les chevaliers et les dames montées sur palefrois, qui soulevaient ce nuage.

— Qu'est ceci? demanda Artus, étonné.

— Beau cousin, répondit Hector en riant, ces chevaliers sont de la suite du comte de Blois...

— Mon oncle?

— Oui, beau cousin, puisqu'il est mon père...

— Comment se fait-il que ces chevaliers et ces dames se dirigent de ce côté... On vous sait donc de retour, Hector?

— J'ai envoyé un messager, mon beau cousin, afin d'annoncer votre arrivée dans le pays blaisois, comme il était de mon devoir de le faire... Monseigneur mon père et madame ma mère se sont empressés de venir à votre rencontre, pour vous honorer et embrasser, et, avec eux, sont venus aussi, dans la même intention, les barons et les dames nobles de leur cour et de leur comté.

— J'en ressens au cœur un grand contentement, reprit Artus.

Lors, piquant plus vivement de ses éperons les flancs de son cheval, il se lança au devant des nobles gens qui venaient à sa rencontre et qu'il eut bientôt atteints.

— Madame ma tante, dit-il courtoisement, en saluant la comtesse de Blois et les dames de sa suite, je suis joyeux de cette rencontre... Vous avez ainsi hâté le bonheur que je comptais m'octroyer en m'arrêtant quelques heures à Blois auprès de vous et de monseigneur mon oncle.

— Beau neveu, répondit la comtesse, comme ce bonheur dont vous parlez était nôtre aussi, il est tout naturel que nous ayons songé à le hâter en accourant au devant de vous. Certes, beau neveu, nous n'éprouverons pas, en embrassant Hector notre bien-aimé fils, le plaisir que nous éprouvons en cet instant en vous embrassant.

— Madame parle d'or, dit à son tour le comte de Blois. Vous avez donné un tel lustre, un tel éclat, un si glorieux relief à votre nom, qu'on se trouve fier d'être de votre lignage. Si je n'avais Hector, je vous souhaiterais pour fils, mon beau neveu!...

Après le comte et la comtesse de Blois, ce fut à qui ferait fête à ce chevalereux homme si doux, si bel et si fier dans le péril. Les barons s'empressaient, à l'envi les uns des autres, de lui serrer la main et de lui adresser des paroles flatteuses; les dames le regardaient avec des yeux pleins de tendresse et d'admiration, et chacune d'elle faisait des vœux secrets pour l'avoir à chevalier...

Ce fut en devisant ainsi que les deux troupes, celle d'Artus et celle du comte, firent leur entrée dans Blois, dont on avait appareillé à la hâte les maisons pour les rendre plus dignes de l'honneur qu'elles allaient recevoir du passage du vaillant Artus de Bretagne.

Un souper plantureux attendait les nouveaux arrivants, que cette longue chevauchée avait mis en appétit et en soif. Artus se plaça à la gauche de la comtesse de Blois et en face du comte son oncle. Hector se plaça à côté de lui. Gouvernau se plaça à la droite du comte de Blois et le duc Philippe à sa gauche. Quant à maître Etienne, il se mit où il put, à l'une des extrémités de la table, où d'abord nul ne fit attention à lui.

Bientôt le vin, jusque-là servi avec une profusion royale, manqua tout-à coup. Les hanaps, qui en conservaient encore quelques restes, se séchèrent comme se sèche la terre à la fin d'août, et, comme

pour rendre cette absence de tout liquide plus frappante et plus amère, toutes les langues se collèrent au palais des convives, et chacun d'eux éprouva une horrible soif...

Le comte de Blois manda son sénéchal qui accourut tout alarmé, et qui jeta sa langue aux chiens quand son seigneur, tout courroucé, lui expliqua la pénurie de vin, si inquiétante, dans laquelle ses hôtes se trouvaient.

— Les celliers sont pleins, cependant, monseigneur, et je ne comprends rien à cette étrangeté, répondit-il en tremblant.

— Cela est d'autant plus fâcheux et navrant, reprit le comte de Blois, que les quartiers de venaison que vous nous avez servis, sont violemment épicés, comme de véritables compulsoires de buvettes qu'ils sont!...

Pendant que le comte rabrouait ainsi le pauvre sénéchal, qui n'y pouvait mais, maître Etienne, auquel nul n'avait fait grande attention, tous les regards et toutes les admirations se portant sur Artus de Bretagne, maître Etienne buvait tranquillement et en souriant.

—Grand-sénéchal, dit-il au malheureux intendant tout ahuri, voulez-vous passer ce hanap à monseigneur Artus qui se meurt là-bas de la pépie...

Le grand-sénéchal, émerveillé, prit d'une main tremblante le hanap rempli jusqu'au bord que lui tendait maître Etienne, et le porta où il lui commandait de le porter. Mais, dans son trouble, le hanap lui échappa des mains, et tout son contenu se répandit sur le gorgerin de la comtesse de Blois, vêtue d'habits magnifiques.

Un long cri accueillit cette maladresse. Le sénéchal, d'abord pourpre de honte, devint blanc comme neige et il se crut perdu à jamais.

Mais quel fut son étonnement et celui de tous les convives, en voyant le gorgerin de la comtesse, que l'on croyait souillé par le vin, couvert de roses épanouies qui répandaient dans l'air de la salle de suaves odeurs.

— Ce sont les roses avec lesquelles se fait le vin de Chiras, dit maître Etienne toujours en souriant. C'est le seul vin qui soit digne d'être bu par une aussi noble compagnie. Remplissez-en les hanaps, grand-sénéchal...

Le sénéchal, ébahi, ne savait comment obéir. Il avait la bouche grande ouverte, et les yeux démesurément agrandis. Comme il tardait trop, au gré des convives, à faire ce que lui disait maître Etienne, Artus cueillit une rose sur la gorge de la comtesse émerveillée, et la mit dans son hanap niellé qui, tout aussitôt, s'emplit d'un vin couleur de rose.

— Daignez boire, madame ma tante, dit-il en souriant.

Malgré sa soif, la comtesse de Blois hésitait à tremper ses lèvres dans son hanap si étrangement et si subitement rempli. Pour l'y encourager, Artus prit une seconde rose, la jeta dans son hanap, et but tout d'un trait.

—A la belle marraine de ma belle Florence! s'écria-t-il. A madame Proserpine!...

Cet exemple encouragea tout le monde. Les roses du gorgerin de la comtesse de Blois passèrent incontinent dans tous les hanaps vides, qui se remplirent comme venaient de se remplir ceux d'Artus et de sa tante. Chacun but avec plaisir et avec admiration; avec d'autant plus de plaisir et d'admiration que les hanaps, une fois vidés, se remplirent d'eux-mêmes du même vin parfumé. Il en fut ainsi pendant tout le reste du repas.

Alors on se mit à regarder avec curiosité l'auteur premier de cet agréable prodige, et chacun tint à honneur de lui adresser la parole, comme pour le récompenser du silence qu'on avait gardé jusque-là vis-à-vis de lui.

Mais Etienne n'aimait pas à parler. Il se contenta de répondre par des sourires à toutes les questions qui lui furent faites, et force fut bien aux indiscrets et aux indiscrètes de les cesser, par courtoisie.

— Vous avez là un compagnon de voyage bien précieux, mon beau neveu! dit le comte de Blois.

— C'est mon ami, et j'en suis heureux, répondit Artus; il m'a tiré de mauvais pas, et je lui dois d'avoir connu la reine Florence, ma femme.

— Mais vous n'avez rien vu là, monseigneur mon père! s'écria Hector qui se ressouvint de la fontaine et du jouvenceau de la prairie du Rhône... Vous n'avez rien vu là! Maître Etienne est un grand clerc, plein de science et de modestie. Les prodiges naissent sous sa main avec une simplicité qui est elle-même un autre prodige. C'est un homme précieux, très précieux, vous l'avez dit, monseigneur, mais bien plus encore par son dévoûment que par les jeux de son savoir...

— Je le voudrais avoir toujours avec moi! reprit le comte de Blois, de plus en plus surpris de ce qu'il voyait et entendait. Artus, voulez-vous me le donner?...

— Monseigneur mon oncle, répondit Artus, demandez-le à lui-meme.

— Maître Etienne, demanda le comte en s'adressant à l'ami de dame Proserpine, voulez-vous rester à ma cour?.. Je vous donnerai tout ce que vous me demanderez...

— Je n'ai besoin de rien, monseigneur, répondit Etienne, je vous remercie de vos bonnes offres. Pour ce qui est de rester ici et d'être attaché à votre personne, je ne le peux... On ne se donne pas deux fois dans sa vie. Je suis à monseigneur Artus: je ne serai jamais à nul autre...

Le comte de Blois n'insista pas.

Après le souper, la fête commença pour ne cesser que fort avant dans la soirée, et pour reprendre avec plus de vivacité le lendemain et les jours suivants.

Le comte de Blois aurait bien voulu conserver longtemps à sa cour Artus et ses compagnons. Leur présence y apportait une animation, un charme, une gaîté qu'elle n'avait pas auparavant. Aussi fut-il marri quand son neveu lui annonça que, la Toussaint approchant, il lui fallait reprendre sa route vers Nantes, où l'attendaient son père et sa mère.

— Partez donc, beau neveu, lui dit-il, partez donc, puisqu'ainsi le veut la destinée. Mais, au moins, promettez-moi que vous reviendrez à Blois et que vous y séjournerez plus longtemps, avec mon frère Jean et la duchesse, sa femme et votre mère.



— Je ne puis vous faire cette promesse, monseigneur mon oncle, répondit Artus, parce que j'en ai fait une, en partant, à la reine Florence, ma mie. Je ne l'ai quittée qu'à la condition de revenir au plus vite auprès d'elle, et je tiendrais mal cette promesse si j'obéissais à celle que vous vous voulez que je vous fasse. J'aime la reine Florence, fille du roi Emendus et filleule de madame Proserpine : j'ai hâte d'aller la retrouver pour consommer avec elle l'acte solennel du mariage.

— Alors, beau neveu, puisque tu ne peux venir vers nous, c'est nous qui irons vers toi. Les fêtes de ton mariage seront intéressantes, et, d'ailleurs, il sera bon que tous tes parents et amis se trouvent là pour en être témoins. C'est un devoir et ce sera un plaisir.

— Je vous remercie de cette bonne parole, monseigneur mon oncle, dit Artus. Mon bonheur sera complet ainsi.

Artus prit rendez-vous avec le comte de Blois, pour la mi-carême, comme il avait fait avec le roi Alexandre et ses nobles compagnons ; puis, l'ayant de nouveau remercié, il lui demanda la permission de continuer sa route.

— Va, beau neveu, dit le comte de Blois, et que le ciel te garde de malencontre.

Artus embrassa la comtesse, bien chagrine de son départ, et, prenant congé des seigneurs et des hautes dames qui lui avaient fait une si gracieuse hospitalité, il monta à cheval, et ses compagnons de voyage l'imitèrent.

CHAPITRE XXXI

Comment Artus, après avoir pris congé du comte de Blois, son oncle, alla droit à Nantes, où l'attendaient son père et sa mère.

Ne voulant plus s'arrêter désormais qu'il ne fût enfin arrivé à Nantes, Artus recommanda à ses compagnons de ne pas s'arrêter plus que lui, prévenant que, du reste, il ne pouvait attendre personne.

On ne lui répondit qu'en pressant le pas plus allègrement encore.

Ce fut ainsi qu'on arriva, au bout de quelques jours, dans le duché de Bretagne, et bientôt à Nantes même.

A mesure qu'il approchait de l'endroit où il était né, Artus sentait son cœur battre d'une émotion qui jusque-là lui avait été inconnue.

Là avait été son berceau. Là peut-être était la tombe de son père ou celle de sa mère, peut-être même de tous les deux.

Cinq ans d'absence sont longs à passer, non pour ceux qui partent, mais pour ceux qui restent. Ceux qui partent oublient forcément, parce qu'à chaque instant leurs sentiments se déplacent avec les horizons qu'ils rencontrent sur leur route. Ceux qui restent se souviennent toujours, au contraire, parce que toujours devant leurs yeux se trouve le même horizon, et dans leur cœur toujours la même image. C'est un enfant, c'est une maîc'est un ami qui vous quitte ; on a peur que l'un ne se tue, que l'autre ne vous trompe, que celui-ci ne se ruine, que celui-là ne se perde, que tous ne vous oublient ; on ne vit plus que dans l'attente, dans l'inquiétude, dans les angoisses ; on vieillit ainsi à attendre et à espérer, et l'on meurt souvent sans avoir revu, sans avoir embrassé les êtres chers qui vous avaient quitté en vous promettant de revenir tout de suite. Heureux ceux qui partent ! Malheureux ceux qui restent !

Artus allait-il retrouver son père ? Allait-il retrouver sa mère ? Les grandes aventures, les grands événements, les grands périls de sa vie lui avaient fait perdre de vue et de souvenir le petit coin du monde où il avait grandi, où il s'était développé, où il s'était épanoui au souffle salutaire de l'amour maternel. Maintenant qu'il revenait vers son point de départ, tous ces détails de son enfance et de son adolescence lui revenaient au cœur drus comme grêle et chauds comme braise : il se rappelait tout, depuis la plus insignifiante des choses jusqu'à la plus importante, depuis ses premiers jeux jusqu'à son premier amour. Jeannette, qu'était-elle devenue ? Il l'avait oubliée aussi, surtout depuis qu'il avait vu et aimé la belle Florence. Maintenant il se rappelait la première nuit de ses noces qu'il avait passée avec cette gente et cointe pucelle, croyant la passer avec cette fausse pucelle appelée Péronne.

Aussi le cœur lui battait avec plus d'impétuosité que jamais, et il lui tardait d'être arrivé.

Dans son impatience, dans sa fièvre de retour, il n'avait pas songé à envoyer un messager au duc Jean et à la duchesse, et comme ce devoir le regardait exclusivement, nul n'avait osé prendre sur lui d'envoyer à Nantes prévenir de son arrivée. Par ainsi, quand il fit son entrée dans la cité, ce fut une rumeur de joie à n'en plus finir.

— Artus ! Artus ! Artus ! criaient les bourgeois en saluant, les larmes aux yeux, le jeune fils de leurs vieux seigneurs.

La nouvelle en vint plus rapidement que lui dans le palais. Le vieux duc Jean se leva de son vieux fauteuil, les mains tremblantes et les jambes défaillantes, surpris et heureux ; puis il retomba, ne pouvant aller plus loin et succombant à l'excès de sa joie.

Sa femme, la bonne duchesse, qui lui tenait compagnie dans la solitude où il s'était confiné depuis le départ de leur fils bien-aimé, reçut avec moins de calme encore l'annonce de cette nouvelle : elle essaya de se lever, comme son mari, et retomba pâmée en murmurant le nom d'Artus.

Il entra en ce moment, ce fils tant aimé, ému d'une émotion pleine de charmes.

— Monseigneur mon père ! dit-il en se précipitant aux genoux du vieux duc.

— Ta mère ! ta mère, mon enfant !... lui répondit le duc en lui montrant la duchesse évanouie.

Artus se releva et alla prendre dans ses bras la

tête vénérée de sa mère, que ses caresses firent revenir.

— O mon Artus bien-aimé! je ne mourrai donc pas avant de t'avoir revu et embrassé! murmura-t-elle à travers ses larmes, des larmes de joie.

— Le ciel nous bénit, mon fils, reprit le duc Jean, et notre cœur déborde de gratitude pour ses bienfaits... Allons prier, madame, allons lui rendre grâces! Il couronne bien notre vie et ce suprême bonheur qu'il nous octroie sur les confins de notre terrestre existence, nous dédommage largement des tourments dont il lui a plu de châtier parfois nos erreurs... Allons prier, duchesse!...

La présence d'Artus venait de rendre à ces deux vieillards la force et la santé qu'ils n'avaient plus depuis son départ. Ils furent tout réconfortés l'un et l'autre à l'aspect de ce fier et beau jeune homme, issu d'eux, dans lequel ils se retrouvaient avec orgueil.

La duchesse prit le bras de son fils, non pour s'aider à marcher, mais pour le garder plus près de son cœur.

Le duc, se redressant, se secoua comme au sortir d'un long rêve, et se mit à marcher devant, pour ouvrir le chemin.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent à la chapelle du palais, au milieu d'une double rangée de serviteurs aussi émus qu'eux.

Le duc Jean s'agenouilla humblement, et chacun l'imita.

— Mon Dieu, murmura-t-il d'une voix mouillée, vous m'avez comblé de tous vos dons... Vous m'avez fait le chef d'un peuple sage, l'époux d'une vertueuse dame, le père d'un vaillant fils. J'arrive sans remords aux confins suprêmes de mon existence, que j'ai essayée de noblement remplir à l'aide de votre miséricordieuse protection. Je n'ai plus rien à souhaiter ici-bas, ayant eu tous les bonheurs qu'homme mortel peut avoir. Je n'avais qu'une douleur, celle de m'en aller de vie à trépassement sans avoir embrassé une dernière fois l'héritier de mon nom et de ma couronne : mon fils bien-aimé est revenu. Je vous remercie, ô mon Dieu, la mesure de ma félicité est comble : maintenant, comme Siméon le pieux vieillard, maintenant, Seigneur, je peux mourir!...

A l'issue de la messe, on se rendit dans la salle où étaient dressées les tables, et alors commença le festin du retour, où tout fut servi avec une abondance et une richesse rares.

C'était comme le festoiement de l'enfant prodigue.

Cette réception toucha profondément Artus, et lui attendrit tout le cœur, et il se mit involontairement à pleurer de chaudes larmes de reconnaissance, ce qu'il n'avait jamais fait depuis qu'il était au monde.

Ce que voyant, le duc Philippe, Hector, Gouvernau, maître Etienne et les plus proches amis d'Artus ne purent s'empêcher de pleurer aussi, et ces larmes-là étaient si douces, que, pour tout l'or du monde, ils n'eussent pas voulu ne pas pleurer.

Sur la fin de la journée, Jeannette, qui jusque-là ne s'était pas montrée, vint tout-à-coup, et, allant droit à son ami Artus, lui lança les bras autour du cou et l'étreignit sans pouvoir sonner mot, tant la joie de le revoir lui serrait le cœur et l'étouffait.

— Chère Jeannette, tendre amie! s'écria Artus, en se laissant aller à cet accolement si plaisant.

— Mon ami, soyez le bienvenu! dit Jeannette, recouvrant enfin la parole. A votre départ, j'étais dolente et pleine de larmes... Je croyais que j'en mourrais... Je l'espérais même... Mais votre bonne dame de mère m'a réconfortée par de sages paroles et par de douces caresses, pour l'amour de vous, son cher enfant... C'est elle qui m'a sauvée de moi-même... C'est à elle que je dois le bonheur de vous revoir, mon ami, et d'être serrée dans vos bras... Bénie soit-elle, la sainte femme dont les nobles entrailles vous ont porté! Bénie et remerciée soit-elle!... Nous avons pleuré ensemble sur vous... Ensemble nous avons parlé de vous..... Ensemble nous avons espéré de vos chères nouvelles... Ensemble nous avons eu peur... Ensemble nous nous réjouirons désormais, puisque vous êtes revenu et que vous n'allez plus nous quitter.

— Je vous quitterai, ma belle amie Jeannette, reprit Artus, parce que la vie est faite ainsi d'arrivées et de départs... Je vous quitterai...

—Hélas! je m'en doutais! soupira Jeannette. Nos joies sont de courte durée, à nous autres pauvres femmes! Ce que Dieu nous donne d'une main, il nous le retire de l'autre... Sans doute, il sait ce qu'il fait, mais ce qu'il fait est bien cruel!... Quittez-nous donc, sire Artus... puisque aussi bien il faudra qu'un jour ou l'autre vous preniez à femme, si déjà cela n'est fait, quelque dame meilleure et plus gentille que je ne suis..... Quittez-nous, quittez-moi, Artus!... Ou plutôt, non... laissez-moi vous suivre... Je serai votre amie, votre sœur, votre fille, votre servante... Je vous aimerai, sans rendre votre femme jalouse, en vous aimant plus qu'elle, mais autrement qu'elle... Permettez-moi, sire Artus, d'aller où vous irez, de vivre où vous vivrez, de mourir où vous mourrez... car enfin, vous êtes mon seigneur et je suis votre fille... et vous n'avez pas le droit de m'abandonner à ma solitude et au veuvage de mon âme... parce qu'alors vous seriez plus sévère et plus cruel que Dieu...

Tout en disant cela, Jeannette se mit à pleurer toutes les larmes de sa tête et de son cœur; si bien qu'Artus, attendri, l'attira à lui, la coucha en son giron, et la baisa sur les yeux en pleurant lui-même comme un enfant.

En ce moment-là où il sentait le cœur de Jeannette battre sur son cœur, où son haleine se confondait avec la sienne, où il se rappelait les enivrantes délices de la nuit qu'ils avaient passée ensemble, Artus regretta presque de s'être fiancé avec Florence.

—

CHAPITRE XXXII

Comment Artus, au bout de quinze jours, prit le chemin du royaume de Sorolois, accompagné de son père, de sa mère, de Jeannette et de ses autres compagnons et amis.



Artus, quinze jours après son arrivée, dut songer à repartir, à regagner le royaume de Sorolois, à rejoindre le roi Emendus, son beau-père, et la reine Florence, sa femme.

Jusque-là il n'avait rien dit au vieux duc Jean, son père, ni à la duchesse sa mère. Le matin du quinzième jour, il les réunit et leur dit :

— Monseigneur mon père, je retourne en Sorolois, où demeure la reine Florence, ma fiancée, avec le roi Emendus, son père. Je leur ai promis, à l'une et à l'autre, que vous, monseigneur mon père, et vous, madame ma mère, vous seriez les témoins de nos épousailles... Mon bonheur serait incomplet, en effet, si vous n'étiez pas là l'un et l'autre... Vous en serez la consécration vivante...

— J'irai volontiers, répondit le vieux duc; j'irai avec partie de mes chevaliers pour honorer ta vaillance, comme faire se doit... Qui m'aime me suive!...

—Nous vous suivrons! nous vous suivrons tous! s'écrièrent les barons présents.

— Je vous suivrai, madame la duchesse, dit tout bas Jeannette à la mère d'Artus.

— Pourquoi cela, ma fille?... lui dit cette dernière d'une voix pleine de compassion. Tu seras malheureuse du bonheur d'une autre femme... Il vaut mieux rester ici et te résigner à l'oubli... ce sera moins douloureux encore...

— Madame ma mère, répondit Jeannette avec un clair et mélancolique sourire qui trahissait l'angélique pureté de son âme; madame ma mère, j'aime votre fils Artus pour lui, non pour moi... Je serai heureuse de le voir heureux, que ce bonheur lui vienne de moi ou d'une autre... Si je l'aimais autrement, je serais jalouse et je ne sourirais pas... Regardez-moi bien, madame ma mère, et mettez votre main sur mon cœur... Je n'ai jamais menti, et je ne veux pas commencer aujourd'hui à mentir... Vous pouvez m'emmener avec vous sans crainte... J'aimerai la femme d'Artus avec le même désintéressement que je l'aime lui-même. C'est mon seigneur et mon ami ; ce n'est ni mon amant, ni mon mari... Emmenez-moi donc, je vous en supplie... je veux vivre où vivra Artus, et mourir où il mourra...

La duchesse de Bretagne, vaincue par l'air de parfaite bonne foi de la belle Jeannette, consentit à l'emmener.

Les préparatifs de départ se firent à la hâte, et, deux jours après, Artus reprenait le chemin par lequel il était venu, et s'en allait d'abord à Vienne, puis en Sorolois, accompagné d'un millier de chevaliers.

CHAPITRE XXXIII

Comment aussitôt l'arrivée d'Artus et de sa compagnie en Sorolois, il y eut de nombreuses fêtes en vue de ses épousailles avec Florence.

Ce voyage d'Artus fut un triomphe continuel. Là où il passait, il suffisait de prononcer son nom pour exciter aussitôt une ardente curiosité. Selon l'habitude du populaire, qui éprouve le besoin d'exagérer tout, les aventures merveilleuses du fis du duc Jean étaient rendues plus merveilleuses encore par les récits qui en étaient faits. On enflait outre mesure les actions valeureuses accomplies par lui, et peu s'en fallait même qu'on ne le prît pour un demi Dieu, comme Bacchus ou Alexandre-le-Grand traversant les Indes.

Son cortége, déjà nombreux à son départ de Nantes, se grossit davantage encore à mesure qu'il approcha du terme de son voyage. Il n'avait d'abord que des compagnons; il eut alors une armée.

Ce fut ainsi qu'il arriva dans la capitale du Sorolois.

Le roi Emendus fut ébahi de voir tant d'amis, tant de parents, tant de compagnons à son gendre. Il le savait vaillant, mais non si puissant.

Longue en effet était la liste des nobles hôtes qu'Artus lui amenait pour être témoins de ses épousailles avec la belle reine Florence

Le roi Alexandre, le roi de Malogres, le duc de Bretagne, le comte de Blois, le sire de Beaujeu, le maréchal de Mirepoix, le sire de la Lande, le comte de Forest, le comte de Nevers, le comte de Foix, le duc Philippe, maître Etienne, et cent autres de même vaillance et de même renommée.

Et puis des comtesses, des hautes dames, les plus riches et les plus belles, la duchesse de Bretagne, la comtesse de Nevers, la dame de Roussillon, la comtesse de Foix, la comtesse de Forest, la maréchale de Mirepoix, la comtesse de Blois, et cent autres d'aussi noble lignage et d'aussi grand avoir.

La belle Florence fut très fière de cette noble compagnie qui faisait cortége à son bel ami Artus. Aussi, après les premiers moments de fâcherie et de reproche, l'accola-t-elle de grand cœur en le remerciant d'avoir bien voulu revenir assez à temps pour l'empêcher de mourir de douleur.

Il était revenu : n'était-ce pas l'essentiel?

— Ma douce et belle Florence, lui dit Artus, je vous remercie, moi aussi, de ne pas m'avoir oublié, et d'avoir eu pour moi, à l'arrivée, le même visage qu'au départ... Il me tarde à présent d'entendre sonner l'heure fortunée où vous serez toute à moi comme je serai tout à vous...

— S'il ne dépendait que de moi, Artus, de l'avancer ou de la reculer, croyez que, bien loin de la reculer, je l'avancerais de tout mon pouvoir..... Pourquoi donc ne vous l'avouerais-je pas? Je vous



aime ardemment, plus que vous m'aimez peut-être, car nous autres femmes, nous n'avons d'autre occupation que l'amour durant toute notre vie, tandis que vous, les gentilshommes, les vaillants hommes, ce n'est qu'une occupation d'un moment... Je vous aime ardemment, Artus, et j'ai la permission de vous le dire, puisque nous sommes fiancés l'un à l'autre, et que nous devons nous épouser bientôt... Mes ardeurs n'ont donc rien que de légitime, et je puis les avouer à la face de toute la terre... Je suis fière d'être votre compagne..... je suis heureuse d'être votre femme... Artus, aimez-moi longtemps... aimez-moi toujours...

— Je vous aimerai toujours, ma douce amie, mon lis, mon âme, mon tout !... Vous êtes née pour moi, et je suis né pour vous... Ma mère, qui va venir, ratifiera le choix que j'ai fait et applaudira comme moi à notre providentielle rencontre...

La duchesse de Bretagne entra sur ces entrefaites et vint baiser sa belle-fille au front.

— Nous avons à deviser ensemble, mignonne, lui dit-elle ; il faut chasser votre bel ami... Les hommes ne doivent pas entendre ce que se disent entre elles les femmes, à moins qu'il ne leur plaise d'écouter aux portes...

— Madame, je me retire, répondit Artus en souriant et en s'inclinant.

La duchesse de Bretagne et la reine Florence restèrent seules.

CHAPITRE XXXIV

Comment la duchesse de Bretagne s entretint d'Artus et de Jeanne avec Florence, et de la jalousie qu'en conçut aussitôt cette dernière.



lorence se tenait immobile et respectueuse devant la duchesse de Bretagne, qu'elle aimait déjà plus que sa propre mère, parce qu'elle était la mère de son bien-aimé Artus. Elle eût voulu pouvoir lui sauter au cou et l'embrasser à son aise, pour la remercier d'avoir mis au monde un si bel et si vaillant chevalier.

La duchesse de Bretagne sembla deviner ce qui se passait dans l'âme naïve de cette gente pucellle. Elle lui ouvrit ses bras et Florence s'y précipita avec une impétuosité qui fit sourire la bonne vieille dame.

— Je suis heureuse de vous voir la préférée d'Artus, lui dit-elle en l'embrassant à plusieurs reprises. Il ne pouvait pas choisir mieux, et c'est avec orgueil que je vous nomme ma fille...

— Ma mère !... murmura Florence en levant vers la duchesse ses beaux yeux humides de reconnaissance.

— C'est bien à vous, en effet, reprit la duchesse, qu'il appartenait de perpétuer la race illustre des ducs de Bretagne, et en particulier du duc Jean, extrait du noble lignage de Lancelot du Lac... Les enfants qui naîtront de vous porteront dignement le nom de leurs aïeux, et transmettront aux générations à venir les nobles exemples de courage et de courtoisie qu'Artus a puisés dans la vie de ses pairs. Le duc Jean et moi nous applaudissons de grand cœur à ce choix précieux à tous les titres... Bonté, grâce et beauté, vous réunissez tout, ma mignonne, et cela doit être ainsi, car Dieu n'a pas permis qu'une vilaine âme se logeât dans un noble corps... Je vous devine secourable et douce, hospitalière et courtoise aux humbles et aux malheureux... Aussi je n'hésite pas à vous recommander une jeune dame du nom de Jeannette, qui m'a demandé à vous être présentée... C'est une honnête et vaillante personne, aimante et douce, qui a été élevée avec Artus, notre fils bien-aimé, et qui a voulu assister aux fêtes de ses épousailles, par amitié pour lui et par reconnaissance pour nous.

— Elle est jeune ?... demanda vivement Florence en rougissant.

— Presque aussi jeune que vous, ma mignonne.

— Elle est belle ?...

— Presque aussi belle que vous, mon enfant. Elle vous ressemble même à ce point que tout-à-l'heure, après l'avoir quittée et en entrant ici, j'ai cru la retrouver en vous. Vous jugerez vous-même de cette ressemblance quand vous voudrez...

— Oh ! le plus tôt possible, madame la duchesse ! le plus tôt possible ! répondit Florence que la jalousie poignait.

— Ce soir, au souper... vous la verrez... Surtout, ma belle Florence, n'oubliez pas que c'est ma protégée et l'amie de jeunesse de mon fils Artus... Je vous le répète : elle est digne de votre loyale amitié, comme elle l'est de la nôtre. A ce soir donc !...

La vieille duchesse embrassa une dernière fois la belle fiancée d'Artus et prit ensuite congé d'elle.

CHAPITRE XXXV

Comment la belle Florence, en apercevant Jeannette, devint de plus en plus jalouse, et du moyen que celle-ci dut employer pour lui rendre le repos.

Jalousie ! vilain mal ! mal des plus nobles comme des plus vulgaires créatures ! Nul ne peut s'en défendre, fors les indifférents. Mais comme l'amour est une folie, les enamourés se laissent aller à toutes les folies qui naissent forcément de celle-là. La jalousie est le ver qui ronge et gâte les plus beaux fruits, les meilleures natures, les plus droites, les plus loyales.

Florence était en proie à cette affreuse maladie-là. Jusque-là, en voyant Artus à ses pieds, et paraissant heureux d'y être, elle n'avait pas songé un seul instant qu'il eût pu aimer et être aimé une ou plusieurs fois avant de l'aimer et d'être aimé par elle.

Mais depuis cette parole de la duchesse de Bretagne, elle avait compris qu'en effet, beau, jeune, vaillant, irrésistible, il avait dû au contraire troubler bien des cœurs et faire rêver bien des pucelles.

— Cette Jeannette, murmura-t-elle, elle l'a aimé et il l'a aimée!... Qui sait jusqu'où leur amour a été! qui sait jusqu'à quel point ils se sont engagés l'un envers l'autre!... Ah! j'étais trop heureuse!... Voilà ma misère qui commence!...

La pauvre Florence sentit son cœur se fendre à ces noires pensées... Elle passa alors d'un extrême à l'autre, et devint aussi facilement injuste qu'elle avait été jusque-là crédule. Elle s'en prit de son malheur présent à Artus, à la duchesse, à tout le monde.

— Ah! marraine! marraine! murmura-t-elle en songeant à la fée Proserpine. Ah! marraine! quels pauvres dons vous avez octroyés à votre filleule! A quoi lui sert-il donc d'être jeune, d'être sage, d'être bonne, d'être belle, si elle ne peut arriver à être heureuse à la façon des plus misérables filandières... Ah! marraine, marraine, comme vous m'avez trompée en me promettant le bonheur!...

Cela dit, Florence se laissa aller, toute dolente, à une rêverie sans but dans laquelle dansaient des figures connues et aimées, qui, en ce moment-là, lui paraissaient odieuses.

Elle fut tirée de cet état par ses chambrières qui vinrent l'appareiller pour la fête qui se donnait après le souper pour l'arrivée des nobles hôtes amenés par le mariage d'Artus.

Quoique navrée, Florence se laissa machinalement habiller, et, malgré elle, lorsque ses chambrières eurent fini, elle ne put s'empêcher de se trouver très plaisante et très irrésistible avec ses attifets, et surtout avec sa beauté si merveilleuse.

Cela la réconforta un peu, de déconfortée qu'elle était, et les roses de la santé refleurirent sur son jeune visage, tout à l'heure pâli par le dépit et le souci.

Aussi quand elle entra dans la salle du festin, où se trouvait une très noble et très nombreuse compagnie, ce fut un concert de louanges et d'exclamations enthousiastes.

— Florence! Florence! lui murmura à l'oreille son amant Artus, qui venait d'accourir avec empressement vers elle. Florence! vous n'avez pas le droit d'être aussi rayonnante, aussi irrésistiblement belle avant l'heure de notre bonheur... Nous avons encore deux longs jours à attendre, deux jours longs comme deux années!... Que voulez-vous donc que je devienne en face de votre merveilleuse beauté? Je vais m'enfuir, pour vous fuir, Florence...

Florence sourit, heureuse d'avoir produit cet effet, et ne songeant déjà plus à sa rivale Jeannette.

Mais celle-ci survint au même moment et Florence sentit se réveiller toutes ses douleurs en sentant se réveiller toute sa jalousie.

— Comme il a dû l'aimer! murmura-t-elle, en pâlissant comme un lis.

— Comme il doit l'aimer! murmura Jeannette avec un sourire mélancolique.

Florence fit un mouvement comme pour s'éloigner de sa rivale.

Celle-ci la retint doucement.

— Madame, lui dit-elle d'une voix harmonieuse et sonore comme du cristal.

— Que me voulez-vous? demanda Florence avec hauteur.

— Je veux, madame, reprit Jeannette, vous féliciter de votre beauté, d'abord, et, ensuite, vous remercier d'avoir choisi pour mari notre ami Artus, qui mérite si bien d'être aimé de vous et d'être heureux par vous...

Florence ne savait pas si elle devait se courroucer ou prendre en bonne part ce que lui disait Jeannette. Elle eut envie de la rabrouer, d'abord; puis, en voyant combien elle était douce, simple et bonne d'aspect, elle eut regret de son dépit.

— Comme elle me ressemble! murmura-t-elle en l'examinant à la dérobée. Si elle était ma sœur!... Si ma marraine l'avait douée comme moi!...

Elle n'osa pas aller plus loin dans ses suppositions, de peur de rencontrer un abîme où elle eût sombré.

On vint heureusement la tirer d'embarras en la prenant pour la conduire à la place qu'elle devait occuper à table.

Précisément, en face d'elle, se trouvait Jeannette, et, à côté de Jeannette, Artus.

Le vieux duc de Bretagne occupait la place d'honneur, et, à côté de lui, se tenait la duchesse, sa femme.

Puis venaient, à des places choisies exprès, le roi Emendus, le roi d'Hircanie, le roi de Malogres, le roi Alexandre, le comte de Blois, le comte de Forest, le sire de la Lande, le sire de Beaujeu, le comte de Nevers, le maréchal de Mirepoix, le comte de Foix, le duc Philippe, Gouvernau, Hector, maître Etienne, et les autres hôtes.

Et, mêlées à ces nobles seigneurs et à ces vaillants chevaliers, on remarquait la comtesse de Blois, la dame de Roussillon, la comtesse de Nevers, la comtesse de Forest, la maréchale de Mirepoix, et autres nobles dames, toutes plus richement appareillées les unes que les autres.

Le dîner commença, et, après le dîner, la fête annoncée.

Les groupes se formèrent çà et là, et les devis tendres et gais allèrent leur train.

— Seigneurs, et vous mesdames, dit le roi Alexandre, je demande que le savant maître qui a nom maître Etienne, consente à nous montrer les jeux merveilleux qu'ils nous a montrés une fois déjà, le long de la prairie que borde le Rhône.

— Je demande également, dit le comte de Blois, qu'il nous montre ce qu'il nous a montré à Blois, et ce qui nous a si fort émerveillés tous...

— Que vous a-t-il montré?... demanda le roi Alexandre.

— Le vin manquait: il le remplaça par des roses qui, à un moment donné, se changèrent en une liqueur sans pareille... Cela tenait du prodige,.. Et, pour ma part, j'en ai été si ébahi que j'ai prié Artus, mon beau neveu, de me laisser son maître Etienne, lequel a déclaré ne vouloir être à personne qu'à Artus.



— Maître Etienne, dit la dame de Roussillon, votre jouvenceau et son rossignolet !...

— C'est exiger beaucoup ! répondit Etienne en souriant.

— Le jouvenceau ! le jouvenceau ! cria-t-on de tous côtés, les seigneurs surtout.

— Vous le voulez ? demanda Etienne.

— Oui ! oui ! cria-t-on de tous côtés.

Maître Etienne, devant cet acquiescement général, ne crut pas devoir se refuser à faire le jeu qu'on lui demandait.

Il se recueillit un instant. Puis il fit un signe et le beau jouvenceau, vêtu de camelin fourré de sandal vert, parut avec son buisson d'aubépine et son rossignol chanteur.

— Ah ! les bonnes odeurs ! Oh ! le doux chant ! s'écria chacune et chacun.

— Le rossignol est indiscret, prenez garde ! dit le roi Alexandre aux dames ses voisines.

— Nous ne redoutons pas ses indiscrétions, sire, lui fut-il répondu par les plus belles lèvres de la chrétienté.

— Que va-t-il faire, votre jouvenceau ? demanda la dame de Roussillon à maître Etienne.

— Il va désigner la plus amoureuse de céans, répondit le clerc en souriant.

Tout aussitôt, comme pour obéir à cette parole, le jouvenceau vêtu de camelin fourré de sandal vert prit le rossignol sur son doigt et le présenta, à tour de rôle, à toutes les nobles dames qui composaient la compagnie présente.

— C'est un hiver ! chanta l'oiseau en s'arrêtant un instant à l'une d'elles.

— C'est un automne ! chanta-t-il en s'arrêtant devant une autre.

— C'est un printemps ! chanta-t-il en s'arrêtant devant la maréchale de Mirepoix.

C'est un été ! chanta-t-il en s'arrêtant devant Jeanne, interdite.

— C'est un été ! chanta-t-il aussi, en s'arrêtant devant Florence, interdite aussi.

— Tu es l'amour même ! dit le jouvenceau à Jeanne, complétant ainsi la parole du rossignol.

Ici la belle Florence se sentit défaillir.

— Elle l'aime ! elle l'aime ! elle l'aime ! murmura-t-elle, le cœur gonflé de dépit, et en se levant en grande hâte de la table, pour cacher à tous les yeux la jalousie qui la poignait si vivement.

Jeannette, qui ne perdait de vue aucun de ses mouvements, se leva comme elle et alla la rejoindre dans l'embrasure de la fenêtre où elle s'était réfugiée.

— Que me voulez-vous ? demanda Florence d'un air farouche en voyant sa rivale s'approcher d'elle tout doucement.

— Je veux vous faire une confession, ma sœur, répondit mélancoliquement Jeannette.

— Une confession, à moi, de votre part ? demanda Florence avec un peu de dédain.

— Oui, ma sœur...

— Pourquoi m'appelez-vous votre sœur ?...

— Parce que toutes les femmes qui aiment et qui souffrent de l'amour sont sœurs !...

— Vous souffrez donc de l'amour ? demanda Florence avec amertume.

— Je souffre de l'amour, ma sœur.

— Et comment puis-je vous guérir ?... Pourquoi vous adressez-vous à moi ?...

— Parce que vous souffrez du même mal, et qu'en cherchant ensemble nous découvrirons peut-être un remède...

— Croyez-vous ?...

— Je le crois.

— En êtes-vous sûre ?...

— J'en suis sûre...

— Eh bien ! cherchons !...

— Cherchons, ma sœur.

— Ainsi, vous aimez ?

— J'aime.

— Et l'homme que vous aimez ne vous aime pas ?

— Il ne m'aime pas.

— Et... comment... se nomme-t-il ?

— Il se nomme Gouvernau, ma sœur.

— Gouvernau ! l'ami d'Artus ?... demanda Florence, toute joyeuse.

— Gouvernau, l'ami d'Artus, répondit Jeannette, résignée.

— Et... pourquoi... ne vous aime-t-il pas ? demanda Florence, qui se sentait renaître.

— N'avez-vous pas deviné que j'étais trop pauvre et d'une trop obscure condition pour lui, ma sœur ?.. murmura Jeannette, qui se sentait mourir.

— Si je le faisais roi, tu serais reine, Jeannette !.. s'écria Florence, rayonnante de bonheur.

— Roi ? Il mérite, en effet, de l'être. Mais moi, reine ? y pensez-vous.

— J'y pense et je veux te le prouver à l'instant même !...

Ramenant alors Jeannette par la main au milieu de la salle, la filleule de Proserpine alla vers le roi Emendus, son père, et lui dit :

— Sire, n'avez-vous pas quelque royaume à donner à un de mes amis, c'est-à-dire à un ami d'Artus ?

— Un royaume, ma fille ?

— Un royaume, mon père, oui... Qu'a donc cette demande de si étonnant ?... Vous avez des voisins qui vous gênent... vous leur ferez la guerre, comme ils vous l'ont faite à vous-même autrefois... Et vous prendrez à l'un d'eux son royaume pour en faire don, en mon nom, à messire Gouvernau.

— Il s'agit donc de messire Gouvernau, le compagnon d'Artus ?

— Oui sire.

— Alors, le royaume de Valfondée lui appartient dès aujourd'hui...

— Je vous remercie pour lui et pour moi, mon père.

— Mais, chère fille, tout roi suppose une reine. Quelle est donc la reine de Gouvernau ?...

— La voici, mon père ! répondit triomphalement Florence en présentant Jeannette, toute rougissante.

— C'est là deux bonheurs pour un ! s'écria

Emendus, enthousiasmé de la beauté de Jeannette. Gouvernau sera trop heureux!

— Puisse-t-il penser comme vous, Sire! murmura Jeannette en allant se jeter dans les bras de la vieille duchesse de Bretagne qui avait suivi cette scène avec beaucoup d'intérêt.

Quant à Artus, il n'était occupé que de la beauté nonpareille de Florence. Le reste ne l'intéressait plus.

On fit approcher Gouvernau, et on lui demanda ce qu'il pensait de tout ce qui venait de se passer.

Gouvernau, qui était honnête homme autant que vaillant homme, fut d'abord un peu interloqué de ce qu'on lui annonçait. Puis, à un regard suppliant que lui lança Jeannette; à un autre regard, non moins éloquent, que lui lança la vieille duchesse de Bretagne, il comprit tout.

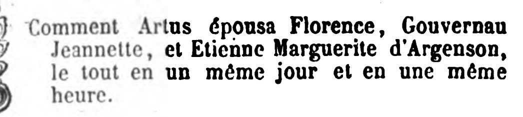
Son parti fut bientôt pris.

Il alla avec empressement vers Jeannette, lui prit les mains, les baisa avec émotion et avec respect, et il lui dit tout bas, de façon à n'être entendu que d'elle seule :

— Jeannette! Jeannette! Le ciel vous devait un autre mari, plus beau et de plus noble race que moi... Je vous remercie de m'avoir accepté...

—

CHAPITRE XXXVI ET DERNIER.



Comment Artus épousa Florence, Gouvernau Jeannette, et Etienne Marguerite d'Argenson, le tout en un même jour et en une même heure.

Deux jours après avait lieu un triple mariage, à la même heure et dans le même lieu.

Artus de Bretagne épousait la belle reine Florence, fille du roi Emendus.

Gouvernau épousait la belle Jeannette, fille de la dame de la Tour.

Et maître Etienne épousait Marguerite d'Argenson, qu'il aimait depuis longtemps et qui s'était décidée enfin à se laisser posséder par lui.

Les fêtes nuptiales surpassèrent en éclat et en gaîté toutes celles qui avaient eu lieu jusque-là.

Vers la minuit, les nouveaux mariés furent conduits en leur chambre et couchés avec l'assistance des parents et des amis.

Puis chacun se retira et les laissa seuls, ainsi qu'il convenait.

Ce fut cette nuit-là que fut engendré, d'Artus et de Florence, un fils que le roi Alexandre tint sur les fonts, et qui fut depuis empereur de Constantinople.

— 1493 —

FIN D'ARTUS DE BRETAGNE.

RECHERCHES

SUR L'ORIGINE DES ROMANS INVENTÉS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE

ET AVANT QUE L'EUROPE FUT POLICÉE

L'Europe, dans les derniers siècles qui ont précédé la fondation de Rome, était plongée dans la plus affreuse barbarie; il n'y avait que les provinces méridionales qui fussent peuplées; celles du nord n'étaient encore habitées que par quelques peuples sauvages peu nombreux : des forêts immenses occupaient les pays élevés, des marais et des rivières sans digues inondaient les plaines; nul culte extérieur de religion ne les réunissait; la loi du plus fort était la seule qu'ils connussent. On pourrait dire que dans ces pays barbares et malheureux, l'homme attendait l'homme pour l'instruire, et que la terre l'attendait aussi pour la rendre féconde.

Les Européens méridionaux n'étaient point assez nombreux pour refluer vers le nord; nul attrait d'ailleurs ne pouvait les y porter, et le cinquante-cinquième degré de latitude leur paraissait être la borne des pays habitables.

L'Asie plus heureuse, plus anciennement habitée, nourrissait des peuples immenses dans son sein : non-seulement c'est de l'Asie que sont sortis les grands législateurs et les premiers conquérants; mais cette belle et fertile partie du monde, de même qu'une ruche immense, envoya des essaims de tous les côtés, dont plusieurs allèrent s'établir jusqu'au soixantième degré nord. C'est là que, s'emparant des pays les plus voisins de la mer, ils fondèrent un empire assez considérable pour qu'il portât de nouvelles colonies jusque dans la Grèce. Maîtres de la Scandinavie, et des pays connus aujourd'hui sous le nom de Danemark, Gothie, Jutland, Norwége et pays adjacents, ces nouveaux peuples, sous le nom de Cimbres, devinrent assez puissants pour subjuguer la Saxe, la grande Westphalie, les Gaules, pénétrer jusqu'en Italie, et faire trembler la république romaine, dont les armes avaient déjà subjugué de vastes empires. Ce fut par l'alliance que les Cimbres firent avec des peuples qu'ils n'auraient pu vaincre, et qui les égalaient en force comme en valeur, ce fut suivis des anciens Helvétiens connus alors sous le nom d'Ambrons, des Saxons et des peuples des bords de la Vistule, sous le nom de Teutons, qu'ils pénétrèrent de l'Elbe jusqu'aux provinces méridionales des Gaules; qu'ils vainquirent les légions romaines; que le seul corps des Ambrons battit le consul Cassius-Longinus vers l'embouchure du Rhône; et que, réunis avec les Cimbres, ils taillèrent en pièces l'armée romaine commandée par Scaurus, et détruisirent les deux corps que Manlius et Cépion amenaient à son secours.

La république romaine ne s'était point vue jusqu'alors dans un si grand danger : les Cimbres, les Teutons et les Ambrons commençaient à traverser les Alpes, et à descendre en Italie en deçà du Pô, lorsque des dissensions s'élevaient déjà dans le sein de la république, entre Marius et Sylla. L'intérêt commun, l'amour de la patrie réunirent pour quelque temps ces deux fiers ennemis; et tous les deux, suivis du jeune Marcellus, qui commençait à mériter la grande renommée où le vainqueur de Syracuse devait parvenir, marchèrent pour défendre la république en danger. Une cinquième armée romaine, sous les ordres de ces généraux, s'avança pour s'opposer à l'inondation des peuples redoutables du nord, réunis au nombre de trois cent cinquante mille combattants, et suivis de leurs familles qu'ils avaient amenées, en croyant marcher à des conquêtes certaines.

Le courage et l'habileté de Marius arrêtèrent leurs efforts; il sut, en temporisant, accoutumer les Romains à voir de près ces peuples plus grands, plus forts qu'eux, et dont l'aspect était hideux et terrible; il les vainquit en trois grandes batailles, dont la dernière se donna dans la plaine de Verceil, qui peut être regardée comme le tombeau des premiers Cimbres, Teutons et Helvétiens réunis. Leurs bataillons cédant à la tactique et au courage des Romains, furent entr'ouverts, taillés en pièces; ceux qui crurent s'échapper par la fuite, furent massacrés par leurs femmes, qui les attendaient la hache levée sur leurs chariots, qui poignardèrent leurs enfants à leurs yeux, et qui, se jetant avec fureur au milieu des Romains, ne voulurent pas survivre à la defaite de leurs époux.

Cette destruction entière de l'armée des Cimbres, laissa leur pays sans défense. Les vieillards et les enfants étaient les seuls qui n'eussent pas marché dans cette expétition; et la consternation se répandit dans ces provinces du nord, qui restèrent plusieurs années hors d'état de prendre les armes. Ce fut environ quarante ans après la destruction des Cimbres que les armées romaines pénétrèrent jusque dans la Scythie, en poursuivant Mithridate. Ce prince, l'un des plus grands hommes qui soient nés pour étonner la terre et pour subjuguer les esprits, forma l'entreprise la plus digne d'un esprit supérieur et propre à commander aux autres hommes.

Entre l'embouchure du Tanaïs, qui porte ses eaux dans les Palus-Méotides et la mer Caspienne, il existait plusieurs peuples belliqueux et jaloux de leur liberté : les chroniques islandaises, au rapport de M. Mallet (1), nomment deux peuples principaux qui se réunirent sous les ordres d'un Scythe, chef de la religion régnante dans le cœur de l'Asie. Les Ases, habitants de riches pays au pied du mont Taurus, étaient voisins d'autres Asiatiques connus déjà sous le nom de Turcs : tous les deux suivaient le même culte, et ce culte s'éloignait peu de celui des patriarches (2). Les Ases s'honoraient du titre d'enfants du Dieu qu'ils adoraient sous le nom d'Odin : leur principale ville était Asgard (3), c'est-à-dire la ville du Dieu suprême. Sigge était le grand-prêtre du culte simple que ces peuples lui rendaient : douze Drottars, choisis parmi les gens les plus éclairés et dans les familles les plus illustres, offraient avec lui les vœux de la nation au Dieu suprême, et rendaient la justice.

Sigge eut le courage d'essayer de dérober ses compatriotes au joug dont les armées victorieuses de Pompée les menaçait; il leur fit croire qu'il était animé par l'esprit de la divinité; il fit plus, il osa prendre le nom d'Odin. Sa femme Friga, spirituelle, audacieuse comme lui, sut leur persuader de même qu'elle était inspirée : elle devint pour son époux ce que la nymphe Egérie avait été pour Numa; et les deux peuples réunis crurent que la divinité parlait par leur voix, et jurèrent de les suivre jusqu'aux extrémités de la terre.

Odin ayant passé le Tanaïs à la tête des Ases et des Turcs confondus ensemble, et ne formant qu''un même peuple qui croyait fermement qu'il était conduit par la divité même, Odin remonta vers le nord; quelquefois il combattit, et ses armes furent toujours victorieuses; plus souvent encore il parla : son éloquence et celle de son épouse égalaient leur courage, et l'un et l'autre avait presque également le don de s'exprimer en vers avec facilité.

C'est de tous les temps que la poésie est nommée le langage des dieux; son harmonie semble être une suite de celle qu'on admire dans l'univers : ils enchantèrent et persuadèrent presque tous les peuples des pays qu'ils traversèrent; ils s'en firent des sectateurs zélés et soumis. L'armée d'Odin grossissait de jour en jour : elle traversa presque sans résistance la grande Westphalie, la Saxe; mais, déjà trop nombreuse pour s'établir dans ces vastes contrées, habitées par des peuples également nombreux et belliqueux, Odin eut la sagesse de ne leur imposer d'autre joug que celui de la religion; et remontant toujours vers le nord, il s'empara facilement des grandes îles et des bords de la mer Baltique, devenus presque déserts par la destruction totale de la formidable armée des Cimbres, tombée sous l'épée de Marius. C'est dans la Jutlande, la Zélande, la Fionie, la Scanie qu'Odin fonda son empire : bientôt il fut assez puissant pour s'étendre dans la Norwége, et dans tous les vastes pays qui bordent le grand golfe de Bothnie. C'est là que, maître absolu, regardé comme un dieu par ses innombrables sujets, il altéra le culte de ses pères; il crut même devoir adopter une partie des fables, chères encore à ces sauvages habitants du nord; il sentit que, pour se proportionner à leur faiblesse et les retenir pour toujours, il avait besoin d'une mythologie. Avec le secours de Friga, Odin composa celle dont les chroniques islandaises nous ont conservé la plus grande partie dans l'écrit nommé l'*Edda*, et dans le poëme nommé la *Voluspa*. Lorsqu'il composait ces deux ouvrages, et lorsqu'il annonçait de nouvelles lois, on lui voyait toujours à la main la tête de Mimmer, renommé par sa sagesse; il l'avait conservée; il avait l'air de la consulter, d'en recevoir des réponses, et de ne repéter que les oracles et les avis qu'il en recevait. C'est dans ces deux monuments de la religion d'Odin qu'on reconnaît une partie des anciennes fables nationales qu'il avait adoptées par politique, et celles qu'il avait crues nécessaires pour captiver l'esprit de ses anciens comme de ses nouveaux sujets : on voit qu'Odin a l'adresse d'y rappeler sans cesse aux Asiatiques qui l'avaient suivi, les charmes de leur ancienne patrie; qu'il leur peint la ville d'Asgard comme un séjour céleste, où les âmes de ses disciples, et surtout de ceux qui seront morts les armes à la main, seront reçues dans un palais superbe, nommé le *Vaxhalla*. C'est dans l'Edda et la Voluspa même, traduits par M. Mallet, qu'il faut lire quelle est l'espèce de félicité qu'il promet à ce peuple féroce, qui ne connaissait presque que deux espèces de plaisirs, celui de se baigner dans le sang, ou de s'enivrer à longs traits à table avec une bière forte bue dans le crâne de ses ennemis.

Odin, après avoir bien affermi l'esprit de ses sujets dans la foi de cette religion sanguinaire, crut devoir leur donner quelques principes de morale. Il composa en cent vingt strophes le *Havamaal*, ce qui veut dire, discours sublime. Plusieurs strophes en effet renferment des préceptes dignes de ce titre; mais les Français, quoiqu'ils descendent de ceux qui se soumirent aveuglément à la religion d'Odin, n'admettront jamais plusieurs strophes où ce législateur, ainsi que Mahomet (sorti de la même contrée de l'Asie) a l'injustice d'inspirer un peu trop de défiance contre un sexe enchanteur, dont la fidélité, la candeur égalent presque toujours les charmes. Odin finit son discours sublime, par répandre de nouveaux prestiges dans l'esprit de ses sectateurs. Il n'y parle plus au nom de la divinité, il en usurpe tous les attributs; c'est en son propre nom qu'il leur promet des peines et des récompenses après leur mort. Il parle des lettres Runiques (1) qu'il a su former pour se soumettre

(1) Je ne peux trop exhorter les lecteurs à recourir à l'Introduction à l'Histoire du Nord, par M. Mallet; cet ouvrage doit être regardé comme un des plus instructifs et des meilleurs du XVIIIe siècle.

(2) Il est à remarquer que toutes les religions qui se sont étendues sont sorties de l'Asie; que toutes ont eu la même simplicité dans leur origine; que toutes ont eu pour base la religion révélée aux patriarches; que Fo-Hy, Hermès, Confucius, Moïse, Zoroastre, Odin, Mahomet, ont adoré un Dieu créateur, immuable, éternel; et que, quoique l'intérêt personnel des législateurs ait varié, défiguré, surchargé le culte simple du Dieu suprême, ils l'ont toujours adoré comme le principe créateur et moteur de tout ce qui existe dans la nature.

(3) On croit que la ville d'Azof est la même que celle qui portait le nom d'Asgard.

(1) Les lettres Runiques, dont il reste encore quelques fi-



les éléments, pour vaincre les démons, les mauvais génies, et les empêcher de traverser les airs, pour transformer ses ennemis, pour aplanir les montagnes. Il ose dire plus encore du pouvoir de ses lettres Runiques, en assurant qu'il ne perdra jamais un secret qu'il possède seul, celui de se faire aimer constamment de sa maîtresse. Il annonce qu'il en connaît un autre, mais que ce dernier est d'un si grand prix, qu'il ne le déposera jamais que dans le sein de sa sœur, ou dans les bras de celle qu'il aime. Dans la dernière strophe du Havamaal, le prévoyant Odin parle à ses sujets, comme s'il les avait déjà quittés pour retourner dans la céleste ville d'Asgard. J'ai chanté (dit-il) mes sublimes vers dans mon auguste demeure. Béni soit celui qui chante, béni soit celui qui me comprend, bénis soient ceux qui ont prêté l'oreille à ma voix!

Odin, après avoir assuré son empire par les deux pouvoirs qui soumettent l'univers, la religion et les armes, après avoir fondé dans l'ile de Fionie la superbe ville d'Odensée, après avoir fait le partage de ses vastes états, entre les fils nombreux qu'il avait eus de Friga; Odin, se sentant près de la fin de sa carrière, ne voulut point finir par une mort ordinaire, et voulut rendre la sienne digne d'un dieu. Il se retira en Suède; il rassembla près de lui les douze drottars, ses enfants, ses amis; il saisit le fer de sa lance, et s'en fit neuf blessures en rond sur la poitrine; il se fit plusieurs autres blessures avec la pointe de son épée, et dit à ceux qui l'entouraient, qu'il retournait en Scythie, et qu'il allait préparer dans sa ville d'Asgard le palais et le festin où il les attendrait pour les recevoir.

Odin, avant sa mort, avait partagé ses conquêtes immenses entre ses fils. Sciold eut le Danemark, Baldeg eut la Westphalie, Segdeg ent la Saxe orientale; et c'est de lui que descendait le célèbre Hengist, prince des Saxons et des Angles, qui fit la conquête de presque toute la Grande-Bretagne dans le cinquième siècle. La Franconie fut le partage d'un fils d'Odin, qui lui fut assez eher pour qu'il lui donnât le même nom de Sigge qu'il avait toujours porté pendant qu'il habitait encore la Scythie; et c'est de ce Sigge que descendirent les princes qui régnèrent dans la Franconie pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne. On peut

gures dans le Nord, où MM. de Maupertuis, Clairaut et le Monier les ont vues gravées sur des roches : ces lettres, non-seulement ne sont point celles d'un alphabet ordinaire, et ne sont que des espèces de hiéroglyphes. Elles ressemblent aux Kova de Fo-Hy, dont les Chinois avaient perdu l'intelligence. Ces Kova, monument si célèbre pour les lettrés chinois, leur furent expliqués par le Père Bouvet, d'après un Mémoire que Leibnitz avait fait en 1703 sur l'arithmétique binaire, et que ce savant envoya au missionnaire : ces Kova n'étant que les signes de cette même arithmétique binaire, inventée par Fo-Hy, ce que le mémoire de Leibnitz démontrait. Les lettres Runiques ressemblent beaucoup à ces Kova. Il est bien simple qu'Odin étant grand-prêtre dans la ville d'Asgard, ait eu connaissance de cet ouvrage de Fo-Hy, et qu'il s'en soit servi comme d'un nouveau moyen d'en imposer au peuple le plus ignorant. Les signes de l'algèbre eussent peut-être fait le même effet sur les insulaires d'Otahiti, si Cook, où M. de Bougainville, eussent voulu les leur présenter comme des figures magiques. La science des nombres a en elle quelque chose de divin, comme la musique, la poésie, pour des peuples sauvages, lorsqu'ils en reçoivent la première notion.

donc présumer que nos rois de la première race en descendaient, ou par le côté paternel, ou par le maternel. A l'égard des Francs qui firent la conquête des Gaules, il n'est pas douteux qu'ils ne soient issus des anciens sujets de Sigge, et de son père Odin.

On prétend avec bien de la vraisemblance, que si la crainte de tomber sous le joug des Romains fut assez forte pour lui faire abandonner le climat heureux de l'Asie, et s'enfoncer dans les glaces et dans les longues nuits du Nord, il en conserva contre les Romains un ressentiment égal aux regrets qu'il donnait à sa patrie. Ce fut, dit-on, sa haine implacable contre une république assez injuste pour vouloir que nul autre peuple que le sien ne jouit de la liberté, qui lui fit enseigner une doctrine meurtrière, et qui lui fit préparer l'esprit et les forces de ses sujets à porter avec succès le fer et la flamme dans tous les pays soumis à l'aigle romaine.

Peu de temps après la mort d'Odin, on vit en effet un déluge de peuples du nord inonder de tous côtés les possessions d'une république qui n'en avait plus que le nom, et qui, s'étant détruite elle-même par ses guerres civiles, avait été forcée d'obéir au pouvoir d'un seul.

La grande bataille de Tolbiac ayant enfin affermi l'empire des Francs dans la Gaule, et ce vaste et fertile pays ayant perdu son ancien nom pour prendre celui de ses vainqueurs, les Francs y portèrent leurs lois, leurs mœurs et leurs coutumes. Mais un climat plus doux, cet air qu'on respire sur les bords de la Seine, de la Marne et de la Loire, adoucit un peu la férocité de leur caractère. Ils cessèrent bientôt de boire l'hydromel et la bière dans le crâne de leurs ennemis. Une coupe pleine de vin d'Aï ou de Pommard, présentée par une jeune et jolie Gauloise, fit tomber la hache de leur main; et les délices de la France, ainsi qu'une religion nouvelle qui leur prescrivait l'humanité, changèrent dans leurs mœurs ce qu'elles avaient de trop barbare. Mais rien ne put détruire le fond des principes qu'ils avaient apportés de leur pays, et le caractère altier qui leur conserva leur supériorité dans les armes. Ils restèrent toujours implacables contre les ennemis qui les avaient offensés; leurs différends continuèrent à se terminer dans Paris, comme dans Odensée, par le sort des armes. Ils firent plier à cette coutume chérie, jusqu'à la religion qu'ils avaient embrassée. Les combats seul à seul continuèrent à s'appeler le jugement de Dieu, et les juges du camp s'y conformaient aux anciennes lois que Frothon avait établies dans le nord. Les grandes églises, les grands monastères furent même forcés, pour les seigneuries qu'ils possédaient, à tenir des lices ouvertes à ces espèces de combats. La loi cruelle et illusoire des épreuves subsista toujours : l'honneur, ce sentiment si pur, si sacré, ce mot qui retentit sans cesse dans le cœur d'un vrai Français, fut souvent profané par les fausses interprétations qu'on lui donna; l'esprit d'Odin sembla longtemps planer sur les descendants de ses disciples, et paraît même y planer encore quelquefois.

L'émigration de la Scythie du temps d'Odin, la nécessité de n'avoir pour sujets que des combat-

tants, qui regardaient la mort comme un premier moment de félicité; des chefs qui, frappés à mort, riaient en rendant le dernier soupir; les prestiges, l'ignorance, les idées extravagantes que les peuples du nord s'étaient faites des dieux et des démons, et qui bientôt se communiquèrent aux Scythes, le merveilleux étant toujours reçu par une multitude avide de tout ce qui lui paraît surnaturel; la mythologie de l'Edda et de Voluspa, qui faisait plus d'impression que la morale du discours sublime; les lettres Runiques, dont l'habile Odin fut obligé d'exagérer le pouvoir pour se prêter à la folie croyance des habitants du nord, et leur faire craindre la supériorité que ces lettres magiques lui donnaient sur leurs enchantements : voilà quelle est en grande partie l'origine des premiers romans européens; et les émigrations des Scythes jusqu'aux extrémités de l'Asie, ont été bien vraisemblablement aussi l'origine des contes et des fables orientales.

Mais tout ce que je viens de dire ne suffirait pas pour donner une idée juste de l'origine des romans, dont l'amour est presque toujours le mobile, et qui seul peut y porter les charmes et l'intérêt qui nous attache et nous les fait aimer, si je ne peignais aussi le fond des mœurs des Scythes dans le nord, et si je ne parlais pas de la façon dont ils vivaient avec un sexe qui, sans égaler sa force, partageait son caractère altier et son courage. Le plus grand respect, l'amour le plus fidèle et le plus soumis, enchaînaient le Scythe du nord aux pieds de l'objet aimé. Les poésies danoises, les poésies islandaises, celles des Scaldes, respirent le pur amour : mais ce n'était point un amour efféminé ni coupable; la fière habitante du nord en eût été révoltée, et l'eût méprisé : l'amant qui désirait plaire, devait être le plus courageux et le plus irréprochable des guerriers.

Le seul présent qui fût digne de paraître aux pieds d'une maîtresse adorée, c'était les dépouilles sanglantes d'un monstre des forêts, ou d'un ennemi terrassé. Si dans leurs chansons ces héros du nord se plaignaient de la cruauté de leur maîtresse, s'ils essayaient de la rendre plus sensible, ce n'était point ses charmes qu'ils célébraient; ce n'était point de leur amour, de leurs désirs qu'ils osaient parler; ils n'élevaient leurs voix que pour rapporter les actions qu'ils avaient faites, dans l'espérance de se rendre dignes d'elle. « Je sais « faire huit exercices (chantait Harald le Vaillant), « je combats avec courage; nul cheval ne peut « m'ébranler; je sais fendre les flots de mes bras « nerveux; je vole en patins sur la glace; je puis « et je sais ramer avec vigueur; je lance au loin « d'une main sûre un javelot; et cependant, hélas ! « une fille de Russie me méprise. »

La noblesse, la candeur, la simplicité régnaient dans l'amour, l'hymen et la vie privée de ces Norvégiens; et l'enfant recevait de sa mère des leçons aussi fortes, aussi rigides que de la bouche du père. Prête à répandre son sang avec son époux, la femme demandait, obtenait comme la plus grande grâce, de suivre son mari dans les combats ou dans les navigations périlleuses qu'ils faisaient sans cesse. Un des premiers talents que la jeune fille destinée au mariage devait acquérir, c'était la connaissance des simples et l'art de guérir les blessures; c'était toujours par une main aimée que le père, l'époux, le fils et le frère étaient secourus; et lorsqu'une famille nombreuse et dans l'enfance n'exigeait pas de la jeune épouse de se livrer à ce soin, rien ne pouvait l'empêcher de suivre son mari sur ses vaisseaux.

Telles furent les mœurs que les descendants d'Odin portèrent dans la Grande-Bretagne, dans la Gaule, dans la Lombardie, dans l'Exarchat et dans l'Espagne.

Ceux qui connaissent les anciens romans, et qui peuvent avoir lu les extraits trop abrégés que j'ai faits d'une très petite partie de ceux qui nous sont restés des nations que je viens de citer, reconnaîtront sans peine que le fond de ces romans et l'esprit de l'ancienne chevalerie est dû presque en entier aux coutumes, aux mœurs, au caractère des habitants du nord.

En passant dans les provinces méridionales de l'Europe, ils ont fait ce qu'ont fait depuis les Tartares en Asie. Ces autres Scythes, en conquérant la Chine, se sont confondus avec les habitants indigènes : après avoir ou chassé ou réduit à l'esclavage ceux qui leur ont résisté, ils ont peu à peu fraternisé avec les autres; et, si l'on ose se servir de cette expression, les mœurs nationales des vainqueurs et des vaincus se sont *amalgamées* les unes avec les autres, en conservant toujours quelque principe fondamental des mœurs de la nation conquérante.

L'origine des douze jurés qui s'assemblent pour juger criminellement leur égal en Angleterre, n'est-elle pas venue des douze Drottars qui rendaient la justice dans le nord? nos douze pairs français qui représentent au sacre de nos rois, n'en sont-ils pas une image? Le champion qui paraît au couronnement des rois d'Angleterre, les vidames, le parquet ouvert à deux célèbres avocats, tout ne ressemble-t-il pas à la lice ouverte, aux champions qui combattaient pour de grands différends? Et ce point d'honneur, cet ancien préjugé, ce reste de barbarie qu'un sentiment intérieur nous force à tolérer, et dont un gentilhomme ni un militaire n'ose approuver ni blâmer les abus, tout ne nous rappelle-t-il pas notre ancienne origine; tout ne nous prouve-t-il pas que notre imagination est toujours vivement excitée par tout ce qui fut cher à nos pères, et que les mêmes passions qui les agitaient sont encore prêtes à germer et à s'exalter dans notre âme?

Que de traits de ressemblance ne nous trouverions-nous pas avec les sujets d'Odin? notre amour pour la table, la pêche, la chasse, la guerre, l'indépendance. Mais ces réflexions me mèneraient trop loin; c'est aux philosophes moralistes à les approfondir.

LE COMTE DE TRESSAN.

FIN DE L'ORIGINE DES ROMANS.

NOEI BORGUIGNON

DE

GUI BAROZAI

Je les ai connus, — ces Noëls fameux de Bernard de La Monnoye, — dans le pays même où ils ont poussé, avec les vignes bourguignonnes : au Clos-Chenôve.

Le Clos-Chenôve est la première étape de cette Côte-d'Or — vraiment d'or — qui a quinze lieues de vignes plantureuses qui s'appellent Marsannay, Couchey, Fixey, Fixin, Brochon, Gevrey-Chambertin, Morey, Chambolle, Vougeot, Vosne, Nuits, Beaune, Meursault, Pommard, Volnay, etc., etc.

On était aux derniers jours de septembre et aux premiers jours de la vendange. Nous étions assis, à cinq ou six, sous une verdoyante tonnelle qui donnait sur la campagne, et nous mangions la *potée* traditionnelle, — la bouillabaisse de la Bourgogne, — que nous arrosions d'un vin rouge suffisamment âgé pour des jeunes gens que nous étions tous, le père excepté.

La journée s'avançait. Devant nous passaient et repassaient les vendangeurs et les vendangeuses, — celles-ci vêtues de leur *goudô* de toile écrue, ceux-là vêtus de leur *biaude* de chanvre, — les unes et les autres portant benatons chargés de grappes noires comme des taupes, destinées aux pressoirs voisins.

Le père chanta, son fils l'imita, — et les amis écoutèrent. Les amis étaient des Parisiens, cela va sans dire.

N'allez pas croire qu'ils chantaient des chansons de Désaugiers, de Béranger ou même de Piron. Ils étaient trop Bourguignons pour cela ! Le père avait appris « lai feigne fleur » des Noëls de Bernard de la Monnoye, et il les avait appris à son fils. Ces Noëls suffisaient à leur appétit de chansons : ils n'en voulaient pas chanter d'autres, — comme de braves barôzais qu'ils étaient.

J'écoutais de toutes mes oreilles, non pas à cause de l'air, mais à cause des paroles. Les airs de ces noëls sont connus ; mais les paroles ne le sont guère et elles gagneraient à l'être davantage.

Un de ces *noei* — entre autres — me frappa, à cause de son analogie avec une chanson de Béranger : « *Un jour le bon Dieu s'éveillant.* »

Vous pouvez juger si la rencontre est étrange, en comparant :

Ein jor lai hau Dei le Fi,
Ansin que po lai lucane
De tôte par ai luzane,
Su Nazarai s'éréti.
Ai vi lai Vierge Mairie,
Fillôte de quatorze an,
Froche come an lai prairie
Lai viôlaite au printam.

Lai Pucelle n'éto pas
De cé vivre qui vo beüille,
Elle boisso lé deux eüille,
Et ne marcho qu'au compa.
Prié, c'éto sai besogne,
Elle en fezo son plaizi,
Et bailloo ai sai quelogne
Le reste de son loizi...

Il y avait encore douze couplets. Je regrette d'avoir à les supprimer ici, faute d'espace, et parce que j'en ai d'autres à citer.

Ceux-ci, par exemple :

Sôverain moitre du tonarre,
Gran Dei, que vos ain fai d'un mô
Le Cier, lai Leùgne, le Sôlô,
L'euvre san dôte à rare.

Que vos ain de male et femelle
Peuplai l'ar, lai tarre, lai mar,
An si jor bâti l'univar,
L'euvre sans dôte à belle.

Ma po rebôtre l'homme an gloire,
Que vo-moime vos ain velu
Vo faire homme tô comme lu,
Ç'a bén éne autre histoire.

On ne sero dan vos annale
Trôvai de prôdige aussi gran,
Bé qu'on y trôve dé sarpan,
Dés anesse qui pale.

Au prei d'une maire pucelle,
Don vos éte ici ba soti,
Adam de pousseire preti
N'a qu'éne bagatelle.

Quei paciance! un Dei qui teusse,
Un Varbe qui ne palc pa,
Ai qui l'on baille du papa,
Qu'on rechainge, qu'on breusse.

Haila, combé de chansenôte
Lai pôvre Vierge vos é di,
Por au maillô vos andormi
Aipré vote papôte.

Aivô lé petite marmaille
Ai siz an vo sôvenez-vo,
Queman vo juein au bouchau,
Vou ai lai cote-paille?

Anfan vo prinre no foiblesse
An croi pu gran vos é fôsar:
Ancor po qui? po dé cafar,
Dé narquoi, dé drôlaisse,

Po dé gripe, dé brelandeire,
Po dé machedru, dé truan,
Po des hôquelle, dé vauran,
Dé raice de vipeirc.

Compté no tretô, je vo prie,
Je gaige qu'an ein million
Vo n'an trôvé pas troi de bon.
Lai belle lôterie!

Çà pei qu'entan, le cœur m'an saigne,
Le monde au vice at échaiti.
Devein-vo po lu tan pati?
Ai n'an éto pas daigne.

Ai sanne, ai le voi si maussaige,
Que vo n'y seid venu jaimoi.
Vos y revarrein bé çan foi
Sans gaigné daivantaige...

Ne trouvez-vous dans ces vers-là le souffle qui traversera plus tard la prose philosophique de Voltaire?

Souverain maître du tonnerre,
Grand Dieu, qui d'un mot avez fait
Le ciel, la lune et le soleil,
L'œuvre sans doute est rare.

Que de mâles et de femelles
Vous ayez peuplé l'air, la terre et la mer,
Et, en six jours, bâti l'univers,
L'œuvre sans doute est belle.

Mais pour remettre l'homme en gloire,
Que vous-même ayez voulu
Vous faire homme tout comme lui,
C'est bien une autre histoire!

Quelle patience! Un Dieu qui tette,
Un Verbe qui ne parle pas,
A qui l'on donne de la bouillie...
Qu'on rechange, qu'on berce...

. . . .
. . . .

Vous êtes mort pour des cafards,
Des rusés, des drôlesses,

Pour des filous, des brelandiers,
Pour des mâche-dru, des truands,
Pour des chicaneurs, des vauriens,
Des races de vipères.

Comptez-nous tous, je vous prie,
Je gage qu'en un million
Vous n'en trouverez pas trois de bon.
La belle loterie....

Si peu de bons! Le cœur m'en saigne!
Le monde, au vice a pris goût.
Deviez-vous pour lui tant souffrir!
Il n'en était pas digne.

Il semble, à le voir si pervers,
Que vous n'y soyez jamais venu...
Vous y reviendriez bien cent fois,
Sans gagner davantage!...

Il connaissait la vie, le vieux Barôzai — une bien vilaine connaissance, par parenthèse.

Ces *chansenôtes* m'intéressaient au plus haut point. Je me les serais fait chanter toutes, si j'avais osé!

Je me contentai de demander la source généreuse d'où elles coulaient comme des flots de vin vieux, — et on m'apporta un vieux volume grignotté par les rats et par le temps. C'était la cinquième édition des NOEI BORGUIGNON DE GUI BARÔZAI, — c'est-à-dire de Bernard de la Monnoye, — *composés en l'an* 1700, *en la rue du Tillot, et en l'an* 1701, *en la rue de la Roulotte, à Dijon.*

Le Clos-Chenôve fut oublié le soir de ce jour-là. Je fis comme les rats : je dévorai le volume.

Je voudrais donner ici tous ces noëls, charmants de bonhomie, de malice, d'esprit et de poésie aussi. Mais je n'ai le droit d'en citer que quelques-uns, comme échantillon de ce crû bourguignon, qui chauffe le cœur et la tête.

Citons :

Lor que po no révigôtai
Jésu prin naissance su tarre,
Dite me voai, anfan gâtai,
An quei leù ç'a qu'ai lai vin parre?
Ce ne fut pas dezô ein suparbe lambri,
Ce fu dans ein taudi.

Le pôvre geite que c'éto,
Deu bête y éborgein ai pone.
L'ène de longue oraille aivo
Et l'autre aivo de longue cone.
Velai le bel androi voù s'à venun plantai
Sai daigne Majestai.

Ene piarre fu son coussin,
Ein bôtea de foin son oüaite;
To dogne que sé mambre étein,
Ene creiche fu sai couchaite.
Aivo-t-i come vô, quieitiste nôvea,
Tan de soin de sai pea?

Né po lai croi, né po sôfri,
El y meur an poyan no daite;
Vos autre meuré san meuri,
Antre lé brai de vo parfaite.
Lu por se ranfraichi n'é que du chicôtin,
Vo que du Cham-Batin!...

C'est de la malice, c'est de l'ironie, ce noël! Il y en a d'autres aussi d'un autre genre, — témoin le neuvième noël :

L'étai to couvar de l'or de sé jaivelle
S'estime lai pu belle
Antre lé quatre saison :
L'étai n'é pas raizon :
Le Printam var et gai
Cueûde an vatu dé fleur du moi de mai,
Etre pu bea que l'Etai.

L'Autonne s'imageigne
Que ran n'a tei que sé veigne ;
Ma l'Hyvar
Sôten, maugrai sai noge et sé broüillar,
Qu'étan lai saizon de lai Nativitai,
Su lu, po lai beatai,
Le Printam, l'Etai, ni l'Autonne,
Mazeu ne porron l'ampotai.

Et celui-ci, avec lequel on berce encore les petits Bourguignons, n'a-t-il pas sa gaîté spéciale :

Le curé de Pleumeire
Dizo lai fleûte en main :
Chanton Borgei, Borgeire,
J'airon Noei demain ;
Rôbeigne,
Lubeigne,
Bereigne,
Ligei,
Chanton tô Noei, Noei.

Jésu ven, camarade,
Jésu de Nazarai,
Faite po lu gambade,
Pendant que je dirai :
Rôbeigne,
Lubeigne,
Bereigne,
Ligei,
Chanton tô Noei, Noei.

Ce n'est pas sans raison, on le pense bien, que j'ai donné place ici aux Noëls de La Monnoye. Ce n'est pas qu'ils aient trait le moins du monde aux romans de chevalerie : ils ont trait seulement aux origines de la langue française, — et ce prétexte suffit, à ce qu'il me semble.

Ce n'est pas du *patois* — comme on le dit avec mépris — que ces *noëi borguignon :* c'est un dialecte, une nuance de la langue d'Oïl, une des trois branches de la langue romane du Nord. Le dialecte picard, le dialecte normand et le dialecte bourguignon, — trois fils de la même mère.

Le roman de Géran de Viane, qui est de la fin du XII[e] siècle, est en bourguignon. Les sermons de saint Bernard, qui sont de la même époque, sont en bourguignon — quand ils ne sont pas en latin. Le latin ne s'entendait plus alors ; il fallait bien parler la langue qui était comprise de tout le monde.

Ce n'est pas du patois, du patois grossier, inintelligible, — même pour ceux qui le prononcent, — qu'un dialecte où l'on rencontre à chaque pas des mots à racine grecque et à racine latine, par exemple : *fau*, qui vient de *falsus ; evaulai*, mettre à val, qui vient de *vallis ; écharre*, vigneron pauvre, qui vient de *scardus*, avare; *croi*, croix, qui vient de *crux ; marle*, merle, qui vient de *merula ; lôquance*, loquacité, qui vient de *loquentia ; peute*, laide, qui vient de *putis* ou de *putidus ; trebi*, sabot, qui vient du latin *turbo ; varô*, verrou, qui vient de *veru* ou de *varus*, etc., etc.

Patois, si l'on veut, après tout ; je ne m'y oppose pas. Mais, en tout cas, patois pittoresque.

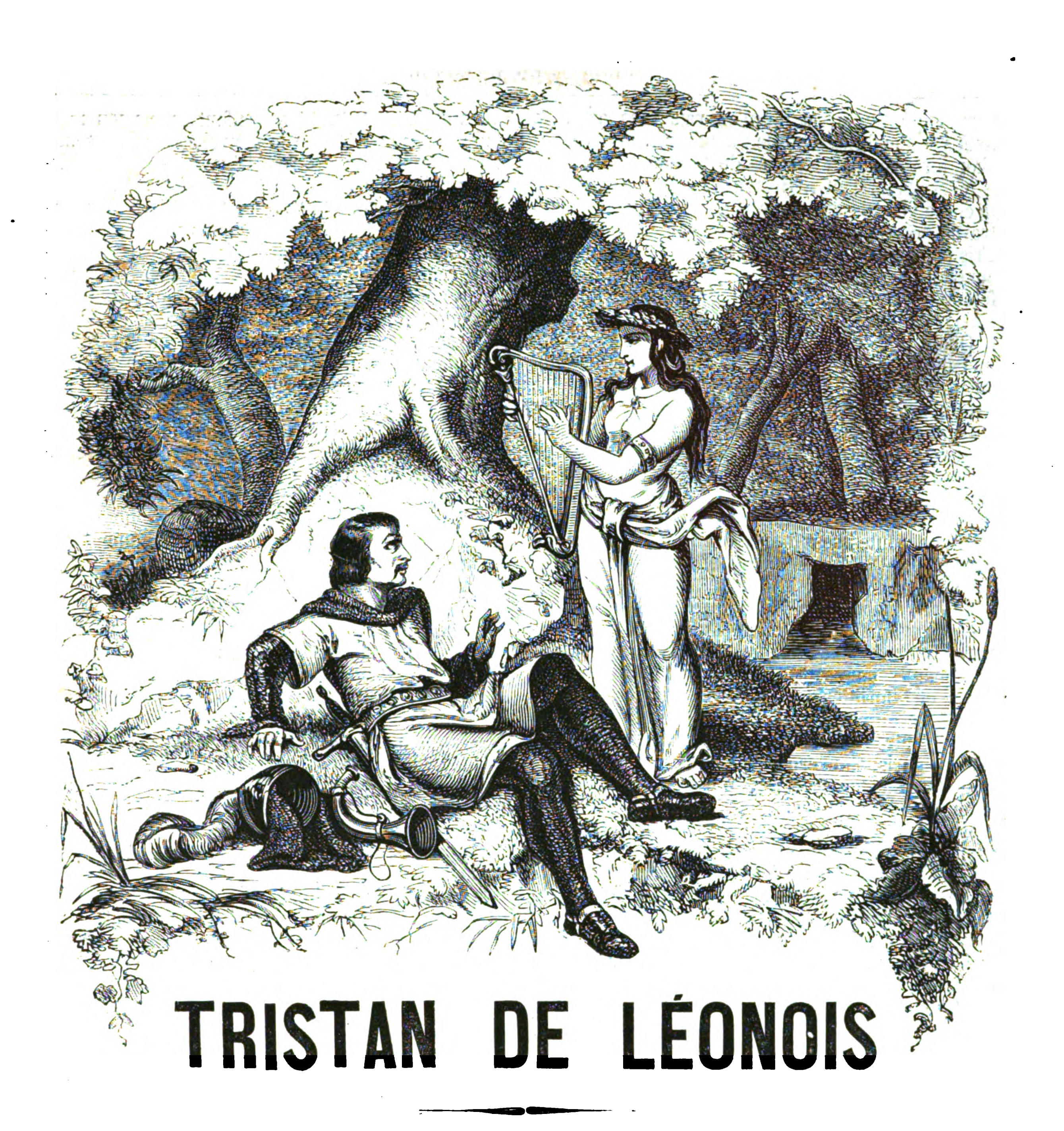
Je quittai le Clos-Chenôve à mon grand regret, — non sans avoir assisté aux fêtes du pressoir, non sans avoir bu la *meire-gôte*, avec les joyeux barôzais d'alentour.

Je comprends que Bernard de la Monnoye ait vécu plus vieux encore que le *patriarche* Voltaire. L'air de la Bourgogne est imprégné de « pourée septembrale » — le vin conserve l'homme !

On meurt très peu dans ce plantureux pays-là. Les hommes et la vigne n'y connaissent pas le moindre oïdium. C'est là que je voudrais aller mourir.

ALFRED DELVAU.

FIN DES NOEI BORGUIGNON.



TRISTAN DE LÉONOIS

CHAPITRE PREMIER.

Comme Isabelle, femme de Méliadus, roi du Léonois, accoucha, dans une forêt, d'un beau garçon que son écuyer et sa demoiselle d'honneur furent un peu empêchés de nourrir. Comme, à ce propos, intervint le célèbre enchanteur Merlin.

Méliadus, roi du Léonois, en Armorique, avait épousé Isabelle, fille de Félix, roi de Cornouailles, et sœur de Marc, fils aîné de Félix, qui succédait, peu de temps après, à son père. Il vivait heureux, aussi heureux qu'un roi peut l'être, lorsqu'enfin Isabelle devint grosse.

Méliadus aimait Isabelle, mais Isabelle aimait plus encore Méliadus, et, à cause de cela, ce fut un immense bonheur pour elle de sentir remuer dans ses entrailles une petite créature qui allait ainsi devenir un gage de leur mutuel amour.

Malheureusement, quelque temps auparavant, une fée du voisinage, qui avait rencontré Méliadus à la chasse, en était devenue amoureuse, l'avait attiré vers elle par mal engin et nécromancie. Méliadus se laissa enlever et séduire, et oublia complétement, pour ses devoirs d'amant, ses devoirs d'époux et de père.

Isabelle, désespérée de la perte de son mari, partit un matin en quête, avec une de ses demoiselles d'honneur et un de ses écuyers nommé Gouvernail. Ils marchèrent pendant un assez long temps, et la nuit les surprit au fond d'une forêt. Les douleurs de l'enfantement se déclarèrent alors avec une telle intensité, que la malheureuse Isabelle comprit bien que cette vie qu'elle allait donner à une créature humaine, allait lui coûter la sienne. Et, en effet, elle accoucha bientôt d'un beau garçon qu'elle eut à peine le temps d'embrasser. La mort arriva vite.

— Cher fils, murmura Isabelle dans les dernières convulsions de son agonie, je t'ai beaucoup désiré,

beaucoup attendu, et je m'en vais sans avoir le temps de t'embrasser et de t'admirer... Tu es beau, cher fils; jamais entrailles de femme n'eurent un si merveilleux fruit... Hélas! je ne pourrai jouir de ta chère vue: le ciel ne le veut pas... Je meurs du travail que j'ai eu de toi, cruel et bien-aimé enfant... Triste je vins ici, dans cette forêt; triste j'accouche; en tristesse je t'ai eu; triste est la première fête que je te fais; triste je mourrai pour toi; par ainsi, cher enfantelet, tu auras nom Tristan...

Quand elle eut dit cela, la pauvre Isablelle baisa une dernière fois cette douce créature, et aussitôt qu'elle l'eut baisé, l'âme lui sortit du corps.

Gouvernail et la demoiselle d'honneur furent très embarrassés de ce fardeau vivant que leur laissait là, sur les bras, la malheureuse Isabelle. Ils en prirent soin néanmoins; ils le réchauffèrent; ils l'embrassèrent, mais il leur fut impossible de le nourrir, on le comprend bien. Tristan vagissait et criait de toutes ses forces; la demoiselle d'honneur pleurait; Gouvernail appelait à son aide tous les saints du Paradis.

Ce fut l'enchanteur Merlin qui vint à son secours.

— Gouvernail, dit-il en apparaissant tout-à-coup aux yeux du bon écuyer, un peu surpris; je prends cet enfant sous ma protection et je te le donne à élever et à fortifier dans tous les exercices propres à en faire un robuste et vaillant chevalier... Je le destine à être l'un des trois de la Table Ronde. Tu m'as compris, Gouvernail?...

— Je vous ai compris, puissant magicien!... répondit le bon écuyer.

Merlin disparut pour aller rompre l'enchantement qui retenait Méliadus captif entre les bras d'une fée, et Gouvernail plein de courage prit l'enfant, qui ne criait plus, et l'emporta, suivi de la demoiselle d'honneur, qui ne pleurait plus.

Quand ils revinrent tous trois dans la capitale du Léonois, ils y retrouvèrent le roi Méliadus, à qui ils apprirent la mort d'Isabelle, qu'il regretta sincèrement pendant un bon nombre d'années.

CHAPITRE II

Comme après la mort d'Isabelle Méliadus se remaria avec la fille du roi Houël de Nantes, qui eut bientôt un fils qu'elle empoisonna en croyant empoisonner Tristan. Ce qui résulta de cette tentative. Comme, ensuite, le roi de Cornouailles envoya des chevaliers pour tuer Tristan, que sauva le bon Gouvernail.

Gouvernail, fidèle à la promesse qu'avait exigée de lui le célèbre enchanteur Merlin, éleva avec soin le fils d'Isabelle; il l'exerça aux armes, et disposa son âme à l'héroïsme et aux vaillantises des preux.

Tristan avait sept ans, lorsque Méliadus, ennuyé de son long veuvage, se décida à épouser la fille du roi Houël de Nantes, dans la Petite-Bretagne, qui était très belle et très cointe, mais surtout très malicieuse et très habile. Il l'aima d'amour et lui fit un enfant, pour son malheur; car, aussitôt que la nouvelle reine se sentit mère, elle devint marâtre à l'égard du jeune Tristan, qu'elle conçut le projet d'empoisonner.

Mais les perfidies retournent parfois à leur auteur, et souventes fois les méchants se blessent eux-mêmes en maniant des armes perverses. La nouvelle reine, quoique habile et malicieuse, s'y prit bien pour préparer le poison, et mal pour présenter la coupe qui le contenait: il était destiné à Tristan, ce fut son propre fils qui le but et qui en mourut.

A quelque temps de là, elle essaya une seconde fois de consommer son crime. Cette fois encore, elle échoua. Méliadus était présent; il la vit, pâle et tremblante, porter d'elle-même aux lèvres de Tristan une coupe dans lequel il crut reconnaître du poison: il lui arrêta le bras et s'assura qu'il ne s'était pas trompé. C'était bien du poison.

Méliadus oublia qu'il avait aimé d'amour cette méchante reine; il ne se souvint en ce moment que d'Isabelle et du fils qu'elle lui avait légué: il fit incontinent assembler tous ses barons, et, de leur avis, condamna sa seconde épouse au feu.

Le jeune Tristan était présent. Il se jeta alors anx pieds de Méliadus et lui dit:

— Sire, mon noble père, pour la première fois de ma vie je requiers un don de votre bonté, si toutefois vous m'en croyez digne...

— Je n'ai qu'à me louer de vous, mon cher fils, et comme je suis convaincu que vous ne pouvez vouloir qu'une chose équitable et honorable, je vous accorde le don que vous requérez, quel qu'il soit.

— Eh bien! Sire mon père, ce don, c'est la grâce pleine et entière de la reine, votre femme et ma mère...

Le roi se récria d'abord, en songeant à l'énormité du crime de la reine; puis il réfléchit qu'il avait donné sa parole et ne pouvait ainsi la dégager: il pardonna. La reine eut la vie sauve, mais, de ce moment, Méliadus ne voulut plus avoir aucun commerce avec elle. L'amour était parti, ainsi que l'estime.

Un an après, Méliadus et Tristan chassaient, en compagnie de quelques chevaliers et du bon écuyer Gouvernail, dans une forêt voisine du Léonois. Ils firent rencontre d'un groupe de chevaliers armés jusqu'aux dents, venus là dans de très mauvaises intentions. Un Nain habile dans l'art de divination, avait prédit tout récemment à Marc, roi de Cornouailles, qu'il serait détrôné et supprimé par son neveu Tristan, le fils de sa sœur Isabelle: Marc avait lors juré la mort de Tristan. C'était pour cela que se trouvaient embusqués des chevaliers sur le passage du roi du Léonois et de son fils.

La lutte ne fut pas longue. Méliadus fut désarmé et assassiné en voulant défendre son fils que, fort heureusement, le bon Gouvernail parvint à enlever à temps. Les émissaires du roi de Cornouailles, déçus dans leur espoir, battirent la forêt dans tous les sens pour retrouver trace du jeune Tristan; mais ce fut en vain: Tristan et Gouvernail avaient pu regagner sans encombre le palais, leur abri.

Méliadus mort, la reine devenant naturellement régente du Léonois, le bon écuyer, qui se remémorait toujours la promesse qu'il avait faite à l'enchanteur Merlin, songea à dérober Tristan à la vengeance



que ne pouvait manquer d'exercer sur lui la seconde femme de Méliadus. Il l'enleva donc un soir, bien secrètement, et le conduisit à la cour du roi des Gaules.

CHAPITRE III

Comme, une fois à la cour du roi des Gaules, Tristan devint l'objet de l'attention amoureuse de Bélinde, fille de ce roi; et du bannissement qui en fut la conséquence.

Tristan devint, dans cette cour, très promptement expert en toutes sortes de sciences et de doctrines, mêmement aux jeux de tables et d'échecs. Ce fut bientôt le plus beau et le plus vigoureux varlet de son âge; à ce point beau, que Bélinde, fille du roi, ne put le voir sans l'aimer et sans chercher des occasions de le lui dire.

Toute fille de roi qu'elle était, Bélinde était femme : elle trouva l'occasion qu'elle couvait avec habileté depuis quelque temps. Tristan se promenait un jour dans le jardin du palais. Il vit tout-à-coup sortir d'une charmille une gente fille de seize ans qui vint se jeter dans ses bras en le couvrant de baisers brûlants comme braise : c'était Bélinde!

— Tristan! Tristan! Je t'aime!... lui dit la princesse entre deux baisers.

Tristan fut bien ému, bien touché, bien tenté. Cette jeune fille, belle et fraîche comme une matinée de mai, cette appétissante princesse qui se jetait ainsi à son cou, dans un jardin, à côté de bouquets de fleurs moins odorantes qu'elle, tout cela était bien fait pour tenter un saint : Tristan résista vertueusement. Il se ressouvint à temps des leçons et des conseils du sage Gouvernail, qui n'avait pas pour rien une tête chenue, et qui, s'étant aperçu des fines menées de Bélinde, en avait averti Tristan, en lui faisant comprendre que les lois de l'honneur ne lui permettaient pas de honnir et villeiner la maison et la famille du grand roi, son hôte.

Au moment où Tristan se débattait contre lui-même et contre Bélinde, au moment où il allait peut-être succomber à cette irrésistible tentation de la jeunesse, quelques personnes du palais vinrent à passer par hasard. Bélinde, surprise, cria au secours, en disant que Tristan voulait lui faire violence. On se saisit alors du fils d'Isabelle et de Méliadus, et on le conduisit incontinent devant le roi.

Le roi écouta avec attention le récit que les témoins de cet attentat lui en firent, ainsi que la déclaration un peu embarrassée de sa fille. Mais, en face de l'attitude honnête du jeune Tristan, de son maintien digne et de son regard limpide comme l'eau d'une source, qui permettait, pour ainsi dire, de lire jusqu'au fond de son âme, le roi se refusa à le croire aussi coupable qu'on le faisait. Au lieu donc de le rabrouer et de le honnir, il tira son épée hors du fourreau, et la présenta à Bélinde en disant :

— C'est vous qu'il a offensée, ma chère fille, c'est à vous qu'il appartient de le punir... Un pareil attentat veut un châtiment prompt comme lui... Il a blessé votre honneur : percez-lui le cœur!...

Bélinde, éperdue, toute en larmes, se précipita alors aux genoux de son père, lui rendit son épée, et lui répondit à travers ses sanglots :

— Mon père, mon père, je me repens... J'ai agi vilainement en accusant Tristan... Il n'est coupable de rien que d'indifférence... Je vous conjure de lui pardonner et de me percer vous-même ce cœur malheureux que je lui ai donné et qu'il a refusé d'accepter!...

Le roi sourit, releva sa fille et l'attira dans ses bras, en essayant de la consoler. Mais Bélinde était inconsolable. Elle ne voulait rien au monde que le cœur de Tristan, et c'était précisément la seule chose que son père refusait de lui donner!... Tristan était certes un varlet de belle venue et de grâce parfaite; il avait, certes, toutes les conditions requises pour tourner la tête et le cœur des femmes, qui tournent assez volontiers du reste; mais la grande nuisance qu'il y avait à dire, aux yeux du roi, moins accessibles à la séduction que les yeux de sa fille, c'est qu'on ignorait la naissance de Tristan. Il pouvait être aussi bien de haut parentage comme de basse lignée : dans le doute, le roi des Gaules crut prudent de le bannir de sa cour.

CHAPITRE IV

Du départ de Tristan pour la cour du roi de Cornouailles, et de la mort de Bélinde. Lettre que cette malheureuse princesse écrivit avant de mourir à son amant, et du brachet qu'elle lui envoya en souvenir d'elle.



evenir à la cour du Léonois, en Armorique, cela n'était pas possible, à cause de la rancune implacable de la veuve de Méliadus. Rester à la cour du roi des Gaules était moins possible encore, à cause du bannissement formel qui avait suivi le prétendu attentat de Tristan. Il fallait cependant aller quelque part : le sage Gouvernail songea à conduire le protégé de l'enchanteur Merlin à la cour du roi de Cornouailles, avec lequel il avait ménagé sa réconciliation, malgré l'horreur du crime qu'il avait commis en faisant assassiner Méliadus par ses chevaliers. Le roi Marc n'était pas, d'ailleurs, un méchant homme, ce meurtre à part. Il n'avait obéi qu'à un sentiment bien naturel de conservation; mais on lui avait fait bientôt comprendre le peu de fiance qu'il devait avoir dans le Prophète-Nain, et il n'avait pas hésité à appeler auprès de lui son neveu.

Gouvernail fit donc les préparatifs du départ le plus diligemment qu'il lui fut possible, dans la crainte de nouvelles tentatives de la part de Bélinde, et d'une répression plus sévère de la part du roi des

Gaules. Ce qu'est l'amour chez un jeune homme, on le sait bien; ce qu'est l'amour chez une jeune fille, on l'ignore. Les éruptions des volcans surprennent toujours.

Hélas! la pauvre enfant ne songeait pas à mal. Elle se mourait de son amour; ce qui fait vivre les autres, la tuait. Tristan parti, qu'avait-elle à faire, sinon à mourir, puisqu'elle l'aimait et que son père ne voulait pas le lui donner pour époux?...

Bélinde, accablée de remords, désespérée de se voir pour longtemps, pour toujours peut-être, séparée de l'homme qu'elle adorait, songea à terminer ses malheurs en terminant sa vie. Elle déroba l'épée de son père, cette épée avec laquelle on avait voulu un instant qu'elle perçât le cœur de son amant, et elle s'apprêta à la plonger dans son sein. Mais, avant de mourir, elle voulut se donner le douloureux bonheur d'écrire à Tristan ses dernières pensées, afin de lui prouver qu'il avait eu les derniers battements de son cœur.

Voici sa lettre dans toute sa naïveté :

« Ami Tristan, aimé de si bon cœur, sans fausseté aucune, Dieu vous garde et protége!... Que « prouesse vous croisse, et bonté vous soit amie!... « Que joie et déduit, honneur et bonnes aventures « vous fassent compagnie, où que vous soyez!... « Que grandeur, gloire et vaillance soient en vous!... « Puissiez-vous en joie et en liesse user votre belle « vie!... Que le bruit de votre renom de chevalerie « coure par toute la terre!... Qu'aucun des plus « hardis et vaillants parmi les chevaliers ne soit crié « jamais aussi vaillant et aussi hardi que vous, ô « ami Tristan!... Dieu, qui toujours règnera, vous « doit et vous procurera meilleure fin que je n'ai, et « plus joyeuse, car, pour mes premières amours, je « finirai par angoisses de mort... Mais rien ne peut « me consoler, ô doux ami, sinon que je mourrai « de cette même épée dont mon père voulait me « forcer à vous percer le cœur... Et quand je me « remémore, doux ami, comment je vous ôtai de « mort, je ne puis vous aimer plus fort... Je prie « Dieu qu'il ne vous laisse pas mourir avant que « vous sachiez comment l'amour maîtrise les cœurs « des vrais amants, et comment meurent ceux qui « d'amour meurent et qui, de leur amour, ne peu- « vent trouver merci... Amour!... Je meurs pour « vous, doux ami Tristan, dont j'aurais tant souhaité « d'être aimée... Et comme vous êtes éloigné de « moi, et que vous ne pourrez assister à ma mort, « je vous envoie ces lettres écrites de ma main, ainsi « que mon chien brachet, que je vous supplie de « garder pour l'amour de moi : c'est un des meil- « leurs brachets du monde, et c'est parce qu'il est « bon que je vous l'envoie... Adieu, ô mon doux « ami, adieu!... »

Le sang de Bélinde avait effacé le reste de la lettre.

Tristan, vivement touché de cette malheureuse fin pour laquelle il lui semblait que Bélinde n'était pas faite, versa des larmes sincères et abondantes qui durent consoler l'ombre de cette intéressante désolée. Il mit sa lettre de mort sur son cœur, et le brachet qu'elle lui avait légué lui devint de ce moment si cher, qu'il se l'attacha à jamais par ses caresses.

CHAPITRE V

Comme Tristan fut armé chevalier par son oncle et demanda à combattre le Morhoult d'Irlande, pour délivrer du tribut le royaume de Cornouailles.

Une fois à la cour du roi Marc, son oncle, Tristan eut pour unique occupation de se rendre expert en armes et en chevalerie, et de parfaire, par des exercices continuels, l'adresse et la vigueur de son corps. Les occasions ne lui manquèrent pas, non plus, pour faire admirer par les hommes sa force et son habileté, par les femmes sa courtoisie et sa beauté.

Un jour le Morhoult d'Irlande, frère de la reine de ce pays, et un des plus renommés chevaliers de la Table Ronde, arriva en Cornouailles, avec une suite nombreuse, pour demander le tribut au roi Marc.

Marc fut très embarrassé. D'un côté, il ne pouvait payer ce tribut arbitraire; de l'autre côté, pour ne pas le payer, il fallait trouver un chevalier assez hardi et assez fort pour combattre le Morhoult, l'ennemi le plus redoutable du monde. Pas d'argent, pas de chevaliers!

Tristan, qui avait pris conseil du bon Gouvernail, après l'avoir pris de son propre courage, courut se jeter aux pieds du roi pour le tirer d'embarras et lui fournir le second moyen de ne pas payer le tribut au Morhoult.

— Sire, lui dit-il avec cette noble véhémence que donnent la vaillance et le désir de la gloire; Sire, je viens vous supplier de m'armer chevalier, si toutefois vous m'en croyez digne, et si vous trouvez que, jusqu'à ce moment, mes services vous ont été agréables.

— Oui-dà, beau neveu, répondit Marc, je n'ai qu'à me louer de vous, et je vous accorderai bien volontiers l'ordre de chevalerie dont vous êtes certainement très digne... Mais il me fâche maintenant que cette importante cérémonie ne puisse se faire en plus grande liesse et en plus grand festoiement, à cause du tribut que les gens d'Irlande viennent nous demander...

— Sire, reprit Tristan, c'est précisément à cause de cela que je viens, moi, vous supplier de m'armer chevalier... Je solliciterai ensuite de vous la faveur de combattre le Morhoult...

— Bien dit, beau neveu! J'aime à vous voir ces belliqueuses ardeurs?... Vous êtes d'un bon sang et d'une noble race!... Mais, quoique je sois touché, comme il convient, de cette marque de dévoûment à ma personne, je dois réfléchir avant de me prononcer définitivement; car vous êtes jeune, ami Tristan, et mal pourrait vous en prendre d'oser lutter avec le Morhoult, jusqu'ici invaincu... Bien que le tribut qu'il exige soit cruel et déshonorant, je n'ai pas le droit de m'y soustraire au prix de votre vie...

Le roi Marc parlait d'or. Ces sentiments-là étaient un peu différents de ceux qui l'avaient poussé à faire assassiner son neveu, il faut en convenir; mais la raison avait parlé depuis dans son esprit, et la tendresse dans son cœur, nous l'avons dit plus haut. Au fond, le roi Marc était un bonhomme.

Ce fut donc à regret qu'il accorda à Tristan ce

qu'il lui demandait, après lui avoir donné l'accolade, chaussé les éperons et l'avoir armé chevalier. Il n'y avait pas d'autre moyen de ne pas payer le tribut!...

Le lendemain donc, en présence de toute sa cour et des chevaliers d'Irlande, le roi Marc présenta son neveu comme le champion du royaume de Cornouailles contre le Morhoult et le tribut.

— Qui donc êtes-vous? demandèrent les chevaliers de la suite du Morhoult, en s'adressant au jeune Tristan, calme et modeste devant eux. Qui donc êtes-vous pour oser vous mesurer avec un si puissant prince?...

— Je suis fils et neveu de roi, répondit tranquillement Tristan. Méliadus fut mon père; le roi Marc est mon oncle. Ces titres-là sont-ils suffisants?...

Les chevaliers d'Irlande furent forcés d'admirer cette vaillance et cette beauté qui brillaient sur le visage et dans l'attitude du jeune prince. Le roi Marc l'embrassa avec attendrissement. Le Morhoult accepta alors le défi, donna son gage de bataille, et l'on décida que le combat se ferait dans l'île Sanson, où chaque parti conduirait son chevalier et le laisserait seul.

Le jour fixé arrivé, le combat s'engagea avec une furie remarquable de part et d'autre. Ce n'était pas le premier exploit du Morhoult, toujours vainqueur jusque-là dans ces sortes de rencontres. Il avait eu des adversaires formidables, auxquels il avait fait mordre la poussière, et il lui déplaisait d'avoir affaire à si chétif et si jeune ennemi dans la personne de Tristan. De là sa colère, de là la furie de son attaque.

Tristan combattait pour la première fois. Il avait reçu l'accolade de son oncle, et Gouvernail l'avait embrassé au nom de sa mère et de son père. Il se sentait fort et il se croyait invincible. De là son audace et son impétuosité.

Cependant, contre toute attente, le combat fut long et opiniâtre. Enfin, Tristan, quoique grièvement blessé, parvint à fendre la tête au Morhoult qui, demi mort et du coup et de honte, jeta son épée et se mit à fuir. Un peu après, il se rembarquait et son vaisseau faisait voile vers l'Irlande, où il voulait pouvoir mourir.

Le royaume de Cornouailles était pour toujours délivré du tribut.

CHAPITRE VI

Comme Tristan, pour se guérir de la blessure que lui avait faite la lance empoisonnée du Morhoult, partit pour le pays de Logres. De la tempête qui battit son vaisseau, et comme il échoua sur le rivage du royaume d'Irlande, où il reçut des soins du roi Argius et de sa fille Yseult.

Mais cette victoire avait coûté cher au jeune Tristan. Affaibli par le sang qu'il perdait, par suite du dernier coup de lance du Morhoult, il s'était évanoui sur le sable de la lice qu'il avait abondamment rougi. On vola à son secours, on le ramena en triomphe, on le proclama sauveur du pays de Cornouailles, et, cela fait, on s'occupa de panser ses plaies.

C'est par là qu'on eût dû commencer, car si quelques-unes étaient légères, il n'en était pas de même de la dernière. La lance du Morhoult avait déchiré les chairs et était entrée très avant dans le flanc du courageux chevalier, et cette lance était empoisonnée!...

On comprend tout ce que dut souffrir Tristan, qui souffrait pour la première fois de sa vie. La blessure que lui avait faite la lance empoisonnée du Morhoult était mortelle, ou à peu près. Loin de céder aux remèdes énergiques qu'on employa pour la guérir, elle ne fit au contraire que s'envenimer, et, au bout de quelques jours, les médecins du roi Marc, jetant leur langue aux chiens, déclarèrent solennellement que l'état du jeune Tristan était désespéré.

Il était d'un usage commun, en ces temps-là, que les dames et demoiselles du plus haut parage apprissent un peu de médecine et un peu de chirurgie, afin de pouvoir se rendre, à l'occasion, utiles à leurs pères, à leurs maris ou à leurs amants qui couraient, à tous moments, le danger d'être blessés dans les combats, dans les tournois et dans les joutes. Une demoiselle de la cour du roi Marc, prenant en pitié l'état de Tristan et jugeant qu'il était en danger de mourir, s'il restait plus longtemps sans efficaces secours, lui conseilla d'aller chercher sa guérison dans le pays de Logres.

Il n'y avait pas à hésiter : Tristan demanda à son oncle la permission de s'absenter, et, cette permission octroyée, il s'embarqua. Quinze jours durant, le navire qu'il montait fut battu des vents furieux qui le jetèrent enfin sur les côtes d'Irlande, comme une épave humaine.

Il débarqua donc où il put, et, comme le cœur lui réjouissait de ce que Dieu l'avait mis hors du péril de la mer, il éprouva le besoin de l'en remercier. Lors il prit sa harpe, l'accorda, et commença à jouer si doucettement, si harmonieusement, que ceux qui l'entendirent en furent incontinent charmés.

Argius, roi d'Irlande, et la belle Yseult, sa fille, étaient précisément à une fenêtre de leur palais qui avait vue sur la mer. Les sons de la harpe les surprirent d'abord, peu habitués qu'ils étaient sans doute à cet instrument manié d'une si savante façon; puis, à mesure que Tristan jouait, leur surprise se changea en admiration. Le roi descendit aussitôt pour savoir quel mortel pouvait tirer d'un instrument ordinaire des sons aussi extraordinaires, et il se trouva en présence d'un chevalier blessé qui le salua bien poliment en lui disant qu'il venait d'échouer sur ce rivage et qu'il remerciait le ciel de l'avoir préservé de mort.

Le roi fit transporter Tristan dans son palais et le présenta à sa fille, en lui disant :

— Chère fille, voilà l'auteur de cette tant douce et tant plaisante harmonie qui vient de nous réjouir si fortement les oreilles et l'âme... Il est blessé, comme vous voyez... Je vous le recommande donc, à vous qui êtes si habile dans l'art de guérir...

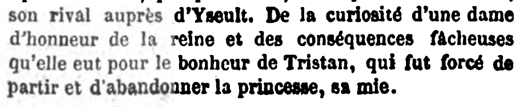
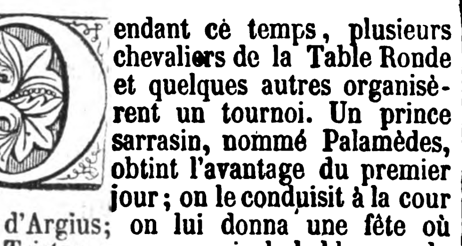
Tristan était jeune et beau, nous l'avons dit; ce n'était pas pour rien que l'infortunée Bélinde s'était enamourée de lui. Ce fut la première chose que constata Yseult, la plus charmante princesse qui fût lors dans l'univers. La seconde chose qu'elle constata ce fut qu'il était dangereusement blessé. A ce

double titre, elle s'empressa de lui prodiguer les soins les plus intelligents et les plus affectueux.

Ce n'est pas impunément qu'une jeune fille se fait la garde-malade d'un jeune homme. Tristan, doublement intéressant, comme chevalier blessé et comme aimable chevalier, produisit une double impression sur le cœur virginal de la jeune Yseult, qui n'en produisit pas une moindre sur le cœur non moins virginal du jeune Tristan. A partir de ce moment ils commencèrent à s'admirer, et l'on sait que l'admiration mutuelle, dans la bonne et vieille acception du mot, est le synonyme de l'amour.

CHAPITRE VII

Du tournoi qui eut lieu à la cour du roi Argius et de la victoire qu'y remporta Tristan, quoique blessé, sur le prince Palamèdes, son rival auprès d'Yseult. De la curiosité d'une dame d'honneur de la reine et des conséquences fâcheuses qu'elle eut pour le bonheur de Tristan, qui fut forcé de partir et d'abandonner la princesse, sa mie.

Pendant ce temps, plusieurs chevaliers de la Table Ronde et quelques autres organisèrent un tournoi. Un prince sarrasin, nommé Palamèdes, obtint l'avantage du premier jour; on le conduisit à la cour d'Argius; on lui donna une fête où Tristan, un peu remis de la blessure du Morhoult, se fit porter pour être témoin de ce qui s'y passerait. Il savait que la belle Yseult devait y paraître!

La jeune princesse y parut, en effet, dans tout l'éclat de sa beauté dont furent éblouis les chevaliers, chenus ou verdelets, attirés à ce tournoi par l'attrait qu'avaient toujours ces sortes de fêtes, à cette époque essentiellement batailleuse. Parmi eux, plus qu'eux tous, Palamèdes fut ébloui. De là à une déclaration de cet éblouissement à celle qui l'avait causé, il n'y avait qu'un pas : Palamèdes le fit, il avoua à Yseult un amour qui ne devait jamais être que malheureux. Tristan, qui ne perdait pas un seul instant de vue l'adorable fille du roi Argius, fut témoin de cette déclaration formulée très clairement par la pantomime expressive de Palamèdes, et, croyant voir en ce chevalier sarrasin un rival dangereux, il ressentit une douleur profonde, qui n'était autre chose qu'une profonde jalousie. Si, jusque-là, il ne s'était pas dit que, lui aussi, il aimait Yseult, ce mouvement de son âme lui fit connaître à quel point Yseult lui était déjà chère.

Le tournoi devait recommencer le lendemain. Tristan, tout blessé qu'il était, se leva dans la nuit, se couvrit de ses armes et alla se cacher dans une forêt voisine du lieu du combat. Les chevaliers arrivèrent, la cour prit place dans la loge disposée au meilleur endroit de la lice, et le tournoi commença. Tristan apparut alors comme un ouragan, se mit sur les rangs, renversa tout ce qui fit mine de lui résister et s'attaqua enfin à Palamèdes qui bientôt mordit la poussière. Ce prince sarrasin voulut se relever, et, après s'être si mal servi de sa lance, se mieux servir de son épée : il ne fut pas plus heureux. Tristan y allait avec une telle fougue que, ce jour-là, il devait vaincre les plus forts et faire reculer les plus courageux : il remporta le prix du tournoi.

Mais, pendant la lutte, sa vieille blessure s'était rouverte : au moment où on le couronnait il perdit à flots son généreux sang. On fut forcé de l'emporter dans ce pitoyable état. Si quelqu'un souffrit en ce moment, ce fut bien Yseult qui croyait déjà Tristan mort...

Cette fois, il s'agissait de le guérir sérieusement. La belle princesse alla elle-même cueillir certaines herbes salutaires, les prépara avec un soin minutieux et en composa un dictame précieux destiné à neutraliser pour jamais l'effet désastreux du poison versé dans le sang de Tristan par la lance du Morhoult. Elle fit si bien, cette jeune enchanteresse, qu'au bout d'un mois le neveu du roi Marc était complétement guéri.

Le jour où elle lui apprit cette bonne nouvelle, en pâlissant un peu, car elle pensait qu'une fois guéri ce chevalier étranger repartirait pour les pays lointains d'où il était venu; ce jour-là, Tristan devait lui apprendre, à son tour, une autre bonne nouvelle destinée à la faire rougir un peu.

— Aimable Yseult, dit Tristan en se précipitant à ses genoux avec l'enthousiasme d'un homme bien portant, ce que vous avez fait lie à jamais mon sort au vôtre... Vous m'avez sauvé la vie : elle vous appartient. Faites-en ce que vous voudrez... Ne voyez plus en moi que votre esclave, qui sera heureux de mourir sur un signe de votre belle main ou sur un mot de votre belle bouche...

— Chevalier, répondit Yseult, les yeux baissés, et avec une sorte de confusion, réelle ou seulement apparente; chevalier, vous estimez à trop haut prix le chétif service que je vous ai rendu... Le devoir des femmes est de guérir ceux qui souffrent... Mes modestes connaissances m'ont permis de vous rendre à la santé : j'en suis heureuse... Mais vous ne me devez pas d'aussi ardents remercîments... J'en eusse fait autant pour tout autre que pour vous...

Yseult ne disait pas l'exacte vérité : elle n'en eût pas fait autant pour le prince Palamèdes, par exemple, si le prince Palamèdes avait été mortellement blessé par Tristan. D'où venait cette différence? Yseult aimait Tristan, comme Tristan aimait Yseult; voilà tout.

Quant à son nom et à son histoire, le neveu du roi de Cornouailles crut devoir les lui cacher, pour le moment, par prudence. N'était-il pas, en effet, à la cour du roi d'Irlande, et n'avait-il pas tué le Morhoult de cette contrée?

Quelques jours après l'aveu que Tristan avait fait à Yseult, une gente pucelle de la suite de la reine entra par mégarde, ou par curiosité, dans le cabinet où les armes du brave Tristan formaient panoplie. Elle les examina attentivement l'une après l'autre, et, quand elle arriva à l'épée, elle y constata une brèche considérable qui lui donna à réfléchir. Les femmes ne réfléchissent pas beaucoup, d'ordinaire, de peur de se fatiguer et, par suite, de s'enlaidir. Cette jeune fille ne craignit pas de manquer aux habitudes de son sexe : elle réfléchit beaucoup. Sa

conclusion fut que cette épée-là avait servi à ôter la vie au Morhoult.

Elle courut alors chez la reine qui avait précieusement gardé dans un étui le fragment d'acier qu'on avait extrait de la tête de son frère, après sa mort. La reine prit ce fragment, le rapprocha de la brèche faite à l'épée de Tristan et vit qu'il s'y adaptait à merveille.

— L'homme à qui appartient cette épée a tué mon frère! s'écria-t-elle, en proie à la plus grande douleur.

— Il faut en avertir le roi Argius, répondit la suivante dont la curiosité fatale avait amené cette révélation.

La reine suivit ce conseil : elle alla porter ses cris et sa douleur au roi, qui s'assura de la vérité par ses propres yeux.

Argius réunit incontinent sa cour, dames et barons, et envoya quérir le jeune chevalier à qui appartenait cette redoutable épée ébréchée sur un crâne humain.

— Chevalier, lui dit-il, cette épée est bien vôtre, n'est-ce pas?

— Elle est mienne en effet, Sire, répondit Tristan étonné de voir son épée là.

— Comment alors avez-vous osé vous présenter à ma cour, après avoir méchamment mis à mort mon vaillant beau-frère, le Morhoult d'Irlande?...

Tristan ne put s'empêcher de rougir jusqu'aux oreilles, ainsi interrogé et accusé devant tout le monde; et cette rougeur subite le rendit plus charmant encore. Yseult le dévorait des yeux.

— Sire, répondit-il respectueusement, je conviens que cette épée a blessé mortellement le Morhoult d'Irlande, votre très courageux frère; mais je vous atteste solennellement ici que c'est loyalement, dans un combat à armes égales, que j'ai eu le malheur de le tuer. Je ne suis pas venu à votre cour pour vous braver par ma présence... J'étais blessé dangereusement moi-même... On m'avait conseillé de venir dans le pays de Logres pour chercher une guérison douteuse : je me suis embarqué; les vents m'ont été contraires, et j'ai été jeté ici, sur ce rivage, sans savoir où je me trouvais... Vous savez maintenant le reste.

Quand Tristan eut cessé de parler, il se fit un murmure dans l'assemblée, très diversement remuée par cet événement. La reine demandait vengeance pour la mort de son frère; la belle Yseult frémissait et pâlissait de minute en minute; mais la majorité de l'assemblée se prononçait ouvertement en faveur d'un chevalier jeune, beau, brave et loyal. La générosité fit taire le courroux dans le cœur du roi d'Irlande.

— Chevalier, dit-il à Tristan, grande est la peine que vous m'avez faite en tuant le Morhoult; mais grande aussi serait ma peine si je vous condamnais à la mort, bien qu'aux yeux de beaucoup vous l'ayez mérité pour cette action-là... Je vous laisserai donc vivre, pour deux raisons : la première, parce que votre visage respire un parfum d'honêteté et de courage qui m'attendrit; la seconde, parce que vous avez été mon hôte. Un homme, quel qu'il soit, nous devient sacré dès qu'il a rompu le pain et mangé le sel avec nous : d'ennemi il nous devient ami, jusqu'au jour où il franchit le seuil de notre demeure. C'est ainsi que nous entendons les devoirs de l'hospitalité, nous autres, gens du Nord... Il ne sera donc pas touché à un seul cheveu de votre tête jusqu'au jour de votre départ... Mais il convient que ce jour soit proche, et qu'une fois parti vous ne remettiez plus les pieds sur ce sol qui a respecté votre vie quand il pouvait s'arroser de votre sang... Partez donc au plus vite, et surtout, chevalier, ne revenez plus : vous trouveriez la mort, cette fois...

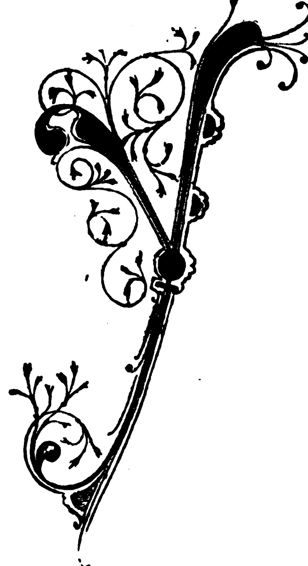
— Sire, grand merci!... se contenta de répondre Tristan, en s'inclinant et en se retirant.

Au moment de disparaître pour toujours, et de monter sur le cheval que le roi lui avait fait bailler, le pauvre garçonnet ne put s'empêcher de regarder une dernière fois la douce et blanche Yseult, qui n'attendait que ce regard pour échanger avec lui sa dernière pensée.

Il fallait partir : Tristan partit, en soupirant beaucoup. Mais il ne partit pas seul. Brangien, jeune dame d'honneur d'Yseult connaissait les plus secrètes pensées de sa belle maîtresse : elle connaissait par conséquent l'amour qu'elle avait pour le vainqueur du Morhoult et la douleur que lui causait son départ précipité. Elle crut lui être agréable en faisant secrètement partir ses deux frères pour servir d'écuyers à Tristan. Et elle fit bien, la bonne Brangien!...

CHAPITRE VIII

Comme Tristan fut forcé de repartir pour obéir à une velléité amoureuse de son oncle. De son arrivée à la cour du roi Artus et de la rencontre qu'il y fit du père de sa chère Yseult.



seult pleura, cela va sans dire. Il va sans dire aussi que Tristan regretta sa mie avec toutes les larmes de son cœur. Il regagna le royaume de Cornouailles, complétement guéri de la blessure que lui avait faite la lance empoisonnée du Morhoult, mais non de celle que lui avait faite la beauté sans pareille de la fille du roi d'Irlande. Au moins cette blessure-là avait son charme!...

Une fois qu'il eut embrassé son vaillant neveu, le bon roi Marc exigea de lui un récit fidèle de ses aventures et des moyens employés pour sa miraculeuse guérison. Tristan lui raconta donc comme quoi la brèche faite à son épée par le crâne épais du Morhoult l'avait dénoncé à la cour du roi Argius comme le meurtrier de ce prince, et ce qui avait suivi cette malencontreuse découverte. Il lui peignit ensuite l'adorable Yseult avec cette éloquence, cette exagération involontaire qu'on ne trouve que dans la bouche des amants.

A cet endroit du récit de Tristan, le roi Marc

sourit dans sa barbe grise, et interrompit la narration de son neveu, qui, une fois sur ce chapitre, menaçait de ne pas tarir.

— Beau neveu, lui dit-il, je requiers de toi un don.

— Lequel, cher oncle, demanda Tristan. Quel qu'il soit, mon devoir de sujet et de neveu est de vous l'accorder.

— Jure donc sur les reliques que tu exécuteras fidèlement tout ce que je te requièrerai...

— Je le jure, dit Tristan.

— Eh bien ! beau neveu, tu vas te rendre incontinent en Irlande, à la cour du roi Argius, et tu me ramèneras la belle Yseult que je veux faire reine de Cornouailles...

Tristan devait croire sa mort certaine, en osant retourner en Irlande, d'après ce que lui avait déclaré le roi Argius. Mais lié par la foi du serment; plus encore lié par la douce chaîne d'amour, il n'hésita pas un seul instant à obéir à son oncle. Dès le soir même, il s'embarquait pour l'Irlande, après avoir pris, toutefois, la précaution de se couvrir d'autres armes que celles qui lui avaient servi jusque-là.

Une tempête semblable à celle qui avait accueilli son premier voyage, jeta son navire sur les côtes d'Angleterre. Tristan y aborda forcément, ne pouvant aborder ailleurs.

Le roi Artus tenait alors à Cramalot sa cour qu'ornaient les plus valeureux chevaliers; ceux de la Table Ronde, ses compagnons d'armes, et les plus illustres chevaliers du monde, en faisaient les honneurs aux chevaliers étrangers.

Tristan s'y rendit, mais sans se faire connaître. Il prit part à plusieurs joutes et livra même plusieurs combats où il se couvrit de gloire. On parlait de lui avec avantage et avec honneur, et c'était chose méritoire, certes, dans une cour comme celle du roi Artus, la plus célèbre cour de cette époque.

Un jour arriva à Cramalot un vaisseau qui portait Argius, roi d'Irlande, et père de la princesse Yseult. Argius, accusé de trahison à propos d'un meurtre commis dans ses Etats, venait à Cramalot, par ordre du roi Artus, pour se laver de cette grave accusation. Blaaner, l'un des plus redoutables chevaliers de la Table Rode, était son accusateur, et, on le comprend, Argius n'était ni d'âge ni de force à se mesurer avec un pareil adversaire. Sa cause devenait ainsi mauvaise, quoique son innocence fût réelle. Mais que devient, en ce monde, l'innocence qui ne peut se prouver? Elle est imputée à crime, tout simplement. Argius était donc obligé de chercher un champion qui se portât fort pour lui et qui prouvât clairement ce qu'il lui était interdit de prouver.

Or, le serment de la Table Ronde ne permettait à aucun de ses chevaliers de combattre l'un contre l'autre, à moins qu'il n'y eût entre eux une querelle particulière, de nature à ne pouvoir être terminée que par un combat. Argius entendit parler du chevalier inconnu et du renom de vaillance qu'il avait su mériter. Témoin d'un de ses exploits, il s'enthousiasma pour ce courageux homme qui sortait si facilement des passes difficiles, où d'autres eussent infailliblement succombé.

— Chevalier inconnu, lui dit-il en allant vers lui avec empressement, je viens requérir votre assistance. Je suis faussement accusé de trahison, à propos d'un meurtre commis à ma cour et pour la justification duquel le roi Artus m'a appelé ici... Je vous atteste, par tout ce qu'il y a de plus sacré sur terre, que je suis innocent de ce meurtre, et que j'ai pour moi bon droit et sans faillite... Puis-je vous demander de soutenir ma cause? Si vous daignez la prendre en main, je triompherai de cette injuste accusation et de mon injuste accusateur qui s'appelle Blaaner...

— Ah! cher Sire, répondit Tristan, celui à qui vous avez donné la vie sauve a bien le devoir de la consacrer à votre service... Vous m'avez naguère sauvé de malemort : je vous sauverai de la honte de cette criminelle accusation...

— Que me dites-vous là, cher chevalier? demanda Argius, étonné de ce langage auquel il ne s'attendait point. Comment vous appelez-vous donc, vous qui vous rappelez si généreusement les services qu'on vous a rendus?

— Je m'appelle Tristan...

— Le vainqueur du Morhoult?...

— Le vainqueur du Morhoult, à qui vous avez si loyalement accordé l'hospitalité, et qui a été si miraculeusement guéri par la belle main de votre incomparable fille.

— Je vous admire et je vous aime, chevalier Tristan! reprit Argius. Je serai heureux de vous devoir mon honneur, et quoique vous disiez que vous me devez la vie, nous ne serons pas encore quittes... Aussitôt après votre triomphe, je vous promets de vous octroyer tel don qu'il vous plaira de requérir.

— Je vous rappelai votre promesse en temps opportun, se contenta de dire Tristan.

CHAPITRE IX

Du combat que soutint Tristan contre Blaaner, accusateur du roi Argius, et du triomphe qu'il remporta. Comme ensuite il partit avec Argius pour le royaume d'Irlande où, pour être fidèle à son serment, il demanda, au nom du roi Marc, la main de la princesse Yseult. Comme enfin, après avoir été fidèle à son serment, il fut infidèle à son devoir.

Tristan, champion du roi Argius, se battit à outrance contre Blaaner, son accusateur. Ce dernier, épuisé par la longueur de la lutte, couvert de blessures nombreuses, tomba enfin sur ses genoux, et son épée lui échappa des mains.

— Chevalier, cria-t-il à Tristan dans un suprême effort, sans vouloir se rendre; chevalier, usez de vos droits et m'achevez en me coupant la tête...

Le généreux Tristan savait que c'était courroux et excès de grand courage qui faisaient dire de telles paroles à Blaaner. Il ne voulut point profiter des avantages que lui donnait sa victoire, et il lui répondit :

— Ne plaise à Dieu que je coupe le chef à si bon chevalier que vous êtes !... Pour la meilleure cité que le roi Artus ait, je ne le ferais point... non, je ne le ferais point !...

Cela dit, Tristan appela les juges du camp, qui déclarèrent le roi d'Irlande lavé de son accusation.

Puis le noble enfant courut à Blaaner, le prit entre ses bras, le releva et le rendit à ses parents et compagnons qui tous étaient du lignage au roi Ban de Benoist, et conséquemment du même sang que le fameux Lancelot du Lac, dont Tristan désirait beaucoup l'amitié.

Tous ces braves chevaliers, émus de cette générosité, entourèrent lors le neveu du roi de Cornouailles et le menèrent en triomphe à sa tente que l'on venait de pavoiser.

— Maintenant, chevalier Tristan, dit le roi Argius en l'embrassant de bon cœur, je vous supplie de repasser avec moi en Irlande où vous attendent les remerciements de la reine ma femme, et de la princesse ma fille.

Cette proposition convenait trop à l'amoureux Tristan, qui, après quelques façons, consentit à suivre en son royaume le père de la charmante Yseult.

Les remerciements annoncés par Argius ne manquèrent pas au vainqueur de Blaaner. La reine d'Irlande, oubliant la mort du Morhoult, son frère, ne montra au libérateur de son mari qu'une vive et sincère reconnaissance. Quant à Yseult, qui avait appris que son père avait promis un don à son amant, elle se livra à toute la joie que lui causa son retour, sans cependant dépasser les limites assignées par la prudence. Elle était heureuse, la belle enfant!

Tristan, lui, était loin d'être heureux. Il ne revit la princesse qu'avec le désespoir du cruel serment qui le liait. Son grand cœur surmonta enfin la force de son amour. L'honneur lui prescrivait de requérir ce don qui lui devenait par là si fatal : il déclara le serment qu'il avait fait, et demanda, en frémissant, à Argius, la main de la belle Yseult pour le roi de Cornouailles, son oncle. Argius accorda, et Yseult se laissa accorder. Pauvre Tristan!... Pourquoi aussi, au lieu d'être neveu du roi, n'était-il pas roi lui-même? Loyal Tristan!... Pourquoi aussi, au lieu de demander pour le vieux Marc la main de l'incomparable Yseult, ne l'avait-il pas demandée pour lui-même, plus jeune et plus beau?

Yseult partit, suivie de quelques dames d'honneur, parmi lesquelles se trouvait la complaisante Brangien, et de quelques chevaliers parmi lesquels se trouvait naturellement Tristan.

La reine avait surpris l'intelligence qui régnait entre sa fille et Tristan. Pour prévenir les suites fatales de cet amour, qui maintenant ne pouvait plus être que coupable, elle avait confié à la fidèle Brangien un philtre, présent précieux d'une habile fée, en lui recommandant de partager ce boire amoureux entre Yseult et le roi Marc, le soir de leur mariage.

Un vent favorable enflait les voiles du vaisseau qui avait l'honneur de porter Yseult et Tristan. Tout leur promettait une heureuse navigation. A mesure qu'ils avançaient vers le pays de Cornouailles, ils avançaient également vers le pays radieux qu'on appelle l'Amour. Le roi Marc était un peu oublié par Tristan, et beaucoup par Yseult, qui ne se sentait pas jeune pour rien, surtout en face d'un beau jeune homme comme Tristan. Ces deux amants se regardaient avec tendresse, et ils poussaient des soupirs qui eussent enflé les voiles de leur vaisseau, si le besoin en eût été. Leurs lèvres brûlaient à l'égal de leurs cœurs. La chaleur était excessive : une soif ardente les dévorait. Yseult se plaignit la première. Tristan, empressé de lui plaire, courut çà et là pour chercher une liqueur propre à éteindre la soif qui consumait sa mie. Il découvrit bientôt un flacon d'une forme particulière que Brangien avait eu l'imprudence de ne pas enfermer. Il s'en saisit et le porta incontinent à Yseult, en la priant de boire. Yseult but et il but après elle. Hélas! ce flacon était celui que la reine d'Irlande avait recommandé à Brangien : c'était le flacon qui contenait le boire amoureux!...

Comme si ces deux beaux enfants-là avaient besoin de puiser l'ivresse ailleurs qu'en leurs propres cœurs!...

Le flacon vidé, Yseult et Tristan se mirent à se regarder avec plus de langueur et plus de tendresse encore qu'auparavant; leurs mains se cherchèrent et se trouvèrent; puis, après leurs mains, leurs lèvres : le roi Marc fut décidément oublié.

La jeunesse et la beauté de Tristan auraient peut-être vainement parlé en sa faveur. Mais, je vous le demande, que faire contre la magie d'une fée? Comment résister à un philtre enchanté? Comment, surtout, résister à l'amour, ce grand enchanteur?..



CHAPITRE X

De l'embarras dans lequel se trouva Yseult le soir de son mariage avec le vieux roi Marc, et du moyen héroïque qu'employa en cette occasion la courageuse Brangien. Comme quoi c'est la foi qui sauve.

Subtils, en vérité, sont les amants! Tristan, pour obéir à la parole qu'il avait donnée, avait eu l'héroïsme de demander pour le roi Marc, son oncle, la main de la blanche Yseult, sa maîtresse; puis, après l'avoir obtenue, il oubliait que c'était pour le compte du roi de Cornouailles, et cueillait à son profit cette fine fleur de virginité. Peut-être s'imaginait-il n'avoir pas été criminel!...

Yseult et lui arrivèrent à la cour du roi de Cornouailles, qui attendait impatiemment leur arrivée.

— Oh! oh! beau neveu! s'écria le vieux Marc, enthousiasmé par la radieuse beauté de la princesse d'Irlande. Oh! oh! tu ne m'avais pas trompé!... Voilà bien, en effet, la plus belle créature du monde, et j'ai grand'hâte de consommer avec elle l'acte légitime et naturel du mariage! Sa vue fait couler dans mes vieilles veines un sang plus jeune et plus ardent... Cela me ragaillardit tout-à-fait, vraiment!... Eh! eh! mignonne, votre gentillesse

n'aura pas affaire à un ingrat, j'ose vous le promettre.

Ces éloges étaient certes mérités; et pourtant ils firent rougir la gente princesse. Peut-être aussi que sa confusion venait d'une autre source... Car enfin, ce vieillard s'imaginait bien des choses, une surtout, à son endroit, et ce vieillard se trompait!...

Quoi qu'il en fût, le roi Marc, qui avait l'âge où l'on n'a pas le temps d'attendre, pressa très activement les préparatifs de son mariage avec la séduisante Yseult. Une fête magnifique, unique peut-être dans la vie du roi de Cornouailles, fut ordonnée par lui en l'honneur de son incomparable fiancée, et le lendemain de cette fête, l'union du vieux Marc et de la jeune Yseult fut célébrée.

Célébrée, mais non consommée. Yseult avait trempé ses lèvres dans le boire amoureux et s'était laissée aller à l'adorable ivresse qu'il lui avait procurée. En arrivant à la cour de Cornouailles, elle s'était imaginé pouvoir se soustraire au douloureux honneur qui lui était réservé là, et elle n'avait consenti qu'à regret à assister aux fêtes et aux cérémonies de ses fiançailles avec le vieux roi Marc. Mais maintenant qu'ils en étaient arrivés au fait et au prendre; maintenant que le mariage exigeait son complément naturel, la loyauté de la jeune princesse lui criait qu'elle avait été bien loin et qu'il était temps de s'arrêter.

En conséquence, Yseult, Tristan, Brangien et Gouvernail tinrent conseil sur les moyens à prendre pour sortir de cet embarras. Les deux hommes n'en trouvèrent aucun qui valût quelque chose; Yseult en proposa un qui ne valait rien du tout : Brangien fut la mieux avisée.

Brangien, quoique sensible et souvent adorée, n'avait jamais eu à se reprocher la faute délicieuse qui causait l'embarras d'Yseult. Mais elle aimait sa jeune maîtresse plus que son propre honneur, et cette amitié lui fit passer par-dessus toute considération : Yseult se perdait, il fallait la sauver.

A la fin de la toilette de nuit, au moment solennel si impatiemment attendu par le vieux roi Marc, Brangien prit tous les accoutrements royaux, se parfuma comme on parfumait autrefois les victimes pour les sacrifices, fit sa prière, selon sa quotidienne habitude et se glissa furtivement dans le lit nuptial, où elle attendit le roi Marc, qui ne tarda pas à venir l'y rejoindre, comme bien vous pensez.

Le vieux monarque fut heureux; il s'endormit, continua en rêve l'adorable réalité qu'il avait commencée dans les bras de la fausse Yseult, et, ainsi bercé par les plus ravissants mensonges, il se réveilla plus tard qu'il n'en avait l'habitude. Plus tard, mais cependant encore assez tôt pour ne pas pouvoir constater par ses yeux la substitution dont il avait été victime. Il se leva un peu avant le jour et quitta le lieu de la scène pour aller se féliciter du rôle brillant qu'il y avait joué. Les vieillards, on le sait, ne savent pas rester tard au lit : il leur semble toujours que c'est une anticipation du cercueil, et ils aiment mieux être debout que couchés, même dans les délectables occasions comme celle qui venait d'être procurée au roi de Cornouailles.

Quelques minutes après, Brangien, tourmentée jusqu'à ce moment de tous les sentiments d'une victime, s'élança de l'autel où elle avait été immolée, et courut auprès d'Yseult pour la rassurer sur le succès complet du sacrifice. Elle trouva les deux amants ensemble, aussi rassurés et aussi heureux qu'ils pouvaient l'être. Yseult avait d'abord été agitée par la crainte et par le remords; mais les baisers souvent répétés de son jeune amant avaient chassé ces vilains sentiments-là, et Yseult s'était livrée tout entière au bonheur d'aimer et d'être aimée.

Le vieux roi Marc, après sa promenade matinale dans son jardin, pouvait revenir d'un moment à l'autre, ramené dans la chambre nuptiale par le désir bien pardonnable de contempler au grand jour l'aimable fille qui avait ainsi consenti à transfuser son jeune sang et sa fraîche santé dans les veines appauvries de ce vieil Eson. Il fallait donc qu'Yseult prît les accoutrements de Brangien et qu'elle se hâtât d'aller prendre la place que celle-ci venait de quitter. Il n'y avait plus guère de danger, d'ailleurs, en cela, car Brangien s'était noblement exécutée, et le vieux roi Marc eût été mal venu à exiger davantage.

Ce qui le prouva, c'est que le jour même, enchanté de sa femme, enchanté de lui, enchanté de son neveu, enchanté de tout le monde, le roi de Cornouailles nomma Tristan son grand-chambellan. Honneur insigne, honneur précieux, qui donnait ainsi à Tristan toutes entrées privées chez le roi, voirement chez la reine...

CHAPITRE XI

Comme la jeune reine de Cornouailles récompensa le dévoûment de Brangien, et de ce qui en résulta.

Il faut croire que l'ingratitude est dans la nature humaine, puisque les nobles créatures n'en sont pas exemptes.

Brangien avait rendu un important service à sa maîtresse, cela était incontestable. D'aucuns diront peut-être que Brangien en avait été récompensée par elle-même et par le vieux monarque, encore verdelet, et que, dans ces cas-là, les victimes sont de très heureuses victimes; mais il ne faut pas croire ces médisants esprits-là. Un sacrifice est un sacrifice, quel que soit le sacrificateur. Le roi Marc eût été jeune et beau comme Tristan que c'eût été encore un sacrifice, plus agréable que l'autre sans aucun doute, mais enfin un sacrifice, puisqu'elle ne l'avait pas choisi. Le bonheur n'est réel, quoi qu'en disent les casuistes, que lorsqu'on se donne, et non lorsqu'on se livre. L'amour n'est pas seulement un contact de deux corps, c'est surtout un contact de deux âmes. Où le consentement du cœur est absent, la félicité à son tour est absente. Brangien n'aurait pas recommencé son dévoûment au profit d'une autre qu'Yseult.

Hélas! Yseult était devenue reine! Elle tenait à conserver ce rang, que tant de femmes envient et qu'il est donné à peu de femmes d'obtenir; et, pour le conserver, il fallait éloigner tout soupçon de la

part de son vieil époux. Brangien avait son secret : donc Brangien pouvait le révéler un jour ou l'autre, et lui nuire. Cruelle logique des grands de ce monde!

De cette pensée aux moyens de se débarrasser de Brangien, il n'y avait pas loin. Yseult soudoya deux de ses gardes, sous un prétexte quelconque, et les chargea d'enlever la pauvre Brangien et de la conduire dans la forêt du Morois, où ils devaient ensuite la tuer. Excès de prudence impardonnable et cruel, n'est-ce pas?

Brangien fut donc secrètement enlevée et transportée sans bruit dans la forêt du Morois, suivant l'ordre qu'en avait donné la jeune et impitoyable reine de Cornouailles. Mais Brangien était aimable, attrayante et digne d'intérêt. Les deux hommes chargés de la tuer ne s'acquittèrent qu'à regret de cette vilaine commission.

— Eh! chère dame, lui demanda l'un d'eux avant de lever le poignard sur elle, qu'avez-vous pu forfaire à la reine?...

— Hélas! seigneur, répondit-elle avec tristesse, jamais je ne lui fis rien qui pût être imputé à mal, jamais!... Seulement, quand madame Yseult a quitté l'Irlande, elle avait une fleur de lis qu'elle devait porter au roi Marc, et une de ses demoiselles en avait une autre qu'elle ne devait porter à personne qu'à son propre amant... Madame Yseult perdit la sienne, dont elle eût été malvoulue, et la demoiselle lui présenta par moi la sienne qu'elle avait si bien gardée jusque-là... Je crois que c'est à cause de cela qu'elle me fait mourir, car je ne connais pas d'autre raison qui puisse l'excuser de le faire...

Les deux gardes n'entendirent rien à cette énigme. Toutefois, ne pouvant se résoudre à mettre à mort une si douce et si gente créature, qui parlait d'une voix si mélancolieuse et si résignée, ils se contentèrent de l'attacher à un arbre de la forêt. Puis, après avoir ensanglanté leurs épées dans les entrailles de la première bête fauve qu'ils rencontrèrent, ils s'en revinrent au palais d'Yseult à qui ils racontèrent la fin de Brangien et les paroles qu'elle avait prononcées avant de mourir.

— Pauvre chère Brangien! s'écria Yseult à ce récit. Ah! qu'ai-je fait là! Qu'ai-je fait là!... Pauvre chère Brangien!...

Yseult reconnaissait en ce moment toute l'horreur de son ingratitude, toute la noirceur de son action : le remords lui venait!

Lors, désespérée, n'y tenant plus, elle courut dans la forêt du Morois, chercha partout des traces de sa trop fidèle Brangien, afin de pouvoir l'embrasser une dernière fois et demander pardon à son corps de la cruauté qu'elle avait ordonnée contre lui. Brangien n'était nulle part!

En apercevant çà et là, sur l'herbe verte, quelques taches de sang qui paraissaient encore fraîches, Yseult ne douta pas que ce ne fût du sang des blessures de Brangien. Sa douleur, alors, ne connut plus de bornes. Elle s'arracha les cheveux, tira un poignard de son sein et, prête à s'en frapper, elle s'écria en sanglotant :

— Non! non! chère Brangien! Douce et bonne amie! Tendre et innocente victime!... Non, je ne te survivrai pas!... J'ai mérité la mort que je t'ai fait si injustement donner!...

CHAPITRE XII

Comme Yseult, prise de remords, alla à la recherche de sa fidèle Brangien à laquelle elle ne voulait pas survivre, et comme elle fut sauvée de son désespoir par le prince Palamèdes qui, en récompense, lui demanda un don exorbitant.

Au moment où Yseult allait percer son beau sein fait de lis et de roses, un chevalier parut et vola à son secours, en la suppliant de s'arrêter et de ne pas trancher ainsi le cours d'une si belle vie.

C'était Palamèdes, ce prince sarrasin que Tristan avait vaincu au tournoi donné à la cour du roi Argius, et qui avait été si violemment épris des charmes de l'incomparable Yseult.

— Qu'alliez-vous faire, madame? demanda-t-il en tombant aux genoux de la jeune reine de Cornouailles.

— Me punir d'avoir perdu Brangien, ma plus fidèle amie!... répondit Yseult.

— Brangien n'est pas morte, je suis heureux de vous l'apprendre, madame, dit Palamèdes. Je l'ai sauvée à temps de son désespoir et de son abandon, et l'ai conduite dans un monastère voisin où elle est à l'abri contre toutes les vilaines tentatives...

— Ah! courons la chercher, courons! s'écria Yseult, à qui cette nouvelle venait de rendre la vie. Courons! j'ai besoin de la voir, de la serrer dans mes bras, de la presser sur mon cœur et de lui demander mon pardon!...

Palamèdes alla quérir Brangien et la ramena à Yseult qui, en la revoyant, voulut se jeter à ses genoux pour les embrasser. Mais l'aimable et douce Brangien ne lui en donna pas le temps, et elle l'attira sur son cœur avec des transports qui prouvaient bien que tout était pardonné.

Ce qu'elles versèrent de larmes, on l'ignore; mais on peut le supposer aisément, en se rappelant quelles sources inépuisables en ont les yeux des femmes.

— Prince, dit Yseult en s'arrachant avec peine des bras de son amie, et en s'adressant à Palamèdes; prince, c'est à vous que je dois le bonheur dont je jouis en cet instant... Je veux vous en remercier en vous promettant de vous accorder le don qu'il vous plaira de me demander...

Palamèdes, qui ne songeait qu'à une chose, allait la demander à la jeune reine de Cornouailles, lorsque survint tout-à-coup le vieux roi Marc, en quête de sa belle épousée.

— Cher Sire, lui dit Yseult, ne vous étonnez pas de me voir dans cette forêt; étonnez-vous plutôt de me voir encore en vie... J'ai été enlevée ce matin à quelques pas de votre palais, au moment où je prenais le frais, par d'infâmes brigands qui m'ont conduite ici dans des intentions que je m'abstiens de

vous dire... J'allais infailliblement succomber, ainsi que ma chère Brangien, que l'on avait enlevée avec moi, dans les mêmes intentions sans doute, lorsque le prince Palamèdes est survenu et m'a délivrée... Je lui exprimais ma reconnaissance au moment où vous êtes arrivé et je lui promettais de lui accorder tel don qu'il lui plairait de me demander...

Les vieillards amoureux sont aussi volontiers crédules que soupçonneux; ils vont aisément d'un extrême à l'autre, comme des vieux fous qu'ils sont. Hélas! où sont donc les sages?...

Le roi Marc ne douta pas un seul instant de la véracité du récit d'Yseult, malgré les invraisemblances qui pouvaient s'y rencontrer. Tout au contraire, il s'empressa de serrer la main du prince sarrasin et de confirmer le don que la reine lui avait promis.

— Qu'exigez-vous, prince? demanda le roi Marc à Palamèdes. Quoi que ce soit que vous me demandiez, je vous l'accorderai, foi de roi et de chevalier!...

— Je vous demande votre femme Yseult, que j'aime depuis longtemps... répondit le prince sarrasin. J'ai l'intention de l'emmener dans mes états, où je la rendrai heureuse, je m'y engage devant vous...

Cette demande était exorbitante, on le comprend. Mais le serment du don octroyé était sacré, à cette glorieuse époque de chevalerie. Le roi Marc avait promis : il dut s'exécuter et laisser enlever la reine par le prince discourtois. Tristan seul eût pu s'opposer à cet enlèvement : mais Tristan était absent. Palamèdes emmena Yseult, et le roi Marc regagna tristement son palais.

CHAPITRE XIII

Comme un chevalier nommé Lambergues se mit à la poursuite de Palamèdes, qui le tua. Comme ensuite Yseult se réfugia dans une tour, du haut de laquelle elle fut témoin du combat qui eut lieu entre le prince sarrasin et son amant Tristan.



Un bon et courageux chevalier nommé Lambergues, qui était depuis quelque temps à la cour du roi Marc, et qui devait aux soins intelligents de la reine Yseult la guérison d'une grande blessure reçue dans un récent combat, apprit l'enlèvement de cette belle souveraine. Il lui devait la vie : il voulut payer sa dette. En conséquence, il se fit incontinent donner ses armes, et, malgré sa blessure à peine refermée, il courut sur les traces du ravisseur qu'il rejoignit à quelques lieues de la forêt du Morois.

— Arrête! Arrête! chevalier discourtois! cria Lambergues du plus loin qu'il apperçut Palamèdes.

Palamèdes fut bien forcé de s'arrêter et de faire volte-face. Le combat s'engagea. Au bout de quelques instants, les blessures de Lambergues se rouvraient, et cet honnête chevalier tombait baigné dans son sang.

Pendant cette lutte dont le résultat était si facile à prévoir, Yseult, qui songeait toujours à son ami Tristan, et qui ne voulait pas appartenir à d'autres qu'à lui, Yseult avait eu le temps de se sauver. La peur donne des ailes : en un clin d'œil elle s'était trouvée sur le bord d'une rivière, à une bonne distance de Palamèdes. Là, elle avait cherché un endroit guéable sans pouvoir en rencontrer. Heureusement, un chevalier passait en ce moment : il la prit en croupe avec lui, traversa le fleuve et conduisit Yseult dans une tour d'un accès difficile, où elle s'enferma précipitamment en apercevant Palamèdes, qui accourait pour la reprendre.

— N'allez pas plus loin, sire chevalier!... cria ce chevalier inconnu au prince sarrasin.

Parole généreuse, mais imprudente. Palamèdes s'avança et renversa l'obstacle qui lui barrait le chemin. Puis, une fois arrivé au pied de la tour où s'était réfugiée Yseult, il vit avec désespoir qu'elle était hors de son atteinte. Peu à peu, sans qu'il s'en doutât, en tournant autour de cette forteresse inexpugnable, une invincible torpeur s'empara de tous ses sens : il s'endormit.

Au bout de quelques heures arrivèrent Tristan et Gouvernail, en quête de la belle reine de Cornouailles. Palamèdes dormait toujours : Gouvernail le prit par son casque et le secoua violemment pour le réveiller.

— Ecuyer félon! s'écria le prince sarrasin, en sortant enfin de son profond sommeil. Pourquoi m'arraches-tu ainsi de ma rêverie?... Qui t'en a donné le droit?...

— Palamèdes, répondit Gouvernail, votre rêverie ne vous vaut rien... Voici Tristan qui vous défie...

— Ah! Tristan, Tristan! reprit Palamèdes en apercevant l'amant de la reine de Cornouilles. N'était-ce donc pas assez que tu me ravisses Yseult en Irlande!... Maintenant tu me veux éloigner d'elle, et me la reprendre, à moi qui l'ai gagnée?... Soit! Mais tu ne me la reprendras qu'en me prenant la vie!...

Un combat était inévitable : il s'engagea avec une égale fureur entre les deux meilleurs chevaliers du monde. La tendre Yseult, témoin, du haut de sa tour, des redoutables coups qu'ils se portaient l'un l'autre, craignit que malgré son adresse et sa vaillance, son amant ne vînt à succomber. Elle se hâta en conséquence de descendre, ouvrit la porte de la tour et se précipita toute effarée au milieu des combattants, qu'elle sépara.

—Palamèdes, vous m'aimez, dites-vous? demanda-t-elle au prince sarrasin.

— Certes oui, je vous aime! répondit ce dernier.

— Eh! bien, vous ne refuserez pas de faire ce que je vous commanderai?...

— Dame Yseult, je ferai votre commandement. Ordonnez!

— Je veux que vous laissiez là cette bataille et que vous vous rendiez à la cour du roi Artus. Une fois arrivé, vous saluerez de par moi la reine Genièvre et lui direz qu'il n'y a au monde que deux chevaliers et deux dames, moi et elle, son ami et le mien... Maintenant j'exige que vous ne veniez jamais en lieu où je suis, si ce n'est en Grande-Bretagne quand je m'y trouverai...

Palamèdes fondit en larmes.

— Ah! dame, chère et cruelle dame, s'écria-t-il, je ferai tous vos commandements, quoiqu'ils me coûtent... Vous m'éloignez bien subtilement de vous... Mais, au moins, promettez-moi que si votre cœur change, il ne change pas en faveur de plus indignes que moi...

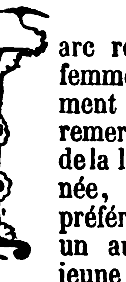
— Palamèdes, répondit Yseult, puissé-je jamais n'avoir joie si je change mes premières amours!...

Palamèdes comprit et s'éloigna en soupirant. Yseult et Tristan rentrèrent dans la tour pendant que Gouvernail allait faire les préparatifs du départ.

Yseult et Tristan s'adoraient. Le boire amoureux n'avait rien perdu de sa puissance. Ils se prouvèrent mutuellement le bonheur qu'ils avaient à se revoir et à se trouver ensemble, loin des fâcheux et des indiscrets. Tristan, plein de jeunesse et d'ardeur, songea un instant à enlever Yseult pour son propre compte, afin de pouvoir jouir en paix de sa possession. Mais si la voix de l'amour parlait haut dans son cœur, la voix de l'honneur avait aussi son accent irrésistible. Le lendemain matin, à l'aube, il se mettait en route avec sa mie et le bon Gouvernail pour la cour du roi de Cornouailles.

CHAPITRE XIV

Retour de la belle Yseult à la cour du roi Marc, qui devint jaloux de son neveu. Trahison du couard chevalier Andret, à propos de la partie d'échecs entre Yseult et Tristan.



Marc revit sa jeune femme avec infiniment de plaisir. Il remercia son neveu de la lui avoir ramenée, quoiqu'il eût préféré la devoir à un autre qu'à ce jeune homme beaucoup trop beau pour n'être pas aimé de toutes les femmes. Le vieux monarque se rappelait l'enthousiasme avec lequel Tristan lui avait parlé pour la première fois de la fille d'Argius, et il soupçonnait quelque amourette sous roche. D'ailleurs, depuis le départ de Brangien, il ne lui avait pas été possible de retrouver la nuit enivrante qu'il avait passée entre les bras de cette fausse Yseult, et cela le contrariait autant que cela le scandalisait. On devine pourquoi.

Cette jalousie qui mordait de temps en temps le vieux cœur de ce vieux monarque semblait mordre aussi d'autres cœurs plus bas que le sien. La reine était aimée, mais le chambellan Tristan avait des envieux. Il avait grandi vite dans la cour du roi Marc, et cela offusquait certains de ces esprits vulgaires qui se montrent sans pitié pour les esprits élevés. Et puis, en voyant Yseult si amiteuse pour lui, on devinait quelque manigance amoureuse, et on les épiait.

Yseult et Tristan s'observaient bien le plus qu'ils pouvaient; mais ils étaient jeunes et ardents tous deux deux : imprudents par conséquent.

Un jour, Tristan et Yseult étaient seuls dans la chambre même du roi Marc, auprès d'une table d'échecs. Andret, méchant et couard chevalier, un de ceux qui jalousaient la position du neveu de Marc, s'approcha sans bruit de cette chambre, et regarda par le trou de la serrure. Il vit bien que Tristan et Yseult étaient à coté d'un échiquier, mais il vit aussi qu'ils ne jouaient pas aux échecs. Jouer aux échecs n'a rien de criminel en soi, et Andret ne se fût pas dérangé pour si peu. Or, Andret se dérangea pour aller prévenir Marc qu'on était en train de le faire échec et mat.

— Sire Marc, lui dit Andret, vous êtes le plus crédule et le plus pusillanime roi qui soit, car vous souffrez en votre royaume un homme qui vous honnit de votre femme!... Vous êtes donc bien recru d'amour, Sire Marc, que vous laissez ainsi en jachères la plus belle terre du monde, qu'un plus avisé que vous songe à fertiliser?...

— Que dis-tu là? Et quel est cet audacieux?... s'écria le roi Marc en pâlissant de colère. Dis-moi, dis-moi son nom, et je veux te faire voir que je ne suis ni recru d'amour ni rassasié de vengeance!...

— Ne l'avez-vous donc pas deviné, Sire Marc?... reprit le traître Andret. C'est Tristan, Sire, c'est Tristan!... Depuis longtemps déjà je m'étais aperçu de cette trahison; mais je n'avais pas tout d'abord voulu vous en prévenir, espérant que ce coupable chevalier viendrait à résipiscence... Il ne s'est pas corrigé... Je le livre à votre juste vengeance, ainsi que sa complice... Vous les trouverez à cette heure, seul à seul, en votre propre chambre...

Le vieux roi Marc prit son épée et courut pour châtier les coupables, après les avoir surpris au nid même de leur trahison. Par bonheur, l'honnête Gouvernail, qui n'avait pas reçu pour rien, de l'enchanteur Merlin, la mission de veiller sur Tristan; le bon Gouvernail gardait la porte de la chambre royale. Il entendit les cris de colère de Marc et eut le temps d'avertir le jeune chambellan; mais Tristan eut à peine celui de s'éloigner.

— Vassal! cria le roi, furieux, en le voyant fuir, et en courant après lui l'épée haute. Vassal, vous m'avez honni de ma femme... Je vous défie!...

Tristan était dans son tort; en outre, il avait affaire à son oncle. Mais son oncle menaçait en cet instant sa vie : il dut songer à la conserver pour Yseult. Alors, au lieu de fuir, il décrocha une épée qui se trouvait dans une panoplie, s'enveloppa le bras dans son manteau, il courut sus au monarque, qui ne s'attendait probablement pas à cette volte-face.

— A moi, chevaliers de Cornouailles, à moi!... cria-t-il, en se voyant ainsi menacé par un chevalier plus jeune que lui, et surtout plus expert dans le maniement des armes blanches.

Malheureusement pour Marc, si le jeune chambellan n'était pas aimé de tous les chevaliers de la cour, il était aimé de quelques-uns et redouté de beaucoup d'autres. L'appel du vieux roi resta sans effet: Marc fut forcé de s'enfuir. Tristan, qui était de mauvaise humeur, poursuivit son oncle de corridor en corridor, de chambre en chambre, l'atteignit enfin et lui donna sur l'oreille un grand coup du plat de son épée. Marc tomba à la renverse, tout étourdi.

CHAPITRE XV.

Comme Tristan, pour se soustraire aux premiers effets de la colère du roi Marc, se réfugia dans la forêt du Morois, où vint bientôt le chercher une amoureuse missive de sa mie.

Après cette équipée, Tristan jugea prudent de ne pas rester trop longtemps à Cintageul, où se trouvait la cour. Il assembla, en conséquence, quelques chevaliers de ses amis, s'arma et partit avec eux pour la forêt du Morois. La forêt était profonde, inaccessible et dangereuse : le vieux roi Marc ne jugea pas à propos de poursuivre jusque-là son jeune rival, et il se contenta de rester dans sa cité, sans oser en sortir.

Bientôt, cependant, les hauts barons de la cour de Cornouailles, qui se souvenaient du service énorme que leur avait rendu Tristan en tuant le Morhoult et en les délivrant du tribut d'Irlande, représentèrent au roi que l'exil de son chambellan devait avoir un terme. Yseult, de son côté, fit tant et si bien, qu'elle ensorcela le bonhomme et lui prouva, clair comme le jour, que l'avertissement que lui avait donné Andret était un faux avertissement, et que s'il avait pris la peine de venir plus tôt, il se serait assuré, de ses propres yeux, qu'elle et Tristan jouaient innocemment aux échecs et non à aucun autre jeu.

Il faut l'avouer, l'innocence n'a pas toujours l'éloquence de la coquetterie. Les âmes naïves ne savent pas être adroites. Marc se sentit persuadé. Peut-être y mit-il de la bonne volonté !...

Quoi qu'il en fut, il rappela son chambellan, et, un jour, la fidèle Brangien partit sous escorte pour la forêt du Morois, avec une lettre de la belle Yseult qui mandait à Tristan de revenir au plus vite, mais en ayant soin de se tenir en garde contre quelque nouvelle trahison.

Tristan, qui languissait loin de son adorable maîtresse, fut transporté de joie en recevant cette missive amoureuse qui le rappelait auprès d'elle. Il baisa tendrement cette lettre, la relut plusieurs fois avec une ivresse que les vrais amants comprendront, puis il la cacha dans son sein et revint à Cintageul avec Brangien et ses chevaliers.

Son retour fut une fête. Le roi Marc vint au-devant de lui, l'embrassa sur les deux joues en guise de sincère réconciliation, et l'assura que, plus que jamais, il était maître en sa propre maison. Le vieux monarque faisait contre mauvaise fortune bon cœur : au fond, s'il pardonnait beaucoup de choses à Yseult, dont il était affolé, il ne pardonnait rien à Tristan, dont il était toujours jaloux.

Les choses reprirent leur train accoutumé. Le roi Marc, sur l'avis d'Andret, avait interrompu une conversation charmante entre Yseult et Tristan ; Tristan renoua cette conversation aussi souvent qu'il put en trouver l'occasion, et l'amoureuse Yseult s'appliqua ingénieusement à la faire naître.

Mais hélas! le bonheur des uns fait le malheur des autres en ce bas-monde. Les envieux meurent, mais en laissant une nombreuse postérité. L'envie est immortelle.

Tristan, tout aimable qu'il était, s'était fait des ennemis, nous l'avons dit. Après Andret, dont la dénonciation n'avait pas produit, on l'a vu, tout l'effet désastreux qu'il en attendait, était venu un autre Andret, c'est-à-dire un vil chevalier de Cornouailles, dont Tristan avait tué le frère dans un tournoi. Cet indigne chevalier, trop couard, comme Andret, pour se venger lui-même sur Tristan dont la haute valeur l'offusquait ; cet indigne chevalier était parti pour aller chercher les moyens indirects de se venger, et porter à son ennemi, le plus impunément du monde, le coup le plus sûr et le plus sensible. Il venait précisément de revenir à Cintageul.

CHAPITRE XVI.

Comme un lâche chevalier, pour se venger de Tristan, amena à la cour du roi Marc une demoiselle inconnue qui portait un cor d'ivoire très indiscret. Comme il fut constaté que toutes les dames cornouaillaises étaient d'une maladresse insigne, et leurs maris d'une bénévolence égale à cette maladresse.

Ce couard chevalier n'était pas revenu seul à Cintageul. Il avait amené avec lui une demoiselle inconnue, qui portait avec elle un cor enchanté doué de propriétés bizarres. Elle fut admise devant le roi Marc, qui admira beaucoup le travail merveilleux de ce cor d'ivoire.

— Sire, répondit l'inconnue, le cor est beau et d'un travail exquis ; mais ce n'est pas en cela qu'il est merveilleux... Réserve ton admiration pour ce qu'il peut te faire connaître...

— Et que peut-il donc faire connaître? demanda le monarque, plein de curiosité.

— Il indique clairement les dames qui ont fait fausseté à leur seigneur et maître, reprit l'inconnue.

— Oh ! oh ! dit le roi, cela devient intéressant et merveilleux, en effet... Mais comment arrive-t-on à faire dire cela à ce cor magique ?...

— Permets-moi seulement de le faire éprouver...

— Je le permets de grand cœur... Mais, encore une fois, comment s'y prend-on ?...

— Voici comme... Tu le feras emplir de vin et le donneras à boire aux dames de la cour... Celle qui aura faussé à son devoir et failli à son honneur, ne pourra toucher de ses lèvres les bords de ce cor d'ivoire sans que le contenu ne s'en répande incontinent sur elle... Quant à celles qui auront gardé soigneusement la foi jurée, elles y pourront toucher impunément et boire tout le vin sans en renverser une seule goutte...

A cette déclaration, il y eut quelques sourires et une grande rumeur dans l'assemblée. Certains regards menaçants se croisèrent avec le regard tranquille de la demoiselle inconnue. Tristan et Yseult, pour leur part, furent sérieusement effrayés de la puissance attribuée à ce cor enchanté. La belle Yseult se connaissait : elle se savait très maladroite, et elle supposait bien qu'elle ne pourrait toucher à ce vase impertinent sans répandre au moins quelques gouttes du vin qu'il contiendrait. Tristan la rassura du mieux qu'il put, et, après lui avoir conseillé de se soustraire



à l'épreuve maudite, il s'éloigna, après avoir fait jurer à ses amis de défendre leur belle reine, sa mie, si le roi Marc songeait à attenter à sa vie.

Le vieux roi de Cornouailles fit assembler toutes les femmes des chevaliers de son royaume : toutes se refusèrent d'abord à subir cette épreuve humiliante. Et elles avaient bien raison !... Les dames de la cour de Cornouailles étaient toutes d'une maladresse insigné, et lorsque, le roi insistant, elles furent forcées de porter à leurs lèvres le cor d'ivoire enchanté, elles en répandirent toutes le contenu.

La belle Yseult ne put éviter l'épreuve ; une plus grande obstination de sa part eût donné beaucoup à penser : elle préféra laisser parler le maudit cor, quitte à le trouver impertinent et menteur. Le cor parla, avec la même indiscrétion que pour les autres dames de la cour du roi Marc...

Cette maladresse générale scandalisa beaucoup de monde, mais dans un sens contraire à celui qu'on serait tenté de croire. Tous les courtisans, par faiblesse ou par vanité, feignant de ne pas admettre la culpabilité de leurs femmes, se levèrent bravement contre leur souverain.

— Sire, lui dirent-ils, détruisez votre femme, si vous voulez ou pouvez... Quant aux nôtres, nous ne les détruirons pas pour si chétive raison...

— Bon! répliqua Marc. Ne voyez-vous donc pas clairement qu'elles vous ont honnis ?...

—Nous ne savons rien, répondirent les courtisans, sinon que ce cor d'ivoire a été formé par magie noire et mal engin... Faites mal à dame Yseult si cela vous plaît ; mais point n'en voulons faire autant aux nôtres...

Le vieux roi Marc n'était pas vieux pour rien. Et puis, il se rappelait toujours, avec un appétit sans cesse renaissant, la savoureuse nuit de ses noces, à laquelle il comptait bien donner une sœur... Yseult était jolie. De peur de la perdre, et, avec elle, le profit de sa beauté, il se prit aussitôt à répondre à ses chevaliers :

— Holà ! beaux seigneurs de Cornouailles ! puisque vous excusez vos femmes, je puis bien excuser la mienne aussi, et je tiens à mensonge impudent l'épreuve de ce cor d'ivoire !...

CHAPITRE XVII

Comme le lâche Andret réussit à faire tomber Yseult et Tristan dans un abominable piége ; du procès qui en fut la suite, et de la double condamnation à mort qui fut la suite de ce procès.

L'orage une fois calmé, Tristan en fut averti par ses amis : il revint à la cour et reprit ses fonctions de chambellan qui lui donnaient tant d'occasions de se rencontrer avec la blonde et belle Yseult

Andret était malheureux d'avoir échoué une première fois dans sa dénonciation; malheureux aussi d'avoir vu échouer l'épreuve du cor d'ivoire, infaillible et significative pourtant! Il songea aux moyens de réussir dans le mal qu'il souhaitait faire à ces deux amants, et un beau jour il n'imagina rien de mieux qu'un piége, composé de fers de faux, qu'il plaça aux pieds du lit de la reine...

— Le beau Tristan, pensait-il, ne pourra s'empêcher de chercher à causer secrètement avec la reine, sa mie; il ne prendra pas, une fois entré dans la chambre royale, toutes les précautions voulues, et, au moment où il voudra franchir les limites au-delà desquelles il n'y a que vilenie pour dame Yseult et pour lui, il aura les pieds pris dans mon piége... ce qui me permettra d'aller chercher le roi Marc et de le rendre témoin d'une évidence aveuglante!...

Andret imaginait bien, comme tous les scélérats. Sa combinaison de fers de faux était d'un succès assuré. Tristan vint, embrassa tendrement la reine, la prit dans ses bras et, en faisant quelques pas que peut-être il n'eût pas dû faire, il alla donner dans le piége traîtreusement tendu par le couard Andret. Ses deux jambes furent atteintes et outrageusement écorchées.

Mais qu'était une pareille blessure dans un pareil moment?

Yseult, cependant, s'aperçut bientôt que son amant était blessé : elle pansa les plaies faites par le déchirement des chairs, et un baiser de sa bouche charmante en fut le premier appareil. Cela fait, elle le renvoya doucement chez lui, et se leva pour aller le reconduire jusqu'à la porte...

C'était bien ce qu'attendait l'abominable Andret! En se levant elle rencontre les fers de faux qui maltraitèrent sans pitié des jambes d'albâtre qui portaient le plus beau corps du monde. Elle cria, Brangien accourut, arrêta le sang, et remit la reine dans son lit.

Aucun des deux amants n'osa se plaindre, de peur d'éveiller les soupçons. Hélas! leur silence ne fut pas imité par tout le monde : Andret parla, le roi Marc fut averti et fit arrêter Tristan par des chevaliers cornouaillais qui le haïssaient, le chevalier Bazile, cousin d'Andret, à leur tête.

Tristan fut jeté dans une prison obscure; et Yseult, sur les adorables jambes de qui on avait constaté des blessures en tout semblables à celles qu'on avait constatées sur les jambes de Tristan, fut conduite dans une tour et gardée à vue.

Le vieux roi Marc, dont la colère et la jalousie étaient extrêmes, se décida à sévir contre ces intéressants coupables avec la plus grande et la plus injuste rigueur.

Leur procès s'instruisit, et les barons de Cornouailles, oublieux cette fois du service que leur avait autrefois rendu le vaillant Tristan, s'accordèrent à le condamner à mort, ainsi que la reine Yseult, sa complice, et le jour de l'exécution de ce cruel arrêt fut fixé au lendemain. L'endroit choisi était une petite colline située à un quart de lieue de Cintageul.

En apprenant cela, le bon Gouvernail et ses amis, qui étaient ceux de Tristan, s'armèrent en silence et allèrent s'embusquer, pendant la nuit, dans les environs de cette colline, afin de fondre, en temps opportun, sur les gens d'armes du roi Marc, les disperser et délivrer l'amant d'Yseult.

Mais le courageux Tristan n'avait besoin que de lui-même en cette occurence, comme en beaucoup d'autres. A peine fut-il hors de la prison, au grand jour et au grand air, qu'il fit un vigoureux effort au moment où l'on s'y attendait le moins, brisa ses liens, assomma deux de ses bourreaux, s'empara de



l'épée de l'un d'eux et se réfugia dans une église, lieu sacré.

Le misérable Andret commandait l'escorte qui conduisait Tristan au supplice. Sans respect pour le saint lieu où ce vaillant chevalier s'était réfugié, il ordonna à ses gens d'entrer et de le poursuivre. Ses gens obéirent et profanèrent l'église par leur présence armée et par leurs intentions sanguinaires. Tristan, ainsi acculé, fit jouer avec sa vigueur ordinaire l'épée qu'il avait à la main, et troua les poitrines assez téméraires pour s'approcher trop près de lui. Son épée se brisa : il joua du tronçon comme il avait joué de la lame. Le sang ruissela sur les pavés de l'église, les cris des mourants montèrent jusqu'aux voûtes du saint lieu et retombèrent en pluie de malédictions sur la tête des combattants encore vivants.

En frappant ainsi, désespérément et, glorieusement, Tristan était parvenu à se frayer un passage; mais le nombre des assaillants était grand; le lâche Andret, qui ne se mêlait pas de trop près à la lutte, avait soin de renforcer de nouvelles recrues les rangs éclaircis de ses hommes d'armes : Tristan allait être écrasé par le nombre!...

Faisant alors un suprême effort, tout en gagnant du terrain et en cherchant à fuir du côté de la mer, il traça autour de lui, avec son débris d'épée, un large cercle rouge qui lui permit de s'échapper. On le poursuivit, il courut plus fort et atteignit bientôt une haute tour penchée sur la mer, dans laquelle il se réfugia un instant pour respirer et haleter. On l'y poursuivit encore : il monta, monta, monta les degrés de cette tour. Les gens d'Andret montèrent les degrés, derrière lui. Une fois arrivé sur la plate-forme, Tristan vit bien que tout était perdu. En haut, le ciel; en bas, des flots profonds! Le ciel était trop haut pour qu'il songeât à y arriver : restait la mer. Tristan se recommanda à sa mie Yseult et à son doux Rédempteur, et il se précipita résolûment dans les flots. Les gens d'Andret ne crurent pas devoir l'y poursuivre.

CHAPITRE XVIII

Comme Yseult et Tristan, échappés à la mort, se retrouvèrent dans la forêt du Morois. Comme, ensuite, des émissaires du roi Marc vinrent les y surprendre, enlever Yseult et blesser Tristan.

Yseult n'était pas dans une situation moins intéressante. Il avait été décidé que son supplice suivrait de près celui de son amant, et déjà on la conduisait sur le tertre ignominieux, lorsqu'arrivèrent au grand galop de leurs chevaux les chevaliers amis de Tristan et du bon Gouvernail, qu'avait été prévenir la fidèle Brangien. Les bourreaux furent massacrés, les gens du roi Marc mis en déroute, et la belle Yseult fut emportée au fond de la forêt du Morois.

— Je suis sauvée, mais où est mon Tristan?... tel fut le premier cri d'Yseult en se trouvant à l'abri des outrages et des menaces de ses persécuteurs.

— Dame Yseult, répondit le bon Gouvernail, ne vous désolez point... Un chevalier tel que mon seigneur Tristan ne meurt pas ainsi... Il a dû échapper, comme vous, aux ennemis qui le poursuivaient...

— Mais où est-il à cette heure?... reprit la blonde Yseult. Où est-il, mon doux ami?... Je n'aurai ni repos ni cesse qu'il ne soit dans mes bras, sain et sauf comme je suis saine et sauve... Lui absent, mon âme est toute dépareillée, et je sens que je ne pourrai vivre longtemps ainsi... Allez me le quérir, bon Gouvernail, allez me le quérir!... J'ai soif de sa présence et de sa tendresse!...

Il fallut bien obéir aux clameurs inquiètes de cette belle désolée. Une partie des chevaliers se détacha pour aller à la recherche de Tristan, tandis que l'autre partie restait pour protéger la reine Yseult, en cas de surprise de la part du vieux roi Marc.

A peine l'escorte avait-elle fait quelques pas dans la forêt, après avoir pris congé de la reine, qu'elle rencontrait Tristan lui-même qui venait là chercher un refuge momentané contre les persécutions. Ce furent, on le devine, des cris de joie et des larmes de bonheur : Yseult resta pâmée pendant quelques instants aux lèvres de son amant.

Tristan, alors, leur raconta, en très peu de mots, qu'il s'était réfugié dans une tour; que, de là, poursuivi par les gens d'Andret, il n'avait pas trouvé d'autre moyen de leur échapper, que de se jeter à la mer; et que, comme il était excellent nageur, il avait pu gagner une côte éloignée où il avait enfin abordé.

— Mon cœur me guidait, ajouta Tristan en regardant amoureusement sa mie noyée de larmes et plus belle, en cet instant, que jamais. Mon cœur me guidait... J'ai pris le chemin de la forêt du Morois, sûr de vous y retrouver... Grâce au ciel nous voilà de nouveau réunis... C'est dans sa volonté que nous vivions ensemble : ne nous séparons plus, maintenant!...

— Certes, oui, merci Dieu! répondit Yseult attendrie. Ce projet me plaît beaucoup, mon doux ami; car j'aime mieux être pauvre avec vous, que d'être bien riche sans vous!...

Après avoir chaudement remercié ses amis du secours efficace qu'ils avaient apporté à Yseult, Tristan les rendit à leurs occupations et à leurs devoirs particuliers, et consentit à vivre seul dans la forêt du Morois, avec sa maîtresse, son écuyer et une fille d'honneur.

Pendant quelques mois, tout alla bien; ce couple heureux et charmant vécut tranquillement, sans nul souci du roi Marc et du reste du monde. Tristan chassait avec Gouvernail, et revenait chaque fois plus amoureux d'Yseult encore qu'au départ. Cette forêt profonde, avec ses retraites vertes et parfumées et ses sources d'eaux vives où venaient boire les daims et les cerfs, cette forêt était un paradis terrestre.

Hélas! il paraît que le paradis n'est pas fait pour les hommes, ou que les hommes ne sont pas faits pour le paradis. Un jour, pendant que Tristan était à la chasse avec Gouvernail, quelques misérables mercenaires, gagnés par le vieux roi Marc, entrèrent dans la forêt du Morois et, après des recherches infructueuses, finirent par découvrir l'asile où se tenait seule, en ce moment, la belle Yseult. Malgré ses supplications, malgré ses promesses, malgré ses prières, la pauvre Yseult fut enlevée et conduite à Cintageul, pendant que quelques-uns des gens du roi Marc, venus là pour la surprendre, se détachaient et allaient à la recherche de Tristan, dont la tête était mise à prix.

A force de battre la forêt dans tous les sens, ces misérables s'égarèrent. L'un d'eux, qui était le fils d'un des hommes d'armes tués par Tristan le jour où on le conduisait au supplice, et qui, depuis ce moment-là, épiait l'occasion de venger la mort de son père; l'un des mercenaires à la recherche de Tristan, s'engagea seul dans une allée au bout de laquelle il trouva une fontaine entourée de frais gazon. Sur le bord de cette fontaine, au murmure tranquille et doux, l'amant d'Yseult dormait, fatigué. L'occasion tant cherchée se présentait enfin !..

Tuer un homme sans armes, c'est déjà lâche; tuer un homme endormi, c'est la plus déloyale des actions déloyales. Mais un mercenaire n'y regarde pas de si près. Le traître tira une sagette de sa trousse, la fixa sur son arc qu'il banda, et la lança sur le bras gauche de Tristan que la douleur réveilla brusquement.

Tristan, réveillé, était terrible. Il se leva, courut sur son lâche agresseur, le saisit de sa main nerveuse et le jeta sur un tronc d'arbre contre lequel sa tête s'éclaffa. Puis il retira la flèche qui brandissait encore dans son bras gauche, et s'aperçut alors qu'elle était empoisonnée.

— Yseult me guérira! dit-il en se mettant en route pour retrouver sa maîtresse.

Quand il arriva à l'endroit de la forêt qu'il habitait avec sa chère princesse, il entendit des sanglots qui le firent tressaillir. Il entra précipitamment et ne vit que la suivante d'Yseult.

— Dame Yseult, où est-elle? demanda-t-il plein d'inquiétude à cette fille en pleurs.

— Des brigands l'ont enlevée pour la conduire au roi Marc et la faire mourir !... répondit la suivante.

Tristan, au désespoir, voulut se tuer. L'amour arrêta son bras. Bien qu'il n'eût plus d'espérance à concevoir sur sa réunion avec Yseult, il voulut vivre pour tenter de la revoir ! Mais bientôt, la douleur que lui causa la blessure empoisonnée qu'il avait reçue, l'avertit que la mort allait venir. Gouvernail, dans son dévoûment pour son maître, courut à Cintageul, vit la fidèle Brangien, et lui dit l'état dans lequel se trouvait Tristan.

— Dame Yseult seule peut le guérir, ajouta le bon écuyer en pleurant.

— Hélas! bon Gouvernail, répondit Brangien, il faut renoncer à l'espoir de voir dame Yseult... Elle est renfermée dans une tour, et gardée très étroitement... Toute communication avec elle est impossible... On sait que je lui suis dévouée, et l'on me surveille...

— Il faut donc que Tristan meure!...

— Les soins et la science d'Yseult peuvent être remplacés par les soins et la science d'une autre Yseult, Yseult-aux-Blanches-Mains, fille du roi Houël... Que Tristan parte donc sans retard pour la petite Bretagne, dont Houël est le roi : sa guérison est à ce prix... S'il attend trop, il mourra... Qu'il parte, qu'il parte, qu'il parte, et qu'il vive pour ma chère maîtresse et la sienne !...

—

CHAPITRE XIX.

Comme Tristan, d'après le conseil de Brangien, alla chercher la guérison à la cour du roi Houël; et comme, en cherchant la guérison, il se trouva subitement amoureux de la princesse Yseult-aux-Blanches-Mains.



Gouvernail revint dans la forêt du Morois et rapporta à Tristan ce que la fidèle Brangien lui avait dit. Il n'y avait pas à hésiter : Tristan partit pour la petite Bretagne et se rendit, suivi de son bon écuyer, à la cour du roi Houël, où il se fit appeler le Chevalier Inconnu.

Le neveu du vieux Marc avait en lui une grâce, un charme, une séduction à laquelle se prenaient les hommes aussi bien que les femmes, quoique pour des raisons différentes. Les femmes ne voient, d'ordinaire, dans un homme que ce que, d'ordinaire, les hommes voient dans une femme, c'est-à-dire la beauté plastique pure et simple. Pourvu qu'un homme ait la tête d'Antinoüs sur les épaules d'un Bacchus Indien, elles n'en demandent pas davantage; les voilà amoureuses. Les hommes, au contraire, exigent autre chose : ils les veulent intelligents, bons et courageux, et, pour eux, un beau corps doit être l'enveloppe d'une grande âme.

C'est précisément cette réunion de doubles qualités qui avait prévenu si favorablement le roi Houël à l'aspect de Tristan, et il s'était empressé de le recommander aux bons soins et à la science de sa fille, Yseult-aux-Blanches-Mains. C'était, disons-le vite, une recommandation superflue : l'amour, plus prompt que lui, s'était chargé déjà de recommander à la jeune princesse le beau chevalier inconnu.

Les belles mains, cause charmante de l'agréable surnom de la nouvelle Yseult, s'occupaient doucement et bien lentement à panser le bras endolori de Tristan. Le moment où il devait recevoir leur secours était toujours attendu par lui avec la plus vive impatience. Tristan avait hâte d'être guéri, et cependant il voyait sans chagrin s'éloigner de plus en plus le jour de sa guérison. Lorsque cette seconde Yseult le touchait de ses blanches mains, douces comme velours, un trouble ravissant, une agréable chaleur, qui dissipait le froid mortel du poison, lui faisaient croire qu'Yseult lui rendrait la santé; mais la santé une fois venue, ces soins précieux cesseraient naturellement, et, par moments alors, il se souhaitait éternellement à l'article de la mort, afin que la douce Yseult fût éternellement occupée de lui.

Enfin, quoi que dît et pensât Tristan, la guérison arriva, et Yseult se montra si heureuse de le voir hors de péril, qu'il y eût eu ingratitude de sa part à s'affliger et à souhaiter autre chose. Il soupira en pensant qu'il allait être privé des adorables et chastes caresses de ces belles mains blanches, mais il se résigna.

A peine Tristan commençait-il sa convalescence, qu'un comte très puissant, voisin des Etats du roi Houël, battit son armée et vint même l'assiéger jusque dans sa capitale.

Houël était désespéré. Il ne voyait pas comment il pourrait s'opposer à cette invasion et la repousser d'une efficace façon, à cause de la pénurie de chevaliers dans laquelle il se trouvait.

— Sire Houël, lui dit le bon Gouvernail qui était là par hasard et qui était témoin de son embarras, ne vous mettez point en peine pour si peu de chose... Si les chevaliers de votre royaume vous font défaut, il y en a d'autres...

— Hélas! ils sont trop loin! répondit Houël, plein de perplexités.

— J'en connais un, Sire, qui est près de vous...

— Lequel?.. demanda vivement le roi.

— C'est le chevalier Inconnu, le plus vaillant et le plus illustre de tous les chevaliers. Le ciel le protége dans toutes ses entreprises, et si vous voulez lui confier le soin de votre gloire, il s'en acquittera à merveille, je vous en réponds...

Houël, heureux de cette assurance que lui donnait le bon écuyer, envoya quérir Tristan, en ce moment occupé à témoigner sa reconnaissance à la princesse Yseult-aux-Blanches-Mains.

— Chevalier, lui dit-il, je vous ai accueilli avec courtoisie et traité jusqu'ici avec aménité... Je ne vous rappelle pas cela pour m'en faire un titre à vos yeux, le ciel m'en préserve! Seulement, je me trouve présentement dans la plus amère des perplexités et votre écuyer vient de m'assurer que vous pourriez m'en tirer avec avantage...

— De quoi s'agit-il, Sire? demanda Tristan. Je suis si pénétré des bontés dont vous m'avez comblé, que je brûle de trouver une occasion de vous en remercier...

— Il s'agit, vaillant chevalier, de délivrer ma ville de la menace armée suspendue au-dessus de sa tête... Le comte mon voisin a envahi mes Etats, a ravagé mes provinces, a rançonné mes sujets, et il a couronné son œuvre en venant mettre le siége devant ma capitale.

— Je vaincrai le comte et vous en délivrerai, Sire, répondit simplement Tristan.

En effet, le neveu du roi de Cornouailles, quoique encore faible, alla s'armer, se mit à la tête d'une petite troupe d'hommes déterminés, fit une sortie hors des murs de la ville, tomba comme une avalanche sur l'armée ennemie qui se débanda, tua le comte, et rentra triomphant dans la ville qu'il venait de sauver. Le tout, en l'espace de quelques heures!

Le roi Houël, tout joyeux, voulut embrasser le vainqueur, qui lui ramenait son fils Phérédin.

— Vaillant chevalier, lui dit-il dans l'élan de sa reconnaissance, vous avez sauvé ma ville : je vous dois tout. Qu'exigez-vous de moi?...

— Rien que votre estime, Sire, répondit modestement Tristan.

— Mon père, dit alors le prince Phérédin, il faut que vous sachiez à qui vous devez le salut de vos Etats... Vous avez devant vous le vaillant Tristan, fils de Méliadus, roi du Léonois, et d'Isabelle, fille de Félix, roi de Cornouailles...

— Tristan, s'écria le roi Houël, heureux d'apprendre cela, je ne puis mieux vous récompenser qu'en vous offrant ce que j'ai de plus précieux au monde, ma bien-aimée fille Yseult-aux-Blanches-Mains... L'acceptez-vous pour femme?...

CHAPITRE XX

Comme Tristan, ayant obtenu en légitime mariage la princesse Yseult-aux-Blanches-Mains, se vit empêché, la première nuit de ses noces, par le souvenir de dame Yseult de Cornouailles.

Comment dire ce qui se passa dans l'âme de Tristan, à cette aimable et foudroyante proposition du roi Houël? Comment raconter les tumultes, les assauts, les tressautements de son cœur?

Jamais galant homme, en effet, ne fut mis à pareille épreuve et ne subit pareille alternative! Tristan adorait toujours la première Yseult, qui lui avait tout sacrifié, repos, honneur et vie; mais les belles et blanches mains de la seconde Yseult l'avaient soigné et guéri d'une blessure mortelle!... Il se rappelait ses bonheurs d'autrefois goûtés bouche à bouche et cœur à cœur avec la jeune femme du vieux roi Marc; mais, au même moment, le remords de ces bonheurs-là venait porter le trouble et la honte dans son âme, il ne les envisageait plus que comme des crimes, il se repentait amèrement de tout ce qu'il avait fait contre le roi de Cornouailles, son oncle après tout!...

O instabilité et inanité des sentiments humains! Le cœur change à mesure que les horizons se déplacent; la conscience se modifie à mesure que les affections s'accumulent. Simple on était au départ, simple de cœur et de conscience; on n'aimait qu'une seule femme, parce qu'on avait la candeur de croire qu'il n'y avait qu'une femme au monde, et aussi parce que cette femme était sans cesse sous vos yeux et sous votre amour. Mais viennent les années, les voyages, les accidents, l'absence; viennent aussi les nouveaux visages et les nouvelles femmes : on oublie, ou, lorsqu'on se souvient, c'est pour condamner, c'est pour brûler ce qu'on a adoré. Loin des yeux, loin du cœur! O instabilité et inanité des sentiments humains! Le délicat et timoré Tristan n'avait pas eu jusque-là cette délicatesse et cette timeur à l'endroit du mari d'Yseult, son oncle et son roi : pourquoi les avait-il maintenant?... Hélas! c'est que, maintenant, il avait besoin d'une excuse pour aimer à son aise la seconde Yseult, Yseult-aux-Blanches-Mains.

D'un autre côté, il faut l'avouer à la louange de Tristan, un fonds de probité lui faisait désirer de pouvoir renoncer à l'amour illicite, au fruit défendu, quelque savoureux qu'il lui eût paru jusque-là. Il pensait même qu'un amour avoué par le ciel pourrait l'enchaîner à jamais, et lui procurer enfin ce bonheur dont toute âme honnête est plus susceptible qu'une autre, parce qu'elle sent mieux le devoir d'être juste et le plaisir d'être innocent.

Cette dernière réflexion et les belles mains d'Yseult le déterminèrent : il lui donna la sienne, et quelques jours après, leur mariage était célébré avec la plus grande magnificence.



Tristan était marié!

Mais, par un juste retour des choses d'ici-bas, l'amour voulut punir l'amant infidèle, dans son infidélité même. Le jour du mariage arriva, et la nuit qui le suit toujours arriva aussi. Tristan et sa femme prirent congé de leurs parents et amis, entrèrent dans la chambre nuptiale, en fermèrent soigneusement la porte, et se couchèrent.

La lampe de nuit brûlait si clair, que Tristan pouvait admirer à loisir la chaste beauté de sa nouvelle mie, et en détailler à son aise les plus secrètes perfections. Yseult était un morceau de prince, le plus savoureux et le plus délicat que l'on se pût imaginer. Elle avait la bouche merveilleusement faite et petiote en diable : la place suffisante pour les baisers, non pour autre chose. Bouche vermeille comme un fruit d'août, avec cette fleur qu'ont aussi les fruits et que le moindre contact étranger enlève pour toujours. Elle avait des yeux pers, de cette nuance charmante et rarissime qui tient le milieu entre le vert et le bleu ; ils souriaient d'un sourire noyé de larmes de bonheur, comme le sourire de la nature par un beau matin de mai. Ses joues étaient recouvertes d'un imperceptible duvet rose qu'on aurait dit dérobé à l'aileron d'un oiselet de Paradis, et l'on devinait bien que, jusqu'à ce moment suprême, elles n'avaient subi d'autres caresses que celles du zéphir amoureux. Ses longs cils bruns se levaient et s'abaissaient tour à tour avec des tressaillements éloquents qui ressemblaient à des battements d'ailes et qui disaient bien des choses, inavouées par les lèvres. Ses sourcils noirs et élégamment arqués avaient la ténuité et la pureté de lignes d'un petit câble de soie brune. N'est-ce pas ainsi que sont faits les séraphins placés à la droite de Dieu le Père?... Yseult était un séraphin amoureux dans l'attente du bonheur promis.

Tristan la baisait partout avec une ardeur sans pareille, qui devenait aisément contagieuse. Il la baisait et l'accolait avec des tendresses et des mignardises infinies. Mais, par une malechance fatale, quand il lui souvenait d'Yseult de Cornouailles, la mie d'autrefois, il perdait incontinent toute volonté du surplus de ces caresses, et ne restait qu'à la préface de ce divin livre qu'on doit lire à deux jusqu'au bout. L'Yseult qui était en Cornouailles semblait lui défendre de songer trop amoureusement à cette Yseult qui était devant lui : l'ombre faisait tort à la proie.

Ainsi demeura Tristan avec sa femme qui, chaste comme une ignorante et ignorante comme une chaste, finit par s'imaginer qu'il n'y avait rien au delà de ces mignardises, rien au delà de cette préface, et s'endormit de son sommeil de vierge immaculée dans les bras brûlants et sur la poitrine embrasée de son époux. Et Tristan aussi, d'autre part, fatigué de sa lutte impuissante, prit le parti de s'endormir jusqu'au lendemain entre les bras blancs et ronds de sa jeune épousée dont le souffle limpide vint rafraîchir son âme altérée.

Le lendemain, de bonne heure, dames et demoiselles s'empressèrent à la porte de la chambre nuptiale et bourdonnèrent comme un essaim d'abeilles jusqu'à ce qu'on la leur ouvrît, pour assister au petit lever d'Yseult et de Tristan. Les regards des unes interrogèrent curieusement le visage de la jeune femme; les regards des autres interrogèrent indiscrètement la physionomie du jeune homme. Mais, quelque habiles qu'elles fussent, elles ne purent rien deviner et durent s'en tenir aux conjectures, champ très vaste, comme on sait. « Pauvre Yseult ! » dirent les unes, sans trop savoir pourquoi. « Heureuse Yseult ! » dirent les autres, qui se trompaient tout autant.

Tristan, modeste et prudent, n'informa personne des détails de cette première nuit de noce. Yseult-aux-Blanches-Mains, plus innocente, ne se plaignit à personne d'un outrage qu'elle ignorait. Gouvernail, qui supposait tout ce qu'il est permis de supposer en pareille occurence, et qui ne supposait rien de rien de ce qui s'était passé; Gouvernail fut très heureux, persuadé qu'une belle femme comme dame Yseult-aux-Blanches-Mains ferait aisément oublier une maîtresse encore plus belle peut-être, comme dame Yseult de Cornouailles. Ah ! l'honnête homme que ce bon Gouvernail!...

Tristan resta un an à la cour du roi Houël, son beau-père, et, pendant un an, toutes les nuits qu'il passa avec sa belle épousée ressemblèrent à cette première nuit où le souvenir de sa première mie avait fait tant de tort à sa seconde mie. Yseult-aux-Blanches-Mains crût qu'il en était ainsi de toute éternité, et qu'il n'y avait pas au monde d'autres bonheurs : elle se résigna.

CHAPITRE XXI

Comme le roi Marc apprit le mariage de son neveu et se hâta de l'apprendre à sa femme, qui faillit en mourir. Comme Yseult, dans son désespoir, écrivit à son amie la reine Genièvre pour lui demander conseil.

Tout s'apprend, surtout les mauvaises nouvelles. Celle du mariage de Tristan avec la fille du roi Houël, arriva bientôt en Cornouailles. Le roi Marc, qui la sut le premier, s'empressa, on le comprend, d'aller l'annoncer à sa femme.

— Dame, dame, lui dit-il avec une maligne joie, en entrant dans sa chambre, votre bel ami Tristan fait des siennes!... On vient de m'apprendre son mariage avec la fille du roi Houël, avec la belle Yseult-aux-Blanches-Mains... Bon mariage, à ce qu'on prétend ! La princesse raffole de Tristan, et Tristan raffole de la princesse... Jamais couple ne fut plus uni, ni plus heureux... Ingrat Tristan, il nous a oubliés pour toujours maintenant, pour toujours!... Les flots, les amants et les neveux sont changeants...

Là dessus, le cruel vieillard se retira en se frottant les mains.

La malheureuse Yseult ne put cacher sa douleur. Elle s'enferma avec la bonne Brangien et versa des torrents de larmes.

— Ah ! Tristan ! Tristan ! s'écria-t-elle, navrée. Ah ! Tristan ! avez-vous bien eu le cœur de trahir à ce point celle qui vous aimait plus que soi-même ?... Cruel ami, puisqu'il en est ainsi, puisque je vois que

toutes les femmes ont joie de leurs amours, et que, seule, j'en ai douleur et amertume, je n'ai plus qu'à supplier Dieu de m'envoyer bientôt la mort!...

La bonne Brangien essaya de consoler cette belle désolée, veuve de sa plus chère affection. Mais Yseult ne voulait pas être consolée; il y a d'ailleurs de ces douleurs devant lesquelles l'amitié intelligente doit s'incliner, muette.

Cependant, Yseult-la-Blonde se souvint, dans son désespoir, de l'amitié qui l'unissait à la reine Genièvre, femme du grand roi Artus. On se souvient que, pour sauver Tristan, elle avait envoyé Palamèdes à la cour de ce preux des preux, et qu'elle l'avait chargé de dire à la reine Genièvre, de sa part, qu'il n'y avait au monde que deux chevaliers et deux dames, Genièvre et elle, Tristan et Lancelot; car, hélas! quoique chef des chevaliers de la Table Ronde, quoique le plus preux d'entre les plus preux, le puissant roi Artus n'en partageait pas moins le sort marital du roitelet de Cornouailles, le vieux Marc. La foudre n'atteint pas que les grands chênes: elle atteint aussi les arbrisseaux!...

La belle Genièvre aimait donc Lancelot du Lac aussi tendrement que la blonde Yseult aimait Tristan, et cette communauté de situation était doublée d'une communauté de sentiments qui faisait de ces deux charmantes reines deux excellentes amies. Genièvre écrivait souvent à Yseult, et elle ne lui parlait jamais que de Lancelot; Yseult écrivait souvent à Genièvre, et elle ne l'entretenait jamais que de Tristan; de sorte que ces deux aimables femmes connaissaient à merveille leurs mutuelles affaires de cœur. Jusqu'ici, aucune d'elles ne s'était plainte de son ami: c'était la blonde Yseult qui devait commencer. Triste honneur, douloureux avantage!...

La reine de Cornouailles écrivit à sa mie Genièvre une longue lettre tracée d'une main tremblante, et presque effacée par ses larmes. Elle lui parla de l'excès de son amour pour Tristan, de ce qu'elle avait souffert à cause de lui, de sa cruelle infidélité, de son mariage, du désespoir où elle était, et, finalement, elle lui demanda conseil sur ce qu'elle devait faire désormais.

Genièvre ne perdit pas un moment pour faire confidence à Lancelot des plaintes d'Yseult, et de l'infidélité de Tristan, dont elle lui peignit toute l'horreur avec l'éloquence qu'une femme en possession d'amant doit et peut porter dans un pareil récit.

Lancelot du Lac n'eut garde de ne pas assurer sa belle maîtresse de l'indignation que lui causait cette notable infidélité du chevalier Tristan; et, pour lui prouver qu'il était loin de voir d'un œil favorable une pareille conduite, et encore plus éloigné de la prendre pour exemple, il forma à l'instant même le projet d'aller châtier une pareille félonie. La reine Genièvre le remercia de ce beau zèle qu'il montrait pour la sainte et grande cause des femmes outragées par leurs amants, et, au lieu de le retenir, bien qu'elle en eût envie, elle pressa son départ.

Lancelot partit.

—

CHAPITRE XXII.

Comme Tristan, plein de mélancolie, vit un jour venir à la cour du roi Houël une femme voilée qui l'aborda et lui remit un message de la reine de Cornouailles. Comme, alors, prétextant un voyage indispensable au Léonois, il s'embarqua pour aller rejoindre sa mie des anciens jours.

Bien mélancolique était Tristan! Malgré lui, malgré la présence délicieuse d'Yseult aux-Blanches-Mains, malgré le sentiment de son devoir actuel, malgré tout enfin, il remontait par le souvenir aux heures heureuses passées dans les bras d'Yseult-la-Blonde, sa première et sa plus chère maîtresse. Peut-être aussi, car il faut tout dire, que les obstacles qui se représentaient chaque nuit lorsqu'il voulait témoigner tout son amour à la fille du roi Houël, étaient-ils pour quelque chose dans ses pensements de regret et dans ses retours de cœur vers la fille du roi Argius. Quoi qu'il en fût, Tristan aimait de nouveau, et avec plus de force que jamais, la belle reine de Cornouailles.

Quand on aime, on éprouve toujours le besoin de confier son secret à quelqu'un: Tristan confia le sien au prince Phérédin, son beau-frère. Il lui avoua que, maîtrisé par la plus vive et la plus irrésistible des passions humaines, et par le boire amoureux dont ses lèvres gardaient encore l'enivrante trace, il ne pensait plus qu'à une créature au monde, qui était Yseult-la-Blonde.

Cet aveu ne choqua pas trop le frère d'Yseult-aux-Blanches-Mains. Il écouta Tristan avec un intérêt croissant, et, lorsque le fils de Méliadus eut fait de main de maître le portrait de sa maîtresse, portrait en buste et portrait en pied, portrait nu et portrait habillé, Phérédin n'eut plus qu'une idée en tête et en cœur: voir cette incomparable merveille de beauté. L'histoire du roi Candaule est de tous les temps.

Les choses en étaient là, lorsqu'un jour, une femme voilée vint à la cour du roi Houël et épia le moment de trouver Tristan seul. Ce moment arrivé, elle l'aborda rapidement et lui dit, à voix basse:

— Ah! Tristan, Dieu vous garde!...

Bien que la femme eût un voile, le mari d'Yseult-aux-Blanches-Mains la reconnut aisément à sa voix.

— Brangien! s'écria-t-il, ému, en relevant son voile et en découvrant le doux visage de la fidèle suivante d'Yseult.

— Oui, Brangien, la messagère de votre mie, sire Tristan, répondit-elle, émue comme lui.

— Ah! Brangien, reprit Tristan en l'embrassant, tout attendri, dites-moi vite comment se porte ma chère mie d'autrefois...

— Mauvaisement, mauvaisement! dit Brangien. Elle n'a plus ni bien ni joie, la chère âme, depuis qu'elle sait que vous avez épousé autre femme qu'elle, et elle n'en aura plus jusqu'à ce qu'elle vous ait vu... Voici une lettre qu'elle vous envoie par mon assistance...



Tristan prit la lettre en tremblant comme une feuille, et quand il eut aperçu le scel si connu de lui il le baisa en pleurant, le rebaisa encore, puis il ouvrit la lettre et lut ces quelques lignes éloque

« Ami, doux et cher ami. Oh! venez tôt, v
« sans demeure, accourez, ami cher, ou soyez s
« que votre Yseult, votre amour, désire la mort, qui
« va venir si vous ne venez pas... »

Ce cri du cœur eut son écho dans celui de Tristan, qui se sentit remué outre mesure à la lecture de cette lettre qui lui disait en peu de mots la vie de douleurs et d'afflictions imméritées de la pauvre reine de Cornouailles.

— Chère infortunée! s'écria-t-il, en effaçant sous ses baisers les caractères que la main d'Yseult avait tracés.

Cette lettre l'appelait; son amour, surtout, lui disait de partir: il résolut de quitter au plus tôt la cour du roi Houël.

Pour cela faire, sans trop de scandale, il feignit auprès de son beau-père et de sa femme, que Brangien lui avait apporté des nouvelles du Léonois, où sa présence était nécessaire. On le crut sans marchander, et, en l'honneur de lui, on fit fête à la fidèle Brangien qui fut reçue avec amitié par Yseult-aux-Blanches-Mains.

Brangien, en voyant la fille du roi Houël, ne put s'empêcher d'admirer son admirable beauté, et elle jugea tout d'abord que c'était là une rivale dangereuse pour la reine de Cornouailles. Mais, petit à petit, en gagnant sa confiance, en la questionnant adroitement sur elle-même et sur Tristan, elle en conclut, par ses réponses pleines de candeur et de simplicité, que l'amant d'Yseult-la-Blonde n'avait été qu'à moitié coupable. Brangien ne se trompait pas; elle fut heureuse de cette découverte dont elle brûlait de faire part à la reine de Cornouailles.

Les préparatifs du départ terminés, Tristan demanda au roi Houël de lui accorder le prince Phérédin comme compagnon de voyage. Houël y consentit. Tristan, Phérédin et la fidèle Brangien s'embarquèrent avec un vent favorable, qui leur promettait une heureuse navigation.

Hélas! les vents ne tiennent pas plus leurs promesses que les hommes! Vers le milieu du jour, une tempête s'éleva et ballotta le vaisseau, le menaça du naufrage, et, finalement, le jeta sur les côtes de la Grande-Bretagne.

CHAPITRE XXIII.

Comme Tristan, Phérédin et la fidèle Brangien, après avoir été jetés sur les côtes de la Grande-Bretagne, entrèrent dans la forêt d'Arnantes; et des diverses aventures qui y arrivèrent.

Nos trois voyageurs débarquèrent tant bien que mal et se mirent à marcher à l'aventure pour découvrir un gîte où passer la nuit. Ils entrèrent bientôt dans une épaisse forêt, où le son d'une cloche, qu'ils entendirent, leur fit espérer de rencontrer des habitants hospitaliers. Ils marchèrent donc dans la direction de cet appel argentin, et ne tardèrent pas à se trouver en face d'un ermite vénérable, qui leur procura les vivres nécessaires et leur offrit le repos dont Brangien, surtout, avait besoin.

— Où sommes-nous, bon ermite, demanda Tristan?

— Dans la fameuse forêt d'Arnantes, sire chevalier, répondit l'ermite; ne la connaissiez-vous donc pas? Nul pays au monde, n'est aussi grand et aussi fécond en aventures que cette forêt...

— Mais vous, bon ermite, qui paraissez instruit de tant de choses, peut-on vous demander qui vous êtes?... Vous n'avez pas toujours été ermite... vous n'avez pas toujours vécu dans la forêt d'Arnantes...

— Sans doute, sans doute... Je dormais un jour, il y a longtemps, à l'ombre d'un arbre de cette forêt mystérieuse... La demoiselle du Lac passa... Vous connaissez la demoiselle du Lac?... Elle était adorée du grand Merlin, et ne l'aimait pas... Cela se voit souvent, n'est-ce pas?... Ce qui ne se voit pas moins souvent, c'est qu'elle le récompensait, par l'ingratitude la plus noire, de la science des enchantements qu'il lui avait apprise et dans laquelle elle excellait... La demoiselle du Lac passa donc un jour, pendant que je reposais endormi au pied d'un arbre. Elle eut la fantaisie d'exercer sa science sur moi; elle m'enchanta... je changeai de forme, d'âge et d'habit... de chevalier, je devins ermite... Combien de temps resterai-je ainsi? je l'ignore; c'est le secret de cette magicienne...

— Pauvre homme! murmura la bonne Brangien qui avait le cœur le plus pitoyable de la terre.

— Cette dame du Lac, reprit l'ermite, éprise ensuite d'amour pour le grand roi Artus, a trouvé le moyen de l'attirer dans cette forêt, où, par ses enchantements, elle le retient, après lui avoir ôté la mémoire... Tous les chevaliers de la Table-Ronde sont partis de Cramalot pour aller à la quête de leur glorieux chef... Fasse le ciel qu'ils le rencontrent et le délivrent des griffes de velours de la demoiselle du Lac!...

Ce récit intéressa extrêmement Tristan. A ce point que, confiant aux soins de l'ermite la fidèle Brangien et le jeune prince Phérédin, il partit incontinent pour chercher les aventures annoncées.

La forêt d'Arnantes était immense; il était facile de s'y égarer quand on n'en connaissait pas les carrefours principaux. Tristan ne demandait pas mieux de s'égarer. L'inconnu l'appelait! Le mystère l'attirait! Il n'eût pas été fâché de rencontrer la demoiselle du Lac: ce fut l'Amoral de Gales qu'il rencontra.

Tous deux avaient la visière de leurs casques baissée: il leur fut impossible de se reconnaître tout d'abord, et ils s'avancèrent l'un contre l'autre. Le combat furieux qu'ils se livrèrent, la vigueur de leur mutuelle attaque, l'adresse de leur mutuelle parade, finirent par leur inspirer une estime réciproque. Ils s'arrêtèrent.

— Chevalier, dit l'Amoral de Gales le premier, je ne connais qu'un homme au monde qui puisse combattre aussi vaillamment que vous: c'est celui qui vainquit l'abominable géant appelé Nabon-le-Noir... J'ai nommé le chevalier Tristan de Léonois!..

— Il n'y a qu'un homme qui puisse se défendre aussi vaillamment que vous, répondit Tristan en souriant; c'est celui qui, armé de son écu et d'un bâton d'escrime, vainquit les chevaliers de Norgales dans la plaine de Nabon-le-Noir... Je vous ai nommé, Amoral de Gales!...

Ainsi reconnus et réconciliés, les deux chevaliers firent route ensemble, en causant de leurs mutuelles aventures. Ils marchèrent, marchèrent, marchèrent, et, bientôt, ils arrivèrent sur les bords d'une fontaine ombragée d'un grand sycomore, où ils s'arrêtèrent pendant quelques instants, pour reprendre haleine. A peine étaient-ils installés là, devisant et riant, qu'ils virent venir à eux un animal monstrueux que poursuivait un chevalier.

C'était la plus merveilleuse et la plus hideuse bête qu'ils eussent jamais vue. Elle avait les pieds et les cuisses d'un cerf, la queue battante et puissante d'un lion, le corps d'un léopard et la gueule d'un serpent. Cette disproportion de formes n'était rien auprès du glatissement énorme qui sortait continuellement de cette gueule aplatie et visqueuse ; l'aboiement de vingt chiens braques n'eût pu dominer ou seulement égaler l'aboiement de cette bête, appelée la bête glatissante.

Le chevalier qui la poursuivait avec acharnement, n'était autre que le prince Palamèdes, amant malheureux de la blonde Yseult. L'enchantement de quelque fée l'avait condamné à poursuivre sans cesse cette bête monstrueuse; à ce point même qu'il n'était plus connu que sous le nom du chevalier à la bête glatissante.

L'Amoral et Tristan voulurent l'arrêter et jouter avec lui. Il les renversa tous deux dans l'impétuosité de sa course, et se remit de plus belle à la poursuite de sa bête.

Nos deux chevaliers, un peu déconfits, se relevèrent et reprirent leur route. Au premier carrefour qu'ils rencontrèrent, ils se séparèrent de bonne amitié. L'Amoral de Gales prit à droite, et Tristan à gauche.

CHAPITRE XXIV

Continuation des aventures de Tristan dans la forêt enchantée, et de la rencontre qu'il y fit du roi Artus, qu'il délivra. Comme, ensuite, il se décida à rejoindre Phérédin et Brangien.

En quittant l'Amoral de Gales, Tristan s'enfonça plus avant que jamais dans la forêt enchantée. Les aventures et les rencontres semblèrent d'abord le vouloir fuir, probablement parce qu'il courait au devant d'elles. Cependant, il y mettait trop d'insistance pour qu'elle ne fût pas récompensée. Bientôt, en effet, il se croisa avec quelques-uns des chevaliers qui étaient à la recherche du roi Artus : il se mêla à eux.

Parmi ces chevaliers se trouvait Treu, le propre sénéchal du chef de la Table-Ronde, qui, en chemin, lui demanda quel était son pays.

— Je suis de Cornouailles, répondit Tristan, pris d'une subite fantaisie.

— Oh ! oh ! répondit Treu d'un air moqueur, c'est bien de l'honneur que vous nous faites-là, sire Cornouaillais! Avec vous, nous sommes sûrs de réussir dans toutes nos entreprises et de sortir vainqueurs de tous nos combats... Je gage que je connais votre nom, vaillant chevalier de Cornouailles?...

— C'est bien possible, honorable chevalier, dit modestement Tristan, qui devinait bien l'envie de gaber qu'avait le grand sénéchal du roi Artus.

— Eh bien! valeureux Cornouaillais, vous vous appelez messire Couard... Ai-je deviné?...

— Vous avez deviné, grand sénéchal, répondit Tristan en dissimulant un sourire.

On alla coucher dans une abbaye voisine, où le bon Tristan se laissa gaber et railler plus que jamais par Treu, le sénéchal. Si bien que, pendant la nuit, ce dernier complota avec ses compagnons d'aller attendre le chevalier de Cornouailles dans une route, au sortir de l'abbaye, et de se donner ainsi l'amusement de la frayeur qu'ils ne manqueraient pas de lui causer en lui proposant de jouter avec eux. Ce qui fut exécuté à la lettre.

Le matin, en se levant, Tristan ne trouva plus ses compagnons de la veille. Sans s'en embarrasser plus longtemps, il s'arma et partit pour continuer sa quête. Au bout d'un quart d'heure il rencontra l'avantageux sénéchal et ses trois compagnons, tous quatre la lance en arrêt, prêts à combattre.

— Sire chevalier, cria Treu d'une voix de Stentor, il faut vous arrêter ici et jouter avec l'un de nous, à votre choix!...

— Je n'ose, répondit Tristan avec une modestie parfaitement jouée. Jusqu'ici, cet honneur que vous voulez me faire ne m'a pas été proposé... Je ne suis pas habile au maniement des lances et des épées...

— Oui, oui, reprit le gabeleur Treu, vous êtes plus expert aux amusements tranquilles... Je gage que vous ne savez jouer qu'aux échecs!...

— Ah! je connais autre chose...

— Eh bien! alors, joutez... joutez!...

— Y tenez-vous beaucoup, seigneurs chevaliers?..

— Beaucoup, en vérité, beaucoup!...

Alors Tristan, feignant de se décider à regret, et comme un homme vaincu d'avance, mit sa lance en arrêt, éperonna son cheval et courut sur le sénéchal qu'il renversa, puis sur les trois autres chevaliers d'Artus, qu'il renversa également, sans rompre sa lance. Une fois qu'il les vit par terre tous les quatre, hommes et chevaux, il les salua ironiquement de la main et leur cria :

— Seigneurs, souvenez-vous du pauvre Couard, chevalier de Cornouailles!...

Puis il s'éloigna en riant de cette innocente équipée.

Il n'avait pas fait cent pas qu'il rencontra une demoiselle toute éplorée.

— Ah! sire chevalier, s'écria-t-elle du plus loin qu'elle l'aperçut, accourez pour vous opposer à la plus cruelle trahison!...

Tristan vola à son secours. Mais aussitôt qu'elle eut reconnu, à la forme de ses armes, qu'il était du royaume de Cornouailles, elle reprit :

— Oh! le beau secours que je vais quérir là!... Un chevalier cornouaillais... J'aimerais autant une femme... elle me serait tout aussi utile!...

Cependant ils arrivèrent ensemble près d'une tour à l'ombre de laquelle croissait un grand pin. Là, étendu, terrassé, était un chevalier dont trois misérables voulaient arracher le heaume, afin de lui couper la tête. A côté de lui, terrassés comme lui, étaient trois autres chevaliers.

Tristan se précipita, tua du premier coup l'un des

trois scélérats qui étaient en train d'arracher le heaume du chevalier, pendant que celui-ci, se relevant, s'attaqua aux deux autres et leur fit voler la tête, aidé du brave Tristan. Une fois vengé, il leva la visière de son casque et laissa tomber sur sa poitrine une longue barbe blanche, qui frappa Tristan de respect.

— Vous êtes le roi Artus? demanda-t-il à ce majestueux chevalier qui semblait si bien fait pour commander aux autres.

— Oui, vaillant chevalier, je suis le roi Artus... Et vous, dites-moi votre nom, je vous en prie...

— C'est un nom trop obscur pour être prononcé devant le grand roi Artus... Je suis heureux d'être arrivé à temps pour vous être utile...

Pendant que ces deux chevaliers devisaient ainsi ensemble, la demoiselle qui avait amené Tristan s'élança sur Artus, lui arracha son anneau, s'empara d'une épée, courut après une autre demoiselle qui fuyait et lui coupa la tête : c'était la fin de l'enchantement du preux des preux.

Artus, ayant ainsi recouvré la raison et la mémoire, offrit à Tristan de l'emmener à sa cour et de l'élever aux plus hautes dignités. Tristan persista à refuser ces offres brillantes et à se faire connaître. Il se contenta d'accompagner le roi, jusqu'à ce qu'il eût rencontré les chevaliers de sa cour en quête de lui.

Ils se mirent donc en marche. Peu de temps après, ils virent venir à eux Hector des Mares, frère de Lancelot du Lac.

— Sire, dit Tristan, je vous laisse avec un bon et brave chevalier, et je pars!...

Artus et son compagnon embrassèrent Tristan et prirent le chemin de Cramalot où ils arrivèrent le soir même.

Quant à l'amant d'Yseult-la-Blonde, maintenant qu'il savait le preux des preux délivré, il n'avait plus qu'à rejoindre le prince Phérédin et la fidèle Brangien : il les rejoignit.

CHAPITRE XXV

Comme Phérédin, Brangien et Tristan prirent congé du bon ermite, se rembarquèrent et arrivèrent en Cornouailles, où Tristan revit sa mie Yseult. Comme, ensuite, pris de jalousie, Tristan se mit à la poursuite de Phérédin, et fut sur le point de mourir de désespoir.

Malgré les enchantements de la forêt d'Arnantes, Tristan retrouva sans encombre le chemin qui conduisait à l'ermitage où il avait laissé la bonne Brangien et le prince Phérédin. On l'accueillit avec joie, et l'ermite, pour sa part, apprit avec plaisir la délivrance du roi Artus. Puis, il fallut songer au départ.

Brangien, Phérédin et Tristan prirent congé de leur hôte et se rembarquèrent. Quelques jours après, ils étaient arrivés dans le royaume de Cornouailles.

Là, il s'agissait pour le fils de Méliadus, de voir Yseult sans être vu du roi Marc. Brangien le conduisit, ainsi que Phérédin, dans un château fort appartenant à Dinas, sénéchal de Cornouailles, qui reçut le neveu de son roi avec la joie la plus sincère et qui lui promit de lui procurer un entretien secret avec sa belle mie.

Yseult vint, en effet, le lendemain, et Tristan, en la revoyant, retrouva sa puissance d'aimer qu'il semblait avoir perdue à la cour du roi Houël. Yseult s'aperçut aisément qu'il avait été coupable, mais non infidèle, et elle lui en sut un gré infini. Jamais Tristan n'avait été plus amoureux qu'en ce moment-là.

La belle reine de Cornouailles, tout-à-fait consolée, revint plusieurs fois au château de Dinas, où le prince Phérédin la rencontra naturellement.

Voir Yseult-la-Blonde, c'était l'aimer : Phérédin l'aima. Mais ce prince, comprenant combien il lui serait difficile de déloger Tristan du cœur de son adorable maîtresse, n'essaya même pas de le faire. Il résista vertueusement, tomba malade et se sentit mourir. Lors, il ne put s'empêcher d'écrire à la reine Yseult et de lui apprendre qu'il mourait d'amour pour elle. C'était son unique consolation!

La blonde Yseult, dans un moment de pitié pour l'ami de son amant, ne craignit pas de lui répondre d'une façon honnête et douce, sur la signification de laquelle le prince Phérédin se méprit, et qui lui rendit tout aussitôt la santé et l'espoir. Malheureusement cette réponse d'Yseult s'égara et tomba entre les mains de Tristan.

Tristan se crut trompé. La jalousie la plus terrible s'empara de lui. Il résolut de tuer Phérédin, qui s'échappa. Tristan monta à cheval et courut la forêt pendant deux jours sans s'arrêter, à la poursuite de son rival imaginaire. Il arriva au bord d'une fontaine, descendit de cheval, se livra à son désespoir et s'abîma en un penser si profond, que rien ne put l'en détourner.

Il resta plusieurs jours dans cet état, sans prendre aucune nourriture, défiguré et noirci par le soleil. Il touchait presque à son dernier moment, lorsqu'une jeune demoiselle passa d'aventure en cet endroit, le reconnut, et, touchée de compassion, le tira par le bras, à plusieurs reprises, pour le faire revenir et le sauver.

— Ah! demoiselle, murmura Tristan, vous m'êtes bien dure, et me faites là bien grande vilenie, en me tirant de mon penser!...

Cela dit, avec la plus grande peine et de la voix la plus faible, Tristan retomba dans sa rêverie.

La jeune demoiselle, de plus en plus attendrie de cette douloureuse situation, imagina que Tristan, qu'elle savait aimer beaucoup la musique et jouer supérieurement de la harpe, pourrait bien revenir à lui en entendant le son de la sienne. Elle courut la chercher, et ses beaux doigts blancs firent harmonieusement frémir les cordes. Tristan sortit de sa profonde rêverie; ses larmes commencèrent à couler; sa respiration devint plus libre : il tendit une main languissante.

— Ah! demoiselle, demoiselle, qui venez pour me réconforter, lui dit-il, connaissez-vous le lai de mort?...

— Non, cher sire, répondit-elle.

— Je le crois bien! reprit Tristan avec un pâle sourire. Mais vous allez l'entendre, si vous voulez me confier votre harpe...

La jeune demoiselle, heureuse du succès qu'elle venait d'obtenir, s'empressa de présenter son instrument au pauvre chevalier, qui le prit, l'accorda,



et commença ainsi son lai, interrompu à tout moment par ses sanglots.

Je fis jadis chansons et lais,
Amour rendait mes chants parfaits;
Mais à présent mon art ne mets
Qu'à faire entendre mes regrets.

Amour, charmante fantaisie,
Dont j'eus l'âme toujours saisie,
Toi qui donnes à tous la vie,
Ah! c'est toi qui me l'as ravie.

L'amour ainsi m'est advenu,
Tout comme à quiconque a tenu
En son sein le serpent tout nu,
Et puis en est à mort venu.

En ma dernière heure te prie,
Yseult, ô ma douce ennemie,
Toi qui jadis me fus amie,
Après ma mort, pas ne m'oublie.

Lorsqu'en terre serai gisant,
Sur ma tombe on ira lisant:
« Jamais personne n'aima tant
« Comme Tristan : il meurt pourtant. »

Fleur de noble Chevalerie,
Lancelot, dont la courtoisie
A tant de valeur est unie,
Satisfais ma dernière envie.

Je te lègue lance et harnois;
Mais en combats comme en tournois,
Noble ami, dans tous tes exploits,
D'Yseult fais respecter les lois.

Toi, Dieu puissant que je réclame,
Sauve-moi de toute autre flamme
Que celle dont brûle pour ma dame;
Donne sauvement à mon âme.

Tristan finit ainsi son lai de mort. Il l'écrivit en le baignant de ses larmes et en le couvrant de ses baisers à l'adresse de sa tant belle mie. Puis, le remettant à la jeune et pitoyable demoiselle, il la supplia de le représenter à Yseult-la-Blonde, et de n'en faire connaître le contenu qu'à Lancelot du Lac, le bel ami de la belle Genièvre.

CHAPITRE XXVI

Comme la reine Yseult, désespérée, voulut attenter à ses jours et comme elle en fut empêchée par le vieux roi Marc.

Yseult était désespérée du départ de son amant. Elle apprit que c'était l'innocente lettre qu'elle avait répondue au prince Phérédin qui avait été la cause de ce malheur. Elle chassa sans pitié ce jeune homme, en lui défendant de jamais reparaître devant elle. Quand les femmes se mettent à être cruelles, elles le sont bien. Phérédin s'éloigna, la mort dans l'âme, s'enfonça dans la forêt et y succomba, au bout de quelques jours, de douleur et d'amour.

Yseult envoya sa fidèle Brangien à la recherche de Tristan, afin de le détromper et de le ramener dans ses bras. Brangien chercha, et ne trouva personne.

Tristan n'était pas mort, mais il n'en valait guère mieux. Maigre et défiguré, farouche et désolé, il avait fui, avec la jeune et pitoyable demoiselle, au plus profond et au plus inaccessible de la forêt du Morois. La raison le quittait et le reprenait; mais plus souvent encore, elle le quittait. Folie douce, en somme, dans laquelle il maudissait les femmes et médisait de l'amour.

Par moments, cependant, lorsqu'il se rappelait les belles heures passées aux genoux de son adorée, ses yeux sur ses yeux, ses mains dans ses mains, il se reprochait les blasphèmes que sa bouche ingrate avait proférés contre cet aimable Dieu.

— L'amour, se disait-il en soupirant, c'est une rose; malgré ses épines, on ne peut s'empêcher de la rechercher à cause de son éclat et de son parfum... L'amour, c'est un beau matin qui fait épanouir les fleurs et dont la douce lumière invite les oiseaux à chanter leurs joies et à fêter leur créateur; mais un beau matin souvent suivi d'un orage... Hélas! pourquoi les roses ont-elles des épines? Pourquoi les belles matinées de juin n'ont-elles pas toujours du soleil?

Pourquoi? Hélas! pauvre cher fol! pourquoi la terre n'est-elle pas le Paradis?... Le mal est placé à côté du bien, la peine à côté du plaisir, pour faire contraste...

Pendant que le mélancolique Tristan passait ainsi sa vie dans des alternatives de désespoir et d'espérances, de souvenirs et de regrets, la reine Yseult, de son côté, s'abandonnait aux plus tristes rêveries et aux plus mélancoliques plaintes. La nuit s'était faite pour elle, depuis que son bel ami n'était plus là, devant ses yeux, pour illuminer sa vie de sa présence adorée; et, de même que le rossignol ne chante le plus suavement que dans la nuit, de même Yseult se plaisait à gazouiller sa plainte et son amour, dans les ténèbres actuelles de sa vie. Aussi habile que Tristan dans l'art de faire parler une harpe, elle s'en accompagnait souvent pour mieux chanter.

Un jour, le vieux roi Marc entra doucement dans sa chambre, pendant qu'elle chantait, sur un air nouveau, des couplets qu'elle venait de faire. Uniquement occupée de son bel ami, elle ne prit point garde à son mari, curieusement arrêté sur le seuil.

Voici quel était le lai plaintif de la blonde Yseult:

Ma voix n'a plus qu'accent piteux,
Ma harpe que sons langoureux;
Dieu d'amour! les sons gracieux
Sont faits pour les amants heureux.

Près de toi que j'étais joyeuse!
Soupirant ma flamme amoureuse,
Ma voix était harmonieuse,
Ma harpe plus mélodieuse...

Jusque-là, le vieux roi Marc ne pouvait savoir à qui ces tendres regrets étaient adressés, bien qu'il s'en doutât un peu. Il attendait, dans la plus pénible anxiété, qu'Yseult reprit sa chanson, pour savoir exactement à quoi s'en tenir.

La reine continua :

Ah! loin de moi, mon cher Tristan,
Es-tu tranquille, es-tu content?
Pourrais-tu l'être un seul instant
Loin de celle qui t'aime tant!...



Gazon fleuri, chambrette obscure,
Témoins de tant douce aventure,
Quand de Tristan seul j'avais cure
Soyez-les des maux que j'endure...

Le vieux roi Marc, beaucoup trop convaincu, et trop peu maître de lui-même pour se contraindre, se montra alors brusquement et jeta des regards furibonds sur sa jeune femme. Mais Yseult le haïssait trop, elle souffrait trop pour être effrayée ou déconcertée en l'apercevant.

— Vous m'avez entendue, n'est-ce pas? lui dit-elle avec amertume. Oui, j'aime Tristan, je l'aime, je l'aime, je l'aime!... Sans doute qu'il n'est plus! Sans doute qu'il est mort pour moi!... Aussi, je ne veux point lui survivre... Un coup, frappé par ma main, dans ce sein tout gonflé de son souvenir, finira bientôt mon supplice en finissant ma vie!...

Il y a vraiment un Dieu pour les amants, comme il y en a un pour les fols et pour les enfants. Le vieux roi Marc, qui était entré dans la chambre de la reine avec de fâcheuses idées et de féroces projets, en sortit avec des pensées plus douces et plus pitoyables. Les glaces de son cœur se fondirent sous le feu de la compassion. Il craignit sérieusement qu'Yseult ne se donnât la mort. Il appela Dinas, son sénéchal, qu'il savait être estimé de la reine, la lui confia et lui commanda de veiller attentivement sur ses jours.

Aussitôt que Marc eut tourné les talons, Yseult donna libre carrière à ses larmes et à ses confidences.

— Ah! cher Dinas, lui dit-elle, cher Dinas, mon ami Tristan n'est plus... laisse-moi me donner la mort!... Le bonheur n'est plus possible ici-bas pour moi; je veux aller le chercher ailleurs...

— Eh! madame, répondit le bon sénéchal, quelle certitude avez-vous touchant le sort de votre malheureux ami?... si un jour, peut-être prochain, Tristan nous est rendu, s'il apprend que vous avez sacrifié vos jours à l'opinion de sa mort et à votre amour, croyez-vous que cet amant fidèle et passionné puisse un instant vous survivre?...

Cette réflexion pleine de sens arrêta Yseult et calma pendant quelques jours son désespoir. Malheureusement on vint lui apporter de fausses nouvelles sur le sort de son amant; on assura qu'il était mort, bien mort, et qu'il n'y avait plus le moindre espoir à conserver. Yseult, s'échappant alors des bras du bon Dinas et de la fidèle Brangien, courut dans sa chambre, se saisit d'une épée que Tristan y avait laissée un soir; elle en appuya le pommeau contre terre, découvrit son beau sein, si digne d'un meilleur sort, et se précipita sur la pointe...

Heureusement, le vieux roi Marc, de plus en plus amoureux de sa femme, s'était caché dans un coin de cette chambre, pour y jouir en secret du plaisir d'entendre le son de sa voix. Au moment où elle allait se précipiter sur l'arme fatale, il sortit vivement de sa cachette, courut vers elle et l'arrêta à bras-le-corps, en tremblant de ce qu'il voyait... Appelant ensuite Dinas et Brangien, après toutefois avoir réparé de ses propres mains le désordre de la toilette de sa femme, il leur reprocha le peu de soin qu'ils prenaient d'elle et la leur confia en leur faisant jurer de ne plus la quitter d'une seule minute.

—

CHAPITRE XXVII

De la vie sauvage que mena Tristan et de la folie furieuse qui s'empara de lui. Ce qu'il fit dans cet état, et comme des bergers, qu'il avait délivrés du géant Taullas, parlèrent de lui avec enthousiasme au vieux roi Marc, qui désira alors le voir.

L'absence, l'isolement dans lequel vivait Tristan, finirent par aigrir son caractère et donner à sa folie une teinte plus sombre et plus terrible. La jeune demoiselle qui, auparavant, apaisait son âme troublée, en jouant de la harpe, comme David devant Saül, n'avait plus maintenant le moindre pouvoir sur lui. Il la quitta même tout-à-fait, un jour, probablement parce qu'elle était femme, et qu'en cette qualité, elle lui rappelait trop la perfide Yseult: et quoi qu'elle fit pour le rejoindre, elle n'y put parvenir, et bientôt elle le perdit complétement de vue.

A partir de ce moment sa vie devint désordonnée comme celles des fauves au milieu desquelles il se complut à dormir, avec cette sécurité que donne seule la folie. Il courut les bois avec l'impétuosité d'un cerf poursuivi par les chasseurs et portant dans son flanc saignant le trait dont il doit mourir. Il déracina des arbres; il se battit nu contre un ours qu'il avait dérangé dans ses amours; il enleva des moutons entiers à des pastours et les emporta vivants pour s'en nourrir, tuant et brisant tout ce qui s'opposait à ces actes de fureur et de sauvagerie.

Cet état, fort heureusement, était alternatif; la raison lui revenait par éclairs; la raison, ou plutôt une sorte d'instinct. Il se servait alors de sa force, vraiment extraordinaire, pour secourir les malheureux, protéger les faibles et venger les opprimés. Aussi, ces mêmes pastours, qu'il avait effrayés dans un moment de folie furieuse, saisis de compasion à l'aspect d'un pareil désastre physique et moral, s'intéressèrent à lui, le nourrirent et lui construisirent une cabane qui pût le mettre à l'abri des intempéries des saisons rigoureuses et des attaques des bêtes sauvages, bien qu'il ne redoutât ni les unes ni les autres.

Un matin, le géant Taullas, voisin du pays de Cornouailles, traversa la montagne, descendit dans la plaine, et, après l'avoir ravagée, il pénétra dans la forêt du Morois jusqu'à l'habitation des pastours, qu'il attaqua impitoyablement. Ces braves gens, mis en désarroi par cette agression brutale, crièrent à l'aide. Tristan sortit de sa cahutte, cassa un jeune pin, fondit sur Taullas et lui brisa les cuisses. Le géant tomba. Alors Tristan lui enleva son cimeterre, lui coupa la tête et la remit aux pastours.

Ceux-ci, émerveillés de ce triomphe, s'empressèrent de se rendre à Cintageul avec la tête du géant, qu'ils offrirent en présent aux vieux roi Marc, lequel fut très satisfait, Taullas étant le géant le plus redoutable et le plus redouté de l'Armorique.

— Qui donc a pu mettre à male mort un si féroce brigand? demanda-t-il aux bergers.

— C'est un fou, qui vit en sauvage dans la forêt du Morois, répondirent les bergers.

— Un fou! s'écria Marc, étonné. Il mérite alors d'être vu de près... Vous allez me conduire auprès de lui... En attendant, partagez-vous ces deniers que vous avez bien gagnés pour la bonne nouvelle que vous venez de m'apporter... Le géant Taullas est mort, et il a été tué par un seul homme, par un fou!... C'est miraculeux!... Allons voir l'auteur de ce miracle; il doit être curieux, si je ne m'abuse!...

Le roi Marc ne voulut pas perdre de temps. Il assembla quelques chevaliers cornouaillais et se rendit avec eux dans la forêt du Morois, où ils trouvèrent un homme aux vêtements en lambeaux, aux cheveux en broussailles, aux ongles longs, à la physionomie farouche. Personne ne reconnut Tristan, et Tristan ne reconnut personne.

On l'emmena à Cintageul, où tout le monde se pressa pour regarder cette créature bizarre qui n'avait presque plus rien d'humain et qui, néanmoins, était capable de grandes choses et de nobles actions, à certaines heures de sa vie. Les hommes le plaignaient, les femmes en avaient peur, et les enfants couraient devant lui, en criant : « Au sot! Au sot! Au sot!... » Pauvres enfants!...

Quand Tristan, un peu ahuri par cette foule compacte et bruyante, fut arrivé dans la principale cour du palais, il s'arrêta et tressaillit, comme si quelque éclair venait d'éclairer subitement les ténèbres de de son âme troublée. La reine Yseult parut; il tressaillit de nouveau, tous ses membres tremblèrent convulsivement; il leva la tête et aperçut sa mie des anciens jours... Ce fut comme une révélation; il poussa un cri rauque, qui déchira les cœurs plus encore que les oreilles, et, baissant humblement et tristement la tête, il la cacha dans ses mains, pour en dissimuler l'affliction.

Mais la reine avait reconnu son amant : elle répondit à son cri par un autre cri, et vint précipitamment à son secours.

Le vieux roi Marc, un peu scandalisé de cette reconnaissance publique, aurait bien voulu s'en fâcher, et réprimer les accès de joie intempestive manifestée par sa femme. Mais il se rappela à temps qu'il avait un malheureux à guérir, non un coupable à châtier : il fit trêve à son ressentiment et donna immédiatement des ordres pour que son neveu reçût tous les soins que réclamait son état. Il alla même, dans sa magnanimité, jusqu'à permettre à la reine de s'occuper de lui, sans trop blesser les convenances, toutefois.

C'était le seul moyen, le moyen par excellence, pour opérer la guérison complète de Tristan. La présence et les soins de sa blonde et douce maîtresse, lui rendirent bientôt, en effet, la raison et la santé. Il redevint plus beau, plus aimable, plus amoureux et plus aimé que jamais... Et, pendant que cette métamorphose s'opérait en lui, une métamorphose semblable, pour les mêmes raisons, s'opérait chez la reine de Cornouailles, à qui la joie d'avoir retrouvé son bel ami rendit en très peu de temps les couleurs, la fraîcheur, la grâce, la gaîté et la santé... A ce point que le vieux monarque, son époux, poussé par les perfides conseils et les misérables insinuations du lâche Andret, prit enfin le parti de bannir Tristan de ses Etats et lui fit jurer de n'y rentrer jamais sans sa permission.

On imagine aisément quelle fut la douleur de ces deux amants, en se voyant séparés de nouveau, si peu de temps, surtout, après avoir été rapprochés et réunis!... Le serment de s'aimer toujours, à distance, ne put adoucir que faiblement l'amertume de cette séparation. Marc fut inflexible, et Tristan dut s'embarquer pour passer dans le royaume de Logres, où il désirait rencontrer Lancelot du Lac, afin de se lier avec lui.

CHAPITRE XXVIII

Comme Tristan, banni par son oncle, s'embarqua pour le royaume de Logres; des rencontres qu'il fit en chemin et des triomphes qu'il remporta.



Un vent favorable contraignit Tristan de s'éloigner promptement d'un pays où il aurait voulu passer sa vie, à cause de la belle Yseult. Il aborda, beaucoup plus vite qu'il ne le désirait, sur les côtes du royaume de Logres, but de son voyage.

En chemin, il fit rencontre d'un chevalier nommé Dinadam, fils d'un roi assassiné et frère du Varlet à la cotte mal taillée, ainsi appelé à cause des vêtements délabrés qui avaient appartenu à son père, et qu'il avait fait vœu de porter jusqu'à ce que sa mort eût été vengée. Tristan jouta contre lui, le renversa, et Dinadam s'avoua vaincu. Il lui dit alors son nom, et, dès ce moment, il s'en fit un ami, avec lequel il voyagea de conserve pendant quelque temps.

Dinadam et Tristan arrivèrent à l'entrée d'un pont, que défendaient deux chevaliers bretons. Dinadam s'avança et dit que lui et son ami étaient deux chevaliers prêts à jouter contre les deux autres.

— Deux chevaliers! s'écria Hector des Mares, l'un des défenseurs du pont. Deux chevaliers! Je n'en vois qu'un, et c'est vous... car votre compagnon porte des armes à la façon des gens de Cornouailles, et je ne tiens pas pour chevaliers tous les lâches qui viennent de ce pays...

Dinadam vint rapporter ce propos méprisant à Tristan, qui se contenta de rire de la méprise.

— Allez, ami Dinadam, allez jouter, lui dit-il; nous verrons après...

Dinadam obéit et se présenta aux deux chevaliers bretons. Boort, compagnon d'Hector, courut sur lui et le renversa. Tristan se présenta à son tour pour le venger; mais Boort et Hector des Mares le refusèrent avec dédain. Il voulut les forcer à jouter avec lui; mais ils s'enfuirent en criant :

— Ah! ah! chevalier de Cornouailles, ne nous honnissez pas!... A jamais nous serions honnis si

nos armures étaient touchées et souillées par votre lance!...

Tristan rit sous cape, et se plut à poursuivre ces deux chevaliers, les plus ronommés d'entre ceux de la Table Ronde. Boort et Hector l'évitèrent.

Sur ces entrefaites survinrent Driam et Bliombéris, tous deux compagnons d'Hector des Mares. Tristan courut contre eux, les renversa, partit avec Dinadam, laissant les quatre chevaliers de la Table Ronde très étonnés de voir deux des leurs renversés par un misérable chevalier de Cornouailles.

— Ouais! dit Hector. Est-ce bien un Cornouaillais?... Jamais pareille aventure ne s'est vue et ne se reverra... Si je ne savais, pour ma part, que le vaillant Tristan de Léonois est enchaîné par l'amour aux genoux d'Yseult-la-Blonde, je croirais volontiers que c'est lui qui vient de nous procurer ce marrisson... Mais, si ce n'est pas lui, qui donc cela peut-il être?...

Pendant qu'Hector des Mares, Boort, Driam et Bliombéris devisaient entre eux au sujet de ce chevalier inconnu, Tristan et Dinadam continuaient leur chemin sans plus se soucier d'eux.

Tristan, du moins, ne s'en préoccupait plus. Quant à Dinadam, qui était loin d'avoir le cœur valeureux et l'esprit chevaleresque de son compagnon, il ne tenait guère à renouveler connaissance avec des chevaliers aussi illustres et aussi vaillants que ceux qui venaient d'être témoins de son insuccès et du triomphe de Tristan. Dinadam n'avait pas précisément peur; mais il n'aimait pas beaucoup les manifestations belliqueuses. Aussi, après plusieurs autres rencontres du genre de celle à laquelle il avait pris part, et où il reçut plus de coups de lance qu'il n'en donna, prit-il le parti de se séparer de son trop vaillant ami.

Tristan reprit donc seul son chemin, qu'il illustra de victoires, et dont la plus méritoire fut la défaite des trente chevaliers embusqués par la dame du Lac pour assassiner le preux Lancelot; défaite qui fit du bruit dans la contrée et arriva aux oreilles de l'amant de la reine Genièvre, qui, de ce moment, rechercha Tristan avec empressement.

CHAPITRE XXIX

Comme Yseult envoya une de ses demoiselles à la recherche de son ami Tristan, avec une lettre bien tendre dans laquelle elle lui disait ce qu'il savait déjà. Du mal qu'eut cette messagère à rencontrer ce chevalier errant; et des tournois auxquels il la fit assister, une fois qu'ils se furent rencontrés.

Éloignée de son doux ami, Yseult passait ses jours dans les plaintes et ses nuits dans les langueurs, que toutes les femmes veuves de cœur comprendront. Elle ne put résister plus longtemps au désir de savoir de ses nouvelles. Elle lui écrivit la lettre la plus tendre du monde, et fit partir secrètement pour le royaume de Logres une de ses demoiselles, nièce de sa fidèle Brangien.

Arrivée dans ce pays, la messagère d'Yseult chercha Tristan, le demanda partout où elle put le demander, sans pouvoir obtenir le moindre renseignement sur son compte. On le connaissait bien, à cause de sa haute valeur qui lui avait mérité une haute renommée, mais on ne l'avait pas vu. Une fois, elle espéra, en rencontrant Palamèdes. Mais ce prince ne savait pas seulement que Tristan avait quitté la cour de Cornouailles, et il fut heureux de l'apprendre, parce que, de cette façon, ce rival préféré était éloigné de la reine Yseult, qu'il adorait toujours. La messagère renonça à cette poursuite chimérique.

Cependant, un jour, en se promenant dans un bois, elle aperçut un chevalier étendu, pâle et amaigri, sur l'herbe épaisse qui entourait une claire fontaine. Un cheval paissait à quelques pas de là, en hennissant par moments d'un air impatienté. Le chevalier, elle crut le reconnaître; le cheval, elle le reconnut tout-à-fait: c'était le beau Passebreul, le cheval de Tristan.

— Tristan! sire Tristan! s'écria-t-elle.

C'était en effet Tristan qui, fatigué de poursuivre en vain un chevalier nommé Bréus-sans-Pitié, s'était reposé et endormi là.

Tristan se réveilla, reconnut la messagère d'Yseult et lui demanda des nouvelles de sa mie. Elle lui donna la précieuse lettre qu'elle désespérait de voir arriver à destination.

— Gente demoiselle, lui dit-il, merci Dieu! Vous me rendez le courage et la vie!... Je languissais loin de ma dame, et ces lignes que sa main a tracées me réconfortent comme ferait sa présence si désirée...

— Maintenant que ma mission est remplie, sire Tristan, je repars pour la Cornouailles, afin de réconforter à mon tour ma bonne maîtresse par les nouvelles que je lui donnerai de vous...

— Avant de partir, gente demoiselle, daignez assister au tournoi que le roi Artus fait préparer près de Cramalot. Vous êtes jeune et demoiselle: vous aimez ces nobles jeux. Ce sera la récompense de votre voyage, en attendant celle que vous destine la belle reine de Cornouailles.

La demoiselle consentit volontiers; Tristan remonta sur Passebreul, et la conduisit chez Persides, bon et loyal chevalier, qui les reçut tous deux avec honneur.

Le lendemain, Persides et Tristan montèrent à cheval. Ils rencontrèrent, chemin faisant, un chevalier, couvert de son heaume, qui, incontinent, courut sur Persides et le renversa. Puis, ce fut le tour de Tristan, contre lequel il courut avec vitesse. L'amant d'Yseult rêvait à sa mie en ce moment-là; il n'était point préparé à combattre; sa lance n'était pas même en arrêt: le chevalier inconnu le porta facilement par terre et poursuivit son chemin assez vite pour que Tristan n'eût pas le temps de remarquer ses armes.

Dinadam, qui arrivait d'aventure en cet instant, et qui avait reconnu le chevalier inconnu pour Tristan, se mit à rire et à gaber d'importance son ami, quoiqu'il l'aimât beaucoup et qu'il lui reconnût une grande supériorité dans le noble métier des armes.

— Ami Tristan, lui dit-il, le maître des joutes qui vient de vous donner cette leçon est le prince Palamèdes... Le saviez-vous?...

Tristan fut très courroucé d'apprendre cela. Il avait été vaincu par un rival détesté!... Il se promit bien, alors, de se venger glorieusement aussitôt qu'il pourrait le rencontrer de nouveau. Puis il rentra au château de Persides pour chercher la demoiselle d'Yseult et la conduire au tournoi d'Artus.



Ce tournoi avait attiré une affluence considérable de dames, demoiselles, barons et chevaliers. Tristan fit placer sa protégée dans les balcons des dames de la reine Genièvre. Cela fait, il entra dans la lice, monté sur Passebreul.

Rien ne put résiter à sa force et à sa valeur. Il accomplit les passes-d'armes les plus brillantes, aux applaudissements des spectateurs et surtout des spectatrices. Les combattants se succédaient avec rapidité devant lui : tous mordaient la poussière avant même d'avoir pu se reconnaître. Palamèdes lui-même, par deux fois, fut forcé de vider les arçons et de s'avouer vaincu : Tristan prenait noblement sa revanche !

Tout le monde admirait les vaillantises du neveu du roi Marc. Lancelot lui-même, quoique sûr de sa propre force et habitué aux victoires chevaleresques, admira sans réserve ce rival de gloire, et, par un secret pressentiment, ne voulut point lui disputer l'honneur et le prix du tournoi.

Le roi Artus, séduit, comme tout le monde, par les irrésistibles façons d'agir de ce preux chevalier, se hâta de descendre de son balcon pour venir embrasser le vainqueur. Mais l'amoureux et modeste Tristan, satisfait d'avoir remporté le prix de ce tournoi en présence de la gente demoiselle d'Yseult, s'était échappé avec elle sans qu'on s'en aperçût, et tous deux avaient disparu.

Le lendemain le tournoi recommença, plus animé encore que la veille. Tristan s'y rendit, couvert d'armes différentes, pour n'être point reconnu. Les grands coups qu'il porta, seuls, le décelèrent. Artus et la belle Genièvre ne doutèrent plus que ce ne fût le même chevalier vainqueur dans la première journée.

La haute valeur du chef de la Table Ronde s'en émut. Après Lancelot du Lac et Galaard, ce grand roi passait pour être le meilleur et le plus vaillant des preux. Il alla s'armer en secret, revint sous de simples armes au tournoi et jouta contre Tristan, qu'il ébranla. Tristan, qui ne le reconnaissait pas, lui fit vider les arçons comme à un vulgaire chevalier. Artus se releva, content d'avoir éprouvé Tristan, fit part de son aventure à Lancelot et l'engagea à soutenir l'honneur de la Table Ronde contre ce chevalier Inconnu.

Lancelot hésitait, toujours retenu par ses pressentiments. Artus insista, le pressa : Lancelot s'élança contre Tristan, dont la lance venait de se briser.

La règle de ces sortes de combats était que toutes les fois qu'un chevalier avait brisé sa lance, il devait combattre avec son épée, et ne devait pas refuser à présenter son écu à la lance de son adversaire, malgré les désavantages évidents qu'offrait ce jeu sérieux. Tristan, ferme sur Passebreul, attendit tranquillement Lancelot, dont le coup de lance terrible ne put l'ébranler. Seulement, son écu fut traversé, le bois de la lance se brisa et le fer vint s'enfoncer dans le flanc de l'amant d'Yseult, qui, à son tour, sans s'occuper de cette blessure, riposta par un coup terrible de son épée sur le casque de l'amant de Genièvre. Lancelot fut blessé légèrement, son sang coula et l'aveugla. Tristan, qui le crut blessé à mort, sortit du tournoi pour aller se faire soigner par le fidèle Gouvernail, son inséparable écuyer.

— Ah ! Sire ! murmura Lancelot à l'oreille du roi Artus, accouru pour le relever ; jamais je n'ai reçu un pareil coup ! Jamais je n'ai rencontré un pareil chevalier... Si ce chevalier inconnu n'est pas de la Table Ronde, il mérite bien d'en être !...

— C'est à quoi je pensais en le voyant combattre ! répondit le chef des preux.

CHAPITRE XXX

Du serment que firent les chevaliers de la Table Ronde devant le roi Artus, au sujet de Tristan qui, après avoir été deux fois vainqueur s'était dérobé aux honneurs du triomphe. Comme trois d'entre eux, s'imaginèrent d'aller le chercher en Cornouailles, où il ne pouvait pas être.

Qui était donc ce chevalier inconnu? Voila ce qu'on se demandait partout, après le départ de Tristan. Dinadam vint lever tous les doutes, éclaircir tous les soupçons, donner raison à tous les pressentiments, en déclarant au roi Artus que le vainqueur du second tournoi était le même que celui du premier tournoi ; et en déclarant à Hector des Mares, à Boort, à Driam et à Bliombéris, que ce vainqueur des deux journées était le même chevalier cornouaillais qui les avait si fort étonnés par sa vaillance, c'est-à-dire le fameux Tristan de Léonois.

Alors on se rendit avec empressement au pavillon que devait occuper cet heureux chevalier, et on n'y trouva que la gente demoiselle, toute en pleurs, qui déclara que Tristan et son écuyer Gourvernail l'avaient quittée, de peur d'être reconnus.

Chacun se récria sur une telle modestie qui se dérobait à des ovations méritées, et tous les chevaliers de la Table Ronde déclarèrent que jamais plus digne et plus preux compagnon ils ne pouvaient avoir. Le roi Artus qui, de son côté, désirait couronner la haute valeur de Tristan, et qui savait que le roi Marc avait eu l'ingratitude de le bannir, voulut saisir cette occasion de l'attacher à sa maison.

— Jurons tous, dirent les preux, d'aller à la quête du vaillant Tristan, et de ne revenir d'un an dans la cour du roi Artus, jusqu'à ce que nous l'ayons trouvé pour l'amener et l'élire !...

Tous les chevaliers de la Table Ronde firent ce serment et se dispersèrent pour se mettre en mesure de le tenir.

La reine Genièvre, que tout cela intéressait vivement, envoya quérir la gente demoiselle d'Yseult pour l'interroger.

— C'est ma mie Yseult qui vous a envoyée vers son bel ami Tristan, n'est-ce pas? lui dit-elle, en la consolant.

— Oui, reine Genièvre, répondit la demoiselle, que vais-je dire maintenant à ma belle maîtresse, puisque le chevalier Tristan est parti sans me donner commission pour elle?...

— Tristan reviendra, ma mignonne, ne vous désolez pas...

— Hélas ! belle reine, vous vivez en liesse et



bonheur, tandis que la reine Yseult vit toute chétive et déconfortée...

Tout en disant cela, la gente demoiselle regardait à yeux couverts le beau Lancelot, présent à cette scène.

Genièvre sourit à l'un et à l'autre, et reprit doucement :

— Je ne serai contente que lorsque les quatre plus loyaux serfs d'amour seront rassemblés... Partez, gente demoiselle, partez, et dites à la belle reine Yseult qu'à elle se recommande son amie et compagne en servage d'amour.....

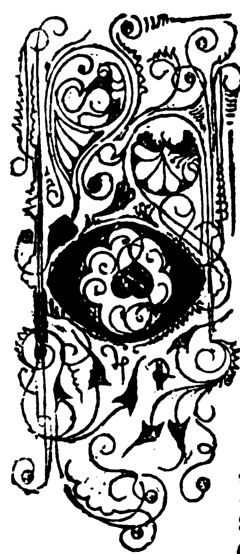
La demoiselle d'Yseult prit congé de la reine Genièvre et partit pour s'embarquer, accompagnée par Lancelot du Lac.

Pendant qu'elle s'embarquait, trois chevaliers de la Table Ronde, en quête de Tristan, s'imaginèrent que le moyen le plus simple à employer pour le retrouver était d'aller le chercher auprès de sa belle mie, la reine Yseult. Ils ignoraient le serment que Tristan avait fait à son oncle de ne jamais revenir dans ses Etats sans sa permission, et ils ne se mettaient en peine que du serment qu'ils avaient fait devant le roi Artus, de retrouver ce vaillant chevalier et de le lui ramener avant un an,

En conséquence, Yvain, Gahériet, et Treu le Sénéchal, celui là même qui avait manifesté tant de dédain pour Tristan, dans sa précédente rencontre avec lui, se mirent en mesure de passer dans le royaume de Cornouailles.

CHAPITRE XXXI

De l'arrivée à Cintageul des trois chevaliers de la Table Ronde et de la terreur qu'ils y causèrent aux Cornouaillais. Aventure fâcheuse dont fut victime Dinas le sénéchal, à propos de sa maîtresse, et de l'exemple édifiant de fidélité que donnèrent ses deux brachets.



On ne s'attendait pas à Cintageul à l'arrivée de ces trois preux du roi Artus. Ils portèrent la terreur dans l'âme de tous les mauvais chevaliers, ce qui les réjouit beaucoup. Après s'être assurés que leur recherche relative à Tristan serait vaine en ce pays de Cornouailles, Yvain, Gahériet et Treu voulurent, pour se dédommager, combattre avec les chevaliers cornouaillais. Sachant que le vieux roi Marc était obligé d'aller dans l'île Sanson, célébrer le jour où avait été tué le Morhoult d'Irlande, ils s'empressèrent d'aller le défier, ainsi que toute sa cour.

Le vieil époux de la jeune Yseult fut quelque peu embarrassé par ce défi insolent. Il essaya de réveiller le courage de ses chevaliers; mais ce fut en vain. Nul ne consentit à se mesurer avec les preux du roi Artus. Marc fut obligé, pour l'honneur de sa couronne, de se présenter en lice tout seul. Il va sans dire qu'il fut porté à terre dès la première atteinte! Triomphe facile!...

Dinas, le sénéchal du roi Marc, l'ami secret de Tristan, le confident de la reine Yseult, enchanté des éloges que les trois chevaliers bretons donnaient au neveu du roi de Cornouailles, s'empressa de leur donner des fêtes. Yvain, Gahériet et Treu acceptèrent, faute de plus nobles jeux, et en se promettant de s'amuser le plus possible aux dépens des Cornouaillais et des Cornouaillaises.

Le bon Dinas, en s'occupant du plaisir des autres, ne négligeait pas, pour cela, de s'occuper des siens. Il avait un château agréable, habité par une des plus jolies personnes de la cour du roi Marc, et, comme beaucoup d'hommes de son âge, il s'en croyait passionnément et exclusivement aimé, l'égoïste! Mais le destin avait décidé que nul chevalier de Cornouailles ne jouirait d'un pareil bonheur. Un matin que Dinas s'était armé pour voler près de sa mie, il trouva toutes les portes de son logis ouvertes. L'oiseau charmant s'était envolé pour aller ramager l'amour dans un autre nid!... Oh! quels oiseaux voyageurs que les femmes!...

Dinas s'informa ; un vieux valet perclus, commis maladroitement par lui à la garde de sa maîtresse, lui apprit qu'elle venait de partir avec un chevalier inconnu, et que, non contente de s'être chargée d'effets précieux, elle avait emmené avec elle les deux chiens brachets...

Ces brachets étaient chers à Dinas. Ils étaient de la race d'Hudan, ce beau brachet que l'infortunée princesse Bélinde avait envoyé en mourant à Tristan, et que ce chevalier avait aimé depuis si tendrement, en l'honneur et en souvenir d'elle.

Le sénéchal tenait au moins autant à ses brachets qu'à sa maîtresse, quoique pour des raisons différentes, bien entendu, car ces nobles animaux étaient l'emblème de la fidélité, tandis que sa maîtresse se contentait d'être l'emblème de la beauté. Il partit incontinent, à toute jambe de cheval, rejoignit les fugitifs dans la plaine, et provoqua de la voix et du geste le discourtois chevalier.

Dinas était brave, contrairement aux habitudes des Cornouaillais : il se rendit facilement maître de la vie de son adversaire qui, se voyant sur le point de succomber, demanda un répit d'un instant pour lui dire quelques mots. Le sénéchal y consentit.

— Sénéchal, dit le chevalier, vous êtes incontestablement plus vigoureux et plus vaillant que moi ; mais vous m'estimez assez, je pense, pour croire que je vous vendrai chèrement ma vie... Ne trouvez-vous pas que c'est une insigne folie à deux loyaux hommes comme nous, de verser notre sang pour une querelle que la constance ou la légèreté de cette gente demoiselle doit décider?...

On n'est jamais sans amour-propre quand on est pris par l'amour. Le pauvre Dinas se crut assez sûr de sa maîtresse pour se soumettre à son choix.

— Prononcez entre nous, belle Aloys, lui dit-il avec un regard plein de tendresse.

L'inconstante Aloys, sans plus hésiter, prit la main du chevalier inconnu et s'éloigna avec lui, après avoir dit adieu à Dinas d'un air cruellement moqueur.

Les deux brachets, eux, avaient reconnu leur maître, l'avaient caressé de leur bonne langue rose, en battant joyeusement de la queue à son intention, et, tout naturellement, ils étaient restés auprès de lui,

avec la ferme résolution de ne le pas quitter, sous n'importe quel prétexte.

L'infidèle Aloys s'aperçut, à cent pas de là, que les brachets ne la suivaient pas. Elle les aimait, probablement à cause de la vertu qui lui manquait et qu'ils avaient avec tant d'exagération. Elle força son nouvel amant à aller les demander au sénéchal, qui fut surpris et scandalisé d'une impudence aussi grande. Néanmoins il se contint, et, pour mieux lui prouver son mépris, il dit froidement au chevalier :

— Je consens à te les remettre, si leur instinct n'est pas plus fidèle que le cœur de la parjure qui t'envoie... Appelle les brachets, appelle-les... vois s'ils veulent te suivre, toi qu'ils ne connaissent pas, et me quitter, moi qui les ai élevés, nourris, choyés et aimés...

Le chevalier inconnu appela les deux brachets, mais vainement. Ces nobles bêtes, pour toute réponse, sautèrent au cou du sénéchal, lui léchèrent les joues, les yeux, les mains, et montrèrent leurs crocs blancs et luisants au chevalier, qui se mettait en devoir de les saisir.

Décidément, les bêtes sont faites pour vous réconcilier avec l'humanité, si les hommes sont faits pour vous brouiller avec elle!...

CHAPITRE XXXII

Comme les trois chevaliers bretons quittèrent la Cornouailles sans avoir rencontré Tristan, qui, pendant ce temps, était prisonnier et malade chez un vieux chevalier dont il avait tué les deux fils.

Comme il leur était décidément impossible de retrouver Tristan de Léonois en Cornouailles, par l'excellente raison qu'il n'y était pas, Treu, Yvain et Gahériet retournèrent dans le royaume de Logres, et, chemin faisant, s'arrêtèrent au château d'un ancien chevalier nommé d'Aras. Ce châtelain les reçut du mieux qu'il put, et, au bout de quelque temps, leur avoua qu'il retenait prisonniers Tristan, Dinadam et Palamèdes; Tristan, parce qu'il avait tué ses deux fils dans un tournoi; Dinadam et Palamèdes, parce qu'ils avaient accompagné Tristan.

Le neveu du roi Marc était alors très malade. La générosité naturelle de d'Aras l'emportant sur son ressentiment, il alla trouver Tristan, le soir même de l'arrivée des trois chevaliers bretons, et lui dit :

— Vous avez fait le malheur de ma vieillesse, en m'enlevant mes deux fils aînés, qui en étaient l'espoir et le soutien... Mais, en somme, ce mal a été involontaire, et je n'ai pas le droit de vous en rendre responsable plus longtemps... Que la volonté de Dieu soit faite! Je vivrai solitaire, et ma vieillesse se passera dans la mélancolie et dans le veuvage d'affections de famille... Je ne vois plus en vous qu'un des meilleurs et des plus vaillants chevaliers du monde... J'espère même y voir le protecteur et l'ami du jeune fils qui me reste encore... Vous êtes libre, seigneur Tristan : allez où vos destinées vous appellent!...

Tristan, touché de la générosité du vieux chevalier, mêla ses larmes aux siennes, regretta bien sincèrement les deux braves gentilshommes qu'il avait loyalement tués, et lui promit de traiter comme son propre fils l'enfant qui lui restait encore. Puis, voulant se soustraire aux recherches des trois chevaliers bretons, il sortit la nuit, et se dirigea vers le pays de Norgales. Deux jours après, il rencontrait Palamèdes, mis en liberté en même temps que lui, et poursuivi par une dizaine de chevaliers chargés de le mettre à mort. Il le secourut généreusement, mit en fuite ses agresseurs, et, à son tour, voulut le forcer à jouter avec lui, jusqu'à ce que mort s'ensuivît, à cause de la rivalité d'amour qui existait entre eux, et qui allumait toujours la colère de Tristan chaque fois qu'il le rencontrait. Il ne voulait pas qu'un autre que lui fût amoureux de la reine Yseult!...

— A Dieu ne plaise, dit Palamèdes, que, le même jour où vous exposez votre vie pour sauver la mienne, je sois assez ingrat pour mettre vos jours en danger!... Je sens, cependant, que nos anciennes querelles, sans cesse rallumées par nos mutuelles rencontres, ne peuvent finir sans le combat que vous me proposez, et que j'accepte, mais pour une autre fois... Dans huit jours d'ici, si vous y consentez, nous nous trouverons près du perron de Merlin, chacun avec deux chevaliers, nos parrains et nos aides!...

Tristan y consentit, et Palamèdes et lui continuèrent à chevaucher ensemble pendant un bon bout de temps. Un chevalier dormait au pied d'un arbre, accablé sans doute par la fatigue et la chaleur du jour : Tristan eut l'indiscrétion d'aller le réveiller, et le chevalier trouvant cela mauvais, monta incontinent à cheval, saisit sa lance et courut sur Tristan, qu'il renversa, Palamèdes vint à son tour, et, à son tour, fut renversé.

— Le chevalier qui nous a vaincus, dit Tristan, n'est pas un chevalier ordinaire... Ou je me trompe fort, ou c'est Lancelot du Lac!...

Cette idée le lui fit suivre; mais le chevalier inconnu avait donné de l'éperon dans les flancs de son cheval, et son avance était trop considérable pour que l'amant d'Yseult pût songer sérieusement à l'atteindre.

CHAPITRE XXXIII

Comme Tristan, ayant pris jour avec Palamèdes pour combattre à mort, jouta avec Lancelot du Lac, qu'il ne reconnut pas; de l'amitié qui fut la suite de cette rencontre glorieuse; et du depart de Tristan et de Lancelot pour Cramalot.

Le jour fixé pour sa lutte avec Palamèdes arriva. Tristan se rendit au perron de Merlin, lieu désigné, dès la première heure de la matinée. Au bout de quelques instants d'attente, il vit arriver du côté de Cramalot un chevalier armé de toutes pièces, et il ne douta pas que ce ne fût Palamèdes. La lance en avant, il courut au-devant de lui.

Ce chevalier croyant, de son côté, ne pas devoir refuser cette joute, s'avança impétueusement vers Tristan. Tous deux se frappèrent réciproquement avec tant de violence, qu'ils furent renversés sur le sable avec leurs chevaux. Ils se relevèrent en chancelant, et chacun d'eux admira la vigueur prodigieuse de son adversaire. Tristan, de plus en plus convaincu qu'il combattait Palamèdes, quitta sa lance, mit l'épée à la main et attaqua, avec plus d'énergie encore, celui qu'il croyait être son rival d'amours. Leurs écus furent brisés; leurs casques fu-



rent entamés; le sang coula des deux côtés, et chacun remarqua que l'épée de son adversaire en était rouge. Ce ne fut qu'après une heure de ce combat furieux, soutenu de part et d'autre avec la même vaillance, qu'ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine, un peu épuisés par le sang qu'ils perdaient. Tous deux, appuyés sur le pommeau de leur épée, s'admirèrent sans réserve, et tous deux, pour la première fois de leur vie, se prirent à redouter l'issue d'un combat qui ne pouvait être que mortel, au train dont ils y allaient l'un et l'autre.

Tristan, le premier, se mit en devoir de recommencer. Son adversaire, l'épée haute, vint à sa rencontre. Cependant, avant de frapper, il ne put s'empêcher de dire à l'amant d'Yseult :

— Sire chevalier, je vous donne de bon cœur le prix sur tous les chevaliers contre lesquels j'ai combattu jusqu'ici... Mais, puisqu'il me paraît que vous voulez combattre jusqu'à ce que mort s'ensuive, je désirerais vivement que nous nous dissions nos noms, afin que rien ne manque à la gloire de celui de nous qui sortira vainqueur de cette lutte acharnée.

Tristan, à cette voix, reconnaissant qu'il ne combattait pas contre Palamèdes, s'empressa de répondre, un peu étonné de sa méprise :

— Sire chevalier, la haute valeur et la chevalerie que je trouve en vous, me font changer la résolution que j'avais prise de taire mon nom... Je suis prêt à vous le dire, si vous me promettez de me dire le vôtre...

— Sire chevalier, reprit l'inconnu, vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de Lancelot du Lac : c'est moi!...

— Ah ! sire Lancelot, s'écria Tristan, quoi, c'est vous? Ah! j'aurais bien dû vous reconnaître, à vos redoutables coups et à votre indomptable vaillance!... Ah! sire Lancelot, vous êtes le chevalier de l'univers dont je désire le plus l'amitié... A mon tour, je suis heureux de vous avouer mon nom, que sans doute vous connaissez : je suis Tristan de Léonois, et je vous rends une épée que je consacre à votre service...

Tristan n'avait pas achevé, que déjà l'amant de la reine Genièvre lui présentait le pommeau de sa propre épée : tous deux baissèrent un genou l'un devant l'autre. Tristan exigea que Lancelot reçût son épée, et Lancelot, à son tour, exigea que Tristan fût armé de la sienne. Ensuite, ils ôtèrent leurs heaumes, et les deux plus vaillants et plus beaux chevaliers de la terre s'embrassèrent avec une admiration complète. Leurs blessures furent oubliées : ils ne sentirent que le plaisir de s'être enfin trouvés, après s'être si longtemps cherchés.

On devine aisément quel fut le sujet de leur entretien.

— Hélas! dit Tristan, vous devez bien aimer ce tant doux et tant cruel dieu d'amour, car il vous sert à souhait et ne sème que fleurs sur votre belle vie!... Quant à moi, chétif, je suis mal récompensé de lui avoir voué la mienne, puisqu'il me tient si durement en son servage éloigné de ma bien chère dame!...

— Ah! bel et doux ami, répondit Lancelot, la joue vermeille du plaisir que lui causait Tristan en faisant allusion à sa belle Genièvre ; ah! très cher sire, l'épine poignante n'ôte pas à la rose sa suave odeur ni son brillant coloris... Aujourd'hui ce sont les épines qui vous font pâlir : plaise au dieu d'amour que bientôt vous puissiez cueillir la rose!... En attendant, ami Tristan, venez avec moi à la cour du roi Artus, qui vous demande, auprès de la reine Genièvre, qui vous souhaite... Presque tous les chevaliers de la Table Ronde ont fait le serment d'employer un an à votre quête et de vous ramener à Cramalot, afin de vous élire pour leur compagnon... Vous ne pouvez vous soustraire à cet honneur que vous méritez si bien, nous le savons tous, et je le sais particulièrement aujourd'hui...

Tristan voulut d'abord refuser, par modestie. Mais enfin il céda aux raisons pressantes de l'amant de la reine Genièvre : son attachement sincère et profond pour Lancelot le détermina à le suivre à Cramalot.

CHAPITRE XXXIV.

De la présentation de Tristan à la cour du roi Artus par Lancelot du Lac, et de son élection comme l'un des douze chevaliers de la Table Ronde, en remplacement du Morhoult d'Irlande.

Nos deux amis partirent. En chemin, ils firent rencontre de quelques chevaliers de la Table Ronde, qu'une aventure avait rapprochés de Cramalot; mais, comme leur serment relatif à Tristan les empêchait d'y rentrer, ils tournaient leurs pas vers la forêt pour continuer leur quête. En apercevant Lancelot et Tristan, dont les armes étaient brisées et teintes de sang, ils poussèrent une exclamation de surprise.

— Compagnons, leur dit Lancelot en riant de leur étonnement, votre quête est finie!...

Les chevaliers, connaissant aussitôt que le compagnon de Lancelot ne pouvait être que le fameux Tristan de Léonois, s'empressèrent à lui rendre les plus grands honneurs. Ils se réunirent à lui et à l'amant de Genièvre, et tous ensemble arrivèrent à la cour du grand Artus.

Lancelot et Tristan se présentèrent couverts de leurs armes. Lancelot seul ôta son heaume devant Artus qui le reconnut et courut l'embrasser. Un instant après, il lui dit :

— Mais, brave Lancelot, votre quête est donc finie que je vous vois ici?...

— Oui, Sire, répondit Lancelot, et voici Tristan de Léonois qui m'acquitte...

A cette déclaration, un bruit d'applaudissements s'éleva dans l'assemblée. La reine Genièvre accourut; Tristan ôta son casque et fléchit respectueusement un genou devant elle. Artus le releva aussitôt et l'embrassa.

Les chevaliers de la Table Ronde entourèrent Tristan, Artus et Lancelot, et, sur-le-champ, le roi requit un don à l'amant d'Yseult.

Le souvenir de sa chère mie fit d'abord hésiter

Tristan. Il craignit un engagement qui le séparât à jamais de la belle reine de Cornouailles. La charmante Genièvre et le beau Lancelot le pressèrent : il accorda ce don, qui était de devenir pour toujours chevalier de la cour du roi Artus et compagnon de la Table Ronde.

Alors Tristan baisa la belle main de la belle Genièvre, et fit le premier serment devant Artus, qui montra une grande joie de serrer les mains victorieuses de Tristan entre les siennes. Un cri d'admiration partit de toutes les bouches, et messeigneurs Gauvain, Yvain et Gahériet, tous trois frères et tous trois neveux du roi, s'écrièrent eux-mêmes que, maintenant, Artus avait dans sa maison les deux meilleurs chevaliers de l'univers.

Ensuite, le chef des preux commanda qu'on apportât les reliques, et lorsqu'elles furent là, Tristan de Léonois étendit la main sur elles et jura le serment de la Table Ronde. Ce serment fait, Artus et ses compagnons conduisirent le nouveau preux vers cette fameuse Table, où tant de chevaliers brûlaient d'être admis, et où très peu l'étaient.

Cette table avait été fabriquée par l'enchanteur Merlin, qui y avait employé tout son art. Parmi les siéges qui l'entouraient, il y en avait treize en mémoire des apôtres. Douze de ces siéges seulement pouvaient être occupés, et encore ne pouvaient-ils l'être que par des chevaliers de la plus grande renommée. Le treizième, qui représentait celui du trahisseur Judas, restait toujours vide. On l'appelait le Siége Périlleux, depuis qu'un chevalier sarrasin ayant eu la témérité de s'y asseoir par braverie, la terre s'était entr'ouverte sous ce siége, et l'orgueilleux chevalier abîmé dans les flammes.

Un pouvoir magique, qui subsistait toujours, gravait sur le dos de chaque siége le nom du chevalier qui devait l'occuper. Il fallait, pour obtenir celui qui venait à être vacant, que le chevalier qui s'y présentait surpassât encore en vaillance et en actions éclatantes celui qui l'avait précédemment occupé. Autrement, ce prétendant en était violemment repoussé, comme indigne, par une force inconnue. C'est ainsi qu'on faisait l'épreuve de tous les chevaliers qui se présentaient pour remplacer les compagnons dont on avait à regretter la perte.

L'un de ces douze principaux siéges avait été occupé par le Morhoult d'Irlande, et depuis dix ans que ce preux chevalier était tombé sous le bras victorieux de Tristan, ce siége était vide et le nom du Morhoult y était resté gravé.

Il s'agissait de l'occuper de nouveau. L'épreuve était solennelle, mais son résultat était assuré d'avance.

Artus prit Tristan par la main, et, au milieu du silence et de l'attention générale, le conduisit à ce siége vide... Tout aussitôt des sons harmonieux se firent entendre, sans qu'on pût savoir d'où ils partaient ; des parfums exquis remplirent l'air, sans qu'on pût soupçonner d'où ils émanaient; le nom du Morhoult d'Irlande s'effaça comme par enchantement, et, comme par enchantement aussi, celui de Tristan de Léonois parut étincelant de lumière !...

La rare et précieuse modestie de l'amant d'Yseult eut beaucoup à souffrir lorsque vinrent les sires clercs chargés du dépôt des annales de la Table Ronde, et que, suivant l'usage, et d'après le serment qu'il avait prêté, il fut obligé de raconter tous les hauts faits de chevalerie qu'il avait accomplis. L'énumération en fut longue, il la fit d'une voix émue, et en commettant volontairement plusieurs oublis que les chevaliers présents eurent soin de réparer. Jamais Tristan ne s'était trouvé à pareille fête, et son bonheur eût été complet si cette solennité eût eu pour témoin la seule créature vivante pour laquelle il tînt à être applaudi, c'est-à-dire Yseult, la blonde reine de Cornouailles...

CHAPITRE XXXV

De ce qui se passait, pendant ce temps, à la cour de Cornouailles, et de la résolution que prit le roi Marc d'aller à la recherche de son neveu pour le tuer. Comme en attendant il tua l'un des deux chevaliers qu'il avait emmenés avec lui.

Pendant que Tristan se couvrait ainsi de gloire à la cour du roi Artus, son oncle était en proie à la plus noire jalousie du monde.

Le roi Marc, en effet, ne pouvait plus voir Yseult sans penser que Tristan en était aimé, et exclusivement aimé. Il ne s'expliquait pas pourquoi Yseult, après avoir consenti à être sa femme pendant une nuit, la première nuit de ses noces, s'était, à partir de là, refusé à tout rapprochement de ce genre, qu'elle eût considéré comme monstrueux, son cœur étant tout entier à son bel ami Tristan. Aussi le bonheur de son neveu agitait sans cesse l'âme ulcérée du vieux monarque cornouaillais, qui sentait bien que l'amour lui échappait pour toujours; l'amour, c'est-à-dire la vie.

Son ancienne fureur se réveilla plus ardente que jamais; il forma mille projets de vengeance, plus horribles les uns que les autres, et, finalement, s'arrêta au dernier, qui était d'aller, sous un déguisement, dans le royaume de Logres, à la recherche de Tristan, pour le mettre à mort.

Il fit, en conséquence, assembler ses barons, leur déclara qu'il avait voué un pèlerinage devant durer quelques mois, et leur fit prêter serment d'obéir au perfide Andret, son mandataire. Puis, comme il ne pouvait se décider à perdre un seul instant de vue la pauvre Yseult, il choisit deux demoiselles pour l'accompagner, avec Brangien, et partit, suivi seulement de deux chevaliers élevés dans sa maison et sur lesquels il croyait pouvoir compter, Amans et Berthelay, tout deux frères.

Cette petite troupe se mit en route. Une fois arrivée dans le royaume de Logres, et pendant un moment où il était seul avec Berthelay, le vieux monarque lui dit :

— Chevalier, je vous ai nourri et élévé... Vous me devez l'obéissance et le respect... J'ai lieu de compter sur votre dévoûment... Par ainsi, je dois vous déclarer dans quelles intentions j'ai quitté mon royaume pour venir dans celui-ci... Tristan m'a trompé indignement, je veux me venger de lui et le tuer. Il faut que vous me juriez à l'instant de m'aider dans ce travail !...

— Ah! Sire! Sire! jamais! jamais! s'écria Berthelay avec horreur. Comment pouvez-vous avoir conçu le projet d'un crime aussi odieux!... Tristan! Votre neveu! Ah! Sire! Sire! jamais!...



Marc ne demandait pas de conseilleurs mais des complices. Du moment que Berthelay s'imaginait de remplir un rôle qu'on ne lui commandait pas, et qu'il se refusait à remplir celui qu'on exigeait de lui, il devenait dangereux, il fallait le supprimer : Marc le supprima, en lui appliquant brusquement un furieux coup de son épée sur la tête. Berthelay roula, mort, aux pieds du vieil époux de la jeune Yseult.

Sur ces entrefaites arriva Amans; il vit son frère assassiné, et le roi tenant encore en main l'instrument homicide. Saisi de douleur et d'indignation, il tira son épée et se précipita. La reine Yseult accourut avec ses femmes, et les sépara.

— Par respect pour vous, madame, dit Amans, tout frémissant, je remets pour l'instant mon épée au fourreau... Mais devant vous aussi, je ne crains pas d'accuser le roi Marc de meurtre et de félonie... Il a tué mon pauvre frère désarmé : c'est un crime doublé d'une lâcheté ! J'en tirerai justice, s'il y a un Dieu au ciel !...

— Justice ! Justice ! s'écrièrent les deux suivantes d'Yseult, toutes deux sœurs, toutes deux cousines des deux frères.

— Nous partons à l'instant tous trois pour Cramalot, mes cousines et moi, reprit Amans. Nous verrons le roi Artus et nous porterons notre accusation devant lui...

— J'accepte votre défi, répondit le vieux monarque cornouaillais, à la condition que vous ne trahirez pas mon nom... Si vous me jurez cela, je vous jure, moi, d'être à Cramalot dans six jours et d'y accepter publiquement votre défi !...

Amans jura et partit incontinent avec ses deux cousines. Marc, embarrassé de cette fâcheuse affaire, laissa la reine Yseult avec Brangien dans une abbaye voisine, et partit à son tour pour s'occuper exclusivement des moyens de tirer une prompte vengeance de son neveu Tristan.

CHAPITRE XXXVI.

De la rencontre que le roi Marc fit, en chemin, du chevalier gabeur Dinadam, et des mauvais tours que celui-ci lui joua, en s'apercevant qu'il avait affaire à un Cornouaillais.

A peine le roi Marc eut-il fait une lieue, qu'il aperçut un chevalier armé de toutes pièces. Connaissant la coutume des Bretons, qui ne se rencontraient jamais sans rompre une lance ou deux, et forcé de s'y soumettre, le roi de Cornouailles s'y prépara, quoique à regret. Celle du chevalier qui venait à sa rencontre, était de ne jamais refuser une joute, mais aussi de n'en jamais proposer une, le premier. Marc, voyant cela, prit une assez mauvaise opinion de lui. Dinadam, car c'était lui-même, prit encore une plus mauvaise opinion du roi Marc, en constatant, à ses armes, qu'il était de Cornouailles, le pays le moins estimé comme chevalerie.

Tous les deux, néanmoins, se saluèrent et s'abordèrent. Marc demanda à Dinadam des nouvelles de la cour du roi Artus, et Dinadam lui raconta compendieusement ce qui s'était passé à la réception de Tristan à la Table Ronde. Il éleva jusqu'aux nues les actions, la vaillance et la beauté de son ami, et porta ainsi, sans s'en douter, les atteintes les plus cruelles à l'âme envieuse et jalouse du monarque cornouaillais.

Puis :

— Chevalier, lui dit-il en se gaussant, depuis longtemps je croyais que nous ne verrions plus jamais de chevaliers de Cornouailles en notre vaillant pays de Logres !... Mal y tombent-ils, à moins qu'ils n'aient la patience d'y être gabés à bouche que veux-tu... Il me semble que vous êtes taillé pour cela, beau chevalier !... Or ça, ne pourriez-vous me donner quelques nouvelles du plus chétif et couard roi de l'univers ?... Que fait et dit Marc le honni, je vous prie?... Fait-il bonne et chère mine, en l'absence de son neveu Tristan, le bel ami de la belle Yseult?...

Marc trouvait deux inconvénients à se fâcher de ce propos outrageux. Le premier était de se faire connaître ; le second était de se battre : deux périls, dont le dernier n'était pas le moindre. Il le souffrit donc en douceur, et Dinadam qui, à cette mansuétude, reconnut Marc pour un vrai chevalier de Cornouailles, se proposa bien de s'en amuser et de le pousser à bout par les plus cruelles plaisanteries.

Ils firent route ensemble, dissimulant l'un et l'autre leurs sentiments réciproques. Le lendemain matin, Dinadam, apercevant au loin des pavillons tendus, et six boucliers attachés aux branches d'un pin, sur lesquels il reconnut les armes de six de ses compagnons de la Table Ronde, vint vers Marc en jouant l'effroi, et lui dit :

— Ah ! sire chevalier, je suis perdu si vous ne me secourez !... Je viens de reconnaître les armes de mes plus mortels ennemis, et quoique ce soient six des plus redoutables chevaliers du royaume de Logres, la confiance que j'ai dans votre haute valeur, fait que je me décide à les attaquer...

— Gardez-vous-en bien ! s'écria Marc en frémissant. Dans quel péril ne nous jetteriez-vous pas !...

— Je le sais, reprit le malin Dinadam, mais avec vous je ne dois rien craindre !...

Dinadam, cela dit, partit aussitôt, et, du fer de sa lance, arracha du pin les six écus, qui tombèrent avec fracas sur le sol. A ce bruit, les chevaliers auxquels ils appartenaient sortirent de leurs pavillons, tout armés. Le pauvre vieux Marc, comprenant bien que la partie n'était pas égale, et qu'il avait tout à perdre en restant là une minute de plus, maudit de bon cœur son téméraire compagnon, donna des éperons dans le ventre de son cheval, et s'esquiva au plus vite. Dinadam, ôtant alors son casque, se fit reconnaître, et raconta l'aventure, dont les six chevaliers rirent beaucoup, en se promettant d'en rire davantage s'ils parvenaient à mettre la main sur le fugitif.

La chose fut plus facile qu'ils ne l'espéraient et que ne l'espérait aussi le roi Marc; car, sur le soir, ayant rencontré un page du roi Artus, avec l'infortuné Daguenet qui, quoique chevalier, ne passait

plus à la cour que pour être le fou du roi, ils surent ainsi quel chemin avait pris le Cornouaillais.

Dinadam imagina aussitôt de retenir Daguenet, et il lui proposa de prendre les armes de Bliombéris, l'un des six preux, lequel étant un peu blessé, ne pouvait alors marcher que désarmé. Daguenet, quoique affolé et très faible de corps, avait du courage, et il se souvenait d'avoir autrefois conduit prisonniers à son maître, deux chevaliers cornouaillais vaincus par lui : il accepta de combattre celui-ci.

L'affaire ainsi arrangée, Dinadam pria ses compagnons de se tenir cachés dans un carrefour de la forêt, qu'il leur désigna ; puis il courut rejoindre le roi Marc dans l'endroit où le page du roi Artus lui avait dit l'avoir rencontré.

Marc fut aussi honteux qu'étonné de revoir Dinadam, dont il espérait que les six chevaliers bretons l'avaient défait pour toujours.

— Comment diable vous y êtes-vous pris pour échapper à vos ennemis? lui demanda-t-il.

— Ces ennemis étaient mes amis, répondit Dinadam. Trompé par leurs armes, je croyais qu'il allait falloir coup férir, soit de la lance, soit du branc d'acier, et j'étais assez embarrassé, à cause de votre absence... Heureusement, la méprise dura peu; au lieu de nous tuer, nous nous embrassâmes... Ils voulaient que je restasse avec eux; mais l'attachement que je ressens pour vous m'en empêcha... Je les quittai au plus vite pour vous suivre... et me voilà !...

— Grand merci de cet honneur, dit Marc, en maudissant intérieurement Dinadam.

Ils soupèrent ensemble. Le lendemain, de bon matin, le vieux Marc voulut se rendre à Cramalot. Par malheur pour lui, il en ignorait la route, et, quoique désolé de voyager encore avec l'impitoyable gabeur qui s'offrait à le conduire, force lui fut donc de le suivre jusqu'à ce qu'il pût trouver le moment de s'en séparer à jamais.

Dinadam le mena droit au carrefour où les six chevaliers bretons l'attendaient. Daguenet, seul, se présenta au-devant du roi Marc, couvert des armes de Bliomberis, et le défia à la joute. Marc voulut en céder l'honneur à Dinadam.

— Y pensez-vous? s'écria ce maudit gabeleur. Jamais vous ne trouverez une plus belle occasion de vous couvrir de gloire; je ne veux pas vous la ravir. Le chevalier qui vous défie en ce moment, n'est autre que le fameux Lancelot du Lac, le plus redoutable des chevaliers de la Table Ronde !...

Marc frémit, et, plus que jamais, insista pour que Dinadam se réservât pour lui seul le périlleux honneur auquel il voulait l'exposer.

A ce moment, Daguenet s'avança sur eux, en criant comme un fou :

— Couards chevaliers, à la joute ! A la joute !...

Marc n'écouta plus que la peur, et, comme la veille, il enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval et s'enfuit à toute bride. Les six chevaliers et leurs écuyers se montrèrent, et firent la huée sur le fugitif, en criant à tue-tête :

— Couard ! Couard ! ô Cornouaillais ! ô couard ! ô coux !...

CHAPITRE XXXVII

Comme Amans demanda au roi Artus le jugement de Dieu contre le roi de Cornouailles, et l'obtint. Ce qui en résulta.

Amans et ses deux cousines étaient déjà arrivés à Cramalot, à la cour du roi Artus, lorsque Marc y arriva, au milieu des huées et de la boue que la populace, instruite de ses précédentes couardises, lui jeta pour le saluer, en le reconnaissant à ses armes cornouaillaises et à son cheval.

Fidèle à la parole qu'il avait donnée au vieil époux de la blonde Yseult, Amans ne le nomma pas au chef de la Table Ronde, en l'accusant du meurtre de son frère. Il se contenta de demander le combat à outrance contre lui ; Artus y consentit et ordonna qu'il aurait lieu le lendemain.

Les deux adversaires se présentèrent dans le champ clos désigné d'avance.

— Je jure, dit solennellement le frère de l'infortuné ; je jure que ma cause est légitime et sainte, et comme j'en appelle au jugement de Dieu, je demande que le meurtrier de mon frère fasse le même serment !...

— Je m'y refuse, répondit Marc d'une voix sombre, qui dissimulait sa peur.

On dut passer outre, et les deux combattants s'avancèrent l'un contre l'autre.

Amans était courageux; il avait le bon droit de son côté. Marc était lâche; il avait son crime contre lui. Le ciel était voilé ce jour-là et ne vit rien de ce qui se passait sur la terre en ce moment-là : Amans reçut un coup mortel.

Les juges du camp étaient prêts à livrer les deux demoiselles accusatrices, les cousines du maladroit chevalier, pour qu'elles fussent brûlées vives, selon les lois de ces sortes de jugements ; mais l'un d'eux ayant fait observer que le chevalier vainqueur avait refusé de prêter le serment, on suspendit l'exécution et l'on remit la décision de cette affaire à la sagesse du roi Artus.

En conséquence, Marc et les deux cousines comparurent au pied du trône. Artus interrogea le vieux roi cornouaillais avec cette majesté qui fait souvent trembler les consciences les plus réfractaires. Marc, éperdu, troublé, balbutia et confessa malgré lui le crime dont il s'était rendu coupable, en trahissant le secret qu'il voulait si bien garder.

— Roi Marc, lui dit alors Artus, indigné, vous avez commis là une action déloyale et perverse, indigne d'un chevalier et d'un roi. Vous êtes mon prisonnier, car je suis votre seigneur suzerain et vous relevez de ma justice...

Artus, respectant en Marc la dignité royale, ne voulut pas lui donner d'autre prison que sa propre cour. Il ne pouvait rien pour le malheureux Amans, sinon de le faire inhumer honorablement, ce qu'il s'empressa d'ordonner. Il ne pouvait rien pour les deux cousines, sinon de les confier en bonnes mains, afin de leur faire oublier la catastrophe qui venait de les affliger : il les présenta à la reine Genièvre, en les lui recommandant avec bonté.



— Qu'elles trouvent en vous, chère dame, lui dit-il, la protection et l'amitié qu'elles viennent de perdre... La reine Yseult les aimait, d'ailleurs ; c'est un nouveau titre à l'attention de votre cœur !...

— Pauvres chères filles! s'écria Genièvre en les embrassant toutes deux.

CHAPITRE XXXVIII

Comme la reine Yseult, en l'absence de son époux, occupait ses loisirs et charmait son attente. Ce qui lui arriva, pendant qu'elle se promenait dans la forêt avec Brangien, et comme elle fut heureusement délivrée de la brutalité de Bréus-sans-Pitié.

Pendant ce temps, que devenait la belle et intéressante Yseult?

Restée seule dans une abbaye avec sa fidèle Brangien, elle attendait les ordres du roi Marc et des nouvelles du chevalier Tristan. Ni les uns ni les autres ne lui arrivaient, et l'ennui commençait à s'emparer de son âme, surtout à cause de l'absence des dernières. Sa seule distraction consistait à s'aller promener de temps en temps dans la forêt voisine, aux environs d'une claire fontaine dans le cristal de laquelle elle mirait son doux visage pour s'assurer qu'il était encore fait pour attirer et fixer les regards de son bel ami. Quelques arbres croissaient autour de cette fontaine et l'ombrageaient aux heures ardentes de la journée; Yseult prenait un plaisir extrême à graver sur leur écorce le chiffre de son amant entrelacé avec le sien, ainsi que leurs noms et leurs devises réciproques. Quelquefois aussi, pour supporter plus aisément le mortel poids des heures, elle chantait quelques lais amoureux, quelques ballades langoureuses, en s'accompagnant de sa harpe, dont elle maniait les cordes avec un rare talent. Le nom de Tristan montait toujours, en ces occasions-là, de son cœur à ses lèvres, et tout en les faisant trembler de bonheur, il leur donnait une harmonie et une suavité sans pareille. Les oiseaux eux-mêmes, lorsqu'elle chantait, se taisaient pour mieux l'écouter, et quelques-uns, parmi les plus habiles, pour mieux l'imiter.

Un jour, le mélodieux accent de cette voix amoureuse attira jusque-là le chevalier Bréus-sans-Pitié, si digne de son nom. Ce Bréus avait des mœurs abominables, une âme vile, une force brutale, qui le rendaient également redoutable aux deux sexes. Il terrassait les hommes et les femmes, tuait les uns et outrageait les autres, sans plus de souci que d'un fétu; le tout pour assouvir ses passions bestiales. La voix d'Yseult l'attira, comme le chant de l'oiseau attire l'oiseleur. Il s'approcha plus près avec précaution, pour n'effaroucher personne, et regarda. En voyant Yseult et Brangien, toutes deux jeunes, toutes deux jolies, quoique à des titres et à des degrés différents, son âme impure se prépara à goûter le bonheur des vautours. Bientôt il distingua celle que la nature avait le plus richement garnie d'attraits et de perfection : c'était Yseult-la-Blonde. Ses projets se tournèrent uniquement vers elle...

Yseult chantait un lai.

Ma Brangien, ma tant fidèle amie,
Rappelle-toi Tristan, son doux maintien,
Quand il disait : « Fors la Parque ennemie,
« Nul, chère Yseult, ne rompra mon lien.

« Bien asservi dans son doux vasselage,
« Ton tendre amant ne désire que toi.
« Si prix je veux, c'est pour t'en faire hommage;
« Si vivre veux, c'est pour garder ma foi.

« Boire amoureux, c'est trompeuse magie;
« Désirs brûlants, c'est flamme de tes yeux;
« Nos vœux secrets, c'est douce sympathie;
« Nos doux liens, c'est bien l'œuvre des Dieux!... »

Bréus-sans-Pitié était à cheval. Animé d'un nouveau transport, il sauta brusquement à terre pour courir sur sa proie comme l'épervier sur la sienne. Yseult et Brangien l'aperçurent et s'enfuirent, épouvantées, Bréus n'en voulait qu'à la première; il la poursuivit, l'atteignit et la saisit. Yseult poussa un cri perçant et perdit connaissance.

Bréus n'en demandait pas davantage : on a toujours facilement raison d'une femme évanouie ! Il l'enleva comme il eût fait d'un faon de quelques jours et la porta vers son cheval qui, effrayé par le cri qu'avait poussé Yseult, venait de casser sa courroie et de s'échapper : Bréus abandonna un instant son précieux fardeau pour courir après lui.

Pendant que la belle reine de Cornouailles gisait évanouie sur l'herbe, Brangien faisait retentir la forêt de ses cris d'appel. Un chevalier parut. Il avait des armes simples et son écu était couvert d'une housse. Attendri par le désespoir de la fidèle Brangien, il s'approcha d'elle et l'interrogea avec intérêt. Ce fut en vain. Brangien était suffoquée par la douleur : elle ne put lui répondre. Mais il s'aperçut qu'elle avait les regards tournés vers une femme étendue à terre sans connaissance : il courut avec empressement à son secours.

Au même instant revenait Bréus-sans-Pitié, qui avait atteint son cheval et rattaché son mors. Les cris de Brangien redoublèrent en le voyant reparaître. Le chevalier inconnu comprit tout alors, et il n'hésita pas à prendre la défense de ces deux femmes menacées. Il mit sa lance en arrêt et courut à la rencontre de Bréus qu'il renversa. Bréus, feignant d'avoir reçu un coup mortel, resta immobile sur la place où il venait de choir, et attendit que le chevalier inconnu se fût éloigné. Quand il vit qu'il descendait de son cheval pour secourir Yseult, il se releva prestement, remonta sur le sien, l'éperonna brutalement et s'enfonça dans le plus épais de la forêt.

Le chevalier inconnu s'était approché d'Yseult. Il souleva doucement sa tête charmante, écarta les cheveux blonds et soyeux qui lui couvraient le visage, la contempla durant l'espace d'un éclair, et

tout-à-coup, à son tour, il poussa un cri et tomba évanoui...

Brangien arrivait. Elle ne s'occupa d'abord que de sa belle maîtresse, toujours insensible. Elle alla puiser de l'eau à la fontaine et la lui jeta sur le visage pour que le saisissement la fît revenir à elle. Quelques moments après, en effet, Yseult rouvrit ses beaux yeux et regarda autour d'elle avec un peu d'égarement. La présence de sa fidèle Brangien la rassura ; puis la terreur lui revint en apercevant un chevalier armé, étendu sur l'herbe auprès d'elle.

— Ne vous effrayez pas, chère maîtresse, lui dit Brangien. Celui-là ne ressemble pas à l'autre... L'autre vous outrageait, celui-ci vous a défendue...

— Mais il est blessé, mort peut-être, en me défendant !... s'écria la compatissante Yseult, en voyant que le chevalier inconnu ne donnait plus aucun signe de vie.

La belle reine de Cornouailles, à ce spectacle, ne put retenir quelques larmes. Heureusement, une plainte étouffée par la visière du heaume, un soupir, un tressaillement, lui firent juger que ce vaillant défenseur n'était pas mort et qu'il avait seulement besoin d'un peu de secours. Aidée de Brangien, elle s'empressa de délacer les attaches du casque, releva prestement la visière et mit à nu le visage du chevalier.

— Tristan !... s'écria-t-elle, en pâlissant et en tombant une seconde fois évanouie sur la poitrine de son amant.

CHAPITRE XXXIX

Comme Lancelot et Tristan joutèrent l'un contre l'autre, et, après le combat, s'embrassèrent et allèrent à l'abbaye où l'amant de la reine Genièvre fut présenté à la reine Yseult.

La coutume de la Table Ronde était que, le surlendemain de la réception d'un chevalier, il allât pendant dix jours à la quête des aventures. Il était permis à ses compagnons de le suivre, couverts d'armes inconnues, et de l'appeler à la joute, sans toutefois en venir au combat. La quête de Tristan l'avait empêché de se trouver au combat du rci Marc. Plusieurs de ses compagnons l'avaient suivi, et presque tous avaient été renversés par lui. Lancelot du Lac voulut faire à Tristan la galanterie amicale de rompre une lance avec lui pendant sa quête. Sans se faire connaître, il se couvrit d'armes blanches comme un nouveau chevalier, et, quoiqu'il eût déjà éprouvé la force prodigieuse de l'amant d'Yseult, il ne prit qu'une lance légère afin de ne pas le blesser.

Lancelot arriva près de la fontaine peu de temps après qu'Yseult et Tristan eurent repris leurs sens. Il vit de loin son ami, pied à terre, la main d'Yseult sur son cœur, et comme il ne connaissait pas la belle reine de Cornouailles, il crut facilement à une trahison amoureuse de la part du nouveau chevalier de la Table Ronde.

— Sire chevalier, lui cria-t-il, il m'appert que vous cherchez de douces aventures et que vous savez à merveille les trouver !...

Tristan, mécontent de se voir raillé et troublé par un chevalier inconnu, quitta la main d'Yseult, qui, s'enveloppant de sa mante, prit avec Brangien le chemin de l'abbaye.

— Chevalier, dit alors Tristan à Lancelot, c'est manquer de courtoisie que de parler ainsi que vous venez de le faire... Maintenant je vais savoir qui vous êtes ; il est probable que vous savez mieux gaber et vous gausser que rompre une lance ou tenir une épée...

Cela dit, l'amant d'Yseult saisit sa lance et sauta sur son cheval. Lancelot, le voyant prêt, s'éloigna et prit le champ nécessaire pour la course.

Lancelot n'avait pas si bien déguisé sa voix, que Tristan ne se fût aperçu que cette voix ne *lui était* pas absolument inconnue. En outre, ce que l'amant de la reine Genièvre ne savait pas déguiser, c'était la perfection de sa taille, la grâce avec laquelle il maniait une lance et faisait virer son cheval. Tristan le reconnut tout-à-fait dans la *demi-volte* qu'il fit pour s'éloigner de lui, et il *se promit bien de le* gaber à son tour.

Les deux valeureux preux laissèrent courir leurs chevaux. Au moment où ils allaient se joindre, Lancelot rompit sa lance sur le bouclier de Tristan : elle vola en éclats. Au lieu de porter la sienne contre Lancelot, Tristan la releva brusquement. Tous deux voltèrent et revinrent l'un sur l'autre, l'un désarmé, l'autre sa lance haute et immobile.

— Sire chevalier, demanda Lancelot, étonné de ce procédé, pourquoi me déprisez-vous tant, que vous n'avez pas daigné me toucher de votre lance ?...

— Cher sire, répondit Tristan, blesser ce qu'on aime le plus, c'est se blesser soi-même. Or, maintenant que vous voilà désarmé de votre lance, permettez-moi de vous conduire auprès de la reine Yseult, qui vous en donnera une autre de sa belle et douce main...

Lancelot du Lac, enchanté de voir que son ami l'avait reconnu, ne le fut pas moins d'apprendre qu'il allait enfin rencontrer cette charmante reine de Cornouailles dont sa belle mie, la reine Genièvre, l'avait tant et tant entretenu. Il sauta à terre, délaça son casque et embrassa son cher Tristan, qui le conduisit incontinent vers Yseult.

— Incomparable fleur de grâce et de beauté, dit Lancelot en fléchissant galamment un genou devant elle, j'avais déjà appris à vous aimer : je suis admis aujourd'hui à l'honneur de vous admirer... La reine Genièvre est bien belle ; mais je trouve que mon ami Tristan est bien heureux !...

Puis, il lui baisa la main. Mais Yseult, le relevant aussitôt, l'attira doucement à elle et l'embrassa comme le meilleur ami de son amant, et celui dont elle désirait depuis longtemps la présence.

Cela fait, on soupa, et le plus gaîment du monde. Lancelot parla beaucoup de la reine Genièvre ;



Tristan regarda beaucoup la reine Yseult, et, une fois le souper fini, chacun alla se coucher. Lancelot du Lac fut le seul, des hôtes de l'abbaye, qui dormit paisiblement et sans interruptions jusqu'au jour.

CHAPITRE XL

Comme Tristan de Léonois passa trois jours dans les extases amoureuses, et ne s'y arracha qu'à regret, pour se rendre à Cramalot. Comme le roi Artus requit un don du roi Marc, qui l'accorda, et comme l'oncle et le neveu revinrent ensemble.

Il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte. Lancelot, d'ailleurs, avait la discrétion qu'il fallait avoir en pareille occurrence. Il avait troublé, la veille, ces deux beaux amoureux en train de se conter leur amour à coups de baisers: il ne voulut pas les troubler une seconde fois par sa présence trop prolongée. Il les savait réunis: cela lui suffisait, puisqu'il les savait heureux de cette réunion. Il prit donc congé d'Yseult-la-Blonde, qui le chargea de dire, de sa part, mille choses tendres à la belle Genièvre, et de l'assurer du désir ardent qu'elle avait de pouvoir se rendre à sa cour, afin de l'embrasser.

Il restait encore à Tristan trois des dix jours qu'il devait employer à sa quête. Mais que pourrait-on chercher encore quand on a trouvé ce qu'on aime? Et n'était-il pas bien permis à ce chevalier couvert de lauriers, de consacrer trois jours à se couronner de myrtes?...

De pareils moments sont trop courts, hélas! Il faudrait pouvoir arrêter dans son vol rapide cet éternel vieillard armé d'une faux, qu'on appelle le Temps, et que rien n'émeut de ce qui se passe ici-bas, ni les joies, ni les douleurs humaines.

Yseult et Tristan passèrent ces trois jours sans s'en apercevoir. Mais la prudente Brangien qui, quoique jeune et jolie, n'avait aucune affaire qui l'empêchât de les compter, Brangien eut la cruauté d'avertir Tristan que son oncle le roi Marc était à la cour d'Artus; qu'il était temps de l'aller voir, pour ne point lui donner de soupçons; et, qu'après les dix jours expirés, il devait aller rendre compte de sa quête.

Tristan se rendit avec chagrin à des raisons si pressantes. L'Amour devait céder le pas au Devoir!..

La blonde Yseult, aussi chagrine que lui, pour les mêmes motifs, se décida à grand'peine à se séparer de lui. Elle le serra dans ses bras d'un air pâmé, lui ceignit en soupirant son épée, lui attacha avec distraction ses éperons dorés, et, sans la présence et les conseils de Brangien, la belle Yseult eût été obligée de les attacher une seconde fois.

Tristan partit et arriva à Cramalot avant la nuit. Il ne vit ce soir-là que son ami Lancelot et le roi Artus à qui il rendit compte de sa quête et même de la plaisanterie qu'il avait faite à Lancelot. Ce dernier eut un sourire malin en ne l'entendant parler que de hauts faits de chevalerie.

Le lendemain matin, Artus enferma Tristan dans sa chambre, assembla sa cour et fit appeler le roi de Cornouailles.

— Roi Marc, lui dit-il, je ne veux plus aujourd'hui vous reprocher un acte de fureur que vous devez vous reprocher sans cesse à vous-même... Seulement, en présence de tous mes chevaliers, je vous requiers un don...

Le vieux roi de Cornouailles n'avait rien à refuser à son suzerain qui, dans ce moment, abolissait le crime qu'il avait commis en se battant contre Amans pour une cause injuste, et en refusant de prêter le serment ordinaire aux juges du camp. Il accorda facilement le don.

Lors le grand Artus reprit:

— Pardonnez-donc à votre neveu Tristan de Léonois toute la peine qu'il a pu vous causer depuis long temps, et jurez de le tenir désormais chèrement, comme beau neveu et comme le meilleur chevalier de la terre...

Le roi de Cornouailles promit, et il prêta son serment sur les grands reliquaires qu'Artus fit apporter à cette intention. Ensuite Tristan fut appelé, il vint, on le présenta à son oncle: tous deux s'embrassèrent. Mais c'était une réconciliation plâtrée: Tristan ne renonçait pas plus, intérieurement, à être désagréable à son oncle, en tant que mari, que Marc ne renonçait à être désagréable à son neveu, en tant que roi.

Les chevaliers de la Table-Ronde, présents à ce raccommodement, en jugèrent ainsi, et leur amitié pour Tristan s'en émut; ils craignirent qu'il ne devînt un jour ou l'autre victime de la perfidie de son oncle, dont le caractère leur était maintenant connu. Lancelot du Lac, surtout, ne put se défendre d'un noir pressentiment, et, pour préserver autant que possible son ami des orages qu'il voyait amoncelés sur sa tête, il attira le roi de Cornouailles dans une embrasure de fenêtre, et lui dit:

— Roi Marc, le roi Artus a parlé: je n'ai pas à revenir sur ce qu'il a fait à votre égard. Vous êtes libre, et vous allez retourner en Cornouailles, où Tristan ne va pas manquer de vous suivre... Tristan, ne l'oubliez pas, est chevalier de la Table Ronde, et, de plus, mon ami cher: à ce double titre, qu'il soit sacré pour vous; ou sinon, la vengeance de ses compagnons, et la mienne en particulier, vous ira chercher au cœur de vos Etats, et vous en saura châtier cruellement!... Vous êtes averti: allez maintenant!..

La belle reine Genièvre appela Tristan dans son retrait parfumé, où si souvent le beau Lancelot était admis; là, elle ne lui cacha rien, et de ses tendres sentiments pour Yseult, et de ses tendres sentiments pour Lancelot du Lac; et, finalement, elle lui remit une lettre dans laquelle elle engagea vivement son amie à se réfugier auprès d'elle, dans le royaume de Logres, à la plus petite tentative méchante de la part du vieux roi Marc.

Artus, de son côté, dit à l'amant d'Yseult:

— Cher Tristan, vous êtes maintenant de ma maison, et de la Table Ronde. Votre oncle est si peu



digne de vous avoir dans sa cour, que je ne vous vois et ne vous laisse partir qu'avec le plus grand regret... N'hésitez pas, si vous avez à vous en plaindre, à venir rejoindre vos compagnons et vos amis, et croyez, noble et cher Tristan, que je serai toujours de ce nombre.

L'oncle et le neveu partirent, accompagnés des adieux de toute la cour d'Artus. L'horreur qu'on avait pour Marc, l'amour qu'on avait pour Tristan, portèrent même les dames du palais de Genièvre à désirer secrètement que le beau chevalier pût impunément augmenter ses torts envers son oncle...

CHAPITRE XLI

Comme le vieux roi Marc n'eut rien de plus pressé, une fois arrivé en Cornouailles, que de violer le serment qu'il avait fait au roi Artus, de respecter la liberté et la vie de son neveu Tristan; et comme ce dernier fut délivré, ainsi qu'Yseult, par l'intervention du chevalier Perceval.



arc et Tristan arrivèrent le soir même à l'abbaye, et la tendre et malheureuse Yseult les reçut avec des sentiments bien différents et bien voilés. La joie qu'elle ressentait à revoir Tristan, elle fut forcée de la cacher soigneusement; celle qu'elle ne ressentait pas à revoir Marc, elle fut forcée de la montrer et de la faire sonner bien fort, pour que le jaloux barbon y crût un peu. Pauvre Yseult! Pauvres femmes, dont le rôle est de mentir sans cesse!

Marc ne dormit guère. L'aurore paraissait à peine, qu'il se leva, occupé des moyens de violer impunément le serment qu'il avait prêté entre les mains du roi Artus, malgré la menace de vengeance que lui avait faite Lancelot du Lac.

Agité par ces exécrables pensées, il parcourait les dortoirs de l'abbaye, vides des nonnains, occupées à chanter matines, lorsqu'une vieille religieuse qui avait été trop curieuse quelques jours auparavant, pendant le premier séjour de Tristan dans l'abbaye, le mit au courant des tendres conversations que les deux amants avaient eues ensemble.

Il n'en fallait pas tant pour rallumer la colère à peine éteinte du vieux roi. Il allait incontinent courir sus à son neveu, lorsqu'il réfléchit qu'il était encore dans les Etats d'Artus et qu'il pourrait bien lui en cuire s'il donnait carrière à ses idées de vengeance. Il se contint; mais, de ce moment, sa résolution fut bien arrêtée de devenir parjure aussitôt qu'il serait en Cornouailles. Cette honnête projet, et la certitude où il était d'être bientôt maître de la vie de son neveu, lui redonna le repos et l'apparente sérénité dont il avait besoin pour mieux tromper les deux amants sur ses véritables intentions.

Yseult, Marc et Tristan s'embarquèrent pour le royaume de Cornouailles, où ils arrivèrent quelques jours après. Marc, fidèle à son projet, afficha envers Tristan la plus absolue confiance et le rendit plus sire que jamais dans son propre royaume et dans sa propre maison...

Toute la cour de Cornouailles s'empressa à célébrer ce retour par des fêtes magnifiques. Dinas, le sénéchal aux brachets, surpassa tous les barons par l'éclat et la splendeur qu'il donna aux siennes. Son château eut l'honneur de recevoir le roi, la reine et le chambellan, ainsi que leurs principaux officiers. Et ce château était digne de cet honneur par l'ingénieuse façon dont il avait été construit par un architecte arabe, qui en avait disposé tous les appartements en forme de labyrinthe; de telle sorte que, après s'être réunis un temps suffisant sur un terrain commun, la reine Yseult sortait d'un jardin de fleurs, lorsque Tristan sortait d'une bibliothèque.

Malheureusement, le palais du roi Marc n'offrait pas les mêmes avantages à nos deux amants, et, comme ils étaient trop amoureux pour être prudents, le misérable Andret ne tarda pas à les surprendre et à les faire surprendre par le roi de Cornouailles. Tristan fut jeté dans un cul-de-basse-fosse, et Yseult fut une seconde fois renfermée dans la tour.

Vainement toute la cour du roi Marc fit les plus grands efforts auprès de lui pour obtenir la liberté d'Yseult et de Tristan. Gouvernail, voyant qu'il ne pouvait pas même obtenir la permission de voir son élève, comprit qu'il n'y avait plus rien à ménager; et, tremblant pour les jours de Tristan, il partit secrètement pour le Léonois, afin d'y rassembler au plus vite une petite armée et revenir délivrer le prisonnier.

Sur ces entrefaites arriva à Cintageul le jeune Perceval, chevalier de la Table Ronde. Surpris, à bon droit, de la solitude et du deuil qui régnaient dans cette cité, il interrogea quelques habitants et apprit ainsi d'eux toute la vérité. Alors, sans plus tarder, il se rendit au palais du roi, alla droit à l'appartement de Marc, en ouvrit la porte sans plus de cérémonie, et dit d'une voix haute et ferme:

— Roi parjure et félon, pourquoi tiens-tu enclose la reine Yseult, et enferré en chartre privée le chevalier Tristan?...

Il eût été triste et embarrassant pour le roi Marc d'en dire la véritable raison. Il aima mieux répondre avec outrecuidance:

— Chevalier hardi, je n'ai de comptes à rendre de ma conduite qu'à Dieu et à ma conscience... Et je ne sais pas de quel droit le premier coureur d'aventures venu se permet de m'interroger ainsi! Depuis quand un roi répond-il à un vassal?...

Perceval avait le cœur chaud et la main prompte. Il tira son épée et s'élança sur le roi. Andret, qui survint en cette instant, voulut défendre son maître: le preux du roi Artus le saisit et le jeta par la fenêtre, sans se soucier de quelle manière il retomberait. Puis, revenant à Marc, un peu ébaubi de tout cela, Perceval le terrassa, lui prit les clefs de la tour et de la prison, et, après lui avoir fait jurer de mieux vivre à l'avenir avec sa femme et son neveu, il courut délivrer ces deux amants.

Marc n'était pas assez aimé de ses sujets, et ceux-ci, d'un autre côté, n'étaient pas assez valeureux, pour qu'ils fussent empressés à le secourir; et les cris du traître Andret, qui s'était cruellement blessé dans sa chute, n'excitèrent personne à venger son injure.

Perceval fit assembler les barons, leur apprit le serment que le roi Marc venait de prêter entre ses mains, et leur fit promettre, à leur tour, de forcer ce prince à tenir ce qu'il avait juré, en les menaçant de la vengeance d'Artus, de Lancelot et de tous les chevaliers de la Table Ronde, s'ils manquaient, eux aussi, à leur parole.

Il n'en fallait pas tant aux timides chevaliers de Cornouailles, pour tout promettre. Ils prêtèrent avec empressement le serment demandé; et le fier Perceval, après avoir baisé la main d'Yseult, et juré fraternité d'armes avec Tristan, quitta Cintageul pour voler aux glorieuses aventures auxquelles il était destiné.

CHAPITRE XLII

Comme le roi Marc viola une seconde fois son serment, à l'égard de son neveu, et comme, cette fois, il en fut puni par la révolte de ses sujets et par l'arrivée, à Cintageul, de l'armée du Léonois, conduite par Gouvernail.



Une fois qu'on a violé un serment, rien n'empêche qu'on n'en viole un autre. Le vieux roi Marc, vindicatif et jaloux, ne pouvait pas plus respecter la parole qu'il avait donnée à Perceval, qu'il n'avait respecté celle qu'il avait donnée au roi Artus. Son premier soin, lorsque Perceval eut quitté ses Etats, fut de charger de nouveaux fers les mains de Tristan. Yseult, seule, fut épargnée, à cause du regain d'amour qui poussait encore dru dans le cœur de ce vieux barbon.

Yseult ne pouvait pousser l'hypocrisie jusqu'à feindre une tendresse qu'elle n'avait pas. Elle se contenta seulement de dissimuler ce qu'elle éprouvait : ce fut tout ce qu'elle put faire pour le roi de Cornouailles.

Ce n'était pas assez pour lui. Il comprit que tant que son neveu vivrait, il n'y aurait pas de sécurité à attendre, et il résolut tout naturellement de s'en débarrasser par un moyen violent. Il ne devait pas trop compter sur ses barons, gens pusillanimes; mais il pouvait compter sur le traître Andret, qui ne pouvait pardonner à Tristan la chute que Perceval lui avait fait faire. Marc chargea Andret de tuer Tristan, et Andret accepta avec joie cette abominable commission.

Par bonheur, Gouvernail avait fait diligence et réuni une armée, composée des fidèles sujets du Léonois. Il arriva bientôt à leur tête, jusque sous les murs de Cintageul.

Dinas, pénétré de l'injustice de la cause de Marc, refusa de prendre les armes pour sa défense. Les barons cornouaillais, de leur côte, trouvèrent moins dangereux de se révolter contre lui, que de s'exposer à être massacrés par l'armée des Léonois. Ils prirent les armes, entourèrent le palais, et saisirent Marc et Andret. Quelques-uns coururent à la prison de Tristan, brisèrent ses chaînes, délivrèrent la reine Yseult; et bientôt l'on n'entendit plus partout que le cri de : « A la rescousse! A la rescousse!... »

L'heure de la punition de Marc et d'Andret avait enfin sonné. Les Cornouaillais révoltés conduisirent le roi à la même prison et le couvrirent des mêmes chaînes qu'il avait osé donner à Tristan. Quant à Andret, il fut déchiré en pièces par le peuple. Puis les barons prièrent la belle Yseult et le brave Tristan de monter à cheval, et ce fut à leur suite qu'ils allèrent au-devant de Gouvernail et de l'armée des Léonois.

On devine la joie que manifestèrent ces derniers en voyant Tristan, et l'admiration dont ils furent saisis à l'aspect de la belle Yseult, qu'ils proclamèrent leur reine, par anticipation.

Tristan ne voulut pas rentrer dans Cintageul : sa générosité naturelle lui défendait d'aller braver le roi Marc dans ses fers. Il réunit les barons cornouaillais et leur dit :

— Barons et chevaliers, je n'ai pas le droit de défaire ce que vous avez fait. Vous avez cru de votre équité de me délivrer et d'emprisonner le roi Marc : ainsi soit-il!... Je vous prie et requiers d'accepter le sénéchal Dinas pour gouverneur, pendant tout le temps que durera la captivité de mon oncle, que je vous laisse maîtres d'abréger ou d'allonger, selon que vous le jugerez convenable à vos intérêts et à votre devoir... Je vous demande seulement de me jurer que vous n'attenterez point à sa vie... je ne quitterai point la Cornouailles sans avoir obtenu cette promesse, dont j'ai besoin pour vivre en repos avec ma conscience!...

Les barons cornouaillais firent le serment exigé et acceptèrent le gouvernement de Dinas, qui leur offrait tant de garanties de loyauté. Puis ils prièrent Tristan de se charger du sort de leur intéressante reine, que nul, mieux que lui, ne pouvait protéger.

— C'est affaire à la reine Yseult, répondit Tristan, en rougissant. C'est à elle de se prononcer en cette occurrence : il ne m'appartient pas de violenter ses sentiments et de lui dicter ses devoirs. J'attends sa décision!...

Yseult regarda tendrement son amant, et lui répondit :

— Sire Tristan, jamais plus loyal chevalier ne fut sur terre : je remets volontiers ma destinée entre vos mains. Où vous irez, j'irai! Vous m'avez protégée jusqu'ici : protégez-moi encore... Jamais je ne me lasserai d'être protégée par vous!...

—

CHAPITRE XLIII

Comme Tristan, une fois en Léonois, résolut d'en partir avec Yseult, pour aller dans le pays de Logres, auprès de Lancelot; et, comme, avant son départ, il maria Brangien et Gouvernail, et fit nommer celui-ci roi du Léonois, par ses barons.

Dinas resta donc maître du royaume de Cornouailles. Tristan et Yseult, accompagnés de Gouvernail et de Brangien, se rendirent en Léonois.

Mais ils n'y firent pas un long séjour. Tristan comprit qu'il n'était pas convenable à lui d'offrir en spectacle à ses sujets, l'amour qu'il avait pour Yseult, et celui qu'Yseult avait pour lui. C'était une gêne pour eux : ils résolurent de s'en affranchir, de se réfugier dans le royaume de Logres, et de n'y confier le secret de leur arrivée et de leur séjour qu'à leur loyal ami Lancelot du Lac.

Avant de partir, cependant, ils voulurent faire deux heureux afin que cela leur portât bonheur dans leur voyage. Depuis longtemps, ils s'étaient aperçu que le bon Gouvernail et la bonne Brangien avaient ensemble un air trop tendre, pour ne pas éprouver l'un pour l'autre un sentiment plus vif et plus doux que celui de l'amitié. Le sacrifice que Brangien avait fait à sa chère Yseult, pouvait seul mettre obstable à ce mariage si convenable d'ailleurs. Mais Gouvernail avait été du conseil secret des deux illustres amants, et il avait contribué lui-même à détruire les scrupules de Brangien à cet égard.

Tristan et sa mie firent donc venir ces deux honnêtes confidents de leurs amours.

— Ami Gouvernail, et vous aussi, bonne Brangien, dit Tristan en souriant, laissez-nous vous éclairer, ma dame Yseult et moi, sur les sentiments respectifs de vos cœurs... Les yeux des amants s'y connaissent, mieux que d'autres yeux, en pareille matière... Ami Gouvernail, vous aimez demoiselle Brangien... Demoiselle Brangien, vous aimez l'ami Gouvernail. Unissez donc vos mains comme vous avez uni vos cœurs... C'est notre vœu le plus cher, à ma dame Yseult et à moi!...

La confusion d'abord, puis la joie, firent rougir d'une rougeur sans pareille les belles joues de la bonne Brangien, qui trahit ainsi un secret qui n'en était plus un pour personne. Gourvernail lui tendit sa main loyale, d'un air qui prouvait bien qu'il ne risquait aucun échec à la tendre ainsi : Brangien, en effet, y laissa tomber la sienne, sans hypocrisie, mais en rougissant plus fort encore qu'auparavant.

— Aimez-vous au grand soleil, mes amis, vous le pouvez sans vergogne! dit Tristan en les embrassant, ainsi que la reine Yseult. Maintenant que j'ai assuré votre bonheur, je vais assurer votre fortune!..

Et, en disant cela, l'héritier de Méliadus passa dans une grande salle voisine, où Gouvernail l'accompagna, et où se trouvaient déjà réunis les représentants des divers Etats de son royaume.

— Seigneurs et vassaux, leur dit-il en leur présentant le fidèle écuyer, voici l'homme le plus sage et le plus vertueux que je connaisse... Ma mère m'a confié à lui, et jamais il n'a cessé de veiller sur moi un seul instant... Je lui dois la vie et le bonheur... et je ne pourrais jamais m'acquitter envers lui, si vous ne m'y aidiez un peu... Je vais partir pour un temps plus ou moins long : acceptez le sire Gouvernail, mon ami et mon plus que père, pour mon représentant auprès de vous... Jurez-lui, comme à moi, foi et hommage... et promettez-moi de le choisir pour votre roi, au cas où je viendrais à périr dans le voyage que j'entreprends aujourd'hui !...

Les barons Léonois n'hésitèrent à accepter Gouvernail, offert qu'il leur était par la main victorieuse de Tristan, le fils de leur roi. Ils lui prêtèrent le serment demandé, et, ainsi rassuré, et sur le sort de son ami et sur le sort de son royaume, Tristan s'embarqua, cette même nuit, avec Yseult, pour le pays de Logres, où ils arrivèrent sans encombre.

CHAPITRE XLIV

Comme une fois dans le pays de Logres, à la recherche du château de Lancelot, Yseult et Tristan rencontrèrent des chevaliers du roi Artus, et comme Tristan fut forcé de jouter avec Dinadam et le sénéchal Treu.

Quand les deux amants furent arrivés, ils se dirigèrent vers le château de la Joyeuse Garde, appartenant à leur ami Lancelot du Lac. Tristan était couvert d'armes dépourvues de tout ornement, et sans aucun panache. Yseult était vêtue d'habits très simples, et enveloppée dans une mante de couleur foncée.

Ils marchaient allègrement, délivrés de bien des tracas, de bien des soucis, de bien des inquiétudes. Leurs visages exprimaient le contentement de leurs cœurs. Le jour était clair, l'air était tiède et imprégné de senteurs forestières, les prairies verdoyaient au loin, les oiseaux chantaient joyeusement, nichés sous les ramures, tout en faisant leurs petits nids pour leurs petites couvées : tout invitait au bonheur et à l'expansion. Tristan ne voulut pas être en reste avec les oiseaux : il chanta ce triolet sur un mode fort tendre, en regardant amoureusement sa belle mie, pendue à son bras, comme le lierre à l'ormeau.

Avec Yseult et les amours,
Ah! que je fais un doux voyage!
Heureux qui peut vivre toujours
Avec Yseult et les amours!
Elle est maîtresse de mes jours,
Près d'elle ils sont tous sans nuage.
Avec Yseult et les amours,
Ah! que je fais un doux voyage!

A chaque instant que je te vois,
Dans mon cœur naît trouble agréable;
Mon cœur me dit, et je l'en crois,
(A chaque instant que je te vois)
Que c'est pour la première fois
Que tu vas m'être favorable!

A chaque instant que je te vois,
Dans mon cœur naît trouble agréable.

L'aube du jour t'a vu partir;
Yseult, n'es-tu pas fatiguée?
Ce gazon invite au plaisir.
L'aube du jour t'a vu partir;
Ah! ne fût-ce que pour dormir,
Descends, entrons sous la ramée.
L'aube du jour t'a vu partir:
Yseult n'es-tu pas fatiguée?....

Tout en chantant ainsi, et en s'embrassant presqu'à chaque vers, comme pour mieux les scander et prosodier, Yseult et Tristan arrivèrent à l'entrée d'une grande forêt, voisine de la Joyeuse Garde. Là, ils furent étonnés d'apprendre que le roi Artus habitait ce château depuis deux jours, et, qu'en retournant à Cramalot, il s'amusait à voir jouter les chevaliers de la Table Ronde.

Yseult eût désiré rentrer dans la forêt. Elle en pressa Tristan qui, instinctivement, s'était avancé pour assister de plus près à une joute : mais il n'en était déjà plus temps. Le roi Artus les avait aperçus l'un et l'autre, et il eut la curiosité de savoir quelle espèce de gens ils pouvaient être. En conséquence il leur dépêcha Treu le sénéchal, pour leur demander leur nom.

Dinadam, le bon gabeur que l'on connaît, espérant trouver là une occasion de faire quelque nouvelle plaisanterie, partit avec le sénéchal, et tous deux joignirent Tristan au moment où il se disposait à rentrer sous bois.

— Ah! Ah! chevalier, lui cria Dinadam, les joutes vous font-elles donc peur?... Apprenez alors que quiconque ne veut pas jouter, est indigne de servir les dames... Joutez, ou laissez votre mie à plus vaillant chevalier que vous!...

Tristan, qui avait vivement rabaissé la visière de son heaume, de peur d'être reconnu, ne sonna mot devant cette gaberie du plaisantin Dinadam. Il étouffa un rire qui venait de lui monter à la gorge, et se donna une contenance timide et embarrassée.

Le sénéchal, à son tour, questionna Tristan, qui se décida à répondre :

— Seigneur, quoique je sois chevalier, j'ai si maigre fortune et si pauvre chevance qu'il n'est pas besoin d'en parler : mes armes et mon cheval! Cela ne peut faire envie ni ombrage à personne, à ce que j'ose croire... Pour le présent, je chemine avec ma sœur vers une abbaye de nonnains, où elle va s'enclore, ce qui me chagrine beaucoup...

Le sénéchal ne se contenta pas de cette modeste réponse.

— Ignorez-vous donc la coutume du pays de Logres, sur lequel vous voyagez? lui demanda-t-il. Nul chevalier étranger, armé, ne doit passer sans jouter. Or sus, préparez-vous, car vous êtes arrivé à la joute!...

Dinadam, témoin de ces pourparlers, et pensant qu'il aurait facilement raison de ce piteux chevalier, disputa cette joute au sénéchal, comme ayant parlé le premier à Tristan.

L'amant d'Yseult se défendit encore quelque temps; puis, enfin, il dit à Dinadam et au sénéchal :

— Chevaliers du roi Artus, car je vois bien que vous en êtes, ce ne serait pas courtoisie de votre part que de me contraindre à laisser ma sœur seulette. Partant, puisque vous voulez m'éprouver, jurez-moi au moins de la garder courtoisement, car je sais que les chevaliers de Logres sont très prompts à gaber le pauvre monde, et à conquêter les nobles et gentes pucelles...

— Nous vous le jurons, répondirent Dinadam et Treu, en s'apprêtant à la joute.

Tristan se prépara, de son côté, et feignit de ne pas savoir bien placer sa lance en arrêt, ce qui réjouit d'avance le bon Dinadam, maître en gaberies. Le sénéchal courut sur lui : il reçut sa lance sur son écu sans en être ébranlé. L'arme du sénéchal vola en éclats. Tristan, à son tour, vira et revint sur lui. Mais, manquant à dessein l'atteinte, il feignit, au passer, d'être prêt à tomber, et, d'un seul coup de son bras, renversa le pauvre sénéchal. Descendant alors de son cheval, il prit Treu par la main, et le conduisit à Yseult en lui disant :

— Belle chère sœur, je vous amène ce chevalier conquis, pour vous garder!...

Cela dit, Tristan remonta sur son cheval, et courut incontinent sur Dinadam, qui s'était imaginé que le hasard seul avait fait tomber le sénéchal, et qui vint sur Tristan en toute assurance.

L'amant d'Yseult reçut le coup de lance du gabeur, comme à la première joute, et laissa tomber la sienne sans vouloir toucher Dinadam. Mais, au passer, il l'enleva de son bras droit hors de la selle, le tint sur le cou de son cheval, opéra une demi-volte et vint déposer Dinadam aux pieds d'Yseult, comme un bouquet qu'il eût cueilli à son intention...

— Chevalier, lui dit-il, que vous semble de la manière de jouter de mon pays?... Or sus, gardez bien ma sœur, car j'aperçois de vos compagnons qui viennent et veulent sans doute me parler!...

CHAPITRE XLV

Comme Tristan continua à jouter avec les chevaliers de la Table Ronde, et comme Lancelot du Lac, qui l'avait reconnu, se laissa vaincre par lui, afin d'être conduit auprès de la belle reine de Cornouailles.

Artus, le preux des preux, avait beaucoup ri au spectacle de ces deux joutes, ainsi que tous les chevaliers de la Table Ronde, surtout lorsqu'après avoir vu l'enlèvement de Dinadam, ils l'aperçurent avec le sénéchal, tenant chacun une des rênes du palefroi de la demoiselle inconnue.

Plusieurs s'avancèrent, pour voir la chose de plus près. Bliombéris, l'un des meilleurs jouteurs, les précéda et dit à Tristan :

— Pourquoi donc, sire chevalier, ne vous êtes-vous pas servi de votre lance?

— Sire, répondit Tristan, c'est que j'ai vu que bon métier m'était de l'épargner, et que grand besoin me ferait-elle avec un chevalier tel que vous... Or sus, prenez garde à moi : je vous défie.

Bliombéris, bien résolu de punir la témérité du chevalier inconnu, courut sur l'amant d'Yseult, qui, cette fois, voulut montrer sa force et son adresse.

Solide sur ses étriers, la lance en arrêt, et tenue de façon à prouver aux moins clairvoyants qu'il savait la tenir, Tristan s'avança à la rencontre du brave Bliombéris et soutint son choc sans en être non plus ébranlé qu'une souche : Bliombéris, au contraire, atteint en plein écu, vida prestement les étriers et alla gentiment rouler sur la poussière.

— Chevalier, lui cria tranquillement Tristan, ayez la courtoisie d'aller garder ma sœur, ainsi qu'il a été convenu, dès le départ de cette joute, avec les deux compagnons qui la gardent déjà...

Bliombéris se releva, un peu marri de sa chute inattendue, et alla, l'oreille basse, se ranger à côté de Dinadam et du sénéchal, heureux maintenant de n'être plus seuls à être vaincus.

Les trois neveux du roi Artus remplacèrent Bliombéris, comme Bliombéris avait remplacé Treu et Dinadam, et comme Bliombéris, ils furent forcés de vider les étriers, d'aller embrasser la terre, et, après cela, de se ranger auprès du destrier d'Yseult.

Dix autres chevaliers de la Table Ronde se présentèrent; tous dix eurent le même sort. Cela faisait quinze chevaliers autour de la belle reine de Cornouailles; une garde d'honneur!...

Artus se voyait presque seul. Il appela Lancelot du Lac, qui se hâta d'accourir, et il lui dit :

— Ami Lancelot, l'honneur des chevaliers de la Table Ronde est intéressé à ce que ces défaites successives, vraiment merveilleuses, soient vengées par un succès éclatant : je vous choisis pour jouter contre ce chevalier inconnu.

— Sire, répondit Lancelot à voix basse, ou je me trompe fort, ou mon ami Tristan de Léonois est seul capable d'avoir ainsi abattu vos chevaliers. Je vais, d'ailleurs, m'en assurer en me présentant contre lui... La chose sera facile à constater pour vous comme pour moi, Sire; regardez bien! Si ce n'est pas Tristan, je serai blessé, car j'y vais bon jeu bon argent, sans méfiance ni précaution... Si, au contraire, c'est Tristan, comme j'en ai l'assurance, Tristan m'aime trop pour baisser le fer de sa lance contre ma poitrine...

Cela dit, l'amant de la reine Genièvre quitta le roi Artus et vint droit à Tristan, à qui il cria :

— Chevalier, je vais bientôt savoir qui vous êtes... C'est Lancelot du Lac qui vous défie!...

— Tant mieux! répondit la voix joyeuse de Tristan. Car je ne puis donner meilleur gardien que le vaillant Lancelot à ma seur bien-aimée...

Ils coururent l'un contre l'autre. Lancelot détourna sa lance et feignit d'avoir manqué l'atteinte. Tristan en avait fait autant.

Le hasard voulut qu'au passer, les tronçons accumulés des lances abandonnées par les précédents jouteurs roulassent sous les pieds du cheval de Lancelot du Lac. L'animal s'empêtra, se cabra, s'empêtra de nouveau, et, finalement, tomba sur l'arène avec le chevalier qui le montait...

Alors Tristan, sautant vitement à terre, courut à Lancelot, le releva, et lui dit tout bas, en lui serrant la main :

— Ah! ami cher, c'est pour Yseult-la-Blonde que votre Tristan vient de vous conquérir...

— Je m'en doutais bien! répondit Lancelot, heureux de ne s'être pas trompé, et en se laissant docilement conduire par Tristan auprès de la belle Yseult.

— Sires chevaliers, reprit Tristan en s'adressant aux quinze compagnons vaincus par lui, vous êtes maintenant délivrés, et vous pouvez librement retourner à votre roi. Ce dernier conquis me suffit, ainsi que le second, et je les retiens tous deux pour venir, une journée durant, à la garde de ma sœur bien-aimée...

Dinadam, qui se voyait ainsi désigné et trié des quinze autres chevaliers, voulut disputer sur la valeur des coups échangés pendant la joute.

— Cette joute n'a pas été en règle, s'écria-t-il, aucune des deux lances n'a porté...

— Tais-toi, Dinadam!... lui répondit Lancelot. Tais-toi, Dinadam!... Bien m'a conquis le chevalier inconnu : je me soumets... Imite-moi... Si tu t'y refuses, sache que ce compagnon est de force à t'emporter sous son bras, ainsi que tu ferais toi-même d'un enfantelet...

— Oh! oh! se contenta de dire Dinadam, désarçonné par cette gaberie de l'amant de la reine Genièvre.

Il se résigna donc, surtout quand il soupçonna que ce chevalier inconnu pouvait bien être Tristan de Léonois.

— Autrement, se dit-il, est-ce que le vaillant Lancelot, le preux des preux, se serait si facilement laissé vaincre! Est-ce qu'il se serait laissé amener si facilement sans demander le combat à l'épée!... Il avait quelque raison secrète pour en agir ainsi; cela est sûr... Et, cette raison, c'est Tristan...

Les chevaliers de la Table Ronde avaient rejoint le roi Artus, et ils lui racontaient ce qui s'était passé, c'est-à-dire le départ de Dinadam et de Lancelot avec le chevalier inconnu qui, aux termes des conventions stipulées par lui au commencement de la lutte, les emmenait tous deux pendant une journée pour la garde de sa sœur.

— Jamais je n'ai reçu un pareil coup de lance! ajouta Bliombéris.

— Ni moi! dit Treu le sénéchal.

— Ni moi! dirent à leur tour les douze autres chevaliers de la Table Ronde.

— C'est bien, c'est bien! dit en souriant le roi Artus. Le chevalier inconnu est prud'homme autant que vaillant homme... Il sait ce qu'il fait : laissons-le faire... Avant peu nous aurons de ses nouvelles!...

Sur ce, le chef des preux se leva, remonta à cheval et reprit le chemin de Cramalot, suivi de sa cour.

Tristan, Yseult, Lancelot et Dinadam, qui n'attendaient que ce moment pour se retirer, sortirent alors de la forêt, traversèrent la prairie, et allèrent droit au château de la Joyeuse Garde.

Yseult, en arrivant, ôta son voile, et Tristan son casque. Dinadam, enchanté de revoir ce vaillant chevalier, et devinant bien que sa compagne ne pouvait être que la belle reine de Cornouailles, s'empressa de se jeter à ses genoux, en lui disant :



— Demoiselle, je crois qu'il m'est permis de baiser la main de la sœur que j'ai si bien gardée!...

CHAPITRE XLVI

Du bonheur que goûtèrent Yseult et Tristan au château de la Joyeuse Garde, et de la visite qu'ils y reçurent.

Dinadam et Lancelot passèrent deux jours pleins au château de la Joyeuse Garde, en compagnie de Tristan et d'Yseult. Lancelot était beau, brave, spirituel : il plaisait à Tristan autant qu'à sa belle mie. Dinadam était amusant, bon gabeur et bien vivant : il ne déplaisait ni à Yseult, ni à Tristan. Mais ces deux courtois chevaliers comprirent que deux amoureux comme Yseult et Tristan avaient besoin d'être complétement seuls pour être complétement heureux : les oiseaux ne pépient jamais si tendrement que dans leur nid, et jamais il n'y a personne, qu'eux, dans les nids d'oiseaux. Or, les amoureux ne sont-ils pas des oiseaux?...

Lancelot et Dinadam se retirèrent donc discrètement le lendemain du troisième jour, en prenant, toutefois, l'engagement formel de revenir de temps en temps : Dinadam seul, puisqu'il vivait seul, Lancelot avec Genièvre, puisqu'il avait la reine Genièvre pour amie.

Tristan et Yseult restèrent seuls.

Il faut renoncer à peindre l'ineffable bonheur de ces deux amants, que tant de traverses avaient tant de fois séparés et qui se retrouvaient seuls enfin, libres d'entraves, loin des pervers et des ennuyeux. Ils n'avaient rien à se dire qu'à s'aimer, et ce langage des soupirs et des baisers a mille fois plus d'éloquence que les plus éloquents langages de la terre. On s'aime, puis on s'aime encore, puis on s'aime toujours, et, quand on a cessé de s'aimer, on recommence encore, fatigué mais non rassasié. Les derniers baisers ont toujours la même saveur et la même volupté que les premiers : c'est le seul ragoût dont on ne se dégoûte jamais!...

Vivre ainsi dans une amoureuse contemplation, c'est vivre de la vie des anges, et les anges sont jaloux qu'on vive comme eux, à ce qu'il paraît, puisque leur béatitude est éternelle et que celle des amants terrestres dure l'espace d'un printemps!...

Yseult et Tristan furent heureux pendant quelques mois, qui passèrent comme un songe. Le château de la Joyeuse Garde reçut quelques hôtes qui varièrent, sans les gâter, les plaisirs dont ils avaient joui jusque-là. Dinadam et Lancelot, fidèles à leur promesse, vinrent passer de longues heures avec eux.

Dinadam se plaisait beaucoup dans la société de la belle reine de Cornouailles. Il lui tenait souvent compagnie. Yseult, qui avait appris à le connaître et à l'estimer, le plaisantait souvent, d'une manière aimable, sur son indifférence. Elle attribuait à son défaut de sensibilité les accidents qui lui arrivaient presque toujours dans les combats, quoiqu'il fût brave et preux chvalier. Dinadam se défendait par d'autres plaisanteries, et cherchait à lui rendre celles qu'elle lui faisait essuyer.

Un soir, pendant l'absence de Tristan, Dinadam entra très effrayé chez Yseult.

— Qu'avez-vous donc, cher sire? lui demanda-t-elle en souriant.

— Ah! dame Yseult, dame Yseult, si vous saviez!... Tristan!... Mon pauvre ami Tristan!... Deux chevaliers... Il a été surpris... Il n'a pu se défendre... Ils s'en sont emparés... Ils viennent par ici... Je vais fuir pour éviter le même sort... Et je vous engage, chère dame, à en faire autant...

— Que me dites-vous donc là? demanda Yseult, qui ne pouvait parvenir à démêler le faux du vrai, dans ce langage incohérent du pusillanime Dinadam.

— Ah! dame Yseult, il n'est plus temps! s'écria Dinadam en se réfugiant derrière la reine de Cornouailles et en se faisant petit pour n'être pas aperçu.

Au même instant entraient deux chevaliers couverts d'armes étincelantes. Le premier ôta son casque : c'était Lancelot.

— Reine Yseult, dit-il à la mie de Tristan, complétement rassurée, je vous présente le roi Artus, qui désirait depuis longtemps vous voir...

Le roi Artus, car c'était lui en effet, ôta à son tour son casque, et baisa respectueusement la belle main de la belle Yseult en disant :

— Je comprends que Tristan vous cache à tous les regards, quoique je m'en sois plaint jusqu'ici, belle reine!... Un pareil trésor exciterait trop d'ardentes convoitises!...

Quelques minutes après, Tristan entra, accompagnant la charmante Genièvre.

Cette soirée-là fut une des plus gaies et des plus agréables soirées du monde. On soupa avec un appétit sans pareil, et, lorsqu'il fallut se séparer, on ne le fit qu'à regret, de part et d'autre. Hélas! la vie se passe ainsi en séparations, petites et grandes, tristes et douloureuses! Pourquoi donc faut-il se séparer, lorsqu'on se trouve bien ensemble? Autant vaudrait, presque, ne pas se réunir.

Le roi Artus et la reine Genièvre s'engagèrent volontiers à revenir au château de la Joyeuse Garde. Et, en effet, quelques jours après, Genièvre y revint, mais avec son bel ami Lancelot.

CHAPITRE XLVII

De la mauvaise nouvelle que le roi Artus apprit à Tristan de Léonois, en faisant appel à sa grandeur d'âme. Comme Tristan alors, resté seul, résolut d'aller rejoindre la princesse Yseult-aux-Blanches-Mains.

Au bout de quelque temps, Artus manda l'heureux Tristan à Cramalot. Le chef de la Table Ronde était mélancolique. Il regarda pendant un instant la rayonnante physionomie de l'amant d'Yseult, et, en face du bonheur qu'il y lisait écrit en lettres moulées, il fut sur le point de renoncer à la conversation qu'il voulait avoir avec lui. Mais le sentiment du devoir et de l'équité l'emporta dans l'âme de ce grand chevalier, si digne d'être le premier parmi les forts, les vaillants et les loyaux.

— Ami Tristan, lui dit-il d'une voix douce, mouillée de tristesse, la vie humaine est pleine d'épreuves douloureuses... La parfaite félicité n'est pas dans notre lot; nous devons au malheur une dîme fatale : tôt ou tard, il faut la lui payer... Le moment est venu pour vous, cher Tristan, d'acquitter cette dette amère... L'amour cesse aujourd'hui pour vous : le devoir commence. Yseult est la femme du roi Marc : il faut la rendre au roi Marc, parce qu'il faut rendre à César ce qui appartient à César... Hésiter, serait faire d'une faute un crime... Vous êtes trop loyal, trop bon, trop chevaleresque pour ne pas être tenté par la grandeur et l'héroïsme du sacrifice que j'exige de vous... J'étais même si sûr de votre assentiment, que, sans vous consulter, j'ai écrit au roi Marc et à l'honnête Dinas, son sénéchal, nommé par vous pour gouverner la Cornouailles pendant la captivité de votre oncle. L'honnête Dinas a rassemblé ses barons et leur a demandé, pour toute récompense, de rendre la liberté au roi Marc... Le roi Marc est libre, à cette heure... Et il consent à reprendre la reine Yseult... à une condition, c'est que le territoire de la Cornouailles vous sera interdit à jamais... Dieu pardonne, mais votre oncle, qui n'est qu'un homme, ne veut pas pardonner... Soyez donc plus grand que lui, mon cher Tristan; froissez votre cœur au profit de votre honneur... J'attends votre réponse...

Tristan ne répondit pas. Il avait l'âme endolorie par la révélation que venait de lui faire le roi Artus. Dans son oubli des choses et des gens, il avait cru possible de prolonger, jusqu'aux confins de leur mutuelle existence, le bonheur dont il jouissait avec Yseult. On exigeait de lui un sacrifice surhumain; mais il était de taille pour l'accomplir. Il mit ses mains dans celles d'Artus et pleura.

— Vous avez bien fait en faisant ainsi, lui dit-il d'une voix brisée par l'émotion.

Il était résigné.

Le soir même de ce jour, le roi Artus prit sur lui de remplir auprès d'Yseult la douloureuse mission qu'il avait remplie auprès de Tristan. Yseult, femme, résista plus longtemps; mais Artus parla d'or : son éloquence triompha enfin, parce que c'était l'éloquence du Devoir.

Yseult partit avec Dinadam, chargé de la remettre au roi de Cornouailles.

Tristan resta seul, l'âme éplorée. Il alla souvent sur le rivage où s'était embarquée sa belle mie, interrogeant les flots complices de sa disparition, et interrogeant sans cesse du regard l'horizon, pour tâcher d'y retrouver encore la trace du vaisseau qui l'avait emportée.

Yseult ne revint pas.

Alors une langueur mortelle s'empara du pauvre Tristan, langueur que ne fit qu'accroître le spectacle du bonheur dont jouissaient Genièvre et Lancelot. Pour un peu, tant son cœur était aigri par l'absence de sa belle amie, il eût souhaité que le roi Artus séparât Lancelot de Genièvre, comme il l'avait séparé d'Yseult, au nom du Devoir...

Pour échapper aux navrantes pensées qui l'obsédaient de jour en jour, il songea à retourner pendant quelque temps auprès d'Yseult-aux-Blanches-Mains. Il crut que la présence de cette belle princesse, qu'il se reprochait maintenant d'avoir maltraitée, pourrait l'amener à supporter la vie, qui lui pesait cruellement. Un matin, à l'insu de tout le monde, il s'embarqua, passa la mer, et arriva en vue des côtes de la Petite-Bretagne, où régnait le roi Houël.

CHAPIRTE XLVIII

De l'accueil que firent à Tristan le roi Houël et sa fille, et des remords qui lui vinrent dans l'âme. Comme, ensuite, Houël étant mort, et l'un de ses grands vasseaux, Urnois, s'étant révolté, Tristan fit le siége de Nantes et y fut blessé grièvement.



Houël était frappé d'une maladie mortelle; on s'attendait d'une minute à l'autre à le voir passer. La nouvelle de l'arrivée de Tristan lui rendit quelques forces, dont il profita pour l'entretenir de ses projets et lui demander pour le jeune Runalen, son second fils, l'amitié qu'il avait jadis témoignée à Phérédin, son premier enfant.

La princesse Yseult-aux-Blanches-Mains ne montra pas moins d'empressement ni moins de joie à revoir l'ingrat qui l'avait abandonnée :

— Nous vous attendions toujours, Tristan, lui dit-elle avec son doux sourire d'épousée, vierge encore, et en lui présentant à baiser un front d'une pureté et d'une innocence à faire rougir des anges.

Elle ne fit aucun reproche, aucun! Elle se contenta de demander à l'aventureux chevalier le récit fidèle de son infidèle existence, et la seule chose qui l'eût intéressée à coup sûr violemment, fut précisément la seule qu'il ne lui raconta pas.

— Pauvre bon ami, lui dit-elle en l'embrassant tendrement, et en pleurant toutes les larmes de ses jolis yeux. Pauvre bon ami, comme vous avez exposé souventement votre précieuse vie!... Vous avez été blessé, vous avez souffert, et je n'étais pas là!...

Tristan ne put s'empêcher de boire avec ses lèvres cette rosée de larmes venue du cœur de sa femme. Il eut, en cet instant, la velléité de lui confier son amour pour Yseult-la-Blonde, et la peine qu'il ressentait de son absence; mais il se contint, et comprit vite tout ce que cette confidence aurait d'amer pour cette belle enfant ignorante des folies et des ivresses de l'amour.

— Pourquoi troubler son âme limpide! murmura-t-il.

Il n'en vit que mieux toute la grandeur du crime qu'il avait commis en s'éloignant de sa femme pour courir après sa maîtresse, et les reproches qu'il s'en adressa intérieurement n'en furent que plus poi-

gnants et plus navrants. Mais il est malheureusement plus aisé de reconnaître ses torts que de les réparer. Pour l'un il ne suffit que de l'honnêteté; pour l'autre, il faut de l'héroïsme. Tristan avait été héroïque une fois déjà, en ne protestant pas contre l'arrêt que lui avait imposé le roi Artus, contre la cruelle séparation qu'il avait exigée de lui; et l'on n'est guère héroïque qu'une fois dans tout le cours d'une existence humaine. Tristan rendait justice sincère à la vertu, à la bonté, à la beauté même de cette seconde Yseult; mais, quoi qu'il fît, la première était toujours présente à son âme. L'admiration et la pitié l'intéressait pour l'Yseult-aux-Blanches-Mains; mais l'autre avait partagé avec lui le fatal boire amoureux!... Le cœur et l'imagination de Tristan étaient frappés. Ses pensées, ses aspirations, ses désirs, sa flamme, sa sève, tout volait vers la reine de Cornouailles. Yseult-aux-Blanches-Mains, entre les bras, jeunes et vigoureux pourtant, de son bel ami Tristan, eut encore le même sort outrageux qu'elle avait subi dans les premiers temps de son mariage; ce qui ne l'empêcha nullement de vivre paisiblement avec lui, sans imaginer un seul instant ce que son innocence ne soupçonnait pas.

Le roi Houël mourut, en appelant les bénédictions du ciel sur la tête de son fils Runalen, appelé à lui succéder, et sur celle de sa chère fille Yseult, qu'il croyait complétement heureuse, partageant en cela l'erreur de toute sa cour.

A peine eut-il fermé les yeux, que quelques-uns de ses grands vassaux entreprirent de se soustraire à la souveraineté du jeune Runalen. Urnois, comte de Nantes, attacha le premier le grelot en levant l'étendard de la révolte et en faisant déclarer partout, par un héraut d'armes, qu'il ne reconnaissait pas ce jeune prince pour son seigneur droiturier.

Runalen et Tristan de Léonois rassemblèrent aussitôt une armée, marchèrent contre Urnois, gagnèrent la bataille, et le poursuivirent jusque sous les murs de Nantes. Urnois se renferma avec ses troupes dans cette cité et lutta tant qu'il put contre l'assaillement de l'armée de Runalen. Mais enfin, le siége se prolongeant en pure perte, le fils de Houël et Tristan tentèrent un suprême assaut, dans lequel Urnois fut tué, sur la brèche, de la main même de Runalen.

Nantes n'était pas prise encore; une grosse tour tenait bon, avec sa garnison, qui avait à sa tête le chevalier Lestoc, un des plus braves chevaliers de la Petite-Bretagne. Tristan voulut en tenter seul l'assaut; il prit une échelle et monta : Lestoc lui lança une pierre qui l'atteignit en plein visage, lui déchira la joue et l'étendit sans connaissance dans le fossé. Runalen, courant à sa vengeance, monta sur la même échelle que venait d'abandonner forcément Tristan, et aperçut Lestoc.

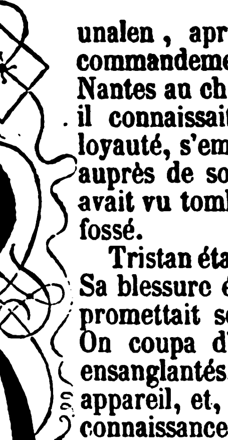
— Urnois est mort, lui cria-t-il, tu n'es plus lié par ton serment; veux-tu maintenant me reconnaître pour ton seigneur droiturier!...

— J'y consens, répondit Lestoc en descendant de la tour, le casque ôté, et en venant remettre son épée entre les mains de Runalen.

—

CHAPITRE XLIX

Comme Tristan, blessé grièvement par Lestoc, fut guéri par les belles mains de la fille du roi Houël; et comme, en récompense, il lui prouva son amour. Ce qui en résulta.



unalen, après avoir confié le commandement de la ville de Nantes au chevalier Lestoc, dont il connaissait la valeur et la loyauté, s'empressa de se rendre auprès de son beau-frère, qu'il avait vu tomber sanglant dans le fossé.

Tristan était toujours évanoui. Sa blessure était grave et compromettait sérieusement sa vie. On coupa d'abord ses cheveux ensanglantés, on mit un premier appareil, et, dès qu'il eut repris connaissance, on le conduisit près de sa femme Yseult, selon le désir qu'il en manifestait.

Yseult-aux-Blanches-Mains, on le sait, était très savante mire, très habile chirurgienne. Elle constata du premier coup d'œil la gravité du mal; et, dès ce moment, elle ne voulut pas que d'autres mains que les siennes touchassent à son cher Tristan. Ses belles et savantes mains pansèrent la large plaie faite au séduisant visage de son mari par la pierre du chevalier Lestoc; et elles y mirent une telle légèreté, une telle onction, une telle douceur, que Tristan ne les sentit que pour les remercier du mal qu'elles ne lui faisaient pas et du bien qu'elles lui faisaient. Il les baisa plusieurs fois avec une reconnaissance qui finit très vite par devenir une volupté.

Les soins délicats et ingénieux de la princesse Yseult obtinrent le légitime résultat qu'elle était en droit d'en attendre. Le plaisir que Tristan éprouvait à baiser les belles mains qui l'avaient sauvé, devint de jour en jour plus vif, plus suave, plus enivrant. Une grâce intérieure parut agir en lui, à son insu; Yseult sembla même pour quelque temps vouloir triompher du pouvoir magique du boire amoureux. Un matin qu'elle s'applaudissait du succès de ses soins, en voyant se refermer les blessures de son cher Tristan, elle se pencha involontairement et tendrement sur son visage et baisa longtemps sa joue blessée.

Tristan sentit tout-à-coup une douce chaleur se répandre de son visage à son cœur; son sang circula plus rapidement dans ses veines; une vigueur inconnue lui fut restituée en un instant, de par la magie de cet enivrant baiser : il attira sa jeune femme, troublée elle-même par l'irrésistible caresse qu'elle avait donnée dans un moment d'expansion, et il la lui rendit. Yseult, alors, frémissante et pâmée, tomba dans les bras de Tristan qui, cette fois, oublia complétement la belle reine de Cornouailles.

Hélas! le bonheur s'achète; plus il est grand,

plus il coûte cher. Tristan n'avait pas seulement oublié la reine de Cornouailles : il venait d'oublier qu'il n'était pas assez guéri pour se permettre une telle infraction aux règles de la prudence. Ses blessures, à peine refermées, se rouvrirent et s'envenimèrent rapidement : Yseult-aux-Blanches-Mains reconnut avec terreur que son art allait devenir impuissant à sauver les jours de son cher Tristan, qui lui était plus cher que jamais. Elle comprit qu'elle allait perdre en quelques jours ce qu'elle avait mis quelques années à conquérir...

CHAPITRE L

Comme Tristan, sur le point de mourir, fit sa confession à Yseult-aux-Blanches-Mains, qui consentit à ce qu'il envoyât quérir la reine de Cornouailles.

Dans cette perplexité, un ancien écuyer de Tristan, qui l'avait accompagné à la cour du roi Houël, prit sur lui de rappeler à son maître qu'il avait laissé à Cintageul une maîtresse, plus habile encore qu'Yseult-aux-Blanches-Mains dans l'art de guérir, puisqu'elle l'avait guéri dans un état plus désespéré.

Tristan, qui voulait vivre pour payer à la fille du roi Houël l'arriéré de félicité qu'il lui devait, la fit venir auprès de son lit, prit ses belles mains dans ses mains amaigries, les baisa dévotement, et lui dit :

— Chère Yseult, je veux vivre pour vous aimer... Pour vivre, il faut que je me guérisse... Pour que je me guérisse, il faut que je fasse appel à d'autres soins que les vôtres... Voulez-vous que je doive la vie, et vous le bonheur, à une autre femme, chère Yseult ?...

— Je veux que vous viviez, mon beau Tristan! répondit l'intéressante princesse en baissant tendrement son mari au front.

— Si je ne vous disais pas tout, chère Yseult, je serais indigne de votre pitié... Cette femme, qui seule peut aujourd'hui me guérir, est Yseult-la-Blonde, femme du roi Marc, mon oncle, et reine de Cornouailles...

— Vous l'avez aimée ?... demanda la princesse, en pâlissant.

— Je l'ai aimée... répondit loyalement Tristan.

— Avant de me connaître ?...

— Avant de vous connaître, oui, chère et bonne Yseult !...

— Et... depuis ?... demanda la princesse en tremblant.

— Depuis, répondit Tristan en rougissant, je l'ai aimée aussi...

— Ah ! Tristan ! Tristan !... Tristan !...

— Nous avions bu ensemble le boire amoureux ; il me restait encore, sur les lèvres et dans le cœur, des traces de ce délicieux poison, lorsque je suis venu pour la première fois à la cour du roi votre père, et que, pour la première fois, j'ai eu le bonheur de vous admirer et d'être guéri par vous...

— Je ne vous avais pas guéri de votre amoureuse blessure !... On n'en guérit pas, de celles-là, Tristan, on en meurt...

— J'étais lié alors par la douce chaîne d'amours, bonne et tendre amie... Alors, mais aujourd'hui, Yseult, je vous jure, foi de chevalier, qu'il n'y a plus au monde, pour moi, d'autre mie que vous... Peut-être ne voudrez-vous pas croire à cette amour qui s'en vient si tard vers vous : elle est sincère, pourtant !... Je vous aime et n'aime que vous, chère femme !...

— Alors, ami trop aimé, envoyez vite quelqu'un en Cornouailles, pour amener cette blesseuse de cœurs, qui guérit si bien les corps...

— Vous y consentez !... demanda Tristan.

— Je le veux, répondit doucement et tendrement la princesse, qui avait tremblé un moment, et qui ne tremblait plus maintenant.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Tristan fit venir un habile navigateur, homme en qui on pouvait avoir confiance, et il lui dit, en lui remettant son anneau :

— Mon brave Gesnes, voici un anneau que je te prie de porter en Cornouailles et de ne remettre qu'à la reine Yseult... Il faut absolument que tu la voie, quoi que dise et fasse son mari, le roi Marc...

— Je verrai la reine de Cornouailles, et lui remettrai votre anneau en mains propres, soyez-en sûr, sire chevalier, répondit Gesnes, qui se disposait à se retirer.

— Attends... ce n'est pas tout, mon brave Gesnes... Ce n'est pas tout !... Lorsque tu seras parvenu à voir la reine de Cornouailles et que tu lui auras remis mon anneau, tu lui diras que Tristan, près de mourir, réclame son secours. Si tu obtiens d'elle qu'elle te suive, mets des voiles blanches à ton vaisseau... Si, au contraire, tout espoir m'est ôté, si la reine de Cornouailles refuse de te suivre et de venir me guérir, mets des voiles noires : elles seront le présage de ma mort prochaine...

Gesnes promit et partit incontinent pour le royaume de Cornouailles.

CHAPITRE LI.

Comme Gesnes, l'envoyé de Tristan, arriva à Cintageul, donna à la reine de Cornouailles l'anneau de son amant, et la décida à partir immédiatement pour la Petite-Bretagne.

Une révolution s'était opérée dans le caractère et dans le cœur de la blonde Yseult, l'intéressante reine de Cornouailles. Ce que lui avait dit le roi Artus, avec l'autorité de son rang, de son âge et de sa raison, avait déposé dans son âme des germes de repentir que l'isolement et l'absence indéfinie de son ami Tristan avaient développés. Elle ne devait plus aimer son amant ; mais il lui était permis de ne pas aimer son mari. Elle se considérait comme veuve et livrée à des regrets éternels. Des regrets, et presque des remords !...

Le vieux roi Marc, fatigué de toujours punir, s'était résigné, de son côté, à ne plus exiger d'elle ce qu'elle ne pouvait pas lui donner. Il lui suffisait, d'ailleurs, que son neveu ne fût plus là, auprès

d'elle, avec son irrésistible ascendant et sa séduction permanente. Il n'en voulait plus à Tristan, mais il ne lui eût pas permis de mettre le pied sur son territoire; il consentait à n'être pas heureux, pourvu que son neveu ne le fût pas plus que lui. Les vieillards ont les rancunes persistantes...

Gesnes avait fait diligence. En très peu de temps son vaisseau était arrivé en vue des côtes de Cornouailles. A peine débarqué, il se rendit à Cintageul.

Le roi Marc, par un heureux hasard, était absent.

— Dame Yseult, dit Gesnes en se présentant devant la reine de Cornouailles, voici un anneau que vous devez connaître. Il m'a été remis par le sire Tristan pour vous être remis à vous-même...

— Tristan est mort?... demanda Yseult, épouvantée.

— Il n'est pas mort, il se meurt... Une blessure grave, qu'il a reçue au siége de Nantes, le mène rapidement au tombeau... Il ne peut être guéri que par vos soins...

On est moins timide lorsqu'on ne se sent plus coupable. L'amitié après l'amour est souvent aussi vive que l'amour même, souvent plus dévouée.

— Partons sans plus tarder!... s'écria Yseult, qui eut peur d'arriver trop tard.

Gesnes et elle s'embarquèrent, et le navire cingla vers la Petite-Bretagne. Tous ses mâts avaient des voiles d'une blancheur éclatante.

CHAPITRE LII

Comme Tristan, trompé, par l'ordre d'Yseult-aux-Blanches-Mains, sur la couleur des voiles du vaisseau qui ramenait Gesnes et la reine de Cornouailles, recommanda son âme à Dieu et mourut. Comme Yseult-la-Blonde se jeta sur son corps, l'embrassa, et expira aussi.

Tristan se mourait. Sa blessure devenait de jour en jour, d'heure en heure, plus désespérée et plus noire. Il fallait un miracle pour le sauver, et, ce miracle, la présence de la reine de Cornouailles, seule, pouvait l'opérer.

Comme il ne pouvait aller lui-même sur le port, pour surveiller l'arrivée du vaisseau de Gesnes, et surprendre son arrêt dans la couleur de ses voiles, il avait chargé de cette délicate mission une gente pucelle de quatorze ans, filleule de la princesse Yseult. Cette enfant, il l'avait élevée, il l'avait protégée: il croyait à son dévoûment, il avait le droit d'y croire.

Tous les matins, la filleule de la princesse Yseult se rendait sur le port et interrogeait du regard l'horizon pour tâcher d'y découvrir une voile blanche ou noire; et chaque fois elle revenait au palais, auprès du lit du mourant, lui dire qu'elle n'avait encore rien vu.

Le cinquième jour, cependant, un navire fut signalé à l'horizon, un navire dont toutes les voiles, déployées au vent, étaient d'une éblouissante blancheur. C'était le navire de Gesnes.

La gente pucelle, chargée par Tristan de venir lui annoncer son sort, accourut au palais pour lui dire qu'il était sauvé. Au moment où elle allait franchir le seuil de la chambre où Tristan attendait, une femme, pâle, sombre, terrible, l'arrêta:

— Les voiles sont blanches, n'est-ce pas? demanda cette femme à la jeune fille.

— Oui, marraine, blanches, bien blanches, bien blanches... Bon ami Tristan est sauvé!... Je vais entrer lui dire...

— Tu vas lui dire que les voiles du vaisseau sont noires, bien noires, bien noires, entends-tu?...

— Oh! marraine!...

— Je l'exige ainsi...

La gente pucelle, qui ne comprenait rien à l'ordre que lui imposait sa marraine, n'eut pas le temps de réfléchir: les belles et impitoyables mains de la princesse Yseult la poussèrent dans la chambre du mourant.

— Le vaisseau arrive... sire Tristan... dit-elle d'une voix entrecoupée par l'émotion.

— Ah! dit Tristan, ranimé par l'espoir... Et les voiles sont...

— Les... voiles... sont... noires... répondit la jeune fille.

— Noires!... répéta Tristan. Noires!... Il faut qu'elles soient noires... puisque ma filleule vient de me le dire... Les enfants ne mentent pas à ceux qu'ils aiment... Noires!...

Poussant alors un profond soupir, Tristan ajouta, en tournant la tête:

— Ah! douce amie Yseult, je vous recommande à la miséricorde de Dieu!... Jamais plus ne me verrez, ni moi vous... Jamais!... Dieu vous soit en garde!... Adieu, douce amie... Je vous salue...

Il avait à peine proféré ces derniers mots, que le cœur lui creva, et que son âme s'en alla...

En ce moment entra la bonne et tendre reine de Cornouailles.

— Tristan!... s'écria-t-elle avec un accent déchirant. Ah! Tristan!...Tu ne m'as pas attendue pour mourir... Nous serions partis ensemble...

Elle se jeta sur le cadavre encore tiède de son amant, elle le baisa au front, porta la main sur ce cœur qui avait si longtemps et si tendrement battu pour elle, elle chercha vainement à le sentir palpiter encore... Tout son amour ne put rappeler Tristan à la vie... Alors, elle le serra étroitement contre son cœur, colla sa bouche avide sur ses lèvres glacées, y prit le suprême baiser, et expira...

—



CHAPITRE LIII

Comme les corps d'Yseult et de Tristan revinrent en Cornouailles où ils furent enterrés par les soins du vieux roi Marc. Du miracle qui eut lieu sur leurs tombeaux.

Selon la coutume observée à la mort des chevaliers de la Table Ronde, celle du vaillant Tristan fut criée partout, et partout ce fut une désolation et un deuil.

— Tristan est mort! Tristan est mort! Tristan est mort!...

Lorsque, selon une autre coutume, on apporta les armes de l'amant d'Yseult pour l'en revêtir, on trouva deux lettres attachées à la garde de son épée. L'une était adressée à l'Apostole de Nantes; l'autre était adressée au roi Marc.

L'Apostole de Nantes ouvrit sa lettre. Il y trouva un humble aveu des fautes de Tristan, et la prière de faire porter son corps au roi Marc avec la lettre attachée à son épée. Ce vénérable prélat, touché jusqu'au fond de l'âme par ce lamentable dénouement d'une tant amoureuse histoire, voulut exécuter lui-même les dernières volontés de cet illustre mort. Par ses soins, le corps de Tristan et celui d'Yseult furent déposés sur un lit de parade et portés dans le vaisseau du bon Gesnes, sur lequel il s'embarqua aussi.

Le roi Marc, de retour à Cintageul, avait trouvé la reine absente. Furieux de savoir qu'elle était encore allée rejoindre Tristan, il rassemblait une armée pour aller porter la guerre dans la Petite-Bretagne. Il apprit l'arrivée du vaisseau de Gesnes, et le motif du voyage. Son premier mouvement fut un mouvement de colère : il voulut s'opposer au débarquement.

— Je ne permettrai pas, s'écria-t-il, que ce déloyal Tristan, dont j'ai reçu tant d'affronts, soit enterré dans mes Etats!...

L'Apostole de Cintageul le pria de recevoir seulement celui de Nantes, qui accompagnait les corps de Tristan et d'Yseult. Le vieux Marc y consentit, et l'Apostole de Nantes vint lui remettre l'épée de Tristan.

Le vieux roi ne put s'empêcher d'être attendri en contemplant cette redoutable épée qui avait tué le Morhoult d'Irlande, et qui lui avait plusieurs fois sauvé la vie et la liberté... Il ne fut pas moins ému en lisant la lettre, attachée à l'épée, dans laquelle Tristan lui demandait son pardon avec la plus grande soumission et la plus grande tendresse, en lui racontant l'histoire fatale du boire amoureux.

— Hélas! murmura-t-il, en versant quelques larmes sincères, pourquoi ne savais-je pas cette aventure?... Je les aurais gardés tous deux auprès de moi, et n'aurais jamais souffert qu'ils se séparassent... J'ai perdu mon neveu... et j'ai perdu ma femme!... Mon pauvre neveu!... Ma pauvre femme!

Lors, il commanda que les deux corps fussent portés à sa chapelle et somptueusement enterrés, comme il appartenait à de si hauts personnages.

Puis il fit faire deux cercueils, qui furent déposés avec la plus grande pompe dans les tombeaux préparés.

Quelque temps après, Gouvernail, que la douleur avait retenu chez lui, vint en Cornouailles pour pleurer son maître et élève. Il alla droit à la chapelle et reconnut aisément le tombeau de Tristan, en voyant Hudan, le fidèle brachet, qui le gardait. Gouvernail s'approcha et caressa le noble animal, qui battit mélancoliquement de la queue, comme pour le remercier d'être venu là, rendre à son maître les honneurs du souvenir. Il remarqua alors que de la tombe de Tristan sortait une belle ronce verte et feuillue, qui s'en allait, par la chapelle, retrouver la tombe d'Yseult-la-Blonde.

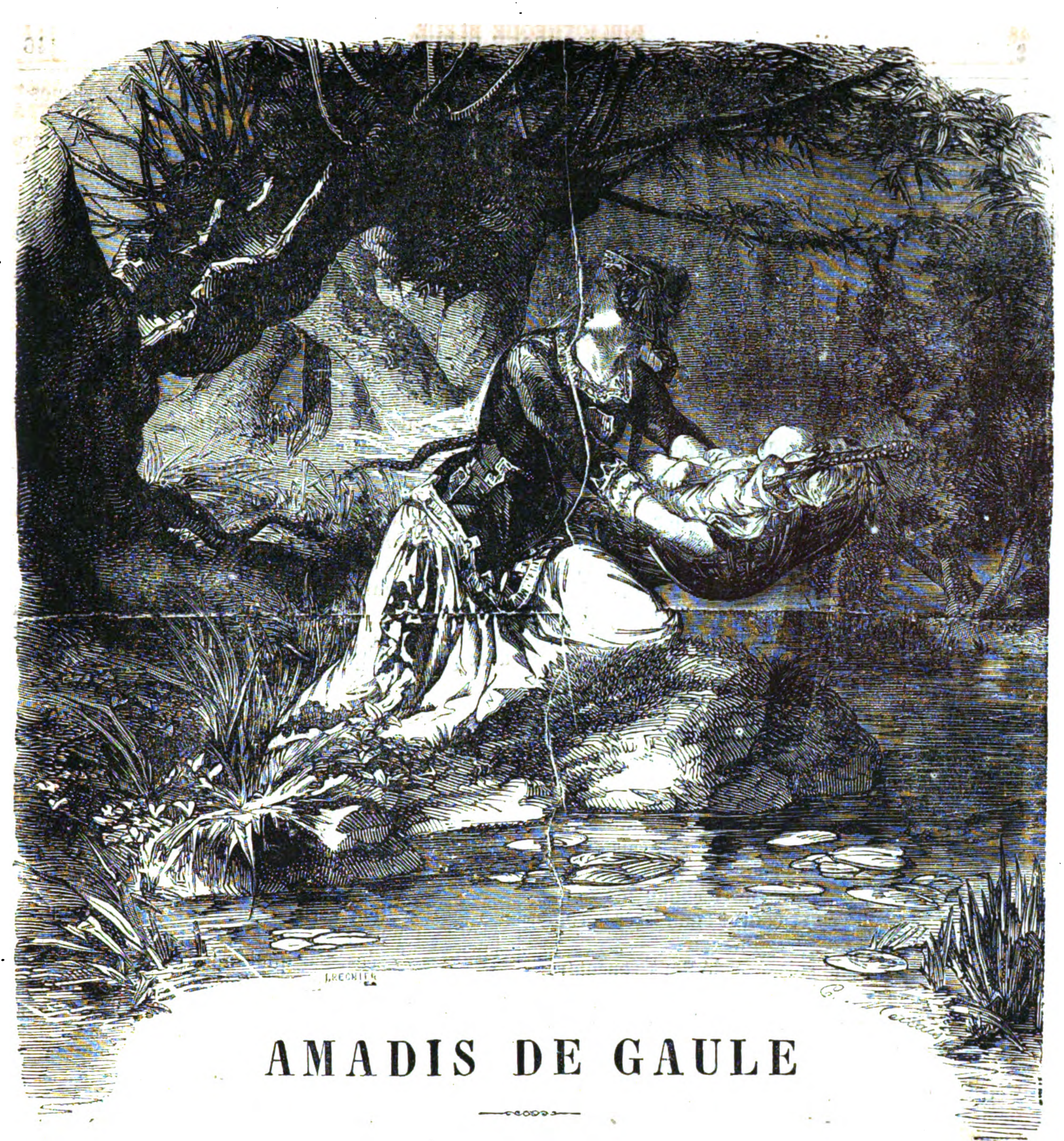
— Ils s'aiment encore par delà de la mort! murmura Gouvernail.

—

Par trois fois, le vieux roi de Cornouailles fit couper cette ronce qui servait de trait-d'union entre les deux défunts. Le lendemain elle était aussi belle, aussi verdoyante qu'auparavant, sortant de la tombe de Tristan pour rejoindre sans interruption la tombe d'Yseult... Et ce miracle de l'amour était destiné à se renouveler à tout jamais.

Heureux les cœurs fidèles!...

FIN DE TRISTAN DE LÉONOIS.



AMADIS DE GAULE

LE CHEVALIER DE LA MER

CHAPITRE PREMIER.

Quels furent les rois Garinter et Périon, et d'un combat qu'eut ce dernier par cas fortuit contre deux chevaliers et contre un lion qui dévorait un cerf.

Peu de temps après la Passion de Jésus-Christ, vivait en la Petite-Bretagne un roi nommé Garinter, instruit en la loi de vérité, et grandement décoré de bonnes et louables vertus, lequel eut d'une noble dame son épouse, deux filles.

L'aînée de ces deux pucelles se maria avec Languines, roi d'Ecosse. On l'appelait communément la Dame de la Guirlande, à cause de l'arrangement particulier de ses beaux cheveux en guirlandes de fleurs.

La puînée, nommée Elisène, de beaucoup plus belle que la précédente, était plus connue sous le nom de la Devote perdue, à cause de son amour de la solitude et la sainteté affectée de sa jeune vie. Quoique faite par son rang et par sa beauté pour l'état de mariage, elle avait constamment refusé les princes et les grands seigneurs qui l'avaient demandée à son père, le roi Garinter.

Ce vieux monarque, que ces refus obstinés et incompréhensibles affligeaient beaucoup, essayait de contenter d'autre part son esprit et prenait de temps à autre un certain plaisir à la vénerie.

Une fois, entre autres, ayant fait l'assemblée près d'une sienne ville appelée Alyma, il lança un cerf et le poursuivit, mais si longuement, si longuement, qu'il finit par s'égarer et à se trouver abandonné de gens et de chiens.

Lors, se recommandant à Dieu, il commença au petit pas à se remettre en son adresse, et tant traversa de côté et d'autre que, par fortune, assez près de l'issue du bois, il avisa deux chevaliers qui combattaient contre un seul. Ce dernier lui était inconnu; quant aux deux autres, il les connaissait si bien qu'il se retira prudemment au plus épais du bois jusqu'à ce qu'ils fussent vaincus et morts. Lors, il se montra et vit venir à lui le chevalier vainqueur, qui lui demanda :

— Homme de bien, quelle contrée est donc celle-ci dans laquelle les chevaliers errants sont assaillis par des brigands?

— Ah! seigneur, répondit Garinter, ne vous en ébahissez point, car en ce pays comme dans les autres se trouvent bonnes et mauvaises gens. Les chevaliers qui vous ont assailli ont reçu la récompense de maux et d'outrages précédemment faits à d'autres qu'à vous, mêmement à leur seigneur et roi, lequel n'en a pu faire justice, parce qu'ils étaient apparentés des meilleures maisons de ce royaume.

— Et où pourrais-je trouver le roi duquel vous parlez? dit le chevalier. Je suis venu pour le chercher, et je lui apporte nouvelle d'un sien grand ami.

— Quoi qu'il en doive advenir, répondit le vieux Garinter, je vous en dirai ce que j'en sais. Sachez certainement que je suis celui que vous demandez.

A cette parole, le chevalier inconnu ôta son armet, mit bas son écu et courut embrasser le roi en lui disant :

— Merci Dieu! je suis aise de vous rencontrer, vous que je désirais depuis si longtemps connaître! Apprenez à votre tour, que je suis le roi Périon de Gaule.

Grandement furent esjouis ces deux princes pour s'être ainsi rencontrés par fortune, et ce fut en devisant amicalement qu'ils prirent la route du bois qui conduisait vers la ville, et dans laquelle ils pensaient retrouver les veneurs.

Mais bientôt, par cas fortuit, passa devant eux un cerf malmené et échappé des toiles, après lequel il se mirent à course de cheval, espérant le tuer. Il en advint autrement, car, en poursuivant cet animal, ils se trouvèrent devancés, au sortir d'un épais taillis, par un lion fortement échauffé, qui poursuivait la même proie qu'eux et l'atteignit avant eux et en leur présence.

Le cerf éventré à larges coups de griffes, le lion s'arrêta un instant, se campa sur ses deux pattes de devant et se prit à rugir contre les deux princes, en crollant sa hure d'un air menaçant.

— Maître lion, dit en riant le roi Périon, vous ne serez pas tellement goulu que vous ne nous laissiez part de la chasse.

Et, tout aussitôt se mettant à pied, parce que son cheval ne voulait pas approcher, il prit l'épée au poing et l'écu au bras, et, malgré les cris et les prières du roi Garinter pour l'en détourner, il marcha droit vers le fauve animal, lequel rugissait de plus en plus et ne semblait nullement disposé à quitter les débris de sa proie.

Une fois à quelques pas du lion, Périon leva son épée, prêt à frapper; mais son ennemi bondit, le dépassa puis revint, rebondit encore, revint encore, et finalement une lutte corps à corps s'établit entre eux, lutte dans laquelle le chevalier eut le dessous.

Le péril était extrême, et le roi Garinter était bien marri d'être ainsi empêché à secourir son ami Périon. Mais celui-ci, qui était un valeureux homme, ne songea pas un seul instant à s'ébahir de sa situation; tout au contraire, il s'évertua de telle sorte qu'il parvint à planter son épée au ventre même de la bête fauve, qui incontinent tomba morte devant lui.

Ce que voyant, Garinter devint tellement émerveillé qu'il dit en soi-même :

— Vraiment, celui-ci n'est pas à tort renommé l'un des meilleurs chevaliers du monde!

Et, sur ces entrefaites, se rassembla la compagnie qui, pour le retrouver, s'était mise en quête de tous côtés, et l'on se dirigea vers la ville, où la reine, avertie de la venue du roi Périon, attendait avec grande impatience.

CHAPITRE II

Comment le roi Périon et la belle Dévote Perdue devinrent enamourés du même coup, et comment la complaisante Dariolette leur procura les moyens de se déclarer l'un à l'autre.

A leur arrivée, les deux princes trouvèrent le dîner prêt et les tables dressées. Par quoi, après les révérences et bienvenues faites de part et d'autre, ils s'assirent, ainsi que la reine et la belle Elisène, sa fille.

L'amour, qui depuis un longtemps avait assailli cette belle pucelle, sans l'avoir su vaincre, l'amour était en embûche. Il la vit cette fois tant à découvert à l'aspect du roi Périon, qu'il jugea le moment enfin venu et devina bien qu'elle serait enfin vaincue. De même pour le roi Périon, qui jusque-là avait songé à toute autre chose : en présence de la beauté rayonnante d'Elisène, il se sentit remué, il rougit, se troubla, et son cœur, jusque-là libre, se trouva tout d'un coup prisonnier des charmes de cette incomparable princesse.

Aussi, tous deux, pendant le dîner, ne furent occupés qu'à se regarder du coin de l'œil et à se troubler mutuellement par un échange de gestes involontaires qui trahissaient leurs secrètes pensées; si bien que, lorsque les tables furent levées et que la reine voulut se retirer, Elisène, en la suivant, laissa tomber un anneau qu'elle avait placé dans son sein pour laver ses mains, et qu'elle avait oublié là, distraite par le nouvel amour qui lui surgissait dans l'âme depuis qu'elle avait vu le roi Périon. Celui-ci, en remarquant la chute de l'anneau, s'empressa de se baisser en même temps



qu'elle pour le ramasser, et leurs mains se rencontrèrent.

La dévote pucelle, à ce contact de main d'homme, commença à changer de couleur, ce qui ne l'empêcha pas de remercier, par un doux regard, l'amoureux Périon.

— Ah! madame, dit-il, ce ne sera pas là le dernier service que j'espère vous faire, car tout le temps de ma vie sera employé à vous obéir.

Elisène n'eut pas le temps de lui répondre, entraînée qu'elle était par la reine sa mère; mais elle resta longtemps après sous le coup de cette agréable émotion et se laissa petit à petit consumer par ce nouveau feu d'amour qui avait délogé de son âme presque toutes les ardeurs religieuses qui y avaient régné jusque-là. La larme à l'œil et l'angoisse au cœur, elle alla se découvrir à une sienne fidèle demoiselle, nommée Dariolette, et elle la pria très instamment de la conseiller en cette occurrence et de lui dire comment elle pourrait honnêtement savoir si le roi Périon n'avait ailleurs mis son amour, et si cet affectionné semblant qu'il lui avait montré ne lui pourrait point être venu de la force de celui qu'elle avait nouvellement senti en son cœur.

Dariolette, effrayée de cette mutation si soudaine dans une personne si éloignée de chose semblable, mais prenant toutefois compassion de ses pitoyables larmes, lui répondit:

— Je vois bien, madame, que selon l'extrême passion dont ce tyran amour vous tourmente, il n'a laissé en votre jugement lieu où conseil et raison puissent loger. Et pourtant, suivant non ce que je dois pour votre service, mais le vouloir que j'ai de vous obéir, je ferai ce que vous me commandez, par le moyen le plus honnête que l'envie grande que j'ai de vous complaire saura trouver...

Et, sans autre propos, Dariolette s'en alla à la chambre où le roi Périon s'était retiré, et, à la porte, elle rencontra son écuyer qui lui portait d'autres habillements pour se vêtir, lesquels elle prit en lui disant :

— Ecuyer, mon ami, c'est moi qui lui ferai ce service; pour vous, allez à vos autres affaires.

L'écuyer, qui croyait que c'était la coutume, remit les vêtements et s'en alla, pendant que la suivante entrait chez son maître, pour lors couché.

— Que demandez-vous, ma grande amie? demanda Périon, ému à l'aspect de Dariolette, qu'il savait appartenir à la belle Elisène, et qui, à cause de cela, lui était chère.

—Sire, répondit la demoiselle, je vous veux, s'il vous plaît, bailler de nouveaux vêtements.

— J'aimerais mieux, dit Périon en soupirant, que ce fût à mon cœur qui, pour le présent, est dénué et dépouillé de tout plaisir...

— En quelle sorte, Sire? demanda Dariolette.

— Parce que, répondit-il, quand j'arrivai en ce pays, j'étais libre de toutes passions et n'avais doute seulement que des aventures qui peuvent survenir aux chevaliers errants... Mais maintenant, je ne sais en quelle sorte, en entrant dans cette maison, j'ai été, par l'une de vous, mesdames, navré de plaie trop mortelle, à laquelle je vous serais bien reconnaissant, ma grande amie, de vouloir bien porter remède.

— Certes, reprit Dariolette, je me tiendrais fort heureuse de pouvoir faire service à si haut personnage et si bon chevalier que vous êtes, si je savais seulement en quoi.

— Si vous me promettez comme loyale demoiselle, de ne pas me découvrir, répondit le roi, je vous le dirai.

— Dites hardiment alors, Sire; nul, hors moi, ne le saura.

— Demoiselle, ma mie, dit le roi Périon, j'ai vu la belle princesse Elisène, et sa beauté a fait une telle impression sur moi, que je considérerais la mort comme un bienfait si, d'ici à peu, je n'ai pas obtenu d'allégement à mon angoisse amoureuse...

Quand Dariolette entendit cela, elle sourit et répondit :

— Sire, si vous me voulez assurer, en foi de roi, et comme chevalier loyal, de prendre à femme madame Elisène quand le temps le requerra, je vous la mettrai de brief, en lieu auquel non-seulement votre cœur sera satisfait, mais le sien même, qui est peut-être, autant ou plus que le vôtre, en souci et douleur de l'angoisse nouvelle qu'elle a reçu par même moyen... Si au contraire, Sire, vous ne voulez pas faire ce que je vous dis, je ne vous aiderai en rien, n'ayant plus cause de vous croire.

Le roi, auquel l'amour avait ravi la liberté, prit son épée, mit la main droite sur la croix formée par la poignée, et dit ces paroles :

— Je jure par cette croix et sur l'épée avec laquelle j'ai reçu l'ordre de chevalerie, de faire ce que vous me demandez, toutes fois et quantes que votre maîtresse Elisène en sera avisée.

— Or maintenant, répondit Dariolette, réjouissez-vous, j'accomplirai aussi ce que je vous ai promis.

Et, à l'instant, elle s'en retourna vers la princesse, à laquelle elle déclara ce qu'elle avait conclu avec le roi Périon; de quoi l'amoureuse pucelle fut si aise qu'elle en perdit toute contenance.

— Ma bonne amie, demanda-t-elle à Dariolette en l'embrassant, quand donc viendra cette heure où je tiendrai dans mes bras ce mien seigneur que vous m'avez donné?

— Je vais vous le dire, répondit la demoiselle. Dans la chambre où le roi Périon s'est retiré, il y a un huis du côté du jardin, par lequel votre père sort quelquefois pour s'en aller récréer, et qui est à présent caché par une tapisserie. J'en ai la clef. Cette nuit, quand tout le monde de céans reposera, nous pourrons facilement y entrer sans être de nul aperçues; et, lorsque viendra l'heure où il faudra vous retirer, je vous irai appeler...

— Hélas! ma fidèle amie, soupira la belle Elisène, comment pourrons-nous y parvenir? Le roi mon père, a délibéré de coucher avec le roi Périon, dans la même chambre... Il ne pourra manquer de nous surprendre, et nous courrons le plus grand danger...

— Laissez-moi faire, reprit Dariolette, je pourvoierai aisément à tout et je m'arrangerai pour que votre père ne vous trouble pas dans vos déduits amoureux...

Là-dessus, Dariolette s'en alla.

Après le souper, au moment où chacun se disposait à allea se reposer, elle aborda l'écuyer du roi Périon et lui demanda de but en blanc quelle dame il aimait le plus parfaitement.

— Le roi mon maître, répondit l'écuyer, aime toutes les dam en général, et je n'en connais au-

cune à qui il porte l'affection particulière à laquelle vous semblez faire allusion en ce moment.

Sur ces entrefaites survint Garinter qui, voyant Dariolette fort occupée à deviser avec l'écuyer, lui demanda quelle affaire elle avait à ce gentilhomme.

— En bonne foi, Sire, répondit-elle, il me disait que le roi son maître a l'habitude de dormir seul, et, à ce que je vois, il n'aime guère la compagnie...

Garinter, entendant cela, alla aussitôt vers Périon et lui dit :

— Mon frère, il m'est survenu quelques affaires, et comme je me lèverai forcément à l'heure de matines, je juge que pour éviter de vous causer ennui, le mieux est de vous fausser compagnie pour le coucher...

— Seigneur, répondit Piéron, faites tout ainsi qu'il vous plaira.

Cette réponse parut à Garinter conforme à ce que lui avait dit Dariolette; en conséquence, il commanda sur-le-champ que l'on ôtât son lit de la chambre du roi Périon.

CHAPITRE III

Comment l'infante Elisène et sa demoiselle Dariolette s'en allèrent en la chambre où le roi Périon était couché.



Venu le temps où, plus communément, chacun prend repos, Dariolette, qui pour le contentement de sa maîtresse avait fait diligence extrême, accourut lui dire :

— Madame, il est saison de parachever notre entreprise..... Allons, s'il vous plaît!...

Quand Elisène entendit cela, croyez qu'elle ne donna pas occasion d'être reprise du péché de paresse. Tout au contraire, elle se leva hâtivement, jeta un manteau sur ses épaules et se mit en chemin avec sa suivante. Quelques minutes après, toutes deux étaient au jardin.

Le temps était alors serein et gracieux, la lune claire et luisante, de manière à donner lumière à nos deux gentes pucelles qui marchaient allègrement sur la pointe du pied comme deux linottes qui redoutent la glu de l'oiseleur et qui s'en vont ramager l'amour dans quelque nid voisin. Mais, des deux, une seule était sincèrement émue et contente pour son propre compte, à savoir la princesse Elisène. Quant à Dariolette, elle eût très volontiers pris ce bien, ou un semblable, pour elle-même, si elle en eût eu moyen; et, malgré elle, en songeant à l'aise prochain que devait avoir sa maîtresse, elle ne pouvait s'empêcher de soupirer véhémentement, tout ainsi que si elle eût dû participer à ce bien futur de la princesse Elisène.

— Hélas! ma dame, lui disait-elle, qu'heureux est le prince par qui vous recevrez cette nuit tant de plaisir!...

— Vous dites vrai, Dariolette, répondit Elisène. Mais quoi? ne vous semble-t-il pas que la fortune me soit aussi favorable qu'à lui? Si je suis belle, n'est-il pas, lui, l'un des plus parfaits que l'on sache, soit de personne, soit de bonne grâce ou de hardiesse?... Dariolette, ma mie, je me sens si heureuse, qu'il me serait impossible de l'être davantage... Mais, pour Dieu! hâtons-nous, Dariolette, hâtons-nous, je vous prie!...

Et, en disant ces paroles, la belle pucelle, qui mourait d'envie de ne plus l'être, tremblait comme une feuille sur le haut d'un arbre.

Bientôt elle et sa suivante arrivèrent à la porte de la chambre où était couché le roi Périon, lequel, tant pour l'étrangeté de cette nouvelle flamme amoureuse que pour l'espérance où l'avait mis Dariolette, n'avait encore aucunement reposé.

Toutefois, depuis quelques instants, aggravé de travail et vaincu de sommeil, il commençait à s'assoupir, et il était dans cet état qui participe de la nuit et du jour, et dans lequel on n'est ni endormi ni éveillé. Au moment même où Dariolette et Elisène ouvraient la porte, il rêvait précisément qu'on s'introduisait subrepticement chez lui par une fausse porte, et que quelqu'un, qu'il ne connaissait pas, venait jusqu'à lui, mettait les mains dans sa poitrine, en arrachait son cœur tout sanglant et, devant lui, le jetait incontinent dans la mer. « — Pourquoi cette cruauté? » disait alors Périon, tout pantelant. « — Ce n'est rien de ceci! » répondait celui qui venait de lui fouiller dans les entrailles. « Ce n'est rien, car il vous en demeurera encore un autre, que je vous ôterai outre mon gré... »

Périon, effrayé, s'éveilla en sursaut, et, se recommandant à Dieu, fit le signe de la croix.

Elisène et Dariolette entrèrent, et, sans le vouloir, firent un peu de bruit. Périon, entendant ce bruit, eut alors soupçon de trahison, mêmement pour le songe qu'il avait songé, et, levant la tête, il aperçut entre les courtines la porte ouverte et, à la clarté de la lune, l'ombre des deux gentes pucelles. L'effroi le saisit de plus belle, il saillit du lit, prit son épée et s'en alla droit vers la princesse et sa suivante.

— Qu'est ceci, Sire? demanda Dariolette, étonnée à bon droit de cet accueil. Tirez-vous donc les armes contre nous qui sommes de si petite défense?

Périon reconnut aussitôt son erreur. Il jeta son épée, se couvrit à la hâte d'un manteau, et vint de grande affection vers celle qu'il aimait mieux que soi-même, laquelle il baisa, caressa, embrassa, mais sans rien plus. Ce que voyant, Dariolette, qui sentait la jalousie lui monter au cerveau, dit à sa belle maîtresse :

— Eh bien! maintenant vous devez être quasi-contente... et tout à l'heure il ne manquera rien à votre bonheur à tous deux, car vous n'avez ni l'un ni l'autre la force de vous garantir de l'amour qui vous envahit...

Cela dit, Dariolette chercha des yeux l'épée qu'elle avait vue l'instant d'auparavant entre les mains du roi Périon, et, l'ayant aperçue par terre, où il l'avait jetée, elle s'en empara comme du témoin du serment qu'il avait fait relativement à son mariage avec Elisène. Puis, tirant l'huis après elle, Dariolette rentra au jardin.

Le roi demeura seul avec sa mie.

Périon ne pouvait se lasser de contempler Elisène, en qui était toute la beauté du monde, et, après plusieurs amoureux embrassements, infinité



de baisers et exécution de jouissance, il se réputa au demeurant plus que trop heureux de ce que l'amour l'avait conduit à un tel aise et à une telle aventure.

Pendant que ces deux amants étaient en cette joie, incorporés et comme fondus ensemble, Elisène demanda à Périon si son partement serait prochain.

— Pourquoi, dame aimée, le demandez-vous?

— Parce que, répondit-elle, cette heureuse fortune qui a su mettre repos, par si grande jouissance, à nos ardents désirs, me menace déjà de l'extrême angoisse et tristesse que je recevrai de votre absence... et je crains qu'elle ne me cause plutôt une prompte mort qu'une bien longue vie.

— N'ayez crainte de cela, reprit le roi, car encore que mon corps se sépare de votre présence, mon cœur demeurera à jamais avec le vôtre, qui à tous deux donnera effort, à vous de souffrir et à moi de tôt revenir...

C'est en devisant ainsi, et en s'entr'accolant à chaque instant, que les deux contents atteignirent la limite de cette nuit. Dariolette, jugeant qu'il était temps de faire lever Elisène qui, en cet aise, aurait très bien pu s'oublier entre les bras de son ami, Dariolette entra en la chambre et dit assez haut :

— Ma dame, je sais qu'autre fois vous avez eu ma compagnie plus agréable que non pas maintenant... Pourtant il faut vous lever et nous en aller, car l'heure nous presse.

Périon, sachant que force était d'ainsi faire, pria Dariolette d'aller au jardin pour s'assurer de quel côté venait le vent, et, pendant qu'elle obéissait, il prit amoureusement congé de sa gente Elisène, et tous deux, dans ce court instant, goutèrent une félicité que ceux qui aiment peuvent imaginer. Puis, la baisant, il lui dit :

—Je vous assure, ma dame, que, pour l'amour de vous, je ferai en ce pays plus de séjour que vous ne pensez... Par ainsi, je vous supplie de n'oublier point le retour en ce lieu...

Elisène promit en souriant, se leva, et se retira en sa chambre avec Dariolette, laissant le roi seul, en grand contentement de sa nouvelle accointance.

CHAPITRE IV

Comment la belle Elisène retourna plusieurs fois encore en la chambre du roi Périon et du petit garçonnet qui en résulta.

Périon, en se remembrant le songe qu'il avait eu, précisément dans la nuit où il avait tenu la belle Elisène dans ses bras, ne pouvait chasser un certain épouvantement qui lui était resté de ce songe; et, pour un peu, il eût tout quitté pour retourner incontinent dans son pays où pour lors se trouvaient assez de philosophes qui se connaissaient en cette science des songes. Néanmoins, il séjourna dix jours avec le roi Garinter, depuis la jouissance d'Elisène, laquelle ne faillait pas toutes les nuits à retourner au lieu où elle s'était si bien trouvée une première nuit déjà.

Les dix jours passés, le roi Périon, forçant sa volonté et nonobstant les larmes et les prières d'Elisène, qui ne furent que trop excessives, s'en partit et, de fait, prit congé de la cour. Mais, ainsi qu'il voulait monter à cheval, il s'aperçut qu'il n'avait point sa bonne épée, ce dont il fût assez fâché parce que c'était l'une des meilleures et des plus belles du monde. Toutefois, il ne l'osa demander, de peur que le secret de ses amours avec Elisène ne fût découvert, ou que le roi Garinter ne se fâchât contre quelqu'un des siens qui hantaient en sa chambre.

En telles pensées, accompagnées d'infinis regrets, Périon, sans plus de séjour, prit son chemin en Gaule.

Au moment où il allait disparaître, Dariolette s'approcha de lui et le supplia d'avoir souvenance de l'ennui grand dans lequel il laissait son Elisène, et aussi de la promesse qu'il lui avait faite.

— Hélas! ma grande amie, lui répondit Périon, je vous prie de l'assurer qu'il n'y aura aucune faute, et que, prochainement, je la verrai, plus amoureux d'elle que jamais. Je vous la recommande comme mon propre cœur...

Puis, tirant de son doigt un anneau qui était semblable à un autre qui lui demeurait, il le remit à Dariolette et la chargea de le donner à Elisène en souvenir de lui. Cela fait, il s'éloigna.

Dariolette plaça au doigt de sa belle maîtresse l'anneau qu'elle venait de recevoir du roi Périon, en lui rapportant fidèlement les amoureuses paroles qu'il avait dites sur son départ. Mais ce nouveau présent, au lieu d'amoindrir la grande tristesse d'Elisène, ne fit, au contraire, que l'augmenter; tellement, que si cette gente princesse n'eût été réconfortée par Dariolette, sans doute elle fût lors trépassée.

Heureusement que Dariolette était là, veillant sur elle. Cette fidèle suivante lui persuada de prendre espérance, et, par ses remontrances adroites, la fit revenir un peu à des sentiments moins âpres.

Bientôt Elisène se sentit grosse d'enfant, et, à cette occasion, elle perdit non-seulement le goût de la viande, mais encore le plaisir du repos et les joyeuses couleurs de son clair visage. Les douleurs vinrent, et les soucis. Jamais cette gente princesse n'avait été assise en un si haut point de tristesse!

Et il y avait d'ailleurs bien de quoi, car, en ce temps-là, était loi inviolable que toute fille ou femme, de quelque qualité qu'elle fût, forfaisant de cette façon, ne se pouvait soustraire à la mort; laquelle fâcheuse et cruelle coutume dura jusqu'à la venue du vertueux roi Artus.

Voilà l'ennui auquel le roi Périon avait laissé son Elisène. Comment le lui faire savoir? Ce jeune roi était loin, emporté par son goût des aventures étranges et hasardeuses, partant difficile à trouver.

Ainsi désespérée de ce secours, Elisène n'espérait nul remède à sa vie, qui ne lui coûtait tant à perdre que parce qu'elle perdait en même temps son ami et seigneur.

Mais le grand et puissant fabricateur de toutes choses ne voulait pas ce malheur, et sans doute il s'intéressait à cette gente créature, coupable du doux crime d'amour.

Il y avait au palais du roi Garinter une chambre voûtée séparée des autres, assez près de laquelle passait une rivière, où l'on pouvait descendre aise-

ment par un petit huis de fer. Sur le conseil de l'avisée Dariolette, cette chambre fut demandée par Elisène au roi son père, tant, disait-elle, pour son aise, que pour mieux maintenir la vie solitaire à laquelle elle était accoutumée depuis longtemps. Et, pour toute compagnie, elle n'exigea que Dariolette, qui était au courant de ses pensées et de ses actes.

Cette requête lui fût octroyée très facilement, le roi Garinter estimant que l'intention de sa fille était telle qu'elle feignait de l'avoir. Et, à cette cause, la clef de l'huis fut baillée à Dariolette, afin qu'elle pût s'en servir lorsqu'il prendrait fantaisie à sa belle maîtresse d'aller se récréer sur l'eau.

Cela se rencontrait à merveille, comme on devine bien.

Un jour, étant en cet endroit seule avec sa demoiselle, la princesse soupira, et, se mettant en propos, lui demanda ce qu'il faudrait faire du fruit que Dieu lui envoyait.

— Il faut qu'il souffre pour vous racheter, répondit Dariolette.

— Ah! mère pucelle! s'écria douloureusement Elisène, comment pourrais-je jamais consentir à la mort de la pauvre créature engendrée en moi par la personne que j'aime le plus au monde!...

— S'il vous faut mourir vous-même, la chose étant découverte, croyez-vous qu'on laissera vivre cet enfant! reprit la demoiselle.

— Mais, répondit Elisène, si je meurs comme coupable, est-ce là une raison pour que ce petit innocent en souffre?...

— Si vous êtes découverte, ma dame Elisène, vous serez cause de la mort de trois créatures vivantes : vous d'abord, votre enfant ensuite, puis de l'ami que vous aimez tant et qui ne pourra vous survivre, apprenant l'événement... Si, au contraire, vous évitez ce péril, un temps viendra où ce prince et vous pourrez avoir ensemble assez d'autres enfants qui vous feront oublier l'affection que vous portez à ce premier...

La conversation en resta là. Seulement, comme si elle eût été véritablement inspirée de Dieu, Dariolette s'imagina aussitôt de construire de ses mains, à l'insu même de la princesse, un coffre propre à loger un enfant, avec ses langes et l'épée qu'elle avait en sa possession. Lorsque les quatre ais eurent été assemblés, elle les joignit solidement avec du ciment, de façon à ce que l'eau n'y pût pénétrer, et, cela fait, elle plaça cette petite nauf sous son lit pour l'en tirer en temps opportun.

Elisène ne tarda pas à ressentir les angoisses du mal d'enfant. Il se fit en ses entrailles un travail inaccoutumé et bien étrange pour elle, dont son cœur fut mis en grande perplexité et amertume.

Toutefois, malgré sa douleur, la pauvrette n'osait autre chose faire que de se taire, de peur d'être entendue. Peu à peu son martyre redoubla, et, finalement, elle accoucha d'un beau garçonnet que Dariolette reçut dans ses bras et qu'elle plaça ensuite dans le coffret que vous savez, après l'avoir douillettement enveloppé dans de riches draps.

— Qu'allez-vous donc faire? s'écria la pauvre princesse, un peu effarouchée de ce berceau étrange.

— Je vais le lancer à l'eau dans ce coffret, et s'il plaît à Dieu, ma dame, il pourra échapper et vivre, répondit tranquillement Dariolette.

— Hélas! murmura Elisène, les larmes aux yeux, en contemplant le nouveau-né, cher enfantelet, quelle destinée sera la vôtre?...

Dariolette, sans s'occuper plus qu'il ne fallait des larmes de sa belle maîtresse, prit encre et parchemin, et écrivit lisiblement ces paroles : *Cet enfant est Amadis, fils de roi.* La lettre écrite, pliée, couverte et cachetée de cire, Dariolette l'attacha avec un cordon au cou de l'innocent garçonnet, avec l'anneau du roi Périon, et plaça à côté de lui l'épée dudit prince, ramassée par elle, comme on sait.

Quand tous ces préparatifs eurent été terminés, Dariolette prit le coffre et l'approcha du lit de la dolente mère, qui baisa le petit enfançon avec une angoisse passionnée, en le recommandant à la garde de Dieu. Puis elle ouvrit la porte de fer qui fermait la chambre voûtée, fit quelques pas sur la berge avec son précieux fardeau, et le confia aux flots rapides de la rivière qui passait là et qui allait se jeter dans la mer à moins d'une demi-lieue de là.

CHAPITRE V

Comment le petit garçonnet, fruit secret des amours du roi Périon et de la princesse Elisène, abandonné par Dariolette au fil de l'eau, fut recueilli par un gentilhomme nommé Gandales.

L'aube du jour commençait alors à poindre, et la petite créature abandonnée par Dariolette au fil de l'eau voguait à l'aventure dans sa petite nauf, ballottée par cette vague, repoussée par cette autre, et sans cesse au moment d'être engloutie vivante dans les abîmes de la mer ou brisée sur les rescifs de la côte.

Mais, par le vouloir de Dieu, lequel, selon son plaisir, fait les impossibilités possibles, survint une aventure qui sauva cet enfantelet des dangers de mort qu'il courait. Cette aventure était un navire qui faisait voile pour l'Ecosse et dans lequel se trouvait un gentilhomme de la Petite-Bretagne, nommé Gandales, avec sa jeune femme accouchée d'un fils nommé Gandalin.

La matinée, pour lors, était claire et le temps calme, ce qui permit à Gandales d'apercevoir le petit coffre dans lequel était l'enfant d'Elisène, et qui s'en allait de ci de là au gré des vagues. Il ordonna aux mariniers de se diriger de ce côté-là, afin de s'assurer du contenu de ce coffret.

Les mariniers obéirent. Ils mirent un esquif à l'eau, s'approchèrent du berceau, croyant avoir affaire à quelque objet de prix, et le ramenèrent en grande hâte à Gandales.

Quand ce gentilhomme le tint et qu'il eut levé la couverture sous laquelle était caché l'enfant et les riches draps dont il était enveloppé, il eut aussitôt soupçon qu'il venait de bon lieu, comme d'ailleurs en donnaient témoignage l'épée et l'anneau qu'il trouva avec le reste. Lors, le prenant dans ses bras, il en fut si compassionné qu'il se prit à maudire la



marâtre qui, par crainte, avait si cruellement abandonné cette chétive et innocente créature.

Ce ne fut pas tout; il recueillit soigneusement les petits meubles trouvés dans le coffret, et, confiant cet intéressant garçonnet à sa femme, il la pria de le considérer comme un second fils, comme le frère puîné de Gandalin, et de leur donner indifféremment à l'un et à l'autre ses mamelles gonflées d'un lait fortifiant.

La femme de ce gentilhomme était aussi pitoyable que lui. Elle s'empressa de présenter le bout de son tétin à ce petit garçonnet, qui s'en empara et le vida tout d'une haleine, tant il avait soif; de quoi Gandales et sa compagne furent très joyeux.

Leur navire marchait toujours, et toujours le temps était favorable. Si bien qu'en peu de jours, ils prirent port en Ecosse, près d'une ville nommée Antallia. Et, peu après aussi, ils arrivèrent en l'une de leurs terres, en laquelle furent nourris et élevés le petit Gandalin et le garçonnet trouvé dans la mer, qu'on prit naturellement pour deux frères jumeaux, Gandales ayant recommandé le secret là-dessus aux mariniers.

CHAPITRE VI

Comment le roi Périon, partant de la Petite-Bretagne, cheminait ayant le cœur trop rempli d'ennui et de mélancolie.

Tout en cheminant pour retourner en Gaule, le roi Périon devint bien mélancolique à propos du délaissement de son Elisène qu'il aimait beaucoup, et du songe qu'il avait fait.

Et, tout en cheminant, il finit, toujours escorté de cette tristesse, par arriver dans ses Etats.

Bientôt il manda vers lui les grands seigneurs et prélats de son royaume, les engageant à amener avec eux les clercs les plus érudits qu'ils avaient dans leurs diocèses ou contrées pour expliquer le songe ci-dessus.

Lorsque le bruit de son retour fut répandu, non-seulement ceux qu'il avait mandés, mais tous ses vassaux vinrent le voir et protester de leur obéissance; car ils l'avaient en grande amitié et respect, et à tout moment ils craignaient de le voir succomber dans les dangers auxquels l'honneur et la chevalerie l'exposaient.

Aussi leur désir était de le voir toujours parmi eux; mais cela ne pouvait être, car son cœur n'était satisfait que lorsqu'il avait mis à bonne fin de grands et hasardeux périls.

Les princes et seigneurs assemblés, le roi les entretint des affaires du royaume avec un visage aussi triste que possible. Le songe l'attristait toujours, au grand chagrin de tout le monde; néanmoins, après avoir mis ordre aux affaires, il congédia tout le monde.

Il retint seulement trois astrologues très experts en matière de songes; il fit entrer ces oracles dans sa chapelle et leur fit jurer et promettre, sur la sainte Eucharistie, de leur donner, quels qu'en puissent être les résultats, l'interprétation de leur science.

Puis il leur récita le songe.

L'un d'eux, nommé Ungan-le-Picard, lui répondit :

— Sire, songes sont choses vaines et doivent être tenus pour tels; toutefois, puisque vous le désirez, donnez-nous terme pour y penser.

— Soit, dit le roi, donnez-moi votre réponse sous douze jours.

Mais pour qu'ils ne pussent s'entendre, il les fit séparer et surveiller pendant ce temps.

Le jour arrivé du rendez-vous, il prit à part le premier astrologue Albert de Champagne, et lui dit :

— Vous m'avez juré et promis la vérité; déclarez-moi votre sentiment.

— Sire, je vous le dirai devant tous les autres.

— Très bien, dit le roi.

Et il fit appeler les deux autres oracles.

— Mon avis, Sire, dit alors Albert de Champagne, est que la chambre fermée et ce que vous vîtes entrer par la porte secrète, signifie que ce royaume clos et bien gardé sera envahi par quelqu'un, et votre cœur arraché et jeté en rivière, sera une ville ou forteresse prise d'assaut sans retour.

— Et que signifiera l'autre cœur, dit le roi, dont je restais possesseur et qu'un autre traître me ravit à la grande colère du premier.

— Cela veut dire, répondit Albert, qu'un second envahisseur, poussé par un étranger, vous forcera contre son gré : voilà ce que je puis vous en dire.

— Le roi pria le second astrologue nommé Antalles, de lui donner son avis.

— Sire, Albert a très bien dit, et je partage son opinion, à cette différence près, que ce qu'il met au futur est déjà arrivé par le fait de celle que vous aimez. Ce qui me surprend, c'est que votre royaume est intact, et si vous en perdez un peu, ce ne peut être du fait d'un ami.

Le roi secoua la tête, car il ne trouvait pas l'explication complète.

Mais Ungan-le-Picard se prit à sourire en homme qui en sait plus long que les autres. Le roi s'en aperçut et lui dit :

— Il n'y a plus que vous, Ungan, mon ami; dites hardiment votre pensée.

— Sire, j'ai compris des choses que vous seul pouvez entendre; faites donc retirer les autres.

A ces mots, le roi et Ungan furent laissés en tête-à-tête.

— J'ai souri, sire, à propos d'un mot d'Antalles, que vous n'avez pas relevé, et qui pourtant est sérieux, savoir que le songe vous était arrivé déjà par la personne qui vous aimait le mieux; maintenant je vous dirai ce que vous croyez savoir tout seul... Vous aimez en tel lieu, vous êtes heureux, et celle que vous aimez est excellemment belle. Pour la chambre où vous étiez, vous vous rappelez l'apparition de votre aimée par une ouverture secrète; les mains qui ouvrirent votre côté, sont vos baisers amoureux; le cœur qu'on en tirait veut dire qu'il y aura fils ou fille.

— Dites donc, reprit le roi, pourquoi elle le jetait dans la rivière?...

Cela ne vous concerne pas, répondit Ungan; ne vous en inquiétez donc pas.

— J'exige le tout quoi qu'il en advienne.

— Sire, assurez-moi que vous n'en saurez pas mal gré à celle qui aime si loyalement...

— Je vous le promets, dit le roi.

— Le cœur que vous avez vu jeter à l'eau est le premier enfant qu'elle aura de vous : il sera abandonné.

— Et l'autre que je conserverai? demanda le roi.

— C'est qu'elle concevra un autre enfant qu'on ravira contre la volonté de la mère, cause de la perte du premier.

—Voici un cas bien étrange, dit le roi. A Dieu ne plaise que mes enfants soient aussi malheureux!

— Aux choses ordonnées et promises par Dieu, dit Ungan, nul ne saurait contredire, le sage reste calme à la pensée que Dieu agit en dehors de la raison des hommes... Oubliez, Sire, oubliez ce que votre curiosité a voulu savoir; rapportez à Dieu toutes ces choses, et priez-le qu'elles arrivent pour sa gloire éternelle... Voilà le parti que vous devez prendre...

Le roi, satisfait d'Ungan, le retint auprès de lui et le combla de biens.

Or, au moment même où le roi quittait ses philosophes, une demoiselle plus riche de vêtements que de beauté se présenta devant lui et lui dit :

— Sache, roi Périon, que quand tu recouvreras ta perte, la seigneurie d'Irlande perdra sa fleur...

Cela dit, elle tourna bride avant que le roi pût l'arrêter. Le bon prince sentit encore augmenter ses dolentes préoccupations.

CHAPITRE VII

Comment le Chevalier de la Mer fut élevé par Gandales, et comment la fée Urgande-la-Déconnue apparut à ce chevalier.

L'enfant que Gandales avait fait appeler Chevalier de la Mer était devenu superbe, grâce aux soins qui l'entouraient : il faisait l'admiration de tout le pays.

Gandales, un jour, prit fantaisie de s'aller esbattre aux champs, et, pour ce, s'arma comme il faisait au temps des aventures courues avec le roi Languines, lequel avait discontinué les armes.

Chemin faisant, une demoiselle s'approcha de lui et lui dit :

— Gandales, si ce que je sais était connu de quelques grands personnages, ta tête ne serait pas longtemps sur tes épaules!...

— Et pourquoi? demanda Gandales.

— Parce que tu nourris leur mort en ta maison.

Le chevalier n'avait jamais vu cette femme. C'était celle qui avait dit au roi Périon que quand sa perte serait recouverte, la seigneurie d'Irlande perdrait sa fleur.

Gandales parut bien étonné de ces mots dont le sens lui échappait; il la pria de lui indiquer.

— Je te dis la vérité pure, repartit-elle.

Puis elle s'enfuit, le laissant fort pensif.

Bientôt il l'aperçut accourant en hâte et appelant à son secours; elle fuyait un chevalier armé.

Piquant alors des éperons, Gandales barra le passage au poursuivant.

—Misérable chevalier mal avisé, qui vous pousse à outrager si lâchement les demoiselles? cria-t-il.

— Comment? répondit l'autre, vous la défendez, elle qui, par tromperie, perd mon corps et mon âme?...

— Peu m'importe! répliqua Gandales, je la défendrai de tout mon pouvoir, car les dames ne doivent être jamais corrigées ainsi, bien qu'elles l'aient mérité.

— Vous l'allez voir, dit le chevalier.

Et, tout aussitôt, il retourna vers le fourré d'arbres où il avait laissé une belle demoiselle, sa mie, laquelle, voyant son danger, lui tendit vitement son écu et sa lance afin qu'il pût se défendre. Une fois armé, il revint vers Gandales, qui l'attendait bravement.

Leur choc fut violent, à ce point que leurs lances furent rompues sur leurs écus et qu'ils tombèrent de cheval.

Ils commencèrent alors un merveilleux combat à pied, qui eût fini fort mal sans l'intervention de la dame qui avait imploré Gandales.

Elle se mit entre les deux et leur dit :

— Holà, seigneurs, c'est assez bataillé.

A ces mots, le chevalier qui la poursuivait se retira.

— Or, venez, lui dit-elle, me demander pardon.

— Très volontiers, répondit le chevalier.

Et, jetant son écu bas et son épée à terre, il vint se prosterner à deux genoux devant elle, ce qui surprit beaucoup Gandales.

La dame dit ensuite au chevalier :

— Allez dire à cette demoiselle qui est là-bas sous les arbres, qu'elle parte aussitôt, sinon que vous lui couperez la tête...

Le chevalier obéit sans sonner mot et s'en alla dire à cette belle inconnue, que cependant il aimait plus que lui-même :

— Traîtresse femme, je ne sais comment je me retiens de te tuer présentement!...

La pauvrette s'aperçut vite que son ami était enchanté et qu'il n'y avait rien à répliquer; elle monta sur son palefroi et s'éloigna le cœur tout en deuil.

Celle que Gandales défendait lui dit :

— Vous avez tant fait pour moi, que je ne l'oublierai jamais, et maintenant vous pouvez aller où bon vous semble, car si ce chevalier m'a offensée, je le lui pardonne de bon cœur.

— Je n'ai que faire de votre pardon, répondit Gandales; je terminerai ce combat, ou il s'avouera vaincu!...

— Il faut laisser cela, reprit la demoiselle; car seriez-vous le meilleur chevalier du monde, que je m'arrangerais pour qu'il vous vainquît...

— Vous ferez ce que vous voudrez, répondit Gandales, mais je persisterai, à moins que vous ne me disiez pourquoi je garde la mort de beaucoup de gens de bien.

—Je vous le dirai, dit-elle, parce que je vous aime tous deux, lui comme ami et vous comme défenseur.

Alors, le tirant à part, elle lui dit :

— Vous me jurez, en loyal chevalier, que personne autre que vous ne le saura jusqu'à ce que je vous en prie; sachez donc que l'enfant que vous avez trouvé dans la mer sera quelque jour la fleur de chevalerie, et sera l'épouvante des plus forts... Il fera de tels exploits qu'ils ne pourront être attribués à un seul homme... Il vaincra les superbes; il sera doux et gracieux aux bons; il aimera en haut lieu et tiendra comme chevalier le premier rang d'amour. Je vous assure qu'il est fils de roi, et certainement ce que je vous dis arrivera... Si vous rompez le secret, vous en serez bien puni.

— Ah! madame! répondit Gandales, dites-moi où je puis vous trouver pour conférer des affaires de cet enfant?...

— Ni moi ni d'autres ne pourront vous l'apprendre...

— Au moins, que je sache votre nom, s'il vous plaît...

— Vous insistez si bien, reprit la dame inconnue, que je consens à vous l'apprendre... Je vous dirai même que ce dont je suis le plus affolée est ce chevalier qui vient de partir... J'en fais pourtant ce que je veux, sans qu'il puisse se révolter...

— Ainsi, demanda Gandales, votre nom est...

— Mon nom est Urgande-la-Déconnue... vous me connaissez maintenant, n'est-ce pas?... Et, pour que vous me reconnaissiez mieux désormais, regardez-moi bien des pieds à la tête, s'il vous plaît.

Ce que disant, Urgande qui, aux yeux de Gandales, avait été jusque-là une gente pucelle de dix-huit printemps au plus, fraîche comme une aurore, lui apparut vieille, ridée, rabougrie, ratatinée, cassée et débile, si vieille et si chétive même, qu'il eut peur de la voir tomber de cheval.

Mais comme les fées, après tout, sont femmes par beaucoup de côtés, et qu'elles n'aiment pas à être vues trop longtemps sous une forme abjecte et difforme, Urgande tira d'une boîte qu'elle portait continuellement sur elle un onguent particulier dont elle s'oignit vitement, et, tout aussitôt, elle reprit la forme sous laquelle Gandales l'avait aperçue, la forme séduisante.

— Eh bien! que vous en semble? demanda-t-elle à Gandales, ébahi. Croyez-vous qu'il soit possible de me trouver sans ma volonté, si vite que vous puissiez courir? Restez tranquille, je vous le conseille: tous les vivants perdraient leurs pas à me suivre!...

— Sur ma foi, madame, répondit Gandales, je n'en doute pas; je vous supplie toutefois de vous souvenir du chevalier, qui est délaissé de tous, hormis de moi seul...

— Ne vous en fâchez pas, dit Urgande, cet abandon lui rapportera beaucoup; je l'aime plus que vous ne croyez, il doit par deux fois me servir, et, de mon côté, je lui rendrai deux services à sa grande joie. Que cela vous suffise... Vous me reverrez plutôt que vous ne croyez.

Gandales qui n'avait pas encore regardé le chevalier son adversaire, l'aperçut la tête nue: il lui parut être un des plus beaux gentilshommes qu'il eût vus. Il partit, escortant la demoiselle.

De son côté, Gandales revint à son château et rencontra la demoiselle qu'Urgande avait séparée de son ami; cette dolente femme pleurait au bord d'une fontaine, il en fut facilement reconnu, et elle lui dit:

— Est-il possible, chevalier, que la méchante femme que vous avez secourue vous ait laissé la vie sauve?

— Elle n'est pas méchante, répondit Gandales, mais sage et vertueuse, et si vous n'étiez telle, je vous ferais démentir cette folle parole.

— Eh Dieu! reprit-elle, comme elle sait tromper chacun!...

— En quoi donc vous a-t-elle trompée? demanda Gandales.

— Hélas! soupira-t-elle, elle m'a enlevé ce beau chevalier qui mien était, je puis l'avouer, car il me préférerait à elle; et, si je le puis, je me vengerai. Du reste, souvent il arrive qu'un jugement téméraire amène des suites fâcheuses.

Gandales la laissa et continua sa route, plus occupé du Chevalier de la Mer que de toutes ces histoires. Il se trouva bientôt près de chez lui, et le jeune enfant l'ayant aperçu, vint à sa rencontre et l'embrassa tendrement. Gandales lui rendit ses caresses en se souvenant des paroles d'Urgande qui le concernaient; les larmes lui vinrent aux yeux, et il pria Dieu qu'il devînt ce qu'il souhaitait qu'il fût.

Le Chevalier de la Mer avait alors environ trois ans; il essuya les pleurs de Gandales, ce qui parut à celui-ci d'un bon augure pour l'humanité qu'il devait avoir et les soins qu'il pouvait attendre de lui dans l'avenir.

Aussi en eut-il grand soin et prenait-il plaisir à lui faire exercer l'arc et les jeux d'enfants avec le petit Gandalin.

Le Chevalier avait six ans, que le roi Languines et sa femme, passant par le pays, s'arrêtèrent chez Gandales où l'on fit des fêtes. Gandales, averti à temps, éloigna le Chevalier, de peur d'enlèvement à cause de sa gentillesse, et le relégua avec de petits amis dans une retraite adjacente.

Par malheur la reine, regardant un jour par une lucarne, aperçut le Chevalier de la Mer tirant de l'arc avec ses compagnons; elle fut frappée de son adresse et de sa bonne mine, et elle pensa qu'il était le fils de leur hôte.

Lors, appelant ses femmes:

— Venez voir, leur dit-elle, le plus charmant être qu'on vit jamais!

Elles accoururent toutes et furent témoins des ébats du Chevalier qui, à ce moment, vint étancher sa soif dans l'eau d'un ruisseau voisin. Il avait laissé son arc près du but, et un de ses compagnons, plus grand que lui, s'exerçait avec; ce que Gandalin voulut empêcher. Mais, comme il était de force inférieure, il cria bientôt à haute voix:

— Chevalier de la Mer, à mon secours!

Le Chevalier accourut à ces cris, et, prenant l'arc avec violence, il en frappa à la tête l'adversaire de Gandalin son frère, en lui disant:

— Pourquoi outragez-vous ainsi mon frère?

Le battu, mécontent, se jeta sur le Chevalier; ils se colletèrent, mais bientôt terrassé, le premier s'enfuit juste sur les pas de leur gouverneur, qui lui dit:

— Pourquoi te sauves-tu?...

— Seigneur, répondit-il, le Chevalier de la Mer veut me battre...

Alors le gouverneur, s'approchant du Chevalier, lui dit d'un air menaçant :

— Comment ! déjà vous êtes en rixe avec vos compagnons? Il vous en cuira, je vous le prédis !...

Le Chevalier de la Mer, se voyant ainsi menacé, se mit à genoux et répondit :

— S'il faut que je sois fouetté, j'y consens plutôt que de voir outrager mon frère en ma présence...

En disant cela, les larmes jaillirent de ses yeux, ce qui émut le gouverneur.

— Ne recommencez pas, reprit celui-ci, car je vous ferai pleurer d'autre sorte!

La reine, qui avait vu et entendu tout ce débat, se demandait pourquoi l'on appelait ce jeune gars le Chevalier de la Mer.

CHAPITRE VIII

Comme le roi Languines emmena avec lui le Chevalier de la Mer, et Gandalin fils de Gandales.

Pendant que la reine regardait le Chevalier de la Mer, le roi entra avec Gandales; elle demanda à ce dernier si ce bel enfant était le sien.

— Oui, madame, répondit Gandales.

— Et pourquoi le faites-vous appeler le Chevalier de la Mer? dit la reine.

— Parçe que, madame, repartit Gandales, il est né sur la mer, au retour d'un voyage que je fis dernièrement dans la Petite-Bretagne.

— Vraiment? fit-elle. Il vous ressemble peu...

Elle parlait ainsi parce que le Chevalier de la Mer était d'une grande beauté et Gandales assez laid de visage, quoique très gentil compagnon.

Pendant cette conversation, le roi jeta à son tour ses yeux sur le chevalier, et celui-ci lui faisant la même impression qu'à la reine, il pria Gandales de le faire approcher.

— Et puis, dit-il, au partir de céans, je l'emmènerai avec moi et le ferai élever avec mon fils.

— En bonne foi, Sire, répondit Gandales, il est encore bien jeune pour quitter sa mère.

Malgré cela, le jeune garçonnet fut présenté au roi, qui lui demanda s'il voulait venir à la cour.

— J'irai où il vous plaira, répondit le chevalier, si mon frère vient avec moi.

— Et moi, dit Gandalin, je ne resterai pas ici sans lui.

— D'après ce que je vois, Sire, reprit Gandales, si vous l'emmenez, il faudra prendre l'autre aussi.

— Cela me sied, répliqua le roi.

Et appelant son fils Agraies, il lui dit :

— Mon fils, je veux que vous aimiez ces deux gentils bouts d'homme, comme j'aime moi-même leur père...

Gandales, voyant le roi tenir à son dessein, sentit les larmes lui venir aux yeux. Il souhaita au fond de son cœur que les prédictions d'Urgande fussent vraies, surtout pour les grandes merveilles promises aux armes du chevalier.

Le roi, qui observait Gandales, le voyant pleurer, le plaisanta, disant :

— Vraiment, je n'eusse jamais pensé que vous fussiez assez fou de pleurer pour un enfant !...

— Ah ! Sire, répondit Gandales, c'est avec plus de raison que vous ne pensez que je pleure, et, s'il vous plaît de m'écouter, je vous le dirai devant la reine...

Alors il leur raconta comment il avait trouvé le Chevalier en mer, et dans quel équipage. Il eût même parlé des prédictions d'Urgande, n'eût été le serment qu'il avait fait.

— Et maintenant, ajouta-t-il, ordonnez de lui ce qu'il vous plaira, car, d'après son origine, je le crois issu de bien grand lignage...

Le roi, après ce discours, complimenta Gandales d'avoir élevé si bien un enfant trouvé, et il lui repartit :

— Il est bien juste, puisque Dieu l'a protégé jusqu'ici, qu'à présent nous ayons pour lui des soins continués jusqu'à son établissement.

— Pendant son jeune âge, je le réclame pour moi, dit à son tour la reine; lorsqu'il sera devenu homme, je l'abandonnerai à votre service.

— Prenez-le donc ! répondit le roi.

Le lendemain, le roi s'en voulut aller, et la reine, se gardant d'oublier le présent qu'on lui avait fait, prit avec elle Gandalin et le Chevalier de la Mer qu'elle recommanda comme son fils à ses serviteurs.

CHAPITRE IX

Comment, après la mort de Garinter, le roi Périon songea à rejoindre sa mie Elisène.

Périon était arrivé en Gaule, plus pensif que jamais, et ne comprenant pas beaucoup l'explication donnée à ses songes et les paroles de la demoiselle, à savoir : qu'au temps qu'il recouvrerait sa perte, le pays d'Irlande perdrait sa fleur.

Il était là depuis quelque temps, lorsqu'une demoiselle vint à sa cour et lui remit une lettre d'Elisène, laquelle lui annonçait la mort du roi Garinter, son père, et le priait de s'intéresser à son isolement, car le roi d'Écosse voulait la spolier de son bien.

La mort du roi Garinter n'effraya pas le roi Périon ; il ne pensa qu'à une seule chose : il allait revoir sa mie, pour laquelle il brûlait toujours.

Il renvoya promptement la demoiselle en lui disant :

— Annoncez à votre maîtresse que je me mets en marche, sans attendre un jour, pour accourir auprès d'elle !...

La demoiselle s'en retourna satisfaite, et le roi, après avoir mis ordre à ses affaires, partit en bon équipage vers Elisène.

Il marcha si vite qu'il apprit bientôt, dans la Petite-Bretagne, que le roi Languines s'était approprié toutes les seigneuries, sauf les villes, laissées à Elisène par son père Garinter.

Il marcha donc directement vers Arcata, où Elisène s'était réfugiée.

Sa réception fut inouïe d'allégresse. Lui-même était en grande liesse d'être auprès de ses amours. Après mutuels embrassements, il annonça à Elisène qu'il venait l'épouser et qu'elle eût à en aviser ses parents et sujets, ce qu'elle fit avec la plus grande hâte possible et avec autant d'aise que son

cœur en put désirer, car c'était le comble de ses fections.

Le roi d'Ecosse arriva bientôt pour recevoir avec ses gentilshommes le roi Périon, son beau-frère. Leur entrevue se fit avec force embrassements, et, la noce terminée, chacun pensa à s'en retourner dans son pays.

Le roi Périon, en revenant en Gaule avec sa femme, s'arrêta près d'un ruisseau pour se rafraîchir; et, pendant qu'on dressait les tentes, il poussa son cheval le long de l'eau, en réfléchissant comment il saurait si Elisène avait eu un enfant ainsi que les philosophes le lui avaient assuré d'après le songe.

Tout en chevauchant et en rêvant, il arriva petit à petit jusqu'à un ermitage, où il mit pied à terre pour ses dévotions. Le vieil ermite qui se trouvait là l'aborda, lui demandant s'il était vrai que le roi Périon avait épousé la belle Elisène.

— Oui, vraiment, répondit le roi.

— Dieu soit loué, reprit l'ermite, car je sais de bonne source qu'il en est vivement aimé.

— Et d'où le savez-vous? reprit le roi.

— De sa bouche même, dit le bonhomme.

Le roi, violemment intrigué et désireux d'apprendre la vérité, se fit connaître à ce bonhomme, et lui demanda tout ce qu'il savait, en confidence.

— Certes, répondit l'ermite, je pourrais passer pour un hérétique, si je vous révélais des propos de confession... Qu'il vous suffise de vous savoir tendrement aimé; et, puisque je vous trouve si fort à propos, sachez qu'une demoiselle m'a raconté, à votre premier voyage dans ce pays, des choses assez obscures que vous interpréterez peut-être mieux que moi... Ainsi, elle a annoncé que, de la Petite-Bretagne, s'élèveraient deux dragons qui règneraient en Gaule et, de là, iraient dévorer les autres animaux des autres pays; que, vis-à-vis de certains, ils seraient farouches et cruels, et, vis-à-vis d'autres, humbles et gracieux.

Le roi, aussi étonné que l'ermite, ne comprit à ce moment rien à cette prophétie que l'avenir devait pourtant voir accomplir.

Recommandant le saint homme à Dieu, il retourna vers l'endroit où il avait fait dresser ses tentes et ne parla point à la reine de ce qui l'avait tant préoccupé dans la journée.

Il dissimula jusqu'à la nuit, et, dès qu'ils furent couchés, il en arriva, après les embrassements habituels, à lui parler de l'explication du songe, la priant affectueusement de lui avouer si elle avait eu un enfant ou non...

Honteuse et surprise, Elisène nia entièrement la vérité, de sorte que le roi ne put rien savoir et retomba dans ses perplexités.

Le lendemain, ils partirent, et, finalement, arrivèrent en Gaule où la reine fut reçue avec grande joie par tous ses peuples; ce qui allongea leur voyage tant et si bien, qu'au débotté la bonne dame se trouva grosse d'un fils qu'on nomma Galaor, et puis d'une fille qu'on nomma Mélicie.

Le jeune Galaor avait deux ans et demi, lorsqu'un jour, se trouvant au bord de la mer avec son père, dans une ville appelée Orangil, et jouant avec sa mère et ses suivantes près d'une fenêtre, on vit entrer par une poterne un énorme géant, armé d'une lourde massue.

A cet aspect, les femmes s'enfuirent dans les bois; d'autres se jetèrent par terre pour éviter le regard du géant qui, au lieu de s'en émouvoir, s'en vint droit au jeune Galaor, le prit et s'en retourna par où il était venu vers un brigantin qui l'attendait et qui prit aussitôt le large.

Cependant la reine, oubliant toute peur, courut éplorée pour délivrer son cher fils. Mais quand elle vit qu'il allait disparaître avec son ravisseur, quand elle l'entendit crier au secours, elle sentit sa douleur plus forte que la mort même, et, au souvenir de l'autre enfant qu'elle avait abandonné à la merci des flots, elle tomba foudroyée par une angoisse horrible.

Le roi Périon avait suivi du regard toute cette scène, dont il se trouvait malheureusement trop éloigné pour y intervenir. Un instant, partagé entre son amour pour son fils et son amour pour sa femme, il hésita sur ce qu'il devait faire. Pourtant, s'armant de courage, il courut à la reine, lui fit donner des soins et s'en occupa si bien qu'elle finit par recouvrer ses sens.

Elisène, désespérée, s'abandonna aux larmes. Cette perte inattendue, cette perte irréparable la navrait. Elle émut de pitié tous les assistants, et ce ne fut qu'au bout d'une heure que le roi parvint à la calmer, en lui disant :

— Madame, il faut louer Dieu de tout, même de cette douloureuse aventure; car le songe dont je vous ai parlé se réalise en ce moment Galaor est le dernier cœur qui devait nous être enlevé contre notre gré... Quant au premier, vous pouvez me révéler ce qu'il en est advenu... Je suis prêt à tout. D'ailleurs, dans l'état où vous étiez alors, on ne peut vous blâmer de son abandon.

A cette parole, l'infortunée Elisène se sentit si troublée par le remords, qu'elle se laissa aller à raconter à Périon une partie de la vérité, le suppliant de lui pardonner ce crime qui venait de la crainte de la mort ignominieuse à laquelle, suivant les lois du pays, elle se serait exposée en s'avouant mère avant d'être femme.

— Soyez assurée, madame, répondit gravement le roi, que je ne vous en voudrai jamais... Et, pour que vous ayez, comme moi, confiance dans le sort qui attend nos enfants, disons-nous bien que s'ils nous causent aujourd'hui ces amères angoisses, ils nous vaudront plus tard d'heureux jours.

Cette conversation en resta là.

Le géant qui avait emporté Galaor était du pays de Léonois, prince d'une île nommée Gandalan, munie de deux places fortes.

D'un naturel assez paisible, l'offense le rendait furieux et cruel... Il revint à force de voiles dans le lieu qu'habitaient des chrétiens, et il remit l'enfant à un ermite de très sainte vie auquel il recommanda de l'élever en chevalier, l'assurant qu'il était fils de roi et reine.

— Ah! dit l'ermite, pourquoi avez-vous commis cette cruauté de l'enlever à sa famille?...

— Je vous le dirai, reprit le géant. Vous devez savoir qu'ayant entrepris de combattre le géant Aldaban, qui tua lâchement mon père, et qui me retient encore aujourd'hui le rocher de Galtares, mon fief, j'étais embarqué déjà, lorsqu'une demoiselle vint vers moi et me dit : « Tu t'abuses, car ce que tu attends doit être l'œuvre du fils du roi Pé-



rion de Gaule, qui aura beaucoup plus de force et de courage que tu n'en as toi-même. Tu sentiras cette vérité au moment où les deux branches d'un arbre, séparées aujourd'hui, se rejoindront... »

Puis, cette menace faite, elle m'indiqua l'endroit où je trouverais celui que je vous confie aujourd'hui... Voilà tout!...

C'est ainsi que le jeune Galaor demeura sous la conduite du saint homme et y resta si longtemps qu'il n'en sortit que juste au moment d'être reçu chevalier.

CHAPITRE X

Comment le roi Lisvart, naviguant par mer, prit port en Ecosse, où il fut grandement honoré et accueilli.

En ce temps-là régnait en la Grande-Bretagne, un roi nommé Hangaris qui, mort sans enfants, laissa héritier un sien frère nommé Lisvart qui venait d'épouser Brisène, fille du roi de Danemark, la plus belle dame qui fût alors dans tout le septentrion.

Bien qu'elle eût été demandée par maints gentilshommes, elle était sans mari, son père craignant, en la donnant à l'un, de déplaire à l'autre.

Voulant en finir avec cet état, elle choisit le jeune prince Lisvart qui lui faisait la cour et dont elle connaissait l'esprit et le cœur.

Hangaris mort, les princes de la Grande-Bretagne sachant que les droits de Lisvart lui donnaient le royaume, quoique étranger, lui envoyèrent des ambassadeurs pour l'inviter à prendre possession du royaume et des sujets.

Le roi Lisvart, obéissant au désir de ses sujets, fit voile pour la Grande-Bretagne, et passant devant l'Ecosse, il s'arrêta chez Languines, roi de ce pays, qui le reçut magnifiquement.

Lisvart voyageait avec sa femme et sa jeune fille nommée Oriane, alors âgée de dix ans et d'une grande beauté, ce qui l'avait fait surnommer Unique. La mer l'avait fatiguée beaucoup, et son père, inquiet, la confia au roi d'Ecosse jusqu'à ce qu'il la fît reprendre; puis il revint chez lui assez à temps pour réduire quelques rebelles.

La jeune fille resta donc avec le roi et la reine d'Ecosse, se reposant et s'égayant jusqu'à ce que son père l'envoyât quérir.

La reine lui dit un jour :

— Ma mie, je veux désormais que le Chevalier de la Mer vous serve, et soit vôtre.

Oriane accepta volontiers, et le chevalier se prit tout-à-coup d'un grand amour, qu'il fit partager bientôt à la jeune princesse. Toutefois, le chevalier se jugeant indigne de cette faveur, ne montrait pas toute sa passion, et de son côté, la jeune fille évitait de faire soupçonner la sienne.

Mais cet amour se reflétait dans le langage de leurs yeux sans que leur bouche en fût l'interprète.

Le chevalier médita de se faire recevoir chevalier afin de commencer sa réputation et il en parla au roi Languines; celui-ci lui répondit :

— Comment, Chevalier de la Mer, vous vous croyez déjà assez solide pour soutenir une pareille charge. Recevoir l'ordre est aisé, mais différez encore quelque temps afin d'être à la hauteur de cette dignité.

— Sire, repartit le Chevalier de la Mer, si je n'avais la résolution de faire tout ce qui appartient à chevalerie, je n'eusse pris la hardiesse de vous présenter ma requête; daignez me l'octroyer, sans quoi je chercherai, hors de votre service, meilleur accueil.

Le roi lui promit alors de s'occuper de sa réception; il l'invita à faire préparer ses armes et accoutrements; puis il en avertit Gandales qui en fut très aise.

Ce dernier dépêcha même une demoiselle apportant l'épée, l'anneau et la lettre scellée trouvés dans le berceau du chevalier sur la mer.

Lorsqu'on vint avertir le chevalier de ce message, Oriane et lui devisaient d'amour et la jeune princesse exigea qu'on fît entrer l'étrangère pour savoir d'elle le but de sa mission.

La demoiselle remit de la part de Gandales, les objets qu'elle apportait, et le roi d'Ecosse étant survenu, les regarda avec attention, le chevalier admirait l'épée dont le fourreau manquait et le roi se prit à leur dire :

— Vous voulez être reçu chevalier; en avez vous bien le droit? Sans plus tarder, je vais vous dire ce que j'en sais.

Et il lui raconta comment il avait été trouvé sur sur les flots avec cette épée et un coffret contenant un anneau.

— Je crois, dit le Chevalier de la Mer, que vous m'avez fait là une histoire, et cette demoiselle, en disant qu'elle m'apporte ces objets de la part de mon bon ami Gandales, a voulu dire mon père. Mais si vous avez dit vrai, si je suis sans parents, je ne m'en estime pas moins getilhomme, car mon cœur me le dit. Il faut, à plus forte raison, que je sois chevalier, afin de m'acquérir l'honneur et le nom dont j'ai été déshérité en naissant.

Le roi l'estima beaucoup de cette fermeté, et jugea qu'il serait un chevalier d'honneur et de grand courage.

Comme ils devisaient, on avertit le roi de l'arrivée de Périon, son frère. Ce dernier, menacé par le roi d'Irlande et Daganil, son roi, avait déjà abandonné à leurs armes la ville qu'il habitait, et venait chercher l'aide de ses amis, dont il avait grand besoin.

Languines lui promit son appui, et Agraies demanda la permission d'être du nombre des guerriers, ce qui lui fut accordé.

Le Chevalier de la Mer désira encore plus d'être reçu; il souhaitait de recevoir l'ordre des mains de Périon, dont il avait entendu vanter les prouesses; il s'avisa de prier la reine d'être son intermédiaire, mais il la voyait si triste qu'il songea à Oriane. Pour la première fois, il lui demandait une grâce, et Oriane l'accueillit avec une vive émotion.

Le Chevalier parla de son indignité d'être écouté par la jeune princesse, mais il en dit assez pour faire accepter ses services; il attesta même les pa-



roles de la reine, qui l'avait fait accepter comme servant.

Oriane répondit qu'elle lui savait gré d'avoir pris au sérieux ce qui s'était passé alors, et qu'elle en agissait de même.

Le Chevalier de la Mer ne put trouver une parole à cette déclaration, et Oriane le quitta pour revenir bientôt lui confier la cause du chagrin de la reine; c'était l'invasion du roi d'Irlande dans les Etats de la Gaule habités par sa sœur.

Oriane mit dans ses intérêts l'infante Mabile, qui estimait beaucoup le Chevalier, et elles complotèrent de faire habiller le Chevalier et placer dans la chapelle au milieu de leurs femmes et dans leur compagnie; et, lorsque le roi Périon serait prêt à s'en retourner, elles l'enverraient demander et obtiendrait facilement de sa bonté la réception du Chevalier.

Le Chevalier, étant averti, alla trouver Gandalin et le pria de porter secrètement ses armes dans la chapelle de la reine, parce qu'il devait être fait chevalier dans la nuit; il lui demanda s'il le suivrait, en cas de voyage.

Gandalin promit de ne pas abandonner le Chevalier et s'occupa de tout préparer.

Après souper, le Chevalier se rendit à la chapelle, se fit accoutrer, sauf les mains et la tête, et, en attendant les dames et le roi Périon, il pria Dieu de l'aider non-seulement dans ses armes, mais aussi dans son amour.

La nuit venue, la reine se retira dans ses appartements.

Alors les princesses Oriane et Mabile, et leurs dames, entrèrent dans la chapelle où était le Chevalier, et, au moment où le roi Périon enfourchait son cheval, Mabile l'envoya supplier de la visiter avant son départ.

Le roi se rendit près de Mabile, qui le pressa d'accorder à Oriane ce qu'elle allait lui demander.

Lors, Oriane, montrant le Chevalier à genoux devant l'autel, pria Périon de lui octroyer l'ordre de chevalerie.

Périon, ébloui de la beauté d'Oriane, s'avança près du Chevalier et lui dit :

— Mon ami, voulez-vous recevoir l'ordre de chevalerie.

— Oui, Sire, s'il vous plaît, répondit le Chevalier.

— De par Dieu soit! dit le roi, et faites qu'il s'élève autant que votre valeur le pourra.

Puis il lui chaussa l'éperon droit, lui ceignit l'épée, ajoutant :

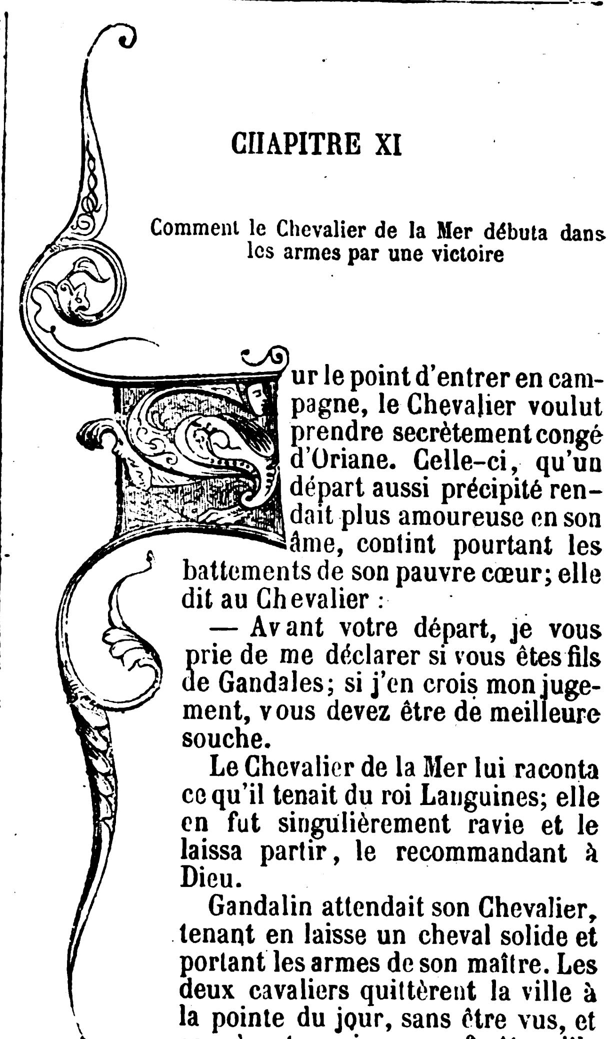
— Maintenant, vous êtes chevalier, mais j'aurais voulu plus d'éclat à votre réception; votre renommée suppléera à ce qui manque aujourd'hui comme représentation et appareil.

Puis le roi Périon prit congé des dames, qui le remercièrent grandement, et il se mit en chemin pour retourner en Gaule, recommandant à Dieu son nouveau chevalier.

—

CHAPITRE XI

Comment le Chevalier de la Mer débuta dans les armes par une victoire



Sur le point d'entrer en campagne, le Chevalier voulut prendre secrètement congé d'Oriane. Celle-ci, qu'un départ aussi précipité rendait plus amoureuse en son âme, contint pourtant les battements de son pauvre cœur; elle dit au Chevalier :

— Avant votre départ, je vous prie de me déclarer si vous êtes fils de Gandales; si j'en crois mon jugement, vous devez être de meilleure souche.

Le Chevalier de la Mer lui raconta ce qu'il tenait du roi Languines; elle en fut singulièrement ravie et le laissa partir, le recommandant à Dieu.

Gandalin attendait son Chevalier, tenant en laisse un cheval solide et portant les armes de son maître. Les deux cavaliers quittèrent la ville à la pointe du jour, sans être vus, et gagnèrent une immense forêt, qu'ils traversèrent en partie jusqu'au soir. La faim les fit s'arrêter pour manger les vivres que Gandalin portait avec lui.

Ils entendirent près d'eux une voix plaintive vers laquelle le chevalier dirigea son cheval. Deux cavaliers étaient étendus sur l'herbe, l'un mort et l'autre prêt de l'être; sur ce dernier, une femme accroupie déchirait les plaies avec ses mains pour hâter le trépas du moribond.

Le Chevalier, indigné, la chassa avec mépris et donna des soins au blessé, dont la voix revint peu à peu.

Ce malheureux raconta au Chevalier que la femme qui fuyait était la sienne, qu'il l'avait trouvée couchée avec le cavalier trépassé, dont il s'était vengé, et sa femme, craignant d'être aussi l'objet de sa fureur, avait cherché, profitant de sa faiblesse, à amener sa mort en plongeant ses mains dans les blessures qu'il avait reçues de son adversaire.

Il demandait en grâce au Chevalier de le faire transporter à l'ermitage prochain, afin qu'il pût sauver sa pauvre âme à défaut de son corps.

Le Chevalier, ému de compassion, le confia à Gandalin, qui le transporta à l'ermitage.

Pendant ce temps, la femme disparut.

Cette coquine, ayant prévu les suites de sa conduite, avait prié trois de ses frères de venir au devant d'elle dans un champ voisin; elle les rejoignit



bientôt et leur cria, aussitôt qu'elle les aperçut :

— Pour Dieu, secourez-moi ! Voici deux brigands : l'un a tué le cavalier qui est étendu là, et l'autre a mis mon mari à toute extrémité ; ils sont aussi coupables l'un que l'autre, ne leur faites aucun quartier.

Elle espérait, par cette tromperie, sauver les apparences de son crime.

Au même instant, le Chevalier de la Mer revenait de l'ermitage où il avait quitté le cavalier évanoui.

Les trois frères lui coururent sus, bien certains de sa félonie, et le menacèrent de mort.

— Par Dieu ! dit le Chevalier de la Mer, paillards, vous mentez, et je saurai bien me défendre de traîtres pareils à vous.

Il avait, heureusement pour lui, l'écu levé, la lance bien en main et l'armet lacé ; il fondit, sans prévenir, sur le premier, qu'il démonta ainsi que le second, perçant le bras d'outre en outre à l'un et meurtrissant l'épaule de l'autre.

Puis il attaqua le troisième, auquel il donna un si vigoureux coup sur l'armet, que le pauvre gentilhomme, voulant se retenir au cou de son cheval, perdit l'équilibre et roula par terre.

La mauvaise femme qui avait amené ses frères prit la fuite ; ce que voyant le Chevalier, il cria à Gandalin de l'arrêter.

Le cavalier démonté le dernier se releva et dit au Chevalier :

— Seigneur, nous ignorons si ce combat est légitime ou injuste.

— Il est fort injuste, répondit le Chevalier, à moins que je n'aie eu tort de secourir le mari de cette coquine qu'elle achevait de faire mourir avec cruauté.

Les trois chevaliers comprirent par ces paroles que leur sœur les avait abusés. Ils racontèrent au Chevalier de la Mer le récit mensonger de leur sœur, et s'excusèrent d'avoir engagé avec lui un si méchant combat dont ils étaient punis de reste.

— En bonne foi, leur dit le Chevalier de la Mer, vous saurez toute la férocité de cette femme en interrogeant son mari que j'ai fait transporter presque mort à cet ermitage.

— Puisqu'il en est ainsi, répondirent les trois frères, disposez de nous qui sommes à votre merci.

— Je ne vous laisserai partir, insista le chevalier, qu'après m'avoir juré de mener cette femme et son mari vers le roi Languines, et là, en leur présence, vous raconterez tout ce qui est arrivé ; vous lui direz aussi que vous avez été contraints à cela par un chevalier nouveau parti ce matin même de sa cour ; que ledit chevalier supplie le roi Languines de juger ce méfait ainsi qu'il lui plaira.

Après avoir juré et promis de tout exécuter, ils quittèrent le chevalier, qui continua sa route après leur avoir souhaité bon voyage.

—

CHAPITRE XII

Comment Urgande-la-Déconnue apporta une lance au Chevalier de la Mer, et comment il s'égara, avec une demoiselle, par suite de la malignité d'un écuyer qui voulait le voir combattre.



Une fois cette querelle démêlée avec les trois chevaliers, le Chevalier de la Mer reprit sa voie. Il avait à peine cheminé, qu'il vit venir à lui, par deux sentiers différents, deux gentes demoiselles, dont l'une portait une lance au poing.

— Seigneur, dit cette dernière, prenez cette lance que je vous donne et dont vous aurez grandement besoin d'ici trois jours, et qui vous servira à délivrer de péril de mort la maison dont vous êtes issu.

— Comment, demoiselle, peut vivre ou mourir une maison ? demanda le chevalier.

— Il en sera ainsi que je vous dis, répondit la demoiselle. J'ai voulu vous faire ce présent pour commencement de récompense de deux plaisirs que j'espère savoir de vous...

Ce disant, la demoiselle chassa rudement son palefroi et passa outre.

L'autre demoiselle, se voyant ainsi abandonnée de sa compagnie, délibéra de demeurer pour quelques jours avec le Chevalier de la Mer, pour voir ce qu'il ferait.

— Seigneur, encore que je sois étrangère, je demeurerais bien volontiers avec vous pour quelque temps, si cela vous était agréable, et je différerais un voyage que j'ai à faire...

— De quelle terre êtes-vous, s'il vous plaît ? demanda le chevalier.

— De Danemark, répondit-elle.

— Si vous voulez me suivre, reprit alors le chevalier, je vous promets, demoiselle ma mie, de vous garder à mon pouvoir... Mais, dites-moi, connaissez-vous cette dame qui vient de m'octroyer cette lance ?...

— Jamais je ne l'avais vue avant de la rencontrer dans ce chemin qui nous a conduites toutes deux vers vous... Elle et moi nous devisâmes, et elle m'apprit qu'elle portait une lance au meilleur chevalier du monde.... C'était-vous, à ce qu'il paraît... Elle vous aime beaucoup, et s'appelle Urgande-la-Déconnue.

— Ah ! s'écria le chevalier, je suis mal fortuné de ne l'avoir pas su plus tôt !... Croyez bien que si je ne me lance point à cette heure sur ses traces, c'est parce que je sais que ce serait inutile, étant contre sa volonté...

C'est en devisant ainsi que le Chevalier de la Mer et sa gente compagne prirent chemin, un peu à l'aventure. La nuit les surprit avant qu'ils eussent songé à se procurer un gîte. Heureusement que, de fortune, passa par là un écuyer qui leur demanda où ils comptaient si tard s'héberger.

— Où nous pourrons, répondit le Chevalier de la Mer.

— Alors, seigneur, si vous voulez trouver logis, il faut délaisser la route que vous suivez là, et prendre celle que je vais vous indiquer et qui vous conduira au château de mon père, lequel vous fera tout l'honneur et bon traitement qu'il pourra.

Le Chevalier de la Mer accepta, et l'écuyer, qui avait son intention, le conduisit, ainsi que sa compagne, à son propre logis, où ils passèrent tous trois la nuit. Le lendemain, ils se remirent en route, et l'écuyer, sous prétexte de le guider, les conduisit dans un château qui n'était pas celui dont il leur avait parlé la veille. Cette forteresse était en une assiette plaisante et solide. Tout à l'entour, en effet, courait une eau roide et profonde, et il n'y avait, pour y arriver, d'autre passage possible qu'un long pont-levis, au bout duquel était une tour belle et haute pour le défendre.

— Marchez devant, dit le Chevalier de la Mer à l'écuyer.

L'écuyer passa devant, la gente demoiselle le suivit, et le Chevalier de la Mer suivit la demoiselle, en songeottant à son Oriane. Il n'avait pas fait deux pas qu'il entendit un grand vacarme qui était produit par six hallebardiers armés ameutés autour de la jeune pucelle. Ils voulaient la forcer de faire serment de n'avoir jamais amitié pour son ami, s'il ne lui promettait d'aider au roi Abies contre le roi Périon. Mais la demoiselle refusait, et, au moment où le chevalier relevait la tête et la tournait de son côté, elle lui cria qu'on la voulait outrager.

A cette clameur, le Chevalier de la Mer s'élança au bout du pont et, s'adressant à ces paillards, il dit :

— Traîtres vilains, qui vous a permis de porter la main sur cette demoiselle qui est en ma conduite?...

Et, tout en disant cela, il s'approcha incontinent du plus grand des six hallebardiers, lui arracha brusquement sa hache et lui en bailla un si rude coup qu'il l'abattit. Lors, les cinq camarades de ce paillard tournèrent ensemble leur rage contre lui, résolus à tirer vengeance du meurtre qu'il venait de commettre. Mais le Chevalier de la Mer évita l'assaut et se mit à faire jouer sa hache au milieu d'eux d'une si âpre façon qu'il parvint à se débarrasser de trois d'entre eux. Ceux qui restaient, voyant leurs compagnons si mal accoutrés, jugèrent alors prudent de s'enfuir.

— Marchez hardiment maintenant! cria le chevalier à la demoiselle, à demi-rassurée.

Elle obéit et s'avança, mais ce fut pour reculer bientôt, à cause des rumeurs qu'elle venait d'entendre en s'approchant de la forteresse qui, en effet, était à cette heure en proie à une grande émotion et à un grand tumulte de gens.

— Ah! s'écria-t-elle, Chevalier, il se passe céans quelque horrible chose! Armez-vous, chevalier, armez-vous!

— Marchez, marchez, et n'ayez peur! répondit tranquillement le Chevalier de la Mer. N'ayez peur, vous dis-je, car là où les demoiselles, qui partout doivent être respectées, sont maltraitées, il ne peut y avoir homme qui vaille!...

Ils passèrent outre et entrèrent dans le château, à l'entrée duquel ils rencontrèrent un écuyer qui s'en retournait, et, en cheminant, pleurait amèrement, disant sans intervalle :

— Hé Dieu! comme ils meurtrissent sans occasion le meilleur chevalier du monde!... Hélas! ils le veulent forcer de promettre ce qu'il lui serait impossible d'accomplir!...

Le Chevalier de la Mer allait arrêter cet homme pour lui demander l'explication de sa douleur, lorsqu'il avisa le roi Périon, très mal mené par deux chevaliers qui, aidés de dix hallebardiers, l'avaient acculé de toutes parts et lui disaient :

— Jurez! jurez! ou vous êtes mort!...

Le Chevalier de la Mer, indigné de voir tant de gens outrager le roi Périon, leur cria :

— Traîtres paillards, qui vous meut donc de vous adresser si lâchement au meilleur chevalier du monde? Par Dieu! vous en mourrez tous, pour cet outrage!...

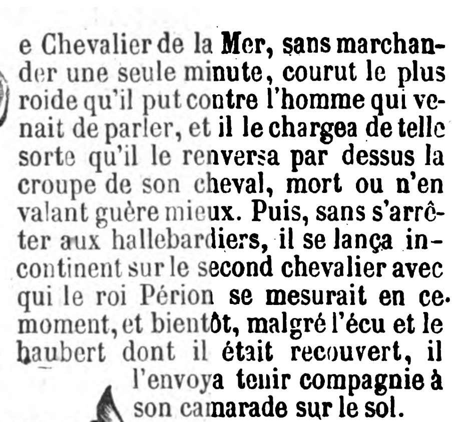
L'un des chevaliers, devant cette menace, prit avec lui cinq hallebardiers et, accourant sus au vaillant jeune homme, il lui dit :

— Il convient que vous juriez vous-même, qui parlez si haut et si fort; sinon vous ne nous échapperez pas plus que les autres!...

Tout aussitôt, les portes du château furent fermées de façon à couper la retraite, et le Chevalier de la Mer comprit qu'il était saison de se défendre.

CHAPITRE XIII

Comment le Chevalier de la Mer, conduit malignement par un écuyer dans une forteresse, protégea le roi Périon.



e Chevalier de la Mer, sans marchander une seule minute, courut le plus roide qu'il put contre l'homme qui venait de parler, et il le chargea de telle sorte qu'il le renversa par dessus la croupe de son cheval, mort ou n'en valant guère mieux. Puis, sans s'arrêter aux hallebardiers, il se lança incontinent sur le second chevalier avec qui le roi Périon se mesurait en ce moment, et bientôt, malgré l'écu et le haubert dont il était recouvert, il l'envoya tenir compagnie à son camarade sur le sol.

Ainsi secouru si fort à propos et si vaillamment, le roi Périon sentit le cœur lui croître, et il s'évertua plus gaîment qu'auparavant contre le reste de cette canaille; tellement que, aidé du Chevalier de la Mer, il nettoya rapidement la place à coups d'épée. Ceux qui n'étaient pas morts s'enfuirent en escaladant les murailles.

Le Chevalier de la Mer, échauffé par cette lutte, ne voulut la considérer comme terminée que lorsqu'il ne verrait plus un seul de ces misérables vivants. Ils fuyaient, il se mit à les poursuivre. Beaucoup, qui croyaient avoir le temps d'escalader les murs, ne le purent et retombèrent meurtris sur le sol, entamés par la lance du Chevalier de la Mer.



Il en restait encore deux, cependant, qui, de vitesse, entrèrent en une salle où ils pensaient être à l'abri de la colère de leur impétueux ennemi. Ils se trompaient comme les autres : le Chevalier de la Mer entra sur leurs talons, et se trouva quant et quant eux devant un vieillard gisant dans un lit.

— Lâches pendards ! cria ce vieux homme avec toute l'énergie qui lui restait, lâches pendards ! devant qui fuyez-vous ainsi, comme de misérables lièvres effrayés de leur ombre ?...

— Devant un chevalier qui fait là-bas diablerie ?... répondit un des deux soudards. Il a tué vos deux neveux et tous nos compagnons.

— Paillard ! dit alors le Chevalier de la Mer en intervenant brusquement et en saisissant l'homme qui venait de parler, paillard ! dis-moi où est le seigneur de céans, sinon c'en est fait de toi !...

Le pauvre diable en péril montra du doigt le vieillard couché.

— Comment ? s'écria le Chevalier de la Mer, étonné à l'aspect de ce vieillard décrépit, comment ! faux chevalier, tu as la mort entre les dents, et tu songes à maintenir la méchante coutume de céans ? Par le Dieu vivant ! remercie ton âge de t'excuser de ne plus porter armes, car présentement je te ferais connaître en quel mépris je te tiens...

— Là ! là ! seigneur ! Epargnez-moi, je vous en supplie ! murmura le vieillard véritablement effrayé.

— Tu es mort, reprit le chevalier, et mort sans rémission si tu ne me jures que désormais, toi vivant, tu ne consentiras à ce qu'on fasse trahison céans ou ailleurs !...

— Je le jure, répondit le vieillard.

— Or, maintenant, dis-moi pourquoi tu as fait ci-devant établir la méchante coutume que je te reproche ?...

— C'est, répondit le vieillard, pour l'amour du roi Abies d'Irlande, qui est mon neveu. Ne pouvant le secourir de ma personne en la guerre où il est, je voulais au moins lui aider en forçant à tenir pour lui les chevaliers errants qui passaient par ici.

— Faux vilain ! reprit avec colère le Chevalier de la Mer.

Et, poussant rudement le lit dans lequel se trouvait l'oncle du roi Abies, il le renversa, et le vieillard avec, sans plus de souci que s'il se fût agi d'un moucheron. Puis le recommandant à tous les diables, ses parents probables, il s'en retourna en la cour, prit l'un des chevaux de ceux qu'il avait occis et le mena su roi Périon, en lui disant :

— Montez, Sire, car peu me plaît le séjour en ce château, et encore moins me plaisent ceux qui l'habitent...

Périon monta à cheval, et tous deux, suivis de la demoiselle que vous savez, sortirent aussitôt du château, sans que le Chevalier de la Mer eût ôté un seul instant son armet, de peur d'être reconnu. Toutefois, comme ils cheminaient sans parler, le roi Périon jugea bon de rompre ce silence.

— Sire chevalier, demanda-t-il, vous qui m'avez garanti si à propos de la mort, ne pourriez-vous me dire qui vous êtes ? Il m'importe beaucoup de le savoir, car vous vous êtes vaillamment conduit en cette occurrence, non-seulement à mon profit, mais encore à celui des chevaliers errants et des demoiselles ayant amis, qui pourraient passer de ce côté et demander asile à ce château inhospitalier... Quant à moi, je veux bien que vous sachiez que je suis le roi Périon.

— Sire, répondit le Chevalier de la Mer, je ne suis, moi, qu'un chevalier qui a bonne envie de vous faire service.

— Par Dieu ! je m'en suis bien aperçu déjà, car à grand'peine eussé-je pu trouver meilleur secours en un autre... Toutefois, je ne vous laisserai pas que je ne vous connaisse mieux.

— Cela ne peut profiter ni à vous ni à moi, Sire, di le Chevalier de la Mer.

— Par courtoisie, persista à dire le roi Périon, je vous prie de vouloir bien ôter votre armet.

Mais le jeune homme, au lieu d'obéir à cette prière, baissa la tête plus bas encore. Le roi, alors, s'adressa à la demoiselle et la supplia d'obtenir ce qu'il n'avait pu obtenir lui-même. La demoiselle prit la main du chevalier et lui fit la demande que lui faisait si vainement le roi depuis quelques instants.

Le Chevalier de la Mer, cédant à ses aimables importunités, ôta son armet, et Périon reconnut en lui le jeune homme qu'il avait fait chevalier à la requête des demoiselles. Lors, il vint l'embrasser et il lui dit :

— Je sais maintenant qui vous êtes, et cela me contente.

— Sire, répondit le damoiseau, moi je vous ai reconnu tout de suite, en entrant dans le château dont nous venons de sortir, comme celui qui m'avait donné l'honneur de la chevalerie, avec lequel, s'il plaît à Dieu, je vous servirai tant que durera votre guerre de Gaule... Je vous demanderai en grâce, Sire, de me permettre de rester inconnu pendant toute cette guerre...

— Vous avez déjà tant fait pour moi, reprit le roi, que je m'en tiendrai votre obligé tout le temps de ma vie... Si, comme vous dites, vous venez en Gaule, vous augmenterez d'autant cette grande obligation. Bénie soit l'heure où je fis un si vaillant chevalier !

Ainsi parlait le roi Périon, qui ne se doutait guère que des liens autres que ceux de la reconnaissance l'attachaient à ce beau jeune homme si plein de vaillance, de force et de dévoûment.

Bientôt ils se séparèrent, en se promettant de se revoir en Gaule.

Quant à la demoiselle qui les avait jusque-là suivis, elle dut bientôt aussi prendre congé du Chevalier de la Mer, ce qu'elle fit en ces termes :

— Seigneur, je vous remercie de votre aide et de votre douce compagnie ; mais il est saison que je vous quitte pour aller remplir ma mission auprès de la dame vers laquelle on m'envoie, c'est-à-dire l'infante Oriane, fille du roi Lisvart...

A ce nom, le Chevalier de la Mer sentit son cœur tressauter dans sa poitrine, et, si Gandalin n'était accouru à temps pour le recevoir dans ses bras, le pauvre amoureux fût tombé lourdement à terre, tant son émotion avait été forte.

— Ah ! le cœur me défaille ! murmura-t-il pâmé.

La demoiselle, cause involontaire de cette pamoison, voulut le faire désarmer, pensant que son



mal venait d'une blessure reçue dans les précédents combats. Mais le Chevalier de la Mer, revenant soudain à lui, s'y opposa en disant qu'il n'en était nullement besoin et que ces défaillances-là lui survenaient assez fréquemment.

Maintenant, nous laisserons là ces personnages pour revenir à Galaor.

CHAPITRE XIV

Comment Galaor, enlevé par un géant, fut élevé par un bon ermite, et demanda, lorsqu'il fut en âge, à être armé chevalier.

Galaor avait été enlevé et baillé en garde à un ermite, comme vous l'avez déjà entendu.

A dix-huit ans, il avait si bien profité en croissance et en force de membres, que c'était vraiment merveille de le voir.

Cependant ce beau jouvenceau languissait. Son seul amusement consistait en la lecture d'un livre écrit à la main, que le bonhomme ermite lui avait confié, et qui traitait des faits d'armes d'aucuns chevaliers anciens.

Un instinct naturel et la répétition quotidienne de ces faits et gestes d'hommes chevaleureux, poussèrent bientôt Galaor à vouloir être chevalier, quoique, de vérité, il ne sût pas si, de droit, un tel honneur lui appartenait. Il pria instamment le bon ermite de l'éclairer à ce sujet; mais ce saint homme, qui savait certainement qu'aussitôt qu'il serait chevalier il se mettrait au hasard de combattre le géant Albasane, lui répondit, les yeux en larmes :

— Mon cher fils, plutôt que de songer à vous mettre en l'ordre de la chevalerie, laquelle est de grand travail à maintenir, il serait meilleur que vous prissiez un chemin plus sûr pour votre salut.

— Monseigneur, répliqua Galaor, je suivrais malaisément l'état que je prendrais contre ma volonté... tandis que celui que mon cœur me choisit, si Dieu me donne bonne aventure, je le passerai en son service... Hors celui-là, je ne voudrais pas que la vie me demeurât, car je ne saurais autrement l'employer...

— Certes, mon enfant, reprit le bon ermite, puisque vous êtes déterminé à suivre les armes, je vous puis bien assurer que vous ne faillirez pas à être homme de bien, étant fils de roi et de reine... Toutefois, gardez-vous bien de faire voir au géant que je vous en ai averti...

Galaor fut heureux d'apprendre tout cela, et le bon ermite, devant cette joie, comprit qu'il n'avait plus autre chose à faire qu'à informer le géant de la vérité, c'est-à-dire des dispositions de son jeune élève.

Le géant, prévenu par lui, arriva donc un matin en grande hâte et se mit à interroger et à examiner Galaor plus attentivement qu'il n'avait jamais fait; et, en le voyant si beau, si crû, si dispos, il lui dit :

— Fils, j'ai su que vous vouliez suivre les armes et être chevalier. Vraiment vous le serez et viendrez quant et moi... Puis, quand il en sera temps, je ferai en sorte que votre vouloir soit satisfait.

— Mon père, répondit Galaor, en cela est le comble de mes désirs.

Sans plus tarder, le géant recommanda le bon ermite à Dieu et emmena Galaor, qui ne quitta qu'à regret le saint homme qui l'avait si doucement traité.

— Bénissez-moi, mon père, lui demanda-t-il en s'agenouillant devant lui.

L'ermite l'embrassa en pleurant et le bénit, comme il le voulait. Puis Galaor monta à cheval et suivit le géant, qui le mena en un sien château, où, pour quelque temps, il le fit adextrer au combat de toutes armes, piquer chevaux et les bien dompter; de sorte que, au bout d'un temps, ce jouvenceau étant digne, à son avis, de recevoir l'honneur de la chevalerie, il en disposa comme vous pourrez ci-après entendre.

CHAPITRE XV

Comment le Chevalier de la Mer combattit contre les gardes du château de Galpan, et puis contre ses frères, et, finalement, avec Galpan lui-même.

Le Chevalier de la Mer chemina deux jours entiers sans rencontrer aventure. Vers le milieu du troisième jour, il arriva près d'une forteresse qui lui parut très bien bâtie et qui appartenait à un gentilhomme nommé Galpan.

Ce Galpan était le plus vaillant et adroit chevalier qui se trouvât dans le pays, et pourtant il était très redouté de tous ses voisins.

A l'abri de son fort et à l'aide de son audace, il se livrait à des brigandages qui relevaient bien plus du diable que de Dieu.

Il abusait des dames et des demoiselles traversant le pays, après les avoir attirées chez lui et leur avoir fait jurer qu'elles lui appartiendraient pendant le reste de leur existence. Si elles refusaient, il les faisait mettre à mort cruellement.

Il forçait tous les chevaliers arrêtés à combattre un par un contre deux de ses frères, et, en cas de défaite des siens, il prenait leur place.

Galpan était de force remarquable, et souvent renvoyait les chevaliers à pied, dépouillés de leurs bagages, leur enjoignant de s'appeler les vaincus de Galpan, autrement il leur ôtait la vie.

Mais Dieu, fatigué des excès de ce paillard, voulut qu'en peu de jours cette manière de vivre fût châtiée d'une façon salutaire.

Le Chevalier de la Mer rencontra près de cette forteresse une belle demoiselle très affligée, escortée seulement d'un écuyer et d'un page; elle s'arrachait les cheveux en poussant des plaintes dolentes, et le chevalier, curieux de savoir la cause de sa douleur, l'aborda et lui dit :

— Demoiselle ma mie, quel est donc votre ennui? Si je puis y donner allégement, je le ferai de bien bon cœur.

— Seigneur, répondit-elle, je m'en allais, d'après l'ordre de ma maîtresse, vers un jeune chevalier, l'un des meilleurs qui soit à présent, lorsque quatre brigands m'ont emmenée, contre mon gré, dans ce château et livrée à un traître, lequel m'a forcée et fait jurer que je n'aurais autre ami que lui tant qu'il vivra.

Le Chevalier de la Mer resta pétrifié de cet attentat et lui dit :

— Or, me suivez, car cette injure vous sera réparée, si je puis.

Alors la demoiselle le suivit; chemin faisant le Chevalier voulut savoir vers qui elle allait, et elle lui promit de le dire lorsqu'elle serait vengée.

Causant ainsi, ils arrivèrent près des quatre brigands que la dame montra au Chevalier; celui-ci leur cria :

— Méchants traîtres, pourquoi avez-vous fait mal à cette dame?

— Parce que nous n'avons pas eu peur de vous, et si vous attendez quelque peu, il vous arrivera pire encore, répondirent-ils.

— Eh bien, nous allons le voir à l'instant, répliqua le Chevalier.

Ce disant, il s'approcha l'épée au poing et donna à l'un d'eux, qui avait levé une hache pour le recevoir, un si rude coup, qu'il lui coupa le bras, puis il partagea la figure d'un autre d'un revers de son arme.

Les deux derniers prirent la fuite, et le Chevalier, les laissant aller, se contenta d'essuyer son épée et d'aller vers la demoiselle.

— Passons outre, lui dit-il.

— Seigneur, répondit-elle, j'ai vu deux chevaliers armés gardant une porte ici près.

— Nous allons bien les voir, répliqua-t-il.

Le Chevalier de la Mer entrait dans la cour basse, lorsqu'un cavalier sortit du donjon tout armé. La herse se baissa derrière lui, et il vint droit au Chevalier en lui disant :

— Pauvre chétif, tu viens à propos pour recevoir honte et déshonneur.

— Déshonneur, répondit le Chevalier, ce sont paroles, Dieu seul dispose des événements; mais dis-moi donc si c'est toi qui as forcé cette demoiselle?

— Non, reprit le cavalier, et quand ce serait moi, qu'arriverait-il?

— Il arriverait vengeance de ma main, répliqua le Chevalier de la Mer.

— Or sus, voyons un peu comment tu saurais user de vengeance!

Ce disant, le cavalier donnant des éperons à son cheval fondit le plus raide qu'il put sur le Chevalier qu'il n'atteignit pas. Ce dernier lui porta en face un tel coup de lance en l'écu, que le fer passa sans résistance à travers les épaules, et que ce fanfaron tomba mort sur la place.

Puis le Chevalier s'avança vers un autre venant au secours du premier. Le fer de ce nouveau combattant s'engagea dans l'écu du Chevalier qui, libre de son arme, lui fit sauter l'armet entier et le désarçonna.

Trois hallebardiers vinrent alors et, entourant le Chevalier, lui tuèrent son cheval. Mais celui-ci, debout aussitôt, se mit à frapper et fendre l'un de ces vilains, si bien que les deux autres lâchèrent pied et appelèrent à leur secours, criant : — Venez tôt, nous sommes défaits!

Le Chevalier de la Mer prit le cheval du premier vaincu, et ses yeux s'arrêtèrent sur une porte par laquelle un gentilhomme sans armes le regardait.

— Qui vous pousse à venir ainsi tuer mes gens? lui dit cet homme.

— Rien autre chose, répondit le Chevalier, que l'envie de venger cette demoiselle, si lâchement outragée.

La demoiselle s'était approchée, et avait reconnu dans cet homme le seigneur du lieu qui l'avait forcée.

— Ah! bon chevalier, gardez qu'il ne vous échappe! c'est celui qui m'a déshonorée! dit-elle à son défenseur.

Le Chevalier s'approcha de la porte et s'écria :

— Infâme ruffian, tu paieras ta déloyauté! Va t'armer, si tu ne veux que je te tue sans armes, comme un coquin indigne de pitié.

Mais la demoiselle criait de plus belle :

— Tuez, tuez le traître! Empêchez-le de continuer ses méfaits contre moi et contre les autres, car autrement on vous reprocherait d'avoir manqué l'occasion!

Le châtelain provoqué se retira en fureur, et parut quelque peu après dans la cour monté sur un cheval blanc.

— Mal t'a pris de rencontrer cette demoiselle, dit-il au Chevalier, cela va te coûter la tête.

— Que chacun défende la sienne, répondit ce dernier; qui ne le pourra la perdra.

Alors ils laissèrent courir, et s'abordèrent si rudement que les lances furent rompues, traversèrent leurs écus et entrèrent dans leurs chairs; ils se prirent à bras le corps si lourdement, qu'ils tombèrent de cheval tous deux. Mais le Chevalier se releva plus vite que Galpan.

Le sang teignit bientôt le sol où ils combattaient corps à corps; chaque coup d'épée faisait voler une pièce d'armure et l'arme attaquait la chair vive. Galpan fut atteint en pleine visière, et le sang lui coulait sur les yeux, ce qui le décida à s'éloigner pour s'essuyer.

— Comment, Galpan, dit le Chevalier, où vas-tu? Oublies-tu que tu combats pour la tête? Si tu la gardes mal, tu la perdras.

— Attends un peu, répondit Galpan, que nous reprenions haleine! Le temps ne nous presse pas autant!

— Pas de halte! reprit le Chevalier. Je ne combats point avec toi pour gloire ou courtoisie, mais pour venger le déshonneur que tu as causé à cette demoiselle.

Et, ce disant, il appliqua sur la tête de Galpan un beau coup d'épée qui fit ployer les genoux de celui-ci; toutefois, se remettant un peu, Galpan essaya de continuer le combat, mais le Chevalier lui trancha le reste de son écu près de la main, et il ne trouva d'autre ressource que dans la fuite.

Le Chevalier lui coupa la retraite près d'une tour garnie de gens d'armes prêts à le protéger, et, le prenant par l'armet très rudement, il l'en dépouilla complètement.

Alors il lui donna sur le col un tel coup d'épée que la tête fut séparée du tronc.



Se tournant alors vers la demoiselle :

— Ma mie, lui dit-il, vous pouvez dès maintenant choisir un autre ami, car celui à qui vous avez promis vous délie de votre promesse.

— Grâce en soit à vous et à Dieu! répondit-elle.

Le Chevalier de la Mer monta le cheval de Galpan, et proposa à la demoiselle de quitter cet endroit.

— Sire Chevalier, dit celle-ci, s'il vous plaît, j'emporterai cette tête, et à celui qui m'attend la présenterai de votre part.

— C'est trop de peine, répondit le Chevalier, faites seulement emporter le heaume de Galpan.

La demoiselle fit ainsi et ils partirent sans empêchement, les fuyards ayant laissé les portes ouvertes.

Le Chevalier la pria, en route, de s'acquitter de sa promesse de lui dire le nom du chevalier vers lequel elle allait.

— C'est raison, dit-elle, donc sachez que c'est Agraies, fils du roi d'Ecosse.

— Dieu soit loué! répondit le Chévalier de la Mer, c'est bien le meilleur gentilhomme qui soit. Bon retour, ajouta-t-il; dites à Agraies qu'un de ses compagnons se recommande à lui, et qu'il le trouvera en guerre de Gaule s'il y vient.

— Sire chevalier, reprit la dame, pour que quittes nous soyons, dites-moi le nom dont on vous appelle?

— Ceux qui me connaissent, fit le Chevalier avec beaucoup d'hésitation, me nomment le Chevalier de la Mer.

Et, piquant son cheval, il s'éloigna au plus vite, laissant la demoiselle enchantée de connaître le nom de son défenseur.

Mais les blessures qu'il avait reçues dans cette lutte prolongée laissaient échapper beaucoup de sang. Son cheval en était rougi en bien des places, ce qui attira les regards d'un gentilhomme non armé qui sortait d'un château-fort voisin et venait à sa rencontre.

— Apprenez-moi, seigneur, dit ce gentilhomme, qui vous a mis en cet état?

— Ce sont des pillards honteux que j'ai châtiés en un château près d'ici; ce cheval, je l'ai pris pour remplacer le mien tué dans cette affaire, répondit le Chevalier. Galpan a supporté assez bien cette perte, et, de plus, il s'est laissé ôter la tête par moi.

Le gentilhomme désarmé, en entendant ces mots, voulut embrasser les genoux du Chevalier de la Mer qui s'y opposa; toutefois il pût serrer sur son cœur le bas du haubert du Chevalier et lui dit :

— Ah! gentil chevalier, combien je vous ai d'obligation, et combien vous êtes ici bienvenu, car par vous je viens de retrouver mon honneur.

— Laissons ce propos, répondit le Chevalier, et dites-moi où je pourrai aviser à faire panser mes plaies.

— En ma maison, proposa le gentilhomme; vous trouverez là une nièce à moi qui vous guérira mieux que qui que ce puisse être.

Et, tout en devisant, ils arrivèrent au château.

Alors le seigneur tint l'étrier au Chevalier de la Mer, et le mena au donjon en grande révérence.

En marchant, il raconta au Chevalier comment Galpan l'avait empêché de prendre les armes pendant une année, comment il lui avait fait changer de nom, et jurer que tant qu'il vivrait il s'appellerait le vaincu de Galpan.

— Mais maintenant, dit-il, grâce à Dieu et à vous, puisqu'il est mort, je suis remis en mon honneur.

Les écuyers vinrent prendre les armes du Chevalier de la Mer et son hôte le mena dans une chambre richement tapissée, où, sur un lit, la demoiselle vint panser ses plaies.

Celle-ci lui assura qu'il n'en avait pas pour longtemps, s'il suivait avec exactitude ses prescriptions. Ce qu'il promit entièrement.

CHAPITRE XVI

Comment, le troisième jour après que le Chevalier de la Mer fut parti de la cour du roi Languines, arrivèrent les trois chevaliers qui menaient dans une litière un chevalier navré et sa déloyale femme.

Trois jours après le départ de Chevalier de la Mer, arrivèrent à la cour du roi Languines les trois chevaliers, leur beau-frère navré et la déloyale femme dont il a été précédemment question. Ils se présentèrent incontinent devant le roi, et, après lui avoir fait entendre la cause de leur venue, ils lui livrèrent leur prisonnière, pour en ordonner comme il lui plairait.

Languines, étonné de la déloyauté de cette ribaude, s'adressa au chevalier de la litière :

— Il me semble, lui dit-il, qu'une si malhonnête femme que la vôtre ne mérite pas de vivre!..

— Sire, répondit le chevalier, vous en ferez ce qu'il vous plaira... Quant à moi, je ne consentirai jamais que la chose que j'aime le plus meure...

Cela dit, les trois chevaliers prirent congé et ramenèrent leur beau-frère dans sa litière, laissant leur sœur pour qu'il en fût fait telle justice qu'aviserait le roi, lequel, après leur partement, la fit venir et lui dit :

— Femme, en bonne foi, votre malice a été grande, aussi grande que la bonté de votre mari... Aussi je veux que vous serviez désormais d'exemple à toutes celles qui vous ressemblent. Ribaude et meurtrière, vous serez brûlée vive!

Ce qui fut, en effet, immédiatement exécuté Ainsi doivent mourir les mauvaises femmes.

Cette exécution faite et parfaite, le roi se mit à songer au chevalier qui avait envoyé vers lui cette ribaude, son mari et ses frères, afin que justice fut rendue à ce propos, et il se demanda quel il pouvait bien être, sans réussir à trouver.

Comme le roi Languines songeait tout haut, il fut entendu de l'écuyer qui avait précédemment hébergé le Chevalier de la Mer et sa compagne de route, et les avait conduits au château où il y avait eu si âpre combat.

— Sire, dit-il au roi, si vous le permettez, je chercherai avec vous le nom de ce chevalier, afin de vous aider à trouver..... A mon sens ce pourrait bien être ce jouvenceau avec lequel la demoiselle de Danemarck et moi nous avons cheminé pendant

quelques jours, et que nous avons quitté pour nous en venir ici où nous appelait notre devoir.

— Ainsi tu ne sais pas son nom?...

— Je l'ignore, sire... Tout ce que je sais, c'est qu'il est très jeune et excessivement beau. En outre, c'est le plus vaillant cœur que je connaisse..... Je l'avais attiré malgré moi, pour le voir combattre, sur le chemin d'une forteresse remplie de hallebardiers et autres gens d'armes... Il s'en est tiré merveilleusement, et de telle façon que, s'il vit, il fera, à mon jugement, l'un des meilleurs chevaliers du monde...

Le roi, entendant cela, sentit sa curiosité redoubler d'intensité et il demanda à l'écuyer tous les détails qu'il pouvait avoir à lui communiquer touchant ce valeureux inconnu.

— Sire, répondit l'écuyer, je vous ai dit tout ce que j'en savais... La demoiselle de Danemark, venue vers madame Oriane, en sait probablement plus que moi, car je l'ai rencontrée avec lui.

Cette demoiselle fut appelée, mais elle n'eut guère à ajouter à ce qui avait été dit déjà, et, comme l'écuyer, elle déclara ne pas savoir le nom du chevalier qui lui avait fait escorte et compagnie depuis sa rencontre avec Urgande.

Oriane seule le savait, ce qui ne l'empêchait nullement d'être mélancolique, parce qu'elle était fort amoureuse et qu'elle se voyait éloignée de celui que tant elle aimait.

Cinq ou six jours après ces choses, le roi Languines était occupé à deviser avec son fils Agraies, lequel était sur son partement pour aller en Gaule secourir le roi son oncle, lorsqu'entra une demoiselle qui, se mettant à genoux, adressa en ces termes la parole au fils du roi :

— Mon seigneur, un mot, s'il vous plaît, en présence de votre auguste père et de toute la compagnie!...

— Parlez, madame, répondit courtoisement Agraies.

Avant de continuer son propos, l'inconnue se releva, alla prendre un armet que portait derrière elle un écuyer, et l'offrit au jeune prince, en disant :

— Voici un armet chamaillé et effondré, comme vous pouvez voir, lequel je vous présente, au lieu de la tête de Galpan, de la part d'un nouveau chevalier auquel, selon mon jugement, il appartient mieux qu'à nul autre de porter les armes... Il vous l'envoie parce que Galpan avait vilainé une demoiselle qui venait vers vous pour quelque affaire.

— Comment! s'écria Languines, Galpan a été défait par la main d'un seul homme? Cela n'est guère croyable, et vous nous dites là merveilles, demoiselle!...

— Sire, répondit la demoiselle, le vaillant chevalier dont je vous parle l'a défait de sa main... Il l'a tué, après avoir fait subir le même sort à tous ceux qu'il avait rencontrés dans la forteresse de Galpan. J'espérais vous apporter la tête de ce rude homme, si épouvantable au pauvre monde d'alentour; mais le valeureux chevalier au nom de qui je viens, craignant la corruption, a pensé qu'il suffisait de vous apporter l'armet que voici, si peu entier qu'il soit.

— Ce chevalier-là, dit alors le roi émerveillé, ne peut être que celui dont nous cherchons le nom sans pouvoir le découvrir..... Le sauriez-vous par hasard, demoiselle?

— Sire, répondit cette dernière, je l'ai su par la plus grande importunité du monde, car, autrement, jamais il ne l'eût dit à personne.....

— Pour Dieu! demoiselle, dites-le-nous donc vite, afin de nous ôter de souci!...

— Sire, il se nomme le Chevalier de la Mer...

En entendant ce nom, le roi Languines devint fort ébahi, et ceux qui l'entouraient pareillement.

— Sur ma foi! s'écria-t-il, celui qui l'a fait chevalier n'a pas eu tort..... Depuis longtemps il m'en avait prié, et j'avais différé cette cérémonie pour quelque occasion..... Je le regrette..... Je me suis privé là d'un grand honneur, puisque chevalerie est en lui si accomplie...

— Et, gente demoiselle, dit à son tour Agraies, ne pourriez-vous nous indiquer le lieu où nous le rencontrerons, ce précieux et vaillant Chevalier de la Mer?...

— Mon seigneur, répondit la demoiselle, il se recommande humblement à votre bonne grâce et vous mande par moi que vous le trouverez en la guerre de Gaule, si vous y êtes...

— O les bonnes nouvelles que vous m'apportez là! s'écria Agraies. Plus que jamais j'ai envie de partir, puisque je suis assuré de rencontrer ce vaillant chevalier dans la guerre de Gaule!... Une fois que je l'aurai vu et embrassé, je ne me séparerai jamais de lui de mon propre gré...

— Et vous aurez raison, mon seigneur, car il vous aime fort, reprit la demoiselle.

Quelques jours après, Agraies partait avec son armée pour s'acheminer en Gaule vers le roi Périon.

CHAPITRE XVII

Comment le roi Lisvart envoya quérir la princesse Oriane, sa fille, qu'il avait longtemps laissée en la cour du roi Languines, lequel la lui envoya accompagnée de l'infante Mabille, sa fille unique, et d'un nombre suffisant de chevaliers, dames et demoiselles

Dix jours après le départ d'Agraies et de sa troupe, trois navires de la Grande-Bretagne prirent port en Ecosse; ils étaient montés par Galdar de Rascuit, accompagné de cent chevaliers du roi Lisvart, et de plusieurs dames et demoiselles qui venaient quérir Oriane.

Le roi Languines reçut fort bien tout le monde, principalement Galdar de Rascuit, sage et bon chevalier; lequel, après l'avoir remercié, au nom du roi Lisvart, de l'humain traitement qu'il avait fait à la princesse sa fille, le pria de vouloir bien la lui rendre, et, en outre, de consentir à ce qu'elle fût accompagnée dans son voyage de retour par l'infante Mabille.

Languines fut très joyeux de cette dernière proposition, et il annonça aux deux jeunesses qu'il fallait qu'elles se tinssent prêtes à partir.

Mabille et Oriane firent en conséquence leurs préparatifs et mirent en ordre leurs menus meubles.



Pendant cette occupation, Oriane trouva entre ses joyaux la cire qu'elle avait enlevée au Chevalier de la Mer : alors elle eut, à ce moment, un tel souvenir de lui, une si véhémente remembrance de sa personne, que les larmes lui en vinrent aux yeux, et, dans l'exaltation de son amour... la cire qu'elle tenait se rompit, et Oriane aperçut le parchemin qui se trouvait dedans, lequel elle déploya aussitôt, et, lisant l'écriture, y trouva ces mots : « Cet enfant est Amadis, fils du roi. »

Oriane, étonnée de la découverte qu'elle venait de faire, en perdit presque contenance, et peu s'en fallut qu'elle ne se pâmât de joie. Il y avait certes de quoi : apprendre ainsi, tout d'un coup, que celui qu'elle croyait être, pour le plus, fils d'un simple gentilhomme, ou peut-être de moins encore, inconnu de nom et de parents, était fils de roi et se nommait Amadis!

Sans plus tarder, la belle amoureuse appela la demoiselle de Danemarck, en qui elle avait une entière fiance, et elle lui dit :

— Ma mie, je veux vous confier une chose qui ne doit être sue que de mon cœur et de vous... A cause de cela, à cause de moi et du meilleur chevalier du monde, gardez-moi donc ce secret, je vous prie!

— Sur ma foi, madame, répondit la demoiselle, puisqu'il vous plaît de me faire tant d'honneur, j'aimerais mieux mourir que de faillir à ce secret que vous me voulez confier..... Vous pouvez être assurée que tout ce qu'il vous plaira de me déclarer sera entièrement tenu couvert et exécuté à mon pouvoir...

— Ma mie, reprit Oriane, il faut que vous alliez chercher le Chevalier de la Mer, lequel vous trouverez en la guerre de Gaule..... Si vous y arrivez, d'aventure, avant lui, vous l'attendrez... Aussitôt que vous l'aurez joint, vous lui baillerez cette lettre et lui direz que dedans se trouve son nom écrit du jour où on le jeta en la mer..... Vous lui direz, ensuite, que je sais qu'il est fils de roi, ce qui lui doit donner meilleure envie d'augmenter la série de prouesses commencées par lui... Vous lui direz encore que mon père m'a envoyée quérir et que je fais mes préparatifs de retour en la Grande-Bretagne..... Vous lui direz enfin que je l'aime toujours, et que, aussitôt la guerre où il est finie, je compte qu'il s'en reviendra de mon côté...

La demoiselle de Danemarck assura de nouveau Oriane que tout cela sera fait et exécuté avec la plus grande célérité et la meilleure discrétion du monde, et, incontinent, elle prit congé et s'embarqua pour la Gaule.

Quant à Oriane et à Mabille, les préparatifs de leur départ une fois terminés, elles s'embarquèrent également avec leur compagnie. Leur navire eut vent en poupe, et si à propos que, quelques heures après, les belles princesses prirent port en la Grande-Bretagne, où elles furent magnifiquement reçues.

—

CHAPITRE XVIII

Comment le Chevalier de la Mer, suivi du seul Gandalin, s'en alla à travers forêt, songeant à ses amours, et des rencontres qu'il y fit.

Nous revenons au Chevalier de la Mer.

On se rappelle qu'il était resté au château du vaincu de Galpan, avec une demoiselle qui lui pansait ses plaies, lesquelles, au bout de quinze jours, avaient été presque toutes guéries. Un peu ennuyé du séjour et de son oisiveté, il se décida un dimanche matin à prendre congé de son hôte et de celle qui l'avait soigné. Les adieux faits, il monta à cheval et partit, accompagné du seul Gandalin, qui avait juré de ne jamais l'abandonner.

Bientôt ils entrèrent en une grande forêt.

C'était aux environs du mois d'avril. Les oiseaux se dégoisaient et ramageaient gaîment; les arbres, les fleurs et les herbes verdoyaient allégrement, comme pour annoncer la venue du Renouveau. Cela fit rêver le Chevalier de la Mer; il se ressouvint plus âprement de la mie qui, sur toutes les autres, fleurissait en excellente beauté, et pour laquelle, abandonnant sa liberté, amour l'avait rendu captif.

— Ah! murmura-t-il alors; pauvre Chevalier de la Mer, sans parent, sans avoir, sans feu ni lieu, comment as-tu osé mettre ton cœur si haut que d'aimer justement celle qui préexcelle toutes les autres en beauté, en bonté et en lignage?... O chétif que tu es! la grandeur de ces trois choses, par lesquelles elle est parfaite et non-pareille, auraient dû te faire comprendre que le meilleur chevalier du monde lui-même ne pouvait prétendre à l'aimer! Et toi, téméraire et pauvre inconnu, tu t'es engagé dans un labyrinthe de folie, aimant et mourant, sans seulement l'oser dire!...

Tout en disant cette complainte, le Chevalier de la Mer cheminait, la tête basse et les yeux à terre, le long de cette forêt peuplée d'oiselets joyeux qui faisaient contraste, par leur ramage, avec les dolents pensements du jouvenceau. Au bout d'un assez long temps de ce cheminement, il aperçut, à travers le bois, un chevalier bien monté et en bon équipage, qui longuement l'avait côtoyé pour mieux entendre cette complainte.

— Pardieu! chevalier, s'écria ce gentilhomme en accostant le Chevalier de la Mer, il me semble que vous aimez plus votre mie qu'elle ne vous aime, puisque, pour la louer tant, vous vous déprisez vous-même... Apprenez-moi donc qui elle est, afin que je la serve moi-même!...

— Sire chevalier, l'aimer ne pourrait vous en rapporter aucun fruit...

— Vous vous trompez : servir une si belle dame est un trop glorieux travail pour ne porter point en soi sa récompense... Arrêtez-vous donc, je vous prie, car il faut que par amour ou par force vous me disiez ce que je vous demande...

— Si Dieu m'aide, il n'en sera pas ainsi.

— Or, sus! défendez-vous!

Incontinent, tous deux lacèrent leurs heaumes et prirent leurs lances et écus. Ils s'éloignaient pour prendre champ et revenir l'un contre l'autre, lorsque survint une demoiselle qui leur dit :

— Chevaliers, avant de combattre, dites-moi, si vous le savez, une chose pour laquelle j'ai fait hâte, ne pouvant remettre, pour l'apprendre, la fin de votre bataille.

— Qu'est-ce donc? demandèrent les deux chevaliers en s'arrêtant d'un commun accord.

— Je voudrais bien, répondit la dame, savoir nouvelles d'un chevalier nouveau appelé le Chevalier de la Mer.

— Et que lui voulez-vous? demanda celui qui était précisément celui dont on parlait.

— Je veux, reprit la demoiselle, lui donner nouvelles d'Agraies, fils du roi d'Ecosse.

— Attendez un peu, dit le Chevalier de la Mer.

Durant leur propos, le chevalier de la forêt, impatienté de la longueur du causement de son adversaire avec la demoiselle inconnue, lui cria de prendre garde, et tout aussitôt fondit sur lui avec impétuosité; mais le Chevalier de la Mer, quoique pris à l'improviste, n'en fit pas moins bonne contenance, si bien même que de sa lance il le désarçonna et l'envoya rouler sur le gazon.

— Seigneur, lui dit-il en descendant de cheval et en l'aidant à remonter sur le sien, n'ayez plus désormais envie de savoir ce qu'on ne peut pas vous dire : cela porte malheur.

Le chevalier de la forêt, confus de cette leçon méritée, s'inclina et se retira sans plus sonner mot.

— Maintenant, reprit le Chevalier de la Mer en revenant auprès de la pucelle qui l'avait précédemment interrogé, maintenant, dites-moi si vous connaissez celui après lequel vous courez de la part d'Agraies?...

— Je ne l'ai jamais vu, répondit la demoiselle, mais Agraies m'a assuré qu'il se ferait connaître à moi aussitôt que je me serais annoncée comme venant de sa part...

— Il a dit vrai... Je suis celui que vous cherchez, répondit le Chevalier de la Mer en délaçant son heaume.

— Ah! je le crois, s'écria la demoiselle émerveillée, car on ma parlé de votre grande beauté, et il est impossible qu'il y en ait un second comme vous quelque part.

— Or çà, reprit le Chevalier, où avez-vous laissé Agraies?

— Près d'une rivière qui n'est pas loin, où il est arrêté avec sa troupe, attendant un vent favorable pour passer en Gaule...

— Vraiment?... Alors, allez devant et me conduisez.

La demoiselle obéit, et tous deux se mirent à cheminer jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés en vue de l'endroit où étaient campés Agraies et ses gens. Au moment où ils s'approchaient, une voix cria derrière eux :

— Arrêtez! chevalier, arrêtez! Je veux savoir ce que vous tenez tant à me celer!...

Le Chevalier de la Mer se retourna, et il reconnut celui qu'il avait précédemment désarçonné lors de l'intervention de la messagère d'Agraies. Seulement, cette fois il était accompagné d'un autre chevalier.

Le Chevalier de la Mer prit ses armes, fit volte-face à ses deux ennemis, et la lutte s'engagea, au su et vu de l'armée d'Agraies, campée à quelques pas de là. Les deux chevaliers vinrent sur lui à course de chevaux et rompirent ensemble leurs lances sur son écu et sur son harnois. L'écu en fut faussé, mais non le harnois qui était roide et fort.

Ce fut au tour du Chevalier de la Mer de se défendre, et il le fit avec succès. D'abord, le chevalier de la forêt fut renversé de cheval, et si lourdement, qu'en tombant il se rompit le bras et demeura sur place comme mort. Quand le damoiseau se vit désempêché de celui-là, il mit l'épée au poing et en adressa un âpre coup sur l'armet de son second adversaire, lequel tomba, étourdi et perdant son sang, à quelques pas de son compagnon. Cela fait, le Chevalier de la Mer s'en alla, suivi de la demoiselle, vers les tentes du prince Agraies, lequel, ayant assisté de loin à ce tournoi, était curieux de savoir quel était ce vainqueur qui s'en venait de son côté. Quand il reconnut le Chevalier de la Mer, ce fut une joie à ne pas décrire tant elle était grande; joie qui fut partagée par tout le monde.

Le lendemain, on monta à cheval et l'on alla gagner Palingues, très bonne ville frontière et dernier port d'Écosse, où on trouva nefs et barques en quantité suffisante pour passer en Gaule. Agraies et ses gens s'embarquèrent avec un vent propice, et tant cinglèrent qu'en peu de jours ils entrèrent au hâvre de Galfrin. De là, marchant en bon ordre, ils arrivèrent sans malencontre au château de Baldain, où le roi Périon était assiégé, ayant perdu déjà bon nombre de ses gens.

Quand le roi Périon apprit le secours qui lui arrivait là, vous pouvez estimer s'il en fut aise. De même pour la reine Elisène, laquelle, sachant cette venue, envoya prier son neveu Agraies de se rendre incontinent auprès d'elle, ce qu'il fit, accompagné du Chevalier de la Mer et de deux autres chevaliers sans plus de suite.

Quand Périon aperçut de prime face le vaillant Chevalier, il ne le reconnut pas tout d'abord; ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'il se rappela que c'était celui qu'il avait fait chevalier et qui, depuis, l'avait secouru si fort à propos au château du Vieillard.

— Mon cher ami, lui dit-il alors en l'embrassant, soyez le très bien venu en ce pays! votre présence me donne une telle sûreté que je ne songe plus à la guerre qui m'entoure... Vous êtes avec moi : je serai vainqueur!...

— Sire, répondit le Chevalier de la Mer, que Dieu me fasse la grâce de pouvoir vous être véritablement utile, comme j'en ai la grande envie! Je me suis promis que, tant que durerait la guerre, je ne m'épargnerais en aucune façon pour vous rendre service.

— Madame, reprit Périon en prenant le Chevalier de la Mer par la main et en le présentant à la reine Elisène; madame, voici le bon chevalier qui me tira du plus grand péril que je courus jamais... A cause de cela, je vous prie de veiller à ce qu'il ne soit rien épargné céans pour lui, et je vous demande de lui faire votre plus bienveillant accueil.

Ce qu'entendant, Elisène s'avançait pour em-

brasser le vaillant chevalier, lorsque celui-ci, mettant les genoux en terre, lui dit :

— Madame, je suis le serviteur de la reine votre sœur; c'est vous dire que je veux vous servir et vous obéir comme à elle-même.

La bonne dame, au son de cette voix, fut remuée d'une douce émotion. Elle ne pouvait se rassasier de regarder ce beau jeune homme qu'on disait si chevaleureux, et, quoiqu'elle ne se doutât pas le moins du monde à quel titre il lui était si cher, un instinct naturel la porta à lui vouloir plus de bien qu'à nul de l'armée du prince Agraïes. Involontairement même, à force de le contempler et de l'admirer, elle se mit à songer aux deux enfants qu'elle avait eus, et en constatant qu'il avait à peu près leur âge, elle fut prise d'une mélancolie navrante, et deux grosses larmes coulèrent le long de ses joues.

Le Chevalier de la Mer, la voyant ainsi pleurer, et estimant que c'était à l'occasion de la guerre commencée, lui dit :

— Madame, j'espère qu'avec l'aide de Dieu, du roi et du nouveau secours qui vous arrive à cette heure, vous recouvrerez vitement votre joie... Et, pour ma part, croyez que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour terminer glorieusement et avantageusement cette guerre qui vous cause angoisse.

— Dieu vous entende ! répondit Elisène. Mais, seigneur, puisque vous êtes chevalier de ma sœur, je ne souffrirai pas que vous preniez d'autre logis que céans, où vous aurez tout ce dont vous aurez besoin.

CHAPITRE XIX

Comment le Chevalier de la Mer, une fois à la cour du roi Périon et de la reine Elisène, eut occasion de témoigner de sa haute vaillance.

Abies d'Irlande et Daganil son cousin, en apprenant le secours arrivé au roi Périon, s'empressèrent de réunir les plus sages d'entre les chevaliers leurs compagnons, pour prendre conseil sur la marche à suivre.

Le roi Abies était renommé comme le plus vaillant d'entre les vaillants, et il avait hâte de se mesurer avec le roi Périon.

— Si le roi Périon est à ce point gentil compagnon de songer à nous venir voir, s'écria-t-il, je voudrais bien que ce fût aujourd'hui plutôt que demain.

— Oh ! il n'est pas si hâtif que vous le pensez, répondit Daganil; il vous redoute beaucoup, quoiqu'il n'en ait pas l'air...

— Savez-vous, dit à son tour le duc Gallin de Normandie, savez-vous par quel moyen nous pouvons le contraindre à engager vitement l'action ? Faisons une embuscade, composée de la plus grande partie de cette armée, laquelle demeurera avec le roi Abies dans la forêt de Galpan... Daganil et moi, nous irons, avec le reste de l'armée, nous présenter à l'aube du jour devant la ville... Alors, nos ennemis nous apercevant en petit nombre et supposant que nous formons à nous seuls l'armée, viendront infailliblement sur nous, dans l'espérance de nous exterminer. Nous feindrons d'avoir peur et nous prendrons la fuite vers la forêt où sera le roi avec le gros de l'armée, et où nos ennemis, nous poursuivant, trouveront la mort.

— C'est très bien avisé ! répondit le roi Abies. Duc Gallin, ordonnez cette embuscade vous-même, et que tout s'arrange selon que vous l'imaginerez !...

Alors vous eussiez vu soudards se mouvoir, gens d'armes monter à cheval, tambourins bruire, trompettes retentir, escadrons s'organiser; si bien que, le soir même, tout était disposé dans l'ordre imaginé par le duc de Normandie, et que, au point du jour, une petite armée se présentait sous les murs de la ville du roi Périon.

Ce prince, en ce moment-là, était loin de se douter de ce qu'on tramait contre lui. Il n'était occupé qu'à bien fêter son vaillant hôte, le Chevalier de la Mer. Comme l'armée commandée par Daganil et le duc de Normandie s'approchait de la place, il se rendait, lui, avec la reine Elisène, en la chambre où logeait le beau chevalier, et où ils le trouvèrent, se lavant les mains.

Le Chevalier de la Mer avait les yeux rouges, enflés, et encore pleins de larmes. Le roi et la reine jugèrent qu'il avait assez mal reposé durant la nuit, comme il était vérité, car il n'avait pas un seul instant cessé de penser à celle qu'il aimait tant et si vainement.

La reine donc, désireuse de savoir la cause de cette tristesse qui apparaissait sur le visage du jouvenceau, tira Gandalin à part et lui dit :

— Mon ami, votre maître porte au visage quelque fâcherie : lui aurait-on donné céans sujet de mécontentement?...

— Non, madame, répondit Gandalin; il a reçu beaucoup d'honneur de votre grâce... Si vous le voyez ainsi marmiteux, c'est qu'il a coutume de rêver, et, quand il rêve, il se tourmente outre mesure, comme il vous est loisible d'en juger par ses yeux rougis et sa face déconfite.

Gandalin achevait à peine ces mots, que le guet vint avertir le roi Périon que les ennemis étaient sous les murs de la ville. Lors, on fit sonner promptement l'alarme, et en un clin d'œil, chacun fut prêt, armé et à cheval.

Périon et le Chevalier de la Mer chevauchaient les premiers. En arrivant aux portes de la ville, ils trouvèrent le prince Agraïes qui se débattait d'une véhémente façon, parce qu'on tardait trop à les lui ouvrir. Agraïes était un des plus hardis chevaliers, et s'il eût eu la sagesse à commandement comme il avait le courage, il n'y en eût guère eu de semblables au monde.

Les portes de la ville s'ouvrirent enfin, et les Gaulois purent sortir. Lorsqu'ils aperçurent les gens d'armes commandés par Daganil et le duc de Normandie, ils furent étonnés de leur grand nombre, bien que toute l'armée du roi Abies n'y fût pas, et la plupart d'entre eux furent d'avis de n'aller pas plus avant, estimant être témérité d'assaillir puissance tant inégale.

A cette cause, il y eut grandes contestations; ce que connaissant Agraies, il donna des éperons à son cheval, et cria à haute voix :

— Maudit soit qui plus tardera! Voilà ceux contre qui il faut débattre, et non pas entre nous!

Et, cela dit, il piqua droit aux ennemis, suivi du Chevalier de la Mer et d'un certain nombre de gens d'armes.

La mêlée commença âpre et sanglante. Le premier que le Chevalier de la Mer rencontra fut le duc de Normandie; il le chargea si vivement que, rompant sur lui, il renversa homme et cheval par terre. Le duc de Normandie en eut la jambe rompue.

Le Chevalier de la Mer se vit aussitôt entouré par une nuée de soudards, désireux de venger la chute du duc Gallin; mais c'était nuée de moucherons : il la dissipa à coups d'épées, et passa outre pour s'attaquer à des adversaires plus dignes de lui. Cependant, la foule des gens d'armes se faisait d'instant en instant plus compacte autour du Chevalier de la Mer, il est probable qu'il eût fini par être abattu, sans l'intervention du vaillant Agraies.

Agraies, séparé de son ami, avait vu de loin quel péril il courait, et il s'était dirigé de son côté, renversant tout ce qu'il rencontrait, démembrant l'un, échinant l'autre, tellement que tous lui firent voie et qu'il put arriver jusqu'au Chevalier de la Mer. Une partie de sa troupe le suivait.

A son arrivée, vous eussiez vu lances se briser, heaumes tomber, écus voler, hauberts se fracasser : les Irlandais perdaient l'avantage!

Ce qui compliqua la situation, pour les gens de Daganil et de Gallin, ce fut l'intervention du roi Périon en personne. Le Chevalier de la Mer, Agraies, le roi Périon! Les Irlandais commençaient à se débander, malgré les exhortations de Daganil. Les Gaulois, au contraire, allaient en avant, excités au courage par l'exemple du roi Périon et par la voix d'Agraies, qui leur criait, en leur désignant le Chevalier de la Mer :

— Suivons, mes amis, suivons le plus vaillant chevalier du monde!...

Lors, Daganil, jugeant que le pire était de son côté, et s'apercevant que le dommage principal venait des coups que portait le Chevalier de la Mer, délibéra en soi de lui tuer son cheval, et par ainsi de le faire tomber en la presse. Mais il ne le put : le Chevalier de la Mer, au contraire, se rua sur lui, frappa un rude coup sur son armet et le lui fit voler hors de la tête. Ce que voyant, le roi Périon, voulant parfaire l'œuvre du Chevalier de la Mer, s'approcha à son tour de Daganil désarmé et lui donna un tel coup d'épée que le cerveau en fut entr'ouvert et que la cervelle en jaillit çà et là.

Il y eut alors une déroute complète parmi les Irlandais, qui gagnèrent à la hâte la forêt où se tenait le gros de l'armée du roi Abies, et où les poursuivit le roi Périon.

Mais le roi Abies n'avait pas attendu qu'ont vînt le réclamer dans son embuscade : il était déjà parti, à la tête d'une partie de son armée, pour porter secours à son cousin et s'emparer de la ville du roi Périon. Aussi son apparition, avec des troupes fraîches, causa-t-elle un certain émoi parmi les gens d'armes du roi Périon, harassés, au contraire, de fatigues et de blessures. Pour un peu, même, le désarroi se fût mis parmi les Gaulois : heureusement, le Chevalier de la Mer était là!

— Mes compagnons et amis, leur cria-t-il, ayons bon cœur! Que chacun fasse connaître ici sa vertu! Que chacun se souvienne de l'honneur que les Gaulois ont acquis par leurs armes! Allons, mes compagnons, allons!... Nous avons affaire à des gens étonnés et à demi-vaincus!... N'allons pas changer de rôle avec eux, prendre leur couardise et délaisser notre victoire!... Allons, mes compagnons, allons! Dieu nous aide!

A cette mâle parole, les plus découragés reprirent courage, résolus à combattre virilement leurs ennemis, qui, un peu après, revinrent plus furieusement que jamais sur eux.

La mêlée recommença donc avec un acharnement qu'elle n'avait pas encore eu, à cause surtout du roi Abies, qui était un hardi chevalier, et qui donnait un fier exemple à son armée, ayant à venger la mort du duc de Normandie et de Daganil. Aussi, malgré les efforts surhumains du roi Périon, d'Agraies et du Chevalier de la Mer, pour rallier honorablement leurs gens, il y eut une panique générale, et chacun chercha à gagner la ville pour se mettre à couvert.

Comme le roi Abies poursuivait les Gaulois qui fuyaient, éperdus, un chevalier lui dit en lui montrant le Chevalier de la Mer, qui harcelait de ses exhortations les gens du roi Périon :

— Sire, celui-là que vous voyez, monté sur un cheval blanc, a mis à mort, de sa propre main, le duc de Normandie et votre cousin Daganil!...

Le roi Abies, entendant cela, poussa son cheval du côté du Chevalier de la Mer, et il lui cria :

— Chevalier, vous avez mis à mort l'homme que j'aimais le plus au monde... Je veux le venger!

— Vous avez troupe trop fraîche pour la nôtre, répondit le Chevalier de la Mer. Toutefois, si, comme chevalier, vous voulez venger celui que vous dites et montrer le grand courage que la renommée vous accorde, choisissez parmi vos gens ceux qui vous plairont le mieux; de mon côté, s'il plaît au roi, je choisirai les miens : ainsi égaux en nombre, nous pourrons combattre, ce qui sera plus honorable pour vous que votre invasion injuste en ce pays.

— Vraiment, chevalier, vous parlez bien! s'écria le roi Abies. J'accepte! Fixez vous-même le nombre, petit ou grand, des personnes qu'il faut.

— Puisque vous me laissez ce choix, reprit le Chevalier de la Mer, et que vous me paraissez si bien disposé, je vais vous proposer un parti meilleur encore... Je suis votre ennemi à cause de ce que j'ai fait; vous êtes le mien à cause du mal que vous faites à ce royaume que vous avez injustement envahi. Par ainsi, puisque nous avons une colère personnelle, il n'est pas juste que d'autres en souffrent... Que la bataille soit entre vous et moi seulement! Cela vous convient-il?...

— Je le veux très bien! répondit le roi Abies.

Lors il choisit dix chevaliers pour garder le camp, et invita son adversaire à en faire autant.

Le Chevalier de la Mer alla incontinent vers le roi Périon, à qui il demanda son autorisation. Périon et Agraies furent un peu durs à lui consentir ce combat, tant pour la conséquence dont il était, que parce que le Chevalier de la Mer était las et travaillé d'ennuis. Ils lui demandèrent de



différer au moins jusqu'au lendemain cette entreprise si pleine de périls; mais sa soif de vaincre était si grande, si grande aussi était son envie de voir cette guerre terminée afin qu'il pût retourner vers sa mie tant aimée, qu'il obtint du roi Périon l'autorisation sollicitée. Il fut ordonné pour combattre, et, comme il avait été fait pour le roi Abies, on lui bailla dix chevaliers destinés à la garde et à la sûreté du camp.

CHAPITRE XX

Comment le Chevalier de la Mer combattit le roi Abies; sur le différend de la guerre qu'il menait en Gaule.

La bataille entre le roi Abies et le Chevalier de la Mer ayant été convenue, les seigneurs des deux côtés arrêtèrent qu'elle aurait lieu le lendemain, pour laisser les champions se rafraîchir et panser même les blessures reçues dans les rencontres précédentes.

Le bruit des exploits du Chevalier s'était propagé à l'entour, et tout le monde priait Dieu de lui faire accomplir les grandes choses qu'il avait en train.

Dès le matin, le roi avait prié la reine de désarmer elle-même le chevalier en sa chambre, et une demoiselle était allée le prévenir.

Le Chevalier ne put s'en défendre, et lorsque la reine lui ôta son haubert, elle vit qu'il était tout meurtri et le montra au roi qui lui représenta qu'il n'avait pas pris un délai assez long pour sa bataille.

Le Chevalier assura que ce n'était pas dangereux, et les chirurgiens furent d'avis que ces blessures étaient seulement longues à se fermer.

Cependant le souper arriva, et les affaires de la journée menèrent la conversation jusqu'au coucher.

Le lendemain, chacun fut ouïr la messe, après laquelle le roi donna au Chevalier les armes les plus riches et les plus solides qu'il fût possible de rencontrer. Lui-même porta l'armet du chevalier, Agraies se chargea de son écu; un autre prince prit sa lance, et ainsi chargés, ils s'élancèrent dans la campagne où le roi d'Irlande attendait, armé et monté sur un grand cheval noir.

Tout à l'entour une foule de peuple s'était approchée pour être témoin de la fin du combat.

Abies avait combattu autrefois un géant auquel il avait tranché la tête, et portait sur son écu ce combat représenté fidèlement.

Lorsque les deux champions furent en face l'un de l'autre, ils s'apprêtèrent à donner la mesure de leurs moyens, et sans trop attendre, ils baissèrent les vues de leurs armets, et, se recommandant à Dieu, donnèrent des éperons à leurs chevaux et s'abordèrent si furieusement que leurs lances furent rompues et qu'ils tombèrent tous deux par terre.

Mais leur courage et le désir de vaincre les fit promptement se relever; ils arrachèrent les tronçons de lance qui les meurtrissaient, et, l'épée à la main, ils engagèrent un combat dont les assistants frémirent tant il fut acharné et effrayant.

Le Chevalier de la Mer était bien pris et de raisonnable taille.

Mais le roi Abies était fort grand et n'avait rencontré jamais d'adversaire qu'il ne dépassât d'un pied; il était si fort qu'il pouvait passer pour un colosse, aussi ses sujets l'estimaient beaucoup pour ces dons naturels, qui lui donnaient un peu de vanité.

Les deux chevaliers, animés d'une ardeur pareille, tant pour leur honneur particulier que pour les conséquences du combat, se frappaient sans interruption et faisaient un tel bruit de coups qu'il eût paru que vingt personnes se tenaient assaut.

La terre était couverte de sang, si peu ils se ménageaient; des morceaux d'écus, des lames de harnais volaient autour d'eux, chaque coup portait, et souvent atteignait le vif sans qu'ils parussent le remarquer.

Tous deux conservaient une contenance si brave, que l'on ne pouvait prévoir lequel aurait le dessus.

Mais vers trois heures après-midi, le soleil devint si chaud qu'ils s'affaiblirent peu à peu, et le roi Abies rompit en disant au Chevalier de la Mer :

— Je te vois presque vaincu, et je suis hors d'haleine; s'il te semble bon, reposons-nous un peu, car nous pourrons continuer plus aisément ensuite; je veux bien t'avouer que tu me parais digne de combattre avec moi, mais je veux venger la mort de l'ami qui m'était le plus cher, et je ne tarderai pas à le faire en présence de nos deux camps.

— Roi Abies, répondit le Chevalier de la Mer, je vois que tu tiens bien plus à ma perte qu'au succès de tes troupes en ce pays, et comme on ne ressent pas le mal dont on est l'auteur, je veux te faire repentir de ta cruauté envers les habitants de ce pays; tu n'auras pas le loisir de respirer, défends-toi contre un chevalier vaincu, comme tu dis.

— Que ton audace soit punie, fit le roi Abies en reprenant son épée et le reste de son écu, et qu'il t'en coûte la tête.

— Fais ton possible, reprit le Chevalier, car je ne te laisserai pas de repos jusqu'à ce que toi ou ton honneur soyez détruit.

Et leur combat recommença de plus belle; malgré l'adresse du roi Abies, à qui un long exercice avait appris l'attaque et la défense, il perdit le reste de son écu, grâce à la promptitude et à la légèreté du Chevalier de la Mer.

Abies, poursuivi avec acharnement, couvert de sang et presque hors de combat, réfléchit qu'il lui fallait faire un dernier effort pour vaincre ou mourir.

Il prit alors son épée à deux mains et se rua si fort sur le Chevalier, qu'il engagea dans l'écu de de celui-ci son épée sans pouvoir la dégager.

Ce que voyant le Chevalier, d'un revers lui coupa la jambe gauche; Abies tomba sur la place. Le Chevalier se jeta sur lui, et lui arrachant son heaume :

— Rends-toi, lui dit-il, ou meurs.

— Vraiment! répondit le roi, je suis mort, mais non vaincu; quoi qu'il advienne, ceci est de ma faute; permets à mes soldats de me transporter chez moi, afin que je satisfasse à mes devoirs envers Dieu et les hommes, je rendrai à Périon ce qui est à lui; je ne regrette pas de finir de la main d'un brave chevalier comme toi, je te pardonne, continue tes exploits et souviens-toi de ma personne.

Le Chevalier de la Mer se sentit navré de la position d'Abies, qu'il eût pu mettre en plus mauvais



était encore. Les assistants s'approchèrent, et Abies fit remettre à Périon ses conquêtes de Gaule. Les Irlandais emportèrent leur roi, qui mourut peu après avoir terminé ses affaires.

Le roi Périon, Agraies, et les seigneurs de Gaule vinrent prendre le Chevalier, qui reçut les honneurs dus non-seulement aux vainqueurs, mais à ceux qui délivrent leur patrie de la servitude.

Or, la demoiselle de Danemark, envoyée au chevalier par Oriane, était arrivée à la cour de Périon peu avant le combat; avant de s'annoncer, elle attendit le résultat et prit à part le Chevalier pour lui remettre une lettre d'Oriane.

Le Chevalier, transporté de joie, faillit s'évanouir et laissa tomber cette lettre que la demoiselle releva. La demoiselle pria le Chevalier de partir pour la Grande-Bretagne où se trouvait Oriane; son nom lui était révélé par la lettre qui était celle trouvée avec lui dans son berceau; il vit qu'il s'appelait Amadis.

— Il me faut, dit la demoiselle, retourner au plus tôt vers Oriane; j'attends vos ordres.

— Demeurez, répondit le Chevalier, deux ou trois jours ici, et ne me quittez pas; je vous conduirai ensuite où vous voudrez.

— En vous obéissant, fit la demoiselle, je croirai complaire à ma dame Oriane.

Le Chevalier retourna vers le roi, et, sur son passage, le peuple criait :

— Béni soit le brave chevalier qui nous a rendu la liberté et l'honneur !

La reine et ses dames reçurent le Chevalier, lui ôtèrent ses armes et firent visiter ses plaies par les chirurgiens, dont l'avis fut qu'il ne courait aucun danger.

Le Chevalier se retira dans sa chambre avec la demoiselle, refusant le souper du roi pour causer de ses peines d'amour; et il lui plut tant de tenir compagnie avec elle, qu'il oubliait ses blessures et se promenait constamment, en devisant avec ceux qui le visitaient. Il lui tardait de pouvoir reprendre ses armes.

Sur ces entrefaites, il survint un événement qui prolongea son séjour en Gaule plus qu'il ne voulait; de sorte que la demoiselle retourna seule vers Oriane.

CHAPITRE XXI

Comment le Chevalier de la Mer est reconnu par le roi Périon, son père, et par la reine Elisène, sa mère.

Périon, étant en la Petite-Bretagne, avait donné à la reine Elisène un anneau en tout pareil à celui qu'il portait ordinairement. Cet anneau avait été attaché au cou du Chevalier de la Mer lorsqu'il avait été abandonné sur l'eau, et Gandales le lui avait renvoyé plus tard avec l'épée et le sceau cacheté.

Plusieurs fois le roi avait demandé à la reine ce qu'était devenu cet anneau. D'abord, elle avait évité de répondre; puis elle lui avoua qu'il était perdu.

Un jour que le Chevalier se promenait avec Oriane, Mélicie, fille du roi Périon, courut à lui en pleurant, et lui conta qu'elle avait égaré l'anneau que son père lui avait confié pendant qu'il se reposait.

Le Chevalier, tirant celui qu'il avait au doigt, la pria de se consoler.

En voyant cet anneau, la jeune fille pensa que c'était celui qu'elle avait perdu, et elle dit au Chevalier :

— Que je suis aise que vous l'ayez trouvé ! Je l'ai cherché bien longuement.

— Comment, répondit le Chevalier, l'avez-vous pu chercher, puisque ce n'est pas le vôtre?

— Il lui ressemble si bien, fit l'enfant, qu'il sera pris pour celui que j'ai égaré.

Le roi s'était éveillé, et, prenant des mains de sa fille l'anneau qu'elle lui donnait, il le mit à son doigt comme le sien; puis, en passant dans les galeries, il trouva celui que sa fille avait perdu, et les compara tous deux. Il se ressouvint alors que l'un des deux devait être celui qu'il avait donné à la reine.

Il demanda à Mélicie où elle avait trouvé cet anneau. L'enfant, n'osant mentir, raconta qu'elle le tenait du Chevalier.

Un soupçon traversa l'esprit du roi : il se figura que cet anneau était un présent fait par la reine au Chevalier, dont la beauté lui parut significative. Il monta chez la reine, et, sans dire un mot, vint s'asseoir à ses côtés, les yeux immobiles.

— Je ne suis plus étonné, madame, lui dit-il avec effort, de votre embarras toutes les fois que je vous ai rappelé l'anneau que je vous donnai en Bretagne. Vous l'aviez déposé dans un endroit que vous vouliez me cacher; mais une affection est toujours découverte par les gages qu'on en donne. Le Chevalier de la Mer l'a donné inconsidérément à Mélicie, ne sachant pas qu'il venait de moi. J'ai su ainsi ce que tous les deux vous aviez intérêt à me céler.

La reine, s'étant aperçue au visage du roi qu'il était anéanti, résolut de lui découvrir la vérité; elle lui conta sa grossesse, son enfantement, et comment la crainte du roi son père et la sévérité des lois du pays l'avaient contrainte à exposer son fils sur la mer.

Le roi resta émerveillé de ce récit, qui lui donna à penser que le Chevalier pourrait bien être son premier enfant, préservé par Dieu d'un sort funeste; il fit à la reine part de ce penser.

— Allons à sa rencontre ! répondit le roi.

La reine et le roi se rendirent à la chambre du Chevalier, qui dormait. Le roi s'approcha sans bruit et prit sur le lit l'épée qu'il reconnut avoir illustrée dans maintes rencontres.

— Sur ma foi ! dit-il à la reine, voici l'épée qui me fut dérobée lors de notre première entrevue chez le roi votre père; votre dire me paraît prendre une tournure de vérité.

La reine dont le cœur était haletant d'anxiété, réveilla le Chevalier, qui, la voyant pleurer, lui dit :

— Madame, d'où viennent vos larmes ? Mon bras peut-il en faire cesser la cause.

— Mon ami, répondit la reine, un mot de vous peut les sécher : dites-nous seulement de qui vous êtes fils.

— Dieu m'assiste, fit le chevalier, si je le sais ! Je fus trouvé sur la mer d'une façon étrange.

La reine fut si heureuse de cette déclaration qu'elle ne put ajouter un mot; le sentiment de la vie l'abandonna tout-à-coup, et elle tomba dans les bras du chevalier.

— Je sais mieux que vous qui vous êtes, dit-elle en reprenant la parole. Ah ! mon fils, je puis maintenant vous embrasser à mon aise, après avoir été si longtemps privée de votre vue et de vos nouvelles. Il a plu à Dieu de réparer ma faute ; voici le père qui vous engendra.

Le chevalier se jeta, les yeux en pleurs, aux pieds du roi et de la reine, et tous les trois remercièrent Dieu de ce dénoûment, particulièrement le Chevalier, qui, après avoir échappé à de grands dangers, retrouvait en même temps ses parents et des honneurs auxquels il n'aurait osé prétendre.

La reine lui demanda s'il avait un autre nom que celui dont on l'appelait.

— Oui, madame, répondit-il, mais il n'y a pas trois jours que je le connais. Au sortir du combat où Abies a été vaincu, une demoiselle m'a apporté une lettre scellée que j'avais suspendue à mon cou lorsque je fus trouvé sur la mer ; j'ai connu par cette lettre que mon nom est Amadis.

La reine reconnut la lettre écrite par Dariolette, et exigea du chevalier qu'il portât le nom d'Amadis, au lieu de son premier nom.

Depuis ce moment, il garda le nom d'Amadis ; on l'appela aussi quelquefois Amadis de Gaule.

Tout le monde apprit avec joie la nouvelle ; Agraies ne fut pas des derniers à s'en réjouir, il devenait cousin germain du Chevalier de la Mer.

La demoiselle de Danemark insista auprès d'Amadis pour porter à Oriane le récit de cet événement dont elle était si heureuse ; elle lui fit comprendre qu'il ne pourrait de sitôt accomplir son voyage et retrouver l'idole de son cœur, qu'il serait à Oriane une compensation en l'absence de sa personne, d'avoir de ses bonnes nouvelles.

Amadis la laissa partir, l'assurant de son prochain voyage ; il lui dit qu'il arriverait vers Oriane portant les armes qu'il avait en combattant le roi d'Irlande, qu'elle le reconnaîtrait ainsi facilement.

Agraies, voyant que son cousin Amadis prolongeait son séjour en Gaule, voulut partir ; il lui demanda son congé, ne pouvant différer plus longtemps de retrouver celle qui commandait de près ou de loin à son cœur.

— C'est Olinde, fille du roi Vanain de Norvége ; elle m'a fait prier, par la demoiselle qui m'apporta l'armet de Galpan, de la rejoindre au plus tôt ; je ne puis désobéir à cet ordre et suis contraint de me séparer de vous.

Ce fut à l'époque où Galvanes, frère du roi d'Ecosse, emmena en Norvége son neveu Agraies, que ce dernier s'éprit d'Olinde, à laquelle il fut toujours fidèle et obéissant.

Ce Galvanes n'avait reçu en apanage qu'un pauvre château ; son argent avait servi à équiper et entretenir quelques gentilshommes, et on le surnommait Galvanes-sans-Terre à cause de cela.

Agraies, en quittant Amadis, lui demanda où ils se retrouveraient au retour de la Norvége.

— J'espère, mon cousin, répondit Amadis, aller d'ici à la cour du roi Lisvart, où les chevaliers font meilleure figure qu'en nulle autre maison d'empereur ou de roi.

—Remerciez, à l'occasion, le roi votre père et la reine des soins dont ils ont entouré ma jeunesse ; dites-leur que je suis prêt, pour eux et pour vous, à entreprendre ce que je pourrai pour leur service.

Agraies se mit en route, reconduit hors de la ville par le roi Périon et les seigneurs de sa cour.

Aussitôt que le roi Périon fut en pleine campagne, il vit venir à lui une demoiselle qui prit avec autorité la bride de son cheval et lui dit :

— Te souviens-tu d'avoir été prévenu par une demoiselle que, lorsque tu recouvrerais ta perte, la seigneurie d'Irlande perdrait sa fleur ? Vois si elle a dit vrai : tu as retrouvé ton fils, que tu croyais mort, et Abies, qui fut la fleur d'Irlande, est trépassé.

— Le pays d'Irlande ne retrouvera le pareil d'Abies qu'à la venue du frère de la dame, lequel mourra de la main d'un gentilhomme, après avoir conquis par force d'armes le tribut d'autres pays.

Et il en arriva ainsi par Marlot d'Irlande, frère de la reine d'Irlande, que Tristan de Léonois occit en défendant le tribut qu'on demandait au roi Marc de Cornouailles, son oncle.

Tristan lui-même mourut pour l'amour qu'il portait à la reine Yseult.

— Qu'il t'en souvienne ! dit la demoiselle au roi, c'est Urgande, ma maîtresse, qui te mande ces choses.

En entendant prononcer le nom d'Urgande, Amadis prit la parole et dit à la demoiselle.

— Ma mie, je vous prie de dire à celle qui vous a envoyée que le chevalier à qui elle donna la lance se recommande à sa protection ; qu'il reconnaît qu'elle a dit vrai en lui assurant qu'à l'aide de cette lance il délivrerait la maison dont il était le premier issu. Cela est arrivé, car j'ai sauvé mon père, sans le connaître, au moment où il allait succomber.

La demoiselle tourna bride, et le roi reprit avec Amadis le chemin de la ville.

Pour célébrer la reconnaissance de son fils, le roi Périon fit commencer des joutes, des tournois merveilleux dans lesquels Amadis fut reconnu par tous comme un des plus adroits chevaliers.

Amadis fut averti sur ces entrefaites de l'enlèvement de son frère Galaor par le moyen d'un géant, et il prit le parti de le rechercher et secourir par la force des armes ou autrement.

Toutefois, ayant au cœur le désir de voir celle qui l'attendait, il pria un jour le roi son père de lui donner congé d'aller en Grande-Bretagne chercher des aventures, craignant de rester oisif en un pays délivré de ses ennemis.

Le roi et la reine ne l'approuvèrent pas, mais ils lui permirent seulement un voyage en ce pays, après qu'il eut beaucoup insisté. L'affection qu'il portait à Oriane était telle, qu'il ne pouvait se résoudre à demeurer plus longtemps.

Amadis prenant les armes dont il avait parlé à la demoiselle de Danemark, partit un matin et fit chemin jusqu'au port de mer le plus voisin, où il trouva à propos un bâtiment qui le débarqua en peu de jours à Bristoye, ville importante où il apprit que le roi Lisvart tenait sa cour à Vindilisore.

Il se dirigeait vers cette dernière ville, lorsqu'une demoiselle lui demanda si Bristoye était encore loin et s'il y avait dans le port un navire prêt à aller en Gaule.

— Quelle affaire vous y conduit ? lui fit Amadis.

— J'y vais, répondit la demoiselle, pour trouver un chevalier nommé Amadis et que le roi Périon a depuis peu reconnu pour son fils.



Amadis, étonné qu'elle sût de si récentes nouvelles, s'informa de qui elle les tenait.

— Je les sais, repartit-elle, d'une personne à qui les plus grands secrets sont découverts, d'Urgande-la-Déconnue. Elle a, en ce moment, grand besoin d'Amadis, qui seul peut lui faire retrouver ce qu'elle craint de perdre.

— Demoiselle, n'allez pas plus loin. Je suis heureux d'être appelé par celle dont tout le monde a besoin, répliqua Amadis, celui que vous cherchez est devant vous, prêt à vous suivre où il vous plaira.

— Or, suivez-moi, je vous conduirai, dit la demoiselle, là où vous attend ma maîtresse impatiente.

Et Amadis suivit incontinent le chemin que lui montra la demoiselle.

CHAPITRE XXII

Comment le géant, menant Galaor au roi Lisvart pour le faire chevalier, rencontra Amadis, et comment Galaor voulut l'être de la main de son frère, et non d'autre.

Le géant, qui prenait soin de Galaor et l'initiait à tout ce que comporte la chevalerie, le trouva, en moins d'un an, si accompli, qu'il lui demanda par qui il voulait être chevalier.

Déjà Galaor avait résolu de choisir le roi Lisvart, tenu et réputé gentil roi et très bon chevalier; de sorte que, le géant l'ayant approuvé, ils se mirent en route munis des accoutrements nécessaires.

Après cinq jours de marche, ils arrivèrent en vue d'une place nommé Bradoit, construite sur le versant d'une montagne, dont le pied était un marécage traversé de courants d'eau salée. Une chaussée assez étroite conduisait au fort, à travers ces marais, et un pont-levis gardait l'entrée. Vis-à-vis le pont, deux ormes prêtaient leur ombrage à deux demoiselles et un écuyer; avec eux, un chevalier montant un cheval blanc, et portant un écu peint à lions rampants, appelait les gens du fort pour abaisser le pont-levis et laisser entrer les voyageurs.

Du côté du château, deux chevaliers armés, suivis de dix hallebardiers, demandèrent au chevalier ce qu'il voulait.

— Je veux entrer où vous êtes, répondit-il.

— Cela ne se peut, fit l'un des deux chevaliers, qu'après avoir combattu.

— Qu'à cela ne tienne, répliqua le chevalier, faites abaisser le pont, et venez au combat.

L'un des chevaliers du château, précédant son compagnon, vint au galop de son cheval contre celui qui voulait entrer, mais fut reçu si rudement qu'homme et cheval furent renversés.

Le second chevalier à son tour, voulant venger son ami, après un combat corps à corps, glissa dans l'eau et se noya.

Le chevalier des Lions passa outre.

Derrière lui les hallebardiers levèrent le pont. Alors les demoiselles poussèrent des cris, le priant de retourner; mais lui voyait venir à lui trois autres chevaliers bien armés, qui le menacèrent de le noyer comme il avait fait de l'un des leurs. Il les reçut tous les trois ensemble; au premier choc, il fut blessé en deux endroits, mais il en joignit un auquel il laissa dans le corps un tronçon de sa lance.

Puis, mettant l'épée à la main, il poursuivit les deux autres; il donna à l'un de ces chevaliers un tel coup au bras droit que l'épée et le bras tombèrent ensemble. Alors ce misérable courut vers le château en criant :

— Çà, venez à l'aide de votre seigneur que l'on tue !

Le chevalier des Lions entendant qu'il était seigneur du lieu, le rejoignit et lui fit sentir au côté le tranchant de son épée, puis, lui arrachant son heaume, il l'empêcha de fuir comme le troisième et le menaça de mort s'il ne se rendait.

Le seigneur demanda merci et s'avoua vaincu.

A ce moment, une troupe de chevaliers et gens de pied armés sortirent du château pour secourir leur seigneur, mais le chevalier, lui mettant l'épée à la gorge, lui dit :

— Commandez à ces gens de retourner ou je vous achève.

Le seigneur fit signe de le laisser, et ils obéirent.

— Ce n'est pas tout, faites baisser le pont, ajouta le chevalier des Lions.

Cela fut exécuté; alors le chevalier et sa capture franchirent la chaussée où les demoiselles les attendaient.

Quand le seigneur reconnut Urgande-la-Déconnue, il implora la protection du chevalier des Lions contre elle, qui lui voulait la mort, disait-il.

— Je ferai plutôt, répondit le chevalier, ce qu'elle ordonnera de vous. Et s'adressant à Urgande :

— Voici, madame, le seigneur de ce château; que vous plaît-il qu'il en soit fait?

— Tranchez-lui la tête, fit Urgande, à moins qu'il ne nous rende mon ami et la demoiselle qui l'amena, lesquels sont en prison contre le droit.

Le chevalier des Lions brandit son épée sur la tête du seigneur, qui consentit à rendre les prisonniers, et appela un des hallebardiers du château pour qu'il eût à prévenir son frère, s'il le voulait voir en vie, de les relâcher au plus vite.

Le valet fut prompt, et la demoiselle parut accompagnée du chevalier; celui des Lions invita ce dernier à remercier Urgande et à l'aimer comme une libératrice, mais Urgande prévint cette démarche et d'elle-même donna l'accolade au chevalier.

— Que ferons-nous de la demoiselle? demanda à Urgande le chevalier des Lions.

— Il faut qu'elle meure, répondit Urgande, pour la châtier de sa bassesse.

A l'instant, cette pauvre demoiselle, subitement enchantée, se vautra dans les marais comme un porc; elle allait disparaître dans la rivière sans l'intervention du chevalier des Lions, à qui Urgande accorda pour cette fois une grâce à condition de faire promettre à la demoiselle de ne plus recommencer.

Le seigneur du château voyant que la demoiselle

était sauvée par la parole du chevalier des Lions, lui demanda sa liberté, ayant satisfait aux conditions qui lui avaient été imposées.

Urgande le pria de partir, ce dont il ne se fit faute.

Le chevalier des Lions, fort surpris de ce qui était arrivé à la demoiselle, lui demanda ce qui l'avait poussée à entrer dans ces bourbiers.

— Il me semblait être brûlée, lui répondit-elle, par des torches ardentes, et pour les éteindre, je me suis jetée à l'eau.

— Cela vous apprendra, fit le chevalier, à vous en prendre à plus fort que vous.

Or, Galaor avait été témoin de tous ces faits, et il dit au géant :

— Sire géant, je désirerais fort que ce gentilhomme me fît chevalier ; le roi Lisvart est renommé pour ses possessions, mais celui-ci mérite de l'être pour sa force et son adresse.

— Je vous approuve, répondit le géant, allez à lui et l'en priez, et s'il vous refuse, ce sera sa punition.

A l'instant, Galaor partit avec quatre écuyers et deux demoiselles pour aborder le chevalier des Lions qu'on apercevait sous les ormes.

Il fut reçu avec courtoisie par le chevalier des Lions à qui il demanda l'octroi de la chevalerie.

— Je serai ainsi dispensé d'aller trouver le roi Lisvart, comme j'en avais le projet, ajouta-t-il.

— Mon ami, répondit le chevalier des Lions, vous auriez grand tort de préférer au plus illustre roi du monde un pauvre chevalier comme moi.

— Seigneur, reprit Galaor, la grandeur du roi me touche moins que le combat où je vous ai vu si redoutable tout à l'heure. S'il vous plaît, ne repoussez pas ma requête.

— Je préférerais, répliqua le chevalier, vous octroyer tout autre don.

Ainsi qu'ils devisaient, parut Urgande, qui, s'adressant au chevalier, lui demanda ce qu'il pensait de Galaor.

— C'est, lui répondit-il, le plus beau gentilhomme que j'aie vu, mais il me demande une chose qui ne convient ni à lui ni à moi. Il veut que je l'arme chevalier sur l'heure, et pourtant il s'en allait prier le roi Lisvart de le faire.

— Vous ne pouvez le refuser, reprit Urgande, et il vaut mieux que cela soit fait tôt que tard, car je vous assure qu'il tiendra l'honneur de la chevalerie aussi bien qu'aucun des Isles de la mer, excepté un.

— Puisqu'il en est ainsi, fit le chevalier, ainsi soit-il ! Allons en quelque église faire la vigile.

— Inutile, dit Galaor, j'ai entendu la messe ce matin et fait la communion.

— Très bien, répondit le chevalier.

Et il lui chaussa l'éperon droit, puis l'embrassa, cherchant des yeux l'épée qu'il devait lui ceindre.

Urgande alors s'avança, et elle conseilla de prendre l'épée qu'on voyait pendue à l'un des ormes et qui lui paraissait la meilleure pour cette cérémonie.

Mais les assistants ne distinguaient aucune épée suspendue, ce qui fit rire Urgande.

Tout d'un coup apparut une épée superbe, toute ornée d'or, et en fourreau de soie richement monté, aussi brillante que si elle eût été neuve.

Le chevalier des Lions la prit, en ceignit Galaor, et lui dit :

— Une si belle épée convient à si beau chevalier, vous pouvez vous croire l'ami de celle qui vous en gratifie.

Galaor remercia avec chaleur le chevalier et Urgande ; il prit congé d'eux se disant fort pressé et attendu. Il pria le chevalier de lui fixer un rendez-vous.

— Nous nous trouverons ensemble à la cour du roi Lisvart, repondit celui-ci. J'ai besoin, étant nouvellement chevalier, de me faire un nom, comme il vous le faudra aussi.

— Certes, reprit Galaor, j'y serai bientôt. Je me tiens, ajouta-t-il à Urgande, pour votre chevalier, prêt à vous obéir quand il vous plaira me commander.

Et il fut retrouver le géant qui s'était caché au bord de l'eau.

Mais une des demoiselles de la suite de Galaor avait appris d'une de celles d'Urgande que le chevalier des Lions était Amadis, et qu'Urgande l'avait employé pour armes ; son ami ayant été enchanté par une dame aussi savante qu'elle, la victoire par les armes seule pouvait le sauver ; ce qui s'était accompli.

Aussitôt le départ de Galaor, Urgande demanda au chevalier s'il connaissait celui qu'il venait de recevoir. Le chevalier l'ignorait.

— Il faut pour tous deux que je vous dise que vous êtes frères de père et de mère. Le géant emporta votre frère à l'âge de deux ans et demi, je lui ai conservé l'épée avec laquelle il dépassera tout ce qu'on a fait en Grande-Bretagne.

Amadis pleura de joie à cette nouvelle ; il voulut courir après Galaor, mais Urgande lui dit qu'il était dans leur destinée de ne pas encore se connaître, puis elle prit congé d'Amadis et partit avec son ami. Amadis suivit la route de Vindelisore où le roi Lisvart séjournait en ce moment.

CHAPITRE XXIII

Comment Galaor, sur les suggestions du géant Gandalac, alla combattre le géant Albadan et le vainquit.

Galaor, enchanté d'avoir été armé chevalier par Amadis, revint promptement auprès du géant Gandalac.

— Mon père, lui dit-il, viennent à présent les aventures ! Plus elles seront périlleuses, et plus je me sens le désir et la force de les éprouver.

— Mon fils, répliqua le géant d'un air soumis, j'ai pris soin de votre enfance, et vous avez surpassé tout ce que j'attendais du sang dont vous êtes né... J'espère en recevoir le prix et je vous requiers un don.

— Ah ! dit le jeune Galaor, ordonnez, ordonnez ! Et croyez que je vous regarderai toujours comme mon père...

— Eh bien ! mon fils, vous m'avez vu souvent



pleurer la mort de mon père, tué en trahison par le féroce Albadan, pour s'emparer de la roche de Galtare qui m'appartient... Je vous demande de m'apporter sa tête, et, par ainsi, de me remettre en possession de la seigneurie qu'il m'a usurpée.

— Conduisez-moi, s'écria fièrement Galaor, et que mon premier exploit soit une dette de reconnaissance acquittée!...

Le géant, voyant briller dans les yeux de Galaor tout le courage de son âme élevée, n'hésita pas à se mettre en chemin avec lui vers la roche de Galtare. Au bout de quelque temps de cheminement, ils furent arrêtés tous deux par Urgande, qui les avait suivis par des sentiers détournés.

— Galaor, dit-elle au jouvenceau, apprends quelle est ton illustre origine! Tu as pour mère la reine Elisène, pour père le roi Périon, et pour frère le célèbre Amadis, lequel t'arma chevalier... Maintenant que je t'ai annoncé une partie de ta destinée, je m'en vais, afin de te laisser accomplir l'autre partie... Va vers la gloire qui t'attend, vaillant fils de roi!...

Urgande s'éloigna, et Galaor, enflambé plus que jamais de gloire, reprit sa route avec ardeur, impatient d'en venir au combat avec Albadan.

Bientôt, sur son chemin, il rencontra deux gentes pucelles qui s'arrêtèrent devant lui, émerveillées de sa jeunesse et de sa beauté. Galaor, quoique bien jeune encore, fut émerveillé lui-même et fort ému de la grâce et de la gentillesse de l'une de ces deux pucelles, et, sans trop savoir encore à quel point une jeune demoiselle peut être utile à un chevalier errant, il entra vitement en propos avec elles et leur demanda quel était le but de leur voyage.

— On nous a dit, répondit la plus gente des deux pucelles, qu'un chevalier se préparait à combattre le redoutable géant de la roche de Galtare... C'est une folie dont nous voulons être témoins. Pauvre chevalier! il court à une perte certaine!...

— Je vais précisément où vous allez, reprit en riant Galaor. De cette façon, nous ne nous quitterons pas, si vous y consentez toutefois.

Les deux pucelles y consentirent de bon cœur, encouragées à cela par la bonne mine du chevalier qui leur parlait, par sa candeur, par sa franchise, par sa galanterie un peu sauvage, mais cependant très agréable à celles qui en étaient l'objet.

On se remit donc en marche, en devisant de choses et d'autres, et déjà les deux jeunesses et leur compagnon étaient les meilleurs ami du monde. Il s'intéressait à elles, et elles s'intéressaient à lui.

Mais que devinrent-elles, lorsqu'étant arrivées près du château de Galtare, elles virent le jeune chevalier s'approcher de la sentinelle d'un air de défi!

— Cours avertir ton maître, cria Galaor, qu'un chevalier se présente pour le combattre et le punir de ses forfaits!...

— Ah! seigneur, seigneur! dit la plus gente des deux pucelles, que prétendez-vous donc faire là?... Dix chevaliers tels que vous ne viendraient pas à bout d'un pareil monstre!... Vous allez à la mort, et à la plus horrible de toutes!...

— Rassurez-vous, ma mie, répondit Galaor en souriant. Rassurez-vous, et, pour être hors de danger pendant le combat qui va avoir lieu, retirez-vous dans cette cabane voisine...: L'honneur de triompher d'Albadan devant vos beaux yeux me donnera plus de force et plus de courage encore!...

Les deux pucelles obéirent en tremblant; elles se retirèrent les larmes aux yeux.

— Un si beau chevalier! murmura la plus jeune en le regardant une dernière fois.

Bientôt le géant sortit du château, le corps couvert de fortes lames d'acier, et tenant à la main une lourde massue hérissée de longues pointes.

— Que viens-tu faire ici, moitié d'homme?... cria-t-il à Galaor d'un air méprisant. Le lâche qui t'envoie aurait bien dû emprunter ton audace, ou te prêter au moins sa lourde et difforme structure!...

— Tais-toi, vilain! répondit Galaor. Les plus redoutables hommes ne sont pas toujours les plus gros et les plus grands!... Rappelle-toi Goliath vaincu par David!...

Cela dit, et sans plus attendre, le bouillant jeune homme courut sur le géant et lui envoya un si furieux coup de lance qu'il lui en fit ployer les reins. Albadan voulut en vain lui porter un coup de sa massue, il ne put le frapper, et la force de ce coup terrible ne trouvant rien qui l'arrêtât, retomba sur les flancs du cheval que montait le géant, et l'un et l'autre tombèrent avec fracas. Une fois à terre, Albadan chercha à se relever, mais sans y parvénir; Galaor le renversait à chaque instant et rendait nul chacun de ses efforts. Cependant, si cette lutte se fût prolongée, peut-être que le jeune chevalier eût fini par avoir le dessous. Aussi, comprenant le péril de sa situation, Galaor se jeta rapidement à bas de son cheval et, d'un revers de son épée, il abattit la tête d'Albadan et la porta à Gandalac qui, dans son premier transport, baisa avec effusion ses mains victorieuses.

Un chêne séculaire, attaqué par la rude cognée des bûcherons, ne fait pas en tombant un bruit plus épouvantable que celui que venait de faire le géant Albadan. Aussi, à ce bruit, accoururent les serviteurs et les gens d'armes du château. En voyant le corps de leur maître sur la poussière, ils n'eurent pas une seule larme de regret, et, tout au contraire, reconnaissant dans Gandalac leur légitime seigneur, ils s'empressèrent de lui rendre hommage.

CHAPITRE XXIV

Comment Galaor, après avoir vaincu le géant Albadan, reçut de la belle princesse Aldène, pour prix de cette victoire, la plus agréable des récompenses.

Satisfait d'avoir prouvé sa reconnaissance à celui qui l'avait élevé, Galaor prit congé de lui et courut vers la gente pucelle qui lui portait un si tendre intérêt et qu'il trouva tremblante comme une feuille.

— Ah! seigneur, lui dit-elle en soupirant et en baissant les yeux, un prix plus glorieux et plus doux doit être celui de votre victoire...

Ces mots à peine prononcés d'une voix émue, elle entra incontinent dans une route de la forêt où Galaor la suivit avec empressement.

— Attendez-moi trois jours dans cette forêt! ajouta-t-elle avec le plus aimable des sourires et en lui faisant un geste pour l'empêcher de la suivre plus loin.



Galaor, un peu interdit par cette défense, resta quelques instants à la même place, regardant fuir cette gracieuse pucelle à travers les halliers en fleurs. Puis, ne la voyant plus, il voulut la voir encore et se précipita sur ses traces. Mais elle avait de l'avance sur lui, et ce ne fut qu'au bout d'une heure de recherches, et guidé par ses cris perçants, qu'il parvint à la retrouver. Elle se débattait entre les mains d'un nain suivi de cinq chevaliers armés.

Galaor, indigné, courut sus au nain et, d'un coup de lance, le renversa de son cheval, en lui criant :

— Monstre abominable, oses-tu donc outrager la beauté!

Les cinq chevaliers s'avancèrent et l'attaquèrent avec furie, si bien que l'un d'eux lui tua son cheval. Galaor, toujours courageux, mit l'épée à la main, et s'escrima du mieux qu'il put. Deux chevaliers furent bientôt hors de combat : Galaor remonta sur l'un de leurs chevaux, tua un troisième chevalier et mit les deux autres en fuite.

La gente pucelle, si heureusement délivrée, vint remercier son libérateur.

— Seigneur, lui dit-elle le sein battant, les yeux humides, nous n'avions à craindre que ce méchant nain, dont la maligne curiosité semblait avoir pénétré le secret de ma maîtresse... Maintenant qu'il est en fuite, je vais aller vers elle et lui présenter le héros vainqueur du géant Albadan.

Tout en disant ces mots, la gente pucelle reprit sa marche, et Galaor la suivit.

Ils arrivèrent ainsi à la porte d'un beau château qui dominait sur la ville de Grandares. La jeune fille laissa Galaor seul un instant, et, en revenant vers lui, elle était accompagnée d'une demoiselle qui demanda au jeune homme s'il était bien Galaor, fils de Périon, roi de Gaule. Galaor l'en assura par serment.

— Suivez-moi donc, reprit la demoiselle.

Galaor suivit cette demoiselle aussi docilement qu'il avait suivi l'autre. Elle lui fit traverser de riches appartements, l'introduisit dans une chambre plus riche encore, et le présenta à une gente pucelle qui ressemblait à l'une des Grâces, assise sur le bord de son lit et occupée à démêler sa belle chevelure blonde dont les opulents anneaux couvraient à demi sa gorge de lis et de roses.

En apercevant Galaor, cette ravissante beauté se leva, prit une couronne de fleurs et vint, en rougissant, la lui poser sur la tête.

— Seigneur, dit alors la pucelle, qui avait été témoin de la victoire de Galaor sur le géant Albadan, je vous avais annoncé un prix plus doux que celui que vous espériez tirer de votre victoire sur le géant de la roche de Galtare, et vous voyez que je ne me suis pas trompée et que je ne vous ai pas trompé... Vous recevez cette couronne des mains de la princesse Aldène, fille du roi de Sérolis et nièce du duc de Bristoie... Quant à vous, madame, apprenez que le chevalier que vous venez de couronner est le fils du roi Périon, qu'Urgande vous a si souvent annoncé... Vous êtes tous deux jeunes et beaux, c'est-à-dire faits pour vous aimer...

Puis, sans attendre une réponse, la gente pucelle s'éloigna en souriant, suivie de sa compagne.

Les deux jeunes gens restèrent seuls.

D'abord très embarrassés de leur personne, ils ne surent quelle parole dire, quel geste faire. Le silence le plus profond régnait dans cette plaisante chambre, pleine d'agréables parfums; si bien qu'on entendait distinctement le bruit de la respiration de Galaor et de sa belle amie. Puis, peu à peu, sans s'en douter, tous deux se rapprochèrent, se sourirent et, finalement, se prirent les mains. Le silence, alors, fut rompu, et si quelqu'un avait écouté aux portes, il eût entendu très distinctement le bruit de deux baisers, l'un donné et l'autre rendu. Ce qu'il eût entendu encore, nous l'ignorons. Ce que nous pouvons dire, c'est que cet entretien, commencé au jour, ne prit fin qu'avec la nuit.

Le lendemain, à l'aube, les suivantes de la princesse Aldène entrèrent sur la pointe du pied pour prévenir nos deux amants qu'il était prudent de se séparer. Elles les trouvèrent tendrement enlacés, le sourire aux lèvres, comme s'ils étaient sous l'impression du plus délicieux rêve.

Il fallut se réveiller et se quitter, avec promesse de se revoir le soir même et les soirs suivants. Il fut convenu que Galaor irait attendre dans la forêt prochaine l'heure fortunée où il serait réuni de nouveau à sa chère maîtresse ; et, en conséquence, on le fit sortir du château par une poterne depuis longtemps hors d'usage.

Malheureusement le nain avait eu des soupçons et les avait éclaircis. Aussi, au moment où Galaor sortait, l'œil brillant de plaisir, en songeant aux enivrements des nuits qui allaient suivre, une troupe de gens d'armes, embusqués là par les soins de ce méchant nain, fondit sur lui comme une troupe d'éperviers sur un roitelet.

Galaor se remit bientôt de l'émotion qu'il avait éprouvée en se voyant ainsi troublé à l'improviste dans ses songeries amoureuses; bientôt les satellites du nain furent taillés en pièces par sa valeureuse épée, et le nain lui-même aurait péri comme ses compagnons, s'il n'avait eu l'habileté de s'enfuir aux premiers horions.

Le duc de Bristoie, prévenu par ce drôle, fit sortir cent de ses chevaliers pour aller s'emparer de l'amant de sa nièce. Celui-ci, qui s'était rapproché du château, aperçut à une fenêtre la belle Aldène toute en larmes, et lui faisant avec son mouchoir les signes les plus éloquents pour le prier de s'éloigner vitement. Galaor dut obéir, non par crainte, mais par respect.

Les cent chevaliers du duc, après une battue qui dura toute la journée, rentrèrent enfin au château, mais sans leur proie, et le duc, furieux, fit enfermer les deux suivantes de la princesse dans une tour obscure, en attendant qu'il eût assez de preuves pour les faire condamner au dernier supplice

CHAPITRE XXV

Comment Amadis, égaré dans une forêt, demanda l'hospitalité à un château, où on la lui refusa; comment il apprit le nom du châtelain et songea à en tirer justice.

Pendant ce temps Amadis, s'étant séparé d'Urgande, avait repris le chemin de Vindisilore. Comme Galaor, occupé de son amour, il s'égara dans un bois, où la nuit le surprit. Bientôt la pluie, le froid et l'obscurité le contraignirent à chercher un asile; il espéra en trouver un en apercevant au



milieu du bois un château dont les fenêtres resplendissaient de lumières. Il s'avança et entendit des bruits d'instruments qui lui persuadèrent que les maîtres de ce château étaient en train de se gaudir. Lors il frappa, sans qu'on lui répondît. Il refrappa, plus fort cette fois; une fenêtre s'ouvrit et il en sortit une voix rauque qui cria :

— Qui es-tu donc pour venir me troubler à pareille heure?...

— Je suis, répondit l'amant d'Oriane, un chevalier égaré qui demande à recevoir céans l'hospitalité pour quelques heures.

— Un chevalier! reprit la voix. Parbleu! tu me parais avoir de bonnes raisons pour fuir la lumière, et peut-être que tu n'oses marcher le jour, de peur d'être obligé à combattre.

— Qui que tu sois, reprit Amadis indigné de cette injure, tu ne mérites pas en effet l'honneur que je voulais te faire en entrant dans ton château. Mais, toi qui parles du courage des autres, oseras-tu bien me dire ton nom?...

— Oui, répondit la voix, mais à condition que lorsque tu me rencontreras, tu ne refuseras pas de me combattre?...

— Qu'à cela ne tienne! Je te combattrai.

— Frémis donc, malheureux, de l'engagement imprudent que tu viens de prendre!... Je suis Dardan, entends-tu, Dardan! Et le jour où nous nous rencontrerons sera plus fâcheux pour toi que ne sera fâcheuse la nuit que tu vas passer dans les bois!...

— Ah! s'écria Amadis, furieux de cette insolence. Sors! Fais apporter des flambeaux par tes gens, et je t'apprendrai alors quelle réception on doit aux chevaliers!...

— Oh! oh! répondit Dardan en ricanant, Dieu me préserve de faire brûler des flambeaux pour punir un hibou de ton espèce! Bonsoir... La pluie augmente, il ne fait pas bon rester ainsi aux fenêtres... Je vais me remettre à table...

Dardan se retira en effet et Amadis dut s'éloigner, en se promettant bien de se venger de cette gaberie malplaisante un jour ou l'autre. Il marcha, et, au bout de quelque temps, il rencontra deux demoiselles à cheval qui se hâtaient de regagner les tentes qu'elles avaient fait dresser dans la forêt. Surprises de trouver un chevalier couvert d'armes brillantes au milieu de cette forêt, elles se doutèrent bien qu'il s'était égaré et elles le prièrent de venir passer la nuit sous leurs tentes. Amadis leur conta son aventure avec Dardan.

— C'est le plus insolent, le plus présomptueux et le plus injuste des hommes!... répondirent-elles. Et son audace s'est augmentée depuis qu'une demoiselle a été assez lâche pour l'aimer, à la condition de la mettre en possession des biens d'une riche veuve, sa parente, et de se présenter à la cour du roi Lisvart, pour soutenir la justice de cette usurpation, en offrant le combat à celui qui voudra soutenir les intérêts de cette veuve... Dardan est très redouté, la veuve est peu connue, et nul ne se soucie de combattre Dardan pour elle...

A ce récit, Amadis devint pensif, et l'une des demoiselles lui ayant demandé ce qui l'occupait, il répondit :

— Je pense que voici la meilleure occasion de faire un acte de justice et en même temps de punir une insolence... Gardez-moi, je vous prie, le plus absolu secret : je combattrai Dardan!

Les demoiselles promirent de garder le secret qu'il leur demandait, tout en essayant doucement de le dissuader d'une telle entreprise. La nuit se passa ainsi. Le lendemain Amadis se remit en route vers la cité de Vindisilore.

Il chevaucha et arriva bientôt à l'extrémité d'un bois qui couronnait une montagne d'où l'on découvrait en entier la ville et la plaine environnante où l'on avait dressé la lice où Dardan devait attendre pendant trois heures le champion de la veuve.

CHAPITRE XXVI

Comment Amadis, monté sur un cheval blanc, combattit Dardan en présence de la belle Oriane.

Suivant la promesse qu'il en avait faite à la demoiselle de Dannemark, messagère d'Oriane, Amadis était couvert des mêmes armes et montait le même cheval blanc dont il s'était servi pour combattre Abies. Son écu seul était fortement bossué par les derniers combats qu'il avait soutenus en chemin, et l'on y distinguait à peine les deux lions d'azur.

Le roi Lisvart, les princesses Oriane et Mabille avaient déjà pris place au balcon qui avait été appareillé pour eux au meilleur endroit de la lice. Les jeunes princesses formaient les vœux les plus ardents pour qu'il se présentât quelqu'un d'assez courageux pour défendre les droits de la veuve, laquelle était là, pleurant et se désolant, tandis que Dardan, suivi de sa maîtresse, insultait à son malheur en se promenant fièrement dans la lice où personne ne paraissait.

Amadis, arrêté au sommet de la montagne, rêvait amoureusement à la belle princesse Oriane, et déjà était écoulée la première heure de station que devait faire Dardan. Le bruit des trompettes, annonçant la seconde heure, le tira de sa songerie : il descendit rapidement de la montagne, suivi du fidèle Gandalin, et vola vers la lice dont les barrières s'ouvrirent incontinent pour le recevoir.

— Madame, dit-il en s'inclinant devant la veuve, voulez-vous bien m'accepter pour votre défenseur?

— Ah! seigneur! répondit la veuve, toute joyeuse de savoir enfin défendue, je vous accepte avec grand merci comme un ange tutélaire envoyé à mon secours par l'Etre des êtres, qui ne veut pas qu'une injustice se commette impunément envers une pauvre veuve!...

Amadis poussa alors son cheval avec grâce vers le balcon royal, et salua respectueusement le prince et les princesses, mais sans oser lever les yeux sur Oriane, de peur d'en ressentir un trouble fâcheux pour ce qu'il allait faire.

— Dardan, cria-t-il à son adversaire, j'ai la parole de la veuve qui m'avoue pour son défenseur, et je viens tenir celle que je t'ai donnée cette nuit...

— Parbleu! répondit Dardan, je crois te reconnaître à ta voix... Mais tu risques plus ici que tu n'aurais risqué cette nuit, car cette nuit j'étais en train de m'amuser, et à présent je vais agir sérieusement... Tu as été mouillé par la pluie, je vais te mouiller avec ton propre sang...



Les trompettes sonnèrent et les deux chevaliers allèrent prendre champ pour revenir l'un sur l'autre avec impétuosité.

— Laissez aller les combattants! cria un héraut d'armes.

Amadis et Dardan, enfonçant leurs éperons dans les flancs de leurs chevaux, s'avancèrent l'un contre l'autre avec une furie sans pareille. Du premier coup, Dardan fut renversé; mais, comme il était d'une force herculéenne, il n'avait pas complétement perdu les étriers et avait pu se remettre en selle, aidé des rênes que sa main avait saisies. Il revint, l'épée haute, sur Amadis.

Ce combat, l'un des plus mémorables qui se fût donné jusque-là à la cour du roi de la Grande-Bretagne, dura près de deux heures. Les deux adversaires étaient épuisés. Leurs chevaux fumaient, hors d'haleine aussi. Dardan proposa de descendre et de continuer la lutte à pied, comptant sur sa force et sur sa vigueur, mais ignorant de celle du redoutable Amadis.

Les deux combattants descendirent de cheval et mirent l'épée à la main. Amadis attaqua vigoureusement son ennemi et le força de battre en retraite jusque sous l'échafaud qui portait le balcon royal.

— L'orgueilleux Dardan est perdu! s'écrièrent quelques dames.

Involontairement Amadis leva les yeux vers le balcon d'où était partie cette exclamation, et il aperçut Oriane. A l'aspect de cette mie tant aimée, il se troubla, enivré par cette vue si chère, et son épée lui tomba des mains.

Dardan profita vitement de cet avantage inespéré; mais les coups qu'il portait sur les armes d'Amadis, presque sans défense, firent revenir ce héros qui, alors, s'élança sur lui, le terrassa et lui arracha son casque et son épée.

— Tiens-toi pour vaincu, lui cria-t-il, ou sinon je te tranche la tête!...

— Je te demande merci, répondit Dardan, et je renonce à mes prétentions sur les seigneuries de la veuve...

Dardan achevait à peine ces mots, que la maîtresse, pour laquelle il venait de combattre si âprement, s'avança avec colère vers lui et lui dit :

— Dardan, tu peux aussi renoncer pour toujours à moi... car je ne veux plus aimer ni voir de ma vie le lâche chevalier qui a si mal défendu mes droits!...

— Ah! cruelle, s'édria Dardan, qu'Amadis venait de relever en lui rendant son épée, est-ce là le prix de tant d'amour, de mon honneur et de ma vie, que je viens d'employer pour vous?...

La demoiselle ne lui répondit que par un regard méprisant et par de nouvelles offenses. Alors son amant, transporté de rage et de douleur, s'écria en s'avançant vers elle :

— Ah! perfide et cruelle maîtresse! Que ta mort serve d'épouvantail à toutes celles qui te ressemblent!...

Et, ces mots à peine dits, la tête de la demoiselle volait au loin sous l'épée du chevalier son amant, qui, retournant son arme contre lui-même, tombait aussitôt expirant sur le corps de sa maîtresse et mêlait son sang au sien.

Amadis fut vivement ému par le spectacle de cette double et pitoyable fin; mais, comme il ne voulait pas être connu à la cour du roi Lisvart, il profita du trouble survenu à ce propos pour sortir de la lice et regagner le bois où Gandalin lui avait dressé une tente.

CHAPITRE XXVII

Comment Oriane et Amadis, tous les deux très amoureux, trouvèrent moyen de se voir et de se parler à l'insu du roi Lisvart.



On chercha partout le vainqueur de Dardan, mais sans le trouver. Le roi Lisvart regretta de ne pouvoir lui rendre tous les honneurs qu'il méritait, et il célébra hautement, en présence de sa cour, la valeur et la générosité dont Amadis avait usé envers un ennemi superbe et insolent.

Oriane, émue du douloureux spectacle dont elle venait d'être témoin, s'était retirée en sa chambre avec Mabile et la demoiselle de Danemark.

Cette dernière avait soupçonné que le vainqueur de Dardan pouvait bien être Amadis, à cause de son cheval et de ses armes. Mais une chose l'avait arrêtée dans ses soupçons, c'était l'absence des deux lions qu'Amadis portait peints sur son écu, et qui avaient été effacés par les nombreux coups de lance et d'épée reçus par cet écu. Cependant elle reprit confiance en apprenant que le vainqueur s'était soustrait aux félicitations légitimes que tout autre, à sa place, n'aurait pas manqué de rechercher.

— Madame, vint-elle dire à la princesse Oriane, je connais et vous connaissez aussi le vainqueur de Dardan... Il n'y a que l'amant le plus passionné qui puisse éprouver un trouble assez violent pour laisser échapper son épée, et rester pétrifié au moment le plus décisif du combat, après avoir seulement élevé les yeux vers vous...

— Tu te trompes sans doute, répondit Oriane en rougissant de plaisir de voir que ses soupçons à elle se trouvaient ainsi confirmés. Tu te trompes... Ce chevalier, quoique vaillant, ne peut être le Chevalier de la Mer... Et cependant, je l'avoue, au moment où il levait la tête de mon côté, je n'ai pu m'empêcher de tressaillir et de frémir, craignant que Dardan ne profitât du trouble de ce chevalier pour l'abattre...

Le lendemain de cette aventure, Gandalin vint au palais du roi Lisvart, auquel il annonça qu'il arrivait d'Ecosse et qu'il était chargé de commissions de la reine de ce pays pour Oriane et Mabile. Lisvart l'envoya aussitôt chez ces princesses.

En apercevant Gandalin et en l'entendant parler, Oriane rougit jusqu'au blanc des yeux. Elle devinait son message secret sous son message apparent, mais sans oser faire voir qu'elle le devinait. Mabile, en fidèle amie, le devina pour elle, et elle pria Gandalin de la suivre.

Ils allèrent tous deux dans la chambre d'Oriane, elle l'interrogea avec une insistance particulière à laquelle Gandalin céda volontiers. Lors, Oriane elle-même les rejoignit bientôt, et le fidèle compagnon d'Amadis apprit à ces deux aimables pucelles que son ami, après avoir vaincu Dardan, s'était retiré dans le bois voisin, et qu'il l'avait laissé tout en larmes et dans l'incertitude mortelle de savoir si Oriane lui permettrait de paraître à ses yeux.

— Une pareille crainte, dit Oriane d'un air doux et modeste, eût pu convenir au Chevalier de la Mer; mais le fils du roi Périon, cet Amadis couvert de gloire, ne peut qu'honorer par sa présence la cour des plus grands rois du monde...

— Ah! madame, s'écria le fidèle Gandalin, n'aurai-je donc rien autre chose à répondre à ce chevaleureux prince que chacun prise tant?...

Oriane baissa les yeux, quelques larmes coulèrent sur ses joues de roses; elle n'eut que la force de tirer un anneau de son doigt, en disant à Gandalin :

— Voici pour Amadis!... Maintenant, je vous laisse avec la princesse Mabile, ma bonne amie... Elle connaît les plus secrets sentiments de mon cœur, et ce qu'elle me dira de faire en cette occurrence, je le ferai les yeux fermés et avec la plus grande joie...

Oriane se retira, laissant Mabile et Gandalin en train de deviser. Il fut alors convenu que, la nuit prochaine, Amadis viendrait se cacher dans un verger sur lequel la salle de bain de la princesse Oriane avait une fenêtre grillée, et, pour mieux assurer l'entrée et la sortie de cet amoureux chevalier, Gandalin reçut une clef du verger et l'ordre d'y conduire son ami vers le milieu de la nuit.

On imagine sans peine avec quelle joie Amadis reçut l'anneau de la princesse, sa mie, et avec quelle impatience il attendit l'heure qui devait sonner son bonheur!

Enfin cette heure arriva, et Amadis fut introduit dans le verger, devant la fenêtre grillée. Mais il eut beau se rappeler le temps où Oriane et lui, élevés ensemble, jouaient dans la plus douce des familiarités, il ne put tout d'abord parler autrement qu'avec ses soupirs, sa langue étant collée à son palais par excès de timidité.

Ce fut Oriane qui prit la première la parole.

— Seigneur, lui dit-elle de sa voix divine, l'amitié qui nous a unis dans notre enfance ne s'est point éteinte en mon cœur... J'ai cru, sans manquer à mes devoirs, pouvoir jouir la première du plaisir de revoir le Chevalier de la Mer, de le féliciter sur son bonheur d'avoir retrouvé son père dans un grand roi, et de lui dire toute la part que je prends à la gloire dont il s'est couvert...

— Ah! madame! répondit Amadis avec enthousiasme, c'est par vous, c'est pour vous seule que je respire et que j'agis... Le premier sentiment formé par moi au temps regretté de ma prime-jeunesse, a été de vous consacrer ma vie et mes adorations... Si j'ai jamais désiré être né dans un rang qui me rapprochât du vôtre, c'est pour que vous n'eussiez pas à rougir de votre amant respectueux et soumis... Si je me suis illustré par tant de combats, si je compte m'illustrer encore par tant d'autres, c'est pour en rapporter toute la gloire à vous seule...

— Seigneur, reprit Oriane, je ne fais nul doute que vous m'aimiez, tant pour les peines que vous avez prises pour moi que pour ce que vous me dites; et quand même je n'en aurais nul enseignement de parole ni de fait, je suis trop heureuse de le croire pour songer un seul instant à en douter...

— Madame, reprit Amadis, j'ai tant de félicité à vous entendre, que je me trouve sans force pour soutenir le poids d'un si grand contentement... Amour est maladie; favorable ou contraire, il ne peut être sans passion, c'est-à-dire sans trouble... Vous me parlez plus doucement que je n'eusse jamais osé l'espérer, et, à cette cause, je me sens tout défailli de bonheur...

— Bien dites-vous, mon ami, répondit Oriane; vous êtes un apprenti en l'art de la félicité... Je souhaite de toute mon âme que vous y deveniez maître, c'est-à-dire que vous vous accoutumiez à être heureux... Je vous promets de vous y aider de tout mon pouvoir...

— Ah! madame! s'écria Amadis, l'espérance de cette divine journée me fera prendre en patience cette pénible vie!... Pour l'amour de vous je supporterai les peines intérieures le plus couvertement que je pourrai; quant à celles du dehors, je les entreprendrai le plus courageusement qu'il me sera possible... Mais, cette bienheureuse journée, je vous supplie de me dire quand elle arrivera...

— Elle est déjà commencée, mon ami, répondit Oriane qui souriait dans l'ombre, mais votre œil ébloui ne la voit point...

Lors, Amadis devint pensif et tint ses yeux arrêtés sur sa mie, qui le regardait elle-même avidement à travers les losanges du treillis. Puis, quelques instants après, elle lui tendit sa petite main blanche, en signe d'amitié et comme gage de la sincérité de sa parole. Amadis s'en empara et se mit à la baiser mille et mille fois sans sonner mot, non plus qu'elle.

Mabile, voyant qu'ils restaient ainsi l'un et l'autre plongés dans leur béatitude, oublieux du monde et de la vie, les rappela à la réalité de leur situation.

— Seigneur, dit-elle à Amadis, combien de temps avez-vous résolu de rester en la cour du roi Lisvart?...

— Autant de temps qu'il plaira à madame Oriane, répondit le chevalier.

— Ce sera donc toujours, dit amoureusement la princesse.

Leurs mutuels devis allaient recommencer, lorsque Gandalin, qui faisait le guet, vint prévenir Amadis que l'aube du jour apparaissait. Amadis était bien disposé à ne tenir nul compte de cet avertissement, tant il trouvait de charme à rester dans l'atmosphère où vivait sa mie adorée. Mais sa mie adorée, s'apercevant que Gandalin disait vrai, et craignant d'être surprise en cette conversation avec son amant, lui dit :

— Mon seigneur, allez-vous-en, s'il vous plaît... Car il en est temps... Allez-vous en pour revenir bientôt... Nous nous sommes vus de nuit, il faudra bien nous voir de jour... Nos amours étant de ces choses qui s'avouent hautement...

Amadis prit derechef la belle main blanche que lui tendait Oriane, y déposa le plus long et le plus

savoureux baiser du monde, et se retira, suivi du fidèle Gandalin.



CHAPITRE XXVIII

Comment Amadis se fit connaître au roi Lisvart, aux princes et aux grands seigneurs de la cour, desquels il fut hautement reçu et festoyé.

Dans le courant de la journée qui suivit l'entrevue d'Oriane et d'Amadis, celui-ci s'arma, monta à cheval, et quitta la forêt pour venir à la ville, accompagné des deux demoiselles qui lui avaient précédemment donné l'hospitalité avant son combat avec Dardan.

Une fois entrées avec lui dans la ville, ces deux demoiselles le conduisirent directement au logis de la veuve que voulait dépouiller Dardan, laquelle était leur cousine.

— Monseigneur, dit cette veuve en voyant entrer chez elle son libérateur, et en se prosternant avec empressement devant lui, tout le bien que j'ai à cette heure, c'est vous qui me l'avez donné, je le tiens de vous et non d'autres : faites-en donc ce que vous voudrez...

— Dame, répondit Amadis, ce n'est point pour cela que je viens céans... Je viens vous chercher pour vous conduire devant le roi, afin qu'il vous tienne quitte et que je m'en puisse aller là où j'ai affaire...

La veuve voulait tout ce que voulait lui-même son sauveur. Elle s'appareilla donc et sortit avec lui, qui, au préalable, se désarma de son heaume.

En chemin, le peuple se pressa sur leur passage. Il reconnaissait la veuve et son vaillant chevalier, vainqueur de Dardan, et, cela étant, il menait un train du diable pour leur témoigner à tous deux ses sympathies et son admiration. Si grand fut le bruit, même, qu'il monta jusqu'aux oreilles du roi, qui voulut en connaître la cause. On la lui donna, et, à son tour, il alla avec empressement au devant de ce chevaleureux homme si jeune encore et déjà si célèbre.

— Chevalier, lui dit-il, vous êtes céans le bienvenu, parce que vous y étiez le bien attendu...

Amadis, en face de ce bienveillant accueil, s'empressa, pour y répondre, de mettre un genou en terre.

— Dieu vous donne bonne et longue vie, Sire! murmura-t-il.

— Je forme le même souhait à votre profit, mon ami, reprit le roi en relevant le chevalier.

— Sire, reprit Amadis confus, je suis venu vers vous pour rendre quitte la veuve que Dardan voulait frustrer...

— Elle est libre, répondit le roi, et à cause de vous, j'ajoute encore des seigneuries à celles qui lui appartiennent et vont lui être restituées sur l'heure...

— Grand merci, Sire, dit Amadis. Maintenant, Sire, je vous prie de me donner congé, à moins que je ne puisse vous faire service, cas auquel je demeurerai, car vous êtes le prince à qui je désire le plus obéir.

— Mon ami, répondit le roi, plus votre partement sera retardé, plus mon plaisir sera grand... Restez céans le plus longtemps possible si vous voulez me mettre en contentement véritable...

— Je ferai ce qu'il vous plaira, Sire...

— Pour commencer, mon bel ami, vous allez vous désarmer... Ce harnois de guerre doit peser à vos jeunes épaules plus que de besoin...

Amadis s'inclina et s'en alla dans une chambre voisine avec le roi Arban de Norgalles et le comte de Glocester, pour lui tenir compagnie.

Lors, le roi Lisvart manda la reine, qui arriva aussitôt et à laquelle il raconta comment il avait retenu le chevalier vainqueur de Dardan.

— Et savez-vous son nom? demanda la reine.

— Non, certes, répondit le roi; par discrétion, je n'ai pas osé le lui demander...

— Peut-être est-ce le fils du roi Périon de Gaule!... Mais il est quelqu'un qui pourrait nous renseigner là-dessus : c'est l'écuyer qui nous a apporté des nouvelles d'Ecosse...

Incontinent, le roi fit appeler Gandalin, et, sans lui rien déclarer, il lui fit signe de le suivre, en lui disant seulement :

— Venez!... Et dites-moi, en voyant un chevalier que je vous montrerai, si vous le connaissez...

Gandalin le suivit, et tous deux entrèrent là où était Amadis.

— Ah! mon seigneur! s'empressa de dire Gandalin, en mettant un genou en terre devant son maître, j'ai eu mainte peine à vous trouver depuis mon départ d'Ecosse!...

— Gandalin, mon ami, sois le bienvenu!... Quelles nouvelles m'apportes-tu?...

— De très bonnes, Dieu merci, monseigneur, de très bonnes! Tous vos amis se portent bien et se recommandent à votre bonne grâce... Mais, monseigneur, désormais il n'est plus besoin de céler votre état... Car, ajouta Gandalin en se tournant vers le roi Lisvart, ce chevalier que voici est le fils du vaillant roi Périon de Gaule; pour tel le connut son père, lorsqu'il mit à mort, en combat singulier, le puissant roi Abies d'Irlande, par quoi Périon recouvra entièrement les pays qu'il avait perdus...

Amadis était désormais connu. On ne l'aima que davantage. Auparavant, c'était à cause de sa vaillance; maintenant, c'était à cause de sa vertu et de sa haute naissance.

Il se retira avec le roi de Norgalles, à qui Lisvart le recommanda spécialement, pour qu'il ne manquât d'aucune distraction pendant tout le temps qu'il resterait en sa cour.

Le lendemain, Amadis, qui avait son but, vint prendre congé du roi.

— Mon ami, répondit Lisvart, je suis marri de cette annonce... Vous m'eussiez fait grand plaisir de ne pas partir si tôt... Toutefois, comme j'entends vous être agréable et non vous tyranniser, je ne m'oppose en rien à ce que vous avez résolu, supposant, outre que je n'en ai pas le droit, que vous avez vos raisons pour en agir ainsi... Partez donc, mon ami; mais, avant de partir, voyez s'il vous plaît la reine, qui désire vous entretenir...

Amadis s'inclina en signe d'acquiescement, et, le prenant par la main, le roi Lisvart le conduisit vers la reine, à qui il dit :

— Ma dame, voici le fils du roi Périon de Gaule qui vous veut faire sa révérence.

— Vraiment, repondit la reine, il me fait là grand plaisir.

Lors, Amadis se mit à genoux devant elle et voulut lui baiser les mains; mais elle s'y opposa avec bonté et le pria de s'asseoir auprès d'elle.

En se relevant, Amadis s'aperçut que le roi Lisvart n'était plus là, ni aucun des seigneurs de sa suite, et qu'il était entouré de dames et de demoiselles qui toutes le regardaient curieusement, à cause de sa renommée et de sa belle figure.

Tant d'yeux féminins braqués sur lui commençaient à le troubler. Que devint-il, lorsqu'il entendit la reine dire à sa fille Oriane, qu'il ne savait pas être là :

— Ma mie, ne reconnaissez-vous point le fils du roi Périon, qui vous a si bien servie lorsqu'il était votre écuyer, et qui vous servira encore, s'il lui plaît, maintenant qu'il est chevalier?... En bonne foi, il faut bien que vous m'aidiez toutes à le prier, afin qu'il m'octroye ce que je lui demanderai...

— Qu'est-ce donc, ma dame? demanda Amadis.

— Seigneur Amadis, le roi désire grandement que vous demeuriez avec lui... Il vous l'a demandé, mais sans l'obtenir, à ce qu'il me paraît, puisque vous êtes venu aujourd'hui céans pour prendre congé de lui... Nous allons voir qui l'emportera en cette occurrence, des dames ou des hommes... En conséquence, seigneur Amadis, nous vous prions d'être le chevalier de ma fille Oriane, de moi et semblablement de celles que vous voyez en notre compagnie... Si vous y consentez, vous nous éviterez le souci de chercher notre appui en un autre qui ne nous serait peut-être pas aussi agréable, sachant bien que, si vous êtes le nôtre, il nous sera aisé de nous passer de ceux du roi.

Toutes les demoiselles présentes, à qui on avait fait la leçon, l'entourèrent comme un essaim de fauvettes et se mirent à lui faire la même demande que la reine. Amadis, fidèle à son rôle qui lui commandait provisoirement la dissimulation, allait refuser, lorsqu'il surprit un clignement d'œil de sa mie Oriane, qui lui fit comprendre qu'il était temps d'accepter.

— Madame, répondit-il à la reine, qui donc oserait ne pas faire votre volonté, surtout lorsqu'il est si doux de s'y soumettre?... Je suis content de demeurer avec vous et de vous servir, madame, ainsi que ma dame Oriane... A une condition seulement, si vous le permettez, c'est que si je fais quelque service au roi, ce sera comme vôtre et non comme sien.

— Et pour tel nous vous acceptons! dit la reine.

CHAPITRE XXIX

Où l'auteur se tait, pour le présent, des faits et gestes d'Amadis, pour reprendre le propos de Galaor.

Galaor était parti de la maison du duc de Bristole, où le nain lui avait donné tant d'ennuis. Il chemina tout le jour, égaré dans les méandres broussailleux de la forêt d'Arinide, sans trouver homme qui le redressât en sa bonne route. Cependant, à la vesprée, il aperçut de loin venir vers lui un écuyer, monté sur un très bon cheval.

Or, à ce moment Galaor commençait à souffrir outre mesure d'une plaie qui lui avait précédemment été faite, en combattant contre les gens d'armes du duc de Bristoie, embusqués par le nain à l'issue de la poterne du château. Par quoi, se sentant mal, il dit à cet écuyer qui venait :

— L'ami, sais-tu où je pourrais être médiciné d'une plaie que j'ai?

— Oui bien, répondit l'écuyer, mais tels couards que vous n'y veulent pas aller volontiers, parce que communément ils n'en sortent pas sans recevoir honte et dommage...

— Laissons cela, reprit Galaor, et dis-moi seulement si j'y trouverais quelqu'un qui me guérît ma plaie?...

— Vous y trouverez plutôt quelqu'un qui vous en fera d'autres...

— Montre-moi le chemin, et je m'assurerai par moi-même de la vérité de ce que tu m'annonces...

— Je ne le ferai que si cela me plaît...

— Tu le feras de gré ou de force, mais tu le feras, je t'en réponds!...

— Par force? dit l'écuyer. Crainte pourrait-elle jamais me forcer à faire plaisir à un chevalier aussi lâche et aussi recru que tu parais l'être!...

En entendant parler si audacieusement cet homme, Galaor tira vitement son épée et fit mine de lui en fendre la tête.

— Par Dieu! rustre, tu me conduiras là où tu dis, et je conduirai ton âme aux enfers, son futur logis!...

L'écuyer eut peur. Il répondit:

— Puisque vous m'y forcez, je vais vous conduire là où votre folie sera bientôt châtiée et où sera vengé l'outrage que vous venez de me faire.

Ce disant, l'écuyer se mit à marcher devant Galaor, et, quand ils eurent ainsi cheminé pendant un assez long temps, une lieue environ, ils arrivèrent près d'une forteresse assise le long d'un plaisant val et bien peuplée d'arbres.

— Laissez-moi aller maintenant, dit l'écuyer à Galaor, car voilà le lieu où j'espère être vengé de l'injure que vous me faites...

— Va-t-en à tous les diables! répondit Galaor. Je ne suis pas assez satisfait de ta compagnie pour te retenir plus longtemps.

— Si vous n'êtes pas satisfait de moi, vous le serez encore moins de ceux que vous allez trouver! lui cria l'écuyer en s'esquivant.

Galaor haussa tranquillement les épaules et plus tranquillement encore se dirigea vers le château, à la porte duquel veillaient un chevalier armé, monté sur son cheval, et cinq hallebardiers équipés pour défendre l'entrée de la place.

— N'est-ce pas vous, demanda le chevalier à Galaor, qui avez tout à l'heure contraint notre écuyer?

— Je ne sais qui est votre écuyer, répondit Galaor, à moins que ce ne soit le paillard que j'ai forcé à me conduire ici, lequel est bien le paillard le plus rogue et le plus audacieux de la chrétienté!...

— Cela peut être... Mais enfin, que demandez-vous, céans!...

— Seigneur, je suis blessé et je cherche qui me secoure.



— Entrez, alors !...

Galaor entra sans défiance aucune. Mais il eut à peine fait quelques pas que le chevalier et les hallebardiers l'assaillirent tous les six à la fois. Lors, il se retourna, s'empara de la hallebarde de l'un d'eux, et, avec cette arme, cassa la tête au chevalier pour le punir de sa traîtrise. Puis, entrant parmi les autres, il les chargea si rudement qu'il en tua trois; les deux qui restaient s'enfuirent clopin clopant vers le château.

Galaor allait les poursuivre, lorsqu'il entendit son écuyer qui lui cria de loin :

— Seigneur, seigneur, prenez vos armes, car il y a céans une émeute de gens !...

Galaor s'arrêta coi et retourna s'armer.

— Par Dieu ! reprit l'écuyer, je prendrai cette hache pour vous secourir, si besoin est, contre ces pendards.

Et il prit la hallebarde et l'écu de l'un des morts.

— Pour le moins, ajouta-t-il, je ferai mon épreuve contre cette canaille; car pour ne pas perdre chevalerie avant de l'avoir reçue, je ne veux pas mettre la main sur un chevalier de peur de l'outrager !...

— Sois assuré, dit Galaor, qu'aussitôt que j'aurai retrouvé celui qui me conféra à moi-même cet honneur, tu seras chevalier !...

Cela dit, Galaor et son écuyer passèrent outre. Deux chevaliers vinrent vers eux, puis dix soudards, qui ramenèrent devant eux les deux qui fuyaient devant Galaor.

— Tuez-le ! tuez-le ! criait de toutes ses forces le couard écuyer de tout à l'heure, lequel se trouvait pour le moment à une des fenêtres du château. Tuez-le ! tuez-le ! mais épargnez son cheval qui me pourra servir !...

Galaor, en reconnaissant ce misérable qui l'avait si traîtreusement dirigé, sentit le cœur lui enfler de telle sorte qu'il courut sus aux nouveaux arrivants et les chargea avec une rare impétuosité. Sa lance s'en brisa contre le premier des deux chevaliers, et il dut employer son épée pour se défaire du second, qu'il jeta à bas de son cheval. Lors, poursuivant sa pointe, sans s'arrêter pour souffler, il se mêla parmi les gens de pied, et constata avec plaisir que son écuyer en avait dejà dépêché deux.

— C'est très bien commencé, mon ami ! lui cria-t-il pour lui augmenter le cœur. Achevons, maintenant, achevons ! Que nul de ces paillards n'en réchappe ! Aucun d'eux n'est digne de vivre.

Le traître écuyer, qui était à la fenêtre, voyant ce conflit, monta hâtivement par un escalier au haut d'une tour, et cria tant qu'il put :

— Seigneur, armez-vous, sinon vous êtes mort !...

Il cria même si fort, ce misérable, que Galaor l'entendit et jugea à propos d'aller au-devant. Mais il n'avait point fait trois pas qu'il apercut un chevalier armé de toutes pièces et un cheval qu'on lui tenait tout prêt au pied de la montée. Galaor sauta légèrement sur ce cheval destiné à un autre..

— Damp chevalier, dit-il au maître présumé de ce cheval, il faudra dorénavant monter de meilleure heure, si vous ne voulez pas voir votre destrier occupé. Je l'ai, je le garde !...

— Qui êtes-vous donc ? demanda le chevalier étonné, car il n'avait pas encore eu le temps d'apercevoir Galaor, tant il avait fait vite. Etes-vous celui qui a tué mes deux neveux et les gens d'armes de ce château ?

— Je ne sais de qui vous parlez, répondit Galaor, mais je vous assure que j'ai trouvé céans la pire canaille de la terre.

— Pardieu ! s'écria le chevalier, ceux que vous avez tués valaient mieux que vous, je vais vous le prouver !...

Ils mirent alors la main aux épées, et le combat commença âprement.

Le chevalier, maître du château où se trouvait Galaor, était un vaillant homme, et s'il y avait eu là les témoins ordinaires des tournois, il y eût eu des applaudissements pour la façon brillante dont il portait ses coups à Galaor.

Mais Galaor était Galaor. Son adversaire ne put supporter plus longtemps l'effort de son bras victorieux : il dut fuir. Galaor le poursuivit, et de si près, qu'ayant gagné un portail et voulant sauter par une fenêtre basse pour de là gagner les derrières du château, il tomba et se fracassa la tête sur un amas de pierres.

Quand Galaor s'en vit débarrassé, il s'en retourna, maudissant le château et les habitants. En s'en allant, il entendit, en passant, une voix dolente qui appelait à l'aide.

Il s'approcha et pria le plaignant de lui ouvrir la porte.

— Je ne puis, étant attaché par une énorme chaîne, lui répondit-on.

Galaor supposant que c'était quelque prisonnier, donna du pied si rudement dans la porte qu'il la fit sortir des gonds.

Il aperçut alors une belle demoiselle, la chaîne au cou, qui lui dit :

— Seigneur, que sont devenus le seigneur de ce château et ceux de sa suite?

— Ils sont tous morts de ma main, répondit Galaor, après m'avoir attaqué lorsque je demandais aide et soins pour mes blessures.

— Dieu soit loué, fit la demoiselle; ôtez-moi ces chaînes et bientôt je vous aurai délivré de vos souffrances.

Galaor rompit la chaîne et s'en fut avec la demoiselle, qui prit la précaution d'emporter deux boîtes d'onguents que le seigneur du château gardait précieusement.

En passant dans la cour, Galaor vit remuer encore le premier chevalier vaincu; mais pour ne pas le laisser languir en souffrance, il lui passa tant de fois sur le ventre, au galop de son cheval, qu'il lui fit rendre l'âme.

Puis Galaor escorta la demoiselle, à qui il tint de beaux propos d'amour.

La demoiselle avoua qu'elle lui devait une grande reconnaissance de l'avoir sauvée si bravement, et elle lui assura qu'elle lui appartenait en tout ce qu'il pourrait souhaiter.

Ils entrèrent si avant dans les serments d'amour que l'exécution s'en suivit et qu'ils goûtèrent ensemble le fruit tant aimé des favoris de dame Vénus.

Par bonheur, ils avaient trouvé un pavillon de chasseurs qui les abrita pendant cette nuit, de sorte que Galaor fut non-seulement guéri des plaies de son corps, mais soulagé aussi des blessures qu'amour lui avait faites précédemment.

La dame raconta à Galaor qu'elle était fille de

Thélois le Flamant, devenu comte de Clave par la volonté du roi Lisvart et d'une dame qu'il avait tenue longtemps pour sa mie.

— Mais un jour, dit-elle, que j'étais au monastère voisin avec ma mère, je fus demandée en mariage par celui que vous venez de tuer; ayant été refusé, il profita d'une occasion et m'enleva par force au milieu de mes compagnes de jeu, il m'emmena là où vous m'avez sauvée.

Il me lia dans cette prison que vous avez vue, en me disant que j'y resterais jusqu'à ce que mes parents vinssent le supplier de me prendre pour sa femme. Il voulait ainsi se venger de mes dédains pour sa main et ses hauts faits.

Je priai Dieu de lui faire le plus de mal possible, et préférai attendre ce jour de vengeance plutôt que de commencer avec lui une captivité éternelle.

— Vous êtes pleine de raison, répondit Galaor; mais dites-moi où vous allez en me quittant, je ne puis m'arrêter longtemps ici et je doute que vous vouliez m'accompagner.

— Conduisez-moi, reprit-elle, au monastère où j'ai été enlevée, ma mère s'y trouve, elle me saura délivrée à sa grande joie.

Galaor approuva ce dessein, et tous deux montant à cheval ils prirent la route du monastère, où ils arrivèrent à la nuit tombante, entourés de la réception la plus cordiale.

La demoiselle raconta les prouesses de Galaor, qui, malgré son désir de ne pas séjourner longtemps, ne sut résister aux instances multipliées que les dames lui firent pour le garder près d'elles pendant quelques jours.

CHAPITRE XXX

Comment Amadis, ayant la faveur du roi Lisvart, entendit parler de son frère Galaor.

Amadis, après avoir défait le redoutable Dardan, et su prendre une bonne position à la cour de Lisvart, avait été nommé chevalier de la reine.

Or, un jour qu'il était en compagnie de dames, une demoiselle entra chez la reine et lui demanda s'il y avait à la cour un chevalier portant des lions à ses armes.

La reine, voyant qu'il s'agissait d'Amadis, lui dit :

— Que voulez-vous à ce chevalier.

— Madame, je lui apporte, répondit-elle, des nouvelles d'un chevalier qui a fait le plus beau commencement d'armes qu'on ait encore vu.

— Vous dites beaucoup, reprit la reine ; peut-être ignorez-vous ce qu'ont fait tous les autres.

— Néanmoins, répliqua la demoiselle, je crois que vous penserez comme je dis lorsque vous saurez ce qu'il a accompli. Je désirerais vous le dire en présence du chevalier, à qui j'ai d'autres nouvelles encore à donner.

La reine lui montra Amadis, en l'invitant à s'expliquer vitement.

— Madame, dit la demoiselle, je vous crois. — Sachez donc, monseigneur, dit elle à Amadis, que le gentilhomme que vous avez fait chevalier, lorsque vous prîtes le seigneur de Baldoit et délivrâtes l'ami d'Urgande, vous envoie ses respects et vous regarde comme son seigneur.

Il vous assure qu'il deviendra grand chevalier et homme de bien, ou qu'il mourra en chemin.

Amadis s'émut beaucoup à ces paroles qui lui rappelaient son frère; les dames en furent étonnées, surtout Oriane.

Cependant la reine brûlait du désir de savoir la suite, et la demoiselle continua :

— Son premier fait d'armes a été en la roche de Galtare, où il a combattu le terrible géant Albadan, lequel, en rase campagne, seul à seul, il a défait et tué.

Puis elle entra dans les détails de ce combat, auquel elle avait assisté.

La reine s'informa du chemin qu'avait pris ce chevalier; la demoiselle raconta qu'une dame était venue le chercher de la part de sa maîtresse, qui désirait le connaître.

— Que vous semble de ce chevalier ? dit la reine à Amadis; le connaissez-vous ?

— Je le connais et l'ai vu, répondit Amadis ; pas assez sans doute, mais, d'après ce que m'a dit Urgande, il doit être mon propre frère.

— Votre destinée est bien extraordinaire ! reprit la reine. Vraiment, c'est miracle que vous ayez retrouvé vos parents, et eux vous. Il me plairait de voir à la cour du roi ce chevalier valeureux.

Oriane, trop éloignée de la reine pour avoir pu connaître la cause de l'émotion d'Amadis, le fit approcher et le félicita des nouvelles que sa jalousie supposait être celles d'une dame inconnue. Mais lorsqu'Amadis lui eut raconté la vérité, elle fut obligée de se faire pardonner cette supposition.

Oriane et Amadis conçurent le projet de faire venir Galaor à la cour, et Amadis demanda à la reine son bon plaisir.

— Vous serez agréable au roi, dit la reine, en allant chercher ce chevalier.

Amadis partit avec Gandalin, et le premier jour ne rencontrèrent aucune aventure.

Le lendemain, ils traversèrent une forêt et aperçurent une dame accompagnée de deux demoiselles et de quatre écuyers. Ces gens, tout en larmes, suivaient une litière occupée par un chevalier.

Amadis étonné leur demanda d'où venaient leurs larmes et quel personnage se trouvait être dans cette litière.

— C'est, dit la dame, toute ma douleur et toute mon affection, mon seigneur et mari.

Amadis s'approcha pour regarder quel personnage c'était.

Il vit un chevalier assez grand, dont le visage était enflé et tout tailladé ; et, comme il était incapable de répondre à ses questions, Amadis s'enquit auprès de la dame, qui lui raconta que, le jour même, ils traversaient un pont, lorsqu'un chevalier les pria de rebrousser chemin, s'ils étaient au roi Lisvart; il ajoutait qu'il tuerait le roi, s'il le prenait, parce que ce dernier avait à sa cour un chevalier meurtrier de Dardan, son ami.



— Mon mari, continua la dame, fatigué de ces menaces, lui répondit qu'il était sujet et vassal de Lisvart, et qu'il ne le nierait à personne. Alors le chevalier du pont commença à charger mon mari, qui, à la fin, succomba sous des coups multipliés. L'homme du pont l'a cru mort et nous a crié de faire porter à la cour du roi Lisvart sa dépouille, pour le narguer.

—Dame, dit Amadis, faites-moi montrer le chemin par un de vos écuyers; je dois venger votre mari, car c'est à cause de moi qu'il a été mis en cet état.

La dame le fit accompagner, et Amadis fut en peu de temps arrivé au pont, près duquel le chevalier jouait aux tables avec un compagnon.

Ce dernier, en apercevant Amadis, quitta le jeu, et, montant son grand cheval blanc, il cria :

— Holà-holà! je vous défends d'aller plus loin, si vous ne faites un serment.

— Et lequel? répondit Amadis.

— Que vous n'êtes pas de la maison du roi Lisvart; sans cela, je vous promets malheur!

— Je ne sais ce que vous ferez, reprit Amadis, mais je suis chevalier de la reine, femme de Lisvart; je fis dernièrement rétablir les droits d'une demoiselle déshéritée.

— Par ma tête, répliqua le chevalier du pont, je vais vous ôter la vie, car vous avez tué l'un de mes meilleurs parents.

Et il vint à toute vitesse sur Amadis, qui partit en même temps. Leur rencontre fut terrible : lances et écus furent brisés, et le chevalier fut surpris de se trouver couché par terre.

Mais Amadis était en train de relacer son armet, prêt à tomber; ce qui permit au chevalier de remonter en selle et de donner de son épée à son adversaire. Amadis, aussitôt qu'il eut son arme à la main, découpa par derrière l'armet du chevalier et lui trancha si bien la tête, qu'elle pendait sur ses épaules; il rendit l'âme à l'instant.

Les hommes du pont prirent aussitôt la fuite. Amadis ne voulut pas les poursuivre et pria l'écuyer d'aller raconter à sa dame quelle vengeance il avait tiré pour son mari. Puis il continua à travers la forêt, si bien qu'il atteignit une plaine couverte de fleurs odorantes dont la vue lui rappela son Oriane.

Pendant qu'il rêvait à sa belle, il aperçut un nain très contrefait monté sur un palefroi; il l'interrogea sur la route qu'il avait faite.

— Je viens de la maison du comte de Claire, répondit ce nain.

— N'y as-tu pas vu, fit Amadis, un nouveau chevalier nommé Galaor?

— Non, repartit le nain; mais, dans trois jours, je pourrai vous montrer le meilleur chevalier qui jamais porta lance et armure.

Amadis, présumant que c'était son frère dont parlait le nain, resta avec lui; ils s'arrêtèrent chez une demoiselle qui les reçut bien; mais Amadis ne put se reposer la nuit, pensant toujours à Oriane.

Le lendemain, vers midi, ils virent un chevalier qui combattait contre deux.

Amadis, s'approchant, leur demanda la cause de ce combat.

— C'est, dit l'un des deux, que ce chevalier se prétend aussi fort que nous deux ensemble.

— Votre différend est bien mince, dit Amadis, car la force de l'un ne diminue pas celle de l'autre.

Alors ces chevaliers firent la paix; ils demandèrent à Amadis s'il connaissait le chevalier qui était cause de la mort de Dardan; qu'ils désiraient le rencontrer. Amadis leur dit qu'il l'avait vu à la cour du roi Lisvart; puis il les laissa.

Il n'était pas encore éloigné d'eux qu'il les entendit venir à sa suite en courant; le nain proposait de fuir, mais Amadis prit son armet et son écu.

Les chevaliers arrivés tout près de lui, demandèrent qu'il leur accordât une faveur, savoir où ils pourraient rencontrer le meurtrier de Dardan.

— Cest moi, répondit Amadis, et vraiment j'hésitais à l'avouer de peur de faire mon éloge.

Alors les chevaliers l'appelèrent traître et fondirent lâchement sur celui qui venait de les réconcilier. Mais Amadis les rembarra vivement; l'un eut l'épaule coupée et fut jeté à bas de son cheval, le second perdit son armet et eut la gorge fendue. Quant au dernier il prit la fuite, et Amadis craignit d'être trop mal monté pour lui faire poursuite.

Gandalin, en revoyant son maître, le félicita, et bientôt ils purent se reposer dans un ermitage.

Le lendemain, vers trois heures, le nain indiqua à Amadis, au fond d'un vallon riant, trois pins élevés sous lesquels était à cheval un cavalier; tout près, deux chevaliers désarmés couraient après leurs chevaux; un peu plus loin se reposait un chevalier entouré de lances fichées en terre; deux chevaux prêts à monter attendaient.

Le nain indiqua à Amadis le chevalier couché comme celui qu'il avait promis de lui montrer, et il l'appela Angriote d'Estravaux; il lui raconta ensuite que ce chevalier aimait une dame voisine qu'il avait dérobée à ses parents par force d'armes; que la dame, ne voulant pas l'aimer, puisqu'elle n'était point sienne de son vouloir, lui donna pour condition d'amour qu'il arrêterait aux trois pins, tous les chevaliers errants qui passeraient. Il pouvait s'adjoindre son frère, et, dans le cas où ce dernier serait occis, il n'aurait qu'une année à continuer seul cet engagement.

— Ils se retirent la nuit dans le château voisin et sont ici toute la journée, ajouta le nain. Depuis trois mois qu'ils ont pris ce poste, Angriote n'a pas encore mis l'épée à la main; son frère a défait tous les chevaliers qui se sont présentés.

— J'ai entendu parler de cela, répondit Amadis, par un chevalier qui, en effet, trouvait cette dame plus belle que sa mie; ne s'appelle-t-elle pas Grovenèse.

Le nain confirma ce nom et voulut entraîner Amadis dans un autre chemin, mais Amadis donna des éperons à son cheval et passa devant; il se trouva bientôt au vallon dont un écuyer gardait l'entrée.

— Seigneur, lui dit cet écuyer, ne passez pas outre si vous n'avouez que la mie du chevalier couché sous ce pin, est plus belle que la vôtre.

— Dieu m'assiste, répondit Amadis, si je proférerai jamais pareil mensonge, à moins de force et extrême contrainte.

— Or, retournez donc, reprit l'écuyer; autrement, il vous faudra combattre contre les deux chevaliers que vous voyez là-bas.



— S'ils m'assaillent, répliqua Amadis, je me défendrai selon mon pouvoir.

Et il continua son chemin sans dire un mot de plus.

CHAPITRE XXXI

Comment Amadis combattit contre Angriote et son frère, qui gardaient le passage du val.

En voyant Amadis poursuivre sa route, le frère d'Angriote lui dit :

— Vous êtes fou de refuser ma demande, car il vous faut combattre contre moi.

— Ce combat, répondit Amadis, m'est plus agréable qu'un mensonge horrible.

Et tous les deux s'engagèrent rudement dans leurs écus; le chevalier fut désarçonné et garda les rênes de son cheval jusqu'à ce que le cheval les fît rompre en le traînant; il resta évanoui sur la place.

Amadis descendit de cheval, et levant l'armet, s'aperçut qu'il n'était que pâmé. Il le remua et il reprit ses sens.

— Vous êtes mort, lui dit Amadis, si vous ne vous rendez.

Le chevalier voyant une épée nue suspendue sur sa tête se rendit.

Angriote pendant ce temps se disposait à venger son frère; il envoya une lance à Amadis par un de ses écuyers.

Les lances se brisèrent à la première rencontre, sans qu'il y eût blessure cependant, et tous deux reprirent carrière.

Déjà Amadis avait saisi son épée, mais Angriote lui dit, se croyant très fort sur cette arme.

— Ne vous pressez pas, joutons avec les lances jusqu'à ce que l'un de nous soit à bas.

— Chevalier, répondit Amadis, je ne puis rester ici longtemps, je suis attendu.

— Comment, reprit Angriote, vous vous croyez déjà hors de mes mains, rompons encore une lance s'il vous plaît.

Amadis y consentit. Les deux combattants se choquèrent si fort qu'Angriote fut renversé sous son cheval; le cheval d'Amadis s'embarrassa et tomba de l'autre côté, de telle sorte qu'un tronçon de lance, resté dans son écu, lui entama légèrement le corps.

Mais il se releva fièrement comme il convenait au soutenant d'honneur et de beauté de dame Oriane.

Ayant enlevé le tronçon, il marcha sur Angriote l'épée au poing.

Ce dernier lui renouvela, comme à un enfant, de déclarer sa mie plus belle entre toutes; mais Amadis répondit par une attaque si furieuse, ils se battirent avec une telle rage que les assistants et eux-mêmes sentirent qu'il y aurait bientôt un résultat.

Amadis, résolu de faire triompher la beauté de sa dame, s'éleva à un tel point de force et d'adresse, qu'Angriote, couvert de horions, quitta le combat.

— Certes, dit-il à Amadis, vous valez mieux qu'on ne croirait à vous voir.

— Rendez-vous, lui répondit Amadis, car si vous prolongez le combat, il finira avec votre existence, et j'en serais fâché, car vous êtes un chevalier brave et courtois.

— Alors, Angriote reprit : Je crois convenable de me rendre au meilleur chevalier que j'aie rencontré, et tout le monde en doit faire autant; je ne regrette que d'avoir perdu ce que j'aimais le plus au monde.

— Espérez, répliqua Amadis, que votre dame récompensera un jour la courtoisie que vous lui avez gardée, je ferai ce que je pourrai afin que vous soyez heureux.

Et prenant congé d'Angriote qui voulait l'héberger en son château, Amadis partit avec le nain, et pendant cinq jours, leur route ne fut traversée d'aucun incident.

CHAPITRE XXXII.

Comment Amadis, toujours à la recherche de Galaor, entra dans le château de l'enchanteur Arcalaüs, et ce qui s'ensuivit.

Heureux d'avoir fait triompher la beauté d'Oriane, mais affligé de voir son espérance trompée dans la recherche de Galaor, Amadis suivit le nain auquel il avait promis un don. Le sixième jour, ils arrivèrent en vue d'une forteresse qui paraissait inhabitée.

— Seigneur, dit le nain, c'est ici le château de Valderin, et celui qui le possède est le plus redoutable que je connaisse. Hélas! j'avais un maître aussi brave qu'aimable; il vint près de ce château; le traître qui l'habite l'attaqua, aidé de plusieurs satellites : mon maître fut vaincu!... Depuis six mois je lui cherche un vengeur... Tous les chevaliers que j'ai conduits ici pour punir son lâche meurtrier, ont perdu la vie ou la liberté...

— Tu fais acte de bon serviteur, lui dit Amadis, seulement tu devrais prévenir les gens des dangers qu'ils courent. Quel est donc ce seigneur si redoutable.

— Seigneur, répondit le nain, c'est l'enchanteur Arcalaüs. Mais retirons-nous, car la nuit vient, et si Arcalaüs me savait amener contre lui des chevaliers il me pourrait nuire.

Animé par le récit du nain et par la certitude que la cour de la Grande-Bretagne n'avait pas de plus mortel ennemi que cet enchanteur, Amadis n'hésita pas une seconde à pénétrer dans la seconde cour du château. Nul être vivant ne s'offrit à sa vue, et le même silence régna dans cet endroit jusqu'à deux heures avant la nuit.

Le nain, qui commençait à prendre effroi, lui cria vainement :

— Seigneur, sortons d'ici, je vous rends votre parole!...

— Non, répondit Amadis, je ne sortirai point sans avoir connu l'intérieur de ce château.

Et, se défiant un peu du nain, il chargea Gandalin de s'assurer de sa personne et de le forcer à le suivre. Lors, il descendit de cheval et parcourut les deux cours.

On ne pouvait entrer dans le château que par deux portes de fer, qu'il était impossible de forcer.

Apercevant une voûte obscure qui paraissait ouverte, Amadis n'hésita pas à s'y aventurer et à descendre l'humide escalier qui conduisait dans ce souterrain.

Il y marchait à peine depuis quelques minutes qu'il entendit un bruit de chaines et des cris lamentables. Il s'avança vers le lieu d'où partaient ces bruits, autant que les ténèbres dans lesquelles il se trouvait pouvaient le lui permettre. Tout-à-coup, une voix rauque s'écria :

— Lève-toi !... prends ces fouets et va-t-en faire crier d'une autre sorte ces misérables qui osent troubler mon sommeil !...

Amadis tira alors son épée et s'avança, résolu. La lumière d'une lampe lui fit découvrir une troupe de gens armés dont quelques-uns dormaient, et dont le plus grand nombre veillaient.

Amadis les enjamba après avoir pris une de leurs haches; mais ils furent éveillés par d'autres plaintes qu'ils firent taire en menaçant l'auteur de coups de verges.

L'un d'eux se leva même et trouva devant lui Amadis dont il eut grande peur.

— Qui va là, dit-il, qui t'a permis de franchir ce séjour?

— Moi seul, répondit Amadis.

— Tant pis pour toi, reprit le garde, tu vas grossir le nombre des malheureux dont tu entends les pleurs.

Et il enferma Amadis dans le souterrain, puis avertit ses compagnons. Le geôlier voulut se charger d'Amadis et le vint harceler, aidé d'un garde; mais il reçut un coup de poing qui lui brisa la mâchoire et Amadis lui trancha la tête.

Tous les gardes se ruèrent alors contre lui, mais il en mit quatre hors de combat et les deux derniers se rendirent.

Il se fit ouvrir les prisons avec les clefs que portait le geôlier à sa ceinture, et délivra une jeune femme recluse dont les vêtements étaient pourris.

—Je suis fille de roi, lui dit-elle, et c'est à cause d'un roi que je suis ici.

— Prenez courage, lui dit Amadis, je suis sûr que votre pauvreté se changera bientôt en richesse et votre douleur en joie.

Il fit mettre à cette demoiselle le manteau d'écarlate qu'Arcalaüs avait donné récemment à son geôlier, puis la conduisit dehors, l'assurant que, lui vivant, elle ne rentrerait pas dans ce lieu de supplice.

— Permettez, lui dit Amadis, que mon écuyer vous tienne compagnie tandis que j'irai délivrer vos compagnons de captivité.

Ils étaient alors sous la voûte d'entrée, et il survint un garde qui demanda à celui qui éclairait Amadis :

— Mon maître, Arcalaüs, veut savoir si le chevalier qui vient d'entrer est mort ou en prison.

Le garde laissa tomber les chandelles tant il fut effrayé, mais Amadis lui dit :

— Que crains-tu sous ma protection? Marche devant sans inquiétude.

Ils arrivèrent enfin dehors, la nuit était fort avancée. Amadis ne vit ni le nain, ni Gandalin : il suivit un peu un bruit de voix et les aperçut tous deux attachés à des poteaux au-dessus d'un feu; il accourut pour les délivrer et les ramena au château avec la demoiselle et les deux gardes.

La porte du château était fermée, ils se retirèrent dans un coin de la cour et Amadis, ayant appris de Gandalin qu'un cheval était dans une écurie voisine, enfonça la porte, prit la bête toute sellée, la monta et attendit Arcalaüs dont l'arrivée était connue de Gandalin et du nain.

En attendant, Amadis devisait avec la demoiselle dont Arcalaüs avait causé le malheur en la ravissant à celui qu'elle adorait. Arcalaüs était l'ennemi juré de ce roi, et il ne craignit pas d'employer le ressources de l'enchantement pour arriver à ses fins.

Amadis sut que ce roi était Arban de Norgales dont il était fort l'ami; il en félicita la demoiselle.

Le petit jour commençait à poindre, car la nuit s'était écoulée pendant ces événements, et Amadis n'attendait plus que le lever du soleil pour sortir de ce château, lorsque tout-à-coup une fenêtre s'ouvrit, un homme d'une grande taille y parut, et, s'adressant à l'amant de la belle Oriane, il lui cria :

— Est-ce toi, malheureux, qui a osé massacrer la garde de mon château?

— Si tu veux descendre, répondit Amadis, je te rendrai compte de ce que j'ai fait et je te dirai ce que j'ai dessein de faire...

— Attends-moi donc! reprit l'homme à la haute taille, d'un air furieux et menaçant.

— La fenêtre se referma, et, quelques minutes après, une des portes de fer s'ouvrit pour livrer passage à un chevalier d'une forte encolure. C'était Arcalaüs.

Cet enchanteur avait une taille de géant et une vigueur proportionnée à sa taille. Il s'imagina avoir facilement raison de ce chevalier qui avait osé franchir l'enceinte de son château lorsque tant d'autres avaient été si cruellement punis de cette témérité. Mais Amadis n'était pas un chevalier ordinaire : il avait en outre le bon droit et la justice pour lui. Devant les coups terribles qu'il porta à Arcalaüs, et dont le dernier le désarma, cet enchanteur dut prudemment battre en retraite de peur de pis.

Amadis le suivit. Arcalaüs franchit l'escalier et, en quelque bonds, arriva dans une chambre où soudain une femme lui présenta une épée pour remplacer celle qu'il venait de laisser tomber. C'était pour lui une occasion nouvelle de combattre : il se présenta à la porte de la chambre, et défia Amadis qui s'y était courtoisement arrêté, par respect pour la dame, qu'il venait d'apercevoir. Arcalaüs ordonna à cette dame de se retirer et insulta Amadis par les plus grossières injures, en le défiant de passer le seuil de la porte.

— Fût-ce aux enfers, répondit alors Amadis, j'irais attaquer un monstre tel que toi!

Il dit et s'élança dans la chambre; mais à peine avait-il fait un pas, qu'il tomba sur le sol, évanoui.

Arcalaüs le désarma aussitôt, et, appelant la dame de tout-à-l'heure, il lui dit :

— Il me serait facile de donner la mort à cet ennemi que voici; mais je serai mieux vengé par la prison cruelle à laquelle je le condamne et par le projet que je vais exécuter... Je le laisse provisoirement sous votre garde!...

Ayant dit cela, Arcalaüs se désarma, se couvrit des armes d'Amadis, s'empara de sa redoutable

épée et monta sur son cheval qu'il trouva broutant l'herbe maigre qui croissait çà et là dans la cour.

En s'en allant, il fit mettre Gandalin et le nain en prison. Gandalin ne voulait pas survivre à son maître et priait qu'on le tuât plutôt que de le mettre au cachot; il insultait Arcalaüs sur sa traîtrise et lâcheté, afin qu'on se débarrassât de lui. Mais Arcalaüs le laissa dire, et le fit traîner par les cheveux et jeter dans un cul de basse fosse.

— Si je te faisais occire, lui dit-il, tu serais hors de peine, tandis que là tu souffriras mille fois plus que la mort même.

Puis Arcalaüs, monté sur le cheval d'Amadis et suivi de trois écuyers, se dirigea vers la cour du roi Lisvart.

A peine était-il sorti que la dame, sous la garde de laquelle il avait laissé Amadis, vit entrer, dans la salle où elle se tenait, deux demoiselles chargées de douze flambeaux qu'elles allumèrent et placèrent tout autour de la salle. Bientôt une troisième dame, d'une taille plus imposante que les deux premières, entra, tenant d'une main un petit réchaud et de l'autre un livre écrit en signes particuliers, et suivie de six demoiselles qui portaient des harpes.

La dame, qui paraissait la maîtresse des autres, versa alors quelques aromates et quelques herbes odoriférantes sur son réchaud et le promena autour d'Amadis, toujours évanoui. Pendant que ces parfums se répandaient en nuages bleus dans la salle, et que les harpes préludaient harmonieusement, elle lut quelques phrases dans le livre mystérieux qu'elle tenait à la main, et plusieurs voix lui répondirent dans la langue inconnue qu'elle parlait en lisant ce livre. Tout-à-coup, s'approchant de celui qu'on croyait mort, elle le prit par la main en lui criant d'une voix vibrante :

— Amadis, réveillez-vous! La Gloire, Oriane et votre amie Urgande vous appellent à la vie!...

Amadis se réveilla, en effet, et reconnut sa protectrice Urgande, aux pieds de laquelle il se jeta.

— Ah! madame, lui dit-il, que ne vous dois-je pas?

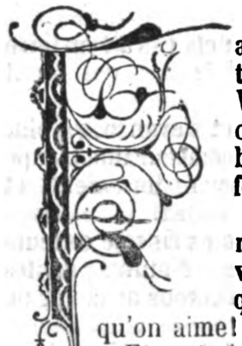
— Ne perdons point de temps, répondit Urgande; il s'agit de prévenir les suites funestes de la noire trahison d'Arcalaüs... Il a pris vos armes, et se flatte de paraître comme votre vainqueur... Couvrez-vous des siennes et volez pour démentir à temps le faux récit qu'il ne manquera pas de faire de sa victoire et de votre mort.

Amadis obéit, et, ne voulant pas porter plus loin sa vengeance, en considération de la femme d'Arcalaüs, laquelle était une pitoyable dame, tendre aux affligés et douce aux captifs, il se couvrit de l'armure de l'enchanteur, monta sur son cheval, et sortit du château. Il était suivi par Gandalin, le nain, Grindaloïa et les autres prisonniers d'Arcalaüs, parmi lesquels se trouvait le célèbre chevalier Brindabois, dont Lisvart et sa cour regrettaient depuis trois ans la perte.

—

CHAPITRE XXXIV

Comment Arcalaüs, couvert de l'armure d'Amadis, se présenta à la cour du roi Lisvart, et de l'effet désastreux qu'il produisit; comment, ensuite, la joie revint, lorsqu'on connut la vérité.



Faisant diligence pendant ce temps, Arcalaüs était arrivé à Vindisilore, au moment même où les princesses Oriane et Mabille prenaient le frais à leur fenêtre.

— Ah! cousine, s'écria Oriane en apercevant Arcalaüs, couvert de l'armure d'Amadis, qu'on est heureux de revoir ce qu'on aime!

Et, entraînant Mabile, elle courut avec elle dans la chambre de la reine, après avoir pris le temps de nouer et de relever ses beaux cheveux.

Comme elles étaient là toutes deux, dans l'attente de voir paraître le plus vaillant et le plus beau des chevaliers, elles virent entrer le roi, tout en larmes, qui s'écria d'une voix entrecoupée :

— Ah! madame, quel coup affreux! Le brave Amadis n'est plus!...

La reine Brisène aimait son chevalier comme son propre fils. En entendant ainsi annoncer sa mort, elle jeta un cri douloureux et tomba sans connaissance. Oriane et Mabile voulurent s'avancer pour la secourir; mais la tendre Oriane, cédant au désespoir qui s'était emparé de son âme amoureuse, s'évanouit également et tomba sur ses genoux comme foudroyée. On la transporta dans sa chambre.

Les soins de Lisvart et des dames du palais ayant fait revenir à elle la reine Brisène, elle voulut avoir de plus amples détails sur la catastrophe, et le roi les lui donna tels qu'il les tenait de la bouche perfide d'Arcalaüs. Amadis était venu le défier dans son château de Valderin, et les conditions du combat avaient été que le vainqueur se couvrirait des armes du vaincu, après l'avoir tué, et irait à la cour de Lisvart rendre compte de ce combat. Puisque Arcalaüs était vivant et couvert de l'armure d'Amadis, ce dernier était mort!

Pendant que Lisvart faisait ce lamentable récit à la reine, le traître Arcalaüs était remonté à cheval et était sorti du palais, chargé des imprécations de tous ceux qui regrettaient Amadis, c'est-à-dire de tout le monde.

Oriane était toujours évanouie. Les efforts les plus grands étaient faits, mais en vain, pour la rappeler à la vie. Au bout de deux heures seulement, elle commença à s'agiter: deux ruisselets de larmes jaillirent de ses beaux yeux comme de deux sources trop pleines.

— Ah! chère Oriane, lui dit Mabile en l'embrassant tendrement, revenez à la vie et à la raison!... Non, il n'est pas possible qu'Amadis ait pu succomber sous les coups du lâche et perfide Arcalaüs...

C'est un mensonge que ce monstre a fait là!... Nous reverrons Amadis, chère Oriane, nous le reverrons!...

— Hélas! ma mie, murmura Oriane, ne me détournez pas du chemin de la mort si vous désirez mon repos, et consentez que j'aille bientôt retrouver en l'autre monde celui que j'aimais et qui m'aimait tant lui-même qu'il n'eût pu vivre un jour sans moi!...

En proférant ce mot, la dolente amoureuse se prit tellement à pleurer que c'était grand'pitié de la voir.

Puis, reprenant haleine, elle ajouta :

— Ah! fleur et miroir de chevalerie! votre mort est une si grave chose, que non-seulement moi, votre mie, mais encore le reste du monde doit y avoir regret, puisqu'en vous perdant le monde a perdu ce qui l'honorait le plus en bonté, en prudence, en hardiesse, en beauté... Toutefois, moitié de ma vie, si, là où vous êtes, vous avez encore quelque sentiment, je suis sûre que vous n'avez, vous, aucun regret à la vie perdue, excepté à cause de moi, que vous savez si affligée; car vous avez laissé tant d'honneur en ce monde, tant acquis de réputation en ce peu de temps que vous y avez été, qu'on peut dire, en comptant d'après vos mérites, que vous êtes mort vieux!...

Oriane allait poursuivre, lorsqu'elle fut interrompue par la reine Brisène qui accourait, la joie sur le visage, suivie d'une jeune dame et d'un chevalier, tous deux inconnus d'Oriane.

— Grâce au ciel, s'écria la reine, Amadis est vivant! Amadis est toujours victorieux!... C'est un mensonge qu'est venu nous faire ce matin le lâche Arcalaüs. N'est-ce pas, chevalier Brindaboias? N'est-ce pas, belle princesse Grindaloia?...

Le chevalier et la jeune princesse racontèrent alors ce qui s'était passé au château de Valderin, en ajoutant qu'ils avaient été séparés d'Amadis sans le savoir, mais qu'on ne tarderait sans doute pas à le revoir.

A ce récit, si différent de celui d'Arcalaüs, les roses du teint de la tendre Oriane se ranimèrent. Presque aussi peu maîtresse de cacher sa joie que sa douleur, elle s'écria :

— Ah! madame, vous faites renaître le bonheur dans cette cour, par votre présence et par les bonnes nouvelles que vous nous apportez!... Grand merci de toute mon âme!...

Puis elle se jeta dans les bras de la jeune princesse de Sorolis et lui jura l'amitié la plus vive.

— Madame, dit à son tour cette princesse en s'adressant à la reine, puisque ce jour est consacré au bonheur, permettez-moi de songer à ceux qui souffrent encore loin de nous, et dont la douleur contraste avec notre joie... Aldène, nièce du duc de Bristoie, est prisonnière de son oncle, qui en use très mal avec elle, à cause d'un chevalier qui a voulu la délivrer.

— Le duc de Bristoie est vassal du roi Lisvart, répondit vivement la reine; nous allons lui envoyer l'ordre de remettre Aldène en liberté et de l'envoyer ici pour vous retrouver... Nous allons aussi, chère princesse, prévenir le roi Arban de Norgales de votre présence ici...

— Ah! madame, murmura Grindaloia en rougissant, que de bontés!...

CHAPITRE XXXV

Comment Amadis, toujours en quête de son frère Galaor, finit par le rencontrer après un combat acharné avec lui, combat amené par les suggestions d'une fausse nonnain.

Amadis, tranquille sur la supercherie qu'Arcalaüs s'était proposé de faire à la cour de Lisvart, et jugeant que l'arrivée de Brindaboias et de la princesse de Sorolis suffisait pour en empêcher l'effet, s'était remis plus vivement que jamais à la quête de son frère, et il n'imagina point de le chercher dans une abbaye de femmes.

Galaor y était cependant, et il s'y trouvait même très bien, ce qui ne l'empêcha pas, au bout de quinze jours de cette existence charmante, de prendre la clef des champs. Il n'était pas seul dans sa fuite : une des aimables demoiselles qui l'avaient aidé à se guérir l'accompagnait, heureuse de l'enlever à ses compagnes.

Amadis continuait sa quête de son frère, et il était arrivé, à force de chevaucher, jusqu'à la forêt d'Angadeuse, lorsqu'il y rencontra un grand chariot couvert d'où il lui sembla qu'il sortait des plaintes. Il demanda poliment à celui qui conduisait l'escorte nombreuse dont ce chariot était entouré, ce qu'il contenait, et pourquoi des gémissements en paraissaient sortir. On ne lui répondit qu'en l'attaquant.

Amadis était sorti victorieux de trop de combats pour ne pas sortir de même de celui-ci. En effet, malgré le nombre des assaillants, le valeureux amant d'Oriane fit bientôt mordre la poussière aux misérables qui l'avaient aussi discourtoisement attaqué; ceux qui ne furent pas tués prirent la fuite.

S'approchant alors du chariot, et levant un côté des draperies qui le couvraient, il vit un riche cercueil écussonné, deux femmes en deuil et un vieux chevalier dont la barbe fleurie blanche descendait jusqu'au nombril.

— Que signifie tout cela? demanda Amadis étonné, au vieillard.

— Vous ne pouvez l'apprendre, répondit ce dernier, que de la dame du château voisin, si toutefois vous osez m'y suivre.

Après un pareil propos, Amadis n'eût pas balancé d'entrer dans ce château, quand même la curiosité ne l'y eût pas poussé déjà : en conséquence il suivit le chariot qui venait de reprendre sa marche. Mais, à peine y fut-il entré, que la porte du château se referma et qu'on arrêta Gandalin et le nain qui l'avaient suivi. Puis on l'assaillit de toutes parts.

Quoique fatigué du premier combat qu'il avait livré, Amadis se fit bientôt un rempart du corps des plus audacieux qui l'attaquèrent; mais, le nombre des assaillants augmentant sans cesse, il eût très certainement succombé, si, dans ce moment, une jeune demoiselle en deuil, presqu'aussi belle qu'Oriane, suivie d'une dame plus âgée, n'eût ouvert une fenêtre et, par son autorité, fait cesser cet inégal combat.

— Que vous ai-je fait, seigneur chevalier? ajouta-t-elle d'une voix douce. Pourquoi me venir at-



taquer jusque dans mon château, lorsque les lois de la chevalerie et votre honneur devraient plutôt vous engager à m'accorder votre appui?...

Touché de la jeunesse, de la beauté et de la grâce avec laquelle cette demoiselle s'exprimait, Amadis s'empressa de lui raconter en quelques mots son aventure, pour lui prouver que les torts de l'agression n'étaient pas de son côté. Le vieux chevalier à la barbe fleurie blanche, paraissant alors sur le balcon, confirma la vérité de son récit.

— Ah! seigneur chevalier, reprit alors la gente dame, combien j'ai regret de la brutalité de mes gens! Combien aussi je me réjouis de l'avoir arrêtée au moment où elle pouvait vous devenir funeste! Mettez-moi vitement, je vous prie, à portée de réparer cet attentat, et venez apprendre de moi-même la cause de ma douleur et de ce que vous avez vu dans la forêt.

On se fie aisément à la parole d'une gente pucelle, dont la candeur égale la beauté: Amadis ne balança pas. Il délaça son heaume, et, abordant son hôtesse avec le plus de courtoisie possible, il s'excusa de nouveau sur la nécessité où ses gens l'avaient mis de se défendre. La jeune fille, en le voyant si beau, devint toute rougissante et ne put sonner mot pour lui répondre. Ce fut la vieille dame qui le fit pour elle.

— Seigneur chevalier, lui dit-elle, ce qui vient de se passer sous nos yeux nous prouve qu'aucun chevalier n'est plus capable que vous de soutenir les intérêts de ma nièce... Mais il serait oiseux de vous raconter nos malheurs, si vous ne nous promettez d'essayer de les adoucir...

— Ah! madame, répondit Amadis, quel chevalier serait assez lâche pour se refuser à défendre la jeunesse, l'innocence et la beauté?... Oui, madame, je vous promets de vous servir de tout mon pouvoir: puisse la parole que je vous en donne ici volontairement et sincèrement, me mériter votre confiance!...

— Cette enfant que vous voyez céans, reprit alors la vieille, est fille d'un roi puissant et équitable, qu'un frère a osé massacrer de sa main pour s'emparer de ses Etats: c'est le corps de ce malheureux prince que vous avez vu dans le chariot couvert... Depuis sa mort, un vieux chevalier de sa cour, dont le courage nous a sauvées de la barbarie du tyran, fait promener deux fois par mois ce cercueil, sous escorte, dans l'espérance de trouver enfin quelque vaillant chevalier disposé à prendre la défense de ma nièce... Mais le traître Abiséos, c'est le nom du fratricide, est d'autant plus redouté, qu'il est soutenu dans sa réputation de férocité par ses deux fils Dorison et Dramis, lesquels sont malheureusement aussi forts que méchants... Ils ont juré de se soutenir mutuellement tous les trois et de combattre ensemble... Votre bras seul ne pourrait même nous suffire, et nous n'osons croire que nous rencontrerons un jour trois chevaliers pour épouser notre querelle et vaincre Abiséos et ses deux fils.

— Madame, répondit Amadis, jamais cause ne fut plus juste que la votre et celle de cette belle princesse, et je m'engage à trouver dans le plus bref délai deux autres chevaliers aussi disposés que moi à combattre pour vous..... Tous les deux me touchent d'assez près par les liens du sang et du cœur pour que j'ose vous en répondre: je ne demande que le temps nécessaire pour les joindre.

— Si vous faites cela, seigneur chevalier, dit à son tour la jeune fille de sa voix la plus melliflue, Briolanie, légitime héritière du royaume de Sobradise, vous en aura une éternelle reconnaissance...

— Je n'en exige pas tant, madame, répondit Amadis en s'inclinant. Mes deux compagnons et moi nous sommes chevaliers du roi Lisvart et de la reine Brisène; c'est vous dire que notre devoir est de combattre jusqu'à la mort pour la sainte cause de la justice et de l'innocence persécutées.

On apporta bientôt les tables, qui furent couvertes avec abondance et avec magnificence: il s'agissait de fêter dignement ce vaillant hôte!

Amadis s'était désarmé et avait revêtu un riche manteau qui rehaussait encore sa bonne mine et sa fière prestance. Les deux dames l'admirèrent beaucoup: il leur parut être le plus parfait chevalier qu'elles eussent vu de leur vie. De son côté, Amadis, quoiqu'il fût insensible à toute autre beauté qu'à celle de l'incomparable Oriane, ne put s'empêcher de remarquer les charmes, la grâce, l'esprit et la modestie de la princesse Briolanie, et il s'en entretint même assez longuement avec Gandalin, après le dîner, lorsqu'ils se furent retirés tous deux dans la chambre qui leur était destinée.

Le nain, compagnon de Gandalin, en entendant ainsi Amadis parler de l'héritière du royaume de Sobradise, en conclut qu'il en était amoureux, d'autant plus volontiers qu'il lui semblait, en effet, impossible qu'un chevalier jeune, ardent et beau, ne devînt subitement épris des charmes de toute sorte qui composaient la beauté de Briolanie.

Le lendemain, de bonne heure, Amadis prit congé des deux dames dont il avait reçu l'hospitalité, et il leur renouvela sa promesse. La jeune princesse de Sobradise lui présenta alors en rougissant et d'un air qui fut remarqué par le nain, une très belle épée ayant appartenu au feu roi son père. Amadis la reçut avec courtoisie et jura de l'employer utilement à son service, propos qui fut également remarqué par le nain, lequel, s'approchant de Briolanie, lui dit tout bas:

— Madame, vous avez conquis dès aujourd'hui le plus vaillant et le plus beau chevalier qui soit au monde...

Briolanie rougit de nouveau et ne répondit rien, ce qui confirma le nain dans son opinion.

— Ils s'aiment tous deux! pensa-t-il.

Amadis sortit donc du château et reprit sa route, toujours suivi de Gandalin et du nain mal avisé.

Il venait de quitter la forêt d'Angadeuse et allait prendre une route qui la côtoyait, lorsqu'il vit venir à sa rencontre un chevalier bien armé suivi d'une demoiselle. Il n'en était plus qu'à vingt pas, lorsque ce chevalier se précipita, l'épée à la main, sur le malheureux nain et lui porta un revers qui lui eût décollé net la tête, si le nain ne se fût jeté à temps entre les jambes de son cheval, en criant au secours.

— Arrêtez, chevalier! dit Amadis à l'inconnu, qui se disposait à châtier de nouveau le nain. Que peut donc vous avoir fait une si chétive créa-



ture, pour que vous vous portiez envers elle à une telle violence?...

— Hélas! rien du tout, avoua l'inconnu. Ce que j'en ai fait, ç'a été pour obéir à cette maligne pucelle qui me suit, laquelle m'a ensorcelée par ses beaux yeux, bien qu'elle sorte d'une abbaye. Elle vient de me demander la tête de ce nain, et comme un courtois chevalier ne sait rien refuser à une gente pucelle, je me suis mis en devoir de lui obéir... Par ainsi, ne vous opposez plus, je vous prie, à ce que j'obéisse jusqu'au bout... Elle veut la tête de ce nain, elle l'aura!...

— Certes, répondit Amadis, ce ne sera pas du moins tant qu'il sera sous ma protection!...

Il ne fallut pas, on le comprend, d'autre défi pour déterminer ces deux chevaliers à courir l'un contre l'autre, et l'atteinte fut si violente que tous les deux en furent également renversés.

Tous les deux, se relevant, se chargèrent à coups d'épée avec une égale furie. Mais bientôt, surpris de la résistance qu'ils s'opposaient l'un à l'autre, ce qui n'était pas dans leurs mutuelles habitudes, ils suspendirent un moment le combat pour se considérer avec plus d'attention.

— Vaillant chevalier, dit enfin l'inconnu, laissez-moi satisfaire le caprice de cette nonnain endiablée qui m'a assez donné de preuves d'amour pour que je lui donne cette preuve de reconnaissance!... Laissez-moi prendre la tête de ce misérable nain qui ne vaut certes pas la peine que deux chevaliers comme nous s'échauffent à son propos!...

— Parbleu! répondit Amadis, je vous ai déjà dit qu'il était sous ma protection... Et, qu'elle soit de peu ou de beaucoup de valeur, sa tête sera respectée, ou vous y perdrez la vôtre!...

Après cet échange de paroles, la lutte reprit, plus terrible et plus dangereuse que jamais. Déjà le sang de tous les deux s'écoulait par une infinité de blessures, lorsqu'un chevalier, attiré par le bruit des coups sonnant sur les armures, arriva sur le lieu du combat, et s'informa auprès de la demoiselle de ce qui l'avait fait naître.

— Dieu merci! répondit la fausse nonnain, c'est moi qui les ai mis en lutte; j'espère bien que tous les deux y périront, ou que j'aurai du moins la vie de l'un d'eux!

— Qui êtes-vous donc, pour former un pareil souhait? demanda le chevalier, surpris d'une méchanceté si âpre.

— Je suis la nièce d'Arcalaüs, répondit-elle; j'étais dans une abbaye, lorsque j'appris par mon oncle certaines choses dont je lui promis de le venger... Je me laissai enlever du monastère par l'un de ces chevaliers, le plus jeune et le plus étourdi..... Il eut mon corps, mais le diable aura son âme, car il s'appelle Galaor et va tuer son frère Amadis!...

— Ah! créature perverse! s'écria le chevalier indigné. Vit-on jamais une aussi diabolique machination!... Mais ce sera la dernière que tu feras, pucelle impure, nonnain de l'enfer!...

— Et, en disant ces mots, le chevalier tira son épée et décolla d'un coup rapide la tête de la fausse nonnain qui alla tomber entre les deux combattants...

— Amadis! Amadis! cria-t-il ensuite. Amadis, c'est Galaor, votre frère, que vous avez en face de vous!

L'effet de cette parole ne se décrit pas. Les deux frères s'arrêtèrent, leurs épées leur tombèrent des mains, et ils se jetèrent avec empressement dans les bras l'un de l'autre, après avoir délacé leurs heaumes.

CHAPITRE XXXVI

Comment Galaor, en voulant venger un chevalier mort, s'éloigna de son frère Amadis, et de l'aventure amoureuse qui en fut la suite.

Celui qui avait séparé Amadis et Galaor avait nom Balais; il était seigneur du château de Carsantes, dont on entrevoyait le donjon à travers les arbres. Il emmena vitement les deux frères en son château, où son premier soin fut de faire mettre un appareil à leurs blessures, dont, fort heureusement, aucune ne se trouva être dangereuse. Ce fut alors qu'il leur apprit qu'il était l'un des chevaliers délivrés par Amadis des prisons de l'enchanteur Arcalaüs.

Amadis ne pouvant aller lui-même en ce moment annoncer au roi Lisvart et à la reine Brisène la bonne nouvelle de sa rencontre avec Galaor, crut pouvoir envoyer le nain en son lieu et place; et le nain s'acquitta aussitôt de cette commission qui combla de joie la cour de la Grande-Bretagne où venaient précisément d'arriver Agraies, frère de Mabile et amant de la belle Olinde; et Angriote, parent du roi de Norgales.

Peu de temps après, les blessures des deux frères se trouvant guéries, ou à peu près, ils quittèrent le château de Carsantes, suivi de Balais, qui n'avait pu se décider à les laisser partir seuls.

Ils étaient arrivés à un carrefour de la forêt, lorsqu'ils aperçurent au pied d'un arbre le cadavre d'un chevalier dont un tronçon de lance traversait la gorge. Galaor, se doutait bien que quelque personne de la famille de ce chevalier l'avait exposé là pour animer ceux qui le rencontreraient du désir de le venger, quitta ses compagnons et alla en quête dans les alentours, pendant qu'Amadis et Balais, de leur côté, s'éloignaient dans le même but.

Galaor revint bientôt au carrefour sans avoir rencontré âme qui vive. Ses compagnons n'y étaient pas encore revenus : il les attendit. Il n'était pas là depuis dix minutes qu'il entrevit une gente pucelle qui s'avançait le long des arbres, d'un air furtif et effarouché, quoiqu'elle fût suivie de quelques varlets.

— Avancez, demoiselle, et n'ayez crainte, lui dit Galaor de sa voix la plus engageante. Je vous jure, si vous vous confiez à moi, de vous prendre sous ma garde et protection.

— Hélas! seigneur chevalier, répondit la gente pucelle, à demi rassurée et en lui montrant le cadavre du chevalier au pied de l'arbre, ceci est le corps de mon père, le malheureux Anthebon!...

— J'en ai entendu maintes fois parler, dit Galaor. C'était un vertueux homme et un vaillant chevalier. Qui donc a commis ce crime affreux de vous priver d'un père et la chevalerie de son meilleur appui?

— C'est l'odieux Palinques, seigneur chevalier!.. Palinques était le voisin de mon père... Après avoir déshonoré sa vie par mille actions criminelles, il avait rassemblé dans sa forteresse plusieurs misérables comme lui, et là, depuis un an, ils déshonoraient les filles les plus nobles qu'ils avaient enlevées à leurs familles. La désolation était extrême aux alentours..... Alors mon père, aidé de plusieurs seigneurs ses voisins, vint faire le siége de ce repaire et venger l'humanité outragée..... Hélas! l'impunité semble acquise aux monstres! Tous les amis de mon père tombèrent dans les piéges que leur tendit Palinques, tous furent massacrés, et mon père partagea leur sort!... J'ai fait exposer son corps là où vous le voyez, dans l'espérance d'exciter la pitié et la colère des chevaliers errants...

Ce matin, nous étions venues, mes deux cousines et moi, apporter comme à notre ordinaire le corps de mon père, et nous nous croyions à l'abri des insultes de son lâche meurtrier, lorsque tout-à-coup nous l'avons vu sortir de l'épaisseur de la forêt suivi de deux de ses complices...... J'ai été assez heureuse pour me dérober à sa poursuite; mais mes malheureuses cousines sont certainement devenues la proie de ses compagnons...

Pendant tout ce récit de la fille du chevalier Anthebon, Galaor l'avait considérée avec une attention qui s'était aisément changée en enthousiasme. Ses longs voiles noirs, déchirés par les broussailles de la forêt, faisaient en effet mieux ressortir encore la blancheur de neige du visage et du cou de cette gente pucelle; et son jeune cœur, qui battait sous sa guimpe comme celui d'un oiselet sous la main de l'oiseleur, accusait si bien ses formes divines, que Galaor, très friand de ces beautés secrètes, ne pouvait porter sa vue ailleurs.

Cependant, quoique déjà très épris, Galaor jugea que le moment était assez mal choisi pour avouer à la gente pucelle l'effet produit par elle sur son cœur.

— Ordonnez à vos gens, lui dit-il avec courtoisie, de relever le corps de ce chevalier, votre père, et permettez-moi de vous reconduire à votre château; après quoi vous me donnerez un homme pour me conduire en vue de la forteresse de Palinques. Je me charge de venger le vertueux Anthebon!...

La jeune fille obéit, non sans remercier d'avance son libérateur par un regard d'une éloquence telle que, pour en mériter un second, il eût accompli l'impossible.

Quand Galaor l'eut reconduite, il se fit à son tour conduire en vue du château de Palinques, où il arriva avant la nuit. Profitant alors du reste du jour, il se mit à examiner la forteresse et ses alentours, ses tenants et ses aboutissants.

Pendant qu'il allait et venait, observant tranquillement la place, il remarqua un chasseur, chargé de gibier, qui montait au château par un chemin tournant et entrait dans son enceinte par une poterne qu'il n'avait pas aperçue jusqu'alors dans ses investigations.

— Bon! se dit Galaor. Cet homme vient de m'indiquer ce que j'ai à faire!...

Dès que la nuit fut venue, il suivit le chemin tournant qu'il avait vu prendre par le chasseur, et se tapit dans une anfractuosité de ce sentier, hors de vue de la poterne, attendant que quelqu'un sortît du château par cette issue, la seule abordable. Il attendit ainsi toute la nuit.

Au lever du soleil, Palinques, inquiet de l'absence prolongée de ses deux compagnons de la veille, fit sortir par la poterne quelques gens d'armes pour aller à la découverte.

Galaor, au premier bruit, s'était relevé, l'épée à la main. La poterne ouverte, il y courut, terrassa les soudards qui se disposaient à sortir, et se fraya un passage dans l'intérieur du château, malgré les efforts des autres satellites de Palinques, lesquels il terrassa comme il avait terrassé les premiers. C'est ainsi qu'il arriva à la chambre du meurtrier d'Anthebon.

— Traître! lui cria-t-il d'une voix terrible, mon épée serait souillée si je la trempais dans le sang d'un lâche tel que toi!...

En disant cela, le vaillant Galaor se jeta sur Palinques, l'étreignit de ses bras vigoureux, l'enleva et l'alla jeter dans le torrent dont la forteresse était entourée. Puis il descendit dans les souterrains, se fit ouvrir les portes des cachots et mit dehors tous les malheureux qui s'y trouvaient.

Parmi ces derniers, il y en eut un qui courut sur-le-champ au château d'Anthebon annoncer sa délivrance et raconter par qui elle avait été opérée. Aussitôt la gente pucelle, suivie de quelques parentes et de ses serviteurs, se rendit toute joyeuse au devant du vainqueur de Palinques, pour lequel elle avait ardemment prié Dieu toute la nuit.

Galaor fut amené en triomphe dans le château dont il avait vengé le maître. Un serviteur le suivait, portant au bout d'un épieu, comme on fait d'une tête de bête fauve, la tête du féroce Palinques, laquelle fut posée comme un trophée aux pieds du cercueil du vertueux Anthebon.

Le frère d'Amadis, animé par l'éclatante victoire qu'il venait de remporter, n'en parut que plus beau lorsqu'il eut délacé son heaume, et chacun fut surpris de trouver un héros sous le visage d'un adolescent.

Il s'approchait courtoisement de la gente demoiselle qu'il venait de venger, et il s'apprêtait à lui baiser la main, lorsqu'emportée par la reconnaissance, et peut-être aussi par un sentiment plus tendre, elle attira son beau visage contre le sien et l'embrassa à plusieurs reprises. Galaor lui rendit, sans marchander, ces tendres caresses, les premières qu'elle donnait et recevait.

Cet échange de baisers en amena naturellement un autre, non pas sur le moment, mais le lendemain et les jours suivants. Ce n'est pas pour rien que deux belles et fraîches bouches se joignent!

A quinze ans, l'innocente et pudique Anthebon ignorait qu'il y eût danger à rester seule pendant de longues heures avec un chevalier encore dans l'adolescence, et qu'elle trouvait assez beau pour pouvoir le regarder comme une de ses compagnes. Il était si doux, si caressant et si respectueux! Aussi, dès lendemain, ne craignit-elle point de se trouver



seule avec lui et de parcourir, mollement appuyée sur son bras, un jardin d'ombrages mystérieux.

Au bout de quelques tours de promenades, ils s'arrêtèrent d'un commun accord sous un dôme de feuillage formé par l'entrecoisement de plusieurs arbrisseaux. L'herbe croissait là épaisse et drue, et formait comme un siége naturel, invitant au repos. Les deux jeunes gens s'y assirent, sans sonner mot. Leurs cœurs seuls parlaient, et assez haut, puisqu'on les entendait battre.

Pendant qu'ils étaient là, immobiles et muets, regardant vaguement devant eux pour fuir le péril de leurs mutuels regards, deux oiseaux vinrent se poser sur une ramure voisine et commencèrent ce manége amoureux, si plein de grâce et de coquetterie, qu'on leur connaît. D'abord, le regard de la gente pucelle, un peu effarouché, voulut fuir ce spectacle contagieux, et, pour le fuir, se tourna du côté de Galaor, dont le regard avait pris la même direction.

— Ils s'aiment! murmura le beau chevalier en soupirant. Ils sont heureux!

— Que vous manque-t-il donc pour l'être, chevalier? demanda la jeune fille en baissant involontairement les yeux, de peur de lire une réponse trop expressive dans ceux de son compagnon.

— Ce qui me manque? répéta Galaor en entourant de son bras tremblant le corsage de la gente pucelle, de façon à sentir son cœur de quinze ans palpiter sous sa main. Ce qui me manque? Ah! si j'étais oiseau, rien ne me manquerait à cette heure!

La jeune fille ne répondit rien, mais elle n'opposa aucune résistance au bras de son audacieux compagnon qui cherchait à l'attirer petit à petit sous ses baisers. Bientôt même, cédant à la magie de ce contact viril qu'elle subissait pour la première fois de sa vie, elle s'abandonna tout-à-fait, et il lui sembla, en ce moment, que les deux oiseaux, leurs voisins, chantaient plus tendrement encore, comme pour l'inviter à chanter comme eux. Elle se fit oiselle et Galaor se fit oiseau...

Au bout de quelques heures, les deux jeunes gens sortaient de cette retraite ombreuse, où ils avaient écouté avec tant de plaisir la voix des licencieux rossignols.

—Hélas! dit la jeune fille à Galaor, en lui serrant tendrement la main, peut-être vais-je vous perdre bientôt!... Vous m'oublierez, tandis que le souvenir de ce moment sera l'occupation éternelle de ma vie!...

Galaor voulut la rassurer par de nouvelles caresses...

— Eh! ce sont ces mêmes caresses qui me font trembler! murmura tendrement sa belle et amoureuse compagne. Je ne peux penser, sans tristesse, que vous les prodiguerez peut-être bientôt à d'autres qu'à moi!...

— Non, belle et tendre amie, répondit Galaor, je vous aimerai toujours!...

Galaor était de bonne foi, à ce moment-là, comme la plupart des amoureux. L'Amour qui le connaissait mieux qu'il ne se connaissait lui-même, écoutait en riant ses serments; mais il lui permit de les répéter bien souvent encore pendant les trois jours qu'il s'arrêta au château d'Anthebon.

Ce ne fut pas sans regret qu'au bout de ces trois jours Galaor apprit l'arrivée d'Amadis et de Balais de Carsantes, avec les deux cousines qu'ils avaient rencontrées dans la forêt et délivrées des mains des complices de Palinques; lesquelles cousines n'avaient pas d'aussi bonnes raisons de regretter leurs chevaliers que celle dont Galaor était forcé de se séparer.

CHAPITRE XXXVII

Comment Galaor, Amadis et Balais quittèrent le château d'Anthebon, le premier avec regret, le second avec plaisir, et le troisième avec indifférence.

Amadis, qui n'avait pas les mêmes raisons que son frère de rester au château d'Anthebon, pressa le départ le plus qu'il put, et, quelques jours après, Galaor, Balais et lui, arrivèrent à la cour du roi Lisvart.

On devine l'accueil qui fut fait au preux des preux et à ses compagnons. On devine l'émotion qui s'empara d'Amadis et d'Oriane lorsqu'ils se revirent

— Ce chevalier, madame, dit Amadis à la reine, en lui présentant son frère Galaor, désire partager avec moi l'honneur de vous servir.

— Ah! madame, dit à son tour le roi en s'emparant du bras droit de Galaor, je compte trop sur votre justice et sur votre amitié pour craindre que vous me fassiez le tort de l'accepter... Que vous reste-t-il à désirer, quand vous avez Amadis pour chevalier? Ne m'ôtez pas la gloire et le bonheur d'acquérir Galaor pour le mien...

Durant ces propos, Oriane, Olinde et Mabile s'étaient écartées pour deviser entre elles. Elles auraient bien voulu pouvoir deviser avec Amadis; mais comment faire? Amadis était dans le cercle de la reine, avec Galaor et son cousin Agraies, et il racontait quelques-unes de ses aventures. Lors, Mabile, en fille avisée, devina bien qu'en attirant à elle son frère Agraies, Amadis, son ami, le suivrait, ce qui arriva. Olinde et Oriane purent enfin contempler à leur aise leurs amants.

— Quoique je sois à présent entre les quatre personnes que j'aime le mieux au monde, dit bientôt Mabile en riant, il faut que je les quitte un moment..... J'espère qu'elles me pardonneront de les laisser ensemble...

Agraies et Olinde, Amadis et Oriane restèrent donc seuls. Une fois réunis, ils ne songèrent plus qu'au plaisir qui naissait de leur réunion, sans vouloir s'occuper d'autre chose; si bien que, quoique à quelques pas les uns des autres ces quatre amants n'eurent d'oreilles que pour ce qui les concernait personnellement. Olinde et Agraies causaient d'un côté, Amadis et Oriane devisaient de l'autre.

— Ah! cher Amadis! murmura tendrement la fille du roi Lisvart, que le perfide Arcalaüs m'a fait verser de larmes! Sans votre aimable cousine Mabile, qui m'assurait que vous viviez encore pour m'aimer encore, depuis longtemps je ne vivrais plus...

— Ah! chère Oriane! murmura Amadis, si votre



divine image n'avait pas été sans cesse présente à mon souvenir et à mon cœur, je serais mort, moi aussi!... Mais, hélas! que me sert de vous revoir? et ne vais-je pas mourir chaque jour de mille morts, en me voyant toujours aussi loin de la seule espérance qui puisse me rendre la vie plaisante?

— Ah! mon ami, répondit Oriane, les joues brillantes de ce feu dont l'amour se sert pour embellir la jeunesse, le temps de notre réunion définitive, c'est-à-dire de notre bonheur, ne sera peut-être pas si éloigné que vous le croyez... Je sens que je ne peux plus vivre, moi aussi, sans m'assurer de votre amour par le don mutuel de notre foi... Oui, doux ami, je me sens capable de tout braver, jusqu'à la colère du roi mon père, pour trouver l'occasion de recevoir vos serments et votre main!.....

Et en disant cela, Oriane pressa doucement, du bout de son joli pied, le pied d'Amadis, qui en tressaillit d'aise et répondit à cette agréable pression par une autre.

A partir de ce jour-là, Amadis et Oriane passèrent de bien douces heures.



AMADIS DE GAULE

LE BEAU TÉNÉBREUX

CHAPITRE PREMIER

Comment Amadis et Galaor furent requis de venir au secours d'une dame, et comment ils en furent récompensés.

Vindisilore, qu'habitait la famille royale, fut bientôt abandonné, le temps étant arrivé où la cour de Lisvart devait aller habiter Londres pour s'occuper d'objets plus sérieux que des fêtes. Le retour s'effectua donc, et bientôt les bords de la Tamise furent couverts de tentes brillantes.

Les pavillons dressés pour le roi, la reine, les princesses et leur suite, avaient une grande enceinte enrichie d'arbustes, de parterres, de fleurs et de fruits. Les jardiniers s'aperçurent bientôt qu'Amadis y cueillait souvent des guirlandes pour Oriane, et ils se plaignirent à plusieurs reprises des dégâts qu'y commettait le volage Galaor avec ses aimables cousines. Des illuminations, des fêtes sur la Tamise, des carrousels, furent le prélude des tournois et des banquets royaux qui devaient leur succéder.

Peu de jours après le retour de Vindisilore, plusieurs seigneurs des pays voisins se firent annoncer à la cour de Lisvart; entre autres, Barsinan, seigneur de Sansuègne, lequel venait là comme outil du traître Arcalaüs, qui lui avait promis Oriane et le royaume de la Grande-Bretagne...

Le lendemain, au moment où toute la jeunesse se rassemblait autour des tentes royales avec cet air riant et animé que donne l'attente du plaisir, on vit

arriver une dame, couverte de longs vêtements de deuil, qui se jeta incontinent aux pieds du roi en lui demandant justice.

— Qu'est-ce donc, madame? lui demanda Lisvart en la relevant avec bonté.

— Sire, répondit-elle, une dame de mon voisinage avait pour chevalier un jeune homme plein d'arrogance, qui, plusieurs fois, avait outragé de paroles mon oncle et mon père. Il fut appelé au combat par eux, et il perdit la vie... Sa maîtresse, qui est d'un lignage supérieur au mien, a fait arrêter, à cause de cela, mon oncle et mon père qu'elle retient dans une odieuse prison... Tout ce que j'ai pu obtenir d'elle a été ceci : elle me les rendra, si vous permettez que votre chevalier et celui de la reine viennent lui demander leur grâce, et si vous lui nommez un chevalier en remplacement de celui qu'elle a perdu...

A ces mots, la dame en deuil quitta les genoux du roi pour se jeter aux genoux de la reine, à qui elle répéta la même prière en redoublant ses sanglots, et en levant ses yeux pleins de larmes vers la belle Oriane, comme pour provoquer sa pitié.

Le roi, consultant la reine du regard, répondit qu'il ne s'opposerait point à la bonne volonté des deux chevaliers s'ils voulaient librement la suivre.

Cela intéressait Amadis et Galaor. Ce dernier ne demandait pas mieux que d'être le chevalier de la dame en question, pourvu qu'elle fût jeune et belle. Quant à Amadis, il ne voulait pas s'éloigner de sa chère Oriane sans son autorisation. Oriane lui fit un signe qu'il comprit : il offrit sur-le-champ à la dame en deuil de la suivre.

— Partons, madame, dit Galaor qui aimait trop son frère pour l'abandonner un seul instant, partons! car je brûle, pour ma part, de dégager votre parole et de revenir promptement prendre part aux fêtes que vous nous obligez de quitter...

La dame en deuil, satisfaite d'avoir obtenu ce qu'elle demandait, fit son remerciement et se retira, suivie d'Amadis et de Galaor.

Tout le reste du jour fut employé à marcher. A la nuit fermée, ils arrivèrent à de riches pavillons que la dame en deuil leur dit avoir fait dresser pour les recevoir, ayant toujours espéré de leur générosité qu'ils ne lui refuseraient pas leur concours. Quelques minutes après, ils descendaient de cheval et ils étaient entourés par un grand nombre d'écuyers, de varlets et de jeunes demoiselles, que Galaor trouvait très appétissantes, et qui s'empressaient à les désarmer et à les servir.

On soupa. Il y eut mets et vins à foison. Vers la fin du repas, vingt hommes armés de pied en cap entrèrent brusquement sous les pavillons où mangeaient et buvaient tranquillement Amadis et Galaor, et ils leur crièrent d'une voix terrible :

— Rendez-vous, ou vous êtes morts!

— Nous ne nous rendons jamais à des traîtres! répondirent les deux frères en se levant et en se précipitant sur les premiers hommes pour s'emparer de leurs épées. Mais, malgré leur héroïsme, ils eussent été massacrés, étant à peine vêtus, si l'ordre exprès n'avait été donné aux vingt hommes d'armes de ne les point frapper.

Une dame jeune et belle parut alors.

— Rendez-vous, leur cria-t-elle, ne me forcez point à vous faire donner la mort!...

— Par saint Denis! dit Galaor à son frère, cette dame est trop belle pour être cruelle... Je consens volontiers à être son prisonnier, pourvu qu'elle me garde longtemps dans ses bras... Qu'en dites-vous, mon frère? Ne vous convient-il pas de lui donner notre parole?

— J'y consens comme vous, mon frère, répondit Amadis, quoique à regret. Madame, ajouta-t-il, nous nous rendons à vous, comme vos prisonniers.

CHAPITRE II

Comment Amadis et Galaor, tombés au pouvoir de la cousine de Dardan, sortirent de ses mains.



Madasime était le nom de cette jeune dame qui venait ainsi d'intervenir. Elle était la cousine de Dardan, et comme elle savait que son meurtrier appartenait à la cour du roi Lisvart, elle avait voulu se venger, et, en conséquence, elle avait envoyé la dame en deuil que l'on connaît maintenant. Mais elle ignorait encore le nom de ses deux prisonniers. Il lui suffisait d'avoir fait enlever, sous les yeux du roi, deux de ses chevaliers qu'elle destinait à une prison perpétuelle.

Après avoir annoncé aux deux frères le sort qui les attendait, elle voulut les faire charger de chaînes; mais Amadis et Galaor lui déclarèrent qu'ils préféraient la mort à l'ignominie d'être touchés par des soudards.

— Ce n'est que de votre main, madame, dit courtoisement Galaor, que nous pouvons recevoir des chaînes!...

A ces mots, il remit ses mains dans les blanches mains de Madasime, en la regardant avec des yeux si expressifs qu'elle se troubla et que, prête à les serrer, elle se contenta de les attacher légèrement avec un ruban de ses cheveux. Amadis, à son tour, vint lui présenter les siennes, et il reçut le même traitement que son frère.

Madasime s'étant éloignée un moment pour donner quelques ordres, la dame en deuil qui avait amené les deux frères en profita pour s'approcher. Son père, vieil et loyal chevalier, avait reconnu Amadis et Galaor et il lui avait fait les reproches les plus âpres d'avoir trempé dans une si noire trahison qui pouvait priver la Grande-Bretagne de ses deux plus vaillants chevaliers. Lors, pour réparer cette faute, elle était venue pour avertir Amadis qu'il obtiendrait facilement sa liberté de Madasime, à la condition assez douce de la servir comme chevalier et comme amant.

L'amant d'Oriane aurait pu accepter la première partie de la condition; mais la seconde lui fit horreur, et il la repoussa comme il convenait. Mais Galaor, qui n'était engagé nulle part et qui ne



demandait à l'amour que les émotions passagères qu'il accorde si facilement, et non les émotions profondes qui durent vie d'homme, Galaor ne balança pas à accepter cette seconde partie de la condition.

— Qu'il est doux, madame, de vous être soumis! dit-il à Madasime lorsqu'elle reparut. Ce faible ruban, un seul de vos regards suffisent pour enchaîner à jamais un cœur tendre... Mais, hélas! que peuvent donc espérer de malheureux chevaliers que, jusqu'à ce moment, vous avez l'air de regarder comme vos ennemis?...

— Il ne tiendrait qu'à vous de cesser bientôt de l'être, répondit Madasime; mais je vous crois trop attachés à l'injuste Lisvart pour ne pas craindre de vous voir bientôt les armes à la main pour l'aider à me déposséder...

— Ah! madame, reprit Galaor, quoique chevaliers de la cour du roi Lisvart, nous ne sommes pas à sa solde et nous ne prêterons jamais notre bras à l'injustice.

— Ce n'en est point assez, répliqua Madasime que Galaor continuait à regarder avec ses yeux ardents d'amour. Non, vous ne serez libres tous deux que lorsque vous m'aurez juré de me secourir contre Lisvart lui-même, s'il m'attaque et si je vous rappelle auprès de moi...

Amadis eut bien de la peine à se résoudre à prêter ce serment contre le père d'Oriane, mais enfin il s'y décida dans la crainte d'être trop longtemps séparé de sa mie par une odieuse captivité.

Quant à Galaor, il prêta le sien avec tant d'enthousiasme, il baisa si tendrement les belles mains qui dénouaient lentement le ruban qui retenait les siennes attachées, que Madasime finit par abandonner tout projet de vengeance pour se livrer tout entière à un sentiment qui venait d'envahir son âme.

Il était tard. Madasime fit rendre aux deux frères leurs armes et leurs chevaux, et, satisfaite de s'être assuré leur concours, le cas échéant, elle monta sur une haquenée et les conduisit elle-même au château d'une dame de son lignage, pour y passer la nuit.

Cette dame reçut les nouveaux arrivants avec autant de grâce que de magnificence. Elle félicita Madasime sur l'acquisition qu'elle venait de faire de deux chevaliers qui, ayant délacé leurs heaumes, lui parurent charmants.

Le souper fut ce qu'il devait être, abondant et choisi. Mets et vins furent servis à foison; si bien que le cœur de Galaor fut complétement incendié, ainsi que celui de Madasime.

Comme Amadis venait de renouveler le serment de secourir Madasime, Galaor, qui s'était mis à table à côté d'elle, s'écria vivement :

— Non! ce n'est point assez d'un seul vœu. Puissent s'accomplir tous ceux que je fais pour elle!...

Et, en disant cela, Galaor cherchait, trouvait et pressait doucement un petit pied qu'on ne retira pas. Un regard charmant, accompagné d'un adorable sourire et d'une rougeur significative, furent la réponse au vœu particulier que venait de former l'amoureux chevalier.

Quant à Amadis, distrait par le souvenir incessant de l'incomparable Oriane, il ne songea pas un seul instant à offrir à la dame du château autre chose que son bras et son épée, c'est-à-dire les deux seules choses dont elle n'eût pas besoin pour le présent. Aussi, piquée de l'indifférence d'Amadis, et peut-être jalouse de ce qu'elle prévoyait pour Madasime, feignit-il d'être indisposée et d'avoir besoin de repos.

Ce fut le signal de la retraite générale. Amadis et Galaor se retirèrent dans la chambre qui leur était destinée, et Madasime alla coucher seule dans une autre chambre située au bout d'un long corridor. Bientôt, le silence se fit dans le château : chacun dormait ou essayait de dormir. Seulement, vers le milieu de la nuit, Amadis, en se réveillant, s'aperçut que son frère n'était pas là. Il l'appela : on ne répondit pas. Etonné d'abord, il allait se lever pour savoir ce que cela signifiait; mais, après avoir réfléchi un instant, il se mit à sourire et il se rendormit en songeant à Oriane.

Aux premières clartés de l'aube, comme Amadis craignait que leurs hôtesses ne cherchassent quelque prétexte pour l'arrêter plus longtemps auprès d'elles, ainsi que son frère, il s'arma et descendit dans la cour, où il fit préparer les chevaux. Galaor le rejoignit. Ils reprirent le chemin de Londres.

CAAPITRE III.

Comment un chevalier à la barbe fleurie-blanche s'en vint un matin réclamer du roi Lisvart un dépôt qu'il lui avait confié, et, ne le retrouvant pas, emporta Oriane comme otage.

Le lendemain du jour où Amadis et Galaor quittaient la cour du roi Lisvart, un vieux chevalier y arrivait.

Deux mois auparavant, ce vieux chevelier avait apporté au roi, dans un coffre de bois de santal, une couronne d'or enrichie de pierreries, et, à la reine, un riche et précieux manteau oriental. On avait voulu le payer, quoique ce fût là un présent inappréciable, mais il avait déclaré qu'il reviendrait au bout de deux mois, soit pour reprendre la couronne et le manteau, soit pour en recevoir le prix qu'il fixerait lui-même. Le roi et la reine avaient consenti.

Or les deux mois étaient écoules et le chevalier à labarbe fleurie-blanche revenait. Hélas! couronne et manteau avaient précisément été enlevés la veille par une main mystérieuse, sans que les recherches les plus actives eussent pu mettre sur la trace du ravisseur; ce dont la reine et le roi, d'abord affligés, s'étaient consolés en pensant qu'ils étaient assez riches pour en fournir le prix qu'on leur demanderait.

— Sire, dit le vieux chevalier en venant se jeter aux pieds de Lisvart, je m'étonne que, dans ces grands jours de fête, vous ayez dédaigné de porter la couronne brillante que j'avais déposée entre vos mains... Et vous, madame, ajouta-t-il en se tournant vers Brisène, comment se fait-il que vous ne soyez pas parée du plus beau manteau que jamais reine puisse porter?

Le roi et la reine, embarrassés, baissèrent les yeux sans rien répondre.

— Que signifie ce silence? reprit le vieux che-

valier effrayé. Ah! Sire, ma tête dépend de ces deux riches joyaux : il faut que je parte, que je les rende ou que j'en rapporte le prix!... Et ce prix sera peut-être tel, que vous refuserez de me le donner, malgré la parole royale que j'ai reçue de vous...

— Ne craignez rien, chevalier, répondit Lisvart. J'atteste le ciel que je perdrais plutôt ma couronne et ma vie que de manquer à la parole que je vous ai donnée!... Dites donc hardiment quel prix vous exigez de la couronne et du manteau qu'il n'est plus en mon pouvoir de vous remettre!...

Pendant cette espèce de débat, une grande partie de la cour s'était rassemblée autour de Lisvart et du chevalier à la barbe blanche. Ce dernier, baisant les pieds du roi, avec l'air de la plus grande reconnaissance, lui dit :

— Sire, je ne parlerai point que je n'aie parole que personne de votre cour ne mettra d'obstacle à l'effet de celle que vous m'avez donnée...

Le roi fit alors publier hautement que personne n'eût à s'opposer à tout ce qu'il était obligé, par son serment, d'accorder au chevalier à la barbe fleurie-blanche.

— Sire, poursuivit ce dernier en pleurant, puisque le sort a voulu que vous ayez perdu la couronne et le manteau que j'avais mis en dépôt entre vos mains, il faut que vous me remettiez votre fille aînée, la princesse Oriane, ou que je perde la tête et que vous manquiez à votre parole...

A cette conclusion inattendue, la reine et la cour avec elle élevèrent un cri de surprise et d'indignation. Le roi, appuyant sa main sur ses yeux, resta dans la consternation et dans le silence...

— Quelle réponse, Sire, recevrai-je de vous? reprit le vieux chevalier d'une voix ferme et en relevant fièrement la tête, malgré les rumeurs menaçantes de la cour. Votre réputation et ma tête en dépendent...

— Ma réponse n'est pas douteuse, répondit Lisvart, faisant un violent effort sur lui-même pour dissimuler sa suprême douleur. Prends Oriane, barbare, prends mon bien le plus cher, après l'honneur! Ah! que ne m'as-tu plutôt demandé la vie?...

La reine, en entendant cette réponse, jeta un cri et s'évanouit : on l'emporta.

Alors le roi se rendit chez Oriane, suivi du vieux chevalier.

— Ah! ma fille, s'écria-t-il en la serrant avec passion dans ses bras tremblants, et en versant un torrent de larmes, que puis-je, hélas! si ce n'est de tenir ma promesse et d'en mourir de douleur?...

— Ah! ma mie! ma mie! s'écria à son tour Mabile en se jetant au cou d'Oriane, on veut vous enlever à notre amitié!... Mais on m'arrachera plutôt la vie!...

— Ah! cher Amadis! murmura Oriane en tombant sans connaissance aux pieds de son père.

— Prends ta victime! reprit ce dernier d'une voix désespérée. Prends ta victime! Mais permets au moins, pour rendre moins âpre sa séparation d'avec nous, que cette demoiselle, son amie, l'accompagne...

— J'y consens, répondit le vieillard; de plus, elle sera escortée par deux chevaliers et deux écuyers.

Quelques instants après, Oriane et la demoiselle de Danemark quittaient la cour attristée.

Mabile, atterrée d'abord de ce départ, revint bientôt à elle, et, apercevant Ardan, le nain d'Amadis, monté sur un bon coureur :

— Cours vers ton malheureux maître, lui cria-t-elle. Fais tout au monde pour le trouver! Apprends-lui qu'on enlève Oriane! Lui seul peut la secourir!...

Le fidèle Ardan, à ces mots, enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval et le lança sur le chemin qu'il savait devoir être pris par Amadis et par Galaor. Pendant ce temps, ceux qui s'étaient emparés d'Oriane marchèrent en diligence et s'enfoncèrent dans les profondeurs de la forêt.

CHAPITRE IV.

Comment une perfide demoiselle, abusant de la générosité du roi Lisvart, le fit combattre contre le cousin du traître Arcalaüs, et comment ce malheureux prince fut emmené prisonnier par les ravisseurs de sa fille Oriane.

Tous les chevaliers de la cour du roi Lisvart n'avaient pu apprendre l'enlèvement de l'incomparable Oriane, sans en être indignés et sans essayer de s'y opposer. Par ainsi, beaucoup d'entre eux s'étaient armés à la hâte et s'étaient lancés sur les traces des fugitifs.

Le roi Lisvart, à son tour, roide dans ses serments et dans leur parfaite exécution, en apprenant le départ de ses meilleurs chevaliers et la raison de ce départ, voulut s'y opposer, dans l'intérêt de son honneur et de sa loyauté. Il partit à la hâte, comme eux, mais sans prendre d'armes.

Comme il chevauchait, l'âme mélancolieuse, le cœur plein d'âpres soucis, il vit venir à lui, sur la lisière de la forêt, une demoiselle qu'il reconnut pour être celle à laquelle il avait promis un don quelque temps avant son départ de Vindisilore.

Elle portait à son cou un écu d'acier poli, avec une riche épée, et tenait en sa main une lance dorée.

— Sire, dit-elle à Lisvart, je viens voir si vous savez exécuter d'aussi bon cœur vos promesses, que vous avez l'air de les faire...

— Ah! répondit le roi navré, quel temps prenez vous, grands dieux! pour me demander de les accomplir! N'importe! je veux que vous soyez sûre que mon courage et ma fidélité à ma parole sont au-dessus de mes malheurs... Parlez donc : qu'exigez-vous de moi?

— Sire, un barbare châtelain a massacré mon père qui s'opposait à l'outrage qu'il me voulait faire... Depuis ce temps, il reste impuni, Arcalaüs son parent lui ayant assuré qu'il ne pouvait périr de la main d'aucun chevalier, à moins que le plus vertueux d'entre ceux de la Grande-Bretagne ne le frappe de cette lance ou de cette épée que je lui ai dérobées et que je remets entre vos loyales mains... Il ignore que ces armes ne sont plus en sa



possession, et, sûr de l'impunité, il se promène souvent dans cette forêt, pour braver les chevaliers que j'engagerais à venger mon père... Tout à l'heure, je l'ai aperçu à peu de distance d'ici, et si vous vouliez me suivre, nous le rencontrerions aisément...

— Conduisez-moi, répondit le roi, qui portait un vaillant cœur, en s'emparant des armes de la demoiselle.

Celle-ci ne se le fit pas dire deux fois. Elle marcha devant lui et le conduisit dans le chemin que venaient de prendre précisément les ravisseurs d'Oriane. A peine eurent-ils fait cinq cents pas, qu'ils aperçurent un chevalier couvert d'armes vertes.

— Sire, voilà le meurtrier de mon père! s'écria la demoiselle en simulant l'effroi.

Lisvart défia le chevalier aux armes vertes, et, incontinent, s'élança sur lui, la lance en arrêt, laquelle, à son grand ébahissement, se brisa comme verre jusqu'à la poignée en le touchant. Son ébahissement redoubla lorsqu'ayant tiré l'épée, il la vit se briser, comme la lance, au premier coup qu'il porta à son ennemi. On l'avait trahi!

Lisvart ne savait pas reculer. Quoique désarmé, il pouvait lutter encore. Lors, il saisit son ennemi par le milieu du corps et l'enleva de sa selle. Malheureusement l'autre l'entraîna dans sa chute.

— Accourez, accourez! seigneur Arcalaüs, cria alors la perfide demoiselle. Accourez ou votre cousin est mort.

Arcalaüs, qui rôdait dans les alentours, fondit comme un vautour sur le lieu du combat, suivi d'une dizaine de soudards à ses ordres. Le roi Lisvart reçut un coup de lance, puis on le couvrit de chaînes, on l'attacha solidement sur un cheval et on l'enleva.

— Conduisez ce méchant roi dans mes prisons de Daguanel, dit Arcalaüs à la moitié de sa suite; moi, je vais conduire la belle Oriane dans mon château du Mont-Aldin! Et vous, ajouta-t-il en s'adressant à l'un de ses satellites, courez à Londres, où se trouve Barsinan, et dites-lui que je tiens Oriane et Lisvart en ma puissance, et qu'il est temps qu'il agisse pour l'exécution du projet que nous avons arrêté.

Puis ces misérables s'éloignèrent, et la forêt reprit son silence accoutumé qui ne fut troublé qu'au bout de quelques heures par le bruit du galop de trois chevaux. C'étaient Amadis, Galaor et Gandalin qui accouraient à toute bride, après avoir été prévenus par le nain Ardan et après avoir traversé Londres sans s'y arrêter. Gandalin seul, reconnu par la reine au moment où il passait à quelque distance de son pavillon, avait fait une halte de quelques minutes pour recevoir de cette princesse l'épée que Lisvart avait malheureusement oubliée.

En arrivant à l'endroit de la forêt où s'était passée la courte lutte que nous venons de raconter, Amadis et Galaor aperçurent sur la terre les tronçons d'une lance fraîchement brisée. Quelques pasteurs qui se trouvaient là leur apprirent qu'un chevalier de haute taille, qu'ils avaient entendu appeler Arcalaüs, avait attaqué dans ce bois un vieux chevalier mal armé, l'avait fait lier sur un cheval par ses gens et leur avait donné l'ordre de le conduire en prison dans l'une de ses forteresses, tandis qu'il enlevait lui-même deux femmes, dont l'une était d'une merveilleuse beauté!

— Nous sommes sur les traces des misérables ravisseurs d'Oriane et de son père! dit Amadis à son frère. Ils ont passé par ici! Mais quel chemin ont-ils pris? La route ici se bifurque... Ont-ils pris le sentier de droite ou le sentier de gauche?...

Lors, après avoir réfléchi pendant quelques instants, Amadis pria Galaor de prendre la route de droite, et, quant à lui, il prit celle de gauche et s'y engagea avec une impétuosité et une rage indescriptibles.

CHAPITRE V.

Comment Amadis, lancé sur la piste de sa mie Oriane, finit par la retrouver et l'arracher à ses ravisseurs, et comment il en fut récompensé.

Si bien courut Amadis que, vers la fin de la journée, il atteignit un château où le bruit des serviteurs lui apprit que le maître venait d'arriver.

Amadis se retira, pour passer la nuit, dans un coin du bois qui environnait ce château, et, aux premières heures de l'aurore, il était debout, attendant.

Son attente ne fut pas de longue durée. La porte de la forteresse s'ouvrit, et Arcalaüs sortit, suivi de plusieurs hommes d'armes et de deux écuyers qui tenaient fortement embrassées la belle Oriane et la demoiselle de Danemark.

A cette vue, le sang d'Amadis fit trois tours, et s'il n'avait été solidement assis sur ses étriers, il se fût laissé choir sur l'herbe, par suite de l'émotion immense qu'il ressentait. Il se contint toutefois, et, dévorant sa rage, il se plaça en embuscade dans un fourré assez épais qui bordait la route et qu'allaient certainement prendre les ravisseurs d'Oriane.

Il s'approchèrent, en effet, et prirent la route où se trouvait caché Amadis, laquelle conduisait à un autre château plus sûr que celui qu'ils quittaient. Au moment où les deux écuyers passèrent devant le fourré, chargés de leur précieux fardeau, Oriane murmura :

— Amadis! cher Amadis! je ne te reverrai donc plus!...

Ce mot fut le signal de l'attaque préméditée par le vaillant fils de Périon.

— Gaule! Gaule! Gaule! s'écria-t-il d'une voix tonnante en se précipitant comme une avalanche sur la troupe d'Arcalaüs.

L'attaque était imprévue : elle jeta une certaine perturbation parmi les ravisseurs d'Oriane, et ce moment d'effroi décida, pour Amadis, du succès de l'affaire. Les deux écuyers laissèrent là Oriane et la demoiselle de Danemark, et, se jetant à bas de leurs chevaux, gagnèrent prudemment les profondeurs de la forêt. Quelques hommes d'armes, moins couards, essayèrent bien de résister, mais cette résistance leur coûta la vie.

Restait Arcalaüs, le plus intéressé de tous à rester là pour défendre sa proie. Il porta deux ou trois coups formidables, qui eussent assommé Amadis, si Amadis les avait reçus. Mais à la force ce chevalier joignait l'adresse, et il évitait autant

de horions qu'il en donnait aux autres. Arcalaüs, à son tour, reçut à l'épaule un coup d'épée qui lui démontra clairement, à ce qu'il paraît, l'inutilité d'une plus longue résistance, car il en laissa tomber de douleur sa belle épée, et gagna rapidement les fourrés voisins pour se mettre à l'abri, comme avaient fait ses sages écuyers.

Amadis était trop occupé de fuir lui-même avec sa chère Oriane pour songer à poursuivre ce chevalier félon. Ils s'éloignèrent donc rapidement de cet endroit, lui, Oriane et la demoiselle de Danemark, qui venait de lui remettre l'épée abandonnée par Arcalaüs et qu'Amadis reconnut pour celle que cet enchanteur lui avait prise.

Pendant qu'Amadis l'emportait, palpitante d'amour et de joie, dans ses bras vigoureux, si rudes aux méchants, Oriane délaça son heaume et le donna à la demoiselle de Danemark; puis, passant son beau bras autour du cou de son amant, elle ne put s'empêcher d'appuyer sa bouche charmante sur le front brûlant de son défenseur. Heureusement qu'à ce moment ils étaient loin du lieu du combat, dans une clairière, sur un épais gazon, car, sous l'impression de cet enivrant baiser, Amadis se sentit défaillir, ses bras se détendirent : il lâcha Oriane, qui tomba sur l'herbe molle sans se faire aucun mal. Amadis tomba à côté d'elle, pâmé. Jamais il n'avait reçu une pareille faveur!

L'évanouissement d'Amadis dura peu. Il rouvrit les yeux et regarda Oriane avec une tendresse dont elle fut touchée jusqu'aux larmes.

— Lumière de ma vie! soleil de mon âme! murmura l'amoureux chevalier en couvrant de baisers ardents les blanches mains de sa belle mie...

Gandalin et la demoiselle de Danemark n'avaient rien à faire pour le moment auprès de ces deux beaux amoureux qui brûlaient de chanter leur hymne à deux voix et à deux cœurs, l'hymne divin, l'hymne du bonheur!

Gandalin et la demoiselle s'éloignèrent.

L'herbe était douce; les arbres formaient autour un rideau de verdure impénétrable aux rayons du soleil et de la curiosité; les oiseaux chantaient en sautillant de branche en branche; la forêt, encore humide des pleurs de l'aurore, exhalait d'âpres et fortifiantes odeurs; tout conviait à la songerie, à l'amour, au bonheur.

Amadis et Oriane étaient trop jeunes, trop beaux, trop méritants, pour ne pas répondre comme ils le devaient à cette invitation de la nature...

CHAPITRE VI

Comment Galaor, Guillan-le-Pensif et Ladasin délivrèrent Lisvart, et s'en revinrent avec lui à Londres, menacée du pillage et de l'incendie.

Galaor, après avoir pris la route que lui avait indiquée son frère, avait mis son cheval au galop, dans l'espérance d'atteindre les ravisseurs d'Oriane ou les ravisseurs de Lisvart.

Il chevauchait ainsi, menant grande erre, lorsqu'il fut aperçu par un chevalier errant qui, s'imaginant à son train qu'il s'enfuyait, se mit à le poursuivre pour lui proposer de rompre une lance. Mais Galaor allait comme le vent et il n'avait pas le temps de s'arrêter pour si peu de chose, ayant à remplir un devoir plus impérieux.

Cette obstination à fuir exaspéra le chevalier qui le poursuivait, lequel, mieux monté que ne l'était Galaor, l'eut bientôt atteint et dépassé. Jusqu'à trois fois, ce chevalier courut sur lui, la lance en arrêt; mais Galaor, aussi adroit que brave, lui fit manquer les trois atteintes et se contenta de le plaisanter sur sa maladresse. L'autre, piqué de cette gouaillerie qu'il jugeait intempestive, jura de le suivre jusqu'à ce qu'il en eût tiré raison.

Chemin faisant, le chevalier qui poursuivait Galaor fut distrait de cette poursuite par l'apparition d'un sien cousin qui courait après son cheval. Il s'arrêta alors, et lorsque son cousin eut repris sa monture, il lui demanda pourquoi il l'avait rencontré ainsi désarçonné.

— Mon cousin, répondit l'autre, on n'a que trop raison de m'appeler Guillan-le-Pensif... Cette songerie continuelle dans laquelle je vis me joue à chaque instant de nouveaux tours. Ainsi, tout à l'heure, chevauchant à travers la forêt, uniquement occupé de la duchesse de Bristoie, que le traître souverain de ce pays m'a enlevée, je ne me suis pas aperçu qu'un chevalier courait contre moi, et je me suis vu désarçonné par un coup de lance avant d'avoir compris pourquoi ni comment... Comme je me relevais, furieux, l'épée à la main, mon adversaire s'est éloigné en riant, et en me disant : « Apprenez à répondre à ceux qui vous saluent et vous parlent!... »

— Vraiment, répliqua le cousin de Guillan-le-Pensif, vous méritiez bien cette petite correction... Mais j'aurais mieux aimé trouver le maudit gabeur qui vous a désarçonné en riant, que l'indigne couard qui m'évite depuis une heure... Je n'ai pas encore rencontré de chevalier moins sensible aux injures ni plus adroit à esquiver l'atteinte d'une lance... J'ai juré de le suivre jusqu'à ce que je l'aie connu..... Suivez-le avec moi, amusons-nous de sa terreur; son cheval m'a paru trop fatigué pour qu'il ne nous soit pas facile de le rejoindre.

Guillan-le-Pensif y consentit, bien résolu, pour maintenir l'honneur de la chevalerie, de désarmer un chevalier assez couard pour refuser une joute. Les deux cousins, alors, allèrent grande erre pour rejoindre Galaor. Comme ils étaient arrivés au sommet d'une colline, ils l'aperçurent qui la descendait sur son cheval près de tomber à chaque pas. Ne doutant pas qu'ils ne l'atteignissent aisément dans la plaine, ils descendirent au pas cette colline escarpée, par un sentier tournant et battu.

Bientôt, entendant un bruit sonore comme celui que produit l'entrechoquement des armes, les deux cousins coururent pour assister au combat qu'ils devinaient, et leur étonnement fut extrême en voyant Galaor, dont ils avaient suspecté la vaillance, tenant tête à une troupe de gens mieux armés et mieux montés que lui.

Déjà quatre hommes étaient tombés sous les coups du chevaleureux Galaor; mais, comme, à ce moment, les autres se réunissaient pour l'assaillir tous à la fois, Guillan-le-Pensif et son cousin Ladasin, indignés, se hâtèrent d'aller à son secours.



Se lançant tous deux au galop de leurs chevaux sur le lieu de la lutte, ils y arrivèrent comme le cheval de Galaor tombait percé de coups, et, tombant sur les assaillants de ce vaillant homme, ils lui permirent ainsi de s'emparer d'une autre monture et de faire face, non-seulement à ses ennemis de tout à l'heure, mais encore à d'autres qui arrivaient à la rescousse des premiers.

Le combat devint alors plus âpre et plus sanglant. Bientôt, cependant, le courage déployé par Galaor, par Guillan et par Ladasin, et le grand nombre d'ennemis abattus par eux, commençant à mettre la peur au ventre des autres soudards, l'un de ces derniers s'écria :

— Massacrez le prissonnier! massacrez le prisonnier!...

Le prisonnier, c'était un homme âgé, d'une fière mine et d'un bon courage, malgré qu'il fût lié comme un larron sur un maigre cheval; lequel prisonnier avait été amené par la seconde troupe venue à la rescousse de la première.

Deux de ces misérables se détachèrent pour obéir à l'ordre féroce qui venait de leur être donné; mais, au même moment, le prisonnier, brisant ses liens et ramassant l'épée d'un des combattants morts, s'en servit pour fendre la tête du premier soudard qui s'approcha. Lors, Guillan-le-Pensif, considérant ce courageux homme avec plus d'attention, s'écria tout-à-coup.

— Cousin! cousin! c'est le roi Lisvart!

Et, en disant cela, il se précipita tête baissée, la lance au poing, au secours du vaillant prince, qu'il couvrit contre une nouvelle attaque, tandis que Galaor terrassait le chef de cette troupe de traîtres, dont le reste prit aussitôt la fuite.

—Epargnez-le! épargnez-le! cria le roi à Galaor, qu'il voyait prêt d'achever le misérable qu'il avait sous son genou. Epargnez-le, j'ai besoin d'apprendre de lui les fils de cette abominable trahison!...

Galaor releva son épée qu'il avait abaissée sur la gorge de son ennemi, et il lui arracha son heaume.

— C'est le neveu d'Arcalaüs! s'écria le roi avec mépris.

— Sire, dit alors le traître qui avait peur de mourir, je vais tout vous dire..... C'est mon oncle Arcalaüs qui a machiné tout cela avec Barsinan, que vous avez accueilli si généreusement à Londres, où il se trouve en ce moment...

Lisvart comprit qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour voler au secours de Londres et de la reine. En conséquence, il remonta à cheval, suivi de Galaor et des deux chevaliers qui venaient de lui rendre sa liberté; et, en chemin, ils s'arrêtèrent au château de Ladasin, cousin de Guillan, qui se trouvait à portée, et où ils déposèrent le neveu d'Arcalaüs fortement enchaîné.

CHAPITRE VII

Comment Amadis, averti par Gandalin de ce qui se passait à Londres, s'arracha des bras de l'incomparable Oriane pour voler au secours de la reine Brisène.



Oublieux, mais non oubliés, Amadis et Oriane se répétaient pour la centième fois les serments d'amour éternel les plus ardents, lorsque Gandalin, qui avait jugé à propos de pousser une reconnaissance jusqu'à Londres pour avertir la reine Brisène que sa fille était retrouvée, Gandalin revint en grand émoi.

— Sire chevalier, dit-il en venant interrompre Amadis au moment le plus inopportun, la reine Brisène réclame le secours de votre bras, pour elle et pour sa ville, menacée de destruction... Depuis l'enlèvement de madame Oriane et de monseigneur son père, tous les chevaliers se sont mis à la poursuite de leurs ravisseurs, et Barsinan, aidé de scélérats à sa solde, a profité du désordre que cet événement a amené pour s'emparer de la citadelle... Il attend les troupes que, d'un instant à l'autre, doit lui envoyer le traître Arcalaüs... Si vous ne venez pas, Londres brûlera, et vous ne trouverez plus que des cendres...

— Partons! s'écria Amadis, rendu au sentiment de son devoir par cette sinistre nouvelle.

Comme le fils de Périon et la belle Oriane s'en revenaient, ils furent rencontrés par un gros de chevaliers commandés par le fidèle Grumedan, un ancien. Amadis confia Oriane à la garde de Grumedan et ne s'arrêta plus que dans le palais même du roi, où il trouva Brisène, éplorée. Peu d'instants après son arrivée, entra l'écuyer de Galaor, venant rendre compte à la reine de l'heureuse délivrance du roi.

— Ah! mon cher fils! s'écria Brisène en embrassant Amadis, nous sommes sauvés! Vous voilà!...

Amadis ne put jouir que quelques instants du bonheur d'être traité comme un fils par la mère de l'incomparable Oriane. Une rumeur soudaine, excitée par la fuite et les cris d'un grand nombre de citoyens effrayés, l'obligea de reprendre son heaume et de voler où ces cris l'appelaient. Il descendit, écarta la foule des fuyards et arriva avec peine à la porte principale de Londres, où le roi Arban de Norgales, entouré de morts et de mourants, et couvert lui-même de sang, s'opposait presque seul à l'effort de Barsinan de Sansuègne, qui venait de s'emparer de la première barrière.

Ce traître, complice servile de l'odieux Arcalaüs, reconnut bientôt Amadis aux coups qu'il lui vit porter, et l'amant d'Oriane, couvrant de son écu le vaillant roi de Norgales, dont le bras appesanti ne portait plus son épée qu'avec peine, s'élança contre la tête de la colonne qui s'efforçait de s'emparer de

cette porte; et semant l'épouvante et la mort dans les premiers rangs, il fit reculer ceux l'attaquaient.

Cependant, malgré son courage surhumain, Amadis eût fini peut-être par être accablé par le nombre de ses ennemis excités par Barsinan, si, dans ce moment, le prince Agraies, suivi de plusieurs chevaliers arrivant de la quête du roi Lisvart, n'eût attaqué brusquement la troupe de soudards commandée par le comte de Sansuègne

Cette attaque inopinée décida sur-le-champ du sort de cette bataille. Barsinan, se jugeant perdu, voulut se dérober par la fuite au châtiment qui l'attendait; mais Amadis l'arrêta, lui prit son épée qu'il brisa, foula ce traître aux pieds, et l'envoya dans le cachot même où Lisvart, qui rentrait à l'instant par une autre porte, faisait conduire le neveu d'Arcalaüs.

Lisvart était déjà dans les bras de la reine Brisène. Amadis, Galaor et le roi de Norgales, jouissaient à leurs genoux du bonheur de leur avoir sauvé la vie, lorsque le bon et vieux chevalier Grumedan survint donnant la main à la belle Oriane.

— Prince de Gaule, dit-il en entrant, c'est vous qui m'avez confié l'incomparable princesse Oriane; c'est à vous qu'elle doit l'honneur et la liberté : c'est entre vos mains que je la remets...

Oriane n'eut l'air d'écouter Grumedan que par un regard bien tendre qu'elle jeta sur Amadis, et elle courut se précipiter aux genoux de sa mère.

Le lendemain, tous ceux qui n'avait pas expié leurs forfaits par l'épée d'Amadis ou par celle de d'Agraies, ou par celle de Norgales, périrent dans les supplices, et l'on pense bien que Barsinan et le neveu d'Arcalaüs ne furent pas oubliés dans cette répartition de châtiments!...

CHAPITRE VIII

Comment, au milieu de la joie qui régnait à la cour du roi Lisvart, Amadis songea tout-à-coup à la promesse qu'il avait faite, un an auparavant, à la belle Briolanie, princesse de Sobradise, et comme il partit avec Galaor et Agraies.

Après ces événements la cour du roi Lisvart reprit ses allures joyeuses et son train brillant.

La duchesse de Bristoie et la belle Aldène, sa sœur, arrivèrent bientôt, sous la garde du vieux Grumedan, qui avait été les quérir toutes deux de la part de la reine Brisène. La duchesse de Bristoie était veuve. Le duc avait été loyalement tué par Olivas qui l'avait accusé de trahison et avait soutenu son dire par les armes.

L'arrivée d'Aldène et de sa sœur fut une nouvelle occasion de fête. Guillan-le-Pensif, libre d'offrir une seconde fois son cœur et sa main à celle qui avait constamment occupé ses pensées, cessa de mériter ce surnom pour en mériter un autre que lui donna la belle duchesse de Bristoie. Quant à Galaor, il ne revit pas sans plaisir la belle Aldène, qui, de son côté, ne le revit pas sans émotion, ce qui fit naître çà et là quelques jalousies.

Mais bientôt fut troublé le bonheur dont jouissaient plusieurs beautés de cette cour. Amadis se rappela qu'il avait promis à la jeune et belle Briolanie, reine de Sobradise, de revenir avec deux autres chevaliers pour venger la mort de son père et combattre l'usurpateur Abyséos et ses deux fils. Cette promesse était sacrée, il y avait un an qu'il l'avait faite : Amadis résolut de partir, malgré les larmes, les prières et les soupçons jaloux de la belle Oriane, qui voulait être seule à posséder cet incomparable chevalier.

Agraies et Galaor s'offrirent à être ses compagnons, et ils se préparèrent à le suivre, malgré, pour l'un, les larmes de la belle Olinde, et malgré, pour l'autre, les caresses savoureuses de trois ou quatre belles, parmi lesquelles Aldène...

Les trois chevaliers partirent. Ils n'étaient encore qu'à une demi-lieue de leur point de départ, lorsque Amadis, s'apercevant qu'il avait oublié d'emporter les débris de l'épée que lui avait donnée Briolanie, envoya incontinent son nain à Londres pour les chercher.

Le nain revint à toute bride, prit les débris de l'épée, et il allait remonter à cheval, lorsqu'en passant sous les fenêtres d'Oriane, cette *intéressante* princesse l'aperçut et lui demanda *pourquoi il était* revenu sur ses pas.

— C'est pour chercher ces fragments d'épée que mon maître avait oubliés, répondit le nain.

— Et quel prix ton maître peut-il attacher à ces inutiles débris ? demanda Oriane.

— Celui qu'on peut attacher aux présents d'une main qui nous est chère, répondit malicieusement le nain.

— Et quelle est donc la main dont Amadis a reçu cette épée? reprit vivement Oriane, dont la jalousie s'éveilla pour ne plus se rendormir.

— Celle de la jeune princesse pour laquelle il va combattre, répondit le méchant bout d'*homme; et* je ne doute pas, ajouta-t-il, d'après les quelques propos qu'ils ont tenus la dernière fois qu'ils se sont vus, que mon maître ne se soit offert et n'ait été accepté pour être désormais son chevalier...

A ces mots, le malicieux nain grimpa sur son cheval, lui donna deux coups d'éperon et disparut aux regards effarés de la pauvre Oriane, qu'il venait de frapper au cœur.

Un quart d'heure après, il avait rejoint les trois chevaliers et, en remettant à Amadis les débris de son épée, il se garda bien de lui parler des questions que lui avait adressées à ce sujet sa maîtresse et, encore moins, des réponses qu'il lui avait faites.

Comme ils chevauchaient à travers la forêt, ils virent venir à eux un chevalier qui leur parut être d'une taille avantageuse, maniant son cheval avec grâce et ferme sur ses arçons. Il leur proposa de rompre une lance.

— Je ne désire que l'honneur de jouter avec vous, ajouta-t-il, et j'espère que nulle espèce de ressentiment ne vous animera à vouloir combattre à coups d'épée, au cas où je remporterais un premier avantage...

Agraies, à qui ce chevalier inconnu semblait plus particulièrement porter la parole, se sentit très piqué de ce qu'il paraissait trop présumer de son adresse, et, pour toute réponse, il lui cria de se défendre, courut sur lui et fut désarçonné. Son cheval, épouvanté par la violence avec laquelle les lances s'étaient brisées, se mit à fuir dans la forêt.

Galaor se présenta pour venger Agraies; mais



son cheval n'étant pas de force à résister à celui de l'inconnu, roula dans la poussière avec son maître, sans que celui ci pût le faire relever.

Amadis, s'approchant aussitôt, modéra la colère de Galaor qui demandait le combat à l'épée, et, à son tour, il se présenta pour jouter contre l'inconnu. Cette course fut la plus violente des trois; les lances furent brisées jusque dans les gantelets des combattants, et les deux chevaliers s'étant heurtés mutuellement en passant, leurs chevaux tombèrent de la force du choc, sans qu'aucun des deux eût perdu les rênes. Mais le cheval d'Amadis, ayant eu la cuisse cassée, ne put se relever, et l'inconnu s'élança légèrement sur le sien, qui n'avait été qu'étourdi par cette rencontre.

Ce fut en vain que les trois chevaliers provoquèrent l'inconnu à se battre à pied, et à l'épée; il leur répondit, en les saluant courtoisement :

— Heureux, seigneurs chevaliers, de vous avoir résisté dans un combat que je ne regarde que comme une légère épreuve, nul motif ne me force à vous considérer tous trois comme ennemis. Chacun de nous a fait son devoir ; n'est-ce pas assez?...

Cela dit, l'inconnu s'éloigna, en prenant une route assez frayée, et laissa les trois compagnons démontés au milieu de la forêt.

Amadis et son cousin Agraïes rirent volontiers de cette aventure. Mais il n'en fut pas de même de Galaor, qui avait sa chute à cœur. Il prit le cheval d'un écuyer et s'élança à la poursuite du chevalier qui l'avait nargué par sa générosité.

Amadis et Agraies durent continuer leur chemin sans l'impétueux Galaor, et ce fut sans lui aussi qu'ils entrèrent dans le château de Thorin où la belle Briolanie les attendait, ainsi que sa tante Grovanèse, et où ils passèrent quelques jours pour laisser le temps à la princesse de Sobradise de faire avertir de leur arrivee Abyséos et ses deux fils.

CHAPITRE IX

Comment Galaor, s'étant éloigné de son frère et de son cousin à la poursuite d'un chevalier inconnu, fit rencontre d'une gente pucelle qui lui tourna la tête, et comment l'ayant suivie, il combattit à outrance Florestan, son second frère.



Galaor avait poursuivi pendant un long temps le chevalier inconnu, sans pouvoir le rejoindre, à cause de sa monture qui était médiocre. Sans se lasser de cette vaine poursuite, il s'était arrêté un instant pour laisser souffler sa bête, lorsqu'une gente pucelle vint à passer par là. Galaor l'arrêta en la priant de lui donner, si elle en avait, des renseignements sur le chevalier qu'il poursuivait.

— Je le connais, répondit la pucelle; c'est un chevalier fort courtois, qui, depuis quinze jours, garde la principale route de cette forêt, et ne permet pas qu'on passe sans avoir rompu une lance avec lui ..

— Pourriez-vous me conduire vers lui? demanda Galaor, qui trouvait la pucelle de plus en plus savoureuse et qui était très heureux de l'avoir pour conductrice.

— Volontiers, dit-elle.

Et elle se mit à marcher devant, et bientôt elle prit un chemin qui éloignait considérablement Galaor de celui qu'avait dû prendre son frère.

— Et vous, belle enfant, qui êtes-vous? demanda l'indiscret Galaor qui eût bien volontiers délacé son heaume pour embrasser à son aise sa conductrice.

— Moi, seigneur chevalier, je suis une des demoiselles de la belle Corisande, souveraine d'une île voisine, et amoureuse du chevalier que vous poursuivez. Elle le retient depuis plusieurs jours dans des chaînes de fleurs, et ne lui permet pas de s'éloigner d'elle plus qu'il ne l'a fait ce matin... Quant au nom de ce chevalier, la belle Corisande, seule, le connaît, ainsi que le mystère de sa naissance...

— Est-ce que c'est la belle Corisande qui lui a interdit de jouter à l'épée avec les autres chevaliers?...

— Oui, c'est elle... Elle lui a fait jurer qu'il n'en viendrait jamais au combat à coups d'épée, à moins que ce ne soit dans son île, où plusieurs chevaliers ont déjà passé pour le combattre, mais dont ils ne sont ressortis qu'après avoir perdu leurs chevaux et leurs écus...

Le désir de s'éprouver contre ce chevalier mystérieux, peut-être aussi l'espérance enivrante que lui donnaient les beaux yeux noirs de sa compagne de route, déterminèrent Galaor à ne la pas quitter...

C'est ainsi qu'après avoir cheminé pendant quelques heures, ils arrivèrent sur le rivage, en vue de l'île de Corisande qui, fort heureusement, n'était pas trop éloignée.

Le trajet s'effectua en très peu de temps, et Galaor étant descendu sur le rivage, entendit annoncer son arrivée par le son des trompettes qui retentit sur le donjon du beau château qui dominait cette île.

— Apprêtez-vous à combattre! lui dit la gente pucelle qui l'avait accompagné. Hélas! chevalier, j'ai bien peur que le maître de ce château n'obtienne de vous l'écu que vous portez, pour le joindre à tous ceux que vous voyez attachés à ces poteaux!...

Galaor n'eut pas le temps de répondre à cette plaisanterie : la porte du château s'ouvrit, et il en sortit un chevalier de la plus belle taille, et d'une figure charmante, suivi deux jeunes filles, portant, l'une son heaume et l'autre sa lance. Une jeune femme, d'une irrésistible beauté, venait ensuite, tenant une couronne de lauriers et de myrtes qu'elle semblait lui destiner, en le regardant d'un air tendre.

Le bel inconnu, s'avançant vers Galaor, lui dit courtoisement :

— Chevalier, vous avez su par celle qui vous a conduit dans cette île, les conditions du combat que vous venez me livrer... Je vois que vous vous obstinez à me connaître autant que je m'obstine, moi, à cacher mon nom jusqu'à ce que je l'aie rendu digne de ceux auxquels je tiens par les liens du sang... Si j'osais vous les nommer, je suis sûr que vous m'approuveriez...

Quoique Galaor sentît naître en son âme une



sympathie vraie pour le chevalier inconnu, le souvenir de l'espèce d'outrage qu'il croyait en avoir reçu dans la forêt, le matin, en présence d'Amadis et d'Agraies, ne lui permit pas de se livrer à ce sentiment.

— Rien ne pourra m'empêcher d'avoir raison de votre outrecuidence! répondit-il. Je ne suis venu ici-céans que pour cela!...

Le chevalier inconnu ne répliqua pas. Il mit son heaume, s'empara de sa lance, monta à cheval et prit du champ pour revenir sur Galaor, qui l'imita. Dès la première passe, les deux lances furent brisées. Lors, les adversaires mirent l'épée à la main et le combat à pied commença.

Il fut long et terrible; si long et si terrible que Galaor n'imagina pas en avoir essuyé de pareil depuis celui qu'il avait eu contre Amadis, et Corisande, épouvantée, profita d'un instant où tous les deux reprenaient haleine pour tâcher de les séparer. Mais Galaor, plus animé que jamais par la longue résistance qu'il venait de rencontrer, et aussi par son sang qu'il voyait couler, ne voulut plus écouter aucune proposition jusqu'à ce que le chevalier inconnu consentît à lui dire son nom.

Le combat devint donc plus terrible et plus sanglant encore à cette seconde attaque. Les débris de leurs armes couvraient le sable, l'un d'eux allait certainement succomber... Corisande, voyant chanceler un moment son amant, ne put résister à la douleur qui la poignait, et, courant se jeter entre les combattants, elle cria à Galaor!

— Arrête, cruel!... Arrache-moi la vie plutôt que de répandre un si précieux sang!... Arrête, te dis-je! Et si ma prière ne peut te toucher, barbare, crains la vengeance d'Amadis et de Galaor!...

— Que dites-vous, grands dieux? s'écria Galaor, en abaissant vivement son épée.

— Non, non, reprit Corisande, non, mon cher Florestan, il n'est plus temps de cacher votre nom ni votre naissance... Sachez donc, ajouta-t-elle en se tournant de nouveau vers Galaor, sachez donc que celui que vous voulez tuer est le fils du roi Périon et le frère des deux plus redoutables chevaliers de l'univers!...

Devant cet aveu, Galaor, éperdu, jetant loin de lui son épée et délaçant son heaume, se jeta dans les bras de Florestan.

— Ah! mon frère, s'écria-t-il, reconnaissez Galaor à sa douleur et à sa tendresse!...

— J'aurais dû bien plutôt le reconnaître à sa vaillance et à la vigueur de ses coups, répondit Florestan, en répondant par d'autres caresses à l'étreinte passionnée de son frère.

La joie de Florestan fut grande; celle de Galaor ne le fut pas moins, parce qu'il espérait pouvoir se remettre dès le lendemain en marche avec lui pour retrouver Amadis et Agraies. Mais leur joie à tous deux cessa quand ils s'aperçurent, au nombre de leurs plaies, qu'ils ne pourraient être en santé et en vigueur avant un mois.

— Nous n'arriverons jamais à temps pour aider notre frère! murmurait Galaor, attristé.

—

CHAPITRE X

Comment Amadis et Agraies combattirent contre Abyséos et ses deux fils et les vainquirent, et comme, ensuite, ils se réunirent à Galaor et à Florestan.



Amadis et Agraies, en effet, ayant attendu Galaor pendant cinq ou six jours au château de Thorin, et voyant que le temps marqué pour le combat était prêt de s'écouler, ils s'avancèrent avec Briolanie et sa tante Grovanèse vers Sobradise; et, se croyant assez forts pour combattre Abyséos et ses deux fils, ils firent tendre leurs pavillons dans une prairie voisine de cette capitale, et Briolanie envoya dire à son mortel ennemi que, suivant les conditions arrêtées, elle avait amené avec elle les champions qui devaient soutenir sa querelle.

Le combat fut fixé au lendemain matin.

Au lever du soleil, Amadis et Agraies se présentèrent dans la place où devait avoir lieu ce combat, et Abyséos et ses deux fils ne tardèrent pas à paraître. Mais, ne trouvant que deux adversaires là où ils s'attendaient à en trouver trois, ils demandèrent pourquoi ce troisième ne se présentait pas.

Amadis, impatient de combattre, répondit au héraut d'Abyséos :

— Va dire à tes maîtres que leur cause est si mauvaise, que le plus faible de nous deux suffirait pour que la justice céleste les punit de leur orgueil et de leur trahison, et que la légitime reine de Sobradise se soumet à tout si nous sommes vaincus!...

Rien n'arrêtant plus le combat, Abyséos et Dramis coururent tous les deux sur Amadis, et brisèrent leurs lances sur ses armes, sans l'ébranler; ce premier choc rétablit l'égalité dans le combat, Amadis ayant percé d'outre en outre Dramis, qui tomba en versant des flots de sang sur la poussière.

Dorison et Agraies se chargeant avec une égale fureur, leurs chevaux ne purent supporter l'impétuosité de leur choc et roulèrent tous deux sur leurs maîtres. L'un et l'autre, alors, également prompts à se relever, s'attaquèrent à coups d'épée, et bientôt le sang coula de leurs blessures. Mais Agraies ayant vu son cousin Amadis fendre d'un seul coup la tête d'Abyséos, fut honteux que Dorison lui disputât si longtemps la victoire. Il s'élança sur lui, le saisit par le heaume, lui trancha le chef et l'alla déposer aux pieds de la princesse Briolanie, qui avait suivi, toute haletante, les diverses péripéties de cette tragédie.

La mort de l'usurpateur et de ses deux fils décida du sort du royaume de Sobradise. Les corps de ses ennemis vaincus furent traînés hors de la lice, au milieu des acclamations des sujets de Briolanie.

Cette belle princesse sentit peut-être moins de

plaisir encore à remonter sur le trône de ses pères, qu'à penser qu'elle pouvait offrir à son libérateur de le partager avec elle.

Les blessures qu'Amadis et Agraies avaient reçues dans ce combat les ayant arrêtés pendant quelque temps à Sobradise, Briolanie ne put s'empêcher de laisser pénétrer ses sentiments. Mais Amadis, trop fidèle pour en être touché, trop loyal pour vouloir feindre, n'hésita pas à lui faire entendre qu'il n'était plus le maître de son cœur; et Briolanie, étouffant à regret une passion qui ne pouvait être que malheureuse, la plus tendre reconnaissance et la plus fidèle amitié furent les seuls sentiments qui lui restèrent désormais pour Amadis.

Bientôt Galaor et Florestan rejoignirent leur frère. Amadis ne put se résoudre à gronder Galaor, à cause de la joie qu'il ressentait de la présence de Florestan. Il se contenta de lui dire, devant la princesse Briolanie, qu'il devait bien regretter en ce moment de n'avoir pas partagé le bonheur de la venger...

Ce seul mot, qu'un regard de cette belle reine rendit encore plus frappant pour Galaor, le fit soupirer et tomber dans de mélancoliques pensements. Et, dès cette heure, Agraies fit remarquer à Amadis que la gaîté de Galaor semblait s'altérer de jour en jour, et qu'il paraissait même voir avec indifférence les jeunes beautés qui ornaient la cour de Briolanie, lesquelles, au contraire, le regardaient avec le plus tendre intérêt.

CHAPITRE XI

Comment fut construite, en l'Ile Ferme, la voûte enchantée pour éprouver la loyauté des chevaliers et la fidélité des maîtresses.



r, cent ans avant les événements que nous venons de raconter, il y avait en Grèce un roi qui, marié avec la sœur de l'empereur de Constantinople, eut deux fils remarquables de corps et d'esprit, surtout Apollidon, qui étudia spécialement la nécromancie et s'y fit une grande réputation.

Le roi de Grèce sentant sa fin approcher, voulut disposer de ses Etats et prévenir ainsi toute discussion après son trépas.

Apollidon, comme aîné, reçut la couronne et les biens, et l'autre les trésors et les livres, parmi lesquels il s'en trouvait de très rares; ce dernier se plaignit à son père d'être presque déshérité par ce partage.

Le père en avertit Apollidon qui, pour conserver la bonne harmonie, proposa un échange, se tenant pour satisfait de la part de son frère.

La joie que la bonté d'Apollidon causa à ce père, provoqua une crise suprême, et il s'en alla laissant les deux frères unis comme il le désirait.

Aussitôt après les funérailles du roi défunt, Apollidon fit équiper quelques vaisseaux et, suivi de plusieurs gentilshommes ses amis, il s'éloigna de Grèce avec les premiers vents favorables.

Partis sans but, ils s'abandonnèrent au hasard, qui les mena sur la côte d'Italie.

L'empereur Suidan ayant appris l'arrivée d'Apollidon, le pria de venir à Rome où le plaisir qu'il y trouva le retint longtemps. Il prouva qu'il était excellent chevalier et il sut plaire à la sœur unique de l'empereur, nommée Grimanèse, la plus belle dame de la terre.

Son amour était partagé, mais il avait des entraves bien dures pour arriver à satisfaire réellement la passion qui le brûlait.

Enfin, Grimanèse accepta de se faire enlever la nuit sur un vaisseau, et ils partirent, mettant le cap sur l'Ile Ferme, habitée alors par un géant, ce qu'Apollidon et ses amis ignoraient.

Aussitôt à terre, ils s'arrangèrent, en gens pleins de sécurité; Grimanèse, habituée à un repos plein de délices, était épuisée de fatigues: elle s'abandonna au sommeil.

Vers le milieu de la nuit, le géant, qui les avait découverts, se montra si brusquement, qu'Apollidon n'eut pas le temps de s'armer et que Grimanèse s'évanouit de frayeur.

Le géant s'approcha de Grimanèse et, lui prenant la main, il pria Apollidon d'accepter un combat dont le vainqueur aurait pour récompense la plus belle dame qu'il eût vue.

Apollidon accepta, et, en un tour de main, jeta par terre le géant et lui trancha la tête.

Les gens du pays vinrent en foule se mettre à son service et l'acclamèrent avec enthousiasme pour leur maître. On lui fit voir les forteresses de l'île et il en augura qu'il pourrait bien à l'occasion se défendre, si on voulait le punir du rapt de la sœur de l'empereur.

Il fit édifier pour Grimanèse un admirable palais, tellement rempli de métaux précieux que, dans toutes les îles de l'Océan, aucun prince n'eût pu en faire construire un semblable.

Quinze ans plus tard, son oncle, l'empereur de Constantinople étant mort, les grands lui offrirent la couronne qu'il accepta. Grimanèse, désolée de laisser un séjour si enchanteur, fit promettre à son époux qu'il n'y laisserait pénétrer jamais qu'un chevalier de sa valeur, et Apollidon jura qu'il empêcherait toute dame d'y entrer si elle n'était aussi belle et parfaite que Grimanèse.

On érigea une voûte sur laquelle un homme en bronze tenait une trompe de chasse. Sur la porte du palais, on plaça les statues de Grimanèse et d'Apollidon très ressemblantes toutes deux, et, vis-à-vis, une colonne de jaspe, le tout fermé jusqu'au jardin d'un perron de fer de cinq coudées de hauteur.

Apollidon expliqua à sa femme qu'un homme infidèle en amour ne pourrait passer la voûte, car l'homme de bronze sonnerait un bruit épouvantable et jetterait flammes et fumées sur lui en le repoussant dehors. Mais si un loyal amant ou une fidèle maîtresse se présentait, le cor rendrait un chant d'amour et l'un ou l'autre pourraient entrer et voir les portraits et les noms d'Apollidon et de Grimanèse inscrits sur le jaspe.

— Si vous voulez, ajouta Apollidon, nous essaierons cette merveille...

Et ils entrèrent sous la voûte qui résonna d'une douce musique; puis ils virent, nouvellement gravés sur la colonne, leurs deux noms inséparables.

Ils engagèrent quelques dames et quelques gen-

tilshommes à tenter l'aventure; mais à peine ceux-ci étaient-ils entrés qu'un vacarme affreux retentit et qu'ils furent refoulés au dehors avec force tourbillons.

Grimanèse s'amusa beaucoup de cette invention qui faisait plus de peur que de mal; elle remercia Apollidon, puis elle s'informa de ce qu'il arriverait de la chambre où ils avaient laissé le souvenir de leurs amoureuses caresses, des plus agréables, ajouta-t-elle, puisque ce furent les premières.

Apollidon fit mettre un perron en marbre devant la chambre, et, à cinq pas de celui-ci, un autre en cuivre.

— Aucun chevalier, dit-il ensuite, n'entrera ici, ni aucune dame, à moins qu'ils ne nous égalent, vous et moi, en chevalerie ou en beauté.

Et il fit écrire cela sur les tables, en y ajoutant les diverses épreuves que subiraient les chevaliers désireux d'éprouver leur courage ou leur loyauté d'amour.

Le nom de ceux ou de celles qui seraient repoussés, serait inscrit avec le nombre de fautes commises. Mais aussitôt que l'homme attendu se présenterait, aussi brave chevalier qu'Apollidon, tous ces enchantements et épreuves disparaîtraient. De même pour la belle maîtresse reçue par l'épreuve : elle affranchirait toutes les autres.

Cela fait, Apollidon mit un gouverneur chargé de recueillir les revenus, en attendant l'heureux chevalier couronné, et il prit quelques vaisseaux sur lesquels il arriva bientôt à Constantinople, où l'attendait une magnifique réception.

Maintenant que nous avons fait connaître le temple d'Apollidon, reprenons le récit des aventures de nos héros et de nos héroïnes; revenons à Amadis que nous avons laissé, en compagnie de ses frères et de son cousin, à la cour de la belle reine de Sobradise.

CHAPITRE XII

Comment Amadis, Galaor, Florestan et Agraies furent conduits en l'Ile Ferme, pour éprouver la voûte des loyaux amants.

Quoique touché des soins de la belle Briolanie, Amadis ne pouvait éloigner de son esprit l'image d'Oriane. Il devint au bout de peu de temps si inquiet, si désireux de la retrouver, qu'il décida ses compagnons à prendre comme lui le chemin de la cour du roi Lisvart.

A peine étaient-ils en chemin qu'ils firent rencontre d'une demoiselle suivie de dames et d'écuyers.

Amadis leur demanda s'ils allaient comme lui à la cour du roi Lisvart; la demoiselle lui annonça qu'elle allait en l'Ile Ferme dont le gouverneur était son père et que cette île valait, pour des chevaliers errants, la peine de s'y rendre pour éprouver leur chevalerie.

— Tous n'en sortent pas aussi joyeux qu'à l'arrivée, ajouta-t-elle.

— Je sais, répondit Amadis, qu'il y a là de fortes épreuves à subir; je regrette de ne pas m'y être exposé déjà; le chemin est par ici, à gauche, à deux journées de marche, n'est-ce pas?

Agraies, le premier, voulut incontinent marcher vers cet endroit et proposa à la demoiselle de lui tenir escorte.

— Si vous pouvez franchir la voûte enchantée, lui dit celle-ci, vous verrez toutes les autres merveilles de cet endroit, les statues d'Apollidon et de Grimanèse, et votre nom gravé sur le jaspe par une main invisible. Jusqu'ici il n'y a eu que deux noms...

— Eh bien! répondit Agraies, le mien fera le troisième.

— Mes amis, reprit Amadis, nous ne pouvons laisser Agraies partir seul, et, quoiqu'il soit le plus amoureux de nous tous, nous devons faire comme lui.

Galaor fut de cet avis, et tous ensemble suivirent la demoiselle.

Florestan qui n'avait jamais ouï parler de l'Ile Ferme, interrogea Amadis, qui lui raconta qu'Arban de Norgales y était allé et en était revenu avec sa courte honte. La demoiselle raconta à son tour, dans le plus grand détail, toutes les épreuves, et, de propos en propos, la compagnie arriva au coucher du soleil, près d'une prairie où des pavillons dressés abritaient une troupe de chevaliers.

La demoiselle reconnut les gens de son père et, prenant l'avance, elle alla avertir de l'arrivée des chevaliers qui l'avaient suivie pour essayer les aventures de l'Ile Ferme.

Le gouverneur reçut somptueusement les arrivants et, jusqu'au soir, on s'entretint des dames et chevaliers qui s'étaient présentés sous la voûte.

Le lendemain, tous se mirent en marche jusqu'à une chaussée étroite, entourée d'eau à droite et à gauche, au bout de laquelle ils trouvèrent l'Ile Ferme.

Le palais d'Apollidon resplendissait, les portes étaient grandes ouvertes, et lorsqu'ils en furent tout près, ils virent une panoplie de cent targes ou écus fixés sur des poteaux à des hauteurs différentes.

Le gouverneur expliqua à Amadis que l'élévation des targes indiquait le degré d'honneur des chevaliers et les épreuves qu'ils avaient pu soutenir.

Amadis tâcha de reconnaître les écus, dont chacun avait un écriteau portant le nom et les armes de son maître. Il reconnut celui d'Arcalaüs et celui du roi d'Irlande, qui était venu s'essayer deux ans avant qu'Amadis ne le défit en Gaule.

Le plus élevé des écus était celui de Quadrayant, frère du roi Abies d'Irlande, qui avait approché le perron de marbre; il cherchait Amadis pour venger la mort de son frère.

Les amis se préparèrent aux épreuves. Agraies, pressé de connaître son sort, doubla le pas et arriva sous la voûte, en disant :

— Amour, si je vous ai toujours été fidèle, ne m'oubliez pas!...

Et la voûte rendit un son mélodieux. Agraies la franchit et se trouva bientôt au palais. Il vit Apol-



lidon et Grimanèse reproduits d'une façon merveilleuse, et, sur le jaspe, deux lignes creusées.

La première contenait : *Madanil, fils du duc de Bourgogne, a passé sous la voûte des loyaux amants et accompli les épreuves.*

L'autre ligne disait : *C'est le nom de Don Bruneo de Bonnemer, fils de Vallades, marquis de Trocques.*

Mahadil aimait Aguindes, comtesse de Flandre; et Don Bruneo, Mélicie, fille du roi Périon de Gaule.

A peine Agraies avait-il lu, qu'une troisième ligne apparut :

C'est le nom d'Agraies, fils de Languines, roi d'Ecosse.

Amadis, voyant le succès d'Agraies, invita ses compagnons à le suivre. Ils s'excusèrent sur le peu de passion qu'ils entretenaient à ce moment; de sorte qu'il les laissa là et s'avança seul sous la voûte.

L'image de bronze rendit le son le plus harmonieux qu'on eût encore entendu, et sa trompe, au lieu de fumée et de flammes, inonda l'herbe de fleurs suaves.

Amadis vit les statues qui paraissaient animées, et il rejoignit Agraies, avec lequel il visita le palais.

Florestan et Galaor se firent indiquer la Chambre-Défendue. Florestan seul eut l'envie de l'éprouver; il s'avança résolûment, traversa le perron de cuivre et s'abattit au perron de marbre, terrassé par une quantité de coups d'estoc et de taille invisibles qu'il ne pouvait rendre. Il se crut mort sur l'heure, et il perdait connaissance lorsqu'une force mystérieuse le rejeta brutalement au dehors...

Galaor, indigné de cet accueil fait à Florestan, prit ses armes et s'avança vers la Chambre pour le venger.

Mais, à son tour, il fut assailli par une grêle de coups mieux fournis qu'il n'eût supposé, et sa colère, devenant furieuse à mesure que la résistance augmentait, il assiégea rudement le perron de marbre, qui fut vigoureusement défendu par des forces supérieures toujours invisibles. Galaor fut plus meurtri que Florestan.

Pendant ces escarmouches, Amadis et Agraies virent une inscription nouvelle paraître sur le jaspe :

Celui-ci est Amadis de Gaule, le loyal amant, fils du roi Périon.

A ce moment, Galaor fut lancé au delà des perrons, et son nain se prit à crier :

— Jésus! mon seigneur Galaor est mort!

Amadis et Agraies accoururent à cet appel et virent, étendus par terre, Florestan et Galaor, tous les deux si rompus, qu'ils ne pouvaient sonner mot...

Agraies crut qu'il aurait les honneurs de la Chambre comme il avait eu ceux de la voûte. Laissant donc là les trois chevaliers, il s'arma, et, après avoir passé le perron de cuivre, il fut repoussé sur celui de marbre de si belle façon, qu'il n'avait rien à reprocher aux autres...

Amadis, quoiqu'il regrettât la témérité de ses compagnons, ne put s'empêcher de dire à Galaor :

— Par Dieu, mon frère, dussé-je y succomber, il me faut y aller aussi!...

— Monseigneur, répondit Galaor, que notre expérience vous suffise! Il vous arrivera mal de ces diableries-là!...

— Advienne que pourra! répondit Amadis. Je suis déshoré si je n'y vais.

Alors, bien garanti par son écu, et l'épée nue, il ajouta :

— O chère dame Oriane! tout mon courage et toute ma force me sont venus de vous jusqu'à cette heure... Ayez aujourd'hui mémoire de celui qui vous implore!...

Puis, avec rapidité, il s'avança vers la Chambre, où, une fois, il lui sembla avoir affaire à plus de mille chevaliers ensemble. Mais Oriane le conduisait sûrement, car son courage le débarrassa des lutins et démons qui lui faisaient rude guerre, et il gagna enfin l'entrée de cette chambre mystérieuse, où une main l'attira. Bientôt il entendit une voix qui criait :

— Sois bienvenu, brave chevalier qui surpasses en vaillance et en amour le créateur de céans! La seigneurie de cette île t'appartient comme au plus digne!...

La main, qui paraissait flétrie et d'une personne fort âgée, disparut, et Amadis resta aussi reposé que s'il n'eût rien combattu. Otant alors son écu, et remettant son épée au fourreau, il remercia Oriane, à qui il rapportait tout l'honneur qu'il avait eu.

Les habitants de l'île avaient été témoins de la conduite d'Amadis; ils avaient vu la main qui l'avait accueilli, et la voix annonçant sa victoire s'était fait entendre partout. Il fut mis en possession de l'île, à la grande joie de Galaor et de ses compagnons, cent ans après qu'Apollidon y eût mis ces enchantements...

CHAPITRE XIII

Comment Durin partit pour aller trouver Amadis, auquel il présenta les lettres d'Oriane, et du mal qu'il en advint.

La princesse Oriane se lamentait de ne plus revoir Amadis. Elle se crut oubliée de cet ingrat; elle lui écrivit une lettre pleine de doléances, lui donnant congé de son amour et le priant de ne jamais plus s'occuper d'elle, dont l'amour s'était changé en haine jusqu'à la mort...

Cette lettre écrite, elle pria Durin, frère de la demoiselle de Danemark, d'aller en pourvoir Amadis chez la reine de Sobradise.

— Examine bien, ajouta-t-elle, la contenance d'Amadis à la lecture de cette lettre, dont je ne veux pas avoir de réponse...

Durin s'en alla vitement chez la reine Briolanie, où il apprit qu'Amadis était parti depuis deux jours pour la Grande-Bretagne et qu'il avait touché à l'Ile Ferme.

Durin, sans s'arrêter, prit le chemin de l'île; il



y arriva le jour même où Amadis passait sous la voûte des loyaux amants.

Durin voulait aborder Amadis; mais Gandalin l'en empêcha, supposant avec raison qu'il portait un message d'Oriane qui pourrait retarder l'épreuve de la Chambre.

Lorsque Amadis eut été reconnu roi, Durin lui fut annoncé, et il lui raconta comment sa maîtresse l'avait chargé de lui faire tenir une lettre. Amadis s'en empara avec empressement, lut en se retournant; mais il se prit fort à pleurer en lisant le congé d'Oriane; et, arrivé à la dernière phrase : « *Celle qui ne regrettera en mourant que d'avoir vécu pour vous,* » il jeta un soupir à fendre l'âme et perdit aussitôt connaissance...

Durin, désolé de ce résultat, fut sur le point d'appeler à l'aide. Il se contenta de relever Amadis. Ce pauvre amant s'écriait :

— Voilà donc la récompense de la fidélité! Celle pour qui j'aurais souffert mille morts m'abandonne sans raison!... Comment Dieu permet-il que je sois ainsi foudroyé sans l'avoir mérité?...

Il mit la lettre sur son sein et proposa à Durin d'emporter une réponse; mais celui-ci refusa de se charger, suivant l'ordre d'Oriane, de quoi que ce fût.

— Je vois bien, murmura alors Amadis, navré, que mon malheur est sans remède et que je n'ai plus qu'à mourir!...

Il se leva en chancelant, alla laver ses yeux, rouges de larmes, à l'eau du ruisseau voisin. Puis il envoya quérir le gouverneur Isanie et son fidèle Gandalin; au premier, il fit promettre de garder le secret de ce qu'il verrait, jusqu'au lendemain matin à l'heure de la messe; au second, il ordonna d'aller l'attendre à la porte du château avec son cheval et ses armes.

Peu de temps après, il les rejoignit, et tous trois se mirent à cheminer à l'aventure jusqu'à un ermitage dédié à la vierge Marie.

Amadis, se jetant à genoux, implora mentalement la grande consolatrice des affligés. Puis, attirant Gandalin à lui, il l'embrassa étroitement en disant :

— Ami, le même lait nous a nourris tous deux... J'ai été sauvé de la mer par ton père... Je veux aujourd'hui m'acquitter envers toi... Comme ton dévouement, que je n'espérais pas récompenser sitôt, m'est devenu inutile, nous allons nous séparer... Je te donne l'Ile Ferme... Isanie, qui en est le gouverneur, t'obéira comme à moi, et il ordonnera à mes sujets, devenus les tiens, de t'obéir aussitôt que le bruit de ma mort sera connu..... Ton père et ta mère, qui ont eu tant de soin de moi, en jouiront duront durant leur vie; tu prendras ensuite leur succession... Quant à vous, Isanie, avec le produit que vous retirerez de cette île, vous ferez construire une abbaye pour trente religieux, et vous la consacrerez à la Vierge Marie...

Amadis dit et se tut.

Gandalin voulait suivre son maître, et Isanie lui-même ne voulait pas abandonner son roi. Mais Amadis refusa avec autorité; il donna à Gandalin ses armes, le priant de se faire recevoir chevalier par Galaor, auquel il le priait de s'attacher comme à lui.

— Dis à Galaor, ajouta-t-il, qu'il prenne à son service Ardan, mon nain, et recommande à ce dernier d'être fidèle et diligent..... Maintenant, puisque je n'espère plus vous revoir, priez Dieu pour moi, et, sur votre âme! je vous défends de me suivre...

En parlant ainsi, Amadis avait les yeux pleins de larmes. Il remonta à cheval, partit au galop, sans lance, sans écu et sans armet, et entra en pleine montagne, laissant aller son cheval à l'aventure.

Vers le milieu de la nuit, le cheval rencontra un ruisseau où il but; puis, en reprenant course, Amadis fut choqué rudement par des branches d'arbres, ce qui le tira de sa préoccupation. Il regarda autour de lui : le gazon était épais, le bois touffu; il pensa qu'il était hors de vue, et, après avoir attaché son cheval, il s'étendit pour rêver à son aise. Mais le sommeil le plus profond ne tarda pas à venir réparer les fatigues de son corps et de son cerveau.

CHAPITRE XIV

Comment Gandalin et Durin portèrent à Amadis ses armes, qu'il avait oubliées, et comment ce dernier combattit contre un chevalier qu'il vainquit.

Gandalin et Durin, après le triste départ d'Amadis, voulurent lui porter ses armes. Prenant congé d'Isanie, ils suivirent, autant qu'ils jugèrent, la même direction, et, après une bonne marche, ils entendirent hennir le cheval d'Amadis, qui sentait approcher les deux autres.

Gandalin pensa qu'Amadis n'était pas loin. — Il s'avança discrètement sous les branches et l'aperçut endormi sur le bord d'un ruisseau. Amadis se réveilla bientôt et se leva comme un homme surpris; puis il se rassit sur l'herbe et commença à gémir à haute voix sur sa situation.

Il passa en revue sa vie, ses combats, les honneurs qu'il avait reçus, toutes choses périssables qui ne valaient pas l'amour d'Oriane. Gandalin et Durin pleuraient fort à ce récit, qu'ils entendaient sans être vus.

Lors s'avança de leur côté un chevalier qui chantait ses amours. Il disait, dans sa romance :

Amour, amour, je vous suis redevable
Bien plus que nul gentilhomme vivant,
Vu que toujours vous me rendez aimable
Envers la dame où je suis poursuivant.

Temoin en est la reine Sadamire
Que jaimai tant d'une amitié profonde.
Comme, à présent, d'elle je me retire,
J'aime la fille au meilleur roi du monde :

C'est Oriane, où grand'beauté se range,
La nompareille ici-bas, la plus belle!...
Heureux me sens de chanter sa louange,
Plus heureux suis d'être tant aimé d'elle!...



Lorsqu'il eut fini sa romance amoureuse, ce chevalier se retira sous un arbre, pensant y passer le reste de la nuit. Mais il lui arriva pire qu'il n'attendait, car Gandalin, au nom d'Oriane, dit à Durin :

— Notre seigneur n'a pas entendu cette chanson ; il faut que je sache de lui ce qu'il faut faire...

Et il entra dans le fourré. Amadis, qui cherchait son cheval, fut surpris de cette apparition, à laquelle il cria de s'arrêter.

— Je suis Gandalin, mon seigneur, dit celui-ci, et, malgré votre défense de vous accompagner, j'ai voulu vous demander ce qu'il peut penser des sots propos d'un chevalier qui est ici près...

— Je l'ai fort bien entendu, répondit Amadis, et ne m'en inquiète pas. Je suis si désolé, que je n'ai ni cœur ni force pour relever la moindre outrecuidance...

— Seigneur, repartit Gandalin, faites-moi la grâce de penser à mieux vous défendre, ainsi que votre dame, d'autant plus que Durin, qui m'a accompagné, fera le récit de cette aventure à celle que vous aimez tant.

Amadis, vaincu par cette prière, s'approcha du chevalier.

— Misérable coureur! lui cria-t-il, il te sied bien de chanter des amours que tu n'as jamais eues ni jamais méritées! Je te le prouverai en te taillant en pièces!...

— Crois-tu, répondit le chevalier, que si j'ai été aimé, je ne sois prêt à le soutenir?...

— Je prétends, reprit Amadis, qu'il y a en amour plus de mal que de bien, et je veux voir si le bonheur dont tu te flattes est à la hauteur de mes infortunes...

Le chevalier se mit en selle et prépara ses armes ; puis tournant bride, il dit avec mépris :

— Tu es indigne de te mesurer avec moi, puisqu'Amour t'a banni en raison de ta vilenie!

— Coquin, lui répondit Amadis, tu crois défendre tes amours avec ton bec au lieu de les défendre avec tes armes; ce serait une retraite trop commode, en vérité!...

— Tu as raison, répliqua le chevalier; je veux bien, malgré ta bassesse, te rompre la tête, puisque tu parais le désirer absolument...

Là-dessus ils fondirent l'un sur l'autre, et si fortement que les lances furent rompues, faussant leurs écus de part en part; les armures, bien trempées, arrêtèrent les tronçons. Un instant désarçonné, le chevalier inconnu, aidé des rênes, qu'il avait conservées, se releva.

— Vraiment, chevalier, lui dit Amadis, Amour vous a mal choisi pour défenseur si vous ne le soutenez pas mieux à l'épée qu'à la lance!...

Le chevalier, sans être troublé, attaqua Amadis l'épée à la main. Mais Amadis, se dressant sur ses étriers, lui fendit l'armet, et du même coup entama le cheval qui renversa sous lui son cavalier.

— Gentil amoureux, lui dit Amadis, je vous conseille de faire toujours de pareilles prouesses au service d'Amour, dont vous chantez si bien les louanges!... Quant à moi, je vais ailleurs chercher aventure...

Puis, s'approchant de Gandalin et Durin, il dit à ce dernier :

— Va, retourne vers ta maîtresse qui t'a envoyé pour mon malheur!... La mort seule pourra finir les tourments que j'endure... Salue de ma part la princesse Mabile et la demoiselle de Danemark... Annonce-leur mon trépas prochain... Plaise à Dieu qu'avant de mourir, je puisse leur rendre les biens et faveurs que j'en ai reçus!...

Les larmes l'empêchèrent de continuer. Durin avait le cœur si brisé qu'il ne trouva rien à répondre.

Amadis l'embrassa en le recommandant à Dieu.

L'aube commençait à poindre à ce moment. Amadis aperçut Gandalin à ses côtés et il lui dit :

— Si tu as résolu de m'accompagner, jure de ne me détourner de rien, soit en paroles, soit en actions, sinon prends un autre chemin, que je ne te voie plus!...

— Sur mon honneur, répondit Gandalin, je ferai ce que vous ordonnerez!...

Alors Amadis lui fit prendre ses armes et retirer de son écu l'épée du chevalier amoureux, à qui elle fut rendue.

CHAPITRE XV

Quel était le chevalier vaincu par Amadis et ce qui lui était advenu avant de combattre contre lui.

Ce chevalier s'appelait Le Patin, frère de Sidon, alors empereur de Rome. On le respectait partout, parce qu'il était chevalier redoutable, et, de plus, parce que son frère, trop âgé pour avoir descendance, devait lui laisser ses États.

Le Patin tenait un jour devis d'amour avec la reine de Sardaigne, nommée Sadamire, et mutuellement ils se louaient de leurs attraits. Le Patin, enivré de cet encens, projet a incontinent d'aller en Grande-Bretagne disputer pour Sadamire contre Oriane le prix de beauté.

— Je soutiendrai, disait-il, votre beauté seul contre les deux meilleurs chevaliers qui diront le contraire... Si je suis vaincu, je veux que le roi Lisvart me tranche la tête...

— Je ne suis pas de cet avis, répondit la reine. Il y a d'autres moyens de prouver sa chevalerie.

— J'ai juré de prouver que vous êtes aimée du meilleur chevalier de la terre, et je poursuivrai mon dessein, repartit Le Patin.

En effet, peu de temps après il se rendit à la cour du roi Lisvart. Et comme son train était plus riche que l'ordinaire des chevaliers errants, le roi le prit à part afin de connaître son nom et lui faire l'honneur qu'il méritait.

— Sire, répondit Patin, je ne suis pas venu ici pour cacher mon nom, mais au contraire pour me faire connaître de vous et de vos seigneurs... Je suis Le Patin, frère de l'empereur de Rome... Je vous en dirai davantage après avoir vu madame Oriane, votre fille...

Le roi l'embrassa comme son cousin, s'excusant de ne l'avoir reconnu plus tôt. A souper, les richesses des appartements et le nombre des seigneurs lui firent paraître mesquin le train de son frère.

Le lendemain, la reine le reçut avec Oriane, qui lui parut si belle qu'il transporta tout son amour

pour Sadamire dans son regard. Pourtant Oriane était pâlie par sa jalousie à l'encontre d'Amadis!...

Le Patin fut si fort enamouré qu'il résolut de demander Oriane en mariage, pensant qu'on la lui accorderait facilement à cause de sa naissance.

Après le dîner, comme il devisait avec le roi de choses et d'autres, il aborda ce sujet inattendu.

— Sire, dit-il, maintenant que j'ai vu votre fille Oriane, je vous demande sa main... Par mon frère, je serai un jour empereur de Rome, et, dès aujourd'hui, je ne connais prince qui ne m'employât de préférence à tout autre. J'ai fait une route si longue pour vous prier de m'accorder cet honneur de me prendre pour gendre.

— Mon cousin, répondit le roi, la reine et moi avons résolu de nous fier au choix de notre fille... Je lui ferai votre proposition qui nous honore tous, croyez-le.

Le roi n'en souffla mot à Oriane, mais répondit au Patin qu'elle avait refusé de s'établir encore si tôt.

Le Patin demanda à Oriane si elle approuvait l'avis de son père; elle assura que de tout temps elle avait été soumise à ses moindres volontés. Il se tint pour accepté de la princesse et résolut d'aller éprouver sa vaillance contre les chevaliers errants.

Le roi lui représenta tous les dangers qui l'attendaient contre des hommes habitués à toutes les armes, mais il ne put le détourner du désir de faire entendre parler de ses prouesses. Le Patin partit donc après avoir composé la chanson qui soutint son courage jusqu'à sa rencontre avec le désolé Amadis.

Durin, quittant Amadis pour retourner vers Oriane, passa près du chevalier blessé qui l'appela pour se faire panser dans les environs.

— Il n'y a qu'un endroit convenable, dit Durin, mais on y est en ce moment si affligé du départ de celui qui l'a gagné qu'on ne vous répondra pas.

— Il me semble, fit Le Patin, que ce lieu gagné doit être l'Ile Ferme. Elle est déjà gagnée? j'en suis fâché, car je me proposais de le tenter.

Durin lui répondit en souriant:

— Sur ma foi, au lieu d'honneur il vous serait arrivé bien de la honte, à moins que vous n'ayez quelque prouesse cachée supérieure à ce que vous nous avez montré.

Le Patin, furieux, voulut châtier Durin, mais il fut curieux de connaître l'auteur de la conquête de l'ile, et lui demanda son nom.

— Après avoir entendu le vôtre, répondit Durin.

Le Patin lui apprit qu'il était le frère de l'empereur de Rome.

— J'en suis bien aise, répliqua Durin, mais je vous vois aussi fort de lignage que faible sous les armes et grossier en langage, d'après les propos que vous avez tenu tout à l'heure au chevalier que vous désirez connaître, qui est celui-là même qui vous a mis en bon état. Vous m'accorderez aisément qu'il est mieux que vous digne de cette conquête.

Ce disant, il donna des éperons à son cheval sur la route de Londres, avec la résolution de raconter à madame Oriane toutes les paroles et les hauts faits d'Amadis.

CHAPITRE XVI

Comment Galaor, Florestan et Agraies entreprirent la recherche d'Amadis qui, laissant ses armes et son nom, s'était retiré pour vivre avec un ermite.

En quittant l'Ile-Ferme, Amadis n'avait prévenu ni Galaor, ni Florestan, ni Agraies; Isanie avait juré de garder le secret de son départ.

Le lendemain, privés de leur ami, ils le réclamèrent au gouverneur qui, les larmes aux yeux, leur raconta tout ce qui s'était passé.

Ils furent contristés de tous ces détails navrants.

Galaor s'écria que, malgré toute défense, il rechercherait son frère, et qu'il le vengerait ou mourrait à la peine.

Isanie pria Galaor de se charger du nain Ardan que lui laissait Amadis.

Le pauvre nain s'arrachait les cheveux et parlait de se tuer si son maître était défunt; enfin, pendant quelque temps ce ne furent que lamentations et sanglots.

Florestan prit la parole le premier et dit :

— Laissons là les pleurs qui vont bien aux femmes et agissons de suite, car le temps passe et le seigneur Amadis s'éloigne à chaque minute.

Ils montèrent à cheval sous la conduite d'Isanie jusqu'à l'endroit où Amadis l'avait laissé, puis ils continuèrent jusqu'à ce qu'ils trouvèrent Le Patin blessé à qui ses écuyers faisaient une litière avec des branches. Ils le saluèrent en passant et lui demandèrent qui l'avait ainsi outragé. Mais il fit signe que ses écuyers répondraient pour lui. Galaor apprit que c'était de la main d'un chevalier venu de l'Ile-Ferme, qu'il avait été si mal habillé.

— Et qu'est devenu ce chevalier? fit Galaor.

— Nous ne le savons point, répondirent les écuyers; nous étions loin d'ici pendant le combat; nous pensons l'avoir rencontré en venant; il courait à travers la forêt en poussant des plaintes, et suivi d'un écuyer en deuil portant ses armes et son écu à deux lions de sable.

— C'est celui que nous cherchons, dit Florestan.

Les écuyers indiquèrent la route que prirent les chevaliers au galop. Les chevaliers marchèrent longtemps et s'arrêtèrent à un carrefour où ils décidèrent de se séparer pour se retrouver, à la Saint-Jean suivante, à la cour du roi Lisvart. Leurs adieux furent déchirants, et leurs recherches infructueuses au milieu d'un dédale d'aventures et de dangers. Amadis, après avoir renvoyé Durin, lança son cheval à fond de train et arriva à un torrent qui coupait une vallée. Ce lieu étant très-retiré, il s'y arrêta et Gandalin l'y rejoignit.

— Prends ces deux chevaux et me laisse, lui dit-il; fatigue ou repos ne peuvent soulager mon mal, je ne pense plus qu'à mourir.

— Ecoutez-moi, répondit Gandalin, votre dame



a dû recevoir quelque faux rapport sur vous, car elle n'a pu changer ainsi subitement amour en haine sans cause ni raison; la vérité se fera connaître, et ne désespérez pas de la voir proclamée par celle même qui cause votre malheur aujourd'hui.

—Tais-toi, répliqua Amadis; en mourant, j'obéis à ma dame, s'il lui plaît m'octroyer cet ordre; si je n'attribuais tes paroles à l'intérêt que tu as pour moi, je te décollerais la tête.

Puis il se leva égaré et côtoya le torrent.

Gandalin ne voulut pas le suivre; accablé de fatigue, il s'endormit profondément.

Amadis, en revenant, l'aperçut, ne le réveilla pas, mais alla prendre et seller son cheval; puis, cachant les harnais de celui de Gandalin dans les buissons, il gagna le haut de la montagne.

Il marcha jusqu'au lendemain et s'arrêta à la fontaine nommée du Plein-Champ, pour faire rafraichir son cheval.

En s'approchant, il aperçut un religieux fort âgé qui faisait boire son âne.

Amadis le salua et lui demanda s'il était prêtre.

— Oui, certes, répondit le vénérable vieillard, il y a plus de quarante ans que je le suis; si vous avez quelque péché à confesser, je vous en donne l'occasion.

Amadis se jeta à ses genoux et lui fit le récit de ses aventures.

— Je vois, dit à la fin le religieux, que vous êtes de haute lignée; oubliez ces chagrins causés par une femme dont le cœur se prend vite et oublie plus vite encore. Eloignez-vous désormais de ces occasions qui déplaisent à Dieu et aux personnes de vertu.

— Ah! mon père, répondit Amadis, j'en suis arrivé à détester la vie, et je vous supplie, au nom de votre Dieu, de me recevoir en votre compagnie et consoler ma pauvre âme bientôt veuve de mon misérable corps!

Dès à présent, je quitte harnais et chevaux pour vous suivre à pied et faire telle pénitence qu'il vous conviendra de m'infliger; sur votre refus, j'irai me perdre à travers ces bois sans absolution et vous en serez coupable.

— Croyez-moi, repartit l'ermite, un pareil désespoir ne convient pas à un chevalier comme vous; les femmes se fient bien plus aux rapports qu'on leur fait qu'à la vertu de leurs amants, vous l'éprouvez vous-même en ce moment : soyez ferme dans la constance et la vertu, et puisque Dieu vous a créé fils de roi, vous gouvernerez un jour le monde où il vous faut retourner.

— Mon père, répliqua Amadis, le soin de mon âme me préoccupe par-dessus tout, acceptez-moi comme société ou bien je me laisserai occire par les bêtes de cette forêt.

A cette obstination, le vieillard répondit par des larmes amères; sa longue barbe blanche en était inondée, il continua pourtant :

— Hélas! mon enfant, la vie austère que je mène et le lieu que j'habite ne vous conviennent guère. Mon ermitage est au sommet d'un rocher situé à sept lieues en mer; on n'y peut arriver qu'au commencement du printemps; malgré cela, Dieu m'y conserve depuis trente ans à l'aide des aumônes de quelques bonnes gens d ici.

— Je vous assure, fit Amadis, que cela comble mes désirs; je vous supplie derechef, pour l'amour de Dieu, de m'emmener avec vous.

L'ermite, attendri par cette insistance, consentit à le prendre chez lui.

Amadis lui baisa les pieds, implorant une pénitence; le saint homme récita les vêpres, après lesquelles il tira de sa besace une croûte de pain et un poisson cuit au soleil, et pria Amadis de partager avec lui.

Quoiqu'il n'eût rien pris depuis trois jours, Amadis refusa.

— Mon fils, lui dit l'ermite, vous avez promis de m'obéir, mangez; si vous mouriez en état de rébellion, votre âme serait perdue.

Amadis se contraignit à manger quelques miettes, son cœur éclatait en soupirs. Après cette collation, l'ermite étendit son manteau, se coucha dessus et se reposa. Amadis se tint à ses pieds et tâcha de s'endormir; mais le sommeil ne s'empara de lui qu'après bien des agitations, et il rêva qu'il était enfermé dans une pièce obscure sans issue; Mabile et la demoiselle de Danemark l'y venaient visiter, précédées d'un rayon de soleil. Elles l'emmenaient ensuite vers un palais.

A peine était-il dehors qu'il vit Oriane enveloppée de feu, et il se mit à crier :

— Jésus! secourez madame Oriane!

Et lui-même se jeta au feu pour la sauver, la prit entre ses bras et l'emporta sur une pelouse toute fraiche et verte.

Au cri que poussa Amadis, le bon ermite s'éveilla et lui en demanda la raison.

—Mon père, répondit Amadis, je viens d'éprouver en dormant un malaise tel que je m'étonne d'être encore en vie.

— Votre déclamation l'a assez prouvé, répliqua l'ermite; mais levons-nous, il est temps de partir.

Et il monta sur son âne, suivi d'Amadis; tous deux prirent le chemin de l'ermitage, et en devisant Amadis pria son compagnon de lui accorder une grâce, ce qui lui fut promis.

— Je vous supplie, dit Amadis, de ne dire à personne qui je suis; nommez-moi comme il vous plaira; quand je serai mort, vous avertirez mes frères de venir prendre mon corps pour lui donner la sépulture en Gaule.

— Votre mort et votre vie, répondit l'ermite, sont à Dieu; vous l'offensez en parlant ainsi; aimez-le pour qu'il vous aide. Quel nom toutefois voulez-vous porter?

— Celui qui vous plaira, fit Amadis.

Et tout en cheminant, l'ermite examinait Amadis qui lui paraissait de plus en plus beau, mais il le voyait si désolé qu'il s'avisa de lui donner un nom conforme à sa mélancolie.

— Mon fils, quoique vous soyez jeune et de belle taille, lui dit-il, votre ennui pourtant rend votre existence ténébreuse; c'est pourquoi je vous donne le nom de *Beau-Ténébreux*.

Ce nom plut à Amadis, car il indiquait de la part de l'ermite une fantaisie intelligente.

Ils arrivèrent à la nuit près de la mer, où une barque les mena à la *Roche-Pauvre*, nommée ainsi à cause de la stérilité du lieu.

L'ermite reprit la conversation et confia à Amadis son nom qui était Andahod; il avait été dans le

monde et connaissait les sciences, mais Dieu lui conseilla un jour de se retirer dans ce pauvre endroit, où il demeurait depuis trente ans, sans en être sorti, excepté la veille de sa rencontre avec Amadis, pour assister aux obsèques d'une de ses sœurs.

Le Beau-Ténébreux fut ravi de se trouver dans un endroit où bientôt la mort finirait ses ennuis. Il passa ses jours en pleurs, dédaignant son ancienne gloire et méprisant toutes les vanités.

Le dépit d'une faible femme l'avait rendu misanthrope, et il n'avait pas été plus invulnérable qu'une infinité de grands personnages de l'ancien temps.

Au lieu de les prendre pour exemple, il eût dû éviter leurs fautes, ce dont il ne s'avisa point.

Gandalin, en s'éveillant, se trouva seul et appela Amadis. L'écho seul lui répondit et il supposa la vérité.

Toutefois, résolu de chercher son maître, il s'aperçut qu'il n'avait ni bride ni selle; il les trouva enfin ainsi que le cheval, et, s'étant mis en selle, il ne sut de quel côté s'avancer; il marcha cinq jours de village en village, s'informant d'Amadis.

Il déboucha un jour dans la prairie où Amadis avait laissé ses armes et vit un pavillon abritant deux demoiselles.

— Avez-vous vu, leur dit-il, passer un chevalier portant écu d'or à deux lions de sable.

— Nous avons trouvé l'écu et le reste de son harnois, répondirent-elles, quant à lui, nous ne le vîmes pas.

— Ah! vierge Marie, s'écria Gandalin, c'est fait de lui, las! quel malheur! Le meilleur chevalier du monde est-il ainsi perdu!

Sa douleur était vraiment affreuse et navrante.

— Comment, disait-il, ai-je pu vous garder si mal, négliger mes devoirs envers vous qui étiez le rempart de tous les misérables, ô mon seigneur. Et je vous ai laissé partir au moment où je devais le plus m'attacher à vous.

Le pauvre Gandalin se laissa choir de son cheval tant il était ému.

Alors les demoiselles s'écrièrent :

— Jésus, cet écuyer est mort!

Elles coururent à lui et le firent revenir à la raison.

— Mon ami, lui dirent-elles, votre maître est peut-être vivant; au lieu de vous désespérer, prenez courage pour tenter de le retrouver.

Gandalin se rendit à ces raisons et il résolut de faire tant de démarches, qu'il aurait enfin des nouvelles d'Amadis.

Les demoiselles lui racontèrent qu'étant en la compagnie de don Guillan-le-Pensif, qui les avait délivrées de la prison de Gardinos-le-Félon, elles s'étaient arrêtées dans la prairie et qu'elles y étaient depuis quatre jours.

Don Guillan avait reconnu les armes d'Amadis et les avait pendues à un arbre, jurant qu'elles appartenaient au premier chevalier du monde : qu'il lui fallait, sans tarder, aller à sa recherche.

— Il nous a confié la garde de ces armes, et depuis trois jours il est revenu le soir sans succès; ce matin il a emporté l'écu du chevalier perdu, en disant :

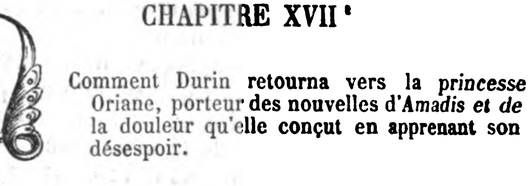
— Certes, écu, vous faites un mauvais échange de votre maître à moi.

— Don Guillan doit porter ce trophée à la cour du roi Lisvart, afin qu'on pleure le défunt; nous-mêmes nous devons informer la reine Brisène de ce que Guillan a fait pour nous.

Gandalin les recommanda à Dieu, les assurant qu'il continuerait, jusqu'à ce que mort l'empêchât, de chercher celui duquel dépendait son repos.

CHAPITRE XVII

Comment Durin retourna vers la princesse Oriane, porteur des nouvelles d'Amadis et de la douleur qu'elle conçut en apprenant son désespoir.



Durin, en laissant Le Patin dans la forêt, se pressa si fort pour retrouver Oriane, qu'en dix jours il arriva à Londres.

Oriane, en l'apercevant, se mit à trembler si fort, qu'elle ne put parler et qu'elle pria la demoiselle de Danemark de le faire entrer dans sa chambre, où elle voulait rester seule avec Durin.

Durin se mit à genoux et Oriane lui dit :

— Mon ami, raconte-moi sincèrement en quel état tu as trouvé Amadis, la contenance qu'il a eue en lisant ma lettre et ce que tu penses de la reine Briolanie.

— Madame, répondit Durin, quelqu'incroyable que vous paraîtra la vérité je vais vous la dire.

Durin raconta toutes les circonstances de son voyage jusqu'à l'Ile Ferme et en vint aux épreuves de loyauté d'amour épuisées par Amadis.

Une gracieuse rougeur embellit le pâle visage d'Oriane à cette nouvelle qui l'empêchait de soupçonner la fidélité de son chevalier.

— Madame, continua Durin, mon seigneur Amadis a franchi ensuite le seuil de la chambre enchantée et gagné la couronne de l'Ile Ferme, disputée depuis cent ans par les meilleurs chevaliers. Nous avons pu visiter toutes les richesses de ce palais qui n'a d'égal en aucun lieu du monde.

— Vraiment, Durin, fit Oriane, la fortune lui a été bien favorable.

— Sans doute, répondit Durin, mais bien rigoureuse aussi. Plût à Dieu qu'un autre que moi lui eût porté votre lettre.

— Comment, reprit Oriane, dis-moi ce qu'il fit en la lisant?

— Ma dame, cette fâcheuse lettre, répliqua Durin, les larmes aux yeux, a causé la mort du seigneur Amadis. Vous avez forgé le glaive que j'ai porté! Nous sommes tous les deux coupables d'homicide!

Durin entra dans tous les détails du départ d'Amadis, des adieux qu'il avait faits, de son combat avec Le Patin. Il était aussi désolé qu'Oriane, dont le cœur se soulevait comme une mer furieuse; la pauvre dame finit par ne plus écouter et s'évanouit...

Durin appela Mabile et la demoiselle de Danemark.



— Secourez dame Oriane, dit-il, qui est frappée d'un mal auquel il n'est pas de remède. Si elle a failli, le châtiment lui est justement revenu.

Oriane revint à elle après une longue pamoison, elle soupira et dit d'une voix faible et dolente :

— Que je suis malheureuse d'avoir fait mourir celui que j'aimais le plus au monde; ô mon ami! puisque je ne puis réparer le mal dont je suis cause, acceptez le sacrifice de ma vie. Mon ingratitude sera ainsi punie et votre loyauté reconnue...

Elle voulait continuer, mais sa voix s'éteignit.

Les dames qui l'entouraient voulaient appeler Durin pour connaître la raison de son délire, mais Mabile délaça Oriane et lui donna tant de soins qu'elle reprit connaissance.

— Plût à Dieu que je fusse morte, dit la belle éplorée, d'avoir causé à mon seigneur Amadis, chagrin de mort.

— Croyez-vous, répondit Mabile, que mon cousin, s'il est parti, comme a dit Durin, a un autre motif que celui de faire passer sa mélancolie en attendant que son innocence soit reconnue. Ecrivez-lui de venir vous trouver à Mirefleur, où vous l'attendez pour avoir pardon de votre faute.

— Ah! cousine, fit Oriane, pensez-vous qu'il daigne jamais me regarder, ni faire un pas pour moi?...

— L'amour qu'il a pour vous, reprit Mabile, dépasse le chagrin que vous lui avez causé; lorsqu'il apprendra votre regret, il oubliera d'avoir été maltraité. Il faut que la demoiselle de Danemark se charge de le trouver, il la connaît et a confiance en elle.

— Eh bien! soupira Oriane, que Dieu l'accompagne et la ramène ici.

La lettre fut écrite à l'instant par Oriane et remise à la demoiselle de Danemark, qui partit pour l'Ecosse où Amadis devait, suivant ces dames, s'être retiré avec Gandalin.

Pour colorer ce voyage, on fit entendre à la reine que Mabile envoyait quérir en Ecosse des nouvelles de sa mère par la demoiselle de Danemark qui partit avec Durin son frère, et Enil, cousin de Gandalin.

Les voyageurs arrivèrent bientôt à Vegil, port qui sépare la Grande-Bretagne du royaume d'Ecosse.

Six jours après, ils étaient à Poligez, où ils trouvèrent Gandales qui s'en allait en chasse.

Gandales apprit que deux princesses envoyaient des présents à la reine d'Ecosse; que ces princesses étaient Oriane et Mabile, qu'il connaissait bien.

Il reçut la demoiselle de Danemark et ses écuyers avec grand honneur, dans son propre palais, puis leur demanda des nouvelles d'Amadis.

La demoiselle fut bien surprise de s'être ainsi fourvoyée, mais elle ne le fit pas paraître et répondit qu'on ne l'avait pas revu à la cour depuis son départ pour venger Briolanie.

— On croit qu'il est venu vous voir en Ecosse ainsi que la reine et ses parentes, et l'on m'a chargé de lettres pour lui.

La demoiselle parlait ainsi, pour empêcher Amadis de se cacher sitôt qu'il supposerait avoir des nouvelles d'Oriane.

— Il y a longtemps, dit Gandales, que je désire revoir Amadis, plût à Dieu que vous l'eussiez rencontré ici.

Pendant trois jous on fêta les voyageurs, et le quatrième, la demoiselle remit à la reine d'Ecosse les lettres et présents que Brisène lui envoyait.

CHAPITRE XVIII

Comment don Guillan-le-Pensif en portant en la cour du roi Lisvart les armes d'Amadis, qu'il avait trouvées, eut maille à partir avec quelques chevaliers ennemis de son seigneur.

Don Guillan-le-Pensif, après avoir quitté la fontaine où il avait trouvé les armes d'Amadis, se mit à cheminer pour gagner la cour du roi Lisvart. Il portait ordinairement à son cou l'écu du vaillant fils de Périon et ne l'ôtait de là que lorsqu'il avait à combattre, cas auquel il prenait son propre écu, craignant d'offenser l'autre.

Il y avait bien six jours qu'il cheminait ainsi, dolent et pensif, lorsqu'il fit rencontre de deux chevaliers, cousins d'Arcalaüs, lesquels reconnaissant la targe d'Amadis et supposant naturellement que c'était à ce vaillant homme qu'ils avaient à faire, délibérèrent entre eux de l'assaillir.

— Nous porterons la tête de ce paillard à notre oncle Arcalaüs! ajoutèrent-ils un peu haut.

Guillan entendit cela, et, la colère lui montant au visage, il leur répondit :

— Par Dieu! mes paillards, vous comptez bien là sans votre hôte... Apprenez, s'il vous plaît, que jamais les traîtres ne m'ont épouvanté, et vous êtes des traîtres, puisque vous êtes parents d'Arcalaüs!...

Lors, baissant la tête et couchant son bois, il donna au travers d'eux comme une corneille qui veut abattre des noix, et il en abattit un du premier coup, bien que ces cousins d'Arcalaüs fussent jeunes et roides. Quant au second, voyant bien que le même sort lui était réservé, il s'enfuit sans demander son reste.

Guillan-le-Pensif ne se souciait pas trop, d'ailleurs, de le poursuivre, étant un peu blessé. Il reprit donc sa route sans plus de souci et, sur le soir, comme il se faisait tard, il s'arrêta chez un sien ami, qui lui donna volontiers l'hospitalité. Le lendemain, dès l'aube, il allait déloger, lorsque son hôte, s'apercevant qu'il n'avait plus de lance, le pria d'en accepter une, ce qui lui agréa. Puis il se remit en route.

Vers le milieu du jour, il arriva près d'un fleuve, appelé Guynon, sur lequel était assis un pont large seulement pour passer deux chevaux de front. En s'approchant de plus près, Guillan avisa un chevalier qui portait un écu vert à bande d'argent, et dans lequel il reconnut son cousin Ladasin. Ladasin se disposait à passer le pont; mais, de l'autre côté, il y avait un chevalier, la lance en arrêt, qui lui défendit de passer outre sans avoir rompu une lance avec lui.

— Je ne m'arrête pas pour si peu de chose! répondit dédaigneusement Ladasin.

Et, donnant des éperons à son cheval, il s'élança pour passer. Autant en fit celui qui gardait le passage, lequel était monté sur un grand cheval bai et portait un heaume noir et un écu d'argent à un lion de sable. Leur choc fut si violent que Ladasin tomba dans le fleuve, où, sans doute aucun, il se fût noyé, tant à cause du poids de ses armes qu'à cause de la hauteur d'où il était chu, s'il n'eût par bonheur rencontré quelques débris de bois auxquels il se harpa.

Pendant que celui qui l'avait abattu retournait tranquillement à sa place, à l'extrémité du pont, Don Guillan-le-Pensif courait au secours de son cousin et le tirait à bord.

— Par Dieu! cousin, lui dit-il, sans ces rames vous étiez noyé!... Par ainsi, les chevaliers étrangers comme vous et moi devraient se méfier des joutes sur de tels ponts, car ceux qui les gardent y ont leurs chevaux faits et adextrés de longue main, avec lesquels ils acquièrent plus que par leur vaillance propre, honneur et réputation au préjudice de chevaliers qui valent cependant mieux qu'eux... Quant à moi, je serais un jour entier sans jouter avant que de me mettre en tel hasard, et je me retirerais de ce moment si je n'avais à vous venger du bain que vous venez de prendre contre votre gré!...

Cela dit, Guillan-le-Pensif s'assura sur ses étriers, mit sa lance en arrêt et courut sus au chevalier à l'écu d'argent, lequel en faisait autant de son côté.

Guillan fut plus heureux que son cousin, et ce fut lui, cette fois, qui envoya son adversaire dans la rivière, avec son cheval. Tous deux nagèrent, le chevalier du côté de son bord, son cheval du côté où se tenaient les écuyers de Ladasin, dont le cheval, tout à l'heure, avait fui sur le bord opposé; ce qui amena, tout naturellement, une demande d'échange.

— Comment?... répondit le chevalier au heaume noir à l'écuyer qui était venu réclamer le cheval de Ladasin et aussi celui de Guillan qui s'était échappé du côté de ce chevalier. Comment?... Pensent-ils donc échapper aussi facilement de mes mains?

— Oui bien, répondit l'écuyer, car ils ont fait au passage tout ce que la coutume requiert.

— Non, pas encore, reprit le chevalier au heaume noir, puisque nous sommes tombés tous deux... Il faut qu'ils gagnent leur droit de passage avec l'épée.

Et, sans plus discourir, il s'avança incontinent vers Guillan-le-Pensif, et, le prenant à parti, il lui dit :

— Chevalier, vous avez fait longuement parler votre ambassadeur... A votre tour maintenant : êtes-vous vassal du roi Lisvart?...

— Pourquoi me demandez-vous cela? répondit Guillan-le-Pensif.

— Plut à Dieu que je le tinsse lui-même en votre lieu et place, car, par ma tête! il ne régnerait plus un seul jour de sa vie!...

— Si le roi Lisvart, mon seigneur, était à ma place, je suis sûr qu'il vous ferait vite repentir de cette extravagance... Mais, comme il est absent, et que je sais le mal que vous lui voulez, je vais le remplacer du mieux qu'il me sera possible, d'autant mieux que j'ai en ce moment la plus grande envie de combattre que j'aie jamais eue!

— Nous verrons bien!... Avant qu'il soit mi-jour, je vous mettrai en tel état, que vous lui emporterez de mes nouvelle!... Mais, avant que vous ne receviez le traitement que vous méritez si bien, je veux que vous sachiez qui je suis et quels présents j'enverrai par vous à votre roi Lisvart.

Bien que ces propos du chevalier au heaume noir déplussent considérablement à Guillan-le-Pensif et qu'il eût à chaque instant la démangeaison de commencer le combat, il se contint, pour *apprendre* le nom de cet outrecuidant personnage.

— Sachez donc, reprit ce dernier, que j'ai nom Gandalod, et que je suis le fils de Bersinan, jadis seigneur de Sansuègne, qui fut si méchamment mis à mort par le roi Lisvart en la ville de Londres... Les présents que je lui enverrai sont, d'abord, les têtes des quatre chevaliers de sa maison que je tiens prisonniers, et dont l'un est Giontes, son neveu; ensuite votre main droite, que je pendrai à votre cou après vous l'avoir coupée et séparée du bras.

— Par Dieu! traître, s'écria Guillan-le-Pensif, si tu en sais faire autant que tu te vantes, ce sera beaucoup; mais je crois que tu mentiras!...

Ce disant, le brave Guillan vint se ruer sur le fils de Barsinan, et alors commença entre eux un combat âpre et cruel, car, sans reprendre haleine un instant, ils se pressaient tant et si fort l'un l'autre, que Ladasin et les écuyers présents ne pensaient pas que l'un des deux pût échapper de mort.

Néanmoins, ils se maintenaient si bien que l'on n'eût pu juger quel était le meilleur. Tous deux, en effet, étaient prompts chevaliers, hardis, rompus aux armes, si bien rompus même que, malgré la multiplicité et la violence des coups qu'ils s'adressaient mutuellement, peu d'entre ces coups les endommageaient jusqu'à la chair vive.

Au plus fort de leur combat, un bruit de cor se fit entendre, venant de la tour voisine. Guillan s'en étonna, pensant que c'était le signal d'un secours qui arrivait à son ennemi, qui s'en étonna également, pensant que c'était le signal de la révolte de ses prisonniers. A cette cause, chacun des deux fit plus d'efforts que devant, afin de vaincre son compagnon avant l'arrivée du secours annoncé. Gandalod se lança sur Guillan, croyant le désarçonner du coup; mais Guillan le serra si fortement qu'ils tombèrent tous deux à terre, roulant l'un sur l'autre, sans toutefois que les épées leur sortissent des poings, et, si bien s'y prit Guillan qu'il gagna le dessus.

Une fois debout, l'épée haute, Guillan ne se fit faute de l'abaisser sur son adversaire, qui reçut là cinq où si grands coups qui l'étonnèrent plus que de raison et l'affaiblirent plus qu'il n'eût voulu : un dernier coup, plus âpre que les autres, l'acheva en lui détachant le bras de l'épaule.

Lors, se relevant comme par ressort, sous l'impression de sa violente douleur, Gandalod se mit à fuir dans la direction de la tour en poussant un horrible cri. Mais le vaillant Guillan le devança, et, l'empoignant par le heaume, il le tira si rude-



ment qu'il le lui arracha de la tête. Puis, lui mettant l'épée en la gorge, il lui dit :

— Par Dieu! traître, fils de traître, c'est vous qui irez vers le roi Lisvart lui présenter d'autres têtes que celles que vous lui aviez dédiées, et si vous ne me voulez obéir, la vôtre m'en fera raison.

— Hélas, répondit Gandalod, j'aime encore mieux m'en rapporter à la miséricorde du roi que de mourir présentement...

Lors, il bailla sa foi à Guillan, et tous deux remontèrent à cheval, ainsi que Ladasin, émerveillé de la vaillance de son cousin, lequel, cependant, était habitué à en témoigner souventes fois.

Au même instant, ils entendirent une grande rumeur du côté de la tour, et ils en virent sortir un garde, qui se mit à fuir. Ils l'arrêtent pour savoir de lui la cause de sa fuite et de cette rumeur.

— Les prisonniers se sont révoltés, répondit-il d'un air effaré... Ils sont sortis de la fosse où on les tenait, puis se sont armés et ont fait un massacre des gardes mes compagnons...

Comme il finissait de parler, Guillan et son cousin virent sortir de la tour, d'abord un chevalier que poursuivaient trois ou quatre prisonniers, puis sept hallebardiers qui s'enfuirent vers le bois voisin.

Mais Guillan et Ladasin ne les laissèrent pas s'enfuir ainsi : ils leur coururent sus, en tuèrent quatre et s'emparèrent du chevalier que poursuivaient les prisonniers.

Ces derniers, heureux d'avoir reconquis leur liberté, s'en vinrent saluer Guillan-le-Pensif, qu'ils reconnurent tous.

— Mes seigneurs, leur dit ce vaillant homme, je ne puis longuement demeurer avec vous, car je suis forcé d'aller trouver le roi Lisvart... Mais mon cousin Ladasin vous fera compagnie... Lorsque vous serez rafraîchis, venez, je vous prie, à la cour, et amenez quant et vous ces deux chevaliers que je vous baille en garde jusqu'à ce que le roi Lisvart en ait ordonné selon sa justice... Je demanderai en outre à l'un de vous de demeurer pour garder cette place, jusqu'à ce que j'y aie pourvu.

Les chevaliers promirent. Alors, les recommandant à Dieu, Guillan-le-Pensif retira son écu de son cou, le bailla en garde à l'un de ses écuyers, et, en reprenant celui d'Amadis, ainsi qu'il en avait coutume, les larmes lui vinrent aux yeux malgré lui. Et comme ses compagnons s'étonnaient de le voir ainsi changer d'écu, avec ce regret, il leur répondit :

— Cet écu que je viens de placer à mon cou, après en avoir ôté le mien, est celui du meilleur chevalier du monde! C'est l'écu du vaillant et incomparable Amadis de Gaule.

Cela dit, Guillan le Pensif reprit son chemin, et, au bout de quelques journées, il arriva en la cour du roi Lisvart sans avoir eu d'autres aventures.

CHAPITRE XIX

Comment Oriane et la reine Brisène reçurent don Guillan-le-Pensif, qui leur apportait les armes du vaillant Amadis de Gaule.

On savait déjà, à la cour de Lisvart, que le vaillant Amadis de Gaule avait mis fin à toutes les aventures de l'Ile Ferme, gagné la seigneurie d'icelle, et qu'il s'en était allé secrètement, avec une grande tristesse, on ne savait pas où ni pourquoi.

Guillan-le-Pensif entra dans la salle portant toujours à son cou l'écu d'Amadis, et il alla faire sa révérence au roi.

— Quelles nouvelles avez-vous d'Amadis! demanda Lisvart.

— Sire, répondit Guillan, je n'en sais nulles. Toutefois, s'il vous plaît, je vous réciterai devant la reine comment j'ai trouvé ses armes et son écu que voici.

— Vraiment, reprit le roi, j'en suis très content; puisqu'il était son chevalier, c'est raison qu'elle sache la première ce qu'il est devenu...

Ce disant, le roi prit Guillan-le-Pensif par la main et le conduisit auprès de la reine.

— Madame, dit alors Guillan en s'agenouillant, il y a quelques jours, en quête du vaillant Amadis, je passais auprès d'une fontaine que l'on nomme la fontaine de Plein-Champ : j'y trouvai toutes les armes de cet incomparable chevalier..... Je vous les apporte, madame, afin que vous les fassiez mettre en un lieu éminent, où chacun les puisse voir, où chacun puisse, en les contemplant, prendre exemple sur celui à qui elles furent, lequel, par sa haute chevalerie, a acquis le premier rang entre tous ceux qui jamais portèrent cuirasse au dos...

— Quel dommage que la perte d'un si bon chevalier! s'écria la reine, toute dolente. Beaucoup de vivants y perdent leur soutien, leur protecteur, leur ami!... Et je vous sais très bon gré, seigneur Guillan, de ce que vous avez fait pour lui et pour moi tout ensemble... Je vous promets que ceux qui, comme vous, voudront se mettre en quête pour le trouver, me donneront occasion, et à toutes autres dames, de leur vouloir du bien pour l'amour de celui qui était tant à leur commandement.

Ainsi se manifesta le chagrin de la reine et du roi. Il ne fut rien au prix de celui qui s'empara de la belle et malheureuse Oriane. Car si, auparavant, elle avait eu des angoisses pour la grande faute qu'elle avait faite, maintenant ces angoisses redoublèrent avec une mélancolie si grande qu'il lui fut impossible de demeurer là plus longtemps.

Elle courut dans sa chambre, et, se jetant sur son lit, elle se prit à crier :

—Ah! malheureuse! malheureuse que je suis?.. Je puis bien maintenant dire que toute la félicité que j'eus jamais est un vrai fantôme et mon tourment une pure vérité..... Car si j'ai quelque contentement, c'est seulement par les songes qui me sollicitent la nuit... Car, en veillant, toute austérité afflige mon pauvre esprit, de sorte que, autant

le jour m'est martyre, autant la nuit m'est bonheur, parce qu'en dormant je me vois souvent devant mon ami..... Mais le réveil! le réveil, qui me prive de tant d'aise, combien il est cruel!... Ah! mes yeux, non plus yeux mais ruisseaux de larmes, vous êtes bien abusés, puisqu'étant clos vous voyez celui seul qui vous contente, et que, ouverts, tous les ennuis du monde viennent vous offusquer!..... Par bonheur, la mort, que je sens prochaine, me délivrera de cette anxiété, et vous, amant cher, vous serez vengé de la plus ingrate qui fut jamais!...

Alors, comme furieuse, Oriane se leva, résolue à se précipiter du haut en bas de ses fenêtres. Mais, au moment où elle allait accomplir ce funeste dessein, Mabile, qui l'avait suivie, épiée et entendue, se précipita à son encontre, l'arrêta et lui représenta l'infamie qu'elle acquerrait, si seulement on apprenait qu'elle eût eu ce vouloir. Elle ajouta, après lui avoir parlé du retour probable d'Amadis :

— Comment, chère Oriane, où est donc cette constance de fille de sang royal? Où est cette prudence dont on vous loue tant? La moindre nouvelle vous met la tête et le cœur à l'envers, et les plus fausses sont les mieux accueillies..... Je ne vous reconnais plus, mignonne....., Avez-vous déjà oublié le mal qui faillit vous advenir il y a un an, par les fausses nouvelles qu'Arcalaüs apporta à la cour?... Et maintenant, parce que Guillan-le-Pensif a trouvé les armes de mon cousin Amadis, vous allez vous imaginer qu'il est mort! Croyez-moi plutôt que de croire les nouvelles mensongères..... Vous reverrez votre ami, je vous le promets..... Vous le reverrez avant peu... lorsqu'il aura vu vos lettres... lorsqu'il aura appris la peine où vous êtes.

Ce discours fut appuyé de tant de raisons persuasives et de tant de caresses plus persuasives encore, qu'Oriane sentit une partie de son tourment s'apaiser.

Sur ces entrefaites, on leur vint dire, à Mabile et à elle, que les chevaliers et demoiselles que Guillan-le-Pensif avait délivrés de prison étaient arrivés. Mabile entraîna aussitôt sa belle compagne vers la salle, où, en effet, Guillan présentait au roi les deux chevaliers prisonniers amenés par les chevaliers délivrés. Ces derniers racontèrent comment le combat s'était fait, quels propos Gandalod avait tenus à Guillan, et aussi comment, durant leur mêlée, les chevaliers qui étaient aux basses fosses de la tour avaient trouvé moyen de se délivrer.

— Est-il vrai? dit le roi à Gandalod. Je fis, il n'y a pas longtemps, brûler ton père en cette ville à cause de sa grande trahison, et tu y seras pendu avec ton compagnon, parce que tu avais machiné ma mort...

Tout aussitôt, Lisvart ordonna qu'on les allât attacher aux créneaux de la ville, vis-à-vis du lieu où Bersinan avait été brûlé, ce qui fut incontinent exécuté.

—

CHAPITRE XX

Comment Corisande, à la recherche de son ami Florestan, s'en vint à la Roche-Pauvre où le Beau-Ténébreux se trouvait avec l'ermite, et ce qu'il leur advint.



Un jour que le Beau-Ténébreux était assis près de l'ermite à la porte de leur cellule, le vieillard lui dit :

— Racontez-moi, mon fils, le songe que vous fîtes dans la forêt.

Le Beau-Ténébreux le lui raconta, en taisant le nom des demoiselles, et lui demanda ce qu'il en pensait sérieusement.

L'ermite se mit à sourire et lui assura qu'il avait lieu d'être satisfait de ce que le songe lui paraissait signifier.

— La chambre obscure est la tribulation où vous êtes, dit-il; les demoiselles sont de vos amies et elles parlent de vous à celle que vous aimez, elles vous tireront de ce lieu. Le rayon de soleil signifie une lettre de réconciliation qui vous séparera de moi. Le feu dont cette dame était entourée, c'est l'amour et le chagrin de votre séparation. La pelouse verte où vous l'emportâtes est la joie que vous aurez à vous retrouver ensemble.

Ce que je vous dis, continua l'ermite, ne convient ni à mon âge, ni à mon état, mais je crois servir Dieu en consolant une personne aussi désolée que vous êtes.

Le Beau-Ténébreux lui baisa les pieds et le remercia de le réconforter ainsi, il pria Dieu d'accomplir ce qu'il venait d'entendre.

L'ermite expliqua encore au Beau-Ténébreux un songe précédent; il sut le distraire un peu en le faisant pêcher avec ses neveux qui visitaient la Roche-Pauvre.

Le Beau-Ténébreux allait souvent à l'écart sous des arbres, d'où l'on apercevait la terre ferme; il aspirait les senteurs venant d'un pays *où la fortune* l'avait couronné, et il pensait au tort que lui faisait Oriane, sans qu'il l'eût offensée.

— Las! disait-il, ai-je mérité d'être banni sans avoir failli! Certes, amie, si ma mort vous était agréable, vous pouviez me la donner plus tôt au lieu de me faire languir ainsi. Le seul refus de votre accueil, le jour où vous m'acceptâtes pour votre chevalier, eût suffi alors pour me faire mourir mille morts!...

Chaque jour le Beau-Ténébreux se plaisait à rappeler ses peines; il passait quelquefois la nuit sous les arbres, et il lui arriva de composer dans un moment de calme la chanson suivante :

Puisqu'à grand tort la victoire
Méritée on me dénie,
Lorsque finie est la gloire,
Gloire est de finir la vie!

Et que de la même mort
Meurent mes âpres malheurs,
Mon espoir et mon confort,
Amour même et ses chaleurs.



Mais toujours j'aurai mémoire
D'un perpétuel émoi;
Car pour fin mettre à ma gloire
On meurtrit ma gloire et moi!

Ainsi passait le temps le Beau-Ténébreux, attendant que mort ou meilleure fortune le missent hors de la misère en laquelle il vivait.

Il advint qu'une nuit, vers le point du jour, étant couché sous les arbres, comme il en avait coutume, il entendit près de lui les sons d'un très mélodieux instrument, auxquels il prit tant de plaisir qu'il les écouta tout du long.

Emerveillé cependant, et curieux de savoir d'où ces sons pouvaient venir, connaissant le lieu désert, il se leva et s'approcha sans bruit du côté d'où il les entendait venir.

Il vit alors deux demoiselles chantant sur le luth, près d'une fontaine; il se tint coi de peur de les effaroucher, et les écouta quelque temps : puis il se montra à elles et leur dit :

— Votre musique m'a fait perdre aujourd'hui matines, demoiselles, et j'en suis bien fâché!...

Les demoiselles furent effrayées de cette apparition. La plus courageuse se décida cependant à parler.

— Nous ne pensions pas, dit-elle, vous déplaire en nous ébattant ainsi, mais vous nous obligeriez de nous dire qui vous êtes et comment se nomme cet endroit inhabitable.

— En vérité, répondit le Beau-Ténébreux, ce lieu s'appelle la Roche-Pauvre; il y a là-haut un ermite que j'accompagne en punition de mes péchés.

— Mon ami, firent les demoiselles, ne pourrions-nous trouver une retraite ici pour une dame riche et puissante, si mal traitée d'amour qu'elle en est presqu'au mourir?

— Il n'y a d'autres logis ici, repartit le Beau-Ténébreux, que la chambrette où se retire l'ermite et le repaire où je dors quelquefois; si l'ermite consent à vous le prêter, j'irai coucher à la belle étoile comme je fais souvent.

Les demoiselles le remercièrent et allèrent à un pavillon où le Beau-Ténébreux aperçut une très belle dame couchée.

Il comprit que c'était celle dont on lui avait parlé.

Plus loin, il avisa quatre hommes armés faisant le guet, cinq autres se reposant et un bâtiment de bonne mine à l'ancre à peu de distance.

Le soleil se levait quand la clochette de l'ermitage appela le Beau-Ténébreux; l'ermite voulait célébrer la messe.

— Il vient d'arriver des étrangers à la Roche, dit le Beau-Ténébreux, je puis les inviter à entendre la messe?

— Allez, répondit l'ermite, j'attendrai leur présence.

Mais comme il descendait, il rencontra les chevaliers apportant la dame; il se hâta donc d'habiller l'ermite et la messe commença.

Le Beau-Ténébreux, au milieu de ces dames, se rappela la cour du roi Lisvart et la joie qu'il avait d'être près d'Oriane; les larmes lui vinrent si fort aux yeux que les demoiselles s'en aperçurent.

Elles attribuèrent cet effet à la contrition de ses péchés, et après le service s'en vinrent aborder l'ermite pour lui demander quelque chambrette pour leur maîtresse, fort malade de la mer et de peines extrêmes.

— En vérité, mesdames, dit l'ermite, il n'y a ici que deux petites cellules; je me tiens dans l'une où, si je puis, jamais femme n'entrera, et dans l'autre, ce pauvre homme se retire quelquefois pour dormir; je serais fâché de l'en voir chassé.

— Père, dit le Beau-Ténébreux, que cela ne vous empêche d'être agréable à ces dames, je me contenterai bien des arbres pour refuge.

— Eh bien! dit l'ermite, de par Dieu, soit!...

Le Beau-Ténébreux conduisit les demoiselles à sa cabane, où bientôt la dame fut déposée sur un lit richement dressé; il remarqua les gestes de celle-ci, car on lui avait dit qu'elle souffrait d'amour.

Il s'informa auprès des demoiselles quelle était la cause de tant de mal que portait leur maîtresse.

— Mon ami, lui dit-on, vous la trouverez encore très belle, quoique son mal l'ait changée beaucoup; elle n'a ni trêve ni repos à cause d'un chevalier qu'elle va chercher à la cour du roi Lisvart; si Dieu n'allége pas la passion qu'elle a pour ce chevalier, il est impossible que sa vie puisse être longue.

Au nom du roi Lisvart, le Beau-Ténébreux fondit en larmes; il désira encore plus connaître le nom du chevalier et le demanda avec prières.

— Il n'est pas de ce pays, dirent les demoiselles, et vous ne pouvez le connaître...

— Obligez-moi pourtant de me dire son nom.

— Le chevalier qu'aime cette dame, annonça l'une d'elles, a nom Florestan, frère du bon chevalier Amadis de Gaule et de don Galaor.

— Vous dites vrai, fit le Beau-Ténébreux, et ne pourriez dire de lui autant de bien qu'il en mérite.

— Vous le connaissez donc? repartit la démoiselle.

— Je l'ai vu récemment, reprit le Beau-Ténébreux, dans la maison de la reine Briolanie pour laquelle Amadis son frère et son cousin Agraies battirent Abyséos et ses deux fils. Il arriva quelques jours après le combat. C'est à mon avis l'un des meilleurs chevaliers du monde. Votre dame a nom Corisande?

— Vous dites vrai en cela; mais à votre tour, donnez-nous votre nom.

— Mesdemoiselles, dit le Beau-Ténébreux, je suis un chevalier qui paie à présent, par dure pénitence, les trop grandes fortunes et vanités qu'il eut autrefois.

— Sur mon âme, répondit une demoiselle, vous avez choisi la meilleure voie pour faire votre salut. Nous vous laissons pour aller distraire notre maîtresse avec la musique que vous avez ouïe ce matin.

Le Beau-Ténébreux se retira de son côté, mais il fut rappelé pour dire à Corisande ce qu'il savait de Florestan.

Au récit de ses demoiselles, cette dernière avait dit :

— Mon ami, mes femmes disent que vous connaissez et aimez Florestan, racontez-moi ce que vous en savez.

Le Beau-Ténébreux lui donna tous les détails de

l'Ile Ferme, ce qui fit supposer à Corisande qu'il était de la parenté de son ami. Elle se retira, un peu consolée d'avoir eu des nouvelles de son amant, et convaincue que le jeune ermite qu'elle avait vu était d'un rang et d'une naissance illustres.

CHAPITRE XXI

Comment Corisande quitta la Roche-Pauvre pour aller à la cour du roi Lisvart quérir des nouvelles de son ami Florestan.

Corisande remonta dans son vaisseau après avoir fait de vains efforts pour engager le Beau-Ténébreux à quitter cette solitude et à s'embarquer avec elle. Un vent frais la porta en quelques jours dans l'embouchure de la Tamise, et la reine Brisène, sa cousine, ayant appris son arrivée, envoya sa dame d'honneur et une suite nombreuse pour l'amener en son palais.

Lisvart reçut Corisande avec toute la cordialité qu'il devait à une dame de son lignage, élevée dans sa cour. Lorsqu'il lui demanda s'il pouvait la servir en quelque chose, Corisande, ne lui célant pas plus longtemps ses liaisons avec Florestan, se plaignit de ne pas le rencontrer dans sa cour.

— Ah! répondit Lisvart, Florestan est accablé du même malheur qui nous afflige tous..... Nous ignorons si son frère Amadis vit encore, et c'est cette ignorance où nous sommes à son endroit qui fait à tous notre peine... Personne ne peut nous en donner des nouvelles... Guillan-le-Pensif est venu, il y a quelques jours, nous rapporter les armes de ce valeureux chevalier... Florestan et plusieurs chevaliers de ma cour sont partis pour faire sa quête, et moi-même, s'il m'avait été permis de m'éloigner de mes Etats, j'aurais été de bon cœur à sa recherche, car la perte d'Amadis est une calamité publique, et nous ne pouvons prendre joie ni repos sincères que nous ne l'ayons retrouvé...

— Vos paroles m'effraient, sire, s'écria Corisande grandement émue en effet; je connais la tendresse fraternelle de Florestan : il ne pourrait survivre au malheur d'avoir perdu Amadis!... O mon Dieu! mon Dieu! faites qu'Amadis vive!...

Oriane et Mabile survinrent à ces mots. Leurs amicales caresses chassèrent les vilains pressentiments de l'âme de Corisande, et l'union la plus délicate et la plus intime s'établit entre ces trois princesses, si dignes en effet de s'aimer.

Il n'est point d'âme bien éprise qui ne soit occupée à faire naître les occasions de rappeler l'objet aimé. Le nom seul de ce qu'on aime cause une émotion inexprimable lorsqu'il est prononcé par la bouche d'une amie. Ainsi de Corisande et d'Oriane. Corisande ne prononçait jamais le nom de Florestan sans qu'Oriane n'eût l'art de la faire parler d'Amadis.

C'est à la suite d'une de ses conversations-là que Corisande eut occasion de raconter tout ce qu'elle avait vu et entendu pendant son séjour à la Roche-Pauvre. Elle peignit le Beau-Ténébreux avec des traits si justes qu'Oriane et Mabille furent comme frappées de la ressemblance qui existait entre ce jeune ermite par amour et ce vaillant Amadis dont elles déploraient si amèrement la perte.

— Ah! n'en doutons, chère Mabile, c'est Amadis!... s'écria Oriane éplorée. C'est lui, le héros, l'ami que j'ai si odieusement soupçonné, dont j'ai causé tous les malheurs... C'est lui qui croit à mon abandon après avoir tant cru à mon amour!... C'est lui qui va mourir de langueur sur la Roche-Pauvre!...

— Je le pense comme vous, ma chère cousine, répondit Mabile. Tranquillisez-vous donc, ma mignonne! Tout vient à point et à souhait lorsqu'on sait attendre!... Attendez! Attendez! Amadis vit, je vous en donne l'assurance!... Amadis vit... il vous aime toujours... Vous le reverrez!...

— Ah! comment l'espérer? reprit Oriane. La demoiselle de Danemark a pris la route de l'Ecosse, et Durin est parti pour le chercher dans la Gaule...

— Je ne peux pas dire, ma mignonne, qu'Amadis me soit absolument tout aussi cher qu'à vous, répliqua Mabile en souriant; mais, en vérité, il a place dans mon cœur à côté de mon frère Agraies... Et, pour vous le prouver, si, dans quinze jours, nous n'avons pas reçu de nouvelles positives de ce cher vagabond, je prendrai le prétexte d'aller en Ecosse voir la reine ma mère, et de m'embarquer pour faire ce voyage plus commodément... Alors, une fois en route, je m'arrangerai pour que le pilote de mon navire me conduise vers la Roche-Pauvre... Cela vous convient-il, ma mignonne?...

— Ah! ma mie, répondit Oriane en se jetant dans les bras de Mabile, comme vous savez bien faire la clarté dans les ténèbres de mon pauvre cœur!... Sans vous, je mourrais!...

CHAPITRE XXII

Comment la demoiselle de Danemark, au moment où elle croyait faire naufrage, aborda à la Roche-Pauvre et remit au Beau-Ténébreux une lettre qui lui fit jeter la bure aux orties.

La demoiselle de Danemark avait presque perdu l'espérance de retouver Amadis. Elle n'avait touché qu'à la première île des Orcades, et cette île était inhabitée; ce n'était qu'un vaste rocher hanté par de gros oiseaux de mer qui venaient y faire leurs pontes.

Cette fidèle demoiselle se proposait de pénétrer plus avant dans l'archipel de ces îles sauvages, lorsqu'un âpre vent du nord la repoussa le long des rivages d'Ecosse, et le même vent, continuant plusieurs jours, porta son navire dans une mer inconnue, où la tempête qui s'éleva la mit en danger de périr, corps et biens. La demoiselle de Danemark passa toute la nuit entre la vie et la mort, recommandant à chaque instant son âme au grand fabricateur des mondes.

Heureusement qu'au point du jour, le pilote, apercevant une sorte d'écueil énorme qui faisait saillie au milieu des flots, eut l'adresse de tenir barre vers cet endroit et de s'en approcher assez près pour s'en faire un abri contre les colères des vagues. Puis la tempête s'apaisa peu à peu, et



le pilote comprit qu'il était aisé d'aborder sur cet écueil, devenu ainsi un havre de grâce, d'autant plus qu'il présentait sur l'un de ses côtés un rivage dépourvu de roches dangereuses.

Cependant, malgré tous les avantages d'une descente, ni le pilote, ni son équipage, ni la demoiselle de Danemark n'eussent songé à l'effectuer, la jugeant inutile, si les sons d'une cloche ne leur eussent fait espérer de trouver là le repos et les secours dont ils avaient besoin.

La demoiselle de Danemak, accompagnée du pilote, descendit à terre, et les sons de la cloche les guidant, ils découvrirent bientôt un sentier qu'ils suivirent, se doutant bien qu'il les conduirait vers l'habitation.

C'était à la Roche-Pauvre qu'avait abordé la demoiselle de Danemark!

En suivant le chemin qui conduisait à l'ermitage, elle rencontra un jeune serviteur du vieil ermite, revenant de lui porter ses provisions. Elle l'interrogea : il lui répondit que ce vieillard allait dire sa messe. La demoiselle de Danemark, le pilote et les quelques passagers qui l'avaient suivie, se hâtèrent de se rendre à la chapelle pour remercier le grand fabricateur des mondes de les avoir sauvés du naufrage.

Le Beau-Ténébreux, à genoux et le dos tourné vers les assistants, se préparait à servir à l'autel son vieux compagnon. Toujours dans les larmes et dans l'amertume, le teint brûlé par les rayons du soleil, amaigri, abattu par les jeûnes, par les macérations, par la souffrance, tout le rendait méconnaissable. Vers la fin de la messe, il jeta les yeux sur les assistants et reconnut la demoiselle de Danemark. Pour lui, c'était un reflet d'Oriane! C'était un souvenir de ce passé brûlant auquel il essayait chaque jour d'échapper, sans pouvoir y réussir!... Son état de faiblesse ne lui permit pas de soutenir la vive émotion qu'il ressentit alors, et, poussant un sourd gémissement, il tomba pâmé sur le sol.

L'ermite vint à son secours et le fit transporter dans la chambre rustique qu'il occupait.

— Quel est donc ce compagnon de votre solitude sur lequel vous versez en ce moment des pleurs comme s'il était votre fils? demanda la demoiselle de Danemark, étonnée de la douleur du bonhomme.

— Hélas! répondit le vieil ermite, c'est un chevalier qui accomplit ici la plus âpre des pénitences pour se punir des fautes de sa maîtresse... Il a choisi cette roche déserte pour se séparer à jamais des hommes et se rapprocher de plus en plus du Créateur des choses et des êtres!...

La demoiselle de Danemark, apprenant cela, envoya chercher au navire tous les secours qui pouvaient être nécessaires, et, voulant procurer elle-même les plus pressés, elle entra dans la chambre rustique, souleva doucement la tête du Beau-Ténébreux et lui fit respirer un vulnéraire.

Amadis revint lentement à la vie. Mais, le sentiment de sa situation lui revenant aussi, il comprit qu'en se faisant connaître il désobéirait peut-être aux ordres d'Oriane qui l'avait à jamais banni de sa présence, et, en conséquence, il continua de fermer les yeux. Quelque chose que la demoiselle de Danemark pût lui dire, elle n'en put tirer autre chose que des soupirs. Alors, imaginant que l'air lui ferait du bien, elle courut ouvrir la fenêtre, et les rayons du soleil tombèrent sur le visage pâle et couvert de larmes du Beau-Ténébreux.

— Ah! Dieux! s'écria-t-elle avec émotion, en reconnaissant sur son front la cicatrice bien connue d'une blessure qu'il avait reçue d'Arcalaüs. Ah! Dieux! vous êtes donc celui qui nous fait verser tant de larmes! celui que je cherche à travers tant de dangers, et que je n'espérais plus retrouver !... Hélas! vaillant et généreux Amadis! c'est à vous à présent de pardonner à votre bien chère et bien malheureuse Oriane, qui voudrait effacer de tout son sang la cruelle lettre qui fait votre malheur! Amadis, tendre et fidèle Amadis! ce qu'une lettre a fait, une autre lettre peut le défaire! La main qui vous a blessé peut et veut vous guérir! Tenez, voici ce que vous écrit de nouveau la pauvre Oriane. Lisez-la vite, et partons plus vite encore pour nous rendre à Mirefleur où l'amour vous attend pour nous réunir!...

Amadis, éperdu, pouvant à peine en croire ses oreilles et ses yeux, serrait les mains de la demoiselle de Danemark sans lui répondre autrement, prenait pour la lire et la relire, la baiser et la rebaiser, cette lettre guérissante de l'incomparable maîtresse qu'il croyait avoir perdue en ce monde et dans l'autre.

— O vous qui me rendez plus que la vie par cette divine lettre! s'écria-t-il enfin, plein d'amour et de joie, en levant ses yeux attendris vers la bonne demoiselle de Danemark; comment pourrai-je jamais reconnaître tout ce que je vous dois?...

Un sang plus doux, plus vif aussi, coulait dans les veines du Beau-Ténébreux. Les couleurs et les forces de la jeunesse lui revenaient. Il se leva sans y être aidé, et le moment de son départ fut le premier projet qu'il concerta avec sa libératrice.

Il ne put prendre congé de l'ermite sans être profondément remué par les regrets. Les soins délicats et dévoués de ce bon vieillard l'avaient sauvé de sa propre fureur, en calmant par degrés son désespoir; c'était à ce saint homme qu'Oriane devait son amant!

L'ermite, en face du bonheur qui rayonnait sur le visage de son jeune compagnon, ne songea pas un seul instant à le retenir. Tout au contraire, il l'embrassa et lui dit :

— Partez, mon cher fils! La solitude n'est salutaire qu'aux vieillards comme moi, qui ai depuis longtemps renoncé aux fallacieuses voluptés de la vie et qui n'attend plus que l'heure bénie où je pourrai clore enfin, pour l'éternité, mes yeux attristés par la bataille humaine... Mais pour les jeunes âmes comme la vôtre, la solitude est malsaine, à cause des révoltes de la chair, accoutumée à plus de mollesse, et des révoltes de l'esprit, accoutumé à plus de satisfactions... Partez donc, mon cher fils, et que le ciel vous protége, comme vous le méritez si bien!...

Il dit et, malgré son grand âge et l'épuisement de ses forces, il voulut accompagner le Beau-Ténébreux jusqu'au rivage, afin de le bénir au moment où il montait sur le navire qui le ramenait vers le bonheur.

—



CHAPITRE XXIII

Comment Galaor, Agraies et Florestan s'en revinrent de leur quête inutile à la cour du roi Lisvart; et comment Oriane, pour fuir les émotions et ne penser qu'à son amant, s'en alla à Mirefleur avec la princesse Mabille.



Galaor, Agraies et Florestan, que le rapport d'Isanie, gouverneur de l'Ile Ferme, avait vivement affligés, et qui s'étaient mis en quête d'Amadis dans presque tous les pays de l'Europe, se retrouvaient dans un ermitage près de Londres, lieu de leur rendez-vous, pendant que le Beau-Ténébreux faisait voile vers la terre bénie où l'attendait le bonheur.

Ils revinrent tous trois à la cour du roi Lisvart, tristes de leur inutile quête. Lisvart ne fut pas moins triste qu'eux, et sa peine redoubla en apercevant Florestan, qui avait avec son frère une ressemblance merveilleuse.

Florestan fléchit un genou devant le roi, et il voulut lui baiser la main; mais Lisvart, loin de le souffrir, l'embrassa tendrement, en lui disant :

— Je reconnais en vous le sang de mon ami le roi Périon, et je suis pénétré de joie de recevoir dans ma cour un de ses fils que la renommée rend déjà l'égal de ses frères...

La reine Brisène, apprenant le retour de Galaor et d'Agraies, s'empressa de les voir et vint, suivie de quelques dames, parmi lesquelles était l'heureuse Olinde, la mie du prince Agraies. Olinde savait déjà que ce prince avait passé sous l'arc des loyaux amants, et elle ne l'en aimait que davantage.

Quant à Corisande, elle ne s'informa point si Florestan avait franchi ce passage, qu'elle eût peut-être redouté pour elle-même. Contente de retrouver son amant, elle ne s'occupa que du bonheur de lire dans ses yeux tout le plaisir qu'il avait à la revoir. Tous les deux étaient libres, personne n'avait intérêt à les épier, et l'un et l'autre semblaient se dire, en se regardant avec des yeux agrandis par le désir, qu'ils attendaient la nuit avec impatience...

Mabile, après avoir embrassé son frère Agraies, courut chez Oriane pour lui faire part de l'arrivée des trois princes.

— Ah! murmura Oriane avec amertume, Amadis n'est pas avec eux!...

Mabile, pendant un long temps la pressa de paraître :

— Eh! le puis-je, répondit-elle, dans l'état où je suis?... J'ai les yeux rouges, le cœur gros de larmes... j'étouffe... je me meurs... Pourquoi irais-je attrister par ma mélancolie la joie des autres?... Flinde a son ami Agraies... Corisande a son ami Olorestan... Moi seule n'ai pas mon ami Amadis!

— Consolez-vous, mignonne, consolez-vous! Vous connaissez Amadis : peut-être que ses compagnons, en quête de lui, l'auront trouvé sans le reconnaître, et, voulant leur cacher le sujet de sa douleur, il n'aura pas voulu paraître à leurs yeux... Mais, soyez-en sûre, la demoiselle de Danemark aura été plus heureuse... Les femmes savent mieux que les hommes trouver ce qu'elles cherchent... Elle aura vu Amadis, lui aura parlé, l'aura convaincu : elle va revenir avec lui, mon cœur me le dit!...

— Le ciel vous entende!... murmura Oriane.

Lors, faisant un effort sur elle-même, et essuyant avec soin ses beaux yeux, afin qu'on ne pût s'apercevoir qu'elle avait pleuré, elle passa chez le roi son père.

Galaor alla avec empressement au devant d'elle et lui baisa dévotement la main.

— Ne trouvez-vous pas ma fille changée? lui demanda Lisvart.

— Sire, répondit Galaor, je la trouve un peu maigre... Ah! madame, ajouta-t-il en regardant Oriane avec des yeux bien expressifs, qu'il me serait doux de pouvoir contribuer à vous rendre la santé!

Oriane ne put s'empêcher de sourire de la chaleur que Galaor venait de mettre dans l'expression de son souhait.

— Ma santé reviendra bien vite, dit-elle. Plût au ciel que vous pussiez retrouver de même le frère que vous avez perdu et qui, dans ce moment, serait si nécessaire au service du roi mon père!...

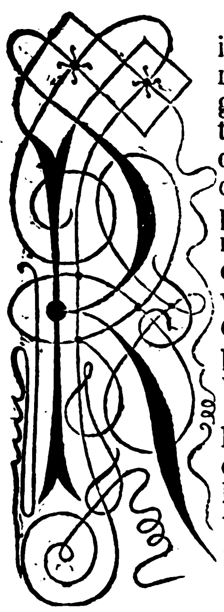
En disant ces mots, Oriane tourna la tête et aperçut Florestan qui s'avançait de son côté pour la saluer. La ressemblance de ce prince avec Amadis fit naître une vive émotion dans le cœur d'Oriane et pensa lui devenir funeste. A peine put-elle lui parler; ses genoux tremblaient, et ce ne fut qu'avec l'aide de la fidèle Mabile qu'elle put se retirer dans son appartement.

— Ma chère Mabile, lui dit-elle en versant de nouvelles larmes, vous voyez que chaque jour m'apporte ici de nouveaux tourments... Vous voyez aussi tout ce qu'il m'en coûte pour les cacher... Je n'ai point à prendre un meilleur parti que de chercher la retraite et d'obtenir de mon père la permission d'aller habiter pendant quelque temps le château de Mirefleur où j'espère que vous voudrez bien m'accompagner... Là du moins je serai à l'abri de ces horribles secousses, de ces cruelles émotions qui m'arrivent ici presque à chaque instant, et qui, répétées plus longtemps, me tueraient... Et je ne veux pas mourir avant d'avoir revu Amadis!...

La princesse Mabile aimait trop sa cousine pour lui refuser ce qu'elle lui demandait : elle en prévint Agraies. Oriane, dès le jour même, obtint de son père l'autorisation d'aller se mettre au vert à Mirefleur, et le départ fut fixé au lendemain.

CHAPITRE XXXIV

Comment, un jour que le roi Lisvart était à table, il reçut un défi au nom de cinq géants qui voulaient venger la mort du roi Abies.



ien, d'ailleurs, ne convenait mieux à Oriane, que de s'éloigner d'une cour en proie maintenant aux soucis et aux préoccupations d'une guerre. Cildadan, roi d'Irlande, refusait de payer le tribut auquel son royaume était assujetti depuis la défaite d'Abies, et il avait envoyé un de ses hérauts d'armes défier le roi Lisvart, en lui proposant un combat de cent chevaliers de chaque pays.

Lisvart rassemblait le nombre de chevaliers à la tête desquels il devait combattre contre le roi Cildadan, et il regrettait vivement qu'Amadis ne fût pas de ce nombre, bien qu'il eût déjà avec lui Galaor, Agraies et Florestan.

Quelques jours après le départ d'Oriane pour Mirefleur, Lisvart se trouvait à table avec ses chevaliers, lorsqu'on annonça un chevalier étranger qui lui présenta respectueusement une lettre scellée de cinq sceaux et lui demanda permission de la lire.

— Faites votre charge, lui répondit Lisvart, qui se doutait bien que ce chevalier était porteur d'un nouveau cartel.

Lors, le nouveau venu, qui jusque-là s'était tenu le genou droit à terre, se releva, ouvrit le parchemin et lut d'une voix forte :

« Roi Lisvart,

« Je te défie, ainsi que tous tes alliés, de la part des hauts et puissants princes Famongomad, géant du lac Boulant, Cartadague, géant de la Montagne-Célée, Mandasabul, géant de la Tour-Vermeille, Quadragant, géant, frère du feu roi Abies, et aussi de la part de l'enchanteur Arcalaüs. Ils te mandent, par moi, qu'ils ont juré ta mort, et, qu'à cet effet, ils seront tous les cinq compris dans le nombre des cent chevaliers du roi d'Irlande Cildadan. Cependant, le redoutable Famongomad offre de te ménager la paix, si tu veux donner ton héritière Oriane pour servir de demoiselle à Madasime, sa fille, qui la mariera dans la suite avec Basigant, lequel mérite bien de devenir maître de tes Etats. »

— Chevalier, dit Lisvart avec un rire méprisant, lorsque l'envoyé eut fini sa lecture, ceux qui vous ont donné cette commission ont bien compté sur ma modération... C'est les armes à la main que je leur porterai ma dernière réponse! Mais puis-je compter de même sur leur loyauté lorsqu'un chevalier de ma cour leur portera celle que je vais faire à ce défi?

— Sire, répondit le chevalier, je me charge de le conduire moi-même à Montgase, chez Quadragant, où ces princes sont tous rassemblés. Je suis Landin, neveu de ce dernier prince, et, comme lui, je brûle de venger la mort du roi Abies. Puissé-je me trouver à portée de punir celui qui la lui donna!... Mais, par malheur, on m'a assuré qu'il était absent de votre cour, et je doute qu'il choisisse, pour y revenir, le temps où vous êtes prêt à combattre les ennemis redoutables qui désirent aussi vivement que moi sa mort!...

Florestan, à ce propos, ne put se contenir.

— Chevalier, dit-il avec colère au neveu de Quadragant, je ne suis pas le vassal du roi Lisvart; mais, s'il m'est permis de parler en sa présence et devant tant de braves chevaliers, ses compagnons d'armes, je veux vous apprendre que j'ai nom Florestan, et que je suis le frère du vaillant Amadis, que vous devriez respecter et non braver; et j'ajoute qu'en son absence, je me fais sa caution et son représentant et que je défie vous et les vôtres, que je punirai des propos que vous osez tenir contre lui!...

— Chevalier, reprit Landin, les lois de la chevalerie vous devraient être mieux connues... Vous voyez bien que je ne peux plus disposer de moi qu'après le combat général... Nous nous y rencontrerons, peut-être; en tous cas, si nous y survivons l'un et l'autre, j'accepte votre défi que je vous rappellerai.

Landin, à ces mots, présenta son gage à Florestan, qui lui remit le sien.

Le roi Lisvart congédia le neveu de Quadragant, en lui adjoignant, pour porter sa réponse à Montgasc, un de ses meilleurs chevaliers. Et, pour dissiper les idées sombres que ce nouveau défi semblait avoir apportées dans sa cour, il manda la jeune princesse Léonor, sœur cadette d'Oriane, laquelle arriva, suivie d'une troupe de gentes pucelles de son âge, à la mine éveillée, aux lèvres roses, toutes vêtues de blanc et couronnées de fleurs.

Ces charmantes petites pucelles, en entrant dans la chambre où se tenait le roi, chantaient en chœur une chanson qu'Amadis avait faite six mois auparavant pour la jeune Léonor, dont il s'était déclaré le chevalier.

Cette chanson disait :

Léonor, douce rosette,
Blanche et ravissante fleur,
Rosette fraîche et doucette,
Pour vous suis en grand'douleur.

Je perdis ma liberté
    Quand me mis
A regarder la clarté
    Qui soumis
M'a au mal qu'ont vos amis;
Lequel pour grand bien j'accepte,
L'ayant pour telle valeur.
Rosette fraîche et doucette,
Pour vous suis en grand'douleur.

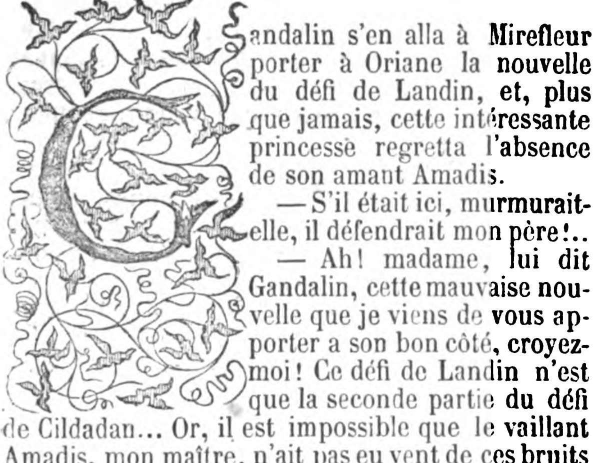
De toute autre que je puis voir
    N'ai vouloir,
Etant seulement à vous;
Mais bien vois que mon devoir
    Est d'avoir
Souffrance par-dessus tous.
Qu'amour soit donc en courroux,
Et, s'il veut, très mal me traite,
Son mal prendrai pour bonheur.
Rosette fraîche et doucette,
Pour vous suis en grand'douleur.

Encore que mon mal se montre
    A vous, dame,

C'est en autre qu'il rencontre
Et réclame
L'occasion de sa flamme;
Elle seule a la recette
De m'ôter de ce malheur.
Rosette fraîche et doucette
Pour vous suis en grand'douleur.

CHAPITRE XXV

Comment, au moment où elle regrettait le plus l'absence du Beau-Ténébreux, Oriane reçut la nouvelle de son arrivée par la bonne demoiselle de Danemark.



Gandalin s'en alla à Mirefleur porter à Oriane la nouvelle du défi de Landin, et, plus que jamais, cette intéressante princesse regretta l'absence de son amant Amadis.

— S'il était ici, murmurait-elle, il défendrait mon père!..

— Ah! madame, lui dit Gandalin, cette mauvaise nouvelle que je viens de vous apporter a son bon côté, croyez-moi! Ce défi de Landin n'est que la seconde partie du défi de Cildadan... Or, il est impossible que le vaillant Amadis, mon maître, n'ait pas eu vent de ces bruits de bataille!... Il est impossible aussi, qu'en ayant eu vent, il ne s'empresse pas d'accourir pour mettre une fois de plus sa lance et son épée au service du roi votre père!...

Oriane était prête à dire :

— Ah! Gandalin, croyez-vous donc que votre maître ne voudrait combattre que pour le seul service du roi Lisvart?...

Lorsqu'une jeune demoiselle de sa suite accourut pour lui dire :

— Ah! madame! madame! que je suis aise! Comme j'étais à ma fenêtre, tout à l'heure, j'ai aperçu ma bonne amie la demoiselle de Danemark, qui descendait de sa haquenée...

A cette nouvelle, Oriane pâlit, ses yeux se fermèrent, ses jambes tremblèrent, elle tomba, pâmée, sur un lit de repos.

Gandalin, presqu'aussi impressionné qu'elle par l'annonce de cette arrivée, qui pouvait signifier un surcroît de malheur tout aussi bien qu'un grand bonheur, Gandalin chancela : il voulut courir au-devant de la demoiselle de Danemark pour savoir plus vite son sort, il ne le put pas, cloué qu'il était au sol par l'émotion. Heureusement que la demoiselle de Danemark, qui accourait aussi de son côté, entra à ce moment dans la chambre.

— Ah ! divine princesse, s'écria-t-elle en allant embrasser les genoux d'Oriane, comme vous êtes aimée!... Amadis vit!... Je vous le ramène!.. Voici une lettre de lui!...

— Où est-il? demanda Oriane, qui voulait repaître ses yeux des traits aimés du vaillant Amadis. Où est-il?... M'a-t-il pardonnée?

— Ah! madame, répondit la sœur de Durin, pouvez-vous être inquiète des sentiments de l'amant le plus soumis et le plus fidèle?... Il n'a jamais cessé de penser à vous, de vous aimer, de vous chérir, de vous adorer comme une sainte!...

— Mais encore une fois, où est-il? N'est-ce pas un mensonge, une vision de mon esprit?

— Voici une lettre qui vous rassurera à cet égard, princesse... Quant au lieu où se trouve le seigneur Amadis, vous pensez bien que je ne voulais pas vous tuer en l'amenant avec moi... Comment auriez-vous supporté sa présence?... Il fallait vous préparer d'avance à cette joie suprême, afin qu'elle ne vous fît pas de mal... C'est ce que j'ai fait... m'en voulez-vous?...

— Non, chère et fidèle amie, non! *Mais où est-il? Où est-il? Où est-il?*

— Dans une abbaye voisine, avec mon cousin Enil, que le hasard a amené là fort heureusement pour distraire le Beau-Ténébreux...

— Alors, demanda Oriane en rougissant un peu, ton frère Durin pourra, dès ce soir, lui porter une lettre de moi dans laquelle je lui dirai plus de choses qu'il n'en pourra lire?...

— Mon frère Durin est à votre service, princesse...

— Mabile survint, sur ces entrefaites, et ce fut alors une joie à n'en plus finir. Les deux cousines se jetaient tour à tour dans les bras l'une de l'autre en s'embrassant, et elles ne se quittaient que pour se jeter ensuite dans les bras de la bonne demoiselle de Danemark qui jouissait en silence des heureux qu'elle avait faits.

Quant à Gandalin, il était descendu dans le jardin pour pleurer tout à son aise.

Oriane écrivit une longue, bien longue lettre, dans laquelle elle demandait pardon au Beau-Ténébreux des misères auxquelles elle l'avait exposé par suite d'une jalousie mal fondée à l'égard de Briolanie, reine de Sobradise, dont il avait refusé le cœur et le trône, Oriane le savait maintenant.

Le soir même, Durin, prévenu par sa sœur, se mit en route avec cette lettre pour l'abbaye où était le Beau-Ténébreux.

CHAPITRE XXVI

Comment le Beau-Ténébreux, en se rendant secrètement à Mirefleur, où l'attendait la belle Oriane, rencontra sur son chemin le géant Quadragant qu'il n'attendait pas.

En l'absence de la demoiselle de Danemark, le Beau-Ténébreux avait dit un soir à son cousin l'écuyer Enil, qui commençait à soupçonner que ce froc d'ermite cachait quelque grand personnage :

— Mon cher Enil, ce harnois-ci me pèse; j'ai grande envie de savoir si je pourrais encore porter des armes, et vous me ferez grand plaisir d'aller demain à Londres et de m'en rapporter les meilleures que vous pourrez trouver... Quant à l'écu, je désire qu'il soit vert, semé de lions d'or!

Enil était parti, avait fait diligence et était revenu à l'abbaye au moment même où y entrait Durin avec la lettre de la belle Oriane.

Durin, après avoir instruit le Beau-Ténébreux des précautions qu'il avait à prendre pour pénétrer dans le château de Mirefleur, où l'attendait si impatiemment l'amoureuse Oriane, l'informa qu'A-

graies, Florestan et Galaor étaient à la cour de Lisvart, en attendant le combat contre Cildadan. Il ne lui cacha pas l'insolent cartel que Landin avait remis, ce que Famongomad avait osé proposer contre la divine Oriane, et la colère avec laquelle Florestan avait répondu, lorsque Landin avait eu l'audace de parler d'Amadis.

Le Beau-Ténébreux embrassa mille fois Durin, et, animé par l'enivrante espérance de revoir sa bien-aimée, il s'élança légèrement sur le vigoureux cheval que Durin avait su bien choisir. Et l'étonnement d'Enil redoubla lorsqu'il vit celui qui venait de quitter la bure d'ermite, faire bondir et passager ce cheval avec une adresse et une vigueur rares.

Couvert de son heaume pour n'être pas reconnu, le Beau-Ténébreux cheminait depuis un jour avec Enil et Durin, lorsqu'il fut arrêté par un chevalier d'une haute taille et d'une puissante encolure, qui lui cria :

— Chevalier, je défends ce passage jusqu'à ce que je sois informé par vous de ce que je veux savoir !...

Le Beau-Ténébreux ayant examiné le bouclier de cet inconnu, qui portait d'azur à trois trèfles d'or, il le reconnut incontinent pour être le même que celui qu'il avait vu dans l'Ile Ferme, au-delà de l'arc des Loyaux-Amants, où les boucliers de ceux qui l'avaient passé étaient attachés en honneur de leur loyauté. Il se souvint même que ce bouclier était surmonté du nom de don Quadragant; et, tout cela réuni, le prévint en faveur du chevalier qui s'opposait à son passage.

— Il faut, reprit Quadragant, que vous me disiez si vous êtes de la cour du roi Lisvart.

— Pourquoi? demanda le Beau-Ténébreux.

— Parce que je suis son ennemi mortel et de tous ceux qui tiennent son parti, répondit Quadragant.

— Ah ! dit le Beau-Ténébreux, quoique votre haute naissance et votre haute renommée soient également illustres, je vous trouve bien imprudent de vous déclarer l'ennemi d'un si grand roi et de tant de vaillants chevaliers qui lui sont attachés ! Quoique je sois le plus humble d'entre eux, je suis prêt à soutenir cette querelle... Il me serait cependant plus agréable d'être votre ami que de combattre contre vous...

— Eh ! quel nom avez-vous donc, vous qui unissez tant de courtoisie à tant d'audace?

— Mon nom ne vous est pas connu... On m'appelle le Beau-Ténébreux, et ce nom ne mérite encore aucune illustration...

— Voyons s'il en acquerra dans cette occasion, qui peut-être va le faire oublier pour toujours ! dit Quadragant, en prenant du champ et en s'en revenant contre le Beau-Ténébreux.

Ils coururent l'un contre l'autre avec une égale impétuosité. Le Beau-Ténébreux renversa Quadragant, qui le blessa légèrement. Le combat se continua à coups d'épée, et il se prolongea assez pour rendre l'issue de l'affaire incertaine. Mais enfin, le Beau-Ténébreux le saisissant d'un bras victorieux, le renversa pour la seconde fois et lui cria :

— Vous êtes mort si vous ne me jurez d'obéir aux deux conditions que j'exige de vous !

— Qui que vous soyez, répondit incontinent Quadragant, je ne cède du moins qu'au plus vaillant chevalier de l'univers... Je jure donc d'observer fidèlement ce que vous me prescrirez...

— Eh bien ! reprit le Beau-Ténébreux, rendez-vous à la cour du roi Lisvart; dites-lui que vous venez de ma part vous rendre à lui, que vous abandonnez la querelle de Cildadan pour devenir un de ses chevaliers, et jurez, en présence de tous les chevaliers de sa cour, que vous pardonnez la mort de votre frère Abies à celui qui combattit loyalement contre lui...

— Ces conditions sont bien dures, répondit Quadragant, mais j'ai promis d'avance d'y souscrire : je les remplirai.

— J'espère que nous nous retrouverons, dit alors le Beau-Ténébreux en relevant son adversaire et en lui tendant les mains; et la haute estime en laquelle je vous tiens, pourra dans la suite me mériter votre amitié !...

— Oh ! répondit Quadragant, quel que vous puissiez être, le Beau-Ténébreux peut être assuré que je ne serai jamais son ennemi !...

Le Beau-Ténébreux continua sa route, après l'avoir remis entre les mains de ses écuyers.

Enil disait tout bas à Durin, en suivant cet incomparable chevalier :

— Tudieu ! mon cousin, quel ermite ! Son bras et son épée seraient encore plus utiles à notre roi que ses oraisons, pour le combat qu'il est près de livrer.

CHAPITRE XXVII

Comment le Beau-Ténébreux, avant d'arriver à Mirefleur, eut divers assauts à soutenir contre des amis et contre des ennemis, et comment il en sortit.

A la pointe du jour, le lendemain, le Beau-Ténébreux se remit en route, dans l'espérance de pouvoir arriver vers le soir à Mirefleur.

La journée s'était passée à chevaucher, et il touchait à une colline derrière laquelle était le but de son voyage, lorsqu'il aperçut dans la prairie avoisinante, à quelques pas d'une rivière qui serpentait là à travers les fleurs, un certain nombre de riches pavillons. Tout autour allaient et venaient des groupes de jeunes filles, sous la protection de dix chevaliers bien armés.

Le Beau-Ténébreux ne douta point que ces gentes personnes, si agréablement occupées à deviser et à cueillir des bouquets, ne fusent de la cour de la reine Brisène, et, craignant d'être découvert ou retardé dans sa marche, il remontait le long de la rivière pour la passer un peu plus haut, lorsqu'il fut signalé par les chevaliers. L'un de ces derniers se détacha sur-le-champ et accourut vers lui.

— Chevalier, cria-t-il au Beau-Ténébreux, ignorez-vous donc les us et coutumes de la Grande-Bretagne, et croyez-vous donc pouvoir passer impunément ici sans rompre une lance en l'honneur des dames que vous voyez là ?...

— Vraiment, répondit le Beau-Ténébreux, vous aimez à prendre votre avantage ! Vous me voyez arriver sur un cheval fourbu de fatigue, et vous qui avez une monture fraîche, vous venez m'arrêter

pour me faire une proposition que j'accepterais volontiers en toute autre occurence!... Que feriez-vous à ma place, chevalier?...

• — Si j'avais aussi peur que vous de perdre mon cheval à la joute, peut-être ferais-je ce que vous faites, répliqua le chevalier.

Amadis, qui craignait d'être détourné du projet qui remplissait son cœur, ajouta :

— Ne trouvez donc point étrange si je vous quitte si tôt...

Et, ces mots achevés, il s'éloigna.

Mais les gentes dames, croyant à sa timidité, et peut-être à sa couardise, résolurent incontinent de s'en amuser! et l'une d'elles, se détachant des groupes, accourut auprès du Beau-Ténébreux, qu'elle arrêta en lui disant :

— Sera-t-il possible, chevalier, que vous refusiez une joute en l'honneur de la princesse Léonor, fille du roi Lisvart, et que vous lui donniez mauvaise opinion de votre courtoisie et de votre courage?...

— Non, de par saint George! répondit Amadis impatienté. Qu'ils viennent deux, trois, quatre, et, puisqu'ils m'y forcent, il ne sera pas dit que j'ai perdu une occasion de châtier leur outrecuidance et de distraire la jeune et charmante princesse au nom de laquelle vous me parlez!...

Et, sans attendre davantage, il courut vitement contre le chevalier qui l'avait tout à l'heure provoqué, et le désarçonna comme il eût fait d'un enfant, sans rompre sa lance. Les neuf autres chevaliers se succédèrent pour l'éprouver, et chacun d'eux subit le même sort.

Selon les lois de la joute, les chevaux des dix chevaliers que venait de désarçonner Amadis lui appartenaient. Il les envoya tous à la princesse Léonor, en lui faisant dire que le Beau-Ténébreux se mettait à ses pieds, et que, désirant plus vivement que personne la servir, il serait bien fâché de démonter les chevaliers commis à sa garde; qu'il la priait seulement de leur conseiller d'être plus courtois envers les chevaliers étrangers, et de se tenir mieux à cheval une autre fois.

Puis il se remit en route.

Echauffé par les précédentes joutes, il s'arrêta bientôt au bord d'une fontaine, à quelques pas d'un ermitage, pour se rafraîchir pendant quelque temps, après avoir débridé son cheval. Il comptait attendre la nuit dans ce lieu solitaire, pour se rendre plus secrètement à la fontaine des Trois-Canaux où Durin devait venir lui donner des nouvelles de ce qui se passait à Mirefleur. Tout-à-coup il entendit des voix de femmes, voix dolentes et affligées : il remonta à cheval et courut vers l'endroit d'où lui semblaient venir ces plaintes.

Le Beau-Ténébreux fut bien ébahi de se trouver en présence d'un grand char sur lequel étaient dix chevaliers enchaînés, sans heaume et sans écu, avec plusieurs jeunes filles qu'il crut reconnaître pour les compagnes de la princesse Léonor, qu'il avait rencontrées à un quart de lieue de là.

— Ah! s'écria-t-il, c'est servir la divine Oriane que de secourir sa sœur!

• Alors il s'avança vers le char et cria impérieusement, à ceux qui le conduisaient, de s'arrêter.

Un géant vint à la rencontre d'Amadis en lui disant d'un air furieux :

— Vil mortel, oses-tu bien t'exposer à la plus cruelle des morts en t'opposant un moment à la volonté du puissant Famongomad?...

Ce nom, loin de mettre en effroi le Beau-Ténébreux, lui causa, au contraire, une violente colère, parce qu'il se ressouvint de ce que lui avait raconté Durin et de l'insolent message que ce géant avait envoyé au roi Lisvart. Pour toute reponse donc, il courut contre lui la lance en arrêt avec une telle violence que ni l'écu ni le haubert du géant ne purent résister et qu'il roula sur la poussière, percé d'outre en outre.

Le géant, lui, avait porté son coup trop bas, et, au lieu d'atteindre le Beau-Ténébreux, il n'avait atteint que son cheval. Amadis, alors, sautant légèrement à terre, courut sus à Famongomad, lequel faisait des efforts inouïs pour se relever, en criant :

— Mon fils Basigant, venez à mon secours!...

A ce cri, le Beau-Ténébreux fut attaqué par un second géant qui paraissait encore plus grand et plus redoutable que le premier. Ce géant voulut faire passer son cheval sur le corps du Beau-Ténébreux et le fendre en deux d'un coup de hache; mais Amadis esquiva l'une et l'autre atteinte, et, coupant les jarrets du cheval de son ennemi, il obligea le colosse à se jeter à terre.

Basigant, animé par les cris de douleur et de rage de son père expirant, s'en vint la hache haute vers le Beau-Ténébreux, comptant bien l'abattre d'un seul coup. Mais il rencontra l'écu de son adversaire, sa hache s'y enfonça profondément, et, pendant qu'il essayait de la retirer, Amadis lui traversa la gorge d'un coup d'épée : Basigant tomba, versant un torrent de sang, après avoir chancelé pendant quelques pas qui le rapprochèrent de son père. L'un et l'autre expirèrent bientôt, après avoir maudit leurs dieux, qui les avaient laissé vaincre par un seul chevalier.

Le Beau-Ténébreux, s'emparant du cheval de Famongomad, s'élança dessus, mit en fuite les conducteurs du char, et, s'approchant de la jeune princesse Léonor, qui avait passé par toutes les angoisses de la peur et de l'espérance pendant ce double combat, si inégal en apparence, il lui dit :

— Madame, retournez en triomphe à Londres... J'espère que vos chevaliers perdront l'opinion que, d'abord, ils ont eue de moi; qu'ils se souviendront que, dans le même jour, je leur rends deux fois leurs chevaux, et qu'ils voudront présenter au roi les cadavres de ces deux géants, de la part du chevalier qui n'a d'autre nom que celui du Beau-Ténébreux. A votre égard, madame, croyez que je répandrais de grand cœur tout mon sang pour vous et pour tout ce qui vous est cher..... Le roi votre père aura ces deux ennemis de moins dans son combat contre Cildadan; ils méritaient bien d'être punis de l'insolence de leur message!..... Dites au roi votre père, je vous prie, que, pour toute grâce, je lui demande de me comprendre dans le nombre des chevaliers qui doivent combattre sous ses ordres, et que je me rendrai à temps auprès de lui pour ce combat!...

Ces mots dits, il s'éloigna, laissant Léonor et



ses chevaliers dans l'admiration de sa courtoisie et de son courage.

— Ce chevalier seul pourrait égaler le redoutable Amadis! s'écria la princesse.

— Parbleu! répondit Galaor, je suis bien ennuyé d'entendre comparer ce Beau-Ténébreux à mon frère Amadis, et je me propose bien de m'éprouver avec lui et d'en faire connaître la différence!

Galaor oubliait déjà qu'il avait rompu une lance avec le Beau-Ténébreux, et que ce dernier l'avait désarçonné, tout comme ses neuf autres compagnons.

CHAPITRE XXVIII

Comment le Beau-Ténébreux arriva enfin à l'abbaye de Mirefleur, et de l'entrevue qu'il y eut avec son incomparable mie, la princesse Oriane.

Quand Amadis eut pris congé de la princesse Léonor, qui s'en alla vers la cour disposée à chanter monts et merveilles du Beau-Ténébreux, il chemina grand'erre et arriva près de la fontaine des Trois-Canaux. Là, prenant prétexte de ses armes presque toutes brisées dans les combats qu'il avait précédemment livrés, il envoya l'écuyer Enil à Londres, en lui recommandant de lui faire faire de nouvelles armes absolument semblables à celles qu'il avait, et de les lui apporter dans huit jours, sur le bord de cette même fontaine des Trois-Canaux.

Le soleil enfin se coucha. Amadis, l'heureux Amadis, trouva Durin et Gandalin au rendez-vous qu'ils lui avaient donné. Durin prit son cheval, et Gandalin le conduisit en silence vers une petite porte dont il avait reçu la clef...

Qui pourrait exprimer l'émotion de la princesse Oriane en entendant cette clef tourner dans la serrure? Et les cieux ouverts auraient-ils pu causer un ravissement pareil à celui d'Amadis, lorsqu'un reste de lumière lui permit d'entrevoir Oriane, dès que cette porte fut ouverte?...

Amadis se précipita aux genoux de sa mie tant aimée. Oriane le releva, passa tendrement ses beaux bras autour de son cou et baigna son front de ses douces larmes.

— Me pardonnez-vous? se dirent-ils tous les deux d'une voix entrecoupée.

Chaque assurance de ce pardon mutuel était un baiser, et cette même question se répétait sans cesse...

— Eh! oui, oui, vous vous pardonnez! s'écria Mabile, impatientée. Levez-vous donc, mon cher cousin, ajouta-t-elle, que je puisse vous embrasser aussi.

Nos deux amants, emparadisés dans les bras l'un de l'autre, s'aperçurent enfin que Mabile était avec eux, et ils s'empressèrent auprès d'elle. Mabile, prenant leurs mains, les unit dans les siennes, et ces heureux amants, revenus de leur première émotion, commençaient à se raconter toutes les peines qu'ils avaient souffertes depuis leur séparation. Mais bientôt Mabile, plus impatientée que jamais, mit sa main sur leur bouche pour les faire taire.

— Vous n'êtes pas raisonnable, chère Oriane, lui dit-elle, de laisser Amadis se rappeler des malheurs dont vous êtes la cause... Et vous, mon cousin, vous l'êtes encore moins de laisser Oriane si longtemps exposée aux fraîcheurs du soir... Allons promptement dans sa chambre, où vous aurez tous les deux le temps de parler de tout ce qui vous touche...

Ce conseil était bon. Amadis, donnant le bras aux deux amies, pria Mabile de les guider, car cet amant respectueux n'osait pas en presser Oriane, et il portait ses soins délicats et charmants jusqu'à l'air de croire qu'il l'entraînait à la suite de Mabile.

Cette dernière les conduisit d'abord dans sa chambre, dont une porte communiquait dans celle d'Oriane, et cette porte, au signal qu'elle fit, fut ouverte par la demoiselle de Danemark, dont les soins avaient écarté tout ce qui pouvait troubler ces deux amants dans l'expansion inévitable de leur réunion.

—Vous pouvez maintenant causer à votre loisir, leur dit Mabile en riant. Mais, comme je me doute bien que vous allez vous répéter ce que j'ai cent fois entendu de votre bouche, et que votre causerie m'intéresse beaucoup moins que vous, je vous demande la permission de ne pas passer ma nuit à vous écouter...

— Ma foi, madame, vous avez bien raison, dit à son tour la demoiselle de Danemark. Je pense de la même façon que vous là-dessus, et les plaintes de la princesse Oriane m'ont trop souvent tenue éveillée pour que je ne profite pas de cette nuit, où j'espère qu'elle ne se querellera pas...

Et, tout en disant ces mots, la sœur de Durin sortit; accompagnée de la princesse Mabile.

Amadis était alors assis; Oriane, qui était debout, le regardait avec des yeux pleins de tendresse. Amadis, maître des belles mains de sa maîtresse, les tenait toutes deux dans les siennes et les baisait avec passion. Puis, au fur et à mesure, il devenait plus tendre, plus pressant, plus éloquent. Oriane, baissant les yeux, lui dit, comme un doux reproche :

— O mon ami! sont-ce là les leçons que vous avez reçues de l'ermite de la Roche-Pauvre?...

Amadis ne répondit rien, mais son trouble, qui augmentait d'instant en instant, son trouble répondit pour lui, et sa réponse fut si éloquente, qu'à son tour, troublée, émue, enivrée, Oriane se laissa choir pâmée entre les bras de son amant.

CHAPITRE XXIX

Comment la félicité sans pareille dont Amadis et Oriane jouissaient à Mirefleur fut troublée par une nouvelle que leur apporta Gandalin, au sujet d'une double épreuve proposée à la cour du roi Lisvart par le neveu d'Apollidon.

Il y avait quatre jours qu'Amadis était à Mirefleur, heureux par Oriane, qui était heureuse par lui, lorsqu'un gentilhomme arriva à la cour du roi Lisvart, au moment même où ce prince sortait de table.

Ce gentilhomme, qui avait la tête chenue, comme la barbe, se mit aux genoux de Lisvart et lui dit en langue grégeoise :

— Sire, après avoir parcouru vainement l'Europe et l'Asie, le fils du roi Ganor, qui était frère du célèbre Apollidon, vient à vos pieds pour vous prier de mettre fin à ses peines et de permettre qu'il éprouve si, dans cette cour célèbre par le nombre et la renommée des chevaliers qui la composent, il n'en pourra pas trouver un qui mette fin à sa peine...

Ayant dit ces mots, le vieillard ouvrit un riche coffre de jaspe, dans lequel on vit une épée d'une merveilleuse beauté, dont un côté de la lame brillait du feu le plus vif au travers du fourreau transparent qui la renfermait.

— Cette épée, ajouta-t-il, ne peut être tirée que par le plus loyal des amants, et ce n'est que de sa main qu'il m'est permis de recevoir l'ordre de la chevalerie.

Puis il retira du même coffret un chapeau formé de fleurs inconnues, dont la moitié brillait des plus vives couleurs et dont l'autre moitié paraissait flétrie.

— Ces fleurs desséchées, dit-il encore, ne pourront reprendre leur premier éclat que lorsque la dame la plus tendre, la plus fidèle, la mieux aimée, en couvrira sa tête...

Non-seulement le roi Lisvart accorda au vieux gentilhomme la permission de faire l'épreuve qu'il demandait, mais encore, pour donner l'exemple à sa cour, il voulut que la reine Brisène et lui-même fussent les premiers à la faire.

En conséquence, prenant l'épée merveilleuse, il la tira à demi de son fourreau ; mais les flammes qui s'élancèrent aussitôt de la lame ne lui permirent pas de faire de plus longs efforts. Une partie des fleurs flétries reprit son premier éclat et sa première fraicheur sur la tête de la reine ; mais il en resta quelques-unes de sèches...

— Hélas ! dit alors le vieux gentilhomme, quoique personne n'ait encore été plus près de finir cet enchantement, l'épreuve est manquée !... Je m'arrêterai donc encore quelques jours dans cette cour pour voir si je ne rencontrerai pas quelque chevalier ou quelque dame qui puisse mener à bonne fin cette aventure !...

Et il se retira.

Gandalin, qui se trouvait précisément là, comme témoin de cette double expérience manquée, s'en revint incontinent vers Amadis et lui raconta ce qui s'était passé à la cour du roi Lisvart.

Ce récit fit tomber le Beau-Ténébreux dans une profonde songerie. Quoiqu'il eût passé sous l'arc des loyaux amants et qu'il eût conquis la chambre défendue, il ne put s'empêcher de désirer de donner à la divine Oriane cette nouvelle preuve de son amour et de sa loyauté. Ne doutant nullement que les fleurs fanées du chapeau ne reprissent toute leur fraicheur en touchant les beaux cheveux d'Oriane, il lui proposa de venir, le visage couvert d'un voile, à la cour du roi son père, pour faire ensemble la double épreuve.

Quelque effroi que pût avoir la belle Oriane, d'oser ainsi paraître à la cour de son père, quel que fût le danger pour elle d'être reconnue, elle ne put refuser Amadis, qui, sur-le-champ, envoya Gandalin demander à Lisvart sûreté pour le Beau-Ténébreux et une demoiselle inconnue qui désiraient se présenter à l'épreuve.

Gandalin partit, et, le lendemain, il revint avec la parole royale qui garantissait au Beau-Ténébreux et à sa belle compagne que leur incognito serait respecté, qu'Amadis ne serait pas obligé de lever la visière de son heaume et qu'Oriane ne serait pas forcée de lever son voile.

Toutes leurs précautions prises à cet effet, Amadis et Oriane quittèrent Mirefleur et se rendirent à la cour du roi Lisvart.

CHAPITRE XXX

Comment Amadis et Oriane, inconnus, sortirent victorieux de l'épreuve proposée par Apollidon, et comment, à leur retour à Mirefleur, ils furent arrêtés par Arcalaüs.

Amadis était attendu avec impatience à la cour du roi Lisvart. Il fut annoncé à ce prince par les acclamations du peuple qui déjà reconnaissait en lui, le Beau-Ténébreux, le vainqueur de Famongomad, de Basigant et de Quadragant.

Lisvart, qui sortait de table, s'empressa d'aller au devant de ce vaillant chevalier inconnu auquel il devait tant, et il le reçut avec les plus grands honneurs, s'opposant à ce qu'il embrassât ses genoux comme il voulait le faire par courtoisie et par respect.

Quant à la reine Brisène, elle suivit, à l'égard d'Oriane, l'exemple que venait de lui donner son mari, et elle lui rendit les mêmes honneurs avec le même empressement.

Le neveu d'Apollidon était là, avec son coffret. Plusieurs chevaliers et plusieurs dames tentèrent les épreuves, mais sans pouvoir réussir.

Amadis, invité par Lisvart à se présenter, s'approcha d'Oriane, toute émue, et, lui serrant la main à l'insu de tout le monde, il lui dit tout bas :

— Ah ! divine maîtresse, si la loyauté la plus pure suffit pour conquérir cette épée, j'ose être sûr de l'apporter à vos pieds comme un témoignage de mon ardent amour !...

Lors il s'empara de l'épée par la poignée, la tira

sans effort de son fourreau, et, en même temps qu'elle rendait en sortant une lumière resplendissante, les deux côtés de la lame devenaient égaux.

— Ah! bon chevalier, s'écria le vieux gentilhomme transporté de joie, c'est à vous que je dois la fin de mes peines!...

A ces mots, il se jeta aux genoux du Beau-Ténébreux et lui demanda la colée, qu'Amadis lui donna sur-le-champ du plat même de la merveilleuse épée qu'il venait de conquérir.

Oriane, heureuse du triomphe de son amant, et encouragée par lui, s'avança à son tour vers le chapeau de fleurs, le prit d'une main assurée et le posa sur sa tête. A peine le chapeau l'eut-il touchée que toutes les fleurs sèches parurent aussi fraîches, aussi éclatantes, aussi parfumées que les autres. Le vieux gentilhomme, armé chevalier par Amadis, vint incontinent ployer les genoux devant l'incomparable Oriane, et, lui présentant son épée, il la supplia de la lui ceindre.

Cette double victoire, remportée par deux inconnus, excita vivement la curiosité de la cour. Galaor surtout mourait d'envie de trouver un moyen d'éprouver si le Beau-Ténébreux serait aussi brave en se servant de l'épée merveilleuse, qu'il s'était montré loyal amant en la tirant de son fourreau, ce que nul n'avait pu faire, Galaor encore moins que les autres. Il n'eût peut-être pas été fâché, non plus, de savoir si la dame qui venait de conquérir le chapeau était assez jolie pour avoir du mérite à la fidélité dont elle venait de faire montre. Amadis rit sous son heaume, et Oriane sous son voile, de toutes les mines que leur fit à ce propos Galaor qui ne reçut d'eux que des plaisanteries délicates, ingénieuses et trop courtoises pour qu'il pût décemment prendre prétexte de fâcherie.

Pour le roi Lisvart, fidèle à sa parole, il serra dans ses bras le Beau-Ténébreux, sans lui faire aucune instance pour se laisser connaître; et, présentant la main à la dame inconnue, il la conduisit à son palefroi dont il tint les rênes jusqu'au moment où les deux amants, se courbant sur les arçons de la selle, prirent congé de lui.

Amadis et sa chère Oriane s'éloignèrent et prirent un chemin de traverse pour dépister les curiosités qu'ils avaient pu mettre en éveil. Tous deux, en chevauchant ainsi dans la direction de Mirefleur, s'applaudissaient de leur double triomphe dont ils s'attribuaient l'un à l'autre tout le succès et tout l'honneur.

— Si je n'adorais pas Oriane, je n'aurais pas conquis cette merveilleuse épée! s'écriait Amadis d'une voix haute.

— Si j'eusse été plus sévère, je n'aurais pas ce merveilleux chapeau de fleurs! disait la tendre Oriane d'un ton plus bas, en regardant amoureusement son vaillant compagnon.

Ils furent interrompus dans leur mutuelle contemplation et dans leur mutuel bonheur par l'apparition d'un écuyer qui, sans les saluer, dit d'un ton brusque au Beau-Ténébreux :

— Arcalaüs mon maître vous ordonne de lui conduire sur-le-champ cette demoiselle... Obéissez vitement, si vous ne préferez qu'Arcalaüs ne vienne vous enlever à tous deux la tête!...

— Ah! ah! répondit Amadis, montrez-moi donc, s'il vous plaît, le seigneur Arcalaüs, qui a de pareilles fantaisies?...

— Le voici, dit l'écuyer en désignant deux chevaliers de taille gigantesque qui étaient arrêtés sous un bouquet d'arbres.

Oriane, effrayée, pensa se laisser choir du haut de sa haquenée.

— Quoi! ma chère Oriane, lui dit Amadis, lorsque vous êtes sous la garde de mon amour vous pouvez avoir peur d'un lâche comme Arcalaüs!...

Puis se retournant vers l'incivil écuyer :

— Va dire à ton maître, ajouta-t-il, que je le connais trop et que je le méprise trop pour lui obéir.

L'écuyer alla vers son maître. Mais Arcalaüs, quoique doué d'une force prodigieuse, évitait volontiers les occasions de la déployer, de peur sans doute de l'user.

— Mon beau neveu, dit-il au chevalier qui l'accompagnait, allez donc prendre ce beau chapeau de fleurs que je vois là-bas sur la tête de cette péronnelle, et me l'apportez pour que j'en fasse don à ma nièce Madasine... Si son compagnon faisait par hasard mine de vous résister, tranchez-lui sans plus de façon la tête et pendez-la par les cheveux à cet arbre que voici!...

Le chevalier auquel Arcalaüs venait de parler, lequel avait nom Lindoraque et était fils de Cartadaque, géant de l'Ile-Défendue, s'avança pour exécuter l'ordre de son oncle.

— Arrête! lui cria Amadis d'une voix menaçante. Arrête! Ou prends garde à toi!...

L'un et l'autre, à ces mots, coururent et leurs lances furent brisées. Mais celle du Beau-Ténébreux traversant l'armure et la poitrine de Lindoraque, celui-ci fut désarçonné par la force de cette atteinte; il fit de vains efforts pour se relever, et en retombant, enfonça plus avant l'arme qu'il avait dans le corps. Une minute après, il expirait.

Arcalaüs, furieux de la mort de son neveu, et remarquant surtout qu'Amadis n'avait plus de lance, fondit sur lui dans l'espérance d'en avoir bon marché. Mais le Beau-Ténébreux, évitant le fer d'Arcalaüs, lui porta en passant un coup d'épée avec tant d'adresse qu'il lui détacha de la main la poignée de sa lance qui tomba sur le sable avec une partie de cette main. Arcalaüs n'attendit pas son reste et dévala vitement, en poussant un long cri de douleur.

Amadis, toujours inconnu pour Enil qui le suivait en qualité d'écuyer, lui dit de prendre la tête de Lindoraque et les doigts d'Arcalaüs, et de les porter au roi Lisvart de la part du Beau-Ténébreux. Puis, après le départ de ce messager, il reprit avec Oriane, le chemin de Mirefleur, où ils arrivèrent mourant de faim.

—

CHAPITRE XXXI

Comment eut lieu enfin le combat des cent chevaliers de Lisvart contre les cent chevaliers d'Irlande, et quelles furent les pertes éprouvées de part et d'autre.

Lisvart avait à peu près rassemblé le nombre des chevaliers qui devaient combattre avec lui. Il lui en vint d'autres encore, parmi lesquels Bruneo de Bonnemer et Brunsil son frère. Bruneo de Bonnemer était ce loyal et vaillant chevalier, amant de Mélicie, sœur d'Amadis, dont ce dernier avait lu le nom dans le temple d'Apollidon.

Ce même jour, Lisvart reçut une lettre par laquelle Arban de Norgales et Angriote d'Estravaux lui mandaient qu'étant tombés par surprise au pouvoir de la cruelle Gromadase, veuve du géant Famongomade, elle les tenait dans les chaînes, leur faisant subir chaque jour de nouveaux supplices. Lisvart, dans l'impossibilité où il était de les secourir avant la bataille, les fit assurer que son premier soin, après la défaite de Cildadan, serait de voler à leur secours.

Le jour de cette fameuse bataille arriva enfin. Le Beau-Ténébreux, ayant pris congé d'Oriane, toute en larmes, et ayant armé chevalier son écuyer Enil, qui avait sollicité cet honneur, partit de Mirefleur à la pointe du jour, et vint joindre le roi Lisvart qui faisait ses dispositions pour combattre.

En voyant le Beau-Ténébreux, ce prince l'embrassa tendrement, heureux d'avoir, en l'absence d'Amadis, un chevalier de sa valeur, et le pria de choisir le poste qui lui conviendrait.

— Ce sera, répondit Amadis, celui d'où je pourrai sans cesse veiller sur votre tête sacrée.

Lisvart harangua ensuite ses chevaliers; Cildadan en fit autant de son côté, et bientôt le son aigu des trompettes annonça l'heure de la mêlée. Les chevaux coururent, les lances se choquèrent, les armures retentirent : le combat commençait !

Plusieurs valeureux chevaliers perdirent la vie dans cette première rencontre; plusieurs aussi, qui s'étaient élancés, tout vénustes et tout brandifs, tombèrent sur la lice, affolés de coups et furent foulés aux pieds avant de pouvoir remonter sur leurs chevaux. Le Beau-Ténébreux fit mordre la poussière à tous ceux qui s'exposèrent témérairement à ses coups. Quant à Galaor, jaloux pour la première fois des vaillantises de son frère, qu'il ne savait pas si près de lui, il voulut les surpasser et, pour cela faire, il fondit comme un lion sur l'escadron où plusieurs géants du parti de Cildadan s'étaient rassemblés dans l'intention de s'emparer du roi Lisvart.

Cartadaque, seigneur de l'Ile Défendue, était le plus redoutable de cette ligue, et, quoique Florestan l'eût blessé, il avait déjà renversé deux chevaliers qui servaient de boucliers vivants à leur roi, lorsque Galaor, l'attaquant avec furie, le frappa sur son heaume avec une violence telle qu'il lui en décolla l'oreille, et du même coup, fit sauter de sa main la pesante hache dont il était armé. Cartadaque, rugissant, saisit Galaor entre ses bras musculeux, l'enleva de ses arçons, et il l'eût étouffé si Galaor, à coups de pommeau d'épée, ne l'eût assez étourdi pour le faire tomber de son cheval, puis, dégageant son bras droit, ne lui eût enfoncé la pointe de son arme dans la figure, à travers la visière de son heaume.

Il était temps, car, épuisé par le combat et par le sang qu'il perdait, Galaor sentit bientôt ses mains se détendre, ses yeux s'enténébrer, et il resta pâmé sur le champ de bataille, sans avoir eu le temps de retirer son épée de la face du géant Cartadaque...

Pendant ce temps, le roi Lisvart faisait rage, mais sans parvenir à éclaircir d'une manière satisfaisante les rangs des Irlandais ses ennemis. Il n'avait plus autour de lui que trois ou quatre chevaliers blessés, parmi lesquels le vieux Grumedan. Ce dernier, qui défendait de son mieux la bannière royale à moitié coupée et dépenaillée, fut attaqué par le géant Mandasabul qui commandait le corps de réserve, et, en voltant imprudemment, il laissa son souverain face à face avec son formidable ennemi. Mandasabul renversa le cheval de Lisvart, saisit ce prince, l'enleva des arçons, et, sortant de la mêlée, il l'emportait comme otage du côté des galères, lorsque, heureusement, il fut aperçu par le Beau-Ténébreux qui venait de remonter sur un cheval frais que Gandalin venait de lui amener.

Effrayé à bon droit du péril que courait le père de la divine Oriane, le vaillant Amadis tomba comme la foudre sur le géant Mandasabul, et, lui portant un coup terrible, il le sépara presque en deux morceaux de la tête au ventre, malgré son armure. Par malheur, l'épée d'Amadis, en glissant, descendit trop bas et blessa le roi Lisvart, que tenait le géant, et dont le sang rougit aussitôt le sol! Mandasabul était mort, mais, comme quelques-uns de ses tenants arrivaient pour relever son corps et pour le venger, le Beau-Ténébreux, couvrant de son écu le roi Lisvart pour lui permettre de remonter à cheval, se mit à crier :

— Gaule! Gaule! Gaule! Victoire! Victoire! Je suis Amadis! Fuyez, traîtres, fuyez!...

A cet appel, à ce nom connu et redouté, les Irlandais effrayés allaient tourner bride et abvoler, lorsque le brave géant Grandacuriel, les ralliant de sa voix de stentor, les ramena au combat pleins d'une nouvelle ardeur. Amadis soutint presque seul l'effort de ce nouveau combat, les chevaliers de Lisvart étant alors occupés du salut de ce prince, blessé, et à peine remonté sur le cheval que venait de lui donner Florestan. Mais ce dernier s'aperçut du péril de son frère, et il se précipita pour le secourir, au moment même où Grandacuriel s'élançait sur le roi Lisvart pour venger la défaite de Cildadan qu'il voyait assurée. Amadis, alors, devinant ce dessein, le suivit avec la même vitesse et lui porta sur le heaume un coup furieux; les attaches se rompirent, le heaume du géant tomba, et Lisvart, qui s'était mis en défense,

lui fendit la tête du tranchant de son épée. Grandacuriel fut le dernier du parti de Cildadan qui périt en combattant : le reste se tumultua et prit la fuite vers les galères, en abandonnant le roi Cildadan étendu parmi les morts, ainsi que Galaor.

Lisvart, pénétré de reconnaissance pour Amadis, s'avançait pour le remercier et l'embrasser comme un héros auquel il devait la vie. Mais il le trouva dans le désespoir.

— Mon frère ! mon pauvre frère est mort ! s'écriait Amadis en versant des larmes comme une femme.

Amadis, en effet, n'avait pas aperçu Galaor depuis qu'il l'avait vu tomber, et il le croyait mort, puisqu'il avait cessé de combattre. Florestan et Agraies s'offrirent à lui pour l'aider à le chercher parmi les morts. Ce ne fut pas sans peine qu'ils le trouvèrent, couvert de sang et de blessures et ne donnant plus aucun signe de vie ; à quelques pas de lui et dans le même état que lui était le roi d'Irlande Cildadan. Tous les trois se disposaient à faire emporter ces cadavres, lorsqu'arrivèrent douze demoiselles, suivies de quatre écuyers, dont la plus apparente leur dit :

— Ces deux princes sont en ce moment perdus pour vous, mais ils respirent encore ; donnez-nous les...

— Que je vous donne mon frère ? s'écria Amadis.

— Si ses jours vous sont chers, laissez-nous-le emporter, reprit la demoiselle qui avait déjà parlé.

Amadis se ressouvint alors de la protection d'Urgande. Il couvrit de larmes les joues presque froides de son frère Galaor, et le laissa relever de terre, ainsi que le roi Cildadan, par les douze demoiselles et par les quatre écuyers, qui posèrent les deux cadavres sur des lits couverts de pourpre, et les emportèrent dans une galère somptueusement amarrée au rivage.

Amadis et Florestan, après le départ de cette troupe, s'en allèrent relever et secourir le vieux géant Gandalac, qui, pour venger Galaor, son presque fils, avait lutté courageusement pendant une heure avec un autre géant, du parti de Cildadan, lequel l'avait blessé d'un coup de massue et avait été tué par Gandalac quelques minutes après.

CHAPITRE XXXII

Comment Galaor, que l'on croyait mort, revint à la vie par les soins d'Urgande, sa protectrice.

Galaor ne reprit point connaissance tant qu'il fut sur la galère dans laquelle les douze demoiselles l'avaient placé après l'avoir enlevé du champ de bataille. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il se trouva sur un lit dans un salon magnifiquement orné, élevé de trente pieds sur quatre gros piliers de marbre, et situé dans un jardin tout en fleurs ; tandis que Cildadan, au contraire, en reprenant ses sens, se trouva sous une voûte dans une tour bâtie sur une roche isolée que la mer battait de toutes parts de ses vagues tumultueuses.

Cependant les soins que l'un et l'autre reçurent furent les mêmes. Cildadan vit bientôt arriver une demoiselle respectable par son âge et par son maintien, suivie de deux chevaliers, laquelle versa sur ses blessures un baume salutaire qui lui procura un sommeil réparateur. Galaor fut traité de même par une demoiselle entre deux âges ; mais, cette fois, la vieille demoiselle était assistée de deux gentes pucelles qui portaient chacune de petites boites de jaspe remplies du baume le plus précieux. Le baume fit son effet ; mais les gentes pucelles firent meilleur effet encore, ce que remarquant la vieille demoiselle, elle les laissa auprès de Galaor, en leur recommandant d'être attentionnées de leur mieux. Cildadan s'était endormi ; Galaor, au contraire, resta constamment éveillé, à cause du plaisir qu'il ressentait à deviser de choses et d'autres avec les deux gentes pucelles qui savaient, en outre, les plus jolis contes du monde, et qui les lui récitaient de leur plus douce voix.

Quand la vieille demoiselle revint le lendemain auprès de Galaor, et qu'elle eut levé le premier appareil qu'elle avait mis sur ses blessures, elle lui fit espérer qu'au bout de huit jours il aurait recouvré une bonne partie de sa santé.

— Ne mettrez-vous pas le comble à vos bienfaits en me procurant la liberté ? demanda alors le blessé. Je tiens à la liberté comme à la vie. Si cette grâce n'est pas en votre pouvoir, je vous conjure de faire avertir de ma situation madame Urgande...

La demoiselle se prit à rire.

— Ah ! ah ! dit-elle, vous avez donc beaucoup de confiance dans le pouvoir d'Urgande ?...

— Comment n'en aurais-je pas, répondit Galaor, dans ma première bienfaitrice, pour laquelle je voudrais exposer mille fois ma vie ?...

— Puisque vous pensez ainsi, je suis assez de ses amies pour vous promettre de sa part la guérison et la liberté, pourvu que vous m'accordiez pour elle un don qu'elle vous rappellera en temps et lieu, quand elle aura besoin de vous...

Galaor n'hésita pas à faire cette promesse, et la vieille demoiselle se retira en le laissant dans la même compagnie que la veille.

Le troisième jour, quand elle reparut, l'une des deux gentes pucelles accourut vers elle et lui dit :

— Mon Dieu ! ma tante, je suis bien inquiète aujourd'hui sur le compte du chevalier blessé... Il a paru ce matin plus tourmenté qu'à l'ordinaire ; il me prenait la main, il semblait implorer mon secours, et j'ai bien regretté de n'être pas aussi savante que vous, ma tante : j'aurais moi-même appliqué du baume nouveau sur ses blessures...

— Eh bien ! répondit la vieille demoiselle, soyez attentive à ce que vous me verrez faire, et s'il retombait dans le même état, vous pourrez me remplacer.

Cela dit, elle s'approcha du lit du chevalier blessé.

— Quoi ! Galaor, reprit-elle, est-il possible que vous puissiez méconnaître votre meilleure amie ! Croyez-vous donc qu'une autre qu'Urgande eût pu vous sauver la vie ?...

Galaor voulut faire un effort pour embrasser les genoux de sa protectrice. Mais Urgande, l'arrêtant :

— Toute espèce d'agitation, lui dit-elle, pourrait vous être nuisible. Lorsque les premiers huit jours seront passés, soyez assuré que je vous



donnerai de nouvelles marques de mon amitié.

Urgande se mit aussitôt en devoir de découvrir les blessures du fils de Périon, et sa jolie nièce Juliande s'appliqua soigneusement à voir comment elle s'y prenait pour les panser. Galaor n'avait reçu que des blessures honorables dans le mémorable combat qui s'était livré quatre jours auparavant : presque toutes avaient porté sur son sein. Aussi Juliande fut bien attendrie en le voyant ainsi maltraité, et jamais elle n'avait été aussi attentive que dans ce moment aux leçons de sa tante Urgande; ses mains blanches se promenaient de blessure en blessure et levaient les appareils avec une précaution et une douceur infinies; elle cherchait avec inquiétude s'il en était échappé quelqu'une à sa tante, qui souriait de cet examen et qui, finalement, jugea à propos de l'interrompre en touchant légèrement le front de Galaor, qui s'endormit aussitôt.

— Maintenant, fillettes, sortez de céans! ajouta-t-elle en emmenant avec elle Juliande et sa compagne.

Quand Galaor revint de son assoupissement, il trouva devant lui Gasuval, son écuyer, et Ardan, son nain, qu'Urgande avait substitués par prudence à ses deux trop aimables nièces...

CHAPITRE XXXIII

Comment Galaor et Cildadan, durant une absence de la fée Urgande, passèrent tout leur temps avec Juliande et Solise, et ce qu'il en advint.

Cildadan n'avait pas été traité avec moins d'humanité que Galaor, nous l'avons dit. Mais il n'avait pas eu, il faut l'avouer, les tendresses dont ce dernier avait été l'objet : Cildadan, après tout, n'était pas le protégé de la fée Urgande!

Urgande avait laissé croire au roi d'Irlande qu'il avait perdu pour toujours la liberté, et, lorsqu'elle lui donna quelque espérance de sortir de sa prison, ce ne fut qu'après l'avoir amené petit à petit à lui promettre que désormais tout ressentiment serait éteint dans son cœur contre le roi Lisvart et ses chevaliers, et que, non-seulement il se soumettrait sans murmurer à lui payer le tribut accoutumé, mais encore à devenir désormais son allié le plus fidèle.

Quelques jours après que Cildadan eut prêté le serment qu'exigeait Urgande, celle-ci s'absenta de son île et se rendit chez le sage Alquiffe pour prendre avec lui des mesures sur les grands événements qu'elle prévoyait être déjà prochains. Au moment de partir, elle se plaignit devant ses nièces de l'embarras où elle était de n'être plus à portée de prendre soin des deux chevaliers blessés.

— Ah! chère tante, lui dit Juliande avec empressement, ma sœur et moi nous avons été tellement attentives à vous voir soigner leurs blessures, que vous pouvez de confiance nous envoyer à leurs secours..... Pour moi, ajouta-t-elle avec plus d'empressement encore, je me chargerai volontiers de Galaor, et vous verrez à votre retour que vous serez satisfaite de mes soins et de mon adresse...

Urgande fut un instant sans répondre. Puis, fixant un long regard sur ses deux jolies nièces, elle murmura :

— On ne peut fuir sa destinée!... Allez donc trouver nos blessés, mes chères enfants, et rassurez-les sur mon absence que je ferai la plus courte possible...

Urgande partit, à ces mots, sur un char traîné par deux dragons, et disparut bientôt dans les airs. La sœur aînée de Juliande, qui se nommait Solise, alla incontinent vers Cildadan, et, remarquant que les deux vieux chevaliers commis par sa tante au service de ce prisonnier s'apprêtaient à *la suivre*, son bon petit cœur de fillette lui fit *imaginer que* leur présence ne pourrait être que nuisible à la guérison de son malade : elle les congédia sous le premier pretexte venu, ce dont les deux vieux chevaliers furent fort aises. Quand ils eurent disparu, elle courut sur le rocher qui servait de prison au roi Cildadan.

— Ah! s'écria ce prince en la voyant entrer, j'espère tout maintenant, puisqu'une *divinité bien*faisante daigne venir à mon secours!...

Solise, s'approchant d'un air pitoyable, lui dit :

— Je regrette bien de n'avoir pas suivi ma tante dans les premières visites qu'elle vous a faites : je ne connais point encore vos blessures... Mais soyez assuré que je ferai de mon mieux en son absence pour la remplacer sans trop de *désavantage*...

— Ah! répondit Cildadan, qui était encore jeune et encore beau, je sens déjà que votre présence me rappelle à la vie et à l'espérance d'un sort plus heureux!...

De son côté, Juliande n'avait pas perdu de temps, et, pendant que sa sœur aînée se hâtait vers Cildadan, elle se hâtait, elle, vers *Galaor*.

— Quoi! c'est vous, *belle Juliande? s'écria* cet amoureux chevalier en la voyant entrer seule et en la voyant fermer avec soin la porte afin de n'être pas interrompue ni distraite dans un travail qu'elle sentait mériter toute son attention. Quoi! c'est vous qui venez aujourd'hui pour me secourir? Ah! combien je vous remercie!

Juliande lui fit alors part des raisons qui venaient de forcer Urgande à partir, et ces raisons parurent de si bon aloi à Galaor qu'il en trouva bientôt d'aussi bonnes pour envoyer Ardan rassurer son frère Amadis sur son état présent. Quand à Gasuval, il lui ordonna de parcourir sur-le-champ l'île d'Urgande pour lui trouver un cheval propre à porter un chevalier, espérant être bientôt en état de s'en servir. Ardan et Gasuval s'empressèrent d'obéir, et Galaor, en voyant Juliande s'approcher *timidement* de son lit, sentit que chaque pas qu'elle faisait semblait hâter sa guérison...

Ses blessures étaient déjà presque toutes refermées. Il baisa les jolies mains blanches qui s'occupaient, en tremblant un peu, à les découvrir pour les panser. Galaor avait un air si tendre, si reconnaissant, il était en outre si jeune et si beau, que Juliande en fut apitoyée au-delà de ce qu'on pourrait dire.

— Vos blessures vont très bien... balbutia-t-elle. Mais..... n'auriez-vous pas, d'aventure, un peu de fièvre?... Je vois dans vos yeux un feu qui m'inquiète...

Galaor la rassura. Sa poitrine était déjà décou-

verte, et le pauvre blessé, prenant la main de Juliande, la posa sur son cœur.

—Ah! dieux! s'écria-t-elle en rougissant, comme il bat!...

L'effroi de la gente pucelle fut extrême. Elle ignorait encore les moyens de calmer une agitation qui ne s'était jamais manifestée devant sa tante, dont elle oubliait précisément les leçons en ce moment-là.

— Mais... ajouta-t-elle, tout interdite, je crains que vous ne soyez plus mal que ces derniers jours...

Galaor ne répondit rien, et Juliande fut encore bien plus effrayée lorsqu'elle crut qu'un transport violent mettait ses jours en danger. Elle en fit un cri de surprise et de douleur, auquel succéda une exclamation de joie lorsqu'elle fut rassurée en le trouvant un peu mieux.

La petite boite de jaspe fut employée à son tour, et les cicatrices vermeilles qui tranchaient si bien sur la poitrine blanche de Galaor furent doucement étuvées avec le même baume qui les avait fermées. Elles parurent en si bonne voie de guérison à l'innocente Juliande, qu'il ne lui resta plus d'inquiétude que pour le retour de ce transport qui l'avait effrayée au point de la mettre hors d'elle; mais le blessé la rassura en souriant... Plus tranquille alors, il embrassa tendrement Juliande en la remerciant de lui avoir sauvé la vie, et il la conjura de ne pas le laisser seul pendant l'absence de son écuyer...

— Ah! certes, lui répondit la pucelle, je m'en garderai bien !... Si ces mêmes accidents allaient vous reprendre?... Et que dirait ma tante si elle apprenait que j'ai négligé les moyens de vous en guérir avant son retour?...

Galaor l'assura qu'il courait en effet les plus grands risques sans sa présence et sans ses soins assidus. Alors Juliande, prenant un petit air grave, lui présenta de sa main ce qu'Urgande lui faisait prendre tous les jours; elle l'arrangea bien dans son lit et lui prescrivit de se livrer au sommeil pendant quelques heures... Puis elle reprit un air plus tendre pour lui dire un adieu provisoire, et elle s'en alla de ce pas rejoindre sa sœur, qui revenait précisément de chez Cildadan.

Toutes deux, en se retrouvant, ne purent s'empêcher de rougir. Solise, en sa qualité de sœur aînée, fut la première à retrouver sa langue pour questionner Juliande sur le traitement qu'elle avait fait subir à son chevalier...

— Et vous, ma sœur? répondit Juliande d'un air assez embarrassé.

Pendant quelques moments, les deux gentes pucelles continuèrent à s'interroger mutuellement sans se répondre. A la fin, la confiance se rétablissant dans leurs cœurs, elles se mirent à se raconter toutes deux à la fois tout ce qui s'était passé dans l'action importante qu'elles venaient de faire. Des rires immodérés interrompirent cent fois leur récit. Une des deux sœurs mettait sa main sur la bouche de l'autre pour se faire écouter; et ce ne fut qu'après s'être presque battues et entre-baisées à tous moments qu'elles s'apprirent mutuellement que l'événement de leurs visites, à quelques petites circonstances près, avait été absolument le même.

Les trois jours pendant lesquels la fée Urgande fut absente furent si bien employés, les deux jeunes sœurs furent si doucement occupées à calmer les légers accidents que leur tante n'avait point connus, qu'à son retour ils ne reparurent plus, du moins en sa présence. Urgande eut l'air d'être très satisfaite des soins de Solise et de Juliande; elle eut aussi celui de croire tout ce que Cildadan et Galaor lui dirent de la reconnaissance qu'ils leur devaient. Mais, comme aucune fée ne savait lire aussi bien qu'elle dans l'avenir, dès ce moment elle eut soin de s'assurer de deux excellentes nourrices.

CHAPITRE XXXIV

Comment Oriane faillit se fâcher avec Mabile, à propos de la reine de Sobradise.

Après la guérison des blessures qu'il avait reçues, Lisvart s'était rendu dans la ville de Fernèse, où sa famille et sa cour s'étaient rassemblées. Oriane et la reine Briolanie, arrivée depuis peu, ressentirent une joie presque égale en y voyant arriver Amadis à la suite du roi; mais l'une ne donnait déjà plus qu'à la reconnaissance ce que l'autre donnait à l'amour.

Oriane, cependant, ne pouvait se défendre d'une certaine inquiétude toutes les fois que Briolanie devisait avec son défenseur. Cette belle reine, faisant un jour des questions sur l'Ile Ferme et sur les merveilles qu'elle renfermait, Amadis peignit celles de la Chambre-Défendue avec tant d'admiration, que Briolanie ne put s'empêcher de lui demander la permission d'en faire l'épreuve. Amadis répondit à la reine de Sobradise, avec sa courtoisie ordinaire, qu'elle était trop en droit de tenter cette épreuve avec confiance pour la différer.

Cette réponse suffit pour rallumer les soupçons éteints de la princesse Oriane relativement à la princesse Briolanie. Elle se leva sans regarder Amadis, et s'en alla porter ses doléances auprès de sa fidèle amie Mabile, à qui elle raconta tout.

Mabile se douta bien que la jalousie d'Oriane lui faisait dénaturer le vrai sens de la réponse d'Amadis. Comme elle était vive et qu'Oriane, en se dolentant, se portait à l'âpreté, elle se fâcha sérieusement.

— Vous êtes incorrigible, lui dit-elle, et mon rôle auprès de vous commence à me devenir pénible..... Une fois déjà, par votre injustice et vos soupçons exagérés, vous avez failli amener la mort de mon malheureux cousin... Vous savez que sa vie ou sa mort dépendent absolument de vous... et, puisque vous avez l'ingratitude de vous livrer encore à des soupçons que tant de raisons doivent bannir à jamais de votre âme, je ne veux plus en être témoin, et je vais prier le prince Galvanes, mon oncle, de me ramener en Ecosse avec lui...

Oriane, alors, fondant en larmes, se précipita

dans les bras de sa cousine, en lui demandant pardon et en convenant de tous ses torts.

Le même jour, Briolanie et les dames de la cour pressèrent vainement Amadis de leur dire le nom de la dame qui l'accompagnait, voilée, lors de l'épreuve de l'épée merveilleuses. Amadis mit tant d'adresse dans sa réponse, qu'il sut les contenter sans leur rien apprendre. Oriane profita de cette occasion pour lui prouver que la tranquillité de son âme lui permettait de lui faire des plaisanteries, et elle le pressa si vivement de lui dire le nom de cette dame, ou du moins de la lui peindre, qu'Amadis ne put se tirer d'embarras qu'en lui disant :

— Madame, pendant tout le temps que je fus avec elle, je n'ai pu voir que ses cheveux, et j'ai été surpris de les trouver presque aussi beaux que les vôtres...

Les dames ne s'arrêtent point si aisément dans leurs questions. La reine et son entourage allaient recommencer les leurs, pour se distraire et embarrasser Amadis, lorsque, fort heureusement, ce discret amant fut appelé auprès du roi, qui avait avec lui Quadragant, lequel, en apercevant Amadis, alla sur-le-champ à lui les bras ouverts.

— Chevalier, lui dit-il, sous le nom du Beau-Ténébreux, vous m'avez laissé la vie sauve et fait promettre de me rendre à la cour du roi Lisvart; vous m'avez fait jurer, en outre, de ne plus porter les armes contre lui, d'attendre Amadis en sa cour, et de renoncer à tout ressentiment de la mort de mon frère Abies... J'ai rempli ma promesse... Mais qu'à son tour le Beau-Ténébreux tienne sa parole et me fasse connaître le vaillant Amadis..... Soyez assez généreux pour m'obtenir son amitié et pour lui demander de me recevoir au nombre de ses frères d'armes et de me permettre de lui demeurer attaché le reste de sa vie...

La réponse d'Amadis fut d'accourir à Quadragant, de l'embrasser et de lui jurer pour toujours cette fraternité d'armes si sacrée dont les chevaliers étaient à bon droit si fiers.

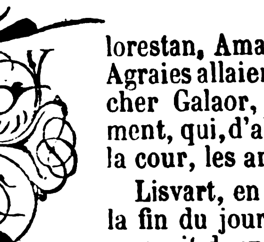
Landin, le neveu de Quadragant, témoin de cette nouvelle alliance, s'avança vers Florestan d'un air noble et riant.

—Brave chevalier, lui dit-il, je venais pour remplir ma promesse et pour vous combattre; mais j'espère que vous serez aussi généreux qu'Amadis, en recevant cette épée à la place du gage que je vous avais remis.

— Je ne l'accepte, brave Landin, répondit Florestan, qu'à la condition que vous recevrez la mienne et le même serment que mon frère vient de faire à votre oncle...

CHAPITRE XXXV

Comment la fée Urgande vint à la cour du roi Lisvart pour y faire des prédictions navrantes.



Florestan, Amadis et leur cousin Agraies allaient partir pour chercher Galaor, lorsqu'un événement, qui, d'abord, effraya toute la cour, les arrêta.

Lisvart, en se promenant vers la fin du jour sur le bord de la mer, vit deux pyramides de feu, dont l'une s'élevait jusqu'aux nues et paraissait sortir du sein des eaux. Trop intrépide pour en être effrayé, Lisvart s'avança, suivi des deux frères et d'Agraies, et bientôt ils distinguèrent, au milieu des flammes qui semblaient lui faire cortége, une galère dorée qui portait des voiles de pourpre. Des sons harmonieux se firent entendre, et douze demoiselles, vêtues de blanc et enguirlandées de fleurs, parurent sur les bords de cette galère.

— C'est la sage Urgande qui nous arrive en cet équipage ! s'écria le roi en allant avec empressement au devant d'elle.

Urgande tenait dans ses mains un coffret d'or, elle en tira incontinent une petite cire allumée qu'elle jeta dans la mer, et, sur-le-champ, les colonnes de feu disparurent.

Amadis, qui s'était avancé vers elle en même temps que le roi, voulut baiser le bas de sa robe; mais Urgande, l'embrassant, lui dit :

— Vous iriez vainement à la recherche de votre frère Galaor... Il est dans mon ile, invisible pour tous les mortels... Cependant, rassurez-vous sur son état : jamais il ne s'est mieux porté..... Il est toujours le même, ajouta-t-elle en riant, et bientôt vous le reverrez plus beau, plus brave, mais moins digne que jamais des prix qui sont dûs à votre fidélité !...

Lisvart conduisit Urgande à son palais, où Brisène, Oriane et Briolanie la reçurent avec le plus tendre empressement et la firent asseoir au milieu d'elles. Son arrivée et les bonnes nouvelles qu'elle avait données de Galaor, ayant arrêté les chevaliers qui se disposaient à partir pour sa recherche, les dames furent très aises de n'être point abandonnées, et la joie se retablit dans cette cour.

— Jamais elle n'a été si brillante, dit Urgande à Lisvart, et nul souverain ne peut rassembler un aussi grand nombre de chevaliers renommés..... tant qu'ils seront avec vous, ô roi Lisvart ! nul ne pourra résister à la force de vos armes, jusqu'ici victorieuses. Mais, hélas ! je crains bien que la fortune ne se fatigue à vous favoriser ainsi sans relâche, et qu'enorgueilli par vos succès et trompé par de lâches flatteurs, vous ne vous prépariez les plus mortels chagrins !... Madame, ajouta Urgande en s'adressant à Brisène, si la plus rare vaillance illustre les chevaliers du roi, la plus rare beauté pare votre cour... Les événements qui viennent de se passer sous vos yeux vous prouvent que les

vertus et la loyauté des dames qui la composent sont égales à leurs charmes : la conquête du chapeau de fleurs est la plus honorable et la plus brillante qu'aucune dame pût jamais faire!...

Oriane rougit à ces mots, et sachant que rien ne pouvait échapper à la sagace Urgande, elle craignit qu'elle ne révélât quelque chose qui pût la faire connaître. Mais Amadis la rassura de son mieux en lui disant tout bas que la prudence d'Urgande égalait sa perspicacité. Il en était si persuadé qu'il osa même presser Urgande de nommer celle dont on cherchait si vainement à connaître le nom.

— Vraiment, lui répondit-elle, c'est à vous que je m'adresserais pour le savoir puisque c'est vous qui l'avez emmenée après son triomphe, et que, d'aventure, vous l'avez délivrée des insultes de Lindoraque et des piéges d'Arcalaüs ! Mais je crois que nous n'en savons là-dessus ni plus ni moins l'un que l'autre; et, tout ce que je peux dire de plus, c'est que vous vous trompez tous si vous vous imaginez que ce soit une demoiselle qui ait le chapeau de fleurs, car j'ai quelques raisons de supposer que c'est, au contraire, la plus belle et la plus parfaite de toutes les dames...

Amadis rougit alors à son tour. Urgande sourit finement, et les questions cessèrent. Urgande fut très aimable pendant toute la soirée qui suivit cette conversation. Sensible aux caresses de la belle Oriane, elle demanda à passer la nuit avec elle, et lorsque les dames de la cour se retirèrent, elle fut conduite dans la chambre de cette princesse où Mabile et Briolanie occupaient un lit, et cette aimable fée partagea celui d'Oriane. De qui elles s'entretinrent pendant les longues heures de cette veillée, on le devine.

Le lendemain, avant de prendre congé, Urgande passa chez Lisvart, où se trouvaient déjà Amadis, Agraies et Florestan.

— Vous avez connu déjà la vérité de mes prédictions, leur dit-elle. Je vais vous en faire de nouvelles; mais elles sont si compliquées, que vous vous tourmenteriez en vain pour les expliquer... Bien des orages, bien des combats, bien du sang répandu vont bientôt troubler la paix de cette heureuse cour... Et vous, Amadis, vous serez bientôt obligé de regretter d'avoir fait la conquête de l'épée merveilleuse, et fussiez-vous seigneur de la moitié du monde, vous la donneriez à ce moment-là de bon cœur pour que cette épée soit abîmée au fond d'un lac!...

Amadis avait l'âme trop haute pour être troublé par l'annonce d'un péril, quelque grand qu'il fût.

— J'essaierai du moins, dit-il, de ne rien perdre de ce que j'ai eu le bonheur d'acquérir, et je ne crains rien pour ma vie.

— Ah! répondit Urgande, un aussi robuste cœur que le vôtre peut tout surmonter, je le sais... Mais votre magnanimité, Amadis, subira de cruelles épreuves!...

Cela dit, Urgande prit congé et fut reconduite par Lisvart jusqu'à sa galère, toujours à l'ancre. Elle monta, les deux pyramides de feu se rallumèrent pour s'éteindre bientôt avec elle.

CHAPITRE XXXVI

Comment, après le départ d'Urgande, arriva à la cour du roi Lisvart une demoiselle géante qu'on appela la Demoiselle Injurieuse, laquelle provoqua Amadis à un combat contre Ardan Canille.



Une heure après le départ d'Urgande une demoiselle assez belle, mais d'une taille géante, demanda audience au roi, qui la lui donna. Tirant alors d'un riche portefeuille une lettre scellée de deux sceaux, elle lui dit :

— Avant de l'ouvrir, puis-je savoir si celui qui se faisait appeler le Beau-Ténébreux est dans cette cour ?

— C'est moi, noble demoiselle, répondit Amadis, et je suis tout à votre service...

— Vous? s'écria la demoiselle en accablant l'amant d'Oriane de noms si outrageants qu'à partir de cette heure elle ne fut plus appelée que la Demoiselle Injurieuse. Vous? vous n'oserez seulement pas répondre à la lettre que je viens de remettre à votre maître!...

Amadis se contenta de sourire, et il pria le roi de lui permettre de faire lui-même la lecture de ce message, lequel portait que Gradamase, la géante du lac Brûlant, et sa fille Madasime, désirant épargner le sang de leurs sujets et même de Lisvart, proposaient de remettre la possession de cette souveraineté, et la délivrance d'Angriote et d'Arban de Norgales au sort d'un combat entre Amadis et le redoutable Ardan Canille. Cet Ardan Canille était une façon de monstre, de la taille d'un géant, d'une figure horrible et d'une force si prodigieuse que, depuis cinq ans, personne n'avait osé le combattre.

Lorsque la lecture de la lettre fut terminée, la Demoiselle Injurieuse s'écria :

— Amadis! attends-toi, si tu n'acceptes pas ce combat, à recevoir bientôt en présent les têtes des deux chevaliers que tu regardes comme tes compagnons!

Amadis ne voulut pas laisser au roi le soin de répondre à ce nouvel outrage.

— Oui, j'accepte ce combat, dit-il. Mais quelle sûreté Gradamase donnera-t-elle de l'accomplissement des propositions qu'elle fait dans sa lettre?

— Je crois, répondit la Demoiselle Injurieuse, qu'elle risque si peu dans l'événement d'un combat contre vous, que j'offre de sa part de remettre la belle Madasime sa fille en otage entre les mains du roi Lisvart, avec dix chevaliers et autant de demoiselles de haut parage... On amènera même les deux prisonniers pour qu'ils soient témoins du combat et qu'on puisse leur trancher la tête au moment où l'on verra tomber la vôtre...

Bruneo de Bonnemer aimait trop Amadis pour entendre sans indignation les propos de la Demoiselle Injurieuse.

— Sachez, lui dit-il, que quel que puisse être Ardan Canille, sa présomption et sa force ne le garantiront pas du sort qui l'attend en osant se mesurer avec le vaillant et incomparable Amadis! Et, pour ma part, je désirerais beaucoup que votre Ardan pût amener avec lui un second lui-même pour me mettre en posture de le combattre.

— Ah! vraiment, répondit la Demoiselle Injurieuse en ricanant, je ne comptais que sur la tête d'Amadis; mais puisque vous êtes si fort son ami, je me sens assez le désir de voir aussi tomber la vôtre, pour vous promettre de vous amener mon frère, qui se chargera de ce soin.

Sur ce, Bruneo présenta son gage à la Demoiselle Injurieuse, qui le reçut et alla le porter au roi Lisvart avec une attache de pierreries, priant ce prince de garder les deux gages jusqu'après le combat.

La coutume était alors de bien accueillir les envoyés, porteurs de défi. Amadis, voulant voir si la Demoiselle Injurieuse soutiendrait toujours le même ton et le même caractère, s'approcha d'elle et la pria de reposer dans son palais.

— Tous les lieux me sont égaux, lui répondit-elle, et je n'imagine point de raison de vous refuser... Je suis si contente, d'ailleurs, de vous voir, contre mon attente, accepter un combat que le sentiment de votre conservation devait vous faire éviter, que je me plais à contempler plus longtemps la victime qu'Ardan Canille sacrifiera bientôt aux mânes de Famongomade et de Barsinan!...

Ayant dit cela, elle lui présenta la main d'un air plus méprisant que jamais, et Amadis la conduisit dans son palais, où il mit tout à sa disposition. Là, il la laissa seule pendant quelque temps avec une demoiselle qui l'avait suivie.

La chambre dans laquelle la Demoiselle Injurieuse venait d'être conduite était précisément celle qu'occupait d'ordinaire Amadis. Lorsqu'elle fut seule, elle se mit à examiner çà et là, et bientôt elle aperçut, accrochée au mur, la merveilleuse épée que l'amant d'Oriane avait conquise comme le prix de son amour et de sa loyauté. La Demoiselle Injurieuse s'en empara, en laissant toutefois le fourreau, et elle put la dissimuler, grâce à ses amples vêtements et à sa taille géante. Puis, comme cette épée aurait pu finir par la gêner, elle sortit, sous prétexte de parler aux écuyers qui l'avaient accompagnée, et elle la remit à l'un d'eux avec ordre de la porter à son navire et de l'y tenir bien scellée. Puis elle revint, joyeuse, prendre part au somptueux gala qu'Amadis avait fait préparer à son intention.

Mais, on le comprend, elle abrégea sans peine un repas que rien ne rendait agréable par l'humeur querellante et maussade qu'elle y portait sans cesse. Et, se hâtant de retourner à son navire, elle partit, très satisfaite de son message et très aise d'avoir privé son ennemi de l'épée dont les géants ses oncles avaient éprouvé l'excellence.

CHAPITRE XXXVII

Comment eut lieu le combat entre Ardan Canille et Amadis, et comment il se termina à grande colère de la Demoiselle Injurieuse et à la grande joie d'Oriane.

Bientôt arrivèrent Angriote et Arban de Norgales, Madasime et son cortége, Ardan Canille et la Demoiselle Injurieuse. Madasime, fiancée d'Ardan, faisait des vœux pour le succès des armes d'Amadis, dont elle n'avait pas oublié l'aimable frère. La Demoiselle Injurieuse, seule, faisait des vœux pour le succès d'Ardan Canille.

Le jour du combat fixé, chacun des deux combattants parut, assisté de ses seconds.

Amadis vint d'abord, un peu attristé par l'absence de son épée, qu'il ne pouvait parvenir à s'expliquer.

Peu après survint Ardan Canille, monté sur un gros roussin. Il avait au cou un écu de fin acier, reluisant comme un miroir. A son côté pendait la bonne épée d'Amadis, et, dans sa main, il tenait une double lance qu'il brandissait que c'était merveille.

Oriane et les dames, en l'apercevant si orgueilleux, furent saisies de crainte pour les jours d'Amadis.

— Que Dieu ait pitié d'Amadis! fit Oriane.

Mabile lui representa qu'il fallait faire bonne contenance pour ne pas augmenter la confiance d'Ardan.

Les trompettes se firent entendre. Alors Amadis, après avoir regardé Oriane, s'élança sur Ardan, et ils brisèrent du coup leurs lances; le cheval d'Ardan mourut sur place et celui d'Amadis fut blessé à l'épaule.

Amadis, dont le haubert traînait un tronçon de lance, se releva promptement et marcha l'épée haute sur Ardan Canille qui se soulevait avec peine; il mettait en place son heaume; néanmoins, ils s'entreprirent rudement, les étincelles jaillirent des armures et le combat annonçait une rancune terrible.

Ardan paraissait avoir le dessus avec l'épée d'Amadis, que la Demoiselle Injurieuse lui avait donnée; les assauts d'Amadis l'épouvantaient, il lui semblait qu'à mesure qu'il s'affaiblissait, l'autre reprenait de nouvelles forces. Enfin, se couvrant bien de son écu, il se jeta sur Amadis dont les armes étaient en morceaux; tout le monde le crut vainqueur.

Madasime faillit se trouver mal, car elle préférait perdre sa terre et elle-même que de l'épouser.

Oriane, de son côté, s'aperçut de la mauvaise situation d'Amadis, dont le harnois était démaillé; elle devint blême tout-à-coup, ce que voyant Mabile, elle lui dit :

— Madame, il ne faut pas ainsi vous détourner d'Amadis, vous allez causer sa perte, gardez au moins votre visage devant lui si vous ne pouvez l'encourager des yeux.

Amadis était alors si pressé par Ardan, que Brandayras, l'un des juges, disait à don Grumedan et à Quadragant :

— Chevaliers, Amadis est en grand péril, son harnois s'en va, son écu se détache et son haubert ruiné le couvre à peine.

— C'est vrai, répondit Grumedan, et j'en ai grand souci.

— Par Dieu! fit Quadragant, j'ai lutté à armes courtoises avec Amadis, mais plus il combat, plus il devient roide et dispos, les forces semblent lui arriver d'heure en heure. C'est le contraire pour Ardan, que vous voyez déjà rompu et qui ne tardera pas à l'être davantage à l'instant.

Oriane et Mabile entendirent ce propos, qui les réconforta.

Amadis avait vu Oriane s'éloigner de la fenêtre comme si elle avait hâte de lui voir réduire Ardan. Il se rua alors avec son épée sur Ardan qu'il fit ployer; mais l'épée se rompit en trois morceaux, le plus petit lui resta dans la main.

Les juges et les assistants le crurent vaincu. Ardan levant le bras, s'écria très haut de facon que chacun l'entendit :

— Regarde, Amadis, la bonne épée que tu as conquise pour en recevoir mort honteuse!... Demoiselles, montrez-vous toutes aux fenêtres, pour voir si ma dame Madasime est assez vengée et si je suis digne de son amour!...

Lorsque Madasime entendit ces paroles, croyant au triomphe d'Ardan, elle courut se jeter aux pieds de la reine, la suppliant d'empêcher son mariage avec Ardan; elle indiqua la raison à invoquer pour cet effet. Ardan lui avait dit qu'il serait moins long à vaincre Amadis qu'un valet à faire une demi-lieue et il y avait quatre heures que le combat durait.

— Ma mie, lui répondit la reine, je ferai ce qui sera raisonnable.

Amadis, resté sans défense, se souvint des paroles d'Urgande « que s'il était seigneur de la moitié du monde, il la donnerait à condition que son épée fût abîmée au fond d'un lac. »

Il regarda Oriane qui s'était retournée vers lui pour lui donner du cœur, il se lança sur Ardan avec tant de légèreté qu'il lui enleva l'écu du cou. Puis, ramassant un tronçon de lance, il voulut crever un œil à Ardan. Mais celui-ci recula en donnant un si fort coup d'épée, qu'elle entra dans l'écu la longueur d'une palme. Il essayait de l'en dégager lorsqu'Amadis la lui fit lâcher tout-à-fait, en lui frappant le bras rudement.

Amadis prit l'épée en remerciant Dieu de ce secours inespéré.

Mabile, voyant la chance tourner ainsi, appela Oriane qui, désespérée, s'était jetée sur un lit en cherchant quelle serait la mort la plus prompte, si Amadis était vaincu.

— Madame, lui dit-elle, venez voir, Dieu nous assiste, Ardan est sur le point de succomber.

D'un bond Oriane fut à la fenêtre et elle vit comment Amadis donna sur l'épaule d'Ardan un si rude coup d'épée que le cou fut séparé, et qu'Ardan voulut fuir.

Amadis l'avait encore au bout de son épée, et le fit reculer jusqu'au sommet d'un rocher surplombant la mer.

Ardan Canille se trouvait entre deux extrémités : d'un côté l'abîme où il pouvait finir ses jours, et de l'autre, la pointe de l'épée d'Amadis.

Amadis ne le laissa pas choisir; il se jeta sur lui, arrachant l'armet qu'il avait encore et levant le bras, il le meurtrit tellement, qu'il tomba du haut de la roche dans la mer et disparut pour toujours.

Le roi Arban de Norgales et Angriote d'Estrivaux, qui avaient beaucoup désespéré de la cause d'Amadis, vinrent le féliciter.

Amadis, après avoir essuyé son épée, salua le roi et les chevaliers; on le conduisit chez lui avec pompe, ayant à ses côtés ceux qu'il avait délivrés, Arban et Angriote.

Et comme ces derniers avaient perdu en prison leurs couleurs et leur santé, Amadis voulut les en consoler en les traitant chez lui; et lorsque les médecins et chirurgiens les jugèrent convalescents, ils s'en retournèrent où les appelaient leur destinée.

CHAPITRE XXXVIII

Comment Bruneo de Bonnemer, combattit Madamain l'Ambitieux, frère de la Demoiselle Injurieuse, et le jeta dans la mer, ainsi qu'Amadis avait fait d'Ardan.



Une fois le combat d'Amadis et d'Ardan terminé, la Demoiselle Injurieuse vint se présenter devant le roi, le suppliant de mander celui qui devait combattre son frère.

— Car, ajouta-t-elle, encore que mon frère soit vainqueur, il ne pourra cependant prendre tant de vengeance sur son ennemi que les amis d'Ardan soient satisfaits de sa mort; toutefois ce leur sera quelque consolation.

Or Buneo était présent; lequel, sans répondre aux téméraires paroles de cette folle, dit au roi :

— Sire, je suis celui dont elle parle, et puisque son frère se trouve en cette compagnie, comme elle dit, si c'est votre plaisir et qu'il le veuille, nous saurons présentement s'il est aussi gentil compagnon qu'elle l'annonce.

Le roi accorda cela, et chacun d'eux alla s'armer et furent, peu après, conduits au camp par d'aucuns chevaliers leurs amis. Puis la trompette sonna et le combat commença.

Les deux adversaires baissèrent leurs lances et, donnant des éperons à leurs chevaux, il coururent l'un contre l'autre de si grande roideur, que leur bois vola en éclats; puis, se joignant d'écus et de corps, Madamain perdit les étriers et fut jeté par terre. Quant à Bruneo, il était blessé au côté gauche...

Quoique blessé, ce dernier, ayant parfait sa car-

rière, revenait pour charger Madamain, lorsque celui-ci lui cria :

— Chevalier, mettez pied à terre, ou je vais tuer votre cheval !...

— Vraiment, répondit Bruneo, je vous baille le choix, car il m'est d'autant de vous vaincre à pied ou à cheval...

Madamain, qui se sentait plus fort à l'épée que son ennemi, qui était petit, tandis qu'il avait, lui, presque la taille d'un géant, fut très aise de voir qu'il lui laissait ainsi le choix.

— Descendez alors, lui cria-t-il, et essayez de faire ce dont vous vous vantez...

Bruneo mit pied à terre, embrassa son écu, mit l'épée à la main et s'approcha de Madamain, lequel le reçut hardiment comme un preux et bon chevalier. Lors ils commencèrent à se charger l'un l'autre, prétendant tous deux à une même chose, qui était la victoire.

Il n'y eut si fort harnois qu'ils ne détranchassent à ce jeu ; si bien que le champ fut en quelques instants couvert des pièces de leurs écus et de leurs hauberts.

D'un autre côté, leurs chevaux, ne voulant pas rester inactifs pendant que leurs maîtres s'échinaient, s'étaient empoignés l'un l'autre, et, à coups de pieds et à coups de dents, se couplèrent de telle façon que la plupart des assistants furent plus attentifs au combat des deux bêtes qu'à celui des chevaliers à qui elles étaient. Finalement, ce fut le cheval de Madamain qui dut céder le pas au cheval de Bruneo, en fuyant par delà les barrières, d'où l'on augura que celui-ci obtiendrait aussi la victoire que sa monture avait obtenue, ce qui se vérifia.

Madamain, poursuivi de près par Bruneo, hors d'haleine et de forces, lui dit :

— Je crois, Bruneo, à la colère que tu témoignes, que tu espères gagner avant la fin de la journée... Néanmoins, si tu regardes tes armes, lesquelles sont quasi toutes déclouées, tu trouveras sans doute qu'il te siérait mieux de te reposer, au lieu de m'assaillir aussi furieusement que tu le fais... Reprends haleine, et nous recommencerons après, et beaucoup mieux que devant.

— Vraiment, répondit Bruneo, tu me déclares en bon langage ce qui t'est nécessaire !... Tu ne manques pas d'adresse à ce jeu de la langue... Mais, je t'en prie, beau sire, continue et ne m'épargne pas... Ignores-tu donc l'occasion de notre combat, pour nous demander de souffler un instant l'un et l'autre ? Ne sais-tu donc pas que ce combat ne doit avoir de cesse que lorsque ta tête ou la mienne sera tombée ?... Je ne suis pas d'humeur à entendre plus longtemps tes sermons... Par ainsi, avise à te mieux défendre que tu ne l'as fait jusqu'ici, si tu ne veux pas bientôt mourir de ma main...

Et, sans plus contester, Bruneo se mit à charger de nouveau Madamain ; mais celui-ci, qui devenait de plus en plus affaibli, se retira petit à petit au sommet de la roche, au droit du lieu où Amadis avait jeté en mer le corps d'Ardan. Lorsque Bruneo le vit arrivé là, il jugea le moment opportun pour s'en débarrasser, et, le poussant rudement, il l'envoya se sépulturer dans les ondes.

La Demoiselle Injurieuse, en voyant cela, entra en une telle furie, qu'elle courut comme une forcenée au lieu où Ardan et son frère avaient été précipités, criant de façon à être entendue de tout un chacun :

— Puisque Ardan, le parangon de chevalerie, et mon frère Madamain, ont élu leur sépulture en cette mer impétueuse, je veux aller leur tenir compagnie !...

Et elle se jeta en effet, presqu'en même temps que son frère, si vitement après lui, même, qu'en tombant elle rencontra l'épée de Madamain, de laquelle elle se donna au beau milieu des tétins.

Quand elle eut disparu, Bruneo, remontant à cheval, fut conduit par le roi et maints autres chevaliers, au logis d'Amadis, où il voulut demeurer pour tenir compagnie à celui en l'honneur duquel il avait combattu.

Sur ce, la reine Briolanie, voyant bien qu'Amadis ne serait pas de sitôt guéri, et que, par conséquent, il ne pourrait venir avec elle, comme il lui avait promis, prit congé de lui pour aller voir les singularités de l'Ile Ferme.

CHAPITRE XXXIX

Comment d'aucuns ennemis du vaillant Amadis imaginèrent contre lui une accusation qui ne réussit que trop.

A peine la reine Briolanie fut-elle partie de la cour de la Grande-Bretagne, qu'il sembla que la fortune voulût amener la ruine de ce royaume, qui pendant si longtemps avait été heureux.

Lisvart, oubliant les services d'Amadis, ceux de ses parents et les avis d'Urgande, écouta deux flatteurs de sa maison, parasites du roi Flangaris, son frère, l'un, qui s'appelait Brocadan, l'autre, Gandandel.

Gandandel avait deux fils, chevaliers de réputation qu'éclipsait la renommée d'Amadis. Il résolut de miner l'honneur d'Amadis et celui de ses amis. Pour cela, il feignit de reprocher au roi son indifférence au sujet de la souveraineté de la Gaule et de la Grande-Bretagne.

— Quoique cela soit depuis longtemps assoupi, il m'est avis qu'en ce moment on réveille, ajouta-t-il, les courages et les désirs de vengeance. Amadis, selon moi, n'est venu en ce pays que pour soudoyer des soldats qui pourront vous causer beaucoup d'embarras. Celui dont je vous parle et ceux de son alliance, ont fait à moi et à mes enfants beaucoup de bien, mais vous êtes mon seigneur, et je ne dois épargner, pour votre repos, ni ami ni enfant même. Vous avez reçu Amadis avec une suite si nombreuse, qu'elle est presque supérieure à la vôtre ; avant que le feu soit allumé, il serait bon de prendre un parti.

Gandandel donna au roi un grand sujet de contrariété. En effet, ce dernier avait jugé Amadis si brave et honnête qu'il ne pouvait l'accuser de lâcheté. Le flatteur insista en donnant à la générosité

et aux services d'Amadis une couleur de trahison.

De plus, il séduisit Brocadan, lui assurant qu'après le départ d'Amadis tous deux gouverneraient le roi et le royaume.

Le roi finit par accepter ces délations et en vint à se détourner quand il apercevait Amadis ou un des siens. Ceux-ci furent consternés de ne plus recevoir la visite de Lisvart jusqu'à l'envoi d'un message, leur disant que si, dans huit jours, l'île de Montgaze ne lui était rendue, suivant leur promesse, il leur ferait couper la tête aussitôt.

Madasime fut effrayée de cette menace qui la laissait, en tous cas, déshéritée de ses biens; elle s'abandonna aux larmes les plus amères.

Andangel le vieux géant se proposa au roi pour aller demander à la mère de Madasime la restitution des pays et places qu'il attendait.

Lisvart y consentit et l'envoya avec le comte Latin. Madasime et ses femmes furent reconduites en prison par plusieurs gentilshommes qu'elles émurent de compassion, surtout don Galvanes, qui prêtait son bras à Madasime; il la regardait amoureusement et osa lui dire :

— Madame, si vous me demandiez au roi pour époux, il vous rendrait le droit que vous prétendez avoir en votre pays. Je suis frère du roi d'Ecosse et puis marcher de pair avec vous. Au demeurant, soyez assurée des égards que vous méritez.

Madasime savait Galvanes un bon chevalier; elle accepta son offre, et, leur accord fait, Galvanes prépara son plan.

Il confia le tout à Amadis et ses amis, qui en rirent beaucoup, car Galvanes n'était pas de première jeunesse pour être aussi chaud amoureux.

— Mon oncle, lui dit Agraies, je sais qu'amour n'épargne ni vieux ni jeune, mais tâchez de vous montrer gentil compagnon, si nous obtenons du roi la main de votre amie. Madasime est femme à ne pas se contenter d'embrassades.

Amadis promit sa protection à Galvanes pour activer son affaire de mariage.

Gandandal allait voir sournoisement Amadis comme un ami; il lui dit un jour :

— Monseigneur, il y a longtemps que vous n'avez vu le roi?

— Pourquoi donc? fit Amadis.

— A sa mine, il semble qu'il a quelque mauvais vouloir contre vous, insinua Gandandel.

— Je ne sais, répondit Amadis, si je l'ai offensé sans le vouloir.

Une autre fois, le traître revint dire à Amadis d'un air joyeux.

— Je vous ai dit déjà que le roi me paraissait se refroidir contre vous; mais aujourd'hui, en raison des obligations que moi et les miens vous avons, je vous avertis de pourvoir à votre sûreté, car il vous voit de très mauvais œil.

Amadis commença à soupçonner quelque sourde menée, et il riposta un jour à un avertissement semblable de Gandandel.

— Pourquoi donc me parler sans cesse de la colère du roi? Je n'ai pour lui que du dévoûment, et je serais surpris qu'un prince aussi vertueux se trompât si grossièrement. Ne me rompez plus la tête avec ces sornettes.

Amadis, étant guéri, s'en vint à la cour avec ses amis; mais le roi détourna son regard et passa outre. Gandandel se jeta au cou d'Amadis et le loua de sa bonne mine, tout en se disant fâché de l'accueil de Lisvart qu'il lui avait annoncé.

Amadis ne répondit pas, mais rejoignit Angriote et Bruneo, à qui il insinua que le roi était peut-être rêveur et n'avait pas pris garde à eux.

— Il nous faut retourner, ajouta-t-il, et parler au roi de l'affaire de Galvanes.

Ils s'approchèrent, et Amadis dit au roi ;

— Sire, les services que je vous ai rendus, bien qu'insuffisants, m'enhardissent à vous demander un don qui ne peut que vous honorer en l'octroyant à ceux qui l'attendent pour leur bonheur; c'est de donner au seigneur Galvanes l'île de Montgase, de laquelle il vous fera foi et hommage en épousant Madasime. Ce faisant, Sire, vous enrichirez un prince peu fortuné, et sauverez une des plus gentilles femmes du monde.

Brocadan et Gandandel firent signe au roi de refuser.

Le roi répondit :

— Celui-là est mal avisé, qui demande ce qu'il ne saurait avoir; je le dis pour vous, seigneur Amadis, qui me demandez une île dont j'ai fait présent il y a plus de cinq jours à ma fille Léonor.

Agraies, voyant que ce refus était composé, murmura que les services n'étaient pas si bien reconnus qu'on dût les continuer. Galvanes applaudit aux paroles de son neveu, mais Amadis leur répliqua :

— Messeigneurs, ne nous étonnons pas de ce que le roi ne peut accorder ce qu'il a déjà donné. Demandons seulement la main de Madasime pour Galvanes, et, en attendant les faveurs du roi, je donnerai l'Ile-Ferme aux amoureux.

— Madasime est ma prisonnière, fit le roi, et si, dans un mois, elle ne m'a rendu la terre en litige, je lui fais trancher la tête.

— Sur mon âme, reprit Amadis, vous nous connaissez donc bien peu, que vous nous parlez avec si mauvaise grâce?

— Le monde est assez grand, répliqua le roi, pour trouver ailleurs qu'ici meilleur accueil.

Le roi envoya cette boutade insolente sans penser que d'un mot naissait souvent la perte d'un roi et d'un royaume.

— Sire, je vous croyais expert en honneur, lui dit Amadis, je vois maintenant le contraire, et, puisque vous avez changé de conseil, moi et mes amis irons chercher nouvelle fortune.

— Faites à votre volonté, répondit le roi; la mienne vous est connue.

Et il alla trouver la reine, à qui il raconta le congé qu'il venait de donner à Amadis et à ses compagnons, en témoignant la joie qu'il éprouvait d'en être débarrassé.

— Sire, lui dit la reine, prenez garde de déplorer plus tard ce qui vous plaît à faire aujourd'hui. Tant que ces seigneurs vous ont servi, vos affaires ont prospéré, et vous ne leur deviez pas d'insulte. Si, dans l'avenir, il vous survenait des difficultés, ils ne seront pas si fous que de vous secourir.

— Ne m'en parlez plus, répondit le roi, c'est fait; mais, s'ils s'en plaignent à vous, dites-leur que j'ai donné depuis longtemps à votre fille Léonor la terre qu'ils m'ont demandée.

— Je le ferai, puisqu'il vous plaît ainsi, reprit la reine, et Dieu veuille que tout vienne à bien.

Amadis et ses compagnons quittèrent le palais et résolurent de ne rien dire jusqu'au lendemain, où ils réuniraient tous leurs amis pour aviser.

A l'instant, il envoya Durin dire à Mabile qu'il voulait parler la nuit suivante à Oriane d'une affaire très importante nouvellement arrivée.

CHAPITRE XL

Comment Amadis alla passer une dernière nuit avec sa mie Oriane, à qui il avoua les raisons de son départ.

Ainsi se passa le jour, ainsi arriva la nuit, vêtue de son manteau de ténèbres. Lorsque chacun fut au plus fort de son sommeil, Amadis appela Gandalin et s'en vint en un lieu par lequel il entrait ordinairement en la chambre d'Oriane.

Cette princesse l'attendait, prévenue qu'elle avait été par Durin. Mabile et la demoiselle de Danemark, qui avaient désir de dormir, ou qui, plutôt, ne pouvaient être impunément témoins des baisers et des embrassements ardents avec lesquels ces deux amants se festoyaient; Mabile et sa compagne, donc, leur dirent :

— Il est tard ; couchez-vous, s'il vous plaît, et devisez après ainsi que vous l'entendrez !...

Puis elles s'éloignèrent toutes deux, laissant là Oriane et Amadis.

— Ma dame, dit Amadis, leur conseil est bon !

— Il vaut donc mieux les croire, répondit-elle.

Et, de fait, n'ayant sur elle qu'un manteau de nuit, Oriane s'alla mettre entre deux draps.

Comme elle se couchait, Amadis la joignit de si près, qu'aussitôt que le rideau fut tiré, étant en la chambre seulement allumé un mortier de cire, ils se mirent à s'entre-baiser et à s'entre-caresser, sans sonner mot ; tant et si bien, que, de ce grand aise, leurs esprits reçurent double plaisir par les festoiements que leurs âmes transies se donnaient l'une à l'autre sur l'extrémité de leurs lèvres.

Vers le milieu de la nuit, la demoiselle de Danemark, estimant qu'Amadis devait être endormi, vint, et, s'apercevant qu'il était hors du lit, dévêtu, elle le tira par sa robe, en lui disant :

— Sire chevalier, vous pourriez bien prendre froid ; couchez-vous, s'il vous plaît !...

Amadis jeta alors un haut soupir, comme s'il fût sorti de pamoison.

— Mon ami, lui dit la princesse, ne seriez-vous donc pas mieux à l'aise couché près de moi qu'à vous travailler hors du lit comme vous êtes ?...

— Ma dame, répondit-il, puisqu'il vous plait de me le commander, j'userai donc de cette grande privauté envers vous ?

Et, à peine eut-il achevé ce mot, qu'il se jeta entre les bras de la princesse ; et alors recommencèrent leurs baisers et leurs amoureux plaisirs, donnant peu après contentement à la chose où chacun prétendait le plus.

Au bout d'une heure, nos deux amants, sans cesser de s'entr'accoler, se mirent à deviser de choses et d'autres.

— Pourquoi, mon ami, demanda Oriane, m'avez-vous mandé par Durin que vous aviez chose de grande importance à me dire?...

— C'est chose de grande importance, certes, madame ; mais ennuyeuse et pénible aussi... Le roi, votre père, nous a fait entendre hier, à Agraies, à Galvanes et à moi, un propos par lequel il nous a trop fait connaître le peu de bien qu'il nous veut...

Lors, Amadis récita mot à mot à sa mie tout ce qui était arrivé. Il reprit :

— Le roi nous a dit que le monde était assez grand pour que nous pussions aller trouver ailleurs qui mieux nous connût que lui... On n'*oublie pas* de telles paroles, ma dame. Aussi *sommes-nous* forcés de partir, parce qu'en demeurant contre son gré, nous offenserions notre honneur. C'est pourquoi je vous supplie, dame, de vouloir bien me permettre de m'éloigner de vous pour quelque temps...

— Ah! dieux! Que me dites-vous là! s'écria Oriane, consternée. Vous avez grand tort de vous plaindre ainsi de mon père!.. Vous partez! Ah! mon père, en vous perdant, connaitra vite, par le peu qui lui restera, ce qu'il aura perdu en vous!... Hélas! mon ami, partez donc, puisqu'il le faut!

— Aidez-moi le plus que vous pourrez de vos nouvelles, reprit Amadis, et tenez-moi toujours en votre bonne grâce, comme celui qui ne naquit que pour vous obéir et servir!...

— Je vous le promets, cher Amadis, répondit Oriane en contenant ses sanglots.

Amadis prit congé d'elle en la baisant doucement, et, remarquant que le jour allait venir, il se hâta de déloger, laissant là sa mie pleine d'amertume.

CHAPITRE XLI

Comment Amadis, après avoir passé une dernière nuit avec Oriane et pris congé d'elle, s'en alla, le cœur navré, rejoindre ses compagnons.

Le roi Lisvart, on le sait, n'avait pas froissé seulement Amadis; il avait froissé aussi ses amis, ses compagnons, ses frères en chevalerie. Amadis s'était décidé à partir, quoi qu'il lui en coûtât de s'éloigner d'Oriane, et il pensait que quelques-uns des chevaliers de la cour du roi Lisvart partiraient avec lui.

De la chambre d'Oriane, Amadis se rendit chez lui, où bientôt arrivèrent Agraies et Galvanes.

Lors, il sortit avec eux et les mena dans un grand champ, où se trouvaient déjà quelques autres chevaliers, et où il leur tint un long discours qui était l'exposé de leurs mutuels griefs contre le roi.

Les chevaliers qui étaient là présents, ayant ainsi entendu parler Amadis, furent



très ébahis, et firent cette judicieuse réflexion que si les grands services d'Amadis et de ses frères étaient aussi mal reconnus et récompensés, les leurs propres, beaucoup moindres, ne le seraient probablement jamais. Par ainsi, ils délibérèrent d'abandonner le roi et d'aller chercher fortune ailleurs.

Angriote d'Estravaux, surtout, fit tous ses efforts pour convaincre ses compagnons de cette nécessité et pour les pousser à suivre Amadis.

— Mes seigneurs, leur dit-il, il n'y a pas un très long temps que je connais le roi; mais le peu que j'en connais me suffit pour le déclarer le prince le plus sage, le plus vertueux et le plus tempéré qui soit. Il faut donc qu'il ait été induit à tenir le propos qu'Amadis lui reproche si justement, par quelque méchant envieux. Ce n'est sans doute pas pour rien que Gandandel et Bracadan l'ont souvent entretenu... Il leur aura prêté une oreille trop complaisante... J'ai grande envie d'aller demander le combat contre eux!...

— Ah! seigneur Angriote, répondit Amadis, je serais trop marri de vous voir mettre ainsi votre corps en hasard pour chose si incertaine! Si ceux que vous dites, lesquels m'ont toujours montré visage d'amis, ont été assez malheureux de me jouer en arrière faux bond, soyez assuré qu'à la longue leur méchanceté sera découverte et leur mérite récompensé. Alors vous aurez raison de vous attaquer à eux, et moi tort de les excuser...

— Eh bien! répliqua Angriote, encore que ce soit contre mon vouloir, je suis content de différer; et croyez qu'avec le temps je me saurai plaindre et venger d'eux.

— Au demeurant, mes grands amis, dit Amadis, s'il plaît au roi et à la reine de me daigner voir, j'ai résolu d'aller de ce pas prendre congé d'eux et de me retirer en l'Ile Ferme : ceux qui voudront me suivre là auront part entièrement au bien et au plaisir que j'y aurai. La contrée, comme vous le savez, est plaisante et opulente, soit en belles femmes, en forêts et en ruisseaux propres à la chasse et à la pêche; à cause de cela nous serons beaucoup visités tant de nos voisins que des étrangers. Puis, au besoin, si nous avions affaire de secours, et que le roi Lisvart voulût faire quelque entreprise contre nous, nous aurions l'appui de mon père le roi Périon, mêmement du royaume de Sobradise, lequel la reine Briolanie nous mettra entre les mains toutes les fois qu'il nous plaira.

— Puisque vous êtes en ces termes, répondit Quadragant, maintenant vous pourrez connaître ceux qui aimeront votre compagnie ou non.

— Par ma foi, dit Amadis, je ne suis pas d'avis que ceux qui aiment leur profit particulier abandonnent le roi pour moi; mais ceux qui me suivront n'auront ni pis ni mieux que ma propre personne.

Comme ils allaient partir, le roi survint en cette prairie, accompagné de Gandandel et de maints autres chevaliers. En voyant Amadis et ses compagnons ainsi réunis, il passa outre sans faire semblant de les voir. Pour témoigner même plus de dédain, il fit déchaperonner deux émérillons et les lança sur une alouette, et, quelque temps après, il rentra dans la ville.

CHAPITRE XLII

Comment Oriane, se sentant grosse, avisa aux moyens de céler son état, et, à ce propos, prit conseil de ses deux amies Mabile et la demoiselle de Danemark.

Oriane, fille du roi Lisvart, ne pouvait se consoler du départ de son bel ami Amadis, et elle avait d'autant plus raison d'être mélancolieuse et dépitée de ce partement, que, depuis quelque temps, elle sentait remuer dans ses entrailles quelque chose d'inaccoutumé. Bientôt la vive couleur de son visage commença à diminuer et à se flétrir, elle perdit l'appétit et le sommeil. Lors, le doute qu'elle avait se changea en certitude : elle était grosse des œuvres d'Amadis!

Un jour qu'elle était retirée en sa chambre avec Mabile et la demoiselle de Danemark, qu'elle estimait comme les vraies trésorières de son secret, elle leur dit, la larme à l'œil et l'amertume au cœur :

— Hélas! mes amies, je vois bien maintenant que fortune me veut de tout point ruiner!... Vous savez ce qui est arrivé à la personne que j'aime le mieux au monde; aujourd'hui, c'est mon tour : je suis grosse, et ne sais comment je pourrai faire pour céler cet état à tous les yeux.

Bien ébahies furent les demoiselles à cet aveu. Toutefois, sages et bien avisées, elles ne laissèrent rien paraître de leur étonnement.

— Ne vous mettez point en peine, madame, lui dit Mabile; Dieu pourvoiera à cela s'il lui plaît!... Mais, par ma foi! ajouta-t-elle en riant, je me doutais bien qu'à tel saint viendrait telle offrande!...

Oriane ne put s'empêcher de sourire de la grâce que Mabile eut à dire cette joyeuse parole.

— Pour l'honneur de Dieu, répondit-elle, avisez à me donner remède à l'embarras où je me trouve, et, après cela, vous verrez si je sais vous rendre la pareille! Quant à moi, il me semble que nous ferions bien de nous retirer à Mirefleur, ou ailleurs, hors de la cour en tout cas, attendant le moment où il plaira au Seigneur de me regarder en pitié, car je sens bien mon ventre enfler et mon visage s'amaigrir...

— Madame, dit la demoiselle de Danemark, quand on prévoit de loin, on remédie plus aisément aux inconvénients... Allons donc à Mirefleur.

— Je vous dirai, reprit Oriane, de quoi je me suis avisée. Il faut nécessairement que vous, demoiselle, vous hasardiez votre vie pour la conservation de mon honneur... Vous voyez par là que je me fie plus en vous qu'en nulle autre personne qui vive...

— Madame, répondit la sœur de Durin, vous devez assez me connaître pour savoir que ma vie et mon honneur sont à votre service. Ordonnez donc, je vous prie : je suis prête à tout pour vous arracher à vos soucis.

— Je le sais, ma bonne, je le sais en effet, dit Oriane, et aussi vous pouvez vous tenir assurée que si Dieu me prête vie et santé, je reconnaîtrai grandement, comme faire je dois, ce dévoûment à ma personne. Par ainsi, partez de céans demain matin et allez à Mirefleur... Quand vous serez à l'abbaye, trouvez moyen de parler seule à seule avec l'ab-



besse et déclarez-lui que vous êtes grosse, la priant d'avoir votre secret aussi cher et aussi célé que le le sien propre... Quand vous lui aurez dit cela, vous la prierez en outre qu'elle vous fasse ce bien de trouver quelque femme pour nourrir le fruit que Dieu est sur le point de vous envoyer, lequel fruit vous ferez porter à l'entrée de son église comme chose trouvée d'aventure... Je suis sûre qu'elle vous aime autant et plus que femme qui vive et que, volontiers, elle vous rendra ce bon office... Par ainsi, ma mie, mon honneur sera gardé et le vôtre peu endommagé...

— Reposez-vous-en sur moi, répondit la demoiselle de Danemark; je contreferai très bien ce personnage. Quant à vous, ma dame, arrangez-vous pour avoir votre congé de monseigneur votre père et pour me suivre.

Tels furent les propos d'Oriane et de ses compagnes, lesquelles nous laisserons à présent pour retourner au roi Lisvart.

CHAPITRE XLIII

Comment le roi Lisvart voulut faire mourir Madasime et en fut empêché par Grumedan d'abord, et ensuite par Sarquile, neveu d'Angriote, lequel lui dévoila une conspiration de Gandandel et de Brocadan.

Lisvart avait reçu la visite du comte Latin, lequel lui avait déclaré que Gromadase, la vieille géante, n'était plus décidée à rendre le Lac-Ardent ni les trois autres fortes places. Lors, obéissant au conseil de Brocadan et Gandandel, il manda Madasime, à laquelle il dit :

— Demoiselle, vous savez comment vous et vos femmes êtes entrées en mes prisons, c'est-à-dire que si votre mère ne me rendait ni l'île de Montgase, ni le Lac-Ardent, ni les places qui en dépendent, vos têtes m'en répondraient... On m'apprend que Gromadase ne veut pas tenir sa parole; je vais vous montrer de quelle importance est de ne pas tenir à un roi ce qu'on lui promet : vous mourrez toutes !

Quand la pauvre Madasime entendit cet arrêt rigoureux, la vermeille couleur de son visage se changea aussitôt en pâlissure et en jaunisse. Elle se jeta aux pieds du roi en lui disant :

— Sire, la mort que vous me signifiez trouble tant mon esprit, que je n'ai moyen ni faculté de vous savoir ou pouvoir répondre. Mais s'il y en a aucun en cette compagnie qui ait pitié de douze pauvres demoiselles, je le supplie très humblement de prendre la querelle pour nous... Car, si je suis entrée en vos prisons, Sire, ç'a été par le commandement de ma mère, et mes demoiselles pour m'obéir... Si, d'aventure, nous ne rencontrons pas ici de défenseur, quoiqu'il y ait gentilhommes à foison, il vous plaira bien, Sire, de nous écouter en nos justifications, ainsi que la raison le veut...

— Sire, s'écria Gandandel avec vivacité, n'écoutez pas ces femmes ! Si vous ne vous hâtez de les faire mourir, chacun voudra faire comme elles, et l'on ne tiendra plus désormais les promesses que l'on vous aura faites... Ces femmes sont entrées en otages, non ignorantes de la condition : pourquoi donc, puisque cette condition est que leurs têtes tomberont, leurs têtes ne tomberaient-elles pas?...

— Seigneur Gandandel, dit alors le bon chevalier Grumedan, j'espère bien que le roi ne fera pas ce que vous lui conseillez là, car la miséricorde est plus louable que la cruauté... Vous savez comme moi, d'ailleurs, que ces pauvres innocentes ont été contraintes et forcées, et qu'elles ne sont vos prisonnières que pour avoir trop fidèlement obéi à un commandement sans réplique, celui de mère à enfants... Et de même que le Seigneur Dieu aime et protége ceux qui sont humbles et obéissants, le roi, qui est son ministre, les doit protéger aussi. J'ajouterai, pusqu'enfin vous m'y forcez, que j'ai été averti pour certain, que d'aucuns chevaliers sont déjà partis de l'Ile Ferme pour venir soutenir et remontrer le droit qu'elles ont... Par ainsi, seigneur Gandandel, si vous ou vos enfants osez maintenir le conseil que vous venez de donner au roi notre Sire, vous vous en trouverez peut-être mal...

Gandandel, à ce moment, eût bien voulu ravaler son discours et son conseil qu'il avait si légèrement donné pour bon à son maître. Mais il était trop tard : la parole était lancée. Lors donc, pour sauver son honneur, il répondit à son adversaire :

— Don Grumedan, vous me faites là déplaisir sans que je l'aie mérité en quoi que ce soit. Quant à ce qui est de mes fils, il n'est personne en cette compagnie qui ne les connaisse pour preux et hardis chevaliers; ils soutiendront devant tous et contre tous que ce que j'ai dit au roi notre Sire, est selon Dieu et raison !...

— Nous le verrons bien, dit Grumedan. Tant il y a que, sur mon âme, je ne vous veux aucun mal, sinon d'autant qu'il me semble que vous conseillez au roi contre son honneur.

— Grumedan, demanda le roi, quels sont donc ces chevaliers qui viennent pour Madasime?...

Grumedan les lui nomma tous l'un après l'autre.

— Vraiment, répondit Lisvart, pour une petite troupe, il y a là gens de bien et gentils chevaliers. Cela me donne à réfléchir, Gandandel, savez-vous?

Gandandel essaya un sourire qui se termina en grimace; puis il s'inclina et sortit pour aller rejoindre son complice Brocadan.

Il avait à peine montré les talons, que survenait aussitôt un jeune chevalier, lequel avait nom Sarquile et était neveu d'Angriote d'Estravaux. Amoureux de l'une des nièces de Brocadan, et en train de deviser tendrement avec elle dans un retrait voisin de la chambre où ce fourbe tenait ses conférences avec Gandandel, il avait surpris, le matin même, une conversation dangereuse qu'il venait raconter au roi.

— Sire, lui dit-il en se présentant devant lui, armé de toutes pièces, Sire, je ne suis ni votre sujet ni votre homme-lige; mais, en reconnaissance de l'éducation que j'ai prise en votre cour, je me suis obligé à garder l'honneur de votre majesté... C'est pourquoi, Sire, je vous avise que ce matin, de bonne heure, je me suis trouvé en un lieu où j'ai entendu Brocadan et Gandandel conspirer la plus grande trahison du monde contre votre majesté... D'abord, ils veulent vous pousser à mettre à mort Madasime et ses demoiselles, ce qui est une cruauté inutile dont tout l'odieux retomberait sur

vous, quoiqu'elle vous ait été déjà probablement conseillée par Brocadan ou par Gandandel...

— Par Gandandel, dit le roi. Poursuivez, chevalier.

— Quant au reste, Sire, reprit Sarquile, j'espère qu'avant qu'il soit dix jours passés, leur méchanceté vous sera complétement avérée... Et c'est pour choyer de tels paillards, Sire, que vous avez naguère chassé de votre compagnie Amadis et plusieurs autres bons chevaliers?... Ah! permettez-moi de prendre congé de vous et d'aller rejoindre mon oncle Angriote, lequel vous reverrez, s'il plaît à Dieu, avant peu, et moi avec lui, pour punir de leur conspiration les deux traîtres que je viens de vous signaler comme vipères réchauffées en votre sein...

— Dieu vous conduise, chevalier, puisque vous avez si grande hâte! lui dit le roi.

Sarquile se retira incontinent, laissant le roi tout pensif.

CHAPITRE XLIV

Comment douze chevaliers de l'Ile Ferme s'en vinrent tendre leurs pavillons sur les bords de la Tamise et défier douze chevaliers de la cour du roi Lisvart; et comment, au lieu de combattre, ils furent témoins d'un combat entre Angriote et Sarquile et les trois fils de Gandandel et de Brocadan.

Tout songeur était resté le roi Lisvart, après le départ du jeune Sarquile. Il s'était mis à penser aux services que lui avait rendus Amadis et aussi aux embarras que projetaient de lui susciter Gandandel et Brocadan; et, en suivant la pente de ses cogitations inaccoutumées, il en était arrivé à reconnaître qu'il avait eu tort d'offenser avec tant de précipitation le vaillant fils du roi Périon. Mais le mal était fait; Lisvart croyait sa dignité engagée au silence : il se tut et ne fit rien pour rappeler Amadis auprès de lui.

Cependant l'honnête dénonciation du jeune Sarquile amena changement dans les projets du roi de la Grande-Bretagne relatifs à Madasime et à ses compagnes. Lorsque Gandandel et Brocadan osèrent encore le presser de faire trancher la tête à ces innocentes captives, il ne les écouta qu'avec un mépris mêlé d'indignation et leur dit de penser à se défendre eux-mêmes des accusations qu'on allait bientôt porter contre eux.

Sur ces entrefaites, on avertit Lisvart que douze chevaliers de l'Ile Ferme venaient d'arriver et de faire tendre leurs pavillons sur le bord de la Tamise, à une demi-lieue de Londres, et qu'Ymosil, frère du duc de Bourgogne, demandait à lui parler au nom de ses compagnons.

Lisvart le reçut avec courtoisie et parut touché de ce qu'il lui dit en faveur des otages.

— Vous devez savoir, Sire, ajouta Ymosil, que Madasime n'est pas dans le cas d'être condamnée, d'abord parce qu'elle a été violentée par sa mère pour servir d'otage, ensuite parce que les lois de la Grande-Bretagne ne punissent les femmes de mort que dans le cas d'adultère ou de haute trahison... Si quelques chevaliers de votre cour, Sire, osent soutenir le contraire, qu'ils le disent : nous sommes partis à douze de l'Ile Ferme pour délivrer Madasime et ses demoiselles. Un chevalier par victime!

Tout en sentant à merveille la justice de la réclamation d'Ymosil, le roi voulut cependant avoir l'air de ne se rendre qu'à l'avis de son conseil, et il le fit incontinent assembler.

Le jugement n'était pas douteux, malgré l'influence de Gandandel et de Brocadan : il fut tout en faveur des otages, et Lisvart, le confirmant, l'annonça lui-même aux douze chevaliers qui vinrent lui rendre leurs respects.

Ymosil ne se sentait qu'à moitié satisfait de ce jugement, et, continuant à parler au nom de ses compagnons :

— Sire, dit-il à Lisvart, au nom de l'équité dont vous avez été pendant si longtemps l'austère représentant, je vous supplie de ne point déshériter Madasime qui, dans ce moment même, devient souveraine de l'île de Montgase, par suite de la mort de sa mère, qu'on nous a apprise ce matin. Vous lui avez rendu la liberté, c'est beaucoup, mais ce n'est pas encore assez, sire, puisqu'il vous reste à lui rendre son avoir!...

Cette demande était de toute justice, car, en somme, Madasime ne devait pas souffrir des fautes de sa mère. Mais Lisvart, craignant de montrer trop de faiblesse, en accordant cette seconde demande que les douze chevaliers de l'Ile Ferme avaient l'air de lui faire à main armée, répondit avec une hauteur royale :

— C'est beaucoup, c'est assez, à mon sens, d'avoir rendu à Madasime la vie et la liberté... Je ne révoquerai pas le don que j'ai fait de l'île de Montgase et de ses dépendances à Léonor, ma bien-aimée fille...

Galvanes, l'amant de Madasime, ne put entendre sans impatience cette réponse.

— Par saint Georges! Sire, lui dit-il brusquement, puisque nous ne pouvons recevoir aucune justice de vous, je saurai m'adresser à tel qui me la fera rendre!...

Lisvart, qui comprit bien que Galvanes voulait alors parler d'Amadis, et ne pouvant supporter l'ombre d'une menace, répondit avec colère :

— Je ne sais à qui vous vous adresserez, mais cela m'importe peu! Je vous préviens seulement que les audacieux qui tenteront d'attaquer l'île de Montgase y trouveront la mort la plus ignominieuse!...

Agraies, à son tour, vivement ému d'entendre ainsi menacer Amadis et ses compagnons, dit à Lisvart avec âpreté :

— Songez, Sire, que celui qui conquit pour vous l'île de Montgase la pourra reprendre plus facilement encore sur vous!...

Brian d'Espagne, voyant qu'Agraies s'échauffait, l'interrompit et, prenant la parole :

— Sire, dit-il, avez-vous donc oublié tous les services que vous avez reçus d'Amadis et de ses proches? Ne réfléchissez-vous donc pas qu'ils ne

vous étaient rien? Amadis est le fils d'un grand roi qui vous égale par la naissance et par le pouvoir, songez-y bien!...

—Don Brian, répondit Lisvart, je vois que vous aimez Amadis plus que moi... A votre aise!... Seulement, il m'avait semblé jusqu'ici que le roi d'Espagne, votre honoré père, ne vous avait pas envoyé à ma cour pour m'y manquer de respect?...

— Je n'en dois qu'à votre âge! répliqua vivement don Brian. Lorsque je suis venu à votre cour, c'était uniquement pour y chercher mon cousin germain Amadis, et recevoir de ce héros les leçons et les exemples propres à faire de moi un chevalier accompli.

Pendant cette vive contestation qui tournait à l'aigre de plus en plus, Angriote d'Estravaux et son neveu Sarquile, qui venaient d'arriver, parurent tout-à-coup sans se faire annoncer.

— Sire, dit Angriote, nous vous supplions de faire sur-le-champ comparoir céans les deux méchants vieillards ayant noms Gandandel et Brocadan, pour que je déclare à toute votre cour la noire trahison qu'il vous ont faite et sur laquelle Sarquile et moi nous les défions. Vous avez été prévenu et vous avez pardonné; nous, nous ne pardonnons pas, et c'est pour le prouver que nous venons céans... Si ces deux misérables s'excusaient, d'aventure, sur leur âge, ce sera alors à leurs fils, qui se piquent d'être valeureux, de soutenir la cause injuste de leurs indignes pères.

Gandandel, qui était là, se leva et répondit :

— Sire, voilà un outrage que vous ne pouvez laisser impuni!... Si vous laissiez ainsi insulter vos gentilshommes, Amadis viendrait bientôt lui-même vous insulter au milieu de votre cour!...

— Silence! cria Lisvart, je ne souffre ni les insultes ni les trahisons de personne! Si vous ne le saviez, Gandandel, vous l'apprendrez... Chevalier, ajouta le roi en se tournant vers Sarquile, dites devant tous ce que vous m'avez dit une fois déjà à moi seul...

Sarquile parla, et toute la cour de Lisvart fut indignée contre Gandandel et Brocadan, par le rapport fidèle que fit, de la conspiration qu'il avait surprise, le courageux neveu d'Angriote, lequel finit par offrir de soutenir son accusation les armes à la main, avec son oncle, contre les trois fils de ces traîtres.

Ces trois jeunes gens, à ces mots, fendirent la presse, et, se mettant à genoux devant Lisvart, ils lui dirent :

— Sire, nous soutenons, au nom de nos pères respectifs, les seigneurs Gandandel et Brocadan, qu'Angriote d'Estravaux et Sarquile son neveu en ont menti par la gorge, et que toutes les fois qu'ils tiendront pareils propos, ils mentiront lâchement... Et voici nos gages!...

Lisvart ne crut pas devoir leur refuser ce combat, quoiqu'il lui parût inégal, à cause du nombre trois contre le nombre deux. Mais Angriote, avec un air de mépris, s'écria :

— Que n'est-elle tout entière ici, la couvée de ces vipéraux! Je la détruirais d'un seul coup et purgerais ainsi la Grande-Bretagne des traîtres qui souillent son sol et déshonorent l'ordre de chevalerie!... Deux vaillants valent plus que trois fils de lâches... Vous voyez bien que si le combat est inégal, c'est en notre faveur!...

Le vieux Grumedan, qui le premier avait osé prendre la défense de Madasime et de ses compagnes, fut chargé par le roi de faire préparer les lices pour le combat, qui fut décidé pour le lendemain. Cela lui valut un échange d'âpres paroles avec Gandandel et Brocadan, auquel il finit par dire avec l'audace d'un bon cœur :

— Tenez! nous sommes tous les trois du même âge, rien ne s'oppose donc à ce que nous nous battions ensemble... Je serai seul contre vous deux, et ce sera assez pour me procurer le plaisir de vous faire pendre tous les deux au bout de la lice, après vous avoir forcés d'avouer votre trahison!...

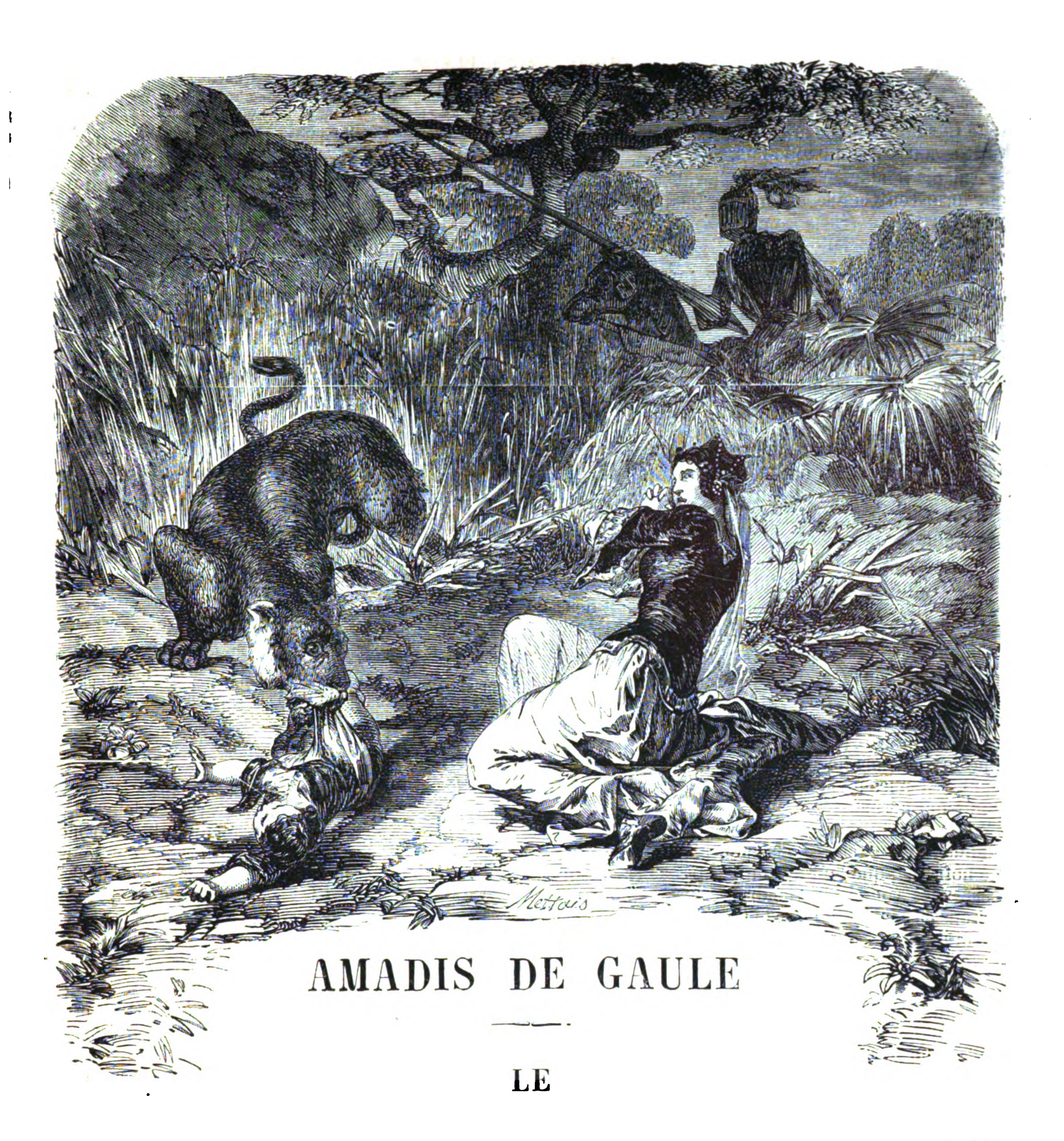
Les méchants sont lâches. Gandandel et Brocadan refusèrent.

— Faites votre office, bonhomme, répondirent-ils à Grumedan; nous nous en remettons à nos fils du soin de défendre notre honneur outragé...

Le combat eut lieu le lendemain en présence des douze chevaliers de l'Ile Ferme, et le peu de ceux qui restaient encore à la cour du roi Lisvart. Dès la première atteinte, Angriote transperça d'outre en outre l'un des deux adversaires qui couraient sur lui; les deux autres tombèrent sous ses coups et sous ceux de Sarquile. Lors, on traîna par les pieds les cadavres des vaincus et on les pendit incontinent aux fourches préparées à cet effet, tandis que Gandandel et Brocadan s'enfuyaient pour échapper à la fureur du populaire indigné de leur fourberie et de leur lâcheté.

Angriote d'Estravaux, Sarquile et les douze chevaliers de l'Ile Ferme, qui se trouvaient très outragés de la réception et des propos de Lisvart, partirent à l'issue du combat, sans même daigner prendre congé de ce prince.





AMADIS DE GAULE

LE CHEVALIER DE LA VERTE ÉPÉE

CHAPITRE PREMIER

Comment Amadis reçut un envoyé du roi Lisvart, chargé de menaces pour lui et ses compagnons de l'Ile Ferme, et quelle réponse il le chargea, à son tour, de rapporter au père d'Oriane.

Madasime et ses chevaliers étaient à peine arrivés dans l'Ile Ferme, qu'Amadis vint au devant d'eux à la tête de deux mille chevaliers, que sa renommée et le bruit de sa querelle avec le roi Lisvart avait déjà rassemblés sous son étendard.

Mais à peine aussi avait-il eu le temps de rendre à Madasime les honneurs qui étaient dus à son sexe, à son rang, à ses malheurs, qu'on lui annonçait la présence dans l'ile d'un envoyé du roi de la Grande-Bretagne, ayant nom Cédil de Ganottes.

— Seigneur, lui dit ce chevalier en l'abordant les larmes aux yeux, j'ai à m'acquitter envers vous

d'un dur message, de la part du roi mon maître, et c'est avec regret que je le fais.

Amadis fit alors avancer les chevaliers de sa suite qui formèrent cercle autour de Cédil, lequel reprit :

— Voici, seigneur Amadis, les propres paroles de mon roi, après le départ des douze chevaliers que vous lui aviez envoyés et qui l'avaient, paraît-il, mécontenté... « Partez, m'a-t-il dit, pour l'Ile Ferme, où vous trouverez Amadis; vous lui direz que j'ai pris la résolution d'aller moi-même m'emparer de l'île de Montgase, que c'est là que je l'attends avec tous ceux qui se sont rangés sous sa bannière, et que je désire qu'ils osent s'y trouver pour les punir de leur audace dans leurs propos et de l'infidélité qu'ils ont montrée en quittant mon service... » J'ai dit, vaillant Amadis, en vous demandant pardon de m'être si fidèlement acquitté de mon pénible message...

Les chevaliers de la suite d'Amadis ne purent entendre sans indignation le défi mêlé de menaces outrageantes que venait de leur porter Cédil de Ganottes, de la part de Lisvart. Amadis, seul, l'écouta sans en être ému.

— Mon cher Cédil, dit-il au messager, je ne vous en veux pas d'avoir rempli votre devoir... Je vous tiens même grand compte du soin que vous avez pris de nous exprimer vos regrets... Cela me prouve que le souvenir de ce que j'ai fait n'est pas mort dans toutes les mémoires, ce dont je suis fort aise... Vous me permettrez donc de vous retenir un peu afin de vous traiter comme vous méritez de l'être... Gandalin va d'abord vous montrer les merveilles de notre île, que l'on ne connait pas assez... Après cela, vous vous en reviendrez céans, et nous souperons ensemble de bonne amitié !... Cela vous convient-il ainsi ?

Cédil de Ganottes s'inclina et remercia. Et pendant que Gandalin l'emmenait pour lui faire admirer certaines parties de l'Ile Ferme, et plus encore pour lui faire connaître toutes les forces et les défenses qui la rendaient inattaquable, Amadis rassembla le conseil des plus anciens chevaliers. Il fut décidé que Sadamon, l'un des plus sages et des plus accomplis, partirait dès le lendemain avec Cédil pour répondre au défi du roi Lisvart et l'assurer qu'ils passeraient au plus tôt dans l'île de Montgase pour le contraindre à la remettre à Madasime.

— Sadamon, dit en particulier Amadis à ce chevalier, dites à Lisvart, je vous prie, qu'il doit me trop bien connaître pour croire que ses menaces puissent jamais m'ébranler... Mais ajoutez que, malgré tout, je ne ferai point partie de l'expédition que se proposent de faire les vaillants chevaliers de cette île, parce que je regarde comme indigne de moi de reprendre une souveraineté que je dois au sang que j'ai versé pour lui... Assurez en outre la reine Brisène que je m'honorerai jusqu'à la mort du titre de son chevalier, et que j'ai le plus vif regret de tout ce qui se passe et pourra encore se passer...

Agraies, à son tour, s'adressant à Sadamon, lui dit :

— Assurez de ma part la reine Brisène et la princesse Oriane de mes profonds et sincères respects. Comme chevalier, je leur dois fidélité et hommage; mais, comme frère, en face de ce qui arrive, je ne dois pas permettre que ma sœur Mabile reste dans leur cour, où elle serait maintenant déplacée. Je m'en rapporte à vous, mon cher Sadamon, pour faire cette délicate commission avec tous les ménagements voulus...

Amadis souffrit beaucoup intérieurement en entendant Agraies redemander Mabile, qu'il savait être la seule consolation de sa chère Oriane; mais il n'osa rien dire qui pût le faire connaître. Il se contenta de nommer Gandales pour accompagner Sadamon, et il lui donna ses secrètes instructions pour parler à la princesse Mabile et, s'il était possible, à la princesse Oriane.

Gandales et Sadamon partirent.

CHAPITRE II

Comment Sadamon et Gandales s'acquittèrent de leur double message, l'un au roi Lisvart, l'autre aux princesses Oriane et Mabile.



Une fois arrivés à la cour de Lisvart, les deux ambassadeurs de l'Ile Ferme s'acquittèrent de leur commission, et ils le firent avec autant de noblesse que de fermeté. Lisvart s'attendait à des menaces outrageantes en réponse aux siennes : il n'entendit que des paroles respectueuses.

Cependant, quand ils arrivèrent à ce qui concernait personnellement Amadis, c'est-à-dire à la résolution qu'il avait prise de ne pas faire partie de l'expédition tentée sur l'île de Montgase par les chevaliers de l'Ile Ferme, le roi montra un certain dédain qui venait précisément du dépit qu'il éprouvait à se voir vaincu en générosité par Amadis.

— Il m'est fort égal, répondit-il, qu'Amadis vienne ou ne vienne pas à Montgase, à la suite de ses chevaliers. Je ne vois dans cette abstention qu'un signe de plus du mépris qu'il fait de moi et de mon autorité... Le parti qu'il prend de m'éviter me forcera à aller le chercher moi-même dans son île!

Giontes, neveu de Lisvart, et Guillan-le-Pensif furent très affligés d'entendre une pareille réponse, Guillan-le-Pensif surtout. Ce brave chevalier n'avait pas suivi Amadis lorsqu'il s'était éloigné de la cour du roi Lisvart, et Amadis, qui savait pourquoi, lui avait aisément pardonné. Guillan-le-Pensif était toujours amoureux de la belle duchesse de Bristoie, dont le deuil allait bientôt finir, et, à cette cause, il avait demandé à Amadis la permission de rester auprès d'elle. D'autant plus qu'à son avis la fâcherie qui existait entre le vaillant amant

d'Oriane et le père de celle-ci, ne pouvait être de longue durée, ne reposant pas sur des assises bien sérieuses. Il avait espéré, ainsi que Giontes, trouver bientôt une occasion favorable pour rapprocher les esprits. Mais, en présence de la réponse que Lisvart venait de faire à Gandales, leur espérance de conciliation s'évanouit. Ils connaissaient trop, l'un et l'autre, le grand cœur d'Amadis pour croire qu'un prince d'un si haut rang s'abaissât à tenter une seconde démarche auprès de Lisvart, après l'avoir vu répondre si mal à celle qu'il venait de tenter.

Gandales s'inclina devant le roi et se rendit incontinent chez la reine Brisène pour s'acquitter des ordres dont Amadis l'avait chargé pour elle. Là, il reçut meilleur accueil. Cette bonne princesse ne put, ne voulut pas même lui cacher l'estime et l'amitié dont elle était pénétrée pour le généreux et chevaleureux Amadis, dont elle n'avait pas oublié les loyaux offices.

Mais Gandales, sans le savoir, mit le poignard dans le cœur d'Oriane lorsqu'il redemanda la princesse Mabile de la part d'Agraies, son frère. Oriane et Mabile, fondant en larmes, allèrent embrasser les genoux de Brisène pour la supplier d'empêcher cette cruelle séparation.

— Eh! madame, dit Gandales à Mabile, pourquoi donc craignez-vous de quitter cette cour? Vous savez quelle est la haine qui sépare le roi de votre frère Agraies et de votre oncle Galvanes; pourquoi ne viendriez-vous pas à la cour du roi Périon, où vous trouveriez une seconde mère dans la reine Elisène, et la sœur la plus aimable dans votre cousine Mélicie?...

— Seigneur Gandales, interrompit vivement Oriane, je n'oublie point les marques d'amitié que j'ai reçues de vous dans votre château, mais, au nom du ciel, ne vous obstinez plus à me percer le cœur!... N'influencez pas ma cousine Mabile; elle seule sait ce qu'elle doit faire, nul ne peut lui imposer de conduite qu'elle-même... Son frère n'a nulle autorité sur elle, et la reine ma mère l'aime trop tendrement pour s'en séparer, à moins qu'elle ne le veuille, et elle ne le voudra pas, j'en suis sûre!...

— Non! non! ma chère Oriane, je ne vous quitterai jamais! s'écria Mabile en serrant l'intéressante princesse dans ses bras. Partez, ajouta-t-elle, partez, seigneur Gandales, et dites à mon frère que ce serait m'arracher la vie que de m'arracher à ma cousine... Nous autres femmes, nous ne nous occupons pas de vos grandes affaires au bout desquelles il y a toujours du sang de répandu... Nous vivons dans une atmosphère de sentiments plus tendres, plus humains, plus dignes de notre sexe... Vos querelles ne nous regardent pas: nous aimons qui nous aime, voilà tout!... Oriane m'aime et je l'aime : nous ne nous séparerons pas! Allez dire cela à Amadis et à Agraies!...

Le roi entra en ce moment. Il fut touché du tendre attachement que montrait la princesse Mabile pour la reine et pour Oriane. Et puis, il éprouvait un secret plaisir à braver Agraies en refusant de lui rendre sa sœur.

— Vous voyez ce qui ce passe, chevalier, dit-il à Gandales, vous en parlerez à qui de droit... Quant à moi, je vous déclare que j'ai trop d'estime pour Mabile pour forcer sa volonté... Par ainsi, elle ne sortira pas de ma cour, où elle se trouve bien, pour vous suivre là où elle serait sans doute mal...

Le sage Gandales fut attendri. Il n'insista pas davantage et promit à Mabile de faire approuver par Agraies son séjour auprès de la belle Oriane, laquelle, courant aussitôt à sa chambre, en rapporta de riches tablettes émaillées et garnies de pierreries qui traçaient son chiffre.

— Vertueux Gandales, dit-elle, acceptez ces tablettes en souvenir de mon amitié pour vous et de celles que vous avez su si bien conserver...

Oriane rougit en prononçant ces derniers mots qui avaient une signification si intime. Gandales ne l'en trouva que plus belle, et ce que ce peu de mots lui fit entrevoir ne la lui rendit que plus intéressante et plus chère.

— N'oubliez rien, ajouta Oriane, de ce que vous avez vu et entendu dans cette cour... Dites à mon cousin Amadis que sa cousine Oriane le regrette, et que le plus heureux jour de ma vie sera celui de sa paix avec le roi mon père...

Lors, Mabile, avec cette grâce et cette gaîté qu'elle mettait en toutes ses actions, prit le vieux Gandales sous le bras.

— Ne soyez pas scandalisées, dit-elle aux dames de la reine, de me voir emmener ce chevalier dans ma chambre... j'ai besoin de le séduire un peu pour qu'il fasse ma paix avec mon frère Agraies, et, devant vous, je n'oserais pas!...

Gandales se laissa donc emmener par cette pétulante princesse qui, en effet, écrivit devant lui une lettre fort gaie et fort tendre à son frère, et dans laquelle, sans s'expliquer avec lui, elle lui faisait entendre que les raisons les plus fortes la retenaient auprès d'Oriane. Elle en remit en même temps à Gandales une autre, beaucoup plus longue, pour Amadis.

— Et maintenant, seigneur Gandales, reprit elle avec enjouement, allez, et que le ciel vous conduise!...

Gandales rejoignit Sadamon, et tous deux repartirent pour l'Ile Ferme.

CHAPITRE III

Comment Amadis, au retour de Gandales et de Sadamon, conçut le projet d'aller en Gaule à la cour du roi Périon son père.

Pendant l'absence de Gandales et de Sadamon, un grand nombre de chevaliers de l'Ile Ferme se préparaient à passer dans celle de Montgase. Ils apprirent par Sadamon que Lisvart y marchait en personne, suivi de plusieurs chevaliers renommés qui l'étaient venus joindre depuis peu.

Le plus illustre de tous ces nouveaux défenseurs du roi de la Grande-Bretagne était le vaillant Gasquilan, roi de Suesse. Ce prince, vivement frappé de la haute réputation d'Amadis, avait la noble émulation de l'égaler, et, sans avoir aucun autre motif, il s'était rangé sous la bannière du roi Lisvart, par le seul espoir de combattre Amadis et de le vaincre. Gasquilan avait fait ses premières armes dans le Nord, où nul chevalier n'avait pu lui résister. Il n'était encore connu, parmi les chevaliers de l'Ile Ferme, que de Lictoran de la Tour-Blanche, qui fit les plus grands éloges de lui, et parla du tournoi où ils s'étaient essayés l'un et l'autre sans avantage comme sans désavantage. Tout ce que Lictoran leur raconta du roi de Suesse prévint tellement Amadis en faveur de ce prince, qu'il regretta de l'avoir pour ennemi.

— Si je suis forcé de le combattre, dit-il à Lictoran de la Tour-Blanche, puisse le sort des combats m'accorder une double victoire en me mettant à portée de lui demander son amitié!...

Les chevaliers de l'Ile Ferme étant partis dès le lendemain avec Madasime pour l'île de Montgase, Amadis resta avec Bruneo de Bonnemer, suivant la parole qu'il en avait fait porter par Gandales au roi Lisvart.

Il avait la plus vive impatience de voir en particulier le père de Gandalin, qui avait été le sien et qu'il aimait toujours de l'amitié la plus tendre. Il avait mille questions à lui faire!

Gandales avait attendu qu'il fût seul à seul avec lui pour lui remettre la lettre de la princesse Mabile. Quelques mots de la main d'Oriane frappèrent ses yeux en ouvrant cette lettre; ses larmes et ses baisers furent le premier hommage qu'il rendit aux traces de cette main si chère.

Comme Gandales, qui croyait que cette lettre était en entier de la main de Mabile, manifestait quelque étonnement, Amadis s'écria :

— Ah! mon père, pardonnez-moi de ne pas vous découvrir en ce moment les secrets de mon âme; cachez le trouble où vous me voyez jusqu'à ce que je puisse vous confier mon inquiétude et mes peines; la vie du malheureux que vous avez reçu dans votre sein aux premières heures de sa vie, dépend en entier d'un secret qu'une autre partage avec moi!...

Gandales, embrassant tendrement Amadis, lui jura tout ce qui pouvait le rassurer. Amadis poursuivit donc sa lecture...

Mais qui pourrait exprimer l'agitation de son âme, lorsqu'il apprit de la main de Mabile que sa bien-aimée Oriane portait dans son sein le fruit de leur union secrète!... Sa joie fut d'abord immense. Oriane et lui allaient revivre dans une frêle créature, née de leurs embrassements! Puis l'inquiétude et l'angoisse lui vinrent en songeant à l'embarras mortel dans lequel devait se trouver sa maîtresse. Plus cruelles eussent été ces angoisses et ces inquiétudes, s'il n'eût reçu, par la même lettre de Mabile, l'assurance que tout était prévu relativement au sort d'Oriane et à celui de l'enfant qu'elle allait mettre au monde.

C'est alors que le vaillant Amadis sentit son malheur d'être en querelle avec le roi Lisvart, le père de son Oriane. Si cette querelle s'éternisait, que deviendraient Oriane et son enfant? D'un autre côté, les chevaliers qui l'avaient suivi étaient trop indignés contre le roi de la Grande-Bretagne pour qu'Amadis pût leur proposer aucun moyen d'accommodement. Comment faire?

La perplexité d'Amadis était grande. Pour en sortir, il imagina d'aller trouver le roi Périon, son père, et de le prier de s'interposer afin d'amener une paix honorable pour tout le monde. Dès ce jour même, il proposa en conséquence à Bruneo de Bonnemer de venir en Gaule avec *lui*, ce *que* Bruneo accepta avec un empressement *joyeux*, ce voyage le rapprochant de la jeune Mélicie qu'il adorait plus que jamais.

Amadis fit sur-le-champ équiper un vaisseau. Il laissa Gandales pour gouverner l'Ile Ferme avec Ysanie, et s'embarqua bientôt, suivi de Gandalin et de Lasinde, et accompagné de son ami Bruneo, qu'il regardait déjà comme son frère.

CHAPITRE IV

Comment Amadis, pendant la traversée, fut poussé par le vent sur la côte de l'Ile Triste, où il fut forcé de combattre le géant Mandraque.

Pendant deux jours, les vents furent assez favorables à Amadis et à ses compagnons. Mais, le matin du troisième jour, une violente tempête s'étant élevée, ils durent mettre barre sur une île voisine qui, de loin, leur parut agréable. Le pilote n'y consentit qu'avec répugnance, et, jusqu'au moment où l'on aborda, il ne cessa de les dissuader dans leur projet de descente, en leur parlant de cette île comme d'un endroit très dangereux, malgré ses apparences engageantes.

— C'est l'Ile Triste, leur dit-il, et elle est la bien nommée, car, depuis longtemps, aucun de ceux que leur mauvaise étoile a conduits là n'en est sorti!...

Le pilote ne connaissait pas Amadis et Bruneo. L'idée d'un grand péril eût suffi pour animer leur courage et les déterminer à descendre dans cette île; de plus, ils se trouvaient assez fatigués de la mer pour vouloir prendre quelque repos. La descente s'effectua.

Amadis et Bruneo s'armèrent, montèrent à cheval, et, suivis de Gandalin et de Lasinde, ils s'aventurèrent résolûment dans l'Ile Triste. Après en avoir parcouru une partie, ils parvinrent enfin sur une colline qui dominait une plaine défendue par une forteresse dans laquelle ils distinguèrent un très beau château. Ils s'avançaient pour le reconnaître lorsqu'ils entendirent le son éclatant d'un cor.

— Par Dieu! s'écria Bruneo, nous pouvons nous attendre à combattre; mais je crois que d'autres



nous ont précédés, car le pilote m'a dit que l'on ne sonne ce cor que pour appeler le redoutable géant Mandraque, seigneur de ce château, lorsque les gens de sa garde ne se trouvent pas en nombre suffisant pour résister à ceux qui les attaquent...

Ils entendirent, en effet, le moment d'après, un grand bruit d'armes, et bientôt ils aperçurent deux chevaliers, dont les chevaux avaient été tués, lesquels se défendaient avec peine au milieu d'une troupe nombreuse de gens armés, et allaient bientôt être encore attaqués par un géant qui sortait du château pour tomber sur eux et achever leur défaite.

Amadis et Bruneo couraient à leur secours, lorsqu'un nain, qu'ils crurent être Ardan, vint vers Amadis, qu'il venait de reconnaître, en criant :

— Monseigneur! monseigneur! secourez votre frère Galaor et son ami le roi Cildadan... Ils n'en peuvent plus!...

Les deux chevaliers n'eurent pas plutôt entendu cet appel, qu'ils volèrent, la lance en arrêt, au secours de leurs amis menacés.

— Ah! mon cher Bruneo, dit Amadis, courez à mon frère..... Moi, je me charge d'arrêter Mandraque!...

Ce disant, Amadis se lança sur ce géant, qui arriva sur lui furieux de voir qu'un seul chevalier osait l'attaquer. Mais sa fureur ne lui servit de rien contre la force et l'adresse de son adversaire, dont la lance lui fit plier les reins jusque sur la croupe de son cheval; et ce mouvement lui ayant fait tirer trop fortement les rênes, sa monture se renversa sur lui, et Mandraque eut la jambe cassée.

Amadis, le voyant hors d'état de combattre, courut alors au secours de son frère. Galaor venait d'abattre le neveu de Mandraque, et s'était emparé de son cheval, pendant que Gandalin, descendant du sien, forçait Cildadan à monter dessus. La partie redevenait ainsi égale; si bien égale même, qu'au bout de quelques instants, les assaillants de tout à l'heure devinrent les assaillis, et, pour ne pas succomber, prirent prudemment la fuite.

Mandraque restait toujours étendu sans défense sur la poussière. Galaor et Cildadan allaient courir sur lui pour lui donner la mort, lorsqu'Amadis, se rappelant que ce géant était le père du vaillant Gasquilan, roi de Suesse, s'élança pour les en empêcher, et s'avança seul, l'épée haute.

— Mandraque, lui dit-il, ta vie est entre mes mains, tu le vois; mais, en faveur de ton vaillant fils, je te l'octroyerai, si tu veux me jurer que désormais tu n'attaqueras ni chevaliers ni dames que le hasard conduira dans ton île!

Le géant, touché de la générosité de son ennemi, lui répondit :

— Qui que tu sois, toi qui connais mon fils et me parles de lui, j'avoue que je te dois la vie et que ma conduite méritait la mort... Je te promets donc d'accomplir ce que tu me prescriras... Mais, puisque tu m'as donné la vie, conserve-la moi, en me faisant secourir et en me procurant la consolation de te recevoir dans mon château, dont tu dois te regarder maintenant comme le maître!...

Amadis mit aussitôt pied à terre et aida Mandraque à s'installer sur le brancard que venaient de faire Gandalin et Lasinde. Puis on se mit en marche pour la forteresse, où, à peine arrivé, le géant ordonna à ses gens de remettre les clefs à Amadis et de lui obéir comme à lui-même.

Tous les prisonniers qui gémissaient dans les prisons de Mandraque furent délivrés. Il s'en trouva quelques-uns du royaume de Sobradise, qu'Amadis envoya à la reine Briolanie de la part du chevalier de l'Ile Ferme, qui venait de retrouver son frère Galaor et le menait dans la Gaule avec lui.

Mandraque reçut les soins les plus délicats et les plus touchants des chevaliers qu'il avait voulu mettre à mort. Sa férocité ordinaire était vaincue.

Il n'en fut pas de même de sa sœur, de la vieille géante Andadoue. Cette cruelle et dangereuse fille, quoiqu'elle fût à moitié couverte de cheveux blancs hérissés, était d'une force extraordinaire. Plus légère à la course que les cerfs qu'elle poursuivait, armée de son arc et de ses flèches aiguës, elle ne manquait jamais sa proie, et elle prenait une volupté sauvage à la dévorer presque vivante. N'osant attaquer Amadis en présence de son frère, dont elle redoutait le pouvoir et la loyauté, la méchante Andadoue guetta le moment de son départ, et se cacha sur un rocher que le navire de l'amant d'Oriane était forcé de ranger, en sortant du port, pour regagner la pleine mer.

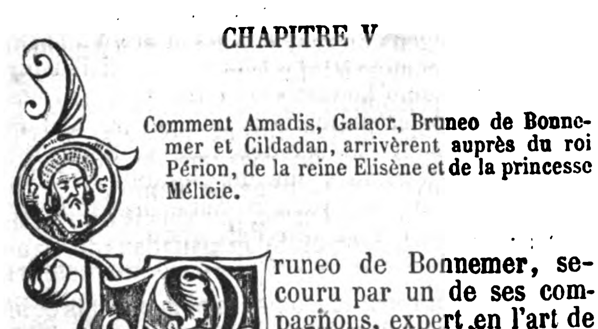
Amadis et ses compagnons prirent enfin congé de Mandraque, qui était en bonne voie de guérison et qui leur renouvela les serments qu'il avait faits. Ils venaient à peine de mettre le pied sur leur navire, et ils louvoyaient le long de l'île, lorsqu'en passant près du rocher où s'était embusquée Andadoue, une flèche siffla à leurs oreilles, et Bruneo de Bonnemer poussa un cri de douleur. Il venait de recevoir cette flèche en pleine cuisse, et si âprement, qu'elle s'en trouvait clouée à la paroi du navire sur laquelle il s'appuyait.

On regarda de tous côtés pour savoir d'où ce trait pouvait venir, et on aperçut la vieille géante, que son empressement à tirer avait précipitée du haut de son rocher dans la mer, où elle nageait comme un poisson, essayant de regagner la rive. On lui lança quelques flèches qui rebondirent sur la peau d'ours dont elle était couverte; et, pendant qu'on s'empressait autour de sa victime, elle fendait les flots d'un bras nerveux, et regagnait le rocher d'où elle s'était laissé choir. Là, elle s'arrêta un instant, regarda Amadis et ses compagnons avec une joie féroce, et leur cria d'une voix rauque et terrible :

— Nous nous reverrons, mes fils! Car je ne me reposerai contente que lorsque je vous aurai donné la mort à tous!...

Puis elle disparut dans l'intérieur de l'Ile Triste.

CHAPITRE V



Comment Amadis, Galaor, Bruneo de Bonnemer et Cildadan, arrivèrent auprès du roi Périon, de la reine Elisène et de la princesse Mélicie.

Bruneo de Bonnemer, secouru par un de ses compagnons, expert en l'art de guérir, supporta assez bien le voyage, qui se passa heureusement. Le navire qui le portait aborda dans un port voisin d'un château où le roi Périon habitait alors avec Elisène et sa fille Mélicie : c'était celui où Galaor avait été élevé dans son enfance par le géant Gandalac.

Périon, ayant aperçu ce navire, qui venait de jeter l'ancre, envoya savoir quels étaient les passagers qui le montaient.

Amadis, qui désirait présenter lui-même Galaor à sa mère, qui ne l'avait pas vu depuis son enlèvement, répondit :

— Dites, s'il vous plaît, au roi Périon, que les principaux passagers de ce navire sont le roi d'Irlande Cildadan et Bruneo de Bonnemer, qui désirent lui rende leurs hommages, comme faire se doit.

Quand on rapporta cette réponse à Périon, il fut très aise, parce qu'il espéra apprendre par eux des nouvelles de ses enfants ; et il les pria de vouloir bien se rendre à son château. Mais Cildadan y parut seul, et excusa son compagnon en racontant l'état dangereux où il se trouvait. Périon envoya chercher Bruneo, en recommandant à ses gens les plus grandes précautions, et quand ils le lui eurent amené, il l'assura qu'il ne pouvait recevoir de meilleurs secours que de sa fille Mélicie, qu'une sienne gouvernante avait rendue experte dans les cas de maladies comme celui de Bruneo. Ce chevalier s'estima dès lors heureux d'avoir été blessé, puisque des mains si chères étaient chargées de le rappeler à la vie.

Pendant qu'on transportait Bruneo de Bonnemer, Amadis s'était rendu, suivi de Galaor, à la chambre de la reine Elisène.

— Ah ! mon cher Amadis ! s'écria cette bonne princesse en courant embrasser ce fils dont elle avait pleuré la mort.

Toute occupée de la joie de revoir Amadis, Elisène ne s'apercevait pas qu'un chevalier plus jeune, plus beau qu'Amadis, était à ses genoux, les yeux pleins d'une respectueuse tendresse, et les bras tendus vers elle...

— Galaor ! mon cher Galaor !..... s'écria-t-elle, éperdue, en reconnaissant son second fils. Ah ! aujourd'hui surtout, je suis heureuse d'être mère !...

Galaor, se relevant, se précipita dans les bras de la reine, que l'excès de son bonheur fit choir, pâmée, à la renverse. Mélicie accourut à son secours, et, trouvant Galaor la tête appuyée sur les genoux de sa mère, elle alla à la hâte vers lui, l'accola en l'appelant du nom si doux et si chaste de frère.

Elisène, en reprenant peu à peu connaissance, et en se voyant entourée de ses trois enfants, qui formaient de leurs bras comme une grappe vivante dont elle eût été le ceps, elle les couvrit de ses caresses passionnées en les enveloppant tous les trois d'un seul et même regard.

— Ah ! Périon, mon cher Périon ! murmura-t-elle. Périon, viens partager mon bonheur ! Viens être le plus heureux des pères, comme je suis la plus heureuse des mères !...

Périon survint, et ce spectacle lui fit goûter une seconde fois les délices de la paternité. Il était heureux et il était fier. Mélicie était belle, mais Amadis et Galaor étaient des héros !...

Cildadan, qui le suivait, se garda bien d'interrompre les premiers transports de cette heureuse famille. Il la regardait les larmes aux yeux, sans oser se mêler à elle. Enfin il alla embrasser tendrement le roi Périon, en lui disant :

— Seigneur, le ciel est juste, et nos cœurs lui doivent de nouveaux vœux et de nouveaux sacrifices, quand il récompense la vertu !

Quelques mots après, Cildadan le fit souvenir de Bruneo de Bonnemer. La jeune Mélicie devint d'une pâleur mortelle en apprenant qu'il était dangereusement blessé ; mais les roses de son teint redevinrent bien vives, lorsque Périon la pressa lui-même d'en prendre soin, et qu'Elisène, s'appuyant sur son bras, la conduisit à la chambre où l'on avait transporté ce chevalier.

Galaor les suivit, et, ne sachant rien encore des secrets sentiments de Mélicie, il redoublait l'embarras de sa jeune sœur, en lui faisant l'éloge de son ami, qu'il l'assurait être digne des soins qu'elle allait prendre. Hélas ! elle le savait bien, puisqu'elle l'aimait.

La flèche de la méchante Andadoue avait percé d'outre en outre la cuirasse de Bruneo, dont le premier appareil avait arrêté le sang avec peine. Les transports que sentit ce vaillant chevalier lorsqu'il vit approcher la mie pour laquelle il avait mérité de passer sous l'arc des loyaux amants, ce premier moment, ce bonheur inespéré, ce secours qu'une main adorée était prête à lui donner, tout cela fit bouillonner avec force ce qui lui restait de sang et le fit couler de nouveau.

Elisène s'en aperçut au moment où Bruneo perdait connaissance ; elle n'hésita pas à le secourir elle-même ; et Mélicie, ainsi autorisée par l'exemple de sa mère, profita de l'évanouissement de son amant pour fermer sa double blessure, sur laquelle elle versa un électuaire précieux, de façon à ne plus craindre un pareil accident. Puis elle attendit le réveil, pendant que sa mère, rassurée, se retirait avec Galaor.

Lorsque Bruneo rouvrit les yeux, ils rencontrèrent ceux de sa chère Mélicie. Il lui sourit tendrement, et, s'apercevant que les belles mains blanches de sa mie étaient encore rougies de son sang, il pencha la tête et les attira respectueusement jusque sur ses lèvres.

— Ah! murmura-t-il, qu'il m'est doux et bon de devoir la vie à celle qui me la fait aimer!

Mélicie, quoique attendrie, eut encore la force de fermer de sa main la bouche de son amant et de le menacer de s'éloigner s'il sonnait mot plus longtemps. Cette menace, quelqu'invraisemblable qu'elle fût, suffit pour contenir le besoin d'expansion qu'éprouvait Bruneo en face de sa maitresse tant aimée : il se tut, et bientôt même, engourdi par son état physique et son état moral, il ferma les yeux et se mit à rêver. Mélicie alors, profitant d'un moment où personne ne pouvait la voir, se pencha rapidement sur Bruneo et le baisa tendrement au front à plusieurs reprises. Bruneo tressaillit, rougit sous sa pâleur, mais ne se réveilla pas.

Au bout de quelques jours, Bruneo de Bonnemer était hors de danger.

Cildadan et Galaor se ressouvinrent alors des engagements qui les rappelaient à Londres, près de Lisvart. Cildadan, par suite des conventions de la bataille qu'il avait perdue contre le roi de la Grande-Bretagne, était obligé de l'aller servir en personne avec un certain nombre de chevaliers irlandais. Quant à Galaor, comme il avait accepté le titre de chevalier de Lisvart, il ne pouvait abandonner le service de ce prince sans avoir pris congé de lui.

L'un et l'autre firent donc part à Périon de leur position présente, et de la cruelle position où ils étaient de quitter Amadis pour aller joindre un prince dont il avait lieu de se plaindre. Elisène et Périon voulaient d'abord les en détourner; mais ce roi généreux, se représentant que le sang de la maison de Gaule était si pur que la plus légère apparence d'une infidélité ne devait jamais le tacher :

— Le roi Lisvart est trop juste, leur dit-il, pour ne pas vous mettre bientôt à portée de rompre honnêtement avec lui... Remplissez maintenant ce que vous croyez lui devoir, et laissez au temps et surtout à son ingratitude le soin de vous donner une occasion de l'abandonner pour venir nous rejoindre. La vie n'est pas faite que de bonheurs faciles, mes chers amis, il faut savoir passer par toutes ses étamines : c'est en se laissant ainsi éprouver sans cesse par le sort qu'on prouve son excellence et sa valeur!...

La reine Elisène, frappée de l'honnêteté et de la justice qui régnaient dans la réponse de Périon, se rendit, quoique en soupirant, et, dès le lendemain, Galaor et Cildadan s'embarquèrent pour retourner dans la Grande-Bretagne.

CHAPITRE VI

Comment Cildadan et Galaor, revenus en la Grande-Bretagne, apprirent ce qui se passait; et comment, en rejoignant Lisvart, il rencontrèrent douze chevaliers et douze demoiselles, en quête de ce prince, pour lui remettre le jeune Norandel.

Cildadan et Galaor étaient à peine arrivés sur le sol de la Grande-Bretagne, qu'ils apprirent de fâcheuses nouvelles pour leurs cœurs. Galvanes, Agraies et Florestan, à la tête d'un grand nombre des chevaliers partis de l'Ile Ferme, avaient abordé à l'île Montgase et s'en étaient emparés, après avoir battu l'armée que Lisvart avait envoyée dans cette île sous la conduite du roi Arban de Norgales et de Guillan-le-Pensif. Ils apprirent en même temps que le père d'Oriane, furieux de cette défaite, avait pris la résolution d'aller lui-même attaquer cette île à la tête d'une nouvelle armée.

Ainsi Galaor et Cildadan, rigoureux observateurs de la loi de l'honneur et du devoir, allaient être bientôt forcés de se trouver armés en face de proches et d'amis!

Ils reprirent leur route, consternés, pour joindre le roi Lisvart. Quelque temps après ils firent rencontre de douze chevaliers et de douze demoiselles, les uns richement armés, les autres richement accoutrées. Au milieu de cette troupe brillante était un jouvenceau d'une figure charmante, et dont la taille et l'allure annonçaient qu'il était, quoique jeune, en état de porter vaillamment les armes.

Les demoiselles, ne doutant pas que Cildadan et Galaor n'appartinssent à la cour de la Grande-Bretagne, les abordèrent incontinent.

— Sires chevaliers, dit l'une d'elles au nom des autres, nous sommes étrangères et chargées d'une commission intéressante pour le roi Lisvart qu'on nous a dit devoir être en cette forêt, en train de chasser avec quelques dames de sa cour. Vous qui le connaissez, sans nul doute, ne pouvez-vous nous mettre sur sa voie, et nous présenter à lui?...

— Demoiselles, répondit Galaor avec sa courtoisie ordinaire, nous sommes heureux, mon compagnon et moi, de l'occasion que vous nous offrez de vous servir. Si vous voulez bien nous suivre, nous allons vous guider dans vos recherches et vous conduire vers le roi Lisvart.

Les demoiselles et les chevaliers acceptèrent, bien entendu, et mirent leurs chevaux à l'unisson de ceux de Cildadan et de Galaor. Bientôt ce dernier, frappé de la bonne mine et de la fière prestance du jouvenceau qui se trouvait au milieu des demoiselles, leur demanda quelle était sa naissance.

— Sire chevalier, répondit la demoiselle qui s'était adressée tout à l'heure à Galaor, nous n'avons pas le droit de vous répondre en ceci. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que ce jouvenceau est d'extraction royale, tant de père que de mère. Tout ce que je puis ajouter aussi, c'est que nous vous supplions de nous aider à presser le roi Lisvart à le recevoir chevalier, même avant que je ne lui aie remis un message qui ne peut que lui causer une douce émotion...

Galaor et Cildadan promirent de s'employer à cet effet. Lors, la demoiselle, faisant faire halte à la troupe qu'elle conduisait, suivit ces deux princes auxquels le son du cor et les aboiements des chiens annonçaient que la chasse s'approchait.

Un quart d'heure après, ils étaient arrivés à un carrefour où s'était arrêté le roi Lisvart, lequel, en

les apercevant, s'imagina qu'ils allaient demander la joute et leur dépêcha le vieux Grumedan.

— Sire chevalier, cria Galaor, en voyant venir à lui le vieux compagnon de son frère, venez-vous pour me provoquer au combat?

— C'est selon, répondit Grumedan. Mais, jusqu'ici, je n'ai d'autre dessein que de savoir qui vous êtes.

— Ma foi, répondit Galaor avec gaîté, je suis l'homme le plus content de pouvoir embrasser son vieux et excellent ami!...

Et, levant la visière de son heaume, Galaor embrassa Grumedan, que cette rencontre combla d'aise.

— Mon cher Cildadan, reprit Galaor avec enjouement, en présentant le roi d'Irlande à Grumedan, voici le vaillant chevalier qui portait la bannière royale le jour de la bataille!

— Sire, dit Grumedan en s'inclinant devant le roi vaincu, il me souviendra toujours de la peine que j'eus à la garder, lorsque vous la fendîtes en deux entre mes bras!...

— Parbleu! seigneur Grumedan, répondit Cildadan, s'il vous en souvient il m'en souvient de même, et, s'il vous en a cuit, il m'en cuit à moi bien davantage, puisque mon corps porte encore la marque de votre épée, si vaillante à défendre cette noble bannière!.. Mais nous étions ennemis, alors: aujourd'hui, nous sommes amis, si vous le voulez, toutefois.

Et, ce disant, Cildadan ouvrit ses bras au vieux Grumedan, qui s'y jeta de bon cœur.

Tous les trois, après cela, s'en allèrent vers le roi Lisvart qui fut aussi surpris qu'enchanté de revoir Galaor et Cildadan. Le premier, il tendit la main à son ennemi vaincu.

— Sire, lui dit-il, oublions nos anciens dissentiments, comme nous oublions les neiges d'antan... Je vous tiens bien volontiers quitte des engagements que nous avions pris réciproquement avant notre combat : c'est à votre amitié seule que je veux devoir les services que je vous demande...

Cildadan fut très sensible au noble procédé de Lisvart et il répondit avec autant d'affection que de courtoisie.

Les princesses Oriane et Mabile, qui étaient venues, la veille, de l'abbaye de Mirefleur, pour voir le roi avant son départ, et qui suivaient la chasse avec lui, eurent la joie la plus vive de rejoindre Galaor. Les dames de leur compagnie n'eurent pas une joie moins vive que la leur, mais elle fut moins manifestée : elles se contentèrent de laisser leurs cœurs battre sous leurs gorgerins, et leurs lèvres rouges murmurer les unes aux autres :

— Le voilà! le voilà!... C'est lui! c'est lui!... Il nous est rendu!...

Galaor les remercia toutes par un aimable sourire qui en fit rougir d'aise quelques autres, lequel sourire voulait dire :

— Chacune de vous mérite d'être adorée, et je vous aimerai toutes aussi souvent et aussi longtemps que vous voudrez! Je ne me suis guéri que pour revenir mourir d'amour à vos pieds et dans vos bras!...

La demoiselle amenée par Galaor et par Cildadan fit alors son message. Mais le roi, qui s'était fait une loi de n'armer aucun chevalier de sa propre main, à moins qu'il ne fût de la plus illustre lignée, hésitait à répondre, lorsque Galaor l'assura que le jouvenceau, pour lequel on réclamait cet honneur, était d'extraction royale. Le portrait qu'il en fit intéressa toutes les dames présentes, toujours disposées à s'interposer en faveur des vaillants et des beaux, et elles pressèrent Lisvart de céder et de faire venir ce jouvenceau à ses genoux, afin de lui donner la colée.

Lisvart y consentit. La demoiselle s'en retourna chercher le beau jouvenceau, qui vint *suivi des douze* chevaliers ses compagnons. Après avoir salué les dames d'un air fort respectueux et fort tendre, qui provoqua leur admiration, il s'agenouilla devant Lisvart, qui l'arma chevalier avec tout le cérémonial accoutumé.

Cela fait, le roi l'invita à choisir parmi les dames présentes celle qui devait lui ceindre l'épée. Le jouvenceau désigna Oriane, qui rougit de cette distinction, et qui se sentit remuée par un sentiment indéfinissable en face de ce bel adolescent qu'elle voyait cependant pour la première fois.

La demoiselle qui avait arrêté Galaor dans la forêt et qui, par son intermédiaire, était parvenue à parler au roi Lisvart, s'approcha alors discrètement de ce prince et lui dit à voix basse :

— Sire, je retourne de ce pas rendre compte de ma commission à celle qui m'en avait chargée... Vous lirez cette lettre; elle vous apprendra mieux que je ne saurais le faire moi-même, tous les droits que vous avez sur ce nouveau chevalier que ma maîtresse vous prie de garder à votre service, ainsi que les douze chevaliers qui l'accompagnent.

Ayant dit, la demoiselle tira sa révérence au roi et prit congé de lui, en emmenant les onze demoiselles avec lesquelles elle était venue.

Quand Lisvart fut seul, il brisa le scel qui fermait cette lettre mystérieuse et un tremblement délicieux s'empara de son être, quand il apprit que ce jouvenceau était le fruit de ses passagères amours avec l'infante Célinde, pour laquelle il avait jadis combattu et vaincu Antiphron!

— Norandel! s'écria-t-il, le cœur battant.

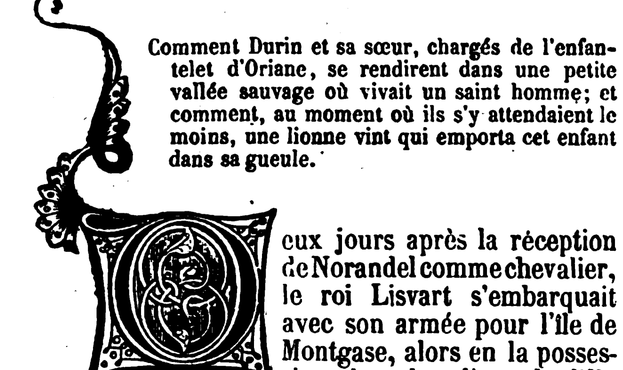
Le jeune chevalier s'approcha. Lisvart, troublé par sa ressemblauce avec sa mère, la reine d'Hégide, allait lui ouvrir ses bras et l'appeler son fils. Mais il réfréna aussitôt cette velléité paternelle à cause de Brisène. Il résolut d'attendre que le jeune Norandel se fût distingué par quelque action d'éclat pour le reconnaître publiquement. Ce fut au seul Galaor qu'il ouvrit son cœur en lui donnant à lire la lettre de Célinde.

— Galaor, lui dit-il tout haut en lui désignant Norandel, qui venait de s'approcher, je vous confie ce jouvenceau : qu'il soit votre compagnon pendant la première année qu'il portera les armes.

— Ah! seigneur! s'écria Norandel, puissé-je mériter de l'être toute ma vie!

Lisvart permit à Galaor de mettre Oriane dans sa confidence, et cette princesse fut charmé d'avoir pour frère ce jouvenceau de si bonne mine et de si vaillante apparence.

CHAPITRE VII



Comment Durin et sa sœur, chargés de l'enfantelet d'Oriane, se rendirent dans une petite vallée sauvage où vivait un saint homme; et comment, au moment où ils s'y attendaient le moins, une lionne vint qui emporta cet enfant dans sa gueule.

Deux jours après la réception de Norandel comme chevalier, le roi Lisvart s'embarquait avec son armée pour l'île de Montgase, alors en la possession des chevaliers de l'Ile Ferme. Le siége devait durer longtemps, heureusement pour l'intéressante Oriane.

Car, on ne l'a pas oublié, Oriane était grosse des œuvres d'Amadis, et le terme approchait où il ne lui serait plus possible de dissimuler son état. La guerre entreprise par Lisvart contre Amadis et ses compagnons, bien que douloureuse pour le cœur d'Oriane, avait toutefois ce bon côté qu'elle éloignait pour un temps assez long le seul témoin dont elle redoutât les investigations, c'est-à-dire son père. Lisvart parti, Oriane alla s'enterrer à l'abbaye de Mirefleur, d'où elle ne sortit que délivrée.

La demoiselle de Danemark, chargée de jouer son rôle de mère, ainsi qu'il avait été convenu, s'empara donc de l'enfant que venait de mettre au monde Oriane, et elle fut ébahie en apercevant sur le corps de cette frêle créature plusieurs caractères écrits sur son sein, les uns en rouge, les autres en blanc, mais les uns et les autres en une langue inconnue d'elle. Son étonnement une fois passé, elle s'en alla trouver l'abbesse de Mirefleur qu'elle croyait devoir être accessible à la pitié et dont elle espérait obtenir l'autorisation d'exposer l'enfant à la porte de l'église.

Mais la dame abbesse fut inflexible, probablement parce qu'il s'agissait d'une faute charmante qu'elle n'était plus, hélas! dans l'âge de commettre. Elle parla de l'austérité de sa règle, qui ne permettait pas le scandale de ces expositions-là, et, finalement, elle contraignit la pauvre demoiselle de Danemark à chercher un autre moyen, et à le chercher promptement, car il y avait péril en la demeure.

Par bonheur, Durin, son frère, n'était pas parti avec l'armée de Lisvart. Elle le fit prévenir d'avoir à se trouver le soir même sous les murs de l'abbaye, avec deux chevaux. Durin fut exact à ce rendez-vous, et, à l'heure dite, au signal convenu, l'enfant d'Oriane fut descendu par la fenêtre, dans une corbeille, avec toutes les précautions imaginables; puis, à son tour, la demoiselle de Danemark rejoignit Durin, monta à cheval, et tous deux s'éloignèrent rapidement dans la direction de la forêt.

Ils chevauchèrent ainsi toute la nuit, et s'éloignèrent assez pour n'avoir plus rien à craindre de ceux qui pouvaient alors les rencontrer. Aux premières clartés de l'aube, ils arrivèrent au bord d'une fontaine qui tombait en cascades d'un rocher, et qui coulait et s'enfonçait dans une vallée profonde, couverte de buissons épineux et de roches sauvages où le soleil n'avait jamais pénétré. Ils aperçurent bientôt, à l'entrée de cette petite vallée un ermitage, et Durin se rappela que depuis un long temps cette retraite était habitée par un saint homme, du nom de Nascian, lequel, par une protection spéciale de la Providence, régnait comme un maître sur les fauves dont les repaires avoisinaient son ermitage. Une lionne, entre autres, s'était si bien accoutumée à le voir, qu'elle ne manquait pas un jour de venir chercher auprès de lui une partie de sa nourriture, et Nascian, de son côté, ne craignait pas d'aller dans l'antre de cette bête féroce, jouer avec ses petits lionceaux, qui, à l'exemple de leur mère, rentraient leurs griffes acérées chaque fois qu'il les touchait. Oh! le grand et puissant ordonnateur de toutes choses a bien su ce qu'il faisait en créant l'homme à son image : l'homme règne comme lui, mais seulement quand il lui ressemble. Le jour où il cesse d'être homme, ce jour-là les bêtes féroces le dévorent sans pitié, et encore sont-elles moins féroces que lui!

Cette lionne, ce même matin, s'étant approchée de la fontaine au bord de laquelle Durin et sa sœur s'étaient arrêtés, fit des rugissements épouvantables. Le cheval que montait la demoiselle de Danemark prit effroi et l'emporta dans la vallée, à travers roches et halliers. Le cheval de Durin, débarrassé de son cavalier qui venait de descendre pour aller puiser de l'eau à la fontaine afin d'en mettre quelques gouttes dans la bouche de l'enfant qui criait dans ses bras, le cheval de Durin s'échappa également, effrayé comme l'autre.

Durin, entendant les cris d'appel de sa sœur, posa doucement l'enfant sur le gazon pour voler plus vitement à son secours. La demoiselle de Danemark était tombée dans un inextricable buisson : il l'en retira, quoiqu'à grand'peine, et, voyant à quelque distance le cheval embarrassé aussi dans un fourré épineux, il le joignit, le dégagea et le ramena à sa sœur. Tous deux, alors, se mirent en devoir de revenir auprès de l'enfant que Durin avait laissé près de la fontaine.

Quel fut leur désespoir, lorsqu'ils ne le retrouvèrent plus sur le gazon, et que Durin aperçut à quelques pas de là, sur le sable, les traces récentes de la lionne!

— Elle l'a emporté! s'écria la demoiselle de Danemark, plus pâle à cette pensée que tout à l'heure aux rugissements de l'animal sauvage... Que dira la princesse Oriane?

Dans son désespoir, elle se fût sans aucun doute arraché à la vie, si son frère n'eût fait renaître l'espérance en son cœur en lui citant plusieurs histoires d'enfants enlevés, comme celui-ci, par des bêtes féroces et que la Providence avait miraculeusement conservés. Ils résolurent l'un et l'autre d'être quelques jours sans retourner auprès d'Oriane, de ne rien lui dire qui pût l'alarmer sur le sort de son fils, et de ne confier les détails de ce funeste événement qu'à la princesse Mabile dont ils connaissaient l'esprit et la prudence.

CHAPITRE VIII

Comment Amadis, Florestan et Périon résolurent d'aller, inconnus, au secours du roi Lisvart.



Bruneo de Bonnemer était guéri. Quelque épris qu'il fût de Mélicie, quelque heureux qu'il fût en passant ses journées auprès d'elle, quoique affligé de se séparer d'Amadis, il crut que son honneur ne lui permettait pas de demeurer plus longtemps à la cour de Périon.

Amadis aimait trop Bruneo pour s'opposer à son dessein. Il le conduisit chez Périon, pour qu'il prît congé, et il le vit avec plaisir les larmes aux yeux lorsqu'il allait rendre les mêmes devoirs à sa sœur.

— Belle Mélicie, dit Bruneo en fléchissant un genou devant cette intéressante princesse, je vous dois la vie... Je vous l'avais déjà consacrée, et, quoiqu'il en coûte à mon cœur, je pars pour travailler à l'illustrer... Ce n'est qu'en marchant sur les traces de vos chevaleureux frères, que je peux espérer de me rendre digne de vous... Ah! belle et chère Mélicie, souvenez-vous quelquefois de Bruneo, qui ne veut vivre que pour vous adorer!...

Bruneo parti, Amadis tomba dans la plus profonde mélancolie. Ne point voir Oriane et vivre dans l'inaction! Deux causes de tristesse pour sa grande âme, en effet. Heureusement il fut bientôt tiré de cet état par l'événement le plus embarrassant pour lui, dans la position où il se trouvait vis-à-vis du roi Lisvart.

Il reçut une lettre d'Oriane qui lui rendait sa liberté et l'autorisait à quitter la Gaule, c'est-à-dire à aller où ses intérêts personnels et son honneur l'appelleraient. Elle lui apprenait en outre, d'abord la prise de l'île de Montgase par l'armée de Lisvart, le don que ce prince en avait fait à Madasime qui alors avait épousé Galvanes; ensuite la guerre qu'il allait avoir à soutenir contre le roi Aravigne, lequel, aidé de plusieurs souverains et surtout d'Arcalaüs, rassemblait une armée formidable dans l'île Léonile, pour venir l'attaquer.

Le même jour, alors que transporté de joie d'avoir la liberté, Amadis se proposait de partir pour l'Ile Ferme, il se promenait avec le roi Périon, devisant de choses et d'autres. Ils virent arriver un chevalier dont la monture harassée, et dont les armes à demi brisées témoignaient éloquemment qu'il avait livré quelque violent combat. Ce chevalier, reconnaissant Amadis, délaça promptement son heaume, et accourut, les bras étendus.

— Amadis!... s'écria-t-il.

— Florestan! répondit Amadis.

Ils s'embrassèrent; puis, s'apercevant que son frère, interdit en présence du roi Périon, ne sonnait plus mot, Amadis ajouta :

— Quoi! mon frère, ne connaissez-vous donc pas encore le roi de Gaule?...

Florestan ne répondit qu'en jetant un cri; et, se précipitant aux genoux de Périon, qu'il serrait avec tendresse :

— Ah! seigneur, s'écria-t-il, daignerez-vous reconnaître Florestan, qui ne s'est pas encore rendu assez digne de vous?

Périon savait par ses deux autres fils combien celui-ci, qu'il avait eu autrefois de la comtesse de Salandrie, était digne de faire partie de sa famille.

— Oui, mon cher fils, dit-il, c'est avec la joie la plus vive que votre père vous reconnaît et vous reçoit dans ses bras.

Et, tout aussitôt, il le conduisit auprès de la reine Elisène, qui, instruite de toutes les circonstances de la naissance de Florestan, ne pouvait haïr en lui le fils d'une rivale. Elle le reçut avec cette bienveillance qui rend les femmes si irrésistibles.

Bientôt, en présence de son père et de son frère, Amadis parla de la position où se trouvait le roi Lisvart et des moyens à employer pour le secourir.

— Le secourir! s'écria Florestan. Pourquoi cela? Il vous a injustement proscrit, vous, mon frère; il a fait une guerre sans excuse aux chevaliers de l'Ile Ferme, parce qu'ils étaient rangés sous votre bannière... Il a repris Montgase, pour le rendre bientôt à Madasime, il est vrai, mais il n'a pas moins fait acte d'inutiles rigueurs, et s'il ne s'était pas souvenu, après la bataille, que j'avais été un instant maître de sa vie, il ne m'aurait pas donné la liberté ainsi qu'à Quadragant, prisonnier et blessé comme moi!..... Je ne sais pas oublier si vite les outrages, surtout ceux qui sont faits aux gens que j'aime... Ce que je ne pardonne pas à Lisvart, c'est d'avoir écouté la voix de Gandandel et de Brocadan plutôt que celle de l'équité. Ces deux traîtres ont été démasqués, et il ne vous a pas rappelé pour reconnaître loyalement son erreur!... Par ainsi, loin de songer à le secourir en cette occurrence, je propose que nous nous joignions à ses ennemis!...

Amadis ne répondit rien, voulant savoir ce que pensait le roi Périon avant de se déclarer.

— Restez neutres, mes enfants, dit ce prince. On n'a rien à gagner à se mêler contre le gré des gens à leurs querelles. Puisque Lisvart ne vous appelle point, c'est qu'il croit que vous lui êtes inutiles. Soyez donc spectateurs, non acteurs, dans cette guerre qui se prépare...

— Mon père, et vous mon frère, dit alors Amadis, je ne puis partager votre manière de voir. J'ai parlé tout à l'heure des moyens de secourir le roi Lisvart; je veux vous en parler encore, afin de vous convaincre mieux. Nous ne pouvons nous venger plus noblement des dégoûts qu'il a fini par nous donner qu'en allant à son secours, et j'en demande la permission au roi notre père... Mais, pour que le roi Lisvart n'en puisse tirer aucun avantage sur nous, et qu'il ne présume pas que nous cherchions un moyen de nous réconcilier avec lui, je saurai me déguiser de façon à n'être pas connu; et, quand même je lui sauverais la vie et contribuerais à lui faire remporter la victoire, il ne saura jamais

que celui qui sortit mécontent de sa cour a employé son bras à son service...

Florestan était d'un sang trop généreux pour ne pas revenir sur-le-champ à l'avis de son frère :

— L'offense cruelle qu'il vous a faite, lui dit-il, me déterminait seule à prendre les armes contre lui... J'admire et aime trop mon illustre frère pour ne pas le suivre, et je jure ici d'employer mon bras et mon épée à la défense du roi Lisvart!...

A ces mots, Périon, serrant ses deux fils dans ses bras, leur dit :

— Mes chers enfants, je n'aurais pas osé vous indiquer cette voie que vous prenez de vous-mêmes : c'est la meilleure et la plus noble... Vous pénétrez mon cœur de joie et d'admiration... Je suis fier de vous avoir pour fils l'un et l'autre... Galaor seul manque à cette réunion, mais, quoique absent, je suis assuré qu'il fait son devoir de chevalier... Ne voyons dans Lisvart qu'un grand roi en lutte contre un mauvais prince, le roi Aravigne. Je suis si heureux de vous voir vous associer à sa cause, que je m'y veux associer avec vous... Partons tous trois ensemble... allons partager les mêmes périls et la même gloire!...

— Ah! s'écria Amadis en baisant, ainsi que son frère, les mains du roi Périon, qui pourrait nous résister et nous vaincre, maintenant que nous combattrons sous vos yeux!

Lors Périon mena Florestan et Amadis dans la salle d'armes de son palais, afin d'essayer quelques armures. Ils choisirent chacun un heaume, une cotte de mailles, une épée et écu. Le heaume choisi par Périon était blanc comme argent; celui choisi par Amadis était jaune comme or; celui choisi par Florestan était vert comme émeraude. Leurs trois écus étaient d'argent, semés de serpents d'or. Ces armures reluisaient merveilleusement au soleil; l'épée d'Amadis surtout, la flamboyante épée qu'il avait conquise, et qui, chaque fois qu'il s'en servait, jetait des éclairs aveuglants.

CHAPITRE IX

Comment Amadis, Florestan et Périon combattirent incognito en faveur du roi Lisvart, et décidèrent du succès de la bataille; puis s'en retournèrent après sans vouloir se faire connaître.

Quelques jours après, Périon et ses deux fils abordaient sur les côtes de la Grande-Bretagne, dans les environs du camp du roi Lisvart, et à peu de distance aussi de l'endroit où se tenaient, prêts à combattre, Aravigne, Arcalaüs et les souverains leurs alliés.

Le lendemain, dès la pointe du jour, ils virent la petite armée de Lisvart s'ébranler et s'avancer en bon ordre dans la direction de celle d'Aravigne, laquelle était beaucoup plus considérable. La lutte s'engagea aussitôt, et l'avant-garde du roi de la Grande-Bretagne, commandée par Briant et par Galaor, chargea avec furie les premières lignes d'Aravigne, commandées elles-mêmes par les rois Targadan, Absadan et Brutaxar.

La reine Brisène, la princesse Mabile et la princesse Oriane assistaient, du haut d'un donjon, à tous ces mouvements de troupes.

— Ah! si Amadis était là! murmurait la reine.

— Pourquoi n'est-il pas là? soupirait Oriane.

— Peut-être est-il là!... disait la princesse Mabile, qui n'osait pas croire à ce qu'elle disait, mais qui voulait essayer de leurrer d'espérance le cœur d'Oriane et celui de la reine Brisène.

Mabile devinait juste. Amadis était embusqué dans un bois voisin avec son père et son frère Florestan. Au moment où s'avançait l'avant-garde d'Aravigne, tous trois sortirent de leur embuscade et fondirent comme des éperviers sur Targadan, Absadan et Brutaxar, qu'ils blessèrent mortellement dès leur première atteinte. Puis, tirant leurs redoutables épées, ils se jetèrent en pleine mêlée et y portèrent le désordre et la mort.

Galaor, Cildadan et Lisvart furent dans l'admiration et la surprise des exploits surnaturels accomplis par les trois chevaliers aux Serpents, ainsi qu'ils les désignaient, à cause de leurs écus. Partout, dans les rangs ennemis, le désarroi le plus complet, l'effroi le plus intense.

— Ah! s'écria Lisvart enthousiasmé, ou ce sont trois fantômes, ou ce sont trois Amadis!... Tenez, Galaor, voyez celui-ci surtout, ce chevalier dont l'épée flamboyante lance de si verts éclairs au contact des armures ennemies, ne dirait-on pas Amadis lui-même?...

— Hélas! ce n'est pas lui! répondit Galaor, qui avait reçu précédemment un message de son frère, lequel lui avait appris, à dessein, qu'il était resté en Gaule avec Florestan et avec Périon. Ah! que n'est-il ici! ajouta-t-il.

— Mais, reprit Lisvart, quels que soient ces vaillants hommes qui nous aident si puissamment, quel que ce soit surtout ce chevalier à la verte épée qui fait une si belle tuerie de nos ennemis, allons où ils vont, à la gloire ou à la mort!...

Galaor, Cildadan et Lisvart piquèrent leurs chevaux, qui se jetèrent avec impétuosité au milieu de l'armée d'Aravigne, laquelle ne tarda pas à se débander dans toutes les directions, malgré les efforts de son chef.

— Sauve qui peut! s'écria le traître Arcalaüs, en donnant le premier l'exemple de la couardise.

— Sauve qui peut! dit alors Aravigne, en l'imitant prudemment.

Targadan, Absadan et Brutaxar morts, Arcalaüs et Aravigne en fuite, la bataille était perdue pour les ennemis du roi Lisvart, qui, bientôt, resta maître du champ de bataille.

— Où sont les chevaliers aux Serpents? où est le chevalier à la Verte Epée? demanda-t-il en cherchant des yeux les trois vaillants compagnons qui avaient si puissamment contribué à son succès.

Personne ne put lui répondre, et toutes les recherches furent vaines : Amadis, Florestan et Pé-



rion avaient profité du désordre et de la confusion qui régnaient dans les deux armées, pour se retirer dans l'épaisseur du bois et regagner les bords de la mer.

CHAPITRE X

Comment les trois chevaliers aux Serpents furent arrêtés en chemin par la tempête et rejetés sur les côtes de la Grande-Bretagne, où ils tombèrent bientôt dans une embûche.

Périon et ses deux fils regagnèrent tranquillement le navire qui les avait amenés sur les côtes de la Grande-Bretagne, et qui était resté caché soigneusement, durant tout le temps de leur séjour à terre, dans une petite anse à ce favorable. Ils espéraient faire un trajet aussi heureux que lorsqu'ils étaient venus au secours du roi Lisvart; mais un vent assez violent s'étant élevé, ils ne furent plus maîtres de la direction de leur navire, qui fut bientôt rejeté sur les côtes de la Grande-Bretagne, à quinze lieues environ de l'endroit d'où ils venaient de partir.

Lors ils passèrent la nuit sur leurs ancres, à l'abri d'un cap, très tourmentés par le roulis de leur navire. Le lendemain matin, le même vent continuant avec plus d'âpreté encore, ils se décidèrent à prendre terre, assurés qu'ils étaient d'être assez éloignés du roi Lisvart pour ne pas craindre d'être reconnus par les gens de la suite de ce prince.

Ils marchèrent quelque temps le long des rochers qui bordaient le rivage, et arrivèrent enfin dans une verdoyante prairie où ils aperçurent une belle personne dans tout le printemps de son âge, qui chassait au faucon, suivie de pages, d'écuyers et de demoiselles.

D'abord prise d'effroi à la vue des trois chevaliers inconnus pour elle, cette belle personne se rassura petit à petit, et finit même par s'enhardir au point de s'approcher d'eux, qui la saluèrent avec la plus exquise courtoisie. Elle les salua à son tour et leur fit comprendre, par ses gestes animés, qu'elle était muette, ce qui ne l'empêchait pas d'être heureuse de leur donner l'hospitalité dans un château qu'elle leur montra du doigt.

Les trois princes étaient harassés de fatigue : ils acceptèrent l'offre de cette gente demoiselle et la suivirent en la remerciant avec des signes éloquents. Une fois arrivés au château, ils furent conduits par elle à la chambre qu'elle leur destinait, et où elle les aida de ses belles mains à se désarmer, ce qu'ils firent sans la moindre défiance. Un festin somptueux fut préparé ; on se mit à table et l'on mangea de très bon appétit au son d'instruments délicieux maniés par de belles filles de la suite de la demoiselle muette. Puis on alla se coucher, assez tard.

Quand les trois princes furent dans leur chambre, ils la visitèrent avec soin, de crainte d'embûches, en poussèrent les verrous, s'assurèrent que leurs armes étaient toujours là, et, toutes ces précautions prises, se couchèrent dans le grand lit préparé là à leur intention, et s'endormirent du sommeil des justes.

Quand ils se réveillèrent, ils furent tous les trois bien étonnés de ne pas voir clair.

— Nous avons cependant dormi notre grasse nuit, et il doit faire jour à cette heure! s'écria le roi Périon.

— A moins que nous ne soyons devenus subitement aveugles tous les trois, répondit Amadis, il y a quelque trahison sous roche.

— Vous avez raison, mon frère, nous sommes trahis! s'écria à son tour Florestan, qui avait fait en tâtonnant le tour de la chambre sans rencontrer aucune issue. Nous sommes enfumés comme des renards dans leur terrier! En prison! En prison!...

Au même instant, une ouverture pratiquée dans la voûte de cette chambre s'ouvrit, et une voix rauque cria :

— Ah! vous voilà pris, déloyaux chevaliers aux Serpents, qui avez secouru le méchant roi Lisvart contre le magnanime roi Aravigne! Vous voilà pris, chevalier de la Verte Epée, qui avez fait tant de massacres de nos amis!... Ah! vous paierez de vos têtes maudites ces abominables forfaits!... Pourquoi le couard et déloyal Amadis n'est-il pas avec vous! je serais si heureux de lui couper le nez et les oreilles avant de lui arracher le cœur!..

La demoiselle qui, la veille, avait si bien contrefait la muette, parut alors devant le soupirail et dit à la voix qui venait d'annoncer leur sort aux trois vaillants princes :

— Mon oncle, vous saurez bientôt quels sont les trois chevaliers qui sont maintenant en votre puissance, car on vient d'arrêter un nain et deux écuyers qui demandent des nouvelles des chevaliers aux Serpents, et vous saurez les forcer, en leur faisant subir la torture, à vous déclarer le nom de leurs maîtres.

— Ah! dit Florestan, pour une jeune fille, voilà de bien vilains sentiments.

Arcalaüs, car c'était lui, se retira avec sa nièce pour aller interroger les prisonniers qu'on leur amenait; mais réfléchissant que le temps ne lui manquerait pas pour cet office, il préféra revenir vers les trois princes, afin de les gaber sur leur lamentable position.

— Mes amis, lui dit-il en ricanant, je pense que, depuis le temps que vous avez mangé, votre appétit doit être ouvert? A quelle heure voulez-vous qu'on vous serve?

— Puisque vous nous offrez ce secours si nécessaire, répondit Périon, prenant la parole au nom de ses deux fils, nous vous prions de ne pas différer... Mais, de grâce, commencez par nous mettre à même d'apaiser la soif horrible qui nous tourmente!...

— J'y cours, répondit Arcalaüs avec un gros rire ironique.

Quelques instants après, tombait par le soupirail un morceau de viande rance trempée de sel.

— Rafraîchissez-vous, mes bons amis, dit Arca-

lans, et faites bonne chère en attendant que j'envoie vos têtes au magnanime roi Aravigne!...

CHAPITRE XI

Comment les trois chevaliers aux Serpents, prisonniers d'Arcalaüs et de sa nièce Dinarde, furent secourus à temps et d'une manière efficace par Dariolette.

Amadis et Florestan, oubliant leur propre situation en ces cruels moments, n'étaient touchés que de celle de Périon, qu'ils vénéraient doublement comme roi et comme père, tandis que Périon, de son côté, oubliait sa propre misère pour ne songer qu'à celle de ses deux enfants.

En attendant qu'on les interrogeât, les deux écuyers et le nain qu'on avait arrêtés et emprisonnés dans un cachot situé au-dessous de celui des trois princes, recevaient d'une demoiselle le pain et l'eau qui leur étaient destinés. Cette demoiselle n'avait pu voir, sans en être émue de pitié, l'état cruel où les trois chevaliers aux Serpents étaient réduits.

— Ne soyez point surpris de tout ce qui est arrivé à vos maîtres, dit-elle le lendemain au nain et aux deux écuyers. La perfide demoiselle qui contrefaisait si bien la muette est la fille d'Ardan Canille, dont elle a juré de venger la mort sur tous les chevaliers de la cour de Lisvart, dans l'espérance d'en trouver un qui soit de la parenté d'Amadis... En les reconnaissant avant-hier dans la prairie pour les trois chevaliers aux Serpents qui se sont si vaillamment conduits l'autre jour, elle les a amenés dans ce château sous ombre d'hospitalité... Après souper, elle les a conduits elle-même à la chambre qui leur avait été préparée... Leur lit reposait sur une partie de charpente coupée dans le plancher; ils se sont couchés sans défiance, et, pendant leur sommeil, le lit est descendu dans le cachot qui se trouve au-dessous. Le secret de ce manége, je le connais, parce que, pour mon malheur, je suis céans depuis un assez long temps, enlevée que j'ai été par Arcalaüs dans une de ses courses... Mais serons-nous assez forts, vous et moi, pour parvenir à remonter ce pesant écrou? Je n'ose l'espérer!

— Nous essayerons, dit Gandalin, qui, nourri du même lait qu'Amadis, était presque d'une force égale à la sienne.

— Nous essayerons, dit aussi son camarade, qui n'était pas dépourvu de toute vigueur.

— Nous essayerons, dit à son tour le nain d'un air piteux, car il savait combien il était incapable d'essayer.

— Restez tranquilles jusqu'à ce que tout repose en ce château, reprit la demoiselle. J'ai toutes les clefs de cette odieuse prison... Je vais descendre, par le soupirail, quelques provisions à vos maitres. Et, dès que la nuit sera venue, je reviendrai vous trouver afin que vous m'aidiez à remonter leur lit dans la chambre supérieure, d'où l'on n'a point encore enlevé leurs armes....

La demoiselle dit et s'en alla.

Le soir, quand elle supposa que tous les habitants du château, hormis les prisonniers, dormaient leur somme, elle descendit vers les écuyers.

Périon et Florestan, qui avaient mangé de bon appétit les provisions que leur avait jetées la demoiselle, avaient fini par s'endormir, pleins d'espérance. Amadis seul, qui songeait à Oriane et à son enfant, Amadis seul ne dormait pas...

Quelle fut donc sa surprise en s'apercevant que le lit sur lequel il était, ainsi que Périon et Florestan, s'élevait lentement de terre et semblait rentrer dans le plafond de leur cachot!... Bientôt il se trouva à la hauteur du plancher de la chambre supérieure. Lors, un rayon de lune, pénétrant dans cette chambre, fit comprendre aux trois prisonniers qu'ils venaient d'être réintégrés dans l'endroit où ils s'étaient endormis l'avant-veille.

— Nous sommes sauvés! s'écria Florestan en reconnaissant ses armes et celles de ses compagnons à la place même où ils les avaient mises.

Ils étaient sauvés, en effet, ou à peu près sauvés, puisqu'ils avaient reconquis leurs armes. Pour comble de bonheur, la porte de cette chambre était ouverte : ils s'élancèrent au dehors en poussant tous trois le cri redoutable et redouté :

— Gaule! Gaule! Gaule! s'écria Périon.

— Gaule! Gaule! Gaule! répéta Amadis.

— Gaule! Gaule! repéta à son tour Florestan.

Le château fut bientôt en éveil. Les hommes d'armes accoururent, mais pour être renversés par les trois valeureux chevaliers qui, surtout dans ce moment-là, n'y allaient pas de main morte.

— Par ici! par ici! s'écria la demoiselle, indiquant à Amadis et à Gandalin, qui était délivré aussi, le chemin de la chambre d'Arcalaüs.

Hélas! le couard enchanteur, au bruit terrible que faisaient les chevaliers aux Serpents et leurs écuyers, venait de se réveiller et de se sauver par un passage connu de lui seul.

Dinarde elle-même, sa nièce Dinarde, réveillée comme lui, s'était comme lui sauvée, et toutes les recherches pour les retrouver l'un et l'autre furent vaines.

Les trois princes montèrent alors à cheval et s'éloignèrent de ce lieu maudit, suivis de leurs écuyers, de leur nain et de leur libératrice.

Cette dernière avait entendu crier Gaule! et ce cri lui était connu si les chevaliers qui le poussaient lui étaient encore inconnus. Elle eût bien souhaité de voir leurs visages au grand jour; mais ils avaient pris leurs heaumes au moment où le jour commençait à poindre, et, de cette façon, il lui avait été impossible de s'assurer d'une chose qu'elle soupçonnait en tremblant de joie.

— Sire écuyer, demanda-t-elle à Gandalin avec l'accent de la prière, dites-moi, je vous en conjure, si l'un de ces trois vaillants chevaliers n'est pas l'illustre Amadis?...

On devait trop de reconnaissance à cette bonne demoiselle pour songer à se cacher d'elle.

— Le chevalier au heaume d'or et à la verte épée, répondit Gandalin, a nom Amadis de Gaule... Celui qui porte un heaume d'argent est le roi Përion lui-même...



A cette révélation, la demoiselle poussa un cri, et, allant se jeter aux pieds d'Amadis, qui s'arrêta étonné, elle lui dit avec des larmes de joie dans les yeux :

— Ah! seigneur Amadis, je vous ravois enfin!... Et c'est moi qui ai eu le suprême bonheur de vous sauver!... Le ciel me devait bien ce dédommagement pour m'enlever le remords de vous avoir exposé, enfant, sur les eaux de la mer!... Me pardonnerez-vous, seigneur Amadis!... Me pardonnerez-vous aussi, seigneur Périon!...

Périon, reconnaissant alors dans cette demoiselle la bonne Dariolette, la protectrice de ses amours avec Elisène, descendit incontinent de cheval et s'en alla sans plus de façon l'embrasser cordialement, après s'être débarrassé de son heaume.

— Ma bonne Dariolette, répondit Amadis, mon noble père vient de vous répondre pour moi en vous embrassant comme je vais le faire à mon tour. Nous n'avons rien à vous pardonner; nous avons, au contraire, à vous remercier de nous avoir sauvé la vie à tous les trois, et nous vous remercions de grand cœur!...

Cela dit, Amadis enleva à son tour son heaume et accola tendrement la bonne Dariolette qui ne se sentait plus de joie d'être ainsi fêtée.

Puis on se remit en route, et quelques jours après toute cette compagnie abordait en Gaule en même temps et dans le même lieu que Galaor et son jeune ami Norandel, chargés par Lisvart d'aller à la quête des chevaliers aux Serpents.

CHAPITRE XII.

Comment Galaor et Norandel se trouvèrent à la cour du roi Périon et obtinrent de lui les armures des chevaliers aux Serpents qu'ils rapportèrent au roi Lisvart.

Si l'arrivée du roi Périon, d'Amadis, de Florestan et de Dariolette fut une joie pour la reine Elisène et sa cour, l'arrivée de Galaor et de Norandel ne fut pas moins bien accueillie.

— Vous cherchiez les chevaliers aux Serpents? dit Périon à son fils et à celui de Lisvart. Si vous ne les trouvez pas céans, je crois que vous ne les trouverez nulle part ailleurs!...

Comme Galaor, étonné, ouvrait la bouche pour répondre, le roi de Gaule lui montra de la main les trois armures en quête desquelles il était.

Galaor et Norandel, voyant ces armures bossuées de coups, et reconnaissant les serpents d'or ciselés sur le fond d'argent des écus, se précipitèrent aux genoux du roi et lui baisèrent les mains :

— Ah! Sire, s'écria Galaor, j'aurais dû deviner, en effet, que vous trois, seuls, Amadis, Florestan et vous, pouviez porter ces armures invincibles! Ah! notre quête est terminée, et j'en suis doublement aise, puisqu'elle aboutit ici!...

Norandel, à son tour, s'écria :

— Octroyez-moi ces trois redoutables armures, Sire! laissez-moi les porter au roi Lisvart, mon noble père, afin qu'il n'ignore pas plus longtemps quelle est la reconnaissance qu'il vous doit!...

Périon, aussi modeste que vaillant, se laissa longtemps presser pour octroyer ces armes. Mais enfin, il se rendit.

Quelques jours après, Amadis, satisfait de voir sa mère et son père entourés de personnes qui leur étaient chères, saisit ce temps pour prendre congé d'eux et aller à la recherche d'aventures dignes de son courage. Florestan eût vivement souhaité de le suivre : Amadis s'y opposa, ne voulant pas laisser partager à son frère les périls et la gloire qu'il allait chercher; puis il s'embarqua, n'ayant avec lui que le nain Ardan et son fidèle Gandalin.

Le lendemain de son départ eut lieu celui de Galaor et de Norandel, qui retournèrent vers le roi Lisvart, avec les armures invincibles des trois chevaliers aux Serpents. On s'étonna, à bon droit, à la cour de ce prince, de leur subit retour. On croyait qu'ils avaient renoncé à leur quête : les armures répondirent pour eux.

— Je reconnais bien ces armes qui ont décidé du succès de la bataille! s'écria Lisvart; mais, ajouta-t-il, j'ignore les noms des chevaleureux hommes qui les portaient...

— Ah! Sire, ne put s'empêcher de répondre Galaor, si votre cœur n'était pas si fermé pour mes proches, vous devineriez sans peine les noms des vaillants chevaliers aux Serpents!... Il faut donc, sire, que ce soit moi qui vous apprenne que ce heaume d'argent était celui du roi Périon; que ce heaume vert était celui de Florestan, et qu'enfin, c'est sous ce heaume d'or qu'Amadis, mon illustre frère, s'exposait aux plus grands périls pour votre service et pour votre gloire!...

Lisvart eut presque autant de peine que la tendre Oriane à cacher l'émotion qui l'agita dans ce moment. Mais il en eût trop coûté à son ancien ressentiment pour s'étendre sur la louange d'Amadis, il préféra en donner de plus complètes au roi Périon. Il dit à Norandel qu'il regrettait beaucoup de ne connaître ce prince que par sa valeur et de ne l'avoir jamais vu qu'armé.

— Ah! Sire, répondit Norandel avec enthousiasme, à toutes les grandes qualités que vous lui connaissez, Périon joint la figure la plus belle et la plus majestueuse... Ce vaillant prince possède de vastes États, et commande à la nation la plus brave et la plus indépendante... Quant à la reine Elisène, elle joint à la beauté les grâces et les vertus les plus touchantes; et ce qui met le comble au bonheur de cette reine et de ce roi, c'est qu'ils ont dans leurs fils des héros dignes d'eux!...

Lisvart ne répondit rien; mais Oriane vint embrasser son frère, et, quoiqu'elle l'aimât tendrement, ce ne fut peut-être en cet instant qu'à celui qui louait Amadis qu'elle donnait cette marque de tendresse.

CHAPITRE XIII

Comment Amadis, en quête d'aventures, arriva en Bohême, où il se fit connaître et admirer sous le nom de chevalier de la Verte-Epée.

En sortant de la Gaule, Amadis laissa son navire courir à l'aventure, abordant tantôt ici, tantôt là, et parcourut différentes contrées, toujours revêtu d'armes simples, sans devise sur son écu, mais aussi toujours avec sa merveilleuse et flamboyante épée qui jetait des lueurs si vertes.

C'est ainsi qu'il arriva jusque dans la Bohême, où il fut rencontré sur le bord d'un fleuve par le roi Taffinor, souverain de ce pays. Ce prince, alors sans suite et sans armes, hésita d'abord à l'aspect de ce chevalier inconnu, dont l'allure lui paraissait si ferme et si hardie; mais bientôt, reconnaissant en lui le chevalier de la Verte-Epée, dont la réputation était venue jusqu'à lui, escortée d'acclamations enthousiastes, il alla vers lui fort courtoisement :

— Chevalier de la Verte Epée, lui dit-il, le bruit de vos glorieux exploits est venu jusqu'à moi, et, sans que je vous connaisse sous un autre nom, je serais heureux de pouvoir vous retenir dans mes Etats durant quelque temps...

— Je suis peu de chose, Sire, répondit Amadis avec modestie; mais tel que je suis et tel que je vaux, je me mets volontiers à votre service...

Cela dit, il suivit le roi de Bohême dans son palais, où ce prince lui fit rendre les honneurs qu'il méritait, et où il le présenta à son fils Grasandor, pour lequel le chevalier de la Verte Epée se sentit pris d'une vive affection. Grasandor s'était déjà rendu recommandable par de belles actions; son humeur égale, sa courtoisie, sa générosité lui gagnaient facilement les cœurs. Au bout de quelques jours de relations amicales, le chevalier de la Verte Epée apprit de lui certaines choses relatives au chevalier Le Patin. Le Patin, blessé dans un combat, avait été forcé de renoncer pour quelque temps à ses prétentions outrecuidantes sur la princesse Oriane; il s'était fait transporter à Rome pour se rétablir, et, pendant ce temps, l'empereur son frère étant mort, il lui avait succédé, au grand regret de beaucoup de gens.

— Car, ajouta Grasandor, à peine sur le trône, Le Patin a commis le plus d'injustices possible... Il a exigé, entre autres choses, que mon père le roi de Bohême lui payât un tribut annuel, prétention exorbitante, mon père n'ayant jamais, au grand jamais, relevé de l'empire... Cependant il a manifesté très obstinément ses prétentions à ce sujet, et nous nous attendons chaque jour à quelque acte de violence de sa part...

En effet, le lendemain, on annonça à Taffinor qu'un chevalier ayant nom Garadan, proche parent de l'empereur, venait d'arriver, suivi de douze autres chevaliers, et demandait à être introduit près de lui. Taffinor, qui connaissait de longue main l'arrogance de cet envoyé, refusa d'abord de le recevoir : le chevalier de la Verte Epée le décida à l'écouter.

Lors Garadan, introduit, s'en vint fièrement devant Taffinor, sans plier le genou, et lui dit :

— Roitelet de Bohême, l'empereur mon maître dispose d'armées suffisantes pour réduire en poussière des Etats comme le tien... Mais, comme il ne veut pas exposer pour si peu le précieux sang de ses loyaux et fidèles sujets, il a décidé que la question se viderait entre douze chevaliers romains et douze de tes chevaliers, à toi, si toutefois tu peux en rassembler douze assez téméraires pour oser combattre contre l'empereur!

— Voilà bien des paroles pour bien peu de chose, répondit dédaigneusement le chevalier de la Verte Epée. Le Patin défie, le roi de Bohême accepte. Pour ma part, je suis prêt : l'êtes-vous, vous qui parlez si haut et avec si peu de courtoisie?...

Garadan regarda d'un air étonné celui qui lui parlait ainsi. Il était si fier de ses forces, qu'il avait souvent éprouvées, qu'il ne comprenait pas qu'on osât se mesurer avec lui.

— Prenez garde, chevalier! répondit-il. Vous jouez gros jeu en jouant contre moi, je vous en avertis!...

— Où serait donc la gloire si l'on n'avait affaire qu'à de petits adversaires! répliqua en souriant le chevalier de la Verte Epée.

— Alors, reprit Garandan, je demande le combat immédiat!...

— C'est accordé, si toutefois le roi de Bohême y consent!...

— J'y consens de tout mon cœur, vaillant compagnon, répondit Taffinor, fier de posséder en sa cour le chevalier de la Verte-Epée.

Les douze chevaliers romains venus en ambassade avec Garadan, et parmi lesquels se trouvait Arquisil, aussi parent de l'empereur, voulurent protester contre ce combat.

— Seigneur Garadan, dit Arquisil, vous outrepassez les ordres de l'empereur notre maître, en voulant remettre le sort de ce combat au hasard de votre bras!... Quelque valeureux qu'il soit, il ne doit pas assumer sur lui toutes les conséquences de cette affaire... L'empereur a formellement déclaré que ce serait une lutte de douze contre douze, et non un combat d'un contre un, ce qui n'est pas précisément la même chose...

— Qu'à cela ne tienne, s'écria le chevalier de la Verte Epée. Laissez-moi d'abord vider ma querelle avec l'impétueux Garadan; vous prendrez après le parti qui vous conviendra!...

— Nous y consentons, reprit Arquisil, mais toujours sous la condition que ce combat ne sera point décisif et que si, par impossible, Garadan succombe, les onze autres seront les maîtres de soutenir la même querelle!...

— Accordé! répondit le chevalier de la Verte Epée.



Le lendemain, Amadis et Garadan étaient en présence. A la deuxième passe, l'ambassadeur de Le Patin avait mordu la poussière. Lors Arquisil demanda incontinent que les conditions du combat fussent remplies. Les chevaliers bohémiens étaient prêts, ayant à leur tête Grasandor, le valeureux fils de Taffinor : ils s'élancèrent dans la lice à la rencontre des chevaliers romains.

Ces derniers auraient pu vaincre, animés qu'ils étaient par la défaite de Garadan. Mais ils avaient contre eux, non-seulement des hommes qui les valaient bien, mais encore le chevalier de la Verte Epée, qui, à lui seul, en valait quatre. Sa redoutable épée fit rage. Malgré les efforts héroïques du jeune Arquisil, les représentants de l'empereur furent mis hors de combat; lui-même allait être tué par le chevalier de la Verte Epée, après lequel, du reste, il s'était acharné, lorsque celui-ci, se ravisant, se contenta de le désarmer et de lui crier merci.

— Chevalier de la Verte Epée, dit Arquisil, je suis vaincu et je ne rougis pas de l'avoir été par une aussi vaillante main que la vôtre! Mais, permettez-moi de faire relever les corps de mes compagnons morts et de porter secours à ceux qui peuvent vivre encore... Les cœurs comme le vôtre sont accessibles à la générosité : ma voix ne se perdra pas dans le désert, j'en suis sûr...

— Vous avez raison de croire en moi, parce que moi aussi je crois en vous, répondit le chevalier de la Verte Epée. J'ai votre parole, cela me suffit : faites en paix votre œuvre d'humanité... Quand vous aurez fini, vous pourrez retourner librement à Rome... Promettez-moi seulement de revenir ici, ou ailleurs, lorsque vous en serez requis au nom du chevalier de la Verte Epée, qui est le mien comme vous savez.

Arquisil promit et partit.

Peu de temps après, le chevalier de la Verte Epée, voyant que Taffinor et son fils étaient à l'abri d'attaques du genre de celle qu'il avait été appelé à réprimer, songea à se rapprocher d Oriane dont il n'avait pas reçu de nouvelles. Ses adieux avec le roi de Bohême furent touchants : il quittait des cœurs faits pour comprendre le sien. Aussi Taffinor et Grasandor firent-ils, jusqu'au dernier moment, tous leurs efforts pour le retenir auprès d'eux, mais sans pouvoir y réussir.

— Je vois bien, seigneur, lui dit Taffinor, que des intérêts bien chers vous appellent ailleurs : je cède à cette impérieuse loi de la nécessité, je consens à regret à me séparer de vous... Puisse la fortune la plus heureuse remplir votre espoir! Vous êtes né pour le bonheur!... Mais, seigneur, avant de nous quitter, ne voudrez-vous point nous apprendre le nom de celui à qui nous devons tant?... Vous me l'avez célé jusqu'ici et j'ai respecté votre incognito... Cependant, je vous en conjure, achevez de m'attacher à jamais à vous; donnez-moi cette marque suprême de confiance de m'avouer qui vous êtes... Sur mon honneur, votre secret sera bien gardé!...

— Je vous crois et je me rends, répondit l'amant d'Oriane. Apprenez donc que je suis Amadis, fils du roi Périon de Gaule, et le plus malheureux chevalier qui fut jamais!...

— Ah! s'écria Taffinor, je m'en étais déjà douté! mais je me refusais à croire qu'un si chevaleureux prince pût être si longtemps absent de la cour du roi son père, et de celle du roi Lisvart...

Amadis lui raconta alors la plus grande partie de ses démêlés avec le roi de la Grande-Bretagne, et la perspective où il se trouvait d'une guerre prochaine avec lui pour la défense de l'Ile Ferme.

— Acceptez donc mon secours, dit Taffinor; je vous le dois et je vous l'offre de grand cœur... Je vous promets de vous envoyer l'élite de mes troupes, commandées par mon fils Grasandor, dès que vous me le demanderez, soit au *nom du chevalier* de la Verte Epée, soit au nom que vous *avez rendu* si glorieux et si redoutable!...

Amadis embrassa Grasandor, qui venait de survenir.

— Mon cher prince, lui dit-il, nous nous disons adieu, mais cela veut dire au revoir... Car j'espère bien que la malefortune cessera de me persécuter comme elle le fait, et que nous nous reverrons en des heures plus prospères... Notre amitié ne sera pas ébréchée par l'absence, j'en suis sûr... Je ne dois pas vous avoir trouvé pour vous perdre, je ne veux pas vous avoir rencontré pour ne plus jamais vous revoir... Notre séparation sera de courte durée... En attendant l'heure de la réunion, pensez à qui vous aime, à ce pauvre chevalier de la Verte Epée qui n'a pas encore, paraît-il, le droit précieux de se reposer dans le bonheur!... Aimez-moi, aimons-nous, mon cher prince... Les souvenirs qu'on arrose de larmes de regret sont toujours verts et parfumés!...

Taffinor et son fils embrassèrent de nouveau Amadis et, les larmes aux yeux, le reconduisirent jusqu'à l'esquif qui devait le conduire à vingt lieues de là, en pleine mer.

— Adieu! cria-t-il au moment de disparaître, en agitant les bras vers eux.

— Adieu! répondirent-ils en répondant à ses gestes par d'autres, non moins éloquents.

CHAPITRE XIV

Comment le roi Lisvart, en chassant le cerf dans la forêt de Windsor rencontra deux enfants, deux chiens et une lionne, et voulut savoir d'un ermite pourquoi il les avait rencontrés.

Pendant que le malheureux chevalier de la Verte Epée errait de royaumes en royaumes, éloigné de toute joie comme de tout espoir, le roi Lisvart, cause première de sa misère, vivait tranquille dans ses Etats, sans plus songer au vaillant cœur qui lui était venu en aide. Sa cour était redevenue florissante, et, chaque jour, de nouvelles fêtes et de nouveaux plaisirs, des joutes et des parties de chasse, y attiraient un grand nombre de chevaliers étrangers.

On était au mois de septembre. Lisvart était depuis quelque temps dans la forêt de Windsor, où il avait un château charmant, et où il venait de passer la belle saison. Il chassait. Un jour, un cerf de taille merveilleuse franchit des toiles dressées à son intention, et s'échappa, suivi de quelques chiens. Le roi, vivement animé à la poursuite de cet animal, se trouva bientôt seul à l'extrémité de la forêt.

Son ardeur n'avait pas été vaine; le cerf, très malmené, était presque aux abois, lorsque Lisvart aperçut devant lui deux beaux enfants de six à sept ans, dont l'un tenait en laisse une grande lionne. Cet enfant, voyant passer près de lui le cerf très échauffé, lâcha sa lionne en l'excitant de la voix, ce qui n'était guère nécessaire, car en deux bonds la fauve bête avait atteint le pauvre brameur et lui chantait un hallali dans les entrailles, à coups de griffes. Les deux enfants accoururent, l'un fit la curée, l'autre sonna du cor, et deux petits chiens accoururent pour prendre leur part du festin. La curée finie, ils remirent la lionne en laisse, couplèrent les deux chiens, et reprirent le chemin par lequel ils étaient venus.

Lisvart, que ce speclacle avait fortement ébahi, et qui s'était dérobé pendant un instant derrière un bouquet d'arbres, sortit alors de sa cachette et appela celui des deux enfants qui tenait la lionne, lequel vint vers lui d'un air assuré.

— Mon jeune ami, lui demanda-t-il, ne pourriez m'apprendre qui vous êtes?

— Sire chevalier, répondit l'enfant, j'ai été nourri et élevé jusqu'ici par un saint homme qui a nom Nascian, et je ne connais que lui pour père...

Le roi continua à être ébahi, non plus de ce qu'il voyait cette fois, mais de ce qu'il entendait. La réputation du vieux Nascian était connue, c'était un saint homme et un vieil homme incapable d'avoir personnellement un enfantelet de l'âge de celui qui parlait à Lisvart dans ce moment-là. Désireux d'être mieux instruit, il se fit conduire à l'ermitage, où il trouva Nascian en prières.

— Mon père, lui dit-il, j'ai quitté ma chasse pour suivre ce bel enfantelet qui conduisait si merveilleusement cette lionne en laisse... Sa physionomie, son allure, m'a frappé... Tous les enfants n'ont pas ce regard, cette martialité précoce... Evidemment, ce jeune arbuste vient d'une illustre souche... C'est un surgeon d'arbre géant...

Pendant que Lisvart parlait, Nascian, qui le regardait attentivement, le reconnut pour son roi.

—Pardon, Sire, de ne pas vous avoir tout d'abord reconnu, lui dit-il en se jetant à ses genoux.

— Mon père, répondit Lisvart en le relevant avec bonté, puisque vous me connaissez, j'espère que vous ne refuserez pas de débrouiller pour moi les ténèbres qui enveloppent la naissance de cet enfantelet... Vous supposez bien que ma curiosité a un but et qu'elle ne peut être que favorable à votre petit protégé...

—La vérité est, Sire, repartit le bonhomme, que depuis six ans que je le nourris, je l'aime et le considère comme il s'était sorti de mes entrailles... Mais il n'est pas mon fils : c'est un enfant que m'a envoyé la Providence. La lionne que vous venez de voir l'avait trouvé et l'emportait toute joyeuse dans sa gueule, sans doute pour réjouir ses lionceaux..... Les bêtes ne sont pas si féroces que le croient et que le disent les hommes. Elles aiment qui les aime et tuent qui les veut tuer. La lionne et moi nous vivions en bons voisins. Je lui demandai l'enfant, elle me le rendit; je voulus qu'il la tétât comme faisaient ses lionceaux, elle s'y prêta avec une bonté toute maternelle qui m'arracha les larmes des yeux, et c'est ainsi qu'il fut sauvé!... Je n'ai plus rien à vous dire sur son compte maintenant, Sire, sinon que, dès le premier jour, en le prenant dans mes bras pour l'examiner de plus près, j'aperçus sur sa poitrine divers caractères blancs et rouges que je déchiffrai péniblement... Quelques-uns de ces signes combinaient le mot *Esplandian*, ce fut le nom que je lui donnai..... Voilà, Sire, tout ce que je sais sur cet enfant... Son camarade, plus âgé que lui d'une année, est le fils de ma sœur et du chevalier Sergil...

— Mon père, dit le roi de plus en plus émerveillé, cette aventure m'intéresse singulièrement... Nous ne pouvons douter que cet enfant ne soit protégé par le ciel, puisqu'il a été si miraculeusement sauvé d'un péril de mort où tout autre eût infailliblement succombé!... Je veux continuer votre œuvre, vénérable ermite..... Par ainsi, je vous prie de vous trouver demain matin à la fontaine des Sept-Hêtres avec cet enfant et son compagnon, le petit Sergil, qui m'est cher aussi, puisqu'il est votre neveu et le fils d'un brave chevalier qui m'a servi avec loyauté...

—Je serai là, Sire, avec mes jeunes compagnons, répondit Nascian.

Il était heure de midi. Lisvart prit congé du bonhomme et retourna au château, où l'on commençait à prendre inquiétude de son absence trop prolongée.

CHAPITRE XV

Comment, à son retour, le roi Lisvart trouva chez lui une lettre d'Urgande qui concordait avec la précédente rencontre, et comment il se rendit le lendemain à la fontaine des Sept-Hêtres.

Grumedan avait été chargé par la reine Brisène d'aller à la rencontre du roi. Ils se joignirent à l'entrée de la forêt.

— Sire, dit le vieux chevalier, madame la reine commençait à être inquiète de votre longue absence... Nous avons supposé que vous vous étiez obstiné à courre le cerf qui avait franchi les toiles, et que vous étiez parvenu à l'atteindre... Quoi qu'il en soit, madame la reine a pris inquiétude et m'a envoyé à votre

quête ; d'autant plus qu'elle a à vous remettre une lettre qui vient de lui être apportée par une demoiselle richement vêtue, montée sur un fort aubin et conduite par un nain...

Lisvart pressa le pas et, suivi de Grumedan, il arriva bientôt au château de plaisance où l'attendait la reine. Là, après avoir tendrement accolé Brisène et Oriane, accourues à la nouvelle de son arrivée, il demanda la lettre annoncée. On lui remit un parchemin fermé par une belle émeraude montée en or, sur laquelle étaient gravés ces mots : « Scel d'Urgande-la-Déconnue. »

Il ouvrit ce parchemin avec empressement et lut ce qui suit :

« Très haut et très puissant prince,

« Urgande-la-Déconnue, qui vous aime, vous avertit que le jouvenceau allaité de trois différentes nourrices doit vous être bien cher. Il est appelé, non-seulement à vous sauver de la plus périlleuse aventure, mais encore à assurer votre gloire et votre repos, c'est-à-dire votre paix avec le vaillant Amadis de Gaule. Ce jouvenceau est de lignée royale par son père et par sa mère; il surpassera en vaillance et en grandeur les chevaliers les plus renommés de son temps. Il tiendra des trois nourrices dont il a pris le lait : il aura la force, le courage et la générosité de la lionne, les mœurs douces et bienfaisantes de la brebis, la grâce, l'esprit, la séduction, la vertu de la troisième nourrice qui lui donna son sein.

« J'ai dit. Vous connaissez trop, Sire, le savoir de celle qui vous est tendrement attachée, pour hésiter à la croire.

« Urgande-la-Déconnue. »

Lisvart avait, en effet, pleine confiance en la fée Urgande; il ne douta point qu'elle n'eût voulu lui parler de l'enfant à la lionne qu'il venait de rencontrer dans la forêt de Windsor. Il étonna beaucoup la reine en lui disant :

— Je suis sûr maintenant, madame, que j'ai vu il y a une heure l'enfant que m'annonce Urgande dans sa lettre, et que demain vous aurez la même conviction et le même plaisir que moi lorsque vous verrez cette charmante créature.

Il raconta alors la rencontre qu'il avait faite du petit Esplandian, et tout ce qu'il en avait appris de la bouche de bonhomme Nascian.

Galaor et Oriane étaient présents à ce récit.

— Pour ma part, Sire, dit le premier, quoiqu'il me soit difficile de rien comprendre à cette aventure, j'ai une telle confiance en madame Urgande-la-Déconnue, et je suis si bien assuré qu'elle ne peut se tromper, que déjà cet enfant m'est cher, parce que j'en espère la réunion de la Gaule et de la Grande-Bretagne, d'Amadis et du roi Lisvart.

Quant à Oriane, son trouble, son émotion, en entendant ce récit, ne sauraient se décrire. Depuis peu de temps, précisément, elle avait appris de Mabile, qui tenait cet aveu de la sœur de Durin, quel avait été le sort de son enfant. Elle avait pleuré bien des larmes amères, elle avait eu à soutenir contre elle-même, c'est-à-dire contre son désespoir, des luttes bien âpres, d'autant plus âpres qu'elles avaient été contenues et celées à tout le monde. Maintenant, comme les naufragés qui se raccrochent avec énergie à la plus faible planche, au plus petit brin d'herbe, elle se raccrocha avec passion à cette espérance qui lui était jetée là au moment même où son courage allait sombrer. Cet enfant qui s'annonçait si merveilleusement, c'était le sien, elle n'en doutait plus!...

Le lendemain, au lever de l'aurore, tout le monde était en route pour la forêt, et bientôt on arrivait à la fontaine des Sept-Hêtres, où étaient déjà tendus de riches pavillons. La reine fit relever les courtines du sien; et la tendre Oriane, à demi soutenue par sa fidèle Mabile, et contraignant à grand'peine les mouvements impétueux de crainte et d'espérance qui se partageaient son âme, avait sans cesse les yeux fixés sur la route de la forêt qui conduisait à l'ermitage.

Enfin Nascian parut, suivi de deux vavasseurs de sa famille et des deux petits enfants. Esplandian, beau comme l'amour, portait sur son dos un lièvre de bonne taille et, dans ses mains, deux perdrix tuées par lui à coups de flèches. Sergil, lui, menait la lionne en laisse. Quant aux vavasseurs, ils portaient sur un lit de branchages le grand cerf de la veille; et les deux petits chiens couplés le suivaient, tout en folâtrant de gueule et de pattes autour de la lionne, qui laissait faire.

Le roi alla au devant du vieil ermite, l'embrassa cordialement et, prenant le jeune Esplandian par la main, il le vint présenter à la reine.

— Voici, madame, dit-il, le plus beau jouvenceau que nous ayons jamais vu paraître en notre cour.

— Sire, dit Esplandian avec une grâce et une noblesse au-dessus de son âge, daignez accepter la chasse que je viens de faire à votre intention...

— Non, cher mignon, répondit le roi, il faut que vous fassiez vous-même le partage... J'accepterai quelque chose, mais je ne peux accepter tout...

Esplandian troublé de voir tous les regards fixés sur lui, surtout ceux d'Oriane qui le dévoraient tendrement, Esplandian rougit beaucoup. Cependant, reprenant assurance, il dit :

— Sire, ce beau cerf est le plus noble des animaux que j'apporte : il est bien juste qu'il vous appartienne... Je supplie madame la reine de vouloir bien accepter ce lièvre... Et je meurs d'envie d'offrir ces deux perdrix à cette belle demoiselle que j'ai tant de plaisir à voir...

Et, en disant cela, le jouvenceau tendait ses bras vers Oriane, toute palpitante d'émotion et de bonheur. Elle allait se trahir, lorsque, fort heureusement pour elle, son père interrompit Esplandian en lui disant :

— Mon doux ami, si vous nous donnez tout ainsi, vous n'aurez plus rien à donner aux autres personnes de ma cour?...

— Ah! Sire, répondit l'enfant, n'est-ce pas de votre main que ceux qui vous suivent doivent recevoir des grâces, et ce grand cerf ne suffira-t-il pas pour celles que vous voudrez leur faire?...

Le roi, surpris et charmé de cette réponse, em-



brassa de nouveau Esplandian. Puis, se tournant vers le bonhomme Nascian, qui contemplait toute cette scène d'un air attendri, il lui dit :

— Mon père, la Providence a ses vues... Elle vous a confié d'abord cet enfant, mais pour qu'il me fût confié un jour à moi-même... Je veux achever dignement l'œuvre que vous avez si bien commencée... Je vous demande donc ces deux enfants, Esplandian et Sergil... Ils seront élevés dans ma cour, comme mes enfants propres, afin qu'ils deviennent dignes de la destinée qui m'a été annoncée pour eux par Urgande-la-Déconnue...

Nascian remit alors les deux enfants entre les mains du roi, et, avant de les quitter, il se jeta à genoux, leva les bras vers le ciel, comme pour l'implorer.

— Chers agnelets qui allez bientôt manger l'herbe amère de la vie, leur dit-il avec mélancolie, laissez-moi vous bénir, moi pauvre pécheur, laissez-moi appeler sur vos jeunes têtes la clémence ineffable et les précieux bienfaits de l'éternel et glorieux Fabricateur des mondes!... Aimez qui vous aimera, mes agneaux, et ne haïssez que le mal, sans jamais haïr les mauvais, qui sont de chair et d'os et faits de passions comme vous... La tolérance est la première et la plus belle des vertus humaines... Soyez bons et doux, vous serez grands et forts... Allez votre voie, mes chers enfants, et que Dieu vous garde!...

A ces mots les deux enfants, qui se tenaient dans le giron de la reine, s'élancèrent vers le saint homme qui les avait élevés et ils embrassèrent ses vieilles mains tremblantes, qui avaient guidé leurs premiers pas dans la vie. Nascian les attira sur son cœur, les baisa tendrement sur leurs belles joues roses, en pleurant à la dérobée; puis il les repoussa doucement en répétant :

— Allez votre voie, mes enfants, et que Dieu vous garde!...

La reine alors se levant, dit au bon ermite :

— Mon père, je vous remercie pour ma part de nous avoir accordé ces deux belles créatures que vous avez élevées. C'est devant vous que je veux faire leur partage : j'adopte votre neveu, et, comme le premier mouvement du petit Esplandian a été pour ma fille, la princesse Oriane, c'est à elle que je le confie... Approuvez-vous ce choix, mon père?...

Nascian, les yeux mouillés de douces larmes, ne put répondre qu'en s'inclinant respectueusement devant la reine.

Quant à Oriane, éperdue, presque folle de joie en sentant palpiter et vivre en son giron cet enfantelet qui en était sorti, elle ne sut rien dire, rien répondre. Elle avait retrouvé son fils, le fils de son cher Amadis!

CHAPITRE XVI

Comment le chevalier de la Verte Epée, toujours en quête d'aventures, arriva en Romanie à la cour de la belle Grassinde, qui devint amoureuse de lui.



Où était-il, pendant ce temps, le père d'Esplandian?

Le chevalier de la Verte Epée, en sortant de la Bohême et de la cour de Taffinor pour se rapprocher un peu de la Grande-Bretagne, se trouva un jour sur les confins de la Romanie, près d'un port de mer tirant son nom de la ville de Sadine, une des plus agréables du monde tant pour sa situation que pour sa forme étagée.

En tournant autour de cette ville bâtie en amphithéâtre, dans laquelle il ne voulait entrer que de nuit, le chevalier de la Verte Epée se trouva tout-à-coup en face d'une troupe aussi nombreuse que brillante, composée de jeunes dames et de fiers chevaliers qui chevauchaient dans la prairie.

Amadis tenait beaucoup à n'être pas remarqué, parce qu'il tenait beaucoup aussi à s'embarquer le soir même, à l'insu de tout le monde. Il chercha donc à fuir ces inconnus et ces inconnues. Mais, par malheur, il avait été vu, et force lui fut de répondre courtoisement à une demoiselle qui s'était détachée du groupe pour venir vers lui.

— Chevalier, lui dit-elle, ma belle maîtresse, la princesse Grassinde, que vous voyez là-bas au milieu de mes compagnes, éclatante de blancheur et de beauté, comme un lis au milieu de violettes, vous fait prier de venir lui parler!..

— Demoiselle, répondit Amadis, il est dans mon destin de ne pas m'arrêter, même pour causer avec les plus belles princesses de la terre..... J'ai l'âme noyée de mélancolie, et je ferais un bien mauvais compagnon.

— Chevalier, dit alors d'une voix rude un des seigneurs qui avait accompagné la demoiselle, vous savez mal recevoir les gracieuses invitations qu'on vous fait l'honneur de vous adresser..... Tant pis pour vous!... Mais, figue ou raisin, de gré ou de force, vous viendrez parler à la belle princesse Grassinde, notre maîtresse.

— J'aurais pu, répondit froidement Amadis, j'aurais pu me rendre à la prière faite d'une voix polie par cette jolie bouche que voici... Mais, du moment que vous ordonnez, comme je ne sais pas obéir aux voix brutales, je m'abstiens, et plus que jamais je refuse...

— Par Dieu! s'écria le chevalier, c'est ce que

nous allons voir! Brandafidel sait punir les téméraires qui le refusent..... Par ainsi, mon gentilhomme, je vous ordonne... vous m'entendez bien? je vous ordonne de descendre de cheval d'abord, puis d'y remonter, la tête tournée du côté de la croupe et tenant la queue de votre monture en guise de bride... C'est dans cet état qu'il me plaît que vous vous présentiez devant l'incomparable princesse Grassinde!...

— C'est vous qui vous présenterez devant elle en cette ignominieuse position, répliqua Amadis en faisant volter son cheval et en revenant sur Brandafidel, la lance au poing.

Brandafidel, fier de sa force et sûr de la victoire, prit du champ et revint à son tour sur le chevalier de la Verte Epée; sa lance se brisa contre l'écu de ce dernier, qui en reçut un éclat dans la gorge, ce qui ne l'empêcha pas de faire vider les étriers à son outrecuidant adversaire.

— Chevalier! cria Amadis à Brandafidel, qui venait de rouler tout étourdi dans la poussière; chevalier, vous êtes mort si vous ne consentez à votre tour à subir l'humiliante condition que vous avez osé me proposer!...

Le présomptueux Brandafidel fut un instant sans répondre. Mais l'épée d'Amadis, qui le menaçait, lui fit comprendre qu'il devait se décider et se résigner.

— J'accepte, murmura-t-il d'une voix étouffée par la honte; j'accepte et vous demande merci!...

Lors Amadis le laissa se relever, et il attendit, calme et sourieur, qu'il fût remonté à cheval, le visage tourné du côté de la croupe, et la queue de l'animal entre ses mains.

— Maintenant, dit-il, rejoignons votre incomparable maîtresse!

La belle Grassinde, cousine de Taffinor, roi de Bohême, avait trop entendu parler du chevalier de la Verte Epée pour ne pas l'avoir immédiatement reconnu à celle qui brillait à son côté, et surtout à la façon dont il s'en était servi contre Brandafidel, qui passait pourtant pour le plus redoutable chevalier de la contrée. En voyant le sang qui coulait en abondance de la gorge d'Amadis, elle le ramena vitement à son palais, où maître Hélisabel, expert chirurgien, fut aussitôt mandé. Hélisabel sonda la plaie faite par l'éclat de la lance de Brandafidel, et la trouva assez profonde et assez dangereuse pour déclarer à Amadis que la cure en serait longue, et qu'il ne serait pas avant un mois en état de porter ses armes.

Amadis se résigna difficilement. Il avait espéré pouvoir s'embarquer le soir même et se rapprocher ainsi petit à petit de sa chère Oriane. Tout au contraire, il lui fallait retarder son partement d'un mois! Son chagrin fut extrême, malgré la bienveillante et tendre hospitalité de la reine Grassinde.

Car cette belle et intéressante princesse n'avait pu le voir sans l'aimer, tant à cause de sa mâle beauté qu'à cause de son mâle courage. Les femmes ne savent pas toujours faire d'excellents choix en amour, et les plus vaillantes se donnent sou vent aux plus couards. Grassinde, avait été frappée aux yeux et au cœur par la fière mine du chevalier de la Verte Epée. Mariée à dix-huit ans, veuve à dix-neuf, elle croyait qu'elle ne retrouverait pas, parmi les hommes, la perle rare qu'elle avait perdue, et elle s'était bien juré à elle-même de rester maîtresse et de n'accepter jamais de maître.

Hélas! la femme propose et l'amour dispose! Grassinde était sérieusement enamourée d'Amadis, dont elle ne connaissait que le surnom de chevalier de la Verte Epée. Pas un jour ne se passait qu'elle ne vînt en personne savoir des nouvelles de son cher malade, et alors elle restait avec lui de longues heures, qui disparaissaient comme autant d'éclairs, toujours prête à lui ouvrir son cœur, exclusivement rempli de lui. Mais, chaque fois, le calme, la réserve, la froideur même d'Amadis, la rembarraient et rencognaient son amour bien loin.

— Il ne m'aime pas! murmurait-elle en soupirant.

Un mois s'écoula ainsi. Le chevalier de la Verte Epée, guéri de sa blessure, songea au départ, et il supplia la reine Grassinde de lui permettre de la quitter pour aller à la cour de l'empereur d'Orient.

— Seigneur, répondit Grassinde, pâle et attristée de cette nouvelle, il me serait doux de vous retenir plus longtemps céans; mais vous en décidez autrement, je m'incline devant votre volonté..... Allez donc où le devoir vous appelle!... Avant votre départ, cependant, je désirerais obtenir de vous une grâce...

— Ah! madame, dit vivement Amadis, ordonnez! Il n'est rien que je ne doive et que je ne veuille faire pour vous prouver ma reconnaissance.

— Eh bien! seigneur, reprit Grassinde, j'ai à vous confier le secret le plus important de ma vie; mais il m'en coûterait trop de vous ouvrir mon cœur en ce moment... Partez donc, et revenez-nous vite!... Le meilleur navire de ma flotte vous portera en Grèce; Hélisabel ne vous quittera point. Je connais trop à quel point votre courage peut vous exposer, pour que son secours ne vous soit pas précieux. Tout ce que j'ose exiger de vous, c'est de revenir me voir, à votre retour de Grèce, avant qu'une année soit expirée!...

Le chevalier de la Verte Epée le lui promit, lui baisa courtoisement la main, ce qui la fit tressaillir, et prit enfin congé d'elle, ce qui la plongea dans la plus noire mélancolie du monde.

—



CHAPITRE XVII

Comment, en quittant la princesse Grassinde, le chevalier de la Verte Épée fut porté par la tempête sur les côtes de l'île du Diable, dont on lui raconta la sinistre histoire.



Ayant donc les mariniers dressé leurs voiles pour tirer la voie de Constantinople, ils perdirent bientôt de vue les côtes de la Romanie. Bientôt aussi la mer s'éleva, et fut si grande la tempête, que quelque ordre que sussent mettre les mariniers à gouverner le vaisseau qui portait Amadis et sa fortune, ils finirent par désespérer de sortir de cette passe. Huit jours durant, quasi désespérés de salut, n'attendant plus rien que la miséricorde de Dieu, ils ne surent en quel lieu ils étaient, ni où ils allaient, ni comment ils en sortiraient. L'orage, la grêle, la pluie étaient si épais et si continuels, que le ciel, la terre et la mer semblaient conjurés contre ce pauvre navire et les gens qu'il contenait. Enfin il fut poussé à terre vers deux heures de la matinée, par si grande force qu'on le crut ouvert de toutes parts.

Lorsque le jour fut tout-à-fait venu, les passagers, qui s'étaient réjouis d'avoir enfin quelque part où aborder, tombèrent dans un autre effroi, plus grand peut-être que le premier : ils avaient abordé en l'île du Diable, laquelle était habitée par un étrange monstre ! Peu s'en fallut même que, pour échapper à ce péril effroyable, la plupart ne se rejetassent au parfond des ondes.

— Qu'avez-vous donc pour vous mouvoir ainsi? leur demanda le chevalier de la Verte Epée.

— Hélas ! seigneur, répondirent les mariniers, où pensez-vous donc avoir abordé ? Quel gouffre, quel naufrage nous eût pu advenir pire que celui-ci?... Nous voilà au pouvoir du diable qui, sous forme de monstre, a ruiné cette île qui était une des contrées les plus fertiles et les mieux habitées du monde !...

— Mais, reprit le chevalier, je n'ai encore rien vu qui vous autorise à vous effrayer ainsi que vous le faites?... Dites-moi donc un peu quel diable ou quel monstre vous fait ainsi désespérer et lamenter?...

Lors, maître Hélisabel, un peu moins épouvanté que ses compagnons, prit la parole et répondit :

—Seigneur, cette île, où notre malechance nous a jetés, était possédée, il n'y a pas longtemps, par un géant, le plus grand tyran qui fût en toutes ces îles, lequel avait à femme une honorable dame, autant sage, douce et vertueuse qu'il était méchant et cruel. Il lui engendra une fille nommée Brandaginde, qui fut en son temps une des plus gentes pucelles de la terre, à ce point que maints grands seigneurs et hauts hommes l'eussent volontiers requise en mariage. Néanmoins, la cruauté du géant était si extrême, qu'aucun de ces amoureux n'osait la demander pour femme, et que lui-même, d'ailleurs, repoussait obstinément toutes les prétentions de cette nature. Cette gente pucelle croissait pendant ce temps en âge et en beauté, en ardeur et en désir d'expérimenter quel bien on peut avoir avec les hommes; ce désir lui crut si fortement dans le sang, que, connaissant la répugnance de son père à la donner à qui que ce fût, elle fit tant, par blandissement et incestueuses caresses, qu'elle l'attira à l'amour d'elle et eut sa compagnie charnelle...

— Cette histoire est horrible ! s'écria avec dégoût le chevalier de la Verte Epée.

— Nous ne sommes pas au bout, répondit Hélisabel. Elle avait commercé charnellement avec son propre père, ce qui était déjà suffisamment horrible, en effet... Mais le crime a ses pentes et ses échelons : on ne s'arrête pas lorsqu'on a commencé, il faut toujours aller, toujours descendre ! Brandaginde machina la mort de sa propre mère, afin de vivre plus à son aise en l'erreur de son inceste, ce à quoi le père donna son prompt consentement. Lors, un jour, comme elle était grosse, elle se promenait avec sa mère dans un verger; elles arrivèrent près d'un puits très profond : Brandaginde fit un mouvement un peu rude, et sa mère alla se rompre le cou au fond de ce puits...

— Horrible ! horrible ! répéta le chevalier de la Verte Epée avec indignation.

— Le peuple murmura de cet événement, reprit Hélisabel; le géant, qui n'aimait pas les murmures, dit à son peuple qu'il avait appris par trois de ses dieux, l'un figuré en léopard, l'autre en lion et le troisième en homme, que de lui et de sa fille devait naître une créature destinée à être si redoutable dans toute la contrée, qu'aucun de ses voisins n'oserait plus jamais entreprendre de guerre contre lui... Sous cette couleur il épousa publiquement sa malheureuse fille, laquelle, peu après, enfanta un monstre dont je vais essayer de vous faire la description. Ainsi, il est plein de poils par le visage, les pieds et les mains, si plein de poils qu'il en ressemble à un ours. Le reste de son corps est couvert d'écailles si fortes et si dures qu'il n'y a pas de flèche, si acérée, qui le pût jamais percer... En outre, il a des ailes d'une si grande envergure qu'elles lui passent le dessus du dos, ce qui fait qu'il s'en couvre comme d'un bouclier. Dessous ces ailes, sortent pieds, bras et mains, avec ongles tranchants comme ceux d'un lion... Ses yeux ont l'éclat féroce de deux charbons ardents, à ce point que, dans la nuit, rouges et luisants, on les prend parfois pour deux étoiles. Ses dents sont si longues et si aiguës qu'il en trancherait volontiers les plus solides harnais. Au moyen de quoi il a rendu cette île complètement inhabitable... Quand il court et s'irrite contre un obstacle quelconque, homme ou animal, la fumée lui sort des narines avec une flamme qui brûle, corrompt et empoisonne tout... Les mariniers qui fréquentent contre leur gré cette mer, l'appellent communé-



ment Endriague, lequel est tenu et réputé par eux plus pour le diable lui-même que pour monstre produit par nature...

—Pourquoi l'a-t-on laissé régner, cet Endriague? demanda, tout ébahi, le chevalier de la Verte Epée.

— Eh ! seigneur, répondit Hélisabel, comment aurait-on pu l'en empêcher? Six semaines après sa naissance, ce monstre surpassait en hauteur le géant son père. Sa mère voulut le voir, aussitôt qu'elle eut fait ses relevailles; elle alla dans la tour où jusque-là il avait été enfermé. A peine eut-il aperçu l'incestueuse Brandaginde, que l'Endriague s'élança sur elle, lui déchira le sein de ses griffes aiguës, et lui dévora le cœur... Le géant son père voulut alors le punir de ce matricide abominable, et, pour cela faire, il lui jeta avec colère son épée au travers de son corps : la pointe s'en émoussa sur la p au squammeuse du monstre, puis, rebondissant aussitôt, s'en revint percer la poitrine de celui qui l'avait lancée... L'Endriague, ainsi devenu libre, s'élança hors de la tour, déploya ses vastes ailes et s'envola sur la cime d'un rocher, où il fixa son aire comme un vautour humain qu'il est, et d'où il fondit sur les malheureux habitants de cette île maudite, qu'il mangea jusqu'au dernier. Voilà l histoire de l'île du Diable et de son unique habitant. Trouvez-vous, seigneur chevalier, que les mariniers aient raison de regretter d'avoir abordé ici?...

— J'excuse leur effroi, maître Hélisabel, mais je ne le partage pas, repartit le chevalier de la Verte Epée. Puisqu'il existe dans cette île un monstre tel que vous le dépeignez, il faut en purger la terre le plus vitement possible. C'est mon devoir de chevalier, et je vais le remplir.

— Dieu vous assiste, seigneur chevalier, s'écria le pilote qui avait entendu la résolution que venait de prendre Amadis; mais, pour nous, nous n'irons pas plus loin. C'est déjà trop que de nous être approchés à ce point de cette île maudite.

— Je ne force personne à me suivre, reprit le chevalier de la Verte Epée. Les meilleures actions sont celles qui se font spontanément, sans contrainte aucune.... D'ailleurs, il n'est pas besoin de tant de monde, malgré les périls de cette aventure : ou je réussirai seul, ou j'échouerai seul.

— Dieu vous assiste! répéta le pilote en se signant.

CHAPITRE XVIII

Comment, malgré les prières des mariniers, le chevalier de la Verte Epée descendit dans l'île du Diable, et y lutta corps à corps avec l'Endriague, qu'il vainquit.

Lors, sans tenir le moindre compte des exhortations et des prières des mariniers qui lui affirmaient, sur leur âme, qu'il courait à une mort certaine, le chevalier de la Verte Epée se fit descendre à terre avec le fidèle Gandalin, Hélisabel et son nain.

Une fois dans l'île, il n'y avait plus à reculer. Outre qu'Amadis n'en avait nulle envie, il était déjà en vue de l'antre fait de rochers noirs où l'Endriague gîtait à la manière des animaux féroces.

— Mes chers amis, dit-il alors à ses trois compagnons qui le priaient, les larmes aux yeux, de renoncer à cette téméraire entreprise, je ne veux plus entendre vos doléances qui sont peut-être fort sensées, mais qui répugnent à mon tempérament. Pour ne les plus entendre, je vous convie à entrer dans cette anfractuosité que je vois là, et à vous y cacher le plus soigneusement possible... Je ne sais pas aller en arrière, surtout lorsqu'il s'agit de venger l'humanité outragée en supprimant un monstre tel que celui dont vous venez de me parler... Je vais donc marcher au devant de l'Endriague... Advienne que pourra ! j'aurai du moins fait mon devoir !...

Puis, prenant son écuyer à part, il lui dit, non sans émotion :

— Mon cher Gandalin, quoique mon courage ne soit pas entamé d'un fétu à l'heure où je te parle, nonobstant je sens bien qu'il s'agit ici pour moi d'une lutte terrible dont il se peut que je ne sorte pas vainqueur... Cet instant est donc solennel pour moi : je songe aux absents... Si je succombe, ami cher, promets-moi que tu porteras mon anneau à la princesse Oriane, et que tu lui diras que la mort la plus affreuse m'a paru encore plus supportable qu'une absence comme celle à laquelle son père m'a condamné...

— Je vous le promets, répondit Gandalin en sanglottant. Mais, ô mon cher maître, puisque vous pressentez un si funeste dénouement à cette périlleuse aventure, pourquoi la tentez-vous?...

— Parce que dans cette vie, mon cher Gandalin, il faut toujours faire son devoir, quoi qu'il en coûte !..

Et, cela dit, le chevalier de la Verte Epée s'avança, la lance en arrêt, dans la direction des rochers noirs où il supposait que l'Endriague s'était gîté.

Bientôt, en effet, un sifflement aigu et quelques tourbillons de fumée lui prouvèrent qu'il ne s'était pas trompé et que le monstre était proche. Son cheval, effrayé, se cabra et refusa d'avancer. Amadis alors descendit, et, s'emparant de sa lance pour parer le premier choc, il alla tranquillement à la rencontre de l'homicide fils de Brandaginde...

Tout en avançant, le vaillant chevalier se disait, en ses cogitations, que ce monstre, tout invulnérable qu'il parût être au premier abord, devait être cependant vulnérable par quelque côté; et, supposant que ses deux yeux féroces, rouges comme sang, brillants comme flamme, ardents comme braise, devaient être précisément cet endroit vulnérable, il en choisit un pour but à son premier coup de lance, et il eut le bonheur de réussir.

L'Endriague, en sentant entrer le fer dans son œil droit, poussa un rauque cri de douleur dont l'écho se répercuta de rochers en rochers jusqu'aux oreilles des mariniers qui, en ce moment, prièrent pour l'âme des quatre téméraires compagnons. Mais bientôt, faisant taire sa douleur, le monstre dé-



ploya ses ailes sinistres et s'élança sur le chevalier, qui lui porta sa lance à la gueule. L'Endriague la brisa comme verre avec sa formidable mâchoire, et en rejeta le bois, tout en en gardant le fer qui lui déchira la gorge et lui fit vomir des torrents d'un sang noir et impur.

Il n'était pas vaincu pour cela. Amadis s'en aperçut, et il s'escrima de la plus âpre façon avec sa vaillante épée, qui, malheureusement, rebondissait sur le corps squammeux de l'Endriague comme s'il eût frappé sur une enclume. Il l'atteignit cependant dans les naseaux, et ce nouveau coup augmenta de beaucoup l'effusion de sang qui commençait à l'étouffer.

Un instant le chevalier de la Verte Epée espéra en venir à bout; mais il dut bientôt abandonner cette folle espérance. L'Endriague, malgré les blessures qu'il avait reçues, parvint à le saisir entre ses griffes cruelles qui firent craquer ses os après avoir brisé les mailles de son haubert. Amadis se sentit perdu; une sueur froide lui courut sur tout le corps; il ferma les yeux malgré lui, et murmurant :

— Mourir sans t'avoir revue!..... Oriane!..... Oriane!...

Ce souvenir amoureux sembla lui porter bonheur. L'Endriague, étouffé par son propre sang, détendit ses griffes, tomba comme une masse sur le dos, et expira en vomissant un torrent de feu et de fumée empoisonnée...

Le chevalier de la Verte Epée, s'étant relevé, fit quelques pas en chancelant. Heureusement, Hélisabel et Gandalin, inquiets, s'étaient avancés à la découverte : ils accoururent à son secours. Gandalin délaça vitement son heaume et s'aperçut qu'il respirait encore.

— Mon cher maître! s'écria-t-il, Dieu soit loué! vous vivrez.

— Je vais mourir, murmura Amadis, déjà, en effet, couvert de la pâleur verdâtre des moribonds. Je vais mourir, mon cher Gandalin : rappelle-toi la promesse que tu m'as faite..... Tu joindras à l'anneau que je t'ai chargé de remettre à la divine Oriane, ce cœur qui n'a jamais cessé de battre pour elle et qui, à cette heure suprême où l'on ne songe qu'à Dieu, est uniquement occupé d'elle...

Gandalin, à demi-mort lui-même de douleur, se jeta en sanglot sur le corps quasi inanimé du chevalier de la Verte Epée. Hélisabel, qui venait de lui verser sur les lèvres quelques gouttes d'un cordial puissant, et qui épiait sur son visage décoloré le plus léger signe d'un retour à la vie, Hélisabel s'empressa de couper court à cette désolation.

— Seigneur, dit-il, Gandalin avait raison tout-à-l'heure : vous vivrez! C'est moi qui vous le déclare. Vous vivrez pour jouir de votre triomphe et recevoir les acclamations de vos admirateurs!...

En effet, bientôt le chevalier de la Verte Epée commença à reprendre ses sens et ses forces. La pâleur livide de son visage disparut pour faire place à une pâleur rosée. Les yeux, d'où tout-à-l'heure la vie sembla.t s'être retirée, reprirent de leur éclat.

— Ah! chère Oriane!... murmura Amadis, qui commença alors à espérer.

Mais cet effort amena un flux de sang que Hélisabel put arrêter à temps, fort heureusement; si bien qu'au bout de quelques instants, il jugea que son blessé était en état d'être transporté.

Lors, Gandalin, tout joyeux, sonna plantureusement du cor, ainsi qu'il avait été convenu entre lui et les mariniers, et ceux-ci accoururent, émerveillés de cette victoire, moitié pour féliciter le chevalier de la Verte Epée et le remercier d'avoir délivré la terre d'un monstre, et moitié pour voir de près, sans danger aucun, cet Endriague si redouté. Quand ils arrivèrent et qu'ils apercurent cet incestueux fils de Brandaginde, dont le cadavre occupait sur le sol une large surface, ils ne purent s'empêcher de tressaillir d'horrreur et de crainte, bien qu'il leur fût à peu près prouvé qu'ils n'avaient plus rien à redouter de lui. Puis, quand leur peur fut partie, ils donnèrent toute leur attention et toute leur admiration au vaillant chevalier qui venait d'accomplir cette héroïque action.

Ils tendirent avec empressement un pavillon sous lequel Amadis fut porté et où il reçut les soins les plus délicats de la part de tous ces rudes hommes de mer qui retenaient leur souffle pour ne pas troubler le repos dans lequel le cordial d'Hélisabel l'avait plongé.

Le second jour, maître Hélisabel déclara à Amadis qu'il était désormais sauvé, mais que la perte abondante de sang qu'il avait faite, rendrait sa guérison un peu longue.

— Hélas! murmura le blessé, encore un retard. Le ciel ne veut donc pas que je revoie la princesse Oriane.

— Seigneur, lui dit maître Hélisabel, je vais, si vous le permettez, écrire à la princesse Grassinde et à l'empereur de Grèce pour leur annoncer cet heureux événement.

— Oui, répondit Amadis d'une voix faible, écrivez à l'empereur que l'île du Diable est délivrée à tout jamais de l'Endriague, et que le chevalier de la Verte Epée la remet sous sa puissance, mais que, blessé dans le combat, il est hors d'état de pouvoir aller lui embrasser les genoux.

CHAPITRE XIX

Comment le chevalier de la Verte Epée fut tranporté à la cour de l'empereur de Grèce, et de l'impression profonde qu'il fit sur les yeux et sur le cœur d'une gente pucelle ayant nom Léonorine.



Un messager fut donc envoyé par maître Hélisabel au comte de Salender, frère de la belle Grassinde, pour que ce prince présentât à l'empereur d'Orient la lettre dans laquelle étaient contenus les détails de l'événement que l'on sait.

La surprise et l'admiration de l'empereur furent extrêmes, en appre-

nant la fin de l'horrible monstre qui lui avait tué tant de braves chevaliers de ses Etats.

Dans son enthousiasme pour la valeur sans pareille du chevalier de la Verte-Epée, il voulut voler à son secours; mais son âge et les prières de l'impératrice le retinrent, contre son gré. Lors il députa vers ce héros le prince Gastilles, son neveu, avec le comte de Salender, qu'il chargea de lui rendre les plus grands honneurs et de l'amener le plus tôt possible dans sa cour. En même temps qu'eux, il envoya un dessinateur avec ordre de portraiturer l'Endriague, afin de pouvoir élever un monument dans sa capitale et dans l'île, où l'on verrait en bronze, de grandeur naturelle, ce monstre effroyable et le vaillant chevalier qui l'avait terrassé.

Quelques jours après, le navire qui ramenait le chevalier de la Verte-Epée, fut signalé dans les eaux de la flotte impériale, qui tout aussitôt arbora ses pavillons d'honneur pour le recevoir. L'empereur lui-même alla au devant d'Amadis, l'embrassa tendrement et le fit conduire à son palais dans une riche et moelleuse litière qu'il avait fait préparer exprès. L'impératrice ne tarda pas à paraître.

— Madame... essaya de prononcer Amadis, en tâchant de se lever pour se mettre à ses genoux et lui baiser la main.

— Nous sommes vos obligés, chevalier de la Verte-Epée, répondit cette princesse avec beaucoup de grâce, en l'empêchant de s'agenouiller et le faisant asseoir à côté d'elle. Nous vous devons tout : agissez donc envers nous en bienfaiteur...

La jeune reine Menoresse, qui suivait l'impératrice, cherchait en vain à démêler les traits du chevalier. Deux ans auparavant, dans un voyage qu'elle avait fait, elle avait été attaquée par des robeurs et défendue courageusement par Galaor dont elle avait conservé un très aimable souvenir, du reste comme presque toutes les femmes protégées par cet amoureux chevalier. En apercevant le vainqueur de l'Endriague, elle fut frappée de la ressemblance qui existait entre lui et Galaor.

— Sire, dit-elle à voix basse à l'empereur, ce chevalier de la Verte-Epée cache certainement un prince de la meilleure lignée du monde, après la vôtre, toutefois, et je ne serais pas étonnée qu'il fût de l'illustre race des princes de Gaule!...

—Quel que puisse être ce chevalier, madame, répondit l'empereur, nous devons respecter l'incognito dont il s'enveloppe. Essayer de soulever un pan de son voile pour déchiffrer son véritable nom, serait un crime de lèse-hospitalité que je n'excuserais dans personne de ma cour. Tout ce qu'il importe de savoir et de dire, c'est que le chevalier de la Verte-Epée honore ceux qui le reçoivent. Heureux sera le souverain qui l'acquerra pour gendre ou pour beau-frère!...

Les dames présentes se disposaient à demander au chevalier de la Verte-Epée les détails émouvants de son combat périlleux avec le monstre de l'Ile du Diable, et elles s'apprêtaient à frissonner de leurs plus voluptueux frissons, lorsque parut une gente pucelle âgée seulement de huit printemps. C'était la princesse Léonorine, fille unique de l'empereur de Grèce. Deux jeunes filles de son âge la suivaient : c'étaient les deux filles du roi de Hongrie.

Léonorine aurait pu être prise pour la déesse de la Beauté, et adorée comme telle. Elle n'avait rien de terrestre, rien de charnel. Ses yeux étaient bleus comme le ciel et transparents comme l'eau d'une source : on lisait son âme candide au travers. Ses joues roses avaient le duvet des fruits auxquels aucune main profane n'a touché. Ses lèvres, rouges comme la pulpe d'une grenade, faisaient ressortir encore l'éclatante blancheur de ses dents. Il y avait, dans toute sa petite personne, une grâce, une onction, une suavité, un parfum qui faisait involontairement ployer les genoux.

En la voyant, Amadis crut voir Oriane aux premières heures de son amour pour elle, c'est-à-dire lorsqu'elle lui apparut pour la première fois à la cour du roi d'Ecosse. Ce ressouvenir d'une joie lointaine, à laquelle avaient succédé d'autres joies moins chastes, puis des douleurs, celle de la séparation, ce ressouvenir jeta l'âme du chevalier de la Verte Epée dans un trouble indéfinissable : il oublia en quel lieu il se trouvait, il se crut seul et pleura de chaudes larmes sur ces heures évanouies...

Chacun se regarda, surpris. On commençait même à trouver étrange cette distraction d'un simple chevalier en face de l'impératrice et de l'empereur, lorsque celui-ci, devinant bien qu'une passion profonde seule était capable d'absorber à ce point le vainqueur de l'Endriague, vint doucement le prendre par la main et lui dire :

— Seigneur chevalier de la Verte Epée, voici ma fille qui vient vous féliciter sur votre victoire...

Amadis releva vivement la tête et rougit en comprenant à quelle songerie intempestive il s'était laissé aller.

— Seigneur, lui dit la jeune Léonorine avec une grâce charmante, en lui présentant deux couronnes, voici deux couronnes dont l'empereur mon père m'a fait présent pour en disposer à mon gré... Toutes deux viennent de mon bisaïeul Apollidon qui les fit faire avec dix autres pour l'incomparable Grimanèse... J'attendais pour les offrir à qui les méritât. Vous êtes venu, vous avez vaincu le monstre qui avait dépeuplé une île et rempli d'effroi la mer Egée, c'est à vous que ces couronnes reviennent de droit, et je suis heureuse de vous les offrir, mais sous quelques conditions que je vous prie d'accepter avant que je ne vous les déclare.

— Ah! madame, s'écria-t-il, je n'en imagine aucune qui puisse m'empêcher de vous obéir.

— Eh bien! seigneur, dit Léonorine avec un air d'embarras qui parut animer les roses de son teint, j'exige que vous donniez l'une de ces deux couronnes à la demoiselle qui vous semblera la plus belle; vous réserverez l'autre pour la dame qui a su le mieux toucher votre cœur et vous nous direz le sujet de vos larmes à mon apparition.

Amadis rougit à cette troisième demande, il lui fallait dévoiler le secret de son âme. Se remettant enfin :

— Madame, dit-il, la plus brillante couronne



de l'univers serait encore au-dessous de celle que méritent vos charmes naissants : permettez-moi de vous la rendre et d'en couronner vos cheveux adorables. Je réserve la seconde à une dame parfaite en vertus et en perfections; la première fois que je la vis, elle avait votre âge. Ah! madame, vous rappelez dans mon âme ce moment décisif de ma vie avec tant de vérité, que mes larmes m'ont trahi : je vous conjure de ne pas m'en demander davantage.

— Vraiment, fit l'empereur, laissons ce propos, chère mignonne, car nous n'en savons pas plus que si le chevalier n'avait rien dit et nous devons nous excuser de l'avoir mis à cette épreuve.

— Sire, répondit Amadis, je me trouverai récompensé largement si je demeure en votre bonne grâce et votre souvenir.

— Seigneur chevalier, acceptez cet anneau de ma main, hasarda Léonorine.

Amadis mit un genou en terre et baisa la main que lui présentait Léonorine; la bague valait la peine d'être remarquée, elle était en tout semblable à celle de la couronne de beauté et venait d'un roi indien nommé Filipane, qui en avait fait hommage à Apollidon, aïeul de l'empereur.

— Si vous vous en séparez, dit l'empereur, que ce soit en faveur d'un parent, pour ce que, si la fortune le conduit en ces contrées, il puisse connaître et servir la demoiselle qui vous le donne.

— J'ai souvent ouï parler d'Apollidon, qui édifia l'arc des loyaux amants en l'Ile Ferme, répondit Amadis; en traversant cette île pour aller en Grande-Bretagne, j'ai vu sa statue et celle de la belle Grimanèse et toutes les merveilles de cet endroit.

— Vous connaissez probablement, reprit l'empereur, le chevalier qui a conquis le palais enchanté, j'en ai beaucoup ouï vanter le courage.

— Sire, répliqua Amadis, je lui ai parlé maintes fois, il se nomme Amadis, fils du roi Périon de Gaule; enfant, il fut trouvé sur la mer, plus tard après avoir vaincu en plein champ Abies d'Irlande, il fut reconnu par ses parents.

— Par mon âme, fit l'empereur, si je supposais qu'un si grand seigneur se résolût à faire un si grand chemin, je croirais que vous parlez de vous-même, et j'hésite à ne pas l'affirmer.

Amadis se tut; l'empereur ne sut rien, et se contenta de traiter magnifiquement son hôte pendant les six jours qu'il demeurait encore à Constantinople un peu contre ce qu'il avait décidé : en effet, lorsque le chevalier de la Verte Epée voulut retourner vers Grassinde, l'empereur le décida à lui accorder trois jours, et la princesse Léonorine l'ayant fait mander près d'elle, le fit entourer de toutes ses dames en manière de jeu, mais dans le but d'en obtenir cinq jours de plus.

Pendant ce délai, les dames lui donnèrent lieu de raconter tous les enchantements de l'Ile Ferme; il décrivit la cour de Lisvart et les contrées qu'il avait parcourues; le brillant entourage de ces beautés curieuses et folâtres l'enivrait au point qu'il pensait que la présence d'Oriane ne laisserait rien à ajouter à son bonheur.

Cette pensée l'attrista jusqu'au départ. La reine Menoresse qui lui portait une amitié contenue, comprit la nécessité d'une séparation; elle fit apporter six épées très riches qu'il devait offrir à ses amis de la part de la reine; il promit d'envoyer au palais un sien parent, chevalier de mérite et quitta ce séjour en toute hâte.

CHAPITRE XX

Comment le chevalier de la Verte Epée revint en Romanie auprès de la reine Grassinde, pour tenir la parole qu'il lui avait faite; et comment cette princesse l'obligea à la conduire en la Grande-Bretagne, pour être déclarée la plus belle.

Le chevalier de la Verte-Epée embarqué et sorti du port de Constantinople, ainsi qu'il vient de vous être dit, eut si bon vent, qu'en moins de vingt jours il arriva au lieu où l'attendait la belle Grassinde.

Malgré qu'il fût assez loin de la Grande-Bretagne, néanmoins en se sentant approcher petit à petit du lieu où son cœur prenait vie, il se trouva tant délibéré, que rien ne lui parut plus impossible. A mesure qu'il allait, il lui semblait respirer l'air que devait respirer Oriane qu'il n'avait pas vue depuis si longues années!... Et ces bonnes senteurs du retour dont il remplissait imaginairement son âme et ses poumons, lui ramenaient une infinité de souvenirs et de projets; il songeait par avance aux moyens qu'il emploierait pour voir Oriane, et aux discours qu'il lui ferait lorsqu'il l'aurait vue!...

La reine Grassinde, sachant l'arrivée du chevalier de la Verte Epée, sur le compte duquel on lui avait dit monts et merveilles, vint le recevoir le plus amoureusement qu'elle put, accompagnée de maints chevaliers, dames et demoiselles de son pays. Puis, l'ayant accolé, elle le conduisit en son palais, en l'entretenant des propos les moins ennuyeux qu'elle pût imaginer, afin de le distraire et de le récréer.

— Croyez, lui dit-elle, chevalier de la Verte Epée, croyez que si j'ai eu par le passé bonne estime de vous, je l'ai à présent meilleure encore, puisque vous avez si fidèlement tenu la promesse que vous m'aviez faite de revenir céans avant l'expiration de l'année...

— Madame, répondit Amadis, à Dieu ne plaise que je sois de ma vie ingrat en votre endroit!... Car, vous m'avez tant rendu votre obligé, que je ne tiens la vie, après Dieu, que de maître Hélisabel qui m'accompagna par votre commandement.



Par ainsi disposez de moi à votre convenance : je vous appartiens.

— Vraiment, reprit Grassinde, heureuse de l'entendre parler ainsi, vraiment, s'il vous a fait ce service, je le répute mien et lui en sais aussi bon gré que si c'était en ma propre personne...

Et, comme il était heure de souper, et que la chaleur avait été grande tout le jour, elle commanda de dresser les tables sous une très plaisante treille, le long du verger le plus gai qu'il fût possible de voir. Là furent servies les viandes les plus exquises et les plus abondantes. Puis, les nappes ôtées, on alla se promener çà et là dans le verger, et si longuement que la nuit vint sans qu'on s'en aperçût.

Avec la nuit vint aussi le sommeil, et la princesse Grassinde conduisit elle-même le chevalier de la Verte Epée à la chambre qu'elle lui avait fait préparer d'une façon digne de lui. Elle aurait bien voulu rester quelques heures pour deviser; mais elle comprit qu'elle serait importune, à cause de la fatigue qu'il devait éprouver, comme suite naturelle de son voyage, et elle se retira, après lui avoir donné le bon soir.

Le chevalier de la Verte Epée se coucha. Mais, au lieu de s'endormir, il entra en sa mélancolie accoutumée, et, comme si Oriane eût été présente, il se prit à murmurer :

— Ah! ma mie, ma longue absence de votre divine personne m'a tant donné de douleur que, n'eût été la crainte de vous offenser par ma mort, je serais depuis longtemps déjà sous terre!

A cette parole, Gandalin, qui s'était endormi, se réveilla en sursaut et lui demanda s'il lui plaisait quelque chose.

— Ami Gandalin, répondit Amadis, ne prends point garde à mes lamentations. Ce sont lamentations d'amour : j'en souffre, mais j'en suis heureux...

— Vous êtes un étrange personnage, dit Gandalin, d'ainsi vous affliger, lorsque vous devriez le plus vous réconforter et prendre cœur; car, ne sommes-nous pas en voie pour retourner vers Oriane, qui vous cause toutes ces maladies? Il me semble, sauf erreur, que vous feriez tout aussi bien de vous distraire de ce pensement... Vous tomberez malade, si vous continuez, et cela juste au moment où vous allez avoir le plus besoin de toute votre santé!... Je vous conseille, quant à cette heure, le repos le plus profond...

— Eh! comment donc veux-tu que je prenne repos, s'écria Amadis, lorsque je songe que ma parole m'éloigne d'Oriane, puisqu'elle m'enchaîne céans!... Oriane m'appelle, Grassinde me retient!..

— Qu'en savez-vous?.. Ce qui paraît le plus vous éloigner sera peut-être ce qui vous rapprochera le mieux. Ce qui paraît le mieux vous retenir sera peut-être ce qui vous éloignera le plus!... La vie est pleine de ténèbres et d'incertitudes, mon cher maître. On sait bien ce qu'il y a dans le passé, on ignore ce qu'il y a dans l'avenir... Pour le présent, je crois que nous ferions bien de dormir...

— Dormons! soupira le chevalier de la Verte Epée.

Le lendemain, il était déjà haute heure lorsqu'il se leva et s'en vint trouver les dames qui l'attendaient pour ouïr la messe, laquelle étant parachevée, Grassinde le prit par la main et lui dit, à voix basse :

— Chevalier, un an avant que vous ne vinssiez en ce pays, je me trouvais en une assemblée chez le duc de Basile... Mon frère, le marquis de Salinder, que vous connaissez bien, et en la garde duquel j'étais alors, se mit à dire à haute voix, je ne sais pourquoi, devant toute l'assistance, que ma beauté était d'une excellence telle, que nulle autre de la compagnie ne se devait en rien comparer à moi..... Il ajouta que s'il y avait chevalier qui voulût soutenir le contraire, il était prêt à le combattre... Soit que mon frère fût redouté, soit que ce qu'il venait de dire fût l'opinion de l'assistance, nul ne le voulut contredire; au moyen de quoi j'emportai honneur sur toutes les belles dames de Romanie. Je ne m'en suis tant réjouie, chevalier, que depuis que j'ai eu le plaisir de vous rencontrer sur mon chemin..... Et si, par votre moyen, je pouvais parvenir à ce que mon cœur, depuis ce moment, a tant désiré, je m'estimerais la plus heureuse des femmes de ce monde...

— Madame, répondit Amadis, commandez-moi ce qu'il vous plaira... S'il est en mon pouvoir de l'exécuter, vous serez promptement obéie.

— Monseigneur, reprit Grassinde, je me suis laissé dire qu'en la maison du roi Lisvart sont les plus belles filles que l'on sache... S'il vous plaisait de m'y conduire et de faire en sorte, par armes ou autrement, que j'aie le pas sur elles comme je l'ai eu jusqu'ici sur toutes les autres, je serais plus tenue à vous qu'à tous les autres chevaliers de la terre... Voilà le don que j'ai toujours eu en vouloir de vous demander, vous priant affectueusement de me l'octroyer... Je partirai aussitôt que vous le voudrez, et mènerai avec la plus grande et la meilleure compagnie, afin de faire honneur à un chevalier tel que vous êtes. Une fois que nous serons arrivés en présence du roi de la Grande-Bretagne et de tous ceux et de toutes celles de sa cour, vous maintiendrez que la dame que vous conduisez, qui sera moi, est plus belle que nulle de toutes les pucelles que nous y trouverons; et s'il y a quelqu'un d'assez mal avisé pour dire autrement, vous l'en ferez dédire à force d'armes..... Je vous supplie également, mon cher chevalier, de me mener en l'Ile Ferme, où il y a, paraît-il, une certaine chambre enchantée, en laquelle aucune dame ou demoiselle ne peut entrer si elle n'excède en beauté l'incomparable Grimanèse!... Par ainsi, chevalier de la Verte Epée, avisez en vous-même si vous devez me refusez ou non.

Quand le chevalier eut entendu ce discours, prononcé tout d'une traite, il changea de couleur.

— Hélas! madame, lui répondit-il, qui vous ai-je donc meffait pour que vous exigiez de moi pareilles choses? C'est me demander ma mort, tout simplement!...

Amadis songeait au tort qu'il ferait à Oriane, aux mépris qu'il s'attirerait, aux chagrins qui en seraient la suite, et cela le rendait malheureux par avance. D'un autre côté, en considérant tous les bons traitements qu'il avait reçus de la reine Grassinde, et la promesse par laquelle il s'était volon-

tairement obligé à la servir, il se disait ingrat et discourtois au possible.

Dans cette cruelle perplexité, il eût voulu n'être pas né; il maudissait la fortune qui lui était contraire, à ce qu'il lui semblait du moins, lorsque, soudain, il s'avisa d'une chose : c'était qu'Oriane n'était plus fille, mais femme parfaite, ayant eu enfant, et qu'ainsi celui qui la voudrait maintenir plus belle fille que Grassinde n'était belle femme, aurait tort, et, par raison, il pourrait le combattre... C'était là une subtilité qu'il se proposait de faire entendre à sa chère princesse, soit avant, soit après, selon le temps et l'occasion qu'il en aurait.

Alors, comme s'il fût sorti d'une ténébreuse prison, Amadis releva joyeusement la tête et reprit :

— Madame, je vous supplie de me pardonner la faute que j'ai commise envers vous..... Mon cœur, qui a toute puissance sur moi, me voulait d'abord faire aller ailleurs que là où vous voulez aller, et j'y serais certainement à cette heure peut-être, n'eût été l'obligation que je vous ai pour tant d'honneur et de bon traitement... Par ainsi, sans avoir égard, madame, à l'indiscrète parole que j'ai dite, vous voudrez bien me considérer comme votre serviteur le plus obéissant...

— En bonne foi, répondit Grassinde qui n'était pas encore bien rassurée, en bonne foi j'ai été bien ébahie, chevalier, en voyant votre propos sitôt changé; je ne comprenais guère comment vous me refusiez chose qui ne peut que tourner à votre honneur et à ma gloire..... Mais, puisque vous êtes maintenant en si bonne délibération, je vous prie de la continuer, étant assurée que par votre moyen j'aurai, sur les filles de la Grande-Bretagne, le pas que j'ai eu sur les dames de Romanie; ce qui me permettra de porter les deux couronnes, comme ayant conquis le premier lieu de beauté...

— Madame, reprit le chevalier de la Verte Epée, la route que vous allez faire est longue..... Nous aurons à passer par tant de pays étrangers que cela pourra bien vous fatiguer et ennuyer... Peut-être même que ce merveilleux embonpoint, ces vives couleurs, qui sont une partie de vos charmes, s'en trouveront quelque peu amoindris. Ce que vous gagnerez au bout de votre voyage, vous vous exposerez à le perdre en route..... Par ainsi, madame, pensez-y avant que d'en venir au repentir...

— Chevalier, répondit Grassinde, le conseil en est pris et ma résolution certaine..... Pour chose qui me puisse advenir, je ne différerais point de partir, sans épargner argent, peine ou danger quelconque. Quant à ce que vous me dites qu'il nous faudra traverser maintes terres étrangères, la mer nous pourra relever de cette peine, ainsi que j'ai su de maître Hélisabel.

— Puisqu'il en est ainsi, madame, dit Amadis, résigné, faites donc donner ordre à vos affaires et partons quand il vous plaira.

— Ce sera le plus tôt que je pourrai... En attendant, chevalier, je vous supplie de ne pas vous ennuyer..... Essayez de passer le temps le plus joyeusement qu'il vous sera possible... J'ai oiseaux, chiens et veneurs pour vous donner du plaisir. Par quoi je suis d'avis que vous alliez aujourd'hui courre le cerf ou le chevreuil, comme vous aviserez...

CHAPITRE XXI

Comment, en attendant l'heure du départ de la reine Grassinde, le chevalier de la Verte Epée se mit à chasser; et comment, dans l'une de ces chasses, il fit rencontre de Bruneo de Bonnemer et d'Angriote d'Estravaux avec lesquels il partit pour la Grande-Bretagne.

En attendant donc les apprêts du départ de la reine Grassinde, le chevalier de la Verte Epée s'en alla, accompagné de plusieurs gentilshommes, en la forêt voisine où ils trouvèrent maintes bêtes sauvages sur lesquelles furent lancés tant de chiens courants, qu'en peu d'heures elles furent aux abois.

En poursuivant un cerf échappé des toiles, Amadis et Gandalin s'égarèrent, et si avant dans la forêt, que, la nuit étant venue, ils s'aperçurent qu'ils allaient être forcés de la passer là, à la lueur des étoiles. Ils tentèrent cependant de s'orienter, et, tout en cheminant, ils arrivèrent près d'une fontaine entourée d'arbres épais, où ils firent boire leurs chevaux et où ils délibérèrent d'attendre le jour.

Pendant que Gandalin s'occupait de choses et d'autres, Amadis se mit à se promener sous ces beaux arbres, en attendant que le sommeil lui vînt. Il n'avait pas fait vingt pas qu'il aperçut sur le gazon un cheval blanc, couché mort, et couvert de blessures fraîchement reçues; puis il entendit une voix d'homme dolente et pleurarde, sans pouvoir comprendre d'où elle venait. Amadis s'approcha le plus qu'il put dans la direction supposée de cette voix, et, au bout de quelques instants, il entendit les paroles suivantes, toujours dolentement proférées.

— Ah ! chétif, triste et infortuné Bruneo de Bonnemer ! force t'est maintenant de finir tes jours avec tes affections !..... Ah ! vaillant Amadis de Gaule, mon bon seigneur, vous ne verrez plus jamais votre loyal compagnon Bruneo... Car, en vous cherchant, comme le lui avait commandé Mélicie, votre sœur bien-aimée, il est tombé aux mains de traîtres qui le font mourir sans qu'il puisse recevoir aide ni secours de nul de ses amis !... Ah !... fortune ennemie de mon heur, tu m'as si bien éloigné de tout remède que je n'ai seulement pas moyen de faire entendre mon désastre à aucun pour m'en venger, ce qui me serait un tel réconfort, que mon esprit partirait plus content de ce misérable monde !... Hélas ! Mélicie, fleur et miroir de toutes les parfaites beautés de ce monde, vous perdez aujourd'hui le plus loyal serviteur qu'eut jamais dame ou demoiselle, car il ne pensa en sa vie qu'à vous obéir, complaire et servir... Sur mon âme ! ô Mé-

liciel si vous considérez bien, vous trouverez peut-être que cette perte est extrême pour vous; vous n'en retrouverez jamais un autre qui soit tant à vous comme était Bruneo, lequel sent déjà la lumière de sa vie s'éteindre, et son cœur navré perdre ses forces et son espoir...

Bruneo de Bonnemer se tut un instant, puis il soupira et reprit:

— Ah! mon grand ami Angriote d'Estravaux, où êtes-vous maintenant!... Comment m'avez-vous abandonné?... Nous avions longtemps poursuivi cette quête ensemble, et, quand il s'agit surtout de rester, vous me laissez sans aide ni secours quelconque! Ah! je ne vous blâme pas, ami Angriote, puisque c'est moi qui ai été aujourd'hui la cause de notre séparation, qui sera désormais éternelle..... Je ne vous en blâme pas, mais j'en souffre bien!...

Lors les sanglots étouffèrent sa parole.

Le chevalier pleurait aussi; il s'approcha de Bruneo et lui dit:

— Qui vous afflige ainsi, quel malheur vous a ainsi abattu? prenez courage, je vous en supplie; Dieu m'a envoyé pour vous aider.

Bruneo croyait entendre son écuyer Lasinde qu'il avait envoyé quérir un religieux pour se confesser, il continua:

— Mon ami Lasinde, tu as bien tardé, car je m'en vais trépasser sur l'heure; aussitôt que je le serai, tu rapporteras à Mélicie sept lettres qui sont dans mon pourpoint.

— Mon ami, répondit le chevalier de la Verte Epée, je ne suis pas Lasinde, mais Amadis, et je vais vous mener à guérison, je l'espère.

Bruneo, sans parler, reconnaissant Amadis à la voix, l'embrassa doucement, et tous deux restèrent quelque temps mêlant ensemble les larmes de leurs yeux.

Gandalin s'approcha au bruit qu'ils faisaient, et il aida Amadis à déshabiller Bruneo, puis il partit chercher maître Hélisabel et une litière pour enlever Bruneo.

Hélisabel arriva bientôt avec Gandalin et réconforta Bruneo avec quelques puissants onguents; pendant le sommeil qui suivit ce pansement, ils aperçurent un cavalier armé d'une hache teinte de sang; deux têtes de chevaliers pendaient à l'arçon de sa selle.

A la vue d'un rassemblement de personnes, le cavalier s'arrêta et eut peur; mais le chevalier de la Verte Epée, reconnaissant Lasinde, écuyer de don Bruneo, vint au-devant de lui avec Gandalin.

Lasinde s'enfuit au galop craignant de tomber en un guet-apens; Amadis eut beaucoup de peine à le ramener, en lui criant de loin qu'il était un ami.

— Mon pauvre maître est trépassé en allant aux aventures pour votre recherche, dit Lasinde rassuré.

— Il n'est pas trépassé, Dieu merci! puisque nous voilà! répondit Amadis. Mais dis-moi, ami Lasinde, pendant que ton maître dort, quels malheurs lui sont arrivés et quelles sont ces deux têtes sanglantes qui pendent à l'arçon de ta selle?...

Lors, cet écuyer raconta que Bruneo de Bonnemer s'étant écarté d'Angriote d'Estravaux, son compagnon, avait été surpris par six robeurs qui lui avaient tué d'abord son cheval et l'avaient tué ou à peu près tué lui-même ensuite; qu'Angriote étant accouru dans le moment où Bruneo tombait il avait couru sus à ses meurtriers; c'étaient ceux dont il avait les têtes. Quant aux autres, Angriote avait tenu à les poursuivre afin de les tuer jusqu'au dernier. De là son absence.

Pendant qu'Hélisabel, aidé de Gandalin et de Lasinde, faisait un brancard de feuillage pour transporter le blessé, Amadis, qui avait toujours l'oreille au guet, entendit à quelque distance comme un bruit de ferraillement. Il s'y rendit vitement et se trouva en présence du vaillant Angriote qui, le dos appuyé contre un chêne se défendait comme un lion contre huit hommes armés.

Ce secours venait à temps. Angriote abattit un de ces misérables; Amadis en faucha deux autres du revers de sa terrible épée; puis, chargeant les cinq autres avec une fureur sans pareille, il les força à fuir, après avoir encore laissé un des leurs sur le terrain.

Lors, revenant vers son ami Angriote, qui croyait devoir ce secours efficace à Bruneo de Bonnemer, le chevalier de la Verte Epée leva la visière de son heaume et se fit reconnaître. Angriote et lui s'embrassèrent, et, tout en devisant, rejoignirent l'endroit de la forêt où était Bruneo, Hélisabel, Gandalin et Lasinde. De nombreux embrassements eurent lieu, et de là on regagna doucement le palais de la reine Grassinde qui, précisément, ne voyant pas revenir son chevalier, avait envoyé à sa recherche dans toutes les directions.

Les soins les plus assidus et l'habileté reconnue de maître Hélisabel réussirent à remettre Angriote et Bruneo en état de sortir. Dès qu'ils purent s'armer, Grassinde s'embarqua avec eux et le chevalier de la Verte Epée sur un navire richement appareillé qui fit voile pour le royaume de la Grande-Bretagne.

Ce fut pendant le trajet, qui fut assez long, mais sans accident aucun, qu'Amadis entendit parler pour la première fois du jeune Esplandian. Angriote, en causant avec lui de tout ce qui s'était passé depuis son absence à la cour de Lisvart, lui raconta comment le bonhomme Nascian avait remis entre les mains de ce prince ce bel enfant dont on ignorait la naissance, et dont les premiers jours avaient été marqués par des événements aussi merveilleux. Angriote ajouta que Lisvart avait donné le petit Esplandian à sa fille Oriane avec Ambor son fils, ce dont il était presque fâché, parce qu'Ambor, quoique bien fait et grand pour son âge, paraissait bien laid auprès d'Esplandian.

— N'importe, mon ami, dit Amadis, il ne peut sortir rien que de bon et d'estimable d'un aussi preux chevalier; et, dans le dessein où je suis d'armer mon cher et brave Gandalin, qui devait l'être avant Enil, si vous voulez me le confier pour quelques années, il remplacera Gandalin dès que nous serons arrivés dans l'Ile Ferme.

Angriote d'Estravaux accepta cette offre avec reconnaissance.

Mais il est temps que nous parlions de la cour



du roi Lisvart et des ambassadeurs de l'empereur Patin, la reine Sardamire, le prince Saluste Guide, duc de Calabre, et l'archevêque de Calabre, chargés de faire en son nom la demande de la main d'Oriane.

CHAPITRE XXII

Comment la reine Sardamire vint à la cour du roi Lisvart pour en ramener Oriane, et ce qu'il advint à des chevaliers romains qui insultèrent un chevalier errant.

Le roi Lisvart reçut avec honneur les ambassadeurs de l'empereur Patin, et leur assura qu'ils retourneraient avec ce que leur maître désirait.

Oriane avait fui la cour et s'était retirée à Mirefleur, pour se dérober aux yeux des ambassadeurs par une feinte maladie. Le souvenir d'Amadis lui était plus cher que tous les récits fabuleux de Rome, et elle n'écouta qu'avec indifférence les exhortations de la reine Sardamire.

Or, la chaleur était grande à ce moment; la reine descendit au bord d'un ruisseau avec ses dames et fit dresser ses tentes où elle s'entoura des seigneurs et chevaliers des environs. Le vieux gentilhomme Grumedan l'accompagnait de la part du roi.

Parmi les chevaliers de cette petite cour improvisée, cinq jeunes Romains pendirent leurs écus hors des tentes, leurs lances appuyées contre, ce qui était un défi pour s'essayer entre chevaliers errants, avant de passer outre; leur désir était de rencontrer des chevaliers de la Grande-Bretagne auxquels ils se croyaient supérieurs.

— Nous verrons, marmottait le vieux Grumedan, comme vous vous en tirerez; il pourrait arriver quelqu'un qui vous donnerait beaucoup d'affaires.

A ce moment venait de loin Florestan, le gentil chevalier, cherchant son frère Amadis; ayant appris l'arrivée des chevaliers romains, il espérait en avoir des nouvelles à la cour du roi Lisvart. En apercevant les tentes, il se dirigea vers la première où les dames devisaient entre elles, et, s'appuyant sur sa lance, il les regarda fixement.

L'une de ces dames se leva avec dépit et l'interpela :

— Certes, chevalier, vous êtes mal avisé d'affronter ainsi des dames sans leur avoir fait aucune révérence; il vous siérait bien mieux de vous adresser à ces écus pendus qui vous appellent pour remplir envers leurs maîtres les devoirs que vous oubliez envers nous.

— En bonne foi, mademoiselle, répondit Florestan, vous avez grandement raison; mes yeux, en vous trouvant si belles toutes ensemble, ont fixé comme eux le reste de mes facultés; pardonnez à moi qui suis prêt à obtenir par une pénitence vos bonnes grâces.

— Le pardon viendra après l'amende payée, fit la dame.

— Sur mon Dieu, reprit Florestan, j'écoute, surtout s'il s'agit de jouter contre ces chevaliers, à moins qu'ils ne préfèrent retirer leurs écus.

— Croyez-vous donc qu'il soit si facile de retirer ces écus? répliqua la dame; leurs maîtres ont bien la pensée d'en conquérir d'autres sur les chevaliers errants, et les emporter à Rome pour en tirer vanité; je vous conseille de vous écarter si vous ne voulez leur donner l'étrenne.

— Votre conseil et la honte que vous m'annoncez, fit le brave Florestan, prouvent que vous ignorez mon nom et mon cœur; au lieu de mon écu, les leurs iront en compagnie de plusieurs autres embellir le palais de l'Ile Ferme.

Puis il se dirigea vers les autres pavillons.

Grumedan avait tout entendu; il espéra voir rabaisser l'outrecuidance des Romains par ce chevalier qui lui parut être un parent d'Amadis. En sortant de sa tente, il vit l'inconnu toucher l'un après l'autre les écus du fer de sa lance pour appeler leurs maîtres au combat, et traverser ensuite le ruisseau pour attendre les champions.

Les cinq chevaliers romains montèrent à cheval, et, furieux, voulurent fondre tous ensemble sur Florestan, lorsque Grumedan les arrêta et leur dit :

— La coutume n'est pas ici d'aller à cinq contre un seul chevalier; que chacun à son tour passe le ruisseau dans l'ordre où les écus ont été touchés.

Le premier chevalier assura qu'il allait faire prendre à l'inconnu la mesure de son corps sur le pré; il disposa d'avance pour lui de l'écu, et pour Gradamor du cheval qui avait une belle taille, et passa le russeau.

Florestan et lui se rencontrèrent d'écus et de corps si rudement que le Romain fut descendu avec un bras rompu.

Lors Florestan le voyant anéanti de cette chute, cria à ses compagnons de retenir le cheval qui s'échappait, et de pendre l'écu à un arbre qu'il montra.

Puis il reprit sa place d'arrêt, attendant le second chevalier qui fut démoli mieux que le premier : cavalier, selle, écu, haubert, chair même furent enlevés en un moment; Florestan lui dit à haute voix :

— Par Dieu! votre cheval m'appartient, mais je vous laisse la selle à condition que vous irez faire publier vos prouesses au Capitole de Rome.

Grumedan et les dames entendirent cette injure; le vieux chevalier voyait avec un sourire son souhait se réaliser, il conseilla à Gradamor le Romain de relever bien vite la partie s'il ne voulait voir tous leurs écus orner l'arc des chevaliers vaincus.

Gradamor promit à Grumedan de le faire repentir de ses paroles avant la nuit.

Le troisième chevalier s'avança contre Florestan avec grand bruit de bois de lance et la plus fière contenance qu'on pût voir, mais Florestan l'atteignit de si droit fil en l'armet, qu'il le lui fit voler au loin, puis, du bois de sa lance, il lui chamailla tant le nez, qu'il le contraignit à tomber sur le sol.



Le quatrième chevalier ne s'en tira pas mieux, car il eut la jambe brisée.

Il ne restait plus que Gradamor, qui disputait encore avec Grumedan.

— Soyez prêt à me répondre, lui disait-il, aussitôt que j'aurai fait de ce chevalier, dont vous avez prononcé l'éloge toute cette journée ; si je ne vous en fais dédire, je ne veux donner de ma vie coup d'éperon à un cheval.

— Quand je l'aurai vu, répétait Grumedan, je le croirai, mais je ne doute pas que vous alliez grossir les prises de ce chevalier inconnu.

Gradamor traversa le ruisseau en criant à Florestan de prendre garde à lui.

Florestan courut à sa rencontre, et leur choc fut si rude que Gradamor, pris au découvert, fut jeté dans une mare pleine de fange. Florestan eut son écu percé de part en part.

— Par ma foi, dit Grumedan à la reine, j'aurai le temps de prendre haleine avant que Gradamor ait essuyé ses armes et trouvé une autre monture.

— Certes, répondit la reine, il est bien puni des propos qu'il vous a tenus ; vous devez être indulgent maintenant.

Gradamor faillit se noyer dans la boue infecte de la mare ; il eût voulu être mort du coup ; il s'essuya avec dégoût ; Florestan lui dit ironiquement :

— Chevalier, qui menacez si bien les inconnus, si vous n'êtes pas plus fort à l'épée qu'à la lance, vous n'emporterez pas mon écu à Rome, ainsi que vous l'avez dit.

— Par Dieu ! fit Gradamor, mon bras est sain et mon épée assez entière pour tirer vengeance de toi ; mais que ce soit à la mode du pays, c'est-à-dire que tu me rendes mon cheval, ou que tu mettes pied à terre pour venir au combat à armes égales, le vainqueur fera de son ennemi comme il avisera, sans avoir pitié de lui.

— Vraiment, répondit Florestan. J'y consens, quoique je doute qu'à ma place tu en fisses autant ; mais comme un si beau chevalier romain ne peut monter un cheval si crotté que le tien, je descendrai du mien selon ta prière.

Ce disant il mit pied à terre et, se couvrant de son écu, marcha contre Gradamor qui espérait bien venger sa honte.

Un engagement terrible commença entre eux, mais dura peu à cause de l'habileté incroyable de Florestan. Gradamor rompit pied à pied, jusqu'auprès du pavillon de la reine où il tomba étourdi.

Florestan le traîna par une jambe jusque dans la fange d'où il était sorti, et la fraîcheur lui rendit la parole. En se voyant à cette extrémité, Gradamor implora le pardon de Florestan, appelant la reine à son aide, mais Florestan lui rappela qu'il était à sa merci suivant leur convention, et que sa vie dépendait de l'accomplissement de deux ordres.

— Ecris d'abord, dit Florestan, de ton propre sang sur ces écus, ton nom et ceux de tes compagnons, et je te dirai le reste ensuite.

Gradamor, voyant l'épée prête à tomber sur sa tête, fit venir un stylet et obéit au commandement de Florestan.

Florestan lui ordonna ensuite de demander sa vie au chevalier Grumedan qu'il avait injurié. Grumedan pria Florestan de pardonner de sa part à cet orgueilleux si abaissé en ce moment.

— Seigneur Grumedan, dit Florestan, vous pouvez me commander, et puisque vous voulez qu'il vive, vous serez obéi. Et vous, chevalier romain, ajouta-t-il en se tournant vers sa victime, remerciez-le, et n'oubliez pas à votre retour à Rome de raconter au sénat l'avantage que vous avez eu aujourd'hui sur les chevaliers de la Grande-Bretagne ; parlez-en souvent à votre empereur, cela lui sera agréable. Pour moi, je raconterai aux chevaliers de l'Ile Ferme comment les chevaliers de Rome donnent facilement leurs armes, chevaux et écus à des inconnus, quand ils ne peuvent les défendre. Il ne vous reste plus qu'à aller sous l'arc des loyaux amants voir si vous avez autant d'amour que de prouesses.

Grumedan ne se contenait pas de joie d'assister à l'abaissement des Romains, du fait d'un seul chevalier ; il fit cependant transporter sous une des tentes Gradamor, dans un état déplorable. Florestan voulut lui cacher son nom, que le brave chevalier désirait connaître ; il voulut attendre le pardon de la reine et des dames avant de se faire connaître. Grumedan l'assura qu'il était prêt à tout pour l'amour de lui, et qu'il obtiendrait l'agrément de la reine.

Florestan l'interrogea sur Amadis, mais on ne l'avait pas vu dans ce pays depuis son départ pour la Gaule.

Grumedan s'en retournait vers les dames lorsqu'un écuyer de Florestan le rejoignit, lui offrit de la part de son maître le cheval de Gradamor, et le pria de présenter les quatre autres à la dame qui avait interpelé son maître à son arrivée.

La dame accepta avec plaisir ce cadeau, et Grumedan fut on ne peut plus flatté d'avoir le cheval de son insulteur.

— Je suis bien fâchée, dit la dame à l'écuyer, de lui avoir dit chose déplaisante, à cause de sa grande prud'homie, et je vous prie de lui dire que je l'en dédommagerai quand il lui plaira.

L'écuyer revint vers Florestan et lui raconta ces propos ; puis, ils chargèrent les écus des Romains et s'abritèrent dans l'ermitage voisin, décidant de ne passer qu'un jour de plus avant d'arriver en l'Ile Ferme, où se trouvait Galvanes, gouverneur pour Amadis, et à qui devaient être laissées les armes des Romains, comme Florestan le leur avait promis.

Aussitôt après le départ de l'écuyer, Grumedan vint à la reine Sardamire lui demander, pour Florestan, pardon, et lui annoncer qu'il était frère d'Amadis ; ce qu'il avait su de l'écuyer.

— C'est le plus hardi chevalier qu'il y ait, ajouta-t-il.

— Je le sais, répondit la reine, mais parce qu'il est frère d'Amadis on n'ose en parler devant l'empereur, qui s'est vu ôter la conquête de l'Ile Ferme sur laquelle il avait des prétentions.

— L'empereur Patin s'était en effet, fit Grumedan, réservé cet exploit ; je crois, entre nous, qu'Amadis lui a épargné une défaite, et par ainsi il



devrait l'aimer d'autant mieux. Il a, du reste, une raison de froideur que seul je connais entre eux; c'est une aventure où l'empereur, chantant une romance d'amour, rencontra le seigneur Amadis qui mélancolisait sous un arbre : ils eurent ensemble un engagement assez sérieux.

— D'après cela, se dit la reine, la raison est plus grave que je ne supposais.

CHAPITRE XXIII

Comment la reine Sardamire pria Florestan de la conduire à Mirefleur vers Oriane, lui tenant escorte au lieu des chevaliers qu'il avait si maltraités.

Sardamire dissimula ce qu'elle pensait de l'injuste haine de Patin. Mais, comme elle avait un secret désir de revoir Florestan, dont la fière prestance l'avait frappée, et dont elle admirait de bon cœur la vaillance, elle dit à Grumedan :

— Seigneur, il me vient en ce moment une idée que je souhaite fort de voir approuvée par vous. Mon escorte est maintenant hors d'état de servir, et je serais fâchée que Florestan pût conserver une mauvaise opinion de la courtoisie romaine. Or donc, j'ai bien envie de lui faire savoir par son écuyer que je le prie de me venir accompagner avec vous jusqu'à Mirefleur.

Grumedan était vieux, mais il avait été jeune, c'est-à-dire aimable. Il savait en outre, ou croyait savoir, ce que parler veut dire. Il lut dans les yeux de la belle Sardamire des sentiments bien tendres pour Florestan, et dont il eût fait volontiers son orgueil et son profit au temps évanoui de sa prime-jeunesse.

— Ah! madame, lui dit-il, rien n'est mieux imaginé que d'obliger Florestan à vous servir d'escorte. Vous le punirez en même temps de son premier tort et de la défaite de vos chevaliers. Mais je doute que Florestan regarde un ordre pareil comme une punition... Je le sais trop courtois et trop admirateur de la vraie beauté pour supposer un seul instant qu'il n'éprouvera pas un immense plaisir à se rapprocher de vous et à vous être utile. Je sue d'aise sous mon vieux harnois, moi, à cette agréable pensée : jugez donc de ce que cela sera pour lui qui est jeune et plein d'ardeur!...

Sur ce, Sardamire envoya l'une de ses demoiselles avec l'écuyer de Florestan, pour faire ce message. Florestan surpris, mais enchanté ainsi que l'avait prévu le vieux Grumedan, reprit incontinent ses armes, monta à cheval et suivit avec empressement la demoiselle qui le conduisit d'abord au pavillon du vieux chevalier.

Ces deux vaillants hommes s'embrassèrent avec une joie bien vive, et Florestan raconta à Grumedan, en peu de mots, les aventures qui lui étaient arrivées depuis leur séparation.

— Je ne sais comment finira celle-ci, dit en riant Grumedan; le commencement en est bien glorieux, la fin pourrait bien en être agréable!...

Puis il le mena à la tente de la belle Sardamire, qui ne put s'empêcher de tressaillir en l'apercevant.

— Madame, dit Florestan en ployant le genou et en lui baisant la main, le hasard seul vous a portée à me demander de vous servir : je remercie le hasard... Puissé-je, par ma soumission à vos moindres ordres, madame, mériter le bonheur de vous servir le reste de ma vie!

Grumedan fit préparer les équipages, et l'on se mit en route pour Mirefleur.

Oriane était prévenue de l'arrivée de la reine Sardamire; mais, quoique l'objet de son message fût odieux et désespérant pour elle, elle ne lui fit pas voir dans ce premier moment. Tout au contraire, l'attrait, la grâce, la suavité de ses manières envers elle, tout prévint si bien Sardamire en faveur d'Oriane, que, dès lors, elle s'attacha à cette malheureuse princesse, dont bientôt elle plaignit la destinée dans son cœur.

Oriane fut très aise de revoir le frère de son cher Amadis.

— Seigneur, lui dit-elle avec mélancolie, l'absence de votre vaillant et redoutable frère, ainsi que la vôtre, ont fait bien du tort à ceux et à celles qui sont venus pour implorer votre secours..... Combien de fois n'avez-vous pas été regrettés!... Vous l'êtes en ce moment par une pauvre demoiselle que l'on veut déshériter, que l'on veut contraindre à quitter sa patrie et ses affections, et qui bientôt n'aura plus d'autre ressource que la mort...

Florestan, attendri, et sachant bien qu'Oriane voulait parler d'elle-même, lui dit du ton du plus vif intérêt :

— Rassurez-la, madame; vous devez savoir que mon frère et moi nous sommes toujours prêts à répandre notre sang pour les demoiselles qu'on persécute et pour les dames qu'on afflige... Je puis vous assurer qu'Amadis est en bonne santé, qu'il s'est couvert de gloire en des pays assez éloignés, et que peut-être même cette demoiselle en peine le verra bientôt venir à son secours...

— Vous venez de parler là d'Amadis bien imprudemment, répliqua la reine Sardamire, car il ne ferait pas bon pour lui à se trouver dans le voisinage de l'empereur qui nourrit contre lui une haine profonde... A vrai dire, je ne sais pas exactement, à cette heure, lequel lui est le plus odieux, ou du vaillant Amadis, ou d'un autre non moins vaillant chevalier qui a nom le chevalier de la Verte Epée... Ce dernier, non-seulement a tué Garadan, proche parent de l'empereur, dans un combat particulier, mais encore, par la victoire qu'il a remportée sur onze chevaliers romains, il a fait triompher Taffinor, roi de Bohême, dont les Etats, que l'empereur avait quasiment conquis, ont été ainsi délivrés de toute sujétion...

Oriane, qui venait de reconnaître son amant dans le chevalier de la Verte Épée, conduisit Sardamire dans une chambre magnifiquement appareillée, où elle la laissa pour se retirer dans la



sienne et causer en liberté avec Mabile et la fidèle demoiselle de Danemark.

Quelque temps après, elle manda le vieux Grumedan, dont elle connaissait la prud'homie, et le pria de s'employer de toutes ses forces auprès du roi Lisvart, pour lui représenter qu'en la livrant aux Romains et en la privant d'hériter du royaume de la Grande-Bretagne, il commettait la plus grande de toutes les injustices.

— Je ferai de mon mieux, madame, répondit Grumedan; mais j'ai grand'peur de ne pas réussir dans cette mission, où d'autres, plus éloquents que moi, ont déjà échoué, entre autres Galaor, qui vient de s'embarquer pour la Gaule, désespéré...

Malgré ces navrantes paroles du vieux chevalier, un rayon d'espérance ne cessa pas d'illuminer le cœur d'Oriane. Aussi, le lendemain matin, à la seconde entrevue qu'elle eut avec la reine Sardamire, celle-ci la trouva plus belle encore que la veille. Sardamire saisit vainement quelques occasions de parler à Oriane de tous les honneurs qui l'attendaient à Rome et de la gloire qu'il y avait pour elle à monter sur le premier trône de l'univers : Oriane rejeta toujours cette idée avec dédain, en ayant soin de faire remarquer à Sardamire qu'elle n'en avait que pour des offres qui la blessaient, et que tout ce qui lui venait d'elle personnellement ne pouvait que lui être agréable.

Oriane, sachant que Florestan ne voulait point paraître devant le roi Lisvart, dont il connaissait la haine pour lui comme pour son frère, ne put cependant s'empêcher de lui demander de ne pas l'abandonner à sa malheureuse destinée.

— Ne redoutez jamais mon abandon, madame, lui dit Florestan avec chaleur. Et si le sort nous privait encore longtemps du bras d'Amadis, croyez que Florestan et tous les chevaliers de l'Ile Ferme répandraient tout leur sang plutôt que de ne pas s'opposer à la plus odieuse de toutes les injustices... Je compte être demain à l'Ile Ferme, madame... J'y trouverai certainement Agraies, Quadragant et maints bons chevaliers qui ne souffriront point qu'on attente à votre liberté!...

Et, en effet, le jour même, Florestan s'embarquait pour l'Ile Ferme.

CHAPITRE XXIV

Comment, en arrivant en Grande-Bretagne, Amadis rencontra, sans se faire connaître, deux chevaliers de l'Ile Ferme qui lui apprirent le mariage de la princesse Oriane; et comment, alors, il songea à l'empêcher.

En même temps que Florestan partait pour l'Ile Ferme, Amadis arrivait dans la Grande-Bretagne avec la belle Grassinde et ses amis Angriote et Bruneo. Comme il ne voulait pas être reconnu, et que ses armes eussent pu le trahir, il les quitta et pria la reine Grassinde de ne plus l'appeler que le chevalier Grec.

— Chevalier Grec, soit! répondit la belle princesse avec enjouement. Que vous soyez chevalier Grec ou chevalier de la Verte Épée, vous serez toujours pour moi le plus vaillant et le plus aimable des chevaliers!...

Amadis s'inclina pour remercier.

Au moment où le navire qu'il montait entrait à pleines voiles dans le port, une petite nauf y entrait aussi et y jetait rapidement l'ancre. Hélisabel s'étant informé de quel pays venait cette nauf, les mariniers lui répondirent qu'elle venait de l'Ile Ferme et portait deux des chevaliers de cette île célèbre.

Amadis ressentit la joie la plus vive en apprenant qu'il allait revoir deux de ses anciens compagnons d'armes.

— Mon cher Bruneo, dit-il à l'amant de Mélicie, mon cher frère, comme je ne veux pas être reconnu et que ma voix, malgré son émotion, le serait facilement par ces chevaliers, je vous supplie de leur parler, vous, et de savoir d'eux quelques nouvelles.

— Volontiers, répondit Bruneo.

Lors il s'avança sur le bordage du navire, et, apercevant les deux chevaliers sur le tillac de leur petite nauf, il cria : Gaule!

— Vous êtes Amadis? demandèrent tout joyeux ces deux chevaliers, que Bruneo reconnut pour être Enil et Dragonis.

— Hélas! non, répondit Bruneo. Je ne suis que son ami.

— Nous sommes les siens aussi, reprit Enil.

— Pourriez-vous nous donner quelques nouvelles sur ce qui se passe à la cour du roi Lisvart?...

— Nous savons peu de chose, comme vous devez penser, répondit Enil, car nous ne nous intéressons guère à la cour d'un prince qui depuis longtemps nous a traités en ennemis. Nous ne sommes venus sur cette côte que pour apprendre, s'il est possible, quelques nouvelles sur ce qui nous intéresse le plus au monde, à savoir sur notre incomparable Amadis. Où est-il? Que fait-il? Est-il vivant? Est-il mort?...

— Pour mort, il ne le doit pas être, dit Bruneo, car nous l'avons rencontré il y a peu de temps en Romanie où il s'était fait connaître et admirer par de grandes aventures. Il se proposait de revenir à l'Ile Ferme. Je l'y croyais. Mais votre quête me prouve que je me suis trompé, et cela me fâche beaucoup.

— Nous sommes aises d'apprendre cette nouvelle de son retour, reprit Dragonis. Quand il reviendra à l'Ile Ferme, il y trouvera rassemblés tous les chevaliers ses compagnons. Nous y avons vu arriver, hier même, le prince Florestan qui s'en retournait de la Grande-Bretagne, après avoir bien rabattu l'orgueil des chevaliers romains attachés à l'ambassade qui vient chercher la princesse Oriane...

Cette révélation fit tressaillir Amadis jusqu'au fond du cœur.

— Ah! cher Bruneo, dit-il à voix basse et angoisseuse à son ami, je pressens des malheurs terribles!... Mais je veux boire toute la lie de cette mauvaise nouvelle... Priez ces chevaliers de vous donner des détails sur cette navrante affaire.



— Ayez foi en Dieu! lui répondit Bruneo en lui serrant la main.

Puis, se tournant de nouveau vers Enil et Dragonis :

— Ne pourriez-vous, leur demanda-t-il, me raconter ce que vous savez de cette ambassade romaine?

— Ah! volontiers... Mais ces détails se bornent à ceux que nous tenons de la bouche de Florestan. C'est par lui que nous avons appris que le roi Lisvart est dans la ville de Tagades; que le prince Salluste, duc de Calabre, la reine Sardamire et l'archevêque de Tarente, sont arrivés dans ce port avec une armée navale; que leur commission est de demander, au nom de l'empereur Patin, la princesse Oriane, et que le roi Lisvart paraît déterminé à la remettre entre leurs mains. Florestan a ajouté qu'il doutait que ces ambassadeurs romains vinssent facilement à bout de leur entreprise, sachant de bonne source que la princesse Oriane se donnerait la mort plutôt que de consentir à ce mariage... Sur ce qu'il nous en a dit à tous en arrivant, nous avons pris le parti de nous opposer à cette violence et d'attaquer les Romains s'ils osaient enlever la princesse Oriane sans son consentement...

Enil et Dragonis se turent. Lors, Amadis navré, tirant à part son fidèle Gandalin, lui dit :

— Ami Gandalin, tu vas prendre sur-le-champ congé de la reine Grassinde, et lui annoncer que tu vas passer dans l'Ile Ferme avec ces deux chevaliers, pour avoir des nouvelles plus positives d'Amadis de Gaule. Quand tu seras arrivé, tu feras promptement armer tout ce que tu pourras assembler de navires, et tu prieras de ma part les chevaliers de l'Ile Ferme de se tenir prêts pour une expédition importante, en les assurant que, dans peu de jours, je serai au milieu d'eux pour partager avec eux les périls et la gloire de cette expédition...

Amadis, sachant aussi qu'Ardan, son nain, était connu à la cour de Lisvart, le fit partir avec Gandalin, en lui donnant pour unique instruction d'exécuter les ordres de cet écuyer et de ne pas sortir de l'Ile Ferme.

La nauf d'Enil et de Dragonis accosta alors tout-à-fait le navire de la reine Grassinde : Gandalin et Ardan y montèrent, et aussitôt la nauf repartit pour l'Ile Ferme. Ce que voyant, Amadis fit remettre à la voile le navire qu'il montait, et, deux heures après, il abordait au port de Tagades.

CHAPITRE XXV

Comment la reine Grassinde envoya une demoiselle auprès du roi Lisvart, pour lui demander tournoi en faveur de son chevalier Grec, défenseur de sa beauté, ce que ce prince accorda volontiers.



Grassinde, aussitôt arrivée, députa près du roi Lisvart une de ses demoiselles, en laquelle elle avait grande fiance, avec une lettre qu'elle ne devait remettre à ce prince qu'après certaines formalités dont elle eut soin de l'instruire.

Bruneo, désirant avoir des nouvelles plus particulières de cette cour, fit déguiser Lasinde, son écuyer, et lui recommanda de suivre cette demoiselle sans qu'elle pût s'en douter, puis, une fois à la cour du roi Lisvart, de savoir exactement tout ce qui s'y passerait.

Lasinde et la demoiselle partirent donc, l'une devant l'autre. Lorsque cette dernière fut aux portes du palais, elle s'informa comment elle pourrait obtenir de parler au roi. Le hasard ayant amené près d'elle le jeune Esplandian, cet aimable enfant lui présenta la main et s'offrit de la conduire lui-même.

Ils allèrent donc. Bientôt ils rencontrèrent Lisvart qui se promenait dans une galerie. La demoiselle, se mettant alors à ses genoux, le supplia d'écouter le message dont elle était chargée.

— Parlez, ma gente enfant, dit Lisvart en la relevant.

— Sire, répondit la demoiselle, celle qui m'envoie m'a très expressément ordonné de ne parler qu'en présence de la reine, et ce ne doit être que de son aveu que je vous supplierai de m'accorder toute sûreté pour ceux qui désirent paraître devant vous.

— Qu'à cela ne tienne! dit Lisvart.

Et, incontinent, il envoya prier la reine de passer un moment dans la galerie, ce que Brisène s'empressa de faire.

— Madame, dit à cette princesse la demoiselle de la reine Grassinde en se mettant à genoux, votre cour est renommée par la bienveillante hospitalité que vous accordez à tous les étrangers... J'espère que vous m'accueillerez de même et que vous ne serez point blessée de la lettre dont vous allez entendre lecture.

— Faites librement votre message, ma mie, répondit la reine.

La demoiselle présenta à Lisvart la lettre de Grassinde. Lisvart lut ce qui suit :

« Très haut et très magnanime prince,

« Moi, Grassinde, belle entre toutes les belles dames de la Romanie, j'ai l'honneur de vous donner avis que je suis arrivée depuis peu de jours dans vos Etats, sous la garde d'un chevalier grec. Fière d'avoir remporté la palme de la beauté dans les plantureuses contrées de la Romanie, j'ai désiré jouir du même honneur au delà des mers.

« Je sais, Sire, que les plus charmantes demoiselles, et les plus braves chevaliers rendent votre cour la plus célèbre de l'univers; j'avoue que, ne prétendant rien disputer aux dames bretonnes, j'ai l'ambition de remporter la victoire sur les demoiselles dont les chevaliers voudront éprouver la valeur du mien; et si votre majesté permet que je fasse publier ce défi, je la prie de m'accorder un sauf-conduit pour moi, pour mon chevalier et pour ma suite. »

— Très volontiers, dit Lisvart à la demoiselle, je vais faire publier le sauf-conduit que votre maîtresse désire; et si personne ne se présente pour lui disputer le prix, j'espère qu'elle sera contente d'ailleurs des égards que l'on aura pour elle.

— Sire, ajouta la demoiselle, deux compagnons du chevalier grec l'ont suivi dans cette cour; tous les deux sont amoureux... Ils se présenteront aussi prêts à combattre contre ceux de vos chevaliers qui oseront soutenir que d'autres beautés que les dames de leurs pensées méritent la préférence.

— J'y consens, répondit Lisvart en souriant, et vous pouvez dire à votre maîtresse de se présenter avec ceux qui l'accompagnent.

— Sire, dit la demoiselle, ils se trouveront tous demain dans la belle prairie voisine de cette ville.

La demoiselle ayant rapporté la réponse favorable de Lisvart, Amadis et Grassinde envoyèrent tendre de riches pavillons dans la prairie pour s'y rendre au lever du soleil.

A peine la demoiselle de Grassinde eut-elle pris congé de Lisvart, que le prince Salluste Guide s'avança suivi de plusieurs chevaliers romains; ils fléchirent un genou devant le roi, et Salluste prit la parole au nom de tous :

— Sire, dit-il, nous vous requérons un don qui ne peut que faire honneur à votre cour.

— Certes, répondit le roi, dans les termes où je suis avec vous, j'aurais mauvaise grâce à ne pas vous l'accorder.

— Eh bien! reprit Salluste, il nous sera donc permis de soutenir la querelle de tant de belles demoiselles ici présentes; je crois que nous y réussirons mieux que ne pourraient faire les chevaliers de votre cour; d'ailleurs, nous connaissons la façon de combattre des Grecs, et combien le seul nom de Romain leur inspire de crainte.

Le bon vieux Grumedan, qui ne pouvait souffrir Salluste ni les Romains, ne perdit pas cette occasion de mortifier leur amour-propre.

— Sire, dit-il, quoique de semblables combats illustrent toujours de grandes cours, la vôtre peut risquer de voir diminuer son ancien lustre; le chevalier Grec et ses deux compagnons peuvent être plus redoutables que ne le pensent les Romains; et quoique la querelle des dames bretonnes ne soit pas soutenue par des chevaliers de votre cour, il vous serait très désagréable qu'elles essuyassent une espèce de déshonneur en votre présence. Pourquoi votre majesté n'attendrait-elle pas plutôt cinq ou six jours? Galaor et Norandel seront alors de retour, Guillan-le-Pensif sera guéri de ses blessures, et vous serez alors plus certain du succès.

— Il n'est plus temps, répondit Lisvart, puisque je viens d'accorder ce combat au prince Salluste.

— A la bonne heure, reprit vivement Grumedan, mais votre majesté n'a pas consulté les demoiselles, et je doute qu'aucune d'elles voulût remettre aux chevaliers romains le droit de défendre leur beauté.

— Seigneur Grumedan, interrompit Salluste, qui n'osait montrer tout le dépit qui l'agitait, vous direz tout ce que vous voudrez, mais j'espère bien soutenir avec gloire l'honneur de ces demoiselles... Et, lorsque j'aurai vaincu ce chevalier Grec, que vous estimez tant, je serai fort aise de combattre aussi ses deux compagnons... Je vous combattrai vous-même, s'il vous en prend envie, pourvu que deux de mes chevaliers rendent la partie égale...

— Par Dieu! s'écria Grumedan, je l'accepte de tout mon cœur, tant pour moi que pour ceux qui voudront être de mon côté.

Lors, tirant un anneau de son doigt, Grumedan le présenta à Lisvart, en disant :

— Sire, recevez mon gage. Le prince Salluste, pour me braver, a demandé lui-même ce combat : il ne pourrait plus maintenant s'en dédire sans honte et sans s'avouer vaincu.

— Ah! s'écria Salluste, les mers se sècheront avant qu'un Romain rétracte sa parole!... Grumedan, je n'ai plus de pitié de votre vieillesse, et vous méritez d'être châtié pour avoir conservé la témérité de votre prime-jeunesse.

Grumedan répliqua avec aigreur, et, la querelle s'échauffant, le roi Arban de Norgales et trente chevaliers bretons se levèrent en disant qu'ils épousaient tous la cause de leur vieux compagnon d'armes, et qu'ils ne souffriraient pas que les Romains osassent, en leur présence, lui manquer de respect. Lisvart fut obligé de se lever aussi pour imposer silence et empêcher tous ces chevaliers échauffés d'en venir aux mains dès ce moment. Il sépara l'assemblée et se retira dans sa chambre, où l'attendait le comte Argamon pour lui faire de nouvelles représentations sur le mariage d'Oriane.

— Vous risquez, lui dit le comte, de la rendre la plus malheureuse princesse du monde. Songez que si l'empereur meurt avant elle, Oriane se trouvera sans Etats et dans la dépendance des Romains. De quel droit la privez-vous donc des royaumes dont elle doit hériter? D'ailleurs, en bon père, ne deviez-vous pas consulter son cœur, et rompre un mariage qui ne s'achèvera probablement pas et qui pourra lui coûter la vie.

Le roi Lisvart avait l'obstination de sa race : il écouta son oncle, le comte Argamon, sans l'interrompre, en respectueux neveu qu'il était, mais il ne céda pas.

—

CHAPITRE XXVI

Comment le prince Salluste combattit contre le chevalier Grec qui le vainquit, pour l'honneur de la reine Grassinde.

Lorsqu'Amadis apprit par l'écuyer de Florestan ce qui se passait et allait se passer, il alla prier Grassinde de le mettre le plus tôt possible à portée d'en venir aux mains avec les chevaliers de l'empereur Patin.

Grassinde, alors, agréablement parée de tout ce qui pouvait encore rehausser sa beauté vraiment remarquable, et le front orné de la couronne brillante qu'elle avait remportée sur les dames de la Romanie, se mit en marche, suivie du plus brillant cortége. Amadis marchait à côté d'elle; Bruneo de Bonnemer portait sa lance, et Angriote d'Estravaux portait son bouclier.

Etant arrivés dans la prairie, ils aperçurent les grands échafauds qu'on avait préparés pour la cour, avec le perron de marbre que Lisvart avait fait élever, et sur lequel le chevalier qui se présenterait pour combattre, devait poser quelque rameau, ou une pièce de son armure.

Lisvart et la reine Brisène ne tardèrent pas à paraître, suivis d'un grand nombre de demoiselles, plus parées encore de leur jeunesse et de leur beauté que des perles et des fleurs qui festonnaient leurs vêtements. Celle que le vaillant Agraies adorait, la gente Olinde, se faisait remarquer au milieu de cette troupe brillante par l'élégance de sa taille et l'éclatante blancheur de son teint.

Le prince Salluste Guide, couvert d'armes éclatantes et monté sur un superbe coursier, parut bientôt à la tête des chevaliers romains et alla se ranger sous l'échafaud sur lequel les dames étaient assises. Amadis, alors, prenant la couronne qui couvrait la tête de Grassinde, alla la poser sur le perron de marbre, et, s'avançant avec grâce et avec courtoisie vers le roi Lisvart :

— Sire, lui dit-il en langage grégeois, si je n'eusse été prévenu par les Romains, mon respect et mon admiration pour vous m'auraient porté à vous offrir mes services... Mais, puisque le sort en décide autrement, ordonnez, Sire, que le chevalier qui se présentera pour combattre, demande à celle dont il fera choix la couronne qu'elle porte et qu'il la pose sur le perron à côté de celle de la belle Grassinde, sous la condition que ces deux couronnes appartiendront à la dame du chevalier qui sera vainqueur.

Ces mots dits, Amadis s'inclina profondément, et faisant passager avec grâce son cheval, il alla se ranger à côté de la reine Grassinde.

Lisvart n'entendait point le langage grégeois; mais son oncle Argamon, qui l'entendait, ayant expliqué tout haut ce que le chevalier Grec venait de dire, le prince Salluste s'avança vers l'échafaud, et, s'adressant à la gente Olinde :

— Madame, lui dit-il, j'espère que vous voudrez bien me confier la couronne que vous portez, pour quelques moments; je compte bien vous en présenter tout à l'heure une seconde, comme à la dame dont j'ai fait choix pour lui faire partager le rang et les honneurs dont je jouis auprès de l'empereur des Romains.

Olinde, très choquée des propos que Salluste osait lui tenir sans son aveu, ne lui répondit que par un regard méprisant, et, détournant la tête avec affectation, elle se mit à deviser avec une de ses voisines.

Salluste, voyant cela, reprit d'un air piqué :

— Vous devriez, ce me semble, être plus sensible à la gloire du sort que je vous destine et à l'honneur que je vais vous faire remporter aujourd'hui, en terrassant à vos yeux ce faible ennemi que je voudrais trouver plus digne de moi...

Lisvart, craignant de mécontenter les Romains, prit le parti de lever en riant la couronne d'Olinde de dessus sa tête, et la remit entre les mains de Salluste, qui alla la poser sur le perron de marbre. Puis, s'emparant d'une forte lance et la brandissant avec menace, il revint vers Lisvart.

— Vous allez voir, Sire, lui dit-il, quelle est la force et le courage des chevaliers romains... Puissent les deux compagnons de ce chevalier, que vous verrez tout à l'heure étendu sur la poussière, essayer de le venger! je vous apporterai bientôt leurs têtes en guise de couronnes!...

— Seigneur Salluste, lui cria le vieux Gramedan, impatienté, n'employez donc pas ainsi toutes vos forces... Réservez-en pour le combat que nous devons avoir ensemble...

— Il ne m'en restera toujours que trop contre vous, lui dit Salluste d'un ton plus arrogant que jamais!...

Lors, baissant la visière de son heaume, il courut se placer à l'extrémité de la lice, pour revenir bientôt au son des trompettes, contre le chevalier Grec.

Les deux lances portèrent également et se brisèrent en éclats. Celle de Salluste perça l'écu d'Amadis sans parvenir à ébranler ce héros, qui, à la seconde passe, étendit son adversaire sur la poussière.

— Gentil chevalier, lui dit-il d'un ton gouailleur, la demoiselle dont vous avez pris la couronne vous doit peu de reconnaissance, avouez-le, puisqu'il faut que vous perdiez votre tête ou que vous me cédiez cette couronne pour que j'aille la déposer aux pieds de Grassinde!...

Salluste, moulu par la violence de sa chute, ne répondit rien. Le chevalier s'avança vers Lisvart.

— Recevez, Sire, lui dit-il, ce chevalier vaincu que je vous offre, ou trouvez bon que je poursuive ma victoire...

Le roi, blessé dans le fond de son cœur de l'espèce de déshonneur qu'il s'imaginait partager avec Salluste, ne voulut rien répondre. Amadis, alors, mettant pied à terre et tirant son épée, courut vers son adversaire, lui enleva son heaume, et il fai-



sait mine de lui couper la tête lorsque Lisvart, effrayé, cria qu'il acceptait Salluste vaincu.

Amadis marcha droit au perron, y prit les deux couronnes, les porta à la belle Grassinde, et, armé d'une nouvelle lance, il alla se placer au bout de la lice, attendant. Aucun chevalier romain ne vint pour succéder à Salluste, de peur, sans doute, d'avoir le même sort. Il envoya vers Lisvart la même demoiselle qui avait déjà parlé à ce prince.

— Sire, dit-elle, le chevalier Grec qui, dans son cœur, vous est attaché, vous supplie d'empêcher vos chevaliers de se mêler d'une querelle qu'il désire terminer contre les Romains seuls.

— Assurez le chevalier Grec de ma part, répondit le roi, que la haute idée qu'il vient de me donner de sa valeur me fait regretter qu'il ne soit pas du nombre de mes sujets, dont aucun ne se présentera contre lui!

La demoiselle ayant rapporté cette réponse à Amadis, ce vaillant chevalier dit à la reine Grassinde :

— Madame, je vois que personne n'ose plus vous disputer la palme de la beauté. Ces deux couronnes sont donc à vous; recevez-les, madame, comme le don qui m'acquitte envers vous...

Heureux d'être enfin libre de se consacrer exclusivement à Oriane, Amadis, pour continuer l'œuvre qu'il avait si bien commencée, alla porter son écu sur le perron de marbre.

— Puisque personne, dit-il d'une voix haute, ne se présente plus pour disputer le prix à la belle Grassinde, voyons si je trouverai des Romains assez braves pour toucher à cet écu... Je défie les deux plus renommés d'entre eux d'oser s'y hasarder en me présence!...

Ce défi ne pouvait manquer d'exciter une grande rumeur parmi les chevaliers romains. Cependant ils restèrent longtemps indécis. Gradamor, le plus vain d'entre eux, remis à peine de son combat contre Florestan, entraîna le jeune Lasanor, et tous deux, sortant fièrement des rangs, s'avancèrent vers l'écu d'Amadis. Lasanor se contenta de le toucher légèrement du fer de sa lance; mais Gradamor, plein d'audace et de colère, frappa dessus de toutes ses forces et le mit en morceaux.

Le chevalier Grec, outré de cette insulte, ne se donna pas même le temps de prendre un nouveau bouclier. Il fondit sur les deux Romains la lance en arrêt, reçut leur atteinte sans perdre les arçons, enleva de sa selle Lasanor qu'il atteignit, et, poursuivant Gradamor à grands coups d'épée, il l'étourdit par leur pesanteur et leur continuité, au point de le forcer à tomber évanoui sur le sable... Puis, comme le jeune Lasanor commençait à se relever, il courut sur lui et l'étendit auprès de Gradamor; et, les saisissant tous les deux de sa main puissante, il leur arracha leurs heaumes et fit mine, comme tout à l'heure avec Salluste, de leur donner la mort du même coup...

Lors, le jeune Esplandian, qui s'était avancé pour voir ce combat, fut vivement impressionné par le spectacle de ces deux chevaliers menacés de mort.

— Ah! sire chevalier, s'écria-t-il en tendant les bras vers Amadis, accordez-moi la vie de ces deux chevaliers qui vous crient merci!...

La beauté d'Esplandian, le son de sa voix, un tressaillement étrange que ressentit en ce moment Amadis, suspendirent le coup qu'il s'apprêtait à donner.

— Cher enfantelet, lui répondit-il, je vous accorde leur vie, puisque vous me la demandez d'une voix si douce... seulement en échange, vous me direz qui vous êtes, n'est-ce pas?...

Esplandian, qui ne se connaissait pas lui-même, était très embarrassé de répondre, lorsque le comte Argamon s'avançant, prit la parole pour lui, et, se servant du langage grégeois avec Amadis, qu'il croyait n'en pas connaître d'autre, il lui raconta tout ce qu'on savait à la cour de Lisvart sur cet enfant. Amadis désira voir les caractères imprimés sur sa petite poitrine, et son étonnement fut extrême en les apercevant. Pressé de retourner auprès de Grassinde, il serra tendrement Esplandian dans ses bras, en priant le ciel de veiller sur tous les jours de sa vie comme il avait veillé sur ceux de son enfance.

La princesse Grassinde était satisfaite. Amadis fit replier les pavillons, et reprit avec elle et sa suite le chemin de leur navire, mais en ayant soin de laisser là Angriote et Bruneo pour soutenir le vieux Grumedan contre les attaques des Romains, qui restèrent cois.

CHAPITRE XXVII

Comment le roi Lisvart envoya quérir Oriane pour la livrer aux Romains, et de ce qu'il arriva.

Oriane était à Mirefleur, on le sait. Son père, qui voulait la livrer aux Romains, envoya pour la quérir Giontes son neveu et deux autres chevaliers avec lui, en leur recommandant, sur leur vie, de ne laisser personne lui parler en quoi que ce fût.

Par quoi Giontes, exécutant le commandement du roi, emmena avec lui Sadoce et Lasanor, lesquels, arrivés à Mirefleur, firent apprêter une litière pour transporter Oriane, tant cette princesse était faible d'avoir pleuré et veillé.

Lors, on se remit en chemin pour revenir à la cour du roi. Oriane allait devant, accompagnée de la reine Sardamire et de plusieurs autres demoiselles. Giontes, Sadoce et Lasanor chevauchaient çà et là. Ils étaient sur le point d'atteindre Tagades, et



approchaient d'une très belle fontaine qui sourdait d'entre une infinité d'arbrisseaux, lorsqu'ils aperçurent dans le taillis un chevalier prêt à combattre. Il portait l'écu de sinople et une lance en laquelle pendait une banderolle de semblable couleur.

— Va dire à ceux qui gardent madame Oriane, cria-t-il à son écuyer, que je les prie, par courtoisie, de me laisser l'entretenir quelques instants. Autrement, je ferai malgré ce que je ne puis faire de bon gré!...

— Ami, retourne dire au chevalier qui t'envoie qui ni lui ni personne ne peut parler à madame Oriane, et que s'il passe outre cette défense, il s'en trouvera certainement mal.

Oriane avait entendu. Elle dit à Giontes :

— Eh! beau sire, que vous importe donc que ce chevalier me parle? Peut-être m'apporte-t-il nouvelle agréable.

— Madame, répondit Giontes, le roi nous a commandé, sur notre vie, de ne laisser approcher âme qui vive de votre personne avant que vous ne soyez arrivée auprès de lui.

Au même moment, le chevalier inconnu, à qui son écuyer avait porté la réponse de Giontes, sortit en campagne et donna des éperons à sa monture qui arriva comme le vent sur le neveu du roi Lisvart. Ils se chargèrent l'un l'autre avec grande roideur, leurs lances volèrent en éclats, et bientôt le cheval de Giontes tomba à terre et son maître sous lui.

— Me laisserez-vous maintenant parler à la princesse Oriane? demanda le chevalier Vert à son adversaire, qui essayait de se retirer de dessous son cheval.

— Par ma foi, répondit Giontes, si vous le faites, ce sera bien malgré moi et par l'infortune seule arrivée à mon cheval...

Comme il finissait ces mots, Sadoce, son compagnon, cria au chevalier Vert :

— Gardez-vous de moi, à présent, beau chevalier indiscret!...

Le chevalier Vert fit de celui-ci ce qu'il avait fait du précédent : il le désarçonna. Ce que voyant Lasanor, pensant venger ses deux compagnons, il coucha sa lance contre l'inconnu, espérant le surprendre. Mais gauchissant au coup l'un de l'autre, ils se chargèrent avec si grande force, que Lasanor se rompit le bras et demeura tout étourdi sur son cheval qui continua à courir.

Le chevalier Vert se prit à rire, et s'approcha d'Oriane qu'il salua humblement.

Oriane, qui pensait avoir affaire à Amadis, se leva de sa litière et fit bon visage au vainqueur de ses trois conducteurs.

— Madame, lui dit-il en lui présentant une lettre, Agraies et Florestan se recommandent bien humblement à votre bonne grâce. Ils m'ont envoyé vers vous pour vous faire tenir cette lettre et vous demander si vous avez quelque chose à leur dire... Je m'en retourne vers eux avec la plus grande diligence, assuré que je suis que, malgré mon peu de valeur, ils auront besoin de moi avant que leur entreprise prenne fin.

— Vous faites inutilement de la modestie, chevalier, car vous venez précisément de nous donner de belles preuves de votre vaillance. Aussi suis-je désireuse de savoir votre nom, afin que je m'en souvienne et vous sache gré chaque fois que cela viendra à propos.

— Madame, répondit le chevalier Vert, j'ai nom Carnate du Val-Craintif. J'ai toute ma vie désiré de vous faire service, l'occasion s'en présente, j'en suis heureux... Sur ce, madame, permettez-moi de prendre congé de vous.

Et il s'éloigna, pendant que les trois conducteurs d'Oriane s'en revenaient vers elle clopin-clopant.

On reprit le chemin de Tagades. Oriane fit entrer Mabile en sa litière pour lui tenir compagnie et surtout pour lire avec elle la lettre de Florestan. Celui-ci lui mandait que Gandalin et Ardan-le-Nain étaient arrivés en l'Ile Ferme, où se devait trouver leur maître dans huit jours, et où il allait lui-même attendre, avec maints autres chevaliers, l'heure de son embarquement pour Rome, l'heure qui serait fatale à ses ravisseurs. Florestan la priait, en conséquence, de prendre courage et de se réjouir.

Cette lettre fut lue et relue cent fois en chemin par les deux princesses. Mais, quand elles se virent près du logis du roi, nouvel ennui maîtrisa la grande aise qu'elles ressentaient, parce qu'elles s'imaginaient que les chevaliers de l'Ile Ferme ne se tireraient peut-être pas bien de leur entreprise.

Oriane, une fois à terre, se retira en sa chambre sans aller vers celle de la reine comme elle en avait coutume, et prétexta pour cela qu'elle avait mal. De quoi le roi averti la vint trouver, accompagné seulement du roi Arban de Norgales.

Quand Oriane eut aperçu son père elle se leva et, se jetant à ses genoux, elle s'écria dolentement :

— Hélas! Sire, pour l'honneur de Dieu, regardez un peu en pitié votre tant désolée fille! Ne lui soyez pas moins favorable que vous n'êtes envers les plus simples demoiselles de votre royaume! Est-il possible qu'oubliant votre vertu familière, la bonté, vous voulez me faire pis que vous ne fîtes jamais à personne?... J'ai su que vous me vouliez envoyer vers l'empereur de Rome pour être sa femme. Mais si vous me contraignez à cela, vous ferez très grand péché, car ce sera malgré moi, et d'ailleurs je serai morte avant l'heure de cet odieux sacrifice!... Vous aurez été homicide de votre propre sang!...

— Ma mie, répondit le roi, les pères savent mieux que les filles ce qu'il convient de faire en telle occurrence. Vous pleurez aujourd'hui, vous me remercierez demain.

Et il s'en alla. Il avait à peine eu le temps de disparaître, et Arban de Norgales se disposait à l'imiter, lorsque Oriane tomba évanouie sur le plancher.

— Sire! Sire! cria Arban de Norgales.

Lisvart revint à contre-cœur. Il n'aimait pas ces momeries de jeune fille. Mais quand il vit Oriane étendue sur les dalles de la chambre, quasi morte, il comprit que l'affaire était sérieuse, et il s'empressa autour d'elle, avec Mabile, pour la relever.



— Ma mie, ma mie! lui dit-il. Revenez à vous!... Parlez-moi!...

Mais Oriane ne remuait ni pied ni main. Toutefois, à force de vinaigre et d'eau froide, on lui fit revenir le cœur.

— Ayez pitié de moi, Sire, ayez pitié de moi! murmura-t-elle en rouvrant les yeux et en apercevant son père.

— Ma mie, vous m'embarrassez... Que voulez-vous donc que je vous fasse?...

— Sire, avisez vous-même... Mais je vous jure que jamais Rome ne me verra... Je me jetterai dans la mer avant d'y arriver... Vous serez ainsi cause de deux maux ensemble : le premier, de l'inobédience que je commettrai envers vous contre mon gré; l'autre, de l'homicide que votre fille fera en sa propre personne. Par ainsi, vous qui êtes renommé par tout le monde comme prince benin et miséricordieux, vous serez tenu désormais pour le roi le plus cruel et le plus impitoyable qui soit!...

— Ma mie, répondit Lisvart, vous êtes une personne sage et vous finirez par comprendre vos intérêts... Votre mère vous dira ce que j'ai résolu de faire... Par ainsi ne vous déconfortez donc pas comme vous faites en ce moment... Faites bonne chère et menez grande joie, au contraire!... Je travaille pour votre bonheur : ne travaillez pas, vous, pour ma honte!... Quand je vous dis que vous aurez peut-être ce que vous demandez, cela doit vous suffire, il me semble!...

Le roi ne lui fit cette dernière promesse que parce qu'il avait le cœur navré et si serré de pitié qu'il ne pouvait plus parler.

La reine survint sur ces entrefaites, et fut bien ébahie de voir sa fille en cet état. Elle le fut davantage encore, lorsqu'Oriane, impressionnée par son arrivée, s'évanouit derechef, ce qui permit à Lisvart de se retirer, laissant les femmes autour d'elle.

La dolente Oriane, à la voix de sa mère, recouvra la parole et, ouvrant ses yeux gonflés de grosses larmes, elle se prit à regarder Brisène d'un air attristé.

— Qu'avez-vous donc, chère fille? Comment vous trouvez-vous?... lui demanda la reine, inquiète.

— Hélas! madame, répondit Oriane, le portement que j'ai est meilleur qu'il ne serait besoin.... La mort est maintenant tout ce que je désire... puisque je suis abandonnée du roi et de vous, de mon père et de ma mère, c'est-à-dire des seules personnes qui devraient me protéger!...

— Ma mie, reprit la reine, le roi vous aime tant qu'il ne pense qu'à votre bien. Pourquoi donc vous tourmentez-vous ainsi?

— Vous trouvez donc, madame, ce bannissement à mon avantage? demanda Oriane. Pourquoi dites-vous que le roi m'aime, puisqu'il se montre impitoyable envers moi et veut me faire épouser contre le gré de mon cœur?...

CHAPITRE XXVIII

Comment les plaintes d'Oriane, à propos de son mariage avec l'empereur Patin, forçaient tout le monde à s'occuper d'elle.

Pendant que la mère et la fille devisaient ainsi ensemble de la chose qui leur tenait le plus au cœur, le roi causait de cette même chose avec son oncle Argamon, en se promenant avec lui de long en large dans le jardin du palais.

Argamon, une dernière fois, voulut tenter de ramener son neveu à des sentiments plus conformes à son état de père. Mais Lisvart, pour la dernière, lui dit :

— Mon oncle, ce propos a été assez démené; n'en parlez plus, si vous voulez me faire plaisir.

Et, lui tournant le visage, il le laissa seul pour aller vers Salluste Guide et Brandadel qui survenaient .

— Or ça, leur dit-il, ma fille est arrivée, mais elle se trouve un peu mal... Vous la verrez demain en bonne santé.

— Sire, demanda Brandadel, quand vous plaira-t-il de nous la livrer pour l'ammener à notre maître?

— La semaine prochaine, répondit Lisvart.

Et sur l'heure ils allèrent se mettre à table.

Pendant le repas, ceux qui voulaient combattre Grumedan se présentèrent en disant au roi :

— Sire, vous connaissez les propos qu'a tenus ce vieux rêveur de Grumedan; nous venons vous prier de nous octroyer de présenter le combat pour demain, car nous avons hâte de punir ces injures.

Grumedan rougit de colère en entendant ces paroles et voulut répondre, mais le roi l'en empêcha en lui disant à lui-même :

— Grumedan, vous vous êtes toujours montré sage et prudent dans vos paroles; je vous prie, dissimulez pour cet instant et répondez seulement au combat que demandent ces chevaliers.

— Sire, répondit Grumedan, je ferai comme il vous plaira, et demain je serai au camp, prêt à venger l'insulte qui m'est faite en votre présence.

Le roi se leva de table, et demanda à Grumedan quels étaient ceux qu'il avait choisis pour être des siens.

— Sire, répondit le vieux chevalier, j'ai d'abord mon droit; si Galaor arrive demain, nous serons deux; mais s'il ne vient pas, je les combattrai tous trois l'un après l'autre.

— Cela ne peut être, dit le roi, le combat annoncé est de trois contre trois; ils sont forts et jeunes, et vous déjà caduc et sans vigueur, ce qui me fait craindre pour vous.

— Sire, répliqua Grumedan, Dieu y pourvoira,

lui qui hait la présomption dont sont habillés ces chevaliers, et au pis aller j'ai deux parents qui ne refuseront pas de mourir en m'aidant contre eux.

— Ecoutez, fit le roi, je me déguiserai et ferai notre second; à nous deux nous en viendrons à bout. Vous avez hasardé votre vie pour moi, il est juste que je vous rende la pareille; mon bras est assez raide pour soutenir votre querelle.

Mais Grumedan ne consentit pas à ce dévouement du roi, et fit avertir ses deux parents qui le remercièrent affectueusement de l'honneur qu'il leur fesait, en les choisissant pour compagnons contre les trois Romains.

Grumedan demeura en oraisons jusqu'au lendemain, et commençait à s'armer lorsque survint la demoiselle de Grassinde, qui portait l'une des plus belles épées du monde; elle salua Grumedan et lui dit :

— Voici, de la part du chevalier Grec, qui vous aime et estime, une épée déjà teinte du sang des Romains; acceptez de plus l'aide de deux amis de ce chevalier, sans en prendre d'autres, car il vous les adresse, les connaissant pour les meilleurs qui soient.

Grumedan ceignit aussitôt l'épée, remerciant le chevalier Grec de sa bonté.

— Les deux compagnons vous attendent, dit la demoiselle, prêts à combattre quand il vous plaira; ne tardez guère, car les trois chevaliers romains ont l'air de vouloir montrer toute leur science.

Grumedan enfourcha le cheval que Florestan lui avait donné et se rendit au lieu du combat; il trouva les deux chevaliers, qu'il salua, en leur disant :

— Je ne sais qui vous êtes, mais ce que vous faites pour moi m'oblige à vous estimer comme mes meilleurs amis tant que je vivrai.

Tout-à-coup ils virent entrer au camp les trois Romains avec trompettes et clairons, faisant un bruit à tout rompre.

Le roi monta sur une estrade et aperçut Grumedan ainsi que la demoiselle, mais il ne reconnut pas les deux chevaliers qui se présentaient de la part de son ami. Il appela la demoiselle qui lui annonça qu'ils étaient amis du chevalier Grec, et que Grumedan ne les avait connus qu'au moment où elle les avait amenés pour lui servir d'aide.

— Vraiment, dit le roi, le chevalier Grec a beaucoup fait pour lui.

Alors les trois chevaliers romains crièrent à haute voix près de l'estrade :

— Sire, ne soyez pas mécontent si nous avons résolu d'emporter à Rome les têtes des trois chevaliers qui nous veulent combattre, spécialement celle de don Grumedan, ou priez-le de se dédire en avouant que nous, Romains, sommes les meilleurs chevaliers du monde.

— Faites, répondit le roi, et que le vainqueur traite son ennemi ainsi que bon lui semblera.

Les chevaliers partirent et les dames arrivèrent pour voir le passe-temps, accompagnées de Guillan-le-Pensif et Cendil-de-Ganotte, tous deux à peine valides.

La reine craignait pour Grumedan une mauvaise fortune, Guillan la rassura, et lorsque le combat commença, elle aurait volontiers assuré la défaite des Romains.

Or, il advint dans cette rencontre ce qu'on n'avait pas encore vu à la cour du roi Lisvart, car les trois Romains furent désarçonnés sans que nul des autres perdît l'étrier.

Bruneo de Bonnemer, Grumedan et Angriotte mirent pied à terre, et, se couvrant de leurs écus, fondirent sur les Romains. Angriotte les plaisanta durement, et à leur allure on voyait la colère précipiter leurs mouvements.

Grumedan était au milieu de l'affaire portant de beaux horions, mais couvert de blessures; il fit reculer les Romains avec ses deux amis, si bien que Maganil tomba à la renverse.

Bruneo lui arracha l'armet qu'il jeta au pied de l'estrade d'où la reine et les dames regardaient; lors Maganil commença à crier demandant pitié à son vainqueur qui feignait de ne pas comprendre.

—Je ferai, seigneur, disait Maganil, ce que vous voudrez et suis prêt à confesser que j'ai menti. Les chevaliers romains ne sont en rien comparables à ceux de la Grande-Bretagne.

La reine et Guillan entendirent ces paroles et prièrent le chevalier Grec de pardonner.

Lors Bruneo se leva de dessus Maganil et courut vers Grumedan qui avait abattu le second et lui avait fait promettre soumission.

Le troisième Romain avait tant perdu de sang qu'Angriotte, son adversaire, le vit choir à ses pieds privé de vie. Angriotte le prit par la jambe et le traîna hors du camp.

Cependant Grumedan remonta à cheval, et se retira dans son logis pour faire panser ses plaies.

Bruneo et Angriotte, sans ôter leurs armets, craignant d'être reconnus, allèrent devant le roi et lui dirent :

— Sire, nous prendrons congé de vous pour retourner en la compagnie du bon chevalier Grec; s'il vous plaît de lui mander quelque chose, nous le lui dirons de bien bon cœur.

— Dieu vous conduise, répondit le roi, vous avez montré que vous n'étiez pas apprentis en tels combats, et Grumedan vous est grandement obligé.

La demoiselle pria le roi de lui accorder de lui parler à lui seul, et elle commença à prendre la défense d'Oriane et implorer la clémence du roi pour cette pauvre princesse affligée de toutes les façons.

Le roi ne put s'empêcher de trouver raisonnable le discours de la demoiselle, qui partit avec les deux chevaliers vers la mer, où un brigantin, envoyé par Grassinde, les attendait.

Ayant su que Lisvart voulait livrer sa fille aux Romains sous sept jours ou huit, ils se hâtèrent de retrouver le chevalier Grec pour le lui apprendre.

Agraies, Florestan et autres chevaliers vinrent au port de l'Ile Ferme les recevoir avec grande démonstration de joie, Amadis surtout, que ses amis avaient rejoints en route, reçut des marques d'affection telles que Grassinde ne savait qu'en penser. Amadis fut obligé de lui dire :



— Madame, ne soyez pas mécontente si je vous ai célé mon nom jusqu'ici. Je me nomme Amadis de Gaule. Vous m'en avez parlé quelquefois. Tous ceux-ci sont mes parents, mes amis, tous comme moi à votre service.

— C'est à moi de s'excuser, fit Grassinde, d'avoir traité en simple chevalier errant un prince aussi célèbre que vous. Mais c'est un peu de votre faute.

On entra au palais d'Apollidon où les tables étaient dressées. Angriotte raconta le combat avec les Romains, et avertit Amadis que le roi avait résolu de livrer sa fille aux ambassadeurs de Rome sous trois jours.

Amadis fut très ému à cette nouvelle, craignant de n'être pas assez prêt pour la secourir ou d'être laissé seul dans une affaire contre le roi Lisvart. Il en parla d'une façon détournée pour connaître les dispositions de ses amis, et ajouta :

— Vous devez vous souvenir du serment que nous fit faire la reine Brisène dans l'assemblée qui fut tenue en la ville de Londres. Nous jurâmes tous de ne souffrir aucun tort fait à dame ou demoiselle qui nous en instruirait. Pouvons-nous laisser enlever ou bannir des dames? Je veux, en ce qui me regarde, occuper mon bras et mes vaisseaux à délivrer ces pauvres demoiselles, entre lesquelles je n'en sais de plus dolentes qu'Oriane, Olinde à qui on veut donner Salluste Guide pour mari, et même ma cousine Mabile qui devait être la compagnie d'Oriane et non exilée à Rome.

Agraies, qui portait un véritable amour à Olinde, répondit :

— Je ne sais qui peut retarder une aussi gentille entreprise, car depuis longtemps nous trouvons que le roi Lisvart méconnaît tous les devoirs que sa fortune lui commande. Pourquoi a-t-il envoyé ma sœur en pays étranger? Le royaume d'Ecosse n'est-il pas assez grand pour la recevoir? Par Dieu, cette façon d'agir est si hors de raison qu'il est temps de se venger.

— Seigneurs, fit Quadragant, je suis quant à moi prêt à partir quand il plaira à la compagnie; car si nous hasardons quelquefois nos vies pour peu d'occasion, nous avons aujourd'hui bien raison de ne pas nous épargner; n'est-il pas vrai, mes amis?

Chaçun alors voulut mourir pour cette cause, et l'on s'occupa de pourvoir à garder le détroit de la mer Méditerranée pour empêcher le passage des Romains.

— Embarquons-nous demain, s'écria Amadis, et prenons les devants!...

Cette résolution fut prise de suite, Grassinde présente; elle pensa élever encore leur courage en disant :

— Sur mon Dieu, votre entreprise est grande et louable, car outre le bien que vous ferez à celles que vous allez secourir, vous montrerez la route à tous les autres bons chevaliers qui ne permettront plus que l'on fasse tort à dame ou demoiselle quelconque. Toutes celles qui viendront d'ici à cent ans et plus devront vous savoir gré de votre but.

— Madame, répondit Amadis, Dieu nous fasse la grace d'exécuter notre entreprise comme nous le désirons, et, s'il vous plaît, pendant notre absence, restez ici en compagnie d'Isanie, gouverneur de cette île, qui vous obéira comme à moi-même.

— Monseigneur, répartit Grassinde, vous pouvez disposer de moi et des miens ainsi que bon vous semblera.

Amadis la remercia humblement, et commanda que chacun se tînt prêt pour entrer le lendemain dès l'aube du jour aux navires qu'Agraies et Florestan avaient fait armer, suivant ce qu'il leur avait commandé par Gandalin.

Le jour suivant, tout le monde étant embarqué, les vaisseaux déployèrent leurs voiles et disparurent bientôt dans la direction de la Grande-Bretagne.

CHAPITRE XXIX

Comment le roi Lisvart, après une dernière tentative, livra aux ambassadeurs de l'empereur sa fille Oriane et autres demoiselles pour les conduire à Rome.

Ce jour était enfin venu où le roi Lisvart devait livrer sa fille aux envoyés romains pour qu'ils la conduisissent à l'empereur Patin. Il persistait dans cette résolution sans qu'il fût possible à personne de l'en distraire. Ni l'importunité de la reine, ni les remontrances de ses chevaliers, ni la propre pitié qu'il ressentait pour la douleur fausse ou vraie d'Oriane, rien n'avait fait. Cependant, pour avoir raison du refus obstiné de cette dernière, il se résolut à aller la trouver dans sa chambre.

— Ma mie, lui dit-il en la prenant par la main et en la faisant asseoir auprès de lui, jusqu'à ce dernier événement, vous vous êtes toujours montrée obéissante à mon vouloir : pourquoi ne continuez-vous pas cette excellente tradition d'obédience? Vous vous mélancolisez hors de propos, à ce que je vois, sur le mariage que je vous ai préparé, ce dont je m'ébahis fort... Croyez-vous donc que je voulusse vous forcer jamais à une chose qui ne tournât pas à votre profit et à votre honneur? Me supposez-vous donc de mauvaise nature envers vous!... Je vous jure ma foi que l'amitié que je vous porte est si certaine, que j'ai encore plus de regret à votre éloignement que vous n'en avez vous-même... Par ainsi, ma mie, faites donc meilleur visage et meilleur cœur... Réjouissez-vous, comme faire vous devez, d'être la femme du plus grand prince du monde... Si vous faites cela, outre l'estime qui en rejaillira sur vous, vous réjouirez d'autant votre père qui est si triste de votre ennui!...

Mais, durant ce propos, Oriane avait le cœur si

serré qu'elle n'eût pu faire sortir une seule larme de ses yeux. Comme une femme outrée de son mal, et voyant qu'il n'y avait plus de remède, elle répondit bientôt au roi, d'une parole hardie et assurée :

— Sire, vous avez, à ce que je vois, résolu d'une manière irrévocable mon mariage avec l'empereur de Rome... Permettez-moi donc de vous dire que vous avez fait là l'une des plus grandes fautes que prince terrestre saurait faire ; car, premièrement, je n'aimerai jamais de ma vie, au grand jamais, le mari que vous me donnez là contre le gré de mon esprit. Je croyais vous l'avoir fait suffisamment entendre l'autre jour ; il paraît que je me suis trompée... je le regrette, parce que cela me force à me répéter et à me trouver une seconde fois en désaccord avec vous, qui êtes mon père... Je vous le répète donc : jamais Rome ne me verra, parce que j'ai l'intention de me jeter en chemin dans la mer, aimant mieux me livrer ainsi à la merci des poissons que de me livrer à un mari pour lequel je ne me sens dans l'âme nulle affection, malgré le commandement que vous m'avez fait à ce sujet... Je ne sais vraiment pas, à dire tout, ce qui a pu vous induire à fabriquer ce mariage qui a toutes mes répugnances, à moins que ce ne soit pour en avantager d'autant ma sœur Léonore, et par le désir que vous avez d'en faire votre unique héritière... Quoi qu'il en soit, Sire, Dieu qui est juste ne permettra pas que vos intentions à cet égard viennent à effet, ou c'est qu'alors ma mort sera décidée par lui, dans une mystérieuse vue devant laquelle je m'incline respectueusement d'avance, parce que Dieu est le père infaillible, et que lui seul a le droit d'exiger des sacrifices comme celui-là...

Lisvart, en entendant sa fille lui tenir cet étrange discours, se sentit partagé entre la pitié et la colère mêlées ensemble. Ce fut la colère qui l'emporta.

— Vous faites la folle, ma fille ! s'écria-t-il. Mais si vous persistez longtemps encore dans cette irrévérence à l'égard de mon vouloir, au lieu de vous marier à l'empereur de Rome, je vous ferai épouser une tour où vous ne verrez de votre vie ni soleil ni lune !...

— Sire, répondit Oriane avec fermeté, vous ne sauriez me donner une prison qui me fût plus déplaisante que la cour de Rome, et ce sera me faire une grande grâce, je vous jure, que de me confiner en la tour que vous dites. A cela, je suis prête, non au mariage...

Lors se leva le roi, fort irrité, et il s'en alla trouver la reine à laquelle il dit :

— Madame, allez, je vous prie, vers votre fille et faites-lui une bonne fois entendre raison, car je veux qu'elle m'obéisse. Votre parole aura sans nul doute plus de succès que la mienne.

La reine, malgré qu'elle connût l'inutilité de cette tentative, alla vers Oriane qu'elle trouva plus contristée et plus éplorée qu'on ne saurait dire.

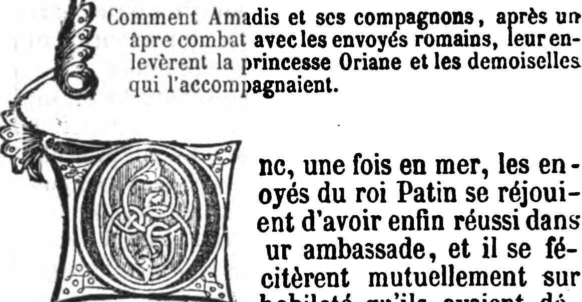
— Ma mie, lui dit-elle doucement, le roi est très courroucé contre vous à cause de votre désobéissance à ses ordres... Obéissez-lui, ma mignonne, car ce qu'il fait est certainement à votre avantage et pour votre unique bien...

— Ah ! madame, répondit Oriane de plus en plus dolente, je sens bien qu'il faut que je vous perde... Ma mort est prochaine, j'en suis assurée maintenant... Adieu, madame ma mère...

Disant cette parole, la pauvre Oriane tomba évanouie sur le plancher, et la reine en fit autant par la douleur que cela lui causait. Les demoiselles, à cette double chute, se mirent à pousser des cris perçants, si bien que le roi survint, pensant que sa fille s'était tuée. Mais, la trouvant en cet état, il jugea que c'était le moment de la faire enlever et porter au navire, ce qu'il ordonna incontinent sans avoir égard aux lamentations des femmes.

Oriane fut en conséquence enlevée par des bras robustes qui la menèrent, toujours pâmée, dans le navire qui devait la conduire à l'empereur Patin, et sur lequel montèrent bientôt les envoyés de ce prince, avec les demoiselles qui devaient prendre soin de la malheureuse princesse.

CHAPITRE XXX



Comment Amadis et ses compagnons, après un âpre combat avec les envoyés romains, leur enlevèrent la princesse Oriane et les demoiselles qui l'accompagnaient.

Donc, une fois en mer, les envoyés du roi Patin se réjouirent d'avoir enfin réussi dans leur ambassade, et il se félicitèrent mutuellement sur l'habileté qu'ils avaient déployée en cette grave et délicate occurrence.

Ils naviguaient tranquillement en pleine mer, et il y avait un assez long temps qu'ils avaient perdu de vue les côtes de Tagades, sans qu'Oriane s'en fût aperçue, lorsque bientôt vinrent droit sur eux une grande quantité de navires. Ils pensèrent d'abord que c'étaient des naufs marchandes et n'en firent pas d'autre cas. Mais, remarquant que ces navires se séparaient en trois bandes et s'approchaient d'eux à force de rames, ils jugèrent prudent de se préparer à la défense. Les trompettes sonnèrent et l'attaque commença. Le navire où étaient Agraies et Quadragant coupla à force de crocs celui du prince Salluste Guide, et ils entrèrent dedans. Amadis en fit autant de la nauf de Brandajel. Florestan et Garnate du Val-Craintif les imitèrent à propos de la nauf où étaient le marquis d'Ancône et l'archevêque de Tarente.

— Gaule ! Gaule ! criaient les compagnons d'Amadis.

Les Romains furent âprement menés. Beaucoup furent tués, les autres furent blessés.

— Où est madame Oriane ? demanda Amadis, l'épée levée sur Brandajel.

— Seigneur, vous la trouverez en cette chambre avec madame Mabile.

Amadis n'en voulait pas savoir davantage. Le

navire sur lequel il se trouvait était débarrassé ou à peu près : il alla droit à la chambre qui lui était indiquée, en ouvrit la porte et tomba aux genoux de sa maîtresse tant aimée. Oriane, alors, surprise d'une joie extrême, lui tendit les bras, l'accola avec une énergie sans pareille, et colla ses lèvres contre les siennes de façon à en pâlir de bonheur et à s'en trouver quasiment comme pâmée.

— Ah! mon ami, mon doux ami, mon tendre ami, murmura-t-elle sans pouvoir se décider à le lâcher; puisque vous voilà, je n'ai plus à craindre d'être emmenée par ces odieuses gens à leur odieux empereur!...

— Madame, répondit Amadis, l'une des plus grandes faveurs que le ciel m'ait jamais faites est celle-ci...

Il allait continuer; Mabile survint effarée :

— Mon cousin, vos compagnons sont en mauvaise passe : allez donc les secourir!

— Allez leur aider, dit Oriane, allez, mon ami, et revenez-moi bien vite!

Amadis sortit de la chambre et s'en alla sur le pont du navire pour voir où en étaient les choses, après avoir prié Angriote d'Estravaux de veiller sur sa chère Oriane.

Agraies, Quadragant, Landin de Fajarque et quelques-uns de ses compagnons, luttaient encore contre un navire romain, sur lequel se trouvait le prince Salluste, qui combattait vaillamment. Amadis fit approcher son navire de celui-là et sauta sur le tillac, à deux pas de Salluste, qui tomba sous ses coups : Agraies, qui lui en voulait, sachant qu'il emmenait sa mie Olinde avec d'autres dames de la suite d'Oriane, Agraies se pencha sur lui, lui arracha son armet et lui trancha la tête d'un coup d'épée. Les autres Romains furent terrassés de la même façon.

La victoire était décidément du côté des chevaliers de l'Ile Ferme, dont le premier soin, on le comprend, fut d'aller délivrer les dames prisonnières, lesquelles tremblaient comme la feuille sur l'arbre, Olinde entre autres. Olinde fut si aise de revoir Agraies, qu'elle lui sauta au cou et l'embrassa de bon cœur, ce dont ce chevalier, surpris autant que joyeux, la remercia en lui faisant la révérence et en lui disant :

— Madame, je vous supplie de me pardonner le tort que j'ai fait au prince Salluste, qui vous avait si bien choisie pour sa mie, en me vengeant de lui au tranchant de mon épée.

— Mon ami, répondit Olinde, je ne sais pas ce qui le mouvait à m'aimer tant, vu que jamais homme ne m'inspira moins d'amitié que lui... S'il est mort, tant pis pour lui, je n'espère pas avoir le temps de le pleurer cette année...

Le combat étant terminé, Amadis donna l'ordre qu'on retournât en l'Ile Ferme, où Oriane demandait à être conduite, pour attendre sa réconciliation avec le roi son père.

—

CHAPITRE XXXI

Du grand deuil que fit la reine Sardamire, après la mort du prince Salluste Guide; et de l'arrivée de la princesse Oriane en l'Ile Ferme.

Pour qui a lu les précédents livres, *traitant de* ces aventures extraordinaires, il y a souvenir de ce qui arriva à la princesse Oriane, laquelle fut livrée par le roi Lisvart, contre le gré et l'opinion des princes et seigneurs de son royaume, aux ambassadeurs de l'empereur de Rome. On se souvient aussi qu'Oriane, et les dames qui l'accompagnaient, furent délivrées par Amadis, l'armée des Romains détruite, Brandajel de Roques fait prisonnier, ainsi que le marquis d'Ancône, l'archevêque de Tarente et plusieurs autres.

Cette déroute fut si complète, que tout le monde y trouva la mort ou la captivité.

Mais après le conflit passé, Amadis, pour couvrir ses amours avec Oriane, rentra discrètement sur son navire; il visita les autres vaisseaux et arriva à celui d'Agraies où les Romains pleuraient la perte du prince Salluste Guide, sans qu'il fût possible de les apaiser.

Amadis fit mettre en un cercueil la dépouille de ce prince, en attendant que la sépulture pût lui être donnée à terre.

Les Romains se prirent à pleurer de plus belle, au point que la reine Sadamire les entendit, et se mit à déplorer leur malheur qui l'atteignait aussi; elle donna un libre cours à ses tristes réflexions.

Mabile, qui avait conservé toute son énergie, vint trouver la reine et la consola de son mieux.

— Fortune est changeante, lui dit-elle, et s'il est advenu que l'armée de l'empereur soit défaite, et vous à présent ès-mains des chevaliers de l'Ile Ferme, s'ensuit-il que vous deviez vous abandonner au désespoir? Le prince Salluste est mort, mais vos pleurs ne le peuvent ramener à vie; ce sont là choses communes à la guerre.

— Si vous sentiez la douleur qui me presse, lui répondit la reine, vous me plaindriez plus que vous ne faites; je vois bien que vous dites la vérité, mais il m'est impossible de me commander à moi-même qui suis imparfaite; aidez-moi ainsi que les autres dames à plaindre mon malheur irréparable.

— Madame, reprit Mabile, si vous deviez être consolée par notre douleur, toutes nous nous y emploierions; mais de grâce, mettez fin à vos pleurs que le temps et la raison feront cesser par leur puissance.

La reine apaisa son chagrin peu à peu; Amadis ordonna de hausser les voiles, pour tirer droit sur l'Ile Ferme où ils arrivèrent le troisième jour.

Gandalin s'en fut avertir Grassinde monté sur un bateau.

Grassinde fut enchantée de toutes ces conquêtes,

surtout de celle d'Oriane qu'elle désirait connaître par dessus tout. Elle mit ses plus beaux atours et vint au devant de la flotte sur une nacelle.

— Quelle est donc cette dame qui s'en vient vers nous? demanda Oriane à Bruneo.

— Je pense, répondit Bruneo, que c'est Grassinde, celle qui a obtenu par le seigneur Amadis le prix de beauté sur toutes les belles filles de la cour du roi votre père. C'est la plus sage dame que j'aie connue de ma vie. Elle nous a comblés de soins pendant notre séjour en son pays.

A ce moment, Grassinde abordait le vaisseau; Angriote l'aida à monter, et la présentant à Oriane:

— Madame, voici celle de qui mon seigneur Amadis, Bruneo et moi tenons la vie.

A cette parole, la princesse Oriane et Grassinde se firent la révérence et s'embrassèrent, puis ayant débarqué, elles prirent le chemin du palais d'Apollidon, montées sur des haquenées richement harnachées, sous l'escorte des chevaliers.

En cheminant, elles s'entretinrent du nouvel honneur qu'Amadis avait eu sous le nom du chevalier Grec à la cour de Lisvart, et Oriane ne put s'empêcher de dire :

— Je vous promets, madame, que si j'en eusse été avertie j'eusse pris part à votre bonne fortune, mais je ne le connus qu'après l'événement.

— La fortune m'a servie en cela, répondit Grassinde, car votre présence m'eût ravi la couronne qu'Amadis a conquise pour moi en votre absence.

Amadis s'était si fort approché pendant cette conversation, que Grassinde eut peur de l'avoir offensé en parlant ainsi; elle s'excusa en lui disant :

— Mes yeux ne virent jamais objet plus parfait qu'Oriane, c'est pourquoi je viens de parler d'elle avec autant d'affection et d'éloges.

Amadis sourit avec satisfaction et répliqua :

— Je serais mal venu de prendre en mauvaise part l'honneur que vous faites à madame Oriane, car elle le mérite à cause de son incomparable vertu.

Oriane, un peu honteuse de si grande louange, ne put empêcher son visage de se colorer vivement, mais la condition où elle se trouvait lui fit dire à Grassinde :

— J'accepte le bien que vous dites de moi, mais je vous assure que je désirerai toute ma vie votre bonheur, autant que peut le faire une simple demoiselle déshéritée, comme vous me voyez.

Ils arrivèrent ainsi au palais d'Apollidon, où la princesse Oriane fit son entrée en grand appareil.

CHAPITRE XXXII

Description de l'ignographie et plan du palais qu'Apollidon avait fait construire en l'Ile Ferme.

Le plan de ce magnifique palais, ainsi que du jardin qui y attenait, était quadrangulaire. Il contenait en longueur six cent vingt-cinq toises, et, en largeur, trois cent soixante et quinze, à prendre la toise pour six pieds, le pied de douze pouces, et le pouce de six grains d'orge. Il était clos d'une haute muraille de marbre noir, avec colonnes doriques de marbre blanc.

Au fond de ce plan était assis le palais, qui avait en son carré cent quarante et une toises. Aux quatre coins étaient élevées quatre grosses tours, l'une de pierre d'azur, l'autre de pierre d'iris, la troisième de grisolite, et la quatrième de jaspe, lesquelles avaient en leur diamètre huit toises, deux pieds, trois pouces. En chacune de ces tours il y avait deux chambres, quatre garde-robes et autant de cabinets, en ce compris la Chambre Défendue.

Cette dernière, la plus excellente de toutes, avait le lambris de licorne à culs-de lampe, renforcé de baume et de cèdre, le tout fait en mannequinage de fin or et en fleurons diversifiés par plusieurs sortes d'émaux. Le pavé était de grisolite en lacs d'amour, enrichi de corail et de cyprès taillé en écaille, avec des filets d'or. Les portes et les fenêtres d'ébène étaient enchâssées de moulures d'argent, avec les vitres de cristal. Les cloisons étaient étoffées d'agathes taillées en losanges, et représentaient une infinité de figures d'animaux. Au plafond pendaient deux lampes d'or enchâssées d'escarboucles qui donnaient une telle clarté à cette Chambre qu'il n'était besoin d'aucune autre lumière.

Mais toutes ces richesses n'étaient rien auprès d'un miroir de saphir blanc, le plus oriental que l'on vit jamais, lequel était assis sur une lame d'or, toute bordée et garnie de gros diamants, émeraudes, rubis et perles.

Entre ces quatre tours se trouvaient quatre grands corps d'hôtels d'un seul étage, faits en plateforme, de six toises de largeur, et tout en pierre de porphyre, avec colonnes doriques à chapiteaux d'or et à soubassement de bronze. Les architraves étaient de porcelaine, et les frises d'ivoire, avec une série de devises en marqueterie de topazes et de turquoises.

Vis-à-vis du portail de ce palais, Apollidon avait primitivement fait construire les perrons dont il vous a été parlé au début du second livre, lesquels joignaient l'arc des loyaux amants.

En passant outre, on entrait dans une belle cour de cinquante-trois toises carrées, pavée de jaspe, en carreaux brisés à la mosaïque. Là se trouvait un donjon de cinquante toises, au milieu duquel était une vis double de neuf toises de diamètre. Tout à l'entour se voyaient quatre autres somptueux corps d'hôtels de vingt toises de profondeur, séparés de tours non moins belles que les premières.

Ce donjon avait quatre étages sous une plateforme où étaient seize grandes salles. Le premier étage était de calcédoine, enrichi de colonnes d'albâtre. Le second étage était de marbre vert d'Alexandrie, avec colonnes de topaze. Le troisième était de marbre rouge grivelé, à colonnes d'ivoire. Le quatrième était de jacinthe, avec colonnes d'émeraude. Les planchers de ces étages étaient

de porcelaine, de cèdre, de cyprès, de céthin et autres bois incorruptibles. Chaque portail était d'albâtre, avec moulures, tympans et frontissonnes d'ambre et d'agathe, où étaient représentées maintes batailles et hautes actions, tant des Grecs et des Romains que des Gaulois. Et, au-dessus, se trouvaient les images de Priape, de Bacchus, de Mars, d'Apollon, ainsi que celles de Vénus, de Cérès et de Minerve, exécutées en marbre d'une excessive blancheur. Les moulures de chaque portail etaient d'aimant, et les portes d'acier, afin que ces dernières pussent se refermer d'elles-mêmes par la vertu de cette pierre.

Puis venait un jardin spacieux, planté par nature de toutes sortes de fleurs et bonnes herbes, au milieu desquelles était placée une fontaine dont l'eau jaillissait des seins d'une Vénus d'agathe, pour retomber dans une vasque de pierre d'azur. Cette Vénus, si bien sculptée qu'on l'eût crue vivante, tenait en sa main droite la même pomme qui avait été adjugée à cette déesse par le berger Pâris, sur le mont Ida, et d'où était sortie la lamentable guerre de Troie. Cette pomme fatale avait été dérobée à Vénus, sur l'instigation de Junon, par le moyen du jaloux Vulcain, et, par dépit, donnée à Agamemnon; puis, d'Agamemnon, elle était tombée de main en main jusqu'à Apollidon, qui l'avait trouvée dans le trésor du roi son père, avec la perle de Cléopâtre. Cette perle était attachée à l'oreille gauche de la statue d'agathe, avec un tel art qu'elle ne pouvait lui être enlevée avant que la belle, destinée à entrer dans la Chambre Défendue, eût bu de l'eau de cette claire fontaine. A l'autre oreille de la statue pendait l'anneau de Pyrrhus, dont Vespasien faisait si grand cas.

Ce jardin était clos de galeries doubles, de dix toises et demie de large, soutenues par arceaux sous grosses colonnes doriques de calcédoine et d'améthyste de trente pieds de haut.

Ces galeries étaient ornées de peintures excellentes représentant toutes sortes de vénerie, chasse et fauconnerie, ainsi qu'un certain nombre de gentilshommes, de dames et de demoiselles, couchés sur l'herbe fraîche et devisant ensemble en attendant le rapport du veneur que l'on voyait dans le lointain retourner sur la brisée du cerf avec ses limiers. Puis étaient peints en mannequinage les autres chiens de la meute, et les piqueurs courant à bride avalée, et tenant de si bonne grâce leurs trompes contre leurs bouches que l'on se persuadait quasi entendre l'air retentir. Puis encore, on voyait le cerf sortant de son fort, brossant les haies et les buissons, traversant la lande, la tête haute et la langue baissée, gagnant en diligence la source prochaine, tandis que les chiens sont en défaut par les ruses et les sauts qu'il a faits. Puis encore, on voyait ce noble animal sortir de l'étang, mis aux abois, les chiens lui pendant aux fesses, et finalement, en faisant curée. Puis enfin, à quelques pas de là, était peinte une laie qui venait d'abandonner sa bauge, traversant la forêt à travers les fourrés et les lévriers, ronflant, grognant et jetant par terre tout ce qu'elle rencontrait, et, finalement, atteinte par l'épieu du grand veneur.

Il y avait d'autres peintures encore, certes, et non moins excellentes. Mais les raconter nous mènerait trop loin. Nous signalerons seulement : les batailles de Sémiramis et de Ninus; la défaite d'Astiages par les Perses; la mort de Marchésie, reine des Amazones au pays d'Asie; la déconfiture de Cyrus par la reine Thomiris; les assauts d'Hercule contre Antroge et Otrera; la fuite de Vexores, roi d'Egypte, et infinités d'autres combats dignes de perpétuelle mémoire.

En sortant de là, on entrait dans le parc attenant au palais, lequel avait environ trois cents arpents d'étendue, avec montagne et vallon, et était planté de pins, de cyprès, de houx francs, de palmiers, de lauriers, d'orangers, de grenadiers, de citronniers et de myrtes, ornés des plus doux fruitages qui se puisse imaginer. Une infinité de petits ruisseaux serpentaient de ci de là, de manière à entretenir dans ces quinconces une fraîcheur permanente favorable au développement de la végétation, et dont, particulièrement, se trouvaient très bien les violettes, les marguerites, les muguets et autres fleurettes odoriférantes.

Là venait jardiner chaque année, au mois de mai, le Phénix, qui prit un tel plaisir à ce lieu qu'à la parfin les plumes lui en muèrent et furent précieusement recueillies par Apollidon, qui les appropria à un éventail composé d'un diamant assez large pour servir de miroir, ainsi que d'un rubis et d'une émeraude d'une prodigieuse grosseur. Cet éventail était une des singularités de l'Ile Ferme : Amadis la donna à Oriane le jour où elle se désembarqua.

Et afin que ce lieu si plaisant demeurât embelli de tout ce qu'il était possible, Apollidon y avait laissé deux licornes qui vivaient encore au moment où était venu Amadis et qui devaient vivre plus longtemps encore. Puis d'autres animaux moins rares, mais également intéressants, tels que civettes et muscs, qui parfumaient l'air, et, à foison, cerfs, daims, chevreuils, lièvres et lapins. Quant aux oiseaux, il est inutile d'en parler : il y en avait là des milliers qui s'y branchaient, y pondaient, y ramageaient de si bon cœur que c'était chose divine de les entendre dégoiser, spécialement le rossignol et le passereau. La cigogne y venait quelquefois aussi y construire son aire et y couver ses cigognets et ses cigognettes.

Au milieu de ce parc délectable, se trouvait un lac, alimenté par un ruisseau venant d'un haut rocher, et où le castor aimait à battre de la queue, en compagnie d'une infinité de cygnes, et autres oiseaux d'eau; ce qui ne contribuait pas peu à égayer le paysage. Mais ce qui l'égayait bien davantage encore, c'était la présence d'une gente sirène, laquelle on entendait continuellement chanter, et de si doux chants que les oiseaux s'arrêtaient parfois pour l'écouter et tâcher de ramager comme elle, sans pouvoir y réussir, bien entendu.

De ce lac sortaient une infinité de ruisseaux qui, par leurs méandres capricieux, arrivaient à former des îlots de verdure. L'un de ces îlots était un dédale de quatre arpents carrés, planté du plus précieux baume qui crût en Angady, lequel était

gardé par deux serpents de la race qui avait gardé les pommes d'or du jardin des Hespérides. Droit au milieu de ce dédale était un colosse de bronze doré, de la hauteur de vingt-six coudées, tenant en la main gauche, élevée au-dessus de sa tête, une lanterne de cristal, et, au devant, la verge brûlante encore avec laquelle Prométhée avait gardé le feu dérobé au ciel par lui. Ce fanal rendait tant de clarté, jour et nuit sans diminuer, que de cent lieues à la ronde les mariniers y prenaient leur adresse, comme ils faisaient au phare d'Alexandrie.

Toutes ces choses, et d'autres que nous ne mentionnons pas pour ne pas surcharger l'esprit des lecteurs, avaient été merveilleusement ordonnées par Apollidon, lequel était un des plus grands enchanteurs du monde. Mais tous ses enchantements devaient finir au moment même où la belle entrerait dans la Chambre Défendue...

Or, maintenant, gentils lecteurs, jugez donc si l'on pourrait facilement trouver aujourd'hui un palais comme celui où se logea Oriane, avec ses demoiselles, le jour même de son arrivée dans l'Ile Ferme! Elle avait été éblouie en entrevoyant ces splendeurs et ces merveilles : elle n'en put dormir de la nuit.

Ce qui ajouta encore à son insomnie, ce fut la pensée qui lui vint du mal qui pouvait résulter de l'entreprise d'Amadis. Aussi, dès le lendemain matin, envoya-t-elle dire à son amant et à ses chevaliers qu'elle avait à les entretenir sérieusement. Et, comme tous ces vaillants hommes-là n'avaient d'autre désir que celui de la bien servir et honorer, ils s'en vinrent incontinent à son mandement. La révérence faite, de part et d'autre, Quadragant prit la parole.

— Madame, dit-il, vous avez témoigné l'envie de nous entretenir : nous voici. Qu'avez-vous à nous commander, pour que nous nous empressions d'obéir?

— En bonne foi, répondit Oriane, je devrais humblement supplier, car il me siérait mal d'user de commandement envers ceux de qui je suis prisonnière.

— Madame, reprit Quadragant, vous direz ce qu'il vous plaira, mais j'ai l'honneur de vous déclarer qu'il n'y a pas un seul de nous, céans, qui ne se considère comme le plus humble et le plus dévoué de vos serviteurs...

Oriane remercia très affectueusement.

— Je vous supplie donc, dit-elle, de vouloir bien permettre que, durant notre séjour céans, mes femmes et moi soyons séparées de toute autre compagnie... Ensuite de nous promettre que nul de vous, quel qu'il soit, ne nous verra sans notre congé et permission. Cela est de toute nécessité pour sauvegarder notre honneur à toutes.

— Madame, répondit Quadragant, nous ne sommes ici que pour vous obéir : vous ne trouverez pas de rétifs parmi nous lorsque vous commanderez!...

Amadis ne sonna mot; il trouvait la séparation rigoureuse, n'ayant d'autre plaisir en ce monde que la présence d'Oriane; mais, pour l'honneur de sa mie, il trouvait raisonnable d'acquiescer à cette dure condition, qui ne concernait que le jour pour lui.

CHAPITRE XXXIII

Du conseil que tinrent les chevaliers de l'Ile Ferme, et de leur délibération.

Amadis, heureux possesseur de la princesse Oriane, prévoyait qu'il apaiserait difficilement la colère de Lisvart et celle de l'empereur.

Dans la pensée qu'il aurait peut-être maille à partir avec eux, résolu de mourir plutôt que de se séparer de sa vie, qui était Oriane, il tint conseil avec Agraies et Quadragant pour remettre Oriane en bonne grâce auprès du roi son père, et rompre l'alliance que ce dernier avait faite avec Patin.

Quadragant conclut à une assemblée générale des chevaliers, pour les avoir tous décidés si l'on adoptait la guerre qui lui paraissait non-seulement forte et dure, mais inévitable.

Le lendemain fut pris pour rendez-vous, et comme Quadragant l'avait proposé, tous les compagnons se trouvèrent réunis.

Amadis s'étant placé au milieu d'eux, leur dit :

— Messeigneurs, madame Oriane a envoyé vers moi pour me prier de la remettre en la bonne grâce du roi son père, lui ôtant, s'il est possible, la fantaisie qu'il a de la marier avec le prince du monde à qui elle porte le moins d'amitié; car autrement la mort lui sera plus agréable. Il m'a semblé bon d'avoir à ce propos votre avis général, car puisque nous avons été compagnons pour la mettre en liberté, nous devons l'être aussi pour l'y maintenir. Je vous rappelle avec orgueil toutes vos prouesses, et les hautes chevaleries que vous avez faites contre les rois, les princes, et les chevaliers de tous pays, sans épargner le sang de vos propres corps. La glorieuse victoire que nous avons remportée sur les deux plus grands princes de la chrétienté, pour secourir la plus sage et vertueuse dame de la terre, montre que nous sommes les soutiens des affligés. Or, que l'empereur et le roi Lisvart s'en courroucent, si bon leur semble! puisque nous avons le droit, Dieu, qui est juste, sera pour nous aussi, et s'ils nous forcent, je crois que nous résisterons tellement qu'il en sera mémoire tant que le monde sera monde. Faut-il parachever la guerre commencée, ou négocier la paix, rendant madame Oriane au roi son père ainsi qu'elle le désire? Je ne veux que ce qui vous plaira, car je vous connais tels et de si grande vertu que, pour votre vie, vous ne voudriez endurer chose dont notre honneur fût abâtardi.

Cette tant humble et gracieuse allocution laissa tous les esprits enchantés.

Lors Quadragant, au nom de tous, répondit à Amadis :

— Seigneur Amadis, la guerre faite à l'empereur ne l'a point été par inimitié, mais pour garder la foi que porte tout bon chevalier à secourir les personnes affligées à tort, spécialement les dames, desquelles nous tous devons être protecteurs. Mon avis est d'envoyer au roi Lisvart, avant la guerre, l'explication de notre lutte avec les Romains. S'il est mécontent, on l'apaisera en lui remontrant avec toute gracieuseté le tort qu'il faisait à madame sa fille en la déshéritant, sous couleur de la marier avec un prince étranger, ce que Dieu et ses sujets réprouvent; on le priera de la recevoir en sa bonne grâce, oubliant tous griefs contre elle : offrant sous cette condition de la lui rendre et non autrement. S'il refuse ou dédaigne nos propositions, déclarons résolûment que nous le redoutons peu, et que s'il nous fait la guerre, nous sommes prêts à nous défendre. Je crois qu'il préférera la paix, mais en attendant, allons dépêcher vers nos amis et alliés pour les prier de nous secourir, quand nous les appellerons.

Telle fut la réponse de Quadragant; tous les chevaliers présents l'approuvèrent.

Il fut résolu aussitôt qu'Amadis enverrait vers le roi Périon de Gaule, Agraies en Ecosse, Brunco au marquis son père, et Quadragant vers la reine d'Irlande. On en instruirait Oriane, comme de raison.

Quelques chevaliers devisaient aux fenêtres après cette délibération ; ils purent voir arriver Brian de Moniaste, fils de Lazadan, roi d'Espagne, armé de toutes pèces et suivi de cinq écuyers. Il cherchait Amadis et fut bien surpris de le voir venir à sa rencontre; par quoi mettant pied à terre, il courut l'embrasser en lui disant :

— Par Dieu, monseigneur, je vous vois plus tôt que je n'espérais, et comme il me semble, en très bonne santé.

— Mon cousin, répondit Amadis, vous arrivez en temps et lieu où il est besoin de vous.

Amadis raconta à Brian tous les événements nouveaux, lui expliqua la présence de tous ces chevaliers, la victoire, l'enlèvement d'Oriane, et le projet qui venait d'être formé. Il le pria d'accompagner Agraies et Florestan qui devaient rendre compte à Oriane de ce que l'on avait décidé.

Oriane, en apercevant Brian, qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps, lui fit la révérence et lui dit :

— Mon cousin, vous venez bien à propos pour défendre la liberté d'une demoiselle qui a bien besoin d'un aide comme le vôtre.

— Madame, lui répondit Brian, aussitôt après la défaite des sept rois en Grande-Bretagne, je revins près du roi mon père, et j'allai en Afrique soutenir ses armes; j'appris la disparition de mon cousin Amadis, comme la guerre finissait, et j'entrepris sa quête pour l'amitié que je lui porte. A peine sorti d'Espagne, je le retrouve ici, Dieu merci, avec dessein de lui rendre service, et à vous aussi, madame.

Oriane le remercia affectueusement et le présenta à la reine Sadamire; puis elle reçut la communication d'Agraies et de Florestan, leur assurant qu'elle désirait fort, s'il était possible, de faire sa paix avec le roi son père.

Agraies resta à l'écart avec Oriane et reçut ses confidences les plus secrètes; il résista beaucoup à ses conseils de faire aussi soumission au roi Lisvart et oublier ses injustices, car il gardait une bonne rancune à ce monarque qui avait refusé l'île de Montgase pour son oncle Galvanes.

Durant ces propos, Agraies avait continuellement l'œil tourné vers Olinde, qu'il aimait de tout son cœur, et uniquement, comme il l'avait prouvé en passant sous l'arc des loyaux amants; mais il dissimula sagement son émotion et prit *congé d'Oriane* ainsi que Florestan et Brian.

— Recommandez-moi, avait dit Oriane en les quittant, à la bonne grâce de tous vos compagnons.

Mais Amadis, qui avait toutes les grandes vertus qui font les véritables héros, venait de s'apercevoir que l'engagement pris par Agraies coûtait trop à son cœur. Il eut la prudence de proposer aux *chevaliers* de l'Ile Ferme de changer la disposition du conseil et d'envoyer au roi Lisvart Brian et Quadragant, pour lesquels ce prince avait souvent témoigné de l'amitié. Ce changement fut accepté de part et d'autre.

CHAPITRE XXXIV

Comment Brian de Moniaste et Quadragant échouèrent dans leur mission auprès du roi Lisvart, et s'en retournèrent à l'Ile Ferme avec une réponse navrante.

Lisvart, en ce moment, *était* encore sous l'impression de fureur que lui avaient causée la défaite des Romains, la mort de Salluste et l'enlèvement d'Oriane. Il se trouvait mortellement offensé par l'entreprise des chevaliers de l'Ile Ferme, et malgré les représentations de la reine Brisène, il jurait d'en tirer vengeance, et vengeance éclatante.

— Souvenez-vous, Sire, lui disait pour le calmer cette sage princesse, souvenez-vous que lorsque vous n'étiez encore que chevalier errant, vous n'eussiez point hésité à voler au secours d'une princesse dans la situation où votre fille Oriane s'est trouvée. Croyez bien que ce n'est pas pour vous braver que les chevaliers de l'Ile Ferme l'ont enlevée aux Romains, et qu'ils n'ont été entraînés à cet acte que par le respect et l'obéis-



sance qu'ils doivent aux lois de la chevalerie...

Pour la première fois de sa vie, Lisvart répondit âprement à Brisène, dont les yeux se remplirent aussitôt de larmes.

— Ah ! Sire, murmura-t-elle, vous allez trop loin dans votre colère ! Vous oubliez que vous parlez à une reine, à une femme, à une mère ! Je songe pour vous à notre fille, non pour la blâmer mais pour la plaindre.

Grumedan et Arban de Norgales, qui survinrent en ce moment, voyant que la reine se pâmait de chagrin, s'empressèrent de la soutenir et, sur sa prière, de la conduire chez elle, où elle se renferma pour pleurer à son aise.

Mais elle avait encore bien des larmes à verser ! Ce fut Durin qui se chargea de lui mouiller les yeux en lui présentant la lettre d'Oriane.

Tout ce que la tendresse la plus vive, tout ce que la douleur la plus navrante peuvent exprimer de touchant remplissait cette lettre, où Oriane peignait, avec autant de feu que de vérité, son amour respectueux pour la plus tendre des mères.

Brisène fut touchée plus qu'on ne saurait dire. Mais ce n'était pas la première fois qu'elle avait gémi de ne pouvoir que pleurer des malheurs qu'elle se sentait impuissante à terminer.

—Durin, mon pauvre Durin, retourne près d'Oriane, lui dit-elle en soupirant. Dis-lui que je n'ai rien en ce moment-ci à lui répondre, sinon que je suis toujours sa mère, que je l'aime toujours du même amour, que j'ai déjà fait tous mes efforts pour adoucir les résolutions du roi, que j'en ferai de nouveau et que j'espère réussir cette fois, surtout lorsque le roi aura reçu les ambassadeurs de l'Ile Ferme.

Quadragant et Brian de Moniaste venaient précisément d'arriver. Ils s'étaient arrêtés dans un faubourg de Londres pour savoir à quel moment Lisvart voudrait les recevoir.

Leur présence fut annoncée à ce prince par un de leurs écuyers qui vint lui demander sûreté en leur nom, ce qu'il accorda à regret, mais enfin ce qu'il accorda, ne pouvant faire autrement.

Quadragant et Brian parurent donc après le dîner du roi, devant toute la cour attentive.

— Sire, dit Quadragant, nous nous présentons devant vous avec d'autant plus de confiance et de sérénité, que nous venons remplir une mission pacifique et que nous sommes forts de notre conscience quant à ce qui regarde les événements. En outre, nous savons devant qui nous parlons, à quel loyal prince nous nous adressons, et, à ces causes, nous sommes assurés d'une honorable réception, de bon augure pour le résultat de notre mission... La princesse Oriane, votre bien-aimée fille, Sire, n'a pas fui votre autorité : elle s'est soustraite seulement à un mariage qui lui faisait effroi. Elle rentrera chez vous, Sire, à cette condition seule que vous lui rendrez toute votre affection, que vous ne la déshériterez pas; en un mot que vous ne la contraindrez plus à un mariage dont elle a peur comme d'une calamité.

— Chevaliers, répondit Lisvart avec hauteur, je n'aime pas les conditions et j'ai peu de goût à rendre des comptes... Comme vous ne me persuaderez jamais que ce soit la justice et la magnanimité qui aient été le mobile de l'entreprise des chevaliers de l'Ile Ferme; comme je continue à y voir, au contraire, un orgueil prodigieux et un oubli complet des égards qui m'étaient dus, je n'ai d'autre réponse à vous faire que celle-ci : rendez-moi ma fille et donnez-moi réparation immédiate et éclatante de l'injure que vous avez osé me faire... Jusque-là, pas de traité, pas d'arrangement, rien !

— Sire, reprit à son tour Brian de Moniaste avec la plus grande fermeté, nous ne nous attendions point à cette réponse, formulée ainsi d'un ton qui en double l'âpreté et la rend de plus en plus insoutenable. Dieu seul sait quels sentiments nous ont fait agir dans cette entreprise : c'est à Dieu seul que nous nous en rapportons pour l'issue qu'elle doit avoir, fatale ou non. Nous aurons fait notre devoir.

Cela dit, ils se levèrent, saluèrent la compagnie et regagnèrent leur navire, accompagnés du vieux chevalier Grumedan.

— Oh ! par Dieu, mes chers seigneurs, leur dit-il, j'ai bien du regret de cette nouvelle fâcherie. J'aime le roi Lisvart depuis son enfance... J'aime également le vaillant Amadis, dont la bonté m'est connue... Je sais ce que je dois au prétendu chevalier Grec... Quant à la princesse Oriane, par saint Georges ! elle a bien fait !...

— Ainsi, demanda Quadragant, vous connaissez ce chevalier Grec qui fit triompher la bonté de Grassinde ?

— Oui, certes, répondit Grumedan, je reconnaîtrai toujours Amadis aux coups qu'il porte. Nul comme lui n'eût pu faire ce qu'il a fait contre les chevaliers romains, soit dit sans vous offenser. Mais, à votre tour, cher Quadragant, ne sauriez-vous pas me dire quels étaient les vaillants chevaliers qui voulurent bien être les compagnons du pauvre et vieux Grumedan ?...

— Digne et respectable chevalier, s'écrièrent à la fois Brian de Moniaste et Quadragant, ce furent Angriote d'Estravaux et Bruneo de Bonnemer !... Et, depuis ce combat, croyez-nous, il n'est aucun de nous qui n'envie l'honneur qu'ils ont eu d'être vos seconds !...

Grumedan les remercia chaudement, et, plus que jamais, il regretta la division qui existait entre le roi Lisvart et les chevaliers de l'Ile Ferme. Au moment où il allait prendre congé d'eux, ils aperçurent le jeune Esplandian qui revenait de la chasse, son émérillon au poing.

— Quel est ce charmant enfant ? demanda Brian de Moniaste à Grumedan.

— Ce pourrait bien être, répondit le bonhomme, le fils de cet autre enfant qu'on appelle l'Amour... Faute d'autre indication sur son origine, on lui donne parfois ce nom, et je l'ai entendu appeler le Prince de l'Amour... Mais, quel qu'il puisse être, ce ne peut être un enfant ordinaire, à en juger par les soins dont la Providence a entouré sa naissance... Jouvenceau ! jouvenceau ! cria Gru-

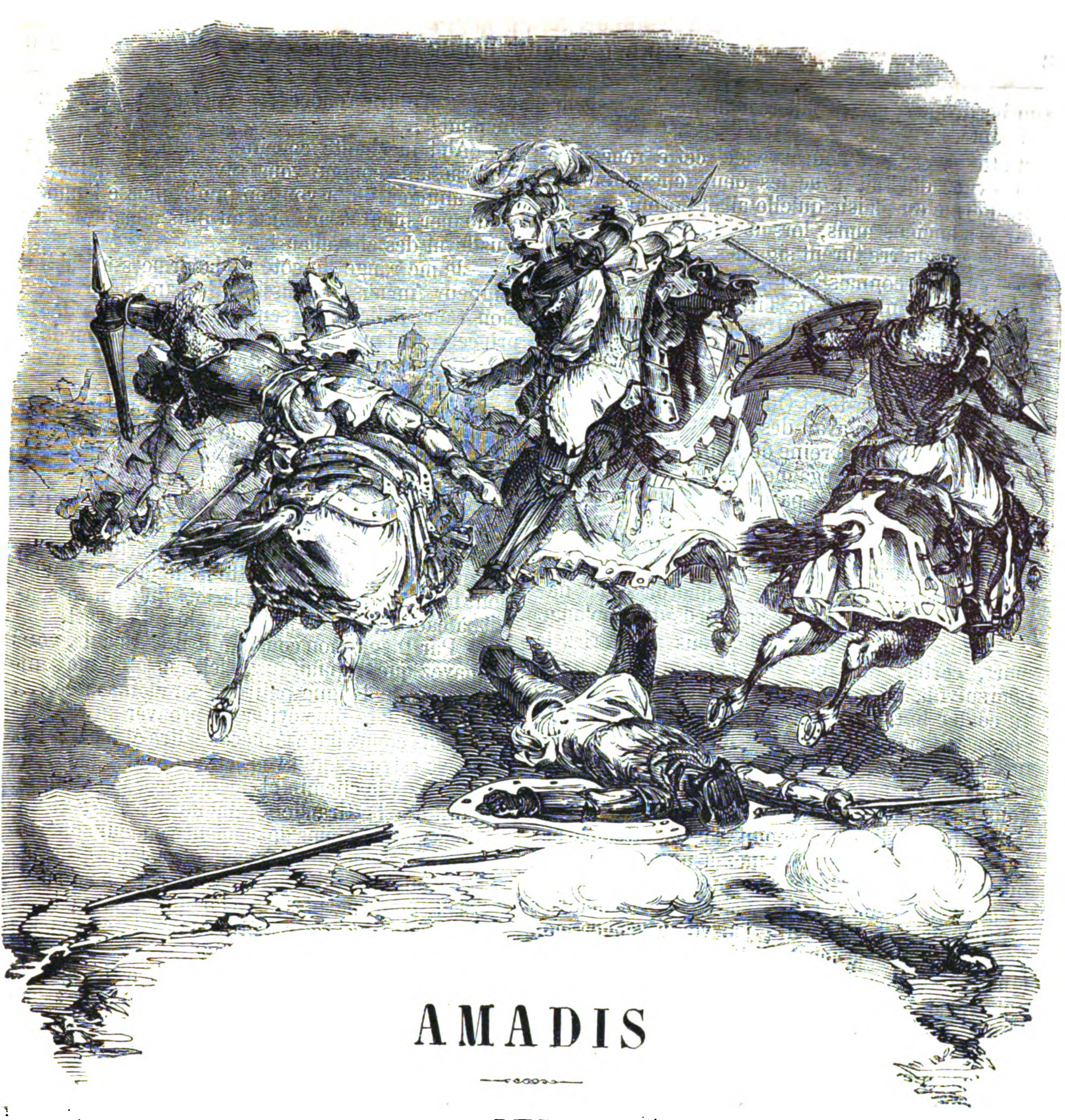
medan à Esplandian, qui s'éloignait, voici les compagnons de ce chevalier Grec qui vous accorda la vie des deux Romains terrassés à ses pieds.

— Ah! seigneur, dit alors Esplandian avec feu, je vous conjure de dire à ce noble chevalier que le jeune Esplandian est à lui depuis ce moment-là, et qu'il n'aspire plus qu'au jour où il sera jugé digne de recevoir de sa main victorieuse l'ordre de chevalerie...

—Aimable jouvenceau, reprit Quadragant, apprenez que ce chevalier Grec n'est autre que l'illustre Amadis de Gaule.

— Amadis de Gaule! Amadis de Gaule!... répéta Esplandian. Ah! que je me trouve heureux de l'avoir vu et d'en avoir obtenu cette grâce... Ah! comme je vais travailler à mériter que ce ne soit pas la dernière!...

Brian et Quadragant embrassèrent ce fils de l'amour et prirent aussitôt congé de lui et du vieux Grumedan.



AMADIS

LES

PRINCES DE L'AMOUR

CHAPITRE PREMIER

Comment, en revenant de leur ambassade, Brian de Moniaste et Quadragant rencontrèrent la reine Briolanie, et, après un combat contre Tiron, son cousin, l'amenèrent à l'Ile Ferme où elle se dirigeait d'abord.

Pendant que le roi Lisvart se préparait à la guerre contre les chevaliers de l'Ile Ferme, et dépêchait des messagers à l'empereur des Romains, à Cildadan et à Gasquilan, roi de Suesse, pour leur demander leur concours; pendant qu'Arcalaüs formait le projet de profiter de ce trouble survenu entre Amadis et Lisvart, ses deux ennemis; Brian et Quadragant s'en revenaient tristement vers l'Ile Ferme. Leur navire faisait force de voiles, car il s'agissait pour eux de ne point perdre de temps pour prévenir les défenseurs de cette île, lorsqu'ils aperçurent, à une petite distance d'eux, un navire qui louvoyait, hésitant sur la route à suivre. Ils l'envoyèrent reconnaître, et, apprenant alors que ce vaisseau portait la reine de Sobradise, ils se rapprochèrent de lui, l'accostèrent et passèrent sur

son bord, après s'être fait reconnaître de la belle Briolanie.

Cette princesse, heureuse de cette rencontre imprévue, devisait avec les deux chevaliers de l'Ile Ferme du plaisir qu'elle allait éprouver à revoir ses anciens amis, lorsque, tout-à-coup, trois navires de guerre furent signalés.

— Je les reconnais à leurs flammes ! s'écria Sobradise. Ce sont ceux de Tiron, mon parent et le troisième fils d'Abyséos. Il aura appris que j'étais partie sans escorte pour l'Ile Ferme, et il veut s'opposer à ce que j'y arrive...

Brian de Moniaste et Quadragant, s'apercevant en effet que Tiron avait des velléités d'attaque au sujet du navire de la reine de Sobradise, le quittèrent aussitôt pour regagner le leur, à l'aide duquel ils ne craignirent pas de s'avancer contre les trois autres. Le combat fut long ; mais l'avantage resta aux deux chevaliers de l'Ile Ferme. Deux des navires de Tiron furent pris ; Tiron lui-même, terrassé par Quadragant après l'abordage des navires, fut conduit enchaîné aux pieds de Briolanie.

— Mon cousin, lui dit-elle, vous mériteriez la mort, certes, puisque vous avez si cruellement poursuivi la mienne... Mais je n'ai déjà que trop vu couler le sang de vos proches... Vous sentez-vous assez généreux, assez loyal, pour mettre fin à nos querelles et accepter avec reconnaissance la vie, la liberté et la souveraineté de Palomir que je vous offre pour la joindre à la vôtre?

— Ah ! madame, répondit Tiron, attendri par cette magnanimité, pardonnez à un jeune prince qu'on a élevé dans la haine contre vous et dans la vengeance de son père !... J'ai obéi à ces mauvais sentiments-là... j'ai haï... j'ai voulu venger mon père... contre une femme ! Ah ! si vous consentez à me pardonner, j'en serai bien heureux, et je puis vous jurer, dès cette heure, la fidélité et le respect le plus profond...

— J'ai tout oublié, reprit Briolanie. Je ne me souviens plus que d'une chose, c'est que vous êtes du même lignage que moi... Venez donc ; je veux vous présenter demain au vaillant Amadis de Gaule, comme un chevalier que j'amène à sa défense...

Dès que Briolanie eut abordé à l'Ile Ferme, Quadragant en fit avertir Amadis, qui accourut incontinent pour recevoir cette aimable princesse, et aussi pour embrasser Brian de Moniaste, blessé dans la rencontre qui venait d'avoir lieu.

— Seigneur Amadis, dit la reine de Sobradise, quand j'ai su que vous aviez délivré l'incomparable Oriane et qu'elle était ici, ma reconnaissance pour vous et mon tendre attachement pour elle ne m'ont pas permis de différer un seul instant à venir céans. Me voilà ; bientôt viendra Tanbiles, à la tête de mes troupes, pour me rejoindre et vous aider dans la guerre injuste qui vous est faite.

Amadis, vivement touché de la marque d'amitié que lui donnait cette belle reine, la conduisit lui-même au logis d'Oriane. Il espérait profiter de cette occasion pour pénétrer dans l'espèce de retraite qu'elle s'était imposée ; mais Mabile, l'arrêtant sur le seuil, lui dit :

— Cousin, songez bien qu'aucun homme ne peut violer cet asile..... je vous anathématise si vous osez l'entreprendre !... Par ainsi, retirez-vous vitement !...

— Ah ! méchante cousine, repartit Amadis en l'embrassant, comme vous savez bien profiter de vos avantages ! Pour vous en punir, puisse l'amour en donner bientôt sur vous au plus aimable et au plus loyal des chevaliers !...

— Je me range du côté de la princesse Mabile, seigneur Amadis, dit aussitôt Briolanie. Je veux, à mon tour, jouir toute seule de la présence de la princesse Oriane, et je connais assez votre modestie pour que je désire m'entretenir à mon aise avec elle de vous et de vos plus récents exploits...

A ces mots, Amadis fut congédié *doucement*, et ce ne fut qu'à l'heure marquée pour tous les autres chevaliers qu'il fut admis au milieu de celles qui toutes lui devaient ou l'honneur ou la vie.

Dans cet intervalle, Quadragant lui rendit compte des dispositions de Lisvart et du peu d'espérance qui lui restait d'éviter une guerre ouverte avec lui.

Agraies, en apprenant cette issue de la négociation, ne sut pas dissimuler la joie qu'il en ressentait, à cause de sa haine contre le roi Lisvart.

— Par Dieu ! mon cousin, dit-il à Amadis, vous n'en avez que trop fait jusqu'ici, à ce qu'il me semble ! Une plus longue patience serait insensée..... Vous ne pouvez plus éviter de prouver au roi Lisvart quels cœurs il a osé méconnaître et blesser !... Mon avis est, puisqu'il veut en venir aux mains, de lui épargner le chemin et de devancer son attaque. L'abord de la Grande-Bretagne est aisé, et les Bretons sont si pleins de confiance en leur supériorité, qu'ils dédaignent de défendre leurs frontières... Nous les vaincrons ! Je ne serai content et satisfait, pour ma part, que lorsque je verrai le roi Lisvart, humilié, reconnaître ses torts et son injustice au milieu même de Londres !...

Amadis, qui ne mettait pas à haïr Lisvart la même passion qu'Agraies, ne put cependant s'empêcher de convenir qu'il voyait juste dans la situation, et il fut résolu qu'on traverserait la mer et qu'on irait porter la guerre en pleine Grande-Bretagne.

CHAPITRE II

Comment Grasandor, fils du roi Taffinor, vint à la tête de ses chevaliers au secours d'Amadis, et comment, en visitant le palais d'Apollidon, il passa avec la princesse Mabile sous l'arc des loyaux amants.

Imminente était donc la guerre. Les alliés que les deux partis avaient envoyé quérir se disposaient à l'appel qui leur était fait.

D'un côté, Hélisabel avait rempli son message auprès de Grassinde et de l'empereur de Grèce. Gandalin avait rempli le sien auprès du roi Périon, qui avait donné congé à Norandel et n'avait pas voulu qu'on prévînt Galaor, encore malade de ses blessures. Lasinde, écuyer de Bruneo, avait décidé



Taffinor, roi de Bohême, à envoyer au secours d'Amadis la meilleure partie de ses chevaliers, commandés par le prince Grasandor, son fils unique.

D'un autre côté, l'empereur Patin, prévenu par Guillan-le-Pensif, et toujours décidé à épouser Oriane, de gré ou de force, se disposa à partir à la tête d'une formidable armée. Et, de tous ceux que Lisvart fit sommer de venir se joindre à lui comme étant ses grands vassaux, Galvanes eut seul le courage de le refuser et de motiver son refus.

La quantité de troupes et la diligence avec laquelle Lisvart les rassemblait fit perdre aux chevaliers de l'Ile Ferme l'idée d'opérer une descente sur les côtes de la Grande-Bretagne. Ils se résolurent, au contraire, à rester chez eux et à former un camp retranché hors des murs de leur forteresse, pour disputer l'abord de l'île aux ennemis qui n'allaient pas tarder à l'attaquer.

Oriane ne pouvait voir sans larmes tous les préparatifs d'une guerre si cruelle à son cœur, de l'un et de l'autre côté. Ici c'était son amant, là c'était son père! Amadis tâchait de la consoler et de la distraire, bien que la chose fût assez malaisée. Il avait fait préparer un balcon qui dominait sur le camp, afin que les princesses pussent s'y montrer pour assister à l'arrivée de chacun de ses alliés. Il ne doutait point, le vaillant amoureux, que la vue d'Oriane ne produisît sur les autres le même effet que sur lui, et qu'un seul de ses regards ne suffît pour élever leur courage et les animer à la défendre!...

Oriane et Mabile étaient sur ce balcon lorsque Grasandor débarqua avec les chevaliers du roi de Bohême, son père. Amadis, en le reconnaissant, courut au devant de lui et le serra tendrement dans ses bras.

— Quel est donc, demanda Mabile, ce jeune chevalier qu'Amadis reçoit avec tant d'amitié?..... Ne serait-ce point quelque Galaor, ou quelque autre du même sang et de la même vaillance?..... Mais, chère cousine, regardez-le donc! Quelle noblesse! quelle grâce! quelle jeunesse! Je souhaiterais qu'il fût aussi bon chevalier qu'il me paraît aimable.

— J'ignore son nom, répondit Oriane, mais il faut qu'il soit le fils de quelque puissant souverain, puisque je vois Amadis le forcer à prendre la droite sur lui, et que toutes les bannières se baissent pour le saluer.

— Cela peut être, dit Mabile, sans regarder Oriane afin de regarder tout à son aise le jeune fils de Taffinor.

Quelques minutes après, Amadis entrait, tenant ce prince par la main.

— Madame, dit-il à Oriane, voici le prince Grasandor, fils unique du roi de Bohême et mon ami. C'est un héros en herbe que j'amène à vos genoux. Ce qu'il a fait est une bonne garantie de ce qu'il fera... Aimez-le à cause de moi, je vous prie, et à cause de lui-même... Chère cousine, ajouta Amadis en se tournant en souriant vers Mabile, vous l'aimerez plus volontiers qu'une autre, j'en suis sûr, parce qu'il est d'une humeur aussi gaie que la vôtre, et que, comme vous, il est capable de la plus solide amitié.

Puis il s'éloigna, laissant son compagnon avec les deux princesses.

Oriane et Mabile connaissaient le prince Grasandor par tout ce qu'Amadis leur avait raconté de sa valeur et de ses vertus aimables. Elles le comblèrent de prévenances auxquelles il répondit de l'air le plus respectueux et le plus galant. Il sut rappeler délicatement l'état cruel où il avait surpris souvent le chevalier de la Verte Epée, pendant le séjour de celui-ci chez Taffinor.

— Combien je le plaignais, dit-il, lorsque je l'entendais soupirer et que je le voyais, triste et dolent, pleurer comme un enfant au souvenir de ce qu'il avait laissé dans un autre coin de la terre et de ce qu'il regrettait si âprement!... Mais, ajouta Grasandor en regardant tendrement la princesse Mabile, peut-être ne le plaignais-je pas assez?..... On conçoit mal les maux dont on n'a pas encore fait soi-même la douce et cruelle expérience..... Peut-être que le sort m'en réserve de semblables... Ah! je le bénirais, si je les souffrais à propos d'une dame de la beauté, de la grâce et de la perfection de madame Oriane!...

Mabile rougit et ne sonna mot. Grasandor, qui croyait avoir été trop loin, garda le même silence embarrassant pour tous deux, et ce fut Oriane qui se chargea de le rompre, en demandant au fils du roi de Bohême s'il voulait visiter les merveilles du palais d'Apollidon.

Grasandor accepta et suivit les deux princesses. Après avoir parcouru quelques-unes de ces merveilles, ils arrivèrent à l'arc des loyaux amants.

Oriane s'en était toujours écartée, non que son cœur redoutât cette épreuve, mais parce que si le passage de l'arc eût prouvé la loyauté de cette princesse, il eût également prouvé sa sensibilité. Mabile l'avait toujours raillée à ce sujet. Quant à elle, sûre de sa propre indifférence, elle n'avait pas craint de se présenter plusieurs fois à l'entrée de cet arc, et, chaque fois, la statue avait répandu sur elle des lis et des roses blanches.

Oriane fit part de ces tentatives à Grasandor.

— Si j'en crois, seigneur, lui dit-elle, tout ce qu'Amadis m'a raconté de vous, vous éprouveriez le même sort que ma cousine en vous présentant à ce passage...

Mabile, qui sentit la valeur du reproche, et qui en éprouva un secret embarras, voulut, pour le mieux céler, appuyer la plaisanterie d'Oriane.

— Essayez-en vous-même, seigneur, dit-elle de sa voix la plus tendre à Grasandor, ému comme elle; vous ne courez aucun risque : vous serez repoussé..... mais bien doucement, à ce que nous croyons, d'après tout ce que nous savons de vous...

— Ah! madame, s'écria Grasandor avec chaleur, pourquoi ne mériterais-je pas d'y passer dès ce moment même?... Le titre de votre chevalier ne m'assurerait-il pas de cette gloire, si vous me permettiez de le porter?...

A ces accents chaleureux et convaincus, Mabile devint vermeille comme une rose.

— Ah! ma chère cousine, dit malicieusement Oriane, pourriez-vous refuser au prince Grasandor le titre de votre chevalier? Vous n'en avez

point encore voulu accepter, et nul ne me parait plus digne que lui de remplir auprès de vous ce précieux emploi!...

— Le prince m'honore trop, répondit Mabile, de plus en plus embarrassée. Je n'ai nulle raison de le refuser pour mon chevalier... et puisque l'usage a réglé qu'une princesse peut accorder ce titre sans conséquence, le prince Grasandor aurait lieu de se plaindre de moi si je lui refusais un nom qu'Amadis reçut de la reine Brisène...

— Ah! divine princesse, s'écria Grasandor dans un transport dont il ne fut pas le maître, commencez donc par vous intéresser à celui que vous honorez de ce nom, qu'il ne perdra qu'avec la vie!... Daignez me conduire vous-même à cet arc des loyaux amants, si redoutable pour les cœurs mauvais!... L'indifférence du vôtre vous a seule empêché de franchir ce passage, et vous ne courez d'autre risque, hélas! que d'éprouver encore les mêmes obstacles...

Toute la vivacité d'esprit de Mabile lui manqua dans ce moment-là pour répondre. Et Oriane, qui n'était pas fâchée de rendre à sa cousine une partie des petites malignités qu'elle lui avait fait endurer, Oriane reprit en riant :

— Oh! pour le coup, ma mignonne, je vous tiens!... Vous vous êtes cachée de moi pour éprouver cette aventure, et je ne perdrai certes pas cette occasion de voir comment les indifférentes en sont repoussées...

— Eh bien! ma cousine, répondit Mabile avec un peu de dépit, puisque vous le voulez, je vais donc encore éprouver les mêmes obstacles; mais ce ne sera qu'en me faisant précéder par le prince, et avec la promesse que vous éprouverez le passage à votre tour!...

— Je ne promets rien, dit Oriane, riant toujours, que je n'aie connu le danger de cette épreuve.

Tous trois alors s'avancèrent vers l'arc des loyaux amants. Grasandor n'hésita pas un seul instant : il marcha droit devant lui, franchit sans effort le passage, ramassa les fleurs que lui jetait la statue et les présenta à Mabile, en l'appelant pour les recevoir.

Mabile, hors d'elle-même à ce spectacle, ne put s'empêcher de s'avancer un peu. Sans s'en douter elle s'avança davantage encore, puis davantage encore : elle était déjà sur le seuil, lorsqu'elle s'aperçut qu'elle n'éprouvait plus d'obstacles... Elle tressaillit et voulut se retirer vitement; mais le même pouvoir invisible qui, les autres fois, l'avait repoussée, l'empêcha de reculer, lui fit franchir le passage de l'arc des loyaux amants et la porta jusqu'aux pieds des statues d'Apollidon et de Grimanèse, où Grasandor se trouvait dans le même instant. Un coup de tonnerre, suivi d'une lumière brillante, retentit dans tout le palais!...

Oriane, plus prudente que Mabile, s'assit sur le gazon, sans oser s'approcher du passage que sa charmante cousine avait franchi quasiment contre son gré et son vouloir. Quand Grasandor et Mabile la rejoignirent, ils étaient tous les deux bien rouges, bien émus, bien tremblants. Mais leur rougeur n'avait rien que de chaste, leur émotion rien que de doux, leur tremblement rien que d'agréable. Ils s'aimaient!

CHAPITRE III

Comment le prince Grasandor, après avoir obtenu l'amour de la princesse Mabile, obtint l'amitié du prince Agraies, son frère.

Le roi Périon venait de débarquer à la tête de trois mille chevaliers gaulois, ayant chacun cinq hommes à sa solde, ce qui mettait le secours apporté à Amadis par son père à quinze mille combattants, et lui permettait, ainsi qu'aux chevaliers de l'Ile Ferme, de résister aux forces réunies du roi Lisvart et de l'empereur Patin.

Périon avait le plus grand désir de voir l'incomparable Oriane. Le prince Agraies, qui ne l'avait pas quitté depuis son débarquement, vint de sa part demander à cette princesse à quel moment elle voudrait bien le recevoir.

— Mon cousin, répondit Oriane, la reconnaissance que je dois à ce vaillant roi, père de si vaillants fils, le rend maître de venir dès ce moment même... Mais, avant que vous ne retourniez lui porter ma réponse, je veux vous faire connaître le fils unique du roi de Bohême, pour lequel je vous demande votre amitié.

— Madame, répondit courtoisement Agraies, tout ce que la renommée publie du prince Grasandor me fait depuis longtemps désirer la sienne, et je suis heureux qu'elle me soit offerte par votre entremise, ce qui en rehaussera le prix pour moi.

Lors, Grasandor, à peine remis de son émotion et de sa rougeur, s'avança avec empressement vers Agraies, et tous deux s'embrassèrent. Mabile, attentive, cherchait à lire dans les yeux d'Agraies l'impression que Grasandor avait produite sur lui : elle eut lieu d'être satisfaite. Elle le fut davantage encore lorsqu'Oriane reprit, en s'adressant aux deux chevaliers :

— Princes, puissiez-vous désormais vous regarder comme frères!... Mes vœux les plus chers sont que le nœud de l'amitié, qui se forme en ce moment en vous, serre de plus en plus chaque jour!...

— Ah! madame, répondit Agraies, j'en accepte d'avance tous les moyens...

— Alors, mon cher cousin, dit Oriane, apprenez que votre sœur Mabile, mon aimable et fidèle compagne, qui jusqu'à présent n'avait point voulu accepter de chevalier, s'est départie ce matin de son indifférence à cet endroit en faveur du fils du roi Taffinor, qui s'est offert courtoisement. Je l'ai accepté pour elle, assurée d'avance que vous ne me désavoueriez pas!...

— Vous avez bien pensé, madame, répliqua Agraies en souriant. Seigneur, ajouta-t-il en se tournant vers Grasandor, l'honneur que vous faites à ma bien-aimée sœur sera sans nul doute aussi cher au roi notre père qu'à moi-même... Permettez donc que je vous embrasse une seconde fois comme son chevalier.

Grasandor, transporté de joie, s'écria :

— Seigneur, votre aveu comble ma plus douce espérance, et c'est aux genoux de ces belles princesses que je vais renouveler en votre présence le serment de les servir toute ma vie!...

Et, incontinent, il s'y jeta. Oriane lui laissa baiser sa main de l'air de la plus tendre amitié. Mabile, autorisée par l'exemple d'Oriane, ne put le lui refuser : Grasandor baisa cette seconde main avec tant de grâce et d'enthousiasme que la belle princesse ne put cacher le trouble où cela la mettait, et, voyant sa cousine et son frère sourire en l'examinant, elle baissa la tête et voulut s'enfuir. Oriane, alors, courut à elle, la retint et lui prit doucement la tête dans son giron, où elle put cacher à son aise la rougeur de ses belles joues et le feu de ses beaux yeux.

Agraies et Grasandor, apercevant Amadis et Florestan qui s'avançaient, escortant le roi Périon, ils coururent au devant d'eux. Périon allait fléchir un genou devant Oriane, par suite d'une habitude de courtoisie que l'âge n'avait pu lui ôter; mais, le prévenant et l'embrassant, cette princesse lui dit :

— Ce serait à moi, au contraire, de rendre cet hommage au grand roi qui vient me protéger et qui, dans mon enfance, me combla de marques d'amitié.

— Madame, répliqua Périon, vous me rappelez là un de mes meilleurs souvenirs et je vous en sais un gré infini... Je me reporte au temps où vous étiez un des plus beaux ornements de ma cour, à l'heure où, sur votre prière, j'armai chevalier le damoisel de la mer, mon fils...

Dans ce moment, Périon, Amadis, Oriane, se regardèrent les yeux pleins de larmes, mais brillants d'une joie si vive et si pure, qu'il ne leur eût pas été possible d'exprimer plus tendrement tous les sentiments qui remplissaient leur âme.

Cette situation, si pleine de charmes pour eux, pour leurs amis et leurs proches, fut troublée par l'arrivée de Balais de Carsantes, l'ami et le chevalier d'Amadis depuis que ce héros l'avait délivré des chaînes d'Arcalaüs. Balais de Carsantes avait promptement levé sa bannière pour venir servir Amadis; il lui apprit que l'empereur Patin, à la tête de son armée, avait joint celle de Lisvart, que Gasquilan, roi de Suesse, s'était uni à eux, et que tous ensemble ils se proposaient de marcher en peu de jours pour attaquer l'Ile Ferme.

—

CHAPITRE IV

Comment Arquisil, neveu de l'empereur Patin, rappelé à sa promesse de fidélité envers Amadis, vint à l'Ile Ferme, puis s'en retourna rejoindre l'armée de son oncle.

On doit se souvenir que l'Ile Ferme portait ce nom, précisément parce qu'elle tenait au continent par une langue de terre défendue par une triple enceinte. Périon ayant appris que, pour éviter d'armer la multitude de vaisseaux nécessaires pour porter une armée aussi formidable, les souverains leurs ennemis dirigeaient leur marche de façon à les attaquer par la terre ferme, il crut devoir éloigner la guerre du centre de l'île et des yeux des princesses qui s'y trouvaient réunies. Voulant, de plus, prévenir les ennemis, il laissa des chevaliers de confiance, avec une forte garnison, dans les trois enceintes fortifiées. Quant à lui, portant son armée au delà de la langue de terre qui faisait de l'île une presqu'île, il assit son camp sur un terrain avantageux, où ses deux ailes étaient défendues par la mer, et son centre appuyé par la communication conservée dans l'Ile Ferme.

Amadis n'avait point oublié que, dans le combat qu'il avait eu en Bohême, sous le nom de Chevalier de la Verte Epée, avec Garadan et onze autres chevaliers romains, il avait donné la vie et la liberté au jeune Arquisil, dont la valeur et la beauté l'avaient touché. Arquisil, propre neveu de Patin, s'était engagé envers Amadis à se rendre à sa première réquisition : Amadis lui dépêcha en conséquence Enil pour le sommer de tenir sa parole et d'exécuter l'engagement pris.

Enil fit son message, et le loyal Arquisil, pour qui la question d'honneur passait avant la question de famille, déclara à l'empereur son oncle qu'il était obligé d'obéir aux ordres d'Amadis. Patin lui répondit brusquement, suivant son habitude, qu'il était libre de faire ce qui lui plairait, et, par la même occasion, s'adressant à l'envoyé des chevaliers de l'Ile Ferme, il s'emporta jusqu'à proférer contre Amadis les outrages les plus odieux et les menaces les plus atroces.

— Vous devriez, lui dit Enil indigné, respecter un peu plus ce grand et vaillant prince, et vous souvenir de la façon plus que généreuse dont il vous traita lorsque vous n'étiez que chevalier errant. Il vous fit grâce de la vie : il eut tort, certes! Croyez que le prince de Gaule aura aujourd'hui aussi facilement raison de l'empereur... Vous ne sortirez pas avec plus d'honneur de cette guerre que vous n'êtes sorti ce jour-là de votre combat particulier avec lui.

Lisvart, craignant que Patin ne se laissât emporter à la colère, se mit entre eux deux.

— Allons dîner, seigneur, dit-il à Patin, et laissons cet envoyé jouir du droit des gens et remplir son office!...

Cela dit, Lisvart et Patin tournèrent discourtoisement le dos à Enil qui s'en revint à l'Ile Ferme, suivi du loyal Arquisil.

Amadis reçut ce chevalier avec force amitiés. Il lui fit voir une partie des merveilles du palais d'Apollidon, et ne négligea pas de lui faire examiner en détail les formidables remparts de l'Ile Ferme, ainsi que le camp qui était chargé de la défendre. Arquisil fut très bien traité par tous les chevaliers et même par toutes les dames. La noblesse de sa figure, la grâce de ses discours intéressèrent tout le monde à sa personne. Plein de vaillance et d'honneur, ce jeune prince ne put s'empêcher de parler devant Amadis de tout ce que son inaction lui faisait souffrir dans une occasion d'acquérir de la gloire. Amadis, applaudissant dans son cœur aux sentiments d'Arquisil, lui dit :

— J'aimerais mieux, certes, que nous pussions combattre côte à côte, comme deux compagnons, comme deux amis... Mais je vois bien que cela ne pourra arriver que plus tard. Partez donc, prince, retournez à l'armée de l'empereur votre oncle, et suivez votre carrière avec la gloire qui vous appartient... Tout ce que je vous demande, c'est de me venir trouver dix jours après la bataille qui va avoir lieu, quelle qu'en puisse être l'issue...

Arquisil, pénétré de reconnaissance, jura non-seulement d'obéir à ses ordres, mais de conserver toute sa vie le souvenir de sa générosité; puis il partit et alla rejoindre l'armée de Lisvart.

CHAPITRE V

Comment, après bien des lenteurs, les deux armées ennemies entamèrent la bataille qui fut sanglante, et comment le roi Lisvart fut forcé de demander une trêve pour ensevelir ses morts.

Avant de quitter l'Ile Ferme à la tête de son armée, Périon, enchanté de la princesse Oriane, avait envoyé Gandalin en Gaule pour chercher sa fille Mélicie, dont il désirait la présence presque aussi ardemment que Bruneo de Bonnemer. Il désirait aussi celle de la reine Elisène; mais le moyen qu'elle quittât Galaor toujours convalescent !

Mélicie quitta donc sa mère et son frère, et, suivie d'une cour de jeunes demoiselles, elle se rendit aux ordres de Périon, sous la conduite du fidèle Gandalin, qui avait hâte de revenir avant tout engagement d'action, pour se faire armer chevalier par le vaillant Amadis.

Périon était parti lorsqu'arriva Mélicie, qu'Oriane et Mabile reçurent comme leur propre sœur. Toutes trois jeunes, belles, tendres, aimaient et étaient aimées; les mêmes intérêts les unissaient : la plus constante amitié s'établit entre elles.

Gandalin fut très affligé de ne plus trouver Amadis et Périon au palais d'Apollidon. Mais comme il voulait être armé chevalier avant la bataille, de la main même d'Amadis, suivant la promesse que celui-ci lui en avait faite, il prit incontinent congé des princesses, qu'il savait en sûreté, et se mit en route. Il marcha nuit et jour, jusqu'à ce qu'enfin il eût rejoint le vaillant prince aux côtés duquel il tenait tant à combattre.

— Seigneur Amadis, lui dit-il, j'ai rempli la mission dont le roi Périon avait bien voulu me charger, et j'accours vous prier de me conférer l'ordre de chevalerie... Soyez assuré que si j'avais pensé vous être plus nécessaire là-bas qu'ici, je ne serais point venu... Mais la princesse Oriane est en sûreté. Par ainsi, je vous en conjure, ne différez plus à m'accorder l'honneur de combattre à vos côtés...

— Ah ! Gandalin, mon cher frère ! s'écria Amadis qui se souvenait d'avoir partagé le lait de la mère de Gandalin, votre naissance et votre valeur vous rendent depuis longtemps digne d'être chevalier. C'est l'envie que j'avais de ne pas me séparer de vous qui m'a fait différer jusqu'aujourd'hui de vous rendre cette justice que vous me demandez. Nous allons rejoindre le camp du roi mon père, et je le prierai de vous conférer l'ordre dont vous méritez si bien de faire partie...

— Croyez-vous donc, répliqua vivement Gandalin, que je voulusse être armé chevalier d'une autre main que la vôtre?... Quant aux armes, votre frère Galaor m'a confié les siennes, qu'il ne peut encore porter, et j'espère, en le remplaçant auprès de vous le jour de la bataille, ne pas lui donner de regrets de me les avoir confiées...

Tandis que Gandalin demandait à Amadis cette précieuse grâce, Lasinde obtenait la même de Bruneo de Bonnemer. Ces deux braves écuyers firent ensemble la veille des armes, et, dès le lever du soleil, Amadis et Bruneo leur donnèrent la colée. Périon ceignit l'épée à Gandalin, Lasinde reçut le même honneur du prince Agraies, et, croyant ne pouvoir faire un meilleur usage de deux des six épées qu'il avait reçues de l'infante Léonorine, Amadis les leur donna en les embrassant tendrement.

Cette cérémonie était à peine terminée, que Périon fut averti par les troupes légères qu'il avait en avant, que l'armée ennemie approchait. Il fit sortir la sienne de son camp, la mit en bataille en parcourut les rangs, au galop de son cheval, suivi d'Amadis, d'Agraies, de Florestan et de Bruneo de Bonnemer.

— Gaulois ! cria-t-il d'une voix sonore, songez que le vainqueur du roi Abies est avec vous : c'est vous dire que la victoire vous attend là-bas, dans les rangs de nos ennemis, que vous culbuterez bientôt ! on a voulu la guerre, on l'a; on compte sur le triomphe, on ne l'aura pas. L'équité et la vaillance sont de notre côté : double raison de vaincre pour nous !...

— Gaule ! Gaule ! Gaule ! répondit l'armée d'une seule voix. Vive Périon ! vive Amadis ! vive Florestan ! Gaule ! Gaule ! Gaule !...

Ces acclamations furent enthousiastes et énergiques : on dut les entendre à l'avant-garde enne-

mie. Si bien que Lisvart, dont l'armée campait, en ordre de bataille, à une lieue environ de celle du roi Périon, eut grand'peine à contenir l'impatience de ses chevaliers, et que quelques légères escarmouches eurent lieu çà et là, contre son gré et contre ses ordres.

Les deux armées passèrent la nuit dans cette position. Lisvart et Périon furent avertis presqu'en même temps, aux premières lueurs de l'aube, que les coureurs envoyés à la découverte venaient de reconnaître, au delà des montagnes, une nombreuse armée au milieu de laquelle ils avaient distingué la bannière du roi Aravigne. Ce prince avait à cœur de se venger de la dernière bataille qu'il avait perdue, et sa présence, en face des deux armées de Lisvart et de Périon, s'expliquait par la haine qu'il leur portait et qui était doublée de celle que lui avait soufflée dans l'esprit le perfide Arcalaüs. Aravigne, en se tenant ainsi à portée, espérait profiter du moment où les deux armées ennemies seraient épuisées par la lutte, pour les attaquer avec la sienne et les mettre en pièces. Son espérance allait plus loin encore, puisqu'il songeait à s'emparer non-seulement de l'Ile Ferme et des richesses y contenues, mais encore des Etats du roi Lisvart. Au cas où il en aurait eu de trop, Arcalaüs était là pour partager avec lui...

Cette nouvelle contraria Périon et Lisvart. Incertains du parti que prendrait le roi Aravigne, ils disposèrent l'aile de leur armée la plus rapprochée des montagnes, de façon à pouvoir lui résister, et, en tous cas, à prévenir le désastre d'une attaque imprévue.

Les mouvements que nécessita ce changement de position retinrent les deux armées et retardèrent la bataille qu'elles étaient sur le point d'engager. Jusqu'au lendemain, on se contenta de s'observer mutuellement, prêt à profiter du moindre prétexte pour commencer l'action.

Les premiers rayons du soleil furent le signal de cette bataille, dont les premières charges furent sanglantes; Amadis s'élança impétueusement dans la mêlée, à la rencontre de Gasquilan, roi de Suesse, qui l'avait envoyé défier la veille par un héraut, et, malgré les ennemis qui les entouraient de part et d'autre, ils purent lutter ensemble un assez long temps. Gasquilan perdit pied bientôt et roula parmi les morts et les mourants du champ de bataille; ce que voyant, l'empereur Patin commanda à dix de ses chevaliers romains d'aller enlever Amadis et de le lui amener mort ou vif.

Amadis, emporté par son courage, frappait aveuglément de ci de là, fauchant de son épée, comme un moissonneur les blés, tous les chevaliers qui s'approchaient de lui; il ne voyait pas ceux que Patin avait envoyés pour s'emparer de lui, et il allait être enveloppé, lorsque le fidèle Gandalin, qui combattait vaillamment à ses côtés, eut vent de la tentative et la déjoua. Au moment où Amadis venait d'être renversé par le coup de poitrail d'un cheval de ces dix chevaliers romains, Gandalin fondit comme un épervier sur ces misérables, en tua trois, et, descendant vitement de sa monture, il força son cher Amadis à la prendre. Cela se passa rapide comme l'éclair. Amadis, ainsi relevé, n'en fut que plus terrible, et les coups qu'il porta n'en furent que plus mortels. Il semblait qu'il fût invulnérable, protégé qu'il était, par sa propre vaillance et par celle du fidèle Gandalin, qui s'était emparé d'un autre cheval, et qui ne le quittait pas d'un seul instant, de peur qu'il ne lui arrivât malheur.

Les charges continuèrent, sanglantes et multipliées; le succès en fut longtemps indécis, et des chevaliers en grand nombre des deux côtés virent leur dernier jour.

Ce fut dans une des plus furieuses que le prince Agraies reconnut Lisvart. Lors, courant avec fureur sur lui :

— Roi le plus ingrat qui respire, dit-il, reconnais Agraies devenu ton plus mortel ennemi !...

A ces mots, tous les deux se chargèrent avec fureur; mais, ne pouvant entamer leurs fortes armes par le tranchant de leurs épées, ils se saisirent au corps.

Amadis, s'apercevant du péril que courait Lisvart, ne put le voir plus longtemps en danger de succomber sous un bras qu'animait la vengeance; et, se portant entre Agraies et Lisvart, comme pour s'opposer au corps formidable de Romains prêts à les joindre, il les sépara, donnant le temps à Lisvart de rentrer dans le gros de sa troupe, et priant Agraies, qui murmurait d'avoir été séparé de son ennemi, de venir à son secours.

Amadis chargeant les Romains avec fureur, le prince Floyan, parent de l'empereur, fut le premier qui tomba sous ses coups.

L'empereur Patin, qui vit rouler la tête de Floyan à ses pieds, fondit plein de rage sur Amadis, en cherchant à le percer au défaut de son armure; mais Gandalin veillait sur une vie si chère, il détourna le fer de la lance; et le redoutable Amadis, s'élevant sur ses étriers, porta sur l'épaule de Patin un coup si terrible, que l'épaule tomba sur le sable avec le bras passé dans son bouclier...

Cette plaie horrible et les flots de sang qui s'en élancèrent, ne laissèrent qu'un instant de vie à l'empereur, et découragèrent tellement les Romains qu'on les vit fuir de toutes parts. Lisvart voulut en vain les rallier en faisant ferme mine avec Grumedan, Cildadan et les chevaliers bretons; mais il comprit que la terreur des Romains avait plus de force que ses reproches, et il fut contraint de se replier en arrière en faisant sonner la retraite.

Agraies voulait poursuivre la victoire et charger Lisvart dans sa retraite; mais l'amant d'Oriane déroba encore son père aux coups de son cousin, en engageant Périon à lui commander de faire halte, sous le prétexte que la nuit commençant, l'on ne pouvait plus distinguer les siens des ennemis. Agraies obéit en murmurant, jusqu'à dire à son cousin :

— Ne vous lasserez-vous donc pas de faire grâce au plus ingrat de tous les princes !...

La nuit fut tumultueuse, et personne n'osa quitter les armes; mais le jour ne paraissait pas encore, lorsque Lisvart envoya demander une trêve et prier Périon de lui renvoyer le corps de l'empereur, pour lui faire des funérailles dignes d'un aussi grand prince; ce qui lui fut accordé.

Il profita de ce temps pour haranguer les chefs des Romains, leur rappeler la gloire dont ils s'étaient couverts autrefois, et les engager à s'unir plus étroitement que jamais à lui pour tenter le sort d'une seconde bataille.

Arquisil, depuis la mort de l'empereur, devenait le chef de son armée, comme étant son plus proche parent et le plus près du trône par sa naissance. Ce jeune prince crut avec raison qu'il était de sa gloire de suivre Lisvart et de faire de plus heureux efforts pour relever l'honneur du nom romain : il était estimé autant qu'aimé des troupes qui venaient de perdre Patin, aussi tous les chefs lui firent de grand cœur serment de lui obéir et de servir son allié Lisvart avec le même zèle.

CHAPITRE VI

Comment, pendant que le sang coulait sur le champ de bataille, le bonhomme Nascian prit le parti d'aller trouver Oriane pour l'engager à user de son influence sur Lisvart, afin d'amener la paix.

Tandis que le sang coulait de part et d'autre à torrents, que les crânes s'entr'ouvraient sous le tranchant des épées, que les entrailles se décousaient sous le fer acéré des lances, Nascian, en saint homme qu'il était, ne songeait qu'à remplir sa mission de charité et d'amour; tandis que Périon et Lisvart faisaient la guerre, il s'occupait du soin de ramener la paix.

La nouvelle du mariage prochain de l'empereur de Rome avec la princesse Oriane étant parvenue jusqu'à lui, il ne crut point que ce mariage pût s'exécuter.

Le jour où Lisvart chassait dans la forêt de Vindisilore, Nascian ayant conduit le petit Esplandian avec sa lionne aux pavillons que ce prince avait fait tendre pour la reine Brisène et les princesses, Oriane, vivement émue en voyant ce bel enfant qu'elle soupçonnait être son fils, avait prié Nascian de l'entendre en confession, et lui avait révélé tous les secrets qu'elle renfermait dans son âme.

Nascian, sachant par l'aveu d'Oriane qu'Amadis avait reçu sa foi le jour où il la délivra des mains d'Arcalaüs; espérant aussi que le ciel avait reçu leurs serments sans en être irrité, puisqu'un fils dont il était prédit de si grandes choses était le fruit de cette union, ne put croire qu'Oriane, au mépris d'un héros et de ses serments, pût donner sa main à l'empereur.

Aussi, dès qu'il eut appris la suite des événements, la violence de Lisvart contre Oriane, l'enlèvement de cette princesse, et la guerre cruelle prête à commencer entre Lisvart joint aux Romains et les chevaliers de l'Ile Ferme secourus par le roi Périon, il crut devoir s'entremettre pour en arrêter la suite et l'effusion du sang que les nations chrétiennes étaient prêtes à répandre. Il le pouvait sans peine, en déclarant le mariage d'Oriane et la naissance d'Esplandian; mais n'ayant appris ces secrets qu'en confession, il ne pouvait les dévoiler sans crime, à moins qu'il n'y fût autorisé par la permission d'Oriane.

Nascian ne désespéra pas de l'obtenir, et, prenant sa besace et son bâton, il s'achemina vers l'Ile Ferme avec toute la diligence que son grand âge et sa faible monture purent lui permettre.

Après plusieurs jours de marche *bien fatigantes*, Nascian arriva près d'Oriane qui fut émue en le voyant; elle le fit aussitôt entrer dans son cabinet :

— Ah! mon père, lui dit-elle, je suis encore plus malheureuse que je ne l'étais la dernière fois que je vous vis. La guerre, l'animosité deviennent de jour en jour plus fortes entre Amadis et mon père; des combats sanglants ont déjà coûté la vie à beaucoup de chevaliers, et dans ce *moment je* frémis qu'il ne s'en donne de nouveaux.

— Ma fille, lui répondit Nascian, il vous eût été possible de l'empêcher, en déclarant votre mariage et la naissance d'Esplandian. Je connais l'état de votre conscience, et je vous déclare que vous vous rendriez coupable du sang qui serait désormais versé, si vous différiez plus longtemps à découvrir vos secrets les plus cachés au roi votre père.

— Hélas! mon père, répondit Oriane en versant un torrent de larmes, exigerez-vous de moi que j'ose faire un pareil aveu?

— Non, ma chère fille, dit Nascian attendri, pourvu que vous me permettiez de le faire pour vous. Ce que vous m'avez dit en confession m'est sacré; mais si vous m'accordez la permission de parler au roi votre père, j'espère, avec le secours de la grâce divine, changer son cœur, l'attendrir pour vous, lui faire approuver votre union jusqu'ici secrète avec Amadis, et rétablir la paix entre deux grands princes qui doivent s'aimer et se soutenir mutuellement aujourd'hui.

— Ah! j'y consens de toute mon âme, lui dit Oriane; je ne peux plus soutenir ma situation présente et tous les maux dont je suis cause; je remets mon sort entre vos mains, et je vous conjure de parler au roi mon père le plus tôt qu'il vous sera possible.

— La résolution que vous prenez là, *ma fille*, dit Nascian, est d'une belle âme et d'un bon cœur. Cela vous sera compté, je vous assure, en ce monde et dans l'autre : en ce monde, où vous serez heureuse des heureux que vous aurez faits; en l'autre, où vous serez récompensée des flots de sang dont vous aurez empêché l'effusion. Le ciel vous protége et vous bénisse, ma fille!... Je ne lui demande plus, pour moi, que la force d'arriver auprès du roi votre père avant que la trêve ne soit expirée.

—

CHAPITRE VII

Comment le bonhomme Nascian, fort de l'autorisation d'Oriane, se rendit auprès du roi Lisvart auquel il dévoila le secret de la naissance d'Esplandian et les mystères de l'amour d'Amadis et d'Oriane.

Nascian, allègre et content, se donna à peine le temps de prendre un frugal repas, et, remontant sur son âne, il se rendit dès le même soir au pavillon du roi Lisvart.

Ce prince fut très étonné de voir paraître le saint ermite, qu'il reconnut à l'instant.

— Saint homme, lui dit-il en l'embrassant, venez-vous pour me consoler?.... Hélas! mon âme en ce moment est déchirée par la douleur; mais votre voyage, votre présence m'annoncent que vous devez avoir des choses importantes à me dire... Homme de Dieu, parlez!

— Hélas! Sire, répondit Nascian, que n'ai-je pu faire une plus grande diligence? Je n'aurais peut-être pas la douleur de voir ces campagnes couvertes de sang! Souvenez-vous, Sire, que vous êtes chrétien, et que le pouvoir des plus grands rois doit céder à celui du grand fabricateur des êtres et des choses... Craignez de l'avoir offensé en voulant déshériter votre fille aînée, et la forcer à donner son cœur et sa main à l'empereur, contre la foi jurée des premiers serments.

— Eh! grand Dieu, que me dites-vous? interrompit Lisvart. N'était-ce pas faire pour Oriane tout ce qu'un père peut faire de mieux pour sa fille, que de l'élever sur le premier trône de l'univers? Et cet hymen ne devait-il pas être agréable au Très-Haut, puisque l'alliance avec ce grand prince nous mettait en état de faire fleurir sa sainte religion?

— Ses décrets sont souvent cachés, lui répondit Nascian. Apprenez, Sire, qu'il avait depuis longtemps reçu les serments d'Oriane, et que des nœuds secrets l'unissaient au prince de Gaule du jour même où ce héros la délivra des mains du perfide Arcalaüs...

Lisvart crut un instant que le grand âge affaiblissant la tête de Nascian, il ne lui contait qu'une fable sans apparence. Il le regardait d'un air surpris, lorsque Nascian reprit :

— Sachez, Sire, que tous ces secrets m'étaient connus; mais ils m'avaient été révélés sous le sceau de la confession par la princesse votre fille... Apprenez, de plus, que cet hymen agréable au ciel fut consacré par la naissance d'un fils dont plusieurs prédictions annoncent la haute destinée. Oui, Sire, ce jeune Esplandian, cet enfant si cher, que la Providence jeta dans mes bras et que vous élevez dans votre cour, Esplandian est ce gage précieux de l'hymen d'Oriane. Je ne pouvais vous le révéler sans sa permission; je viens de l'obtenir, et le ciel m'a donné la force pour vous annoncer, de sa part, qu'il exige que vous approuviez cette union, et, qu'ainsi qu'il l'a prédit, Esplandian soit celui qui vous unisse et vous réconcilie avec Amadis...

Lisvart baissa la tête et fut quelques moments sans parler. Tout ce qu'Amadis, tout ce que ce héros et ses frères avaient fait pour lui, tout ce que son aimable et malheureuse fille avait dû souffrir lui revint en mémoire, et bientôt de grosses larmes coulèrent sur ses joues...

— Ah! mon père, s'écria-t-il en se jetant au cou de Nascian, quel cruel mystère! et qu'il coûte de sang et de malheur!... Ah! que n'ai-je su plus tôt quels étaient les nœuds et les sentiments d'Oriane et d'Amadis! Pouvais-je faire un meilleur choix que celui de l'héritier de la Gaule, et surtout quand j'ai dû plusieurs fois à ce prince et la vie et la victoire? Ah! mon père, dès que vos forces vous le permettront, retournez au camp de Périon et d'Amadis, rétablissez vivement une paix si désirable; dites-leur que la force n'eût jamais abattu mon courage, mais que l'union secrète d'Amadis et la naissance d'Esplandian rouvrent mon cœur à l'amour, à la reconnaissance que je lui dois, et qu'en l'unissant avec Oriane, que je déclare dès ce jour mon héritière, je le laisse le maître de toutes les conditions de la paix...

— O prince heureux! s'écria Nascian en se jetant aux genoux de Lisvart, l'Eternel met dans votre âme son esprit de sagesse! Votre justice, vos sentiments, l'amour de votre famille et de vos sujets, vont remplir vos jours d'une vraie gloire et d'un vrai bonheur!...

A ces mots, l'un et l'autre se levèrent et vinrent retrouver les chevaliers de la cour qui furent surpris de voir Lisvart les yeux encore rouges des larmes qu'ils avaient versées, mais brillant de la joie la plus vive.

Le jeune Esplandian entra dans ce moment; il venait de Vindisilore de la part de la reine Brisène, pour savoir des nouvelles de Lisvart. Quoique Esplandian fût beaucoup grandi dans sept ans d'intervalle et qu'il fût déjà presque de force à recevoir l'ordre de chevalerie, le bonhomme le reconnut à l'instant et lui tendit les bras.

Esplandian demeura quelques moments interdit, mais dès qu'il eut, lui aussi, reconnu le saint homme, il courut embrasser ses genoux. Lisvart eut bien de la peine à contenir les tendres sentiments qui l'agitaient, en songeant que c'était son petit-fils même qu'il voyait dans ce bel enfant, qu'il avait toujours si tendrement aimé; il prit de sa main la lettre de la reine Brisène, et, se retirant à l'extrémité du pavillon, il la lut avec Nascian. Cette sage reine pressait dans sa lettre le roi son époux de conclure la paix, et de se réconcilier avec Périon et les princes de la Gaule.

— Ne semble-t-il pas, dit-il à Nascian, qu'elle

nous devine? Ah! mon père, ne différez pas, je vous en conjure, à terminer votre ouvrage. Le ciel le veut! Le ciel le veut!...

Nascian, qui regardait la vue d'un fils si cher pour Amadis comme une récompense des maux injustes que ce prince avait soufferts, pria le roi de lui permettre d'emmener avec lui le jeune Esplandian et son neveu Sergil, pour l'aider dans son voyage. Lisvart y consentit d'autant plus volontiers qu'il sentait bien que la présence prolongée de cet adolescent qu'il aimait tant lui ferait trahir devant toute sa cour les sentiments qu'il éprouvait pour lui.

CHAPITRE VIII

Comment le bonhomme Nascian, heureux d'avoir réussi dans la moitié de sa mission, se remit en route pour essayer de réussir dans l'autre moitié; et comment il fut accueilli, ainsi que le jeune Esplandian, par le vaillant Amadis de Gaule.



ien ne saurait rendre la joie du bonhomme Nascian qui venait ainsi de réussir dans la partie la plus délicate de sa mission. Tout n'était pas terminé, certes; mais le plus difficile était fait. A son sens, le reste devait aller tout seul.

En conséquence, il remonta sur son âne, et, suivi des deux adolescents qu'il aimait, montés sur des chevaux qu'ils conduisaient comme des hommes, il prit le chemin du camp d'Amadis, où tous trois arrivèrent le lendemain matin.

Le prince de Gaule, qui n'avait fait qu'entrevoir une fois Esplandian, ne le reconnut point; mais Quadragant qui l'avait vu peu de temps auparavant, courut l'embrasser :

— Mon mignon, lui dit-il, voilà ce chevalier Grec qui, le jour où il combattait pour Grassinde, vous donna la vie de deux chevaliers romains.

Esplandian, assuré d'être en présence d'Amadis, courut baiser ses mains, comme au meilleur chevalier du monde et celui dont il désirait le plus recevoir l'ordre de chevalerie.

Amadis, ému par l'action et par les grâces de cet enfant, l'embrassa tendrement et lui demanda par quel hasard Lisvart l'avait laissé venir près de lui.

— Seigneur, lui répondit-il, voici le bon ermite Nascian qui vous l'apprendra.

Le prince de Gaule connaissait la réputation de sainteté de Nascian; il savait par Oriane que cet homme aimé du ciel avait les respects et l'amour des gens de bien; il lui demanda pardon de ne l'avoir pas reçu d'abord comme il méritait de l'être.

— Vous honorez trop, lui dit Nascian, un pauvre pécheur; nous le sommes tous, et la gloire et la sagesse du monde ne sont que de faibles étincelles vis-à-vis de cette lumière éternelle qui luit par elle-même, et qui féconde et tient en équilibre avec eux-mêmes tous les grands ouvrages du Créateur!... C'est en son nom, seigneur Amadis, que l'humble Nascian, ermite de soixante ans, et touchant presque à sa dernière heure, ose venir vous parler...

Amadis, pénétré de respect pour Nascian, fit retirer tous ceux qui l'entouraient.

— Parlez, dit-il, mon père, et soyez sûr d'être écouté par un homme qui vous est déjà soumis.

— Souvenez-vous, lui dit Nascian avec une force au-dessus de son âge, des soins paternels que la divine Providence a pris de vos jours! Sauvé de la fureur des flots, à laquelle vous étiez abandonné; vainqueur du redoutable Abies, reconnu par un grand roi pour être son fils, couvert de gloire en cent combats mémorables, heureux époux d'Oriane, père d'un jeune prince auquel les plus grandes destinées s'annoncent de toutes parts : tel est le sort d'Amadis, tels sont les bienfaits que l'Etre suprême semble se plaire à répandre sur lui! O mon cher Amadis! ô mon fils! pardonnez ce nom à la vieillesse d'un ministre du Seigneur, votre cœur n'est-il pas touché d'une vive reconnaissance? N'est-il pas ouvert à l'amour de la paix que je viens vous offrir?

— Ah! mon père, répondit Amadis en lui serrant les mains, quelles que puissent être les conditions de cette paix, je les accepte, puisque c'est vous qui me les apportez; mais, comme fils, je dois à Périon de lui faire hommage de mes volontés; venez, de grâce, lui faire partager tous ces sentiments dont vous pénétrez mon âme!...

Amadis conduisit sur-le-champ le saint homme au pavillon du roi son père.

Périon, en les voyant entrer suivis d'Esplandian, fut si frappé de la beauté de ce jeune damoiseau, qu'il débuta par demander à l'ermite s'il était son père?

— Je ne le suis, répondit Nascian, que par les soins que j'ai pris de sa première enfance et par la tendresse que j'ai conservée pour lui. Non, Sire, ce jouvenceau n'est point le fils d'un pauvre ermite; il vous sera plus cher que vous ne le pensez, quand vous le connaîtrez...

S'occupant alors de l'objet de sa mission toute chrétienne, le saint homme représenta fortement à Périon tous les avantages qu'il devait retirer de la paix, si bien qu'il l'amena à la souhaiter aussi vivement que lui-même.

— Ah! Sire, lui dit-il, les hommes n'ont déjà que trop d'occasions et de prétextes pour s'entre-détruire : point n'est besoin de leur en fournir! Ces tueries sanglantes ne sont pas si inévitables qu'on veut bien le faire croire : le monde n'a pas été créé par un Dieu charitable et bon, pour servir de théâtre continuel à ces horribles abattis d'hommes... La vie humaine est chose sacrée, et, quand



on a charge d'âme, comme ont les princes de la terre, on doit être avare du sang des autres dont on répond devant le prince du ciel..... Je ne sais point parler, et peut-être ne sais-je point convaincre... Cependant, Sire, quelque chose me dit qu'en vous parlant ainsi que je le fais, mon humble parole a du retentissement dans votre grand cœur qu'émeuvent les misères d'ici-bas. Les méchants seuls sont sourds!...

Périon avait, en effet, le cœur à la hauteur de cette grave situation. L'éloquente parole du pauvre ermite n'eut pas de peine à le convaincre. Il assembla sur-le-champ le conseil de ses premiers barons et leur fit part de tout ce que Nascian venait de lui dire, en les priant de lui communiquer leurs impressions et de donner leurs avis sur cette question de paix.

— Seigneurs, dit Angriote d'Estravaux, nous avons assez fait pour qu'on n'attribue pas à la peur une demarche dans le sens qui vient d'être indiqué... Il n'y a que les forts qui sachent être pacifiques et doux. La guerre prouve souvent l'injustice. On ne se bat que pour étourdir sa conscience..... Par ainsi, je propose qu'on envoie au roi Lisvart deux d'entre nous, par exemple Quadragant et Brian de Moniaste...

Angriote d'Estravaux jouissait parmi ses pairs d'une grande autorité, à cause de son courage, de ses mœurs et de son esprit : l'avis qu'il venait d'ouvrir fut couvert de l'approbation générale, et les deux chevaliers qu'il venait de désigner durent se disposer à se rendre en ambassade auprès du roi de la Grande-Bretagne.

CHAPITRE IX

Comment, sur l'indication du jeune Esplandian, Amadis et quelques-uns de ses compagnons allèrent au secours du roi Lisvart, menacé par l'armée du roi Aravigne ; et comment, une fois cette armée en déroute, Amadis et Lisvart se réconcilièrent.

De son côté, Lisvart avait réuni les princes les plus puissants et les chevaliers les plus renommés de son parti, afin de les consulter sur la conduite à tenir, et leurs avis se trouvèrent conformes au sien. De même que Quadragant et Brian de Moniaste avaient été choisis pour intermédiaires par Périon, Arban de Norgales et Guillan-le-Pensif furent élus pour aller dresser les articles de la paix avec Angriote, et les préliminaires que la prudence exigeait. Le premier de ces préliminaires fut d'engager Périon et Lisvart à faire retirer leurs armées dans les vingt-quatre heures, jusqu'à ce qu'elles fussent à la distance de sept lieues les unes des autres, ce qui fut exécuté.

Périon se replia de quatre lieues, sur l'Île Ferme; Lisvart fit retirer son armée sur la ville de Lubanie, qui se trouvait à la même distance du dernier champ de bataille, et où il comptait demeurer pendant le temps des conférences.

Ce prince avait donc disposé sa marche sur plusieurs colonnes ; deux lieues étaient faites lorsqu'il aperçut quelques corps de troupes légères qui paraissaient sur la montagne et dont quelques-unes même s'apprêtaient à descendre. Dans le même temps, Esplandian, comblé des caresses de Périon et d'Amadis, qui, cependant, n'avaient point voulu l'instruire encore sur sa naissance, regagnait avec son jeune compagnon Sergil le roi de la Grande-Bretagne, lorsqu'ils aperçurent, eux aussi, les troupes inconnues qui commençaient à se former.

Esplandian avait souvent entendu la reine Brisène parler de la haine invétérée que le roi Aravigne, Barsinan et l'enchanteur Arcalaüs nourrissaient contre Lisvart. Il avait appris dans le camp de Périon qu'Aravigne, à la tête d'une formidable armée, n'attendait que le moment d'écraser ou Lisvart ou Périon avec avantage. Ce jouvenceau, dont l'esprit et le cœur avaient pris de l'avance sur les autres enfants de son âge, imagina qu'Aravigne, craignant l'armée victorieuse de Périon, allait se porter sur celle de Lisvart, qui semblait se livrer à ses coups en se retirant dans la ville de Lubanie.

En conséquence de ce, Esplandian, au lieu de poursuivre sa route et de rejoindre Lisvart, retourna promptement sur ses pas, c'est-à-dire vers Amadis, à qui il raconta son impression à propos du mouvement de troupes qu'il avait remarqué en chemin.

Amadis admira la sagacité de l'avis que lui donnait ce jouvenceau, et, son amour pour Oriane ne lui laissant voir dans Lisvart qu'un prince que, plus que jamais, il devait secourir, il remonta incontinent à cheval et partit après avoir fait avertir le roi Périon du parti qu'il prenait. Florestan, Grasandor, Quadragant, Garnates et quelques chevaliers l'accompagnaient.

Cette petite troupe arriva fort à point. Aravigne avait déjà commencé son attaque, et l'armée de Lisvart, au moment de rentrer dans Lubanie, affaiblie, épuisée, découragée, ne se défendait que mollement, malgré l'énergie que déployait le roi afin de la rallier. Son arrière-garde, seule, maintenue dans le devoir par son héroïque exemple, faisait courageusement face à l'ennemi, qui la harcelait de toutes parts.

C'est dans ce moment si périlleux pour sa vie et pour son trône que survinrent le vaillant Amadis et ses non moins vaillants compagnons.

L'amant d'Oriane avait fait halte pendant quelques instants avant d'attaquer Aravigne. Il commanda à sa petite troupe de se former compacte afin d'être irrésistible, et cria : Gaule! Sa petite phalange s'ébranla alors et fondit sur l'armée d'Aravigne qu'elle troua et dans les rangs de laquelle elle porta l'épouvante en même temps que la mort.

Les chevaliers du roi Lisvart, en entendant ce cri terrible, qui leur était hostile quelques jours auparavant et qui maintenant leur était ami, sentirent leur courage renaître avec leurs forces.

— Ah! compagnons! s'écria le vieux Grumedan, qui portait la bannière royale. En avant! en avant! De par Dieu et de par Amadis, en avant!...

Norandel, Cildadan, Guillan-le-Pensif relevèrent aussitôt leurs épées et, criant : Gaule! à leur tour, ils se précipitèrent comme une avalanche sur l'armée d'Aravigne, qui se débandait déjà sous les coups impitoyables et irrésistibles de la troupe d'Amadis.

Le combat se soutint pendant quelque temps à cette porte de la ville, sur laquelle le centre et l'aile gauche d'Aravigne avaient porté leurs efforts réunis. L'aile droite, commandée par ce roi et par Arcalaüs, avait embrassé la partie méridionale de Lubanie. Ne trouvant là qu'une légère résistance, ils s'étaient emparés des barrières et des avant-postes de cette cité; en se formant en colonnes dans les principales rues, Aravigne espérait couper ainsi toute retraite au roi Lisvart, le prendre et le mettre à mort au moment où sa ressource serait de se retirer dans le centre de cette ville.

Arcalaüs, entendant encore le bruit des armes retentir vers la porte de la ville où le centre de l'armée attaquait Lisvart, envoya Barsinan, suivi d'un gros détachement, pour marcher de rue en rue vers cette porte, et prendre Lisvart par derrière.

Au moment même où Barsinan arrivait à l'endroit désigné, Amadis y arrivait aussi avec Lisvart et ses chevaliers. Le fils de Périon, un peu surpris de rencontrer là de nouveaux ennemis, ne perdit pas un moment à les charger, et le cri redouté de : Gaule! retentit pour la seconde fois. Alors, effrayées, les troupes de Barsinan plièrent et s'enfuirent en désordre, jetant leurs armes pour alléger leur marche. Barsinan, désarçonné, cria merci et se jeta à genoux près du cheval d'Amadis qui le donna en garde au vieux Grumedan, et se précipita en avant dans la ville pour achever sa victoire. Après avoir fait un horrible massacre de tout ce qui s'opposait à son passage, il arriva aux portes méridionales de Lubanie, fit fermer les barrières et cerner la maison où Aravigne s'était retiré du combat avec Arcalaüs.

Lisvart, vainqueur de tous côtés, ignorait encore quel bras l'avait secouru si à propos. Il le demanda à ses chevaliers.

— Eh! quoi, Sire, répondit le bon Grumedan, n'avez-vous donc pas entendu crier : Gaule!... Eh! quel autre qu'Amadis aurait pu nous sauver la vie et la liberté?...

Amadis, qui arrivait sur ces entrefaites, entendit Lisvart s'écrier :

— Ah! Grumedan, je crois bien Amadis capable d'une aussi généreuse action; mais je n'ose croire qu'il ait pu oublier si vite toutes mes injustices à son égard et à l'égard de ses chevaleureux compagnons.

— Oui, Sire, oui, répondit le vieux Grumedan avec feu, j'ose vous en répondre comme de moi!... Il n'est aucun acte héroïque et vertueux que mon Amadis ne soit capable de faire...

— Vous avez bien raison, cher Grumedan, de m'appeler vôtre, dit alors Amadis en abaissant vivement la visière de son heaume, car personne ne vous respecte et ne vous aime plus que moi... Mais, Sire, dit-il à Lisvart, ne jouirai-je donc jamais du bonheur de vous entendre dire aussi mon Amadis, en parlant de l'homme qui vous est le plus attaché qui soit au monde?...

— Ah! dès ce moment, répondit Lisvart attendri, en lui tendant les bras, dès ce moment, mon cher Amadis!... Ah! mon ami, que la vaine gloire et l'injustice m'ont coûté cher, et quel nouveau triomphe pour vous! Quel nouveau mérite n'avez-vous pas à oublier!...

— Sire, dit Amadis, je ne me souviens que des bontés et de la confiance dont vous m'avez si longtemps honoré... Je regarde comme malheureux tous les jours que j'ai passés dans votre disgrâce, et comme le plus beau de ma vie celui où vous daignez me rendre votre amitié!...

CHAPITRE X

Comment, la paix étant faite entre Lisvart et Amadis, on songea à faire le bonheur de tous les princes amoureux.

Tout était fini, ou à peu près. Le roi Périon ne tarda pas à arriver avec ses principaux chevaliers, et principalement Agraies, qui haïssait si fort Lisvart, comme on sait, mais seulement à cause d'Amadis.

Du moment qu'Amadis était réconcilié avec Lisvart, Agraies ne se voyait plus de raison de fâcherie avec ce roi. Chacun s'embrassa et se réconcilia : ce fut une fête à laquelle manquaient bien des gens, que l'on s'empressa de prévenir, Oriane, Mabile, Brisène, Elisène, Galaor.

Mais auparavant il fallait faire justice. Amadis et Périon allèrent trouver Aravigne, Barsinan et Arcalaüs, gardés tous trois à vue.

— Me reconnais-tu, perfide Arcalaüs? demanda Amadis en entrant.

— Je ne pense pas t'avoir jamais vu, répondit l'enchanteur en le regardant avec dédain.

— Tu portes cependant des marques qui devraient te faire connaître Amadis de Gaule! reprit Amadis en lui indiquant sa main mutilée.

— C'est à ta conduite que je pourrais te reconnaître, murmura Arcalaüs d'un air sombre.

— Mérites-tu donc qu'on te pardonne? demanda Amadis. Et si j'avais cette faiblesse, en deviendrais-tu plus homme de bien?

— Fais ce que tu voudras, répondit arrogamment Arcalaüs; je suis bien éloigné de te rien promettre... Et je ne désespère pas de te faire encore du mal, beaucoup de mal avant ma mort... Je ne suis pas pour rien l'enchanteur Arcalaüs : tu l'apprendras à tes dépens!...

Amadis et Périon, indignés, firent enfermer ce traître dans une cage de fer. Quant à Aravigne et à Barsinan, comme ils avaient abusé odieusement

de leur pouvoir, comme ils s'étaient déshonorés, et qu'ils n'étaient plus dignes d'être ni chevaliers ni souverains, Amadis et Périon les condamnèrent à être dégradés de ce double titre, on célébra sur sur eux l'office des morts, comme s'ils eussent vraiment cessé de vivre, on les rasa ignominieusement et on les confina dans une abbaye. Quant à leurs Etats, on remit au jour de la célébration des noces d'Amadis pour en faire la distribution.

Car ces noces étaient maintenant résolues entre Périon et Lisvart. Le même jour et dans le même lieu, c'est-à-dire à l'Ile Ferme, devaient se consommer également les épousailles de Grasandor et de Mabile, du nouvel empereur Arquisil avec Léonore, d'Agraies avec Olinde, de Bruneo de Bonnemer avec Mélicie, de Quadragant et de Grassinde, de Florestan et de Sardamire, et même de Galaor avec Briolanie!...

Quoique Oriane eût été prévenue par un message de son amant de l'heureuse issue de la guerre et des divers événements qui en avaient été la suite, cela n'empêcha pas son saisissement d'être extrême en revoyant Amadis. Mais ce saisissement fut délicieux.

— Madame, lui dit ce prince rayonnant de bonheur, je viens renouveler mes serments à vos genoux... Régnez à jamais en souveraine sur ce cœur, qui vous est soumis.

— Cher Amadis, répondit Oriane, il m'est donc enfin permis de vous appeler du doux nom d'époux! C'est à moi de vous être soumise...

— Devons-nous donc changer d'existence? s'écria tendrement Amadis. Le pourrais-je, divine Oriane? et puis-je ambitionner jamais d'autres droits que celui de vous prouver jusqu'à mon dernier soupir l'amour et la fidélité que je vous ai voués?...

L'empereur Arquisil arriva dans ce moment désiré si longtemps par ces heureux amants, et il lut dans leurs yeux le tort qu'il avait eu de l'interrompre. Lors Amadis, le conduisant vers Oriane, dit:

— Je vous présente, madame, ce digne chevalier auquel vous donnerez bientôt un nom qui lui sera plus doux que le titre auguste qui vient d'être la récompense de ses vertus. Autant l'empereur Patin, son oncle, nous était hostile à tous deux, autant l'empereur Arquisil nous sera fraternel...

— Je connais le cœur de ma sœur Léonore, dit Oriane, je suis sûre qu'il méritera votre attachement, et que les deux filles du roi Lisvart seront les deux plus heureuses princesses de la terre.

— Ah! madame, répondit Arquisil, ce ne peut être qu'en imitant ce héros que je peux mériter le nom de frère que je dois à son amitié!...

Ce fut là un des moments les plus heureux de sa vie. Son courage, sa bonté, son amour, recevaient enfin leur récompense.

Le bonheur de son père ne fut pas moins grand.

— Mon ami, mon vaillant compagnon, dit Périon qui survint quelques instants après Arquisil, que je t'embrasse encore!... Notre bonheur à tous est ton ouvrage... Tu as agi comme un roi, comme un père... Tu mérites bien que je m'incline devant ta sagesse comme devant ta vaillance. Je remets mes droits entre tes mains : partage entre tes amis les Etats que nous venons de conquérir... Fais plus encore pour eux : lis dans leur âme quelle femme peut les rendre heureux; dispose de ta sœur Mélicie... Je me refuse le droit de te désigner un chevalier qui m'est cher : c'est de ta bouche qu'il doit apprendre son sort...

Amadis, pénétré de reconnaissance, serra et baisa les mains de Périon.

— Accours, cher Bruneo, s'écria-t-il, viens aux genoux de mon père donner ta foi et recevoir celle de Mélicie!...

Périon vit à l'instant même Oriane, Bruneo, Amadis et Mélicie embrasser ses genoux.

— Ah! mes chers enfants, s'écria ce bon roi en étendant les mains sur ces quatre têtes si dignes d'amour, puisse le Très-Haut vous bénir comme je le fais en ce moment!

Quelques jours après, arrivaient à l'Ile Ferme la reine Elisène et le beau Galaor, presque rétabli et toujours amoureux.

CHAPITRE XI

Comment Urgande-la-Déconnue, à laquelle on ne songeait pas, prouva qu'elle songeait à ses protégés en survenant la veille des noces.

La veille du jour où tant d'heureux devaient être faits, pendant que la population tout entière de l'Ile Ferme se réjouissait par avance des fêtes qui allaient avoir lieu, des acclamations enthousiastes, parties du port, annoncèrent l'arrivée de la flotte de la Grande-Bretagne, amenant le roi Lisvart, la reine Brisène et la jeune princesse Léonore.

Au moment où chacun des princes qui habitaient le palais d'Apollidon s'empressait de venir à la rencontre de Lisvart et des deux princesses, les cris d'une multitude effrayée se firent entendre. Le peuple courait de toutes parts, en fuyant les bords de la mer sur laquelle on apercevait une montagne de feu qui paraissait s'avancer vers l'Ile Ferme et n'en devoir faire bientôt qu'un monceau de cendres. Les dames se réfugièrent promptement dans le palais; mais les chevaliers ne craignirent point de s'avancer vers le port, pour observer cet effroyable phénomène.

Lorsque le rocher de feu ne fut plus qu'à environ cinq cents toises de la rive, il se fendit subitement en deux avec un fracas terrible; les deux moitiés s'abîmèrent dans la mer et laissèrent voir un monstrueux serpent qui se mit à fendre l'onde, en étendant deux ailes gigantesques en guise de nageoires. La tête de ce montre, plus haute que les mâts les plus hauts, vomissait de sa gueule des torrents de flammes qu'accompagnaient d'affreux mugissements. Les chevaliers de l'Ile Ferme, malgré leur intrépidité ordinaire, furent sur le point de prendre peur; mais, animés par la présence de Périon, de Lisvart et des princes qui les accompa-

gnaient, ils s'avancèrent courageusement, prêts à braver tout, même la mort.

Leur étonnement fut extrême, lorsque tout-à-coup ils aperçurent le monstre battre des ailes et s'élever, s'élever encore, en cessant de mugir et de lancer des flammes. Puis un navire doré, couvert de fleurs et de pierreries, avec des voiles de pourpre, s'avança majestueusement vers le rivage, au son harmonieux des instruments que douze jeunes et belles nymphes faisaient retentir au loin.

— C'est Urgande-la-Déconnue ! s'écrièrent Amadis et les deux rois.

Lors, suivis du nouvel empereur Arquisil, ils s'avancèrent.

C'était la fée Urgande, en effet. Ordinairement elle ne se montrait que sous les formes les plus étranges, et souvent les plus hideuses, pour inspirer la terreur. Mais, cette fois, comme elle se trouvait au milieu de ses amis les plus chers, elle parut sous sa figure naturelle qui avait la jeunesse et la beauté du printemps, avec la sérénité et la richesse de l'été. Lisvart et Périon lui donnèrent la main pour descendre de son navire. Arquisil, qui ne la connaissait point, se retira discrètement à l'écart.

Ce fut précisément vers Arquisil qu'elle vint, aussitôt qu'elle eut mis pied à terre.

— Seigneur, lui dit-elle de sa voix qui sonnait comme du cristal, quoique vous n'ayez pas l'air de me connaître, je suis depuis longtemps de vos amies... L'alliance que vous allez contracter, et que j'avais prévue, augmente encore mon amitié pour vous. Une immense distance sépare l'île que j'habite de la capitale du monde où vous régnez comme successeur de l'empereur Patin, et cependant moins d'un jour me suffit pour me rendre auprès de vous. L'impératrice que vous allez faire en l'associant à votre sort m'est si chère que je veux sauver de la mort le premier fruit de son union avec vous, et que je veillerai sur le bonheur de vos jours et sur celui de votre postérité.

Arquisil, baisant courtoisement la main d'Urgande, lui répondit :

— L'univers sait quel est votre pouvoir, madame; Lisvart, Périon et leurs enfants m'ont appris quelle est votre bonté.

Urgande, alors, embrassant Amadis, lui dit :

— Vaillant Amadis, vous avez enfin ce que vous désiriez le plus au monde... Cet amour heureux ne laissera point languir votre valeur. Les héros comme vous ne laissent point tomber leur épée en quenouille. Les combats, les victoires rempliront jusqu'au bout votre glorieuse vie !

— Madame, répondit Amadis, je ne demande plus au ciel que de me conserver Oriane et votre amitié.

Avant de suivre les deux rois au palais d'Apollidon, Urgande-la-Déconnue se fit amener deux jouvenceaux qu'elle avait laissés sur son navire. Tous deux étaient beaux, gracieux et vêtus splendidement. Les dames ne firent qu'un cri d'admiration en les apercevant.

— Mon mignon, dit Urgande au jeune Esplandian, je vous amène deux beaux compagnons dignes de vous. Ils vous seront utiles et vous jouirez de bonne heure avec eux des charmes d'une tendre amitié. Voici Manéli et voici Talanque : aimez-les pour l'amour de moi.

Pendant qu'Esplandian embrassait ses jeunes amis, Urgande se tournait vers Oriane et l'embrassait en lui disant :

— Belle Oriane, un amour heureux et tranquille va récompenser votre cœur de sa longue attente... Ne soyez pas ingrate envers les peines qu'il vous a coûtées et qui ont été mêlées de si agréables plaisirs...

Urgande caressa tour à tour les jeunes beautés que cette grande cour rassemblait. Il n'en fut aucune à laquelle elle ne dît quelque chose de particulier sur ses secrets les mieux célés, il n'en fut aucune à qui elle ne promît ses secours et son amitié.

— Ah ! divine Urgande, ne put s'empêcher de lui dire tout bas l'aimable Briolanie, servez-vous, je vous en conjure, de tout votre pouvoir pour que Galaor me soit fidèle.

— C'est la seule chose que je ne puisse vous promettre, ma mignonne, répondit Urgande en souriant; mon pouvoir échoue là. C'est vous seule que cela regarde... Mais je m'étonne que vous ayez de semblables craintes avec des yeux comme les vôtres. Soyez assurée que Galaor vous aimera toujours... Et d'ailleurs, les petits Galaors dont il vous dotera seront là pour vous consoler, pour le cas improbable où il cesserait de vous être fidèle...

Urgande engagea les deux rois à ne pas différer le bonheur de tant d'illustres amants. Et non-seulement, elle suppléa par son pouvoir à ce qui n'était pas encore préparé pour cette grande fête, mais elle sut y faire paraître tout ce qui pouvait en augmenter l'éclat, la galanterie et la dignité.

CHAPITRE XII

Comment les noces d'Amadis et d'Oriane, et celles des autres princes et dames, furent célébrées en l'Ile Ferme, le jour même où fut éprouvé l'arc des loyaux amants.



Quand fut venu le jour où les chevaliers devaient recevoir de leurs dames aimées le doux fruit de leur attente, le saint homme Nascian se prépara pour célébrer spirituellement leurs noces, qui eurent lieu en grand appareil.

Au sortir de la messe, Amadis dit à Lisvart :

— Seigneur, je vous prie bien humblement de m'octroyer un don, que raisonnablement vous ne pouvez refuser...

— Mon fils, mon ami, répondit le roi, je vous l'accorde de grand cœur !

— Je vous supplie donc, Sire, de commander à



madame Oriane, votre fille, qu'elle éprouve, avant de nous mettre à table, l'arc des loyaux amants et la Chambre Défendue... Elle n'a pas voulu jusqu'ici, quelque prière que nous lui ayons faite... J'ai une telle fiance en sa loyauté et en son excellente beauté, que je suis assuré de la voir arriver là où, depuis cent ans et plus, aucune dame ni demoiselle n'a pu parvenir...

— Mon fils, répondit Lisvart, il ne tiendra pas à moi. Toutefois, je crains beaucoup que cette entreprise n'apporte quelque trouble en si bonne compagnie...

— Sire, reprit Amadis, mon cœur me dit que la fin de tout ceci sera conforme à mon désir et au vôtre. Rassurez-vous!

Lors, Lisvart appelant Oriane, que les rois Périon et Cildadan menaient par la main, il lui dit :

— Ma mie, votre mari me demande un don que je lui ai accordé, malgré mon vouloir et ma raison... Mais il a ma parole : avisez donc à faire ce dont je vais vous prier.

Oriane, très aise d'entendre son père lui parler si familièrement, fit une grande révérence et répondit :

— Sire, commandez-moi tout ce qu'il vous plaira pour vous obéir...

— Ma mignonne, reprit le roi, il faut donc que devant que de nous mettre à table, vous essayiez l'aventure de l'arc des loyaux amants et de la Chambre Défendue : c'est là le don que j'ai accordé à Amadis.

Oriane, entendant cela, rougit jusqu'au blanc des yeux, ce qui la rendit plus belle encore et plus digne de triompher de Grimanèse. Elle ne put refuser son père ni la première grâce que lui demandait Amadis. Olinde et Mélicie, par attachement pour Oriane, et peut-être un peu jalouses en secret de la gloire que cette princesse allait acquérir, s'offrirent et furent acceptées pour l'accompagner dans cette épreuve.

Agraies et Bruneo ne purent voir leurs maîtresses s'exposer ainsi sans en concevoir quelque alarme. Mais ils aimaient!

Pour Mabile, elle était trop sensée pour tenter cette épreuve.

— Je passerais encore plus aisément que jamais sous l'arc des loyaux amants, dit-elle à Grasandor, ce que je sens et n'ai jamais senti que pour vous m'en est un sûr garant... Mais je connais trop la supériorité des charmes d'Oriane pour lui disputer la palme de la beauté...

— Ah! du moins, lui répondit tendrement Grasandor, nulle ne vous la disputera jamais dans mon cœur, et la conquête de la Chambre Défendue ne pourrait vous donner plus de charmes à mes yeux...

Les trois princesses s'étant prises par la main, s'avancèrent vers l'arc des loyaux amants et le passèrent sans obstacle. Jamais la statue qui le surmontait n'avait répandu tant de fleurs, jamais sa trompe n'avait rendu des sons aussi mélodieux. Les statues d'Apollidon et de Grimanèse frappèrent leurs regards. La beauté de cette dernière rendit Oriane assez confuse; elle se repentit d'avoir osé se soumettre à l'épreuve de la Chambre Défendue.

— Mais, du moins, dit-elle tout bas dans son cœur, nulle autre ne sera plus heureuse que moi.

Comme elle levait les yeux sur la table de jaspe, ainsi que ses deux compagnes, elles y lurent d'abord les noms de Briolanie et de Mabile. Bientôt un trait de lumière parcourut cette table et grava leurs trois noms et ceux de leurs amants à côté de tous ceux qui étaient inscrits là depuis un fort long temps. S'étant ensuite séparées pour observer la quantité de merveilles dont était enrichi l'espace qui renfermait l'arc, Oriane s'approcha d'une fontaine dont la vasque, relevée sur un massif de corail et de roseaux, était formée comme une conque marine. C'était la fontaine de la Vénus d'agathe, dont nous avons précédemment parlé. Oriane ayant plongé sa main dans le bassin pour y puiser de l'eau, la statue avança son bras vers elle et lui présenta la pomme offerte jadis par le berger Pâris; puis, de son autre main, détachant l'anneau précieux qui pendait à son oreille, elle l'offrit de même à la fidèle maîtresse d'Amadis, toute étourdie de ces merveilles.

Olinde et Mélicie, voyant qu'il pleuvait de pareils présents dans les mains de leur amie, se rapprochèrent aussitôt d'elle et la suivirent là où elle allait. Et bien leur en prit, car au moment où elles allaient toutes deux, la devançant, franchir une porte, deux dragons affreux firent mine de se jeter sur elles, et ils n'y eussent pas manqué si Oriane n'eût tout-à-coup paru. Lors, ils baissèrent leurs têtes redoutables et les trois amies purent passer et arriver enfin au dédale que nous avons décrit en temps et lieu.

Pendant que ces belles princesses employaient un temps assez long à visiter les merveilles du palais d'Apollidon, Grassinde, fière de la victoire que ses charmes avaient remportée dans la Romanie et dans la Grande-Bretagne, ne douta point un seul instant qu'elle ne pût faire la conquête de la Chambre Défendue, en y précédant Oriane, qu'elle crut retenue pour quelques heures dans le labyrinthe où brillait, on s'en souvient, la verge de Prométhée. Sans donc consulter Amadis, Quadragant, ni les deux rois, ni personne, Grassinde s'avança, la tête haute et ses beaux cheveux au vent, vers l'arc des loyaux amants, où elle reçut la pluie de fleurs à laquelle elle avait certes droit.

Cet arc une fois passé, Grassinde s'arrêta devant les statues; son nom se grava sur la table de jaspe. Encouragée par ce premier succès, elle marcha vers le premier perron par lequel on allait à la Chambre Défendue. Elle ne le monta qu'avec peine, quoique ses genoux ne sentissent encore qu'une molle résistance. Mais lorsqu'elle voulut monter la première marche du second perron, une force irrésistible, inconnue, la renversa et la repoussa discourtoisement jusque sur le seuil de l'arc des loyaux amants.

C'est alors que le roi Périon l'aperçut.

— Ami Quadragant, cria-t-il, cours donc vite au secours de ta belle maîtresse que voilà pâmée sur le sol!

— Laissez, laissez, répondit tranquillement

Quadragant; il n'est pas mauvais qu'elle soit un tantinet châtiée dans sa chère petite vanité!... En vérité, dame Grassinde tire trop d'avantages de sa beauté : cela ne convient guère à la compagne d'un ancien guerrier de race de géant comme moi... Elle était un peu dedaigneuse avec moi : elle va me revenir douce comme une agnelle, j'en suis assuré.

Périon ne put s'empêcher de sourire des bonnes raisons que Quadragant lui donnait là. Finalement il courût l'aider à remporter Grassinde, qui se contenta de dire en reprenant connaissance :

— Ah! mon cher Quadragant, si mon aventure ne me rend pas moins belle à vos yeux, je n'ai rien perdu!...

Quadragant la rassura par les caresses les plus tendres.

— Cette palme de la beauté, lui dit-il, n'a de prix que celui qu'y met l'amour-propre... Soyez sensible à l'amour que j'ai pour vous, et, chaque jour, mes soins, mes désirs, mon dévoûment vous en feront cueillir une plus précieuse et plus durable!..

Agraies et Bruneo virent avec crainte Olinde et Mélicie sortir du labyrinthe et s'avancer pour venger Grassinde. L'une et l'autre montèrent presque sans opposition les trois marches du premier perron; mais Olinde fut enlevée de la première marche du second perron, et Mélicie de la seconde; l'une et l'autre furent emportées les yeux fermés sur les fleurs dont la statue avait jonché le seuil de l'arc des loyaux amants. Bientôt les nouvelles fleurs qui tombaient sur elles les firent revenir et leur fit voir Agraies et Bruneo à leurs genoux.

Oriane était restée seule dans l'enceinte qui renfermait les perrons. Amadis s'approcha d'elle les yeux pleins d'amour.

— Divine Oriane, lui dit-il, cette pomme d'or que vous avez déjà reçue vous est le gage d'une victoire que vous seule pouviez remporter... Allez sans crainte maintenant ouvrir cette porte si redoutable pour toutes les autres beautés, et triomphez des charmes de Grimanèse aussi facilement que vous avez soumis à jamais le Chevalier de la Mer.

Oriane, ainsi encouragée, s'éleva légèrement sur le premier perron. Elle monta les deux premières marches, puis la troisième... La même main qu'on avait vue paraître lorsqu'Amadis avait franchi les perrons, se saisit doucement de celle d'Oriane et l'attira dans la Chambre Défendue, dont les portes d'or, restant alors ouvertes, laissèrent voir l'intérieur de cette Chambre resplendissant de lumière. Mille voix s'en élevèrent alors, des voix de cristal, sonores et harmonieuses, disant :

— Vive l'incomparable Oriane! Son âme et sa beauté surpassent encore celles de Grimanèse!... Qu'elle règne à jamais sur nous, et qu'elle fasse toujours le bonheur du parfait chevalier reconnu déjà comme supérieur au grand Apollidon!... Vive Oriane, la belle des belles! Vive Amadis, le loyal des loyaux!...

Ysanie, ancien gouverneur de l'Ile Ferme, s'avançant alors et montant librement sur le dernier perron, éleva sa voix pour déclarer que la conquête de la Chambre Défendue, faite par Amadis et Oriane, en rendait l'accès libre, et détruisait tout ce qui n'était que l'ouvrage des enchantements dans le palais d'Apollidon. Il y restait d'ailleurs tant d'ornements précieux et tant de beautés réelles, que l'on regretta peu ce qui n'avait été jusqu'alors que l'effet d'un prestige et de l'illusion.

Ysanie fit préparer le lit nuptial d'Amadis dans la Chambre Défendue. Un festin où chaque chevalier répéta, sur un paon couronné, les mêmes serments que le ciel avait reçus, suivit le triomphe d'Oriane. Ce festin dura jusqu'au coucher du soleil. La nuit délicieuse qui devait le suivre ne pouvait être trop longue pour tant d'heureux amants : les bons rois Périon et Lisvart, égayés par les vins capiteux de la Grèce et de la Gaule, s'emparèrent l'un d'Elisène, l'autre de Brisène, et, tout en chantant, ils se retirèrent chez eux pour en donner l'exemple à leurs enfants...

Des fêtes merveilleuses eurent lieu les jours suivants dans le palais d'Apollidon, devenu celui d'Amadis. La fée Urgande y assista. Quand elle fut sur le point de partir, elle profita d'un moment où elle était seule avec Cildadan et Galaor pour leur recommander spécialement, au premier, le jeune Maneli, au second, le jeune Talanque.

— Aimez-les bien, dit Urgande en souriant, car ils vous ressemblent un peu... Ce sont mes neveux, puisqu'ils sont les fils de mes nièces... Vous savez, mes belles et pauvres nièces?... Julianda et Solise vous lèguent ces deux charmants fruits de vos éphémères amours... Oubliez les mères, il le faut; mais aimez les fils : il le faut aussi. Adieu...

Et la fée Urgande disparut.

CHAPITRE XIII

Comment, quelque temps après ces divers événements, la fée Urgande apparut de nouveau pour faire armer chevalier le jeune Esplandian, et le mettre à même d'entreprendre la quête de son aïeul Lisvart.

Arquisil et Léonore, suivis de Florestan et de Sardamire, étaient repartis; Périon et Elisène aussi; Galaor, Quadragant, Agraies et Angriote avaient accompagné Bruneo dans son expédition pour conquérir le reste des états d'Aravigne, dont une partie était limitrophe avec le royaume de Sobradise. Amadis resta dans l'Ile Ferme avec Oriane et sa cour.

Un jour que le prince de Gaule se promenait sur le rivage avec sa chère aimée, une grande femme en longs habits de deuil vint se jeter à ses pieds.

— Seigneur, s'écria-t-elle d'une voix dolente et lamentable, ayez pitié de mon malheureux sort!... Jamais dame n'implora vainement votre générosité... Non, seigneur, je ne me relèverai pas de vos genoux que vous ne m'ayez accordé un don... Ne craignez rien, madame, ajouta-t-elle en se tournant vers Oriane, je ne viens pas vous enlever encore votre mari... Le don que je lui demande est en sa



puissance, et je vous conjure, par l'amour qui vous unit à ce héros, d'intercéder auprès de lui pour obtenir la grâce que j'implore...

Les larmes de cette affligée émurent le cœur sensible d'Oriane. Elle fit à Amadis le signe convenu entre eux pour accorder une pareille demande.

— Relevez-vous, madame, dit Amadis, le don que vous me demandez vous est accordé.

Cette dame, se relevant aussitôt et relevant en même temps son voile, dit d'un air fier :

— Amadis, reconnais en moi la femme d'Arcalaüs. Je t'ai épargné la vie dans le château de Valderin : tu ne fais aujourd'hui que me rendre la pareille. Arcalaüs est libre!

Amadis et Oriane étaient indignés de voir avec quelle audace et quelle adresse la femme d'Arcalaüs leur avait arraché ce don. Mais Amadis avait promis, et sa parole était sacrée.

— Suivez-moi, madame, dit-il à la femme d'Arcalaüs.

Ils allèrent tous trois au palais d'Apollidon, vers le perron dans lequel était enclavée la cage de fer qui renfermait le perfide enchanteur.

— Eh bien, Arcalaüs, lui dit Amadis, quelle est la disposition présente de ton âme?

— De braver ta vengeance et d'attendre patiemment le jour de la mienne, répondit l'enchanteur d'une voix sombre et féroce.

— Mais quels sentiments aurais-tu, repartit Amadis, si, pour l'amour de ta femme, je te rendais présentement la liberté?...

— Je pourrais en être touché, si c'était toi qui l'eusses appelée près de moi..... Mais comme je ne dois qu'à son adresse le don qui te force à briser les fers dont tu m'as chargé dans Lubanie, me crois-tu donc assez lâche pour te remercier et ne pas persévérer dans les sentiments de haine et de vengeance qui m'animent contre toi?...

— Va! répondit Amadis, si tu pouvais mériter quelque estime, j'en accorderais à ce libre aveu; mais ce n'est point la fermeté d'âme qui te le dicte, c'est cette rage intérieure qui te dévore, et la lâche espérance de venger par un crime heureux celui qui n'a pas réussi.

Amadis s'éloigna avec Oriane, et, quelques heures après, Arcalaüs et sa compagne quittaient l'Ile Ferme sous la conduite d'une forte escorte chargée de les accompagner jusqu'au château de Valderin.

A quelques temps de là, Amadis apprit que le roi Lisvart avait été enlevé par trois demoiselles, un jour qu'il s'était égaré en chassant sur les bords de la mer.

L'enlèvement de ce prince, ayant été su, en même temps, par tous les souverains voisins, Bruneo, Quadragant, Brindaboias accoururent à l'Ile Ferme et vinrent offrir le secours de leurs bras à Oriane, et la conjurer de prendre espérance dans la recherche qu'ils allaient faire du roi son père.

Au milieu de cette désolation générale, Urgande apparut, signalée à tous par la Grande-Serpente qui lui servait de monture.

— Ne vous avais-je pas assuré, dit-elle à Amadis, que vous me reverriez lorsqu'il en serait temps, et que celui d'armer Esplandian et ses compagnons serait arrivé?..... Je cours embrasser et rassurer Oriane.... Vous, rassemblez promptement Esplandian, le jeune roi de Dace, Talanque, Maneli, Ambor, fils d'Angriote, et vos principaux chevaliers, et apprêtez-vous à me suivre tous dans la Grande-Serpente, où les cinq damoiseaux seront armés chevaliers. Apprenez que c'est à eux qu'est réservée la recherche de Lisvart et la gloire de le délivrer, et que c'est en vain que vous parcourriez toutes les mers du monde pour le découvrir...

Amadis et les chevaliers de l'Ile Ferme obéirent. Quelques heures après, tous ceux qu'avaient demandés Urgande se trouvaient sur ce singulier navire qui avait la forme d'un gigantesque serpent, où les cinq jouvenceaux passèrent leur veillée des armes. Le lendemain, de bon matin, on vit paraître Urgande portant une cotte de mailles noire, sa nièce Solise un heaume de même couleur, et son autre nièce Juliande un bouclier pareil.

— Bienheureux jouvenceau, dit la fée au jeune Esplandian, bien que la coutume soit de donner des armes blanches aux nouveaux chevaliers, j'ai voulu que les vôtres fussent un signe de votre situation présente, et du deuil que la captivité du roi votre aïeul doit porter dans votre âme.

Cela dit, Urgande et ses deux nièces armèrent de pied en cap le fils d'Amadis.

— Que dites-vous de ce jouvenceau? demanda la fée à Amadis.

— Madame, répondit le prince de Gaule, je crois qu'il saurait bien attaquer et se défendre s'il avait une épée...

— Ne savez-vous pas mieux qu'un autre, reprit Urgande, qu'il en existe une merveilleuse, qui depuis longtemps lui doit être réservée? C'est à lui d'en faire la conquête...

Les demoiselles d'Urgande apportèrent à l'instant de riches armes blanches, et quatre boucliers pareils, portant une croix noire, et les quatre compagnons d'Esplandian s'en couvrirent.

— Maintenant, vertueux Balan, dit Urgande à un grave chevalier, ami d'Amadis, qui se trouvait là, approchez; c'est vous qui devez armer chevalier le jeune Esplandian : l'estime et l'amitié qu'Amadis a pour vous, la générosité de votre belle âme, vous acquièrent cet honneur.

Balan, par modestie, voulut, dans le premier moment, s'en défendre. Mais les instances d'Amadis et d'Oriane le déterminèrent.

— Du moins, seigneur, dit-il, prêtez-moi cette épée si redoutable entre vos mains.

Alors, tirant celle d'Amadis, il donna la colée au jeune Esplandian, lui chaussa l'éperon droit et l'embrassa tendrement.

— Maintenant, reprit Urgande, chevalier Esplandian, conférez à vos jeunes compagnons l'ordre que vous venez de recevoir : ils n'oublieront jamais qu'ils tiennent cet honneur de votre main.

Ce spectacle attendrissait tous les spectateurs. Mais Urgande interrompit l'attention qu'ils y portaient en disant à Amadis :

— Vous n'avez pas un instant à perdre pour donner vos derniers ordres à votre fils.

A ces mots, elle les fit entrer l'un et l'autre dans un cabinet qu'elle ferma sur eux. Esplandian se mit incontinent à genoux pour recevoir les ordres de son père.

— Mon fils, lui dit-il, lorsqu'après avoir tué l'Endriague, je m'arrêtai quelque temps à la cour de l'empereur de Grèce, je promis à la princesse Léonorine, sa fille, et, à l'aimable reine Ménoresse, que si je ne pouvais retourner auprès d'elle, je leur enverrais un chevalier de ma race pour les servir. Je vous remets cet anneau que je reçus de la charmante Léonorine. Elle est de votre âge; cet anneau vous servira pour lui faire connaître que vous êtes celui que j'ai choisi pour acquitter ma promesse et se rendre à ses ordres. J'exige donc de vous que, dès que vous aurez délivré votre aïeul Lisvart, vous vous rendiez à Constantinople; le ciel prendra soin de votre destinée.

Amadis et son fils ayant rejoint Urgande, tout-à-coup les demoiselles de sa suite formèrent un concert de flûtes, dont les sons tendres et voluptueux, accompagnés par ceux de plusieurs harpes, firent tomber toute la cour dans une douce rêverie qui fut bientôt suivie d'un profond sommeil. Lorsqu'ils se réveillèrent, ils furent bien émerveillés de se trouver tous rassemblés dans le palais d'Apollidon. Esplandian et ses quatre jeunes compagnons ne se trouvaient plus avec eux.

CHAPITRE XIV.

Comment Esplandian, livré à lui-même, combattit un dragon, et se tira de ce mauvais pas.

Esplandian avait cédé à un sommeil irrésistible, provoqué par les accords mélodieux que les demoiselles d'Urgande avaient tirés de leurs harpes; à son réveil, il se trouva seul; les princesses et les chevaliers de l'Ile Ferme l'avaient abandonné.

Il ne douta point qu'Urgande ne l'eût voulu ainsi pour le mettre en état d'entreprendre seul de plus grandes aventures, puisqu'il venait de recevoir de la main du vertueux Balan, l'ordre de chevalerie; aussi se consola-t-il facilement de cette solitude qu'on lui avait faite, en réfléchissant aux moyens d'égaler le renom de ses compagnons.

Son grand désir était d'arriver à aider la délivrance du roi Lisvart son aïeul.

Il parcourut les vastes appartements de la Grande-Serpente, mais n'y rencontra personne.

Ouvrant enfin la porte de la chapelle, il aperçut Sergil endormi entre deux vieillards vêtus à la Turque; il les réveilla tous trois avec peine.

Sergil, qu'un si long sommeil avait presque abruti, ne le reconnut qu'après un certain temps, et tous deux essayèrent d'adresser aux vieillards plusieurs questions; mais ceux-ci indiquèrent par force signes qu'ils étaient muets.

Esplandian et Sergil, que ce long sommeil avait mis en grand appétit, cherchèrent longtemps et sans succès quelques vivres dans cet endroit; les deux muets les firent passer dans une salle où la table la mieux servie et le buffet le plus confortable leur annonça qu'Urgande veillait toujours sur eux.

Dès ce moment, Esplandian s'abandonna sans inquiétude à tout ce que cette sage fée déciderait.

En quittant la table, les deux convives virent que les grandes ailes de la Serpente étaient baissées, et qu'elle restait immobile près d'une montagne rocheuse très élevée et environnée par la mer.

Le récit qu'Esplandian avait entendu faire par Amadis et par Grasandor, de la forme et des merveilles de l'île de la demoiselle enchanteresse, lui fit juger que c'était cette même île qu'il avait devant les yeux; et bientôt, voyant les deux muets jeter un esquif à la mer, il s'y élança sans hésitation, suivi de Sergil.

Les muets abordèrent l'île en peu d'instants, et Esplandian gravit le sentier tortueux qu'il reconnaissait d'après la description que son père lui en avait faite; Sergil, s'apercevant qu'il n'avait pas d'épée, le força de s'armer d'un des avirons du bateau dans lequel restèrent les muets.

Après trois heures d'une montée fatigante, Esplandian, parvenu au sommet de la montagne, fut surpris d'entendre à cette élévation des sifflements aigus; il jugea qu'il y avait là quelques bêtes dangereuses à combattre, et, se retournant vers Sergil, qui le conjurait de ne pas aller plus loin, il lui dit:

— Laisse-moi continuer sans ta compagnie, tu n'es pas armé et ta vie m'est trop chère pour que je l'expose avec la mienne.

Esplandian ne fut pas long à connaître le péril auquel il s'exposait; s'arrêtant un moment sur le plateau de la roche pour reprendre haleine, le premier objet qui frappa sa vue, fut un petit temple d'Hercule, dont les deux battants de la porte étaient traversés et retenus par une riche épée enfoncée jusqu'à la garde dans le granit dont cette porte était faite.

Le désir de s'emparer de cette épée le fit avancer avec hardiesse; mais bientôt un dragon monstrueux sortit d'entre les roches et s'élança sur lui en poussant d'horribles sifflements.

Esplandian le frappa vainement entre les deux cornes aiguës dont sa tête hideuse était armée; le monstre, que ce coup avait à peine ébranlé, renversa le chevalier en cherchant à briser ses armes avec ses griffes tranchantes.

L'intrépide Esplandian se dérobait aux replis de la queue du dragon avec peine, il réussit à le saisir au défaut des ailes et le fit tomber avec lui dans une étreinte affreuse, sans pouvoir s'en débarrasser; réunissant tout ce qu'il possédait de résolution, il l'entraîna avec lui près de la porte, et saisissant l'épée avec l'énergie du désespoir, il en frappa le dragon.

A l'instant même, un effroyable coup de tonnerre

retentit dans l'intérieur du temple, qui s'était ouvert, et le monstre tomba mort.

La commotion fut si terrible qu'Esplandian fut renversé et resta privé de sentiment jusqu'à la nuit.

En reprenant ses esprits, il vit le dragon étendu sans vie et le temple ouvert, dont l'intérieur brillait d'une lumière éclatante.

Armé de sa riche épée, il franchit le seuil de ce temple, qui contenait un mausolée brillant de la splendeur du soleil, sur lequel un grand lion d'or paraissait reposer : ce lion tenait d'une patte le riche et brillant fourreau de l'épée si vaillamment conquise ; de l'autre, il montrait un rouleau qui contenait ces mots écrits en langue étrangère :

« Lorsque doux récit et vive peinture exciteront la grande contrainte en toi, chevalier, que fortune conduit à surpasser tout autre renom que celui que tu dois acquérir, force te sera de revenir en ce même lieu pour y conquérir le trésor auquel en ce moment il t'est défendu de prétendre. »

Esplandian, regardant cette espèce d'oracle comme un ordre de la sage Urgande, s'y soumit, et se contenta de retirer de la patte du lion, le riche fourreau de son épée.

Il descendit aussitôt pour rejoindre Sergil qui frémissait des périls que son cher Esplandian n'avait pas permis qu'il partageât, et tous les deux regagnèrent l'esquif où les deux muets les attendaient.

Ils abordèrent en quelques coups de rames à la Grande-Serpente ; Sergil s'y élança suivi d'un des muets, mais avant qu'Esplandian fût débarqué, l'autre muet, d'un coup d'aviron, fit éloigner l'esquif, et le faisant voguer avec la rapidité d'une flèche, il emporta au large Esplandian, aux yeux de son écuyer désespéré de se voir ainsi enlever son maître sans pouvoir partager sa fortune.

CHAPITRE XV

Comment Esplandian, après avoir combattu des géants et tué le perfide Arcalaüs, arriva enfin jusqu'à la prison où gémissait le roi Lisvart.

Après dix jours de mer, la barque qui portait Esplandian aborda une grande île couverte de bois et de jardins, et présentant l'aspect d'un des plus beaux pays de l'univers.

Esplandian descendit sur le rivage et suivit la côte dans l'espérance de trouver quelque endroit habité ; il se trouva bientôt en face de rochers en amphithéâtre formant une montagne élevée, couronnée par un très grand château défendu par de fortes courtines et de grosses tours.

Esplandian ne put croire que le hasard seul l'eût conduit à ce château ; plein de confiance dans la sage Urgande, et se croyant invincible avec sa bonne épée, il chercha parmi ces roches avec tant de soin, qu'il découvrit un petit sentier qui paraissait aboutir au sommet de la montagne.

Après une heure de chemin il n'avait franchi que le tiers de ce sentier, et se trouvait sur un plateau où il vit un ermitage.

A l'aspect d'une croix surmontant la toiture de cette cabane, il en chercha l'hôte avec empressement.

L'ermite revenait d'une fontaine voisine, et fut très surpris de voir un chevalier le saluer et lui dire :

— Mon père, bénissez-moi, comme je vous bénis au nom du Sauveur.

— Depuis longtemps, répondit l'ermite, nul habitant de ces pays ne me fit un semblable salut ; votre langage, vos armes, me feraient croire que vous êtes natif de Grande-Bretagne ; mais par quel accident vous trouvez-vous dans le lieu le plus dangereux pour votre vie ou votre liberté ?

— Ne craignez rien pour moi, reprit Esplandian, je suis en état de punir quiconque oserait attaquer l'une ou l'autre ; c'est la Providence qui m'amène dans cette île, et je brûle d'impatience de connaître ce que me destinent ses décrets.

— Hélas ! fit l'ermite, je suis comme vous, né sujet du roi Lisvart, et je l'eusse servi toute ma vie, si je n'eusse été séduit par une nièce d'Arcalaüs qui me promit un riche établissement dans ses États. Je venais de perdre mon épouse ; j'avais une fille au berceau, elle me jura de l'élever comme son enfant : je la suivis ; mais, quel fut mon désespoir lorsque, passé dans cette île, je perdis tout espoir d'en sortir jamais, surtout en voyant celle qui m'avait abusé, renonçant au culte de ses pères, se livrer à une perversité de mœurs et de religion abhorrée de tout chrétien !

Esplandian crut pouvoir se confier à l'ermite, et lui fit part de l'enlèvement du roi Lisvart, de la douleur de tous les chevaliers de sa cour et de ceux de l'Ile Ferme qu'une paix heureuse avait réunis.

Il lui découvrit qu'un pouvoir surnaturel semblait l'avoir dirigé vers cette île ; un frêle esquif et un muet seul ayant suffi pour lui faire traverser des mers immenses.

— Vos paroles, lui dit l'ermite, font naître en moi un violent supçon ; ma fille me vint voir, il y a quelques jours, et me dit que sa maîtresse venait d'arriver pleine de joie de la Grande-Bretagne, et qu'elle avait dit en entrant, aux géants qui gardent ce château, que non-seulement elle avait délivré son frère, mais qu'elle avait eu l'art d'enlever un grand prince qu'elle allait enfermer dans leur prison. Ce monarque est peut-être le roi Lisvart.

— Ah ! s'écria Esplandian, ce que vous dites me le fait penser ; dès demain j'entreprends sa délivrance.

— Mon cher fils, reprit l'ermite en considérant sa jeunesse et sa beauté, gardez-vous d'offenser le ciel par une entreprise tellement au-dessus de vos forces : l'abord de ce château, nommé la Montagne Défendue, est inaccessible, et les trois géants qui le gardent suffiraient pour mettre une armée entière en déroute. D'ailleurs, si le prisonnier n'est pas le roi Lisvart, quel intérêt prendriez-vous au sort d'un inconnu ?

— Ne me suffit-il pas, répliqua Esplandian, que ce soit un chevalier malheureux, et l'ordre de chevalerie ne me prescrit-il pas de le secourir? Accordez-moi seulement l'hospitalité cette nuit; et demain, au lever du soleil, daignez m'indiquer la route que je dois suivre pour monter à ce château.

Le feu qui brillait alors dans les yeux d'Esplandian, fit croire à l'ermite que ce jeune chevalier agissait par une inspiration divine : il le prit par la main, sans insister davantage, et partagea avec lui ses provisions frugales.

L'ermite passa la nuit en prières; le matin il aida Esplandian à bien attacher ses armes, et le conduisant à travers les roches jusqu'au sentier taillé dans la pierre vive, qui montait au château, il le bénit et l'embrassa en versant un torrent de larmes.

Esplandian monta les degrés qui conduisaient à la plate-forme sur laquelle le château s'élevait au milieu des larges fossés qui l'entouraient; un seul pont conduisait à la porte de fer qui paraissait être l'unique entrée; elle était défendue par une espèce de géant qui, loin de la fermer, s'avança sur lui la hache levée, en lui criant de rendre son épée s'il voulait éviter la mort.

— Il vaut beaucoup mieux, lui dit Esplandian, que tu me mènes à tes maîtres, armé comme je suis, et si tu le veux, je suis prêt à te suivre.

— Ah! ah! dit ce géant, tu fais le raisonneur? J'ai regret de gâter tes armes, elles sont neuves et belles! Vois pour la dernière fois si tu veux paisiblement me les remettre; peut-être pourrais-je t'admettre à l'honneur de me servir.

Esplandian, impatienté, marcha sur lui avec un air menaçant; l'autre, croyant l'anéantir d'un coup de hache, le lui porta et le vit rebondir sur son bouclier. Esplandian le frappa à son tour d'un coup de pointe, et l'épée de la demoiselle enchanteresse, perçant le géant d'outre en outre, Esplandian fit un saut en arrière pour n'être point souillé du sang que son ennemi répandait à gros bouillon en expirant.

—Ah! malheureux, s'écria de loin un géant couvert d'armes vertes, encore plus grand que le premier. Comment le redoutable Argantes a-t-il pu tomber sous les coups d'une aussi vile créature!

A ces mots, il court sur Esplandian qui fait la moitié du chemin, et qui vole sous une voûte au devant de lui; une herse de fer, pesant dix mille, tombe derrière lui; son unique ressource alors est de vaincre et de punir le discourtois chevalier qui l'insulte, et, de part et d'autre, le combat commence avec fureur. Celle du géant augmente encore en voyant couler son sang, et celle d'Esplandian devient extrême lorsqu'il croit reconnaître le traître Arcalaüs, à sa main gauche mutilée et au son rauque de sa voix.

—Perfide enchanteur, lui cria-t-il, apprends que c'est le fils d'Amadis que le ciel vengeur des crimes envoie pour te punir!...

— Ah! que n'est-il ici lui-même, dit Arcalaüs; mais du moins je vais me venger sur toi de la longue et dure prison qu'il m'a fait subir!

A ces mots, il prend son épée à deux mains; mais Esplandian esquive ce coup qui ne frappe que l'air; il presse, il blesse Arcalaüs, il le fait reculer jusqu'à l'extrémité de la voûte qui aboutit à l'entrée du château. C'est là que, le frappant de deux coups mortels, il le fait tomber expirant et noyé dans son sang à la vue des habitants du château, préparant déjà des chaînes pour le prisonnier qu'ils attendaient de la main de leur maître.

Un jeune géant désarmé s'avance pour donner du secours à Arcalaüs.

—Ah! mon oncle, s'écria-t-il, dans quel état vous vois-je réduit?

Esplandian, généreux comme toute sa race, se retire deux pas en arrière, et, baissant la pointe de son épée, il ne veut point poursuivre sa victoire contre un ennemi qu'il voit sans défense.

Ce géant, nommé Furion, délace le casque d'Arcalaüs, qui rend le dernier soupir en criant :

— Venge ma mort sur le fils d'Amadis et sur sa race!...

C'est ainsi qu'Arcalaüs reçut la punition de ses crimes par la main du fils d'Amadis.

Furion, dès qu'il le vit expiré, s'élança dans une salle, en criant qu'on apportât ses armes. Esplandian ne le poursuivait point, et, voyant une vieille dame qui paraissait être la maîtresse de ce château il s'avança près d'elle d'un air respectueux.

— Je regrette, lui dit-il, madame, que ceux qui vous obéissent m'aient forcé de combattre et de leur donner la mort. J'ignore moi-même où je suis; mais je ne peux douter qu'un pouvoir surnaturel ne m'ait conduit jusqu'ici pour délivrer un grand roi retenu dans vos prisons. Rendez-lui la liberté, madame, et je cesserai de troubler les lieux que vous habitez.

— Va, lui dit-elle, je ne pense qu'à te voir plus malheureux encore que lui! Le sang de mon frère Arcalaüs que tu viens de répandre me demande le tien; apprends qu'Arcabone, mère de Furion et de Matroco, ne craint point ta race, et qu'elle ne pense qu'à l'anéantir!...

Esplandian dédaigna de répondre à cette vieille mégère, et passa dans une grande cour pour éviter ses injures et son odieux aspect.

Peu de moments après, une grande porte s'ouvrit, et Furion, couvert d'armes étincelantes, en sortit, le cimeterre à la main. En entrant dans cette cour, il alla d'abord mettre un genou en terre devant Arcabone :

— Venez jouir, lui dit-il, du plaisir de voir venger votre frère Arcalaüs et votre neveu le brave Argantes. Mais comme je veux que mon bras seul sacrifie ce téméraire à leurs mânes, permettez que je défende à tous ceux de votre suite de se présenter dans cette cour, quel que puisse être l'événement.

Furion ferma lui-même toutes les portes, et ne laissa d'ouverte que celle d'où sa mère pouvait voir le combat.

Les deux adversaires s'attaquèrent avec une égale fureur, et Furion, de deux pieds plus haut qu'Esplandian, paraissait avoir un grand avantage sur lui; mais les armes noires qu'Esplandian avait reçues d'Urgande résistaient aux coups terribles de Furion, et l'épée de la demoiselle enchanteresse



tranchait celles de Furion, dont le sang avait déjà rougi le pavé blanc de cette cour.

Arcabone, voyant que son fils commençait à s'affaiblir, voulut courir pour séparer les combattants, mais, avant qu'elle pût en approcher, le coup mortel était porté. Furion ne jeta qu'un grand cri, tomba mort aux pieds d'Esplandian, et sa mère évanouie fut emportée par ses femmes.

Esplandian, toujours occupé de la délivrance du roi Lisvart, la suivit; mais, respectant la douleur d'une mère, il s'arrêta sur le seuil de la porte en attendant qu'elle eût repris ses esprits.

— Cruel! s'écria-t-elle en rouvrant les yeux et en voyant Esplandian couvert du sang de son fils, cruel chevalier, viens-tu m'arracher les restes d'une vie que tu rends si malheureuse? Que veux-tu de moi? Je vais te faire délivrer mes trésors et toutes les richesses de ce château.

— Non, madame, lui répondit Esplandian, je ne prétends à rien de ce que vous possédez, et c'est à regret que je fais couler vos larmes; mais rendez-moi sur-le-champ le roi que vous détenez prisonnier, et ne résistez plus vainement à la volonté du ciel.

— Viens donc, barbare, lui cria cette perfide enchanteresse, et je vais te remettre la clef de sa prison.

Arcabone, en l'appelant, ne doutait point qu'Esplandian ne cédât au charme attaché au seuil de la porte, pour priver de la connaissance ceux qui le passaient, mais l'épée lumineuse garantissait celui qui la portait de tout enchantement, et ce fut avec la plus vive douleur qu'Arcabone reconnut que les siens étaient inutiles, et qu'elle vit Esplandian s'approcher d'elle en baissant la pointe de son épée :

— Ah! s'écria-t-elle, tu triomphes! ou plutôt, le pouvoir de mon ancienne ennemie Urgande triomphe par toi!

Furieuse, elle se leva :

— Suis-moi, lui dit-elle, et viens toi-même briser les fers de celui dont la captivité me coûte si cher!...

Esplandian la suit avec précaution dans les détours tortueux d'une voûte souterraine. Arcabone espère s'échapper à la faveur des ténèbres et lui tendre de nouveaux piéges; mais Esplandian découvrant le fourreau de son épée, la lumière qu'il répand ôte toute espérance à l'enchanteresse, qui le conduit enfin au sombre cachot où le malheureux Lisvart, chargé de fers, attendait et désirait la mort.

CHAPITRE XVI

Comment Esplandian, après avoir délivré son aïeul Lisvart, fut forcé de se mesurer avec Matroco le géant, qu'il convertit.



Esplandian, sans se faire connaître de son aïeul Lisvart, alla vers lui avec empressement et le dégagea de ses fers. Alors la vieille Arcabone, désespérée, tira un poignard pour l'en frapper; mais Esplandian, le lui arrachant et prenant la main de Lisvart, le conduisit par les mêmes détours pour le ramener à la lumière. Arcabone les suivit en proférant mille imprécations sur eux, et se plaignit de ce que son fils Matroco ne pouvait la défendre.

Ce Matroco, l'aîné des géants qu'Arcabone avait pour fils, était le plus redoutable de tous; cependant ses mœurs n'avaient rien de féroce; il s'était embarqué depuis peu de temps pour aller visiter une île de ses Etats, et sa mère l'attendait de jour en jour.

Les deux princes étaient remontés dans la salle dont les fenêtres donnaient sur la mer. Le premier objet qui frappa leurs yeux, fut une flotte qui jetait l'ancre dans le port. La vieille Arcabone, la reconnaissant, courut à l'instant dans la chambre voisine où, s'asseyant dans un fauteuil, une machine à contre-poids la descendit en deux minutes au pied de la Roche Défendue. Arrivée là, elle jeta de grands cris en appelant Matroco, et courut le recevoir à la descente d'une chaloupe.

Lisvart, cependant, priait son libérateur, avec les plus vives instances, de se faire connaître.

— Il n'est pas encore temps, seigneur, lui répondit-il; mais sachez que, quand je répandrais la moitié de mon sang pour vous, je ne ferais que ce que je dois.

L'un et l'autre étaient passés sur un balcon, d'où Matroco, les apercevant, cria d'une voix forte :

— Rends grâce à ce haut rocher comme aux épaisses murailles qui te renferment; mais je ne sortirai jamais d'ici sans te prendre et me venger de toi!...

— Géant, lui répondit Esplandian, me crois-tu capable de me servir d'un pareil avantage? Choisis toi-même, ou de m'attendre pour te combattre au bord de la mer, ou de venir sur ma parole dans la cour de ton château, pour m'attaquer, si tu l'oses!

Matroco, ne pouvant redouter un seul chevalier, brûlant de se venger de lui, et voyant qu'en le combattant dans son château c'était le moyen de s'en rendre plus promptement le maître, n'hésite plus à monter, et le vainqueur de Furion va l'attendre dans cette cour où son frère est encore étendu baigné dans son sang.

Le premier objet qu'aperçut Matroco sous la première voûte fut le corps de son cousin Argantes. Il lui donna quelques larmes; mais quelle fut sa rage et sa douleur en voyant un peu plus loin le corps d'Arcalaüs, et quelques-uns des gens du château lui montrant de loin celui de son frère étendu dans la cour.

— Ah! traître, s'écria-t-il en apercevant Esplandian à l'extrémité de la cour, faut-il que tu n'aies qu'une vie, et peut-elle me payer de celles que tu me coûtes?

Dans ce moment, Arcabone, qui, par le moyen de sa machine, était déjà remontée dans sa chambre, accourut, fondant en larmes :

— Ah! mon cher fils! s'écria-t-elle, ne t'exposes pas à combattre le destructeur de notre race, et songe qu'il ne me reste que toi pour protéger et soutenir ma vieillesse.

— Madame, lui répondit Matroco, ceux que vous et moi pleurons sont morts en braves chevaliers;

leur sang et l'honneur m'ordonnent également d'en tirer vengeance.

— Prends garde de t'abuser, lui dit Esplandian, sois plus sensible aux larmes de ta mère ! Ceux qui sont tombés sous mes coups m'ont attaqué; mon projet est rempli, puisque je leur ai repris celui que je venais délivrer : reprends donc possession de ton château que je t'abandonne; tout ce que j'exige de toi, c'est que tu embrasses la foi du Dieu qui m'a conduit ici pour punir les forfaits d'Arcalaüs, délivrer Lisvart, et pour t'éclairer.

— Je ne te blâme point, lui répondit Matroco, tu te comportes en brave chevalier, mais tu me parais trop enthousiaste pour me persuader. L'honneur me prescrit de venger mes proches; ce qui te paraît vrai n'est encore que très douteux pour moi, et conviens avec moi qu'un chevalier de ma force, et toujours vainqueur dans les combats qu'il a livrés, ne doit pas te craindre : c'est au sort des armes à décider entre nous !

A ces mots, il vint l'épée haute sur Esplandian, qui se mit en état de l'attaquer comme de se défendre.

Les deux premiers coups qu'ils se portèrent furent terribles; ils les reçurent tous deux sur leurs boucliers ; celui d'Esplandian ne fut point entamé ; l'épée enchantée emporta le tiers de celui de Matroco.

Ces deux coups furent suivis de plusieurs autres, que la colère qui s'allume dans les combats rendit plus précipités. Malgré la bonté des armes d'Esplandian, son sang coula bientôt de plusieurs blessures; mais celles dont Matroco fut couvert, après un combat de deux heures, l'affaiblirent et le firent désespérer de remporter la victoire.

Matroco, pour la première fois de sa vie, recula de deux pas et s'appuya sur le pommeau de son épée. Esplandian, quoique couvert de son propre sang, était encore en état de poursuivre sa victoire; mais son zèle et sa générosité l'emportèrent sur le désir d'achever de vaincre son ennemi.

— Le Dieu qui m'éclaire te poursuit par ma main, dit-il à Matroco; ce n'est point à moi que je te conjure de te rendre, c'est au Dieu vivant, qui te trouve digne d'être au nombre de ses enfants !...

Matroco, touché, resta plongé dans une méditation profonde; il ne relevait plus son épée pour combattre, lorsque sa mère, effrayée, accourut toute en larmes entre les deux combattants pour les séparer. L'un et l'autre, par respect pour elle, voulurent reculer encore de quelques pas; mais Matroco, affaibli par la quantité du sang qu'il avait perdu, tomba sur ses genoux :

— Dieu des chrétiens, s'écria-t-il, tu triomphes ! O grand Dieu que je reconnais, prends pitié de moi !

A ces mots, abandonnant son épée, et s'appuyant sur sa main gauche, il traça sur le sable une croix de sa main droite, et se prosterna pour l'adorer.

A ces signes éclatants de la grâce céleste qui se manifestait dans Matroco, Esplandian se jeta à genoux, et lui présentant son épée par le pommeau, il lui dit :

— Ah ! digne chevalier, recevez cette épée comme un gage de la victoire que vous remportez sur vous-même...

Esplandian et Lisvart, s'apercevant que le sang de Matroco continuait à couler, et qu'il s'affaiblissait de moments en moments, le prirent dans leurs bras et l'emportèrent doucement dans la chambre de sa mère, qui remplissait l'air de ses cris. Le premier soin de Matroco fut d'envoyer sa flotte pour délivrer les prisonniers chrétiens qu'il avait sur ses vaisseaux, et qu'il regardait dès lors comme ses frères.

CHAPITRE XVII

Comment maître Hélisabel, délivré par les ordres du géant Matroco, le secourut de sa science.



Maître Hélisabel était du nombre des prisonniers que Matroco venait de donner l'ordre de délivrer. Il reconnut, en arrivant, le roi Lisvart, et courut se jeter à ses pieds. Ce prince l'embrassa, lui montra le géant blessé, et le conjura d'employer tout son art pour lui sauver la vie. Esplandian, que personne ne connaissait encore que sous le nom de Chevalier Noir, oublia dans ce moment qu'il était blessé lui-même, pour ne s'occuper que de Matroco.

Tout ce qu'Hélisabel put faire, ce fut d'arrêter son sang et de panser légèrement des plaies qu'il jugea mortelles. L'épuisement et les soins d'Hélisabel procurant un profond sommeil au blessé, Arcabone resta seule près de son lit, et le Chevalier Noir, tirant à part Hélisabel, s'en fit reconnaître, en lui défendant expressément de le nommer; il lui dit de venir le trouver le plus promptement qu'il lui serait possible à l'ermitage, et, profitant d'un moment d'absence de Lisvart, il sortit du château et retourna chez l'ermite, qu'il trouva seul avec son muet.

Lisvart fut très affligé de ne plus trouver le Chevalier Noir, dont il demanda vainement des nouvelles à maître Hélisabel, qui fut fidèle aux ordres qu'il avait reçus.

Lisvart et Hélisabel parcoururent le château et firent enlever les corps, parmi lesquels ils reconnurent celui d'Arcalaüs. Arcabone, en les voyant passer, sortit en gémissant pour embrasser les restes défigurés de son fils et de son frère; elle redoubla ses imprécations contre Lisvart, qui cherchait en vain à la consoler, et qui ne put s'empêcher



de lui demander par quelle fureur obstinée elle lui donnait tant de preuves de sa haine.

— Roi malheureux, lui répondit-elle, peux-tu me le demander? N'as-tu pas fait ton gendre de ce Beau Ténébreux qui donna la mort à mon fils Lindoraque et qui blessa mon frère pour défendre une demoiselle? Mon mari Cartadaque n'est-il pas tombé sous les coups du même chevalier dans la bataille que tu donnas à Cildadan? Oui, j'ai fait tout au monde pour me venger d'Amadis et de toi; mais mon ennemie, la fée Urgande, avait pourvu le premier d'un anneau qui l'a défendu de mes enchantements. J'espérais du moins me venger de toi, je n'attendais que le retour de Matroco pour te sacrifier aux mânes de Cartadaque : hélas! je perds tout dans un jour, et je...

Elle fut interrompue par des cris de femmes qui l'appelèrent dans la chambre de son fils; elle le trouva presque expirant, et Matroco voyant accourir Hélisabel à son secours, lui dit :

— Mon ami, le plus grand et le seul bien que je puisse recevoir de toi, c'est l'eau salutaire du baptême, que je te demande au nom du Dieu que nous adorons!

Hélisabel n'hésita pas à le satisfaire, et Lisvart, entrant dans ce moment, vit Matroco lever les yeux vers le ciel; mais, dans l'instant, il les ferma pour toujours, et sa tête retomba sur son oreiller.

Lisvart, tout en larmes, se jeta à genoux près du lit et se pencha pour baiser la main de celui qu'il regardait comme un prédestiné.

La vieille Arcabone, furieuse, et ne se connaissant plus en voyant expirer son fils, sauta sur son épée qu'elle trouva près de son lit, et voulut en frapper Lisvart. Hélisabel la désarma et essaya en vain de la calmer; elle jeta un cri, s'élança vers la fenêtre qui donnait sur la mer battant au pied du rocher et s'y précipita.

Les mariniers de la flotte de Matroco, voyant tomber Arcabone, se jetèrent dans leurs chaloupes pour lui sauver la vie, mais ils ne retirèrent des eaux qu'un corps froid et inanimé.

Celui qui commandait cette flotte, sachant déjà qu'Argantes, Arcalaüs et Furion étaient morts, et que Matroco touchait à son dernier moment, ne douta plus, au désespoir d'Arcabone, que ce dernier ne fût expiré; et faisant lever l'ancre, il emporta le corps d'Arcabone, fit mettre à la voile et s'éloigna de la Roche Défendue, dont le conquérant resta le paisible possesseur.

CHAPITRE XVIII

Comment Hélisabel, en retournant à l'ermitage où était Esplandian, lui fit un portrait si vif de la princesse Léonorine que ce jeune prince en devint éperdument amoureux.

Pendant que Lisvart, épuisé par sa longue prison, se faisait servir par les gens du château qui, voyant leur maître mort, venaient de lui prêter serment de fidélité, Hélisabel était descendu vers l'ermitage, dont le maître voulut d'abord lui refuser l'entrée; mais Esplandian ayant entendu sa voix, se releva de dessus son lit de feuilles, et courut à lui les bras ouverts. Hélisabel ne lui trouva que des blessures légères, dont sur-le-champ il apaisa la douleur. Esplandian l'ayant questionné sur les événements qui l'avaient rendu prisonnier de Matroco, Hélisabel lui raconta qu'après le long sommeil dont ils avaient été tous saisis dans la Grande-Serpente, après avoir vu Balan l'armer chevalier, il s'était trouvé près de Quadragant et de Grassinde dans les Etats de cette princesse; que Grassinde l'ayant envoyé près de son frère le comte de Salender, à Constantinople, pour lui faire part de son mariage avec le duc de Sansuègne, il avait passé quelque temps dans cette cour, et qu'à son retour un corsaire de la flotte de Matroco l'avait fait prisonnier.

La curiosité d'Esplandian fut bien vivement excitée par ce récit; il se souvenait des derniers ordres de son père Amadis, et ce fut avec une secrète agitation qu'il demanda des nouvelles de la cour de Constantinople.

— L'empereur, dit Hélisabel, et sa charmante fille Léonorine m'ont marqué le même empressement que vous pour connaître tous les détails de la conquête et des merveilles de l'Ile Ferme. Nous savons bien, m'ont-ils dit, que c'est Amadis, ce héros que nous ne connaissons encore que sous le nom du chevalier de la Verte Epée, qui s'en est rendu le maître; vous nous apprenez aujourd'hui que le roi Lisvart l'a pris pour son gendre; mais quelque grand, quelque puissant qu'Amadis puisse être aujourd'hui, nous ne le connaîtrons que sous le nom de chevalier de la Verte Epée, jusqu'à ce qu'il se soit acquitté envers nous de la promesse qu'il nous a faite de revenir sous ce nom dans cette cour ou de nous envoyer à sa place le chevalier de sa race qui lui sera le plus proche. Je n'ai pas oublié, continua Hélisabel, de leur raconter les prodiges de votre naissance, de votre éducation et des lettres que vous portez écrites sur votre sein. Quoi! m'a dit vivement la jeune Léonorine, le fils d'Amadis est ce beau damoisel Es-

plandian, dont mon cousin Gastilles m'a dit tant de bien? Ah! que je suis curieuse de savoir s'il est en effet aussi digne de tout ce qu'on en raconte, et s'il est le vrai fils d'Amadis!...

La plus vive rougeur colorait les joues d'Esplandian pendant ce récit; il le prolongea par les questions multipliées qu'il fit sur tout ce qui regardait la jeune Léonorine. Soit que cette belle princesse eût fait une forte impression sur Hélisabel, soit qu'Urgande l'inspirât alors, Apelles et Protogènes réunis n'eussent pu faire un portrait plus séduisant que celui qu'Hélisabel fit de la charmante Léonorine.

O puissance de l'amour! les dieux ne nous ont-ils donné des sens que pour ta gloire? Il n'en est donc aucun qui ne puisse recevoir tes douces impressions! Chaque trait du portrait de Léonorine se gravait dans le cœur d'Esplandian à mesure qu'il était tracé par Hélisabel; les yeux d'Esplandian n'eussent pu porter un feu plus rapide et plus vif dans son âme que tout ce qu'il entendait, que tout ce qu'il se plaisait à se faire répéter.

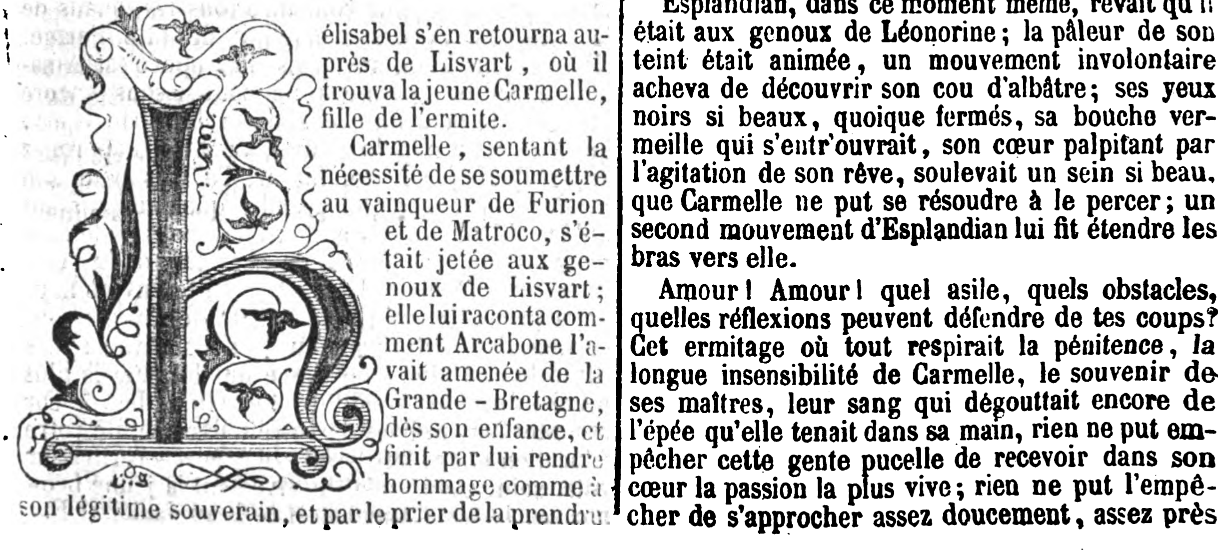
— Que serait-ce, grand Dieu! si je la voyais, disait-il en lui-même, puisque je sens déjà que je l'adore?..... Ah! mon cher Hélisabel, ajouta-t-il, cèle mon nom plus soigneusement que jamais! Tu sais que je dois aller, par les ordres de mon père, à la cour de l'empereur. Hélas! qu'ai-je fait encore pour me rendre digne de paraître aux yeux de Léonorine?

Hélisabel, jugeant qu'il était temps qu'il retournât près de Lisvart, convint avec Esplandian qu'il tairait son nom, et qu'il s'échapperait tous les jours pour venir le voir jusqu'à ce qu'il fût guéri de ses blessures et qu'il fût en état de porter les armes.

Puis il prit congé de lui.

CHAPITRE XIX

Comment la jeune Carmelle, qui regrette Matroco et Arcabone, voulut les venger en tuant leur meurtrier, et comment l'amour arrêta son bras au moment même où elle le levait sur Esplandian.



Hélisabel s'en retourna auprès de Lisvart, où il trouva la jeune Carmelle, fille de l'ermite.

Carmelle, sentant la nécessité de se soumettre au vainqueur de Furion et de Matroco, s'était jetée aux genoux de Lisvart; elle lui raconta comment Arcabone l'avait amenée de la Grande-Bretagne, dès son enfance, et finit par lui rendre hommage comme à son légitime souverain, et par le prier de la prendre sous sa protection. Lisvart la reçut avec bonté et lui promit de la ramener au service de la reine Brisène, dès qu'il retournerait dans la Grande-Bretagne.

Carmelle descendit sur-le-champ à l'ermitage pour faire part à son père de ce que Lisvart venait de lui promettre; mais elle ne put voir sans une vive douleur les corps de Furion et de Matroco qu'on venait d'ensevelir, et le balcon d'où sa maîtresse s'était élancée dans la mer.

Carmelle, spirituelle, aimable et d'un caractère doux et riant, avait toujours été très bien traitée par Arcabonne et ses deux fils; ceux-ci même avaient souvent désiré de lui plaire; et, quoiqu'elle eût été toujours insensible à leur amour, cet amour n'ayant jamais rien eu d'offensant pour elle, Carmelle n'avait pu s'empêcher de leur savoir gré des sentiments qu'ils avaient eu pour elle, et de n'avoir jamais parlé comme des maîtres en les lui faisant connaître. Elle ne put leur refuser des larmes, et sentit naître en son âme la haine la plus violente pour celui qui leur avait donné la mort.

Elle arriva chez son père dans un moment où cet ermite était descendu avec le muet d'Esplandian pour aller chercher dans l'esquif ce qui pouvait être utile au blessé. Esplandian, que le récit d'Hélisabel avait empêché de dormir pendant toute la nuit, s'était assoupi le matin; il ne se réveilla point lorsque Carmelle entra dans sa chambre, ni même lorsqu'elle ouvrit la fenêtre pour y donner du jour.

Carmelle, voyant près du lit les armes noires dont Esplandian était couvert en combattant les deux géants, et son épée encore teinte de leur sang, un mouvement de fureur la saisit, elle prit cette épée et s'avança pour venger la mort de ses maîtres par celle de leur meurtrier.

Sans réfléchir davantage, elle marcha l'épée haute près du lit, et voyant que les draps couvrent la tête de celui dont elle veut la mort, elle les tire doucement pour lui découvrir la gorge et frapper un coup plus certain. Mais quel changement subit l'amour ne fit-il pas dans le cœur de Carmelle, lorsqu'un rayon qui donnait sur le visage d'Esplandian, lui fit voir une figure céleste dans celui qu'elle voulait immoler!

Esplandian, dans ce moment même, rêvait qu'il était aux genoux de Léonorine; la pâleur de son teint était animée, un mouvement involontaire acheva de découvrir son cou d'albâtre; ses yeux noirs si beaux, quoique fermés, sa bouche vermeille qui s'entr'ouvrait, son cœur palpitant par l'agitation de son rêve, soulevait un sein si beau, que Carmelle ne put se résoudre à le percer; un second mouvement d'Esplandian lui fit étendre les bras vers elle.

Amour! Amour! quel asile, quels obstacles, quelles réflexions peuvent défendre de tes coups? Cet ermitage où tout respirait la pénitence, la longue insensibilité de Carmelle, le souvenir de ses maîtres, leur sang qui dégouttait encore de l'épée qu'elle tenait dans sa main, rien ne put empêcher cette gente pucelle de recevoir dans son cœur la passion la plus vive; rien ne put l'empêcher de s'approcher assez doucement, assez près

même, du beau visage d'Esplandian, pour que les soupirs qu'il poussait alors vinssent porter sur ses lèvres une chaleur si douce, qu'emportée par sa passion naissante, elle les unit un moment à celles de ce charmant chevalier.....

L'instant d'après, confuse de ce qu'elle venait de faire, et craignant que le chevalier ne s'éveillât, elle se retira sans faire de bruit, mais ce fut en soupirant, en le regardant toujours, et portant au fond de son cœur un trait fatal qu'elle ne put jamais arracher.

L'ermite et le muet étant revenus peu de temps après, Esplandian se réveilla. Leur suprise à tous trois fut extrême en ne revoyant plus l'épée; ils la cherchèrent vainement : Esplandian qui connaissait sa bonté la regretta ; mais bientôt il ne pensa qu'aux moyens d'en conquérir une autre.

CHAPITRE XX

Comment la pauvre Carmelle, enamourée du bel Esplandian, lui demanda la permission d'être son esclave.

Carmelle étant retournée près de Lisvart, le trouva plus empressé que jamais à questionner Hélisabel qui se défendait adroitement de lui donner aucune notion certaine sur ce que le chevalier Noir était devenu. Carmelle attendit que ce dernier fût sortit et dit à Lisvart :

— Sire, je peux vous promettre de vous faire trouver le chevalier que vous cherchez, mais j'ose en même temps vous supplier de l'engager à m'octroyer un don, sans lequel je sens que je ne peux plus vivre.

Lisvart le lui promit; et Carmelle, pour lui prouver qu'elle pouvait tenir sa promesse, le conduisit dans sa chambre et lui fit reconnaître l'épée de son sauveur, qu'elle avait emportée, teinte encore du sang de ses ennemis.

— Ah ! ma chère Carmelle, s'écria Lisvart, conduis-moi promptement près de lui, et je te jure de te faire accorder le don que tu demanderas.

Carmelle, ne voulant pas faire connaître le détour caché qui conduisait à l'ermitage, fit amener deux chevaux, et conduisit Lisvart par un chemin facile, mais infiniment plus long.

Ils étaient en bas de la montagne, lorsqu'un écuyer accourùt à Carmelle avec un air effrayé :

— Ah ! dit-il, courons vite avertir Furion et Matroco que leur oncle Vindoraque est attaqué dans la plaine par deux chevaliers couverts d'armes blanches, et portant des croix noires sur leurs boucliers; ils ont déjà mis à mort les chevaliers qui le suivaient, et Vindoraque est près de succomber sous leurs coups !...

Lisvart dit à Carmelle de rester avec cet écuyer, et s'avança dans la plaine pour voir ce combat qui tirait à sa fin; et quoique Vindoraque eût tué le cheval d'un des chevaliers, et faussé leurs armes en plusieurs endroits à coups de massue, le sang qu'il versait lui laissait à peine la force de la relever.

Lisvart, qui reconnut alors deux des quatre compagnons d'Esplandian à leurs armes, eut le plaisir, en les joignant, de voir le géant tomber sous leurs coups.

Ces deux chevaliers, reconnaissant aussi Lisvart, qui n'était point armé, delacèrent promptement leurs casques, et allèrent se jeter à ses genoux; c'était Talanque, fils de Galaor, et Ambor, fils d'Angriote d'Estravaux.

Lisvart les embrassa tendrement et leur raconta tout ce que le chevalier Noir avait fait pour sa délivrance.

— Ne doutez point, lui dirent-ils, que le chevalier Noir ne soit votre petit-fils Esplandian !

— Ah ! plaise au ciel que ce soit lui, dit Lisvart? Suivez-moi, mes chers enfants, je vais vous conduire à son asile !...

Lisvart, reprenant le même chemin par lequel il était descendu, rejoignit bientôt Carmelle qui fut d'abord effrayée de le voir accompagné de deux hommes armés. Lisvart l'ayant rassurée, elle les conduisit à l'ermitage, en les précédant de quelques pas.

— Mon père, dit-elle à l'ermite, je vous amène le roi Lisvart et deux chevaliers de sa cour, compagnons du chevalier blessé...

L'ermite se lève, reconnaît son souverain, embrasse ses genoux, et le conduit à la chambre du blessé.

Esplandian, presque déjà rétabli de ses blessures, était alors assis sur le bord de son lit; il voulut se lever, mais il fut retenu par Lisvart qui le serrait déjà dans ses bras.

— Ah ! mon cher enfant, lui dit-il, que ne te dois-je pas !....

Ambor et Talanque partagèrent ses transports en retrouvant leur compagnon; ils lui racontèrent leur combat et la mort de Vindoraque, et le pressèrent de quitter l'ermitage pour venir achever sa guérison dans le beau château de l'Ile Défendue dont il était le maître.

Ils envoyèrent Carmelle au château pour faire préparer une chambre. Cette pauvre demoiselle n'avait pu, sans en être frappée comme d'un coup de foudre, apprendre que celui qu'elle adorait était un grand prince, fils d'Amadis; elle vit à l'instant la distance qui les séparait, et l'impossibilité de s'unir au chevalier qui captivait son âme.

En entrant dans sa chambre, lorsqu'elle vit l'épée qu'elle avait emportée la veille, son premier mouvement fut de s'en percer le cœur, mais une réflexion secrète l'arrêta :

— N'est-ce donc rien que d'aimer, se dit-elle? N'est-ce donc rien que de voir sans cesse et de servir ce qu'on adore, même sans espérance?

Quiconque a bien connu le pouvoir de l'amour, peut avoir éprouvé le sentiment dont Carmelle était alors pénétrée. Quoiqu'à chaque instant on sente la cruauté du trait qui déchire le cœur, on l'enfonce plutôt encore que de faire des efforts pour l'arracher; une douce illusion se répand quelquefois sur

tous les sens, l'imagination s'égare, elle nous abuse, et ces instants d'un état moins malheureux, nous attachent et nous consolent de la certitude de devenir plus malheureux encore.

Carmelle devait obtenir un don de l'aimable Esplandian; l'amour fixa ses idées, dicta sa demande, et courant éperdue, les joues couvertes de moments en moments, ou d'une pâleur mortelle, ou d'une rougeur extrême, elle entra dans la chambre où les chevaliers venaient d'arriver; c'est là que, vaincue par la force de sa passion, elle dit :

— Ah ! Sire, plaignez une victime infortunée de l'amour ! Vous m'avez promis de m'obtenir un don d'Esplandian, votre petit-fils; hélas ! qu'il me l'accorde, ou je vais expirer à vos pieds !...

Esplandian, embarrassé, hésitait à répondre à Carmelle, lorsque cette gente pucelle poursuivit ainsi :

— Je vous aime... mais je vous aime sans nul espoir... Je ne demande, je ne désire rien que de vous être attachée jusqu'au dernier soupir, de ne vous quitter de ma vie, de vous servir sans cesse, de ne m'occuper que de votre gloire et de votre bonheur..... Oui, la malheureuse Carmelle vous aime au point de se sacrifier elle-même à votre félicité ! Oui, je le jure à vos genoux, si vous aimez jamais, je serai la première esclave de celle qui saura vous rendre heureux ! Ou donnez-moi la mort, ou jurez-moi que Carmelle ne s'éloignera jamais de vous !...

Esplandian fut très touché de l'amour éperdu, quoique désintéressé, de la jeune Carmelle ; mais celui dont il se sentait épris pour Léonorine l'empêchait de lui répondre, lorsque ses deux compagnons et Lisvart, émus jusqu'aux larmes de l'état de cette malheureuse amante, joignirent leurs prières à la sienne. Alors, vaincu par l'amour et la générosité des sentiments de Carmelle, il lui promit qu'elle ne le quitterait de sa vie.

Elle reçut cette promesse comme une grâce, et, dès ce moment, s'aveuglant elle-même sur tout ce qu'elle aurait à souffrir, captivant, éloignant même en elle jusqu'aux plus légers désirs, la certitude de voir, de servir sans cesse ce qu'elle aimait, remplit son âme de la joie la plus vive et la plus pure. Carmelle prit les mains d'Esplandian, les couvrit de larmes, et renouvela les mêmes serments qu'elle venait de faire.

Elle repassa dans sa chambre pour se remettre un peu du trouble qui l'agitait ; et, ne voulant plus rien prévoir de tout ce qui devait souvent porter le poignard dans son cœur, Carmelle ne s'occupa plus que des moyens de se rendre agréable et de jour en jour plus utile à celui qu'elle avait choisi pour être le maître de ses volontés et de sa vie !...

Tandis qu'Esplandian, Lisvart et les deux chevaliers causaient ensemble de l'amour de Carmelle et du pouvoir irrésistible qui l'avait entraînée, le son d'une harpe frappa leurs oreilles, et bientôt ils entendirent la tendre et malheureuse Carmelle chanter ces paroles :

Te voir, t'aimer sans te le dire,
Pourra suffire à mon bonheur ;
Je saurai cacher un martyre
Que tu plains au fond de ton cœur.

Les maux que fait souffrir l'absence,
Seraient les plus mortels pour moi :
Je crains moins ton indifférence,
Que d'aller languir loin de toi...

Si l'image charmante qu'Esplandian s'était faite de Léonorine, d'après le récit d'Hélisabel, ne l'eût pas occupé tout entier, il eût été sans doute encore plus sensible aux sentiments que Carmelle exprimait dans cette chanson, dont ses compagnons et lui s'aperçurent que les derniers chants avaient été interrompus par des sanglots. Cependant il sentit naître dans son cœur une tendre amitié pour elle ; et, s'il était possible qu'un siècle d'amitié pût payer un instant de véritable amour, Carmelle aurait pu se consoler de ne pouvoir trouver que ce sentiment en son âme.

Le jeune Talanque ne pouvait qu'être très surpris de l'insensibilité de son cousin : ce qu'il pensait, ce qu'il sentait, en voyant couler des larmes arrachées par l'amour, et qui donnaient de nouveaux charmes à Carmelle, était aussi digne du fils de Galaor, que les sentiments d'Esplandian l'étaient du fils d'Amadis et d'Oriane. Il ne put s'empêcher d'en plaisanter son cousin ; mais la modestie de celui-ci ne lui permit que de rougir sans lui répondre.

Ambor et Talanque rendirent compte à Lisvart de tout ce qui leur était arrivé depuis que, pendant son sommeil, ils avaient été tirés de la Grande-Serpente, et s'étaient trouvés dans une barque qui les avait portés sur les côtes de la Norvége, où le roi de ce pays, père de la belle Olinde, était près d'être détrôné par deux des ses neveux. Sachant qu'Agraies, comme époux d'Olinde, devait lui succéder, ils avaient formé une faction pour conserver ce royaume dans leur maison. Ambor et Talanque avaient été conduits depuis sur les bords de l'île de la Montagne Défendue.

CHAPITRE XXI

Comment, au moment où le roi Lisvart songeait à retourner dans ses Etats, apparut une messagère de la fée Urgande, apportant à Esplandian des armes de toute beauté.

Tendrement occupé de la parfaite guérison d'Esplandian, Lisvart passa quelques jours dans le château de cette île ; mais, dès qu'il vit son petit-fils en état de monter à cheval, le souvenir de Brisène, et le désir de retourner dans ses Etats, commencèrent à l'agiter. L'esquif d'Esplandian ne pouvait contenir que deux personnes, et celui d'Ambor avait disparu de la côte pendant une nuit qu'il rêvait aux moyens de sortir de cette île.

Les sons d'une harmonie guerrière vinrent se mêler au bruit des vents qui souf-



flaient avec violence, et des vagues agitées qui frappaient le rocher. Lisvart se lève, réveille les jeunes chevaliers; ils courent au balcon, et bientôt ils reconnaissent la Grande-Serpente qui vient s'arrêter sur le rivage; ils attendent que le jour paraisse, et descendent pour savoir ce que la sage Urgande exige d'eux, en leur envoyant ce singulier vaisseau.

En arrivant au port, ils virent un esquif s'en approcher; il était sorti de dessous les ailes de la Grande-Serpente : une demoiselle le montait. Esplandian lui donna la main pour en descendre, et vit qu'elle portait dans ses bras un gros paquet enveloppé d'un satin blanc richement brodé.

— Sire, dit-elle à Lisvart, votre bonne amie Urgande-la-Déconnue regrette de n'avoir pu se rendre elle-même près de vous; mais dans ce moment, l'empereur Arquisil, votre gendre et l'impératrice Léonore, votre fille, ont besoin de sa présence et de tout son pouvoir. Gentil chevalier, ajouta-t-elle en s'adressant au jeune Esplandian, quittez ces armes noires, symbole du deuil que la prison de votre aïeul portait dans l'âme de ses enfants et ses amis : recevez ces nouvelles armes, qui vous présagent des aventures bien brillantes et bien douces pour vous!...

A ces mots, découvrant le satin, Esplandian trouva l'armure la plus belle, ainsi que ce qui devait couvrir un cheval de bataille. Le tout était blanc comme neige, enrichi de perles et de diamants, et semé de couronnes d'or.

— Allez remplir votre grande destinée, ajouta la demoiselle d'Urgande; et vous, Sire, laissez ici Talanque, Ambor et Lisbée, pour garder la Montagne Défendue, et embarquez-vous dans la Serpente avec Esplandian, Sergil et maître Hélisabel; Urgande approuve ce que vous préméditez, vous en avez fait assez pour acquérir une renommée immortelle : le temps de la philosophie et du repos est arrivé pour vous.

Lisvart fut très étonné qu'Urgande eût déjà connu le projet qu'il avait d'élever Amadis et sa fille sur le trône de la Grande-Bretagne, et de consacrer le reste de sa vie à la retraite.

Ils prièrent tous la demoiselle d'assurer la sage Urgande de leur tendre reconnaissance et de leur obéissance entière à ses ordres. Ils la virent s'embarquer sur l'esquif d'Esplandian avec les deux muets, et remontèrent au château pour se préparer à partir le lendemain dans la Grande-Serpente, où la demoiselle assura qu'on trouverait un superbe cheval de bataille pour Esplandian.

CHAPITRE XXII

Comment Esplandian, avant de partir avec son aïeul Lisvart pour la Grande-Bretagne, chargea Carmelle d'une commission bien douloureuse pour elle.

Esplandian, vivement occupé de son amour pour Léonorine, eût désiré que Lisvart le dispensât de le suivre dans la Grande-Bretagne. Cependant tout le rappelait dans les bras d'Amadis et d'Oriane; il était bien honorable et bien doux pour lui de remplir ce devoir, lorsqu'il leur ramenait Lisvart, après une victoire qui déjà l'égalait presque à son père. Mais, quoiqu'il n'eût point encore vu Léonorine, l'idée qu'il s'en était formée d'après le portrait qu'Hélisabel lui en avait fait, le captivait au point qu'il crut ne devoir pas laisser ignorer plus longtemps à cette princesse que le fils d'Amadis brûlait d'impatience de se trouver à ses pieds, d'acquitter la promesse de son père, et d'obtenir d'elle le titre de son chevalier.

L'amour nous aveugle encore plus souvent qu'il ne nous éclaire. Esplandian connaissait tout l'esprit, toute l'adresse de Carmelle; il était sûr du pouvoir qu'il avait sur son cœur, et, sans réfléchir qu'il allait le percer en le soumettant à la plus cruelle de toutes les épreuves, il se leva la nuit et alla trouver Carmelle dans sa chambre.

Elle sommeillait alors. Hélas!... qui pourrait exprimer ce qu'elle éprouva à son réveil, lorsqu'elle vit Esplandian entrer et s'approcher d'elle! Endymion parut moins charmant à Diane; Pélée n'eut pas l'air si séduisant pour Thétis, qu'Esplandian pour la pauvre Carmelle!

— Que voulez-vous de moi, seigneur? lui dit-elle d'une voix tremblante, mais avec des regards très expressifs, pour ne pas lui laisser juger qu'elle ne craignait que son indifférence?

Esplandian ne voulut et ne put lire dans les yeux de Carmelle, que l'expression d'une amitié à toute épreuve.

Ah! qu'il fut cruel en ce moment, sans pouvoir même s'en douter!

Plein du sentiment qui l'agitait, il ouvrit son cœur à Carmelle, dont une douleur profonde saisit alors tous les sens, et ne lui laissa la force ni de se plaindre, ni de l'interrompre. Il eut tout le temps de lui raconter l'aventure d'Amadis à la cour de l'empereur de Grèce, les ordres qu'il en avait reçus d'aller acquitter sa parole; mais le coup le plus mortel pour Carmelle, ce fut la peinture qu'il lui fit, d'après Hélisabel, des charmes de Léonorine... L'amour d'Esplandian embellit encore ce portrait qu'il faisait avec un feu qui l'embellissait lui-même.

Carmelle, éperdue, abîmée dans sa douleur, pencha sa tête pour cacher son trouble...

— Qu'avez-vous donc, ma chère Carmelle? lui dit Esplandian.

—Ah! cruel, s'écria-t-elle en appuyant son front sur sa main qu'elle baignait de larmes, ordonnez à votre esclave. Que voulez-vous de moi? demanda-t-elle une seconde fois en gémissant. Dût-il m'en coûter la vie, je suis prête à vous obéir.

— Vous ne courez aucun risque, lui répondit-il, en suivant toujours son idée; vous ne pouvez qu'être bien reçue dans la cour la plus polie de l'univers, et surtout en y portant des nouvelles du chevalier de la Verte Epée, et de la délivrance du roi Lisvart.

Alors, continuant à parler avec plus de feu que jamais, Esplandian conjura Carmelle de voir Léo-

norine en particulier, de lui peindre la passion que son portrait avait allumée dans son âme, et le regret qu'il avait de ne pouvoir se rendre en ce moment à ses pieds, pour obtenir d'elle d'être à jamais son chevalier.

— Puisque votre bonheur en dépend, lui dit Carmelle en se sacrifiant et s'élevant au-dessus d'elle-même, puisque vous le voulez, seigneur, je vous obéirai; je partirai dès demain pour Constantinople, je verrai Léonorine, je lui dirai... oui... je lui dirai que vous l'aimez. Ah! qu'il me sera facile de lui dire aussi que vous le méritez!... Mais vous partez demain avec Lisvart... Je vais me séparer de vous... Où la malheureuse Carmelle pourra-t-elle donc vous retrouver?...

Esplandian, persistant à ne sentir que le plaisir de voir Carmelle prête à faire tout ce qu'il désirait, lui dit que dès qu'il aurait rendu Lisvart à sa cour, il reviendrait sur-le-champ à la Montagne Défendue pour l'attendre... Puis embrassant tendrement Carmelle, que l'amour le plus passionné faisait frémir d'un plaisir troublé par le désespoir, le tranquille Esplandian, croyant avoir tout fait pour une amie, s'éloigna d'elle, et retourna dans sa chambre.

CHAPITRE XXIII.

Comment Esplandian, en revenant avec son aïeul Lisvart, retrouver Amadis et Oriane, a occasion d'exercer sa vaillance naissante contre quatre chevaliers, parmi lesquels se trouve son oncle Galaor.

Lisbée, établi gouverneur de la Montagne Défendue, ayant fait préparer pour Carmelle une barque légère, elle partit le lendemain pour Constantinople; et Lisvart, accompagné d'Esplandian, de Sergil et de maître Hélisabel, monta dans la Grande-Serpente à qui ses ailes servaient de voiles, et ils arrivèrent rapidement à l'Ile Ferme.

On imaginera sans peine quels furent les transports de joie d'Oriane et d'Amadis en revoyant le roi Lisvart, dont la délivrance était due à la valeur de leur cher Esplandian. Ils eurent peine à croire le récit que leur fit Lisvart des combats furieux que le jeune chevalier avait essuyés, et les chevaliers de l'Ile Ferme ne purent s'empêcher de croire que le vieux Lisvart élevait un peu trop la gloire de son petit-fils.

Galaor et plusieurs chevaliers partirent aussitôt pour aller annoncer l'heureux retour de Lisvart à la reine Brisène, et, quelques jours après, ce prince et toute sa famille se rembarquèrent dans la Grande-Serpente, pour repasser dans la Grande-Bretagne.

Dès qu'ils y furent descendus, Esplandian, couvert des riches armes qu'Urgande avait envoyées par la demoiselle, monta sur le superbe cheval blanc qui lui avait été annoncé, et l'heureuse Oriane ne se lassait point d'admirer l'air noble et la grâce avec laquelle il maniait son cheval, en caracolant autour de la litière dans laquelle elle voyageait avec le roi son père.

Ils n'étaient plus qu'à deux lieues de *Vindisilore*, ils étaient même déjà entrés dans la grande route de la forêt où Lisvart aimait à chasser, lorsqu'ils aperçurent à deux cents pas quatre chevaliers armés de toutes pièces qui semblaient barrer la route. Une demoiselle qu'ils avaient à leur suite s'avança seule vers Esplandian et lui dit :

— Damp chevalier, ces quatre chevaliers m'envoient vous dire qu'ils sont surpris que vous osiez porter d'aussi riches armes, dont les couronnes d'or qui les couvrent sont l'emblème d'une gloire et d'une toute-puissance à laquelle il est difficile que vous parveniez.

Esplandian, surpris d'un pareil message, lui répondit avec modestie :

— Demoiselle, dites-leur que ce n'est point moi qui me les suis choisies; mais qu'en l'honneur de celle qui m'en a fait don, je les défendrai comme je le dois, si quelqu'un ose m'attaquer.

— Vraiment, dit la demoiselle, je crois que vous seriez plus sage de les quitter ou de prendre un autre chemin, que de risquer de vous les voir enlever par la force.

— Parbleu! demoiselle, dit Esplandian impatienté, je croyais les routes de cette forêt libres, surtout en escortant ceux qui me suivent; mais, quoique mon intention ne fût point de combattre, assurez-les que je ne me détournerai pas d'un pas pour leur rencontre.

La demoiselle ne put s'empêcher de sourire, rejoignit les chevaliers, et, sur-le-champ, l'un des quatre chevaliers se présentant vis-à-vis d'Esplandian, lui cria de se mettre en défense.

Esplandian, animé par le désir de se venger de cette espèce d'insulte, et de se distinguer aux yeux d'Amadis et d'Oriane, courut sur ce chevalier qu'il renversa sur la poussière; un second s'étant présenté pour venger son compagnon, Amadis envoya Sergil porter sa lance à son fils, qui, cette fois, renversa l'homme et le cheval; le troisième ayant éprouvé le même sort, Agraies et Lisvart s'écrièrent qu'ils n'avaient jamais vu de plus beaux coups de lance. Le quatrième chevalier s'approcha d'Esplandian, pendant que celui-ci demandait une quatrième lance.

— En vérité, damp chevalier, lui dit-il, je trouve comme vous que mes compagnons ont fait une grande folie en vous attaquant; mais mettez-vous à ma place, vous voyez que l'honneur ne me permet pas de me retirer sans les venger et m'éprouver contre vous.

— Chevalier, répondit Esplandian, je ne cherche ni n'évite de pareilles rencontres; je me serais

très bien passé de celle-ci; mais, puisque vous voulez essayer de venger vos compagnons, je n'ai rien à vous refuser.

A ces mots, se saisissant d'une forte lance que Sergil lui présenta, ils coururent et se rencontrèrent avec une si furieuse force que leurs lances s'étant brisées jusque dans les gantelets, leurs boucliers et leurs casques même se choquèrent, et le quatrième chevalier fut renversé sous son cheval. Esplandian l'eût été pareillement s'il n'eût embrassé le cou de son cheval qui l'emporta très loin, tout étourdi d'une pareille atteinte.

Esplandian ayant repris ses esprits, arrêta son cheval et fut très surpris en se retournant d'entendre des éclats de rire, et de voir Lisvart, Amadis et Agraies, à pied, qui s'occupaient à délacer les heaumes des quatre chevaliers qui s'étaient relevés avec beaucoup de peine. Esplandian fut bien plus surpris lorsqu'il reconnut dans les trois premiers Garnates, Angriote d'Estravaux et Galvanes.

Presque honteux d'une victoire remportée sur d'anciens chevaliers qu'il respectait et qu'il aimait tendrement, il était prêt à leur faire ses excuses, lorsque le dernier s'étant enfin débarrassé de son casque, que le choc avait un peu faussé, Esplandian reconnut son oncle Galaor, auquel Amadis disait en riant :

— Eh! depuis quand, mon frère, êtes-vous devenu quêteur de grand chemin ?

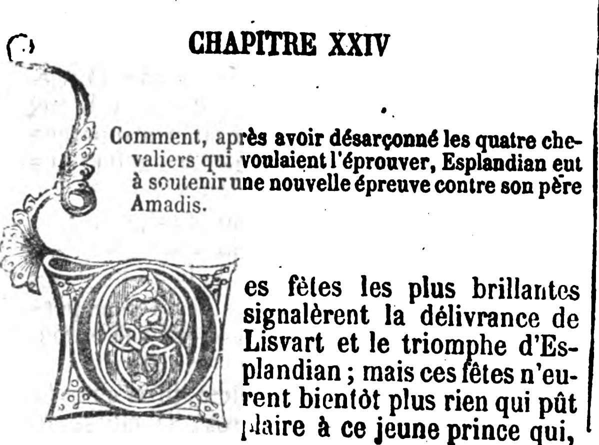
Esplandian, confus et croyant avoir manqué de respect à son oncle, sauta promptement de cheval et courut à ses genoux; Galaor l'embrassa tendrement et lui dit :

— Ma foi, mon cher neveu, ma curiosité méritait bien cette punition qui me plaît encore plus qu'une victoire. Je me souviens encore d'avoir été rudement mené par votre père Amadis, le jour que nous combattions ensemble par la ruse d'une nièce d'Arcalaüs; mais cette fois-ci, je me trouve heureux de n'avoir pas éprouvé l'usage que vous savez faire de votre épée, et je vois que la sage Urgande a raison lorsqu'elle dit que vous nous surpasserez tous.

Esplandian fut également loué par les quatre chevaliers; ils le placèrent au milieu d'eux malgré lui, et le conduisirent comme leur vainqueur jusqu'auprès de la reine Brisène qui venait au-devant du roi son époux.

CHAPITRE XXIV

Comment, après avoir désarçonné les quatre chevaliers qui voulaient l'éprouver, Esplandian eut à soutenir une nouvelle épreuve contre son père Amadis.



Des fêtes les plus brillantes signalèrent la délivrance de Lisvart et le triomphe d'Esplandian; mais ces fêtes n'eurent bientôt plus rien qui pût plaire à ce jeune prince qui, tel qu'Amadis, ne pouvait plus s'occuper que de son amour. Prévoyant que Carmelle aurait eu le temps de faire son message, et qu'elle serait bientôt de retour à la Montagne-Défendue, ni la tendresse de toute sa famille, ni les prières de Brisène et d'Oriane ne purent le retenir. Amadis fut bientôt obligé de lui permettre de partir, et nous sommes forcés de dire que, malgré tout ce qu'Amadis avait dû connaître de la force et de la valeur de son fils, il eut l'imprudence de ne vouloir s'en rapporter qu'à lui-même et de vouloir l'éprouver.

Pour cet effet, s'étant couvert d'armes noires, il précéda son fils au passage d'un pont qu'il feignit de lui défendre. Tous deux brisèrent leurs lances, et leurs chevaux tombant sur leurs jarrets les forcèrent de combattre à pied.

Amadis reçut sur son bouclier les deux coups que lui donna Esplandian, et sentant son bras engourdi de la pesanteur du dernier coup, mais n'en voulant point porter à son fils, il s'élança sur lui pour l'empêcher de redoubler; et tous deux se saisissant au corps, ils firent pendant plus d'une heure des efforts pour se renverser. Esplandian fut le premier à dire :

— Chevalier, quittons cette espèce de combat auquel nous nous éprouvons inutilement; reprenons nos épées pour le poursuivre.

— Ma foi, lui répondit Amadis, je crois qu'il vaut mieux pour moi que je vous cède le passage du pont, que de m'exposer une seconde fois à la pesanteur de vos coups.

Esplandian fut très surpris d'entendre parler ainsi le défenseur du pont, ayant bien connu dans cette longue lutte que ce chevalier surpassait en force tous les géants qu'il avait combattus. Jugeant donc aussitôt que ce n'était que par courtoisie que son adversaire lui cédait le passage.

— Sire chevalier, lui dit-il, me croyez-vous assez présomtueux pour oser maintenant passer ce pont autrement que par votre permission? L'amour et l'impatience de hâter mon voyage me la font vivement désirer; mais je ne la regarderais que comme un bienfait qu'il m'est honorable et cher de recevoir de vous.

— Ah! mon cher fils, s'écria vivement Amadis, reconnais ton heureux père, et pardonne-lui cette épreuve dont il ne devait pas avoir besoin pour te connaître.

Amadis ne put empêcher Esplandian de se jeter à ses genoux en versant un torrent de larmes; ce moment fut bien doux pour un père aussi tendre.

Esplandian fit la confidence à son père du message dont il avait chargé Carmelle, et de l'impression durable que le portrait de la belle Léonorine avait faite sur lui.

Son père ne voulant pas l'arrêter plus longtemps, ils se séparèrent, après être convenus que désormais les chevaliers de l'Ile Ferme et ceux de la Montagne Défendue se regarderaient comme frères, et voleraient au secours les uns des autres contre quiconque oserait désormais les attaquer.

Esplandian poursuivit son chemin, et Galaor, lorsqu'Amadis, de retour à Vindisilore, lui conta son aventure, assura son frère qu'il était heureus

d'en avoir été quitte à si bon marché, et qu'il n'eût pas été mal qu'Esplandian l'eût puni de sa curiosité.

CHAPITRE XXV

Comment le jeune roi de Dace et Maneli, fils de Cildadan, eurent occasion de protéger la fée Urgande, leur protectrice.

Pendant le cours de ces aventures, le jeune roi de Dace et Maneli, fils de Cildadan, en éprouvaient de bien étranges. Les deux jeunes compagnons d'Esplandian, après avoir reçu de sa main l'ordre de chevalerie, s'étaient endormis comme tous ceux qui se trouvaient alors dans la Grande-Serpente; ils furent bien étonnés à leur réveil de se trouver dans une barque qui, sans voiles et sans matelots, voguait avec rapidité, et qui vint aborder d'elle-même sur une côte qui leur était inconnue.

Un grand feu qu'ils aperçurent au loin, leur fit juger qu'ils étaient près de quelque habitation. Un brouillard épais les empêchant de distinguer les objets, ils marchaient vers ce feu; ils virent qu'une femme, tenant un enfant au maillot entre ses bras, en était entourée; dix hommes, armés de toutes pièces et l'épée à la main, paraissaient être retenus par ces flammes qu'ils n'osaient franchir.

La dame qui en était environnée, reconnut aussitôt le roi de Dace et Maneli, et se fit reconnaître au son de sa voix, en leur criant :

— Secourez-moi, mes chers enfants!

— Ah! c'est Urgande qui nous appelle, s'écria Maneli.

Les deux chevaliers à l'instant coururent l'épée à la main vers le feu. Là, le chef de ces dix chevaliers leur dit :

— Venez-vous pour nous aider à nous venger de cette méchante sorcière?

— Quiconque, dit Maneli, parle ainsi de cette sage et illustre fée, en a menti par la gorge, et nous sommes prêts à te le prouver!...

A ces mots, les dix chevaliers tournèrent leurs armes contre ces braves jeunes gens qui, sans s'effrayer du nombre de ces ennemis, portèrent de si terribles coups, qu'ils commencèrent à les faire reculer, lorsqu'Urgande, pour terminer ce combat inégal, enveloppa les combattants d'un nuage. Alors, prenant le roi de Dace et Maneli par la main, elle les conduisit dans le plus épais de la forêt, tandis que les dix chevaliers continuaient à combattre les uns contre les autres, sans pouvoir se reconnaître.

Lorsqu'Urgande fut éloignée d'eux, elle leur raconta que le chef de ces chevaliers qui leur avait parlé, était le fils de Garande, ce présomptueux chevalier romain tombé sous les coups d'Amadis, lorsque ce prince était chez le roi de Bohême.

—Ce traître devenu furieux de la mort de Patin, furieux aussi de voir Arquisil élevé sur le trône des Césars, a trouvé le moyen de s'emparer de l'enfant dont l'impératrice Léonore venait d'accoucher; il l'enlevait, et ce malheureux enfant, privé de tout secours, eût été la victime de la vengeance de ce scélérat, si je n'eusse volé pour le secourir. Ayant pris la figure d'une pauvre femme, j'ai joint les ravisseurs de l'enfant dans cette forêt; et, les voyant importunés par ses cris, je me suis offerte pour le porter, ce qu'ils ont accepté.... Dès que j'ai tenu l'enfant dans mes bras, continua-t-elle, je me suis fait entourer par un feu violent qui les a fait reculer; vous avez vu la fin de cette aventure, et c'est par mon pouvoir que la barque vous a conduits à portée de me secourir. Adieu, mes chers enfants, rembarquez-vous; armez-vous d'une constance égale à votre courage pour accomplir les aventures qui vous sont réservées; je n'ai plus besoin que de moi-même pour reporter l'enfant à sa mère Léonore...

Tous les deux vinrent lui baiser les mains, et virent à l'instant deux énormes dragons s'avancer, l'un à droite, l'autre à gauche, et la suivre des deux côtés de son palefroi.

C'est sous la garde de ces dragons qu'Urgande s'avançait près de Rome, lorsque le roi de *Sardaigne*, Florestan, aperçut et reconnut l'enfant à ses langes, sur lesquels les armes de l'empire étaient brodées; et voyant qu'il était tenu par une femme qui marchait entre deux dragons, il s'avança l'épée à la main, pour les combattre et s'emparer de l'enfant dont il avait juré de faire pendant un an la recherche. Il fut très étonné de voir tout-à-coup disparaître les deux dragons.

— Eh quoi! lui dit Urgande, le roi Florestan ne veut donc pas reconnaître son ancienne amie? Puisque je suis maintenant sous sa garde, je me tiens plus en sûreté que sous celle des monstres les plus redoutables.

Urgande, à ces mots, lui présenta l'enfant afin qu'il achevât de le reconnaître, et tous les deux rejoignirent bientôt Léonore et l'empereur, qui passèrent de la douleur la plus amère à la joie la plus vive, lorsqu'Urgande remit un enfant si cher entre leurs bras.

CHAPITRE XXVI

Comment Garinter et Maneli eurent occasion de connaître la belle Carmelle et de combattre le fameux *Frandalo*, qui l'avait enlevée.

A peine le jeune Garinter, roi de Dace, et Maneli, fils de Cildadan, se furent-ils rembarqués, après avoir pris congé d'Urgande, que leur barque fut emportée par les vents avec rapidité. Ne pouvant gouverner cette nauf, elle fut poussée et se brisa sur les rochers d'une grande île. Ce ne fut qu'avec peine qu'eux et leurs écuyers purent en gravir les bords escarpés.

S'étant dispersés dans cette île pour y chercher quelque habitation, ils eurent tour à tour à combattre des ours et des singes de la grande espèce qu'ils tuèrent ou mirent en fuite. Mais un ennemi plus redoutable commençait à les attaquer depuis trois jours; ils n'a-



vaient apaisé leur faim que par quelques rayons de miel sauvage, que les ours et les singes continuaient à leur disputer. Ils désespéraient de leur sort, lorsqu'un gros vaisseau s'approcha et jeta l'ancre près de l'île.

Le roi de Dace et Maneli, couverts de leurs armes blanches que le soleil rendait plus brillantes encore, firent des signaux qui furent aperçus, car bientôt une barque fut mise à la mer, et quelques gens armés s'approchèrent à portée de leur parler. Maneli les pria de les venir prendre, et leur demanda de quelle nation était le maître du vaisseau :

— Nous l'ignorons, dirent-ils; mais il est l'ennemi de toutes, et bientôt vous serez soumis à son pouvoir. On le nomme communément le Diable marin; mais son vrai nom est Frandalo...

Les deux chevaliers connaissaient Frandalo pour être le pirate le plus redouté. L'empereur de Grèce avait souvent envoyé des vaisseaux pour le combattre; mais le redoutable Frandalo les avait détruits tous, et il continuait à faire les plus grands ravages dans toutes les îles de l'Archipel.

Leur position devenait si cruelle et si pressante qu'ils demandèrent à lui parler, lorsqu'un homme de la chaloupe, considérant leurs boucliers, et en remarquant les croix noires, retourna vers le vaisseau, que quelques moments après ils virent s'approcher d'eux. Le terrible Frandalo, dont la taille approchait de la taille d'un géant, leur cria alors :

— Traîtres, je vous tiens, et vous m'allez payer bien cher la mort de mon cousin Vindoraque!...

— Prends garde, lui répondit Garinter; et si ce n'est pas le dessein formé de nous chercher une mauvaise querelle, sois sûr que nous n'avons jamais connu ce Vindoraque et que nous n'avons aucune part à sa mort...

— Pardieu! dit Frandalo, bien lâches doivent être ceux qui n'osent avouer leurs actes : venez, demoiselle, s'écria-t-il en appelant une jeune fille captive sur son vaisseau; ne reconnaissez-vous pas en ces deux chevaliers ceux qui mirent à mort Vindoraque dans l'île de la Montagne Défendue?

— Ce sont bien là, dit-elle, les mêmes armes qu'ils portaient, et plaise au sort que ce soit eux, je ne serais pas longtemps captive!

Le roi de Dace et Maneli, qui commençaient à se douter que Vindoraque était tombé sous les coups de Talanque et d'Ambor, délacèrent leurs casques, en disant à Frandalo :

— Nous ne cherchons pas à te dissuader de ce que tu nous imputes, car il nous importe peu que tu persistes à nous croire vainqueurs de ton cousin; nous désirons même que tu sois assez brave pour chercher à venger sa mort, et nous te déclarons que nous prenons parti pour ceux dont il l'a reçue.

— Ah! seigneurs, s'écria la demoiselle, si vous connaissez Esplandian et ses compagnons, prenez ma défense.

— Et où les avez-vous laissés, demanda Garinter?

— Esplandian, leur répondit-elle, est parti avec Lisvart, et Talanque est avec Ambor à la garde de la Montagne Défendue.

Pendant que la demoiselle et les compagnons d'Esplandian s'expliquaient ensemble, Frandalo descendit dans une chaloupe, et se fit conduire à terre.

— Jeunes pages, dit-il d'un ton arrogant aux deux chevaliers, je viens vous chercher pour me servir; je veux bien croire que vous n'avez point eu de part à la mort de mon cousin Vindoraque; mais, puisque vous dites être les amis de ceux qui l'ont vaincu, ce que je peux faire de mieux pour vous, c'est de vous mettre au nombre de mes esclaves...

Les deux chevaliers se continrent, dans la peur que Frandalo ne vînt pas jusqu'à l'île; mais, dès qu'ils le virent descendre, Maneli, remettant son casque, alla au devant de lui :

— Frandalo, lui dit-il, tu passes parmi les chevaliers pour être brave et généreux; crois-moi, quitte un genre de vie qui t'avilit, et qui n'est point fait pour toi; remets cette demoiselle entre nos mains, et conduis-nous à la Montagne Défendue pour y rejoindre nos compagnons.

— Je le ferais, dit Frandalo, si j'avais l'espérance de vous combattre tous les quatre ensemble; mais dans l'incertitude où je suis de les joindre, je ne perdrai pas l'occasion de m'assurer de vous...

— Parbleu! dit Maneli, quoique je ne m'estime pas autant qu'un des deux autres, je vais éprouver ce que tu sais faire, et je te défie sous les conditions de te laisser maître de ma vie, si je succombe, ou d'être maître de ton sort et de ton vaisseau, si je suis vainqueur.

Frandalo fut très étonné de trouver tant de courage dans un jeune chevalier dont il ne pouvait craindre la force; il s'élança pour le saisir : Maneli, sautant en arrière, lui présenta la pointe de son épée et lui cria de se mettre en défense. Frandalo crut l'abattre du premier coup; mais Maneli lui fit bientôt connaître qu'il aurait besoin de toutes ses forces pour lui résister.

Pendant que le combat s'engageait entre eux et devenait terrible, le roi de Dace sauta dans la barque et força les matelots à le conduire au vaisseau; celui qui le commandait en second fut très aise de le voir venir de lui-même se livrer aux chaînes qu'il lui préparait, et le laissa tranquillement monter sur le pont; mais à peine Garinter y fut-il arrivé que, s'élançant sur ce lieutenant, il le terrassa, lui criant qu'il était mort s'il appelait ses gens à son secours et s'il n'attendait pas, pour prendre un parti, de voir quel serait l'issue du combat de Frandalo contre son compagnon.

Le combat eût été plus long si les armes de Maneli n'eussent été supérieures à celles de Frandalo. Celui-ci, couvert de blessures, fut obligé de se rendre; et Maneli, suivant la générosité des chevaliers de l'Ile Ferme, courut à son secours et l'embrassa dès qu'il eut reçu sa parole.

Frandalo cria sur-le-champ à ceux de son vaisseau d'obéir aux ordres que les deux chevaliers leur donneraient. Une barque vint chercher les combattants, et Garinter et Maneli furent si contents de la franchise et des sentiments d'honneur que leur montrait Frandalo, que, de ce moment, une tendre amitié les unit avec lui.

La demoiselle, délivrée par la victoire de Maneli, vint pour remercier ses bienfaiteurs; elle ne doutait point, à leurs armes, qu'ils ne fussent Ambor et Talanque. Aussi sa surprise fut-elle extrême, leurs heaumes ôtés, en ne les reconnaissant point. Alors elle s'excusa devant eux d'avoir confirmé ce qu'un écuyer de Vindoraque avait dit du combat et de la mort de ce géant.

Ce fut alors aussi que Garinter et Maneli furent informés de la conquête qu'Esplandian avait faite de la Montagne Défendue, de la mort de Furion et de Matroco, et de la délivrance de Lisvart. La demoiselle leur apprit qu'elle avait nom Carmelle, et elle leur confia les ordres dont Esplandian l'avait chargée, lesquels ordres elle allait exécuter lorsque Frandalo l'avait enlevée.

Garinter et Maneli prirent aussitôt le parti de la conduire eux-mêmes à Constantinople avant que de retourner à la Montagne Défendue.

Frandalo frémit lorsqu'il leur vit prendre cette résolution, sachant que l'empereur, outré des pirateries qu'il avait exercées dans les îles de Grèce, avait juré sa mort. Mais Maneli lui promit de faire sa paix avec ce prince, l'assurant que son compagnon et lui le prenaient sous leur sauve-garde. Ils ordonnèrent donc au pilote de faire voile pour Constantinople, et le quatrième jour ils entrèrent dans le port de cette belle capitale de l'empire d'Orient.

CHAPITRE XXVII

Comment le jeune roi de Dace Maneli, Frandalo et Carmelle arrivèrent à la cour de l'empereur de Grèce, et comment ils en repartirent pour aller au secours de la Montagne Défendue.

Les deux chevaliers, en descendant de leur vaisseau, se firent conduire au palais de l'empereur, et Frandalo les suivit.

L'empereur étant alors à la chasse, ils furent reçus par Léonorine, dont la beauté les surprit, quoiqu'ils eussent déjà vu dans l'Ile Ferme Oriane, Olinde et Briolanie.

Léonorine joignait à tous les dons de plaire cette politesse noble, cette urbanité qui rendit la Grèce le modèle de toutes les nations policées.

Les chevaliers lui présentèrent Frandalo. Maneli, ne parlant qu'avec modestie de sa victoire, ne s'occupa qu'à persuader Léonorine qu'un chevalier aussi grand marin que Frandalo deviendrait très utile à l'empereur en l'attachant à son service; puis ils présentèrent aussi Carmelle qui, pensive et les larmes aux yeux, ne pouvait s'empêcher d'admirer Léonorine, et qui, dans les premiers moments, eut besoin de toute sa constance pour surmonter sa douleur et s'acquitter de la commission dont Esplandian l'avait chargée.

Le jeune Garinter et Maneli s'étant retirés, Carmelle resta seule auprès de la princesse. Fléchissant alors un genou devant elle, elle lui dit :

— Reconnaissez, madame, cet anneau que vous donnâtes au chevalier de la Verte Epée, que vous connaissez aujourd'hui sous le nom d'Amadis.

Léonorine, examinant l'anneau, dit à Carmelle qu'en effet elle l'avait donné dans son enfance au meilleur des chevaliers de la terre.

— Madame, dit Carmelle, celui qui vous l'envoie l'égale dès aujourd'hui; c'est Esplandian, c'est le fils du grand Amadis, qui brûle du désir d'être honoré du titre de votre chevalier.

Léonorine rougit; elle hésitait à répondre, lorsque l'empereur arriva de la chasse et monta chez elle, suivi des deux chevaliers. Léonorine fit part à l'empereur du message d'Esplandian; et Carmelle, s'étant remise de son premier trouble, raconta tous les combats qu'Esplandian avait essuyés pour se rendre maître de la Montagne Défendue, celui de Talanque et d'Ambor entre Vindoraque, et celui de Maneli lorsqu'il l'avait délivrée de Frandalo.

L'empereur, prévenu déjà par Gastilles de toutes les merveilles qui signalaient la naissance, l'éducation et le commencement des actes de la vie d'Esplandian, fit son éloge avec chaleur, et se plaignit à Carmelle que ce jeune prince ne fût pas venu pour présenter lui-même l'anneau qu'Amadis avait reçu de Léonorine.

— Seigneurs chevaliers, dit-il, je ne le tiens point quitte, et, comme ses compagnons, vous me répondez de lui. Donnez-moi donc votre parole, leur ajouta-t-il en leur tendant la main, que vous resterez en ôtage dans ma cour, jusqu'à ce qu'il vienne s'acquitter lui-même.

Frandalo n'essuya que quelques légers reproches de la part de l'empereur, qui le retint à son service, et lui donna des marques publiques de son estime en recevant son serment de fidélité.

Léonorine et Carmelle étant restées seules, la jeune princesse saisit ce moment de faire quelques légères questions au sujet d'Esplandian.

On se plaît à parler de ce que l'on aime, et la réponse de Carmelle fut de peindre ce jeune homme avec les traits de feu qui le gravaient dans son âme; le plaisir qu'elle sentait à parler de sa beauté, de son courage, de tout ce qui le rendait si cher à son cœur, l'empêcha de s'apercevoir de toute l'impression qu'elle commençait à faire sur Léonorine. Cette impression fut égale à celle qu'Esplandian avait reçue du récit d'Hélisabel; et lorsque Carmelle lui dit en soupirant et le cœur serré, qu'Esplandian n'était occupé que d'elle, depuis qu'Hélisabel en avait fait un portrait si fidèle, Léonorine soupira, baissa les yeux, et serra pendant quelque temps les mains de Carmelle sans lui répondre.

— Demoiselle, lui dit-elle enfin, je sens que je serais la plus ingrate princesse de la terre, si je n'étais pas sensible à l'hommage du prince qui vous envoie; dites-lui que je me fais honneur de l'accepter pour chevalier, et portez-lui pour gage de ce premier lien cette agrafe que Grimanèse, mon aïeule, donna pour présent à mon aïeul Apollidon.

Carmelle reçut cette agrafe en soupirant et la mit dans son sein avec un secret et douloureux sentiment qui l'empêcha d'être sensible au magnifique présent qu'elle reçut pour elle-même de la belle Léonorine.

Le roi de Dace et Maneli, quoique traités avec distinction dans cette cour, regrettaient déjà d'être si longtemps séparés de leurs compagnons, lorsqu'on vit arriver une frégate portant le pavillon de Gaule; et l'écuyer de Talanque en étant descendu, vint se jeter aux pieds de l'empereur de la part de son maître et d'Ambor, pour lui demander du secours contre le redoutable Armato, roi de Turquie, qui, sans respecter la foi des trêves qu'il avait jurées avec les puissances voisines, était venu pour former le siége de la Montagne Défendue avec une flotte de trois cents voiles, se croyant en droit de s'en emparer depuis la mort de Furion et de Matroco.

Si quelqu'un eût pu former quelques prétentions sur cette île, c'eût été l'empereur comme étant seigneur suzerain de toutes celles de l'Archipel. Il assura donc l'écuyer de Talanque qu'il regardait l'entreprise d'Armato comme une injure qui lui devenait personnelle.

— Frandalo! dit-il en appelant ce chevalier, je t'estime assez pour croire que tu saisiras avec empressement cette occasion de réparer tes anciens torts. Rassemble au plus tôt les vaisseaux et les galères de mes ports, le plus en état de mettre à la voile; va porter un premier secours à la Montagne Défendue, en attendant que je rassemble des forces assez grandes pour marcher moi-même et punir Armato de sa témérité. Chevaliers, dit-il au roi de Dace et à Maneli, je ne vous retiens plus, et je ne sens que trop que l'honneur et l'amitié vous appellent au secours de vos amis.

Garinter et son compagnon le remercièrent, et lorsque la flotte que faisait équiper Frandalo fut prête, ils s'embarquèrent suivis de Carmelle.

CHAPITRE XXVIII

Comment Esplandian, en reprenant le chemin de la Montagne Défendue, rencontra la Grande-Serpente qui le conduisit au secours de Gandalin et de Lasinde; et comment, après avoir joint son oncle Norandel, il se dirigea vers Constantinople.

Esplandian s'était séparé d'Amadis et avait repris le chemin de la Montagne Défendue, en compagnie de maître Hélisabel et de son écuyer Sergil.

La nauf qu'ils montaient était sur le point d'aborder, lorsque tout-à-coup ils aperçurent, immobile devant eux, la Grande-Serpente, le bizarre navire de la fée Urgande.

Ne doutant point un seul instant que cette bienveillante fée n'eût envoyé là la Grande-Serpente dans quelque secret dessein devant lequel il devait se prosterner et obéir, Esplandian aborda ce bizarre navire qu'il trouva sans pilote et sans matelots, mais, en revanche, richement paré et muni de provisions de toute espèce. Puis il attendit que la Grande-Serpente s'ébranlât d'elle-même.

Ce ne fut que sur le soir que, déployant ses grandes ailes, elle fendit la mer avec rapidité, et vogua pendant cinq ou six jours sans s'arrêter.

Au bout de ce temps, elle aborda doucement dans une anse qui s'enfonçait dans une belle prairie, et ploya ses ailes d'une façon significative.

Esplandian, à ce signe, jugea qu'Urgande l'appelait sur cette côte, et descendit à terre.

Deux géants redoutables étaient les maîtres de ce beau pays; ils habitaient un fort beau château, bâti sur des souterrains immenses, où le plus vieux des deux géants se plaisait à tourmenter les chevaliers qui tombaient en sa puissance. Souvent même il sacrifiait à ses dieux ceux qui restaient fidèles à leur foi. Son fils avait enlevé tous ceux que leur malheureux sort avait conduits dans ce pays.

Bientôt il parut pour combattre Esplandian.

Le vainqueur de Furion et de Matroco le fut aussi de ces deux géants; il délivra les prisonniers qui gémissaient dans leurs chaînes, et sa joie fut extrême en reconnaissant Gandalin et Lasinde, qui devaient être sacrifiés le lendemain, en leur double qualité de chevaliers de l'Ile Ferme, et de fidèles serviteurs d'Amadis.

Esplandian les retint avec lui; les autres prisonniers délivrés, ayant repris leurs armes, furent envoyés par lui aux pieds de la princesse Léonorine, avec ordre de lui dire que le chevalier qui les avait délivrés, brûlait d'impatience de se trouver bientôt à ses pieds. Il leur fit aussi remarquer ses armes, pour qu'ils pussent en rendre compte à cette princesse.

Esplandian reprenait déjà le chemin de la mer, lorsqu'il rencontra sur sa route un chevalier d'une haute apparence qui l'aborda poliment, et lui demanda s'il n'avait point appris quelques nouvelles du roi Lisvart :

— Sire chevalier, répondit Esplandian, je pourrais vous en donner de bonnes, si vous vouliez vous faire connaître...

— Ah! seigneur, s'écria l'inconnu en ôtant son heaume, tâchez de rassurer le fils de Lisvart sur le sort de ce prince!...

Esplandian, reconnaissant aussitôt son oncle Norandel, courut l'embrasser, et lui raconta tous les événements de la délivrance de Lisvart, et de la conquête de la Montagne Défendue. Norandel fut enchanté de ce récit :

— Mon cher neveu, lui dit-il, vous ne savez peut-être pas que vous êtes à portée d'acquérir une nouvelle gloire? Deux géants terribles qui se sont rendus les tyrans de ce beau pays, retiennent dans les fers un grand nombre de chevaliers chrétiens; je venais seul pour les combattre; mais vous rendez la partie plus égale, et nous agirons de concert pour les attaquer.

— Ma foi, seigneur Norandel, dit Gandalin en riant, vous arrivez trop tard! Il est difficile de précéder Amadis ou son fils, dans les occasions d'acquérir de la gloire : les deux géants sont tombés

sous les coups d'Esplandian, et c'est à lui que nous devons notre délivrance...

Norandel, plein de surprise et d'admiration, dit à son neveu que, n'ayant plus rien à faire pour la délivrance de Lisvart et des chevaliers chrétiens, ce qu'il désirait le plus était de le suivre. Ils reprirent donc ensemble le chemin de la mer, et montèrent dans la Grande-Serpente qui déploya ses ailes dès qu'elle les eut reçus dans ses flancs.

Cette navigation fut heureuse et rapide comme les précédentes, et la Serpente s'arrêtant dans le port de l'île où l'affreux Endriague avait succombé sous les coups d'Amadis, Gandalin conduisit Esplandian au superbe monument que l'empereur de Grèce avait fait élever en mémoire de cette victoire.

Après avoir admiré la valeur et la force d'Amadis, et visité cette île célèbre, ils se rembarquèrent. Le second jour, sur l'heure de midi, la Grande-Serpente s'arrêta d'elle-même à une demi-lieue d'une ville immense qui s'étendait en forme de croissant sur le bord de la mer et que maître Hélisabel reconnut aussitôt pour être la capitale de l'Orient.

CHAPITRE XXIX

Comment Esplandian, au moment d'aborder à Constantinople, fut forcé de s'en éloigner et de retourner à la Montagne Défendue où il vainquit l'armée qui l'assiégeait; et comment, après cela, il résolut d'aller en Turquie.

Une fois à cette distance de Constantinople, la Grande-Serpente refusa d'avancer plus près et se tint immobile sur les flots.

Esplandian, qui avait hâte d'arriver, commençait à s'impatienter de cette immobilité. Au moment où il manifestait le plus hautement son impatience, la Grande-Serpente se mit à relever la tête, à lancer des torrents de feu et à pousser d'éclatants rugissements. La mer devint orageuse; les flots, s'élevant et s'entrechoquant avec violence, blanchissaient d'écume, et ne laissant nul moyen d'aventurer un esquif pour s'approcher de la côte.

On fut d'abord très effrayé de ce spectacle dans Constantinople, et la consternation commençait même à se répandre dans la cour de l'empereur, lorsque Gastilles, son neveu, le rassura. Mais, en même temps, quel trouble ne jeta-t-il pas dans le cœur de Léonorine, lorsqu'elle l'entendit dire à l'empereur que la Grande-Serpente était le vaisseau qu'Urgande avait fabriqué pour Esplandian, et qu'il ne doutait plus que ce chevalier n'y fût alors!...

L'empereur et toute sa cour étant accourus sur le rivage, ils furent témoins des efforts que ceux qui montaient la Serpente faisaient en vain avec de longues rames pour la faire approcher du port. Gastilles essaya vainement de s'en approcher dans un esquif. La mer s'éleva plus haut encore qu'elle n'avait fait jusqu'alors, et les vagues irritées repoussèrent la nauf de Gastilles jusque sur le rivage.

Léonorine, ne pouvant croire qu'une puissance empêchât la Grande-Serpente d'aborder, s'indignait de ce long retard, et même elle avait l'injustice d'en accuser Esplandian qui se désespérait sur le tillac du vaisseau, et qui se fût précipité dans la mer malgré la tempête, pour aborder au rivage, si Gandalin ne l'eût retenu. Leur désespoir à tous deux fut extrême, lorsque la Grande-Serpente, redoublant ses feux et ses mugissements, étendit ses grandes ailes, et, partant avec la rapidité de la foudre, passa le Bosphore, et disparut aux regards de l'empereur et de la triste Léonorine!...

Norandel et Gandalin eurent bien de la peine à calmer Esplandian, en lui représentant que la sage Urgande l'aimait trop pour l'avoir éloigné sans motif de Constantinople. Esplandian ne se calma un peu que le second jour de cette navigation forcenée, en reconnaissant l'île de la Montagne Défendue, et la flotte de Frandalo mouillée à l'abri d'un promontoire, et prête à attaquer celle d'Armato, lorsqu'elle s'approcherait de l'île pour le débarquement.

Frandalo commençait à se mettre en défense à l'approche du monstrueux vaisseau qu'il croyait venir pour le submerger, lorsque le roi de Dace et Maneli le rassurèrent, en reconnaissant avec joie leur compagnon Esplandian. Tous trois alors, s'embarquant dans un esquif, nagèrent vers la Grande-Serpente qui cessa de jeter des feux et de mugir, et qu'ils abordèrent avec facilité.

La joie d'Esplandian fut bien vive en revoyant ses compagnons; elle redoubla lorsque, par le récit qu'ils lui firent de leurs aventures, il apprit qu'ils avaient délivré Carmelle. Son premier soin fut de l'envoyer chercher; et, pendant le temps employé pour les deux trajets, Esplandian fit connaissance avec Frandalo, et lui tint les propos les plus honorables et les plus flatteurs.

Carmelle reçut avec transport l'ordre d'aller trouver Esplandian; il n'est aucun sentiment douloureux qui puisse troubler le premier moment de revoir ce que l'on aime! Esplandian tendit la main à Carmelle pour l'aider à monter sur le vaisseau, il lui serra la sienne, il l'embrassa tendrement; mais les premiers mots qu'il lui dit, furent pour lui demander comment l'empereur et Léonorine avaient reçu son message. Carmelle l'assura que tous les deux le désiraient vivement dans leur cour.

— Je ne peux vous cacher, ajouta-t-elle en soupirant, que la princesse Léonorine se plaint de ce que vous avez été si longtemps sans exécuter les ordres d'Amadis; mais j'ai lu dans ses yeux, comme je lis facilement dans mon cœur, qu'il vous sera bien facile de faire votre paix avec elle...

Leur conversation fut interrompue dans ce moment par le retour d'une frégate que Frandalo faisait tenir en avant pour lui donner des nouvelles de la flotte ennemie. Le commandant de cette frégate leur rapporta qu'une division considérable de cette

flotte s'était détachée, et faisait voile vers les côtes orientales, pour aller recevoir des troupes et des vivres, et qu'il paraissait régner assez peu d'ordre et de précautions dans le reste de la flotte, pour qu'il fût aisé de la détruire, en attendant la première pointe du jour pour la surprendre et l'attaquer.

Esplandian et Frandalo suivirent cet avis, et l'orient commençait à peine à se colorer, qu'ils sortirent de l'anse qu'un long promontoire couvrait. La Grande-Serpente, prenant d'elle-même la tête du vaisseau de Frandalo, les rugissements et les feux qu'elle lançait portèrent une telle épouvante dans la flotte turque, qu'elle fut entièrement défaite, sans presque avoir fait de résistance.

Esplandian et Frandalo descendirent dans l'île de la Montagne Défendue avec leurs compagnons, en forçant un des quartiers de l'armée qui l'assiégeait. Ambor et Talanque, qui depuis un mois avaient résisté courageusement à toutes les attaques, rendirent compte de leurs manœuvres, et conduisirent Esplandian sur une tour, pour lui faire voir la disposition des lignes dans lesquelles Armato s'était posté pour envelopper la forteresse, et diriger plusieurs attaques différentes.

Les résolutions les plus fortes et les plus courageuses sont toujours les premières qui se présentent au véritable héroïsme. Esplandian, ses compagnons et Norandel éprouvèrent une indignation secrète à se savoir entourés par une armée d'infidèles, et à rester enfermés entre des murailles en leur présence. Ce fut après avoir bien observé les dispositions du camp d'Armato, et surtout le quartier de ce soudan, qu'ils reconnurent à la hauteur des pavillons surmontés d'un croissant; ce fut, dis-je, après s'être concertés ensemble, qu'ils résolurent de faire une sortie dès la nuit suivante, et d'aller attaquer Armato jusque dans son camp.

Cette sortie, faite avec autant de prudence que de courage, réussit parfaitement. Des flots de sang inondèrent bientôt le camp des Turcs. Le vaillant Esplandian et Frandalo, pénétrant jusqu'aux tentes d'Armato, ce fut en vain que ce soudan voulut résister : Esplandian le saisit entre ses bras nerveux; et, l'enlevant tandis que ses compagnons assuraient sa retraite, il le porta jusqu'à la poterne de la citadelle où Gandalin le reçut de ses mains, et le prit sous sa garde. Puis le fils d'Amadis retourna promptement pour achever la défaite des Turcs, épouvantés par la prise de leur soudan : elle fut entière; des richesses immenses qu'ils laissèrent dans leur camp, furent la proie des habitants dont la valeur avait secondé les premiers efforts d'Ambor et de Talanque.

Le jour ayant éclairé la fuite des troupes d'Armato, dont le plus petit nombre se sauva sur quelques vaisseaux qui leur restaient, Armato ne put apprendre sans indignation que Frandalo, qu'il avait protégé longtemps, était au nombre de ses ennemis. Ses chaînes ne purent rien diminuer de sa fierté et de ses menaces; elles irritèrent Esplandian au point de lui faire prendre la résolution de porter ses armes au cœur des Etats d'Armato, et d'aller planter le signe révéré des chrétiens sur le faîte de la grande mosquée où l'on voyait flotter l'étendard de Mahomet.

L'exécution de ce grand projet lui devint encore plus facile par l'arrivée de Gastilles, neveu de l'empereur.

CHAPITRE XXX

Comment le roi Lisvart, se sentant vieux, résolut de mettre sa couronne sur la tête d'Amadis.

Comme ces divers événements s'accomplissaient, un autre événement, non moins important, se préparait à la cour de la Grande-Bretagne.

Un grand nombre de chevaliers avaient déserté cette cour pour aller secourir Esplandian dans son entreprise contre Armato, dont ils avaient eu des nouvelles. Cette désertion, qui formait ainsi de grands vides, attristait de jour en jour le vieux roi Lisvart, bien qu'elle fût extrêmement honorable.

Ce prince se sentait plus isolé que jamais. Puis l'âge venait, et, avec l'âge, le besoin de repos. Il commençait donc à devenir chagrin et mélancolique. Il n'avait plus aucun goût pour aucun plaisir, soit de chasse, soit de fauconnerie, soit d'armes ou de chevaux.

Dans la crainte de la mort, il prit en telle horreur les choses passées, présentes et futures, vaines et transitoires, qu'il lui arriva fantaisie de se démettre du gouvernement de son royaume et de passer le reste de sa vie dans la solitude et la religion, en méditant sur les grands périls auxquels il avait pu échapper et surtout à sa dernière et ennuyeuse prison.

Toutefois il dissimula pendant quelques jours sa resolution, jusqu'à ce qu'une nuit, étant couché avec la reine et devisant avec elle de la mobilité de la fortune, il lui découvrit entièrement sa volonté. Il délibéra de faire couronner son fils Amadis roi et gouverneur de son peuple, afin de pouvoir se retirer ensuite plus librement en son château de Mirefleur où, avec l'aide de Notre Seigneur, il gagnerait le paradis.

La reine, qui était une des plus sages et des plus doctes femmes de son temps, le confirma si bien dans son opinion, qu'ils résolurent ensemble de retourner à Londres pour mettre leur désir à exécution.

En effet, le jour suivant, ils partirent de Mirefleur, accompagnés d'Amadis, de Grasandor et d'autres. Ils arrivèrent en la ville, où, après quelque séjour, la reine manda tous ses hauts barons.

Aussitôt arrivés, elle fit dresser au lieu le plus éminent de Londres, un haut tribunal au devant

duquel s'assembla tout le peuple. Le roi et la reine, assis chacun sur un trône séparé, étaient vêtus de leurs habits royaux. Amadis se tenait un peu plus bas à droite, et Oriane à gauche.

Le héraut cria : « Silence ! » par trois fois ; puis le roi, avec une grande fermeté, adressa en ces termes la parole à son peuple :

« Bons vassaux et amis, je veux être le premier à vous faire entendre pourquoi j'ai voulu vous mander ici. Je vais vous rappeler une partie des fortunes et dangers où j'ai dû me trouver depuis la mort de mon frère, le feu roi de Falangris, alors qu'il plut à Notre Seigneur de me nommer au gouvernement de vous et de ce royaume.

« Il y a encore beaucoup d'entre vous qui pourraient se souvenir du danger où moi et mes sujets faillîmes tomber, quand, par le moyen et la subtilité d'Arcalaüs l'enchanteur, je fus mis au pouvoir de ceux qui, longtemps auparavant, avaient conspiré ma mort, dont mon fils Amadis me délivra. Néanmoins, guidé par de mauvais conseils, je soutins contre lui forte et dure guerre, laquelle ayant été apaisée comme chacun sait, fut toujours, la fortune, ennemie de mon repos. Sans le secours d'Amadis, je devenais prisonnier du roi Aravigne, et j'étais perdu pour jamais.

« Ce qui m'a encore le plus étonné, c'est qu'à l'heure où je m'estimais certainement hors de tous ces malheurs, un autre, pire que les autres, m'est advenu, lequel, vu le lieu où je fus conduit, devait être la consommation de mes ennuis et de ma vie ensemble.

« Toutefois, Notre Seigneur, me regardant en pitié, adressa mon petit-fils Esplandian en ma triste prison, d'où il m'a délivré, ainsi que vous tous en avez pu être avertis.

« Vous me voyez aujourd'hui vieux et blanchi par l'âge, ayant déjà atteint ma soixante-dixième année ; ce qui m'avertit qu'il est désormais saison que j'oublie les choses du monde pour retourner à Dieu qui m'a si souvent protégé.

« Aussi j'ai résolu de vous laisser désormais pour votre roi, mon fils Amadis, auquel dès à présent je donne ma couronne, mon sceptre et le droit que j'ai en ce royaume, vous priant tous, autant qu'il m'est possible, de lui être dévoués et obéissants comme vous l'avez été envers moi.

« Bien qu'il soit l'époux de ma fille, si je le croyais indigne de vous, croyez, mes amis, que j'aurais choisi, pour me succéder, un autre qui m'eût été moins que lui. Mais il n'est personne d'entre vous qui ignore ses mérites, et la lignée dont il est descendu, qui peut se nommer aujourd'hui l'une des plus nobles et heureuses de tout le monde, car il descend des Troyens dont la mémoire ne périra jamais. Il est fils de roi, héritier du royaume de Gaule, et, à présent, votre prince et seigneur.

« Je vous le laisse avec ma fille, votre reine et princesse légitime. Je ne retiens pour moi que le château de Mirefleur, où, Dieu aidant, seuls, la reine et moi, finirons nos jours religieusement, servant Notre Seigneur comme nous sommes tenus de le servir... »

Ainsi parla le vieux roi Lisvart.

Alors il fit venir à lui Amadis, et, lui donnant son manteau royal, il l'en revêtit aussitôt. Autant en fit la reine à Oriane.

Pendant cette cérémonie, le silence était si grand, qu'on n'entendait sur la place autre chose que les pleurs et les soupirs du peuple ému de pitié et de compassion devant la résolution de leur bon prince, qui, couvert d'un simple vêtement de drap noir, prit son fils, la reine sa fille, et les assirent chacun sur leur chaise royale. Puis, en la présence de tous, leur mirent à chacun la couronne sur la tête, les faisant proclamer par les hérauts, roi et reine de la Grande-Bretagne.

Cet acte une fois accompli, tout le monde se retira, les uns pleurant, les autres plus aises en vue des faveurs qu'ils espéraient de ce nouveau roi, qui dès ce jour commença à gouverner son royaume avec tant de prudence, que jamais prince ne fut plus aimé ni mieux obéi.

Qu'il vous suffise de savoir que, peu de jours après, le roi Lisvart se retira à Mirefleur, comme il l'avait résolu, accompagné seulement de la reine et de Grumedan.

Ils y vécurent austèrement, assistant à tous les offices comme le dernier des pères qui étaient établis là pour administrer les religieuses du monastère de la dévote abbesse Adalasta.

CHAPITRE XXXI

Comment le nouveau roi de la Grande-Bretagne, Amadis, ayant eu vent de l'entreprise de son fils Esplandian, résolut d'aller à sa rescousse.

Quand le nouveau roi Amadis se vit à même de récompenser ceux dont il avait reçu quelques services ou plaisirs pendant ses jeunes années, il voulut commencer ses largesses par Arban de Norgales, auquel il fit présent d'une des plus belles îles de son royaume ; il donna à Gandales des terres du duché de Bristoie ; à Gandalin absent, de celles d'Arcalaüs l'enchanteur. Il nomma Angriote d'Estravaux, son grand écuyer ; Guillan-le-Pensif son grand-maître ; Ardan, le nain, son premier tranchant, et maria hautement la demoiselle de Danemark.

Or, peu après, la reine donna le jour à un très beau fils et à une plus belle fille, qu'elle eut tous deux d'une même couche ; le fils fut nommé Périon et la fille Brisène.

Ces naissances causèrent une grande joie dans tout le royaume et spécialement à Londres, où arriva le jour même l'un des écuyers de Norandel, qui raconta au roi Amadis comment son maître et Esplandian s'étaient rencontrés à Almaignes, où le



jour précédent Esplandian avait mis à mort deux géants et tiré de prison Gandalin avec plusieurs autres chevaliers, écuyers, dames et demoiselles.

— Sais-tu, dit le roi, quel chemin ils ont pris depuis?

— Sire, répondit l'écuyer, ils paraissaient aller à la Montagne Défendue, secourir ceux du dedans, qui sont en très grande nécessité.

Ce qu'ayant entendu, le roi manda incontinent les pilotes qu'il put trouver, fit fréter et armer en toute hâte le plus grand navire dont il disposait pour faire voile du côté du Levant, vers son fils qui, pendant ce temps, conseillé par Frandalo, partit du château de Matroco, avec l'armée de l'empereur de Constantinople, pour entrer en Turquie, ainsi qu'il sera présentement déclaré.

CHAPITRE XXXII

Comment Esplandian et ceux de sa compagnie résolurent de prendre d'assaut la ville d'Alfarin en Turquie, et comment Frandalo fit prisonnière la belle Héliaxe, femme du roi Alforax.

Peu de temps après que le siége de la Montagne Défendue fut levé et que Gastilles fut arrivé au port, selon qu'il a été dit, Frandalo fut averti par Belleris son neveu, qui revenait de la Turquie pour épier le pays, qu'Alforax était sorti d'Alfarin.

Alforax était fils du roi Armato et gouverneur de la grande ville de Tésifante. Ayant appris l'emprisonnement de son père et la défaite de l'armée turque, il était sorti d'Alfarin, où il avait laissé la belle Héliaxe sa femme, fille du roi Amphirio de Mède, pour aller en toute diligence rétablir l'ordre dans son royaume, et rassembler ses gens, afin de résister aux entreprises des chrétiens, s'ils passaient outre. Ce qui, ayant été entendu par Esplandian, Gastilles, Ambor, Maneli et le roi de Dace, ils délibérèrent d'entrer dans le pays.

Frandalo les y persuadait par de nombreuses et bonnes raisons, en leur mettant devant les yeux tous les moyens qu'ils avaient d'assiéger Alfarin, qui n'était qu'à deux petites journées de là, mal pourvue de vivres et sans nulle garnison.

C'est pourquoi il fut arrêté entre eux que Gastilles, avec sa flotte, partirait le soir même, côtoyant le pays et se cachant le plus qu'il lui serait possible, afin de surprendre le port; qu'ils marcheraient de leur côté pendant toute la nuit, de sorte qu'ils pourraient, en une même heure, assiéger la ville par mer et par terre, et y pénétrer avant que les Turcs en fussent avertis.

Ils mirent immédiatement à exécution le plan qu'ils venaient d'arrêter.

Gastilles, feignant de vouloir retourner à Constantinople, s'embarqua à la nuit tombante. Or, comme il faisait clair de lune, il commanda aussitôt de lever les ancres et de faire voile. Après avoir vogué pendant quelque temps, il manda ses principaux officiers et leur découvrit son entreprise. Ils retournèrent aussitôt, et, poussés par le vent de ponant, ils parcoururent la route délibérée.

De son côté, Frandalo ne dormait pas, car aussitôt qu'il avisa le moment favorable, il avertit tous les soldats de sa place, qu'il voulait marcher toute la nuit; ils sortirent en campagne, portant chacun pour quatre jours de vivres.

Ils cheminèrent tant, qu'au point du jour ils vinrent en une grande forêt, où ils se tinrent cachés jusqu'à la nuit tombante. Ils en sortirent alors, et vers les trois heures, ils se trouvèrent sur une route fourchée, où Frandalo les fit tous arrêter. Puis, appelant Esplandian, il lui dit:

— Chevalier, je suis d'avis que vous et moi, sans autre compagnie, prenions à gauche, et que Belleris, mon neveu, conduise le reste de cette troupe jusqu'à la montagne de Garebreh, d'où ils pourront voir aisément si notre armée de mer est près d'Alfarin ou non. Puis, selon qu'ils trouveront l'entreprise disposée, ils assiégeront fortement la place ou ils demeureront cachés jusqu'à ce que l'occasion les appelle; vous et moi suivrons cette route, qui nous guidera à la Fontaine Aventureuse, qui touche au grand chemin de Tésifante, où surviennent d'ordinaire d'étranges aventures. Si la fortune voulait que nous rencontrassions la princesse Héliaxe, qui devait partir hier, comme j'ai su, pour aller trouver son mari, nous ne perdrions pas notre peine.

— Allons, répondit Esplandian.

Ainsi se séparèrent Belleris avec sa bande et Frandalo, Esplandian, Sergil et la demoiselle de Danemark d'un autre côté, qui arrivèrent au point du jour à la Fontaine Aventureuse, où s'élevaient quatre grands perrons de cuivre doré, et sur chacun une table d'attente avec écriteaux, tels qu'il sera déclaré, ainsi que l'occasion pourquoi on les y avait attachés.

Les deux chevaliers virent d'assez loin une clarté provenant d'un pavillon de soie tendu sur le bord de l'eau. Ils s'en approchèrent le plus discrètement possible, et virent une très belle demoiselle peignant sa chevelure, et, un peu à côté, vingt chevaliers armés de toutes pièces faisant le guet. Au milieu d'eux était un écuyer tenant un palefroi houssé et enharnaché d'un drap d'or.

Frandalo et Esplandian, à peine arrivés, furent découverts par la garde. Toutefois, pensant que l'embuscade était plus forte, la meilleure partie d'entre eux perdirent courage et commencèrent de fuir en déroute.

Ce que voyant les deux chevaliers, ils entrèrent pêle-mêle et en terrassèrent quatre ou cinq à leur arrivée, contraignant les derniers à tourner visage.

Alors commença un combat sanglant et merveilleux, car ceux qui avaient d'abord pris la fuite, voyant par derrière que deux chevaliers seulement leur donnaient l'alarme, en eurent tant de honte qu'ils revinrent au secours de leurs compagnons. Et toutefois, sans l'effort de trois géants qui faisaient épaule aux autres, ils eussent été vaincus par Esplandian et Frandalo; mais ces trois géants combattaient si brusquement, que les deux cheva-



liers se trouvèrent dans un danger plus que jamais imminent.

Tel on voit d'ordinaire le sanglier poursuivi s'adosser contre quelque arbre, et à coups de défenses rompre les jacquets et déchirer les plus hardis lévriers et autres chiens qui l'assaillent; tels étaient Frandalo et Esplandian au milieu de ceux qu'ils avaient attaqués, frappant à droite et à gauche avec une telle rage, qu'en un instant les deux principaux de leurs ennemis furent désarçonnés et mis à mort, en sorte qu'il ne demeura au combat qu'un seul géant, auquel s'attacha Frandalo, tandis que son compagnon poursuivait les autres qui se prirent à fuir mieux qu'auparavant.

Le géant auquel s'était attaché Frandalo eut alors crainte de mourir, et se tirant de côté, il dit à son ennemi :

— Damp chevalier, vous et moi avons été compagnons en plusieurs hautes entreprises, je vous prie me faire la courtoisie de me prendre à merci, autrement vous en pourriez être blâmé parmi ceux qui vous connaissent : car je suis votre cousin Foron.

Bien ébahi fut Frandalo en l'entendant parler ainsi, et à peine le pouvait-il croire quand il le pria d'ôter son heaume.

— S'il est vrai, répondit-il, que tu sois Foron, je te traiterai en ami et en parent.

A ces mots le géant se désarma de la tête, et Frandalo l'ayant reconnu le vint embrasser, ce dont s'étonnait grandement Esplandian, qui n'avait point entendu leurs propos précédents. C'est pourquoi il s'approcha d'eux et s'enquit d'où procédait tant d'amitié.

Frandalo lui raconta tout, le priant qu'il voulût bien, lui aussi, le prendre à merci, ce qu'Esplandian lui accorda volontiers.

Lors, ils retournèrent tous trois ensemble au pavillon devant lequel ils trouvèrent la demoiselle devisant avec Carmelle, et aussi peu émue de la défaite de ses gens que si elle les eût vu tournoyer à plaisir.

Cette demoiselle était parée d'un accoutrement tout couvert de profilure damasquinée, de perles et pierreries. Frandalo la reconnut pour celle qu'il avait vue souvent, le jour entre autres de son mariage avec Alforax, où il tournoya et fit de si grands faits d'armes qu'elle le retint pour son chevalier. C'est pourquoi il mit pied à terre et ôtant son heaume de la tête, il la salua humblement.

De son côté Héliaxe, étonnée de voir celui qu'elle avait estimé tout autre se comporter ainsi avec sa garde, lui dit :

— Comment, Frandalo, est-ce là le service que je devais attendre de mon chevalier? Il est malheureux d'avoir à soi de tels serviteurs, puisqu'une si grande lâcheté, contre celle qui jusqu'à présent vous a tenu pour un des plus galants guerriers qui jamais ceignirent l'épée, a pu se rendre maîtresse de votre cœur. Mais aujourd'hui je me trouve bien déçue, car j'eusse cru tout autre que vous capable de ce fait, dont je ne puis trop m'étonner...

— Madame, répondit Frandalo, depuis que je me donnai à vous au dernier tournoi, un autre plus grand seigneur m'a retenu à son service. Je le servirai toute ma vie, car il m'a fait beaucoup de bien. Assurément, si vous le connaissiez comme moi, vous m'estimeriez heureux et non lâche et méchant, comme il vous plaît de le faire.

— Et quel est-il, sur votre foi?

— C'est Jésus-Christ, répondit Frandalo, et, toutefois, il n'est pas d'honneur et de service que je n'essaie à vous rendre, dès à présent, pourvu que mon compagnon y consente, car sans lui je ne puis rien.

— Seigneur Frandalo, dit Esplandian, vous avez puissance de me commander, et moi *grand* vouloir de vous obéir. Par ainsi, ne différez pas de faire toute la courtoisie qu'il vous plaira à cette dame, si vous en avez envie.

Bien humblement le remercia Frandalo et dit à Héliaxe.

— Madame, puisqu'il lui plait, je vous supplie de mettre désormais vos affaires entre mes mains, je veillerai pour vous. Montez sur votre palefroi, afin que je vous conduise en lieu où vous pourrez voir de plus beaux tournois que ceux qui furent entrepris le jour de vos noces... Puis, s'il plaît à Dieu de guider notre entreprise à bonne fin, vous connaîtrez en quelle estime et souvenance j'ai encore les faveurs que vous m'avez accordées, lorsque vous étiez dame puissante pour commander, et moi encore simple chevalier; car jamais princesse ne fut plus honorée parmi les siens que vous le serez au milieu de ceux vers qui je vous guiderai, ce qui pourra servir d'exemple aux rois et seigneurs auxquels Dieu a donné autorité et puissance. Avertis du noble et loyal accueil qui vous sera fait, ils mettront leur bonheur dorénavant à traiter les petits comme les grands, considérant le peu de stabilité de la fortune, par l'exemple que vous leur offrez aujourd'hui.

— Frandalo, répondit-elle, faites-moi autant d'excuses et de promesses que vous voudrez, mais vous ne pourrez vous empêcher d'avouer que vous m'avez fait tort. Toutefois, en faisant ce dont vous vous vantez, votre réputation augmentera dans le monde, d'autant que votre foi est affaiblie envers nos dieux. Maintenant, allons où il vous plaira...

Alors elle monta sur son palefroi. Frandalo, tête nue, la conduisit par les rênes, jusqu'à ce qu'ils fussent près de la ville d'Alfarin, où ils entendirent une grande rumeur qui fit penser aux chevaliers, ou que leur entreprise était découverte, ou bien que leurs gens donnaient l'assaut à la ville.

Craignant qu'ils n'eussent été repoussés, ils commencèrent à se repentir du long séjour qu'ils avaient fait auprès de l'infante, à laquelle Frandalo dit gracieusement :

— Madame, ne vous plaît-il pas, tandis que mon compagnon et moi ferons un tour en la ville, de nous attendre ici avec cette demoiselle et mon cousin Foron.

— Oui vraiment, répondit Héliaxe, et je n'en partirai pas avant d'avoir eu de vos nouvelles.

—

CHAPITRE XXXIII

Comment Frandalo et Esplandian, après avoir fait prisonnière la princesse Héliaxe, se jetèrent en pleine mêlée au secours de leurs compagnons; et comment la ville d'Alfarin fut enfin conquise.

Frandalo et Esplandian, quittant Héliaxe, partirent à bride abattue et vinrent où leurs gens combattaient ceux d'Alfarin. Parmi eux étaient Talanque, Ambor, le roi de Dace, Gandalin et Lasinde, qui avaient dressé une forte escarmouche, pensant amuser ceux de la ville, tandis que l'armée de mer assaillait le port; mais ils furent découverts trop tôt, à tel point qu'ils trouvèrent une forte résistance de part et d'autre.

De leur côté, Norandel et Belleris avaient gagné les barrières, et repoussé les ennemis jusqu'aux fossés. Ce que voyant Esplandian et Frandalo, ils mirent pied à terre, et, couverts de leurs écus, tenant leurs épées au poing, ils traversèrent la foule.

La tuerie fut grande, car les Alfarins, pour défendre leur terre, sortirent à la file, et les chrétiens, pour la conquérir, faisaient choses admirables.

Mais le lieu était si peu spacieux qu'ils ne pouvaient attaquer leurs ennemis comme s'ils eussent été en pleine campagne. De telle sorte qu'Esplandian et Frandalo, voulant vaincre ou mourir, et poursuivant les Alfarins en la ville, ils se trouvèrent eux deux seuls enfermés au milieu de leurs ennemis, et si avant que, sans Frandalo, Esplandian, qui ne faisait que tuer et abattre, était entouré de tous côtés, quand il le retira un peu du côté du portail.

Les deux chevaliers connurent bien le danger dans lequel ils étaient. C'est pourquoi, gagnant petit à petit les degrés par lesquels on montait à la muraille, ils soutinrent maints durs assauts, sans qu'on pût leur nuire, bien qu'on leur lançât sans cesse lances, pierres, javelots et tout ce qui pouvait tomber entre les mains de leurs ennemis. Car nul d'eux n'osait en venir au combat de la main; et si quelqu'un s'avançait pour montrer sa prouesse, il recevait la mort ou était renversé du haut en bas.

Sur ces entrefaites, Norandel et ses compagnons, qui avaient vû Esplandian et Frandalo dans ce danger, tâchaient, par tous les moyens possibles, d'écheler sur la ville ou d'en rompre les portes. Mais c'était en vain; ceux du dedans les défendaient avec huile, eau bouillante, bûches et tronçons de bois, tellement que plusieurs furent accablés et y finirent piteusement leurs jours.

Pendant qu'ils combattaient ainsi de part et d'autre, survint là un chevalier armé de toutes pièces venant du havre, qui s'écria tant qu'il put :

— Courage, enfants, courage! Défendez bien ce quartier! Nos ennemis de mer n'ont encore trouvé moyen de mettre un seul homme à terre, et il leur en est déjà mort plus de deux cents.

— Par nos dieux! répondit l'un d'entre eux, je n'en vois ici nul qui s'épargne, et nous ne pouvons pourtant nous rendre maîtres de ces deux chevaliers.

— Comment? dit l'autre.

— Ils sont entrés ici pêle-mêle, et il y a plus de deux heures que nous sommes après eux pour les vaincre. Mais c'est folie, car le plus jeune combat si brusquement que nous n'en osons approcher. Ce qui plus est, lui et son compagnon ont gagné malgré nous cette montée, où ils tiennent fort et si bien, que nous ne pouvons trouver moyen de les en chasser, encore que beaucoup des nôtres y aient été tués ou blessés.

— Je suis d'avis, dit le chevalier, qu'on les prenne à merci, car ils sont peut-être tels, que, pour les rendre à ceux du dehors, nous recouvrerons le roi Armato, et les ferons retourner.

A ce conseil, tous prêtèrent l'oreille, et s'avança le chevalier qui avaient proposé cet avis, faisant signe à Esplandian qu'il voulait parlementer. L'assaut fut suspendu quelque peu.

— Ecoutez, chevaliers, dit celui qui avait proposé de parlementer, vous voyez bien qu'il vous est impossible d'échapper, et serait dommage que deux guerriers si preux mourussent si jeunes et à la fleur de leur âge... Voici ce que nous vous proposons : rendez-vous, et nous vous sauverons la vie!...

— Damp chevalier, répondit Esplandian, si nous mourons à cette heure, nous en serons quittes pour une autre fois... Nous avons le cœur si bon, et telle confiance en Jésus-Christ, pour la foi duquel nous combattons, qu'il nous donnera moyen, non-seulement d'échapper à ce péril, mais encore de saccager la ville et de vous emmener tous captifs. Ainsi, prenez pour vous-mêmes ce conseil, et rendez-vous les premiers avant que la fureur de Dieu vous y force plus aigrement...

Quand ceux qui étaient à l'entour entendirent ces paroles, depuis le petit jusqu'au grand, ils s'écrièrent à haute voix :

— A mort le méchant!... Qu'il meure sans plus tarder!...

Alors ils les assaillirent si rudement, que les deux chevaliers furent contraints de se retirer au plus haut des degrés. Mais, peu après, ils les repoussèrent à leur tour si vivement à coups de de pierres, dont ils trouvèrent quantité au portail, que dès lors ils perdirent l'envie de les tourmenter.

Aussitôt que Norandel et ceux du dehors entendirent cette rumeur mêlée à la voix de leurs compagnons, qu'ils croyaient d'abord morts ou pris, ils s'avisèrent de mettre feu aux portes et de les brûler, tandis que les autres donnaient cet assaut.

Et de fait, chacun courut au bois, ce dont les Alfarins s'aperçurent. Toutefois, ils n'eurent pas

moyens de les en empêcher. Aussi le pont-levis, les herses, furent entièrement embrasés.

Ce spectacle leur affaiblit tant le cœur, que la plupart se mit en fuite vers le grand temple de Jupiter, qui était le principal fort de leur ville.

Les autres demeurèrent en ferme délibération de mourir plutôt que de laisser pénétrer les ennemis.

Ceux-ci, voyant la porte abattue, allèrent tant quérir d'eau, qu'ils purent, peu après, donner par cet endroit un assaut qui dura jusqu'à la fin du jour. Et encore ne seraient-ils point entrés dans la ville, tant était grande la résistance, si les deux chevaliers qui étaient au haut du portail ne les eussent si fort endommagés à coups de bûches et de cailloux, que nul d'eux n'osait quasi se montrer.

Par ainsi, les chrétiens demeurèrent vainqueurs et maîtres de la ville. Un grand nombre de peuple, tant hommes que femmes, passèrent par le glaive, et plus encore fussent demeurés sur le champ de bataille sans les ténèbres de la nuit, même du côté du port, où Gastilles et ses gens étaient entrés au milieu et au plus fort de la mêlée. Toutefois, ce dernier, craignant que les Alfarins ne se ralliassent en la place, et qu'ils ne fussent repoussés pendant l'obscurité, commanda de sonner la retraite, assuré d'avoir la ville à sa discrétion aussitôt que le jour paraîtrait. C'est pourquoi il envoya incontinent vers l'armée de terre, afin que de leur côté ils en fissent autant.

Sur ces entrefaites, chacun se retira, mettant gros guet aux lieux les plus nécessaires.

CHAPITRE XXXIV

Comment, après l'assaut d'Alfarin, Esplandian et Frandalo envoyèrent Gandalin et Lasinde vers la reine Héliaxe et le géant Foron.

La ville ainsi conquise, comme vous avez entendu, et le peuple retiré au grand temple de Jupiter, Esplandian, ne voulant pas perdre la belle Héliaxe ni le géant Foron, que lui et Frandalo avaient laissés avec la demoiselle Carmelle, pria Gandalin et Lasinde de les aller quérir, et envoya avec eux Sergil, son écuyer, pour les guider.

Ils partirent donc tous trois, et tant ils cheminèrent, qu'ils trouvèrent le géant et la princesse autour d'un grand feu que Foron avait allumé. Alors ils mirent pied à terre, et, saluant Héliaxe, Gandalin lui dit :

— Madame, monseigneur Esplandian vous prie de venir où il vous attend.

— Mes amis, répondit-elle, je ne sais qui est celui duquel vous me parlez. Bien est-il vrai que j'ai été amenée ici par deux chevaliers, l'un desquels est Frandalo, que je connais de longtemps; quant à l'autre, je ne l'ai jamais vu, que je sache.

— Madame, dit Carmelle, c'est le fils du bon chevalier Amadis de Gaule, tant renommé par le monde.

— Vraiment? répondit Héliaxe. J'ai quelquefois ouï parler de lui.

— Et aussi, comme je crois, dit Carmelle, de monseigneur Esplandian, son fils; car lui, sans autre aide, s'est emparé de la Montagne Défendue, a pris dernièrement le roi Armato, votre beau-père. Il passe, je puis vous l'assurer, pour l'un des plus gracieux chevaliers que l'on sache!...

— Je m'ébahis donc, répondit-elle, comment il s'est montré si mal appris à mon endroit. Il ne m'a pas dit une seule parole tant que j'ai été en sa compagnie... Il me semble toutefois qu'étant sa prisonnière, il ne pouvait moins faire envers moi que de me réconforter ou de promesses ou par de belles paroles, ce dont il s'est si mal acquitté, qu'il ne sera jour de ma vie que je ne m'en plaigne grandement...

— Madame, dit Carmelle, vous le prenez le plus mal du monde, car s'il a différé de vous parler, ça été seulement pour la connaissance que Frandalo vous montra... Il est ami si particulier du chevalier, qu'il a bien voulu lui octroyer cet honneur.

— Vous en direz tout ce que vous voudrez, répondit Héliaxe; néanmoins, s'il n'a autre excuse que celle que vous dites, il ne perdra de sa vie la réputation qu'il a acquise à mon endroit.

— Madame, dit à son tour Gandalin, je suis sûr qu'il amendera cette faute tout ainsi que vous voudrez..... Avisez, je vous prie, à ce qu'il vous plaît de faire, car il nous a commandé de vous obéir entièrement...

— Mes amis, répliqua Héliaxe, je dormirais volontiers en attendant le jour, puis j'irai où il vous plaira; mais, auparavant, je vous prie de me dire ce qu'était cette rumeur que j'entendais tout à l'heure vers la ville?

— Madame, répondit Lasinde, elle a été prise d'assaut il n'y a pas encore trois heures...

— Ah! dieux! dit-elle, quel malheur pour ce pauvre peuple! Je crois que tout a été mis à mort.

— Non pas, madame, répondit Lasinde; la plupart se sont sauvés dans le temple de Jupiter... Seulement, je crois qu'ils pourront s'y garantir à peine demain, vu qu'on a parlé d'y mettre le feu...

— S'il en est ainsi, dit Héliaxe, que Frandalo use de quelque moyen envers ses compagnons, et que celui qui vous envoie vers moi soit assez humain pour épargner ces malheureux..... J'ai espérance qu'ils en prendront pitié et auront égard à la demande que je leur ferai, et, afin que ce ne soit pas trop tard, délogeons de céans, je vous prie, dès que nous y verrons assez clair pour nous conduire.

Et, se couchant sur un manteau, Héliaxe passa cette nuit assez mal à son aise.

—

CHAPITRE XXXV

Comment Gandalin et Lasinde conduisirent l'infante Héliaxe et le géant Foron en la ville d'Alfarin, vers Esplandian et Frandalo, et de l'honnête et bon traitement que ces chevaliers lui firent.



éliaxe, qui n'avait aucunement reposé la nuit, tant lui était dure la perte d'Alfarin, propre apanage d'Alforax, son mari, la contrée la plus plaisante et délicieuse de toute la Turquie; Héliaxe, voyant l'aube du jour apparaître, éveilla les deux chevaliers et leur demanda si elle pouvait arriver avant la ruine du temple.

Elle espérait que le peuple serait sauvé par les prières et humbles supplications qu'elle adresserait pour lui, tant à Esplandian qu'à Frandalo.

Lors, ils montèrent tous à cheval et firent telle diligence, qu'ils entrèrent dans la ville au moment où chacun se mettait en équipage pour donner l'assaut à la forteresse.

Frandalo aperçut Héliaxe d'assez loin; il piqua vers elle, et lui donna le bon jour; puis il prit son palefroi par les rênes, et, ayant la tête nue, il la conduisit où étaient Esplandian et ses compagnons.

Tous lui firent très bon accueil, sachant qu'elle était fille et femme de rois.

— Lequel d'entre ces chevaliers est Esplandian? demanda la princesse Héliaxe à Frandalo.

— Madame, répondit-il en le lui montrant, le voici prêt à vous faire service, ainsi qu'il m'a assuré.

Quand Héliaxe vit Esplandian si jeune et si beau, elle fut ébahie et s'émerveilla de ce que la nature l'avait pourvu de tant de perfections, et principalement de cette force et prouesse sans pareille qui le recommandait même parmi les plus valeureux.

Elle dit à Frandalo :

— En bonne foi, je l'ai ouï estimer en plusieurs lieux l'un des meilleurs chevaliers du monde. J'ai entendu dire à son propos des choses que je n'eusse jamais pensées de lui, vu le peu d'âge qu'il a. De sorte que si la courtoisie lui est aussi facile que les armes et la beauté, je crois qu'il doit être le gentilhomme le plus accompli qu'on puisse souhaiter; ce dont je pourrai me convaincre présentement s'il m'accorde ce que je lui demanderai...

— Madame, répondit Esplandian qui ne put s'empêcher de rougir des louanges qu'elle lui donnait, vous seriez bien la première que j'aie refusée de ma vie. Comment ne serais-je pas prêt à vous obéir, à vous qui êtes si belle et si gracieuse?.....

— Je vous supplie donc, chevalier, dit Héliaxe, de pardonner à ce peuple qui est au temple et de me rendre la liberté afin que je puisse l'envoyer où bon me semblera.

— Madame, répondit Esplandian, vous ne serez pas refusée pour si peu. Je ferai en sorte auprès de ces chevaliers pour qu'ils vous accordent comme moi votre demande, c'est-à-dire votre liberté et même celle de Foron, pour vous conduire où il vous plaira... Pour l'amour de nous, avisez, s'il vous plaît, à nous commander autre chose : nous vous obéirons de très bon cœur.

Bien humblement les remercia la princesse Héliaxe, et, s'adressant à Frandalo, elle lui dit :

— Sire chevalier, le bien que vous et vos compagnons me faites ne sera jamais par moi mis en oubli. Aussi essaierai-je tôt ou tard, par tous les moyens, de le reconnaître... Et, pour Dieu! faites, s'il vous plaît, retirer vos gens, afin que ces pauvres misérables puissent sortir ainsi que vous m'avez accordé. Pendant ce temps, je m'en vais les réconforter, car je me doute bien que presque tous sont plus morts que vifs...

Lors elle pria Carmélle de l'accompagner, et toutes deux, sans autre compagnie, vinrent à la porte du temple qu'elles trouvèrent bien close et remparée.

Héliaxe appela longtemps. Personne ne vint lui répondre; mais jamais pauvre homme ramené du gibet par grâce du prince ne fut plus aise que ce peuple quand il reconnut la princesse, pensant aussitôt que le roi Alforax avait fait quelque accord avec ses ennemis. Par ainsi, les assiégés ouvrirent un petit guichet par où les deux demoiselles entrèrent dans le temple.

Cela fait, ils demandèrent à la princesse comment elle était venue si à propos secourir ceux qui n'attendaient pour toute miséricorde qu'une mort cruelle.

— Mes amis, répondit Héliaxe, j'ai tant fait avec les chrétiens par le moyen de Frandalo que je connais de long temps, qu'ils vous laissent sortir les vies sauves et aller où bon vous semblera, ainsi que moi qui étais aussi comme vous tombée entre leurs mains... Voyez si vous voulez me suivre à Tésifante où monseigneur Alforax est à présent, lequel, pour l'amour de moi, vous fera autant de gracieuseté qu'il lui sera possible.

Quand ces pauvres gens éperdus entendirent le pacte qu'on leur présentait pour l'amour de leur dame, ils s'accordèrent tous d'aller avec elle et de ne l'abandonner jamais, la remerciant très humblement du bien qu'elle leur aurait procuré.

— Or, qu'ils se désarment donc ceux qui ont harnais, ajouta Héliaxe, et qu'ils s'en viennent tous avec moi!...

Lors, ainsi accompagnée, elle s'en retourna vers Esplandian, et lui montrant grand nombre de femmes et de petits enfants qu'elle avait autour d'elle, elle lui dit :



— Seigneur, contemplez le bien dont vous êtes cause, et songez au dommage que c'eût été si ce petit peuple eût souffert la mort pour chose non offensée... Quand vous n'auriez fait de votre vie d'autre bien que celui-là, oui, vous êtes digne de grand mérite! Et toutefois, dit-elle en souriant, il ne sera jour de ma vie que je n'aie grande occasion de me plaindre de vous, vu le peu d'estime que vous avez fait de moi quand Frandalo et vous êtes venus me trouver devant mon pavillon, après la défaite de mes chevaliers...

— Comment, madame? demanda Esplandian.

— Je m'étonne, répondit-elle, pourquoi vous me faites telle demande, attendu que vous pouviez soupçonner l'ennui qui me dévorait alors ; et néanmoins, vous n'avez quasiment pas daigné me saluer ni me parler... En bonne foi, c'était mal à vous!...

— Madame, répondit Esplandian, je vous supplie très humblement de me pardonner; car le péché que j'ai commis en cet endroit ne fut pas par ignorance... Mais je craignais mettre le seigneur Frandalo en quelque jalousie, le voyant si affectionné à vous faire service, et remarquant le bon visage que vous lui montriez malgré la perte de vos gens.

— Cette excuse n'est pas raisonnable, répliqua Héliaxe : aussi ne vous sera-t-elle pas remise si aisément.

— Madame, dit Esplandian, je suis tout prêt à porter la pénitence de cette faute.

— La pénitence que vous en aurez, répondit la princesse, sera que, suivant la grâce que vous avez faite à ce pauvre peuple et à moi aussi, vous nous donnerez la liberté de nous retirer en la ville de Tésifante, vers mon mari, qui vous en saura très bon gré.

— Madame, dit Esplandian, vous avez déjà entendu le vouloir de nous tous ; vous pouvez aller librement en quelque lieu qu'il vous plaira, où moi-même je vous conduirai si vous l'avez pour agréable.

Sur ce, Héliaxe fit de grands mercis à ces courtois chevaliers, prit incontinent congé d'eux et s'en alla vers Tésifante, suivie de Foron et d'une infinité de peuple.

CHAPITRE XXXVI

Comment la princesse Héliaxe, ayant pris congé de Frondalo, se mit en chemin pour joindre son mari qu'elle rencontra aux environs de la Fontaine Aventureuse ; et comment ce prince fut étonné de la revoir en vie, en honneur et en beauté.

Frandalo n'avait pas voulu laisser partir ainsi la belle princesse Héliaxe sans lui faire conduite, au moins pendant quelques lieues. Mais au bout d'un peu de temps, elle le renvoya fort gracieusement.

— Il vous faut retourner vers vos amis, lui dit-elle; vous êtes blessé, fatigué, et j'aurais remords de vous harasser davantage. Et puis, bien que, comme bon chevalier, vous ayez le pouvoir de me servir et de nous sauver, moi et les miens, il pourrait arriver que je n'aurais pas le moyen d'en faire autant pour vous, si vous tombiez entre les mains de monseigneur Alforax, qui, comme je le pense, aura été averti de ma mauvaise fortune, par quelques-uns des chevaliers qui ont dû fuir. Aussi, je ne doute pas qu'il ne soit déjà en campagne avec grosse troupe de gens pour venir à mon secours. S'il en *était ainsi*, je le connais si peu patient que s'il vous *rencontrait*, ému comme il doit être de la perte d'Alfarin et de l'injure qu'ont reçue mes chevaliers, ainsi que moi-même, le plaisir que vous voulez me faire tournerait au danger de votre personne et à un grand ennui pour moi-même. Par ainsi, je vous prie de ne pas passer outre et de vous en retourner...

Frandalo connut qu'Héliaxe le conseillait prudemment, et, à cette cause, il la recommanda à Dieu, la laissa en la garde de Foron et reprit le chemin où il avait laissé ses compagnons.

Il était déjà tard; Héliaxe, en s'approchant de la Fontaine Aventureuse et y trouvant encore son pavillon tendu, délibéra de n'en partir que le lendemain matin, qu'elle se mit directement en route pour Tésifante.

Ayant cheminé jusque vers l'heure de midi, elle rencontra le prince Alforax avec un grand nombre de chevaliers qui, toute la nuit, avaient été sur les hauteurs de la Montagne Défendue, pensant que ceux qui avaient pris sa femme l'y conduiraient pour la garder plus sûrement.

Telle était l'opinion de ceux qui avaient apporté à Alforax la nouvelle de son infortune; mais ni lui, ni sa troupe n'avaient rencontré un seul homme, et ils s'en retournaient tout dolents à la Fontaine Aventureuse quand ils aperçurent la princesse Héliaxe.

Alforax courut l'embrasser et, en la baisant, il lui demanda comment elle s'était ainsi échappée?...

— Sire, répondit-elle, après que je vous l'aurai bien raconté, penserai-je encore qu'il vous sera malaisé de le croire. A dire vrai, il semble que la fortune ait pris plaisir à me faire connaître en un même jour tout le bien et tout le mal qu'elle peut en mon endroit.

Alors, Héliaxe commença à raconter la défaite de ses chevaliers, les propos que Frandalo et Esplandian lui avaient tenus, et enfin l'honnête traitement dont ils avaient usé envers elle.

— Vraiment, madame, dit Alforax, c'est bien un cas étrange, et je ne puis concevoir comment ces chrétiens, ayant pris d'assaut ma ville d'Alfarin, ont usé de telle humanité non-seulement envers mon peuple, mais encore envers votre honneur, à vous qui êtes si belle! Il faut croire que nos dieux, ayant eu pitié de moi, vous ont gardée comme la chose que j'aime et estime le plus. Et toutefois, si je vis un an, je vous jure et promets de réunir tant de gens que la cité de Constantinople et son par-

jure empereur en souffriront tellement qu'il en sera mémoire mille ans après ma mort !...

Héliaxe le voyant entrer ainsi en colère, lui répondit pour le modérer quelque peu :

— Seigneur, vous pourrez le faire quand il vous plaira, mais je vous supplie de parler un peu à ce peuple désolé et de le réconforter le moins mal que vous pourrez, car il a mis toute sa confiance en vous.

Alforax comprit qu'en effet il devait du réconfort à tous ces malheureux. Il les fit tous approcher et leur tint des propos encourageants, après quoi ils s'en retournèrent à Tésifante.

CHAPITRE XXXVII

Comment Gastilles prit congé d'Esplandian, puis fit voile vers Constantinople pour voir l'empereur; de l'arrivée de Palomir, Branfil et autres chevaliers de la Gande-Bretagne en la ville d'Alfarin.



ne fois la ville d'Alfarin mise au pouvoir des chevaliers de la Montagne Défendue, Gastilles fit ses préparatifs pour retourner à Constantinople; quand ils furent terminés, il vint trouver Esplandian et lui parla de cette manière :

— Chevalier, lorsque je laissai l'empereur, il me commanda fort expressément de l'avertir le plus tôt possible de ce qu'il me serait survenu afin qu'il avisât ou de venir en personne, si la nécessité y était, avec l'armée qu'il assemble de jour en jour, ou de la renvoyer, car l'hiver commence déjà à nous menacer. Comme, grâces à Dieu, je vois les affaires en très bon train, je suis résolu, sous votre bon plaisir, de partir demain et de retourner vers l'empereur, afin qu'ayant entendu par moi comment le tout s'est passé, il n'entre pas pour cette année en plus grande dépense... Je le lui eusse déjà fait savoir, si je n'eusse attendu l'issue de cette entreprise, qui est achevée enfin comme nous l'avions désiré.....

— Chevalier, répondit Esplandian, puisque l'empereur aura plaisir et profit à votre retour ainsi que vous dites, vous ferez bien d'aller le trouver. Je vous supplie d'une chose, c'est de lui présenter mes très humbles recommandations à sa bonne grâce, et de l'assurer qu'il n'a dans son royaume ni gentilhomme ni chevalier plus dévoué que moi. Quant au surplus, comme vous avez vu et su la plupart de nos affaires, et que vous entendez l'état où elles sont, vous pourrez l'en avertir. Ainsi, je fais garder le roi Armato en attendant que l'empereur en ordonne, puisqu'il est son prisonnier..... Pour la Montagne Défendue, je l'ai conquise sous la faveur de la princesse Léonorine, et je ne la tiens aujourd'hui qu'à titre de son châtelain et serviteur, tel que je serai toute ma vie. Mais s'il lui plaisait de donner à Frandalo la ville d'Alfarin, tant pour lui augmenter son bon vouloir que parce qu'il mérite davantage, il me semble qu'il ferait très bien en regardant au service et fidélité que Frandalo a toujours eu lieu de montrer... Vous lui direz aussi que, suivant le commandement que m'a fait mon père, je compte bientôt aller à Constantinople, et là me présenter à lui et à la belle Léonorine, ainsi que je les fis avertir naguère par la demoiselle Carmelle, dont il peut vous souvenir... Je vous prie, cependant, de m'excuser envers eux d'avoir tant différé; vous savez à peu près, je crois, ce qui en a été cause...

— Chevalier, répondit Gastilles, l'empereur mon oncle vous désire tant en sa compagnie, que je n'ai jamais vu un homme plus attristé, ni madame ma cousine même, quand ils ont vu le navire de la Grande-Serpente s'ébranler et traverser le détroit du Bosphore. Je leur dirai tout ce dont vous me chargez et demain, dès le point du jour, je prendrai la route de la Grèce.

— Ne voulez-vous pas, auparavant, dit Esplandian, voir Frandalo, Maneli et les autres qui sont au lit, blessés, et savoir d'eux s'ils ne veulent rien demander à l'empereur ?

— Oui bien, répondit Gastilles.

— Allons ! je vous tiendrai compagnie, dit Esplandian.

Ils vinrent au logis de Frandalo, où ils ne furent pas plutôt arrivés, que ceux qui faisaient le guet sur la tour du port découvrirent environ à trois milles en mer un grand navire qui, à pleines voiles, tirait droit à Alfarin. Ils s'en vinrent incontinent avertir Gastilles de ce fait. Celui-ci fit partir sur l'heure deux brigantins, pour aller s'assurer si c'était des amis ou des ennemis.

Mais ils revinrent peu après avec ce vaisseau, sur lequel naviguaient Palomir, Branfil, Hélian-le-Délibéré, Garnates du Val-Craintif, et Bravor, fils du géant Balan, que le roi Amadis avait fait chevalier depuis peu, Ymosel de Bourgogne, Ledarin de Frajarque, Listoran de la Tour Blanche, Trion, cousin de la reine Briolanie, Tentilles-le-Superbe, Guil-le-Bien-Estimé, avec Grodonan, frère d'Angriote d'Estravaux, et les deux fils d'Ysanie, gouverneur de l'Ile Ferme, et beaucoup d'autres ensemble qui s'étaient embarqués en la Grande-Bretagne pour venir au secours d'Esplandian.

En côtoyant la Montagne Défendue, ils avaient su par des pêcheurs la défaite de l'armée d'Armato, sa captivité, ainsi que la prise d'Alfarin. Ils eurent un plaisir sans pareil de cette agréable nouvelle, surtout quand ils se furent assurés par les gens de Gastilles qu'aucun de leurs compagnons n'était mort à ce cruel assaut de la ville.

Arrivés au port, ainsi qu'ils prenaient terre, Esplandian et plusieurs autres, avertis de leur venue, vinrent au devant d'eux pour les recevoir, et Dieu sait les caresses, embrassements et bonnes chères qu'ils se firent les uns aux autres.

Puis Esplandian les mena en son logis, où ils se rafraîchirent environ deux heures. Après quoi, comme il leur parlait avec chaleur de Frandalo, ils le prièrent tous de les conduire où gisait le malade; ce qu'il fit volontiers.

Mais quand Frandalo sut qui ils étaient, il fut presque honteux de les voir tant s'humilier devant lui ; il ne savait bonnement que leur dire.

Comme il souriait à l'un et à l'autre, Palomir lui parla de telle sorte :

— Sire chevalier, mes compagnons et moi nous vous avons ouï tant estimer en haute chevalerie, qu'il n'y a personne d'entre nous qui ne voulût vous faire service et vous obéir dorénavant comme à leur chef et capitaine... Par ainsi, guérissez-vous vite, afin que nous puissions bientôt guerroyer sous votre conduite !...

—Messeigneurs, répondit Frandalo, pardonnez-moi, je vous supplie ; je sais assez combien je suis moindre que vous ne me faites, et indigne de l'honneur que vous me portez..... Je n'ai jamais fait chose qui mérite louange que par le moyen de monseigneur Esplandian... Toutefois, j'espère, si Dieu me prête longue vie et santé, de m'employer désormais de telle sorte que chacun connaitra le désir que j'ai de faire service à la chrétienté, et à vous tous particulièrement.

—Mon compagnon, dit Esplandian, mettez-vous, je vous prie, en peine de vous rétablir ; puis nous deviserons ensemble du reste. Et, comme ces chevaliers sont las et fatigués de leur long voyage, donnez-leur congé pour aujourd'hui ; demain, nous viendrons vous revoir.

Il disait ainsi, craignant que le trop parler ne causât quelque accident de fièvre à Frandalo, car Gastilles avait été auparavant plus de deux heures devisant avec lui des propos qu'il avait tenus avec Esplandian sur son retour vers l'empereur.

Les chevaliers nouvellement arrivés lui donnèrent donc le bonsoir et sortirent de sa chambre.

Le lendemain, à l'aube du jour, Gastilles prit congé de ses amis et compagnons. Ses vaisseaux étaient prêts, il s'embarqua.

CHAPITRE XXXVIII

Comment Gastilles, neveu de l'empereur, arriva à Constantinople et rendit compte des divers événements que nous venons de raconter ; et comment la princesse Léonorine se mutina contre Esplandian, qui n'arrivait pas assez vite à son gré.



uit jours après son départ d'Alfarin, Gastilles entrait dans le port de Constantinople.

L'empereur le vint recevoir jusque sur la grève, puis le mena en son palais, s'informant de lui avec une grande affection, comment il avait exécuté son voyage, et si Armato s'était retiré ou non.

—Seigneur, répondit-il, le bon chevalier Esplandian et ceux de sa compagnie se recommandent tous très humblement à votre bonne grâce, et principalement Frandalo, qui est, je puis bien vous l'assurer, l'un des meilleurs serviteurs que vous eûtes jamais.

Il disait ces mots, lorsque survint l'impératrice, accompagnée de l'infante Léonorine, de la reine Menoresse, et d'autres dames et demoiselles. Gastilles leur fit sa révérence ; et, pendant qu'il s'amusait à faire les recommandations d'Esplandian à la princesse Léonorine, l'empereur lui dit :

— Vraiment, mon neveu, vous achèverez le récit de votre entreprise, puis vous gouvernerez les dames, si bon vous semble... Commencez par nous déduire le menu tout ce qui vous est advenu en ce voyage.

— Sire, dit-il, nous eûmes si bon vent au sortir de ce port, que, sans aucun détour, nous arrivâmes en la Montagne Défendue ; et, toutefois, nous ne sûmes faire tant de diligence, qu'Esplandian, avec son navire de la Grande-Serpente, et l'équipage de Frandalo, n'eussent déjà *mis à fond partie* des vaisseaux de vos ennemis, et donné la chasse au reste, jusque bien au dedans de la Turquie. Mieux encore, à la nuit tombante, le roi Armato fut pris, et son armée mise en déroute.

Gastilles raconta ensuite la colère du roi turc, les menaces et propos qu'il lui tint, et puis la défaite des vingt chevaliers à la Fontaine Aventureuse, les escarmouches et assauts d'Alfarin, le danger où Esplandian et Frandalo se trouvèrent, la prise de la ville, celle d'Héliaxe, sa délivrance, celle du peuple, qui s'était sauvé dans le temple de Jupiter, et comment, avant son embarquement pour retourner vers lui, était arrivé de la Grande-Bretagne un navire avec plusieurs chevaliers, qu'il nomma tous par noms et surnoms.

— Au reste, ajouta-t-il, Sire, le bon chevalier Esplandian m'a prié de vous dire qu'il fera garder le roi Armato jusqu'à ce qu'il l'ait livré entre vos mains, ou à qui il vous plaira ; et semblablement la ville d'Alfarin ; mais qu'il ne rendra la Montagne Défendue à autre qu'à madame Léonorine, sous le nom de laquelle il l'a conquise, et espère la défendre comme son châtelain, serviteur, et non autrement.

— Quand l'aurons-nous ici ? dit l'empereur.

— Ce sera le plus tôt qu'il lui sera possible, à ce qu'il m'a assuré, dit Gastilles. En bonne foi, je voudrais que ce fût aujourd'hui, plutôt que demain, tant j'ai bonne volonté de le connaître, pour les hautes vertus chevaleresques qui augmentent en lui de jour en jour ; au point que, si le chevalier de la Verte Épée a été estimé le meilleur du monde, son fils, aujourd'hui, lui ôte une grande partie de cet honneur. Aussi, tout considéré, je crois qu'Amadis n'a pas plus fait en dix ans qu'Esplandian en dix semaines.

— Mais, beau sire, Frandalo fait-il bien son devoir, comme vous m'assurez ?

— Sire, répondit Gastilles, il n'est possible de faire mieux. Le seigneur Esplandian m'a prié de vous faire entendre que, pour l'entretenir en cette bonne volonté, il est d'avis que vous lui fassiez

présent de la ville d'Alfarin ; il ne sait homme plus digne de la garder que lui.

— Par Dieu, dit l'empereur, Esplandian et ses compagnons l'ont conquise, ils en ordonneront ainsi qu'il leur plaira. Toutefois, s'il ne tient qu'à mon consentement, je suis bien de cet avis, et je ne me lasserai pas de lui faire du bien s'il continue ainsi qu'il a commencé. Et vous, ma fille, dit-il à l'infante Léonorine, que répondez-vous à ce que votre cousin assure, qu'Esplandian ne retient la Montagne Défendue pour autre que pour vous?

— Sire, répondit-elle, je ne sais comment vous ni tant d'autres pouvez l'avoir en si bonne estime, vu le peu d'obéissance qu'il porte à son père ; car s'il était tel que chacun le renomme, il serait venu ici depuis longtemps pour acquitter ce à quoi il est obligé ; ce qui me donne juste occasion de penser que les propos que vous tint Carmelle de sa part, et semblablement tout ce qu'il vous a mandé par mon cousin sont paroles feintes, pour ne pas dire davantage... Aussi n'ai-je pas délibéré, encore qu'il se dise mien, de l'accepter pour chevalier, et moins encore de lui pardonner avant que lui-même vienne s'excuser en personne : j'aviserai alors ce que j'aurai à faire.

L'empereur, qui voyait sa fille parler en colère et rougir plus que de coutume, ne put se tenir de rire et lui dit :

— Comment, ma mignonne, refusez-vous le service du meilleur chevalier du monde?

— Oui, Sire, répondit-elle, et ainsi le doit faire tout maître envers son serviteur, quand il fuit sa présence et n'obéit pas à ses commandements...

— Et vraiment, ma mignonne, reprit l'empereur, je vous en sais bon gré. Plût à Dieu que la nature vous eût donné un corps semblable à votre cœur; elle vous eût fait homme parfait et non pas femme comme vous êtes!... Or, mon neveu, vous entendez la réponse de ma fille ; je vous prie de la faire parvenir au bon chevalier Esplandian, afin qu'il se dépêche de venir, s'il ne veut pas du tout perdre sa bonne grâce...

Bien que l'empereur tînt ces propos en souriant, Esplandian les prit tout autrement, quand il en eut les nouvelles par un écuyer, que Gastilles lui expédia le jour suivant.

CHAPITRE XXXIX

Comment Frandalo, accompagné de quatre-vingts chevaliers, sortit d'Alfarin pour aller courir vers Tésifante; de la prise d'Eiraca, capitaine de la ville.

Les chevaliers de la Grande-Bretagne arrivèrent dans la ville d'Alfarin, comme il a été dit, Frandalo et les autres, guéris de leurs plaies.

Belleris, qui travaillait incessamment pour avoir des nouvelles d'Alforax, fut averti par ses espions, qu'il se tenait ordinairement en la grande ville de Tésifante. Il le dit à Branfil et à quelques autres ; ceux-ci, ennuyés du repos, prièrent affectueusement Frandalo de les mener à la guerre, et de trouver moyen de les cacher en bon lieu où ils pussent surprendre Alforax, ou quelques-uns des siens.

Frandalo, leur voulant complaire en tout ce qui lui était possible, leur accorda, avec le bon plaisir d'Esplandian, de partir la nuit suivante et de mener avec eux quatre-vingts chevaliers. Esplandian approuva le projet et il voulut être lui-même de la partie.

En conséquence, ceux qui furent ordonnés pour cette affaire se trouvèrent prêts, et sortirent à la tombée du jour afin de n'être point découverts.

Belleris et Frandalo connaissaient le pays; si bien que, sans avoir d'autres guides, ils marchèrent droit à Tésifante. Ayant cheminé jusque sur les onze heures du soir, ils se trouvèrent en un chemin fourché, où Frandalo fut d'avis de séparer leur troupe en deux, avertissant les chevaliers qui ne s'étaient point encore mêlés avec les Turcs, de se tenir serrés.

— Car, disait-il, la guerre de ce pays se conduit tout autrement que dans la Grande-Bretagne... Là ils vont presque toujours seuls, et bien qu'ils soient en compagnie, ils s'écartent l'un de l'autre pour la moindre occasion qui peut leur survenir ; mais ici, ceux qui hantent les armes marchent toujours en si gros nombre que les combats qui s'y font sont des combats, non pas des rencontres. Il y a bien pis encore : si trois cents Turcs peuvent surprendre cent, trente, vingt même de leurs ennemis, moins encore, ils se font une gloire de les mettre à mort, préférant leur vengeance à un honneur qui se garde, comme j'ai entendu, dans les pays de l'occident, où l'on combat presque toujours en nombre égal. Ainsi, mes amis, que nul de vous ne s'écarte, marchez en troupe ; je vous assure qu'au lieu où nous allons, nous ne manquerons pas de trouver assez contre qui employer nos armes. Je sais qu'à un demi-mille de Tésifante, Alforax couche souvent en un palais nommé Gruobinahc, qu'il a fait bâtir. Nous pourrons l'y trouver, si la fortune nous favorise quelque peu. C'est pourquoi je me suis avisé qu'il vaut mieux nous séparer en deux troupes: mon neveu, Belleris, prendra à gauche et se tiendra caché près la bourgade de Jentinomêle, d'où il verra aisément sortir ceux Tésifante ; moi, avec Esplandian et la moitié de vous, nous suivrons cette route, qui conduira près Gruobinahc, dans une vallée où nous nous tiendrons à couvert pour secourir Belleris, et lui nous, si besoin était.

Les chevaliers adoptèrent ce plan; mais leur entreprise se trouva par trop hasardée, ainsi qu'il sera dit.

Belleris donc et sa troupe, ayant laissé Frandalo, cheminèrent tant, qu'environ deux heures avant le jour ils rencontrèrent six soldats, que Belleris salua en langue arabique, leur demandant où ils allaient.

— Seigneur, répondirent les autres, nous voudrions bien être en la ville de Srasse.

— Mes amis, dit-il, nous en sommes sortis cette nuit, et nous allons à Tésifante, avertir le prince Alforax du grand dommage qu'ont fait depuis deux jours ces chiens de chrétiens à tout le peuple d'alentour ; car ils sont sortis d'Alfarin, ils ont pillé, saccagé tout ce qu'ils ont pu rencontrer, et ils sont en ce moment dispersés dans les champs, continuant de mal en pis... Toutefois, s'il vous plaît de nous donner quelque peu d'aide, nous savons

le lieu de leur retraite, et nous les pourrions entourer sans qu'il s'en sauvât un seul...

— Qui êtes-vous, vous qui nous dites ces nouvelles? demandèrent les soldats.

— Compagnons, dit Belleris, je suis Roussan, cousin d'Eiraca, grand capitaine de Tésifante.

— Nous vous dirons donc bonnes nouvelles de lui, répondirent les autres, et chose qui vous sera agréable. Sachez qu'il n'est pas loin d'ici; il est parti de la ville avec deux cents chevaliers pour venir se jeter dans Falandie et la garder mieux qu'on n'a fait d'Alfarin. Mais comme il nous a commandé de marcher devant nous, nous ne vous tiendrons à présent plus long propos...

Cela dit, ils les commandèrent à Dieu et s'éloignèrent.

— Mes amis, dit Belleris, que le bonjour que je vous désire vous soit donné!...

Ainsi passèrent outre les soldats. Ils ne s'éloignèrent guère sans que Belleris envoyât après eux. Craignant qu'ils ne découvrissent son entreprise, il les fit tailler en pièces.

Il envoya aussitôt un de ses écuyers qui connaissait les chemins pour avertir Frandalo que les ennemis étaient en campagne avec une forte troupe, et qu'il fallait à tout prix se rassembler.

L'écuyer fit grande diligence.

Néanmoins, avant que ces nouvelles fussent venues à Frandalo, Belleris rencontra Eiraca et ses gens, quasi devant Jentinomêle. Ils les joignirent avant qu'ils eussent le temps de lacer leurs heaumes.

Là, le capitaine de Tésifante montra bien qu'il n'était pas apprenti à se trouver en telles affaires: car en véritable preux et vaillant champion, il se mêla parmi les chrétiens, et, suivi des siens, ils se défendirent à merveille. Bientôt dix des plus braves d'entre eux furent désarçonnés et renversés par terre. Et comme Eiraca se mêlait dans la presse, Norandel et lui se chargèrent avec une telle impétuosité, que l'un fut fortement blessé au bras gauche, et l'autre, perdant les étriers, fit un si grand saut, qu'il demeura étendu de son long sans remuer ni pied ni main.

Les Turcs firent de tels efforts pour retirer leur capitaine de la foule, qu'ils renversèrent quatre chevaliers de la Grande-Bretagne, qui toutefois se relevèrent promptement, mirent la main aux épées, donnant fortement aux jarrets et aux flancs de leurs chevaux, en sorte qu'en moins de rien, plus de vingt Turcs leur tinrent compagnie et beaucoup y perdirent la vie.

Dans cette charge, Enil et Gavarte furent grièvement blessés; les autres furent si mal traités que, sans la troupe de Frandalo qui survint, ils eussent été complétement battus...

Si la troupe de Frandalo avait si longtemps tardé, c'est que l'écuyer que Belleris envoya vers elle n'avait pu l'atteindre que dans la vallée où elle devait se rendre. Et, bien qu'elle entendît retentir les coups du combat, elle ne se douta pas de cette rencontre jusqu'à ce que l'écuyer eût apporté son message.

Alors les gens de cette troupe coururent tous à bride abattue droit où Belleris et ses compagnons hors d'haleine ne faisaient plus que reculer et parer aux coups des autres, qui en auraient mis plusieurs à mort, si le capitaine de Tésifante n'eût voulu qu'on les menât vivants au prince Alforax.

Toutefois, Frandalo, Esplandian et ceux de leur troupe lui firent changer d'opinion; car aussitôt qu'ils virent leurs compagnons si mal menés par les ennemis, ils entrèrent avec une telle rage dans la mêlée que sans Eiraca, qui ce jour-là fit armes non-pareilles, ils leur eussent passé sur le ventre de pleine arrivée.

Par la grande résistance d'Eiraca, le combat dura encore plus d'une grosse demi-heure, durant laquelle il se maintint si courageusement, qu'Esplandian ne pût le faire rendre qu'il ne l'eût abattu et désarmé de son heaume; il se mit alors à merci.

Pendant ce temps, Frandalo et les siens, mêlés aux autres, frappaient à droite et à gauche, tuant les chevaux, arrachant les écus et faisant tant de prouesses que c'était chose admirable. Malgré tous ces efforts, les Turcs ne se montraient point étonnés ni effarouchés.

Ils combattirent de la sorte jusqu'à ce qu'ils virent leur capitaine prisonnier; ce qui fut cause qu'ils prirent presque tous la fuite et tournèrent dos; il en demeura plus de cent cinquante sur le champ de bataille, les autres se sauvèrent à la faveur de la nuit qui était très obscure.

Or, il pouvait être encore une heure avant le jour. Frandalo craignait que ceux de Tésifante, sachant cette affaire, ne sortissent pour venir leur couper passage. C'est pourquoi il fit promptement remonter le capitaine Eiraca à cheval, ainsi que tous les chrétiens qui avaient été abattus. Puis, ils reprirent le chemin d'Alfarin, non pas celui par lequel ils étaient venus, mais plus à l'écart, le long d'un petit sentier, qu'ils suivirent si longuement qu'au point du jour ils entrèrent en un grand bois, où ils descendirent pour repaître eux et leurs chevaux.

Ils n'y séjournèrent pas longtemps pour n'être point surpris; de sorte qu'en faisant bonne diligence ils arrivèrent à la ville au soleil couchant.

Quand on reçut à Tésifante la nouvelle de ce désastre, Alforax en fut tellement désespéré qu'il faillit en mourir.

Nous avons assez longuement parlé de la guerre, maintenant l'Amour viendra en jeu; l'Amour qui, voulant donner quelque soulagement à l'infante Léonorine, laquelle vivait en une étrange peine en attendant l'arrivée de son ami Esplandian, le fit partir d'Alfarin, pour venir la voir à Constantinople, ainsi qu'il sera dit au chapitre suivant.

CHAPITRE XL

Du grand ennui qu'eut Esplandian, ayant su, par le messager de Gastilles, le mécontentement qu'avait contre lui la princesse Léonorine.

Vous avez naguère appris comment Gastilles raconta à l'empereur tout ce qu'Esplandian lui mandait, ainsi qu'à la princesse Léonorine, et la réponse de celle-ci que Gastilles écrivit à Esplandian par un écuyer qu'il lui envoya exprès, suivant le com-



mandement de l'empereur, afin de lui donner occasion de venir le plus tôt qu'il pourrait à Constantinople.

Cet écuyer fit grande diligence et arriva à Alfarin le cinquième jour après la prise du capitaine de Tésifante. Rencontrant Carmelle à l'entrée de la ville, il s'enquit auprès d'elle s'il trouverait Esplandian à propos, pour lui remettre une lettre que Gastilles lui envoyait.

Carmelle, sage et prudente, soupçonnant qu'il apportait des nouvelles de l'infante Léonorine, capables d'émouvoir outre mesure Esplandian, qui était mal disposé, lui répondit :

— Ecuyer, mon ami, vous pourriez à peine lui parler à cette heure. Mais suivez-moi et me donnez la lettre, je la lui présenterai, puis je vous ferai donner réponse.

L'écuyer la crut et vint au logis avec Carmelle, qui, entrant à la chambre d'Esplandian, le trouva sur son lit devisant avec le roi de Dace.

Lors, elle lui donna la lettre de Gastilles qu'il commença à lire. A mesure qu'il la lisait les larmes lui venaient aux yeux. Aussitôt après, il jeta un profond soupir en disant :

— Ah ! mon Dieu !

La demoiselle, qui le regardait attentivement, se douta aussitôt de ce qu'elle avait pensé et lui demanda s'il se trouvait mal.

— Mal ? répondit-il, oui, et tant que je voudrais être mort ! Voyez vous-même si j'en ai l'occasion...

Alors, il tendit le bras et donna la lettre à Carmelle. Puis, tournant aussitôt le visage d'un autre côté, il se mit à faire le plus grand deuil du monde.

Carmelle, après avoir lu ce que contenait ce message, n'en fit nul cas, et parla ainsi à Esplandian :

— Comment, chevalier, vous étonnez-vous de si peu ? Par mon âme, je vois bien maintenant que l'affection et l'amour des hommes sont bien différents des souffrances que nous autres simples petites femmes endurons, quand nous tombons en cette extrémité !

— En quoi cela ? demanda Esplandian abattu.

— Vous, hommes, reprit Carmelle, vous prenez communément plaisir à manifester ce que vous aimez, soit par paroles, soit par contenance, et, bien souvent, vous feignez plus qu'il n'y en a ; ce qui pis est, tant plus la dame ou demoiselle aimée est de maison, ou de grand mérite, tant plus vous prenez de gloire à ce qu'on connaisse, non-seulement que vous lui portez affection, mais que vous êtes aimés et préférés d'elle sur tous les autres. Ceci est bien le contraire du naturel des femmes, j'entends de celles qui peuvent se nommer sages et prudentes, car plus elles sont hautement apparentes et plus elles ont de crainte que l'on connaisse leurs passions amoureuses... De sorte qu'elles nient ordinairement de paroles et de gestes ce qu'elles portent dans leur cœur, et non sans cause, attendu que ce qui vous tourne à louange, leur apporte une certaine tache à leur honneur, laquelle tache, bien souvent après, elles ne peuvent plus effacer... Par ainsi donc, il est plus que nécessaire de conserver en nous cette modestie et constance; non que je me veuille restreindre sous cette loi, vu que toute ma gloire dépend de vous...

— De moi, interrompit Esplandian.

— De vous, reprit Carmelle. Tellement que je ne désire plus d'autres biens en ce monde, sinon que l'amour et la servitude que je vous porte soient publiés en tous endroits, afin que ceux qui auront connaissance de votre grande valeur et de mon peu de mérite, apprennent le bonheur que je ressens d'être pour vous ce que je suis... Ainsi, chevalier, il me semble que vous devez prendre en bonne part, et grandement à votre avantage, les propos que, suivant Gastilles, dame Léonorine aurait tenus sur vous devant l'empereur; car je vous répondrai, sur mon honneur, que vos deux affections sont réciproques, et qu'elle a très sagement agi en usant d'une telle dissimulation... Je ne dis pas qu'elle n'ait aucune occasion d'être mécontente, vu les paroles que je lui ai autrefois dites de votre part; mais cela est aisé à arranger. Et quand bien même l'amitié qu'elle vous porte depuis si longtemps serait brisée tout-à-fait, ni plus ni moins qu'un arc rompu et ressoudé est plus solide au lieu de la soudure qu'à un autre endroit, ainsi, vous présent et en sa compagnie, vous rassemblerez ce que vous trouverez cassé et la rendrez plus vôtre qu'elle ne fut jamais... C'est pourquoi je vous conseille de lui obéir et d'aller vers elle, dès demain s'il vous est possible...

— Hélas ! Carmelle, répondit Esplandian, quel bien, quel service lui ferai-je désormais, après lui avoir refusé la moindre grâce pour une infinité d'autres qu'elle m'a octroyées, même d'après vous ? Si donc elle a juste occasion de courroux envers moi, l'ayant tant offensée, dois-je espérer autre chose d'elle, sinon un dédain et une haine éternelle ?...

— Seigneur, dit Carmelle, je suis femme, et connais mieux la nature des femmes que vous ne le faites, ainsi que tous les hommes du monde ensemble... Je vous supplie de me croire et d'aller la voir, quelque mauvais accueil qu'elle vous fasse...

— Sur ma foi, mon compagnon, dit le roi de Dace à Esplandian, Carmelle vous conseille si prudemment que vous devez y ajouter foi, ou alors éloigner de tout point cette fantaisie de votre esprit... Considérez, comme il est vraisemblable, que, bien souvent, tant plus l'ardeur de la femme qui aime est extrême et tant plus tôt elle est éteinte et amortie ; car son inconstance est telle, que pour la moindre occasion du monde elle aime trop promptement et oublie aussi inconsidérément... Non que je veuille accuser madame Léonorine de si grande légèreté; mais, pour parler véritablement des choses, je ne sais sur quelle opinion vous vous fondez, pour faire ainsi état de son amour, attendu qu'elle ne vous a jamais vu, ni vous elle... Par ainsi, vous vous êtes réciproquement aimés, grâce à une certaine renommée qui a proclamé vos perfections. Ce qui, à mon avis, n'est qu'un feu de paille, aussitôt mort qu'allumé...

Le roi de Dace s'arrêta un instant, croyant qu'Epslandian allait protester. Mais Esplandian ne sonna mot. Lors, le roi de Dace reprit :

— Ainsi donc, ne vous étonnez pas autant si madame Léonorine se trouve si peu amoureuse de vous aujourd'hui. Les femmes qui aiment le plus tombent souvent en telle ingratitude et cécité d'esprit, qu'elles dédaignent, ou pour le moins mettent

en oubli en un instant celui qu'elles ont tant aimé, et qui, pour l'amour d'elles, s'expose à des dangers sans nombre... N'avez-vous jamais connu le bon tour que fit Briséide à Troïlus après la ruine d'Ilion?... Elle l'aimait tant, qu'elle pensa mourir entre ses bras, lorsqu'elle fut contrainte de l'abandonner. Les Grecs pensaient qu'elle voulait se détruire... Toutefois, à peine fut-elle hors de Troie, qu'elle oublia son Troïlus, et reporta tranquillement sur Diomède, roi de Thrace, le violent amour qu'elle avait eu jusqu'alors pour Troïlus, fils de Priam et d'Hécube. Troïlus était mort et Diomède était vivant!...

O Dieu! quelle inconstance superbe et quelle merveilleuse légèreté! Quel sable mouvant que le cœur de cette belle Briséïde!... Rappelez-vous: elle avait entre autres ornements que lui avait donnés son ami Troïlus, une paire de gants parfumés à laquelle, lui vivant, elle avait fait semblant de tenir beaucoup... Eh bien! ce gage d'amour, elle en fit présent à son nouvel ami Diomède, comme signe de l'ardente passion qu'elle ressentait pour lui!... Hélas! qu'eût dit ce pauvre Troïlus, s'il était revenu? Eût-il jamais pu croire à ce prompt revirement du cœur de sa mie?... Non, il n'eût pas voulu le croire!... Le tour était bon; mais il y en a d'autres encore, par exemple celui que joua à son mari Agamemnon, le roi des rois, l'infâme Clytemnestre... Pendant qu'il était au siége de Troie, où il resta peut-être un peu trop longtemps, elle s'enamoura d'Egisthe, fils de Thyeste et de Pélopée; et, comme Agamemnon pouvait les gêner dans leurs amours, ils projetèrent tous deux de l'assassiner, ce qui eut lieu en effet. Voulez-vous en savoir davantage? Ah! la liste est longue de toutes ces folles amoureuses...

Le roi de Dace ouvrait la bouche pour lui réciter une infinité d'autres histoires de ce genre, si peu à la louange des dames, lorsque Esplandian l'interrompit pour lui dire:

— Mon grand ami, je vous prie de ne pas faire ce tort à madame Léonorine; conseillez-moi seulement sur la façon dont je dois me gouverner désormais pour lui satisfaire?

— Allez la voir, répondit le roi de Dace, et, s'il vous plaît, je vous tiendrai compagnie.

— Et je laisserais nos compagnons? dit Esplandian. Ah! je préférerais mourir plutôt que d'agir ainsi.

— Pourquoi? demanda le roi de Dace. Frandalo, Maneli et les autres ne sont-ils pas suffisants pour garder la place pendant votre absence?... Je suis d'avis que vous les mandiez aujourd'hui, et leur fassiez entendre que, pour quelques nouvelles qui vous sont arrivées, vous êtes contraint de les laisser huit ou quinze jours. Par le même moyen, dépêchez l'écuyer de Gastilles, et lui écrivez que vous le remerciez de la bonne souvenance qu'il a de vous. — Vous enverrez aussitôt l'homme vers l'empereur avec la réponse à ce qu'il vous a fait savoir. Pendant ce temps-là, moi je donnerai des ordres afin que nous ayons un navire tout prêt, pour nous porter en la Montagne Défendue où nous nous embarquerons sur le navire de la Grande-Serpente, qui ne manquera pas, comme je pense, de nous conduire à Constantinople. Voyez seulement qui vous désirez prendre avec vous pour vous tenir compagnie?

— Mon grand ami, dit Esplandian, faites tout ce qu'il vous plaira! Je mets complétement ma vie entre vos mains.

— Il suffit, répondit le roi de Dace; mais parlez à nos compagnons et renvoyez l'écuyer.

Esplandian demanda de l'encre et du papier et écrivit à Gastilles, comme le roi de Dace le lui avait conseillé.

Le lendemain, Frandalo et les autres le vinrent voir à son lever, ainsi qu'ils en avaient coutume, et, tout en devisant ensemble de plusieurs propos, Esplandian leur dit:

— Mes amis, je suis contraint de vous abandonner pour quinze jours ou trois semaines, et de m'embarquer dans une affaire qui m'importe grandement... J'emmènerai avec moi mon frère le roi de Dace, Gandalin, Enil et la demoiselle de Danemark, sans plus de monde. Je vous prie de ne le point trouver mauvais; car si je n'étais forcé de le faire, je vous jure ma foi que je m'en excuserais volontiers...

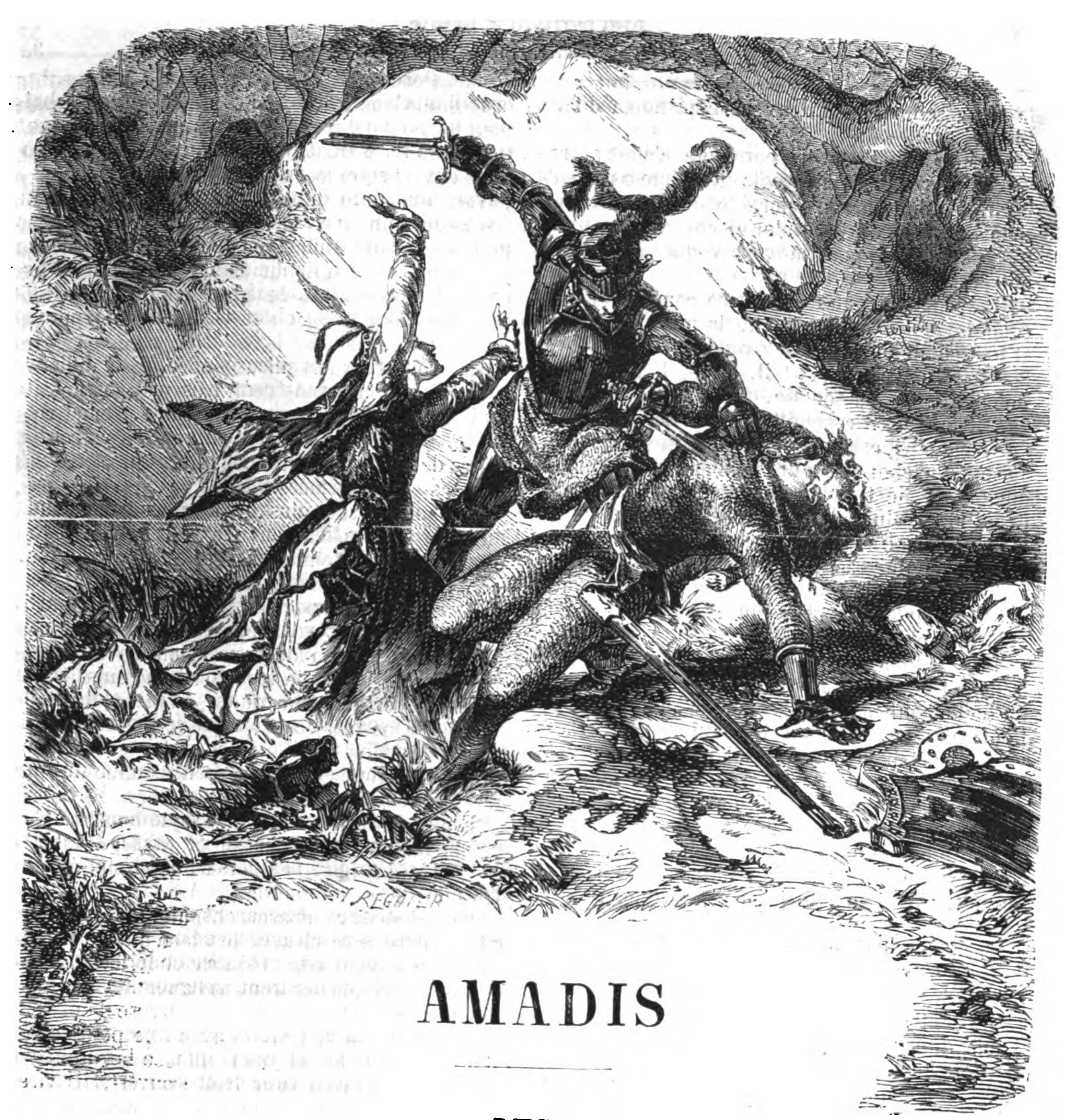
Il n'y eut personne, en toute la compagnie, qui lui osât demander où il comptait aller. Ils lui répondirent seulement qu'il fît ce que bon lui semblerait, et que quant à eux, ils garderaient très bien la place jusqu'à son retour, fût-il un an absent.

Cet assentiment obtenu, Esplandian préparait petit à petit son voyage, pendant que le roi de Dace faisait calfreter, radouber et fréter le vaisseau sur lequel ils devaient naviguer du couchant au levant.

Lors, étant en bon équipage, un lundi de grand matin, Esplandian et ceux qu'il avait désignés s'embarquèrent pour tirer droit vers la Montagne Défendue.

Mais comme ils atteignaient à peine la haute mer, elle se leva si impétueuse par la contrariété des vents, qu'il ne resta plus ni voiles, ni cordes entières. On navigua cependant; mais durant dix jours et dix nuits, ni le patron, ni les nautonniers, excepté le conducteur du cadran, n'eussent su dire où ils étaient; car, durant ce temps, le brouillard et les nuages rendaient l'air si obscur, que ceux du vaisseau se voyaient à peine et qu'ils s'attendaient, sans la miséricorde de Dieu, à être brisés sur un rocher...

Cela faillit leur arriver, au moment où ils abordaient la roche de la Demoiselle Enchanteresse, où ils furent poussés vers les trois heures après minuit. Lors les mariniers jetèrent promptement les ancres, et l'on prit terre en attendant le jour.



AMADIS

LES

CHEVALIERS DE LA SERPENTE

CHAPITRE PREMIER

Comment Esplandian et ceux de la compagnie montèrent au palais ruiné de la Demoiselle Enchanteresse, et des merveilles qu'ils y trouvèrent.

Esplandian et ceux de sa compagnie, une fois descendus à terre, ignorant le lieu où le navire avait abordé, s'empressèrent d'allumer un grand feu autour duquel ils se couchèrent tous, pensant dormir.

Bientôt ils entendirent au haut de la roche un tel bruit et hurlement qu'ils s'en réveillèrent épouvantés. Les vents commencèrent à s'apaiser, la mer à devenir calme; le ciel devint si étoilé que, grâce à la clarté de la lune, il faisait clair comme le jour.

C'est pourquoi Esplandian, voulant savoir quel bruit ce pouvait être, résolut d'escalader la montagne.

Il en fut retardé par ses compagnons jusqu'au lendemain matin.

Reconnaissant alors qu'il était sous la roche de

la Demoiselle Enchanteresse, Esplandian dit au roi de Dace :

— Mon grand ami, je pense que c'était autrefois ici et que c'est encore le lieu où le navire de la Grande-Serpente m'a porté le jour même où j'ai reçu l'ordre de la chevalerie, ce qui me donne très bon espoir pour le voyage que nous avons entrepris.

Il raconta alors au roi de Dace comment il avait conquis l'épée qu'il portait, la mort du dragon et tout ce qu'il avait vu de singulier.

— Et c'est ici, ajouta-t-il, qu'est la roche de la Demoiselle Enchanteresse.

— Par Dieu! répondit Gandalin, vous dites vrai, seigneur, car il me souvient qu'un jour, poursuivant un chevalier qui emmenait par force une demoiselle, je trouvai ici Amadis, votre père, et Grasandor, celui-là même que je cherchais, cachés là-haut dans les ruines du bâtiment.

Gandalin lui raconta à son tour, de point en point, comment le tout lui était advenu, et l'amour extrême que ce chevalier portait à celle qu'il avait enlevée malgré elle.

— Mais, ajouta Gandalin, avant de nous séparer, la demoiselle s'accorda à lui, et ils se promirent mutuellement mariage, bien qu'auparavant elle l'eût en haine, plus que chose du monde... Ce revirement était venu de ce qu'ayant su que la violence qu'il lui faisait était causée seulement par son trop d'amour, elle avait oublié sa conduite, et converti son inimitié en une grande amitié...

— En bonne foi, répondit Carmelle, à ce que je vois, nul ne doit désespérer de chose qu'il entreprend... Aussi ne ferai-je jamais autrement de ma vie...

Carmelle disait cela pour Esplandian, qui, avec le temps, la pourrait aimer et oublier tout-à-fait Léonorine.

Ils continuèrent tant et tant leurs propos, que l'aube du jour apparut.

Alors Esplandian dit au roi de Dace :

— Mon compagnon, je vous prie de m'attendre ici, tandis que je monterai là-haut; car je ne veux que Gandalin et Enil pour me suivre. Je les mènerai avec moi, non par crainte d'un danger qui pourrait me survenir, mais seulement afin qu'ils m'aident à soulever la tombe dont je vous parlais naguère.

— Chevalier, répondit le roi de Dace, je vous supplie de ne pas me faire ce tort : je ne vous abandonnerai que pour mourir... Du reste, j'ai une singulière envie de voir ce lieu que je n'ai jamais vu...

— Puisqu'ainsi il vous plaît, répliqua Esplandian, allons! Alors que nos écuyers se chargent des vivres, si nous voulons nous nourrir pendant notre séjour.

Les écuyers furent prompts à obéir à ce commandement, et l'on commença à gravir la montagne de la Roche.

A la fin du jour, Esplandian et ses compagnons pénétrèrent dans l'ermitage où était la grande idole, dont ci-devant il a été parlé, et là ils passèrent la nuit.

Le lendemain ils reprirent leur route, et arrivèrent jusqu'à un lac qui se trouvait en face du palais ruiné. Comme le soleil commençait fort à baisser, ils ne voulurent pas marcher plus avant. D'ailleurs ils étaient trop fatigués : double raison pour eux de se reposer.

Tant que dura la nuit, les serpents, qui abandonnaient leurs cavernes pour venir boire au lac, ne cessèrent de siffler, passer et repasser devant les compagnons d'Esplandian pour les assaillir : ce qu'ils eussent fait, sans la vertu de l'épée d'Esplandian dont nulle chose venimeuse ne pouvait approcher...

Malgré cette merveilleuse épée, Esplandian et ses compagnons reposèrent très mal, et aussitôt qu'il fit jour, ils s'empressèrent de se remettre en route. Puis, traversant les ruines, ils vinrent au palais de la Demoiselle Enchanteresse, et trouvèrent les portes fermées.

Esplandian, sans plus de façon, les poussa rudement du pied : elles s'ouvrirent. Ils entrèrent tous et aperçurent la tombe luisante et le lion dessus.

Lors Esplandian dit aux chevaliers :

— Par Dieu, camarades, quand je suis venu ici à mon précédent voyage, je n'ai pu lever cette lame : que chacun de vous essaie de le faire, je vous prie... Après, je verrai si je ne suis pas devenu plus fort des reins que je n'étais alors...

A cette parole, le roi de Dace s'avança. Mais, malgré les efforts qu'il fit, il ne put remuer la lame.

— Gandalin et Enil essayèrent comme lui, mais ils n'en firent pas davantage.

Esplandian rit, et saisissant la lame par ses deux coins, il la leva aussi aisément qu'il eût fait d'un bois de sapin, bien qu'elle fût d'un cristal épais de trois doigts, et longue de dix à douze pieds!...

Les chevaliers aperçurent alors dessous une pierre d'azur, la plus belle et la mieux orientée que l'on eût pu voir, laquelle couvrait un coffre de cèdre flairant bon comme baume.

Ce coffre était fermé par une serrure d'émeraude à clef de diamant, pendue avec une petite chaîne d'or fin; le tout d'une merveilleuse beauté.

La pierre levée et le coffre ouvert, ils virent couchée dedans, la statue de Jupiter en or massif et enrichie de perles, rubis et autres bagues d'inestimable valeur. On remarquait surtout la couronne qui environnait la tête de ce dieu : des escarboucles, en forme de lettres grecques, y étaient enchâssées et formaient ces mots :

JUPITER EST LE GRAND DIEU DES DIEUX.

Il tenait en sa main droite une tablette, portant cette prophétie :

« Au temps à venir, quand mon grand savoir sera perdu, le serf de la serve enfermé ici dedans, et la vie restituée par qui la mort est causée, les ouailles grecques, nourries longuement en doux pâturages, se nourriront d'une herbe plus amère que le fiel, par la grande contrainte que leur feront les loups-marins affamés. Le nombre de ces monstres sera si grand, qu'ils couvriront la mer en plusieurs lieues; de sorte que ces pauvres brebiettes seront enfermées dans leurs grandes forêts, et plusieurs de leurs agneaux morts et déchirés... Le pasteur, qui aura perdu toute espérance de les conserver, pleurera leur fin malheureuse avec angoisse de cœur et d'esprit. Alors surviendra le



faon du brave lion, par le moyen duquel cette troupe de loups sera chassée et défaite... Il ôtera au grand pasteur sa puissance et la plus chère de ses ouailles, de laquelle il se saisira, tellement que ses fortes dents et ses ongles aigus pénétreront jusqu'à son cœur, et même dans ses entrailles... Le reste du troupeau demeurera en son pouvoir et en celui de sa fière compagnie. Il adviendra peu après que la Grande-Serpente, l'épée enchantée et cette haute roche s'abîmeront au fond de la mer Pontique!... »

Bien qu'Esplandian comprît très bien la langue grégeoise, il ne put donner un sens à cette prophétie, ni ses compagnons non plus. Aussi ne s'y amusèrent-ils pas longtemps; mais ils furent attentifs à regarder les pierreries et les richesses qu'ils trouvèrent dans la tombe, et qu'ils délibérèrent d'emporter avec eux et de retourner à leur navire, sans attendre davantage, car leurs vivres commençaient à diminuer.

Esplandian, qui partageait cette opinion, commanda à Carmelle de prendre le lion. Quant à lui et au roi de Dace, ils se chargèrent de la lame de cristal; Gandalin et Enil prirent celle d'azur, et les écuyers prirent le coffre de cèdre avec le Jupiter qui était dedans.

En cet équipage, ils sortirent du palais, descendirent la roche et arrivèrent à l'ermitage à la nuit close.

Le lendemain, reprenant le chemin par lequel ils étaient venus, ils firent en sorte d'arriver à leur navire un peu avant le coucher du soleil.

Comme Esplandian ne voulait pas être vu à Constantinople, sans le vaisseau de la Grande-Serpente, il commanda au pilote de reprendre leur route vers la Montagne Défendue; ce qu'il fit.

Après avoir navigué deux jours au plus, comme le roi de Dace devisait avec Esplandian de la lettre qu'on lui avait écrite, il lui demanda s'il ne serait point d'avis qu'il fît un voyage vers la princesse Léonorine pour savoir franchement où il en était de ses bonnes grâces.

— Car, ajoutait-il, peut-être que Gastilles a mal entendu, ou que l'empereur même lui a commandé de vous donner cet ennui, afin que vous vous hâtiez de venir le trouver. Pour le moins je saurai d'elle comment il lui plaît de vous voir.

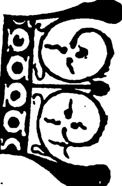
— Oh! mon grand ami, répondit Esplandian, vous me touchez directement au mal qui m'intéresse le plus. Si vous vouliez me faire ce bien-là, vous m'obligeriez grandement!... J'irai vous attendre au golfe où je vous ai trouvé avec Frandalo, quand nous avons levé le siége de la Montagne Défendue.

— Soyez assuré, dit le roi de Dace, qu'il en sera fait ainsi que vous le désirez, et à votre pleine satisfaction.

On avait attaché au navire une petite barque que le patron faisait mener derrière l'esquif pour se sauver lui et les siens, si quelque naufrage les surprenait. Le roi de Dace y entra avec ses mariniers pour la conduire, et, prenant congé d'Esplandian, ils naviguèrent vers l'Orient avec un si bon vent, qu'en peu d'heures ils se perdirent de vue.

CHAPITRE II

Comment le roi de Dace s'étant embarqué à part, avec quelques mariniers, pour aller auprès de la princesse Léonorine, en fut empêché par une tempête, et des aventures qui lui arrivèrent.



spérant remplir sa mission délicate, le roi de Dace rêvait aux moyens à employer pour la mener à bonne fin et à la satisfaction de son ami Esplandian, lorsque, tout-à-coup, survint une épouvantable tempête.

Il faisait nuit noire, et les vagues déferlèrent avec tant d'âpreté sur la petite barque, que le pilote qui la dirigeait ne sut plus quelle route prendre ni à quel saint se vouer : il abandonna la nauf, et ceux qui la montaient, à la merci des flots en furie, et se recommanda à la miséricorde de Dieu.

Cette tempête dura pendant l'espace de quarante jours.

Il serait trop long de raconter toutes les aventures qui arrivèrent au roi de Dace et à ses compagnons, pendant tout ce temps. Nous sortirions du but que nous nous sommes proposé, et ne pourrions pas donner fin à notre histoire.

Qu'il suffise de savoir qu'étant au bout de leurs vivres, ils descendirent dans l'île du géant Draphion, où le roi de Dace et son écuyer perdirent l'entendement par la vertu de l'eau qu'ils burent à une fontaine d'oubliance qui prenait sa source dans ce pays.

Ils furent pris et enfermés dans une cruelle prison dont ils sortirent par le moyen d'une demoiselle qui aima le roi, lui fit recouvrer santé, armes, chevaux, vaisseau avec tout ce qui était nécessaire pour lui et son écuyer, puis s'embarqua avec eux.

En côtoyant la Marche Trévisane, ils vinrent aborder en une certaine île où l'on voulait brûler une gentille femme, parce qu'elle n'avait pas de chevalier qui osât soutenir sa querelle.

Le roi la défendit, vainquit celui qui l'accusait, emmena cette demoiselle, et prit le large en mer.

Six jours après, passant le long d'une plage, il vit une très belle fille dans une tour, où la tenait prisonnière un seigneur du pays. Par une fenêtre qui avait vue sur la mer, elle put dire cela au roi de Dace qui, pour l'amour d'elle, descendit à terre, combattit le seigneur et délivra la pauvre captive...

Telles furent les aventures du roi de Dace, racontées au long dans les grandes chroniques que maître Hélisabel écrivit peu après le couronnement d'Eplandian. Il y a semblablement rédigé et mis en ordre les entreprises et prouessses des chevaliers de la Grande-Bretagne demeurés à Alfarin.

Contentez-vous, pour cette heure, de savoir comment Esplandian et la princesse Léonorine se

virent; comment Urgande vint à Constantinople; comment se battirent cruellement les rois du Levant et du Couchant.

Mais ayant plusieurs choses à décrire, avant que d'aborder ces sujets, nous retournerons à Esplandian qui s'étonnait de jour en jour et de plus en plus de ne point recevoir des nouvelles de son compagnon, qui l'avait laissé comme il vous a été dit.

CHAPITRE III

Comment Esplandian, ayant attendu en vain le retour de Garinter, roi de Dace, pendant l'espace de deux semaines, et voyant qu'il n'en avait nulles nouvelles, délibéra, par le conseil de Carmelle, d'aller en personne à Constantinople.



Après que Garinter, roi de Dace, eut pris, comme il vous a été dit, la route de Constantinople, le navire d'Esplandian navigua vers le golfe, où il avait dû l'attendre.

Il demeura là à l'ancre pendant deux semaines, sans qu'Esplandian pût avoir des nouvelles de ce qu'il désirait le plus. Il s'imagina alors, ou que le roi de Dace avait péri, ou que la tempête avait écarté son vaisseau.

Il songea en conséquence à envoyer un de ses mariniers pour s'enquérir de lui. Toutefois il voulut auparavant en prévenir Carmelle.

Après l'avoir menée à l'écart, Esplandian dit à cette gente pucelle :

— Ma grande amie, vous connaissez la raison pour laquelle le roi de Dace nous laissa dernièrement, l'entreprise de son voyage, et la promesse qu'il me fit de s'en revenir incontinent. Néanmoins nous n'en avons eu depuis ni vent, ni voix; ce qui me fait penser assurément, ou qu'il est mort, ou que la tourmente l'aura lancé dans un si lointain pays qu'il n'a pu satisfaire ni à son intention ni à la mienne... C'est pourquoi je vous prie de vouloir bien me conseiller sur ce que je dois faire; car ceux qui sont passionnés de semblable mal que le mien, encore qu'ils aient l'entendement sain en beaucoup de choses, il leur fait ordinairement défaut quant à ce qui les touche sur ce point.

— Monseigneur, répondit Carmelle, puisqu'il vous plaît d'user de mon conseil, je vous dirai fidèlement ce que j'en pense... Tant il y a que si vous aviez cherché dans tout le monde, à peine trouveriez-vous personnage qui pût m'égaler pour juger de la passion dont vous vous plaignez, car elle est en moi comme en vous!... Je la sens comme vous, et peut-être davantage... Néanmoins l'aise et le grand contentement que je reçois de votre présence apportent tant de remède, que je prends plaisir à mon mal et ne vis que pour le faire durer... Or, au moment où vous m'avez entamé le sujet du roi de Dace, je pensais sur mon âme à sa longue absence. Par ainsi il me semble, pour le mieux, que nous devons faire voile vers Constantinople, vous assurant que j'ai un moyen de vous adresser à madame Léonorine... En sorte que vous pourrez la voir et lui parler sans être connu d'autres que d'elle, si bon lui semble... Pour y parvenir, une fois arrivés au port, il sera nécessaire que tous ceux de ce navire soient avertis de dire, si l'on vous demande, que vous êtes resté en la Montagne Défendue... Pendant ce temps, vous vous tiendrez caché au fond du vaisseau... Gandalin, Enil et moi, nous irons trouver l'empereur, auquel je ferai entendre que vous m'envoyez vers madame Léonorine, pour lui présenter de votre part ce que vous avez conquis en la Roche de la Demoiselle Enchanteresse... Pour le surplus, laissez-moi faire...

Esplandian ayant écouté attentivement Carmelle, demeura tout pensif, puis dit :

— Ma grande amie, je ne crains ni ne redoute la mort, elle ne saurait être plus aigre et plus ennuyeuse que la vie que je souffre!... Mais je crains le déshonneur de madame Léonorine et l'injure que je pourrais faire à l'empereur, qui a tant obligé mon père que j'en serais blâmé toute ma vie... Toutefois, je me soumettrai à tous les hasards qu'il vous plaira.

— Il suffit, répondit Carmelle, je vous prie de vous réjouir et de faire grande chère, car si jamais femme vint à bout de chose qu'elle entreprit, je viendrai à bout de celle-ci!

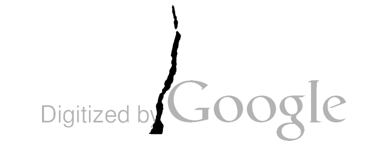
Carmelle laissa donc Esplandian, et mandant le patron du navire, elle lui commanda de faire voile vers Constantinople. A quoi il pourvut si diligemment, que le troisième jour d'après ils entrèrent au port.

Là, Esplandian déclara à ses gens ce qu'il avait résolu avec Carmelle, leur défendant expressément de dire à créature vivante qu'il fût ailleurs qu'en la Montagne Défendue.

— Car, ajouta-t-il, je ne suis pas encore en mesure pour me présenter devant un tel et si grand prince que l'empereur... Et afin qu'on ne vous trouve pas mensongers, je me tiendrai au fond du navire tant que nous demeurerons ici.

Alors lui, Carmelle, Gandalin et Enil parlèrent ensemble, et la demoiselle commença à déclarer longuement la manière dont elle entendait donner fin à cette entreprise.

— Je ferai, dit-elle, dresser présentement sur le tillac la tombe que nous avons apportée de la Roche de la Demoiselle Enchanteresse, ni plus ni moins que nous la vîmes la première fois. Puis j'irai vers l'empereur et lui dirai que j'ai en ce navire une des plus belles choses qui existent. Je trouverai moyen de le faire descendre jusqu'ici, où je lui montrerai le Lion, le Jupiter et tout le reste. Lorsqu'il aura tout visité, je lui dirai que vous envoyez le tout à madame Léonorine... Quand il sera retourné en son palais, vous entrerez dans le coffre de cèdre; je vous ferai porter, dans cette tombe où vous serez enfermé, dans la chambre de la princesse que j'avertirai secrètement. Par ce



moyen vous pourrez vous parler comme bon vous semblera, elle et vous...

— Oui; mais le moyen d'en sortir? demanda Esplandian.

— Je la prierai, dit-elle, de me donner le coffre de cèdre pour inhumer le corps de Matroco, qui mourut en bon chrétien. Je vous en ferai alors sortir immédiatement.

— Par Dieu! répondit Gandalin, voilà la plus ingénieuse invention du monde, et je confesse maintenant que je n'ai jamais été qu'une bête, au respect que je dois à Carmelle!...

— Ne vous mêlez, dit celle-ci, que de faire bonne mine. Remettez-moi la boîte, et commençons immédiatement.

Alors Esplandian descendit au fond du navire et ordonna qu'on exécutât tous les ordres de la demoiselle.

Puis Carmelle, Gandalin et Enil mirent pied à terre, vinrent trouver l'empereur qu'ils saluèrent très humblement, à l'exception de Carmelle; car, ainsi que je vous ai dit, il n'était pas homme vivant, si grand prince ou seigneur qu'il fût, qu'elle estimât autant qu'Esplandian.

CHAPITRE IV

Comment Carmelle et Gandalin s'en allèrent trouver l'empereur, et comment il fut convenu avec ce prince qu'on transporterait à terre le fameux coffre en bois de cèdre dont Esplandian faisait présent à la belle Léonorine.

Gandalin et Carmelle étaient très connus à Constantinople, à cause du long séjour qu'ils y avaient fait autrefois. Aussi l'empereur reçut-il Gandalin très humainement.

— Gandalin, mon ami, lui dit-il en souriant, bien que votre présence m'apporte un ennuyeux déplaisir, lorsque je me souviens vous avoir vu au-delà de la mer avec la personne de la chrétienté que j'aime le plus et que je n'espère pas revoir, soyez pourtant le bienvenu et dites-moi, pour Dieu, comment se porte le chevalier de la Verte Epée?

— Sire, répondit Gandalin, il y a longtemps que je l'ai laissé pour venir ici... Je sais toutefois que partout où il est vous avez en lui un prince aussi dévoué que vous pouvez le désirer...

— En bonne foi, dit l'empereur, je le crois et je suis très aise du bien que l'on m'a dit lui avoir été fait par le roi Lisvart, qui s'est volontairement démis de sa couronne en sa faveur...

— Sire, répondit Enil, c'est chose vraie, je puis vous l'assurer comme celui qui était présent quand il a été couronné. Bien que je lui désirasse la monarchie de tout le monde, certainement, selon les gestes et humble contenance du bon roi Lisvart, je ne pus alors me tenir de pleurer, tant il excitait la pitié du peuple qui le regardait.

— Je vous prie, chevalier, dit l'empereur, de me raconter comme cela advint, car tous les preux sont obligés, non-seulement de connaître les choses vertueuses, mais encore de les imiter autant que possible.

Alors Enil commença à raconter tout au long ce que vous avez entendu à ce propos.

Sur quoi l'empereur, tenant la tête baissée, rêva longuement, puis il dit tout haut :

— Je crois en vérité que bien des années s'écouleront avant que l'on trouve un meilleur prince que le roi Lisvart, un prince qui ait passé sa jeunesse avec plus de prudence, de magnanimité et de courage. Aussi, d'après ce que j'en ai pu connaître, la fortune et la vertu lui ont été favorables. La fortune, en lui donnant la force pour vaincre et obtenir la victoire sur plusieurs malheurs qu'elle-même lui préparait; la vertu, en ce qu'elle le met sur la fin de ses jours sur la voie du paradis...

En achevant cette parole, l'empereur s'adressa à Carmelle, à qui il demanda, en souriant, si elle était aussi passionnée de l'amour d'Esplandian qu'elle avait habitude de l'être.

— Sire, répondit-elle, depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir, s'il y a quelque chose de changé en moi, c'est que l'amour, la servitude et l'affection que je porte à celui à qui je suis, sont de beaucoup augmentés et s'accroissent tous les jours...

Chacun se prit à rire de ces paroles.

— En bonne foi, dit l'empereur, nous pouvons bien croire que vous n'êtes pas venue en cette cour pour convertir quelqu'une de nos demoiselles, bien qu'il vous l'eût expressément commandé...

— Sire, vous jugez suivant la raison; toutefois je prends un si grand plaisir à le servir en tout ce qui le contente, que je ne veux rien en excepter... A parler véritablement, mon arrivée vers vous est pour vous demander un don, non pas d'or ni d'argent, mais un autre plus précieux encore. Je désire seulement qu'il vous plaise de descendre jusqu'au port, voir un présent que monseigneur Esplandian envoie à madame Léonorine, comme son chevalier.

— Par Dieu! ma mie, s'écria l'empereur, vous nous demandez là une chose dont nous devrions nous-même vous prier!...

— Venez donc présentement, sire, dit Carmelle, car mon séjour dans ce pays ne peut pas être long.

Alors l'empereur, accompagné de ses chevaliers, sortit de son palais...

Arrivés sur la grève, ils montèrent sur le navire de Carmelle, qui montra la tombe de cristal, celle de pierre d'azur, et enfin la statue de Jupiter.

L'empereur s'arrêta à cette dernière plus qu'à nulle des autres choses; non tant pour ses richesses que pour lire la prophétie qu'elle contenait, laquelle il voulut lire et dont il fut très étonné.

Ce que connaissant, Carmelle lui dit :

— Sire, tout ce que vous voyez là est demeuré deux cents ans et plus au palais ruiné de la Demoiselle Enchanteresse. Toutefois, pendant ce temps, nul chevalier, quelque preux et vaillant qu'il ait été, quelque effort qu'il y ait mis, n'a pu non-seulement



le conquérir, mais même le voir. Monseigneur Esplandian est arrivé, et s'en est rendu maître et possesseur, comme vous voyez...

— Vraiment, répondit-il, voici le plus beau présent que je vis jamais ! Il est digne de la plus grande admiration, car s'il est d'une richesse sans pareille, je ne l'estime rien en respect de savoir qu'il appartient à celle qui nous a fait tant de menaces, comme il est aisé de le voir par la tablette ci-contre. Dieu veuille que tout aille mieux que je ne l'espère !...

— Sire, répondit Carmelle, bien qu'il soit tel, je crains que madame votre fille ne l'ait tant à gré, qu'elle veuille, en récompense, relever le bon chevalier Amadis, et celui à qui je suis, de la promesse qu'ils lui ont faite.

— Je ne sais pas cela, répondit l'empereur, mais je suis plus qu'assuré que nul trésor temporel ne peut égaler le bien et les vertus qui sont en votre maître. Aussi ne consentirai-je jamais que Léonorine fasse cet échange, aimant bien mieux avoir Esplandian en ma compagnie que tous les trésors de la terre dans mes coffres !... Ainsi donc, remportez votre présent, si bon vous semble, car Esplandian ne peut nous être agréable que par sa présence...

— Sire, répliqua Carmelle, j'ai commandement de le laisser tout de même à madame Léonorine; et, s'il vous plaît, puisqu'elle n'est pas ici avec vous, je le ferai porter dans sa chambre.

— Carmelle, répondit l'empereur, ma fille est allée avec l'impératrice, à un mille d'ici. Lorsqu'elle sera de retour, vous pourrez le lui présenter, et je crois qu'elle ne le refusera pas, non pas tant pour la valeur que pour le bien que je veux à celui qui le lui envoie.

En disant ces mots, l'empereur laissa Carmelle, retourna à terre et prit le chemin de son palais.

Il devisa beaucoup avec ses gentilshommes de la beauté de cette tombe. Plus ils en parlaient, plus ils en reconnaissaient la valeur; de sorte qu'ils avouèrent publiquement n'avoir jamais vu de leur vie un présent si riche et si extraordinaire.

CHAPITRE V

Comment Esplandian fut mis dans le coffre de cèdre, et porté dans la chambre de la princesse Léonorine; et comment, une fois là, ces deux amants eurent ensemble les plus doux entretiens.

Après que cette troupe se fut retirée, Carmelle fit venir Esplandian, qui s'était couché dans le fond du navire, et elle lui raconta comment leur entreprise avait été exécutée, et les entretiens de l'empereur avec Gandalin et Enil.

— Sur mon âme, répondit Esplandian, je ne fus jamais en telle peine ! Je ne savais que penser en vous entendant tous parler, hors madame Léonorine; et j'ai été très soulagé quand l'empereur vous a affirmé qu'elle n'était pas dans la ville...

— N'ai-je pas bien joué mon rôle? demanda Carmelle.

— Oui, le mieux qu'il est possible, répondit Esplandian; et, s'il est vrai que bien commencer fait quasi toujours bien finir, je me tiens assuré que je surmonterai mes malheurs !...

Pendant qu'Esplandian s'entretenait ainsi avec Carmelle, Gandalin et les autres, la nuit survint, et l'impératrice s'en revint des champs.

Ce qu'ayant appris Carmelle, elle fit aussitôt coucher Esplandian dans le coffre, de manière à ce qu'il eût de l'air de tous les côtés; puis elle le couvrit des lames de cristal et d'azur. Quant à Gandalin, à Enil et à leurs écuyers, ils prirent la tombe, et, accompagnés de Carmelle, ils sortirent de la nauf et vinrent au palais.

Léonorine était avertie du beau présent que lui envoyait Esplandian. Aussi attendait-elle Carmelle avec impatience, car on lui avait dit que, vers le soir, le présent lui serait apporté. Aussi, dès qu'elle le vit, elle vint au devant, accompagnée de beaucoup de dames et de demoiselles qui étaient curieuses de voir cette tombe.

Carmelle, en apercevant Léonorine, s'approcha d'elle, et, lui faisant une grande révérence, elle lui dit :

— Madame, le bon chevalier Esplandian vous envoie ce présent; il l'a enlevé depuis peu de temps sur la Montagne de la Demoiselle Enchanteresse. Il vous le remet expressément pour vous faire connaître de plus en plus le grand désir qu'il a d'être votre dévoué chevalier. Toutefois, avant que de passer outre, il faut que vous me promettiez deux choses : la première, que vous ni personne ne regarderez dedans la tombe jusqu'à demain matin, où je reviendrai vers vous avec la clef pour ouvrir un coffre de cèdre que vous y trouverez... La seconde chose, c'est qu'après que vous aurez ouvert le coffre, vous m'en ferez présent pour le porter au lieu où mon père est ermite, et, là, inhumer les os de Matroco, lequel mourut en bon chrétien, comme vous savez.

— Carmelle, ma mie, répondit l'infante, je vous promettrai bien cela... Cependant, je m'étonne du retard qu'Esplandian met à venir voir l'empereur.

— Madame, répondit Carmelle, vous le saurez demain; et, en attendant, avisez où il vous plaît que nos gens se débarrassent de leur fardeau.

— En cette grande salle, répondit Léonorine, de manière à ce que mes femmes puissent le voir à leur aise.

— Par ma foi, madame, vous me pardonnerez, dit Carmelle : ce lieu est trop commun pour y laisser une chose aussi précieuse. Je ne dis pas que vos dames ne puissent le voir; mais, aussitôt après, vous ferez mieux de la mettre dans votre garde-robe, dont vous seule aurez la clef.

Quelques moments après, ceux qui portaient la tombe l'entrèrent dans la salle et la déposèrent au milieu, en attendant que Léonorine et les autres l'eussent regardée et contemplée à leur aise.

L'enthousiasme fut très grand, et, sans la présence de Carmelle, cette merveilleuse chose eût été bien mieux visitée. Mais Carmelle ne voulut pas partir de là avant qu'elle fût enfermée plus secrètement.



Puis elle prit congé.

En sortant, elle tira à part la princesse, et, lui donnant la clef du coffre dans lequel était Esplandian, elle lui dit :

— Madame, je vous laisse dans cette tombe, deux trésors d'inestimable valeur, bien que la différence en soit grande, comme vous pourrez en juger lorsque vous serez seule... Sous cette clef gît la chose que vous avez le plus ardemment souhaitée en votre compagnie...

Et, sans attendre la réponse de Léonorine, Carmelle sortit de la chambre, et retourna avec Gandalin et les autres sur son navire, laissant la princesse dans une grande anxiété au sujet des paroles précédentes.

Léonorine se mit tellement dans l'esprit que c'était le corps d'Esplandian qui était dans ce coffre, qu'elle fut contrainte de faire sortir toutes ses demoiselles, hors la reine Ménoresse, qui demeura pour lui tenir compagnie.

Alors elle se jeta sur son lit en fondant en larmes.

La reine Ménoresse, étonnée de ce prompt changement, ne savait que penser. Remarquant que d'un moment à l'autre sa douleur augmentait, elle s'approcha d'elle et lui dit :

— Madame, ne me cachez pas plus longtemps, je vous supplie, la cause de votre tristesse; car je vous jure ma foi que, si j'y puis apporter remède, je le ferai comme pour moi-même!...

Léonorine, qui soupirait sans cesse, ne lui fit aucune réponse... Mais, enfin, importunée davantage, elle lui répondit :

— Hélas! ma mie, pour Dieu, laissez-moi en paix!..... Qu'il vous suffise de savoir que j'ai aujourd'hui un aussi grand désir de mourir que j'ai pu désirer de vivre!...

— Comment, madame, dit la reine Ménoresse, ne me direz-vous pas autre chose?

— Non, répondit Léonorine.

— En bonne foi, reprit la reine, vous m'attristerez beaucoup, et j'aurai raison de penser que l'amitié que vous me montriez par le passé était feinte; ce dont je me plaindrai toujours... J'ai été telle à votre égard, que j'eusse hasardé pour vous non-seulement ma vie, mais mon honneur et mon âme... Et c'est ainsi que vous agissez!...

Quand Léonorine l'entendit parler avec telle affection, elle se rassura un peu et lui répondit :

— Puisque vous avez envie de le savoir, vous le saurez, à la condition que vous m'aiderez à avancer mes jours, car j'ai délibéré de mourir... Or, il peut encore bien vous souvenir de la première fois que Carmelle vint ici apporter des nouvelles d'Esplandian, fils du bon chevalier de la Verte Epée. Esplandian, disait-elle, avait commandement de son père de se retirer vers nous pour nous servir à sa place, suivant la promesse qu'il nous avait faite pendant qu'il était à cette cour. Carmelle feignit qu'Esplandian l'envoyait à Constantinople pour cette seule raison, afin de le faire entendre à l'empereur et à nous toutes. Mais il y avait une autre anguille sous roche : Carmelle venait exprès pour me prier d'avoir compassion de son maître, qui m'aimait et désirait tellement me voir, qu'il vivait dans une effroyable langueur... Il advint de cela que, vaincue par une infinité de confidences qu'elle me fit, je renfermai dans mon âme ce que la renommée m'avait déjà appris de lui.

— Léonorine! Léonorine!... murmura la reine Ménoresse.

— Je n'ai jamais de ma vie pensé commettre avec Esplandian une faute qui pût entacher mon honneur, reprit la jeune princesse; je me faisais gloire seulement d'avoir un si noble chevalier pour me servir.... Hélas! ma mie!... ce feu s'est accru; de sorte que je ne puis penser à autre qu'à Esplandian, dont l'amour me tourmente tellement que sa longue absence a pensé me faire mourir... Néanmoins l'espérance que j'avais de le voir de jour en jour me donnait l'effort de supporter mon mal avec assez de patience pour que personne ne se doutât de ce qui se passait en moi. Tel le nautonnier qui, traversant les flots pendant l'orage, s'efforce de faire diligence pour arriver au port et rencontre un écueil qui arrête son vaisseau et lui fait faire naufrage; telle moi, pauvre infortunée, pensant être au bout de mes malheurs par la présence de celui que j'attendais, je suis tombée tout à l'heure dans le gouffre du désespoir en entendant Carmelle me dire : Madame, je vous laisse en cette tombe deux trésors, dont l'un est la chose du monde que vous avez le plus souhaitée en votre vie. Ce qui me fait penser que ce ne peut être autre que le corps d'Esplandian. Hélas! il a sans doute ordonné avant de mourir qu'on l'apportât ici pour qu'il fût plaint et pleuré, ce que je ferai pendant toute ma vie, qui ne sera pas longue, s'il plaît à Dieu!...

Léonorine poussa un grand cri en disant ces mots, et elle tomba évanouie dans les bras de la reine Ménoresse.

Celle-ci, très étonnée d'entendre cette princesse tenir des discours si éloignés des précédents, ne savait comment la conseiller et la consoler.

Cependant, dans l'extrémité où elle se trouvait, elle alla chercher de l'eau froide qu'elle lui jeta sur le visage.

Quand Léonorine eut repris ses sens, la reine Ménoresse lui dit :

— Comment, madame! vous jetez le manche après la cognée?... Vous voulez donc perdre votre réputation dans le monde?... Où est donc cette constance, cette sagesse qui vous étaient jadis si familières?... Faut-il vous oublier ainsi pour une parole mal entendue?... Quand il serait vrai qu'Esplandian fût mort, votre passion pourrait-elle le rendre à la vie?... Carmelle vous a dit que la chose que vous désiriez le plus posséder est enfermée dans cette tombe, y aurait-il quelque chose d'extraordinaire à ce qu'Esplandian y soit vivant? Serait-ce le premier ami qui aurait fait semblable entreprise pour l'amour de celle qu'il aime?...

— Hélas! ma cousine, répondit Léonorine, assurez-vous s'il est mort, et, s'il en est ainsi, je lui tiendrai compagnie avant que le jour n'arrive!...

— Soyez calme, je vous en prie, dit la reine Ménoresse, et laissez-moi faire...

— Tenez donc, répondit Léonorine, voilà la clef que m'a laissée Carmelle...

Ménoresse prit cette clef, entra dans la garde-robe où était la tombe, leva la première lame de

cristal et demanda assez haut s'il y avait quelqu'un dedans.

Esplandian, à qui une heure avait paru plus longue qu'un an, entendant parler la reine, répondit aussitôt :

— Oui, madame...

— Et qui êtes-vous ? dit Ménoresse...

— Madame, répondit-il, je suis l'heureux Esplandian qui me suis enfermé dans cette tombe, prêt à recevoir la vie ou la mort, suivant qu'il plaira à madame Léonorine d'user envers moi de pitié ou de rigueur...

— Etes-vous, dit la reine, Esplandian, fils du bon chevalier de la Verte Epée, qui nous a tant de fois promis par messages de venir nous servir ?...

— Oui, madame, répondit-il, c'est moi qui, pour accomplir ma parole, me suis fait apporter ici comme vous voyez...

— Si vous voulez me promettre, dit la reine, et me jurer de ne pas transgresser ce que je vous ordonnerai, je vous ferai voir et parler à celle que vous désirez tant servir...

— Je vous promets cela et tout ce qu'il vous plaira, répondit Esplandian, pourvu que madame Léonorine le veuille et soit contente...

— Il suffit, dit la reine Ménoresse.

En conséquence, le vaillant fils d'Amadis leva la seconde lame, ouvrit le coffre et en sortit, en faisant une grande révérence à la reine Ménoresse qu'il ne connaissait pas encore.

Elle lui dit aussitôt :

— Sire chevalier, peut-être avez-vous ouï parler de moi quelquefois : je suis la reine Ménoresse qui, pour vous délivrer de la peine, ai ouvert votre prison... Je vous prie cependant de rester ici et de m'y attendre...

En disant ces mots, Ménoresse quitta Esplandian et s'en vint trouver Léonorine qui tremblait comme une feuille.

— Madame, lui dit-elle avec gaîté, quand l'hiver a été dur et long, on dit que l'été en paraît plus beau. Après une grande tristesse survient une grande joie ! Vous avez pleuré Esplandian comme mort; mais je n'ai jamais vu de mort plus beau ni mieux portant que celui qui était enfermé dans cette tombe ! Venez vous assurer si je rêve ou non ! Venez ! venez !...

Quand Léonorine entendit Ménoresse parler ainsi avec joie d'Esplandian, elle eut un tressaillement d'allégresse, et, se levant de son lit sans dire un seul mot à la reine, elle courut droit à la garde-robe à l'entrée de laquelle elle vit celui qu'elle aimait tant.

Esplandian mit aussitôt les genoux en terre pour lui baiser les mains; mais Léonorine ne lui laissa pas le temps de le faire; oubliant alors sa modestie accoutumée, sa gravité, sa pudeur ordinaire même, et ne pouvant plus se commander à elle-même, elle se jeta dans les bras d'Esplandian et l'embrassa avec une extrême ardeur comme si elle le connaissait depuis longtemps...

Je crois certainement que, si la reine Ménoresse ne l'eût retirée et répréhendée doucement sur sa légèreté, ces deux amants enivrés seraient morts de bonheur.

Ce n'étaient pas deux corps, mais bien deux âmes qui se mariaient. Esplandian et Léonorine s'approchaient leurs bouches et se caressaient l'un l'autre jusqu'à l'extrémité des lèvres... Pour un peu ils eussent passé outre, oublieux des lois du monde et fidèles serviteurs de la loi de nature...

Je ne dis pas que la reine eut raison de les séparer comme elle le fit et de les rappeler aux exigences décevantes de la réalité. Si quelqu'un s'avisait, comme elle, d'acuser Léonorine de folie ou d'inconstance, je lui répondrais, qu'elle était très-excusable. Car, bien qu'elle ne connût pas Esplandian, et que la raison semble dire qu'elle aurait dû mieux le connaître avant de lui donner de si grandes marques d'amitié, il faut bien avouer que l'amour l'avait si bien gravé et empreint dans son cœur, qu'elle le voyait depuis un long temps avec les yeux de l'esprit...

C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si elle fit si bon accueil à son ami, cette première fois qu'elle le vit corporellement, attendu la peine et le long tourment qu'elle avait souffert depuis le jour où Carmelle lui en avait apporté les premières nouvelles...

Ces deux amants étant dont emparadisés l'un devant l'autre, se trouvaient tellement heureux que la reine Ménoresse dit à Léonorine :

— Madame, il me semble que vous feriez bien de commander au chevalier de se lever. Vous pourriez le mener dans votre chambre et deviser tendrement avec lui pendant toute la nuit, si vous le trouvez bon...

— Ma grande amie, répondit Léonorine, il nous a fui pendant plus de deux ans ; maintenant je veux le tenir de si près qu'il n'aura pas la possibilité de nous échapper !...

Alors elle prit Esplandian par la main, et voulut le faire lever, mais lui, s'y refusant, dit à Léonorine :

— Madame, Gastilles me manda naguère à Alfarin que vous me portiez quelque mauvais vouloir; je vous supplie de m'en dire la cause... Si j'ai jamais fait une faute, j'ai péché alors par amour pour vous... Si vous croyez cela, j'ai trop présumé, pardonnez-moi et m'en donnez telle punition que bon vous semblera...

— Mon bel ami, répondit Léonorine, votre longue absence m'a causé tant d'ennuis, que je vous prie et commande de ne plus vous éloigner ainsi de moi... Voilà votre punition !...

— Madame, dit Esplandian, j'ai encore un voyage à faire vers mes compagnons, qui pourraient mal penser de moi, pour les avoir laissés là-bas, tandis que je prenais mon plaisir céans... Je vous jure que je ne vous offenserai jamais pour une semblable cause ni pour aucune autre qui puisse survenir.

— Je vous accorde cela, dit-elle, pourvu que vous soyez bientôt revenu. Du reste, je veux que dorénavant vous m'aimiez assez pour que personne autre que moi n'ait puissance sur vous et que vous soyez mon chevalier. Or, maintenant, levez-vous et je vous dirai ce que je désire encore...

Esplandian se leva.

Léonorine, le prenant par la main droite, le

conduisit dans sa chambre, le fit asseoir sur son lit et prit place à coté de lui.

Là, les yeux sur les yeux, les mains dans les mains, ils se racontèrent les peines qu'ils avaient endurées; comment leur amour avait pris naissance; ce qui en avait été la cause... Ils parlèrent ensuite de leur futur mariage, et, en devisant ainsi, ils s'excitèrent tellement l'un l'autre que si la reine Ménoresse n'eût été témoin de l'ardeur qui les dévorait, je ne sais si, en attendant le mariage et ses droits consacrés, ils ne se fussent rien prêté.

Les deux amants passèrent ainsi la nuit, jusqu'au lever de l'aurore.

Ce que voyant, la reine Ménoresse s'approcha de Léonorine et lui dit:

— Madame, les plus courtes folies sont les meilleures... Il est déjà grand jour: l'impératrice pourrait envoyer quelques-unes de ses femmes ou venir elle même pour voir comment vous vous portez... Car, hier soir, très tard, on lui a dit que vous vous trouviez mal. Pour Dieu! donnez congé à ce gentil chevalier dont votre cœur est si affolé et renfermons-le de peur que nous ne soyons surprises...

Ces paroles furent peu agréables à Esplandian qui eût voulu que cette nuit-là s'éternisât. Elles ne le furent pas davantage à Léonorine. Cependant, quoiqu'elle en eût, prévoyant le danger qui pourrait advenir si on les trouvait ensemble, elle dit à son bel amant:

— Mon doux ami, cette nuit bien heureuse vous fera souvenir de la promesse que vous m'avez faite; je désire vous revoir le plus tôt que vous pourrez!

Comme elle achevait ces mots, la reine Ménoresse qui était aux écoutes, entendit quelqu'un monter les degrés de la chambre. Elle en avertit Léonorine. Esplandian se retira très prestement, sans prendre un plus long congé de sa dame, et disparut dans son coffre de cèdre...

Cependant Léonorine ne put s'empêcher de le baiser avant que de l'enfermer...

Comme elle achevait de mettre la lame de cristal sur la tombe, Carmelle frappa à la porte, accompagnée de Gandalin, d'Enil et de ses compagnons.

La reine Ménoresse leur ouvrit aussitôt...

Carmelle, en entrant dans la chambre, dit à Léonorine, en lui souhaitant le bonjour:

— Madame, j'ai commandement de celui qui m'envoie vers vous, de ne pas faire un plus long séjour dans ce pays. Vous plaît-il de me donner congé et de me faire délivrer le coffre que vous m'avez promis?...

— Demoiselle, répondit Léonorine, je vous l'ai promis, et je tiendrai ma promesse, bien que j'aimasse mieux tout garder avec moi que de m'en séparer... Vous pourrez le prendre quand il vous plaira; vous le trouverez à la même place que vous aviez choisie hier.

A ce moment les dames et les demoiselles de la princesse, averties que Léonorine était levée, entrèrent dans sa chambre. Elles empêchèrent Léonorine de parler séparément à Carmelle, comme elle eût bien voulu le faire. Seulement Léonorine lui rendit la clef du coffre qui fut retiré de la tombe. Puis Gandalin, Enil et deux écuyers le prirent avec eux et l'emportèrent, pendant que Léonorine disait à Carmelle:

— Remerciez de ma part, je vous prie, le chevalier qui a eu si bonne souvenance de moi. Et trouvez moyen que, suivant ce qu'il a si souvent mandé à l'empereur et à nous, il vienne nous voir le plus tôt qu'il le pourra...

— Madame, répondit Carmelle, je le ferai de très bon cœur, comme celle qui désire vous obéir...

— N'y manquez donc pas, dit la princesse et sur ce, que Dieu veuille vous conduire!...

Alors Carmelle suivit ceux qui emportaient Esplandian, laissant Léonorine joyeuse et triste. Joyeuse, parce qu'elle avait enfin pu voir celui qu'elle tenait plus cher qu'elle même; triste, à cause de son départ précipité.

Toutefois, l'espérance qu'elle avait de son prompt retour, lui modéra grandement son ennui. Pendant toute cette journée et celles qui suivirent, elle resta toute songeuse, sans qu'on pût soupçonner pourquoi.

— Ah! si Ménoresse n'avait pas été là!... murmurait-elle. Au moins nous nous serions possédés l'un et l'autre, et nous n'aurions pas à cette heure la crainte de n'être jamais l'un à l'autre, malgré l'envie que nous en avons... La vie a tant de périls et de séparations... et l'amour doit avoir tant d'enivrements!... Ah! si la reine Ménoresse n'avait pas été là!... Comme le regard de mon doux ami me transperçait agréablement l'âme!.. Comme j'étais tentée à chaque minute de tomber pâmée entre ses bras!... Sa bouche brûlait la mienne, mais ce feu était plein de charmes, et mon cœur s'y sentait lentement fondre comme neige au soleil... Ah! si Ménoresse n'avait pas été là!...

Carmelle ayant achevé son entreprise ainsi que vous venez de voir, et ne voulant rien oublier de ce qu'on était convenu de faire, envoya, pour éloigner tout soupçon, Gandalin et les autres au navire, et revint trouver l'empereur qui, déjà levé, se promenait sur les galeries.

Aussitôt qu'il la vit entrer, il lui demanda si le présent qu'Esplandian envoyait à sa fille était encore dans le navire.

— Non, Sire, répondit-elle, je l'ai fait porter hier dans la soirée chez madame Léonorine, ainsi que je vous l'avais promis, et je lui ai tout laissé, hormis ce que j'ai eu pour ma part.

— Et quoi? dit l'Empereur.

— Le coffre de cèdre, répondit Carmelle, dans lequel je ferai, s'il plaît à Dieu, inhumer le corps de Matroco, qui repose dans l'ermitage de mon père... Mais comme je dois partir ce matin pour la Montagne Défendue vers celui à qui je suis, je demande qu'il vous plaise de me donner congé.

— Demoiselle, répondit l'empereur, j'ai mandé dernièrement par vous à Esplandian le grand plaisir qu'il me ferait de venir nous voir. Dites-le-lui de nouveau, l'assurant qu'il aura de moi et des miens tout l'honneur possible...

— Sire, dit Carmelle, que Dieu vous donne longue vie!

Et prenant congé de l'empereur, elle retourna au vaisseau où l'attendaient Esplandian et ses compagnons.

CHAPITRE VI

Comment Esplandian fit mettre à la voile, pensant relacher près de la Montagne Défendue, et des aventures qui lui advinrent.

Esplandian étant retourné sur son vaisseau, et Carmelle l'ayant rejoint, résolurent de ne pas faire un plus long séjour dans ce pays, de peur d'être découverts.

Aussi ils commandèrent de lever les ancres, de hisser les voiles et de prendre route vers la Montagne Défendue. Mais la tempête les poussa malgré eux le long de la côte d'Alfarin.

Là, comme le vent s'apaisait et qu'ils rasaient presque la terre, ils aperçurent sur un rocher des gens de pied et de cheval qui combattaient l'un contre l'autre avec grande furie.

Esplandian, étonné, dit à Gandalin et à Enil :

— Puisque nous voilà arrivés en ce lieu, allons voir, je vous prie, quelle est la raison qui leur met les armes à la main, et aidons ceux pour qui sera le bon droit !...

— Allons, répondirent les deux chevaliers.

Ils descendirent aussitôt à terre et, montant sur leurs destriers, ils commandèrent à leurs mariniers de les attendre ; puis ils coururent à bride abattue là où se faisait le combat.

En approchant de plus près, ils reconnurent leurs compagnons aux croix blanches qu'ils portaient.

Comme ils étaient en danger et enfermés de tous les côtés par un grand nombre de Turcs, Esplandian piqua son cheval, et, franchissant les rochers et les cailloux, il se lança dans la mêlée.

Grandalin et Enil le secondèrent si bien, qu'avec l'aide des premiers assaillis, malgré la résistance des autres, il les enfermèrent et leur passèrent sur le ventre.

Ceux qui avaient été secourus ne savaient que penser, ni à quoi attribuer l'arrivée de ces trois nouveaux chevaliers ; mais quand ils les eurent connus, ils louèrent grandement le Seigneur du bien qu'il leur avait fait.

Esplandian leur demanda comment ils en étaient venus là.

— Seigneur, répondit Elian-le-Délibéré, mes compagnons et moi avons tant importuné Belleris de nous mener à la guerre, que nous sommes sortis cette nuit, sous sa garde, de la ville d'Alfarin pour surprendre celle de Galatie qui est sur le rivage de cette mer, assez près d'ici. Nous nous y sommes en effet longuement tenus en embuscade ; mais, à la fin, craignant d'être découverts, nous voulions nous retirer au petit pas : malheureusement nous avons été si bien cernés que, sans la grâce de Dieu et votre secours, nous étions impitoyablement battus.

— Par la foi que je dois à la chevalerie, dit Esplandian, si vous aviez su dans quel pays d'infidèles nous sommes, et combien la perte d'un seul d'entre nous est irréparable, vous n'auriez pas voulu tant hasarder notre salut. Mais ce qui est fait est fait ! Et afin qu'il ne nous survienne rien de désagréable, retournons sur mon navire qui nous attend là-bas.

— Seigneur Esplandian, répondit Belleris, l'occasion est bonne et a tort celui qui la refuse quand elle se présente... La défaite des Turcs est telle, qu'il n'est pas, je pense, resté un seul homme en la ville. Par ainsi, je suis d'avis que nous en reprenions le chemin, le plus secrètement possible. Puis, si nous en trouvons le moyen, nous donnerons à travers les portes, et y pénétrerons sans aucune résistance. Néanmoins, envoyez au navire un de vos écuyers pour dire à vos gens qu'ils tirent droit à Alfarin, ou qu'ils ne bougent pas de là sans avoir de nos nouvelles.

L'avis fut trouvé bon et on l'accepta.

Alors Belleris marcha devant ; Esplandian et les autres le suivirent le long du chemin, d'où ils aperçurent d'assez loin un personnage assis sur un roc pointu.

Ce fantôme était d'une laideur repoussante.

Ils galopèrent tous vers lui pour savoir ce que c'était et ils virent une femme si vieille, si caduque et si ridée, que ses deux mamelles lui descendaient jusqu'au nombril. Son vêtement était composé d'une grande peau d'ours, sur laquelle pendaient ses cheveux longs, blancs et hérissés comme des crins.

Cette femme vivait dans les rochers depuis six fois vingt ans passés, exposée aux tempêtes, à la pluie et au vent. Aussi à voir son corps nu, on eût dit que c'était l'écorce de quelque orme ou de quelque vieux chêne.

Tous les chevaliers se mirent à rire, et ils demandèrent à Belleris s'il n'avait jamais entendu parler d'elle ?

— Oui, certes, répondit-il, car elle est si proche parente du roi Armato, qu'elle est sœur germaine de son bisaïeul... Et bien que, pendant sa jeunesse, elle ait été douée d'une beauté parfaite, *elle ne* voulut jamais se marier, quelques prières qui lui fussent faites par ses parents à ce sujet. Elle s'est tellement adonnée à la magie et aux sciences surnaturelles qu'il n'y en a pas une seconde comme elle dans son art. Elle a prédit depuis longtemps que l'on verrait avant sa mort ce grand royaume de Turquie passer sous le joug des étrangers ; c'est pourquoi elle a fait creuser ce roc, et bâtir au dessous une ou deux chambres voûtées, où elle se tient ordinairement, accoutrée comme vous la voyez... D'après ce que l'on dit partout, elle passe l'âge de neuf fois vingt ans, et approche de sa deux centième année. Pour que vous la connaissiez mieux, je vous dirai que c'est elle qui a fait mettre, à la Fontaine Aventureuse, les piliers dorés et les tablettes que vous avez pu voir, seigneur Esplandian, quand vous avez trouvé la belle Héliaxe et défait les chevaliers qui la gardaient...

— Vraiment? dit Esplandian; mais je voudrais bien savoir à quoi elle passe le temps pour demeurer ainsi solitaire?...

— Seigneur, répondit Belleris, aucun homme vivant n'a encore pu le savoir. Toutefois, on tient pour certain qu'elle a porté dans cette caverne un grand nombre de livres qu'elle prend un certain plaisir à lire.

— Je m'étonne, répondit Esplandian, que personne n'ait pénétré là dedans.

— Il y en a eu, répondit Belleris, mais ils ont été si peu heureux dans leur entreprise, qu'ils sont morts au sortir de la caverne.

— Parlons-lui, dit Esplandian, peut-être nous dira-t-elle quelque chose.

Ils s'approchèrent de plus près; mais la vieille se leva aussitôt du lieu où elle était assise, et s'enfuit vers son trou, à l'entrée duquel elle s'arrêta pour dire à Esplandian :

— Chevalier! plus de cent ans avant que tu ne fusses né, j'avais prédit la destruction de ce pays par toi et par les tiens!... C'est pourquoi j'ai préféré traîner cette vie âpre et misérable que de tomber captive dans tes mains!

Ces mots dits, la vieille prophétesse s'enfonça dans son trou et disparut sans qu'on pût savoir ce qu'elle devint.

Ce qui fit rire les chevaliers.

Mais sans s'amuser plus longtemps de ce qu'ils venaient d'entendre, ils suivirent leur chemin sur lequel ils aperçurent bientôt venir vers eux, d'assez loin, soixante ou quatre-vingts chevaliers prêts à combattre.

Se doutant que ce pouvait bien être de nouveaux ennemis, ils se mirent en embuscade et envoyèrent en avant Enil et Belleris pour savoir ce qu'il en était.

Ces derniers se mirent à couvert sous une touffe de jeunes arbres qui se trouvaient là et attendirent.

Un homme de la troupe portait un drapeau de taffetas rouge, sur lequel était brodée une grande croix blanche... Enil et Belleris n'eurent pas de peine à reconnaître Frandalo qui marchait à la tête de ses gens; ils revinrent en prévenir leurs compagnons qui, transportés de joie, s'empressèrent à aller à leur rencontre.

Comme les deux troupes arrivaient en vue l'une de l'autre, Frandalo, pensant être surpris, commanda à ses gens de se tenir serrés et, pour mieux les attirer au combat, il leur en envoya deux ou trois des mieux montés pour les escarmoucher. Ceux-ci reconnurent à leurs croix blanches Belleris et leurs compagnons qu'ils venaient chercher.

Ce qu'ayant vu Frandalo, il piqua son cheval et accourut, tout heureux de revoir Esplandian, qu'il embrassa affectueusement et auquel il raconta ses aventures.

CHAPITRE VII

Comment Frandalo et la troupe des chevaliers chrétiens prirent d'emblée la ville de Galatie, et de la dépêche de Gandalin vers l'empereur de Constantinople, pour en avoir secours.

Lorsque ces chevaliers chrétiens furent assemblés, Esplandian demanda à Frandalo pourquoi il s'était mis en campagne avec une si forte compagnie.

— Seigneur, dit-il, j'ai été averti ce matin que Belleris, mon neveu, était sorti la nuit passée avec d'autres chevaliers pour courir sur nos ennemis; craignant qu'ils ne tombassent dans une embuscade ou qu'ils n'eussent affaire à plus nombreux qu'eux, je l'ai aussitôt fait savoir au seigneur Norandel, votre oncle, par l'avis et le commandement duquel j'ai pris le chemin que vous voyez. Toutefois, puisque, pas plus que vous, nous n'avons rien trouvé à combattre, nous retournons vers Alfarin... Mais vous, chevalier, par quelle aventure vous trouvez-vous ici?

— Nous pensions, répondit Esplandian, nous pensions, Gandalin, Enil et moi, faire voile vers la Montagne Défendue. Le vent a poussé malgré nous notre navire sur cette côte, où nous avons pu voir à l'œil nu Belleris et ses compagnons aux prises avec un grand nombre d'ennemis qu'ils avaient repoussés contre ces rochers. Nous sommes descendus à terre et avons pénétré si avant dans la mêlée, que la victoire est restée entre nos mains... Maintenant, d'après l'avis de votre neveu, nous allions à Galatie qui, d'après ce qu'il dit et ce que nous avons déjà fait, se rendra sans résistance.

— Certainement, répondit Frandalo, cela pourrait bien arriver, et puisque la fortune aide les audacieux, passons outre et suivez-moi!... Je connais un chemin par lequel je vous conduirai sans être découverts.

— Allons donc, dit Esplandian.

Alors ils suivirent tous Frandalo, marchant à petit pas, et arrivèrent au haut d'un tertre, à un petit mille de Galatie, d'où ils purent voir à leur aise ceux qui y entraient ou qui en sortaient.

Ils remarquèrent une multitude de gens, tant à pied qu'à cheval, qui, avertis de la défaite essuyée par leurs compagnons, allaient à leur secours, pensant encore trouver les chrétiens sur le lieu du combat; mais ils leur tournaient le dos.

Ce que voyant, deux chevaliers éclaireurs coururent à bride abattue pour en avertir Frandalo et sa troupe. Celui-ci, joyeux de cette bonne nouvelle, vint au grand galop et, suivi de ses gens, il attaqua rudement les postes, tua ceux qui les gar-

daient, et se rendit maître de la place, dans laquelle il ne trouva que des gens impotents ou débiles.

Ce fait accompli, ils levèrent les ponts et se tinrent aux aguets pour voir ce que feraient leurs ennemis lorsqu'ils apprendraient cette nouvelle...

. Ils ne tardèrent pas à l'apprendre, car un paysan se jeta du haut des murailles et courut les en avertir.

Il est aisé à penser s'ils furent douloureusement surpris de cette nouvelle; car, outre la perte de leurs biens, ils avaient encore à déplorer celle de leurs femmes et de leurs petits enfants, qu'ils pensaient déjà voir esclaves dans un pays étranger.

Cependant un des chevaliers, homme d'un grand courage, honteux de cette désolation générale, sut tellement les animer et leur donner du cœur, qu'ils résolurent de mourir ou de reprendre ce qui leur avait été enlevé.

Sur ce ils rebroussèrent chemin, se jetèrent sur la ville et l'attaquèrent à leur tour si rudement, qu'une grande partie d'entre eux y laissa la vie, ou fut repoussée et chassée dans le plus grand désordre.

Frandalo, Esplandian, Enil, Gandalin, Elian, Tiron et dix autres des principaux augmentèrent si fort la terreur des Galatiens, qu'ils en tuèrent à eux seuls un très grand nombre.

De même qu'un chat enfermé et poursuivi essaie, avant de se mettre en défense, de fuir par tous les moyens possibles la fureur de l'homme, puis, se trouvant privé de cachette pour s'y réfugier, devient alors si furieux qu'il attaque celui qu'il fuyait auparavant et le blesse grièvement; ainsi ce pauvre peuple, ayant devant les yeux la mort qui le menaçait, poursuivi à outrance par les dix chevaliers chrétiens, et désespérant de toute miséricorde, eut recours aux armes et, voulant venger le sang répandu, retourna à la charge avec un si grand courage, que Frandalo fut renversé. Quant à Esplandian et aux autres, ils furent cernés et si maltraités que, sans le secours de leurs compagnons, ils eussent pu expier leur victoire.

La nuit survint et les sépara.

Les chrétiens se retirèrent dans la ville, et les autres prirent le chemin de Tésifante, vers le prince Alforax, qui, averti de leur infortune, leur dit pour toute consolation :

— Mes amis, je suis désolé de votre perte, que je vengerai avec tant d'éclat qu'il en sera mémoire à jamais!... J'espère, non-seulement chasser les larrons qui sont entrés dans nos pays, mais encore aller moi-même, en personne, piller, raser et détruire la ville de Constantinople, son méchant empereur et l'empire des chrétiens!... Sachez que pour réaliser ce projet, j'ai envoyé depuis longtemps mes ambassadeurs auprès de mes amis et alliés... Tous m'ont promis d'y employer leurs forces, et déjà ils sont réunis à Ténédos, où nous devons tous nous rassembler... En attendant que je trouve le moyen de faire mieux, je vais donner ordre qu'on vous distribue quelque argent, pour vous entretenir...

Les citoyens de Galatie remercièrent très humblement Alforax et restèrent à Tésifante, pleurant chaque jour leurs malheurs.

De leur côté Esplandian, Frandalo et les autres, qui étaient maîtres de la place, considérant qu'il leur serait impossible de garder tant de pays avec si peu de gens, résolurent d'envoyer Gandalin à Constantinople, vers l'empereur, pour lui annoncer qu'ils venaient d'affaiblir de nouveau Alforax, en lui enlevant Galatie, qui était l'un des meilleurs ports du Levant A cette cause, Gandalin demanderait à l'empereur d'envoyer Gastilles, ou autre, avec quelques secours; faute de quoi, ils se voyaient contraints d'abandonner cette nouvelle conquête, ou Alfarin, vu le peu de monde qu'ils avaient pour garder ces deux villes et les continuelles alarmes que leur suscitaient les ennemis. Enfin, pour que l'empereur fût plus porté à exaucer leur demande, ils lui envoyèrent une grande partie des bijoux pris dans le pillage de Galatie.

Or, comme ils n'avaient à leur disposition ni bateau ni barque, il leur fallut avoir recours au navire d'Esplandian, qui par bonheur était à l'ancre dans le port, attendant.

Sergil eut ordre d'aller quérir son maître. Gandalin arrivé, Esplandian le tira à part et lui dit :

— Gandalin, mon ami, vous avez été pendant toute votre vie fidèle à mon père, ce qui me fournit l'occasion de me confier à vous plus qu'à tout autre. Vous verrez madame Léonorine, à laquelle vous présenterez mes très humbles recommandations à ses bonnes grâces, l'assurant que je ne manquerai pas, bientôt, d'accomplir ce que je lui ai promis. Vous lui présenterez aussi les deux belles esclaves que j'ai prises; je les lui envoie pour la servir, et afin que leur présence lui donne quelquefois souvenance de moi, son troisième esclave, et le plus soumis; et, comme je sais que vous n'êtes pas novice en ces sortes de messages, je vous prie de vouloir bien vous employer efficacement pour mener mes espérances à bonne réalisation...

— Chevalier, répondit Gandalin, je prie Dieu qu'il me seconde; je réussirai à vous faire service!

— Allez, mon ami, allez! Et revenez-nous vitement!... répliqua Esplandian en l'embrassant.

Gandalin, sans plus tarder, monta sur son navire, où étaient embarquées les deux esclaves qu'Esplandian envoyait à Léonorine, et donna l'ordre qu'on levât l'ancre. Les voiles s'enflèrent et la nauf partit!...

CHAPITRE VIII

Comment Gandalin s'en alla vers l'empereur, à Constantinople, pour lui demander renfort, et comment il sut entretenir en secret la belle princesse Léonorine.

Le vent était si bon, que, peu de jours après son départ de Galatie, le brave Gandalin arrivait à Constantinople.

Une fois débarqué, il chargea deux esclaves des



présents qu'il avait à offrir à l'empereur, puis il se dirigea vers le palais où son arrivée était déjà annoncée.

— Où avez-vous laissé le bon chevalier Esplandian? lui demanda l'empereur en le reconnaissant et en l'embrassant. Ne le verrons-nous pas bientôt céans?...

— Sire, répondit Gandalin, le seigneur Esplandian se recommande à votre bonne grâce. Il m'a chargé de vous avertir que, depuis quinze jours, lui, Frandalo, et quelques-uns des nôtres sont entrés dans la ville de Galatie.

— Galatie? dit l'empereur, étonné.

— La ville de Galatie, oui, Sire!

— Par la foi que je dois à Dieu, voilà une bonne affaire! répondit l'empereur. Très bonne affaire, en vérité!... D'après ce que l'on m'a assuré autrefois, Galatie a été et est encore une des plus grandes et des plus importantes villes de la Turquie.

— La plus grande et la plus importante, en effet, répliqua Gandalin.

— A cause de cela, reprit l'empereur, je ne sais vraiment pas si le bon chevalier Esplandian pourra la garder... Il ne suffit pas de conquérir, il faut encore conserver!

— Oui bien, Sire, dit Gandalin, Esplandian et ses compagnons pourront conserver Galatie, pourvu que votre bon plaisir soit de leur envoyer quelques secours; autrement ils seraient contraints de l'abandonner à la longue, pour garder Alfarin, ou de laisser Alfarin pour garder Galatie; ce qui serait une honte pour eux, un grand dommage pour vous et toute la chrétienté.

— Y ont-ils pris de grands butins? demanda l'empereur, ont-ils perdu beaucoup de gens?

— Sire, répondit Gandalin, tous les ennemis ont été tués.

Il lui raconta alors comment tout était arrivé; puis, faisant ouvrir les caisses qui renfermaient les présents, il lui montra, entre autres, l'effigie en bronze de Nabuchodonosor, roi des Assyriens, celle du grand Alexandre, et, ce qu'il estima le plus, ce fut le vrai portrait d'Hector-le-Troyen, armé comme lorsqu'il combattait contre les Grecs.

L'empereur eut raison d'en faire un aussi grand cas, car Agamemnon s'en contenta comme le plus précieux butin qu'il eût du sac de Troie. Ce portrait avait été sculpté par un excellent artiste, sur la principale porte d'Ilion. Plusieurs siècles après, elle était tombée entre les mains des rois de Turquie qui avaient voulu la placer sur la grande place de Galatie, sur un support de marbre vert. C'est ce que raconta Gandalin à l'empereur, qui en fut très aise.

— Je ne serais pas plus heureux de la prise de Tésifante, dit-il, que je le suis de ce beau présent! Je remercie grandement les chevaliers qui me l'envoient...

— Sire, répondit Gandalin, aussi ont-ils pensé qu'il vous serait plus agréable que les vases d'or que renferme cette caisse.

Il la fit ouvrir, et, faisant approcher les deux esclaves d'Esplandian, il les présenta à la princesse Léonorine, en lui disant :

— Madame, le bon chevalier Esplandian, ne sachant vous faire offre de chose plus grande que ces deux belles filles, vous les envoie comme esclaves, afin que tout le monde sache que, de même que vous êtes la plus belle fille en perfection, de même il n'y a personne qui soit plus digne de commander aux autres que vous : faites-lui donc la grâce de les accepter; il sera très-heureux de cette faveur...

Léonorine, qui savait déguiser ses affections, répondit :

— Sire chevalier, il faut que vous me croyiez bien légère pour me parler ainsi! Si Esplandian m'aimait comme vous le dites, il y a longtemps qu'il serait ici. Qu'il vienne voir l'empereur, puis je croirai ce que vous me dites...

L'empereur prit grand plaisir à entendre parler sa fille aussi franchement, et il lui dit :

— Ma mignonne, que va penser Gandalin de vous voir si peu gracieuse envers celui qui vous aime tant? Je vous prie, ma belle mignonne, de modérer un peu vos propos. Prenez ce qu'Esplandian vous envoie; car si vous le refusez, il aura grande occasion d'être mécontent... Cependant vous voyez que, pour l'amour de vous, il fait tant de prouesses que jamais le chevalier de la Verte Epée ne l'égala!...

— Sire, répondit Léonorine, il égale son père en prouesses, mais non en galanterie...

— Madame, répondit Gandalin, si vous le connaissiez comme moi, vous le loueriez de ce dont vous le blâmez le plus. En effet, s'il a tant attendu de venir vous voir, c'est qu'il a pensé qu'il n'avait pas assez mérité cet insigne honneur, bien qu'il passe aujourd'hui pour le premier chevalier de la chrétienté... Toutefois, puisque vous l'accusez de froideur, je vous réponds sur mon honneur qu'il viendra vous retrouver dès que je serai de retour, pour vous obéir en tout ce qu'il vous plaira lui commander.

— Gandalin, répondit la princesse, ne pensez pas que j'éprouve le moindre plaisir ou déplaisir de sa présence ou de son absence. Je l'estime parce que l'empereur mon père l'a pris en affection à cause du roi Amadis son père. Néanmoins, puisqu'il plait à mon seigneur, je prendrai le présent qu'il me fait, sous la condition expresse que vous me promettrez de le faire venir chez nous aussitôt que vous serez arrivé à Galatie...

Certes, Léonorine jouait merveilleusement son rôle; car, personne ne se fût douté de leur mutuel amour devant la reine Ménoresse, et Gandalin lui-même, qui avait porté Esplandian dans la garde-robe de Léonorine, ne savait plus à quoi s'en tenir.

L'empereur lui demanda quel séjour il pensait faire à Constantinople.

— Sire, répondit Gandalin, le plus court que je pourrai : car il me serait mal séant de demeurer dans le repos, tandis que mes compagnons sont à travailler. C'est pourquoi je vous supplie de vouloir bien me donner congé le plus tôt possible.

— Gandalin, dit l'empereur, je manderai aujourd'hui mon amiral, et je ferai lever une armée en telle diligence que, d'ici à cinq ou six jours, vous pourrez vous embarquer ensemble...

En disant ces mots, il sortit de sa chambre, et il alla se promener dans le jardin où ses dames le suivirent.



Alors Gandalin, voyant Léonorine toute pensive, se promener seule le long d'une allée plantée de myrtes, il s'approcha d'elle et lui dit :

— Madame, monseigneur Esplandian m'a commandé de vous faire entendre que, depuis le jour qu'il vous laissa et qu'il reçut tant de faveurs de vous, son cœur, qui vous appartient entièrement, l'a si peu éloigné de vous, qu'il a pensé mourir mille fois du regret de votre absence... J'ai connu beaucoup d'hommes passionnés d'amour ; mais je crois qu'il n'en fut jamais de semblable au sien, ni de plus mystérieux que son secret. Il est impossible, vu ce qu'il endure et le peu de consolations qu'il reçoit, qu'il ne meure pas bientôt : ce qui serait un grand malheur pour la chrétienté, à cause de sa valeur qui finira par le rendre le premier chevalier du monde. Comme j'ai toujours été serviteur du père, et que je connais le naturel du fils, je vois mieux que personne le danger pressant dans lequel il se trouve, si vous n'avez pitié de lui... Je me suis enhardi à vous dire ses doulours parce que son seul désir est de demeurer avec vous... Toutefois, voyant les dangers auxquels ses compagnons sont continuellement exposés jour et nuit, il ne sait comment il pourra honnêtement les laisser... C'est pourquoi je vous prie d'imputer son absence à la fatalité et non à sa faute ; il ne vit que pour vous plaire et pour vous obéir !...

Gandalin était si triste en parlant ainsi, que Léonorine se sentit émue jusqu'aux larmes.

— Gandalin, mon ami, répondit-elle, je ne sais plus que faire pour lui... N'ai-je donc pas assez fait déjà?... Pourquoi me dites-vous que je cherche à le faire mourir? Si je le savais seulement malade, je ne me sens ni assez forte ni assez courageuse pour conserver la vie, tellement j'en aurais le désespoir!... Par ainsi, jugez de mon indifférence pour lui!... Apprenez, Gandalin, que je ne veux appartenir qu'à lui, et ne trouvez plus étrange désormais, si devant l'empereur ou en public, je tiens des discours si peu à son avantage et si en désaccord avec mes propres sentiments... Pour rien au monde je ne voudrais qu'on connût une seule étincelle de la flamme dont mon cœur brûle pour lui jour et nuit !...

— Madame, dit Gandalin, je suis sûr qu'il aura un plaisir extrême d'entendre ces bonnes paroles, et qu'il laissera tout au monde pour venir vous voir à la cour.

— Oui, je l'en prie, répondit Léonorine; qu'il fasse à ce sujet tout ce qui sera en son pouvoir!..

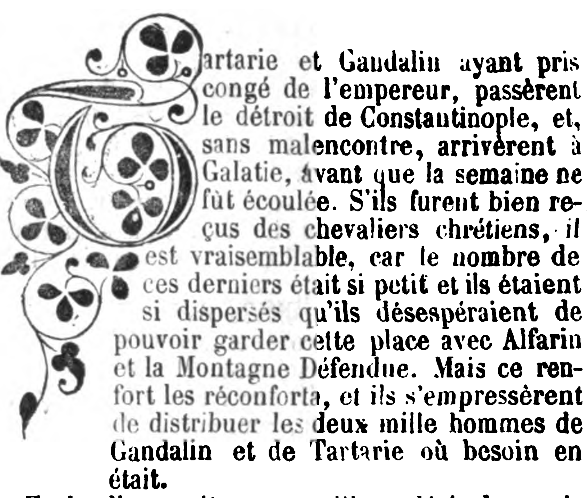
Pendant cet entretien, l'amiral arriva avec son amiral Tartarie, ainsi nommé de la nation dans laquelle il prit naissance. Tartarie était issu d'une pauvre famille, mais il était en grande autorité à cause de son bon sens et de son courage ; de sorte qu'il commandait dans toutes les mers de l'empire.

L'empereur l'entretint fort au long de ce que lui avait dit Gandalin au sujet du secours à envoyer à Galatie; il lui commanda d'armer en toute hâte trente galères et de lever deux mille hommes, choisis parmi les meilleurs guerriers qu'il pourrait trouver, pour les amener avec lui.

Tartarie, obéissant au vouloir de l'empereur, exécuta ses ordres, de telle sorte que, six jours après, il fut prêt à faire voile avec tout son nombreux équipage.

CHAPITRE IX

Comment Urgande-la-Déconnue arriva à Galatie, et comment elle fit retrouver le roi de Dace blessé, avec Esplandian et ses compagnons.



Tartarie et Gandalin ayant pris congé de l'empereur, passèrent le détroit de Constantinople, et, sans malencontre, arrivèrent à Galatie, avant que la semaine ne fût écoulée. S'ils furent bien reçus des chevaliers chrétiens, il est vraisemblable, car le nombre de ces derniers était si petit et ils étaient si dispersés qu'ils désespéraient de pouvoir garder cette place avec Alfarin et la Montagne Défendue. Mais ce renfort les réconforta, et ils s'empressèrent de distribuer les deux mille hommes de Gandalin et de Tartarie où besoin en était.

Esplandian avait un merveilleux désir de savoir de Gandalin s'il avait parlé à Léonorine et comment elle se portait, et, aussitôt qu'il en trouva l'occasion, il le retira avec lui dans sa chambre, pour deviser seuls à seuls.

Gandalin lui raconta fidèlement tous les propos qu'il avait eus avec Léonorine, devant l'empereur ou seul avec elle dans le jardin.

— Sur ma foi, seigneur, ajouta-t-il, il me semble que vous lui faites tort, vu le moyen que vous avez de lui satisfaire et à vous pareillement... Quelque chose que vous puissiez mettre en avant pour votre excuse, vous n'êtes pas tellement pressé que vous ne puissiez trouver le temps d'aller faire un tour vers elle, ce dont elle vous supplie.

— Je le ferai, répondit Esplandian, mais il faut aviser comment?...

— Pensez-y, dit Gandalin, et me laissez aller coucher, car jamais je n'eus aussi grande envie de dormir que ce soir...

— Allez, mon cher Gandalin, et soyez ici demain de bon matin.

Gandalin s'en alla et Esplandian demeura, tout pensif, ne sachant vraiment quel moyen honnête employer pour laisser ses compagnons en telle nécessité.

Toutefois, Dieu y pourvut; car, cette nuit-là même, une heure avant le jour, comme Esplandian commençait à sommeiller, on entendit le son le plus mélodieux du monde, lequel venait du navire de la Grande-Serpente qu'il avait laissé à la Montagne Défendue et qu'il ne soupçonnait pas si proche. Cette mélodie continua une demi-heure encore; puis on entendit un tel bruit de trompet-

tes et de clairons, mêlé à une telle résonnance de fifres et de tambours, que les soldats du guet soupçonnèrent que l'armée de mer de leurs ennemis pouvait bien être arrivée là pour les surprendre. A cette cause ils semèrent l'alarme dans la ville, et coururent tous aux murailles pour essayer de distinguer dans les ténèbres d'où pouvaient venir ces bruits étranges.

Ce ne fut qu'une demi-heure après, c'est-à-dire au jour, qu'ils aperçurent le grand navire d'Urgande équipé de baudriers et de banderolles. Esplandian, réjoui, dévala au port, avec quelques-uns de ses compagnons, Talanque et Maneli entr'autres, et monta aussitôt sur un vaisseau pour s'assurer de qui était dans celui de la fée Urgande. Ils l'aperçurent elle-même, qui les attendait sur le tillac.

— Mes amis, leur cria-t-elle d'assez loin en leur tendant les bras, soyez les bienvenus et montez sur ce navire afin que je vous embrasse.

Lors Esplandian s'avança et entra le premier de tous sur la Grande-Serpente. Comme il saluait Urgande-la-Déconnue, elle se prosterna jusqu'à terre pour lui baiser le pied, ce dont il fut tout honteux.

— Madame, lui dit-il en la relevant, je n'eusse jamais pensé que vous pussiez prendre plaisir à vous moquer de moi, car je m'estimerai toute ma vie votre très humble obligé. Pour Dieu! si je vous ai offensée, châtiez-moi une autre fois d'une autre manière.

— Bienheureux chevalier, répondit-elle, l'aide que j'attends de vous, d'ici à peu de jours, m'a dicté ce que j'avais à faire; aussi prenez-le en bonne part, je vous prie!...

En disant ces mots elle l'embrassa, ainsi que Talanque, Maneli et les autres chevaliers, qui tous lui firent un excellent accueil, la suppliant humblement de leur faire connaître l'occasion de son arrivée si inattendue.

— Mes amis, dit Urgande, vous le saurez un autre jour, lorsque j'en aurai le loisir. En attendant, je vous avise qu'il est nécessaire d'aller incontinent à Constantinople, où vous entrerez armés et vêtus de la même parure que je vous apporte; il vous serait très préjudiciable à tous de différer ce voyage jusqu'à une prochaine saison. C'est pourquoi je vous engage à le faire dès les premiers jours de la semaine prochaine, et je vous assure que l'empereur vous recevra avec un bonheur extrême, et le plaisir que vous aurez avec lui durera jusqu'à ce que la roue mobile de la fortune, faisant son tour, vous amènera une suite incroyable de souffrances, de travaux et d'ennuis. Et, pour vous prouver que tout ce que je vous prédis est véritable, je vous préviens que je dois moi-même tomber dans le plus grand danger que j'aie jamais couru de ma vie. Le mal est que, selon les destinées, je ne puis donner aucun ordre pour éviter ce malheur qui me poursuit, bien qu'il soit sur le point de m'arriver...

— Madame, dit Esplandian, pour ce qui doit vous survenir, tenez-vous tranquille, car nous mourrons tous avant que le mal ne s'accomplisse!

— Mon enfant, répondit Urgande, il faut que les destinées des personnes aient leurs cours... Mais changeons de conversation, je vous prie, car cette pensée me plonge trop dans la mélancolie.

— Madame, dit Maneli, ne vous plait-il pas de descendre dans la ville?...

— Oui, répondit-elle, et je voudrais aussi que l'on me fit venir Norandel qui est demeuré, comme je sais, à Alfarin; et quand vous serez tous présents, je jouirai d'un grand bonheur, car je vous amène en ce vaisseau le roi de Dace, blessé dans un combat qu'il a soutenu contre Garlante, seigneur de l'île de Calafre, qui voulait lui ôter par force deux demoiselles. Et bien que Garlante soit estimé un chevalier preux et hardi, le roi de Dace l'a tellement ramené à la raison, qu'il lui eût coupé la tête sans le pardon qu'il lui a demandé et qui lui a été accordé, à condition que jamais de sa vie il ne ferait tort ni injure à aucun chevalier. Garlante le lui a juré et promis en ma présence, car j'arrivai là par hasard et j'entendis leurs discours. Le roi de Dace était en danger de sa personne: je ne voulus point l'abandonner et le fis entrer dans la meilleure chambre de mon vaisseau, où il est à cette heure presque guéri de ses nombreuses plaies.

— Dieu! quelles bonnes nouvelles! s'écria Esplandian; sur ma foi, je craignais vivement de ne plus le revoir, et pour Dieu, madame, permettez que je le voie!...

Urgande les conduisit à l'endroit où le roi de Dace était couché. Lorsqu'ils s'entrevirent, Esplandian ne put se contenir de larmoyer, tant était grand son bonheur. Toutefois, ils n'eurent pas ensemble pour le moment un long entretien; Urgande craignant qu'une trop vive émotion ne fût fatale au roi de Dace, qui était encore faible, ne voulut point le permettre.

C'était prudemment agir. En conséquence, elle pria Eplandian et ses compagnons de sortir avec elle, ce qu'ils firent incontinent. Peu après, montant sur la frégate qui les avait amenés, ils retournèrent au port de Galatie et conduisirent Urgande dans la plus belle maison de la ville, en lui rendant les honneurs réservés d'ordinaire aux reines Brisène et Oriane.

CHAPITRE X

Comment Urgande-la-Déconnue, en se promenant avec ses chevaliers, rencontra Mélye l'enchanteresse, et de la tromperie que lui fit cette dernière.



Deux jours après, Esplandian, touché de compassion à la vue d'un grand nombre de femmes et de petits enfants qui étaient venus le trouver le jour de la prise de la ville, jugea meilleur de leur donner la liberté plûtot que de les garder, ce qui aurait occasionné de fortes dépenses.

— Les charger de fer et les réduire en servitude ne serait pas bien, dit-il à ses compagnons; Notre



Seigneur Jésus-Christ en serait mécontent. Par ainsi, pour qui voudra me croire, je suis d'avis qu'usant envers eux de miséricorde on les envoie tous à Tésifante pour être présentés de notre part à la princesse Héliaxe, qui nous en saura très bon gré; ce qui du reste nous déchargera d'autant...

Tous les chevaliers adoptèrent cette opinion, et Carmélle fut chargée de la délicatte mission d'accompagner les prisonniers auprès de la princesse Héliaxe.

Certes, bien dur eût été le cœur de celui qui n'eût pas été ému à la vue de ce peuple nombreux, de cette multitude de femmes et d'enfants qui pleuraient amèrement de se voir ainsi bannis de leur propre patrie!...

Mais laissons-les aller, et revenons au danger dans lequel se trouva le lendemain Urgande-la-Déconnue.

Elle avait été si bien reçue par les chevaliers, qu'elle prenait un singulier plaisir à leur ouïr raconter leurs exploits et leurs aventures dans le pays de Turquie depuis la prise d'Alfarin. Et en conversant ensemble sur ce dont ils se souvenaient d'avantage, Esplandian se rappela la vielle sorcière qu'ils avaient rencontrée sur les rochers où elle faisait sa résidence, ce qui le fit sourire.

Urgande surprit son rire et lui en demanda la cause.

— Madame, répondit Esplandian, je pensais à la beauté d'une jeune pucelle que mes compagnons et moi nous avons rencontrée il y a peu de temps, assez près d'ici... Pour vous la depeindre au naturel, je puis vous affirmer, à ce que dit Belleris, qu'il y a quelques huit ou neuf fois vingt ans qu'elle sait parler... Elle a une peau si fraiche et si rosée que je ne saurais mieux la comparer qu'à l'écorce d'un de ces grands ormes qui prêtent communément leur abri et leur ombrage aux carrefours des villages de la Grande-Bretagne... Au reste, ses cheveux sont blancs comme neige, et si mal peignés, qu'ils semblent collés ensemble. En outre, ils tombent en corde raide sur une peau d'ours qui lui sert d'unique vêtement.

Urgande avait entendu plusieurs fois parler de cette vieille folle, et elle désirait vivement la voir à cause de sa renommée. C'est pourquoi elle dit à Esplandian :

— En bonne foi, je la connais mieux que vous ne pensez, et je sais qu'elle a été pendant sa jeunesse l'une des plus belles créatures de son temps... Elle est fille, sœur et tante de roi, et se nomme Mélye... Elle a tellement voulu apprendre et se fortifier dans l'art de la nécromancie, que son mépris pour le monde augmenta de jour en jour; elle s'est réfugiée dans le fond d'une roche sous laquelle elle a fait construire une caverne où elle jouit de la plus profonde solitude... Je vous jure sur ma foi qu'il y a vingt ans et plus que j'ai le désir de la voir; mais des affaires me concernant ne m'ont pas encore permis de mettre mon désir à exécution.

— Madame, répondit Esplandian, puisque vous en êtes si près, accomplissez le maintenant; nous vous y conduirons tous et nous vous servirons d'escorte...

— Je vous en prie, dit-elle, nous irons aussitôt que nous aurons dîné.

Les tables ayant été levées, chacun, curieux de voir chose si étrange, se tint prêt pour accompagner Urgande.

Esplandian toutefois en choisit seulement un certain nombre qui, accompagnés d'Urgande, sortirent de Galatie bien armés et bien montés. Belleris les conduisait.

Comme ils approchaient de la caverne où habitait Mélye, ils l'aperçurent assise les jambes croisées sur la pointe d'un rocher.

Urgande pria les chevaliers de s'arrêter afin qu'elle pût parler à Mélye en particulier. Puis, piquant son cheval, elle s'approcha d'elle et lui dit :

— Madame, je vous prie de ne pas trouver mauvais si je viens vous visiter et vous offrir mes services.

— Qui êtes vous? demanda Mélye.

— Je suis Urgande-la-Déconnue, et de tout temps j'ai eu le désir de vous voir.

— Ah! vous êtes cette Urgande, la plus savante entre les savantes? répondit Mélye. Votre visite m'est grandement agréable... Venez ici afin que nous puissions deviser ensemble des choses que vous et moi avons pris la peine d'apprendre... Bien que vous soyez dans le camp des chevaliers chrétiens qui font tant de mal à notre pauvre pays, je vous excuse; je comprends la fidélité que vous devez à votre religion... C'est pourquoi je vous prie d'approcher et de venir à moi...

Urgande voyant Mélye si caduque et si débile fit ce qu'elle désirait. Elle espérait la retenir jusqu'à ce que les chevaliers fussent arrivés, afin de la leur livrer et de l'emmener à Galatie.

Mais la vieille devina ce dessein, et, se retirant à l'entrée de sa caverne, elle lui dit :

— Urgande, je serais contrariée que notre entretien fût entendu par ces chevaliers!... Entrons ici, s'il vous plaît...

Urgande ne fit aucune difficulté et s'avança.

Alors Mélye, s'élançant sur elle, l'empoigna à la gorge et la lui serra si étroitement, que la pauvre fée ne put crier au secours...

Les chevaliers, cependant, se doutant de ce qui se passait, se hâtèrent d'accourir et de forcer l'entrée de la caverne, ayant à leur tête Talanque et Maneli.

Mais aussitôt qu'ils y eurent pénétré, ils reculèrent, saisis d'un grand étonnement, et y firent un bond si gigantesque en poussant un cri si prodigieux, qu'Esplandian, qui les suivait d'assez loin, les entendit et devina à peu près ce qui se passait.

Il portait avec lui le remède efficace contre ces merveilleuses aventures: c'était sa bonne épée, contre laquelle tous les enchantements venaient échouer, ainsi qu'il l'avait expérimenté une première fois lorsqu'il était entré dans la chambre d'Arcabone, mère de Matroco.

Esplandian, sachant ses douze compagnons en telle nécessité, se fût volontiers amusé de leur frayeur, s'il n'eût vu Mélye qui tenait Urgande sur ses genoux, tachant de l'étrangler par tous les moyens possibles.

Mais le cas était grave et pressant: Mélye n'avait pas l'air de plaisanter. Esplandian s'avança

donc pour secourir Urgande et menaça Mélye d'une cruelle représaille si elle lui faisait du mal...

Mélye ne tint nul compte de ces paroles; il fallut qu'Esplandian menaçât de la frapper de son épée... Alors elle s'enfuit, espérant se réfugier à temps dans sa chambre, où étaient réunis ses charmes et ses enchantements... Au moment où elle approchait de la porte, Esplandian la saisit par sa peau d'ours, et l'arrêta de façon qu'elle ne put passer outre.

Il étendait déjà le bras pour lui donner la mort, lorsqu'il s'arrêta, pensant qu'il serait honteux à un chevalier de frapper une femme faible et sans défense. Cela lui fit modérer sa colère et il se décida seulement à retirer Mélye de sa caverne. La prenant alors par le poil, il commença par la secouer avec énergie.

En ce moment il aperçut un grand singe ridé, qui ouvrait deux grands yeux étincelants comme deux charbons allumés, et qui s'élança sur lui pour le défigurer. Par bonheur Esplandian put lui donner un si fort coup de poing, qu'il l'étendit raide mort. Puis il passa outre, emmena Mélye hors de sa caverne, la laisa à la garde de Frandalo et retourna savoir si Urgande était vive ou non. Il la trouva faisant une telle grimace qu'il crut que l'âme allait lui sortir du corps.

Il en eut pitié, la prit entre ses bras et l'emporta au grand air. Il en fit autant pour Talanque et pour Maneli, qui, un quart d'heure après, ne se ressouvinrent plus de rien et furent aussi sains et saufs qu'auparavant.

Après cela ils remontèrent tous à cheval, emmenant avec eux Mélye, que Sergil mit en croupe avec lui et qu'il tint étroitement serrée de peur qu'elle n'échappât.

Dieu sait si en cheminant Urgande les entretint de la peur qu'elle avait eue.

— J'ai pensé mourir! dit-elle en frissonnant encore.

Bientôt ils entrèrent dans la ville, à une heure très avancée du jour.

CHAPITRE XI

Comment Carmelle arriva à Tésifante vers Héliaxe et Alforax, et s'acquitta de la mission qu'on lui avait confiée relativement aux femmes et aux enfants pris à Galatie.

Carmelle se hâta tellement d'accomplir sa mission qu'elle arriva bientôt à Tésifante avec les petits enfants et les femmes de Galatie. Les unes trouvèrent là leurs pères et les autres leurs maris, qui s'étaient sauvés comme il vous a été dit.

Je vous laisse à penser quelle douleur ils ressentirent d'abord, quand ils se virent ainsi exilés et frustrés de leurs biens! Certes, il n'y a pas homme au cœur si dur, qui n'eût fondu en larmes en voyant ces pauvres gens environnés de leurs petits enfants, sans ressources et ne pouvant presque leur donner à boire ni à manger!

Alforax sut leur arrivée, et les voyant en si grande doléance, il parla si haut que chacun put entendre ces paroles:

— Dieux immortels! il faut donc que moi ou les miens nous ayons commis quelques grands méfaits pour avoir ainsi à déplorer une si cruelle guerre et une ruine si désastreuse de notre pays!... Apaisez-vous, puissants dieux! et, dans votre infinie bonté, permettez que tout le mal que vous faites peser sur des têtes innocentes, retombe sur moi seul qui vous ai irrités! Ou plutôt, faites que pour votre gloire, je puisse chasser cette maudite secte des chrétiens, ennemis de vos saintes lois!... Je vous jure que j'en ferai un tel carnage que vous aurez occasion de vous apaiser, si vous êtes irrités du peu d'ardeur que j'ai mis à les chasser de cette terre qu'ils souillent!...

Alforax s'informa ensuite auprès des nouveaux arrivés comment ils avaient pu s'échapper.

— Sire, répondit celui qui lui avait apporté la nouvelle de leur arrivée, une demoiselle assez belle, nommée Carmelle, ainsi que j'ai entendu, les a amenés ici. Elle désire vous parler, ainsi qu'à madame Héliaxe.

— Madame, connaissez-vous Carmelle? dit Alforax à sa femme.

— Oui, Sire, répondit Héliaxe, c'est elle qui me tenait compagnie le jour où je tombai dans les mains de Frandalo. Je puis vous assurer qu'elle s'efforçait de me rendre tous les services dont elle pouvait s'aviser. Aussi je vous prie de commander qu'on lui fasse l'honneur et l'accueil qu'elle mérite.

— Ma mie, dit Alforax, ceci me plaît beaucoup.

On se hâta de chercher la demoiselle qui, aussitôt arrivée, s'adressa d'abord à Héliaxe et, sans la saluer autrement, lui dit:

— Madame, vous connaissez le maître et le seigneur à qui je suis, lequel a seul puissance sur moi: ne trouvez donc pas étrange si je m'humilie si peu devant la majesté du prince Alforax, ni devant la vôtre... Et afin, madame, que vous sachiez la cause de ma venue ici, je crois ne rien vous dire de nouveau en vous apprenant la prise de Galatie dont les chevaliers chrétiens sont maîtres aujourd'hui. Ils ont conquis la ville sur vos gens, sans y trouver autre garnison que ces femmes et ces petits enfants, que monseigneur Esplandian et ses compagnons vous envoient pour en ordonner ainsi que bon vous semblera. Je vous assure que, le devoir de leur religion à part, ils ont désir de vous faire plaisir et service autant qu'à princesse de la terre...

— Carmelle, répondit l'infante, ce n'est pas le premier bien qu'ils m'ont fait. Je me tiens si fort obligée envers eux, que soit dans l'adversité ou la prospérité, il ne sera jamais jour de ma vie où je n'aie le désir de le reconnaître... Je sais bien, toutefois, que je n'en ai et n'en aurai jamais le moyen, à moins que la fortune inconstante ne donne un si grand tour à sa roue, qu'elle les abaisse d'autant qu'ils sont élevés maintenant!... Ils connaîtront alors en quelle estime j'ai leur vertu, et comme je sais récompenser les faveurs qu'ils m'ont dispensées....

— Carmelle, dit Alforax, ne vous ont-ils rien commandé de me dire?

— Non, Sire, répondit-elle; mais je vous avise qu'ils vont bientôt venir vous voir en tel équipage, que vous n'aurez certes pas lieu de vous en contenter.

— Par tous mes dieux! s'écria Alforax, je les relèverai de cette peine, s'ils ne font extrême diligence, car tant de gens sont en chemin pour me secourir, que je passerai par Constantinople, je ruinerai son méchant empereur et toute la chrétienté!... Alors il sera facile à ma femme, si bon lui semble, de reconnaître les services qu'ils lui ont rendus, comme elle le dit!...

— Sire, répondit Carmelle, les projets ont souvent une toute autre fin que celle qu'on avait d'abord pu prévoir... Dieu, qui est au-dessus de tout, commande toutes choses selon son bon plaisir et non pas à la volonté des personnes... Or, comme j'ai maintenant satisfait au commandement de ceux qui m'ont envoyée vers madame, dit-elle à Héliaxe, je la prierai de me faire conduire en lieu de sûreté.

— Sire, dit la princesse à Alforax, faites-lui, je vous prie, cette courtoisie, car je serais trop marrie qu'elle reçût le plus petit ennui...

Cette demande lui fut accordée. Héliaxe fit en outre présent à Carmelle d'une de ses plus riches toilettes; puis elle la fit conduire par vingt chevaliers jusque près de Galatie.

Lorsque ces vingt chevaliers lui eurent ainsi fait, ils lui demandèrent la permission de prendre congé d'elle, ce qu'elle accorda volontiers, étant désormais en sûreté.

CHAPITRE XII

Comment, après le retour de Carmelle à Galatie, Esplandian, Frandalo, Gandalin et Enil, retournèrent à la caverne de Mélye et firent rencontre de trois géants et de douze chevaliers turcs qui leur livrèrent combat.



Une fois de retour à Galatie, Carmelle fit devant tous la narration de son voyage et répéta les propos que le prince Alforax lui avait tenus en présence de la princesse Héliaxe.

— Par ma foi! dit alors Urgande, Alforax, en parlant ainsi, a suivi la pente de son naturel orgueilleux et téméraire... Je sais par les livres du destin, que de grandes choses lui sont réservées; et, comme elles ne peuvent tarder à lui arriver, je m'en tairai pour cette heure. En attendant, je vous prie de me rendre le service de retourner à la caverne de Mélye pour chercher les livres que nous y avons laissés... Quand ces livres seront en ma possession, ils vous seront peut-être utiles, ainsi qu'à d'autres...

Esplandian voyant Urgande parler avec tant de feu, et connaissant le désir qu'elle éprouvait de recouvrer ses livres, lui répondit :

— Madame, avant que je ne dorme, je me mettrai en peine de vous obéir.

Et, sans plus différer, il pria Enil, Frandalo et Gandalin de lui tenir compagnie. Tous quatre allèrent s'armer immédiatement et, montant à cheval, suivis seulement de leurs écuyers, ils sortirent de la ville, laissant Urgande avec Norandel qui était nouvellement arrivé à Alfarin.

Ces quatre chevaliers cheminèrent jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au roc de Mélye, près duquel ils aperçurent d'assez loin trois géants et douze chevaliers, à l'entrée de la caverne de Mélye.

Les bergers qui gardaient les troupeaux avaient été témoins de l'enlèvement de cette vieille dans la direction de Galatie, et ils s'étaient empressés d'en aller répandre la nouvelle.

Voilà pourquoi ces trois géants et ces douze chevaliers étaient là; ils voulaient savoir si les bergers leur avaient menti ou non.

Esplandian et ses trois compagnons virent bien que c'étaient des ennemis; aussi, ils résolurent de les attaquer, bien qu'ils fussent en plus grand nombre qu'eux.

En effet, couverts de leurs écus et tenant leurs épées en avant, ils fondirent sur ces nouveaux venus. Esplandian rencontra le premier des géants, Frandalo le second, Gandalin et Enil le troisième. Esplandian porta un formidable coup au sien et lui fit faire un bond si merveilleux que le cavalier et le cheval restèrent sur la place sans remuer ni pieds ni mains..

Il en advint tout autrement aux deux autres. Ayant rompu leurs bois contre Frandalo, Gandalin et Enil, leurs chevaux mal embouchés les emportèrent à un grand mille de là, avant qu'ils pussent les arrêter. Au même instant, les quatre chevaliers chrétiens furent enveloppés par les douze chevaliers turcs, dont trois furent mis à mort dès la première charge.

Alors commença une mêlée cruelle et sanglante, et telle qu'avant le retour des deux géants, cinq autres des leurs se sentirent si mal traités, que le plus sain d'entre eux était très grièvement blessé.

Comme il n'en restait plus que trois, Esplandian et Frandalo les laissèrent se démêler avec Gandalin et Enil pour aller au-devant des deux géants qui venaient au grand galop secourir leurs compagnons.

Une fois rencontrés, personne ne vit jamais plus beau combat. Esplandian, au souvenir de Léonorine, ne donnait coup d'épée qu'il ne fît sortir le plus pur sang du corps de celui auquel il s'adressait; tellement, que le rocher en était tout rougi.

Cependant, il trouva un homme à lui rendre de fortes secousses. Son écu fut détaillé en un instant, et mis en tant de pièces, qu'il ne lui demeura au poing que les courroies.

Esplandian en eut un tel déplaisir que, se soulevant sur ses étriers, il donna à son ennemi un grand coup sur sa coiffe de fer et parvint ainsi à le désarmer. Les yeux du géant commencèrent à lui étinceler si fort, qu'il baissa le cou jusque sur la crinière

de son cheval et laissa tomber à terre l'épée qu'il tenait.

Aussitôt, Esplandian le rechargea avec une extrême adresse entre le haubert et le heaume, au point qu'il lui enleva la tête. Le cheval et le corps s'enfuirent à travers les rochers.

Pendant ce temps, Frandalo combattait bravement l'autre géant, et le tenait pressé et hors d'haleine.

Gandalin et Enil, d'un autre côté, ne faisaient pas de moindres efforts. Leur courage était si grand que, quoique entourés de quatre ennemis, ils abattirent les deux plus adroits. Mais les deux autres tenaient toujours bon, et ils faisaient semblant de fuir, quand ils virent Esplandian piquer droit à eux. Toutefois, il s'arrêta tout court quand il vit ceux qui étaient tombés se relever et prendre les armes. Lors, il tourna bride; mais mal lui en advint, car son cheval, ayant mis le pied dans une ornière, il tomba sur le flanc, laissant Esplandian dans un très grand danger de mort.

Ses ennemis, joyeux de cette déconfiture, l'environnèrent à l'instant en poussant des cris de triomphe, et ils levèrent leurs épées pour les lui plonger sous le haubert jusque dans les entrailles!...

C'eût été pour eux chose aisée et facile, si Notre-Seigneur Jésus-Christ n'y eût pourvu par son intervention manifeste. Le cheval eut la force de se relever, et son maître avec. Esplandian, alors, se voyant libre et l'épée au poing, fut si terrible qu'il ne laissa en vie aucun de ceux qu'il put atteindre.

Sur ces entrefaites, les deux ennemis auxquels Gandalin et Enil avaient encore à faire, s'enfuirent par les montagnes, comme si le diable les eût emportés. Ils se sauvèrent ainsi sans être longtemps poursuivis...

Le géant demeura pour gage. Frandalo lui accorda la vie, tant pour la pitié qu'il excita en lui demandant son pardon, que parce qu'il ne valait guère mieux que s'il était mort.

CHAPITRE XIII

Comment Esplandian entra dans la caverne de Mélye, et du combat qu'il dût essuyer, ainsi que Frandalo, Enil et Gandalin, pendant qu'ils songeaient retourner à Galatie.

Ce combat terminé, ainsi que vous l'avez entendu, chacun fit bander ses plaies du mieux qu'il put.

Puis, Esplandian entra dans la caverne de Mélye pour y prendre les livres qu'il cherchait; il vint dans une chambre où le lierre avait crû en tapisserie. Quatre lampes, qui brûlaient jour et nuit, pendaient aux quatre coins de la voûte. Leurs flammes ne s'éteignaient jamais, tant l'enchanteresse avait su expérimenter son art en cet endroit.

Comme Esplandian regardait de toutes parts, il avisa une garde-robe, au milieu de laquelle était planté un chandelier d'or massif à sept branches, et sept gros flambeaux de cire vierge qui brûlaient constamment. A côté était une table de cyprès, et, au-dessus, les livres de Mélye, les uns couverts de lames d'or et taillés à la damasquine, et les autres d'argent fin émaillé de plusieurs sortes d'émaux.

Esplandian prit ces livres, les emporta avec lui hors de la caverne, les remit à son écuyer, et remonta à cheval avec sa compagnie.

Ils reprirent le chemin par lequel ils étaient venus, pensant retourner à Galatie. Mais ils furent arrêtés plutôt qu'ils ne le pensaient.

Les Turcs qui avaient pris la fuite, comme vous avez vu au chapitre précédent, avaient en fuyant donné l'alarme à une petite ville voisine, d'où étaient sortis vingt hommes à cheval et quarante à pied, qui, ayant appris que quatre chevaliers chrétiens seulement avaient fait cette charge à leurs gens, étaient accourus au galop pour les cerner...

Frandalo et ses compagnons les aperçurent d'assez loin. Ils ne pouvaient pas aisément fuir le combat, sans s'exposer à quelque honte. C'est pourquoi Esplandian fut d'avis de se fier à la fortune et d'envoyer immédiatement un de leurs écuyers à Galatie pour avertir ceux de leurs gens du danger dans lequel ils se trouvaient, afin d'en avoir du secours.

Frandalo s'opposa à cet avis, exposant le grand travail qu'eux et leurs chevaux avaient souffert pendant toute la journée, et le grand nombre des ennemis qu'ils avaient en face d'eux.

—Tellement, ajouta-t-il, que, si nous nous acharnons à soutenir leur choc, je crains beaucoup que, tout en pensant acquérir gloire et chevalerie, nous ne tombions en danger de passer pour fous, présomptueux et téméraires!...

— Quoi donc! répondit Esplandian, voulez-vous endurer la honte de fuir?... Jamais, compagnons! Quant à moi, j'aime mieux prendre le hasard de mort ou de vie, tel qu'il pourra venir!...

— Voici ce que nous allons faire, si vous y consentez, dit Frandalo. Mon écuyer courra à Galatie avertir Talanque et les autres, comme nous venons de l'arrêter... Quant à nous, je connais un pont assez près d'ici, où nous nous retirerons et où nous nous défendrons jusqu'à l'arrivée du secours demandé. Nous ne pourrons du moins être attaqués qu'en un lieu étroit et de prise difficile...

— Allons donc! répondit Esplandian.

Aussitôt, laissant le chemin à droite, ils prirent sur la gauche, en suivant Frandalo qui les guidait.

Ils cheminèrent si longtemps qu'ils trouvèrent enfin une petite rivière assez creuse, et un pont dessus. Ils avaient à peine eu le temps de s'y reconnaitre, qu'ils étaient chargés par leurs ennemis, et surtout par un Turc, brave et mieux monté que les autres...

Ce Turc était le capitaine de la troupe. Il brandissait une grosse lance, et, en fondant sur les chrétiens, il cria en langue arabique à Esplandian et à ses compagnons:

— Canaille! vous fuyez!... Mais, par nos dieux! vous allez mourir à l'instant!...

Enil, qui entendit le premier cette menace, tourna visage, et, donnant des éperons à son cheval, il chargea le Turc, et si rudement, qu'il le laissa raide mort. Quant à lui, il en fut quitte pour avoir le bras droit percé.

Cet échec irrita tellement les Turcs, qu'Enil

faillit être entouré par eux. Il put, fort heureusement, regagner le pont.

Certes, qui eût vu alors les prouesses et les hauts faits de ces quatre champions, eût eu raison de les estimer tels qu'ils étaient. Esplandian se distingua par des coups superbes. Quelque peu nombreux qu'ils fussent, ils auraient certainement défait les gens à cheval si les compagnons à pied de ces gens n'eussent pas été là pour les secourir.

Qu'on ne s'étonne pas de voir un si petit nombre d'hommes tenir tête à un si grand nombre. Les quatre chevaliers chrétiens étaient de rudes hommes, nourris d'exercices depuis leur enfance. Les Turcs, au contraire, du moins la plupart d'entre ceux qui étaient là, étaient des gens efféminés, plus coutumiers des plaisirs de la table et des femmes que des fortifiants délassements de la lance ou de l'épée. C'est pourquoi les quatre chevaliers leur portèrent grand dommage en moins d'un quart d'heure. Bientôt, ni les gens de pied ni les gens de cheval n'osèrent plus s'aventurer à entrer sur le pont.

Un d'eux cependant s'avisa de tenter le gué afin de les prendre en flanc, s'il était possible.

Celui dont je vous parle avait nom Tluacam, homme adroit et courtois chevalier, ce qu'il fit bien connaître avant la fin du combat. Car bien que l'eau fût haute et qu'il fût malaisé d'aborder l'autre rive, il la franchit cependant et y transporta à plusieurs reprises jusqu'à huit de ses soldats.

Devant cette menace sérieuse, Frandalo et ses compagnons furent contraints de se séparer pour mieux faire face; Esplandian et Enil demeurèrent au lieu où avait commencé le combat, Frandalo et Gandalin entreprirent de garder l'autre côté du pont.

Dieu sait si alors ils eurent à faire!... Tluacam voulait vaincre ou mourir, et, s'étant saisi d'une autre lance, il chargea Gandalin de si droit fil, qu'il pensa renverser homme et cheval par terre et qu'il en brisa son bois. Il mit aussitôt la main à son épée, frappa à droite et à gauche, et, pensant être suivi des siens, il piqua son cheval avec une telle force que, de gré ou non, il fut emporté par lui jusqu'au milieu du pont, où voulant l'arrêter, il glissa, tomba dans l'eau et se noya...

Les Turcs, à cette vue, poussèrent des cris à étouffer la voix du tonnerre! La rage les prit au ventre en guise de courage : ils baissèrent tous la tête et fondirent avec impétuosité sur les quatre chevaliers chrétiens, qui soutinrent ce choc si chaleureusement, que leurs ennemis furent obligés de reculer, laissant neuf morts sur le champ de bataille...

Cependant Esplandian et les siens étaient si fatigués qu'ils n'en pouvaient quasi plus. En regardant çà et là, ils aperçurent alors des hommes qui arrivaient à leur secours à bride abattue.

— Ils arrivent tard, mais ils arrivent!... murmura Esplandian, satisfait.

Voici pourquoi ce secours avait tant tardé à arriver.

Frenaca, écuyer de Frandalo, qui était allé quérir Maneli et les autres, espérait encore, en revenant, trouver son maître et ses compagnons où il les avait laissés. Ne les y trouvant point, il se demanda où ils pouvaient être, et chercha. Puis, bientôt, se doutant qu'il en aurait peut-être des nouvelles au pont, il y alla avec Maneli et les autres, et, de fait, ils arrivèrent au moment où Frandalo et ses trois compagnons allaient être déconfits.

Quand ces derniers reconnurent leurs amis, jamais prisonniers mis en liberté ne furent plus aises, ni les Turcs plus étonnés. Les Turcs se serrèrent cependant, résolus à venger leur mort plutôt que de se rendre. Mais les chevaliers de Galatie leur passèrent sur le ventre, sans qu'il en pût échapper un seul pour aller porter la nouvelle de leur mort à leurs amis.

Enil avait été rudement blessé au commencement, ainsi qu'il a été dit : c'est pourquoi lui et les autres blessés firent sonder leurs plaies; puis ils reprirent le chemin de Galatie, se contentant pour ce jour de la victoire que le Seigneur venait de leur envoyer.

En arrivant à la porte de la ville, ils y trouvèrent Urgande qui les attendait et qui, sachant par eux comment tout s'était passé, et le danger qu'Esplandian venait de courir, lui dit en manière de jeu :

— Par ma foi, chevalier, si j'eus belle peur de mourir, quand je tombai dans les mains de Mélye, je crois que vous ne l'avez pas eue moindre depuis quelques heures...

— Madame, répondit Esplandian, je sais bien que je suis mortel, et que ma vie et ma mort sont dans les mains de Dieu quand il lui plaira... Je vous avoue de bonne grâce que, si nous n'avions pas été secourus, nos affaires auraient pu à la longue mal se porter; néanmoins, je m'assure bien que nous avions assez abattu d'ennemis pour cette fois!...

Urgande vit bien à cette réponse qu'Esplandian avait mal compris sa pensée. Elle lui dit donc :

— Chevalier, je vous supplie de me pardonner : il faut excuser l'indiscrétion des femmes, même celle que je viens de me permettre...

— Madame, répondit Esplandian, vous pouvez me prendre comme bon vous semblera : vous avez tout pouvoir sur moi à ce sujet...

En devisant ainsi, ils descendirent au logis d'Urgande, où maître Hélisabel, nouvellement arrivé d'Alfarin, les attendait pour visiter et soigner leurs blessures.

CHAPITRE XIV

Comment les chevaliers de la Grande-Bretagne, qui étaient à Galatie, s'embarquèrent avec Urgande sur le navire de la Grande-Serpente, pour aller à Constantinople, et ce qui leur advint.

Quinze jours entiers, les chevaliers qui avaient été blessés dans cette dernière rencontre furent contraints de garder la chambre et d'attendre la guérison de leurs plaies. Durant lequel temps Urgande-la-Déconnue s'occupait, pour se distraire,



à lire les livres de Mélye, qu'Esplandian lui avait envoyés.

Urgande trouva dans ces lectures de si singulières conjurations et autres enseignements en l'art de nécromancie, qu'elle s'étonna en pensant que la demoiselle qui les avait eues en sa possession n'en savait pas davantage, quoiqu'elle en sût déjà beaucoup plus que personne en ces sortes de drogueries.

Or, le temps approchant où Esplandian et ses compagnons devaient faire le voyage de Constantinople, Urgande les réunit tous dans une grande salle et leur tint ce langage :

— Mes amis, comme je sais une partie des prospérités et des infortunes dont vous menacent les influences célestes, je me suis mise en chemin pour venir voir Esplandian et vous, ses compagnons, ce dont je suis aise, car cela m'a permis de constater l'amitié que vous vous portez mutuellement tous, et le désir que vous avez d'accomplir l'ordre de chevalerie, non pour recevoir gloire et récompense en ce monde qui est trompeur, mais seulement pour la propagation de notre foi et le service de Dieu qui vous en saura un gré infini. Afin que vous puissiez continuer avec plus de fruit ce bon vouloir, j'emploierai désormais, non-seulement le travail de ma personne, mais encore le savoir qu'il a plu au Seigneur de me prêter, et à l'aide duquel vous pourrez faire fleurir et augmenter votre renommée dans toutes les parties du monde... Pour commencer, je suis d'avis que vous vous embarquiez tous avec moi sur la Grande-Serpente et que nous allions à Constantinople, vers l'empereur, sans lequel il est impossible que votre grande entreprise se parachève.

Chacun de la compagnie était tout oreilles à ce discours d'Urgande-la-Déconnue. Quand elle eut parlé, Esplandian prit la parole au nom de tous ses compagnons, et assura à Urgande qu'il n'y avait nul d'entre eux qui ne fût prêt à lui obéir et à aller où il lui plairait.

— Mes amis, reprit Urgande, faites donc passer demain vos chevaux sur mon navire. Quant à vos armes, n'en prenez nul souci : j'y pourvoirai si bien, que chacun en sera content. Embarquez-vous seulement et faites voile incontinent; le reste me regarde !...

En conséquence de ce, le lendemain, les chevaliers de la Grande-Bretagne s'embarquèrent sur la Grande-Serpente, menant avec eux Frandalo, Mélye et le capitaine de Tésifante, pris quelque temps auparavant, comme vous avez pu entendre. Quand ils furent tous arrangés et appareillés, le navire s'ébranla de soi-même et prit le chemin de la Montagne Défendue.

Quand ils furent en vue de cette montagne, Urgande leur commanda de s'arrêter et d'y envoyer quérir le roi Armato et les deux capitaines turcs; ce qui fut fait.

Le sixième jour en suivant, la Grande-Serpente arriva à environ un demi-mille de Constantinople, où elle s'arrêta.

Lors, Urgande fit armer ses chevaliers des harnois qu'elle leur avait apportés, lesquels étaient blancs, ayant derrière et devant une croix vermeille qui leur donnait la meilleure grâce du monde. Ils étaient au nombre de quarante, ces chevaliers de la fée Urgande, et voici leurs noms, dans l'ordre même où leur furent distribués ces harnois :

Esplandian ;
Frandalo;
Norandel;
Talanque;
Maneli-le-Sage;
Ambor de Gandel;
Garnate-du-Val-Craintif;
Gandalin;
Enil;
Trion, cousin de la reine Briolanie;
Bravor, fils du géant Balan;
Belleris;
Elian-le-Délibéré;
Licoran de la Tour-Blanche;
Listoran du Pont-d'Argent;
Landin de Sariaque,
Ymosil de Bourgogne;
Ledadrin de Ferraque;
Sarquiles, cousin d'Angriote;
Palomir;
Branfil;
Tantiles-le-Superbe;
Galbion, fils d'Ysamel;
Carpin, son frère;
Carin de Carante;
Attalio, fils d'Olivas;
Bracèle, fils de Brandoyas;
Garamante, fils de Norgales;
Amphinio d'Allemagne;
Brandonie de Gaule;
Pénatrie d'Espagne;
Flamène, son frère;
Culspicio de Bohême;
Amandario de la Petite-Bretagne;
Silvestre de Hongrie;
Manlie de Suesse;
Galfarie de Romanie;
Galiot d'Ecosse;
Amandalie, son frère;
Calfeur-l'Orgueilleux.

Quand de la ville de Constantinople on eut aperçu la Grande-Serpente, on supposa que celui qui y naviguait ordinairement s'y trouvait ce jour-là aussi, et on s'empressa sur la grève pour le voir descendre.

Le bruit que fit le populaire en courant vers le navire arriva aux oreilles de l'empereur, qui, précisément, était en train de deviser avec les dames de sa cour. Il est inutile d'ajouter que Léonorine, qui se trouvait là, eut si grande joie de cette nouvelle, qu'elle se leva et alla vitement pour saluer de son regard amoureux son bel ami Esplandian.

Malheureusement la Grande-Serpente était un peu trop loin du port et il ne se mouvait nullement pour en approcher. Léonorine, alors, craignant d'être déçue comme les autres fois, c'est-à-dire craignant que ce navire contînt tout autre que son doux ami, mua subitement de couleur : de rose elle devint lis. Ce qu'apercevant la reine Ménoresse, elle lui dit, par manière de moquerie :

— Madame, cette vilaine moue que vous faites là est-elle pour déguiser votre aise, ou par crainte

que je ne suborne celui qui nous vient voir?

— Ma cousine, répondit Léonorine, depuis quand vous mêlez-vous de gaber? Je n'ai pas pensé à la première de ces deux choses, et encore moins à la seconde... Vous savez tout ce que je sais là-dessus... Ce navire de la Grande-Serpente, qui est là-bas au large, est un décevant navire, et je suis habituée à ses déceptions...

Comme Léonorine achevait ces mots, mêlés comme on le devine d'un grain d'amertume, la Grande-Serpente s'ébranla et s'en vint jusqu'à un trait d'arc du port. L'on put voir alors distinctement l'un de ses flancs s'ouvrir pour donner passage à un esquif, monté par Carmelle et deux autres demoiselles, lesquelles se mirent à sonner fort mélodieusement d'instruments qu'elles portaient, et ne cessèrent cette musique qu'en mettant le pied à terre.

Carmelle avait été aisément reconnue par l'empereur, qui augura bien de sa visite, parce qu'il espéra que cette fois elle venait lui annoncer celle d'Esplandian. Aussi s'empressa-t-il d'aller au devant.

Carmelle lui fit la révérence ni plus ni moins que les autres fois, et lui dit :

— Sire, monseigneur Esplandian, que vous avez tant souhaité en votre compagnie, est présentement arrivé en ce port, sur le navire de la Grande-Serpente, avec bon nombre de chevaliers, ses compagnons et amis, et même avec Urgande-la-Déconnue... Ils vous supplient de vouloir bien les admettre à vous faire leur révérence...

— Vraiment, Carmelle, s'écria l'empereur, je n'ai jamais de ma vie reçu message qui tant me plût!... Qu'ils viennent donc, et qu'ils viennent vite!... Je regrette seulement de n'avoir pas été prévenu à temps : je leur aurais fait l'honneur qu'ils méritent...

— Il suffit, répondit Carmelle. Nous allons, mes compagnons et moi, retourner vers les chevaliers pour les assurer de votre bienveillant accueil et de votre bon vouloir.

— Allez, ma mie, allez! dit l'empereur, joyeux. Et assurez-les qu'ils seront ici, tous, les très bienvenus!...

Carmelle s'en retourna avec les deux autres demoiselles.

Pendant ce temps, qui eût pris garde à Léonorine, eût aisément deviné la joie de son cœur à l'altération de son visage. Sans la reine Ménoresse, qui lui tenait la bride, elle eût peut-être fait chose désavantageuse à sa dignité de princesse et à son honneur de femme, en voulant forcer l'impératrice sa mère à aller au devant d'Esplandian, dont l'absence lui avait été si âpre et si douloureuse. Mais la reine Ménoresse, sage et discrète, quoique femme et belle, fit tant, qu'elle attira Léonorine dans une embrasure de fenêtre où elle put, à son aise, dissimuler les changements de son visage.

CHAPITRE XV

Comment Esplandian et ses compagnons furent accueillis par l'empereur, et quel jeu joua la belle Léonorine envers son bel ami.

Carmelle n'avait pas tardé à rejoindre la Grande-Serpente, où elle avait rapporté la réponse plaisante de l'empereur et les dispositions de bienveillance qu'on avait à sa cour à l'égard des chevaliers compagnons d'Esplandian.

Deux barques sortirent des flancs du navire et servirent d'abord à transporter à terre quelques chevaux. Puis elles retournèrent quérir les chevaliers et ceux qui voulurent sortir, entre autres six demoiselles qui sonnaient alternativement du hautbois et du luth, de la façon la plus plaisante du monde.

C'est en cet équipage que les chevaliers firent leur entrée dans Constantinople. Devant eux marchaient les six demoiselles jouant de la musique, deux des Turcs pris au siége de la Montagne Défendue, le capitaine de Tésifante, le roi Armato, et l'infante Mélye, revêtue de la robe d'ours qu'elle avait le jour de sa prise. Eux venaient ensuite deux à deux, accoutrés, ainsi que leurs chevaux, de semblable parure. Au milieu d'eux était Urgande-la-Déconnue, devisant avec Esplandian et avec le roi de Dace.

Au moment où cette troupe allait arriver au palais, l'empereur, l'impératrice et les dames de la cour vinrent la recevoir, et, s'adressant plus particulièrement à Urgande, l'empereur lui fit autant d'honneur que si elle eût été la plus grande reine de la terre.

Esplandian, alors, s'approchant respectueusement de Léonorine, mit le genou en terre et voulut lui baiser les mains. Mais elle le refusa, ce qui fit penser à tout un chacun qu'elle était malcontente de lui, à cause du long temps qu'il avait mis à venir à la cour.

L'empereur, voyant cela, ne put s'empêcher de rire. Il dit à Léonorine :

— Comment, ma fille, c'est là le bon accueil que vous faites à votre chevalier! C'est là le gré que vous lui savez pour la peine qu'il a prise de venir de si loin, expressément pour vous servir? Souvenez-vous, je vous prie, qu'il mérite de votre part un autre visage, ne fût-ce que pour l'amour de son père, à qui vous êtes tant obligée!...

— Seigneur, répondit Léonorine, c'est précisément ce qui me rend plus malcontente de lui... Car s'il ressemblait au chevalier de la Verte Epée aussi bien en courtoisie qu'en visage, il n'eût pas tant différé d'obéir au commandement qu'il en avait reçu et aux prières que vous et moi lui avons faites

de venir par l'intermédiaire de Carmelle et d'autres, comme vous savez!...

— Par Dieu, ma mie, vous dites vrai! reprit l'empereur. Toutefois, je n'eusse pas pensé que vous lui eussiez tenu si longtemps rigueur, attendu le nombre et la valeur des présents qu'il vous a envoyés... Madame, ajouta-t-il en se tournant vers Urgande, vous voyez combien est grande la colère d'une petite fille!...

— Sire, répondit Urgande, la raison est de son côté; Esplandian aurait dû obéir à son père et venir tout droit ici, au lieu de s'attarder dans des aventures périlleuses, où il eût pu laisser sa vie... Mais à cause de ces périls, belle madame Léonorine, il mérite tout votre pardon, et je vous prie de le lui octroyer.

— Madame, dit-elle à Urgande, puisque vous trouvez bon que je lui remette sa faute, je la lui remettrai, à condition que s'il oublie dorénavant comme il a fait dans le passé, c'est vous qui porterez pour lui la pénitence de son démérite...

Lors elle alla vers Esplandian et lui prit la main d'un air en apparence indifférent; puis on changea de propos.

— Mon frère, dit l'empereur en allant embrasser Armato, qu'il n'avait pas encore aperçu, je vous prie bien de me pardonner si, tout d'abord, je ne vous ai pas fait l'accueil que je vous dois : je ne vous avais point encore remarqué dans la foule de ces vaillants et loyaux chevaliers.

— Sire, répondit Armato, je suis maintenant, par un jeu de la fortune, en lieu où vous pouvez me commander... Je vous supplie cependant de vous souvenir quelquefois de ce que j'ai été et d'agir envers moi comme vous voudriez que j'agisse envers vous en pareil cas. Ces malheurs-là peuvent arriver à tous les princes : je suis vaincu aujourd'hui, ce sera peut-être votre tour demain...

L'empereur sourit et conduisit Armato à l'impératrice; puis, revenant du côté où était Frandalo, il lui dit :

— Seigneur Frandalo, pour vous donner à connaître combien me sont agréables les services que vous m'avez rendus, je veux et j'entends que désormais vous portiez l'enseigne de mon empire, dont je vous fais maréchal...

Frandalo s'inclina et remercia très humblement l'empereur, se tenant heureux d'être parvenu à ce degré d'honneur et d'autorité.

—

CHAPITRE XVI

Comment Norandel et la reine Ménoresse furent amoureux l'un de l'autre, et des propos qu'ils eurent ensemble.

L'empereur était au milieu des chevaliers, leur faisant la meilleure réception possible.

Il advint, sur ces entrefaites, que la princesse Léonorine et la reine Ménoresse, voyant le roi de Dace et Norandel ensemble, mandèrent Carmelle, pour lui demander qui ils étaient.

—Madame, répondit-elle, vous avez pu voir autrefois celui qui a le moins de barbe; c'est le roi de Dace, qu'a amené ici Frandalo. L'autre, c'est Norandel, fils du roi Lisvart, qui passe pour l'un des plus adroits chevaliers que l'on puisse trouver...

— Faites-les donc approcher, je vous prie, dit Léonorine, afin que nous leur parlions.

Carmelle alla vers Norandel et le roi de Dace et les amena. Quand ils furent devant les princesses, ils contemplèrent avec admiration leur beauté. Et ils avaient raison, car, après Léonorine, il eût été difficile de trouver une femme plus merveilleusement belle que Ménoresse. Elle était surtout remarquable par sa grâce et le charme de ses manières.

Mais si la nature avait été prodigue de ses dons à l'égard de ces deux princesses, deux perles de beauté, elle ne s'était pas montrée plus avare envers les deux princes que Carmelle venait d'aller quérir, envers Norandel surtout.

Ce qui ajoutait encore au piquant de ce rapprochement, c'est que Norandel, tout comme la belle reine Ménoresse, n'avait pas encore, jusque-là, senti le moindre aiguillon d'amour entrer dans son cœur, vierge d'émotions tendres autres que les émotions d'amitié. Hélas! ce grand enfantelet de Cythère se venge sur qui le fuit, et il a, dans son carquois d'or, des flèches empennées et barbelées qui savent atteindre les plus éloignés et percer d'outre en outre les plus cuirassés. Cette fois, il voulut faire une économie et n'employer qu'un seul trait pour deux cœurs : Norandel et la reine Ménoresse furent traversés ensemble. Une douce chaleur emplit leur être; ils se sentirent troublés jusqu'à la moelle d'une émotion qui, jusque-là, leur avait été inconnue; ils eurent des frémissements, des rougeurs, des pâlissures subites, dont ils ne connaissaient pas la cause; si bien que Léonorine et le roi de Dace s'étaient déjà éloignés depuis quelques instants, sans qu'ils s'aperçussent,

autrement qu'à leur trouble, qu'ils étaient seuls à seuls.

— Comment trouvez-vous la princesse Léonorine? demanda la reine Ménoresse, pour sortir d'embarras.

— Madame, répondit le fils de Lisvart, bien que je l'eusse entendu estimer une des plus belles femmes du monde, je n'eusse jamais pensé que la beauté même fût si belle que je la vois en elle... Cependant vous lui en devez si peu sur ce point, que je m'estimerais heureux d'avoir été endormi le jour où je vins dans ce pays...

— Pourquoi? dit la reine. Vous a-t-on fait un mauvais accueil?...

— Non, madame, répondit Norandel, mais on m'y a dérobé ce que j'avais soigneusement conservé pendant toute ma vie...

La reine ne sachant ou ne voulant pas savoir, plutôt, ce qu'il voulait dire, parut très étonnée de ces paroles, et elle lui demanda fort naïvement si elle connaissait le larron.

— Oui, madame, répondit-il, et c'est bien à vous de me rendre justice, car c'est vous seule, et non personne autre au monde, qui détenez ce qu'on m'a dérobé...

— En bonne foi, vous me pardonnerez, répondit la reine, car je n'ai rien à vous, que je sache.

— Madame, répondit Norandel, depuis le temps que je me connais, j'avais gardé ma liberté entière, sans la sacrifier à personne..... En entrant ici, aussitôt que mes yeux se sont portés sur vous, de libre et franc que j'étais, je me suis trouvé serf et captif de votre beauté et de votre grâce, que je vous supplierais très humblement, si j'osais, de me laisser adorer, en récompense de ma liberté que vous m'avez ravie...

— Vraiment, chevalier, répondit Ménoresse, vous vous fourvoyez grandement pour ce coup! Si vous aviez pris la peine de me regarder, comme vous deviez, vous ne m'eussiez pas trouvée telle que vous dites, et vous eussiez réfléchi à deux fois avant de me tenir ce propos!... Néanmoins, comme vous êtes étranger, je ne les prendrai pas de vous en si mauvaise part que mon honneur me le commanderait... Je crois, du reste, que vous parlez tout autrement que votre cœur ne pense...

Ménoresse, on le devine, disait ces mots pour sonder Norandel et savoir si ses paroles étaient vraies ou fausses, ce qu'il lui importait beaucoup de savoir.

Norandel, entendant cette fâcheuse réponse, se trouva grandement étonné. Mais comme l'amour le pressait, il ne craignit pas de répondre :

— Madame, pardonnez-moi l'offense que j'ai commise envers vous... Par la foi que je dois à la chevalerie, je vous ai entièrement ouvert mon âme!... Et, si vous ne voulez m'en croire, j'espère à l'avenir faire telle chose que vous vous apercevrez bien de l'envie que j'ai d'être votre chevalier, si toutefois vous voulez me prendre pour tel.

Quand la reine Ménoresse le vit si ferme, elle finit par croire à son dire, et elle lui répondit :

— Seigneur Norandel, si vous faites ce que vous promettez, je croirai ce que vous dites... Quant à vous accepter pour mon chevalier, il me semble que je me ferais tort de refuser telle faveur d'un aussi gentil personnage que vous êtes... Par ainsi, je vous accorde cette faveur, à laquelle vous paraissez si fort tenir, bien que je ne sache pas trop pourquoi, attendu qu'il y en a de plus dignes d'amitié que moi à cette cour et ailleurs.

En disant ces mots, Ménoresse tira de son doigt une petite bague qu'elle portait ordinairement, et la donna à Norandel en témoignage de leur nouvelle alliance. Et si ce n'eût été que l'empereur voulait se mettre à table pour souper, ces deux nouveaux amants n'eussent pas sitôt mis fin à leurs propos. Mais l'impératrice se retira, et la reine Ménoresse fut contrainte de la suivre et de mener avec elle Mélye et Carmelle, auxquelles elle fit le plus charmant accueil.

CHAPITRE XVII

Comment, après l'entretien amoureux de la reine Ménoresse et du prince Norandel, Léonorine tira à part sa cousine pour l'interroger à ce propos; et comment, une fois couchée, la reine Ménoresse se retourna plusieurs fois dans son lit en songeant à la bonne mine de son chevalier.

Après le souper, Léonorine, qui s'était bien aperçue des menées et des chuchottements mutuels de Norandel et de la reine Ménoresse, se douta qu'il y avait quelque anguille sous roche, et, pour s'en assurer, elle alla vers sa cousine, l'attira dans une embrasure de fenêtre et lui dit :

— Ma cousine, je crois que ce chevalier qui vous a si longtemps entretenue vous comptait quelques nouvelles de la Grande-Bretagne ou chose qui vous plaisait grandement. Je vous en prie, belle dame, dites-moi ce qu'il vous disait, car vous paraissiez très attentive à l'écouter.

— Comment, madame, répondit-elle, depuis quand avez-vous appris à vous moquer?

— Plût à Dieu, dit la princesse, que la moquerie que je pense de vous pût vous arriver ainsi que je vous le désire! J'aurais alors autant d'avantages sur vous que vous en aviez eu sur moi jusqu'aujourd'hui; ce dont je serais grandement aise, non tant pour que nous souffrions ensemble le même mal, que pour vous rendre en pareil change ce que vous m'avez prêté lorsque je vous ai appris mes amours avec le bon chevalier Esplandian..... C'est pourquoi ne craignez pas de me découvrir ce qui en est; autrement, je vous tiendrai suspecte à l'avenir pour tout ce que j'ai fait et voudrai faire.

— Madame, répondit la reine Ménoresse, je vais vous dire ce que j'aurais voulu cacher à ma chemise elle-même. Le chevalier dont vous parlez, je ne sais par quel malheur, s'est tellement emparé de mon âme, que je ressens en moi ce que je n'ai

jamais ressenti jusqu'ici... De même que ceux qui sont brûlés par une fièvre ardente préfèrent une goutte d'eau pour apaiser leur soif à l'espérance de la vie, ainsi, moi qui avais l'habitude de mépriser non-seulement le pouvoir de l'amour, mais encore de blâmer ceux qui tombaient dans ses filets, je suis tellement prise, que, si Dieu n'y pourvoit pas bientôt, jamais femmelette n'aura couru, je crois, un si grand danger de succomber...

— Comment, ma cousine, dit Léonorine, le seigneur Norandel serait-il si dépourvu de sens, qu'il voulût dédaigner l'amour d'une dame aussi belle et aussi honnête que vous?... Avez-vous remarqué qu'il eût une autre affection ailleurs?...

— Non, répondit-elle, il s'est déclaré tout à moi, au contraire... Il n'a rien eu que le titre de mon chevalier...

— Vraiment, dit Léonorine, j'en suis très aise !... Et si vous eussiez fait autrement, il eût eu grande occasion de se plaindre, et vous une plus grande encore de refuser un tel bien, quand il se présente loyalement... Par ainsi, je vous conseille de bien traiter Norandel désormais, vous assurant que je vous seconderai autant qu'il sera en mon pouvoir, comme vous avez fait pour moi...

Les deux princesses devisèrent ainsi un long temps ensemble. L'empereur et sa compagnie, étant sortis de table, vinrent de leur côté et les empêchèrent de causer plus intimement. Ni Léonorine ni la reine Ménoresse ne purent, ce soir-là, parler à leurs chers amants autrement qu'avec le regard; ce qui, quoique insuffisant, ne manqua pas de procurer encore quelque soulagement à leurs cœurs passionnés. Et puis, le langage des yeux a une telle éloquence, qu'il peut aisément suppléer à tout autre langage; il a même cet avantage sur un autre, qu'il n'est compris ni entendu, pour ainsi dire, que de ceux auxquels il s'adresse spécialement, et que les indiscrétions des tiers ne sont pas possibles.

L'heure du coucher arriva, et chacun se retira en son logis, les uns avec leurs femmes et les autres tout seuls.

La reine Ménoresse fut du nombre de ces derniers. Quand elle fut couchée, elle ressongea avec plaisir et émotion aux tendres discours que lui avait tenus le beau Norandel, et, en songeant à cela et se trouvant seule, elle soupira fortement et se retourna dans son lit comme si elle eût été couchée sur un fagot d'épines. N'était-elle pas, au contraire, sur des roses, les roses du désir ?...

Plusieurs fois, elle essaya, mais vainement, de chasser l'image de son chevalier et d'éloigner de son esprit les amoureux propos qu'il avait échangés avec elle. Mais toujours le souvenir de Norandel lui revenait ! toujours les paroles qu'il lui avait dites sonnaient agréablement à son oreille et à son cœur...

— Hélas ! murmurait-elle, y a-t-il eu constance plus grande que celle que j'ai eue jusqu'à présent ? Faut-il me rendre ainsi, après avoir soutenu par le passé tant de durs et cruels assauts? Je crois qu'il vaudrait mieux recevoir guérison que de brûler ainsi comme je fais à petit feu... Mais quoi ?... Si je cède à mon désir, pauvrette que je suis ! je vois la servitude et le danger qui vont m'environner pendant toute ma vie!... Allons ! il vaut mieux me vaincre moi-même et commander à ce qui me commande, que de faire une chose dont je pourrais après me repentir...

Puis elle se taisait, et se tournant de tous les côtés, comme une personne travaillée de corps et d'esprit, elle n'avait pas plutôt résolu une chose qu'aussitôt sa résolution s'évanouissait, tant était grande son inconstance.

Toutefois, après avoir pesé et soupesé tous les plaisirs et déplaisirs qui se présentaient à ses yeux, elle finit par dire :

— Je ne sais ce qu'il en adviendra, mais l'Amour me promet de grandes choses... si je m'oubliais dorénavant, ce n'est pas moi qui en supporterai le blâme, ce sera lui qui m'aura tenu en sa puissance...

Elle s'endormit dans cette pensée.

Le lendemain, Norandel et Ménoresse se retrouvèrent ensemble. Ils confirmèrent leur amitié et résolurent de la cimenter plutôt avec la prudence qu'avec la passion; ce que doivent imiter ceux et celles qui sont dans une position semblable, pour parvenir à ce moment d'heureuse jouissance, qu'on nomme ordinairement le gracieux don de merci...

CHAPITRE XVIII

Comment Urgande-la-Déconnue déclara à l'empereur la prophétie qui avait été trouvée en la tombe.



Vous avez entendu ci-devant comment Carmelle montra à l'empereur la tombe qu'Esplandian avait conquise sur la Montagne Défendue, la statue de Jupiter et la prophétie qu'elle portait sur elle.

Cette vue l'avait frappé tellement qu'il ne pouvait passer un jour sans y penser. Aussi, le lendemain de l'arrivée de la noble compagnie à Constantinople, pensant qu'il n'y avait personne au monde de plus digne qu'Urgande pour expliquer ce dont il se doutait, il la fit appeler dans un retrait où se trouvaient seulement l'impératrice, Léonorine et la reine Ménoresse. Tous les cinq, une fois réunis, l'empereur fit apporter la statue de Jupiter, et dit à Urgande :

— Madame, je vous prie de vouloir bien m'expliquer, si c'est possible, le contenu des lettres qui sont gravées sur cette statue...

Urgande lut l'écriture, et, après y avoir quelques instants pensé, elle répondit à l'empereur :

— Sire, le grand secret que cette idole renferme est perdu pour l'avenir, car la prophétie est déjà

accomplie... Comme vous le savez, la puissance de Jupiter et des autres fausses divinités a été écrasée et anéantie par la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ... Et quant à ces mots : « Le serf de la serve aura ici sépulture, et la vie restituée sera par qui souffre la mort ! », ce sont termes difficiles et très obscurs. Toutefois, je vous les expliquerai du moins mal qu'il me sera possible...

Léonorine et la reine Ménoresse supposèrent qu'Urgande voulait parler d'Esplandian, lequel avait été mis dans le coffre de cèdre comme vous avez vu. A cause de ce, surprises d'une crainte nonpareille, elles commencèrent à se regarder l'une l'autre plus mortes que vives.

Mais Urgande, devinant bien le sentiment qui les troublait, les rassura en continuant son propos de la sorte :

— Sire, cette prophétie fut faite pour Matroco, seigneur de la Montagne Défendue, lequel, comme vous savez, fut païen jusqu'à son dernier jour, où il fut forcé de reconnaître Jésus-Christ. Par ainsi, il demeura longtemps serviteur de la serve, c'est-à-dire de l'idolâtrie, religion fausse et esclave. Puis Esplandian, témoin de sa repentance, permit qu'on l'inhumât en l'ermitage où est présentement le père de Carmelle, laquelle a tant tenu à honorer depuis le corps du géant, qu'elle a même enseveli ses os dans le coffre de cèdre que vous devez connaître, belle princesse Léonorine...

Léonorine rougit malgré elle.

Urgande-la-Déconnue continua :

— Ces autres paroles : » La vie sera restituée par qui souffre la mort, » cela se doit entendre également de Matroco, car, en perdant cette vie transitoire, il en a retrouvé une autre éternelle et glorieuse dans le sein d'Abraham, grâce à la passion soufferte en vue de notre rachat à tous par notre vaillant Seigneur Jésus-Christ... Voilà, Sire, tout ce que je puis présentement tirer de cette prophétie...

— Mais, demanda l'empereur, que deviendra le demeurant ?...

— Sire, répondit Urgande, quant à cela, je ne saurais pas plus vous le dire que ne le pourraient elles-mêmes madame votre fille ou madame la reine Ménoresse... Tout ce que je puis vous déclarer, c'est que cela s'accomplira prochainement, et que, en ce qui vous touche, vous en retirerez plus de gloire éternelle que de gloire mondaine.

— Tant mieux, dit l'empereur; pourvu que mon âme s'en trouve bien, je m'occupe peu des misères de mon corps...

Lors, laissant là Urgande avec l'impératrice, l'empereur s'en vint en sa salle où l'attendaient en grand nombre chevaliers et gentilshommes avec lesquels il passa le reste du jour en tous les passe-temps que l'on peut imaginer.

CHAPITRE XIX

Comment Urgande-la-Déconnue fut emportée par deux dragons, ainsi que Mélye et le roi Armato, au grand étonnement de tout le monde.

Pendant ce temps, la Fortune ourdissait petit à petit sa toile dans laquelle elle voulait prendre, comme mouche et moucheron, l'empereur et ses compagnons.

A un mille de la ville, ce prince avait fait bâtir un somptueux palais, appelé Vaelbeniatnof, à peu près sur le plan de celui qu'Apollidon avait fait construire en l'Ile Ferme. Ce palais était accompagné d'un parc fourni abondamment de tout ce qui était nécessaire au plaisir de l'homme. L'empereur résolut d'y mener les dames avec Esplandian et sa compagnie, et même le roi Armato, pour leur faire la meilleure distraction qu'il lui serait possible.

Et, de fait, le troisième jour en suivant, ils délogèrent tous et toutes de Constantinople, et vinrent à Vaelbeniatnof. Au moment où ils entraient par la porte du parc, ils aperçurent là, rangés pour les recevoir et leur faire accueil convenable, les veneurs et les limiers attitrés du bois, lesquels, incontinent, lancèrent un grand cerf à andouillers magnifiques.

Les gentilshommes se mirent à galoper à la poursuite de cet animal, qui fit le plus de ruses et de détours qu'il put, mais qui, finalement, vint mourir quasi entre les dames. Ils passèrent outre et rencontrèrent bientôt un sanglier fort échauffé par la chasse que lui donnait le vautroi depuis un bon bout de temps, et qui, se jugeant à peu près perdu, s'accula alors le long d'un gros arbre et se mit en devoir de découdre à coups de boutoirs les plus téméraires lévriers : un des veneurs, pour faire cesser son agonie et le massacre des chiens, s'en vint bravement à lui, et, lui boutant un coup de coutelas en pleine gorge, l'abattit sur le flanc, rouge de sang et blanc d'écume.

Ce plaisir dura assez longtemps ; si bien même que, lorsqu'il fut terminé, on jugea qu'il était heure d'aller souper. En conséquence, dames et chevaliers s'en revinrent vitement vers le palais, où ils trouvèrent les nappes mises et le repas prêt. Chacun but et mangea de fort bon appétit.

Le souper fini, les tables enlevées, le bal commença avec une ardeur fort compréhensible, quand on songe à ce qu'il y avait là de belles filles et de beaux garçons qui ne demandaient pas mieux que de se serrer mutuellement les mains et d'échanger des regards et des soupirs au son des instruments et à la faveur du désordre inséparable de toutes les fêtes de ce genre. Mais, à la fin, la fatigue s'em-

para de toutes ces jambes alertes, et le sommeil descendit sur tous ces yeux éveillés; chacun songea à se retirer, mais en se promettant bien, de part et d'autre, de recommencer le lendemain et les jours suivants.

Le lendemain, en effet, sur la vesprée, ces princes et chevaliers, dames et demoiselles, s'ébattaient sur l'herbe du parc, les uns devisant avec les unes, les autres courant, folâtrant, riant, cueillant des fleurs, battant les buissons, chantant des chansons, lorsque Mélye, qui jusqu'alors n'avait pas sonné mot, dit tout-à-coup à Urgande, devant tout le monde :

— Je m'étonne, madame, sachant de quelle pouvoir vous disposez, que vous ne songiez pas à distraire un peu la compagnie par votre art merveilleux...

— Mélye, répondit Urgande, là où vous serez, je n'entreprendrai rien devant vous... C'est vous qui, au contraire, devez nous montrer les merveilles de votre science, assurée, comme vous l'êtes, du gré que vous en saura l'empereur...

— S'il lui plait, reprit Mélye, j'en suis contente et je le vais satisfaire, à la condition qu'après moi vous ferez comme moi et même mieux...

— Vraiment, dit l'empereur, ce parti est raisonnable, et je vous en prie toutes deux...

— Sire, dit Mélye, commandez donc à Urgande qu'elle me prête un livre que j'espérais avoir, sur lequel est l'effigie de Médée, et son nom écrit au-dessous... Vous pourrez alors juger d'une partie de mon art, et si Urgande ne l'a pas su complétement jusqu'à présent, elle l'apprendra de moi...

— En bonne foi, répondit Urgande, je ne m'y refuse pas!...

Et aussitôt, appelant une de ses femmes, elle lui commanda d'aller quérir le livre demandé.

Pendant ce temps, Mélye, comme si elle eût voulu parler d'affaires avec le roi Armato, le prit par la main et l'emmena promener çà et là avec elle. La demoiselle d'Urgande revint peu après, apportant le livre demandé, que Mélye alors s'empressa d'ouvrir, en élevant les yeux au ciel et en faisant certains gestes convenus. Urgande, qui se doutait de la finesse que Mélye lui préparait, vint se ranger à son côté, tandis qu'Armato se venait ranger du sien, de sorte qu'elle se trouvait entre lui et la vieille sorcière.

Mélye avait commencé à feuilleter lentement le livre cabalistique. Mais, à mesure qu'elle avançait, elle accélérait son mouvement, et bientôt elle se mit à tourner les pages avec une rapidité prestigieuse, dont chacun fut ébloui. Puis, à un instant, le ciel se troubla d'une nue opaque et de forme circulaire, et un brouillard épais voila tous les objets à l'entour de cette nécromancienne. La nuit alors s'entr'ouvrit et deux dragons gigantesques en descendirent, traînant un chariot qui vint s'arrêter devant Urgande, et dans lequel Mélye, aidée d'Armato, la poussa malgré ses protestations... Puis tous deux montèrent après elle.

Les dragons avaient leur charge : ils s'élevèrent dans les airs à une hauteur prodigieuse, si bien que les cris d'Urgande-la-Déconnue cessèrent bientôt d'être entendus, quoiqu'ils fussent poussés avec une incroyable énergie.

Esplandian, Talanque, Ambor, Maneli et les autres chevaliers, accourus, mais trop tard malheureusement, pour secourir leur protectrice en péril, furent bien désappointés et bien marris quand ils s'aperçurent qu'elle disparaissait tout-à-fait à leurs yeux dans les vastes plaines du ciel. Lors ils jurèrent de ne plus jamais s'arrêter qu'ils ne l'eussent reconquise, et, pour cela faire, ils s'apprêtèrent à s'embarquer sur le navire de la Grande-Serpente.

Avant de prendre un congé définitif de la cour, Esplandian s'approcha mélancoliquement de la belle Léonorine.

— Madame, lui dit-il tout bas d'une voix tendre et respectueuse, j'ai fait un serment, celui de ne pas m'arrêter que je n'aie reconquis la fée Urgande, ma bienfaitrice et celle de ma famille : ce serment, je dois le tenir, et je le tiendrai... Pour cela faire, il faut que je vous quitte, et cela me navre l'âme... Je vous supplie donc, pour ne pas aggraver encore l'amertume de l'absence où je vais être, de ne pas prendre en mauvaise part l'entreprise que mes compagnons et moi nous allons faire; vous promettant qu'aussitôt que nous en aurons nouvelles, nous reviendrons vitement à Constantinople...

— Mon doux ami, répondit Léonorine, il me semble que vous auriez pu tenter cette grave entreprise un peu plus à loisir et un peu plus mûrement, et non aussi vitement et aussi chaudement que vous venez de le faire... Cependant, comme c'est une louable chose, et qu'en outre c'est vous qui le voulez, je me tais et m'incline devant votre vouloir comme devant celui de mon seigneur et maître... Tout ce que j'exige de vous, mon doux ami, c'est que vous nous reveniez bien portant et bien amoureux le plus tôt possible...

Esplandian le promit, comme bien on le pense: il le promit d'autant plus aisément que son bonheur n'était qu'auprès de Léonorine, sa mie adorée.

Norandel eut bien voulu en dire autant à la reine Ménoresse, qui eût bien voulu en entendre autant. Mais ses compagnons s'embarquaient, il ne pouvait les faire attendre dans une entreprise comme celle-là, où il s'agissait d'aller à la quête d'une noble fée qui avait été la protectrice des chevaliers chrétiens en général, et du roi Lisvart, son père, en particulier.

Norandel se décida donc, le cœur gros, à partir sans avoir baisé de ses lèvres amoureuses le bout de ses beaux doigts blancs, le bas de sa robe de drap d'or... Il s'en alla, et, avant de disparaître, il se retourna plus de cent fois, pour tâcher d'apercevoir encore la reine Ménoresse... Hélas! la reine Ménoresse, dont le cœur crevait de chagrin, à elle aussi, s'était empressée d'aller dans sa chambre, d'en fermer la porte, et de se jeter sur son lit en sanglotant.

La Grande-Serpente ayant à son bord tous ses chevaliers, se mit à voguer d'elle-même, et bientôt elle eut disparu à tous les yeux.

Quelques jours après, elle prenait port à la Montagne-Défendue.

—

CHAPITRE XX

Comment les deux dragons portèrent Urgande, Mélye et Armato au beau milieu de la ville de Tésifante; et de la grande armée que le roi Armato fit mettre sur pied pour marcher sur l'empereur de Constantinople.

Ainsi donc, malgré ses cris, ses protestations, ses gestes, ses paroles, la bonne fée Urgande-la-Déconnue avait été enlevée par l'artifice de la plus que centenaire Mélye, qui n'aimait pas les gens qu'Urgande aimait, et qui, tout au contraire, se plaisait à protéger de ses vœux et de ses enchantements les chevaliers idolâtres.

— Là! là! ne criez pas ainsi, ma mie! disait-elle en chemin à la fée des chrétiens. Outre que c'est inutile, cela nous assourdit... Sur terre, passe encore : les bruits de toute sorte qu'on y entend permettent à la voix humaine de s'élever jusqu'aux suprêmes limites de l'extravagant, sans que cela contrarie trop âprement les oreilles... Mais ici, dans ces régions de l'air, où n'arrivent plus les bruits terrestres, et où l'on n'entend seulement que la respiration harmonieuse des atomes qui dansent leurs rondes invisibles; ici, ma mie, la voix doit se faire humble comme l'esprit... De quoi vous plaignez-vous, d'ailleurs? Mon tour vaut mieux que les vôtres? Mes enchantements sont de meilleur aloi que votre nécromancie ordinaire? C'est bien cela que vous pensez, avouez-le, et votre orgueil ne veut pas s'humilier devant ma supériorité?... Allez, je vous devine!... Eh bien! mais ce n'est qu'un juste échange! Vous servez de votre petit pouvoir des gens que je hais et qui ruinent ma religion et les gens de ma religion... N'est-il pas naturel, que pour vous empêcher de nuire à ceux que j'entends servir à mon tour, je nuise à vos amis en les privant du secours de votre art?... Rassurez-vous, toutefois, si vous avez des craintes personnelles : il ne sera fait de mal qu'à vos amis, qui sont nos ennemis!...

Comme Mélye cessait de parler, les deux dragons qui conduisaient le chariot enchanté cessèrent de planer dans les hauteurs où ils s'étaient tenus jusque-là. Leur vol se ralentit, ils s'abaissèrent, et bientôt Urgande put se convaincre qu'elle était tombée entre les mains des ennemis d'Esplandian. Elle était arrivée sur l'hippodrome même de Tésifante, en présence du prince Alforax et de ses principaux chevaliers, étonnés en même temps qu'heureux de voir descendre du chariot, outre Urgande-la-Déconnue et la vieille Mélye, le roi Armato, père d'Alforax!...

— Mes neveux, dit la vieille sorcière en s'adressant aux deux princes qui s'empressaient autour d'elle, mettez-vous incontinent en état de vous venger et de porter la guerre et la destruction dans la Grèce et surtout dans la Montagne Défendue!...

— J'y songeais, madame, au moment de votre chère et inespérée arrivée, répondit Alforax. Je m'occupais à mettre Tésifante en défense, en attendant les nombreux secours qui doivent bientôt me former une armée et me permettre d'attaquer mes odieux ennemis...

— Urgande, reprit Mélye en s'adressant à la bonne fée des chevaliers chrétiens, je te le répète : je ne t'ôterai point la vie, parce que je me souviens des bons traitements que j'ai reçus de toi lorsque j'étais ta prisonnière!... Mais comme ton pouvoir, quoique inférieur au mien, peut être d'un grand concours à nos ennemis, je veux et j'entends en neutraliser les effets en te retenant prisonnière éternellement...

Cela dit, Mélye entraîna Urgande dans une forte tour, malgré ses touchantes représentations. Là, elle se mit à faire un certain nombre de conjurations diaboliques, si bien qu'à partir de ce moment la tour qui devait servir de prison à la pauvre Urgande fut enveloppée d'un nuage opaque qui en dérobait la vue et en défendait l'accès à tout le monde, excepté au seul Armato.

Sa vengeance ainsi parachevée, la méchante Mélye revint sur l'hippodrôme de Tésifante, prit congé de ses neveux et de leur cour, remonta sur son chariot enchanté, dit quelques mots, en langue inconnue, à ses deux dragons, et disparut avec la rapidité de l'éclair.

Où allait-elle ainsi, cette méchante sorcière?

Elle retournait à sa caverne, d'où elle aurait bien dû ne pas sortir!...

Armato n'abusa pas du pouvoir qu'il avait sur la fée Urgande, de par la grâce de la vieille Mélye, sa parente. Tout au contraire, il s'arrangea de façon à ce qu'elle ne souffrît pas trop de sa prison, et il lui donna même tout ce qu'elle lui demandait, hormis la liberté.

Il fut quelques jours sans rien entreprendre de bien positif, parce qu'il ne se sentait pas encore de force à reprendre les villes d'Alfarin et de Galatie, toutes deux trop importantes pour être assiégées avec une armée insuffisante. Il envoya, en conséquence, courriers sur courriers, messages sur messages, à tous les princes du Levant, ses alliés naturels, en les conjurant de réunir au plus tôt leurs forces et d'accourir à Tésifante, non-seulement pour chasser à tout jamais les chrétiens de la Turquie, mais encore pour aller ravager la Grèce et planter l'étendard de Mahomet au milieu même de Constantinople!.

CHAPITRE XXI

Comment les jeunes Talanque et Maneli, en errant à l'aventure, aperçurent deux jeunes pucelles qui s'égayaient dans l'eau, et comment l'envie leur prit d'en faire autant qu'elles.

Nous l'avons dit, Esplandian était arrivé à la Montagne Défendue, avec ses compagnons, eux et lui, grâce à la Grande-Serpente.

Maître d'Alfarin et de Galatie, deux des plus fortes villes de la Turquie, il fit en diligence les préparatifs nécessaires pour aller assiéger Tésifante, où quelque chose lui disait qu'il aurait des nouvelles de sa bienfaitrice la fée Urgande. En attendant, chaque jour il envoyait çà et là quelques-uns de ses chevaliers pousser des reconnaissances, afin d'être mis au courant des menées de ses ennemis qui étaient aussi ceux d'Urgande-la-Déconnue, et qui avaient intérêt à l'avoir fait enlever.

Un jour, les jeunes Talanque et Maneli, le premier, fils de Galaor et de Juliande, le second, fils de Cildadan et de Solise, s'étaient aventurés dans les alentours de la ville de Tésifante, accompagnés de Belleris, pour faire quelques prisonniers qui pussent les instruire de l'état de la place.

Le hasard voulut qu'ils s'approchassent de la Fontaine Aventureuse. Pendant trois jours ils s'égarèrent dans le bois enchanté qui enceignait cette fontaine, et furent le jouet de visions étranges. Le premier jour, ce furent des chevaliers orgueilleux qui les attaquèrent, et, quand ils songèrent à se défendre, ils ne frappèrent que des ombres qui s'évanouissaient pour se reformer aussitôt plus loin. Le second jour, ce furent des monstres aux gueules béantes qui les enveloppèrent; ils s'y laissèrent prendre encore et se défendirent vaillamment, mais toujours contre des vapeurs qui se déformaient à mesure qu'ils avançaient. Ils n'eussent pas fait une plus grande dépense d'énergie et de courage contre des ennemis et des monstres véritables, et si, au sortir de ces luttes imaginaires, ils n'étaient pas blessés, du moins ils étaient très harassés.

— Tout ceci est l'œuvre de l'enchanteresse Mélye! leur dit Belleris. Il faut songer à nous désensorceler, et à sortir des parages de la Fontaine Aventureuse!...

Ils essayèrent de sortir du bois, et crurent y avoir réussi dès le matin du troisième jour.

Comme ils chevauchaient tous trois fermes sur leurs étriers, l'oreille au guet, l'épée à la main, et surtout les yeux grands ouverts pour mieux discerner les visions de la réalité, ils aperçurent, au bout d'une clairière, deux belles pucelles d'environ quinze ans qui s'égayaient dans l'eau d'un étang, parmi les joncs et les nénuphars en fleurs.

Talanque et Maneli, qui étaient jeunes et qui se sentaient poussés par l'ardeur de leur sang, s'avancèrent dans la direction de cet étang, pour jouir de plus près de ce spectacle charmant, et pour s'assurer qu'ils n'étaient pas encore le jouet d'un enchantement de la méchante Mélye.

Quant à Belleris, qui avait de l'expérience et l'acquit de la vie, il secoua la tête et n'en avança point d'un pas plus vite pour cela.

Talanque et Maneli ne s'étaient pas trompés. C'étaient bien deux créatures humaines, et des plus séduisantes, qui s'ébattaient ainsi dans l'eau de l'étang. Elles avaient toutes deux un corps blanc comme la neige, plein de courbes adorables et d'inflexions irrésistibles. Leurs longs cheveux blonds inondaient leurs épaules et s'éparpillaient follement, dans un désordre provoquant, sur leurs seins ronds et fermes comme le marbre, qu'ils accusaient au lieu de voiler. Les rayons d'or du soleil levant jouaient amoureusement sur leurs croupes arrondies et faisaient étinceler comme autant de perles les gouttes d'eau dont elles étaient humides. Et puis, comme si ce n'eût pas été encore assez de ces séductions-là, il y avait de plus deux visages fleuris comme le printemps, joyeux comme l'aurore, avec des lèvres pleines d'appels et des yeux pleins de promesses....

Talanque, le premier, se sentit troublé et brûlé jusqu'à la moëlle par le spectacle de ces deux beaux corps nus, si appétissants pour le regard. Talanque n'était p s pour rien le fils du sensible Galaor; il avait la même ardeur amoureuse que lui. Aussi, pour l'éteindre, se débarrassa-t il de son heaume, de sa cotte de mailles et du reste de son armure, et se glissa-t-il, plein d'émotion, dans les eaux froides de l'étang, à la rencontre des deux belles filles, dont les ébats alors recommencèrent avec plus de grâce que jamais.

Maneli, quoique plus réservé que Talanque, parce qu'il était fils de Cildadan, ne put résister à l'envie qui le possédait d'imiter son bouillant compagnon. Comme lui, il se dévêtit de son haubert et de son heaume, et, comme lui, se glissa en serpentant parmi les joncs de l'étang.

— Ce sont des syrènes, prenez garde! leur cria, mais inutilement, le prudent Belleris, qui était tombé dans trop de piéges, durant sa vie, pour ne pas les redouter désormais, pour lui et pour les autres.

Mais les deux jeunes enamourés n'y prenaient pas garde; leur jeunesse les menait, et ils suivaient leur jeunesse!

Quand ils furent au milieu de l'étang, les deux séduisantes filles qui s'y ébattaient, leur ouvrirent leurs bras roses, comme pour les engager à s'y précipiter, ce à quoi ils ne manquèrent pas. Talanque, tout haletant, s'approcha, se pencha, et ses lèvres ardentes cueillirent un de ces baisers savoureux dont la trace dure longtemps après. Maneli en fit autant et cueillit le même baiser, non pas sur les mêmes lèvres, mais sur celles de l'autre jeune fille.

Au moment où ces deux chevaliers, tressaillant d'aise, avançaient eux-mêmes leurs bras pour emplir leurs mains tremblantes de cette chair si ferme et si nacrée, les deux jeunes filles s'abaissèrent rapidement et disparurent comme par enchantement sous les eaux, parmi les roseaux...

Talanque et Maneli avaient suivi malgré eux le mouvement de ces deux décevantes créatures, et, comme elles, ils avaient plongé dans l'eau de l'étang. Quand ils se relevèrent, ils tenaient chacun à la main deux grosses carpes dorées qui se mirent aussitôt à frétiller pour leur échapper. Ils les rejetèrent d'eux-mêmes parmi les joncs, avec stupeur et avec dégoût...

Au même instant, parmi les roseaux, et dans les profondeurs du bois qui entourait l'étang, on entendit retentir une avalanche d'éclats de rire, qui ressemblaient à des clochettes de cristal mises en branle par des lutins invisibles...

Belleris fit chorus, et rit comme il n'avait pas ri depuis longtemps...

— Des choses étranges hantent décidément cette fontaine! murmura Talanque, un peu confus en sortant de l'étang et en remettant à la hâte son heaume et son haubert.

— Bien étranges, certes! répéta Maneli, non moins confus, en imitant son compagnon.

Belleris riait toujours, et l'écho lui répondait, ce qui ajoutait encore au dépit et à la honte que ressentaient les deux jeunes gens, qui s'étaient si bien léché les lèvres par avance, du bonheur qu'ils comptaient trouver dans l'étang.

— Il y en a d'autres, plus étranges encore, leur dit-il. Il ne faut pas vous en étonner; c'est Mélye qui les a ordonnées...

— Que le diable emporte Mélye! s'écria Talanque avec mauvaise humeur.

— Passons outre! passons outre! s'écria Maneli avec une égale mauvaise humeur.

— Allons! ce sera donc pour un autre coup, dit Belleris, toujours se gabant.

Lors, ils tirèrent à main gauche, côtoyant toujours le chemin de Tésifante.

Après avoir cheminé environ pendant cinq milles du pays, ils firent rencontre de dix hommes à cheval, non armés, conduisant deux demoiselles, dont l'une était assez belle et assez bien vêtue; lesquels, apercevant nos trois compagnons, eurent si grande peur, qu'ils abandonnèrent les femmes et se sauvèrent en un taillis prochain, où ils ne furent aucunement poursuivis.

Talanque et Maneli, quoique un peu rebutés à l'endroit des femmes par leur dernière mésaventure, ne s'en avancèrent pas moins vers les deux nouvelles venues. Belleris les suivit, espérant avoir par elles des nouvelles de ce qui les intéressait si fort tous trois.

— Rassurez-vous, gentes pucelles, dit Talanque en prenant la main de la plus belle, et dites-nous, s'il vous plaît, ce que l'on dit du roi Armato... Est-il encore prisonnier?

— Seigneurs, répondait-elle, le roi Armato s'est échappé il y a quelques jours des mains des chrétiens, et il est venu à Tésifante avec Mélye, qui a enfermé Urgande-la-Déconnue dans une tour bien gardée, d'où elle ne pourra partir sans son congé...

— Voilà qui va bien, dit Belleris. Et qu'a fait le roi Armato depuis son retour? Ne parle-t-il point de se venger un peu de ceux qui l'ont retenu prisonnier pendant un si long temps?

— Oui, pour certain, répondit la gente demoiselle, car tous les rois, soudans, califes et amiraux de la loi païenne lui ont promis de venir en armes à Constantinople et de ruiner la chrétienté... Et déjà, comme il en est bruit, la plupart sont arrivés en l'île de Ténédos...

— Ma foi, dit Belleris en se tournant vers ses deux compagnons, attendu ce que ces deux charmantes demoiselles nous disent là, je suis d'avis que nous ne nous chargions pas plus longtemps de leur conduite et que nous retournions immédiatement sur nos brisées...

— Cet avis est bon, dit Maneli, et quoique les dix hommes qui servaient d'escorte à ces deux pucelles ne soient pas de grands braves, leur nombre doit cependant nous rassurer un peu; elles vont les rejoindre et continuer à se faire accompagner par eux. Notre temps est trop précieux, d'ailleurs, pour que nous songions à faire des excès de courtoisie...

Tous trois ainsi d'accord, ils donnèrent congé aux deux pucelles, et se mirent incontinent en route pour leur destination. Ils firent si bonne diligence que, sur les deux heures du soir, ils arrivèrent à la Montagne Défendue, où ils racontèrent à leurs compagnons les merveilleuses aventures qui leur étaient survenues aux environs de la Fontaine enchantée, ainsi que la rencontre qu'ils avaient faite des deux pucelles de Tésifante.

CHAPITRE XXII

Comment le corsaire Crescelin, neveu de l'amiral Tartarie, apporta à Esplandian certaines nouvelles de la grande armée de mer que préparaient les seigneurs du Levant pour venir à Constantinople.

Peu de jours après, abordait à la Montagne Défendue un écumeur de mer connu sous le nom de Crescelin-le-Corsaire.

Crescelin était un homme de courage et de témérité, qui avait voulu se signaler à l'admiration de tous par des actes d'audace et d'intrépidité, et se faire pardonner ainsi par l'empereur, à force de gloire, le mépris qu'il avait fait de son autorité en exerçant sans son aveu le métier de corsaire.

— Seigneur, dit-il à Esplandian quand il fut introduit près de lui, j'ai nom Crescelin-le-Corsaire... Je suis neveu de l'ancien grand amiral de Grèce, Tartarie, que vous devez connaître. Emporté par la fougue de mon âge et de mon sang, j'écume depuis un an les mers, pour tâcher de recueillir un peu de gloire sans l'assentiment de l'empereur, mon maître. Les Turcs savent bien ce que je vaux, et c'est parce que je vaux quelque chose, qu'en apprenant ce qui se passait, je suis

venu en grande hâte vers vous, pour vous prier d'intercéder pour moi auprès de l'empereur, qui aura bientôt besoin du dévoûment de tous ses sujets, car il est menacé de toutes parts... Le roi Armato, qui ne peut vous pardonner, ainsi qu'à lui, les conquêtes que vous avez faites et la gloire dont vous vous êtes couvert, a envoyé de tous côtés des messagers chargés de réveiller de leur paresse tous les princes du Levant... Ceux-ci ont répondu à son appel, et, chaque jour, à chaque heure, des renforts nombreux lui arrivent... Ils sont concentrés pour le moment près de l'île de Ténédos, et, si nous n'y mettons bon ordre, ils seront sous peu de temps à Constantinople.

— Je sais votre courage, Crescelin, répondit Esplandian. L'empereur le connait aussi, et, à cause de cela, je ne doute pas qu'il ne vous pardonne et qu'il n'accepte votre concours. Je vais vous donner une lettre pour lui...

— J'ai dix galères bien armées, reprit Crescelin, et si vous voulez m'adjoindre des compagnons, je les conduirai à port sûr...

Cette proposition fit réfléchir un instant Esplandian. Il fut d'avis d'envoyer Frandalo et les autres chevaliers de la Grande-Bretagne à Constantinople avec Crescelin pour aider à l'empereur.

— Quant à moi, ajouta-t-il en se tournant vers ses compagnons, ainsi que le roi de Dace, Gandalin et Enil, nous attendrons, avec la garnison de céans, ceux qui sont allés à Ténédos. Lorsque nous les aurons vus, ou nous y demeurerons tout-à-fait, ou nous irons vous rejoindre aussitôt.

Quelle que fût l'opinion particulière de chacun des chevaliers ainsi désignés, ils comprirent tous qu'il fallait se ranger au vouloir d'Esplandian. Sans, donc, faire un plus long séjour en la Montagne Défendue, ils s'embarquèrent.

Le même jour, Esplandian envoya Enil à Rome, avertir l'empereur son oncle du péril que courait la chrétienté. En passant sur les côtes de Sardaigne, Enil devait faire part des mêmes nouvelles au roi Florestan.

Ce fut le fidèle Gandalin qu'Esplandian choisit pour l'envoyer dans la Grande-Bretagne et dans la Gaule. Il savait à quel point ce vaillant serviteur était estimé dans ces deux cours, et de quelle façon il serait serait reçu d'Amadis et d'Oriane.

Gandalin devait aussi aller vers Galaor, Bruneo de Bonnemer, Grasandor et Quadragant, pour les prier de reprendre les armes qu'ils avaient si longtemps portées avec tant de gloire, pour venir défendre la Grèce de l'irruption prochaine des Anatoliens.

Gandalin s'embarqua.

CHAPITRE XXIII

Comment Norandel et ses compagnons arrivèrent à Constantinople, et de l'accueil qui leur fut fait; comment aussi la belle reine Ménoresse résolut un instant d'éprouver l'amour de son ami.

Les chevaliers envoyés par Esplandian à Constantinople, eurent un si bon vent, qu'ils arrivèrent à destination le septième jour après leur départ.

L'empereur, averti, fut très aise de leur arrivée, et il s'en vint au port pour leur faire accueil et les embrasser les uns après les autres. L'absence d'Esplandian le chagrina : il demanda pourquoi il n'était pas là; et les chevaliers lui racontèrent l'avertissement de Crescelin, le grand appareil que faisaient les rois du Levant pour leur courir sus, et, finalement, comment Esplandian était resté en la Montagne Défendue avec le roi de Dace, Gandalin et Enil.

Au premier abord, l'empereur fut un peu ébahi de cette entreprise. Toutefois, en prince sage, il dissimula ce qu'il en pensait, et, quelques jours après, il donna des ordres précis pour que Constantinople et les autres villes et places de son empire fussent approvisionnées des vivres et des munitions nécessaires; puis il envoya partout des messagers, afin que ses capitaines réunissent les gens d'armes de ses Etats et se tinssent prêts pour les prochaines éventualités.

Pendant que l'empereur songeait ainsi à la guerre, Norandel songeait à l'amour. Il était revenu avec grande joie à Constantinople, parce que là était sa belle mie, la reine Ménoresse, et il espérait, cette fois, obtenir d'elle un peu plus de réconfort qu'elle ne lui en avait octroyé jusque-là.

De son côté, la belle reine Ménoresse, par un de ces caprices féminins qui ne sont pas assez rares, voulut éprouver son amant comme on éprouve l'or à la fournaise, afin d'en connaître les parties pures et les scories. Elle l'aborda donc un jour avec un visage plus froid que de coutume, et comme, étonné, il la priait de lui en dire la cause, elle se fit un peu prier pour répondre, puis, finalement, elle lui avoua qu'on lui avait appris qu'elle avait une rivale, laissée par Norandel en la Grande-Bretagne...

Une rivale! Norandel n'en pouvait revenir, lui qui, jusqu'à la reine Ménoresse, avait été de glace pour toutes les femmes!...

Il s'excusa du mieux qu'il put, et avec toute l'éloquence de l'innocent calomnié. Mais, tant plus il affirmait son innocence, et tant plus la reine Ménoresse croyait ou affectait de croire à sa culpabilité. Alors, perplexe, chagrin, poussé à bout, le pauvre amoureux s'écria :

— Ah! madame, je vois bien que vous voulez que je meure!... Car le mal que vous me faites en me soupçonnant ainsi, est si grand, si grand, si grand, qu'il ne se pourrait comprendre si j'essayais de le raconter aux autres!... En m'éloignant de vos bonnes grâces, c'est éloigner la vie et le soleil de moi, c'est me condamner à mourir!... Je n'y aurais nul regret vraiment, si, en mourant, je ne perdais pas le moyen de vous faire service, comme votre loyal chevalier...

En disant cela, Norandal était ému au delà du possible : les larmes lui tombaient des yeux grosses comme des pois.

La reine Ménoresse comprit qu'elle avait été trop loin, et qu'elle avait outragé son amant par d'odieux soupçons.

— Mon doux ami, lui dit-elle, le visage rayonnant de contentement; mon doux ami, je vous supplie de me pardonner mon indiscrétion... Tout

ce que j'en ai fait et dit n'a été que pour vous éprouver et pour vous montrer par avance le visage que je vous ferais si pareille déloyauté arrivait de votre côté... Encore une fois, je vous en prie, mon doux ami, pardonnez-moi...

Lors, se penchant rapidement sur Norandel, pendant qu'elle était seule avec lui, elle posa sa bouche sur sa bouche et tous deux, pendant un moment, restèrent comme pâmés et emparadisés. Heureusement, ou malheureusement, quelqu'un survint. Lors, Ménoresse, reprenant un peu de son assiette et se remettant peu à peu de son trouble, dit à son amant :

— Mon doux ami, nous venons d'être imprudents : tâchons de ne plus l'être, dorénavant, bien que cette imprudence soit pleine de voluptés... Souvenez-vous désormais combien la dissimulation est requise et nécessaire entre ceux qui sont malades de notre maladie... J'entends dissimulation, non pas de vous à moi... O Dieu! non! non!.. mais devant les gens, les inconnus, les indifférents, les indiscrets, qui seraient si heureux de savoir ce que nous faisons, pour le salir et le calomnier...

— Madame, répondit Norandel, je ne vous ferai jamais de ma vie aucune faute... Je sens ma constance si forte, qu'il est impossible à mon cœur de se distraire de vous aimer, servir et honorer sur toutes choses, dussiez-vous, même, exercer envers lui toutes les cruautés dont peuvent être punis ceux qui aiment et ne sont pas aimés!...

Quant à Léonorine, qui jalousait le bonheur de sa cousine, elle feignit la colère devant les compagnons d'Esplandian, et se plaignit assez âprement de ce qu'il n'avait pas daigné venir avec eux. Mais lorsqu'ils lui eurent appris que toute l'Anatolie était en armes et prête à fondre sur la Grèce et sur la Montagne Défendue, qu'Esplandian conservait pour elle, comme le premier don qu'elle eût reçu de lui, Léonorine ne put leur montrer que sa vive inquiétude des périls où peut-être il allait être exposé.

Ces périls étaient, en effet, très sérieux; si sérieux même que l'empereur, ayant appris que l'armée turque, assemblée près de Ténédos, s'apprêtait à mettre le cap sur Constantinople, et qu'une autre armée s'avançait vers Abydos, fit tendre une grande chaîne qui ferma le port de Constantinople. Il confia les portes du Dragon à Frandalo, celle d'Elporso à son neveu Gastilles et la tour Aquiline à Norandel. Talanque et Maneli furent chargés de défendre les deux fortes redoutes où la grande chaîne du port était attachée. Quant au corsaire Crescelin, il l'envoya avec Belleris à la Montagne Défendue.

CHAPITRE XXIV

Comment Gandalin arriva à la cour du roi Amadis, et du mariage qu'on crut devoir lui faire contracter avec la demoiselle de Danemark, pour le récompenser de son dévoûment.



Gandalin, nous l'avons dit, s'était embarqué pour aller porter à Amadis la nouvelle des événements qui se préparaient.

Un vent favorable le porta jusqu'aux caps de l'Europe et de l'Afrique : il passa heureusement le détroit. Quelques jours après, il découvrait les côtes blanches de la grande île d'Albion, et son navire entrait à pleines voiles dans la Tamise.

Gandalin s'arrêta d'abord à Mirefleur, pour présenter ses hommages au vieux roi découronné, Lisvart, et à sa fidèle compagne, l'ancienne reine Brisène, auxquels il raconta l'objet de son voyage.

— J'irai! s'écria Lisvart, en retrouvant son énergie d'autrefois. J'irai, puisqu'il s'agit de secourir mon petit-fils et surtout de combattre les ennemis de mon Dieu! Le harnois ne pèsera pas trop sur mes épaules de vieillard, vous verrez, Gandalin, vous verrez!...

Brisène soupira, mais elle ne sonna mot, par déférence pour son vieux mari qu'elle s'était habituée à respecter dans toutes ses volontés.

Gandalin, heureux de cette promesse, prit aussitôt congé de Lisvart et de Brisène, et quitta Mirefleur pour s'acheminer en toute diligence vers Londres, où était Amadis avec sa cour.

L'accueil qu'il reçut là, vous le devinez bien. Le grand cœur du vaillant Amadis fut vivement impressionné par le récit que lui fit Gandalin de la situation de son cher fils Esplandian et de l'empereur de Grèce. Le cœur maternel d'Oriane ne fut pas moins vivement touché : de plus, elle eut des angoisses que son mari eut grand peine à dissiper.

Pour mieux arriver à chasser les idées noires de la tête et du cœur d'Oriane, Amadis imagina de donner une fête merveilleuse en l'honneur de Gandalin, et il y réussit. Il y réussit si bien, même, que la reine Oriane, redevenue confiante en l'avenir et dans le succès des armes de son fils, songea à mettre à exécution un projet qu'elle avait mûri pendant longtemps...

Vous avez lu, au commencement de notre histoire, les services que la demoiselle de Danemark avait rendus à Amadis et à Oriane, soit seule, soit avec le concours du fidèle Gandalin. Amadis jugeait raisonnable que Gandalin et la demoiselle de

Danemark, ayant été participants à leur jeunesse et à leurs folies, à Oriane et à lui, ils le fussent aussi à leurs prospérités. Oriane pensait de même, et, souvent, elle avait arrêté dans son esprit le mariage de ces deux fidèles serviteurs.

Lorsque Gandalin vint à la cour d'Amadis, envoyé par Esplandian, la reine Oriane songea plus que jamais à ce mariage, et elle fit part de ses idées là-dessus à son mari.

Amadis trouva d'abord la chose peu convenable, d'autant que la demoiselle de Danemark était déjà flétrie, et que Gandalin était de moyen âge et fort gaillard. Néanmoins, comme toutes les femmes de bon esprit finissent toujours par en arriver où elles veulent, Oriane trouva moyen d'amener Amadis à condescendre à ce qu'elle avait résolu de faire; tellement, qu'aussitôt que ce pauvre Gandalin fut de retour de Mirefleur, où il avait été présenter ses devoirs au vieux roi Lisvart, Amadis le tira à part et lui dit:

— Gandalin, la reine désire grandement de vous arrêter définitivement auprès de moi, tant pour l'amitié qu'elle sait que je vous porte, que pour *le bien qu'elle-même* vous veut!... A cette cause, elle voudrait que vous eussiez à femme la demoiselle de Danemark, qu'elle aime, et qu'elle avantagera de beaucoup, si vous consentez à l'épouser... Vous la connaissez: c'est une personne sage et vertueuse... Quant à moi, je vous en prie et je vous le conseille...

Gandalin s'en fût volontiers excusé, et, à dire vrai, il n'eût peut-être pas eu tort, car le pourpoint était trop neuf pour houppelande si usée!.. Cependant, Gandalin avait appris, dès son jeune âge, à n'avoir d'autre volonté que celle d'Amadis; il trouva son conseil bon, et parfaite l'offre de madame Oriane. De sorte que son mariage avec la demoiselle de Danemark fut célébré en moins de trois jours. La demoiselle de Danemark dut être bien heureuse!

Pour laisser à ces nouveaux épousés le temps de savourer leur lune de miel, Amadis remit à un de ses gentilshommes, nommé Handro, les lettres et instructions qu'Esplandian avait chargé Gandalin de porter à Gasquilan et à Don Bruneo.

La semaine suivante, le bon Gandalin, plus dévoué serviteur d'Esplandian que de sa femme, plus tendre au devoir qu'à l'amour, s'en partit gaiement pour aller en Gaule vers le roi Périon, et de là à Sobradise, pour y trouver Galaor. La demoiselle de Danemark, que Gandalin avait eu à peine le temps de dédemoiseller, soupira beaucoup, mais en vain: Gandalin partit, très content de partir.

Il y a des gens qui ne sont pas faits pour le mariage, que voulez-vous!

Durant ces allées et venues, Amadis manda tous les nochers et pilotes de la Grande-Bretagne, et commanda au roi Arban de Norgales d'aviser à tout ce qui serait nécessaire pour l'entreprise d'un tel voyage, en gens et vaisseaux.

Voilà comment les affaires de cette guerre étaient démenées en la plus grande partie de l'Europe, tandis que les rois du Levant s'assemblaient petit à petit.

C'est à ces derniers que nous allons retourner.

CHAPITRE XXV

Comment la reine Califie vint au secours des payens, et du merveilleux assaut qui fut donné en la ville de Constantinople.

Le bruit de cette guerre entreprise par les rois, taborlans, soudans, califes et seigneurs dominants des marches de Tartarie, Inde, Arabie et autres pays du Levant, à l'encontre de l'empereur de Constantinople, était arrivé jusqu'aux oreilles de la puissante reine Califie.

Califie était reine de la Californie, pays très opulent et très fertile, qui confine le fleuve Borysthène, près la descente des montages Riffées. Cette contrée dont je vous parle avait été autrefois peuplée de bons chevaliers et autres gens de grande qualité; mais les femmes, par une certaine malice, avaient trouvé moyen de les faire mourir tous, établissant loi entre elles seules, ne reconnaissant d'autre roi qu'une reine, choisie naturellement dans leur nombre, et se gouvernant, finalement, ni plus ni moins que les amazones. Par suite de cette exclusion qu'elles avaient faite du sexe mâle, il ne leur était permis de hanter les hommes qu'une fois par an, en la saison et au jour fixés, où, alors, elles sortaient impétueusement de leurs limites et appelaient leurs voisins. Dieu sait si elles trouvaient moyen de faire payer l'usure du temps perdu! Tellement même, que la plupart s'en retournaient enceintes.

Ce fut donc avec un troupeau de ces farouches guerrières, qui égorgeaient leurs enfants mâles et brûlaient la mamelle droite de leurs filles, que la reine Califie résolut à venir se mêler à la guerre entreprise contre les chrétiens, non pas qu'elle leur en voulût, mais parce qu'elle était désireuse de savoir s'ils méritaient vraiment leur réputation de chevalerie.

En même temps qu'elle, arriva aussi Rodrigue, soudan de Liquie, à la tête d'une grosse armée; et, avec Califie et Rodrigue, arrivèrent les soudans, rois et princes du Levant, alliés et amis du roi Armato.

Le jour de la bataille se leva enfin; les deux armées ennemies étaient prêtes; Amadis, Lisvart, Périon et les autres étaient à leur poste, avec leurs bataillons. Armato engagea l'action sur mer; la reine Califie et Rodrigue de Liquie l'engagèrent sur terre. Constantinople ne pouvait ainsi manquer d'être prise!

Eh bien! Constantinople fut sauvée, par la protection efficace du Dieu des armées, et aussi par le courage de ses généreux défenseurs.

Mais, hélas! que de sang et de larmes cela coûta! La reine Califie fut prise, Alforax fut tué, et, avec eux, des milliers de païens; mais aussi, du côté des chevaliers chrétiens, on eut à déplorer la perte de bien des vaillants hommes! Les rois Périon et Lisvart, les deux chevaleureux rois,

Grumedan le bon vieillard, Balan, Hélyan, Enil, Polymnir, et maints autres preux chevaliers trouvèrent la mort en combattant, cette journée-là, pour soutenir la loi de Jésus-Christ!...

Les navires capturés furent ramenés dans le port, et les morts furent enterrés. Les païens furent guéris pour longtemps de l'envie de recommencer une pareille lutte: si elle avait coûté cher aux chrétiens, elle leur avait coûté plus cher encore à eux, les assaillants.

CHAPITRE XXVI

Comment, après que les païens furent chassés de Constantinople, l'empereur, renonçant à son empire, en investit Esplandian qu'il maria avec sa fille Léonorine.



Une fois que furent faites les funérailles des rois, princes, seigneurs et autres qui avaient succombé en cette glorieuse journée, l'empereur de Constantinople, apprenant qu'Amadis et les autres voulaient retourner en leurs pays, les assembla et leur dit:

— Mes frères, seigneurs et bons amis, mon obligation envers Dieu est grande, certes, puisqu'il m'a fait triompher de mes ennemis... Mais mon obligation envers vous ne l'est pas moins, puisque vous m'avez si vaillamment aidé dans ce triomphe... Or, me voilà sexagénaire, tout chenu et tout caduc, à cause des peines que j'ai souffertes en mes jeunes ans en suivant la carrière des armes... Je n'en puis plus, je le sens bien... Il me faut faire place à d'autres plus jeunes et plus vigoureux que moi... J'ai une seule fille, le bâton et l'espérance de ma vieillesse: j'ai délibéré, si toutefois vous approuvez le choix, de la donner en mariage au bon chevalier Esplandian, et de les faire tous deux roi et reine de mes Etats en ma place et en celle de l'impératrice ma compagne... C'est à vous particulièrement que je m'adresse, seigneur Amadis: l'affaire vous touche comme de père à fils...

— Seigneur, répondit Amadis, mon fils fera ce que vous lui commanderez...

— Je dois vous dire, reprit l'empereur, que je me souviens d'une prophétie qui me paraît conforme à nos volontés et à nos désirs mutuels... Esplandian doit avoir sur lui quelques caractères mystérieux où son nom est manifesté, et d'autres qui ne peuvent être déchiffrés que par la femme qui lui est destinée... Si vous le voulez bien, nous allons voir si c'est ma fille ou non.

Lors, l'empereur envoya quérir Léonorine, qui vint, accompagnée de l'impératrice et d'un grand nombre de dames et de demoiselles. Quand elle fut arrivée tout-à-fait près de son père, celui-ci pria très affectueusement Esplandian de se dépouiller pour montrer les caractères mystérieux qu'il avait apportés tracés sur lui, en venant au monde!

Esplandian obéit et ôta sa chemise. Chacun put alors voir aisément les caractères blancs formant le mot E. S. P. L. A. N. D. I. A. N.; mais, quant aux rouges, on n'y put rien comprendre.

C'est pourquoi l'empereur, faisant approcher sa fille, lui en demanda l'explication, si cela était possible.

— Sire, répondit Léonorine en rougissant, un peu avant que Mélye ne trompât Urgande, elle se trouvait avec moi dans ma chambre, et elle me montrait un de ses livres, couvert d'une lame d'or, où étaient représentés, entre autres choses, les caractères que je remarque sur Esplandian. Au-dessous, si je me souviens bien, est la traduction de ces caractères mystérieux.

— Ma fille, dit l'empereur, si vous avez encore le livre, je vous prie de le faire apporter céans.

Léonorine obéit. Quelques instants après, elle ouvrit le livre enchanté, et montra à son père l'endroit que Mélye lui avait lu.

Il y avait:

« Le bienheureux chevalier qui conquêtera l'épée et le grand trésor enchanté par moi, apportera, dès le ventre de sa mère, son nom empreint en caractères blancs, et celui de sa future femme en sept caractères rouges; lesquels seront si difficiles à entendre, que nul vivant, pour sage ou savant qu'il soit, ne les pourra exprimer, sans voir ce livre, qui enseignera que ces sept caractères signifient : *Léonorine fille du grand empereur de Grèce*.

— Voilà qui est merveilleux, s'écria l'empereur, réjoui de cette prophétie. Eh bien, ma fille, puisque les destins le veulent, vous serez bien un peu forcée de le vouloir aussi... Qu'en dites-vous?...

— J'obéirai au destin, répondit la belle Léonorine en rougissant beaucoup.

Ainsi fut fait mari et empereur le bon chevalier Esplandian qui, dans sa joie, maria le jeune Talanque à la reine Califie, qui était jeune et belle, quoiqu'elle eût la mamelle droite brûlée par suite de la coutume de Californie. Norandel et la reine Ménoresse ne furent pas oubliés, comme on pense bien; Esplandian les maria aussi et leur donna la Montagne Défendue et les villes d'Alfarin et de Galatie.

Quant à Urgande-la-Déconnue, qui était toujours en prison à Tésifante, retenue par les enchantements de l'abominable Mélye, son échange fut proposé à Armato contre Rodrigue, soudan de Liquie.

Armato consentit, après avoir toutefois consulté Mélye.



CHAPITRE XXVII

Comment Urgande-la-Déconnue envoya prier le roi Amadis, l'empereur Esplandian, don Galaor, roi de Sobradise, et les autres chevaliers, de se trouver dans l'Ile Ferme, et des merveilleux enchantements qu'elle fit sur eux.



Urgande s'étant retirée dans son ile, prenait plaisir à lire les livres de Mélye; son expérience et ses connaissances dans son art lui apprirent que les rois et les princes qu'elle aimait le plus devaient mourir prochainement.

Elle en eut du regret en pensant que les vers allaient se nourrir d'une chair précieuse; elle résolut donc d'y apporter un prompt remède. A cet effet, elle s'embarqua, accompagnée de ses deux nièces Juliande et Solise, et de plusieurs autres demoiselles, et vint dans l'Ile Ferme.

Dès qu'elle y fut arrivée, elle envoya vers l'empereur Esplandian, Amadis, Galaor, Florestan, Agraies et Grasandor, en les priant affectueusement de venir la trouver au palais d'Apollidon, pour leur plus grand intérêt. Autrement elle leur fit dire qu'ils se tinssent assurés qu'un malheur leur arriverait avant peu de jours. Elle priait, en outre, maître Hélisabel d'apporter avec lui le livre sur lequel il avait écrit les aventures des chevaliers qu'il connaissait... Chacun d'eux devait amener sa femme, Ardan-le-Nain, Carmelle, Gandalin et la demoiselle de Danemark.

Ces princes se rendirent le jour même aux désirs d'Urgande, et partirent tous pour l'Ile Ferme, où ils furent reçus par elle avec un visage moins riant que celui qu'elle avait d'habitude, mais, au contraire, avec les larmes aux yeux.

Les chevaliers stupéfaits la supplièrent de leur déclarer la cause de ce chagrin; mais elle ne put satisfaire à leur demande, tellement elle avait le cœur serré.

Toutefois, après avoir repris du courage, elle leur dit :

— Mes amis, comme il est vrai que tout ici-bas a été créé par la puissance et par la bonté de Dieu, ainsi il a voulu que tout ce qui est temporel passe et s'éteigne par une mort différente pour chacun, mais la même pour tous dans ses résultats. Ce que considérant, les grands hommes travaillaient jadis pendant leur vie, pour laisser après leur mort quelques traces de leur passage sur la terre. Ils ne voulaient pas ensevelir leur renommée avec leur corps. Or, je tiens pour certain que la fin de vos jours est prochaine; c'est pourquoi il est urgent que vous soyez constants et que vous restiez dans le présent et l'avenir, ce que vous avez été dans le passé. Cependant, avant que la mort ne vienne vous surprendre, je tiens à vous montrer encore une fois l'amour que je vous ai porté; je ferai tant, avec l'aide de Dieu, que sans mourir vous demeurerez endormis jusqu'au temps où un de vos descendants viendra vous délivrer de ce sommeil et vous rendra tels que vous fûtes jadis dans vos pays. Soyez assurés que sans cela vous seriez morts dans six mois, et que vous deviendriez la pâture des vers. Que chacun donc me dise sa volonté. Je pourvoirai au reste!...

Ce discours et cette menace de mort leur fut si dure à apprendre qu'il n'y eut personne parmi eux qui ne changeât de couleur et ne fût dévoré par un chagrin secret.

Pendant qu'ils se regardaient les uns les autres, le roi Amadis, qui se montrait le moins étonné de tous, répondit à Urgande :

— Madame, nous savons certainement que personne au monde mieux que vous ne peut connaître ce qui nous est nécessaire. C'est pourquoi disposez de nos personnes comme bon vous semblera; nous vous obéirons!...

— Il suffit, dit Urgande. Armez-vous donc tous ni plus ni moins que si vous alliez combattre, que chacun de vous tienne au poing son épée nue.

Puis, elle les fit entrer dans la Chambre Défendue, et les fit asseoir sur leurs chaises royales, à côté de leurs femmes.

Aussitôt les deux nièces d'Urgande, Juliande et Solise leur apportèrent dans deux bassins d'or une certaine composition, avec laquelle ils se lavèrent le visage. En un instant la beauté que l'âge et le temps leur avait enlevé leur revint, plus parfaite qu'elle n'avait jamais été.

Ce prodige étonna merveilleusement les dames, qui regardaient avec un bonheur inouï leurs maris et leurs amis.

Alors Urgande manda maître Hélisabel, le prit par la main, le conduisit dans la chambre voisine, le fit asseoir et lui mettant dans les mains le livre qu'elle avait apporté, elle fit signe à Gandalin et à la demoiselle de Danemark de la suivre. Ils passèrent sous l'arc des amants fidèles où étaient les statues d'Apollidon et de Grimanèse; elle les fit asseoir sous ce portique à côté d'Ardan-le-Nain.

Puis, elle leur dit :

— Mes amis, les loyaux et vrais amants ont été dignes de voir ces statues avant l'arc désenchanté; aussi méritez-vous cette faveur en récompense de l'amour et de la loyauté dont vous nous avez depuis longtemps voulu donner des preuves. Aimez toujours vos maîtres et gardez-vous bien, quoi que vous puissiez voir et entendre, de vous départir pour l'avenir de cette ligne de conduite.

Elle retourna alors où elle avait laissé l'empereur et, prenant Carmelle par la main, elle lui dit devant tous :

— Carmelle, vous étiez de basse condition mais la noblesse et la générosité de votre cœur, vous annoblissent. Aujourd'hui vous serez donc présentée à l'empereur pour rendre véritable la promesse

que vous lui avez faite, de ne jamais l'abandonner volontairement.

Puis, elle s'adressa au roi Amadis et aux autres princes et princesses, les priant de ne pas bouger jusqu'à ce qu'elle retournât vers eux.

Elle monta sur l'une des tours du palais, portant sous son bras le principal des livres de Médée que Mélye avait pris des mains de la demoiselle enchanteresse.

Arrivée au plus haut, elle ôta sa coiffure et resta la tête découverte et les cheveux épars.

Elle se mit à lire certaines conjurations; et les tournant vers les quatres parties du monde elle fit des signes et des caractères avec les doigts...

A voir la rougeur de son visage on aurait dit que le feu lui sortait des joues.

Il survint alors un grand tremblement de terre. Un violent orage mêlé d'éclairs et de tonnerre éclata avec tant de violence qu'il semblait que les éléments voulussent combattre les uns contre les autres.

Cette tempête dura l'espace de trois quarts d'heure pendant lesquels ceux qu'Urgand avait fait asseoir demeurèrent sans connaissance, anéantis, comme s'ils eussent été sans âmes. Une nuée obscure survint, elle enveloppa tout le palais; de sorte qu'il ne fut vu depuis par aucune créature vivante jusqu'à ce que Lisvart de Grèce, fils d'Esplandian, donnât fin à tous ces enchantements, avec l'épée qu'il conquit, comme nous allons le raconter. Alors, mais seulement alors, tous ces princes et toutes ces dames enchantées s'éveillèrent.

L'empereur Esplandian avait un fils âgé de huit ans, nommé Lisvart comme son aïeul; le roi Amadis, un fils nommé Périon et une fille nommée Brisène, qui fut mariée au fils aîné de l'empereur de Rome; le roi Galaor, deux fils, Périon et Garinter, dont il a été parlé plus haut; le roi de Sardaigne, Florestan, deux fils, l'un nommé Florestan comme son père et qui fut son successeur, l'autre, Palmineau-l'Allemand, comme son bisaïeul; le comte de Salandrie Agraies, deux fils, Languines et Galmenez; le roi don Bruneo, un fils nommé Vaillades, et une fille Hélisène, qui fut mariée avec le fils de Quadragant, qui portait le même nom que son père; le roi Cildadan avait deux fils, l'aîné se nommait Abies d'Irlande comme son aïeul qu'Amadis mit à mort le jour où il reçut l'ordre de la chevalerie.

Il n'y eut aucun de ces princes qui prît le titre de roi pendant l'absence de leurs pères qui étaient morts pour ainsi dire, puisqu'ils étaient endormis. Ils espéraient les voir revenir un jour ou l'autre, et, en les attendant, ils croissaient tous en force et en beauté. Lorsqu'ils eurent atteint l'âge voulu pour porter les armes, ils passèrent tous en Irlande pour recevoir l'ordre de la chevalerie de la main du roi Cildadan, qui était alors très vieux. Puis ils s'en allèrent chercher les aventures et courir les hasards de la vie, comme nous allons vous le raconter, si vous voulez bien continuer à lire.

—

CHAPITRE XXVIII

Comment Périon de Gaule, second fils d'Amadis, partit de Londres avec sept autres jeunes princes pour aller en Irlande recevoir l'ordre de chevalerie du vieux roi Cildadan.

La nouvelle de l'enchantement de ces princes et seigneurs, dames et demoiselles, en l'Ile Ferme, fut incontinent connue du petit Périon de Gaule, fils d'Amadis, qui avait été laissé par son père dans la Grande-Bretagne, sous le gouvernement du bon vieillard Arbau, roi de Norgalles.

Ce jeune prince, alors âgé de douze à treize ans, avait déjà pris une certaine résolution dans son esprit de ne recevoir l'ordre de chevalerie de personne autre que de son frère l'empereur Esplandian : mais se voyant frustré dans son attente, il temporisa jusqu'à la quatrième année suivante, époque à laquelle deux des fils du roi de Sardaigne, don Florestan, vinrent le voir à Londres.

L'un d'eux avait nom Florestan comme son père et l'autre Parmenir. Ils étaient accompagnés de Vaillades, fils du roi Aravigne, de don Bruneo, de Languines et de Galvanes, enfants d'Agraies, roi d'Ecosse, Abies d'Irlande, fils du roi Cildadan, et Quadragant, seigneur de Sansuegue, qui étaient partis de leurs terres et contrées avec l'espérance d'être faits chevaliers par la main même de celui dont Périon recevrait cet honneur.

Le jeune prince les accueillit avec beaucoup d'aménité; et après qu'ils lui eurent fait connaître le but de leur voyage, ils résolurent de partir pour l'Irlande vers le roi Cildadan : car ils ne connaissaient pas un prince qui fût plus digne de suppléer à l'espérance qu'ils perdaient par l'absence de l'empereur Esplandian.

Or, Périon était résolu, aussitôt qu'il serait apte à porter les armes, de chercher les aventures étranges, et d'imiter son père en prouesses et chevalerie : c'est pourquoi, désirant avoir Yrguian, fils de Gandalin, pour écuyer, il dépêcha un de ses gentilshommes vers Gandales, qui habitait alors le château d'Arcalaüs l'enchanteur qu'Amadis lui avait donné, le priant affectueusement de le lui donner. Gandales y consentit.

Yrguian étant arrivé, et ces jeunes princes s'étant pourvus de tout ce qui leur était nécessaire pour le voyage, ils prirent congé du roi Arban et allèrent droit au port de Fenuse, où ils s'embarquèrent.

Comme ils étaient en pleine mer, ils découvrirent une barque à quatre rames vertes comme des

émeraudes, que quatre singes manœuvraient, ayant avec eux une belle demoiselle richement vêtue.

Les princes suivirent ces barquerots, les joignirent et prirent terre ensemble.

Comme Périon et ceux de sa troupe étaient prêts à mettre le pied à l'étrier, la demoiselle étrangère s'avança vers eux. Elle portait, suspendue à son cou, une épée, garnie très excellemment, et, à son poing, un écu noir au milieu duquel était peinte une sphère d'or.

Elle s'adressa alors à Périon et lui dit, en fléchissant les genoux :

— Gentil damoisel, Dieu ne permettra pas que je me relève avant que vous m'ayez octroyé le don que je vais vous réclamer.

Périon, à qui elle plut assez, lui répondit vivement :

— Demoiselle, demandez, et rien ne vous sera refusé...

— Certes, répondit-elle, je n'espérais pas moins de votre bonté.

Et, se levant de terre, elle le tira à part :

Ils devisèrent si longtemps en se promenant, qu'ils joignirent la barque dans laquelle se trouvaient les singes. La demoiselle pria Périon d'y entrer seul.

Périon vit bien que pour avoir trop légèrement promis, il allait perdre sa compagnie. Il en fut très fâché, car cette aventure retardait son voyage d'Irlande. Néanmoins, comprenant que son honneur serait entaché s'il n'accomplissait ce à quoi il s'était volontairement obligé, il passa outre, manda ses compagnons, leur dit ce dont la demoiselle l'avait requis, la cause pour laquelle il la suivait et les pria très affectueusement de l'excuser.

S'ils en furent contrariés, vous pouvez le penser : mais voyant qu'ils ne pouvaient y remédier, ils le recommandèrent à la garde du Seigneur, l'assurant qu'ils n'auraient pas plutôt été reçus chevaliers, qu'ils se mettraient en marche pour le retrouver, en quelque part qu'il fût.

Comme les compagnons de Périon achevaient de faire cette promesse, la barque sur laquelle il était s'ébranla, les singes qui la conduisaient se mirent à ramer avec vigueur, et, en moins de rien, il perdit ses amis de vue.

Laissons-le donc voguer au gré des flots, des vents et du destin, et revenons, pour l'heure présente, à ses compagnons.

CHAPITRE XXIX

Comment, après que le jeune Périon eût été enlevé par la demoiselle aux singes verts, ses compagnons reprirent leur route.

Malgré l'absence du jeune Périon, les autres princes n'en persistèrent pas moins à poursuivre leur entreprise. En conséquence ils reprirent, sans plus tarder, leur chemin.

Bientôt ils arrivèrent à la cour du vieux Cildadan, qui, sachant leur arrivée, les vint recevoir très honorablement, et, après un court séjour dans le pays, leur conféra l'ordre de la chevalerie.

Ils prirent alors congé de lui, et, retournant sur leur vaisseau, ils firent voile vers Constantinople, où ils trouvèrent Lisvart, fils d'Esplandian, qui était alors estimé pour l'un des plus beaux et des plus valeureux princes de la chrétienté.

Le vieil empereur qui, pendant l'absence de son gendre, avait laissé la vie solitaire et repris le gouvernement de la Thrace, sachant qu'ils étaient arrivés dans le port, descendit et leur fit la bienvenue. Il les conduisit ensuite dans son palais, où ils furent fêtés pendant douze jours par le jeune Lisvart et par son grand-père.

Le jeune prince ayant appris la perte de son oncle Périon et le désir qu'avaient les nouveaux chevaliers d'aller le chercher n'importe où, résolut de leur tenir compagnie.

En effet, le treizième jour, au moment où l'empereur sortait de table, il se prosterna très humblement à ses genoux, le suppliant de lui octroyer une faveur.

Le bonhomme le releva, les larmes aux yeux, et lui promit de lui accorder tout ce qu'il demanderait :

— Sire, dit-il, j'ai su par ces chevaliers, que mon oncle Périon de Gaule a été emmené par une demoiselle étrange on ne sait où ; vous plaira-t-il que je me mette en campagne pour aller le trouver? car j'ai toujours eu le désir d'être créé chevalier par lui seul. Je suis assuré que je ne pourrai pas ambitionner un plus grand bonheur, puisqu'il est fils du roi Amadis, père de mon père, qui a surpassé tous les autres chevaliers en courage et en prouesses.

— Mon fils, répondit l'empereur, ce départ me sera fâcheux, car votre présence consolait mes vieux ans de l'absence de vos parents. Néanmoins, puisque je vous ai promis de vous accorder ce que vous demanderiez, je veux que votre désir soit accompli.

A ce temps-là, Lisvart pouvait avoir atteint la seizième année de son âge; toutefois, il était si grand et bien formé, qu'on lui en eût donné plus de vingt.

Ayant donc la liberté de faire ce qu'il voulait, il pourvut en toute diligence à fréter et à équiper trois gros navires : il monta sur l'un d'eux, accompagné de Florestan, Parmenir son frère, et Galvanes, frère de Languines. Sur l'autre, s'embarquèrent Vaillades et Quadragant. Sur le troisième, Languines avec Abies.

Puis, ayant pris congé de l'empereur, ils firent lever les ancres et hisser les voiles, et, voguant vers la haute mer, en peu d'heures ils perdirent de vue la grande cité.

Retournons à Périon, et aux aventures qui lui arrivèrent, et laissons les autres pour le moment.

CHAPITRE XXX

Comment la demoiselle conduisit Périon de Gaule en lieu où il reçut l'ordre de chevalerie et de ce qui lui advint.

Périon navigua une semaine et plus dans la barque des singes, avec la demoiselle étrangère.

Le septième jour suivant, ils vinrent aborder le long d'une plage dans le plus beau pays qu'il était possible de voir.

Là ils prirent terre, et, aussitôt, la demoiselle, nommée Alquife, tira de ses coffres un harnais noir, semé de sphères semblables à celles de l'écu qu'elle portait. Puis elle dit à Périon :

— Gentil damoisel, avant de passer outre, il convient que vous vous armiez de ces armes : car voici le lieu où il vous faut commencer l'accomplissement de la promesse que vous m'avez octroyée.

—Et à quoi me servira la cuirasse et l'écu, n'étant pas encore chevalier? demanda Périon.

— Vous le serez quand Dieu et le temps le permettront, dit-elle. C'est pourquoi ne différez pas.

Le jeune Périon obéit : il revêtit le haubert et le reste du harnais, hors le heaume, que la demoiselle prit entre ses bras, et après être sortis de la barque, ils montèrent les hauteurs de l'île jusqu'à ce qu'ils trouvèrent une grande plaine.

Périon lui demanda alors dans quel pays ils étaient; mais elle ne lui répondit rien autre chose, si ce n'est qu'il le saurait plus tard.

En devisant ainsi, ils découvrirent une grande ville, dont le circuit paraissait embrasser plus de trois lieues ; plus ils en approchaient, plus Périon trouvait la place admirable, soit par la hauteur de ses murs, la grosseur de ses tours et la splendeur de ses boulevarts.

Il eût volontiers pressé la demoiselle de lui dire le nom de la ville; mais la première réponse qu'elle lui avait faite lui interdisait une seconde question; de sorte qu'il se tut sur ce point.

Quand il fut entré dans les murs, il vit que la beauté du dehors n'était rien comparativement à celle de l'intérieur; il admira tant de belles maisons, tant de palais dorés, tant de peuple et tant de temples magnifiques, tant de Colysées et tant de choses d'antiquité qu'il ne savait qu'en penser.

Ce que voyant, la demoiselle lui dit :

— Pour votre profit et honneur, il faut qu'il ne sorte de votre bouche aucune parole à n'importe quel homme, avant que je vous le commande, autrement il pourrait vous en advenir malheur.

Périon répondit :

—Mademoiselle, je me tairai donc, puisqu'il vous plaît.

En devisant ainsi, ils se trouvèrent à l'entrée du plus beau palais de la ville. Plusieurs personnes et beaucoup de chevaliers se promenaient devant le monument.

Voyant Périon et la demoiselle étrangère en gravir les degrés, ils les suivirent pour voir ce qui allait se passer.

Ils entrèrent dans une grande salle d'apparat, et aperçurent, sous un immense voile de drap d'or, un vieillard vénérable, portant sur sa tête une couronne d'empereur.

Autour de lui se tenaient, dans l'attitude du respect, des rois, ducs, comtes et barons.

Alquife, tenant Périon par la main, s'avança vers lui, et, mettant les genoux à terre, elle lui dit :

— Très haut, excellent et redouté empereur, mon père, votre humble serviteur, baise les mains de votre majesté et vous supplie que, sans différer, vous confériez la chevalerie à ce jouvenceau : car il l'emploiera aussi bien que le plus valeureux parmi les braves.

L'empereur reconnut aussitôt la demoiselle qu'il voyait souvent avec le nécromancien Alquif son père; aussi il lui fit un très bon accueil.

Il examina Périon. Il lui sembla si beau et d'une si belle taille, qu'il ne put s'empêcher de prononcer tout haut ces paroles :

— Vraiment, je crois sans peine qu'un si noble personnage n'accomplira jamais que des œuvres chevaleresques : aussi, demoiselle, je vais satisfaire à votre désir, puisque votre père m'en prie.

Et s'adressant à Périon, il lui demanda d'où il était, mais suivant ce qu'il avait promis, Périon ne répondit rien.

Alquife, prenant la parole pour lui, dit à l'empereur :

—Sire, je vous supplie de lui pardonner, car sans fausser sa foi, il ne peut maintenant vous parler ni à personne de votre cour.

— Eh bien, répondit-il, ce sera pour une autre fois. Cependant conduisez-le vers ces dames, afin qu'elles le voient, et demain, après la veillée des armes, je lui donnerai l'ordre de chevalerie.

Alquife se leva, et fut conduite avec Périon dans la chambre de l'impératrice : elle la salua avec grâce et lui dit :

— Madame, mon père vous envoie ce jouvenceau pour que vous le receviez comme il le mérite. Il est issu d'un lignage très recommandé parmi les meilleurs chevaliers du monde.

Alors Périon s'avança et lui baisa la main.

— Sur mon Dieu, répondit l'impératrice, si son courage est égal à sa beauté, il sera certainement le chevalier le plus accompli qui ait été depuis cent ans.

Périon, sans proférer un seul mot, leur fit un salut très respectueux.

A ce moment entrèrent Onolorie et Gricilerie; filles de l'empereur, qui passaient pour les plus belles, les plus gracieuses et les plus admirables demoiselles de toute l'Asie. Périon émerveillé de leur beauté, et frappé surtout de celle de Gricilerie, ne put s'empêcher de se dire en lui même :

— Vrai Dieu, mesdames, que la nature a donc pris plaisir à vous faire belles! Car je n'ai jamais vu chez les autres demoiselles ce que je vois aujourd'hui en vous deux.

Alors il fut pris d'un si violent amour, il changea tellement de couleur qu'Alquife s'en aperçut.

C'est pourquoi adressant la parole à Gricilerie, qui était la plus jeune, elle lui dit :



— Madame, mon père vous mande par moi, qu'il vous a élu ce jouvenceau pour vous servir de chevalier; il vous conseille de le recevoir et de l'accepter pour tel, car il vous obéira ainsi que votre grandeur mérite.

Elle touchait droit au mal de cette princesse, car l'amour l'avait à l'instant liée par la présence de Périon. De sorte qu'elle répondit à Alquife :

— Votre père m'avait depuis longtemps fait cette promesse. Je le croirai et suivrai son avis, puisqu'il plut à l'empereur de me le commander le jour même qu'il prit congé de lui et qu'il m'assura, comme je le vois, qu'il serait le plus beau damoisel du monde.

Périon ne répondit rien à ces paroles, mais son regard lui servait d'interprète. Il lui offrait les remerciments les plus éloquents. Toutefois ces gentes pucelles s'étonnaient de le voir ainsi muet. Onolorie surtout, qui était jalouse du bien de sa sœur, dit à Alquife :

— Je vous en prie, demoiselle, avertissez votre père que ma sœur serait trop difficile si elle refusait le présent qu'il lui a envoyé par vous : je n'en suis pas fâchée, mais je voudrais bien qu'il eût aussi bonne souvenance de moi qu'il a eu d'elle, bien que le jouvenceau ne peut s'excuser de la rigueur dans laquelle il nous tient en ne daignant pas seulement nous parler.

— Madame, répondit Alquife, ceci lui est défendu quant à présent, plus tard il amendera cette faute; pour ce qui regarde mon père, il sait ce qui vous est nécessaire : aussi il m'a chargée de vous dire qu'il en garde un tel que vous lui en saurez gré toute votre vie. Bientôt il vous sera amené par lui.

— Il sera le bienvenu, répondit-elle.

Pendant ces gracieux propos, l'amour gagnait du terrain petit à petit dans les cœurs de Périon et de Gricilerie. Il s'en empara tellement, et les unit par des liens si forts qu'on ne vit jamais sur terre deux amants plus parfaits, ainsi que vous le verrez plus tard.

L'empereur entra alors dans la chambre; après avoir longtemps devisé avec les dames, de ce que lui mandait Alquife, père de la demoiselle, en ce qui concernait Périon; sachant les fatigues qu'il venait d'essuyer pour venir tout armé depuis le rivage de la mer jusqu'en son palais, il manda un de ses maîtres d'hôtel, auquel il commanda de le faire rafraîchir; ce qui fut fait.

Vers le soir, tous les chevaliers le conduisirent dans la chapelle, où il veilla suivant la coutume jusqu'au lendemain matin.

Alors l'empereur vint le voir, accompagné de l'impératrice, des deux princesses Onolorie et Gricilerie, et d'un grand nombre de chevaliers, dames et demoiselles. Après que la messe fut célébrée, l'empereur s'approcha de lui et lui conféra l'ordre de chevalerie.

S'apercevant qu'il était armé de toutes les pièces nécessaires, hormis de l'épée, il commanda aussitôt qu'on allât quérir l'une des siennes. Mais Alquife, qui tenait celle qu'elle avait toujours portée avec l'écu, lui dit :

— Sire, mon père lui a dédié celle-ci, qui lui sera ceinte, s'il vous plaît, par madame Gricilerie, comme j'ai mission de vous en supplier humblement.

— En bonne foi, répondit l'empereur, je le veux bien.

— Or donc, madame, dit Alquife, faites ce qui est de votre devoir.

A ces mots Gricilerie, prenant l'épée, la mit au côté du damoisel, en lui disant :

— Ainsi que je vous reçois pour mon chevalier, Dieu vous fasse heureux et guerrier !

— Madame, répondit Alquife, puisqu'il a reçu un tel hommage de vous, il est bien raisonnable qu'il le reconnaisse à l'instant.

Alors tirant un gros diamant, elle le donna à Périon.

— Présentez-lui, dit-elle, cette bague en témoignage de la servitude que vous lui devez désormais et pour qu'elle ait souvenance de vous.

Périon obéit à son commandement, et Gricilerie le reçut de très bon cœur, et le mit à son doigt.

Puis, sortant de la chapelle, le nouveau chevalier fut conduit dans la grande salle du palais, où les nappes étaient mises pour le dîner. Périon et l'empereur s'assirent vis-à-vis des deux princesses.

On ne saurait croire le nombre de mets qui furent servis pendant le repas; et cependant le jeune chevalier mangea très peu; il était assez nourri par la beauté de sa mie qui l'entretenait vivement espérant tirer de lui quelques paroles. Elle ne put y arriver; ce qui la chagrina beaucoup. Heureusement Alquife apaisa tout pour le mieux, de sorte que leur affection ne fit qu'augmenter.

CHAPITRE XXXI

Comment Périon de Gaule vainquit Alpatrasie, duc d'Orcalie, qui maintenait que sa mie était plus belle que toutes les autres dames ou demoiselles du monde.

Le dîner achevé, et pendant que l'on ôtait les nappes, il entra dans la salle un chevalier armé de toutes pièces, hors les mains et la tête.

Il était grand outre mesure : dix chevaliers, vingt écuyers et une fort belle demoiselle le suivaient. Il portait suspendu à son cou un très riche écu au milieu duquel était le portrait d'une dame de très excellente beauté. Arrivé devant l'empereur, il mit un genou à terre. Tous les assistants l'entourèrent pour entendre ce qu'il allait dire.

Il parla ainsi:

— Très puissant empereur de Trébisonde, dominant une grande partie des Palus-Méotides, la cause qui me fait maintenant présenter devant votre majesté est pour vous faire entendre que moi qui suis duc d'Orcalie, nommé Alpatrasie, aime une demoiselle qui a nom Dialestrie, fille d'un chevalier grand seigneur mon voisin.

Et, bien que je lui aie prouvé dans plusieurs circonstances le bien que je lui veux, elle m'a assuré qu'elle n'aurait foi en moi avant que je ne

sois allé dans toutes les cours des rois et des princes d'Asie pour maintenir que sa beauté dépasse celle de toutes les autres dames ou demoiselles du monde; si quelqu'un me contredit, qu'il touche à l'image peinte sur cet écu, je le combattrai et le mènerai à telle raison que je le rendrai prisonnier de ma dame vers qui je dois le conduire. Si le bonheur veux que je sois vainqueur de tous ceux qui combattront avec moi, j'aurai son amour alors, et non avant. Et afin qu'elle soit plus certaine de ce qui adviendra, elle a chargé cette demoiselle, nommée Estreleine, de me suivre pour lui en faire un rapport loyal. Or j'ai déjà traversé bien des pays lointains et vaincu plus de cinquante chevaliers que je lui ai envoyés. J'espère, Sire, que je ne serai pas moins heureux dans cette cour que dans celles que je viens de parcourir. S'il y avait ici quelqu'un qui veuille contredire la beauté de ma dame, qu'il vienne présentement toucher l'écu et qu'il se prépare pour le combat...

Le chevalier se tut, regardant la contenance de ceux qui l'écoutaient; mais nul ne fut assez hardi pour répondre un seul mot, bien que la plupart eussent devant les yeux celles qu'ils avaient pour dames ou pour amies; mais la grandeur de ce chevalier leur faisait perdre cœur, parole et devoir.

Périon porta ses yeux sur l'infante Gricilerie et voyant qu'elle le regardait comme si elle lui eût demandé du secours, épris d'un violent désir de lui être agréable, il oublia complétement la promesse qu'il avait faite à Alquife de ne parler qu'avec sa permission.

Il s'approcha donc du duc d'Orcalie, tira si fort son écu qu'il le lui arracha du cou, et le lança contre terre avec une telle raideur qu'il le brisa en mille morceaux en disant tout haut:

— Par mon chef, damp chevalier, c'est avoir déjà trop blasphémé devant une si noble compagnie. A Dieu ne plaise qu'une telle injure soit faite ici tant que je pourrai l'en défendre...

Il dit ces paroles avec tant de courage que Périon plut à tous ceux qui l'entendirent et plus encore à celle pour l'amour de laquelle il les avait prononcées.

Toutefois Alpatrasie répondit assez modestement:

— En bonne foi, chevalier, vous êtes si peu poli que vous devez en être blâmé grandement; mais comme je vais avoir tout à l'heure le moyen d'apaiser votre colère en plein champ de bataille, je me dispenserai pour l'instant de vous dire ce que j'en pense.

Périon se tut, car Alquife le reprit aigrement d'avoir parlé contre sa défense.

— Néanmoins, dit-elle, puisque vous avez si bien oublié mes ordres, achevez ce que vous avez commencé et avec l'aide de Dieu vous en sortirez à votre honneur.

— Pourtant, Sire, dit-elle à l'empereur, qu'il vous plaise de lui donner une monture, car je l'ai amené ici à pied, comme vous savez.

— Vraiment, dit l'empereur, ceci est très raisonnable, attendu qu'il veut aujourd'hui défendre l'honneur de toutes les dames qui sont ici.

Il commanda à un écuyer qu'on lui amenât un des meilleurs destriers de ses écuries.

Le duc descendit et se tint prêt pour combattre; presqu'aussitôt Périon fut conduit au camp par les ducs d Ortilense et de la Toube.

L'empereur, accompagné des dames, se mit aux fenêtres; et comme les combattants furent prêts à faire leur devoir, les trompettes sonnèrent.

Ils s'élancèrent l'un contre l'autre avec tant de raideur, que le duc brisa sa lance contre le nouveau chevalier qui esquiva le coup. Mais en repassant, le duc et lui se choquèrent de corps et de tête avec une telle force que chevaux et cavaliers tombèrent comme morts étendus sur le sol.

Ce que voyant, Gricilerie en devint très triste; les larmes lui sortaient déjà des yeux lorsqu'elle vit Périon se relever tout honteux de ce malheur.

Il embrassa légèrement son écu, tira son épée et marcha droit à son ennemi qui était déjà sur pied.

Alors commença entre eux un combat fort cruel, durant lequel ils se conduisirent si bien, que, pendant plus d'une heure, on ne pouvait sérieusement prévoir à qui devait rester la victoire.

Mais bientôt la chance tourna contre le duc, car il commença à être plus lourd, tandis que le nouveau chevalier se montrait plus léger et plus adroit qu'auparavant. Il fallait voir alors la joie de Gricilerie. Son visage rendait assez témoignage du bonheur que ressentait son âme de voir son ami prêt à demeurer vainqueur. Périon, relevant la tête, la choisit parmi toutes les autres. Ce regard lui redoubla ses forces, de telle sorte qu'il atteignit le duc au-dessus de l'armet et le frappa si fort à la tête qu'il tomba évanoui. Il s'élança sur lui, lui rompit le laz, le désarma, et allait lui donner la mort, quand Estreleine, entrant dans le camp, vint se jeter à ses genoux, le suppliant d'avoir merci du duc. Périon feignait de ne pas l'entendre; alors, dans sa douleur, elle s'adressa à Alquife, la suppliant à mains jointes qu'elle parlât pour elle. Ce qu'elle ne lui refusa pas. Elle dit au vainqueur :

— Chevalier, contentez-vous de cette victoire, et, pour l'amour de moi, sauvez le duc.

A ces paroles, Périon se retira en arrière, essuya son épée sur l'herbe verte et la remit dans le fourreau.

— Allez, dit Alquife à Estreleine, faites panser votre chevalier, car je crois qu'il en a besoin.

La demoiselle étrangère la remercia humblement et le cheval de Périon lui fut amené à l'instant. Lorsqu'il y fut monté et qu'il fut sorti du camp, Alquife lui dit tout bas :

— Sire chevalier, il convient que, sans plus tarder, nous retournions dans notre barque, de laquelle, si vous me tenez promesse, ne sortirez jamais contre mon gré : dorénavant vous serez nommé chevalier de l'Espérance; car celui qui vous a envoyé par moi les armes que vous portez a mis toute sa confiance en vous. C'est pourquoi, à l'entrée de cette cour, je vous défendis de parler à âme qui vive, de peur que vous ne soyez arrêté et que mon entreprise en soit retardée; ainsi donc ne séjournons plus par ici et prenons le chemin de la mer.

En disant ces mots, elle chassa son palefroi. Périon la suivit avec grand regret. Il était désolé de quitter sitôt sa nouvelle amie, de laquelle il n'eut moyen d'avoir autre congé, sinon que, passant



vis-à-vis de la fenêtre où elle était avec sa sœur, il la regarda d'un air si mélancolique, qu'elle put aisément connaître la tristesse qui le dévorait.

Périon et Alquife cheminèrent jusque vers la barque dans laquelle ils entrèrent. Les singes commencèrent aussitôt à ramer.

L'empereur et sa cour, étonnés de leur départ précipité, ne savaient d'abord que penser. Considérant néanmoins que tout était fait par l'avis du sage père d'Alquife, ils ne s'y arrêtèrent pas.

Sur ces entrefaites, le duc fut emporté hors du camp; il ne voulut pas faire un plus long séjour dans un pays où il avait été si maltraité; il reprit donc avec sa troupe, le chemin par où il était venu, triste et souffrant jusqu'à désirer la mort.

Gricilerie, de son côté, ne souffrait pas moins de l'absence de son ami : toutefois, pour cette heure, nous ne lui donnerons d'autre remède que l'espérance de le revoir avec le temps.

A ce propos, nous changerons de discours et vous dirons quelles aventures il advint à ceux qui étaient sortis du port de Constantinople pour aller à a recherche de Périon, leur compagnon.

CHAPITRE XXXII

Comment Quadragant et Vaillades furent jetés par la tempête vers l'île de la Feuille Blanche, où ils combattirent contre le géant Argamont.

Vous avez pu lire naguère comment Lisvart, Florestan, Parmenir et Galvanes s'étaient embarqués sur un navire, pendant que, d'autre part, s'embarquaient Vaillades et Quadragant, Languines et Abies d'Irlande.

Aussitôt que Vaillades et Quadragant eurent pris congé de l'empereur de Constantinople, ils firent hisser les voiles et lever les ancres. Mais à peine avaient-ils gagné la pleine mer qu'il survint une telle tempête que pilotes, nochers, comites et mariniers pensèrent y périr. Il ne leur resta rien : voiles, trinquet, arbre, timon, tout fut mis en pièces.

Par ainsi, ils se trouvèrent perdus, pendant trois semaines, et n'eurent plus d'autre espoir que de confier aux vents et aux flots le soin de les guider où bon leur semblerait.

Pendant cette longue transe, le navire que montaient Vaillades et Quadragant arriva à la pointe du jour sur les côtes d'une très belle île, que les marins connurent aussitôt pour être l'île de la Feuille Blanche, dont Argamont-le-Fort, un des plus cruels géants du monde, était le seigneur.

Cet Argamont avait une fille nommée Dardadie, qu'Ardan-Canile avait très bien connue. C'est cet Ardan-Canile, ainsi que vous l'avez lu précédemment, qui avait été vaincu par Amadis de Gaule dans la ville de Fenuse.

Voici, dirent les mariniers, comment il avait connu cette demoiselle... Un jour qu'il allait dans tous les pays pour chercher des aventures étranges et donner des preuves de courage, il arriva dans cette île où il combattit contre le géant Gandandel, père d'Argamont. Mais à l'instant même ils devinrent grands amis, si grands amis, que le géant, tendant son épée à Ardan, lui donna tout l'honneur de la victoire. Le chevalier refusa. Pendant qu'ils discutaient pour savoir à qui devait rester la victoire, ils arrivèrent au château de la Feuille Blanche, où Argamont, père de la demoiselle dont je parlais tout-à-l'heure, leur fit un très bon accueil. Trois jours après, il advint que Gandandel mourut des suites des blessures qu'Ardan lui avait faites. Cette mort plongea ce dernier dans la plus vive douleur, tant pour l'estime qu'il professait pour Gandandel que pour l'affection qu'il portait à la fille d'Argamont. Il s'en éprit tellement, qu'oubliant l'honneur et les liens de parenté qui les unissaient, ils accordèrent si bien leur désir qu'ils eurent l'un de l'autre ce que nous nommons le don d'amoureuse merci : tellement que neuf mois après cette demoiselle accoucha d'un fils, qui eut nom Ardadil-Canile, ainsi nommé pour l'amour de son père. Et sachez, ajoutèrent les mariniers, que cet Argamont et son petit-fils passent aujourd'hui pour les plus vaillants et les plus cruels chevaliers de la terre; aussi n'arrive-t-il personne dans cette île qui ne soit mis à mort ou fait prisonnier par eux...

— Par Dieu, répondit Quadragant, cela ne nous empêchera pas de les aller trouver !

— Allons, dit Vaillades.

Quadragant commanda aussitôt qu'on tirât le navire à bord, ce qui fut exécuté, non sans crainte et sans terreur de la part des mariniers.

Les deux chevaliers s'armèrent des pieds à la tête, et, faisant sortir leurs chevaux hors du vaisseau, ils prirent leur chemin à travers les arbres.

Après quelques recherches, ils se trouvèrent à l'entrée d'une grande plaine, d'où ils purent apercevoir le château de la Feuille Blanche. Ils entendirent aussi le son du cor qui résonnait au haut de la tour du géant.

C'était le signal qui l'avertissait de l'entrée d'un navire étranger dans un de ses ports.

Argamont sortit aussitôt de son fort, et, armé d'une lance de fin acier, et monté sur un grand destrier, il vint au devant des chevaliers.

Dès qu'il les aperçut :

—Pauvres chétifs! leur cria-t-il audacieusement, pourquoi osez-vous apparaître devant moi! Rendez-vous mes prisonniers et contentez-vous d'être follement entrés dans mon royaume les armes à la main!...

Quadragant fut irrité de s'entendre parler ainsi Il lui répondit donc :

—Par mon chef! grand vilain, tu es bien loin de compte! car nous pensons, au contraire, avoir bientôt l'honneur de te rompre la tête, après t'avoir terrassé comme tu le mérites. Si le malheur nous en veut, nous préférerions mourir l'épée à la main que d'accepter la proposition que tu nous fais... Par ainsi, oublie ces menaces et tâche de

ménager plus utilement ton temps au lieu de le perdre en paroles folles comme tu le fais!...

Pendant ce discours, le géant contemplait la corpulence de Quadragant, qui lui semblait un beau chevalier, admirablement pris.

Cet examen apaisa un peu sa colère.

— Vraiment, lui dit-il, je crois que tu es un homme courageux... Toutefois, tu peux bien voir que ta force n'est pas comparable à la mienne : pour vous le prouver, venez tous les deux ensemble et vous connaîtrez par vous-mêmes l'honneur que vous en retirerez!...

En achevant ces paroles, il leva une lourde masse qu'il tenait, pour la laisser retomber sur Quadragant.

Vaillades, qui se tenait assez loin derrière, devinant la pensée d'Argamont, coucha son bois, et, donnant des éperons à son cheval, il chargea Argamont si brusquement qu'il l'ébranla. Mais au passer, le géant lui asséna un coup de masse, qui, malgré lui, l'étendit par terre.

Quadragant, irrité, voulant venger son ami, courut droit à Argamont et rompit sur lui sans lui faire aucun mal.

Le géant, fier de ce succès, s'écria du bout de la carrière :

— Eh bien! chevalier, ton compagnon n'eût-il pas gagné à se rendre mon prisonnier au lieu d'attendre l'honneur que je lui ai fait?

— Si mon compagnon, répondit-il, a été maltraité par toi, tu vas éprouver à ton tour si je saurai le venger!...

Et ce disant, Quadragant vola sur Argamont, et le frappa rudement sur l'oreille. Comme celui-ci pensait lui donner sa revanche, il brandit sa masse et la laissa retomber avec une si grande violence que, s'il eût atteint son ennemi, il l'aurait infailliblement tué. Mais Quadragant évita le coup en s'inclinant à gauche, et, à son tour il atteignit l'oreille du destrier d'Argamont, l'étourdit et le renversa avec son cavalier. Le géant en éprouva une telle douleur, qu'il fut obligé de combattre à cloche-pied ou bien assis sur l'autre jambe.

Vaillades alors se releva; ce qui fit grand plaisir à Quadragant qui le croyait mort. Voyant qu'il était sain et sauf, il eut bon espoir d'avoir raison de son ennemi. Tous deux coururent aussitôt sur lui.

Comme la massue venait de lui échapper des mains, Argamont prit un énorme cimeterre et, faisant bonne contenance, il se mit en devoir de se défendre. Mais Vaillades le prit à découvert et lui enfonça l'armet en pleine poitrine. Le géant en fut d'autant plus terrassé, que le sang commença à obscurcir ses yeux.

Il arrive souvent qu'un malheur en accompagne un autre. En effet, au moment où, pour se venger et atteindre celui qui l'avait outragé, le géant levait son cimeterre, il fit un faux mouvement et son arme s'abattit malheureusement sur un énorme rocher qui la brisa jusqu'à la garde.

Dès lors les deux chevaliers se tinrent assurés de la victoire. Ils environnèrent Argamont, le pressèrent, et de si près, qu'ils le mirent hors d'haleine; puis le saisissant au collet, ils lui arrachèrent le heaume de la tête.

— Tu es mort, dit Vaillades, si tu ne te tiens pas pour vaincu, et si tu ne promets pas de faire nos volontés!...

— Mort! oui, si vous voulez, répondit Argamont, mais vaincu, non!... Car celui-là seul est vaincu qui, faute de courage, forfait à son devoir; tu dois savoir si je me suis épargné tant que la fortune m'en a donné le moyen... Quant à l'accomplissement de vos volontés, j'obéirai en cela de bon cœur, pourvu que mon honneur ne doive pas en souffrir...

— Certainement, reprit Quadragant, tu parles comme un vrai chevalier. Nous te sauverons la vie, et ce que nous te demanderons t'honorera et agrandira ta réputation de par le monde.

— S'il en est ainsi, répondit le géant, je vous obéirai.

— Ce qu'il faut que tu fasses, dirent les chevaliers, c'est qu'oubliant ta foi idolâtre, tu croies dorénavant à Jésus-Christ, vrai Dieu fait homme qui, pour l'amour de toi et de nous tous, a reçu la mort et est ressuscité trois jours après. En outre, tu feras obéir ton fils Ardadil à cette croyance; vous irez ensemble trouver l'empereur de Constantinople, vous lui raconterez ce qui vient de se passer; et dès lors vous deviendrez leur ami et le nôtre.

— Seigneurs, répondit Argamont, je vous promets de faire ce que vous me demandez là...

— Tu promets en ton nom et au nom d'Ardadil?

— En son nom et au mien.

— Promesse sincère?

— D'autant plus sincère qu'il y avait longtemps que j'avais le désir de me convertir à cette foi, qui est la vôtre.

Sûrs désormais de la sincérité de cette promesse, Quadragant et Vaillades prirent Argamont chacun par un bras et le conduisirent vers sa forteresse.

CHAPITRE XXXIII

Comment, après leur combat avec le géant Argamont, Quadragant et Vaillades arrivèrent à le convertir, ainsi qu'Almatrase, sa femme.

Comme Quadragant et Vaillades, tout en le soutenant, conduisaient le géant Argamont, ils firent rencontre d'Almatrase, sa femme, qui venait précisément implorer leur pitié en sa faveur.

— Grands dieux! s'écria-t-elle Est-il donc blessé à mort?

— Non, répondit Argamont; non, grâce à Jésus-Christ, en qui je crois et croirai désormais, avec tous ceux qui m'aimeront...

— O Jupiter! s'écria la géante scandalisée, qu'est-ce ceci ?... Quoi, vous voudriez perdre les vôtres si lâchement?...



— Ma femme, répondit le géant, vous serez la première à m'obéir. Puis, ceux de cette île vous obéiront et croiront au Dieu que j'adore maintenant...

— Et à quelle occasion? demanda Almatrase.

— Je viens de soutenir un combat contre ces deux chevaliers; un combat dont je croyais sortir aisément vainqueur... Or, j'ai vu que leur Dieu est le vrai Dieu, et que les nôtres ne sont que faux et mensongers. Qu'il vous suffise de savoir cela, sans vous en occuper davantage.

Almatrase ne répliqua plus rien et devint toute songeuse.

En ce moment, ils entrèrent au château. Le géant fut conduit dans sa chambre et étendu sur un lit. Almatrase, qui connaissait l'art de guérir les plaies, soigna les siennes. Elle y mit tant de dévoûment qu'elle put l'assurer de sa prompte guérison. C'est pourquoi elle pria affectueusement les deux chevaliers de ne pas l'abandonner de quelques jours.

— Je vous promets, leur dit-elle, pendant votre séjour ici, un traitement égal à votre mérite.

Cette offre arriva bien à point pour Vaillades et son compagnon, qui étaient fatigués de la longue tourmente qu'ils venaient d'essuyer.

Ils envoyèrent donc chercher leurs mariniers qui furent très heureux d'apprendre la nouvelle de la victoire obtenue sur Argamont.

Quadragant et Vaillades, qui étonnaient tout le monde par leur prouesse, demandèrent à leur hôte où était son petit-fils Ardadil-Canile.

— Seigneurs, répondit-il, le grand soudan de Liquie me dépêcha naguère un gentilhomme chargé de lettres pressantes, dans lesquelles il me priait de lui envoyer Ardadil, pour le faire lieutenant-général de l'armée qu'il lève, de concert avec les soudans de Perse, d'Allape, de Babylone et de plusieurs autres pays. Il espérait ruiner l'empereur et l'empire de Constantinople. Ils ont appris qu'Amadis de Gaule, l'un des meilleurs chevaliers du monde, Esplandian son fils, et un grand nombre d'autres chevaliers chrétiens par lesquels la Thrace fut secourue lors de notre fatale entreprise, étaient retenus quelque part, enchantés. Maintenant que cet Amadis et les siens sont si bien empêchés, il est certain que l'empire pourra être aisément subjugué et l'empereur emmené captif. C'est dans cet espoir que les rois païens lèvent de si fortes armées pour se réunir bientôt dans le port de Ténédos, en Phrygie. Mon fils Canile doit y être arrivé, je pense, avec ceux de l'Asie-Mineure et quelques autres chevaliers des pays voisins. Vu les lointains pays qu'ils doivent parcourir, il n'est guère possible qu'ils soient réunis avant la fin du mois d'août.

On n'était alors qu'au commencement du mois de mars. C'est pourquoi Quadragant et Vaillades, entendant ces nouvelles, résolurent d'aller secourir l'empereur de Constantinople s'ils ne retrouvaient pas leur compagnon pendant le mois de juillet.

Pour ne pas trop nous éloigner de celui qu'ils allaient chercher, nous les laisserons avec le géant qu'ils firent baptiser avec toute sa famille et nous vous dirons ce qui arriva à Alquife et au chevalier qu'elle conduisait.

CHAPITRE XXXIV

Comment la barque dans laquelle naviguaient Périon de Gaule, surnommé le chevalier de la Sphère, et Alquife, vint aborder sur les rives d'une très belle île, et des aventures qui lui advinrent.



Vous avez déjà su comment le chevalier de la Sphère et sa demoiselle rentrèrent dans la barque des singes.

Pendant les huit premiers jours ils ne trouvèrent pas d'aventures; mais le neuvième, le vaisseau mouilla au pied d'un rocher élevé, au bas duquel serpentait un sentier qui conduisait au sommet de la montagne.

Alquife le montra à Périon, et lui dit :

— Sire chevalier, je vous prie, par la foi que vous devez à Dieu et à celle que vous aimez, de prendre ce chemin. Il vous conduira au haut de ce rocher, où vous trouverez un pays plat, et une grande fontaine au milieu. Vous m'attendrez là et vous n'en sortirez sous aucun prétexte sans avoir reçu de mes nouvelles. Qu'il vous souvienne toujours de la promesse que vous m'avez faite!...

— Demoiselle, répondit Périon, soyez sûre que je mourrai plutôt que de transgresser vos ordres.

Aussitôt il descendit à terre, monta sur son destrier et gravit le rocher jusqu'à ce qu'il eût rencontré la plaine qu'Alquife venait de lui signaler.

Déjà le soleil était couché, et, comme il faisait presque nuit, Périon résolut de ne pas aller plus avant et d'attendre là le lendemain.

En conséquence, il descendit de cheval, mangea les provisions qu'il avait eu soin d'emporter avec lui et s'endormit jusqu'au lever de l'aurore.

L'aurore venue, il remonta sur son destrier et se mit à chevaucher à l'aventure. Il avait déjà marché jusqu'au milieu du jour, lorsqu'il aperçut la fontaine dans le lieu le plus charmant et le plus pittoresque que l'on pût imaginer.

L'eau sortait par douze canaux à travers un pilier sur lequel était élevée la statue d'un chevalier. Sauf le heaume et le gantelet, ce chevalier était armé de toutes pièces; il tenait dans sa main gauche une couronne d'empereur et dans la droite une plaque de cuivre doré sur laquelle étaient gravés en latin les mots suivants :

« Lorsque cette couronne sera exposée aux plus grands dangers, lorsque les cris horribles et les hurlements effroyables s'apaiseront, alors fleurira la fleur de la chevalerie, alors elle viendra ici pour abaisser l'orgueil d'un grand nombre avec la nouvelle épée qu'elle aura conquise. »

Périon éprouvait un grand plaisir à lire et à re-

lire cette prophétie, et à admirer l'antiquité de cette statue. Il se souvint, à ce propos, avoir entendu dire au roi Amadis son père, qu'il y en avait une semblable à Constantinople sur la porte du puits qu'on attribuait à Apollidon.

Pendant que le chevalier de la Sphère admirait cette merveille, il remarqua que deux des singes de la barque l'avaient suivi, et lui dressaient une tente, dans laquelle ils déposèrent une telle quantité de viande, qu'elle suffisait pour le nourrir pendant plus de quinze jours.

Au même instant, il entendit un hennissement de chevaux qui lui fit tourner la tête de toutes parts pour voir ce que c'était. Bientôt apparut dans le lointain un géant à cheval, tenant en son poing un fort épieu. Dix hommes bien armés le suivaient au pas. Ils conduisaient un chariot traîné par quatre chevaux, sur lequel était lié et garrotté un vieillard à barbe blanche. Derrière lui étaient assis deux chevaliers encore couverts de leurs armes, les pieds et les mains chargés de fers.

Le géant ne put voir Périon qu'à une distance assez longue ; mais, aussitôt qu'il l'aperçut, il lui cria en brandissant son épieu :

— Chétive créature ! quel est le diable qui t'a conduite ici pour y finir si malheureusement ta vie ?...

Le chevalier de la Sphère, sans s'étonner ni s'émouvoir de cette menace, agita rapidement sa lance et lui répondit :

— Par mon chef, grand vilain ! tu choisis mal le moment de m'insulter. Jésus-Christ, mon guide, fatigué de la tyrannie dans laquelle tu passes ta vie, va me donner le courage de venger tes victimes en envoyant ton âme à ce diable dont tu me parles !...

Le géant fut tellement irrité de cette réplique, qu'il piqua son cheval pour courir sus au chevalier de la Spère.

Mais celui-ci le prévint et lui donna un tel coup de lance à l'épaule droite, que la douleur le força de lâcher l'épieu. Le géant, toutefois, saisit rapidement une massue de fer qui pendait à l'arçon de sa selle, et, pendant qu'ils tournaient bride au bout de la carrière pour se rejoindre, le cheval du païen mit le pied dans une ornière et renversa son maître si lourdement, qu'il lui rompit le cou.

Le chevalier de la Sphère, voyant cela, mit aussitôt pied à terre, vola à lui, lui coupa la tête et remonta aussitôt à cheval. Il venait d'entendre ceux qui conduisaient les prisonniers crier à haute voix :

— Traîtres ! traîtres ! vous mourrez tous sans rémission, et rien ne saurait vous sauver !...

A ces mots, Périon vit venir à son secours trois chevaliers qui galopaient vers lui à bride abattue. Ils portaient tous un écu d'or au milieu duquel était peinte une croix rouge comme du sang. Ces trois guerriers, voyant que ce combat de dix contre un allait être inégal, résolurent de porter secours au plus faible. Aussitôt, baissant la visière de leurs casques, ils se précipitèrent contre les gens du géant, et, du premier coup, en terrassèrent trois.

Le chevalier de la Sphère, stupéfait d'un secours si prompt et si inespéré, voulut prouver à ses amis qu'il prétendait à une part du gâteau. Aussi tous quatre se mirent tellement en mesure de tenir tête à leurs ennemis, qu'en quelques instants tous les dix étaient morts...

Les trois croisés désiraient ardemment connaître quel pouvait être ce chevalier si valeureux qu'ils venaient de secourir. Ils crurent un instant que c'était Amadis ou Esplandian son fils ; mais ils changèrent d'avis, lorsqu'ils se rappelèrent qu'ils étaient encore enchantés.

— Peut-être est-ce Norandel ou Frandalo, disaient-ils ; cependant, quelque valeureux qu'ils soient, ils n'égalent pas cet étranger.

Ils s'adressèrent donc à lui et le prièrent courtoisement de leur dire son nom.

— Seigneurs, répondit-il, la croix que vous portez, votre titre de chrétien et le bon secours que j'ai reçu de vous m'engagent à me rendre à votre prière. Mon nom, tant qu'il plaira à la demoiselle qui m'envoie ici, est le chevalier de la Sphère ; mais ceux qui me connaissent me nomment Périon de Gaule, fils d'Amadis de la Grande-Bretagne...

Il n'avait pas achevé ces paroles, que les trois chevaliers l'embrassaient en bénissant Dieu de cette bonne rencontre.

CHAPITRE XXXV

Comment, après avoir été secouru dans sa lutte contre le géant et ses gens par trois chevaliers inconnus, Périon apprit d'eux leurs noms et leur sexe.

Si le chevalier de la Sphère fut heureux et étonné, il ne faut point le demander. Ces trois vaillants chevaliers le connaissaient, mais il ne les connaissait en aucune façon.

— Comment ! leur dit-il après les premiers embrassements, nous ne sommes pas étrangers les uns aux autres ?...

—Etrangers ? répondit l'un d'eux. Etrangers ? Y songez-vous bien ? Mais, pour ma part, je suis votre cousin Talanque, puisque je suis le fils du vaillant Galaor, lequel est le frère du roi votre père ; celui-ci se nomme Maneli, chevalier des plus estimés parmi les plus valeureux.

— Cette aventure, dit Périon, est pour moi une des plus agréables que j'eusse pu souhaiter. Mais, dites-moi, je vous prie, quel est ce troisième personnage ?

— Chevalier, répondit Talanque, c'est la reine Califie que je dois épouser. Je n'eusse jamais pensé, sur ma foi, que, dans une poitrine de femme, battît un cœur si généreux.

Talanque alors fit venir la reine et lui dit :

— Madame, vous avez dans vos mains le frère du prince chrétien que vous haïssez le plus, comme vous me l'avez dit si souvent...



Talanque plaisantait en disant ces mots, car la reine de Californie publiait souvent, et partout où elle se trouvait, qu'elle tenait plus à l'empereur Esplandian qu'à tous les hommes du monde, tant en souvenir de la noble et loyale réception qu'il lui avait faite à Constantinople, que parce qu'il lui avait donné un mari vertueux et plein de prouesse.

C'est pourquoi, sachant qu'elle était devant Périon, elle leva la visière de son heaume, et, mettant un genou en terre, elle voulut lui baiser les mains. Périon la releva et lui dit :

— Comment, madame ! est-ce ainsi que l'on accueille en Californie ceux que l'on hait pour l'amour de leurs parents ?...

— Chevalier, répondit la reine, les femmes sont soumises à la vonté de leurs maris ; soyez assuré que, sans lui, vous ne sortiriez pas de mes mains sans souffrir la mort ou tout au moins une longue et cruelle prison !...

Chacun se prit à rire de la gracieuse naïveté avec laquelle la reine prononça ces paroles.

Pendant qu'ils s'entretenaient de la sorte, les prisonniers qui étaient liés dans le chariot trouvèrent le moyen de couper leurs cordes et de venir au devant du chevalier de la Sphère. Celui-ci s'adressa au vénérable vieillard qui marchait au devant d'eux et lui dit :

—Seigneur, quelle infortune vous réduisit à un âge si avancé dans une aussi profonde misère ?

— Sire, répondit le vieillard, je bénirai toute ma vie le Seigneur et vous, qui m'avez délivré de la mort !... Avant que je vous en dise davantage, je vous supplie, en l'honneur de Dieu, de m'octroyer un don qui vous coûtera peu et que vous ne me refuserez pas, je crois, si j'en juge par la bonté qui est peinte sur votre visage et par la misère dans laquelle je vis depuis longtemps.

— Père vénérable, dit le chevalier, je vous accorderai tout ce que vous désirerez.

— Ce que je requiers de vous, reprit le bonhomme, c'est que vous me laissiez en liberté et que, pour le moment, vous ne vous informiez pas davantage de moi. Je reconnaîtrai longtemps cette grâce signalée...

— Certes, dit Périon, puisque vous voulez ainsi vous cacher de moi, j'y consens volontiers.

Il demanda alors aux deux autres par qui ils avaient été enchaînés ; mais ils étaient tellement malades, qu'ils ne purent d'abord reconnaître celui qui leur parlait, bien qu'ils fussent à sa recherche avec Lisvart. Du reste, comme ils étaient couverts de leurs heaumes et que leurs visières étaient baissées, il n'était pas étonnant que Périon lui-même ne pût les reconnaître.

Après qu'ils eurent repris leurs esprits, ils parurent se réveiller d'un songe, et, levant leurs bras au ciel, ils s'écrièrent :

— Dieu ! qu'est-ce ceci ? Est-ce possible ? Nos yeux nous tromperaient-ils, par hasard ?

En disant ces mots, ils ôtèrent leurs heaumes et se baissèrent pour baiser les pieds de Périon. Celui-ci, reconnaissant en eux deux de ses compagnons, Languines et Abies d'Irlande, fut si heureux de les revoir, qu'en les embrassant il dit aux chevaliers croisés :

— Mes amis, si vous saviez qui sont ces gentilshommes, vous partageriez mon bonheur !

Il leur raconta alors comment ils étaient partis ensemble de la Grande-Bretagne et par quelle aventure ils avaient été séparés.

Pendant que Talanque, Maneli et la reine Califie s'émerveillaient grandement de ce récit, le chevalier les conduisit tous dans sa tente. Toutefois, avant qu'ils n'y arrivassent, le vieillard se déroba à leur vue, monta sur un des chevaux qui venaient de perdre leurs maîtres, et s'enfuit au grand galop à travers la forêt.

Le chevalier de la Sphère se prit à rire de cette fuite soudaine et dit à ses compagnons :

— Je crois que ce bonhomme pense être encore poursuivi par le géant. Voyez, je vous prie, si la peur lui donne des ailes. Je le lui pardonnerais de meilleur cœur si je savais son nom. Mais vous qui avez été avec lui, dit-il à Languines et à Abies, vous pourriez bien, je crois, me donner ce renseignement.

— En bonne foi, répandit Languines, nous le connaissons aussi peu que vous... car sachez qu'à peine sortis, mon compagnon et moi, du port de Constantinople, où nous nous étions embarqués pour aller à votre recherche, il s'éleva une telle tempête, qu'au bout de trois semaines nous nous trouvâmes en Palestine, tout près de Jaffa, où nous descendîmes pour faire radouber nos vaisseaux et prendre de l'eau douce qui venait de nous manquer. Nous fîmes sortir nos chevaux du vaisseau, puis, armés de toutes pièces, nous allâmes visiter la contrée. Le hasard nous conduisit dans un bosquet sous lequel coulait en murmurant un petit ruisseau. Après avoir bu de cette eau, nous nous en lavâmes les mains et le visage. Par malheur, pendant que nous nous rafraîchissions, nous fûmes chargés et surpris par quinze chevaliers qui sortaient d'un épais taillis, et contre lesquels nous nous défendîmes longtemps. Cependant, nous voyant condamnés à mourir, nous laissâmes nos armes et nous rendîmes, après avoir tué cinq des leurs. Les dix autres auraient eu beaucoup à faire pour nous réduire, si le géant qui gît mort dans cette prairie ne fût arrivé en conduisant dans un chariot le vieillard qui vient de fuir. Toute résistance devenait inutile et dangereuse. Nous nous rendîmes et nous laissâmes enchaîner, ainsi que vous venez de nous voir tout à l'heure.

— Par mon chef ! répondit Périon, je n'ai jamais ouï parler de si grande merveille. Le meilleur est, Dieu merci ! que l'issue en est bonne.

Comme ils n'avaient pas mangé de tout le jour, Périon leur fit apporter les mets que les singes avaient déposés dans la tente. Ils s'en nourrirent, non sans regretter Lisvart et leurs autres compagnons, qui étaient le jouet de la tempête, comme vous allez le voir tout à l'heure.

—

CHAPITRE XXXVI

Comment le vaisseau sur lequel étaient Lisvart, Florestan, Parmenir, et Galvanes, fut lancé sur la côte, près la grande cité de Trébisonde ; et des propos qu'ils eurent avec l'empereur et les dames.

Le destin persécuta si souvent ceux qui allaient à la recherche de Périon, que leurs vaisseaux, séparés dans diverses circonstances, finirent par se perdre de vue.

Le vaisseau que montaient Parmenir, Galvanes, Lisvart et Florestan vint, après avoir échappé à plusieurs naufrages, entrer dans le port de Trébisonde. Ils y trouvèrent un navire vénitien chargé de marchandises, qui n'attendait qu'un bon vent pour faire voile vers l'Italie.

Les chevaliers s'informèrent auprès des mariniers du vaisseau des coutumes du pays et des nouvelles qui y circulaient.

— Seigneurs, répondirent les marchands, nous y avons entendu, il y a quelques jours, le récit d'une merveilleuse aventure.

— Laquelle ? dit Lisvart. Veuillez, je vous prie, être assez courtois pour nous en faire part.

— Sachez, répondit l'un d'eux, que l'empereur était dans son palais avec l'impératrice et ses deux filles, lorsqu'une demoiselle élégamment vêtue, portant au cou un écu et une épée très richement garnie, y entra au milieu de la foule étonnée. Cette dame conduisait par la main un noble et beau jouvenceau, tout armé ; il avait la tête nue et paraissait d'une extrême jeunesse.

Il raconta alors ce qui était arrivé à Périon de Gaule et à Alquife. Les chevaliers reconnurent aisément le compagnon qu'ils cherchaient dans le portrait que leur en tracèrent les marchands ; mais ils ne pouvaient expliquer toutefois par quelle aventure il était arrivé dans ce pays. Ils résolurent donc de mettre pied à terre et d'aller trouver l'empereur, qui pourrait leur donner des nouvelles de Périon.

Les chevaliers et surtout Lisvart, qui était un des plus beaux hommes que l'on pût trouver, s'équipèrent de leur mieux. Ils montèrent à cheval, entrèrent dans la ville et vinrent au palais, où ils descendirent. Sans s'arrêter au dehors, ils passèrent outre et entrèrent dans une salle où était l'empereur, entouré de beaucoup de chevaliers et de dames.

Leur entrée fut très solennelle ; on les laissa approcher de l'empereur, auquel Lisvart s'adressa en ces termes :

— Sire, votre haute renommée s'étend dans tout le monde ; votre bonté est connue de tous : c'est elle qui nous amène ici, mes compagnons et moi, non-seulement pour présenter nos hommages à votre puissante majesté, mais aussi pour recevoir des nouvelles de celui que naguère vous avez armé chevalier, à la demande d'une demoiselle qui l'amenait dans ce pays. Et, comme je n'ai jamais eu d'autre désir que celui d'être fait chevalier de sa main, je vous supplie très humblement de me dire ce qu'il est devenu, afin qu'après l'avoir trouvé, j'obtienne de lui ce que je souhaite si ardemment.

L'empereur, toujours gracieux, répondit amicalement à Lisvart :

— Vous et les chevaliers vos compagnons, soyez ici les bienvenus ! Quant à celui que vous cherchez, je n'en ai pas de nouvelles ; ce qui m'attriste, car je l'aimais par-dessus tout, à cause de son grand courage. Il est parti de cette cour d'une façon si étrange, que je crois rêver quand j'y pense.

— Sire, je dois vous déclarer qu'il est fils de la belle Oriane et du preux chevalier Amadis de Gaule, roi de la Grande-Bretagne.

— Par ma couronne ! je suis émerveillé d'apprendre que celui que j'ai fait chevalier est le fils du plus célèbre prince de la terre ! Sur ma foi, j'éprouve à présent un immense désir de le recouvrer, et si jamais il revient ici, je lui ferai expier son peu de courtoisie.

Il regarda alors plus attentivement Lisvart et lui dit :

— Je crois que vous devez être son parent, car vous lui ressemblez beaucoup.

— Sire, répondit Lisvart, jusqu'à ce que Dieu m'ait rendu digne de nommer ceux dont je descends, je desire rester inconnu.

L'empereur n'insista pas davantage. Il manda le duc de la Fonte et lui ordonna de le conduire, ainsi que les autres étrangers, vers l'impératrice.

Le duc obéit, et prenant Lisvart par la main, il le présenta à l'impératrice : Lisvart lui baisa la main ; l'impératrice lui rendit un baiser en lui disant :

— Beau damoisel, soyez le bienvenu, et vous aussi, nobles étrangers !

Lisvart avisant les deux infantes Onolorie et Gricilerie, leur fit un salut très respectueux. Le duc de la Fonte leur dit alors que l'empereur le leur envoyait.

— En bonne foi, répondit Gricilerie, il a raison de vouloir que j'accueille gracieusement ce damoisel, car outre qu'il est beau, je le crois descendu d'un puissant lignage ; je ne sache pas avoir jamais rencontré personne qui ressemblât davantage à mon chevalier ! aussi, beau damoisel, nous vous prions de nous dire le nom de celui que vous cherchez, de ce noble inconnu qui a gardé un silence absolu malgré nos supplications.

Pendant que Gricilerie prononçait ces mots, l'Amour, qui ne pardonne à personne, perça le cœur de Lisvart et celui d'Onolorie d'un même trait. Leurs yeux se donnèrent immédiatement un remède à cette adorable blessure, et se promirent à l'instant la guérison et le bonheur.

Lisvart déguisait avec peine ce sentiment en répondant à Gricilerie :

— Madame, le chevalier que vous désirez connaître est le fils du roi Amadis de Gaule, et se nomme Périon. Ce serait perdre le temps que de vous en dire davantage. La renommée universelle du père rejaillit noblement sur la tête du fils, qui a déjà prouvé avec bonheur qu'il est digne de son sang.



— Beau sire, dit Onolorie, est-ce seulement pour retrouver Périon que vous êtes venu à la cour ?

— Oui, madame, jusqu'aujourd'hui, répondit il; mais désormais je prévois que j'aurai d'autres raisons pour y revenir, si elles pouvaient vous être agréables.

Onolorie le remercia très affectueusement, et, pour mieux déguiser sa pensée, elle lui dit :

— Vous avez été bien inspiré de venir céans pour avoir promptement des nouvelles de votre compagnon, car la demoiselle qui l'amena nous est très dévouée, et il ne se passera pas longtemps avant qu'elle ne soit de retour.

Onolorie parlait ainsi pour pouvoir arrêter plus longtemps Lisvart auprès d'elle.

Près d'elle se tenait Griliane, fille du duc d'Ortilense. Elle avait soigneusement observé la physionomie des deux amants, et avait facilement deviné ce qui se passait en eux. C'est pourquoi, pensant leur être agréable, elle dit à Onolorie :

— Madame, trouveriez-vous mauvais de prendre ce beau damoisel pour votre gentilhomme, car je ne vis jamais homme plus digne de servir une aussi belle demoiselle que vous.

Ces mots firent monter au visage de l'infante une légère rougeur qui augmenta sa beauté et qui enhardit Lisvart à répondre :

— Madame, je vous remercie très humblement du bien que vous me voulez : toutefois, comme je n'ai encore rien fait pour me rendre digne d'elle, à Dieu ne plaise que j'ose me nommer son gentilhomme, car s'il lui plaisait de m'accepter pour tel, je m'estimerais le plus heureux mortel de la terre.

— Oui vraiment, dit Onolorie, je vous accepte, et dorénavant je vous prie de vous considérer comme tel.

Lisvart mit alors un genou en terre et lui baisa les mains.

Sur ces entrefaites l'empereur entra, et après s'être longtemps entretenu avec les dames, il manda un de ses maîtres d'hôtel et lui ordonna de conduire ces gentilshommes dans l'une des meilleures chambres du palais. Puis il les envoya chercher quand sonna l'heure du repas, et leur fit avec une amabilité parfaite les honneurs du festin qui se prolongea jusque bien avant dans la nuit.

Lisvart reposa très peu. Il ne cessa de soupirer après celle qui tenait à l'accepter pour son service. Aussi il se disait, tout en s'entretenant avec lui-même :

— Malheureux Lisvart, que va-t-il t'arriver ! qu'espères-tu ! prétends-tu égaler les vertus et les mérites de ton père et ceux de ton aïeul Amadis pour te rendre digne d'une si haute faveur !... Toi qui n'es pas même chevalier tu portes tes regards là où ils n'osèrent jamais lever les leurs ! Non ! non ! c'est t'abuser toi-même ; apprends donc à te commander et trouve le moyen de te retirer avant d'entrer plus avant dans ce labyrinthe !...

Mais il changeait tout aussitôt de résolution, de sorte qu'il ne savait à quoi s'arrêter.

Onolorie de son côté ne cessa de soupirer pendant toute la nuit. Elle avait constamment devant les yeux la beauté de son nouvel ami, et brûlait pour lui d'une flamme qui lui était encore inconnue. C'est ainsi que ces deux amants passèrent la nuit.

Le lendemain, Lisvart, Parmeuir, Galvanes et Florestan se préparèrent à partir et allèrent trouver les dames à la chapelle.

Ils y virent Onolorie qui ressemblait à une divinité. Ses beaux cheveux blonds étaient entourés d'une brillante couronne d'or enrichie de perles fines. Un voile de soie dorée était attaché à son front. Sa beauté éblouit Lisvart, muet d'admiration !

Auprès d'elle était agenouillée Gricilerie, qui ne le cédait en rien à sa sœur, de sorte qu'en les comparant on n'aurait pu savoir à laquelle des deux l'Amour avait donné ses plus beaux et ses plus ravissants attraits.

Griliane, Bridelnie et plusieurs autres dames et demoiselles entouraient les deux célestes créatures. Celui qui eût alors demandé à Florestan et à Galvanes ce qu'ils pensaient de ces deux dames, eut incontestablement appris la préférence de Florestan pour Griliane et celle de Galvanes pour Bridelnie.

Je vous laisse à penser maintenant avec quelle dévotion ces chevaliers entendirent la messe. Ils adressèrent sans doute leurs prières à ces charmantes divinités, et ils eussent volontiers sacrifié, je crois, leur part du paradis céleste pour posséder un seul instant une part du paradis terrestre promis par ces suaves beautés.

Le prêtre ayant achevé l'*office*, l'empereur se leva. Lisvart et ses compagnons vinrent lui souhaiter le bonjour, et on descendit dans une salle où les couverts étaient dressés.

CHAPITRE XXXVII

Comment une demoiselle étrangère vint vers l'empereur de Trébisonde et demanda un don à l'infante Onolorie, qui le lui octroya à la légère.

Au moment où cette noble compagnie de seigneurs et de dames s'ébaudissait le plus et le mieux, au moment où les violons commençaient à sonner la sortie de table et l'entrée en danse, survint une demoiselle grande outre mesure, mais, au demeurant, la plus belle du monde.

Elle était vêtue d'un sami blanc, découpé et attaché avec boutons d'or et chatons de pierrres orientales; sur sa tête elle portait une guirlande de fleurs, sous laquelle se montrait force cheveux blonds, soyeux et déliés; enfin, elle avait un ensemble d'attraits et de perfections tel, qu'elle ne pouvait manquer d'inspirer le désir aux plus froids et aux plus aveugles.

A côté d'elle, marchaient deux vieillards, ayant une longue barbe fleurie blanche, laquelle était tressée bien proprement avec cordonnets de soie et d'or ; et, derrière ces deux vieillards et cette demoiselle, se tenaient trois chevaliers armés de toutes pièces.

En demoiselle bien apprise, l'inconnue s'avança

evrs l'empereur de Trébisonde et s'apprêta à mettre les genoux en terre pour lui baiser les mains. Mais lui, à cause d'elle et de son bon équipage, la releva fort gracieusement, et lui demanda ce qu'elle souhaitait.

— Sire, répondit-elle, votre grande bonté, si connue partout, m'a enhardie à sortir de mon pays et à venir en cette cour, pour y chercher remède à une affaire d'importance.

— Vous pouvez librement demander ce qu'il vous plaira, dit l'empereur, j'y satisferai dans la mesure de mon possible.

La demoiselle remercia très humblement et reprit :

— Puisque vous me faites tant de grâce, Sire, permettez-moi donc de demander un don à madame Onolorie, votre fille, et priez-la, s'il vous plaît, de vouloir bien me l'octroyer.

— Ma fille ne sera pas à votre endroit moins libérale que moi, dit l'empereur.

La demoiselle inconnue s'avança vers Onolorie et lui dit, avec une humble contenance :

— Très vertueuse et très excellente princesse, je vous prie de ne pas trouver mauvais si je m'adresse à vous comme à la plus belle et à la plus gracieuse créature qui soit aujourd'hui entre les vivants, pour obtenir un don qui vous coûtera peut-être un peu. Si j'y tiens si fort, c'est que ma vie en dépend.

— Demoiselle, ma mie, répondit la princesse, vous aurez de moi tout ce qui est en ma puissance. Que souhaitez-vous ?...

— Princesse, dit l'inconnue, je souhaite que vous ordonniez à ce beau jouvenceau assis auprès de vous, de me suivre, lui seul et sans plus tarder, en quelque lieu que je le voudrai conduire, assurée que je suis qu'il vous obéira en tout !

Onolorie comprit aussitôt quelle faute elle avait commise en s'engageant aussi témérairement. Elle devint toute pensive, navrée au fond et en grande perplexité à propos de cette demande inattendue, qui ne consistait en rien moins qu'à lui enlever le seul bien qu'elle aimât vraiment au monde... Elle chercha dans son esprit le moyen de tourner la difficulté.

— En bonne foi, demoiselle ma mie, répondit-elle, ce jouvenceau est si nouveau en cette cour, j'ai si peu fait pour lui, que j'ai grand'peur de ne pas réussir dans cette proposition... Le plus sûr, à ce qu'il me paraît, est que vous l'en priiez vous-même : peut être vous l'accordera-t-il... Quant à moi, je n'ai aucun droit sur lui, et je serais indubitablement refusée...

Mais Lisvart, la voulant assurer du contraire, se leva soudain, et, mettant le genou en terre, il lui dit :

— Madame, puisque vous avez octroyé un don à cette demoiselle, il vous plaira sans doute de m'en octroyer un aussi ?

— Beau jouvenceau, répondit doucement Onolorie, je le veux très bien...

— Je vous supplie donc, madame, reprit Lisvart, de satisfaire à ce dont elle vous a requis, et de me permettre de la suivre où elle voudra me conduire...

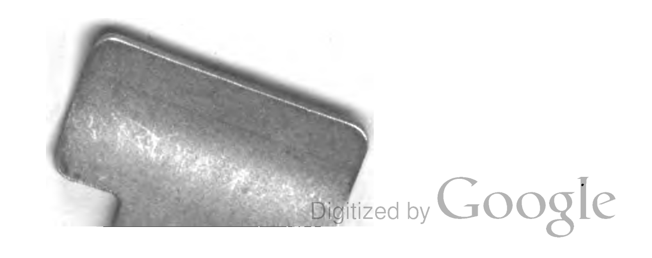
Assiégée ainsi de tous côtés, Onolorie comprit qu'elle ne pouvait pas reculer.

— Allez donc, et que Dieu vous conduise! dit-elle en étouffant un gros soupir.

— Je suis prêt à vous suivre, demoiselle, dit Lisvart à l'inconnue, après avoir salué et remercié bien humblement l'infante.

— Ce sera donc dès maintenant, répondit l'inconnue.

Et, de ce pas, prenant l'un et l'autre congé de la cour, ils délogèrent, suivis des deux vieillards et des trois chevaliers armés de toutes pièces.



Paris. — Imprimé chez Jules Bonaventure, 55, quai des Grands-Augustins.